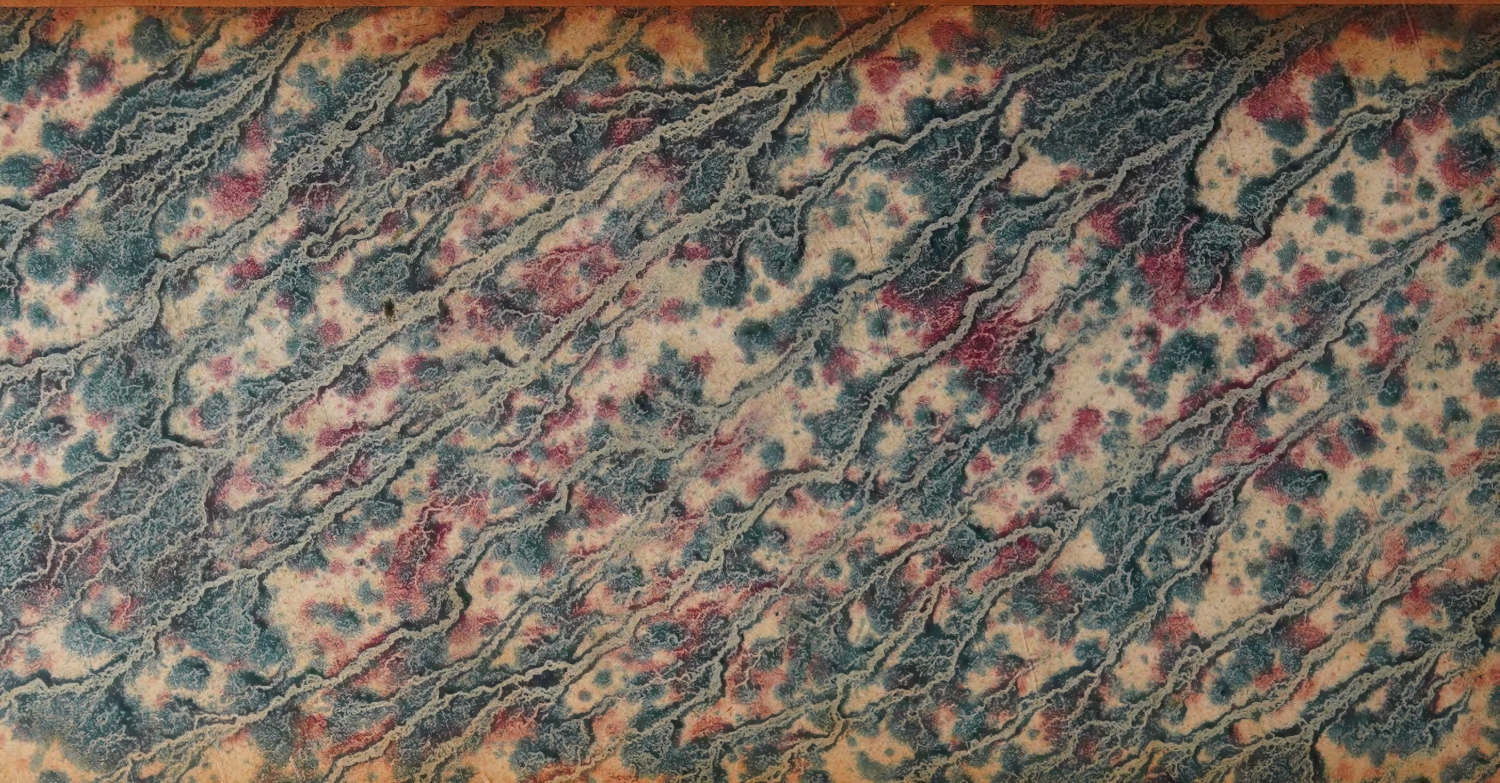
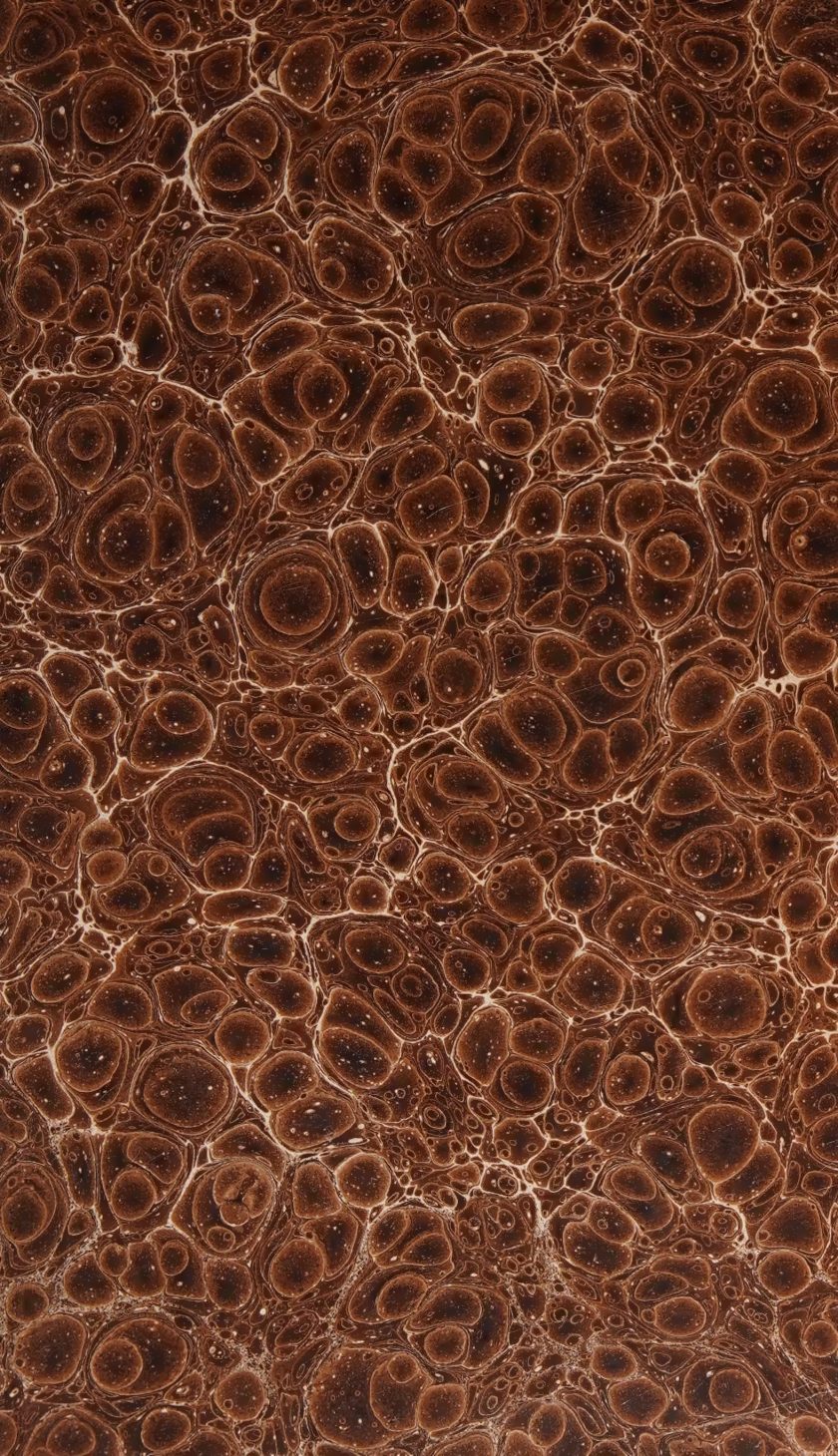


Margaret Carnegie
Library

Accession No. 30894

Class R F 920.01 Book B615 v.52



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/biographieuniver0052vari

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

ZA — ZY.

Mills College Library
WITHDRAWN

DE L'IMPRIMERIE D'ÉVERAT,
RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUBLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS OU LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS.

On doit des égards aux vivants; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *première Lettre sur* OEdipe.)

TOME CINQUANTE-DEUXIÈME.

A PARIS,

CHEZ L.-G. MICHAUD, LIBRAIRE-EDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N°. 3.

1828.

30894
R
7
920.01
B615
V.52

AVIS

SUR LA

PUBLICATION DE CE DERNIER VOLUME.

Commencée en l'année 1810, la Biographie universelle se termine en 1828 ; ainsi les travaux que cette entreprise exigeait ont duré dix-huit ans; et, dans ce long intervalle, plus de trois cents collaborateurs, dont un grand nombre appartient à l'Institut et à d'autres corps savants, lui ont consacré leurs talents et leurs veilles. On peut dire que jamais une opération littéraire, même celle de l'Encyclopédie, ne fut exécutée avec de pareils moyens et de si grands efforts. D'abord fondée par une association nombreuse de libraires et de capitalistes, elle a été continuée depuis plus de quinze ans par l'éditeur actuel seul. C'est avec ses uniques ressources et sans aucun secours étranger, pas même ceux que le Gouvernement accorde souvent à des entreprises moins utiles, qu'il peut se glorifier d'avoir conduit à sa fin une entreprise qui exigeait tant de soins, de constance et de sacrifices, une entreprise où le manuscrit seulement devait lui coûter plus de 400 mille francs! Si toutes ces difficultés l'ont placé long-temps dans une position embarrassante, si l'instabilité des événements politiques est venue y ajouter encore, celui qui a eu le bonheur de surmonter tant d'obstacles a quelque droit de s'en applaudir, et il peut se féliciter surtout d'avoir conservé l'indépendance nécessaire à toute composition historique.

Après avoir écrit à des époques si différentes et dans des circonstances si diverses, les auteurs et l'éditeur de la Biographie universelle peuvent dire avec Tacite : *Galba, Otho, Vitellius,*

nec beneficio nec injuriâ cogniti. Aucun parti, aucun pouvoir n'a donc eu le droit de leur commander des éloges ou des satires ; leur seul but, leur unique pensée fut de chercher la vérité et de la dire.

Au reste, tout ce qui donne lieu aujourd'hui à des controverses, particulièrement la politique contemporaine, cette matière si délicate, ne tient que bien peu de place dans cet ouvrage. On n'a dû y considérer les événements de notre époque que selon l'importance qu'ils ont dans l'histoire générale, et l'on s'est appliqué à les traiter avec le même désintéressement, la même sévérité que la postérité doit les voir un jour. Si ce n'est pas le moyen le plus sûr de plaire aux contemporains, c'est du moins celui de faire un bon livre, un livre qui soit lu plus long-temps.

Ce n'est pas seulement pour notre âge et pour notre patrie que l'on a formé cette entreprise, c'est pour toutes les nations et pour tous les siècles. Il serait difficile de penser qu'avec de pareilles vues on ait voulu faire un ouvrage de circonstance ou de parti. Pour les gens de bonne foi, qui auraient des doutes à cet égard, il doit suffire de parcourir la liste des rédacteurs; ils y verront inscrits les noms d'hommes qui, en morale ou en politique, professent les doctrines les plus opposées; et ils trouveront peut-être que, sous ce rapport, l'éditeur a résolu avec plus de bonheur qu'on ne l'a fait pour des objets d'une autre importance, un problème difficile, celui de la fusion et de l'oubli des opinions. C'est au milieu des plus grandes divisions, c'est au moment où les partis se combattaient avec le plus d'acharnement, qu'on a vu des hommes de principes et de doctrines tout-à-fait contraires, concourir simultanément à la Biographie universelle, et se livrer à ce travail avec le même calme et la même impassibilité qu'ils l'eussent fait dans des temps plus paisibles, et comme si toutes leurs pensées eussent été les mêmes.

On pouvait craindre qu'un assemblage d'éléments si nombreux et si divers ne produisît quelque confusion ou des divergen-

ces trop choquantes; mais le travail avait été distribué dès le commencement avec tant de scrupule et de discernement; chaque rédacteur, placé dans la position qui convenait le mieux à ses goûts et à ses études habituelles, s'était chargé de sa tâche avec tant d'empressement et de zèle pour le succès de l'entreprise, avec une telle abnégation de tout autre sentiment; enfin, le plan et le système général de rédaction avaient été si bien compris et arrêtés dès le premier jour, qu'il en est résulté une marche non moins uniforme que si l'ouvrage eût été exécuté par un plus petit nombre de collaborateurs, et qu'à l'avantage incontestable d'un grand concours de lumières, il joint évidemment celui d'autant d'ensemble et d'autant d'homogénéité qu'on peut en exiger.

C'est donc au zèle et au bon esprit des auteurs qu'il faut d'abord rendre grâces de la perfection et du succès de la Biographie universelle; mais, après avoir payé le juste tribut d'éloges qui leur appartient sous tant de rapports, peut être sera-t-il permis à l'éditeur d'en réclamer une faible portion. C'est par ses soins que fut d'abord formée l'association la plus honorable et la plus nombreuse qui ait jamais exécuté une entreprise littéraire; ensuite il lui a fallu faire connaître et soumettre sans cesse à chacun des collaborateurs le plan et le système qui avaient été adoptés; il lui a aussi fallu classer et diviser le travail, en régler les proportions, éviter les doubles emplois, les omissions et les contradictions si fréquentes dans tous les Dictionnaires, même dans ceux qui sont composés par un seul rédacteur. On conviendra que, sous tous ces rapports, les résultats les plus satisfaisants ont été obtenus; et, pour commencer par la division du travail, objet si important, que pouvait-il arriver de plus heureux, de plus utile que d'avoir pour rédacteurs des articles d'Astronomie, de Physique et de Mathématiques, MM. Biot, Delambre, Lacroix et Maurice;

Pour la Géographie, les Découvertes et les Voyages. MM. Walckenaër, de Rossel, Malte-Brun, Eyriès, Henne quin;

Pour l'Histoire et les Langues anciennes, MM. Clavier, Daunou, Boissonade, Amar, Noël, Raoul-Rochette;

Pour l'Histoire, la Littérature et les Langues orientales, MM. Silvestre de Sacy, Abel-Rémusat, de Saint-Martin, Klaproth, Audiffret;

Pour la Littérature et l'Histoire de l'Italie, MM. Ginguené, de Sismondi, de Angelis;

Pour la Littérature et l'Histoire de la France, MM. Fiévée, Villenave, de Choiseul, Auger, Villemain, de Barante, Du Rozoir, de La Porte, de Saint-Surin, de Monmerqué, de Beauchamp et Beaulieu;

Pour l'Histoire et la Littérature de l'Allemagne et du nord de l'Europe, MM. Stapfer, Guizot, Ustéri, Gley, Marron, de Stassart, Depping, Duvau, Schoell et Catteau-Calleville;

Pour l'Histoire et la Littérature de l'Angleterre, MM. Suard, de Lally-Tolendal, de Sevelinges et Dezos de La Roquette?

Après ces grandes divisions il a encore fallu subdiviser et recevoir quelques articles de ceux des collaborateurs qui ne pouvaient en donner un plus grand nombre.

Ainsi MM. Émeric-David, Artaud, Castellan, Périès, Quatremère de Quincy, Landon, Ponce et Fabien Pillet ont bien voulu se charger des Artistes anciens et modernes;

MM. Cuvier, du Petit-Thouars, Després et Thiébaut, des Naturalistes;

MM. Visconti, Millin, Allier d'Hauteroche, Sicard, Jacob et Tochon, de l'Archéologie et de la Numismatique;

MM. Chaumeton, Adelon, Chaussier, Desgenettes, Percy, Laurent, Renauldin et Richerand, des Médecins, et de tout ce qui tient a l'art de guérir;

MM. Bernardi, Desportes et Foisset, des Jurisconsultes et des Magistrats;

MM. Cottret, Lécuy, Picot, Labouderie et Tabaraud, de l'Histoire ecclésiastique.

MM. C.-M. Pillet, Gence, Beuchot, de Fortia, Lefebvre, Miger et Philbert ont successivement revu et complété la Bibliographie, lu toutes les épreuves, vérifié les renvois, les citations, et rempli les lacunes; enfin ces Messieurs ont aidé et secondé l'éditeur dans tous ses travaux de la manière la plus efficace; et M. Weiss, dont les connaissances en histoire littéraire sont si étendues, ne s'est pas contenté de faire un grand nombre d'articles dans tous les genres, il a aussi revu et corrigé avec le plus grand soin toutes les épreuves, et vérifié tous les textes.

Lorsque la mort ou d'autres événements ont privé l'entreprise de quelques collaborateurs, on a été assez heureux pour les remplacer ou les suppléer de la manière la plus avantageuse; et c'est ainsi que dans les dernières années MM. J.-V. Leclerc, Campenon, Naudet, Guigniaut, Cousin, Fourier, Letronne, de Prony, Parisot, Viguier, Michelet, Buchon et d'autres hommes non moins distingués par leurs talents et par leurs lumières, ont fourni des travaux extrêmement précieux.

Enfin, il est sûr que peu de noms célèbres de notre époque manquent à cette brillante liste (1) : et ce n'est point là une assertion vague, une vaine exagération de prospectus; tous les auteurs ont signé leur travail, et tous y ont mis l'empreinte de leur talent et de leur savoir. Quelques-uns, il est vrai, n'ont donné qu'un petit nombre de pages; mais au moins peut-on les compter au nombre des rédacteurs; tels sont MM. de Chateaubriand, de Bonald, de Féletz, Botta, Nodier, de Humboldt, Bergasse, Dacier, Esménard, Vanderbourg, de Gérando, Laya, Dussault, Delamalle, Beugnot, Maine de Biran, Lasalle, Peignot, Roger, B. Constant, de Maussion, Tissot, Villers, de Laplace, Lenoir, M^mes^. de Staël, de Vannoz, de Salm, et le célèbre Delille lui-même, qui voulut bien composer un article (celui de La Bruyère) au moment de terminer sa carrière, et lorsque celle de la Biographie universelle commençait.

---

(1) Dans l'impossibilité de citer ici tous les auteurs, on renvoie à la liste générale qui se trouve à la fin de ce volume avec l'indication des signatures.

C'est par de pareils moyens; c'est avec le secours de tant d'hommes illustres, que l'on est parvenu à donner à cet ouvrage autant de perfection que le public avait droit d'en attendre d'une telle association; enfin c'est ainsi que l'on a surpassé, on le croira sans peine, tous les ouvrages du même genre qui ont été faits en France et dans d'autres pays.

Avant même qu'elle fût achevée, la Biographie universelle était traduite, copiée ou imitée dans toutes les langues de l'Europe; depuis qu'elle est commencée, on a fait en France plus de dix éditions des divers Dictionnaires historiques qui l'avaient précédée; et presque tous les nouveaux éditeurs l'ont suivie ou copiée beaucoup plus que les devanciers dont ils prenaient le titre. L'insuffisance des lois contre les vols ou plagiats littéraires, n'a pas permis de les poursuivre devant les tribunaux; mais le public en a assez fait justice; et ces informes abrégés ou copies, publiées sans nom et sans aucune espèce de recommandation, sont restées dans l'oubli. D'autres entreprises du même genre se formeront peut-être encore, et, faites par les mêmes moyens, elles auront le même sort. Si le vol devient par trop manifeste, les propriétaires de la Biographie universelle sont décidés à le poursuivre et à user de tous leurs droits.

Après tant de sacrifices et de si longs travaux, cet ouvrage resterait pourtant imparfait sous un rapport essentiel, si l'on ne remplissait pas une promesse faite depuis long-temps. Chaque jour qui s'écoule fournit à l'histoire de nouvelles pages, et le lendemain de leur publication tous les ouvrages historiques sont condamnés à être incomplets. Depuis que les premiers volumes sont publiés, de grands événements ont rendu notre siècle un des plus féconds pour l'histoire; enfin, une foule d'hommes célèbres en cessant de vivre sont tombés dans le domaine de la Biographie, lorsqu'il n'était plus temps de les y faire entrer : c'est une lacune à remplir. Occupé de cette pensée, dès le commencement, l'éditeur n'a pas cessé de recueillir des matériaux, et déjà ils sont classés et élaborés pour la plus grande partie. Mais ce Supplément si nécessaire, si positivement pro-

mis, est d'une trop grande importance pour qu'on ne lui donne pas les mêmes soins qu'au reste de l'ouvrage. Consacré surtout à l'histoire contemporaine, il doit être écrit avec toute l'exactitude, toute la franchise et le courage que l'on peut attendre d'écrivains indépendants. Fidèles à leur épigraphe, les auteurs de la Biographie universelle n'oublieront pas que si l'*on doit des égards aux vivants, on ne doit aux morts que la vérité.*

L'histoire contemporaine ne sera pas le seul but de ce Supplément; on doit y insérer aussi des notices sur tous les personnages de quelque importance qui ont échappé aux premières recherches, et que l'on a découverts lorsqu'il n'était plus temps de les placer à leur ordre alphabétique. On y donnera également toutes celles que l'on découvrira plus tard, ou qui seront signalées par le zèle et l'obligeance des lecteurs. On réitère à cet égard la prière que l'on a déjà faite à tous les amis des lettres, de vouloir bien indiquer les erreurs et les lacunes qu'ils auraient aperçues dans quelque partie que ce puisse être. Déjà l'on a reçu un grand nombre de notes et de remarques dont il sera fait usage; et l'éditeur prie ceux qui ont eu la bonté de les lui envoyer, de vouloir bien en recevoir ses remercîments.

Ce Supplément, ou Complément, qui sera aussi un Errata, donnera une nouvelle authenticité à toutes les pages du texte; et les assertions ou les faits qu'on n'y aura pas rectifiés ou démentis devront par ce moyen être regardés comme à-peu-près incontestables et sans réplique. C'est ainsi qu'un ouvrage, que déjà l'on cite comme une autorité, qu'un ouvrage qui déjà est considéré comme indispensable pour tous les hommes qui cultivent les arts, les sciences et les lettres, acquerra un nouveau degré de certitude et d'authenticité; enfin c'est ainsi que les auteurs de la Biographie universelle auront élevé un monument aussi utile que durable.

SIGNATURES DES AUTEURS

DU CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME.

MM.	
A—D.	Artaud.
A—D—R.	Amar-Durivier.
A—T.	H. Audiffret.
B—D—E.	Badiche.
B—P.	De Beauchamp.
B—RR.	Mich. Berr.
B—SS.	Boissonade.
D—N—S.	Ferd. Denis.
D—N—U.	Daunou.
D—R—R.	Durozoir.
D—S.	Desportes-Boscheron.
D—X.	Decroix.
D—Z—S.	Dezos de la Roquette.
Ec-Dd.	Eméric-David.
E—S.	Eyriès.
F—A.	Fortia-d'Urban.
F—T—S.	Fétis.
G—N—T.	Guigniaut.
G—Y.	Gley.
J. M—T.	Michelet.
J—N.	Jourdain.
Kl—H.	Klaproth.
L.	Lefebvre-Cauchy.
L—B—E.	Labouderie.
L-C.	J.-V. Leclerc.
L—P—E.	Hippolyte de La Porte.
L—S—E.	Lasalle.
L—Y.	Léguy.

MM.	
M—D.	Michaud.
M—D j.	Michaud jeune.
M—G—R.	Miger.
M—ON.	Marron.
N—HE.	Nauche.
N—L.	Noel.
N—O.	Nicolo-Poulo.
Oz—M.	Ozanam.
P—C—T.	Picot.
P—NY.	De Prony.
P—OT.	Parisot.
P—RT.	Philbert.
P—S.	Périès.
R—C—D.	Richerand.
R—D—N.	Renauldin.
S. D. S—Y.	Silvestre de Sacy.
S—L.	Schoell.
S. S—I.	Simonde-Sismondi.
S—V—S.	De Sevelinges.
S—Y.	De Salaberry.
T—D.	Tabaraud.
U—I.	Ustéri.
V. C—N.	Victor Cousin.
V—G—R.	Viguier.
W—R.	Walckenaer.
W—S.	Weiss.
Z.	Anonyme.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

Z

ZABAGLIA (Nicolas), célèbre mécanicien, né, en 1674, à Rome, de parents pauvres et obscurs, offre un exemple frappant de ce que peut un homme de génie abandonné à ses propres ressources. Simple charpentier, n'ayant jamais appris qu'à manier la hache et la scie, il se fit connaître par différentes machines dont un habile mathématicien aurait pu se glorifier, et qui joignaient au mérite de l'utilité l'avantage d'être peu coûteuses. Il fut d'abord employé comme ouvrier aux travaux du Vatican ; mais s'étant concilié par ses talents la bienveillance de membres du sacré collége, il parvint à la place d'architecte de la basilique de Saint-Pierre. En changeant d'état, Zabaglia ne changea rien à ses premières habitudes ; et il conserva jusqu'à son costume d'ouvrier. Il aurait pu facilement amasser une grande fortune ; mais outre qu'il était très-désintéressé, il dépensait tout ce qu'il gagnait à faire bonne chère avec ses amis. Un jour le pape Benoît XIV, qui se plaisait à causer familièrement avec Zabaglia, lui demanda ce qu'il souhaiterait le plus. — Quelques bouteilles de bon vin, répondit-il. Le pontife sourit, et lui fit envoyer avec une caisse de vin de Montepulciano, le brevet d'une pension de dix écus par mois. C'est à Zabaglia que l'on doit la machine aussi simple qu'ingénieuse, à l'aide de laquelle on détache les peintures à fresque sans les dégrader. Il imagina le pont dont on se sert pour nettoyer et réparer l'intérieur du dôme de Saint-Pierre. Ce fut par ses soins qu'en 1748 fut tiré de terre le fameux obélisque solaire, qu'on voit maintenant sur la place de *Montecitorio*. Cet habile mécanicien, qui n'eut d'égal dans son siècle que Ferracino (*V.* ce nom, XIV, 391), mourut le 27 janvier 1750, à l'âge de quatre-vingt-six ans, et fut inhumé dans l'église *S. Maria trastevere*, avec une épitaphe honorable. Lalande l'a rapportée dans son *Voyage en Italie*, et dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, IV, 821. Le savant Jean Bottari, l'un des gardes de la bibliothèque du Vatican, avait recueilli et publié, avec des explications, une partie des découvertes de cet artiste, sous ce titre : *Castelli e ponti di Nic. Zabaglia, con alcune ingegnose pratiche e con la descrizione del trasporto del obelisco Vaticano e di al-*

tri del Dom. Fontana (*V.* ce nom, XV, 190), Rome, 1743, gr. in-fol., ital. et lat. Ce volume est orné du portrait de Zabaglia, qui est représenté dans son atelier, occupé d'essayer le jeu d'une poulie. Il contient cinquante-quatre planches très-bien gravées, dont trente-six pour les outils et les diverses machines de Zabaglia. Ce sont des échelles qui s'alongent et se diminuent à volonté, des ponts suspendus, des voitures à l'aide desquelles on peut transporter les fardeaux les plus lourds, etc. Cet ouvrage est très-estimé des architectes. Zabaglia, dit Caylus, est un des artistes qui, par la simplicité des machines et des forces qu'il a employées, ont le plus approché du génie que nous ne pouvons refuser aux anciens pour la mécanique (*Mém. de l'acad. des inscriptions*, XXIII, 370). Le Passeroni (*Voy.* ce nom, XXXIII, 102) a consacré le souvenir du génie de Zabaglia dans son poème *Il Cicerone* (Ch. XXII, st. 113). W—s.

ZABANN ou ZABANIUS (Isaac), philosophe hongrois, enseignait, vers l'an 1670, la philosophie et la théologie polémique dans le collége d'Eperiès, qui appartenait à la communion protestante. Les catholiques s'étant emparés de cette ville, Zabann se réfugia à Hermanstadt en Transylvanie, où il fut nommé professeur, ensuite *antistes* ou surintendant de l'Église réformée, et inspecteur de l'académie. Il mourut, en 1699, dans ces fonctions. Il aimait la polémique; et souvent il eut des controverses avec les Jésuites de la Transylvanie. Il soutint contre le P. Élie Ladiver, professeur de logique à Eperiès, la *doctrine des atomes*, pour laquelle il publia une *Apologie* à Wittenberg. Il a fait paraître en Hongrie et en Transylvanie, sur la métaphysique et sur d'autres sujets, des écrits dont parle Czwittinger, dans son *Specimen Hungariæ litteratæ*. — Zabann (*Jean*), fils du précédent, était né avec des dispositions si heureuses, qu'à peine âgé de six ans, il harangua en latin le comte Roththal, commissaire de l'empereur. Après avoir fait ses études à Tubingue, il revint en Transylvanie, où il fut nommé sénateur d'Hermanstadt, et envoyé, en cette qualité, vers l'empereur Léopold, qui, pour lui témoigner sa satisfaction, lui donna des lettres de noblesse, avec les fonctions de juge ou magistrat suprême des colonies saxonnes établies dans la Transylvanie. Zabann occupa cette place importante pendant plusieurs années; mais, ayant trempé dans un complot, il fut rappelé, et condamné à avoir la tête tranchée. G—y.

ZABARELLA ou ZABARELLIS (François de), plus connu sous le nom de *cardinal de Florence*, naquit à Padoue en 1339, et fut un des plus célèbres canonistes de son temps. Il étudia le droit à Bologne, et vint ensuite le professer dans sa ville natale, avec de grands applaudissements. Padoue était alors sous la puissance de François II de Carrare. Les Vénitiens ayant attaqué cette ville en 1406, ce duc envoya Zabarella vers le roi de France, pour lui demander du secours. Comme il n'en obtint point, la ville fut obligée de se rendre. Zabarella, chargé, avec quatorze autres députés, d'aller à Venise y porter l'acte de soumission, livra au sénat, sur la grande place, le pavillon de Padoue, et prononça, à cette occasion, une harangue très-éloquente. Il paraît que quelque temps après il quitta Padoue, et qu'il alla à Florence, où il donna des le-

çons de droit public. Il se fit tellement estimer dans cette ville, que le siége archiépiscopal étant venu à vaquer, il fut élu d'une voix unanime pour le remplir; mais, le pape ayant usé de son droit de prévention, cette élection n'eut aucune suite. Appelé à Rome par Boniface IX, pour donner son avis au sujet du schisme, Zabarella y demeura quelque temps, et retourna ensuite à Padoue, où il fut chargé de plusieurs députations honorables. L'évêché de Padoue s'étant alors trouvé vacant lui fut offert; mais, sachant que le sénat avait d'autres vues, il crut sage de ne point les contrarier, et il n'accepta point cette offre. Jean XXIII, étant parvenu au souverain pontificat, appela Zabarella à sa cour; et, pour s'attacher un homme d'un mérite si distingué, il le nomma, en 1410, archevêque de Florence. L'année suivante, il le créa cardinal-diacre du titre de Saint-Côme et Saint-Damien. Il le députa avec Antoine, cardinal de Chalant, et le célèbre Émanuel Chrysoloras, vers l'empereur Sigismond, pour convenir du lieu où se tiendrait le concile dont ce prince demandait la convocation, afin d'aviser aux moyens d'éteindre le schisme. Après bien des contestations, le choix s'arrêta sur Constance, ville impériale du cercle de Souabe. Le concile en effet s'y ouvrit le 5 novembre 1414. Zabarella s'y était rendu, et, comme le plus jeune des cardinaux, il y annonça de la part du pape, et avec l'approbation du concile, que la première session se tiendrait le vendredi 16 de ce mois; ce qui eut lieu. Dans la troisième session, qui se tint le 26 mars 1415, après l'évasion du pape, Zabarella, ayant fait la prière, déclara que le concile était légitimement assemblé, qu'il n'était point dissous, quoique le pape se fût retiré; qu'il demeurait dans toute sa force, et qu'il ne se séparerait qu'après l'extinction du schisme et la réformation de l'Église, à l'égard de la foi et des mœurs, *dans son chef et dans ses membres*. Chargé de répéter cette déclaration dans la session suivante, sans doute par quelque insinuation qui avait eu lieu dans l'intervalle, Zabarella s'arrêta à ces mots : *La réformation de l'Église dans son chef et dans ses membres*, et ne les prononça point. Il en reçut des reproches; et dans la cinquième session l'article fut rétabli dans son intégrité. Dans la huitième, le concile commit Zabarella, avec deux autres députés, pour connaître des démêlés qui depuis long-temps existaient entre les chevaliers Teutoniques et les Polonais, démêlés qui avaient donné lieu à des guerres sanglantes. Il s'agit, dans la session suivante, de procéder à la déposition de Jean XXIII, faute de comparution au concile où il avait été cité; Zabarella dit alors que le cardinal de Cambrai, celui de Saint-Marc et lui, étaient chargés d'une procuration pour le défendre; mais que, ses deux collègues refusant de s'acquitter de cette commission, il était d'autant moins disposé à y satisfaire seul, qu'étant à Schaffouse il avait exhorté le pape à venir en personne à Constance exécuter sa promesse. Zabarella fut aussi un des commissaires nommés pour l'examen de Jean Huss, et de sa doctrine. Dans la dix-septième session, il prononça un discours où il proposait divers expédients pour parvenir à la réformation de l'Église. Il publia même, à cette occasion, un écrit intitulé : *Chefs sommaires*, dans lequel il indiquait les principaux moyens à mettre en œuvre pour atteins-

dre ce but. Dans la session trente-huitième, où, contre le sentiment de l'empereur, il était question de procéder à l'élection d'un pape, avant de travailler à la réformation, dans un discours qu'il prononça pour appuyer l'opinion de ses collègues, Zabarella s'échauffa à un tel point, qu'il sortit de l'assemblée fort indisposé. Il dit qu'il n'en relèverait pas, et que c'était le dernier discours qu'il prononcerait. En effet, il mourut le 26 septembre (1) 1417, et fut inhumé dans le chœur de l'église des Franciscains. L'empereur et le concile en corps assistèrent à ses funérailles, qui se célébrèrent avec une grande pompe. Le Pogge, Florentin, prononça son oraison funèbre. Il y dit que si Zabarella avait vécu jusqu'à l'élection d'un pape, il y avait toute apparence qu'il aurait été élu, tout le monde convenant que dans le sacré collége personne ne méritait mieux cette dignité. Quinze jours après ses obsèques, son corps fut exhumé et transporté à Padoue, où, après avoir reçu les mêmes honneurs, il fut enterré dans la cathédrale, au côté gauche de l'autel de la Vierge. Panziroli fait de Zabarella un éloge complet. « Il dormait peu, dit-il, soigneux qu'il était de bien employer le temps et de n'en point perdre. Il avait banni tout luxe de sa maison; et l'ordre y régnait avec la frugalité. Il était d'une probité et d'une droiture à l'abri de tout reproche, du plus doux commerce, d'une pureté de mœurs et d'une chasteté parfaites. Sévère pour lui-même, indulgent pour les autres, il exhortait à la vertu ses amis et ses disciples, et leur en donnait l'exemple : aussi l'aimaient-ils comme un père. Économe chez lui, il était pour les pauvres d'une libéralité qui ne connaissait point de bornes (2). » Avec un aussi heureux caractère, Zabarella étant l'obligé de Jean XXIII, auquel il devait son chapeau de cardinal, sans doute il lui en coûta beaucoup de demander et de poursuivre la déposition de ce pape; mais il s'agissait de l'extinction du schisme et de la paix de l'Église. Devant un si grand intérêt, toute affection devait disparaître. Il avait beaucoup écrit. Ceux de ses ouvrages qui ont été publiés sont : I. *Commentarii in decretales et clementinas*, 6 vol. in-fol. II. *Orationes et Epistolæ*, un volume. III. *Tractatus de horis canonicis*. IV. *De felicitate libri tres*. V. *Variæ librorum repetitiones*. VI. *Opuscula de artibus liberalibus*. VII. *De naturâ rerum divinarum*. VIII. *Commentarii in naturalem et moralem philosophiam*. IX. *Historia sui temporis*. X. *Acta in conciliis Pisano et Constantiensi*. XI. *In Vetus et Novum Testamentum*. XII. *De schismate*, Bâle, 1565, in-fol. L'auteur attribue les malheurs qui affligeaient alors l'Église à la cessation des conciles. Ce dernier ouvrage ne plut point à la cour de Rome. Imprimé, dit Bellarmin, à Strasbourg, par des hérétiques, il fut mis à l'*index* provisoirement et défendu : *prohibitus est donec corrigatur.* — ZABARELLA (*Barthélemi*),

(1) Bayle dit le 5 novembre, Apost. Zeno, le 27 octobre, (*Dissert. vossian.*, I, 58); l'un et l'autre se trompent; car il est bien certain que Zabarella mourut plus d'un mois avant l'élection de Martin V, qui eut lieu le 8 novembre.

(2) *Somni parcissimus, ut ne quam temporis jacturam faceret, valdè solliditus. Vir recti animi, suavissimæ consuetudinis, et integerrimæ certissimæque fuit. Familiares et discipulos ad bonos mores hortari solitus, ab ipsis non secùs ac pater diligebatur. Domi parcus, foris fortunas inter pauperes dividebat.* Panzirol., De claris legum Interpretibus.

neveu du célèbre cardinal de Florence et son héritier, s'acquit de bonne heure la réputation d'un savant du premier ordre. Il professa le droit-canon à l'université de Padoue, et y fit admirer en même temps ses connaissances comme jurisconsulte, et son talent comme orateur. L'éclat de son enseignement attira sur lui l'attention du pape Eugène IV, qui l'appela à Rome, le nomma référendaire apostolique, lui donna l'évêché de Spalatro, d'où bientôt il passa à Florence avec la mitre archiépiscopale, et enfin l'envoya, avec le titre de son ambassadeur, auprès des cours de France et d'Espagne. Barthélemi Zabarella serait parvenu à de plus grands honneurs, s'il n'eût été enlevé par une mort prématurée, à Sutri, le 12 août 1445. Eugène avait déjà songé à le faire cardinal. Il nous reste de ce savant prélat un Traité intitulé : *De jure patronatûs*, et un assez grand nombre de *Discours* et de *Dissertations*. Voyez Panziroli, *De claris legum Interpretibus*, et Papadopoli, *Historia gymnasii Patavini*. L—y.

ZABARELLA (Jacques), célèbre philosophe du seizième siècle, naquit à Padoue, le 5 sept. 1533, d'une famille patricienne (1). Ayant hérité de l'ardeur infatigable pour l'étude, qu'avaient montrée quelques-uns de ses ancêtres, il suivit d'abord les leçons de Fasciolus et de Robortello, deux habiles grammairiens, et se trouva bientôt en état de lire les ouvrages d'Aristote, sans le secours d'une traduction. Dès qu'il eut achevé ses humanités, il se livra de préférence à la philosophie et aux mathématiques, et fit surtout dans cette dernière science des progrès non moins rapides que dans les langues. Honoré du laurier doctoral à vingt ans, il fut admis, en 1564, au nombre des professeurs de l'académie, y remplit, pendant quinze ans, la chaire de logique, et fut ensuite pourvu de celle de philosophie qu'il garda jusqu'à sa mort. Il eut de fréquentes disputes avec Fr. Piccolomini (*V.* ce nom, XXXIV, 270), son collègue. Supérieur par le raisonnement et par la profondeur des idées, Zabarella n'avait pas la même facilité d'élocution que son adversaire; mais on ne doit pas se presser d'en conclure qu'il manquait du talent de la parole. Chargé plusieurs fois de haranguer le sénat de Venise, au nom de l'académie, il s'en acquitta toujours avec succès. Sa réputation franchit les limites de l'Italie. Son traité de logique fut adopté par la plupart des universités d'Allemagne. Le roi de Pologne (Étienne Battori) lui fit faire des offres avantageuses pour l'attirer dans ses états; mais il ne put jamais se décider à s'éloigner de sa ville natale. On est fâché de voir qu'à l'étude de sciences éminemment rigoureuses et exactes, Zabarella ait joint celle de l'astrologie judiciaire, et sacrifié ainsi aux idées dominantes de son temps. Les biographies anecdotiques sont remplies de prédictions de Zabarella, accomplies, nous dit-on, par les événements. On assure, entre autres particularités de ce genre, que peu de jours avant sa mort il fit apercevoir à un de ses élèves une étoile de sinistre augure, et qu'il prétendait être un signe de sa fin prochaine. C'était probablement une étoile tombante, et il ne semblera

(1) Un de ses ancêtres avait obtenu de l'empereur Maximilien le titre de comte palatin, qu'il transmit à ses descendants. Jacques Zabarella le prend à la tête de ses ouvrages. Cependant quelques auteurs veulent que ce titre ait été donné à notre philosophe par Maximilien II, et qu'ensuite l'empereur Rodolphe, en le lui confirmant, l'ait de plus déclaré héréditaire.

sans doute pas très-miraculeux qu'un homme, frappé de l'idée de sa mort et sentant peut-être les symptômes d'une dissolution prochaine, ait tenu ce langage, plus digne au reste d'un illuminé et d'un enthousiaste que d'un philosophe, et surtout d'un philosophe peu crédule. Zabarella mourut au mois d'octobre 1589, à l'âge de cinquante-six ans. Ses restes furent déposés avec pompe dans l'église Saint-Antoine. Franç. Riccoboni prononça son oraison funèbre. Une médaille fut frappée en son honneur (2); et le sénat de Venise dota la cadette de ses filles. Zabarella était habitué à contrôler l'autorité d'Aristote lui-même, et dans un de ses ouvrages (*De inventione æterni Motoris*) il soutient qu'il est impossible de prouver l'immortalité de l'ame par les principes du physicien de Stagire: ce n'est, ajoutait-il, qu'en admettant l'éternité du mouvement, que l'on peut conclure l'existence d'un premier moteur. Ces deux propositions l'ont fait accuser d'athéisme. Mais Zabarella déclara qu'il admettait comme chrétien les vérités qui ne peuvent être démontrées par les arguments de la philosophie; et son livre, soumis à l'examen des censeurs de l'inquisition, fut approuvé sans aucune réclamation. On lui doit un assez grand nombre d'ouvrages, dont on trouve les titres dans l'*Histoire de l'académie de Padoue*, par Papadopoli (*Voy.* ce nom). Comme ils sont tombés avec le règne de la philosophie scolastique, on se contentera d'indiquer ici les principaux : I. *Logica*, en deux livres, Padoue, 1597, in-fol.; souvent réimprimé. On peut joindre à cet ouvrage fondamental divers traités spéciaux relatifs à des détails de la logique. Tels sont deux livres sur les *propositions nécessaires*, un autre sur la *conversion de la démonstration en définition*, un autre encore sur les *diverses espèces de démonstration*, etc., etc. Tous ces opuscules sont en latin. II. *De rebus naturalibus libri* XXX, *quibus quæstiones, quæ ab Aristotelis interpretibus hodiè tractari solent, accuratè discutiuntur*, ibid., 1589, 1594, in-4°. III. *Physica*, 1601, in-fol. C'est un commentaire de la physique d'Aristote. IV. *De animâ*, 1606, in-fol., ouvrage posthume. Le recueil de ses œuvres a été imprimé à Francfort, en 1618, in-4°. Zabarella laissa de son mariage avec Elisab. Cavania neuf enfants, trois filles et six fils, dont quelques-uns ont cultivé la philosophie à l'exemple de leur père, mais non pas avec le même succès. On trouve des notices sur ce philosophe, par J. Tomasini dans les *Elogia doctor. viror.*, I, 138, et par J. Imperiali dans le *Musæum historicum*, 117; mais Bayle, à qui l'on doit un article fort curieux sur Zabarella, observe que ses deux biographes n'ont pu s'accorder ni sur les traits de son visage, ni sur les qualités de son esprit. Tomasini lui donne une belle physionomie, et un esprit extrêmement vif; Imperiali le représente au contraire comme un homme d'une laideur repoussante, et si lent à coordonner ses idées, qu'il était obligé de demander du temps pour répondre aux objections de ses élèves. Outre les auteurs déjà cités, on peut encore consulter sur Zabarella l'*Histoire de la philosophie* de Brucker, IV, 200. — *Jacques* ZABARELLA, dit le *Jeune*, pour le distinguer du précédent,

(2) Elle est figurée dans le *Mus. Mazzuchellianum*, I, pl. 9.

était comte de l'ordre de Saint-George, et commença à se faire connaître vers 1646. On lui doit : I. *Trasea Peto, ovvero origine della famiglia Zeno di Venezia*, Padoue, 1646, in-4°. II. *Elogia illustrium Patavinorum*, 1670, in-4°. III. *Centum stemmata originum polonicarum*. IV. *Aula heroum, sive Fasti Romanorum ab Urbe conditâ usque ad ann. Christi* 1674, in-4°. C'est la seconde édition. V. Des *Généalogies* de plusieurs familles de Venise, de Padoue, de Rome, etc., de la reine Christine de Suède. — *Jules* ZABARELLA, fils aîné de Jacques l'ancien, acquit de la réputation comme mathématicien ; mais une passion effrénée pour les femmes abrégea ses jours. Il y avait déjà cinq ans qu'une faiblesse de nerfs, fruit de ses excès, l'avait réduit à garder continuellement le lit, lorsqu'il mourut encore jeune. W—s.

ZABARELLA (PAUL), que quelques-uns désignent sous le nom de *Paul Bon*, ermite augustin, d'une des familles patriciennes de Padoue, entra de bonne heure dans le cloître, devint provincial dans la Marche de Trévise, en 1491, et fut envoyé à Rome, par le général de son ordre, pour obtenir que la fête de saint Augustin fût célébrée avec les mêmes cérémonies que celles des apôtres. Ce religieux fut ensuite promu au rang de visiteur-général dans toute l'Italie (1497), et plus tard il obtint l'évêché de Romanie en Morée ; mais il renonça à ce titre pour ceux d'archevêque de Parium, de vicaire de l'évêque de Padoue, et de vice-chancelier de la faculté d'éloquence de cette ville. Il mourut le 25 juillet 1525, proclamé par quelques-uns de ses admirateurs le plus éloquent prédicateur de l'Italie. Outre des Discours de toute espèce, deux volumes de Sermons italiens, un Traité *De Naturæ mirabilibus*, et une *Enarratio septem psalmorum pœnitentialium*, on a de lui un livre *De Reformatione ecclesiæ ad Clementem VIII*, dans lequel il conseille positivement au pontife d'établir une réforme sévère dans la discipline ecclésiastique, et dans toute l'Église, s'il veut arrêter les progrès de l'hérésie déjà menaçante. Z.

ZABATHAI-SÉVI. *Voy.* SABATAÏ-SÉVI.

ZABDAS ou SABON, selon Pollion dans la Vie de Claude, et ZABAS, selon Vopiscus, dans la Vie d'Aurélien, était un des généraux qui conduisirent les armées de Zénobie, reine de Palmyre. Cette princesse l'envoya à la tête de soixante-dix mille hommes pour faire une invasion en Égypte ; et il s'empara de cette contrée, après avoir mis en fuite une armée de cinquante mille hommes qu'on lui opposa. Il y laissa une garnison et se rendit en Syrie, où les progrès de l'empereur Aurélien appelaient tous les efforts des Palmyréniens. Ayant été défait par les Romains près d'Antioche, et voulant se défendre pendant quelques instants dans cette ville, il imagina un stratagème qui lui réussit ; ce fut de faire courir le bruit qu'il avait battu l'armée romaine, et qu'il ramenait Aurélien prisonnier. Ayant trouvé un homme qui ressemblait à cet empereur, il le fit entrer dans Antioche chargé de chaînes ; et les habitants n'osèrent pas lui fermer leurs portes. Dès la nuit suivante il se retira avec Zénobie, et le reste des troupes à Emèse (*Voy.* Zosime, liv. 1er.). Il concourut ensuite de tous ses efforts à la courageuse résistance que cette princesse opposa aux

Romains ; et il paraît qu'il périt dans les derniers événements qui amenèrent sa ruine, car l'histoire n'en fait plus aucune mention (*Voy.* Zénobie). M—d j.

ZABIRA (George), savant grec, naquit, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Siatista en Macédoine. Son père, marchand et pharmacien, qui s'était instruit dans ses voyages en Italie, le fit élever avec soin à Thessalonique. George étant venu en Hongrie, vers l'an 1764, en qualité de commis-marchand, étudia avec la plus vive ardeur la langue latine et les idiomes modernes de l'Europe. A Colotscka, il fréquentait les savants, la bibliothèque de cette ville ; et ses épargnes étaient employées à acheter des livres écrits dans les langues qu'il apprenait. Il y destinait aussi les petits émoluments qu'il percevait, en donnant des leçons à ceux de ses compatriotes qui habitaient à Colotscka. Après avoir visité les principales universités d'Allemagne, il vint s'établir à Szabadszallas, dans la petite Cumanie, où il partageait son temps entre le soin de ses affaires commerciales et ses recherches sur les sciences, l'histoire et les langues. Il mourut le 19 sept. 1804, laissant divers manuscrits, entre autres : I. Les *Aventures des familles Brancovan et Cantacuzène, par Démétrius Cantemir,* Szabadszallas, 1795. Cantemir (*Voy.* ce nom, VII, 34) avait laissé cet ouvrage manuscrit, composé en langue moldave, et dont le célèbre Brancovan ou Bassaraba (*Voy.* ce nom, III, 500) avait recueilli les matériaux qui se trouvaient dans sa bibliothèque, en un gros volume in-fol. Il est probable que Cantemir, son rival et son ennemi, s'en empara, quand Brancovan fut exécuté avec ses quatre fils dans la prison des Sept-Tours (1714). Les *Aventures* ou histoires, auxquelles Cantemir avait ajouté la fin tragique de cette malheureuse famille, sont exposées, en peu de mots, dans l'*Histoire de l'empire Othoman,* par le même Cantemir, Paris, 1743, in-4°., tome II, pag. 202. II. Θέατρον Ἑλληνικὸν, ou *Biographie des auteurs grecs qui ont écrit en grec moderne depuis la prise de Constantinople.* Ce manuscrit précieux fut confié par le neveu de Zabira à M. Theoclitos, prêtre grec, qui rédigeait à Vienne le journal grec intitulé *Hermès ho Logios.* Lorsque la révolution éclata en Grèce, en 1820, ce savant crut devoir aller se joindre à ses compatriotes pour partager leurs dangers et leurs travaux. Avant de quitter Vienne, il adressa le Θέατρον Ἑλληνικὸν à M. Assopios, professeur d'histoire à Corfou, en le priant de revoir ce manuscrit, et de le publier. M. Assopios, qui, par ses connaissances, est plus en état que personne de donner la dernière main au Θέατρον de Zabira, étant venu à Paris, pour enrichir son travail par de nouvelles recherches, y reçut des renseignements précieux, et quitta cette capitale au mois de novembre 1827, pour retourner à Corfou, où l'on présume qu'il s'occupe d'enrichir la littérature des Grecs modernes de ce nouveau trésor. Zabira, par son testament, légua ses livres et ses manuscrits à l'Église grecque de Petsch. Son neveu et légataire universel est chargé de donner annuellement cent florins pour le bibliothécaire, et cinquante pour l'achat de nouveaux livres. G—y.

ZABOROWA (Jacques de), célèbre publiciste polonais, était au commencement du seizième siècle

employé à la grande chancellerie de la couronne, sous le chancelier Jean Laski, qui depuis fut archevêque de Gnesne et primat du royaume. Le roi Alexandre ayant donné ordre à ce prélat de recueillir les constitutions et les lois du royaume depuis l'an 1374, Zaborowa fut chargé du travail sous la direction de ce grand-chancelier. Casimir III, dit le Grand (mort en 1370), avait présenté à la diète de 1347 la première collection de lois polonaises, laquelle, dans les commencements de l'imprimerie, parut à Cracovie, sans date et sans nom d'imprimeur. Sur la première page on voit une gravure en bois, représentant le roi sur son trône; à côté de lui deux de ses conseillers lui présentant le Code de lois, dont le titre suivant se trouve à la seconde page : *Constitutiones et statuta, vel syntagmata provincialia inclyti regni Poloniæ per serenissimum principem, Kazimirum III, Poloniæ regem, magnum ducem Litwaniæ, Russiæ, Prussiæque dominum et hæredem*, etc., *edita et promulgata, cujus profectò multiplex et varia atque recondita et altissima eruditio, in maximisque pacis et belli negotiis exercitatio, tùm verò pro conditione et statu hominum vitia corripienti, quique terras tumultuantes et res novas molientes ad fidem et obsequium regium suâ operâ redegit, atque pacatas et quietas tandem reddidit.* Les troubles qui agitèrent la Pologne depuis la mort de Casimir n'ayant point permis à ses successeurs de continuer son ouvrage, le roi Alexandre, dont le règne fut plus tranquille, crut devoir remplir cette tâche. Zaborowa recueillit, sous la direction de Laski, les lois, les constitutions et les priviléges donnés ou confirmés par les diètes depuis l'an 1374; il y joignit le Code des lois saxonnes, les statuts de la Lithuanie avec le traité de Raimond de Naples, et l'ouvrage parut sous ce titre: *Commune inclyti Poloniæ regni privilegium constitutionum et indultuum publicitùs decretorum approbatorumque, cum nonnullis juribus tàm divinis quàm humanis, per serenissimum principem et dominum Alexandrum, gratiâ Dei regem Poloniæ, magnum ducem Lithuaniæ, Russiæ, Prussiæque dominum et hæredem*, etc., *non tamen in illud ipsum privilegium, sed motu proprio serenitatis suæ per adhortationem, per instructionem regnicolarum, proque regni ejusdem ac justitiæ statu feliciter dirigendis, eidem privilegio annexis et adscriptis, mandanteque sacrâ eâdem majestate, accuratissimè castigatis*, Cracovie, 1506, in-fol. La préface, les sommaires et les registres sont de Zaborowa; on prétend même que l'introduction aux lois de Wislicza n'est point de Casimir, mais de Zaborowa. Ce Code de lois, si remarquable par l'importance de son contenu, et par les soins que l'on donna à sa rédaction, fut, pendant les premières années du seizième siècle, réimprimé plusieurs fois; mais on lui portait un respect si religieux, que l'on n'osa pas changer la date de l'impression; toutes les éditions ont paru sous celle de 1506, 27 janv. Chaque fois on en tirait sur parchemin vingt exemplaires, dont le roi disposait. Sigismond Ier. fit faire une nouvelle collection des lois, d'après le modèle de la précédente; mais elle ne reçut point la sanction royale. Elle parut sous ce titre : *Statuta inclyti regni Poloniæ recèns recognita et emendata*, Cracovie, 1532, in-fol. Les caractères de cette

édition sont latins, et ils surpassent en beauté ceux dont se servaient alors les imprimeurs polonais. Ce Code est extrêmement rare. Le bibliographe Czacki n'avait pu en rencontrer que deux exemplaires. On n'en connaît à Varsovie qu'un seul, qui se trouve à la bibliothèque du Lycée. On prétend que Sigismond, craignant que ce Code ne mît des bornes à son autorité, dont il était très-jaloux, fit près de la diète tous ses efforts pour qu'il fût supprimé, et que, n'ayant pu réussir, il en fit acheter les exemplaires de tous côtés pour les brûler. G—y.

ZABOROWSKI (Stanislas), jurisconsulte polonais, d'une famille illustre par les services qu'elle a rendus aux sciences et aux lettres, servit d'abord dans les armées de la république. Ayant obtenu son congé, il vécut pendant quelque temps dans une retraite honorable, consacrant ses loisirs aux lettres, et surtout à l'étude de la jurisprudence civile et ecclésiastique. Les rois de Pologne, Alexandre et Sigismond, ayant reconnu son mérite, il fut nommé en 1506, par le premier de ces princes, secrétaire du trésor de la couronne dont il devint sous-trésorier pendant le règne de Sigismond. Il a publié : I. *Tractatus de naturâ jurium et bonorum regis, et de reformatione regni ac ejus reipublicæ regimine.* A la dernière page on lit : *Finit tractatus quem in lucem edidit Stanislaus Zaborowski, regni Poloniæ thesauri notarius, impressus Cracoviæ, feriâ secundâ ante Nativitatem Mariæ*, 1507, in-4°. Cet ouvrage est devenu très-rare ; on en trouve un exemplaire à la bibliothèque de l'académie de Cracovie. II. *Rudimenta grammatices, seu octo partium orationis examen cum formâ seu modo verba exponendi, additaque est orthographia seu modus rectè scribendi et legendi polonicum idioma quàm utilissimus*, Cracovie, 1519, in-4°. Cette grammaire, écrite en polonais, quoique le titre soit en latin, fut aussitôt adoptée comme livre classique. On avait déjà celles de Jean Glogowczyk et de Jean Tucholczyk ; mais étant écrites en latin, elles ne remplissaient point leur but. La première édition de celle de Zaborowski, dont nous venons de donner le titre, est devenue très-rare ; Czacki en avait un exemplaire dans sa bibliothèque. Elle a été réimprimée à Cracovie, en 1529, 1536, 1539, 1560 et 1564, in-4°. Cette dernière édition, ainsi que celle de 1539, se trouve dans la bibliothèque de l'académie de Cracovie. Jean Honter, qui au commencement du seizième siècle était venu de la Transylvanie, sa patrie, pour faire ses études à Cracovie, fit usage de la grammaire de Zaborowski, pour publier la suivante, qui est écrite en latin, avec la version polonaise en regard : *De grammaticâ libri duo, quorum pars prior de octo partibus orationis, posterior de syntaxi, figuris et ratione carminum ; adjecta est vocabulis expositio polonica*, Cracovie, 1532, 1535, 1538 et 1548, in-8°. Zaborowski mourut en 1549, dans sa patrie, où il enseignait les belles-lettres. G—y.

ZABOROWSKI (Ignace), prêtre piariste, né en 1754, mourut en 1803, ayant consacré toute sa carrière à l'enseignement public dans son ordre. Il a publié : I. *Ieometrya praktyczna przez Ignacego Zaborowskiego ;* c'est-à-dire *Géométrie pratique*, Varsovie, à l'imprimerie des PP. Piaristes,

1786, 1792 et 1806, in-8°. C'est le livre classique, dont se servent les arpenteurs en Pologne. II. *Logaritmy dla szkol narodowich ; les logarithmes pour les écoles nationales*, Varsovie, à l'imprimerie des PP. Piaristes, 1787 et 1806, in-4°. On trouve dans cet ouvrage la manière de compter d'après les logarithmes, et d'en former les tables. *Voy.* sur ce savant professeur et sur les services qu'il a rendus à l'enseignement en Pologne : 1°. Bielski, *Vita Piaristarum ;* 2°. le *Discours* que P. Maleszewski prononça en son honneur dans une séance de l'institut de Varsovie, inséré dans les Mémoires de cette compagnie, tome II.

G—Y.

ZABUESNIG (Jean-Christophe de), président du corps des marchands d'Augsbourg, et littérateur, naquit dans cette ville, le 9 novembre 1747, et mourut vers la fin du dix-huitième siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits, traduits du français en allemand, et des ouvrages originaux, la plupart composés pour la défense de la religion : I. *Sermons de Billot*, Augsbourg, 1773 et 1775, 2e. édition, 4 vol. in-8°. II. *Dictionnaire de l'abbé Nonnotte*, Augsbourg, 1775, 2 vol. in-8°. III. *Lettres des archevêques de Paris et d'Arles, sur le bref de Sa Sainteté le pape Clément XIV*, franç. et allem., Augsbourg, 1776. IV. *Panégyrique du P. Laurent Ricci, dernier général des Jésuites*, italien et allemand, ibid., 1776, in-8°. V. *Nouvelles historiques et critiques sur la vie et les écrits de Voltaire, et des autres prétendus philosophes de nos jours*, ibid., 1777, 2 vol. in-8°. VI. *Histoire des temps anciens et modernes par Condillac*, trad. en all., ibid., 1778 à 1780, 14 vol. in-8°. VII. *Les philosophes à la mode*, comédie en cinq actes, ibid., 1779, in-8°. VIII. *Elisabeth ou l'Enlèvement*, tragédie en cinq actes, ibid., 1781 et 1782, 2e. édit., in-8°. IX. *Sur le célibat des ecclésiastiques*, traduit du latin en all., ib., 1782, in-8°. X. *La Mort d'Abel*, drame, ibid., 1779, in-8°. XI. *Sentiments que l'on éprouve au pied de la croix de Jésus*, ibid., 1786, in-8°.

G—Y.

ZABULON, sixième fils de Jacob et de Lia, naquit dans la Mésopotamie, vers l'an du monde 2556. Quoique le nom de Zabulon se trouve dans un grand nombre de livres de la Bible, elle ne nous apprend néanmoins que peu de particularités qui le concernent. Ce qu'il y a de plus remarquable à son sujet est la part qu'il eut aux bénédictions prophétiques de Jacob sur le sort de ses enfants, lorsqu'au lit de mort ce patriarche les leur distribua. Le tour de Zabulon étant venu, son père dit : « Zabulon habitera sur le rivage de la mer et près du port des navires ; et il s'étendra jusqu'à Sidon (1) ; » prédiction qui s'accomplit lors du partage de la terre promise fait par Josué, après la conquête. La tribu de Zabulon eut la portion de ce pays qui s'étend depuis la mer de Galilée, à l'orient, jusqu'à la mer Méditerranée, à l'occident. De même Moïse, sur le point de mourir, bénit les tribus d'Israël ; et, lorsqu'il vint à celle de Zabulon, il s'exprima en ces termes, en la joignant à celle d'Issachar, fils, comme Zabulon, de Lia : « Réjouissez-vous, Zabulon, dans votre sortie ; et vous, Issachar, dans vos tentes. Vos enfants appelleront les peuples sur la montagne, où ils immoleront

(1) *Gen.*, XLIX, 13.

des victimes de justice. Ils suceront comme le lait les richesses de la mer et les trésors cachés dans le sable (2).» Ces paroles, selon les interprètes, signifiaient que ces deux tribus, les plus éloignées du septentrion, viendraient ensemble sur la montagne de Sion, où par la suite devait être construit le temple de Salomon; qu'elles y amèneraient avec elles les autres tribus qui se trouveraient sur leur passage, et y offriraient des sacrifices; et qu'étant l'une et l'autre dans le voisinage de la Méditerranée, elles se livreraient au commerce des métaux et à la fabrication du verre, le pays ayant des mines, et le Bélus, ruisseau qui coule sur le territoire de cette tribu, roulant un sable propre à la vitrification. L'Écriture nous apprend encore, au sujet de Zabulon, qu'il eut trois fils, savoir : Sared, Élon et Jahelel (3); qu'au dénombrement que fit Moïse, par l'ordre du Seigneur, la deuxième année de la sortie d'Égypte, la tribu de Zabulon était composée de cinquante-sept mille quatre cents combattants, dont le prince ou chef était Heliab, fils d'Élon (4). Lorsque Moïse envoya du désert de Pharan des explorateurs, pour aller à la découverte dans le pays de Chanaan, et qu'il en prit un dans chaque tribu, Geddie, fils de Sodi, fut celui de la tribu de Zabulon (5). Au dénombrement fait par ordre de Dieu, avant d'entrer dans la terre promise, la tribu de Zabulon se composait de soixante mille cinq cents hommes en état de porter les armes. Elle marchait sous trois chefs, savoir : Jared, chef des Jaredites; Élon, chef des Élonites, et Jalel, chef des Jalelites (6). Le Seigneur donna aussi à Moïse le nom de ceux de chaque tribu qu'il avait choisis pour faire entre elles le partage de la terre où ils allaient entrer; et pour la tribu de Zabulon, ce fut Élisaphan, fils de Pharnach (7). Dans le partage, le sort attribua à la tribu de Zabulon le troisième lot (8), où se trouvent douze villes avec leurs villages (9). C'est cette tribu que, pendant sa judicature, la prophétesse Débora appela sous les armes dans la guerre de Barac contre Sisara, général des armées de Jabin; et Débora, dans son beau cantique, célèbre ses exploits et ses services (10). Tels sont les renseignements que nous offrent les Livres saints sur le patriarche Zabulon et sur la tribu issue de lui. Dom Calmet n'a pas dédaigné d'en emprunter d'autres d'un livre très-ancien, intitulé le *Testament des douze patriarches*, sans toutefois donner aux faits qu'ils rapportent plus d'autorité qu'on n'en accorde à un livre apocryphe. On y trouve que le patriarche Zabulon, âgé de 114 ans, se voyant près de mourir, déclara à ses enfants qu'il n'avait pris aucune part

(2) *Deutéron.*, XXXIII, 18-19.
(3) *Gen.*, XLVI, 14.
(4) *Nomb.*, II, 69.
(5) *Ibid.*, XIII, 11.
(6) *Nomb.*, XXVI, 26-27.
(7) *Ibid.*, XXXIV, 25.
(8) *Josué*, XIX, 10.
(9) Ces villes étaient Cana, Betsabée, Emmaüs, etc., avec Zabulon, qui était la capitale de la tribu, cité populeuse dans le voisinage de Ptolémaïde. Dom Calmet, en parlant de la ville de Zabulon, dit qu'elle était originairement de la tribu d'Aser, mais qu'*apparemment* elle fut par la suite donnée à la tribu de Zabulon, dont elle prit le nom, et il cite en preuve le 27e. verset du chapitre XIX de Josué, où, ce semble, rien n'autorise cette supposition. Il est bien dit que la frontière d'Aser « retournant du côté de l'orient vers Bethdagon, passe jusqu'à Zabulon; » ce qui ne signifie pas que Zabulon y soit comprise, mais seulement que là, cette frontière se termine.
(10) *Juges*, IV, 6; V, 18.

au crime de ses frères dans leur projet de se défaire de Joseph; qu'au contraire il avait fait pour les en détourner tout ce qui dépendait de lui, et qu'il en aurait instruit son père Jacob, si la crainte de la vengeance de ses frères ne l'eût retenu. Il leur dit encore que, tandis qu'il habitait la terre de Chanaan, il avait inventé et fabriqué un vaisseau muni d'un mât, de voiles et d'un gouvernail, au moyen duquel il s'appliquait, pendant l'été, à la pêche, de manière à fournir abondamment de poisson la maison de son père, et à pouvoir en céder à des étrangers; et que, pendant l'hiver, il s'occupait à faire paître les troupeaux de Jacob avec ses frères. L—y.

ZACAGNI ou ZACCAGNI (Laurent-Alexandre), conservateur de la bibliothèque du Vatican, s'était de bonne heure engagé dans l'ordre des moines Augustins, et parvint à une grande réputation par son habileté dans les langues grecque et latine. Dans la dernière partie de sa vie, il se livra presque exclusivement à des recherches d'antiquités. Il mourut à Rome le 17 janvier 1712, dans sa cinquante-cinquième année. On a de lui un ouvrage important sous le titre de : *Collectanea monumentorum veterum Ecclesiæ Græcæ et Latinæ, quæ hactenùs in Bibliothecâ Vaticanâ delituerunt, Laurentius Alexander Zacagnius Vat. Bib. Præfectus è scriptis codicibus nunc primùm edidit, græca latina fecit, notis illustravit*, Rome, 1698, 1 vol. in-4°. Le savant bibliothécaire se proposait de faire suivre ce premier volume de plusieurs autres qui auraient complété une des collections les plus curieuses que la philologie puisse présenter à l'histoire. Les pièces dont il se compose remontent toutes aux premiers âges de l'Église chrétienne. Ainsi d'abord l'on y trouve les actes d'une conférence religieuse qui eut lieu en Mésopotamie, entre Archelaüs, évêque de Carrhes, et Manès, chef des Manichéens au milieu du troisième siècle de notre ère. Les actes sont accompagnés d'une traduction du grec en latin, et de notes sur les endroits dont l'intelligence peut sembler difficile. Zacagni s'y montre à-la-fois habile helléniste et antiquaire profond; il y développe surtout une grande connaissance de l'état de l'Église et des diverses formes sous lesquelles se produisait l'hérésie. Aussi doit-on regretter qu'il n'ait point, comme il semblait le promettre dans sa préface, donné l'Histoire du Manichéisme. Après les actes d'Archelaüs et de Manès viennent deux homélies et deux oraisons de saint Ephrem, seulement en latin. L'ouvrage le plus considérable est celui d'Euthalius sur les Actes des Apôtres, sur les quatorze Épîtres de saint Paul, et sur les sept épîtres catholiques. Elles sont pareillement accompagnées de notes. On a en outre de Zacagni : *Dissertatio de summo apostolicæ sedis imperio in urbem comitatumque Comachi, cum appendice auctorum veterum hactenùs majori ex parte ineditorum ad præcedentem dissertationem pertinentium*, Rome, 1709, in-4°. Dans cet écrit, rédigé sous l'influence du Saint-Siége, l'auteur prétend que le comté ainsi que la ville de Comacchio appartenait à l'évêque de Rome avant le règne de Charlemagne, et il essaie de le prouver par plusieurs actes dont les plus anciens datent de 740, et dont le dernier est de 1279. Cependant les arguments et les pièces justificatives de Zacagni n'ont con-

vaincu que peu de lecteurs en Allemagne et en France. Zacagni est aussi le véritable auteur du catalogue de la Casanata, dont le travail a servi de type à Fontanini pour son catalogue de la bibliothèque impériale. P-ot.

ZACCARIA (François-Antoine), savant jésuite italien, naquit à Venise le 27 mars 1714, et eut pour père un célèbre jurisconsulte toscan, établi depuis long-temps dans les états de la république. Élevé au collége des jésuites de sa ville natale, il s'y fit remarquer par une telle vivacité d'esprit et de tels succès, qu'à peine arrivé à l'âge de quinze ans, il fut admis dans cette société, si habile à reconnaître et à s'attacher les sujets les plus distingués. En 1731, il prit l'habit, passa quelque temps à Vienne, pendant l'intervalle de son noviciat; puis fut envoyé, comme régent de rhétorique, dans le collége de son ordre à Gowitz. Ses talents le firent ensuite appeler par ses supérieurs dans la capitale du monde chrétien; et après avoir reçu les ordres, en 1740, il fut attaché à la province de Rome, et envoyé en mission dans la Marche d'Ancône, où il jeta les fondements de sa réputation comme prédicateur. Il exerça les mêmes fonctions dans la Lombardie, la Toscane et presque toute l'Italie, où des applaudissements universels furent la récompense de sa piété et de ses talents oratoires. A l'étude des théologiens et des sermonaires, il joignait celle de la littérature et de l'histoire littéraire, dont il approfondit les branches diverses avec une infatigable persévérance. Il s'appliqua aussi à se faire connaître des écrivains et des savants les plus illustres de l'Italie, et acquit ainsi l'exacte connaissance de la bibliographie et des biographies contemporaines. C'est alors que le célèbre cardinal Quirini le recommanda pour la direction de la bibliothèque de Brescia. Cette recommandation resta sans effet. Mais, deux ans plus tard, le duc de Modène, qui avait la plus haute idée de ses talents, le nomma conservateur de la bibliothèque ducale, en remplacement de Muratori, qui venait de mourir (1754). Le P. Zaccaria s'adjoignit, pour la direction de l'établissement, les PP. Troïle (Dominique) de Macérata et Gabardi de Florence, qui gardèrent cette place sous l'administration de son successeur immédiat, Granelli, ainsi que sous celle du savant Tiraboschi. Grâce à ces deux collaborateurs, il vint à bout, sans interrompre ses travaux ordinaires, d'introduire dans le matériel de la bibliothèque une classification plus avantageuse, et d'en dresser un catalogue raisonné, qui, au grand regret de beaucoup d'amateurs, n'a point été rendu public. Il obtint aussi que l'on consacrerait un emplacement plus vaste à la collection dont il était le gardien. Son nom était alors tellement répandu, que les plus illustres académies italiennes cherchaient à se l'attacher, et que le célèbre comte Cristiani, alors gouverneur de Mantoue pour l'Autriche, voulant donner une bibliothèque impériale à cette ville, le pria de venir présider à l'organisation du nouvel établissement. Le P. Zaccaria se rendit à Mantoue, après avoir obtenu l'agrément de son maître, et revint ensuite à Modène, où il exerça les fonctions de bibliothécaire, jusqu'à ce que l'expulsion des jésuites, bannis presque simultanément de tous les petits états de l'Italie, l'obligeât à les résigner. Il se retira à Rome, où au titre

de bibliothécaire du collége des Jésuites il joignit celui d'historiographe de l'ordre, pour la partie littéraire. Là aussi un champ nouveau s'offrit à ses talents. Il se fit le champion du Saint-Siége contre les prétentions de l'Église gallicane, et écrivit contre l'opposition de la puissance temporelle à l'autorité du pontife. Clément XIII, alors possesseur de la chaire de saint Pierre, le récompensa par une pension : il n'en jouit que peu de temps ; et lors de la dissolution de son ordre, non-seulement il fut privé de la somme qu'il recevait annuellement, mais encore, après des risques multipliés d'aller habiter le château Saint-Ange, il lui fut enjoint de ne point sortir des portes de Rome. Il paraît cependant que Ganganelli estimait et plaignait le savant religieux ; mais il ne dépendait pas de lui de modifier ces mesures. L'avénement de Pie VI ramena pour le P. Zaccaria des jours plus heureux. Sa pension fut rétablie et même augmentée. Bientôt il fut mis à la tête de l'académie nouvellement instituée pour les nobles ecclésiastiques ; et, comme antérieurement à cette époque il avait occupé la chaire d'histoire ecclésiastique au collége de la Sapience, il reçut à perpétuité, avec le titre de professeur émérite, les appointements de professeur en activité. C'est dans cette situation qu'il mourut, le 10 octobre 1795, dans sa quatre-vingt-deuxième année, aussi regretté des savants étrangers, dont son érudition et ses talents lui avaient conquis l'estime, que de ses compatriotes. La liste complète de ses ouvrages peut seule donner une idée de l'étendue de ses connaissances et de la flexibilité de son esprit. Nous n'entreprendrons point d'en donner la nomenclature, qui, fût-elle dépouillée de toute espèce de réflexions, nous entraînerait beaucoup trop loin. En effet, outre un nombre considérable de manuscrits, le P. Zaccaria a laissé cent six ouvrages imprimés. Parmi ceux-ci, le plus important, sans contredit, est son *Histoire littéraire de l'Italie*, 14 vol. in-8°., Modène, 1751-1757, et 2 de supplément aux tomes IV et V, Lucques, 1754. Ce volumineux monument se rapporte tout entier aux publications contemporaines, qu'il réunit sous des titres généraux, et qu'il analyse avec beaucoup de sagacité. La méthode avec laquelle il procède au milieu de ce labyrinthe littéraire ne mérite pas moins d'éloges que la finesse des aperçus et le goût de la critique. Peut-être le style pèche-t-il par l'excès des formules louangeuses et des redondances. Mais ce défaut est si ordinaire aux écrivains de l'Italie, qu'on ne doit pas beaucoup insister sur ce point. Chaque volume se termine par deux ou trois chapitres consacrés à la nécrologie, et par deux tables qui présentent, l'une les noms des auteurs, l'autre l'indication alphabétique des événements remarquables. L'Histoire littéraire du P. Zaccaria, quoique généralement goûtée en Italie, lui attira cependant des attaques très-vives, entre autres celles d'un pseudonyme, qui, sous le nom d'Eraniste, lui adressa quinze lettres théologico-morales (*Osservazioni sopra varj punti d'istoria letteraria, esposte in alcune lettere di Eusebio Eraniste, dirette al M. R. P. Fr.-Ant. Zaccaria, con due appendici, altra in risposta alla quinta lettera del M. R. P. Filiberto Bassa, altra di documenti*), Venise, 1756, 2 vol. in-8°.; 2e. édit., ibid., 1756, in-8°., où il l'accusait

à-la-fois d'ignorance, de partialité, de faux goût. Le P. Zaccaria répondit par sa *Difesa della storia letteraria d'Italia e del suo autore contro le lettere teologico-morali di certo P. Eusebio Eraniste ed altre lettere d'un mascherato Rambaldo Norimene, continuazione del tomo VIII della stessa storia*, etc., Modène, 1754, un vol. in-8°. On joint ordinairement à toute cette collection ses *Annali letterari d'Italia*, Modène, 1762, 1763, 1764, 3 vol. in-8°, continuation de la *Storia letteraria*, rédigée pareillement sous les auspices du duc de Modène. Les autres ouvrages principaux du P. Zaccaria sont : I. *Theologia moralis R. P. Tamburini Caltanisettentis soc. Jesu*, Venise, 1755, 3 vol. Outre des *Index* très-commodes et l'indication de tous les passages de la théologie morale qui ont donné lieu aux censures pontificales, le P. Zaccaria a joint à l'ouvrage de son confrère des Prolégomènes divisés en trois parties, et dans lesquels il essaie de le justifier des calomnies auxquelles de fausses interprétations ont presque toujours, à l'entendre, donné naissance. II. *Anecdotorum medii ævi, maximam partem ex archivis pistojiensibus, collectio à Fr.-Ant. Zaccaria adornata*, etc., Turin, 1755, in-fol. Les monuments décrits par le P. Zaccaria sont divisés en trois classes, savoir : les monuments civils, les monuments sacrés, les monuments communs à l'état civil et ecclésiastique. Plusieurs morceaux de cette utile collection avaient déjà été publiés par d'habiles antiquaires ; mais tous étaient déparés par des lacunes ou défigurés par des fautes grossières. Beaucoup de cartes et de plans de châteaux enrichissent la seconde partie. L'ouvrage se termine par une chronique abrégée des événements auxquels se rapportent les documents recueillis par l'auteur, et par le catalogue des évêques de Pistoie, catalogue déjà donné par Ughelli, et augmenté par Colet, mais considérablement amendé par le P. Zaccaria. III. *Biblia sacra Vulgatæ editionis, Sexti vel Clementis VIII, pontif. max., auctoritate recognita, uberrimis Prolegomenis dogmaticis et chronologicis illustrata*, etc., etc., Venise, 1758, 2 vol. in-fol. IV. *Dionysii Petavii Aurelianensis..... opus de theologicis dogmatibus*, etc., Venise, 1757, 7 vol. Cette édition est plus complète que les précédentes. De plus, le P. Zaccaria y a joint une Vie de Petau ; des notes utiles, particulièrement sur les sentiments que les Pères antérieurs au concile de Nicée avaient relativement à la divinité du Verbe ; plusieurs dissertations, les unes de lui, les autres de divers théologiens renommés, et enfin un *Apparato istorico-critico*. V. *Jus canonicum secundùm quinque Decretalium titulos Gregorii papæ IX explicatum*, etc., *auctore R. P. Vito Pichler*, avec notes, Pesaro, 1758, 2 volumes in-fol. VI. *Institutions numismatiques*, 2 vol. in-8°. La plupart de ses publications polémiques ont été écrites en latin ; et l'on a remarqué avec raison que le style en est plus élégant et plus nourri que celui des ouvrages dans lesquels il s'est servi de l'idiome maternel. P-ot.

ZACCHIAS (Paul), célèbre médecin légiste, naquit à Rome en 1584, fit de brillantes études dans les écoles Pies, et chez les jésuites, et embrassa avec un zèle ardent la profession de médecin, sans abandonner toutefois la musique, la peinture et la poésie qu'il aimait beau-

coup. S'étant fait une grande réputation dans la pratique médicale, il fut nommé médecin du pape Innocent X, puis proto-médecin des états pontificaux. Il s'adonna plus particulièrement à l'étude de cette partie de l'art, qui est destinée à éclairer les tribunaux dans une foule de questions épineuses et délicates, et qui est connue sous le nom de jurisprudence médicale. Pour cela, Zacchias rassembla des matériaux immenses, et compulsa avec soin les écrits des théologiens, dans lesquels il trouva des faits nombreux et importants qu'il recueillit; il en forma un corps d'ouvrage où sont traitées amplement toutes les questions qui concernent la grossesse, l'avortement, les morts non-naturelles, l'empoisonnement, les assassinats, le suicide : il y comprit la folie, la démonomanie, les sortiléges, les prestiges, les maléfices, et autres pratiques superstitieuses qui dans ce temps-là étaient encore du domaine de la crédulité publique. La profonde érudition et l'exquis jugement qui distinguent l'ouvrage de Zacchias l'ont rendu classique, non-seulement pour le médecin chargé de faire des rapports en justice criminelle, mais encore pour le théologien qui s'applique à l'étude des cas de conscience. On regrette seulement que certaines parties présentent une rédaction diffuse. En voici le titre : *Quæstiones medico-legales, in quibus omnes eæ materiæ medicæ, quæ ad legales facultates videntur pertinere, proponuntur, pertractantur, et resolvuntur.* Les neuf livres de cette production parurent successivement à Rome depuis 1621 jusqu'à 1635 : plusieurs éditions complètes furent ensuite publiées, Amsterdam, 1651, in-fol; Lyon, 1654, 1661, 1701, 1726, in-fol.; Francfort, 1666, 1688; Nuremberg, 1726; Venise, 1737, in-fol. Outre cet ouvrage, Zacchias a publié : I. *De quiete servandâ in curandis morbis*, Rome, in-4°., sans date. II. *De subitis et insperatis mortis eventibus*, Rome, in-4°., sans date. III. *La vie de carême*, en italien, Rome, 1637, in-8°. IV. *Des maladies hypocondriaques*, en italien, Rome, 1639, 1641, 1651, in-4°.; Venise, 1665, in-4°.; traduit en latin par Alph. Khonn, Augsbourg, 1671, in-8°. Cet ouvrage verbeux ne fait que reproduire les hypothèses des anciens et leurs doctrines sur les intempéries du corps humain. Zacchias avait encore écrit en latin des traités sur la *Bière*, sur la *Contagion*, sur les *Affections de l'ame*, etc.; ils n'ont point vu le jour. Il mourut à Rome en 1659, à l'âge de soixante-quinze ans. Ses vastes connaissances l'avaient fait surnommer *le premier des médecins, le Mercure des jurisconsultes, l'Hermès italien.* — Son frère *Sylvestre* Zacchias, habile jurisconsulte et auditeur de la rote de Sienne, de Florence et de Lucques, a publié quelques livres de jurisprudence, entre autres, *De obligatione camerali resolutiones, nec non de modo validè contrahendi societates, super officiis Romanæ Curiæ*, etc. — Son neveu *Lanfranc* Zacchias, jurisconsulte renommé pour son savoir et son esprit, a donné un traité *de Salario.*

Oz—m et R—d—n.

ZACH (Clara, comtesse de), fille d'un magnat hongrois, ayant déclaré à son père Félicien que Casimir, roi de Pologne, lui avait fait violence, et que la sœur de ce prince, Élisabeth, reine de Hongrie, avait

aidé à la couvrir de honte, le père, transporté de fureur, s'introduisit dans le palais de Charles-Robert (*V.* Élisabeth, XIII, 25), au moment où le monarque était à table avec sa famille ; l'ayant blessé à la main droite d'un coup d'épée, il se jeta sur la reine, à qui il coupa quatre doigts. Il blessa aussi grièvement les gouverneurs des jeunes princes, Louis et André ; et il aurait immolé toute la famille royale, si l'échanson de la reine ne l'avait étendu par terre, en le frappant sur la tête avec un bâton. Les gardes du roi se jetèrent sur lui, et le tuèrent. Le roi fit exposer sa tête à Ofen, et les quatre quartiers du corps, dans les autres villes principales du royaume. Jusque-là, dit le savant qui a rédigé l'histoire de la Hongrie avec tant de soin et d'impartialité (1), la vengeance paraissait renfermée dans les bornes de la justice ; mais ce que l'on fit au-delà, sur les instances de la reine Élisabeth, ne fut que cruauté. La belle et malheureuse Clara fut arrachée du milieu des dames de la cour ; après lui avoir coupé le nez, les lèvres et quatre doigts à chaque main, on la mit demi-morte sur un cheval, et elle fut conduite de ville en ville, exposée aux regards de la populace, à qui on la forçait de dire : *Voilà la récompense due à ceux qui sont infideles à leur roi.* Son frère, fils unique de Félicien, qui à peine sorti de l'enfance s'était sauvé dans les montagnes, et un fidèle serviteur qui l'accompagnait, furent arrêtés, traînés à la queue d'un cheval, et leurs chairs exposées aux animaux. La sœur aînée de Clara, qui mariée à un noble hongrois vivait à la campagne loin de la cour, fut décapitée par ordre du roi et de la reine ; son mari périt de misère en prison. Les vengeances de la cour n'étaient pas encore satisfaites ; sur ses instances, la diète rassemblée extraordinairement statua (1330) : 1°. Que les descendants de Félicien, de l'un et de l'autre sexe, jusqu'à la troisième génération, et ses neveux et nièces, seraient décapités, et leurs biens confisqués ; 2°. que les nobles alliés à sa famille seraient éloignés de la cour ; 3°. que les descendants de Félicien au-delà de la troisième génération seraient pour jamais condamnés à l'esclavage. Ceux qui purent échapper à la mort se réfugièrent en Pologne. Depuis ce moment, ajoute notre historien, le bonheur et la santé abandonnèrent le roi, qui jusqu'à la fin de sa vie ne cessa de souffrir de la goutte aux mains et aux jambes.

G—y.

ZACHAIRE (Denis) (1), alchimiste, était né, vers 1510, dans la Guienne, d'une famille noble. Envoyé par ses parents à Bordeaux, pour y achever ses études, il fut remis aux soins d'un précepteur habile, mais entiché des chimères de l'hermétisme, et qui lui inspira le goût de cette science. Il se rendit ensuite à Toulouse, accompagné de son précepteur, pour y faire son cours de droit. La jurisprudence les occupa moins que l'alchimie ; et ils dépensèrent en expériences deux cents écus qui leur avaient été comptés pour leurs besoins. Avant la fin de l'année, le maître mourut d'une fièvre ardente ; et Zachaire, à qui ses pa-

(1) *Engel, Geschichte des Ungrischen Reichs*, Vienne, 1813, in-8°., tom. II.

(1) L'abbé Lenglet-Dufresnoy conjecture que c'est un nom supposé : en effet, on ne connaît aucune famille noble de la Gascogne qui porte le nom de Zachaire. C'est par erreur qu'on lui donne le prénom de Barthélemi, dans les *Mélanges d'une grande bibliothèque*, XXV, 366 (*V.* Paulmy).

rents refusaient d'envoyer de l'argent, retourna dans sa famille. C'était en 1535 ; il venait d'atteindre sa majorité. Dès qu'il eut été mis en possession de ses biens, il les afferma pour trois ans, moyennant quatre cents écus, et revint à Toulouse, empressé d'essayer un secret qu'il avait appris d'un Italien. Cet essai lui coûta la moitié de sa somme. Un vieillard, qui passait dans le pays pour un grand philosophe, lui communiqua quelques autres secrets merveilleux ; mais l'épreuve qu'il en fit ne fut pas plus heureuse. Il s'associa ensuite un abbé, non moins prévenu que lui pour ces folies, et, ayant achevé de dépenser tout ce qui lui restait, il reprit encore le chemin de la Guienne. Ses parents le pressèrent d'acheter une charge de conseiller au parlement ; mais il rejeta bien loin une pareille idée Il avait le dessein de faire le voyage de Paris, où il espérait trouver enfin des gens réellement instruits des moyens de convertir les métaux en or. Il toucha de son fermier quatre cents écus ; son fidèle associé de Toulouse lui fit passer la même somme; et il partit pour Paris en 1539. Il y demeura trois ans, fréquentant les alchimistes les plus distingués, les voyant travailler tous les jours, mais ne pouvant rien apprendre. Enfin un gentilhomme étranger, qui passait pour faire de l'or, consentit à lui découvrir son secret. Ce n'était, dit-il, qu'une tromperie un peu plus ingénieuse que celles des autres. Zachaire en informa l'abbé de Toulouse, et celui-ci, le roi de Navarre (2), qui promit de payer ce secret quatre mille écus. Cette somme devait le dédommager de tous les frais qu'il avait faits jusqu'alors en pure perte ; il se rendit donc à Pau dans le mois de mai 1542 ; mais, quand il eut terminé son opération, il reçut du roi, pour toute récompense, *un grand merci*. En retournant à Toulouse, très-mécontent de son voyage, il alla visiter un religieux dont on lui avait vanté l'habileté dans la philosophie naturelle. Ce religieux l'accueillit avec bienveillance, le plaignit de s'être laissé tromper par des ignorants, et lui conseilla de renoncer à toutes les expériences pour s'appliquer à l'étude des bons auteurs. Cet avis lui plut, et il se promit bien d'en profiter. Après avoir réglé toutes ses affaires domestiques, il revint en 1546 à Paris, et pendant trois ans il se livra sans réserve à la lecture des OEuvres de Raymond Lulle et du *Rosarium* d'Arnaud de Villeneuve. Lorsqu'il se crut suffisamment instruit de leur doctrine, il revint dans sa terre mettre en pratique ce qu'il avait appris. Enfin, après beaucoup d'essais, le jour de Pâques, 1550, il mit de l'argent vif commun dans un creuset sur le feu, et en moins d'une heure il eut le plaisir de le voir *converti en bon or*. Il courut aussitôt à Toulouse faire part de ce succès à l'abbé et au bon religieux ; mais ils étaient morts tous les deux. Ne voulant plus habiter la Guienne, il vendit tout ce qu'il possédait, paya ses créanciers, et distribua le surplus de sa fortune aux pauvres. Il partit ensuite avec un de ses parents pour Lausanne, d'où il se rendit en Allemagne. On ignore ce que Zachaire devint depuis cette époque. Le précis qu'on vient de lire de ses aventures est extrait de la préface de l'ouvrage qu'il a publié sous ce titre : *Opuscule de la philo-*

(2) C'était le père de Jeanne d'Albret, et l'aïeul de Henri IV.

sophie naturelle des métaux, traitant de l'augmentation et perfection d'iceux, avec un avertissement d'éviter les folles dépenses qui se font ordinairement par faute de vraie science, Anvers, 1567, in-8°.; Lyon, 1574, in-12. On a plusieurs autres éditions de cet opuscule, toutes également estimées des curieux; il est inséré dans la *Bibliothèque des philosophes chimiques*, II, 447-58. Il a été traduit en latin, et publié avec des notes de Dorn (*V.* ce nom, XI, 592); Bâle, 1583, 1600, in-8°.; dans le *Theatrum chimicum*, tome 1er.; dans la *Bibl. chimica curiosa* de J.-J. Manget, II, 336. Malgré les éloges donnés à l'ouvrage de Zachaire, ce serait perdre son temps que de le lire. Voy. l'*Histoire de la philos. hermétiq.* de Lenglet-Dufresnoy, I, 286-306. W—s.

ZACHARIÆ (Just-Frédéric-Guillaume). *Voy.* Zacharie.

ZACHARIE, roi d'Israël, succéda à son père Jéroboam II, après un interrègne de onze ans et demi, 773 ans av. J.-C. Il est dit, dans le livre des Rois, qu'il monta sur le trône dans la trente-huitième année du règne d'Azarias, roi de Juda, ce qui offre une grande difficulté; Jéroboam, père de Zacharie, ayant commencé à régner la quinzième année d'Amasias, régna encore quatorze ans. Jusqu'à la trente-huitième année d'Azarias, son successeur, on trouve cinquante-deux ans; ce qui ne peut s'accorder avec le second livre des Rois, chap. XIV, 23, qui ne donne que quarante et un ans de règne à Jéroboam. Cette difficulté disparaît si, au lieu de faire monter Zacharie sur le trône, la trente-huitième année d'Azarias, on place cet événement à la vingt-huitième année de ce prince. Le règne de Zacharie ne fut que de six mois, pendant lesquels *il fit le mal devant le Seigneur*, marchant sur les traces de Jéroboam Ier., et laissant subsister tout ce qui servait à entretenir le funeste schisme dont ce dernier était l'auteur. Sellum, fils de Jabès, forma une conspiration contre lui, le tua de sa propre main, en présence du peuple, et s'empara du trône. Ce fut, dit l'Écriture, la punition de ce prince, qui s'était adonné à toutes sortes d'abominations et d'impiétés.

T—d.

ZACHARIE, fils du grand-prêtre Joïada, à qui il succéda dans la souveraine sacrificature sous le règne de Joas. Ce prince, après la mort de Joïada, ayant laissé établir le culte des idoles, Dieu suscita Zacharie pour reprocher au peuple ses prévarications, et pour lui annoncer que, puisqu'il avait abandonné le Seigneur, il en serait aussi abandonné. Les courtisans, outrés du zèle que témoignait le grand-prêtre, formèrent une conjuration contre lui, et le lapidèrent dans le vestibule du temple par l'ordre du roi. Zacharie en mourant prédit à ses meurtriers que Dieu vengerait sa mort. En effet, l'année suivante, le roi de Syrie entra en Judée, prit Jérusalem, et fit périr les principaux d'entre le peuple qui avaient trempé dans ce meurtre; Joas lui-même fut tué dans son lit par ses propres serviteurs, et son corps ne reposa point dans le tombeau des rois. C'est ainsi, dit l'Écriture, que Dieu vengea la mort du fils de Joïada. Saint Jérôme se fondant sur ce que rapporte l'auteur du deuxième livre des Chroniques, que ce Zacharie fut tué dans le parvis de la maison du Seigneur, en conclut qu'il est le même que celui dont parle Jésus-Christ, lorsqu'il menace les

Juifs de venger sur eux le sang innocent que leurs pères avaient répandu, *depuis le sang d'Abel le Juste jusqu'au sang de Zacharie, fils de Barachie, qu'ils avaient mis à mort entre le temple et l'autel.* Ce système est sujet à trois grandes difficultés : 1°. Zacharie dont il est question dans cet article était fils de Joïada ; celui dont parle Jésus-Christ avait pour père Barachie ; 2°. il semble que l'Evangile, en opposant Zacharie à Abel, ait voulu désigner en sa personne le dernier des justes, victime de la cruauté des Juifs, comme il désignait dans la personne d'Abel le premier des justes qui ait souffert une mort violente : or Zacharie, fils de Joïada, mort plus de huit cents ans avant J.-C., n'est certainement pas celui à qui cette circonstance puisse convenir ; 3°. ce fut *dans le parvis de la maison du Seigneur* que Joas fit lapider Zacharie, vraisemblablement lorsqu'il haranguait le peuple ; ce qui doit s'entendre du parvis extérieur, autrement appelé *le parvis du peuple.* Le fils de Barachie au contraire périt *entre le temple et l'autel :* or, l'autel ne se trouvait point dans le parvis du peuple, mais dans celui des prêtres, qui était placé entre le parvis du peuple et le temple. T—D.

ZACHARIE. Cet homme vertueux qu'on croit être le fils de celui dont il est parlé dans l'article précédent, quoique l'écriture n'en dise rien, vivait sous les règnes d'Amasias et d'Ozias, rois de Juda. Il eut la confiance de ce dernier prince pendant les premières années de son règne, et sut lui inspirer la crainte du Seigneur. On le confond mal-à-propos avec ce Zacharie, fils de Barachie, qu'Isaïe prit avec lui lorsqu'il prononça la célèbre prophétie de la venue de J.-C., qu'il désignait sous le nom d'Emmanuel. Celui-ci vivait du temps d'Achaz, et l'autre devait être déjà vieux dans les premières années d'Ozias qui régna cinquante-deux ans ; ce qui, joint aux seize années de Joatham qui occupa le trône entre Ozias et Achaz, formerait un espace trop considérable pour que le Zacharie dont il est ici question ait existé du temps d'Achaz. C'est encore sans le moindre fondement qu'on a prétendu que le fils de Barachie dont parle Isaïe, pouvait être celui dont il est fait mention dans saint Matthieu. Il faudrait prouver, malgré le silence absolu de l'Écriture, qu'il a été mis à mort par les Juifs, dans les circonstances désignées au ch. XXIII de saint Matthieu. T—D.

ZACHARIE, fils de Barachie, petit-fils d'Addo, fut le onzième des petits prophètes et le second de ceux qui parurent après la captivité. Il était encore fort jeune lorsque Dieu l'envoya, avec Aggée, pour exhorter les Juifs à reprendre la construction du temple. Rien n'était plus propre à les encourager que le sujet de sa prophétie, qu'il prononça à trois époques différentes, pendant qu'on était occupé à relever cet édifice. La première est du huitième mois de la seconde année de Darius, deux mois plus tard que celle d'Aggée ; la seconde de la même année, le vingt-quatrième jour du onzième mois ; et la dernière porte pour date la quatrième année du même règne, le quatrième jour du neuvième mois. Toute cette prophétie peut se réduire à trois points principaux. Le premier renferme les événements qui se passèrent en Judée et dans les états voisins, depuis le retour de Babylone jusqu'à la venue du Messie, tels que

la restauration du culte religieux par le zèle du grand-prêtre Jésus, le rétablissement du temple et de la ville de Jérusalem sous Zorobabel, les victoires des Machabées et la prospérité de la nation, au temps de ces illustres guerriers; enfin la ruine de Babylone et la destinée des grands empires qui occupèrent la scène du monde jusqu'à la dispersion des Juifs. Dans la seconde partie, le prophète prend toutes sortes de formes pour peindre le Messie, sa naissance, son règne pacifique, l'ingratitude de son peuple, l'établissement et l'étendue de son Église, composée de tous les peuples de la terre. Cet article est le mieux développé et le moins énigmatique de sa prophétie. La troisième est toute consacrée à exposer les crimes des Juifs, la prévarication des prêtres, leur injustice envers Jésus-Christ, les horreurs du dernier siége de Jérusalem, la dispersion de ce peuple opiniâtre. Il finit par donner les plus grandes espérances sur le retour futur de cette nation, le rétablissement de Jérusalem, le règne brillant de Jésus-Christ, lorsque les deux peuples réunis n'en feront plus qu'un. La prophétie de Zacharie contient quatorze chapitres; et quoique celle d'Osée en ait un égal nombre, Zacharie passe pour le plus long des petits prophètes, parce qu'en effet les chapitres d'Osée sont plus courts. Quelques critiques ont prétendu que les chapitres IX, X, XI n'étaient pas de ce prophète, parce que le verset 12 du chapitre XI se trouve cité dans saint Matthieu, sous le nom de Jérémie (Matth., XXVII, 9), et que ce chapitre forme un ensemble avec les IX et X. Sans entrer dans la discussion des différents systèmes inventés pour concilier cette prétendue contradiction, il suffira d'observer que l'interprète syriaque et le persan de saint Matthieu ne marquent point le nom du prophète d'où l'évangéliste a tiré ce passage; que plusieurs exemplaires grecs, latins et arabes omettent aussi ce nom: d'où il est naturel de conclure qu'il n'était point dans l'autographe de saint Matthieu, et qu'ayant été écrit à la marge par quelque copiste ignorant, tel qu'il y en avait beaucoup parmi les anciens transcripteurs, il se sera glissé dans le texte de plusieurs exemplaires. Ces sortes d'insertions ne sont pas rares. Ainsi, dans le chapitre 1er. de saint Marc, selon la Vulgate, le verset 2 est cité comme d'Isaïe, quoiqu'il soit de Malachie. Cette faute existait déjà du temps de saint Irénée. Elle ne se trouve cependant pas dans le texte grec; d'où il faut conclure que quelque scribe ayant mis à la marge du verset suivant, qui est réellement d'Isaïe, le nom de ce prophète, ce nom, par mégarde ou par ignorance, aura passé dans le corps du deuxième verset. Il est cependant bon de remarquer que cette faute est très-ancienne, puisqu'elle faisait déjà un sujet de discussion du temps d'Origène. Zacharie est le plus fécond et le plus varié des petits prophètes, comme il en est aussi le plus obscur; ce qui vient de la rapidité avec laquelle il passe d'un sujet à un autre, sans marquer ses fréquentes transitions par aucun signe; de la forme même de sa prophétie, dont les six premiers chapitres sont presque tous en visions; de la confusion qui règne dans la manière dont il mêle les événements qui doivent avoir rapport à différentes époques, et de l'ignorance où nous sommes des choses qui arriveront lors de la grande conversion des Juifs, avant la fin du mon-

de; ce qui remplit une grande partie de sa prophétie. On distingue, parmi les commentateurs de Zacharie, Mélanchthon, Stunica, Osorius, Sanctius, Vitringa et Rosenmüller. Les Grecs, qui confondent ce prophète avec celui qui, selon saint Matthieu, fut tué entre le temple et l'autel, en célèbrent la fête comme celle d'un martyr, le 8 février. Les Latins lui ont assigné le 6 septembre. Les Musulmans n'en font qu'un seul personnage avec Zacharie, père de saint Jean-Baptiste. Ils disent que les Juifs, n'ayant pu croire à la naissance miraculeuse de Jésus-Christ, que Zacharie leur avait annoncée, le scièrent dans le tronc d'un arbre, où il s'était caché pour se soustraire à leur fureur. T—D.

ZACHARIE, père de saint Jean-Baptiste, était prêtre, du nombre de ceux dont Abia était le chef, et fut époux de sainte Élisabeth, cousine de la Sainte Vierge. Ils vivaient l'un et l'autre dans une exacte observation de la loi; et parvenus à un âge très-avancé ils n'avaient pas encore eu d'enfants, lorsque l'ange Gabriel apparut à Zacharie, dans le moment où il remplissait ses fonctions au temple, et lui annonça qu'il aurait un fils, auquel il donnerait le nom de Jean. Comme il refusa d'abord de croire à la parole de l'ange, celui-ci lui déclara que, pour punition de son incrédulité, il allait devenir muet jusqu'à l'accomplissement de la prédiction qui venait de lui être faite de la part de Dieu. Lorsque l'événement prédit se fut réalisé, la langue de Zacharie se délia en effet, et il chanta aussitôt le sublime cantique : *Benedictus Dominus Deus Israel*, où il annonce plusieurs circonstances de la venue du Messie. L'enfant nouveau-né fut circoncis le huitième jour, suivant la loi; et on voulut l'appeler Zacharie, comme son père; mais ce dernier s'y opposa et voulut qu'on le nommât Jean (*V.* Jean-Baptiste, XXI, 424). C'est là tout ce que l'Écriture rapporte du père de saint Jean-Baptiste, dont il est parlé avec beaucoup d'étendue au premier chapitre de saint Luc. Quelques anciens pères, entre autres, saint Pierre d'Alexandrie, disent, comme une chose dont tout le monde convenait de leur temps, qu'Herode, roi de Judée, fit mourir Zacharie, parce qu'on avait enlevé et soustrait à sa cruauté saint Jean, son fils, au temps du massacre des Innocents. Ils rapportent aussi, comme une opinion toute publique, qu'il est ce Zacharie dont Jésus-Christ a reproché la mort aux Juifs. Cela supposé, suivant les SS. PP., le roi Hérode le fit tuer entre le temple et l'autel. C'était la tradition de l'église orientale, qui se trouve appuyée du témoignage d'Origène, de saint Basile, de saint Grégoire de Nysse et de saint Cyrille d'Alexandrie. Cependant saint Jérôme ne partageait point cette opinion qu'il croyait mal fondée; et, d'après la discussion de Bergier, on doit reconnaître ce Zacharie dans le prophète de ce nom. Le Protévangile de saint Jacques raconte plusieurs circonstances de la mort du père de saint Jean-Baptiste, et c'est sur ce fondement, sans doute, qu'on a cru qu'il avait été tué pour avoir annoncé la venue du Messie; mais cette autorité n'est pas suffisante. Nous ne croyons pas devoir non plus nous arrêter à diverses fictions ridicules, que les anciens hérétiques inventèrent relativement à la mort de Zacharie, ni même à quelques opinions insoutenables des Grecs, sur les motifs et les circonstances de

cette mort. Les Grecs honorent saint Zacharie le 5 septembre, comme prêtre, prophète et martyr. Le martyrologe romain le nomme seulement prêtre et prophète, et il est mentionné dans les martyrologes latins le 5 novembre. Baronius dit que l'on conserve sa tête dans l'église de Saint-Jean-de-Latran, et qu'on prétend qu'il en est autrefois sorti du sang. Voyez le *Dictionnaire de la Bible* de dom Calmet. B—D—E.

ZACHARIE, juif distingué par ses vertus et ses richesses, que le parti des Zélateurs poursuivit avec le plus extrême acharnement. Ne pouvant vaincre sa fermeté, cette faction imagina de l'accuser d'avoir envoyé un député à l'empereur Vespasien, pour lui livrer la ville de Jérusalem. Traduit, pour ce fait, devant le grand Sanhédrin (an 67 de J.-C.), il fut déclaré innocent; mais ses ennemis ne renoncèrent point pour cela au projet qu'ils avaient formé de le perdre. Ils se saisirent de nouveau de sa personne, et le traînèrent au milieu du temple, où ils le tuèrent, en disant : *Reçois cette absolution que nous te donnons, et qui est bien plus sûre que celle de tes juges.* Ne voulant pas qu'il reçût les honneurs de la sépulture, ils portèrent ensuite son corps dans la vallée d'Ennon, où l'on jetait les cadavres des criminels (Josèphe, *Guerre des Juifs*, liv. v). Z.

ZACHARIE, surnommé le *Scholiaste*, étudia les belles-lettres sous le philosophe Ammonius, à Alexandrie, et fut évêque de Mitylène. Il assista au concile de Constantinople, tenu sous Memnas, en 536, et mourut en 560. Ce prélat a composé, en grec, un Dialogue sur la création et sur la fin que doit avoir le monde, contre l'opinion des anciens philosophes, qui le croyaient éternel. Cet ouvrage a été traduit en latin par Gilbert Génebrard. On a encore de Zacharie une Dissertation contre les deux principes établis par les Manichéens, qui a été insérée par Canisius dans l'édition de ses OEuvres, publiée à Ingolstadt, en 1604. Z.

ZACHARIE, patriarche de Jérusalem, d'abord trésorier de l'Église de Constantinople, succéda, en 609, à Hesychius ou Isaac, patriarche de la ville sainte. Les Perses, s'étant jetés sur l'Orient, en 614, prirent Jérusalem, et brûlèrent les églises, entre autres, celle du Saint-Sépulcre. Ils emportèrent tout ce qu'il y avait de plus précieux, des vases sacrés sans nombre, les saintes reliques et le bois de la vraie croix. Le patriarche Zacharie fut emmené avec les autres captifs. Les Juifs en achetèrent un grand nombre pour les mettre à mort; et l'on en compta jusqu'à quatre-vingt-dix mille qui furent ainsi massacrés. Cosroès, roi des Perses, étant mort, Siroès, son fils, fit la paix avec l'empereur Héraclius, et rendit les chrétiens qui étaient captifs, entre autres le patriarche Zacharie. La vraie croix, que les Perses rendirent également, fut d'abord portée à Constantinople. En l'année 629, Héraclius la rapporta à Jérusalem, et la remit à sa place. Elle était demeurée dans son étui, comme elle avait été emportée; le patriarche, rétabli sur son siége, reconnut les sceaux qui étaient restés intacts; ayant ouvert l'étui, il adora le bois sacré, et le montra au peuple. L'Église latine célèbre, le 14 septembre, l'Exaltation de la sainte croix; c'était sans doute le jour où le patriarche Zacharie l'avait montrée aux fidèles de Jérusalem. G—Y.

ZACHARIE (Saint), élu pape le 28 novembre 741, succéda à Grégoire III. Il était Grec de nation; l'histoire ne dit rien de sa famille. Son caractère de douceur et de bonté se fit remarquer même envers ceux qui l'avaient persécuté avant son pontificat. Il exposa sa vie pour sauver le clergé et le peuple romains, qui coururent de grands dangers au milieu des troubles excités par la révolte des ducs de Bénévent et de Spolette contre Luitprand. On voit, sous le pontificat de Grégoire III, combien la puissance des Lombards était redoutable. Zacharie envoya vers leur roi pour le fléchir, et surtout pour en obtenir la restitution de quatre villes qu'il avait prises au duché de Rome. Le pape persuada aux Romains d'envoyer leurs troupes au service de Luitprand contre le duc de Spolette, Trasimond, dont ils avaient à se plaindre. Trasimond fut vaincu, et se rendit au roi qui l'obligea d'entrer dans l'ordre du clergé. Zacharie engagea de son côté Luitprand à faire la paix; il alla le trouver à Terni, pour presser la restitution des villes. Il l'obtint en effet, et de plus Luitprand rendit le territoire de Sabine au patrimoine de saint Pierre, et quelques autres domaines, ainsi que les captifs tombés en son pouvoir, tant des différentes provinces que de Rome même. Ainsi, il y eut deux parties dans ce traité: l'intérêt de l'état de Rome, qui appartenait toujours à l'empire, et celui du patrimoine de saint Pierre, qui appartenait à l'Église. Une paix de vingt ans fut en outre promise pour cimenter le retour de la bonne intelligence entre les deux puissances. Le pape réussit même à obtenir de Luitprand la restitution de Ravenne en faveur de l'exarque Eutychius. Cet état de choses subsista, presque sans altération, jusqu'à la mort de Luitprand, en 744. Depuis cette époque on voit Zacharie occupé de régler la discipline et le dogme en Angleterre, où il dirigea les actes du concile de Clovehou; on le voit cultiver avec soin l'amitié de saint Boniface, archevêque de Maïence, auquel il accorde une exemption de l'ordinaire pour le monastère de Fulde, la première de ce genre, et contribuer à la retraite de deux princes, qui abdiquèrent le trône pour se confiner dans le monastère de l'abbaye du Mont-Cassin: l'un était Rachis, successeur de Luitprand, et l'autre Carloman, fils de Pepin déjà monté sur le trône de France. En 747, il eut à prononcer sur le sort de trois évêques sacrilèges, qui avaient déjà été condamnés à Rome. Il écrivit à Boniface, pour les appeler dans un concile local, sauf à les faire juger définitivement devant lui. Ce fut en 752 que se passa un événement le plus important peut-être de cette époque, puisqu'il eut une si grande influence sur les siècles qui le suivirent. Saint Burchard, évêque de Wurtzbourg, fut envoyé à Rome, conjointement avec Fulrad, chapelain de Pepin, pour consulter le pape sur la situation politique de ce prince. Depuis long-temps les rois de la dynastie Mérovingienne ne l'étaient plus que de nom, et s'étaient laissé dépouiller de leur autorité, qui avait passé dans les mains des maires du palais. On demandait à Zacharie s'il était à propos que les choses demeurassent en cet état. Le pape répondit que, pour ne point renverser l'ordre, *il valait mieux donner le nom de roi à celui qui en avait le pouvoir*. Cette réponse, où il y avait peut-être plus de bonne foi et de simpli-

cité que de vues politiques, n'en a pas moins servi de prétexte aux ultramontains qui ont voulu légitimer les entreprises de la cour de Rome sur les puissances temporelles (*Voy.* Grégoire VII, Bellarmin). Presque tous ces écrivains ont vu dans la réponse de Zacharie une décision, parce qu'ils ont traduit le mot *sententia*, *avis*, par celui de *sentence* et de *jugement* (1). Quelque fausse interprétation qu'on ait pu imaginer, il est difficile de croire que le modeste et paisible Zacharie ait voulu donner à ses paroles un sens aussi dangereux. Quoi qu'il en soit, saint Boniface, dit-on, sacra Pepin l'année suivante, à Soissons, ainsi que sa femme Bertrade, dans le courant du mois de mars 752. Le pape Zacharie mourut à cette époque, après un pontificat de dix ans, trois mois et quatre jours. L'illustre saint Boniface, apôtre de l'Allemagne, eut de fréquents rapports avec Zacharie, qui seconda de tout son pouvoir le zèle de l'archevêque. Leur correspondance est un monument de la discipline du temps, et fournit de riches matériaux pour l'histoire (*Voyez* Boniface, V, 106). Saint Boniface se plaignit au pape, dans une de ses lettres, qu'un de ses prêtres, nommé Virgile (2), travaillait à le brouiller avec Odilon, duc de Bavière, et en outre enseignait plusieurs erreurs, entre autres, *qu'il y avait un autre monde, d'autres hommes sous la terre, un autre soleil, une autre lune.* Zacharie ordonna de réprimander Virgile, et pria Odilon de le faire venir à Rome, afin qu'on examinât sa doctrine. Des écrivains modernes ont pensé à tort que Zacharie avait condamné le sentiment de ceux qui admettaient des *Antipodes*. Il avait en vue certains hérétiques qui soutenaient l'existence d'une race d'hommes qui ne descendait point d'Adam, et qui n'avait point été rachetée par Jésus-Christ. Il travailla avec zèle au bien de l'Église, se distingua par ses aumônes et par ses libéralités, empêcha des marchands vénitiens d'emmener des esclaves en Afrique, parce qu'ils avaient été baptisés. On a de lui une traduction en grec des Dialogues de saint Grégoire-le-Grand, qui a eu plusieurs éditions (la plus belle et la plus complète est celle de Canisius); on croit que les copies en avaient été altérées dans le neuvième siècle, par Photius, dans un endroit

(1) Dans le récit du fait de Zacharie, nous avons suivi l'opinion la plus généralement adoptée. C'est celle de Fleury, de Bossuet, de Dupin, de Marca, de Montesquieu, etc.; elle est appuyée sur des actes qui paraissent contemporains de cet événement. Cependant nous ne pouvons dissimuler que des écrits modernes ont jeté des doutes sur ce point d'histoire. Parmi ces écrits, il faut distinguer celui qui est intitulé : *Pepin et Zacharie, ou preuves de la fidélité des Français*, etc., par Aimé Guillon, Paris, 1817. L'auteur, d'après le système du P. Lecointe, révoque en doute la participation de Zacharie au couronnement de Pepin, et à l'expulsion de la dynastie Mérovingienne. Il prétend prouver que ce pape ne s'est pas même expliqué à ce sujet, et attribue à Étienne II seulement l'autorisation donnée par la cour de Rome à cette célèbre usurpation. Ainsi, il détruit de fond en comble l'argument tiré par Grégoire VII, dans sa lettre à Herman, du fait de Zacharie (*V.* l'art. de Grégoire VII). Sur des questions aussi difficiles, qui appartiennent au point le plus important de l'histoire moderne, il faudrait entrer dans une discussion dont l'étendue excéderait visiblement les bornes d'un simple article. Voy. aussi sur cette question l'*Esprit des lois*, tom. 3, liv. 31, chap. XVI.

(2) Virgile, né en Irlande, travaillait aux missions d'Allemagne sous la juridiction de saint Boniface; mais il exerçait avec un autre prêtre, nommé Sidoine, la patience du saint légat. Si Virgile était de l'opinion de ceux qui croyaient qu'il y avait sous la terre des hommes qui n'avaient point eu Adam pour père, et qui n'avaient pas été rachetés par Jésus-Christ, il paraît qu'il revint dans la suite, ou bien saint Boniface était prévenu; car Virgile fut depuis évêque de Saltzbourg. Il avait été aussi de l'avis contraire à saint Boniface, qui rejetait le baptême donné par un prêtre ignorant, lequel, ne sachant pas le latin, disait : *Baptizo te in nomine Patria, et Filia et Spiritus Sancta.* Zacharie, quant à ce dernier point, n'était pas non plus de l'avis de saint Boniface.

B—D—E.

qui est favorable à l'opinion des Grecs sur la procession du Saint-Esprit. Ce fut le pape Zacharie qui commença la fameuse bibliothèque du Vatican. Ce pontife fut regretté et digne de l'être. Il eut pour successeur Etienne II. D—s.

ZACHARIE le *Tiaphurien* (*Zakaria al Tifuri*), médecin arabe du neuvième siècle de notre ère, s'acquit une grande considération sous le règne du khalife Motasem. Lorsque Afschin, général des armées du khalife, partit en 835, pour soumettre le rebelle Babek, il emmena avec lui Zacharie. Celui-ci, qui avait toute la confiance du général, ne lui cachait rien de ce qui pouvait être utile ou nuisible à la santé des soldats. En discourant un jour sur ce sujet, le médecin qui n'était pas, à ce qu'il paraît, fort ami des apothicaires, dit au général que ceux-ci ne sont pas toujours exempts d'infidélités dans l'exécution de ce qu'on leur commande, et qu'ils prétendent constamment posséder dans leur boutique toutes les substances médicamenteuses possibles, quoique souvent ils manquent de plusieurs. Voulant vérifier cette dernière assertion, Afschin se fit présenter une longue liste de noms d'hommes, en choisit une vingtaine, les écrivit sur un billet, et envoya chez tous les apothicaires demander les médicaments qu'il y avait spécifiés. Quelques-uns avouèrent franchement qu'ils ne connaissaient point ces drogues; mais il y en eut d'autres qui prirent l'argent et envoyèrent au hasard quelques remèdes de leur boutique. Afschin fut tellement indigné de la conduite des derniers, qu'il les fit chasser de son armée, et n'y garda que les premiers. Zacharie n'a laissé aucun écrit. R—d—n.

ZACHARIE CHRYSOPOLITAIN (*Zacharias Chrysopolitanus*), écrivain ecclésiastique, sur lequel on n'a que des renseignements inexacts et incomplets. Son surnom a beaucoup embarrassé les biographes. Les continuateurs de l'*Histoire littéraire de la France* en ont conclu que le lieu de sa naissance était Besançon, qui portait alors le nom de *Chrysopolis* (*V.* tome XII, 484). D'autres auteurs ont imaginé, mais avec aussi peu de fondement, qu'il était évêque de cette ville. Enfin, l'abbé Rive, poussant encore plus loin l'audace des conjectures, s'est avisé de le faire évêque de Chrysople, ville d'Arabie, dépendant de la métropole de Bostra (*V.* la *Chasse aux Bibliographes*, 385). Un peu d'attention aurait suffi pour éviter toutes ces bévues. Zacharie était né, dans les premières années du douzième siècle, à Goldsborough (*Chrysople*, ou ville d'or) dans l'Yorkshire. Il vint fort jeune en France, et embrassa la règle des chanoines de Prémontré à l'abbaye Saint-Martin de Laon. Il partagea son temps entre l'étude et la pratique de ses devoirs. On sait qu'il vivait encore en 1157, mais on ignore l'époque de sa mort. Zacharie est auteur d'un commentaire sur la Concorde d'Ammonius, traduite du grec en latin, au sixième siècle, par Victor, évêque de Capoue, qui l'attribue mal à propos à Tatien. Ce commentaire est intitulé: *In unum ex quatuor, sive de concordiâ Evangelistarum.* La première édition est de 1473, in-fol. L'abbé Rive en a donné la description détaillée dans la *Chasse aux Bibliographes*, 375 et suiv. Il suppose cette édition sortie des presses de Henri Eggestein, imprimeur à Strasbourg; mais le P. Laire croit recon-

naître dans la forme des caractères ceux d'Antoine Coburger ou Koburger, imprimeur de Nuremberg (Voy. *Index libror.*, 1, 321). L'édition dont il s'agit, inconnue long-temps aux bibliographes, est de la plus grande rareté. Celle de Cologne, *Euchar. cervicornu*, 1535, in-fol., est indiquée comme la première sur le frontispice : *Jam nunc primùm excus.*; preuve qu'elle a été faite d'après un manuscrit. Cette considération doit la recommander aux véritables bibliographes. L'ouvrage a depuis été recueilli dans la *Bibliothèque des Pères*, tome XII, édition de Cologne, et tome XIX, édition de Lyon. Le commentaire de Zacharie n'est guère qu'une espèce de centon composé de morceaux tirés d'ouvrages plus anciens; mais le choix en est fait avec goût. Il est précédé de trois espèces de préfaces. La première traite de l'excellence de l'Évangile, de sa différence d'avec la loi, des emblèmes sous lesquels on représente les évangélistes, de leur style, etc. La seconde contient les vies des évangélistes; et la troisième, la notice des écrivains qui s'étaient occupés avant lui de montrer l'accord de leurs narrations. On conservait des *Homélies* de Zacharie à l'abbaye d'Alne, diocèse de Liége. W—s.

ZACHARIE *de Vicence* (Lelio), naquit en cette ville vers 1450. Il suivit d'abord la carrière du barreau; mais à l'âge de trente ans, sur les instances de Mathieu Bosso (*V.* ce nom, V, 223), il embrassa la règle des chanoines de Latran. Étant venu prêcher à Rome, il obtint le suffrage des membres les plus distingués du sacré collége. Le cardinal Julien de Médicis, élu pape sous le nom de Léon X, le nomma son camérier, et le fit ensuite évêque de Sébaste en Arménie. Il eut une contestation avec Pâris Grassi, préfet du Vatican, qui voulait l'obliger à garder le costume de chanoine régulier, mais elle fut décidée, malgré l'usage, en faveur de Zacharie. Ce prélat mourut en 1522. On a de lui : I. *Orbis breviarium, fide, compendio, ordineque, captu ac memoratu facillimum*, Florence, 1493, in-4°.; Venise, sans date (vers 1495), in-8°.; Naples, 1496; Venise, 1502, in-4°., traduit en italien par Franç. Baldelli, Venise, 1552, in-8°. C'est un extrait des ouvrages des anciens géographes, Pomponius Mela, Solin, Strabon, etc. : l'auteur l'a dédié, par une savante épître, à Math. Bosso. II. *De gloriâ et gaudiis beatorum*, Venise, 1501. III. *De fugacitate rerum humanarum declamatio.* Voy. les *Scrittori Vicentini* du P. di Santa Maria, III, 45-51. W—s.

ZACHARIE *Lipelloo*, vicaire de la Chartreuse de Juliers, dans le seizième siècle, écrivit les Vies des Saints en quatre volumes, dont Henri de Falkembourg fit imprimer les deux premiers à Cologne, en 1595; Cornélius Grafius, du même ordre, y fit de nombreuses additions, en 1601. Le P. Zacharie mourut dans l'église de Juliers, en 1597, à minuit, en chantant matines. Z.

ZACHARIE (Denis). *V.* Zachaire.

ZACHARIE DE LISIEUX (le Père), capucin, naquit, en 1582, dans la ville dont il porte le nom, d'une famille distinguée de Normandie. Aux avantages qu'il devait trouver dans le monde, il préféra la vie austère du cloître, et embrassa la règle de Saint-François. Ses talents pour la chaire l'ayant fait connaître, il parut avec éclat dans les principales villes du royaume, et eut l'honneur de prêcher, plusieurs fois, de-

vant Louis XIII, qui lui donna des témoignages de satisfaction. Il fut ensuite attaché, vingt ans, à la mission catholique d'Angleterre, et déploya le plus grand zèle dans l'exercice de fonctions que le malheur des temps rendait très difficile. A son retour en France, il se retira dans le couvent de son ordre à Évreux, où il passa les dernières années de sa vie, partageant son temps entre la pratique des devoirs de son état et la rédaction de ses ouvrages. Il y mourut le 10 novembre 1660, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. On a de lui : I. *La Philosophie chrétienne*, etc., Paris, 1637, in-8°.; nouv. édit., augmentée, ibid., 1644, 2 tom. in-4°. II. *La Monarchie du verbe incarné*, etc., ibid., 1642-46, in-4°. 2 vol. III. *Gyges Gallus*, ibid., 1659, in-12.; Lyon, 1660, in-4°. et in-8°.; Ratisbonne, 1736, in-8°., avec les notes du P. Gabriel Lubuzit; trad. en français par le P. Antoine de Paris, 1663, in-12. L'auteur suppose que, devenu possesseur du fameux anneau de Gygès, il en profite pour pénétrer dans l'intérieur des maisons, et décrire ce qu'il y voit. L'abbé C.... (Coupé) met cet ouvrage pour l'invention et le style au-dessus du *Diable boiteux*, de Lesage (Voy. son analyse de Gygès, dans la *Biblioth. des romans*, décembre 1779, et fév. 1780); mais peu de critiques seront de cet avis. Le Gygès parut sous le nom de *Petrus Firmianus*, ainsi que les deux ouvrages suivants qui sont dans le même genre. IV. *Somnia sapientis*, ibid., 1659, in-12; réimprimé souvent avec le Gygès, auquel il est très-inférieur. C'est une application des songes d'Hermas (*V.* ce nom, XX, 261) aux moines de son temps. V. *Genius sæculi*, ibid., 1659, in-12; réimprimé dans les formats in-4°. et in-8°. C'est encore une allégorie. Les vices du siècle y sont présentés sous les couleurs les plus effrayantes; mais l'auteur s'attache surtout à combattre l'esprit d'indépendance qui commençait à se manifester dans la nation, et auquel il attribue la guerre de la Fronde, et tous les troubles dont il avait été témoin. VI. *La Relation du pays de Jansénie, où il est traité des singularités qui s'y trouvent, et des mœurs des habitants*, etc., Paris, 1660, 1664, in-8°., sous le nom de *Louis Fontaine, sieur de Saint-Marcel*. C'est une satire très vive des Jansénistes. Elle a été réimprimée sous le titre d'*Anti-phantôme du Jansénisme* (1688), in-12, fig., avec des additions. Ant. Arnauld répondit à cet ouvrage dans la *Morale pratique des Jésuites*, tom. VII, ch. 15. VII. *Christus patiens, sive tota Pauli scientia*, Paris, 1661, in-4°. VIII. *Sylva sacrorum varii argumenti multiplicem theologiam continens*, ibid., 1662, in-4°. Voy. la *Bibliotheca scriptor. ord. minorum* du P. Denis de Gênes. W—s.

ZACHARIE (Auguste-Louis), théologien protestant, naquit le 6 décembre 1710, à Neundorf-dans le comté de Warmsdorf. Après avoir fait ses études théologiques en Allemagne et en Hollande, il fut élu ministre en 1737, et en 1765 archidiacre à Koëthen, où il mourut le 25 juin 1772. Il a publié : I. *Ἀνάκρισις super loco Jerem.*, 31, *v.* 22; *epistolaris collatio, quâ hypotheseos, quæ ponit miraculosam Messiæ, filii Dei, conceptionem ac incarnationem, possibilitas ac præstantia docetur*, dans la *Bibl. Bremens. nova class.*, in-4°. II. *Schediasma, in quâ de versione græcâ*

alexandriná loci Jeremiæ, 31, *quæritur*, ibid. III. *Meditatio exegetica de* Εὐποιΐα *et* Κοινωνία, *quam Paulus Hebræis commendat*, *Hebr.*, 13, *v.* 16, ib. IV. *Dissertatio critico-epistolaris ad Barkley de bibliis americanis ab ipso in Bibl. Brem. novâ recensitis, falso pro raris, imò fortè unico exemplari in mundo superstite habitis, in Bibl. Haganâ.* V. *Lessus memoriæ Christi Lud. Schlichteri, consecratus*, Koëthen, 1763, in-fol. Zacharie, prenant pour modèle l'*Idioticon Hamburgense* de Richey et l'*Idioticon Anhaltinum* de Dunkel, avait recueilli les Idiotismes du duché d'Anhalt-Koëthen. Il paraît que son ouvrage est resté manuscrit. G—y.

ZACHARIE (Just-Frédéric-Guillaume), poète allemand, naquit, le 1er. mai 1726, à Frankenhausen en Thuringe. Ses parents l'avaient envoyé, en 1743, à Leipzig, pour étudier le droit. Il se laissa entraîner par son goût pour les belles-lettres et la poésie. Cette époque est celle du véritable commencement de la belle littérature allemande. L'influence de Gottsched est connue. Il remarqua les heureuses dispositions de Zacharie; et ce fut par ses conseils que celui-ci publia, pour la première fois, son *Renommist* (bretteur ou ferrailleur), dans les *Récréations de l'esprit et du jugement* (all.). Mais Gottsched faisant peser trop durement son empire sur les jeunes gens dont il pouvait s'emparer, Zacharie, comme tous ceux qui sentaient leurs propres forces, s'éloigna bientôt de lui. Il entra, en 1744, dans une société de jeunes gens distingués par leurs talents et leurs connaissances, et qui s'élevaient contre les préjugés d'un patriotisme mal entendu. Au lieu de flatter l'orgueil national, en présentant la littérature allemande comme supérieure à celle des anciens et des autres nations modernes, ces jeunes auteurs se formaient en étudiant les ouvrages classiques des Grecs et des Romains, et en y joignant ce que les nations voisines avaient de plus parfait. C'est par cette méthode qu'ils contribuèrent à répandre le bon goût en Allemagne. Zacharie, dont ils reconnaissaient les talents heureux, fut reçu avec joie dans leur société; et, pendant le reste de sa carrière littéraire, il resta lié avec la plupart d'entre eux, notamment avec Gaërtner, Ebert et Schmid. Après avoir passé trois ans à Leipzig, qui alors était le centre des bonnes études, il se rendit, en 1747, à Göttingue, où il mérita bientôt l'estime du conseiller Claproth, qui le fit nommer membre de la société allemande de cette ville. Il se lia aussi intimement avec le baron de Gemmingen; et la ressemblance de leurs goûts affermit de jour en jour cette union. En 1748, Zacharie entra dans l'enseignement au collége dit *Carolinum* de Brunswick. Les élèves qu'il y forma ayant étendu sa réputation, le duc de Brunswick le nomma, en 1761, professeur de poésie. En 1762, il le chargea de diriger l'imprimerie et la librairie de l'hôpital des orphelins. Par ses soins, cet établissement prit un nouvel essor. Il n'y fit imprimer que de bons ouvrages, dont le débit procura des avantages réels à la maison, et lui fournit les moyens de multiplier les dons de sa bienfaisance. A dater de 1768, Zacharie publia le Journal de Brunswick, où il annonçait et critiquait les ouvrages nouveaux. Il mourut le 30 janvier 1777. Ses OEuvres ont été publiées sous le titre de *Poésies de*

Zacharie (allem.), Brunswick, 1763 à 1765, 9 vol. in-8°. On trouve dans le premier volume : 1°. Le *Ferrailleur ou Bretteur* (*der Renommist*), poème épique burlesque en six chants, et en vers alexandrins rimés. Le héros est un jeune étudiant dont l'auteur ridiculise les travers et la grossièreté. La rudesse de ses provocations et de ses duels est heureusement placée en contraste avec le bonheur, la tranquillité dont jouit un élève studieux, et avec les avantages que sa bonne conduite lui acquiert; 2°. Les *Métamorphoses*, poème héroï-comique, même mètre, qui a été traduit en français, Paris, 1764, in-12; 3°. le *Phaëton*, poème héroï-comique en six chants, et en vers hexamètres, traduit en français sous le même titre par Fallet, 1775, in-8°. et sous celui de *Mes bagatelles*, ou les *Torts de ma jeunesse*, Paris et Londres, 1776, in-8°. Il en a paru aussi une traduction latine, en vers hexamètres : *Phaëtonis libri quinque, è germanico Fred.-Guil. Zachariæ, latino carmine expressi ab Henr. God. Reichardo*, Leipzig, 1780, in-8°. Dans le second tome se trouve : 1°. *Le Mouchoir*, poème héroï-comique, en cinq chants et en vers alexandrins rimés, un de ceux de cet auteur qui ont eu le plus de succès : 2°. *Raton aux enfers*, poème burlesque, en cinq chants et en hexamètres, qui a été traduit en latin : *Ælurias epos jocosum, in latinum vertit Bened.-Christ. Avenarius*, Brunswick, 1771, in-8°.; et en français, Paris, 1774, in-8°.; enfin en anglais : *Tabby in Elysium*, en prose, par N.-E. Raspe, Londres, 1782, in-8°. Dans le troisième tome des *Œuvres* de Zacharie on trouve les *Odes*, *Chansons* et autres *Poésies musicales*, qui avaient déjà paru en 1760, et qui parurent pour la troisième fois, en 1768, en deux parties, dont l'une en italien, et l'autre en allemand. On y remarque les *Pélerins sur le mont Golgotha*. Le quatrième volume contient les *Quatre parties de la journée*, poème en quatre chants et en hexamètres, dans lequel l'auteur peint le *Matin*, le *Milieu du jour*, le *Soir* et la *Nuit*, selon les différentes scènes de la nature. Deux éditions avaient déjà été publiées à Rostock, en 1754, in-4°., et en 1757, in-8°. Dans le chant sur le *Matin*, on distingue le morceau sur la *Majesté du soleil levant*, et dans celui de la *Nuit*, le passage sur le *Cimetière* et sur l'*Influence de la religion*. Ce poème a paru, 1°. en français sous ce titre : *Les Quatre parties du jour*, Paris, 1768, in-8°.; très-mauvaise traduction, que l'on a cru pouvoir faire lire en y joignant de très-belles gravures; 2°. en italien, traduit par Bertola, 1766, et dans son *Idea della poesia allemanna*, 1784. Le cinquième volume contient entre autres un poème en vers hexamètres, intitulé : *De la femme dans les quatre époques de son âge*. Zacharie l'avait déjà fait imprimer à Rostock, 1757 et 1766, in-4°. La traduction en a paru dans le *Choix de poésies allemandes;* et on l'a publiée, 1°. dans la même langue, 1780, in-8°.; 2°. en italien : *Quattro gradi dell' età femminale, poema tedesco del sgr. F.-G. Zachariæ, compartito in quattro canti, in toscano recato de G. G. G.*, Altenbourg, 1769, in-8°. Le P. Belli en donna, en 1774, une autre traduction en italien. Les quatre derniers volumes contien-

nent la traduction du *Paradis perdu* de Milton, en vers hexamètres, paraphrase plate, qui n'eut aucun succès. Le prix de cette édition, en neuf volumes, étant très-élevé, Zacharie en publia une autre sous ce titre : *Poésies de F.-G. Zacharie*, Brunswick, 1772, 2 vol. in-8°. Elle renferme tout ce qui se trouve dans la première édition, à l'exception du *Paradis perdu* de Milton. Zacharie a encore publié les *Cortès* (all.), 1er. vol., 1766, in-8°. L'auteur s'était proposé de présenter la *Conquête du Mexique*, sous ses rapports religieux. Son travail a eu peu de succès. Il a été plus heureux dans les éditions qu'il a données des anciens poètes allemands, sous ce titre : *Morceaux choisis, pris dans les meilleurs poètes allemands, depuis Martin Opitz jusqu'à nos jours, avec des remarques historiques et critiques* (all.), Brunswick, 1766 et 1771, 2 vol. in-8°. Eschenburg y ajouta, en 1778, un troisième volume. On a encore de Zacharie : I. *Théâtre espagnol* (all.), Brunswick, 1770 et 1771. Cette publication fut reçue d'autant plus favorablement, qu'à cette époque l'Allemagne n'avait encore rien sur le théâtre des Espagnols. II. La *Noblesse du cœur* ou l'*Héritage refusé* (all.), Hambourg, 1770, in-8°. Cette petite pièce, composée pour le théâtre de Hambourg, se recommande par la pureté et l'élégance de la diction. III. *Fables et Contes, à la manière de Burkard Waldis* (all.), Brunswick, 1771, et réimprimés après la mort de l'auteur, par Eschenburg, Brunswick, 1777, in-8°. IV. *Deux nouvelles Fables* (allem.), Brunswick, 1772, in-8°. V. *Otahiti ou l'Ile fortunée*, Brunswick, 1777, in-8°. en vers iambiques non rimés. La découverte de cette île avait inspiré la muse de Zacharie. A la fin de ce petit poème, on trouve une touchante prédiction sur la dépravation de mœurs que les Européens devaient, selon notre poète, introduire dans cette île. VI. *Ouvrages que F.-G. Zacharie a laissés en manuscrit, publiés par Eschenburg, avec des remarques sur la vie et les ouvrages de l'auteur*, Brunswick, 1781, in-8°. Küttner, dans ses *Caractères des poètes et écrivains allemands*, dit : « La richesse de l'imagination, la finesse de la satire, la tournure piquante de l'esprit et un langage fleuri distinguent Zacharie. Les Muses l'inspirent quand il veut peindre les sentiments qu'il éprouve en contemplant les beautés de la nature. Dans le genre comique, il est inépuisable ; il crée à son gré le contraste des caractères et la singularité des positions.... Il a fait des odes ; mais il n'avait ni le feu ni ces tournures arrondies, expressives, qui n'appartiennent qu'à Horace.... Du reste, il entend la coupe du vers et l'emploi de la rime. » On doit ajouter à ces éloges que Zacharie composait avec une facilité extraordinaire ; que les idées, les images coulaient d'abondance ; qu'il savait leur donner une forme heureuse, agréable ; mais que parfois, trop pressé par la rapidité avec laquelle les pensées se poussaient, il a négligé de les polir et de les corriger. Ses poèmes épiques burlesques parurent bien supérieurs à tout ce que l'on avait jusque-là publié en Allemagne. Son *Phaéton* et ses *Quatre parties de la journée* ont soutenu le rang qui leur fut alors assigné. Ses *Odes* sont au-dessous de ses *Chansons*. Comme il était très-bon musicien, il réussit parfaitement dans

la poésie musicale; et le travail qu'il publia en 1760 eut un succès complet. G—Y.

ZACHARIE (Gotthilf - Traugott), professeur de théologie à Butzow, à Göttingue, à Kiel, était né, en 1729, à Tauchart en Thuringe, et mourut à Kiel le 8 février 1777. Il avait étudié avec soin la doctrine des Sociniens, et il les réfutait ordinairement en les mettant en opposition entre eux. En expliquant la Bible, il faisait voir que ces sectaires ne possédaient point sur l'Écriture sainte les connaissances qu'on leur attribuait si légèrement. Il avait d'eux la même opinion, quant à la philosophie. Comme il savait parfaitement l'arabe, le syriaque et le chaldéen, il avait étudié avec soin l'Alcoran, la Bible en arabe, ainsi que les autres écrits qu'il avait pu se procurer dans ces trois langues. Il se proposait de donner une *Théologie biblique*, une *Paraphrase des quatre évangélistes*, une *Histoire des apôtres*, tirée de leurs écrits. Après cela devait venir un *Commentaire sur l'Ancien-Testament*. Voici ce qu'il a publié; les autres ouvrages sont restés manuscrits : I. *Paraphrase et explication de l'Épître aux Romains, des deux Épîtres aux Corinthiens, des Épîtres aux Galates, aux Éphésiens, aux Philippiens, aux Colossiens, aux Thessaloniciens et aux Hébreux*, Göttingue, 1768 à 1771, 4 vol. in-8°. II. *Théologie biblique*, ibid., 1771 à 1777, 4 vol. in-8°. III. *Doctrinæ christianæ institutio*, souvent réimprimée. G—Y.

ZACHARYASZEWICZ (Grégoire), prélat mitré de l'église métropolitaine de Gnesne, mourut, en 1812, à Varsovie, dans un âge très-avancé. Il a publié, en polonais : *Recueil des anciens moralistes*, Lowicz, à l'imprimerie du primat, 1784-1787, 5 vol. in-8°. On trouve dans cet ouvrage : 1°. un Traité sur la philosophie stoïcienne; 2°. le Manuel d'Épictète; 3°. un Traité sur la philosophie des Chinois; 4°. Pensées morales de Confucius et d'autres philosophes chinois; 5°. Vie et Pensées morales de Cicéron; 6°. Caractères de Théophraste, etc. G—Y.

ZACHÉE, habitant de Jéricho, était fermier des impôts qui se percevaient chez les Juifs pour le compte des Romains. Voyant passer J.-C. il monta sur un sycomore, parce qu'il était fort petit, et que la foule ne lui permettait pas d'approcher. Jésus s'aperçut de son empressement et en fut touché; il se rendit chez lui, et voulut bien y manger, malgré les murmures des Pharisiens. La conversion de Zachée fut la récompense de son zèle (*saint Luc*, XIX). — Zachée, hérétique du quatrième siècle, imagina que les prières n'étaient point agréables à Dieu, si elles n'étaient faites en particulier, et se retira sur une montagne près de Jérusalem pour y prier sans cesse. Une autre de ses erreurs était de penser qu'il avait le droit de toucher les vases sacrés, quoiqu'il ne fût pas dans les ordres, et même de célébrer le saint sacrifice. Sa secte alors nombreuse fut connue sous le nom de *zachéens*. Z.

ZACHT-LEEVEN (Herman), ou SAFT-LEEVEN, peintre, naquit à Rotterdam en 1609. Ses premiers tableaux eurent un succès que ses derniers n'ont point effacé. Si ceux-ci sont recommandables par le beau choix de la nature, les premiers ne le sont pas moins par la simplicité et la vérité de l'imitation. Il traitait de préférence des sujets de paysages

connus, qu'il tirait soit des environs d'Utrecht, où il dessinait, soit des bords du Rhin. D'Argenville, dans sa Vie des peintres flamands, avance que Zacht-Leeven a visité l'Italie. Il ne cite point son autorité, et il paraît certain, au contraire, d'après le témoignage de tous les historiens, que Zacht-Leeven ne quitta jamais les Pays-Bas. Aucun peintre flamand n'a peint avec plus de légèreté les ciels et les lointains. Sa couleur excellente tire encore un nouveau charme du fini de l'exécution et de la douceur du pinceau; il possède à un rare degré le secret de la perspective aérienne. Il avait l'art de donner de l'intérêt aux vues qui en paraissaient le moins susceptibles; malgré les accessoires qu'il ajoutait à ses sites, on reconnaissait toujours les lieux qu'il avait voulu représenter. Ses dessins ne sont pas moins recherchés que ses tableaux : ils sont ordinairement exacts et un peu noirs; ils sont toujours faits d'après nature, et disposés avec intelligence. Herman a gravé d'une pointe légère et spirituelle plusieurs morceaux de sa composition, dont voici les plus intéressants: I. *Paysage avec des chaumières, et sur le devant, des vaches.* II. *Pays montagneux, orné de figures et d'eaux.* III. *Une suite de six Paysages, dont le premier est de Winter, et les cinq autres de Zacht-Leeven.* IV. *Un paysage avec des éléphants.* Cet artiste mourut à Utrecht en 1685. — Son frère, *Corneille* Zacht-Leeven, naquit à Rotterdam en 1612, et cultiva la peinture avec distinction. Les sujets qu'il peignait de préférence étaient des corps-de-garde, des orgies de soldats, des intérieurs de maisons rustiques et de cuisines dans la manière de Teniers. L'exactitude de ses ouvrages en fait le plus grand prix; il imitait la nature jusque dans les moindres détails. Le fond de ses tableaux militaires est ordinairement orné d'instruments de guerre, de drapeaux, de tambours, de piques, etc. Un chapeau avec son plumet, posé par terre ou suspendu par un clou à la muraille, et un baudrier brodé en noir, se voient dans la plupart de ses compositions : il les peignit toujours d'après nature, et l'on y remarque autant d'intelligence que de vérité. Il a fait un nombre considérable de dessins exécutés avec beaucoup de propreté et de soin, et que l'on recherche pour les plus belles collections. Van Dick fit son portrait pour être placé dans la collection des plus habiles peintres de son temps. A l'exemple de son frère, Corneille a gravé à l'eau-forte plusieurs sujets de sa composition, dont les principaux sont : I. Cinq petites pièces in-12, représentant les *Cinq Sens*, avec une inscription en hollandais. Ce sont des figures grotesques, dont la gravure est d'une légèreté remarquable. II. Une suite de douze petites pièces in-16 d'animaux, tels que *chiens, chats, chèvres, volailles*, etc. III. *Un paysage avec des chèvres et un chevrier*, d'une exécution large et pittoresque, in-4°. en livres. P—s.

ZACOSTA (Raymond), trente-septième grand-maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui résidait alors à Rhodes, succéda, en 1461, à Jacques de Milli. Il était Espagnol, de la langue d'Aragon, et fut élu, en son absence, à une époque où l'île, menacée par les musulmans, se trouvait dans un très-grand péril. Zacosta se rendit à Rome, et fit au souverain pontife de vives remon-

trances sur le danger où était une île si importante pour la chrétienté. Sa Sainteté, après lui avoir fait de grandes promesses, lui donna le titre d'*excellentissime* que ses successeurs ont conservé. En 1466, le grand-seigneur envoya à Rhodes un ambassadeur chargé de propositions de paix, telles qu'il fut impossible à l'ordre de les accepter. Le grand-maître les refusa en présence de l'ambassadeur, et la guerre fut déclarée à son de trompe dans la ville. Dans la même année, Zacosta retourna à Rome pour se justifier des plaintes de quelques chevaliers qui l'avaient accusé d'avarice. Il y fut reçu avec beaucoup de magnificence, et tint, en présence du pontife, un chapitre général de son ordre. Atteint aussitôt après d'une fièvre très-aiguë, il mourut le 11 février 1467, et fut enterré dans l'église de Saint-Pierre, où l'on voit encore son tombeau. Il eut pour successeur Jean-Baptiste des Ursins. M—D j.

ZACUTH (Abraham-Ben-Samuel), israélite célèbre, né à Salamanque, devint professeur d'astronomie à Saragosse. En 1492, lorsque Ferdinand le catholique et Isabelle chassèrent les Juifs de l'Espagne, Zacuth se retira à Lisbonne, et y fut nommé chroniqueur et astronome du roi Émanuel. Il se fit connaître dans cette ville par un ouvrage intitulé *Sepher juchasin* (livre des lignages), où il donne la série de tous les rabbins qui ont existé jusqu'en l'année 1500. Il y parle des rois d'Israël, et même des monarques des autres nations, ainsi que des académies juives établies à Sora et à Pumbedita. Il y traite aussi des événements arrivés chez le peuple israélite, de l'hérésie qui s'éleva durant l'édification du second temple, des écrivains talmudistes les plus célèbres qui peuvent servir d'explication à quelques endroits de la Gemara, objets de controverse parmi les Israélites. Cet ouvrage, qui renferme des attaques très-violentes contre le christianisme, n'aurait pu être imprimé ni en Espagne ni en Portugal; il le fut à Constantinople en 1566, in-4°. Castro, Nic. Antonio et l'abbé Rossi l'assurent également; ce dernier parle de plusieurs autres ouvrages juifs imprimés dans cette ville à la même époque. Il dit que le *Juchasin* de cette édition, dont il avait un exemplaire, est extrêmement rare. Samuel Schullan, qui l'a enrichi de notes, en a donné une autre édition à Cracovie, en 1580, in-4°. Elle se trouve purgée de toutes les injures adressées aux chrétiens. Rossi mentionne une autre édition, publiée à Amsterdam, 1717, in-4°. Zacuth a copié dans son ouvrage la Cabale de Ben Dior. Les rabbins Gedaliah et David Ganz lui ont pris la plupart des notices qu'ils donnent dans la *Chaîne de la tradition* et dans l'ouvrage intitulé la *Descendance de David*. Scaliger y a puisé de même pour son livre *De emendatione temporum;* et il l'a fait avec si peu de bonheur, selon Jean Morin, que non-seulement il n'a pas entendu l'ouvrage de Zacuth, mais qu'il n'en a pas même compris le titre. Aaron Margalith, juif converti, a traduit en latin le *Sepher juchasin.* Cette version a mérité les éloges de Wolf, qui, tout en avouant que le style n'en est pas élégant, affirme qu'elle est fidèle. Zacuth a fait un Almanach perpétuel, imprimé à Venise en 1502, traduit en latin par Alfonse Sevillano de Cordova. On lui doit encore un ouvrage astrologique, intitulé le *Fils de qua-*

rante ans pour la prudence, un Traité de théologie, divisé en trois parties : la première contient des dissertations sur l'ame et sur le Paradis ; la seconde traite du présent et du futur ; enfin dans la troisième il est question de la résurrection et du nombre des personnes qui doivent sortir du tombeau. Ce dernier ouvrage a été imprimé à Venise en 1607. D—N—S.

ZACUTO LUSITANO (ABRAHAM), en latin *ZACUTUS LUSITANUS*, médecin et philosophe célèbre, né à Lisbonne en 1575. Dès l'âge le plus tendre il donna des preuves de la sagacité de son esprit et de la facilité qu'il aurait à apprendre les sciences. Ce fut à Coimbre ou à Salamanque qu'il fit ses études, et il les termina avec un tel succès, qu'avant d'avoir atteint l'âge de dix-neuf ans il reçut le bonnet de docteur en médecine à l'université de Siguenza. Il retourna ensuite en Portugal, et il y exerça la médecine pendant l'espace de trente ans. Il accueillait également bien les pauvres et les riches, et sa méthode triomphait des maladies les plus rebelles ; mais il était devenu en secret professeur occulte des rites de la synagogue. Craignant d'être inquiété par l'inquisition, il partit clandestinement pour Amsterdam. Il avait déjà cinquante ans lorsqu'il se fit circoncire, et ce fut en 1625 qu'il se soumit à cette cérémonie. Il passa le reste de ses jours dans la ville qu'il avait choisie pour asile. Non-seulement il s'occupait de médecine pratique, mais il se livrait avec ardeur à la composition de plusieurs ouvrages estimés. Il mourut le 1er. janvier 1642. On a de lui : I. *De medicorum principum historiâ*, Amsterdam, 12 vol. in-8°., lesquels virent successivement le jour depuis 1629 jusqu'à 1642 ; Lyon, 1642, in-fol. Ce n'est point, comme pourrait le faire croire le titre de cet ouvrage, une histoire des premiers médecins que donne ici Zacuto ; c'est l'histoire des faits et des observations que leurs écrits contiennent : il a mis pour cela à contribution les médecins grecs, principalement Galien, qu'il s'attache à défendre contre la doctrine des Arabes et surtout d'Averrhoès ; il expose ensuite un grand nombre de faits tirés de sa clinique. II. *Praxis medica admiranda, in quâ exempla monstrosa, rara, nova, mirabilia, circa abditas morborum causas, signa, eventus, atque curationes exhibita, diligentissimè proponuntur*, Amsterdam, 1634, in-8°., Lyon, 1643, in-fol. Cette production contient en effet des choses tellement rares, qu'on peut regarder plusieurs d'entre elles comme apocryphes et fort suspectes. III. *Introitus ad praxin et pharmacopæam*, Amsterdam, 1641, in-8°. On trouve ici quelques lois de prudence médicale, puis l'énumération des médicaments simples et composés, ainsi que l'art de les préparer. IV. *Epistola de calculo qui gignitur in cavitatibus renum, non in substantiâ*, Leyde, 1638, in-12 : cette épître, adressée à Beverwick, est jointe au livre de ce dernier sur le même sujet. Tous les écrits de Zacuto, réunis sous le titre d'*Opera omnia*, ont eu plusieurs éditions, dont la dernière est de Lyon, 1694, 2 vol. in-fol. Quoique partisan des anciens, Zacuto doit être lu avec précaution, parce qu'il approuvait les arcanes, les amulettes et l'or potable, et que sa crédulité lui fit admettre plusieurs fables grossières et incroyables, ce qui contribua sans doute à augmenter sa réputation,

mais aussi à lui attirer le blâme des médecins de son temps.

D—N—S et R—D—N.

ZADRIADÈS ou THARIADÈS, roi de la Petite-Arménie, était Arménien de naissance, et de la race des Mages. Ayant embrassé la profession des armes, il servit sous le règne du roi Artabaze. Après la mort de ce prince, dont il croyait avoir à se plaindre, il se joignit à Artaxercès ou Artaxias pour dépouiller les fils de son souverain, et tous deux traitèrent secrètement avec Antiochus-le-Grand, roi de Syrie, pour lui faciliter l'entrée de l'Arménie, à condition qu'il leur en donnerait le gouvernement comme satrapes ou princes tributaires. Antiochus, maître de tout le pays, le partagea entre ces deux traîtres; mais quelques mois après, vers l'an 189 avant J.-C., ils refusèrent le tribut promis, se mirent en état de guerre, et attirèrent dans leur parti les troupes que le roi de Syrie avait laissées pour contenir les habitants. Zadriadès, moins guerrier, moins habile, moins entreprenant, mais aussi ambitieux qu'Artaxercès, était doux, affable, aimait l'honneur et la justice; toutefois ses liaisons avec ce perfide l'entraînèrent souvent aux mêmes excès. Tandis qu'Antiochus était occupé d'une guerre contre d'autres satrapes, Zadriadès, après avoir aidé Artaxercès à conquérir la Géorgie, l'Albanie, l'Atropatène méridionale, etc., en reçut des secours pour attaquer Xercès qui régnait sur une partie de la Petite-Arménie et de la Cilicie, et dont les états, après qu'il eut été tué sur le champ de bataille, furent incorporés à ceux de Zadriadès. Au retour de cette expédition, ils prirent, l'un et l'autre, le titre de roi, et ceignirent le diadème. Antiochus marcha contre ces deux rebelles, et entra dans la Petite-Arménie. Ils le vainquirent en bataille rangée; et le lendemain de cette victoire, Zadriadès, par des chemins détournés, alla surprendre un corps de huit mille hommes qui formait l'arrière-garde de l'armée séleucide, les tailla en pièces, les força de se rendre, et s'empara des bagages, des armes et des munitions. Alors Antiochus se décida à faire la paix avec Artaxercès et Zadriadès, et il les laissa régner sur l'Arménie. Zadriadès mourut vers l'an 170, et ses descendants furent dépouillés vingt ans plus tard par les Arsacides (*V.* Valarsace). A—T.

ZAEN. *Voy.* Zeyan.

ZAFI-DIARBEKRI ou DIARBEK. *Voy.* Zaphi.

ZAGA-CHRIST, nommé aussi ZAGAXE ou ZAGASTE, imposteur qui, dans le seizième siècle, entreprit de se faire passer en Europe pour le fils du roi abyssin Hasse Yakoub. On sait que ce prince, après avoir occupé pendant trente-deux ans le trône, au préjudice des fils légitimes de Sartadinghil, son père, perdit enfin la couronne et la vie dans une bataille contre ses sujets catholiques, commandés par Socinius, autrement Susneos (1628). On pense bien que le premier soin de ce nouvel usurpateur fut de chercher à s'emparer des enfants d'Yacoub. Mais ceux-ci s'étaient déjà enfuis de l'île de Méroé, où ils étaient tous deux à l'époque du combat. Cosme, l'aîné, s'était réfugié vers la pointe méridionale de l'Afrique, et il gagna bientôt le Cap de Bonne-Espérance, où il était sûr que la haine de l'ennemi de sa maison ne viendrait point le poursuivre. Zaga-Christ, le plus jeune des deux frères, et qui alors était âgé d'environ seize ans, se dirigeant

vers le nord, arriva d'abord dans le royaume de Fungi, où régnait un prince païen, tributaire de l'Abyssinie. Orbat, c'était le nom de ce chef, reçut Zaga-Christ avec honneur, lui promit des secours pour reconquérir la couronne qui avait appartenu à son père, et sur laquelle la fuite lointaine de Cosme lui laissait tous les droits, et enfin lui offrit sa fille en mariage. Zaga-Christ ne voulut point épouser une femme imbue des erreurs de l'idolâtrie; et son hôte, indigné de son refus, le fit sur-le champ mettre dans un cachot, et donna avis à Susneos de l'arrivée de son compétiteur, en l'avertissant que déjà le captif avait formé un parti, et se préparait à porter la guerre aux portes de sa capitale. Susneos envoya sur-le-champ un corps de troupes pour recevoir le prisonnier et le lui amener. Mais, par une de ces circonstances miraculeuses que l'on ne rencontre guère que dans les romans, le corps chargé par le monarque catholique de l'Abyssinie de prendre Zaga était commandé par un renégat vénitien, que l'on ne désignait ordinairement que par l'épithète de *Lombardo* (le Lombard); et ce renégat était demeuré, au fond du cœur, fidèle aux principes de la foi chrétienne. Touché des malheurs qui menaçaient la jeunesse du prince d'Abyssinie, il s'avança lentement vers le royaume de Fungi, et dépêcha secrètement à celui qu'il était chargé d'arrêter un esclave cophte, qui l'avertit de tout. En même temps le prince fugitif, renonçant à ses projets de vengeance, crut devoir s'en tenir à renvoyer son captif, et lui donna quatre cent mille sequins, avec l'ordre de sortir de ses états. Zaga s'enfuit de nouveau, suivi de cinq cents compagnons restés fidèles à sa fortune, et vint à Souaquem, ville alors soumise à la domination othomane. Mais la multitude de hordes arabes dont étaient remplis les déserts qu'il avait à traverser pour se rendre dans la Palestine, et l'impuissance avouée de la protection du pacha, le décidèrent à revenir au royaume de Fungi, qu'il lui fut permis de traverser rapidement pour se rendre en Égypte. Il fut abandonné sur la route par la plus grande partie de son cortége, et ne garda à sa suite que cinquante hommes, avec lesquels il traversa deux cents lieues de désert, où il perdit quinze de ses compagnons, et presque tout ce qu'il devait à la générosité bizarre du prince de Fungi. Enfin il mit le pied en Égypte, et arriva au Caire, où il reçut des Cophtes l'accueil le plus affectueux; le pacha lui-même le fit venir dans son palais, et lui prodigua tous les honneurs qu'on peut rendre à l'héritier d'un trône. Zagaxe reprit ensuite la route de la Syrie, et se dirigea vers Jérusalem, avec huit religieux Récollets et seulement quinze de ses serviteurs. Les autres l'avaient quitté, préférant le séjour de l'Égypte aux hasards d'une vie errante et aventureuse. Ici se termine la partie fabuleuse de notre narration; car tout ce que nous avons rapporté jusqu'à présent n'a d'autre garant que la véracité douteuse du prince. Mais, à partir de l'époque où nous sommes arrivés, tout devient certain: car tout se fonde sur le récit de témoins oculaires, dont on ne peut suspecter la bonne foi. Les moines abyssins de Jérusalem virent arriver chez eux, avec plusieurs Récollets, un jeune homme de haute taille, au front audacieux, à la démarche aisée, suivi de quinze hommes noirs ou basanés, vêtus de chemises

bleues de coton, et coiffés de turbans de soie. Cet homme se disait prince d'Abyssinie ; il alla voir le pacha de Jérusalem : il assista, pendant toute la semaine-sainte, aux cérémonies que ses coreligionnaires faisaient au Saint-Sépulcre. Mais ayant cru s'apercevoir de quelque supercherie dans une d'entre elles, il ne tarda point à le dire hautement, et à prononcer publiquement ces paroles : « Je crois fermement que mon père a perdu la vie et l'empire pour avoir voulu anéantir dans ses états la religion catholique, et soutenir les opinions hérétiques des Cophtes et des Abyssins. » Il demanda ensuite aux prêtres de l'Église romaine de l'admettre dans leur communion ; mais ceux-ci n'osèrent y consentir, de peur que l'éclat d'une conversion si importante ne les exposât à des persécutions de la part des mahométans ou des chrétiens du rit cophte, et lui conseillèrent de se rendre en Europe, où il lui serait permis d'exercer librement sa nouvelle religion. En attendant, ils l'aidèrent à quitter secrètement Jérusalem, et lui procurèrent un asile dans le couvent de Nazareth. Le catéchumène eut l'adresse de s'y faire découvrir, et même d'y avoir une querelle théologique avec un évêque arménien. De là des plaintes, une dénonciation aux autorités musulmanes, une vive opposition parmi ses domestiques, qui déjà n'étaient plus qu'au nombre de trois, et qui refusaient de le suivre en Europe, pays glacé, où l'on meurt de froid, et où l'on est catholique. Ces obstacles n'empêchèrent point le départ de notre imposteur, qui ayant trouvé ainsi un moyen naturel de paraître en Europe sans compagnons, sans amis, sans cortége, quoique issu d'un sang royal, mit à la voile, en 1632, après avoir reçu du gardien des Récollets l'absolution de son hérésie, et arriva à Rome où le pape, qui avait été informé de l'histoire de sa conversion, lui donna un palais, et fournit à son entretien pendant deux ans entiers. Au bout de ce temps, soit que le séjour de cette ville commençât à l'ennuyer, soit que Grégoire XV soupçonnât enfin l'aventurier dans le prince, Zaga-Christ céda aux instigations du duc de Créqui, alors ambassadeur à Rome, qui, ayant souvent des occasions de le voir, lui conseillait de venir en France, et surtout à Paris. Il paraît que sa jactance y fit moins de dupes qu'à Jérusalem et en Italie. Néanmoins il sut se procurer l'entrée des palais et des maisons les plus illustres ; et sans doute il eut plus d'une fois à rendre grâces à la munificence du trésor. Il mourut, en 1638, au village de Ruel, où le cardinal de Richelieu avait un château magnifique, et l'admettait à l'honneur de lui rendre ses hommages. Son corps même y fut inhumé près de celui du prince de Portugal ; ce qui n'empêcha pas la cour et la ville de répéter cette épitaphe burlesque :

Ci-gît du roi d'Éthiopie
L'original.... ou la copie.
Le fut-il? ne le fut-il pas?
La mort a fini les débats.

Zaga n'avait encore que vingt-huit ans ou environ. Quelques-uns attribuent sa mort à un poison qu'il aurait pris pour abréger ses jours. Mais il semble plus raisonnable de la rapporter, ainsi qu'on le fit généralement, aux suites de ses débauches. Notre aventurier acquit en ce genre une célébrité honteuse et peu convenable à la dignité de l'homme né près du trône. Il s'était même rendu coupable de rapt à l'égard de la femme d'un conseiller au parlement ; et l'on décerna contre lui un mandat d'a-

mener. En vain le prétendu prince refusa de comparaître : on allait le conduire en prison, quand il obtint sa liberté, à l'aide d'une forte caution. Mais la sévérité avec laquelle on procédait ne laissait pas de lui causer des inquiétudes ; et c'est, disent les partisans de la première opinion, le motif qui le détermina à s'empoisonner. Quant à la manière dont il jouait son rôle, les auteurs contemporains nous apprennent qu'il s'en acquittait avec beaucoup d'aisance, et que même il ne manquait ni de grâce ni de noblesse. Malheureusement il avait oublié d'apprendre la langue amharique ; au moins est-ce ce que prétend Ludolf, qui du reste laisse percer une espèce d'antipathie pour Zaga. Sans prétendre soutenir ce dernier, ne pourrait-on pas remarquer que les assertions souvent tranchantes de nos savants d'Europe, qui reprennent ici un barbarisme et là une faute de langue, sont loin d'être des preuves péremptoires ou des sentences sans appel ; et que, d'autre part, un jeune prince élevé dans un coin du royaume, au milieu du tumulte de la guerre et dans un pays à demi-civilisé, que d'ailleurs il abandonna à l'âge de seize ans, pourrait fort bien pécher contre la grammaire, sans qu'on puisse en conclure qu'il n'est point né dans le pays ? Les critiques de Ludolf, si l'on met à part quelques exagérations, ne portent guère que sur des vétilles grammaticales. Nous ne devons point omettre que tous les Récollets de Jérusalem étaient persuadés de l'origine abyssinienne de leur néophyte, et qu'Eugène Roger, un d'entre eux, dit formellement dans sa *Description de la Terre-Sainte*, que telle était à Jérusalem l'opinion universelle. Mais la multitude de puérilités et d'anachronismes entassés dans cet ouvrage dispense de le croire, et de le réfuter. On peut consulter sur cet imposteur, outre Ludolf (*Historia Æthiopum*, etc., et *Commentarius ad historiam*, etc.), les *Imposteurs insignes*, par de Recoles, tome II, pag. 53-69, et les *Étranges événements du voyage de S. A. le sérénissime prince Zaga-Christ d'Éthiopie*, par Rechac le jeune, Paris, 1634, dédié à la reine de France (Anne d'Autriche). P—or.

ZAGLY (le comte), aventurier persan, était fils d'un pauvre Arménien de Djoulfa, près d'Ispahan ; il vint à Paris, vers l'an 1675, se disant homme de distinction, et voulut être baptisé. Louis XIV le fit tenir sur les fonts, par son frère, Monsieur, duc d'Orléans ; lui donna une pension, et le plaça dans les mousquetaires. Zagly épousa, quelque temps après, la fille du voyageur Tavernier, quitta bientôt sa femme, et passa en Suède, où il escroqua, dit-on, deux mille écus à l'ambassadeur de France. Il alla ensuite en Pologne, en Allemagne, et se rendit à Constantinople, où il prétendit avoir des lettres de l'empereur pour le grand-seigneur. Mais, comme on n'y ajouta pas foi à ses impostures, il partit pour Arzroum, où il se fit musulman. Voyant qu'il n'y avait rien à gagner avec les Turks, il repassa en Perse, embrassa la secte d'Aly, et prit le nom d'Imam Kouli-Beig. Il persécuta les catholiques, intenta un procès aux principaux Arméniens de Djoulfa, et les obligea de prendre le turban. Ayant accompagné le khan, qui fut envoyé pour gouverner Érivan, au commencement du dix-huitième siècle, la faible connaissance qu'il avait acquise

en France de l'art militaire le fit nommer inspecteur des troupes de cette province. Après la mort de Fabre, envoyé extraordinaire de France en Perse, le khan d'Érivan donna Imam Kouli-Beig pour drogman à Marie Petit, qui avait accompagné cet envoyé (*V.* Marie Petit), et il le chargea de la conduire à la cour de Perse. Les services que Zagly rendit à cette aventurière lui attirèrent la haine de Michel, qui était arrivé à Érivan, pour continuer la mission dont Fabre avait été chargé. Peu de temps après la mort de ce dernier, une rixe avait eu lieu à Érivan, entre les Français et les Persans, à l'occasion d'un Arménien prisonnier, que les premiers avaient mis en liberté, en employant la force ouverte. Le khan d'Érivan envoya des troupes pour demander l'extradition du prisonnier. Le refus des Français et leur résistance, qui coûta la vie à deux Persans, les auraient exposés à la fureur des musulmans, si le khan ne s'était contenté de la mort de deux Arméniens au service de France, sur lesquels on rejeta tous les torts de cette malheureuse affaire. Lorsque Michel fut reconnu comme envoyé de France, il exigea une satisfaction. Zagly avait probablement figuré dans cette affaire, comme officier du roi de Perse. Depuis le départ de Marie Petit, il était devenu mehmanda ou introducteur de Michel; mais celui-ci, soupçonnant qu'il s'entendait avec les Anglais pour le trahir, le choisit et l'obtint pour victime expiatoire de la mort des deux Arméniens, et de l'honneur du nom français. En conséquence, le gendre de Tavernier, le filleul du duc d'Orléans, le protégé de Louis XIV, eut la tête tranchée le 2 août 1707. Malgré ce que nous avons dit de cet aventurier, nous sommes persuadés que ses torts et ses vices ont été exagérés dans les Mémoires du vindicatif Michel. A—T.

ZAGO (Le comte Ortensio), gentilhomme de Vicence, est l'un des meilleurs citoyens que cette ville s'honore d'avoir vus naître. Ayant terminé ses études, il reçut, en 1676, le laurier doctoral à l'académie de Bologne, et, après avoir visité les principales villes de l'Italie, revint se consacrer au service de ses compatriotes. Mathématicien instruit, il s'attacha surtout à l'hydraulique, science très-importante dans un pays traversé par des rivières dont les débordements causent de fréquents ravages (*V.* Boscowich, Fontana, Léon. Ximenès, Zendrini). Lié par la conformité des goûts avec Geminiano Montanari, l'un des Modenois qui ont rendu le plus de services à la physique et à l'astronomie, il entretenait avec lui une correspondance active (Voy. la *Bibl. Modenese*, VI, 144). Il encouragea la culture des lettres, favorisa de tout son pouvoir les améliorations indiquées par les progrès des lumières, et mourut en 1737, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. On a de lui : I. *Del torrento astico e del modo di riparare ai danni minacciati alla città di Vicenza dalle di lui acque, notizie diverse, raccolte al benefizio della patria*, Padoue, 1720, in-fol. II. *Dissertationes duæ de veterum christianorum inscriptionibus; et de liturgiarum in rebus theologicis usu*, in-4°. III. Des notes sur la grotte dite : *Il covalo di costoza*, et sur l'ancien théâtre *Berga* près Vicence. Elles sont restées en manuscrit; mais le P. di Santa Maria qui les avait lues en parle avec éloge dans les *Scrittori Vicentini*, VI, 258, où il promet,

sur le comte Zago, une *Notice* qu'il n'a point donnée. W—s.

ZAHN (Jean), chanoine de l'ordre des Prémontrés à Celle, près de Wurtzbourg, naquit à Carlstadt dans la Franconie en 1641; embrassa, à l'âge de vingt ans l'institut de cet ordre dans l'abbaye d'Oberzell (1) près de Wurtzbourg, et devint, en 1692, prevôt du couvent de Niederzell (2). Tout le temps que ne réclamaient pas ses devoirs religieux, il l'employait à l'étude, et ce fut ainsi qu'il acquit une grande célébrité par ses connaissances en philosophie, en physique et en mathématiques. On a de lui : I. *Specula physico-mathematico-historica notabilium ac mirabilium sciendorum, in quâ mundi mirabilis œconomia, nec non mirificè amplus et magnificus ejusdem abditè reconditus, nunc autem ad lucem protractus thesaurus, in triplici mundo, cœlesti, aëreo, et terrestri proponitur,* 3 vol. in-fol., Nuremberg, 1696, ouvrage plein de recherches, et estimé des savants, quoique l'auteur, peut-être par respect pour le style des livres saints qui lui paraissait contraire au système de Copernic, y rejette cette ingénieuse hypothèse, aujourd'hui si généralement adoptée. II. *Oculus artificialis, teledioptricus, sive telescopium;* c'est un traité de l'art de faire des télescopes et de la manière de s'en servir. Ce savant mourut le 27 juin 1707.—Zahn (*Balthasar-Conrad*) a publié : *Tractatus de mendaciis, ex sacris, juridicis, ethicis, politicis, historicisque variè congestus, et in tres libros dispositus*, etc., Cologne, 1686, in-4°.—Zahn (*Benoît-Guillaume*), historien et magistrat de la ville de Nuremberg, y était né le 21 avril 1738. On a de lui : I. *Histoire ecclésiastique de la ville de Lauf, dans le territoire de Nuremberg*, Nuremberg, 1781, in-8°. II. *Exposé des événements les plus remarquables qui depuis l'an 1737 jusqu'en 1787 ont eu lieu dans la ville de Nuremberg* (all.), ibid., 1787 et 1789, 2 vol. in-4°. III. *Commentatio juris publici de jure collectandi in genere, speciatim verò de jure collectandi reipublicæ Norimbergensis*, Altdorf, 1790, in-4°. G—y et L—y.

ZAIDOUN (Abou'lwalid Ahmed Ibn), écrivain et poète célèbre, naquit à Cordoue en 394 de l'hégire (1003 de J.-C.), et mourut à Séville en 463 (1070). Le nom d'*Ibn-Zaïdoun*, c'est-à-dire fils de Zaïdoun, qu'on lui donne communément, est pris d'un de ses ancêtres qui s'appelait *Zaïdoun*. Ibn-Zaïdoun est surnommé *Andalousi* parce qu'il était de la province espagnole de ce nom, *Kortobi* parce qu'il était né à Cordoue, et *Makhzoumi* parce qu'il appartenait aux Arabes de la tribu de Makhzoum, qui s'étaient établis en Espagne. Il est le dernier de cette famille qui se soit distingué par son talent pour la poésie. Son père, Abou-Becr Abd-allah, mourut en 405 (1014 de J.-C.), à Elvire, et fut enterré à Cordoue; il était né en 354. Ibn-Zaïdoun étant tombé dans la disgrâce de Géhour ou Djéhour, roi de Cordoue, qui mourut en 435 (1043), fut mis en prison : il écrivit de sa prison à Djéhour une lettre

(1) *Cella superior*, célèbre abbaye qui a subsisté jusque dans ces derniers temps, n'ayant été supprimée, avec beaucoup d'autres établissements ecclésiastiques et religieux, que lors de la formation de la confédération Rhénane, pour indemniser les princes médiatisés.

(2) *Cella inferior*, monastère de filles dépendant du précédent.

célèbre qui se trouve dans la bibliothèque de l'Escurial, avec un commentaire. En 441 (1049), il quitta Cordoue, et fixa sa résidence à Séville, où il jouit de toute la faveur du roi Motadhed, fils d'Abbad, qui lui donna la charge de vizir. On distingue entre les poésies d'Ibn-Zaïdoun, suivant Abou'lféda, un poème nommé *Nouniyya*, suivant l'usage des Arabes, parce que tous les vers de ce poème se terminent par la syllabe *na*. Mais l'ouvrage le plus connu de cet écrivain est la Lettre qu'il écrivit au nom de Valada, fille du roi Mohammed surnommé Almostakfi-Billah, princesse distinguée par ses talents et par son amour pour les lettres, à un homme appelé *Abdous* ou *Ibn-Abdous*, qui avait eu la témérité de lui faire faire des propositions de mariage. Cette composition est singulièrement remarquable par l'élégance du style, et par des allusions fréquentes à un grand nombre de traits de l'histoire ancienne des Arabes, et à une multitude de proverbes. Le célèbre Reiske en a publié le texte avec une version latine, à Leipzig, en 1755 : il avait copié à Leyde, du moins en grande partie, le commentaire d'Ibn-Nobata Abou-Becr Mohammed, qui devait lui fournir les matériaux nécessaires pour les notes qui manquent à sa traduction, et qu'il se proposait sans doute de donner un jour, puisqu'il a indiqué par des numéros, dans cette traduction, les endroits auxquels elles devaient se rapporter. Hirtius ou Hirtz a réimprimé une partie de cette Lettre dans sa Chrestomathie arabe, Iéna, 1770, et y a joint le commencement du commentaire d'Ibn-Nobata. Divers fragments du même commentaire ont été publiés en arabe et en latin, par feu M. Jonas Lassen Rasmussen, à Copenhague, en 1821, dans le volume intitulé : *Additamenta ad histor. Arab. ante Islamismum.* On annonce une édition du commentaire entier, comme devant paraître sous peu à Leyde. Au surplus cet ouvrage d'Ibn-Zaïdoun a été commenté par divers auteurs, et se trouve dans les bibliothèques de Leyde, d'Oxford, et de l'Escurial. On trouve aussi dans ces bibliothèques quelques autres écrits d'Ibn-Zaïdoun. Ce célèbre littérateur, dont la vie se lit dans le recueil d'Ibn-Khallican, eut un fils, appelé Abou-Becr, qui fut vizir du roi de Séville, Motamed-ala-allah, fils d'Abbad, et qui périt à Cordoue, en 434 (1042), le jour même que Yousouf, fils de Taschfin, souverain de Maroc, s'empara de cette capitale, et mit fin à la puissance des enfants d'Abbad.

S. D. S—Y.

ZAINER (1) (Ginther ou Gunther), célèbre imprimeur, était né vers 1430, à Reutlingen, petite ville du duché de Wirtemberg. On peut conjecturer, avec beaucoup de vraisemblance, qu'il apprit son art des premiers inventeurs. Initié dans tous les secrets de la typographie, il vint s'établir à Cracovie, où il imprima, vers l'an 1465, *Joannis de Turrecrematá explanatio in psalterium, Cracis* (Cracovie) *impressa.* Cet ouvrage, remarquable parmi les *Incunables*, n'est guère connu qu'en Pologne. On en trouve un exemplaire dans la bibliothèque de l'université de Cracovie; un dans celle du prince Adam Czartoryski, à Pulawy; un dans celle de Titus Dzialinsky, à

(1) Le nom de cet imprimeur se trouve encore écrit de différentes manières : *Zayner, Zeyner* et *Zeuner;* celui de Jean est écrit *Czeyner* dans la souscription du *Boccace* de 1473.

Konarzew près de Posen; il y en a quatre à la bibliothèque de l'université de Varsovie. Les bibliographes Zapf, Denis, Pantzer, Bandtkie, Bentkowski et Lelewel en ont donné la description. *Voy.* Bandtkie : 1°. *Histoire de l'imprimerie à Cracovie* (pol.), Cracovie, 1819, in-8°.; 2°. *Histoire de l'imprimerie en Pologne* (pol.), Cracovie, 1825, 3 vol. in-8°. De Cracovie, Zainer vint s'établir à Augsbourg où il imprima, en 1468, les *Meditationes vitæ Christi* de saint Bonaventure (*Voy.* ce nom); et l'année suivante, la *Summa* de J. Aurbach. Jean Saubert, par une inconcevable distraction, indique ce dernier ouvrage dans le *Catal. Biblioth. Norimberg.*, 117, comme une édition latine de la *Bible*, imprimée par Aurbach à Reutlingen. Il serait difficile d'accumuler plus d'erreurs dans moins de mots. Cette prétendue édition de la Bible est citée par Chevillier (*Origine de l'imprim. de Paris*), par le P. Lelong (*Biblioth. sacra*), par Maittaire (*Annal. typograph.*), et enfin par de Bure (*Bibliogr. instructive*). L'abbé Rive cite Zainer, dans la *Chasse aux Bibliographes*, 320-27, au sujet d'une édition de la Bible, en lettres rondes, que Meerman soupçonnait à tort sortie des presses de cet artiste; mais il ne dit rien de la méprise de Saubert, qui, s'il l'eût connue, lui aurait fourni de nouveaux traits contre les *Antiquaires mal-avisés*. Elle a été relevée par le P. Laire dans l'*Index libror.*, 1, 70. C'est à Gunth. Zainer qu'est due l'introduction en Allemagne des caractères ronds, dits romains, parce qu'on en fit d'abord usage à Rome. Il les employa pour la première fois dans sa belle édition des *Étymologies* de saint Isidore de Séville, en 1472. La *Summa* de Barthel. de San-Concordio, datée de 1475, est le dernier ouvrage que l'on connaisse sorti de l'imprimerie de Zainer. Suivant une note consignée dans le registre des bienfaiteurs de la Chartreuse de Buxheim, cet artiste mourut en 1478. — Zainer (*Jean*), frère, ou du moins très-proche parent du précédent, porta l'imprimerie à Ulm, comme Gunther l'avait portée à Augsbourg. Il exécuta dans cette ville, depuis 1473 jusqu'en 1477, un grand nombre de belles éditions, qui sont recherchées des curieux, particulièrement les plus anciennes. Le premier ouvrage sorti des presses de Jean Zainer est le Boccace, *De claris mulieribus*, in-fol. Cet artiste mourut en 1500. Voy. Laserna de Santander, *Dict. Bibliogr. choisi du XV^e. siècle*, 1, 290.

G—y et W—s.

ZAIONCZEK (Joseph), général polonais, né le 1^er. novembre 1752, à Kamiénieck-Podolski, d'une famille noble, mais pauvre, fut destiné dès l'enfance au métier des armes, et se livra avec ardeur à l'étude des sciences nécessaires à cette profession. Entré fort jeune dans l'armée polonaise, il se fit remarquer par Braniecki, grand général de la couronne, dont il fut l'aide-de-camp pendant plusieurs années. Devenu colonel-propriétaire du régiment de Bulawa, il parut à la diète de 1786, et à celle de 1788 à 1792, et s'y distingua par la justesse de ses vues et par son indépendance. La dernière de ces diètes avait adopté la constitution du 3 mai 1791, laquelle avait été reçue avec enthousiasme dans tout le royaume. L'Europe, effrayée par la révolution française, paraissait applaudir à la sagesse de la nation polonaise. Le roi de Prusse, dans les lettres qu'il adressait à Stanislas-Auguste,

et dans les communications officielles de son ministre Lucchésini, félicitait le monarque sur le changement qui venait de s'opérer dans ses états. Enfin les Polonais se croyaient assurés d'un bonheur inaltérable, lorsque tout-à-coup le roi de Prusse changea de langage, et que la Russie dirigea contre eux cent mille soldats. Quelle que fût la disproportion de leurs forces, les Polonais en vinrent aux mains; mais la première rencontre leur devint funeste. Ils prirent leur revanche, le 18 juin, sous les ordres de Kosciuszko, et Zaïonczek combattit à côté de ce général dans cette heureuse journée. Mais cette première victoire eut peu de résultats, le faible Stanislas-Auguste ayant envoyé à l'armée l'ordre de se retirer. Cependant, après avoir traversé le Bug, cette armée s'établit de manière à arrêter l'ennemi, qui voulait passer la rivière. Le 17 juillet, les Russes trouvèrent encore, près de Dubienka, les soldats de Zaïonczek, et Kosciuszko resta maître du champ de bataille. Ces efforts n'étaient point secondés par l'énergie du roi, qui, craignant Catherine II, conclut une suspension d'armes; et qui le 23 juillet mit son nom royal au bas de la confédération de Targowitza. Depuis ce moment, les patriotes polonais durent perdre tout espoir. Ce fut en vain que Stanislas Malachowski adressa au roi des remontrances énergiques, et qu'Ignace Potocki, Hugues Kollontay, Thadée Mostowski et d'autres encore se joignirent à lui; leurs avis étant méprisés, ils quittèrent la Pologne, et cette noble résolution fut partagée par Joseph Poniatowski, Kosciuszko, Zaïonczek, etc. Ce dernier se retira en pays étranger, après avoir fait ses adieux à l'armée polonaise, qui, privée de ses chefs, n'existait plus que dans des corps isolés, sans énergie et sans courage. Cependant l'ambassadeur de Russie, Jacques Siewers, dirigeait les opérations de la diète, convoquée en 1793 à Grodno. Avec le canon braqué contre le château où se tenaient les séances, il arracha la ratification du traité qui établit un second partage de la Pologne. Igelström, nommé ministre de Russie, et commandant de l'armée russe en Pologne, établit son quartier-général à Varsovie. La nation, courbée sous un tel despotisme, crut cependant pouvoir se relever, ou du moins elle voulut tenter un dernier effort. Ce fut à Varsovie même, sous les yeux des Russes, que des hommes déterminés formèrent une association. Ils envoyèrent à l'armée, pour sonder ses dispositions, et elles parurent très-favorables. Kosciuszko fut choisi pour chef, et il se hâta de quitter Leipzig, pour se rendre sur les frontières de la Pologne. Zaïonczek se chargea de pénétrer dans Varsovie, d'examiner les dispositions des habitants, et il demeura déguisé parmi eux pendant dix jours; mais les conjurés n'étaient pas encore prêts, et déjà les Russes étaient informés de leurs mouvements; Kosciuszko, pour détourner l'attention, prit le chemin de l'Italie, et Zaïonczek vint à Dresde, d'où il fut chargé de correspondre avec son général. Croyant n'avoir plus rien à craindre, il revint une seconde fois à Varsovie; mais le roi Stanislas-Auguste en informa lui-même les Russes, les engageant à le surveiller. Zaïonczek, pour parer le coup, demanda à Igelström une conférence qui fut extrêmement vive, et il reçut ordre de quitter sur-le-champ le territoire de la Pologne. Cette con-

férence donna cependant à l'association un grand avantage; Zaïonczek s'assura que les Russes n'avaient point de renseignements positifs sur ce qui se tramait. Igelström craignait le conseil permanent qui avait été conservé depuis 1775, et il craignait encore davantage l'armée; il fit prononcer sa dissolution par le conseil permanent lui-même. Le brigadier Madalinski, pressé, sommé de licencier son régiment, fut le premier qui leva l'étendard de l'indépendance, et, dans un instant, toute la Pologne fut sous les armes. Les proscrits, les exilés se montrèrent de toutes parts. Kosciuszko entre dans Cracovie; le 24 mars 1794 il signe l'acte d'insurrection, et il est salué généralissime des armées de la couronne et de la Lithuanie. Le 1er. avril, Madalinski vient se placer sous ses drapeaux. Le 4 ils rencontrent à Raslawicé les Russes, sous les ordres de Tormanssow; quelque inégales que fussent leurs forces, Kosciuszko, aidé de Zaïonczek, de Madalinski et de Manget, ne craignit point d'attaquer; et le succès qu'il obtint rendit l'insurrection générale. Zaïonczek arriva le 3 juin dans le Palatinat de Chelm, pour y organiser les nouvelles levées. Le 8 on en vint aux mains, et l'artillerie polonaise qu'il dirigea fit des prodiges. Mais Chomentowski ayant eu la tête emportée par un boulet, Zaïonczek eut beaucoup de peine à rétablir l'ordre parmi les nouveaux soldats. Il se hâta de retourner vers Varsovie, où Kosciuszko avait besoin de son bras et de ses conseils. Le généralissime venait de battre les Russes à Szczekociny, quand tout-à-coup il est attaqué par l'armée prussienne, qui s'était emparée de Cracovie par suite d'une trahison. Les habitants de Varsovie, prévoyant les malheurs qui allaient fondre sur eux, s'ameutaient et demandaient hautement le supplice des traîtres. Le 18 avril 1794, après avoir massacré la garnison, ils trouvèrent dans les papiers d'Igelström la liste des hommes vendus à la cour de Saint-Pétersbourg, et qui en recevaient des pensions. La voix publique demandait qu'ils fussent punis. Kosciuszko nomma une commission d'enquête, à la tête de laquelle il plaça Zaïonczek. Mais le général en chef ayant fait grâce à l'évêque Skarszewski, que cette commission avait condamné, Zaïonczek déclara qu'il ne la présiderait plus. Cependant les Russes et les Prussiens assiégeaient Varsovie. Kosciuszko et Zaïonczek firent plusieurs sorties heureuses, et, la Grande-Pologne s'étant soulevée, les Prussiens qui craignaient que leurs communications ne fussent interceptées levèrent le siége dans la nuit du 5 au 6 septembre. Varsovie respirait; mais on recevait de Brzesc-Litewski des nouvelles extrêmement inquiétantes; Kosciuszko, laissant à Zaïonczek le commandement général de Varsovie, se hâta de se rendre à l'armée de Sierakowski. A peine avait-il quitté les bords de la Vistule, qu'il apprend que Souwarow s'avance, poussant devant lui les divisions polonaises. Kosciuszko les rallie; mais, battu près de Maciéiowicé, il tombe dans les mains du vainqueur. La nouvelle de ces tristes événements jette l'effroi dans Varsovie, et c'est en ce moment de désespoir que Zaïonczek, d'accord avec le vice-chancelier Kollontay, forma, dit-on, l'horrible projet d'égorger Stanislas-Auguste, sa famille, ses partisans et les prisonniers russes; ce que dans ses Mémoires il rejette comme une calomnie inventée

par ses ennemis. Souwarow marchant sur Varsovie, les Polonais déférèrent le commandement à Thomas Wawrzecki, et Zaïonczek fut chargé de défendre le faubourg de Praga, devant lequel Souwarow parut le 2 novembre. Le 4 à trois heures du matin, l'armée russe commença l'assaut (*V.* Souwarow). A neuf heures l'engagement fut général. Zaïonczek, quoique grièvement blessé dès le commencement de l'attaque, se jeta au milieu des ennemis, à la tête d'un corps qui avait résolu de périr les armes à la main. On se battit en désespérés. Les Russes pénétrant de toutes parts égorgèrent sans distinction les femmes, les enfants, les vieillards. Ils ne s'arrêtèrent qu'après avoir tué quinze mille de ces malheureux. Les généraux Iasinski, Korsak, Paul Grabowski, Kwasniewski, furent trouvés parmi les morts, et Zaïonczek fut enlevé de ce champ de carnage par ses amis, qui le transportèrent à Varsovie, avant que les Russes se fussent emparés du pont de la Vistule. On lui a justement reproché de n'avoir pas bien pris ses mesures pour défendre Praga. Ne connaissant pas le caractère impétueux de Souwarow, il s'attendait à un siége régulier et lent, comme celui de Varsovie, qui avait duré trois mois, et que, de concert avec Kosciuszko, il avait fait lever. Couvert de blessures, et accompagné de son frère, qui était membre du conseil permanent, il quitta Varsovie, et arriva sur les frontières de la Silésie, d'où il écrivit au général d'Harnoncourt, qui commandait les troupes autrichiennes en Gallicie, le priant de lui accorder un asile dans cette province. Pour toute réponse, on le conduisit dans la forteresse de Josephstadt en Moravie, où il fut détenu jusqu'à la mort de l'impératrice Catherine. Par ordre de l'empereur Paul, Kosciuszko et plus de douze mille Polonais, qui gémissaient dans les fers, furent alors mis en liberté. Les prisons de Josephstadt s'ouvrirent également. Zaïonczek vint à Paris, demandant à servir; il fut envoyé à l'armée d'Italie, avec le rang de général de brigade. En 1797, il commanda le corps de troupes françaises, qui, le 28 mars, après l'affaire de Tarvis, s'avança jusqu'à Lintz, en suivant la vallée de la Drave, pour joindre le corps de Joubert, qui agissait dans le Tyrol. Il suivit ensuite Buonaparte dans l'expédition d'Égypte, où il fut nommé général de division, se fit remarquer dans toutes les occasions, surtout au combat de Chewreis, à Ramanieh, et à la bataille d'Héliopolis où Kléber, qui avait pris le commandement depuis le départ de Buonaparte, rendit hautement hommage à sa valeur. Le 28 août 1801, Menou, qui commandait après la mort de Kléber, convoqua un conseil de guerre, pour délibérer sur la capitulation qu'il voulait conclure pour l'évacuation de l'Égypte; sur vingt généraux qui composaient ce conseil, trois seulement, Zaïonczek, Destaing et Delzons, s'opposèrent à la conclusion d'un traité, et le déclarèrent ignominieux. Cependant il fut conclu, et Zaïonczek revint en France avec l'armée. Bientôt employé dans son grade, il commanda une division au camp de Boulogne, en 1805; puis à l'armée d'Allemagne. Après la bataille d'Austerlitz, une maladie grave, suite d'anciennes blessures et d'une dure captivité, le força de rester quelque temps à Vienne. En 1806, les Polonais crurent enfin que leur patrie allait recouvrer son indé-

pendance, et ils accoururent de toutes les contrées où ils s'étaient dispersés. Zaïonczek et Dombrowski en formèrent des légions ; et le premier fut envoyé à la tête d'une division vers Thorn. Après la bataille d'Eylau, il se dirigea sur Graudentz que les Prussiens paraissaient vouloir défendre. L'armée française s'étant retirée derrière la Passarge, le général reçut ordre de se porter à la tête des corps polonais sur Neidenbourg. Le traité de Tilsit rassembla quelques débris de la vieille Pologne pour former le grand-duché de Varsovie ; Zaïonczek eut part aux dotations accordées aux généraux français. Un domaine lui fut assigné dans le palatinat de Kalisz. Alors il quitta l'armée française pour travailler à l'organisation des corps polonais qui furent portés à trois divisions, chacune de dix mille hommes. Le commandement en chef et celui de la première division furent donnés au prince Poniatowski, qui avait droit à cette distinction par sa naissance et par son ancienneté. Cependant Zaïonczek, qui n'eut que la seconde division, croyant qu'on lui faisait tort, conçut contre le prince une rivalité, un dépit, qu'il ne cachait pas assez et qu'il conserva dans le cœur jusqu'à la mort de son rival. Dombrowski, qui commandait la troisième division, était également jaloux ; ainsi il n'y avait point d'accord entre les chefs de l'armée polonaise. Cependant au mois d'avril 1809, lorsqu'ils virent le prince Ferdinand d'Autriche s'avancer contre le grand-duché, à la tête de quatre-vingt mille hommes, leur division cessa, et les deux généraux se placèrent franchement sous les ordres du prince. Le 19 avril Zaïonczek se trouvait avec sa division dans les plaines de Raszyn. Quoique les Polonais fussent à peine un contre cinq, ils combattirent pendant toute la journée, sans perdre de terrain. Le prince Ferdinand témoigna lui-même le desir de voir conserver les restes d'une armée si brave ; on négocia durant la nuit ; les Autrichiens occupèrent Varsovie, et pendant qu'ils gardaient cette capitale l'armée polonaise se jeta sur la Gallicie, appelant ses habitants à la liberté et à l'indépendance. Le combat d'Iedlinsk fut le seul où les Polonais eurent un désavantage marqué, et ce fut Zaïonczek qui commanda dans cette occasion. Deux capitales, Cracovie et Lemberg, occupées, deux grandes provinces envahies, l'armée du prince Ferdinand rejetée dans la Moravie, voilà quelles furent dans l'espace de deux mois les opérations de l'armée polonaise. Trois ans de repos suivirent le traité de Vienne, qui réunit la Gallicie au grand-duché. La guerre ayant été déclarée à la Russie, en 1812, les Polonais crurent que leurs espérances allaient enfin se réaliser, et que leur royaume serait rétabli dans son antique splendeur. Tout ce qui pouvait porter les armes accourut sous les drapeaux de leurs trois chefs. L'armée portée d'abord à quatre-vingt-cinq mille hommes, devait doubler ses rangs en entrant dans la Lithuanie ; mais on la découragea en la morcelant et en la dispersant dans l'armée française. Zaïonczek n'eut sous ses ordres qu'une division. Blessé dans cette malheureuse campagne, il fut obligé de se retirer à Wilna, et d'y subir l'amputation d'une jambe. A l'arrivée des Russes, il fut fait prisonnier, et traité à Wilna, jusqu'à son rétablissement, avec beaucoup d'égards. Après le traité de Paris, l'empereur Alexandre donna l'ordre de réorga-

niser l'armée polonaise, dont il confia le commandement au grand-duc Constantin. Zaïonczek y fut appelé comme général d'infanterie. Bientôt la confiance du monarque lui ouvrit une nouvelle carrière. La partie de la Pologne échue à la Russie ayant été érigée en royaume, Alexandre lui donna une constitution ; et lorsqu'à la fin de 1815 ce prince vint visiter la capitale de son nouveau royaume, voulant augmenter sa popularité, il nomma Zaïonczek son lieutenant-général. Toute l'administration lui fut confiée ; et le grand-duc Constantin n'eut que le commandement de l'armée. Quand Alexandre ouvrit la diète de 1818, il dit, en parlant de Zaïonczek : « Un de vos plus dignes vété-» rans me représente parmi vous : » blanchi sous vos drapeaux, as-» socié constamment à vos succès » et à vos revers, il n'a cessé de » donner des preuves de son dévoue-» ment à la patrie. L'expérience a » complètement justifié mon choix. » Dès-lors Zaïonczek parut entièrement dévoué aux ordres et aux intérêts de la Russie ; et ses compatriotes eurent plus d'une fois à se plaindre de sa trop servile complaisance. « Ce général, a dit l'un d'eux, » était d'une bravoure à toute épreu-» ve : mais la réputation de ses ta-» lents militaires et diplomatiques a » toujours été équivoque ; et l'on ne » peut douter que sa capacité ne fût » bien loin d'égaler sa valeur. Ce-» pendant jamais on n'aurait osé » soupçonner son patriotisme, enco-» re moins son attachement aux » libertés, dont les Polonais ont été » de tout temps si jaloux. Dans plu-» sieurs circonstances, il donna mê-» me des preuves si éclatantes d'un » amour que l'on pourrait appeler » *exalté*, pour la cause de ces li-» bertés, qu'il fut, avec quelque » vraisemblance, soupçonné de par-» tager les principes des Jacobins » français. Mais, parvenu au pou-» voir qui avait été l'objet de son » ambition ; élevé à la dignité de » prince, avec le titre d'altesse, il » alla au-devant de toutes les mesu-» res, et sembla craindre de ne pas » vivre assez long-temps, de ne pou-» voir assez faire pour témoigner sa » profonde reconnaissance. Né altier, » hautain, il devint courtisan ; de » républicain qu'il avait été si long-» temps, il se fit l'instrument des » volontés les plus despotiques. La » liberté de la presse fut anéantie ; » des arrestations arbitraires furent » exécutées : enfin la guerre fut dé-» clarée à toutes les institutions li-» bérales de la Pologne. C'est dans » cet état de choses que la célèbre » diète de 1820 fut convoquée, et » que dès le commencement de la » session, cent dix-sept voix se dé-» clarèrent pour l'opposition dans la » chambre des nonces, qui n'en » comptait que trois pour l'adminis-» tration. L'opposition dans le sénat » ne fut pas moins imposante. La » diète rejeta le projet de la procé-» dure en matière criminelle, jus-» qu'à ce que l'on y eût fait entrer » l'institution du jury. Cette assem-» blée força le ministère à lui pré-» senter une loi sage sur l'expropria-» tion pour cause d'utilité publique, » moyennant indemnité préalable ; et » les chambres l'adoptèrent. Après » des séances très-orageuses, elles » rejetèrent un projet organique des-» tiné à anéantir toute responsa-» bilité des ministres, et votèrent » l'accusation de ceux qui avaient » signé l'ordonnance de la censure. » Mais ces chambres, bientôt dissou-

» tes, ne furent plus convoquées qu'au » bout de cinq ans ; et alors, par un » rescrit impérial russe, il leur fut » interdit de donner de la publicité à » leurs débats. » Zaïonczek fut ainsi, pendant dix ans, le témoin et l'instrument de toutes ces violences ; et, loin d'y montrer la moindre opposition, il ne cessa de les appuyer de tout son pouvoir jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 juillet 1826. Ce général, qui avait obtenu des distinctions et de grandes récompenses, avait encore su profiter de sa position pour agrandir sa fortune et celle des siens. Comme les plus furieux révolutionnaires de France, que l'on avait vus naguère se faire les apôtres du despotisme, devenir les instruments et les favoris de la plus excessive tyrannie qui ait pesé sur la France, Zaïonczek, comblé de tous les honneurs qu'il avait autrefois méprisés, contribua de tout son pouvoir à soumettre sa patrie à une puissance qu'il avait si long-temps combattue. Hautain envers ses inférieurs, rampant là où la fierté l'aurait ennobli, il fut, dans les dernières années de sa carrière, méprisé et renié par ses anciens amis et ses frères d'armes. Ses dépouilles mortelles furent déposées à Opatowek, petite ville que la Pologne lui avait donnée en récompense d'anciens services, et où, pendant son administration, il avait établi un des jardins les plus agréables et les plus richement ornés que l'on voie en Pologne. Il n'a point laissé de postérité ; et le titre de prince ne reposait que sur sa tête. Son épouse a obtenu de l'empereur Nicolas une pension considérable, que la Pologne acquitte. Il a été provisoirement remplacé dans la dignité de lieutenant-général par le comte Valentin Sobolewski. G—y.

ZAKRZEWSKI (Ignace Wyssygota), un des Polonais qui se distinguèrent en défendant l'indépendance de leur patrie, en 1794, était issu d'une ancienne famille de la Grande-Pologne. Petit-fils du palatin de Posen, il naquit en 1744, à Bialecz dans la Grande-Pologne, servit de bonne heure dans l'armée polonaise, et, après avoir rempli des fonctions administratives dans le palatinat de Posen, fut élu à plusieurs reprises nonce de la diète (député), et se fit remarquer à la session de *Quatre-Ans*, qui termina ses travaux par la constitution du 3 mai 1791. Le roi Stanislas-Auguste lui accorda, en récompense de son zèle, l'ordre de Saint-Stanislas et celui de l'Aigle-Blanc. La ville de Varsovie le nomma président de son corps municipal, et il en remplit les fonctions jusqu'au moment où la constitution du 3 mai fut renversée. L'insurrection de 1794 ayant éclaté, il fut de nouveau porté à cet emploi, et de plus mis à la tête du conseil provisoire du duché de Masowie. Lorsque l'acte d'insurrection fut dressé, et Kosciuszko créé commandant en chef des armées, il forma un conseil suprême de gouvernement, dont il nomma Zakrzewski membre, en lui confiant en outre le département des vivres et des munitions. L'échec que ce général éprouva à Szcrekociny le 6 juin ; celui qui le 10 du même mois força Zaïonczek à se retirer précipitamment de Chelm, et enfin la prise de Cracovie par les Prussiens, produisirent dans la ville de Varsovie des troubles funestes. La populace égarée parcourut les rues en poussant des cris furieux ; elle dressait des potences en plusieurs endroits ; et comme cela s'était fait en France un peu moins de deux ans

auparavant, dans une circonstance à-peu-près semblable, les prisons furent forcées, et les prisonniers massacrés. Les autorités, plus fermes et plus loyales que celles de Paris, déployèrent autant de zèle que de fermeté; et le désordre cessa. Kosciuszko témoigna son indignation dans une proclamation énergique; les auteurs de la révolte, arrêtés et convaincus, expièrent leur crime sur l'échafaud. Dans cette occasion si délicate et si difficile, Zakrzewski déploya un courage et un zèle au-dessus de tout éloge. Heureusement il arriva à temps dans une rue qui était extrêmement agitée; les brigands ayant saisi Moszynski, grand-maréchal de la couronne, allaient l'élever à la potence qu'ils venaient de dresser, lorsque Zakrzewski l'arracha de leurs mains. Bientôt après le faubourg de Praga fut enlevé, et Varsovie capitula. Zakrzewski suivit l'armée qui se dirigeait sur Drzewica; mais cette armée fut promptement dissoute, et comme il tâchait de gagner la Gallicie, les Autrichiens l'arrêtèrent à Sandomir, et le livrèrent aux Russes. Conduit à Pétersbourg, avec plusieurs de ses compatriotes, il expia, dans une dure captivité, son dévouement à la cause de l'indépendance, et ne fut mis en liberté qu'à l'avénement de Paul Ier. Revenu alors dans sa patrie, il y vécut retiré, et mourut au mois de février 1802, à Zeléchow en Gallicie, dans un de ses domaines. G—y.

ZALASZOWSKI (Nicolas), archidiacre de Posen, a publié un traité sur la jurisprudence polonaise, comparée avec le droit romain, le droit canon, les lois saxonnes, et expliquée par l'histoire, sous ce titre: *Jus regni Poloniæ*, Posen, 1699-1702, en 2 vol. in-fol. Les Jésuites en donnèrent une seconde édition, à leur imprimerie de Varsovie, 1741, 2 vol. in-fol. Dans le premier volume l'auteur traite les matières qui ont rapport au droit public, et dans le second celles qui appartiennent au droit privé. Il suit l'ordre des Institutes de Justinien. On a publié, après sa mort: *De potestate capituli, sede vacante*, Posen, 1706, in-4°. G-y.

ZALEUCUS, législateur des Locriens Épizéphyriens, fut, selon Diodore et Diogène Laërce, disciple de Pythagore, ainsi que Charondas; mais, d'après l'opinion des critiques les plus éclairés, entre autres, de Sainte-Croix, suivi par Barthélemy et par Clavier, Zaleucus et Charondas sont bien antérieurs au fondateur de la secte italique. Parmi les anciens, Timée de Locres niait l'existence de Zaleucus, et Cicéron n'osait décider la question. Dans son traité *Des lois* (liv. II, ch. 6), il s'exprime ainsi à ce sujet: « Oui, mais » Théophraste n'est pas, à mon avis, » une autorité inférieure (à celle de » Timée): beaucoup même la trou- » vent plus respectable, et les con- » citoyens de Zaleucus, mes clients » les Locriens, conservent sa mé- » moire. Après tout, qu'il ait existé » ou non, peu importe ici: nous sui- » vons la tradition. » Éphore, cité par Strabon, prétendait que les lois données sous le nom de Zaleucus n'étaient qu'un ramas des usages de Crète, de ceux de Sparte, et des décisions de l'Aréopage. Quoi qu'il en soit, voici ce que l'on rapporte de plus plausible sur ce législateur. Il naquit vers l'an 700 avant J.-C., un siècle avant Pythagore. Si l'on en croit Aristote (1), les Locriens ne formaient dans l'ori-

(1) Cité par le scholiaste de Pindare. Aristote,

gine qu'une société de brigands et de pirates. Fatigués de leurs propres excès, ils ne savaient à qui s'adresser pour trouver de bonnes lois que l'oracle d'Apollon leur avait ordonné d'établir parmi eux, lorsqu'un pasteur, nommé Zaleucus, offrit de les leur donner telles que Minerve les lui avait révélées. On accepta son offre: on le choisit pour législateur; et il fallut commencer par l'affranchir, parce qu'il était esclave. Ce récit a tous les caractères d'une fable; mais que des contes de ce genre se rattachent à la législation de Zaleucus, cela fournit sans doute une preuve de plus de la haute antiquité où il a vécu. Le récit de Diodore paraît plus vraisemblable : selon lui, Zaleucus, illustre par sa naissance, révéré pour sa vertu, se trouva tout naturellement appelé à devenir le législateur de sa patrie. A la tête de son code, il mit une suite de maximes qu'on peut regarder comme les fondements de la morale : car, dans ces temps reculés, la législation réglait les sentiments, les croyances et les pensées, aussi bien que les actes extérieurs. Ce préambule nous a été conservé, en substance par Diodore de Sicile, et par Stobée textuellement, à la différence près de quelques locutions antiques. Zaleucus, selon la remarque de Strabon, fut le premier qui donna des lois écrites : et c'est encore une preuve que ce législateur fut antérieur, non-seulement à Pythagore, mais même à Solon, qui, comme nous l'apprend Plutarque (*In Solon.*), écrivit sa législation, et la fit transcrire sur des rouleaux de bois. On conçoit la plus haute idée des sentiments religieux du sage de Locres en lisant ce préambule : on y voit briller le spiritualisme le plus pur, et c'est sans doute ce qui a fait prendre Zaleucus par tant d'auteurs pour un pythagoricien. « Tout citoyen, disait-il, doit » être persuadé de l'existence des » dieux. L'ordre et la beauté de l'u- » nivers le convaincront aisément » que le monde n'est pas l'effet du » hasard, ni l'ouvrage de la main » des hommes. Il faut adorer les » dieux, parce qu'ils sont les auteurs » des vrais biens. Il faut préparer et » disposer son cœur de manière qu'il » soit exempt de toutes sortes de » souillures; car la divinité n'est » point honorée par l'hommage du » méchant; elle n'est point flattée » des sacrifices pompeux et de ma- » gnifiques offrandes : on ne peut lui » plaire que par de bonnes œuvres.... » Or, parmi les habitants de cette » ville, s'il s'en trouve qui ne goûtent » pas ces vérités, et qui se sentent » portés au mal, je ne peux trop les » avertir de se souvenir des dieux, » de leur justice inaltérable, et des » châtiments qu'elle réserve aux mé- » chants : qu'ils aient toujours de- » vant les yeux le moment qui doit » terminer leur vie, moment où l'on » se rappelle avec tant de regrets et » de remords, et le mal que l'on a » fait, et le bien qu'on aurait pu fai- » re. » Voltaire, dans son introduction de l'*Essai sur les mœurs*, dit avec justice qu'il n'y a « rien dans » l'antiquité qu'on puisse préférer à » ce morceau simple et sublime, dic- » té par la raison et par la vertu, » dépouillé d'enthousiasme et de ces » figures gigantesques que le bon » sens désavoue. » Barbeyrac et d'autres incrédules n'ont pas hésité à placer la morale de Zaleucus sur la même ligne que celle de Jésus-Christ. Après avoir ainsi, à

dans le livre II de *Politique*, fait de Zaleucus un disciple de Thalès,

l'exemple de Charondas, étendu jusqu'au fond des cœurs l'autorité du législateur, et fondé, sur la religion, la prospérité de l'état et le bonheur du citoyen, Zaleucus entrait dans le détail des devoirs de la société. « Respectez, dit-il, vos parents, vos » lois, vos magistrats : chérissez votre patrie, n'en desirez pas d'autre, ce desir serait un commencement de trahison. Ne dites du mal de personne : c'est aux gardiens des lois à veiller sur les coupables; mais, avant de punir, ils doivent tenter de les ramener par leurs conseils. » Il défendait surtout à ses concitoyens de se livrer à des inimitiés irréconciliables : il voulait au contraire que les différends qui s'élevaient entre eux ne fussent qu'un passage à une réconciliation sincère et durable. Celui qui n'était pas pénétré de ces sentiments, devait, selon lui, être regardé comme un sauvage au milieu d'une ville policée. Aux magistrats, il prescrivait de ne montrer ni hauteur ni orgueil, et de ne se souvenir en prononçant leurs arrêts, ni de leurs liaisons, ni de leurs haines particulières. Toutes ses lois, selon Diodore, portaient l'empreinte de la plus haute sagacité. Tandis que d'autres législateurs avaient attaché des châtiments à certaines fautes contre les mœurs, Zaleucus trouva le secret de réprimer les infractions de ce genre, en paraissant les autoriser, mais à des conditions qui en faisaient ressortir toute l'infamie. Ainsi, une femme ne pouvait se faire accompagner par plus de deux servantes, à moins qu'elle ne fût ivre; les courtisanes seules avaient le droit de porter des bijoux en or et des robes brodées; il n'était permis à un citoyen de se montrer vêtu de certaines étoffes recherchées, qu'alors qu'il fréquentait des lieux de prostitution. De telles lois furent long-temps la sauvegarde des mœurs; car personne ne voulait s'exposer au mépris et à la risée publique, en usant d'un privilége qui n'était dévolu qu'à des habitudes ou à des professions infâmes. Ceux même qui avaient le cœur dépravé respectaient au moins la décence. Une autre loi somptuaire de Zaleucus, citée par Athénée (*livre x*), et par Élien (*Hist. diverses*, liv. II, ch. 37), paraît empreinte de toute la barbarie des vieux âges : elle portait que si un malade buvait du vin pur, sans que les médecins l'eussent ordonné, et qu'il revînt en santé, il subirait la peine de mort, pour avoir pris une boisson qui ne lui avait pas été prescrite. Le législateur de Locres est-il réellement l'auteur d'une disposition aussi absurde? on aura peine à le croire, bien que le savant Heyne admette l'existence de cette loi, sans même la désapprouver. On doit également reléguer au nombre des imputations fausses une autre prétendue loi de Zaleucus, rapportée par Plutarque dans le Traité de la *Curiosité*, et qui condamnait à l'amende tout voyageur qui, en rentrant dans ses foyers, demandait *qu'y a-t-il de nouveau?* Il est certain que Zaleucus laissa des réglements très-sages sur les contrats et sur toutes les matières susceptibles de contestations judiciaires. Convaincu qu'on ne doit toucher aux lois existantes qu'avec la plus grande circonspection, et seulement dans le cas d'extrême nécessité, il fit, pour prévenir cet abus, une loi qui paraît cruelle, mais qui fut efficace, puisque pendant deux siècles il ne fut fait qu'un seul changement à son code. Tout citoyen qui propo-

sait d'en abolir ou d'en modifier quelque disposition, devait se présenter devant l'assemblée du peuple avec une corde autour du cou, et il était pendu à l'instant, si la proposition était rejetée. Il était défendu de fausser ou d'éluder la loi à force d'interprétations. Le magistrat qui était accusé de ce délit comparaissait avec son accusateur devant un tribunal composé de mille juges : tous deux avaient la corde au cou, et la mort était la peine de celui dont l'interprétation était rejetée. Cette manière expéditive de punir les auteurs de propositions intempestives ou funestes était assez d'usage dans les villes de la Grande-Grèce et de la Sicile ; on en trouve même des exemples dans l'histoire d'Athènes (*Voy.* Solon). On voit dans Polybe quelques traces de la constitution de Locres. Elle était aristocratique : l'administration se concentrait entre les mains de cent familles. Le magistrat suprême se nommait *Cosmopolis*. Le sénat ou conseil de la nation était composé de mille membres investis du pouvoir législatif. Le maintien des lois était confié à des magistrats spéciaux appelés *gardiens des lois*. Par le bienfait de cette constitution, attribuée à Zaleucus, la ville de Locres, sans égaler en richesses Crotone, Tarente ou Sybaris, se distinguait par les bonnes mœurs, et par l'humeur paisible de ses habitants, qui vivaient fiers et satisfaits de leurs institutions. Cette heureuse cité se maintint dans cet état prospère jusqu'au temps de Denys-le-Jeune, tyran de Syracuse (l'an 356 avant J.-C.). Zaleucus a mérité d'être mis au nombre des législateurs à qui leurs propres lois ont été funestes. Il avait ordonné que l'adultère aurait les yeux crevés. Son fils fut convaincu de ce crime. Le peuple voulait lui faire grâce : Zaleucus s'y opposa ; mais, à-la-fois bon père et magistrat intègre, il se fit arracher un œil pour ne laisser subir à son fils que la moitié de la peine que celui-ci avait méritée. Zaleucus, selon Suidas, mourut en combattant pour sa patrie. Plusieurs de ses lois ont été attribuées à Charondas, et l'on a de même attribué les institutions de Charondas à Zaleucus. D'après les auteurs qui supposent que ces deux sages furent des pythagoriciens, l'un et l'autre firent fleurir dans Locres et dans Thurium les institutions du chef de leur école, soixante ans après sa mort, vers l'an 450 avant J.-C. Mais au bout de quarante ans une nouvelle persécution s'éleva contre leur secte, qui fut sans retour bannie de l'Italie : ce fut là, selon l'historien Gillies, l'unique cause de la décadence des villes de la Grande-Grèce. Cette opinion ne semble fondée ni sur la chronologie, ni sur le témoignage des plus graves auteurs, entre autres, de Polybe (*V.* les articles Charondas, Pythagore) (2).

D—r—r.

ZALKIND-HOURWITZ, Juif de Pologne, naquit à Lemlin dans la Lithuanie, vers 1740, au milieu de la population juive qui est si nombreuse, si misérable et si ignorante dans cette contrée. Doué d'une grande sagacité naturelle, et surtout dévoré du desir de s'instruire, il quitta sa patrie peu de temps avant la révolution, passa par Berlin, où il fut accueilli par le célèbre Mendelssohn, et vint ensuite à Nanci, à Metz et à Strasbourg, où d'autres Juifs ins-

(2) On peut consulter les dissertations de Sainte-Croix sur Zaleucus et sur Charondas, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, et les *Opuscules* de Heyne, tom. II.

truits et considérés le reçurent aussi avec empressement, malgré la bizarrerie de ses formes et de son éducation. Enfin, il vint à Paris, où il se fixa, trouvant ses moyens d'existence dans l'appui de quelques-uns de ses plus riches coreligionnaires, et en faisant le commerce de vieux habits, qu'on le voyait colporter pendant le jour dans les rues, tandis que, durant la nuit, à la lueur d'une lampe et dans un chétif réduit, il se livrait à ses études habituelles. La langue française lui devint bientôt familière, et il s'était déjà fait connaître, dans les journaux, par quelques articles qui portaient un caractère caustique et original, et apprenaient quelquefois des faits curieux, lorsqu'une circonstance importante lui donna l'occasion d'exercer son esprit sur un sujet qu'il devait se trouver naturellement appelé à traiter. L'académie de Metz, suivant l'impulsion de cette époque (1790), proposa pour sujet de prix un ouvrage sur la régénération politique des Juifs. Les concurrents furent nombreux. Trois d'entre eux remportèrent le prix. Le premier fut M. Grégoire, alors curé d'Embermesnil en Lorraine; le second, Thierry, avocat au parlement de Metz; et le troisième, Zalkind-Hourwitz, dont le Mémoire se distinguait par de l'esprit, de l'originalité, un savoir profond et une philosophie dubitative, et presque toujours impartiale. On parla alors beaucoup du Juif polonais. Mirabeau le cita dans ses écrits, et Clermont-Tonnerre, l'un des membres de l'assemblée constituante qui contribuèrent le plus à l'affranchissement politique des Israélites, dit, au sujet de ce concours, « que l'abbé » Grégoire avait parlé en ecclésias- » tique; l'avocat en juif, n'abondant que dans sa propre cause; et que » le Juif polonais seul avait parlé » en philosophe. » Ce fut le moment le plus remarquable de la carrière de cet homme extraordinaire. Il fut ensuite attaché à la conservation des manuscrits orientaux de la bibliothèque nationale, travailla quelque temps à la feuille rédigée par Gorsas, et suivit la route politique de ce malheureux Girondin. Un écrit qu'il publia sous le titre de *Polygraphe*, eut quelque succès. Il publia aussi différents projets ingénieux ou bizarres, sur la classification et la dénomination des quartiers de Paris, qu'il voulait diviser et désigner de manière à servir d'instruction populaire pour l'histoire et la géographie. Enfin les journaux donnèrent souvent de lui des articles, où l'originalité et le desir d'être remarqué l'emportaient presque toujours sur la profondeur et l'utilité. Lorsque l'assemblée des Israélites fut convoquée en 1806, on parla d'y appeler Zalkind-Hourwitz; mais sa position et son extérieur misérables ne permirent pas de l'y admettre. Il fut cependant consulté utilement par la commission qui prépara les décisions du sanhédrin. Il continua ses travaux et sa manière de vivre jusqu'à l'année 1810, où il mourut subitement dans sa chambre. Beaucoup de ses coreligionnaires assistèrent à son convoi funèbre. M. Lazare, membre de l'asemblée israélite de 1807, qui était alors membre du consistoire central, prononça son éloge. B—RR.

ZALLINGER (Jean-Baptiste de Thurn), jésuite, professeur de philosophie au lycée d'Inspruck, naquit à Botzen, dans le Tyrol, le 16 août 1731, et s'adonna particulièrement à l'étude de la botanique. Il remplissait, en 1773, la chaire de physi-

que au collége de Deux-Ponts, et il devint plus tard professeur d'histoire naturelle à l'académie de la même ville. Il se démit de cette place au bout de quelques années, et se retira dans sa patrie, où il mourut le 11 juillet 1785. On a de lui : I. *Conspectus assertionum ex universâ philosophiâ tàm theoreticâ quàm practicâ*, Trente, 1766, in-4°. II. *De ortu frugum ex mechanismo plantarum*, Deux-Ponts, 1769, in-4°. III. *De viribus corporum*, Inspruck, 1769, in-4°. IV. *De incremento frugum*, ibid., 1771, in-4°. V. *De morbis plantarum cognoscendis et curandis dissertatio ex phænomenis deducta*, ibidem, 1773, in-4°. VI. *Sur les moyens les plus prompts et les plus efficaces d'améliorer, dans le Tyrol, l'état de l'agriculture* (allem.), Inspruck, 1769, in-8°. Cette pièce fut couronnée par l'académie d'Inspruck. G—y.

ZALLINGER (Jacques-Antoine), de la même famille que le précédent, né à Botzen en 1735, entra dans la société de Jésus, et professa le droit canon et la physique à l'université de Dillingen. Il fut ensuite recteur du lycée Saint-Sauveur à Augsbourg, où il mourut vers 1802. Nous avons de lui : I. *De lege gravitatis universalis; cum brevissculâ theoriâ de sectione coni, potissimùm ellipticâ*, Munich, 1769, in-4°. II. *De analysi moralium argumentorum in philosophiâ theoreticâ*, Dillingen, 1771, in-4°. III. *De expositione physicâ demonstrationum mathematicarum*, ibid., 1772, in-4°. IV. *Interpretatio naturæ, seu Philosophia Newtoniana methodo exposita*, Augsbourg, 1773 à 1775, 3 vol. in-8°. V. *Bern. Zamagnæ Echo*, Dillingen, 1773, in-8°. VI. *Institutiones juris naturalis et ecclesiastici publici*, Augsbourg, 1784, in-8°. VII. *De usu et systematicâ deductione juris naturalis ecclesiastici publici*, ibid., 1784, in-8°. VIII. *Reflexions historiques sur le congrès d'Ems, sur ses résultats et la nonciature de Cologne* (all.), Francfort et Leipzig, 1787, in-8°. IX. *Institutionum juris ecclesiastici publici et privati liber subsidiarius et isagogicus*, Augsbourg, 1791, in-8°. X. *Disquisitionum philosophiæ Kantianæ libri duo, quorum primus criticen rationis purè, alter sic dictam fundationem metaphysices morum, examinat*, ibid., 1799, in-8°. G—y.

ZALLINGER (François Séraphin de Thurn), jésuite, de la même famille que les précédents, naquit à Botzen le 14 février 1743, fut professeur de philosophie et de physique au lycée d'Inspruck, et mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle. Considéré comme l'un des plus habiles physiciens de son temps, il a publié divers écrits estimés sur cette science : I. *De generali et absolutâ virium mechanicarum mensurâ*, Inspruck, 1777, in-8°. II. *Sur les causes des inondations dans le Tyrol* (all.), ib., 1779, in-8°. III. *Sur l'électricité dans certains corps que l'on a découverts dans le Tyrol* (all.), ibid., 1779, in-8°. IV. *Sur la chaleur respective des différentes contrées* (all.), ibid., 1787, in-8°. V. *Sur le mouvement oblique des corps produit par des forces qui agissent selon la ligne parallèle* (all.), Munich, 1788. VI. *Sur le perfectionnement des cartes particulières de géographie* (all.), ibid. VII. *Plan d'une nouvelle roue hydraulique* (all.), ibid. G—y.

ZALLWEIN (Grégoire), savant bénédictin, professeur de droit canon à Salzbourg, conseiller ecclésiastique de l'archevêché, naquit le 20 octobre 1712, à Oberwichtach, dans l'Oberpfaltz, ou Haut-Palatinat. En 1744, il était prieur de l'abbaye bénédictine de Weissbrunn en Bavière, où il avait fait ses vœux en 1733. A cette époque le prince-évêque de Gurk en Carinthie, avait érigé pour son jeune clergé un séminaire à Strasbourg, sur le Gurk; comme il avait connu Zallwein, pendant que celui-ci étudiait à Salzbourg, il le demanda à ses supérieurs, pour lui confier la direction de ce nouvel établissement. Zallwein y enseigna pendant cinq ans la théologie, l'histoire ecclésiastique, le droit canon; et en 1749 il quitta son séminaire pour se rendre à Salzbourg, où il venait d'être nommé docteur en droit et professeur de droit canon, avec le titre de conseiller ecclésiastique du diocèse. Avec lui commença à l'université de Salzbourg une nouvelle époque pour le droit canon. Ses prédécesseurs s'étaient contentés de copier les décrétales, dans lesquelles ils renfermaient toute la science du droit ecclésiastique. Zallwein voulut puiser aux sources; prenant l'histoire en main, il consulta avec soin les décisions des souverains pontifes, celles des archevêques et des princes, afin de pouvoir indiquer les limites qui séparent leur autorité respective. Ses recherches sur le droit public d'Allemagne et sur le droit particulier du diocèse de Salzbourg lui donnèrent ce grand avantage; il savait répandre sur ses leçons tant d'attraits et un si vif intérêt, que pour avoir le bonheur de l'entendre, on accourait de toutes les parties de l'Allemagne et de l'Italie. On a reproché à ses écrits quelques contradictions; cela se conçoit, cet auteur qui n'avait devant lui point de guide, s'était lui-même tracé sa marche et sa méthode. Après avoir, pendant dix ans, occupé avec la plus haute distinction la chaire du droit canon, il fut élu recteur de l'université de Salzbourg, le 2 avril 1759. Il protégea les bonnes études pendant les sept années de son administration; encourageant par des secours pécuniaires les pauvres étudiants dans lesquels il remarquait des dispositions; il était inexorable pour les paresseux. Ce professeur mourut le 9 août 1766, après avoir publié: I. *Fontes originarii juris canonici, adjunctâ historiâ ejusdem juris per priora quatuor ecclesiæ sæcula*, Salzbourg, 1752-55, 4 vol. in-4°. II. *Dissertatio de statu ecclesiæ*, ibid., 1755, in-4°. III. *Dissertatio de jure ecclesiastico particulari Germaniæ*, ibid., 1755, in-4°. IV. *Dissertatio de collectionibus juris ecclesiastici antiqui et novi*, ibid., 1759-60, 4 vol. in-4°. V. *Principia juris ecclesiastici universalis et particularis Germaniæ*, Augsbourg, 1763, 4 vol. in-4°.; ibid., 1781, 2e édit., augmentée de la Vie de l'auteur. *V.* la *Nova bibliotheca ecclesiastica Friburgensis*, VI, 444. G—Y.

ZALUSKI (André-Chrysostôme), grand-chancelier de Pologne, né, en 1655, de l'une des plus anciennes familles de ce royaume, avait pour père Alexandre Zaluski, palatin de Rawa. Son éducation fut extrêmement soignée; et, après avoir étudié en Pologne, il alla se perfectionner aux écoles de Vienne et de Gratz, parcourut les Pays-Bas, la France, l'Italie, et revint dans sa patrie vers 1673. Nommé, l'année suivante, cha-

nome de Cracovie, il joignit bientôt à cette dignité ecclésiastique le titre plus important d'envoyé de la cour de Pologne en Portugal, en Espagne et en France. L'habileté qu'il déploya dans ces missions lui valut, à son retour, l'abbaye de Wachocz et la place de chancelier de l'archevêque de Gnesne, qu'il quitta bientôt pour celle de chancelier de la couronne. Il ne tarda pas à obtenir les honneurs de la mitre, et fut successivement nommé évêque de Kiow (1679), de Czernichow (1684), de Ploczka (1691) et de Warmie (1699). Cependant son existence à la cour n'était pas sans désagréments; et, entre autres causes de dégoût, le caractère défiant, versatile et acariâtre de la reine le tourmentait au point, qu'en 1687 il avait résigné sa charge, et quitté la capitale, pour ne jamais y reparaître. Mais à peine son absence était venue à la connaissance de la reine, que cette princesse le fit solliciter de revenir, et mit en œuvre jusqu'à l'autorité de son mari pour le forcer à reprendre ses fonctions. L'intercession du monarque triompha enfin de la résistance de l'évêque. La mort de Jean Sobieski ne porta aucune atteinte au crédit du chancelier. Toutefois la guerre qui commença peu après, l'empêcha de jouir tranquillement de sa dignité. L'invasion des Suédois força Frédéric-Auguste à reprendre la route de ses états héréditaires; et, tandis que Charles XII vainqueur faisait élire Stanislas, l'évêque de Warmie suivait à Dresde le monarque déchu. Dans la suite cependant, il fut soupçonné d'avoir trahi le parti de son souverain; mais son innocence fut reconnue, et le pape ne craignit point de l'envoyer en Pologne. Zaluski n'y fit qu'une courte apparition, et se tint presque constamment à Breslau ou en Prusse, d'où il résistait également aux menaces et aux sollicitations du nouveau roi de Pologne, que dans sa correspondance il traite d'intrus et d'usurpateur. Ce fut en vain que Stanislas lui offrit l'archevêché de Gnesne s'il voulait revenir en Pologne. Cependant Zaluski fut forcé, sinon de reparaître, du moins de remettre le sceau de la couronne entre les mains du palatin Jablonowski. La bataille de Pultava, en détruisant subitement l'édifice fragile improvisé par la bravoure fantasque de Charles XII, et en rendant la Pologne à l'électeur de Saxe, remit aussi Zaluski en possession de son évêché et du sceau. Il s'adjoignit alors, comme coadjuteur, le cardinal de Saxe-Zeitz. Il songeait même à résigner l'épiscopat, ainsi que la place éminente qu'il occupait dans le ministère, et à ne se réserver qu'une pension avec laquelle il irait finir ses jours dans l'ombre d'un cloître, quand il mourut, le 1er. mai 1711, à Buttstadt. On a de cet homme d'état beaucoup de Lettres, qui ont été imprimées sous le titre d'*Epistolæ historicæ familiares*, Brunsberg, 1709, 1710, 1711, 6 volumes in-fol. C'est un recueil précieux pour l'histoire de Pologne. Quelques-unes ont été publiées séparément. De nombreuses réclamations s'élevèrent contre cet ouvrage. L'auteur a laissé des manuscrits qui répondent à la plus grande partie. On a encore de lui: I. *Discours tenus dans les conseils d'état et dans les diètes, par And.-Chrys. Zaluski, évêque de Kiow, de Czernichow, et prélat de Wachoski*, Lemberg, 1689, in-4°. II. *Conciones collectæ cum additamen-*

tis ad primam editionem varsaviensem, Kalisch et Varsovie, 1696 et 1730. III. *Orationes in consiliis et comitiis post primam Olivensem et alteram Kalischiensem editionem cum additamentis*, Kalisch, 1718, troisième édition. P—ot.

ZALUSKI (André-Stanislas Kostka), neveu du précédent, et comme lui grand-chancelier de Pologne, était le fils aîné d'Alexandre-Joseph et de Thérèse Potkanska. Son oncle, André-Chrysostôme, le prit sous sa direction, et dès l'âge de neuf ans le jeune Stanislas l'accompagnait aux diètes. A l'âge de treize ans, il fut nommé chanoine de Cracovie, et doyen de la collégiale de Pultusk. Il n'en avait que seize, lorsque le roi Auguste II lui confia la prevôté de Plock et la principauté de Siélun, qui était devenue vacante par la mort de son oncle, Martin Zaluski. La guerre et les troubles qui agitèrent la Pologne le forcèrent de se retirer à Dantzig, où il prit des leçons de mathématiques, près du célèbre Paulus Pater. Il fit ensuite avec son frère, Joseph-André, un voyage en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie. Les deux frères, qu'accompagnaient de si honorables souvenirs et de si hautes espérances, furent partout reçus avec bienveillance et distinction; à Munich, par l'électeur Maximilien et par son épouse la princesse Thérèse-Cunégonde, fille du grand Sobieski, et proche parente des deux voyageurs; à Vienne, par l'empereur Charles VI; à Paris, par le jeune roi Louis XV, par le régent et par le cardinal de Polignac, qui, pendant son ambassade en Pologne, avait eu des liaisons intimes avec l'oncle des deux Zaluski; enfin, par le pape Clément XI, à Rome, où ils passaient ordinairement leur temps dans la bibliothèque du Vatican et dans les autres grands établissements qui y abondent. L'aîné soutint dans le collége de la *Sapience*, sur les prérogatives du Saint-Siége, une thèse en présence de plusieurs cardinaux et prélats qui lui donnèrent le bonnet de docteur. Après son retour à Varsovie, il s'exerça dans le ministère de la prédication et dans les autres fonctions ecclésiastiques. Ayant été envoyé vers Auguste II, avec une députation des tribunaux, il plut tellement au monarque, que la place de vice-chancelier du royaume, et l'évêché de Plock étant venus à vaquer, il lui laissa le choix entre ces deux hautes dignités. Zaluski choisit l'évêché, et, sur les instances du roi, le pape lui accorda dispense d'âge. Peu après, il fut nommé président de la chambre des comptes à Radom, et la diète lui donna la présidence de deux commissions chargées d'examiner les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des finances. Enfin, Auguste II l'éleva à la dignité de grand-chancelier de la couronne, en y mettant la condition de changer son évêché de Plock contre celui de Luczkow en Russie; mais le prince mourut en 1733, sans avoir terminé ces arrangements. La Pologne s'étant divisée sur le choix de son roi, Zaluski prit le parti de Stanislas, et il se rendit avec lui à Dantzig. Il était, avec le primat, le seul sénateur ecclésiastique qui assistât aux conseils de ce malheureux prince. Stanislas ayant secrètement quitté Dantzig, et les Russes ayant pris cette ville, Zaluski, à l'exemple de quelques autres magnats, souscrivit l'acte de soumission qui leur fut présenté, et par lequel il renonça à toute liaison avec Sta-

nislas, reconnaissant Auguste III pour son roi légitime. Sa soumission fut sincère, et il resta tellement attaché au nouveau roi, qu'il passait pour avoir toute sa confiance. Il ne le quittait point dans ses voyages en Saxe, en Pologne; il assistait à ses conseils intimes, et en 1735, après l'assemblée générale, appelée la *diète de pacification*, il fut définitivement nommé grand-chancelier de la couronne. Le 3 août 1738, il reçut l'ordre de l'Aigle-Blanc, avec deux domaines très-riches, celui du *Paradis* en Grande-Pologne, et celui de *Czerwié* en Masovie. Au mois de février 1739, il passa de l'évêché de Luczkow à celui de Culm en Poméranie, et au mois d'avril 1746, après la mort du cardinal Lipski, il eut l'évêché de Cracovie, avec le duché de Siewers qui alors était attaché à ce siége épiscopal. Il annonça sa nomination au clergé et aux fidèles de son nouveau diocèse, en exprimant le plus vif desir de pouvoir bientôt résigner la charge de grand-chancelier. Ce moment étant arrivé, le conseil d'état vint lui témoigner ses regrets, et lui dit entre autres choses : « Vous avez pendant dix » ans conduit, avec autant de sagesse » que de dévouement, les grandes af- » faires de l'état; vous avez vous- » même rédigé les lettres adressées » aux rois, princes et états étran- » gers; vous n'avez rien signé sans le » lire attentivement, et nous défions » de citer aucune circonstance où » vous ayiez employé le sceau de la » couronne pour vos intérêts ou pour » ceux de votre famille. » Zaluski entra aussitôt dans ses nouvelles fonctions, et depuis ce moment il ne s'occupa plus que de ses devoirs épiscopaux; il faisait lui-même la visite des églises et des paroisses de son diocèse. Il y tint, ainsi qu'il avait fait dans ceux de Plock et de Culm, des synodes où il s'occupait de tout ce qui avait rapport aux besoins de la foi, des mœurs et de la discipline. Comme évêque de Plock, il avait publié dans l'église des Jésuites à Varsovie, en présence du roi Auguste II, la bulle par laquelle le pape Benoît XIII mettait au nombre des saints, Stanislas Kostka, qui était de la famille des Zaluski. En 1753, il célébra le cinquième jubilé de la canonisation de saint Stanislas, évêque de Cracovie, que le pape Innocent IV avait mis au nombre des saints, en 1253, cinq cents ans auparavant. Zaluski avait assisté dans ses derniers moments Jacq.-Louis Sobieski, son proche parent. En mourant, ce prince et sa fille Caroline, duchesse de Bouillon, qui suivit son père de très-près, le nommèrent leur exécuteur testamentaire, en lui léguant la bibliothèque royale des Sobieski. Comme évêque de Cracovie, il annonça à la nation polonaise la bulle pour le jubilé de 1750. Pendant tout le temps que dura cette pieuse solennité, il était sans cesse à l'église, occupé à prêcher, à entendre les confessions, à distribuer l'eucharistie, et à présider les repas qu'il donnait tous les jours aux pauvres avec une libéralité sans exemple. Afin d'immortaliser cette bienfaisance digne des temps apostoliques, on fit graver la représentation d'un de ces repas, et la gravure fut aussitôt répandue dans tout le royaume. Comme évêque de Plock, il avait établi dans sa résidence de Pultusk un séminaire qu'il dota, et où il érigea les chaires nécessaires pour l'instruction des jeunes clercs. Il voulut ériger à Varsovie une école ou plutôt une académie pour l'instruction des

jeunes nobles polonais. Son plan ayant éprouvé des difficultés, il fit accorder aux PP. Piaristes et aux Théatins de Varsovie les priviléges nécessaires et les moyens d'ériger un collége pour la noblesse polonaise. Par ses libéralités il encouragea les savants, et c'est à lui que nous devons le *Jus publicum regni poloni*, et quelques autres ouvrages du savant Lengwich. Dès qu'il fut évêque de Cracovie, il ouvrit au public la bibliothèque qu'il avait rassemblée avec son frère Joseph-André (*Voy.* l'article suivant), et portée jusqu'au nombre de deux cent mille volumes. Il établit, aussi de concert avec ce digne frère, des prix d'éloquence et de poésie. En sa qualité de chancelier perpétuel de l'université de Cracovie, il s'occupait avec le plus noble dévouement de cet établissement et de sa prospérité. Il assistait souvent aux actes publics, et il donnait lui-même le bonnet de docteur à ceux qui s'étaient distingués par leurs connaissances et leur bonne conduite. Les savants de toutes les contrées lui écrivaient, et il trouvait des moments pour suivre cette correspondance littéraire. Wolff lui dédia la seconde partie de sa *Philosophia moralis seu Ethica*; et Zaluski ayant répondu de sa main à la dédicace flatteuse que ce savant lui avait adressée, Wolff lui dédia encore la troisième partie. Les renseignements qu'il avait recueillis sur l'état de la Pologne lui avaient fait connaître une des grandes plaies du royaume, les usures que les Juifs exercent envers les habitants. Dans toutes les diètes, il fit sur cet objet de vives représentations; il proposa les moyens de remédier au mal, et, comme vice-chancelier, ne négligea rien de ce qui était en son pouvoir. Il mourut à Cracovie, le 16 décembre 1758, après avoir légué par son testament quarante-cinq mille florins, avec deux palais, à la bibliothèque de l'université de Varsovie. G—y.

ZALUSKI (Joseph-André), frère du précédent, naquit en 1701, et montra, dès son bas âge, les plus heureuses dispositions pour les sciences, les lettres, et surtout une insatiable avidité pour les livres. Il devint évêque de Kiow et référendaire de la couronne. Il employa dès-lors, pour augmenter sa bibliothèque, tout l'argent dont il put disposer. Appuyé par son frère, il avait réussi à la porter à deux cent mille volumes (1), parmi lesquels on trouvait vingt mille ouvrages de littérature polonaise. En 1745, les fondateurs de ce bel établissement l'ouvrirent au public. « Joseph-André était si zélé pour son agrandissement, dit Bentkowski, qu'afin de pouvoir en soutenir les frais et l'enrichir, il prenait sur son nécessaire; n'ayant fait à midi qu'un repas frugal, il ne mangeait pour son souper qu'un *morceau de pain avec du fromage.* » La Pologne n'en profita que jusqu'en 1795. Alors les Russes s'étant emparés de Varsovie, l'ordre fut donné d'envoyer la bibliothèque de Zaluski à Pétersbourg. Les livres furent jetés sans précaution dans de mauvaises charrettes, et, quand il en tombait, les Cosaques, chargés d'accompagner ce précieux convoi, s'en servaient pour *allumer leurs pipes*. Zaluski était lui-même une bibliothèque vivante. Voici les

(1) Voyez 1°. Janocki, *Fragm. serm. litter.; Specimen catalogi codicum Mss. biblioth. Zaluski:* et ses *Notices sur les livres rares que l'on trouve en polonais, dans la bibliothèque de Zaluski;* 2°. F.-K. Gadebus, *Biblioth. de la Livonie*, Riga, 1777, tom. III; 3°. *Histoire de la littérature polonaise*, par Félix Bentkowski, Varsovie, 1814, tom. I.

ouvrages qu'il a composés : I. *Programma litterarium ad bibliophilos, typothetas et bibliopegos, tùm et quosvis liberalium artium amatores*, Varsovie, 1732, in-4°. Quoique le titre soit en latin, l'ouvrage est écrit en polonais. Traduit en latin par un professeur de Thorn, il a paru sous ce titre : *Josephi Zaluski programma litterarium ad bibliophilos*, etc., Dantzig, 1743, in-4°. L'auteur y invite avec instance les Polonais à lui communiquer tous les ouvrages imprimés et manuscrits relatifs aux annales, aux antiquités, à l'état des sciences et des lettres en Pologne. Parlant de ce qu'il avait déjà acquis, il dit qu'il a dans sa bibliothèque : 1°. plus de soixante historiens polonais, manuscrits, en langue latine ; 2°. cinquante-huit historiens manuscrits, en langue polonaise ; 3°. trois cent trente-un vol. en différentes langues, appartenant à l'histoire de Pologne, publiés depuis l'an 1700 jusqu'à 1731. Il finissait en annonçant le projet de publier un Dictionnaire historique pour lequel il ferait usage de ce qu'il avait déjà, et de ce qu'il espérait acquérir. II. *Conspectus novæ collectionis legum ecclesiasticarum Poloniæ, seu Synodicon Poloniæ orthodoxæ, tùm et aliæ collectiones scriptorum ecclesiasticorum Poloniæ ineditorum, tùm et editorum quidem, sed rarissimè obviorum, quorum impressionem per modum prænumerationis*, etc., Varsovie, 1744, in-4°. Quoique le projet annoncé n'ait pas été exécuté, ce prospectus est devenu précieux parce que l'on y trouve des notices sur un grand nombre d'ouvrages qui sont ensevelis à Pétersbourg, ou qui peut-être se sont perdus dans la route. III. *Bibliotheca poetarum polonorum qui patrio sermone scripserunt*, Varsovie, 1752, in-4°. Cet ouvrage avait d'abord été publié en polonais à Varsovie, 1751, par les soins du prince Jos. Jablonowski. Il a paru depuis revu et augmenté dans l'édition de l'*Énéide*, traduite en polonais par Kochanowski, Varsovie, 1754. IV. *Bibliothèque des historiens, des politiques, des jurisconsultes et des autres auteurs polonais, ou qui ont écrit sur la Pologne.* Cet ouvrage s'est répandu, mais en manuscrit seulement, et nous ne pensons pas qu'il ait été imprimé. L'auteur le composa pendant les seize années qu'il passa dans une triste captivité. Le prince Repnin, ambassadeur russe à Varsovie, favorisait les dissidents, afin de semer la discorde, et dans l'espoir de subjuguer plus facilement la nation polonaise. Trois évêques, à la tête desquels s'était mis Zaluski, se déclarèrent hautement contre ces manœuvres, et dans leurs discours, ils cherchèrent à relever le courage de la diète. Repnin irrité menaçait ; Zaluski, sans se laisser effrayer, lut à l'assemblée deux brefs où Clément XIII pressait le sénat et l'ordre équestre de ne consentir à aucune innovation. Les Cosaques furent chargés d'apprendre au prélat que le temps des libertés publiques était passé : il fut arrêté le 13 octobre 1767 ; et le même jour la diète frappée de terreur céda, et Repnin lui dicta ses volontés en quatre articles. Zaluski fut conduit à Zaluga, où il resta enfermé jusqu'en 1773. Par bonheur sa bibliothèque lui était présente, quoiqu'il l'eût laissée à Varsovie, et pour charmer l'ennui de son cachot, il feuilletait de mémoire les livres qu'il avait ramassés au prix de tant de privations. Se retrouvant enfin au milieu de ses livres après une si lon-

gue absence, il put les revoir et corriger. Sa mort arriva le 7 janvier 1774, un an seulement après qu'il eut été rendu à la liberté. Son manuscrit passa entre les mains de Minasowicz, son secrétaire. En le lisant on est surpris d'y trouver des passages entiers transcrits de mémoire, avec tant d'exactitude que les fautes de l'original sont corrigées. V. *Magna bibliotheca polona universalis*, 10 vol. in-fol. Ce travail, le plus important qu'ait entrepris Zaluski, a rapport à l'histoire de Pologne. On ne sait où se trouve son manuscrit qui n'a pas été imprimé, et il est à craindre que les Cosaques ne l'aient emporté avec la bibliothèque, en 1795. Les ouvrages suivants sont imprimés : VI. *Analecta historica de sacrâ, in die natali Domini, à romanis pontificibus quotannis usitatâ cæremoniâ ensem et pileum benedicendi, eaque munera principibus christianis mittendi. In quibus exterarum nationum plurima, Poloniæ omnia exhibentur exempla*, etc., Varsovie, 1721, in-4°. Le pape ayant envoyé à Auguste, roi de Pologne, une épée et un bonnet bénits, Zaluski fit à cette occasion des recherches qu'il publia, selon son usage, à un petit nombre d'exemplaires. VII. *Duo gladii adversùs dissidentes, alter defendendo, alter offendendo agens occasione memorialis Anglic.*, Varsovie, 1731, 2 vol. in-4°. Dans la première partie l'auteur attaque la validité des priviléges que l'on avait accordés aux dissidents de la Pologne, et dans la seconde il explique le texte de ces priviléges. En 1767, il publia dans le même sens une lettre pastorale, qui, ayant augmenté le mécontentement des autorités russes, leur fournit un prétexte de plus pour exercer leurs rigueurs contre ce savant et généreux prélat. VIII. *Specimen historiæ Poloniæ criticæ, constans animadversionibus in histor. Ludovici Poloniæ et Hung. regis, ab Augustino Koludzki descriptam, quibus ab eo ibidem inserta et vindicata, à classicis verò aliis scriptoribus commemorata narratio, de violentâ statuum reip. confœderatione, vulgò Rokosz ad Gliniany, anno* 1381, 26. *Aug., XII procerum polonorum decapitatione solutâ, indissolubilibus argumentis refellitur et merum nugamentum pronuntiatur*, Dantzig, 1733, réimprimé à Varsovie, 1735, in-fol. Lengnich dit que cet ouvrage ayant été confisqué était devenu extraordinairement rare; mais il est sûr que l'auteur l'avait dédié à Stanislas Leszczinski, avec lequel il se trouvait à Dantzig, et que, pendant le voyage qu'il fit avec ce prince en Lorraine, son imprimeur en réimprima le titre sans y joindre la dédicace. Zaluski fit alors tous ses efforts pour se procurer les exemplaires de la première édition telle qu'elle avait paru à Dantzig. IX. *Inventaire des lois, statuts, constitutions de la couronne et du grand-duché de Lithuanie, publié sous le titre de* Volumen legum *par M. M. Ladowski, en* 1582, *augmenté et réimprimé par J.-A. Zaluski*, Leipzig, 1733, in-fol. X. *Opera Pauli Potocki*, Varsovie, 1747, in-fol. En publiant dans cet ouvrage ce qui a rapport à la famille Potocki, Zaluski a fait connaître des actes et des documents qui éclaircissent l'histoire générale de Pologne. XI. *Anecdota singularia celsissimæ Jablonoviorum domûs*, Varsovie, 1755, in-4°. Ce petit ouvrage n'ayant point

passé dans la librairie est extrêmement rare. XII. *Manuel des droits et des usages publics de la Pologne pendant l'interrègne, contenant tout ce qui regarde les justices, les funérailles du roi défunt, la diète de convocation, l'élection et le couronnement du roi et de la reine*, Varsovie, 1764, in-8°. XIII. *Recueil de poésies* (polonais), publiées par Minasowicz, Varsovie, 1756, 4e. et 5e. vol. de la collection. On y trouve entre autres : 1°. *Joseph vendu par ses frères*, tragédie en 5 actes; 2°. *Caton d'Utique*, drame, traduit de Métastase; 3°. *Le dernier jugement*, tragédie, traduite du latin; 4°. *Catilina*, ou *Rome sauvée*, trad. de Voltaire; 5°. *Édouard III*, ou *l'Amour du bien public*, tragédie. XIV. *Essai d'un poète moderne dans trois anciennes satires* (polonais), Varsovie, 1753. C'est une traduction de trois satires de Boileau, adaptées aux mœurs de la Pologne. La quatrième, qui parut en 1754, occasionna de vifs mécontentements contre l'auteur, des personnages d'un rang élevé ayant cru y trouver des allusions offensantes. XV. *Événements qui ont frappé J. Zaluski, évêque de Kiow, pendant les seize années de captivité qu'il a souffertes en Russie, décrits en vers polonais*, Varsovie, 1773, in-8°. Ce petit ouvrage qui parut quelques mois avant la mort de l'auteur, est intéressant par les particularités qu'il eut le courage de publier. Comme poète, Zaluski est au-dessous du médiocre. Mais le poète ne fera point oublier aux Polonais le prélat généreux qui a tant souffert, qui a tenté jusqu'au-delà des forces humaines afin de propager les lettres, les sciences, les bonnes études dans sa patrie, et qui en a défendu les libertés avec tant de courage. — Zaluska (*Alexandra*), sœur des précédents, épouse d'Adalbert, comte de Lascoronski, châtelain de Gostin, fit paraître, en 1735, à Varsovie, le *Traité du P. Crasset, jésuite, sur la sainte communion, traduit en polonais*. — Zaluska (*Thérèse*), épouse du comte Joseph Zaluski, a écrit, en latin, *sur les vertus et les défauts des Polonaises*, un petit ouvrage qui, très-recherché en manuscrit, n'a point été imprimé. On trouve de la même dame deux discours polonais sur un sujet politique, publiés dans la *Swada polska i lacinska albo Miscellanea* de Jean Ostrowski Daneykowicz, Lublin, 1745, in-fol. G—y.

ZALUZANSKI DE ZALUZAN (Adam), médecin et botaniste, était né dans la Bohême, vers le milieu du seizième siècle, d'une famille noble. Ayant été pourvu d'une chaire de médecine à l'université de Prague, il la remplit avec beaucoup de zèle, et fut honoré de la confiance des grands de Bohême et d'Allemagne, entre autres des princes de Brunswick et Lunebourg qui recoururent fréquemment à ses lumières. On a de Zaluzanski : I. *Methodi rei herbariæ libri tres*, Prague, 1592, in-4°.; Nuremberg ou Francfort, 1604, in-4°. La première édition est excessivement rare (1). C'est à tort que l'auteur, dans la préface, se vante d'être le premier qui ait donné quelque forme à la science botanique, en rangeant les différentes espèces de plantes d'après leurs caractères distinctifs, puisqu'il n'a fait qu'intervertir l'ordre de classification adopté par Dodonée (*Voy.* ce nom, XI, 463), et sans utilité

(1) *Notice des ouvrages de Gasp. Schott*, par Mercier de Saint-Léger, p. 48, note 3.

réelle (2). Cet ouvrage, dont le P. Voigt a donné un extrait curieux dans les *Acta litteraria Bohemiæ et Moraviæ*, 1, 79, 360, et 11, 204, mérite à peine d'être remarqué après ceux de Dodonéc, Dalechamp, Lécluse, Lobel, et surtout de Césalpin, déjà publiés. On lui a fait honneur de la découverte du sexe des plantes; mais il n'en dit guère plus sur ce sujet que les anciens et Césalpin, c'est-à-dire qu'il ne distingue ni ne décrit les deux sexes. Cette doctrine ne reçut un commencement de développement que plus tard dans les écrits de Joach. Camerarius, et surtout de Vaillant; Linné enfin la mit hors de doute par de nombreuses observations, et la fit adopter par l'application qu'il en fit à un système ingénieux. II. *Apothecariorum regulæ et taxæ medicinarum*, Prague, 1592. Il remplissait cette année les fonctions de recteur de l'université. III. *Animadversiones in Galenum et Avicennam*. IV. *Oratio de consensu ordinum regni Bohemiæ integrâ cœnâ sacrâ utentium, et quid inter se differant*. V. *Harmonia confessionum orthodoxarum regni Bohemiæ*, Prague, 1609. Voy. *Boh. Balbini Bohemiæ docta*, II, 215. W—s.

ZALYK (Grégoire-Géorgiades), né à Thessalonique de Macédoine, en 1785, annonça, dès son enfance, les dispositions les plus heureuses et un génie aussi ardent qu'audacieux. Il fit d'excellentes études dans les écoles de la Grèce; et, à l'âge de dix-sept ans, il alla s'établir à Bukarest en Valachie, attiré par la réputation de Lampros-Photiades, l'un des plus savants professeurs de son temps. Il se perfectionna, sous la direction de ce grand maître, dans la haute littérature grecque et latine; étudia les mathématiques, et apprit aussi le français, le valaque et le turc. En 1802, il fut envoyé par le prince Callimachi, alors premier drogman de la Porte, en qualité de secrétaire auprès du chargé d'affaires de cette puissance à Paris. Dans l'année suivante, il fut expédié de cette capitale en courrier pour Constantinople, d'où il accompagna, quelques mois après, jusqu'à Paris, le célèbre Halet-Effendi, nommé ambassadeur près de la cour de France, et auprès duquel il continua de servir en qualité de secrétaire-interprète. Halet le chargea, pendant son ambassade, de plusieurs missions délicates, et l'envoya plus d'une fois à Constantinople, en courrier extraordinaire, chargé de ses dépêches et de celles du ministère français. Le goût qu'il avait pour les sciences l'empêcha de suivre l'ambassadeur turc à son retour à Constantinople. Il se fixa à Paris, et fut, pendant plusieurs années, attaché, comme secrétaire, et même comme ami, au comte de Choiseul-Gouffier, auquel il fut très-utile pour la composition du second et du troisième volume de son *Voyage pittoresque de la Grèce*. Plusieurs membres de l'académie des inscriptions eurent des relations intimes avec ce savant Grec, et furent toujours justes appréciateurs de son mérite. En 1809, il publia à Paris un Dictionnaire français et grec moderne, qui lui fit beaucoup d'honneur. La préface surtout, qui est assez longue et détaillée, décèle un homme plein de goût et de savoir. Elle contient des observations judicieuses sur la différence qui existe entre le grec ancien et le grec moderne, et sur le génie de

(2) Haller, *Bibl. Botanica*.

la langue française. MM. Boissonade et Dureau de la Malle ont fait, sur ce Dictionnaire, dans le *Journal de l'Empire* et dans le *Moniteur*, un rapport très-favorable. Zalyk copia et mit au net, pour l'impression, plusieurs manuscrits grecs anciens d'ouvrages inédits; et il en collationna un grand nombre d'autres avec les éditions les plus estimées. Ces manuscrits faisaient partie de ceux qui par suite de la guerre avaient été réunis, de toutes les parties de l'Europe, dans la bibliothèque impériale à Paris, et qui furent rendus en 1815. Les savants qui avaient chargé Zalyk de collationner plusieurs de ces précieux manuscrits ont beaucoup profité des soins laborieux du jeune Grec; et ils ont publié des éditions plus fidèles et plus parfaites en le citant honorablement, soit dans leurs préfaces, soit dans leurs notes. Parmi ces hellénistes, nous nous contenterons de nommer MM. Gaisford, professeur de grec à Oxford; Schweighæuser, éditeur d'Hérodote; Fuss, éditeur de Lydus (*De officiis reip. roman.*, ouvrage jusqu'alors inédit); Van Capelle, éditeur des *Méchaniques* d'Aristote, etc. En 1816, Zalyk fut nommé de nouveau, par l'influence du premier drogman de la Porte, secrétaire de légation, sous M. Nikolakis Manos, chargé d'affaires de l'empire othoman. Il servit en cette qualité jusqu'en 1820; et à cette époque il prit congé, pour aller à Bukarest en Valachie, où plusieurs boyards lui devaient des sommes d'argent assez fortes. Déjà il était parvenu à en toucher une partie, et il se préparait à partir pour Constantinople, lorsque les troubles qui désolèrent les deux principautés, en 1821, le réduisirent à l'indigence. Il se sauva en Transylvanie, où il fit un assez long séjour, et il se rendit ensuite à Pétersbourg, où il obtint une pension de la munificence de l'empereur Alexandre. Les voyages et les chagrins ayant altéré sa santé, il revint à Paris, en 1827, auprès de son épouse et de sa fille; et la mort le surprit entre leurs bras, le 4 octobre de la même année. On a gravé une inscription fort touchante, en langue grecque, sur le monument que sa veuve lui a fait élever au cimetière de l'Est. Zalyk a laissé une traduction complète, en grec moderne, du *Contrat social* de J.-J. Rousseau, et un ouvrage sur les événements de la Grèce, ouvrage original, rempli de vues profondes. Mme. Zalyk, qui est d'origine française, fait en ce moment imprimer ces deux ouvrages. Ils sont dédiés au nouveau gouvernement de la Grèce.

N—o.

ZAMA, chef de Sarrasins. *Voy.* Samah.

ZAMAGNA (Bernard) fut un des principaux ornements de cette célèbre école de poésie latine qui florissait à Raguse dans le dix-huitième siècle, et qui s'enorgueillissait à si juste titre des Boscovich, des Stay, des Cunich, des Resti, des Ferrich, etc. Né le 9 novembre 1735 à Raguse, il embrassa la règle de S.-Ignace en 1753. Tandis qu'il s'appliquait à la théologie au collége romain, il fut chargé de présider aux exercices de controverse, place qui n'était confiée qu'aux jeunes gens les plus distingués par leur esprit et leur érudition. En 1772, il professait la rhétorique à Sienne. Après la suppression de l'institut, il fut pourvu de la chaire de littérature et de celle de langue grecque au collége de Milan. Lorsque les Français se furent

emparés de l'Italie, le P. Zamagna se retira dans sa patrie où il est mort en 1820. Il était membre de l'académie des Arcadiens sous le nom de *Triphylius Cephisius*. Zamagna est auteur de plusieurs poèmes, parmi lesquels on distingue *Echo* et *le Navigateur aérien;* mais sa réputation se fonde surtout sur les traductions qu'il a faites en vers latins de l'*Odyssée* d'Homère, et des poèmes d'*Hésiode*, de *Théocrite*, de *Moschus et Bion*, traductions qu'on a jugées supérieures à celles qui les avaient précédées. I. *Homeri Odyssea*, Venise et Sienne, 1777, in-fol. (Cunich a traduit l'Iliade). II. *Hesiodi opera omnia, cum adnotationibus*, etc., Parme, Bodoni, 1785, in-4°. (*V.* Hésiode, XX, 323). III. *Theocriti, Moschi et Bionis Idyllia omnia*, Parme, Bodoni, 1784, in-8°.; Sienne, 1788, in-8°. Dans la traduction des trente Idylles de Théocrite, Zamagna en a adopté sept traduites par Raimond Cunich (*V.* Théocrite, XLV, 270). IV. *Echo, libri duo*, Rome, 1764, in-8°. Le même volume contient : *Selecta Græcorum carmina versa latinè*, par Raim. Cunich. V. *Navis aëria, libri duo et Elegiarum monobiblos*, Rome, 1768. VI. *Volumen epistolarum ad amicos*, Venise, sans date, in-4°. Les autres productions de Zamagna consistent en pièces détachées, élégies, idylles, publiées dans différentes occasions, et en deux discours latins, dont l'un sur la mort du P. Boscovich. La famille patricienne des Zamagna, originaire de la Pouille, a produit d'autres personnages distingués par leurs connaissances, leur érudition, leurs services dans les fonctions ecclésiastiques, civiles et diplomatiques. Appendini, dans ses *Notizie istorico-critiche*, etc., Raguse, 1802-3 mentionne *Pierre* (tome II, p. 182), *Salvator* (p. 139), *Savin* (p. 161) et *Raimond* (p. 302). M—on et W—s.

ZAMAKHSCHARI (Abou'lkasem Mahmoud), fils d'Omar, grammairien, lexicographe et interprète de l'Alcoran, s'est rendu célèbre par un grand nombre d'ouvrages. Il naquit en l'an 462 (1074-5), à Zamakhschar, bourg du Kharizme, et mourut vers la fin de 538 (1143-4), à Djordjania ou Corcange, capitale de cette province. Il mérita le surnom de *Djar-allah*, c'est-à-dire, *le voisin de Dieu*, par une résidence de plusieurs années à la Mecque, et il obtint une si grande renommée, qu'on l'appelle quelquefois *Fakhr-Khowarezm*, c'est-à-dire, *la Gloire du Kharizme*. Il partageait les opinions des Motazales, et, loin de le dissimuler, il s'en faisait honneur. On en trouvait des traces dans son commentaire sur l'Alcoran; mais il paraît que des copistes orthodoxes se sont attachés à les en faire disparaître. On dit que sur la fin de sa vie, il revint à la doctrine orthodoxe. Il avait eu un pied gelé par la rigueur du froid et l'abondance des neiges, en voyageant dans le Kharizme, et il portait toujours, dit-on, avec lui une attestation de ce fait, signée par un grand nombre de personnages considérables, de peur qu'on ne soupçonnât qu'il avait commis quelque vol, en punition duquel il avait eu le pied coupé. Ibn-Khilcan, qui lui a donné place dans ses Vies des Hommes illustres, rapporte de lui une lettre dans laquelle, à travers les expressions les plus modestes, il laisse percer la grande opinion qu'il avait de lui-même, et qui sans doute était méritée, puisqu'elle a été confirmée par

le jugement de la postérité. Un homme si érudit ne pouvait pas manquer de s'exercer aussi à la poésie arabe, et l'on cite quelques-uns de ses vers qui font concevoir une idée favorable de son talent. Ibn-Khilcan donne une longue liste des ouvrages de Zamakhschari. Les plus célèbres sont un commentaire sur l'Alcoran, intitulé : *Casschaf ;* un traité de la Syntaxe arabe, qu'il a nommé *Mofassel*, et qui a eu un grand nombre de commentateurs ; le *Rebi alabrar* ou *Printemps des justes*, sorte d'anthologie, divisée en quatre-vingt-douze chapitres, qui contient beaucoup d'anecdotes instructives ou plaisantes ; une *Introduction à l'étude de la Grammaire arabe;* un *Recueil de proverbes*, et enfin une anthologie de sentences arabes, intitulée : *Nawabig*, et accompagnée de scholies ; elle a été publiée en grande partie à Leyde, en 1782, par H.-A. Schultens, sous ce titre : *Anthologia sententiarum arabicarum, cum scholiis Zamachsjarii*, et il ne faut point la confondre, comme l'a fait M. J.-B. De' Rossi avec le *Rebi alabrar*, ni avec le Recueil de proverbes. La Vie de Zamakhschari, tirée de la Biographie d'Ibn-Khilcan, a été publiée en arabe et en latin par M. Hamaker, à Leyde, en 1820, dans l'ouvrage intitulé : *Specimen catalogi codicum mss. orient. biblioth. Acad. Lugduno-Batavæ*. Les personnes qui voudraient connaître les titres de tous les livres de Zamakhschari doivent avoir recours à cet ouvrage, et aux notes que M. Hamaker a jointes à la traduction de cette Vie. Une grande partie des ouvrages de Zamakhschari se trouvent manuscrits dans les bibliothèques de Paris, d'Oxford, de Leyde et de l'Escurial. S. D. S—Y.

ZAMBECCARI (François), poète et philologue, descendait d'une illustre famille de Bologne, qui a produit plusieurs hommes de mérite. Il naquit, vers le milieu du quinzième siècle, à Venise où son père remplissait les fonctions de professeur en droit. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude de la langue grecque, il y fit de grands progrès sous la direction de Jean Argyropulo (*V.* ce nom, II, 419), l'un des savants qui trouvèrent un asile à la cour des Médicis, après la ruine de l'empire grec et la prise de Constantinople. Le desir de perfectionner ses connaissances le conduisit ensuite dans la Grèce, et pendant cinq ans, qu'il mit à visiter cette belle contrée, il recueillit un grand nombre de médailles, d'inscriptions et de manuscrits. De retour en Italie, il y donna des leçons publiques de littérature grecque, d'abord à Capo-d'Istria, puis à Perouse. Quelques pièces de vers qu'il publia vers le même temps, lui valurent le titre de *poète lauréat*. Cependant, au jugement de Giraldi, les compositions poétiques de Zambeccari sont médiocres. « Je me » souviens, dit-il, d'avoir lu, » dans ma jeunesse, ses Épîtres » amoureuses; mais, quoiqu'elles eus- » sent alors la vogue, elles ne me » plurent point. Toutefois ses vers » ont de l'harmonie et flattent agréa- » blement l'oreille » (Voy. *De poetis nostri temporis Dialogus*, 1). Parmi les manuscrits que Zambeccari avait rapportés de son voyage, se trouvaient les *Lettres* de Libanius (*Voy.* ce nom). Il en traduisit quatre cent trente-deux, qui furent publiées par Jean Saumerfelt, Cracovie, 1504, in-4°. Elles ont été recueillies par J.-Chr. Wolf dans la belle édition qu'il a donnée des

Lettres de Libanius, Amsterdam, 1738, in-fol. (*V.* Wolf). Des opuscules poétiques de Zambeccari, le suivant est le seul qui soit cité par les bibliographes : *De Philochrysi et Chrysæ amoribus carmen*, Bologne, 1497, in-4°.; Paris, 1498, même format. Ces deux éditions sont également rares. On ignore la date de la mort de cet auteur. Z.

ZAMBECCARI (Joseph), médecin italien, né à Florence, dans le dix-septième siècle, enseigna l'anatomie à Pise, et publia une lettre adressée à F. Redi sur l'extirpation qu'il avait faite à divers animaux de quelques viscères et portions du tube intestinal, sans qu'ils en fussent morts, ni même qu'il leur en fût resté d'incommodité. Cette épître, traduite de l'italien en latin, se trouve à la fin de la Bibliothèque anatomique de Manget. Le même a donné, en italien, un *Traité des bains de Pise et de Lucques*, Padoue, 1712, in-4°. R—d—n.

ZAMBECCARI (Le comte François), né en 1756, à Bologne, d'une famille qui appartenait au sénat de cette ville, reçut une éducation très-soignée, et fit de grands progrès dans l'étude des sciences. Il entra ensuite dans la marine royale d'Espagne, et fut pris, dans une expédition, par les Turcs qui l'envoyèrent au bagne de Constantinople. Réclamé avec beaucoup de chaleur par l'ambassadeur d'Espagne, il fut mis en liberté, et profita de cette circonstance pour faire un voyage scientifique dans le Levant et en Afrique. Revenu dans sa patrie, il conçut le projet séduisant de diriger les ballons aérostatiques, par des rames, se fondant sur l'existence de divers courants d'air à différentes hauteurs, et sur l'augmentation ou la diminution du gaz, afin de descendre ou de s'élever à volonté; ayant voulu lui-même en faire l'expérience le 21 septembre 1812, malgré un temps fort contraire, son ballon s'accrocha à un arbre et prit feu. L'aéronaute périt ainsi victime de son zèle pour la science. Z.

ZAMBERTI (Barthélemi), l'un des plus anciens traducteurs d'Euclide, était Vénitien, et florissait au commencement du seizième siècle. A la version des *Éléments* du géomètre grec, il joignit celle des *Commentaires* de Théon et d'Hypsiclès, et des fragments tirés de Pappus. Ce recueil parut à Venise, 1505, in-fol.; il fut réimprimé à Paris, Henri Estienne, 1516, et Bâle, Hervagius, 1537, même format. Oronce Finé, mathématicien français, prit la version de Zamberti pour base de son travail sur la géométrie d'Euclide, et il y rattacha son commentaire sur les six premiers livres, Paris, 1536, in-fol. On ne peut se dissimuler cependant que Zamberti ne fût plus habile en grec qu'en géométrie. Sa version, vicieuse en beaucoup d'endroits, est abandonnée depuis long-temps; mais il n'en a pas moins le mérite d'avoir ouvert la route à ceux qui l'ont suivi (*V.* Montucla, *Hist. des Mathémat.*). Zamberti cultivait la poésie. On lui doit une comédie latine intitulée : *Dolotechne*, Venise, 1504, in-4°. Les abréviateurs de la *Bibliothèque* de Gesner en citent une édition sortie des presses d'Hervagius, mais sans indiquer la date ni le format (1). C'est un des premiers essais de l'art dramatique en Italie, depuis la re-

(1) La *Dolotechne* fut réimprimée à Strasbourg, Schurer, 1511, in-4°. Voy. Maittaire, *Annales typograph.*, tom. II. Cette édition ne doit pas être moins rare que celle de Venise.

naissance des lettres ; et sous ce rapport cette pièce mérite l'attention des curieux. Enfin, Zamberti, selon toute apparence, est l'auteur d'une description des îles de l'Archipel en autant de sonnets, citée dans le catalogue du duc de La Vallière, sous ce titre : *Carte del mare Egeo in rime da Bartolomeo da li sonnetti*, 1532, in-fol. (2). N'ayant pu nous procurer cet ouvrage rare et singulier, nous en emprunterons la description à M. Brunet, dont on a eu plus d'une fois l'occasion de louer l'exactitude : il ne porte aucun intitulé. Sur la première page est une bordure gravée en bois, dans laquelle se trouve encadré le commencement d'un prologue en vers, en tête duquel se voit un nom de Jésus. Le volume est en tout de vingt-huit feuillets ; les cartes des îles de l'Archipel y sont gravées en bois, et accompagnées de leur description en sonnets. A la fin on lit : *Finis M. D. xxxii* (Voy. *Manuel du libraire* au mot *Bartholomeo*). On trouve des détails sur cet auteur dans les *Scrittori Veneziani* du P. Degli Agostini, II, 572.

W—s.

ZAMBONI (Baltazar), littérateur estimable, était né, vers 1730, à Brescia, de parents qui ne négligèrent rien pour développer et fortifier ses heureuses dispositions. En terminant ses cours à l'académie, il reçut le laurier doctoral ; ayant embrassé l'état ecclésiastique, il partagea sa vie entre ses devoirs et l'étude, et mourut en 1797. Outre une édition des *Poésies* de Véroniq. Gambara (*V.* ce nom, XVI, 414), on doit à Zamboni : I. *La Libreria di Leop. Martinengo*, Brescia, 1778, in-8°. C'est l'histoire de la fameuse bibliothèque formée dans le seizième siècle à Brescia, par les savants de Martinengo. On y trouve des notices exactes et très-intéressantes sur les différents membres de cette docte famille, entre autres, sur Archange, fondateur de l'académie des *Animosi*, en 1537. II. *Memorie intorno alle pubbliche fabbriche più insigni della città di Brescia*, ibid., 1778, in-fol., fig. ; ouvrage rempli d'érudition et de recherches curieuses. Tiraboschi, dans son *Histoire littéraire d'Italie*, s'appuie souvent de l'autorité de Zamboni, dont il ne parle jamais qu'avec éloge.

W—s.

ZAMBRASI (Tibaldello), gentilhomme de Faenza, attaché au parti gibelin, avait fait accorder un asile dans sa patrie aux Lambertuzzi, émigrés gibelins de Bologne ; mais une légère injure qu'il reçut d'un de ceux-ci lui fit jurer d'envelopper dans sa vengeance tout leur parti et sa ville natale elle-même. Contrefaisant le fou pendant plusieurs mois, il éveillait en sursaut ses concitoyens, en criant aux armes, ou en faisant retentir des instruments de bronze dans les rues. Lorsque par ces extravagances il eut accoutumé les Faentins à ne plus s'alarmer d'aucun bruit, il introduisit, en 1281, les Bolonais dans la ville, et abandonna sa patrie au fer de ses ennemis. Le Dante place Tibaldello Zambrasi dans l'enfer, à côté du comte Ugolin, parmi les traîtres à leur patrie.

S. S—r.

ZAMBRI était fils de Salu, et l'un des chefs de la tribu de Siméon. Balaam ayant conseillé à Balac, roi de Moab, d'envoyer dans le camp des Israélites les filles de Moab et de Madian, qui étaient belles, afin que, séduits par leurs charmes, ils tom-

(2) Une édition in-4°., sans date, citée par quelques bibliographes, peut être l'originale.

bassent dans le péché, et que leur dieu irrité cessât de les protéger, ce conseil perfide n'eut que trop son effet. Bientôt ce ne fut dans le camp que dissolution et débauche. Phinées, fils du grand-prêtre Eléazar, ayant vu Zambri entrer en présence de Moïse, et à la face de tout le peuple, dans la tente d'une madianite, nommée Cozbi, l'y suivit, et le surprit dans le crime; animé d'un saint zèle, il perça de son épée, d'un seul coup, les deux coupables, au milieu de leurs honteux embrassements. Ceci se passait l'an du monde 2553 (*Voy.* Balaam, III, 256). —Zambri ou Zimri, roi d'Israël, commandait la cavalerie d'Éla, et s'empara du trône, après avoir tué son maître, pendant que ce prince était à table chez le gouverneur de Thersa (929 ans avant J.-C.). Huit jours après cette usurpation, l'armée d'Israël choisit Amri pour roi; et ce nouvel élu, étant venu assiéger Zambri dans la ville de Thersa, le contraignit à mettre lui-même le feu au palais, dans lequel il périt au milieu des flammes (*Voy.* Amri, II, 62). L—y.

ZAMET (Sébastien), célèbre financier, né à Lucques, vers l'an 1549, était fils d'un cordonnier. Il vint en France sous la protection de la reine Catherine de Médicis, et fut d'abord attaché à la personne de Henri III, soit en qualité de cordonnier, soit comme valet de garde-robe. Son esprit subtil et facétieux le rendit agréable à ce prince et aux grands de la cour; il avait un talent si extraordinaire pour l'intrigue, il était doué d'une telle aptitude aux affaires, qu'en peu de temps il fit une fortune immense et devint un personnage considérable. Après avoir été la créature de Catherine de Médicis, il fut un des serviteurs les plus chéris de Henri III, puis l'ami de Maïenne, enfin le confident de Henri IV, et le conseil de Marie de Médicis. Dès l'an 1585 il était intéressé dans la ferme des sels pour une somme de soixante-dix mille écus. On voit, en 1588, Henri III, le plus prodigue des monarques, assigner au duc d'Épernon une somme de trois cent mille écus à prendre sur Zamet. Après la mort du dernier des Valois, ce riche *partisan* (1) fut, par position plutôt que par choix, entraîné dans le parti de la Ligue. Le duc de Maïenne venait familièrement avec d'autres grands seigneurs dîner chez Zamet. Le Journal de L'Estoile signale un de ces banquets à cause des frais énormes que fit l'amphytrion italien pour régaler ses hôtes illustres. Il fallut rapporter le duc de Maïenne chez lui, tant il avait bu (8 juin 1593). Zamet acheta quelquefois assez cher la familiarité des grands; le duc d'Elbeuf l'enleva un jour de Paris, afin de le contraindre à payer une somme pour laquelle ils étaient en procès. Cet événement fit beaucoup de bruit; et, comme la Sorbonne était alors en possession de rendre les arrêts les plus ridicules, on répandit dans Paris un prétendu décret de cette société qui, attribuant au duc d'Elbeuf la même infaillibilité qu'au pape, approuvait en termes burlesques l'action de ce seigneur. On y lisait ces mots: *Zamet captus est, benè captus est, et quod debuit solvere, solvet.* Très souvent Maïenne employa Zamet dans ses négociations avec Henri IV, ce qui le fit surnommer l'Ambassadeur. Après que le secrétaire d'

(1) Ce mot alors d'usage répond à celui de *traitant* qu'on emploie aujourd'hui.

tat Villeroi eut embrassé le parti royaliste, le duc envoya Zamet vers le roi pour négocier une réconciliation; le monarque répondit qu'il ne voulait point traiter avec le duc comme chef de parti, que cependant, s'il demandait pardon à son souverain, il le recevrait comme son parent et son allié (1592). Henri IV commença dès-lors à traiter Zamet avec bienveillance; il lui sut gré surtout d'avoir fait usage de son crédit sur Maïenne, pour ménager une trève entre les royalistes et les ligueurs (juillet 1593). Les Mémoires de Sully comptent Zamet parmi le très-petit nombre de courtisans qui furent sincères et complètement désintéressés dans leurs démarches pour la conversion de ce prince. Henri IV, après son entrée dans Paris, ne cessa de vivre familièrement avec lui. Zamet, qui paraît n'avoir pas été étranger au goût des arts, fit construire dans la rue de la Cérisaie, près de l'Arsenal, un hôtel magnifique, qui fut meublé avec un luxe alors sans exemple (2). Lorsque Henri IV vint pour la première fois visiter cette habitation, Zamet lui en fit remarquer toutes les distributions, disant : « Sire, j'ai ménagé » ici ces deux salles, là ces trois ca» binets que voit Votre Majesté. — » Oui, oui, reprit le roi, et de la ro» gnure j'en ai fait les gants. » C'est ainsi que ce prince semblait lui-même, par cette raillerie, applaudir à l'énormité d'une fortune provenue d'un maniement peu fidèle des deniers publics. Mais Zamet avait, pour captiver l'affection de Henri, des titres qui, aux yeux de l'homme privé, valaient bien ceux que le vertueux Sully pouvait avoir à la confiance du monarque. L'amant de Gabrielle voulait-il traiter sa maîtresse magnifiquement, et toutefois sans aucune des gênes de l'étiquette, la maison de Zamet était à sa disposition. Désirait-il trouver une distraction passagère entre les bras de quelque *maîtresse de louage*, selon l'expression de L'Estoile, ou de quelque *belle garce*, comme dit Bassompierre, Zamet fournissait encore son logis. Souvent même il ménageait au roi la surprise d'y rencontrer quelque objet nouveau. Ce prince faisait si peu mystère de ces parties, qu'il amenait avec lui ses courtisans, qui le déshabillaient comme à l'ordinaire. Lorsque Henri IV avait à ménager quelque réconciliation ou quelque rupture avec une de ces dames que l'historien du duc d'Épernon appelle naïvement *les dames d'amour du roi*, Zamet, confident habile et fidèle, portait les paroles de part et d'autre, et fournissait même, à gros intérêts, l'argent nécessaire pour aplanir les difficultés de la négociation. Enfin, le roi avait-il perdu au jeu des sommes énormes, ce qui lui arrivait souvent, la bourse de Zamet lui était toujours ouverte. De pareils services ne pouvaient trop se payer, et l'on conçoit que Henri IV, qui se brouilla quelquefois avec Sully, ait toujours fait bon visage à Zamet. Ce financier ne montrait pas moins de complaisance pour Bassompierre, qui soupait presque tous les soirs chez lui, et dont il favorisait les entrevues nocturnes avec Henriette d'Entragues, une des maîtresses de Henri IV (3). On rap-

(2) Cet hôtel, après avoir passé à la maison de Lesdiguières, puis à celle de Villeroi, fut détruit en 1741.

(3) Bassompierre, dans ses Mémoires, dit que ces entrevues avaient lieu dans la maison même de la mère d'Henriette d'Entragues, dans une chambre au troisième étage, garnie de *beaux meubles de Zamet*.

porte dans les Mémoires de Sully, que ce ministre croyait devoir ménager Zamet, et ne faisait pas difficulté d'acquitter les fréquentes libéralités dont le roi gratifiait cet adroit serviteur. Lorsqu'en 1601 une chambre de justice fut établie pour faire rendre gorge aux financiers avides, Zamet et Bassompierre surent, dans cette occasion « comme en toute autre, dit » Sully, tourner l'esprit du roi : quel- » ques *larronneaux* payèrent pour » tout le reste, et les principaux » coupables trouvèrent un sûr appui » dans le même métal pour lequel » on les poursuivait; de manière que » l'orage ne tomba que sur ceux qui » pouvaient se reprocher de n'avoir » pas encore assez volé pour mettre » leurs vols à couvert. » Les mêmes Mémoires ajoutent qu'en 1605 Zamet obtint du trop facile monarque les deux offices de receveur de Rouen, chacun pour deux mille écus. En 1606, l'imposition des deux sols six deniers par minot de sel lui fut encore accordée; mais, comme cette imposition n'eut pas lieu, il fallut lui payer en place trente-sept mille quatre cent quatre-vingt-douze livres; et le surintendant des finances fut en outre obligé de rembourser trente-quatre mille deux cent vingt livres que Zamet avait prêtées depuis ce temps-là à Sa Majesté. Sully nous apprend encore qu'en 1609 le roi fit délivrer à cet Italien les quittances des receveurs en Normandie, de la valeur de cinq mille écus, avec les expéditions nécessaires pour qu'il fût remboursé de quarante-neuf mille livres qu'il lui avait assignées dans l'année 1608. Ce riche partisan, malgré l'obscurité de sa naissance, eut, dit-on, des bonnes fortunes très-brillantes : il avait formé une liaison très-intime avec Madeleine Le Clerc, demoiselle du Tremblay, dont il eut plusieurs enfants. Gabrielle d'Estrées, duchesse de Beaufort, maîtresse du roi, ménagea leur mariage, « *et leurs enfants* » *furent en grande cérémonie mis* » *sous le poële, à la vue de toute la* » *cour, afin de disposer par cet exem-* » *ple les gens qui n'apprennent rien* » *que par les yeux, à ne pas s'éton-* » *ner des espérances qu'avoit cette* » *favorite.* » Gabrielle en effet voulait par un tel exemple amener le roi à légitimer de la même manière les bâtards qu'elle avait eus de lui. Zamet se qualifiait alors de baron de Murat et de Billy, seigneur de Beauvoir et de Cazabelle, conseiller du roi en tous ses conseils, capitaine du château et surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Plus tard il ajouta à toutes ces qualités celle de surintendant de la maison de la reine. Il s'était fait naturaliser français avec Horace et Jean-Antoine, ses frères, par lettres-patentes données à Saint-Maur-les-Fossés en 1581. Sébastien dit au notaire qui faisait le contrat de mariage de son fils, ce mot que l'auteur du *Glorieux* a si heureusement mis dans la bouche de son Lisimon : « Qualifiez-moi de seigneur » de dix-sept cent mille écus. » Henri IV employait journellement Zamet dans les affaires les plus sérieuses, comme dans les amoureuses négociations. En 1603, il le fit médiateur des brouilleries qui s'étaient élevées entre le comte de Soissons et le duc de Sully. En 1608, ce monarque voulant à tout prix se débarrasser de Mlle. des Essarts, une de ses maîtresses, chargea Zamet de s'entendre avec Sully sur le prix auquel elle mettrait sa retraite. A l'exemple du maître, les courtisans, sans même en excepter le duc d'Épernon, faisaient

du cordonnier italien leur compagnon et leur ami ; et dans ses rapports, même avec les grands, Zamet portait une aisance familière qui, sans leur déplaire, le faisait paraître comme leur égal. C'était toujours chez ce financier que le roi se retirait, dit Girard dans l'histoire du duc d'Épernon, *pour vivre en personne privée, laissant à part sa grandeur et sa majesté.* On voit encore dans les Mémoires de Bassompierre, que le connétable de Montmorenci confiait à Zamet ses affaires de famille les plus importantes. Un souvenir assez triste se rattache à la vie de ce partisan si jovial, si complaisant, si magnifique dans ses dépenses. A la suite d'un repas que la duchesse de Beaufort avait pris dans la maison de Zamet, elle sentit les atteintes du mal violent dont elle mourut si subitement. « Retirez-moi de ce maudit logis, » dit-elle ; et, après trente-six heures de souffrances inouïes, elle expira avec l'enfant qu'elle portait dans son sein (*V.* Estrées, XIII, 407). L'espèce d'horreur que témoigna cette infortunée, quand du Petit-Saint-Antoine où elle était allée faire ses dévotions, on la ramena dans la maison de Zamet ; les taches noires qui parurent sur son visage ; le mariage du roi avec une princesse de Florence, quelque temps après ; enfin la faveur dont jouit Zamet auprès de la nouvelle reine, tels furent les indices d'après lesquels la rumeur publique accusa ce financier d'avoir empoisonné Gabrielle. D'Aubigné est le seul historien qui ait accueilli ces soupçons : « Selon lui » la duchesse de Beaufort vint de » Saint-Antoine pour se rafraîchir » chez Zamet, où ayant mangé d'un » poncire (orange), comme quel- » ques-uns veulent, et les autres » d'une salade, elle sentit quand » et quand un tel feu au gosier, » des tranchées à l'estomac, si fu- » rieuses, etc. » Ce récit serait accablant, s'il était exact ; mais toutes les autres relations du temps portent qu'entre la collation que Gabrielle prit chez Zamet et la première atteinte de ses douleurs, elle se rendit au Petit-Saint-Antoine pour entendre ténèbres en musique ; que là, dit Sully dans ses Mémoires, elle fut prise de quelques éblouissements qui la décidèrent à revenir promptement chez Zamet. Enfin ni l'historien de Thou, ni Bassompierre, ni Cayet dans le Septennaire, ni le Journal de L'Estoile n'appuient l'opinion que Gabrielle d'Estrées ait été empoisonnée. Le Grain, dans sa Décade, attribue la mort de cette favorite *au suc crud et froid du citron.* Au reste, Zamet ne pouvait que perdre à la mort de Gabrielle, dont il possédait la confiance, et dont même il avait obtenu les faveurs, si l'on en croit quelques Mémoires. D'après l'histoire des *Amours du grand Alcandre*, où tout est historique, au déguisement des noms près, il paraît que ce financier prenait texte de son mariage avec la demoiselle du Tremblay, pour donner à Henri IV, avec qui il parlait fort librement, le conseil qu'il avait pris pour lui-même. Supposera-t-on que Zamet eût empoisonné la favorite dont il cherchait à faire une reine ? Enfin, Henri IV qui s'affligea sincèrement de la mort de Gabrielle, et qui plus que tout autre eût dû être porté à la venger, ne témoigna aucun soupçon contre Zamet, et continua de le traiter avec la même bienveillance, et à l'employer dans toutes les occasions. En 1600, lorsqu'il fut question de

savoir si le concile de Trente serait reçu en France, ce fut chez Zamet que le roi assembla le conseil qui devait opiner sur cette importante question. Charles-Émanuel, duc de Savoie, étant venu à Paris, sous prétexte de négocier en personne avec le roi, mais dans le fait pour éluder ses demandes relativement au marquisat de Saluces, Zamet fut chargé par Henri IV de conférer avec ce prince (janvier 1600). Au mois de février suivant, la nouvelle reine, Marie de Médicis, à son arrivée à Paris, descendit dans l'hôtel de ce financier, et y demeura quinze jours, jusqu'à ce que ses appartements au Louvre fussent prêts. En 1604, François de Velasco, ambassadeur d'Espagne en Angleterre, traversant la France pour se rendre à son poste, passa par Fontainebleau, où le roi était; Zamet *régala l'ambassadeur, et le roi vint inopinément se mettre à table avec eux.* Souvent aussi Zamet avait la commission de visiter les bâtiments que le roi faisait construire à Paris, lorsque ce prince ne pouvait y aller lui-même. Sincèrement attaché au maître qui le traitait si bien, il n'usa de l'ascendant qu'il obtint sur la reine Marie de Médicis, que pour contre-balancer la funeste influence de Concini et d'Éléonore Galigaï. Au moment où la passion criminelle qu'avait conçue le roi pour la princesse de Condé excitait le vif ressentiment de la reine, Zamet, si l'on en croit les Mémoires de Sully, avertit Henri IV des desseins formés contre sa personne dans la maison de cette princesse, par Concini et les autres Italiens qu'elle avait amenés de Florence. Après la mort de Henri IV, Zamet, toujours heureux courtisan, continua de jouir de la confiance de Marie de Médicis devenue régente. Cette princesse allait dîner chez lui, et recevait dans cette maison les seigneurs qu'elle voulait distinguer. « On m'avertit, fait-on » dire à Sully dans ses Mémoires,... » que la reine devait dîner chez Za- » met; je ne doutai point que ce ne » fût lui faire ma cour que d'aller la » trouver dans cette maison : aussi » ne peut-on rien ajouter à la récep- » tion gracieuse que j'en reçus. » Les mêmes Mémoires nous apprennent qu'alors Zamet s'entendait fort bien avec Concini, et se chargeait de ses messages auprès du surintendant des finances, qui était loin d'approuver les prodigalités de la nouvelle cour. En 1613, Zamet rendit un service des plus essentiels à la reine, en se chargeant de négocier avec MM. d'Épernon et de Guise qui menaçaient de troubler la cour. Il était alors en si grande faveur auprès de cette princesse, qu'elle le traitait avec la même distinction que les plus grands seigneurs. On lit, dans les Mémoires de Bassompierre, qu'au mois de janvier 1614, « la régente » ayant convié Zamet à la comédie, » elle ordonna à Senecterre de lui » porter un siége ainsi qu'au duc » d'Épernon. » Alors le maréchal d'Ancre s'adressant à Bassompierre, lui dit en son jargon moitié italien, moitié français : *Per dio monssou io me rido moy delle cose deste monde ; la reine a soin d'un siége pour Zamet, et n'en a point pour M. Du Mayne. Fiez-vous à l'amore dei principi.* Zamet mourut à Paris, le 14 juillet 1614, à l'âge d'environ soixante-deux ans. Il fut enterré aux Célestins, où l'on voyait encore son tombeau avant la révolution. Son extrême habileté dans les affaires lui avait, de son vi-

vant, attiré autant de blâme que d'éloges. Dans la prétendue Bibliothèque de Mme. de Montpensier, on trouve le titre de cet ouvrage supposé : *Subtil moyen pour réussir dans les affaires de France et les mettre en paix par l'ambassadeur Zamet.* La Bibliothèque M. S. de M. Guillaume parle également d'*un livre de la simplicité, fait par M. Zamet, dédié à M. de Frenes, et imprimé en hébreu.* — Par-là, dit Le Duchat, commentateur du Journal de L'Estoile, on voulait faire entendre que la simplicité que ce financier affectait au dehors devait s'entendre à rebours comme on lit l'hébreu. D—R—R.

ZAMET (Jean), baron de Murat et de Billy, fils aîné du précédent, légitimé par le mariage de son père avec la demoiselle du Tremblay, fut un des plus braves officiers de son temps. Entré simple soldat dans les gardes de Henri IV, il en était l'un des capitaines dès 1606, et joignait à ce grade le titre de gentilhomme de la chambre. Ce prince, qui l'honorait de sa confiance, l'employa dans quelques affaires importantes. Les Mémoires de Sully nous apprennent que dans un voyage que Jean Zamet fit en Espagne et en Italie (1609), il eut avis des complots que tramaient les Espagnols contre la vie du roi, et qu'il s'empressa d'en informer Henri IV. A la mort de son père (1614), Jean Zamet lui succéda dans les charges de conseiller du roi, de capitaine du château, et de surintendant des bâtiments de Fontainebleau. Dans les premières années du règne de Louis XIII, il dut à des talents peu communs un prompt avancement dans les grades militaires. « Il avait eu, » dit un historien contemporain, une » bonne institution aux lettres, e » en avait chéri le plus celles qui lui » pouvaient donner quelque avanta- » ge en sa profession : l'histoire, les » mathématiques, la stratégique et » les fortifications. La connaissance » de ces sciences et de plusieurs lan- » gues, la politesse de ses mœurs et » le grand ordre qu'il gardait en sa » vie et en toutes ses actions par- » ticulières et publiques, l'avaient » mis en si haut point d'estime, qu'on » le jugeait capable de toutes les » grandes charges ; et le roi fort ju- » dicieux en la connaissance de ses » gens, ne lui déniait pas celle qu'il » avait de sa vertu, faisant grande » estime de lui. » Ce jugement de Bernard (*Voy.* ce nom, IV, 289), historiographe de Louis XIII, est confirmé par tous les Mémoires du temps. Zamet suivit Louis XIII en Guienne, en 1615 et 1616, et fut nommé mestre de camp du régiment de Picardie, le 1er. janvier 1617. La même année, il commanda à l'armée de Champagne, sous le duc de Guise; à l'armée du roi, en 1619, puis à l'attaque des retranchements du Pont de Cé, en 1620, où il conduisit l'aile droite. Bassompierre lui reproche d'avoir, dans cette occasion, compromis le salut de l'armée, « en manquant aux ordres de la » guerre qui veulent qu'en présence » des ennemis les motions se fassent » en marchant derrière les bataillons » qui sont déjà en bataille, pour en » être couvert, pendant que l'on est » obligé de montrer le flanc ; mais » lui par présomption, inadvertance, » ou ignorance, ou tous les trois, » passa devant le bataillon de Cham- » pagne, de sorte qu'en ce seul point, » si les ennemis nous eussent char- » gés, nous étions capables d'être » renversés. M. de Créqui, qui a

» l'ouïe très-excellente à la guerre, » vit aussitôt cette faute, et me dit: » *Cousin, nous sommes perdus, si* » *les ennemis nous chargent. Za-* » *met marche devant Champagne.*» Il fallut que Bassompierre accourût en personne pour réparer cette faute dont heureusement les ennemis ne profitèrent point. Les mêmes Mémoires donnent des détails curieux sur la promotion de Zamet au grade de maréchal-de-camp, qui était alors une charge si considérable, qu'elle mettait en état de prétendre à celle de maréchal de France. Déjà Bassompierre lui-même, Créqui, Termes et Saint-Luc étaient maréchaux de camp, et dans l'armée, telle qu'elle était alors organisée, il était inutile d'augmenter le nombre d'officiers de ce grade; mais Luynes, qui, sans aucun titre militaire, venait d'être fait connétable, ne voulait pas que *des gens si qualifiés* fussent employés, parce qu'*ils étouffoient sa gloire et celle de ses frères.* Aussi choisit-il *des gens de moindre étoffe, comme Marillac, Zamet et autres de moindre mérite, qui seroient ses créatures.* Il persuada au roi que Bassompierre et ses pairs *étoient sans doute très-propres à cette charge-là, mais qu'ils n'étoient pas personnes à tenir pied à boule, ni pour y rendre l'assiduité nécessaire; pour cet effet il lui nomma Zamet, Marillac,* etc. Quelques jours après sa promotion, qui eut lieu le 19 mai 1621, Zamet qui conservait la place de mestre de camp de Picardie, fut employé au siége de Saint-Jean-d'Angely, que le roi entreprit en personne (*Voy.* Benjamin de Rohan, sieur DE SOUBISE). Il se signala encore plus au siége de Clérac; et, par la promptitude avec laquelle il poussa les ouvrages, il contribua à la prise de cette place, le 1er. août 1621. Zamet eut, devant Montauban, le bras droit cassé d'une mousquetade « qui le rendit inutile » pour tout le reste du siége, bien » que pour cela il ne l'abandonnât » pas. » Pontis, dans ses Mémoires, rapporte comment il eut le bonheur de délivrer Zamet qui, après cette blessure, était tombé entre les mains des ennemis. Depuis cette époque une étroite amitié se forma entre le mestre de camp de Picardie et Pontis. « Je commençai, dit celui-ci, à vi- » vre avec cet incomparable ami, » non pas seulement comme avec un » frère, mais comme avec mon pro- » pre père, sentant pour lui le même » respect, et lui rendant avec toute » l'assiduité possible, les mêmes de- » voirs et les mêmes services que si » j'avais été son fils. » Quand on considère que, dans ses Mémoires, le sage Rob. Arnauld d'Andilly (*V.* ce nom) tient absolument le même langage que Pontis, on conviendra qu'un personnage qui inspirait une telle admiration à ses amis ne devait pas être un homme ordinaire. Il paraît que, dans un siècle où la religion avait tant d'influence, Zamet fut le modèle du guerrier chrétien. Tandis que les autres officiers croyaient pouvoir, en combattant contre les protestants, se livrer à tous les excès que la guerre autorisait alors, au viol, au pillage, à l'incendie, lui presque seul, animé du véritable esprit du christianisme, le prenait pour règle de toutes ses actions; il se montrait humain, chaste, ami de la plus sévère discipline; et ces vertus, dont Louis XIII possédait quelques-unes, et qu'il appréciait volontiers dans les autres, furent l'honorable cause du crédit dont Zamet

jouit auprès de ce monarque. Lors de la levée du siége de Montauban, il fut chargé de commander l'avant-garde à cette retraite qui ne se fit point sans désordre. Entraîné par son pieux enthousiasme, il vit dans le honteux échec que venaient d'éprouver les armes du roi en présence des religionnaires, une manifestation éclatante de la justice divine. « Il » paraît bien, dit-il à Pontis qui » marchait à ses côtés, que le dieu » de justice est le dieu des batailles, » et qu'il en donne souvent le gain à » ceux qui sont contre lui, parce » que ceux qui défendent sa cause le » font si mal et attirent si juste- » ment sa colère sur eux-mêmes par » leurs crimes, qu'il les punit sur-le- » champ en leur donnant le désavan- » tage, et répandant des terreurs pa- » niques dans leurs armées. » L'année suivante (1620), le roi voulant l'avoir plus près de sa personne, Zamet vendit son régiment, et afin de consoler Pontis de cette séparation forcée, le fit comprendre dans le marché pour une somme de mille écus. De nouveaux combats contre les protestants, que Louis XIII poursuivit en personne sur les rivages du Bas-Poitou, mirent Zamet à même de rendre de nouveaux services. Avec le maréchal de Vitry il occupa le Perriez le 13 avril 1620. Lorsque le roi chassa Soubise de l'île de Riez, en passant lui-même à gué un bras de mer, Zamet conduisit la cavalerie dans cette glorieuse journée. Ces exploits l'avaient rendu si redoutable aux huguenots, qu'ils le surnommèrent le *Grand Mahomet*. Lorsque le roi eut résolu le siége de Montpellier, Zamet fut envoyé en avant avec un corps de trois cents chevaux. Il fit dans sa marche observer une telle discipline, qu'on le recevait partout comme un libérateur. Dans un combat, aux environs de Montpellier, il tailla en pièces ou fit prisonniers cinq cents hommes détachés pour inquiéter les troupes royales qui faisaient alors le siége de Saint-Antonin. Attaqué d'une violente maladie, Zamet persista à demeurer au camp malgré les instances du roi, qui l'engageait à ne songer qu'à sa santé. « Ce n'est pas ici une occasion qui » permette de s'aller rafraîchir, » dit-il à Arnauld d'Andilly, c'est » une guerre de religion qui regarde » Dieu, et dans laquelle je m'estime- » rai trop heureux de pouvoir la- » ver mes péchés dans mon sang. » A peine convalescent, il prit part à toutes les opérations du siége de Montpellier, avec une étonnante activité. Comme il repoussait les assiégeants qui faisaient une sortie, il fut atteint à la cuisse d'un coup de fauconneau qui tua deux autres officiers. A la gravité de sa blessure, *il connut bien lui-même*, dit Bernard, *qu'ainsi il n'étoit pas fait pour la faire bien longue au monde.* Remarquant que son accident avait ralenti le courage de ses soldats: « Quoi donc, leur dit-il, vous » fuyez? » Quelques-uns lui ayant répondu : « Nous n'avons plus de » poudre, ni de plomb. » — « N'a- » vez-vous pas, leur répliqua-t-il, » des épées et des ongles? » Plusieurs officiers et soldats s'étant rassemblés autour de lui pour recevoir ses ordres, il leur tint un discours chrétien, admirable sans doute, mais qui paraît un peu extraordinaire dans la bouche d'un guerrier. Le Vassor, après l'avoir cité d'après l'historiographe Bernard, observe avec raison qu'un guerrier mourant aux croisades de saint Louis, n'aurait

pas été plus content d'être tué par les mahométans que Zamet le paraît de perdre la vie pour la querelle de Jésus-Christ. Ce qui est au-dessus de toute critique, ce sont les paroles qui terminaient cette allocution : « Servez le roi de bon courage, » supportez doucement les fatigues » de la guerre, et si quelquefois la » nécessité des affaires vous fait dif- » férer vos montres (paie), qu'il n'y » ait que l'ennemi, qui en est cau- » se, qui sente l'effort de votre in- » dignation. » Cette exhortation eut l'effet que Zamet s'en était promis. Les soldats retournèrent à la charge, et obligèrent les ennemis de rentrer dans la place. Ceux qui ne le purent faire assez tôt demandèrent quartier. Pontis pour venger son ami les massacra impitoyablement, et Zamet en prit occasion pour lui adresser des reproches, à-la-fois pleins de raison, et dictés par une saine piété. « Puis-je » vous savoir bon gré, lui dit-il, du » transport d'une amitié si déréglée? » M'avez-vous redonné la vie en l'ô- » tant si cruellement à des infortu- » nés? Au lieu de venger ma mort, » vous avez irrité Dieu contre vous » et contre moi. Votre inhumanité » m'afflige plus sensiblement que l'ac- » cident qui m'est arrivé. » Pontis avoue dans ses Mémoires que ce reproche lui fut bien sensible, et jusqu'au lendemain il ne quitta pas le lit du mourant; mais ayant lui-même été blessé, Arnauld d'Andilly remplit dès-lors auprès de Zamet, jusqu'au dernier moment, l'office de consolateur. Zamet lui disait souvent en l'embrassant : « Quel » trésor c'est qu'un bon ami ! » Il expira cinq jours après sa blessure, « avec de tels sentiments » de piété, et une telle tranquillité » d'esprit, que j'eus la consolation, » dit d'Andilly, de ne pouvoir dou- » ter que Dieu ne lui fît miséricorde. » Personne ne l'ayant plus connu que » moi, je puis dire sans crainte que » c'était un homme si extraordinaire, » qu'il n'y avait point d'emploi et » de charge dont il ne pût être ho- » noré avec le temps..... Sa piété » envers Dieu, son courage dans les » périls et sa capacité dans la guerre » et dans les affaires l'avaient mis » dans une assiette d'esprit que rien » n'était capable d'ébranler; et quel- » que grande que fût son ambition, » elle était soutenue par tant de ver- » tus, et se proposait une fin si glo- » rieuse autant selon Dieu que selon » les hommes, que l'on ne pouvait y » trouver à redire (1). » Zamet avait désigné Pontis pour exécuteur testamentaire; il légua à Arnauld d'Andilly un grand tableau de S. Jean dans le désert, dont ce pieux personnage fit don à la maison de Port-Royal-des-Champs. Zamet avait été marié : mais il ne laissait point d'enfants. Il fut enterré dans l'église des Célestins de Paris, à côté de son père. Le roi conserva à sa veuve la capitainerie de Fontainebleau. D—R—R.

ZAMET (Sébastien), frère du précédent, aumônier de la reine Marie de Médicis, évêque-duc de Langres, prit possession de ce siége en 1615. La même année, il assista à l'assemblée générale du clergé de France à Paris, et réunit ses efforts à ceux des autres prélats, pour obtenir l'admission du concile de Trente en France. Durant les quarante années qu'il occupa le siége de Langres, il fit beaucoup de bien dans ce vaste diocèse, concourut à l'établissement des Ursulines de Dijon, à la

(1) On peut encore consulter, sur ce personnage trop peu connu, la *Chronologie militaire*, t. VI, p. 67.

réforme du Tard, première abbaye de filles, de l'ordre de Cîteaux, et à la translation de ce monastère à Dijon. Par un désintéressement qui prouve qu'il ne cherchait que l'intérêt de la religion, il se prêta au démembrement de son diocèse, en sollicitant lui-même l'érection en évêché de la chapelle royale de Dijon. Cette négociation ne réussit pas; et Dijon n'eut un évêque qu'en 1731. Le zèle de l'évêque de Langres pour son troupeau ne l'empêcha pas de prendre une part très-active aux affaires religieuses de la capitale; ce qui devint pour lui une source de désagréments. Après s'être retiré de la cour et du grand monde, où il avait été fort répandu, il embrassa une vie très-édifiante, et se lia étroitement avec les religieuses de Port-Royal. Étant venu à Paris en 1626 pour l'assemblée du clergé, il devint directeur de l'illustre abbesse Angélique Arnauld (*V.* ce nom), qui l'avait secondé précédemment dans la réforme du monastère de Tard. L'évêque de Langres introduisit alors dans Port-Royal les Pères de l'Oratoire, comme directeurs des religieuses. Dès ce moment, si l'on en croit l'historien de ce couvent, l'esprit de la maison devint moins régulier et moins sévère. Zamet ayant engagé la mère Angélique à faire ajouter de nouveaux bâtiments à la maison de Paris, la communauté s'endetta sans que ce prélat vînt à son secours. Le zèle sévère de cette supérieure ne s'accommodant pas de l'indulgence de ce prélat, il se brouilla avec elle et lui suscita des tracasseries qui l'obligèrent de se démettre de son abbaye. Enfin Zamet fit venir, pour gouverner la maison, des religieuses de l'abbaye du Tard, qui (selon le même écrivain), firent souffrir à la mère Angélique mille avanies, et mirent sa patience à bout. Cependant l'archevêque de Paris (J.-F. de Gondi), mécontent de l'autorité que Zamet prenait à Port-Royal, renvoya chez elles les religieuses du Tard. Depuis 1627, l'évêque de Langres avait formé avec la duchesse de Longueville le projet d'un nouvel institut de religieuses, qui devaient se consacrer à l'adoration perpétuelle du Saint-Sacrement. Il obtint sans peine l'agrément du Saint-Siége; mais ce ne fut qu'en 1630 que Louis XIII accorda des lettres-patentes pour cet établissement. Ce prince, qui se crut guéri miraculeusement d'une maladie dont il pensa mourir à Lyon, voulait, par reconnaissance, se rendre le fondateur du Saint-Sacrement. L'archevêque de Paris entrava l'affaire pendant trois ans, d'abord par jalousie contre Zamet, qui en avait été nommé supérieur, conjointement avec lui et l'archevêque de Sens; en second lieu, parce qu'il voulait que l'abbesse Angélique fût nommée supérieure, et que l'évêque de Langres, qui l'avait d'abord proposée, ne voulait plus d'elle. Ces difficultés s'aplanirent enfin; et la mère Angélique entra le 8 mai 1633 dans la nouvelle maison du Saint-Sacrement, située rue Coquillière, et qui avait été achetée trente mille francs des deniers d'une pauvre veuve. L'intention du fondateur était de ne recevoir pour pensionnaires dans ce nouveau couvent que des *filles de marquis et de comtes*. Aussi l'habit était-il élégant et magnifique; et la dot que chaque religieuse devait payer en prenant le voile, se montait à dix mille livres. Zamet voulut, en outre, que la table fût bonne, et autorisa une douce gaîté

dans les récréations des pensionnaires. Ce régime que l'évêque de Langres avait introduit dans la maison du Saint-Sacrement déplut à la mère Angélique, et fut fortement désapprouvé par l'abbé de Saint-Cyran, qui devait à ce prélat la direction spirituelle du Saint-Sacrement et de Port-Royal. Telles étaient la confiance et l'amitié que Zamet portait alors à Saint-Cyran, qu'il lui offrit de le faire son coadjuteur sur le siége de Langres. Quelque jugement que l'on puisse d'ailleurs porter de Saint-Cyran, on conviendra que ses procédés envers l'évêque de Langres paraissent inexcusables. Au retour d'un voyage que ce prélat fit dans son diocèse, il trouva l'esprit de ses religieuses entièrement changé, même à son égard. La mère Agnès Arnauld, abbesse de Port-Royal, tandis que sa sœur Angélique gouvernait la maison du Saint-Sacrement, *pria tout franchement M. de Langres de ne plus venir à la maison*, parce que sa conduite trop douce, disait-elle, entretenait les ames dans de mauvaises habitudes (1). C'est ainsi que Saint-Cyran avait élevé dans ces deux maisons un *schisme* contre le supérieur. Le nouvel institut du Saint-Sacrement ne put résister à toutes ces traverses. Il tomba l'an 1638; et les religieuses qui le composaient revinrent à Port-Royal de Paris. Dès ce moment, Zamet rompit avec Saint-Cyran. Il désapprouvait depuis long-temps la liberté avec laquelle ce docteur s'exprimait sur certains dogmes reçus dans l'Église romaine et sur plusieurs décrets du concile de Trente. Il rédigea contre lui deux Mémoires, dont l'un fut présenté au cardinal de Richelieu. Les ennemis de Zamet virent dans cette démarche une lâche dénonciation. Ses amis la louèrent comme une marque de zèle. Le caractère de l'évêque de Langres ne permet pas de douter de ce dernier motif; mais on conviendra que dans cette occasion son zèle s'était montré peu éclairé. Lorsque Saint-Cyran fut arrêté, en 1638, Zamet se crut obligé de déposer dans l'interrogatoire d'un homme que l'on poursuivait alors comme un dangereux sectaire, et dont les opinions seraient à peine remarquées aujourd'hui. Le premier Mémoire de Zamet fut réfuté par la mère Angélique qui lui prête ce discours, au sujet de Saint-Cyran : « Dieu m'a donné cet » homme pour être mon bourreau : » car il m'a fait connaître la vérité » par lui; et je n'ai pas la force de » la suivre : cela me tue. » Quant au Mémoire que Zamet avait adressé au cardinal, il trouva sa réponse dans le *factum* imprimé sous le titre d'*Apologie de Saint-Cyran* par Ant. Lemaistre (*Voy.* ce nom). Lassé de toutes ces tracasseries, Zamet se retira dans son diocèse, venant très-rarement à Paris, et tout occupé des devoirs de l'épiscopat. Il mourut à Mussi, le 2 fév. 1655, laissant, en dépit des attaques injustes des écrivains de Port-Royal, la réputation d'un prélat rempli de zèle, de piété et de désintéressement. On pouvait lui reprocher un peu de faiblesse dans le caractère et une indulgence peut-être excessive; mais ce n'était pas à ceux qui abusèrent de ces défauts à les censurer avec tant d'amertume. Sa piété envers ses parents l'avait porté à élever à son père et à son frère les monuments dont il a été parlé dans les deux articles précédents.

D—R—R.

(1) Ce sont les expressions de l'historien de Port-Royal.

ZAMOLXIS ou ZALMOXIS, était un philosophe ou une divinité d'une tribu des Gètes (Γέται ἀθανατίζοντες), qui leur aurait transmis le dogme de l'immortalité de l'ame. Quelques anciens le confondaient avec Thalès. Tout fabuleux que nous paraît ce personnage, plusieurs auteurs l'ayant considéré comme un individu réel, nous n'avons pas cru devoir l'exclure de cette Biographie. Les Gètes, dit Hérodote, prétendent qu'ils ne meurent pas, mais qu'ils vont trouver le dieu (ou génie, δαίμων) Zamolxis. Tous les ans, ils lui envoient un messager. Le moyen qu'ils emploient consiste à jeter un homme en l'air et à le recevoir sur la pointe de leurs lances. S'il n'en meurt pas, c'est un méchant : ils en envoient un autre plus digne. Ces Thraces ne croient point qu'il y ait d'autre dieu que le leur. « J'ai ouï dire, ajoute-t-il, aux Grecs qui habitent l'Hellespont et le Pont, que ce Zamolxis était un homme ; qu'il avait été, à Samos, esclave de Pythagore, fils de Mnésarque ; et qu'ayant été mis en liberté il avait amassé de grandes richesses, avec lesquelles il était retourné dans son pays. Quand il eut remarqué la vie malheureuse et grossière des Thraces, comme il était instruit des usages des Ioniens, et qu'il avait contracté avec les Grecs, et particulièrement avec Pythagore, l'habitude de penser plus profondément que ses compatriotes, il fit bâtir une salle où il régalait les premiers de la nation. Au milieu du repas, il leur apprenait que ni lui, ni ses conviés, ni leurs descendants à perpétuité, n'étaient destinés à mourir, mais qu'ils iraient dans un lieu où ils jouiraient éternellement de toutes sortes de biens. Pendant qu'il traitait ainsi ses compatriotes, et les entretenait de pareils discours, il se faisait faire un logement sous terre. Il se déroba aux yeux des Thraces, descendit dans ce souterrain, et y demeura trois ans. Il fut regretté et pleuré comme mort. Enfin la quatrième année, il reparut, et rendit croyables, par cet artifice, tous les discours qu'il avait tenus. Je ne rejette ni n'admets ce qu'on raconte de Zamolxis et de son logement souterrain ; mais je pense qu'il est antérieur de bien des années à Pythagore. Au reste, que Zamolxis ait été un homme, ou que ce soit quelque dieu du pays des Gètes, c'en est assez sur ce qui le concerne. » Son nom même favorisait ces doutes. M. Creutzer, frappé du sens étymologique du mot (*peau d'ours* ou *étranger*), voit dans Zamolxis un personnage mystique analogue à ce Silène, à ce dieu velu qui fut l'instituteur de Bacchus, c'est-à-dire, qui fonda ses mystères, et qui enseigna le dogme de l'immortalité de l'ame au peuple de la Thrace, au milieu de laquelle vivaient les Gètes. Sa retraite dans le souterrain formait une représentation scénique, analogue à celles des Mystères, ou bien à celles dont les cavernes de la Westphalie et des bords de la Baltique étaient le théâtre (Mœser, *Histoire* d'Osnabruck). Ainsi le culte de Zamolxis formerait un anneau entre les religions celtiques et celles des peuples de l'Orient. Sa mort et sa renaissance, expliquées naturellement par l'incrédulité des Grecs, le rattacheraient à cette famille des Mithras, des Hercules, qui meurent pour renaître (1). J. M—r.

(1) Voy. Hérodote, liv. IV, § 93-95 ; Hellanicus, dans l'*Etymologicum magnum;* et l'*Exposition des religions de l'antiquité*, par Creutzer, traduite et refondue par M. Guigniaut.

ZAMORA (Laurent), théologien espagnol, né vers le milieu du seizième siècle à Ocana, dans le diocèse de Tolède, se distingua par sa piété, sa science et son zèle pour la discipline. Il appartenait à l'ordre de Cîteaux dont il devint visiteur, et en cette qualité il entreprit avec succès la réforme de plusieurs monastères de la Catalogne. Il avait été chargé, pendant quelque temps, d'enseigner la philosophie; il signala ensuite dans un grand nombre de sermons très-suivis ses talents pour la prédication, et ne cessa de s'y livrer que dans un âge avancé. Il mourut, accablé d'infirmités, en 1614. Nicolas Antonio, qui célèbre pompeusement le savoir et l'éloquence de ce religieux, donne en détail les titres des diverses parties d'un grand ouvrage qu'il publia successivement sous ce titre général : *Monarquia mystica de la Iglesia hecha de Geroglyphicos sacados de humanas y divinas letras.* La première partie de cet ouvrage où sont répandues avec profusion les richesses de la littérature profane appliquée aux doctrines théologiques, traite *du chef visible et du chef invisible de l'Église,* et elle est précédée d'une *Apologie des Lettres humaines*, Madrid, 1594, et 1614, in-4°., Valence, 1604. La deuxième : *De la chute de la nature humaine*, Alcala, 1603; Madrid, 1611. La troisième : *Des mérites de la Sainte Vierge*, Barcelone, 1614; Madrid, 1617. Les quatrième, cinquième et sixième : *De la conservation, de la constitution et des personnages les plus illustres de l'Église*, Valence, 1606; Madrid, 1609; Barcelone, 1612, in-4°. Enfin la septième : *Des armes défensives et offensives que J.-C. a laissées à son Église*, 2 vol. On a du même un poème en vers héroïques intitulé : *La Saguntina*, composé à l'époque de sa première jeunesse, Alcala, 1587, et Madrid, 1607, in-8°. On peut consulter Nic. Antonio pour quelques autres ouvrages publiés par Laurent Zamora.

V—G—R.

ZAMORA (Antoine), médecin, né, vers 1570, à Salamanque, acheva ses études à l'université de cette ville, alors une des plus célèbres de l'Europe, et y reçut le degré de maître-ès-arts en philosophie et celui de docteur en médecine. Dans les loisirs que lui laissait la pratique de l'art de guérir, il continua de s'appliquer à la culture des sciences, et se rendit très-habile dans les mathématiques. Ses talents l'ayant fait connaître, il fut pourvu d'une double chaire à l'université. Nicolas Antonio parle, comme témoin oculaire, du zèle et des succès de ce savant professeur. « Tous les jours, dit-il, Zamora faisait deux leçons, le matin sur la médecine, et l'après-midi sur les mathématiques; et dans un âge avancé il conservait, avec l'activité de la jeunesse, toutes les facultés de son esprit » (Voy. *Bibl. Hispan. nova*). Il mourut vers 1640, laissant deux fils, professeurs en droit à l'école de Salamanque. On a de lui : I. *Prognostico del eclipse del sol* 10 *jul.* 1600, etc., Salamanque, 1600, in-4°. II. *Repetitiones duæ super caput primum et tertium Galeni, de differentiis symptomatum*, ib., 1621, in-4°. III. *Aurea expositio ad textum Hippocratis in libro de aëre, aquis et locis*, ibid., 1625, in-4°. Antonio lui attribue encore un traité *De cometis*, resté sans doute manuscrit, puisqu'il n'en indique ni la date ni le format, et qu'on ne le trouve cité par aucun autre bibliographe. —

ZAMORA (*Gaspar* DE), savant jésuite, né en 1546 à Séville, et mort dans la même ville en 1621, se fit une grande réputation par ses talents pour la chaire, et publia : *Concordantiæ sacrorum bibliorum duobus alphabetis, altero dictionum variabilium, invariabilium altero absolutissimæ*, Rome, Zanetti, 1627, in-fol. Cette concordance est rare et recherchée. — ZAMORA (*Jean-Marie*), capucin, né en 1579 à Udine, et mort à Vérone en 1649, a publié : I. *Disputationes theologicæ de Deo uno et trino*, Venise, 1626, in-fol. II. *De eminentissimâ Deiparæ Virginis perfectione libri tres*, ibid., 1629, in-fol. L'impression de cet ouvrage, commencée à Udine, fut terminée à Venise. *Voy.*, pour les détails, les *Bibliothèques* des capucins. W—s.

ZAMORA (le P. BERNARD DE), savant religieux espagnol, était né vers 1720 dans le royaume de Léon; lorsqu'il eut achevé ses humanités, il embrassa la règle du Carmel, et prit alors, suivant l'usage, le nom de sa ville natale. Doué d'une grande activité d'esprit et d'une ardeur infatigable, il obtint de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour l'étude; et, s'étant perfectionné dans les langues anciennes et modernes, il cultiva les lettres, l'histoire et la philosophie avec beaucoup de succès. La réputation qu'il s'acquit par ses talents franchit bientôt l'enceinte du cloître. Nommé professeur de langue grecque à l'université de Salamanque, il y ranima le goût des bonnes études, et eut l'avantage de former un grand nombre d'élèves distingués. Indépendamment de ses leçons publiques, il faisait, dans l'intérieur du couvent, des cours particuliers d'histoire et de littérature, auxquels étaient admis tous ceux qui désiraient en profiter. La maison de son ordre à Salamanque lui dut une bibliothèque nombreuse et choisie; et ce trésor fut mis par ses soins à la disposition d'une jeunesse studieuse, empressée de recourir à ses lumières, et qu'il se plaisait à diriger dans ses lectures. Le savant évêque de Salamanque, Tavira, secondait de tout son pouvoir les efforts du P. Bernard, pour répandre les bienfaits de l'instruction. En 1768, ils présentèrent de concert, au gouverneur espagnol, un *Mémoire*, dans lequel ils signalaient, avec courage, les vices de l'organisation des colléges, où les chaires se trouvaient confiées trop souvent à des maîtres inhabiles. Entouré de l'estime publique, le digne religieux poursuivait sans relâche la noble tâche qu'il avait entreprise, lorsqu'il mourut d'une apoplexie foudroyante, à Salamanque, au mois de novembre 1785. Ses ouvrages sont : I. Une *Grammaire grecque*, Madrid, 1772, in-8°. II. La traduction espagnole de l'*Histoire des séminaires*, par J. Giovanni, Salamanque, 1778, in-8°. III. *Dialogues des morts*, à l'imitation de ceux de Lucien. IV. Une *Histoire de l'établissement du christianisme*. Ces deux derniers ouvrages restés inédits n'ont pas été retrouvés dans ses manuscrits. W-s.

ZAMORI ou ZAMOREO (GABRIO), en latin *Gabrius* (1) *de Zamoreis*, jurisconsulte et poète latin, né, vers 1320, à Parme, fréquenta dans sa jeunesse les écoles les plus célèbres de l'Italie, et reçut le laurier doctoral dans la faculté de droit. Épris du génie de Pétrarque, sur la

(1) *Gabrius* ou *Gabrio*, diminutif de *Gabriel*, alors en usage dans l'Italie.

lecture de quelques-unes de ses compositions, il écrivit à ce grand poète, alors à Bologne, une lettre en vers, pour lui demander ses conseils et son amitié. Cette *Lettre* a été publiée par Mehus, dans la *Vie d'Ambrosio Traversari* (*Voy.* ce nom), p. 200. Pétrarque, flatté de l'empressement de Zamori, ne lui fit point attendre sa réponse; et dès-lors il s'établit entre eux un commerce épistolaire auquel Gabrio doit l'avantage d'échapper à l'oubli. Dans la chaleur de son amitié pour son jeune admirateur, Pétrarque en parle comme d'un homme que toutes les villes d'Italie devaient envier à Parme. « Doué, dit-il, d'une haute sagesse, il est versé dans toutes les sciences, mais principalement dans le droit civil et le droit-canon. Ses leçons sont suivies par une foule d'élèves avides de l'entendre; et les membres les plus distingués du barreau l'écoutent avec le même respect que les Athéniens écoutaient Démosthène, ou les Romains Cicéron. » On doit convenir que dans le peu d'écrits qui restent de Gabrio, rien ne peut justifier l'exagération de ces éloges. Après que Luchino Visconti eut rétabli la tranquillité dans Parme, Gabrio fut élu membre du conseil de cette ville (1347). Depuis il remplit la charge d'intendant de Jean Visconti, archevêque de Milan, et composa l'*épitaphe* en vers de ce prélat, qui est gravée sur son tombeau (2) et rapportée par les divers auteurs de l'histoire ecclésiastique d'Italie. Il revint, en 1354, à Parme, occuper une place de magistrature. Dans la suite il fut honoré du titre de comte du palais de Latran et du consistoire impérial. En 1386, Galéaz Visconti lui fit don d'une maison à Parme. Il avait marié sa fille Mabille à Thomas Cambiatore, de Reggio, le premier traducteur de l'*Énéide*, en vers italiens, et qui s'étant établi à Parme s'y fit une réputation comme avocat. Zamori mourut vers 1400, dans un âge avancé. Il avait composé deux recueils de vers latins qui sont perdus : l'un était intitulé *Adolescentia*, et l'autre *Orphea*. Matth. Luigi, chanoine de Venise, possédait un ouvrage de Zamori : *Tractatus de virtutibus et earum oppositis*. W—s.

ZAMOYSKI (Jean-Sarius), grand-chancelier de Pologne, naquit le 1er. avril 1541, à Skokow, dans le palatinat de Culm, dont son père était castellan. Homme d'état, savant jurisconsulte, littérateur, grand capitaine, il a mérité le surnom de *Grand*, que la postérité lui a décerné. Issu d'une des plus illustres familles de la Pologne, il comptait parmi ses ancêtres le brave chevalier dont nous avons parlé dans l'article de Vladislas Lokietek (*V.* ce nom, XLIX, 370). Le domaine principal de cette grande famille était Zamosc dont elle a pris le nom, et qui est encore une des places fortes du palatinat de Lublin. Jean fut envoyé à Paris dès l'âge de douze ans pour y faire ses études, et il y fut attaché à la cour du dauphin, depuis roi sous le nom de François II. Il quitta ensuite cette cour, et alla se cacher, comme il le dit lui-même, dans le *pays latin*, afin de pouvoir se livrer tout entier à l'étude de la philosophie, des mathématiques et de la jurisprudence. Plus tard, d'après l'ordre de son père, il partit pour Strasbourg, où sous le célèbre Jean Sturmius il se perfectionna dans les lettres grecques et dans la connais-

(2) Cette épitaphe de 35 vers hexamètres est signée *D. Gabrius de Zamoriis de Parma.*

sance des lois. L'université de Padoue passait alors pour la première école de droit. Zamoyski s'y rendit, et s'y fit connaître d'une manière si avantageuse, que les élèves, qui, d'après un ancien usage, se choisissaient tous les ans un chef, le proclamèrent unanimement *Princeps juventutis litteratæ*, ou recteur de l'académie. Destiné aux premiers emplois de la république, Zamoyski s'y disposait par des études fortes et profondes. Il lut même les Pères de l'Église; et cette lecture eut pour lui l'avantage de l'affermir dans la foi catholique, et de l'éloigner du luthéranisme, pour lequel son père montrait quelque penchant. A l'âge de vingt-deux ans il publia : *De senatu romano, libri II*, Venise, 1563, in-4°., et Strasbourg, 1608, in-8°., avec le traité de Joachim Périon sur le même sujet. Cet ouvrage est rempli de recherches si savantes que quelques auteurs, entre autres l'historien de Thou, l'ont attribué à Charles Sigonius, que Zamoyski avait eu pour maître à Padoue. Grævius, qui l'a inséré dans son *Thesaurus Antiquitatum romanarum*, le vante comme très-précieux pour ceux qui veulent étudier les antiquités romaines. Zamoyski le dédia à Pierre Mieskow, vice-chancelier du royaume. Sa lettre est datée de Padoue, 4 juillet 1563. L'ouvrage se recommande non-seulement par une bonne latinité, mais encore par le plan et l'exécution. L'auteur avait prononcé l'année précédente l'*Oraison funèbre* du fameux *Fallope;* il la fit imprimer à Padoue, 1562, in-4°. Il existe un exemplaire de cette pièce à la bibliothèque du Roi à Paris. Pendant que le jeune Polonais était recteur de l'académie de Padoue, il mit en ordre les réglements de cette école qu'il publia sous ce titre : *De constitutionibus et immunitatibus almæ Universitatis Patavinæ libri IV*, Padoue, 1564, in-4°. Il publia dans le même temps un autre ouvrage sous ce titre : *De perfecto senatore syntagma.* Étant revenu en Pologne, il fut présenté à Sigismond-Auguste, qui après plusieurs entretiens le confia au vice-chancelier, afin que sous la direction de celui-ci il s'instruisît dans le maniement des affaires publiques. Bientôt Zamoyski eut une occupation, pénible à la vérité, mais précieuse par les lumières qu'il y puisa. L'historien Cromer avait mis en ordre les archives de la couronne, mais aussitôt après son départ elles étaient retombées dans le plus grand désordre. Sigismond chargea Zamoyski de la rétablir. Le jeune savant passa près de trois ans, enseveli dans ces vieux documents; occupé de les déchiffrer et de les classer, et il en fit un catalogue pour son propre usage. Il recueillit en même temps des notes qui lui devinrent extrêmement utiles, quand il fut chargé de la direction des affaires publiques. Pour lui témoigner sa satisfaction, le roi lui donna un de ses domaines; mais des malheurs domestiques vinrent affliger Zamoyski. Il avait épousé une fille de Jérôme Ossolinski, et par cette union il avait réuni deux maisons puissantes. Il perdit en peu de jours son épouse et son propre père, et vint tout en pleurs annoncer au roi ces funestes nouvelles. Le monarque plein de bonté essuya de ses mains les larmes de Zamoyski, en lui disant : « Dès ce moment je » suis votre père; accoutumez-vous » à me regarder comme tel; je » vous confère la starostie de Bielsk, » que votre père possédait. » Peu

après le nouveau staroste eut le malheur de perdre ce second père; et l'on dut procéder à l'élection d'un autre roi. Le primat convoqua à Varsovie une diète générale (1573), et l'ordre équestre voulant balancer l'influence du sénat reconnut Zamoyski pour son chef. Les deux principaux prétendants étaient Henri, duc d'Anjou, et l'empereur Maximilien. Le prince suédois, Sigismond, né d'une sœur de Sigismond-Auguste, aurait pu se mettre sur les rangs, car il régna depuis sous le nom de Sigismond III; mais il était trop jeune. Le czar de Moscovie, Iwan IV, desirait aussi qu'on lui conférât la couronne de Pologne; mais il aurait cru s'abaisser par des sollicitations; il se contenta de faire représenter aux Polonais que, sa nomination les intéressant plus que lui-même, il leur conseillait d'envoyer des ambassadeurs qui vinssent lui offrir le trône vacant et le prier de l'accepter. Zamoyski, qui d'abord penchait de ce côté, fut révolté de tant de fierté; et, comme il n'aimait point la maison d'Autriche, il se déclara pour le duc d'Anjou : « Si nous choisissons Maximilien ou un de ses fils, dit-il aux électeurs, vous verrez que la Pologne sera entraînée à faire la guerre aux Turcs. Considérez avec quel orgueil ces princes autrichiens, étrangers à notre langue et à nos mœurs, se conduisent envers la noblesse allemande, et jugez d'après cela de quelle manière ils nous traiteraient, nous gentilshommes, libres Polonais. Rien de tout cela n'est à craindre, si nous choisissons le duc d'Anjou. La France vit en paix avec la Porte, et nos frontières seront en sureté contre l'Orient. Vous connaissez les mœurs françaises; elles sont douces, polies, autant que les habitudes des Allemands sont dures et grossières. » La majorité du sénat était pour Maximilien; mais l'ordre équestre se déclara pour Henri, et ce prince fut proclamé roi de Pologne. On eut ensuite à rédiger les *Pacta conventa*, c'est-à-dire qu'il fallut prescrire au nouveau roi ses obligations. Zamoyski se souvint que parmi les documents des archives royales, il avait lu les *Pacta conventa* conclus entre la nation polonaise et Louis, roi de Hongrie, lorsque ce prince fut choisi roi de Pologne; on en rédigea de pareils; et ils furent agréés et signés par les envoyés de France. Zamoyski, mis à la tête des députés qui allèrent présenter au prince français le trône de Pologne, fut chargé de porter la parole au nom de l'ambassade. Le discours qu'il prononça en présence de Charles IX et de la cour de France, est remarquable par l'élévation, la justesse des pensées et l'élégance du style. On observa surtout qu'ayant à parler des autres candidats, l'orateur sut relever Henri, sans rien dire qui pût blesser ses rivaux. Ce discours fut imprimé aussitôt, et la traduction française, par Louis Leroy, fut publiée à Paris l'année suivante. Nous avons sous les yeux l'édition de Rome, sous ce titre : *Oratio quâ Henricum Valesium regem renuntiavit Poloniæ*, Rome, 1574, in-4°. Le nouveau roi nomma Zamoyski son chambellan, et il lui donna la starostie de Knyszyn en Podlaquie. Le couronnement qui eut lieu à Cracovie causa une vive agitation. Pendant l'interrègne les dissidents, voulant assurer la liberté de leur culte, avaient rédigé des *Pacta conventa* particuliers que les envoyés de France avaient signés. Ils les présentèrent au roi avant son cou-

ronnement; mais ce prince, de l'avis du sénat, refusa de les confirmer; les dissidents se plaignirent hautement dans l'église, et il en résulta un tumulte scandaleux. Le parti de l'Autriche s'étant joint à eux, on allait en venir aux mains. Zamoyski se rangea du côté de ceux qui pensaient que le roi devait d'abord être couronné, et qu'ensuite il reconnaîtrait les *Pactes*. Son avis prévalut; mais il lui fit perdre un peu de son crédit auprès de l'ordre équestre. Des difficultés très-graves se présentèrent, lorsque Henri se fut éloigné de la Pologne. Les princes d'Autriche se mirent de nouveau sur les rangs. Zamoyski et l'ordre équestre, ne sachant comment les écarter, jetèrent les yeux sur Étienne Battori, woivode de Transylvanie. Ce prince pensait si peu à la couronne de Pologne, qu'il n'avait pas même de représentant près de la diète. L'élection allait se faire, et il n'y avait pas un moment à perdre : on s'adressa à la princesse Anne, sœur de Sigismond-Auguste, et elle fut déclarée reine, à condition qu'elle épouserait Battori. On lui représenta que ce choix serait agréable aux Polonais, qu'ils se réjouiraient en voyant sur le trône une descendante des Jagellons; et elle accepta. Une diète générale fut convoquée pour le 14 janvier 1576, et Battori y fut proclamé roi. Pendant que les princes d'Autriche délibéraient, il se rendit à Cracovie où il fut couronné. Pour témoigner sa reconnaissance à Zamoyski, il le déclara grand-chancelier du royaume, et cette nomination fut si agréable à l'ordre équestre, que ses membres se levèrent spontanément et s'avancèrent en corps vers le trône pour remercier le roi. Le nouveau monarque ayant demandé un rapport sur l'état du royaume, Zamoyski lui dit : « La Lithuanie et la Prusse ne cachent point leurs dispositions pour l'Autriche. En Pologne même la majorité des sénateurs est contre vous. A la politique se joint la différence des religions. Les deux interrègnes qui se sont succédé si près l'un de l'autre, ont accoutumé les Polonais à la licence. Votre trésor est vide. Celui que Sigismond-Auguste a laissé en mourant est dissipé; et votre prédécesseur Henri s'est emparé des revenus à mesure qu'ils rentraient. Non-seulement vous n'avez pas de quoi payer l'armée, mais on a de la peine à acquitter vos dépenses ordinaires. En ce moment l'empereur Maximilien agite la diète de Ratisbonne, et vous menace. Les Moscovites et les Tartares n'attendent que le moment pour vous attaquer. » Après un exposé aussi franc que peu flatteur, il détermina le monarque à envoyer des ambassadeurs en Autriche, ainsi qu'à Rome, et à rappeler en Pologne ceux qui avaient quitté le royaume. Il accompagna ensuite Battori dans son expédition contre la ville de Dantzig qui s'était révoltée; elle se soumit, et Zamoyski dicta les conditions de la capitulation. Iwan IV, czar de Moscovie, étant tombé sur la Livonie, Battori proposa à la diète de 1579, de venger cette insulte. Les avis furent partagés : plusieurs députés pensaient que l'on devait tourner les armes de la république contre les Tartares; Zamoyski représenta qu'en attaquant ces hordes dépendantes de la Porte othomane, on pourrait attirer sur la Pologne les armes de la Turquie, tandis que l'on était déjà en guerre avec les Russes. « Finissons-en avec ceux-ci, ajouta-t-il, nous verrons ensuite ce que nous pourrons

faire contre les Tartares. » On se rendit à son avis. Vers le même temps, il représenta à la diète la nécessité de donner une nouvelle organisation à l'administration de la justice, et d'après son plan, on établit deux tribunaux d'appel, l'un à Lublin et l'autre à Pétrikau. Le clergé paraissant mécontent, il fut décidé, sur la proposition de Zamoyski, que dans les causes concernant les ecclésiastiques, la moitié des juges serait prise dans leur corps, et l'autre moitié parmi les laïques. La diète, satisfaite de ces arrangements, accorda au roi tous les subsides qu'il demanda pour la guerre. La campagne commença par la prise de Polosck et de Sokol. Battori dirigea lui-même les opérations, et Zamoyski, qui l'accompagnait partout, conduisit les affaires publiques. La diète qui suivit cette campagne fut orageuse; on y attaqua vivement Zamoyski, dont la faveur excitait l'envie. Il répondit avec une grande modération, qu'ayant eu le bonheur de remplir les ordres du roi, il n'avait rien demandé, rien obtenu pour lui-même. La diète finit encore par donner des secours pour la continuation de la guerre; et elle fut poussée avec beaucoup de succès. On s'empara de Wielicza, de Wielkie-Luki, Tocopec et Zawolocz. Le roi, voulant attaquer Pleskow, en 1580, nomma Zamoyski grand-hetman ou commandant en chef de l'armée polonaise, et ce fut en cette qualité que persuadé de la supériorité de l'infanterie il en fit organiser plusieurs régiments, malgré la répugnance de la noblesse qui avait coutume de combattre à cheval. Cependant le siége de Pleskow traînait en longueur; Zamoyski faisant observer la discipline avec rigueur, les troupes murmuraient hautement contre lui : « C'est un homme de lettres, disaient les soldats, qui a été élevé dans les académies d'Italie; porté par ses fonctions à vivre dans le repos, comme un homme de robe, ne connaissant point la guerre, il va ruiner l'armée par l'opiniâtreté de ses conseils. Ne pouvant résister à un hiver si rigoureux, il nous donnera un lieutenant, et il s'éloignera du danger : il ira avec le roi passer l'hiver à Varsovie, et y tenir tranquillement la diète. » Zamoyski méprisa ces discours, et déclara hautement que, quels que fussent les événements, il n'abandonnerait point l'armée; il y resta en effet après le départ du roi qui lui donna, en se rendant à Varsovie, tout pouvoir de conclure la paix. Après de longues et pénibles discussions, le traité fut signé au mois de janvier 1582. Le czar rendit la Livonie, Derpt et Nowogorod. La Pologne ne garda de ses conquêtes que Wielicza et Polosck; elle rendit Wielkie-Luki, Zawolocz et Newel. Ainsi finit cette guerre qui n'avait duré que trois ans, et dans laquelle la Russie vit ravager toutes ses provinces du Dniéper, depuis Starodoub jusqu'à Czernichow, et de la Dwina jusqu'à Starzyce. On porte à trois cent mille le nombre des individus qui y périrent. L'armée polonaise traînait à sa suite plus de quarante mille prisonniers. Le 6 février Zamoyski se mit en marche pour occuper Derpt, Nowogorod, la Livonie, et pour surveiller les mouvements des Suédois, qui, profitant des circonstances, s'étaient jetés sur la Livonie. Il accompagna le roi dans cette province, et, après y avoir établi l'ordre, il parut à la diète qu'il ouvrit au mois d'octobre 1582. Les Tartares demandant avec me-

naces qu'on leur payât un tribut, il se porta sur les frontières de la Wolhinie, pour contenir ces barbares. Il mit les frontières en sureté, et revint à Cracovie. C'est alors qu'ayant perdu sa seconde femme il épousa la nièce du roi. Les noces se firent à la résidence du monarque, avec une magnificence vraiment royale. Tous les grands du royaume y assistèrent. On avait érigé un arc triomphal sous lequel défilèrent les trophées gagnés dans la dernière guerre; et une médaille fut frappée, avec cette devise: *Livon. Polot. qu. si recep.* De tels succès ne pouvaient manquer d'exciter l'envie, et un événement malheureux vint y ajouter encore. Samuel Zborowski (*Voy.* ce nom) ayant rompu son ban, Zamoyski l'arrêta et le fit mettre à mort sans pitié; ce qui affaiblit beaucoup sa popularité. Afin de jouir de quelque repos, il se retira à Skokow, lieu de sa naissance, et obtint du roi des privilèges très-étendus, pour cette résidence chérie; alors il écrivit de toutes parts pour y attirer des colons, et en peu de temps une ville renommée par son industrie se forma autour du château de Zamoyski. Voulant la mettre à l'abri des incursions des Tartares, il la fortifia si bien, qu'il en fit une des premières places du royaume. Il y fonda deux colléges, une académie, et donna à la nouvelle cité le nom de Nowy-Zamosc, pour la distinguer de l'ancienne, Stary-Zamosc, qui n'en est éloignée que de deux milles. Le 15 mai 1594, il ouvrit l'académie de Zamosc, où il avait attiré les plus célèbres professeurs de Cracovie. (*Voyez* le discours qu'il prononça en cette circonstance, dans le *Choix des mémoires historiques sur l'ancienne Pologne* (pol.), par J.-U. Niemcewicz, t. IV, p. 111, Varsovie, 1822. Il y avait établi une imprimerie, qui, sous la direction de Martin Leuski, développa dès ses premières années une noble activité. On y vit paraître entre autres: I. *Institutio christiana ex officio B. Mariæ Virginis*, Zamosc, 1593, in-8°. II. *Ignatii Magni epistolæ*, Zamosc, 1597, in-4°. Cette académie de Zamosc fut appelée la fille de l'université de Cracovie. La noblesse polonaise s'y perfectionnait dans les sciences et dans les armes. Zamoyski donna à quelques-uns de ses vassaux des terres à perpétuité; et ces affranchis, en introduisant les nouvelles méthodes d'agriculture, ont augmenté une population, dont les descendants bénissent encore sa mémoire. Pour protéger de plus en plus les frontières du royaume contre les Tartares et contre les Turcs, il bâtit une seconde place forte en Podolie. L'évêque de Kaminiec possédait dans cette province des domaines très-étendus qui, exposés aux incursions des Tartares, n'étaient que de vastes déserts. Zamoyski, ayant reconnu la fertilité du terrain, donna en échange d'autres domaines, et une nouvelle ville bien fortifiée s'éleva sous le nom de Szarogrod. Comme elle n'était éloignée de Bender que de seize milles, la Porte othomane, à qui ces nouveaux établissements portaient ombrage, envoya sur les lieux. Zamoyski, ayant tout montré au député, lui dit: « Que » voulez-vous? C'est contre les Co» saques que nous travaillons. Ai» mez-vous mieux les avoir pour » voisins que nous? » L'envoyé n'eut rien à répondre, et la Porte cessa de réclamer. La mort du roi Battori, qui arriva en 1586, fut un coup terrible pour Zamoyski. Une

diète générale ayant été convoquée, les Zborowski l'effrayèrent tellement, qu'elle ôta à Zamoyski le commandement des armées, et que lui-même, d'après l'avis de ses amis, s'enfuit secrètement. En attendant la diète de l'élection, il rassembla des troupes, et au jour indiqué, le 30 juin, il vint à la tête de dix mille cavaliers camper sur la rive droite de la Vistule, en face de Varsovie. Les Zborowski s'établirent sur l'autre rive; mais leurs efforts furent inutiles; Zamoyski fit élire le prince de Suède. Les Zborowski, ayant protesté contre ce choix, nommèrent l'archiduc Maximilien, frère de l'empereur Rodolphe, à qui ils envoyèrent des députés. Le roi de Suède hésitait à laisser partir son fils chéri pour un royaume si agité. Zamoyski écrivit alors au jeune prince. « Je suis » maître à Cracovie, lui dit-il; » j'ai à ma garde la couronne et les » ornements royaux. Paraissez, et » vous serez reconnu. Repoussez les » conseils pusillanimes; il s'agit d'un » puissant royaume; craignez qu'un » jour on ne vous reproche d'avoir » laissé échapper une si belle cou» ronne. » Le prince n'hésita plus, et il arriva à Dantzig, lorsque déjà Maximilien, excité et soutenu par les Zborowski, s'était avancé jusqu'auprès de Cracovie. Zamoyski tomba sur lui, le défit complètement, et le rejeta dans la Silésie. Fort de cette victoire, il conjura Sigismond de presser sa marche, et ce prince fit son entrée à Cracovie le 29 novembre 1586. Zamoyski le conduisit devant l'armée, et lui présenta les trophées qu'elle venait d'enlever à Maximilien. La cérémonie du couronnement était à peine achevée que le chancelier s'étant mis à la tête des troupes polonaises, les dirigea vers Wielun, où Maximilien était campé. Ce prince se retira à Witzen, en Silésie, où Zamoyski le suivit, l'attaqua et le força de se jeter dans la ville. Déjà l'armée polonaise victorieuse enfonçait les portes, lorsque l'archiduc demanda à capituler. Ses envoyés ayant commencé par reprocher à Zamoyski d'être entré dans la Silésie qui appartenait à l'empereur, il répondit en riant : « Ce n'est point là ce dont il est question, il faut se rendre. » Et prenant son crayon il écrivit sur un bout de papier : « Je promets au prince qu'il sera traité avec honneur; on ne le conduira point au roi; il demeurera dans une forteresse jusqu'à ce que l'empereur ait fait droit aux plaintes de la Pologne; les Polonais qui se trouvent à sa suite seront gardés à vue jusqu'à ce que la république ait prononcé sur leur sort; ce prince renoncera à la couronne et au titre de roi de Pologne. » — Maximilien signa ces conditions, et vint à cheval recevoir Zamoyski qui le traita avec beaucoup d'égards. D'après la décision de la diète, il le conduisit avec les Polonais prisonniers au château de Krasnystaw, où ils furent confiés à la garde de Jacques Sobieski, père du célèbre roi de ce nom. Ce château étant près de Zamosc, le chancelier y conduisit l'archiduc, et il le retint chez lui pendant plusieurs jours. Bientôt à la prière de l'empereur, Sixte V envoya en Pologne le cardinal Aldobrandini pour négocier la délivrance du prince autrichien. Les plénipotentiaires, nommés de part et d'autre, se réunirent sur les frontières de la Silésie. Zamoyski dirigea les négociations; et, Maximilien ayant signé, on le

conduisit jusqu'aux frontières de l'Autriche. Dès que l'archiduc se vit en sureté, il déclara que tout ce qu'il avait promis était nul, qu'il ne renonçait plus à la couronne de Pologne, et qu'il ne tiendrait point les promesses qu'il avait faites en prison. Ce fut sur ce manque de foi que Zamoyski publia une brochure intitulée : *Pacificationis inter domum austriacam ac regem Poloniæ et ordines regni tractatæ scripta aliquot*, 1590, in-4°. A cette époque les Cosaques s'étaient jetés sur les frontières de la Turquie ; les Tartares et les Turcs, prétendant que c'était d'accord avec la Pologne, se répandirent dans les provinces méridionales, qu'ils ravagèrent jusqu'à Lemberg. Apprenant que la sœur de Zamoyski se trouvait à Baworow, ils vinrent mettre le siége devant cette place ; on y envoya des secours, et ils se retirèrent. On entra en négociations. Zamoyski désavoua les Cosaques, et il fut convenu que la Pologne enverrait à Constantinople pour régler tous ces différends. Zamoyski fit ensuite l'ouverture de la diète où l'ambassadeur près la Porte othomane rendit compte de sa mission. Cette puissance demandait un tribut annuel de trente mille écus, menaçant, si on le refusait, de mettre la Pologne à feu et à sang. Le chancelier communiqua son indignation à tous les députés, et ils accordèrent au roi un impôt extraordinaire. Mais quand il fallut lever cet impôt, les ennemis de Zamoyski refusèrent de l'acquitter, disant qu'il avait à dessein exagéré le danger; cependant, par la médiation de l'Angleterre, on conclut avec la Porte une paix qui mit fin à ces dissensions. Le roi ayant alors envoyé demander en mariage une princesse d'Autriche, Zamoyski s'opposa vivement à cette union. On prétendit qu'il était en opposition avec lui-même; que pendant la captivité de Maximilien, l'archiduchesse, qui était venue trouver son époux, étant accouchée, il avait tenu le jeune prince sur les fonts de baptême, et qu'à cette occasion il avait lui-même mis en avant le projet de faire épouser au roi une archiduchesse d'Autriche. Quoi qu'il en soit, le mariage se fit, et Zamoyski y assista. Le roi de Suède étant mort en 1593, Sigismond exposa à la diète la nécessité où il se trouvait d'aller en Suède, pour recueillir l'héritage paternel. Zamoyski l'appuya; et, sur sa proposition, la diète donna trois cent mille ducats pour ce voyage. Au mois de juin 1594, l'empereur d'Allemagne ayant envoyé des députés à la diète, pour la prier de refuser le passage aux Tartares, qui se disposaient à traverser les provinces méridionales, dans l'intention d'aller ravager la Hongrie, cette assemblée répondit que, si les Tartares traversaient le royaume, c'était sans le consentement du gouvernement, mais que l'on manquait de moyens pour les arrêter. Zamoyski, à qui l'empereur s'était particulièrement adressé, indigné de cette pusillanime résolution des états, publia une espèce de manifeste, qu'il intitula : *De publicâ negligentiâ*. Il assurait que de son côté il prendrait ses mesures, en sa qualité de commandant en chef. Il écrivit aux sénateurs et aux starostes, les conjurant de lui envoyer des secours. Ces démonstrations en imposèrent aux Tartares, qui, après avoir ravagé la Hongrie, n'osèrent prendre le chemin de la Pologne pour retourner dans leurs déserts. Zamoyski fit au cardinal Aldobrandini, sur cet événement, un rapport qui sans doute

était destiné pour le souverain pontife, et qui a été imprimé sous ce titre : *De transitu Tartarorum per Podoliam, anno 1593, epistola ad ill. et revdis. D. Cynthium S. R. E. tit. S. Georgii cardinalem Aldobrandinum, ab ill. dno. Joan. de Zamoscio. R. P. supremo vancell. et exercituum generali missa*, Cracovie, 1594, in-4°. En arrivant à Cracovie, le roi convoqua une diète pour l'an 1595. On y vit arriver les ambassadeurs d'Allemagne, de Transylvanie, de la Walachie et de la Moldavie, implorant le secours de la Pologne contre les Turcs. La diète se montra faible et indécise. D'après les ordres du roi, Zamoyski rassembla une petite armée de sept mille hommes à cheval, tous bons soldats et très-dévoués : et avec cette poignée de braves il n'hésita point à entrer dans la Walachie, que l'hospodar épouvanté avait abandonnée. Les Cosaques, invités à venir se placer sous les drapeaux polonais, craignant la sévérité de la discipline, aimèrent mieux piller pour leur compte ; et Zamoyski se trouva presque seul en présence d'ennemis très-nombreux. Ce fut dans cette circonstance difficile qu'après avoir déclaré que la Walachie abandonnée appartenait à la Pologne, il lui donna pour hospodar Michila, l'un des principaux boyards, et qu'ayant reçu le serment de celui-ci, il prit une forte position au confluent du Pruth et de la Jassa. Les ennemis qu'il avait à la cour firent alors tous leurs efforts pour inspirer de l'inquiétude. Selon eux, il exposait le royaume à une guerre avec les Turcs, sans que l'on fût en mesure de la soutenir. Le roi approuva hautement son général, disant qu'il fallait prendre confiance en un homme d'un si grand courage, et d'une prudence si souvent éprouvée. Cependant la position devenait plus difficile ; le pacha Synan avait signifié à Zamoyski, que, la Porte l'ayant nommé hospodar de Walachie, il allait prendre possession de cette charge ; et dans le même temps le khan des Tartares se présenta devant le camp des Polonais ; mais il fut reçu avec tant de bravoure, les dispositions étaient si bien prises, que bientôt, découragé, il s'engagea à évacuer la Walachie. N'ayant plus rien à craindre de ce côté, Zamoyski retourna à Varsovie pour assister à la diète. Les états réunis lui rendirent publiquement des actions de grâces ; et ses ennemis même furent obligés de reconnaître que cette campagne était aussi glorieuse pour lui qu'avantageuse pour le royaume ; que par sa prudence et son courage il l'avait protégé contre les Tartares, et qu'il l'avait agrandi par la réunion d'une riche province qui devait lui servir de boulevard contre les Turcs. Voulant assurer de tels avantages, Zamoyski fit une seconde campagne en Walachie ; il s'avança jusqu'au lac que les habitants nomment *Palus Ovidiana* ou *Lac d'Ovide* (1). Mais d'autres ennemis l'appelèrent bientôt vers l'autre extrémité du royaume. Charles, duc de Sudermanie, oncle de Sigismond III, s'était emparé de la Livonie. Le roi de Pologne, accompagné de Zamoyski, entra dans le duché de Courlande pour en chasser les Suédois, et le chancelier publia contre le duc un manifeste conçu dans des termes très-violents, et auquel le prince suédois répondit par des expressions encore plus injurieu-

(1) Selon les traditions du pays, le poète latin habita les bords de ce lac pendant son exil.

ses et plus grossières. Des emportements si peu dignes de tels hommes, mais qui caractérisent bien les mœurs de cette époque et de ces contrées, auraient eu peu de résultats, si les Polonais ne se fussent pas emparés dans un assaut de la forteresse de Wolmar, et s'ils n'eussent pas ensuite conquis les villes de Runckbourg, Félin et Weissenstein. Après ces victoires Zamoyski, sentant ses forces s'affaiblir, confia la conduite des affaires et de l'armée à son lieutenant Jean-Charles Chodkiewicz (*Voy.* ce nom), et il retourna en Pologne. Ce fut alors qu'il mit en ordre les recherches faites en d'autres temps sur la philosophie des Stoïciens, et qu'il les publia à Zamosc, sous ce titre : *Logica Stoïca* ou *Dialectica Chrysippea.* Il ne quitta ces travaux littéraires qu'en 1605, pour venir à la diète. Le roi, qui avait perdu sa première épouse, Anne, archiduchesse d'Autriche, ayant demandé le consentement des états pour épouser en secondes noces la sœur de cette princesse, Zamoyski, qui avait déjà désapprouvé le premier mariage, s'opposa plus vivement encore à celui-ci. Selon lui l'intérêt du royaume exigeait que le monarque polonais demandât en mariage une princesse russe. Mettant beaucoup d'importance à cette affaire, il se décida, tout courbé qu'il était sous le poids de l'âge et des infirmités, à prendre encore une fois la parole. Pour croire au discours qu'il prononça dans cette occasion en présence de son roi, il faut l'avoir lu dans tous les historiens du temps, et il faut surtout bien considérer les mœurs et les usages de cette époque et de cette monarchie. Ne pouvant plus se tenir debout, il fit approcher du trône son siége sénatorial, et après s'être excusé assez faiblement de cette liberté, il prononça le discours dont nous ne citerons que les traits principaux : « Je pense que V. M. doit tourner » toute son attention du côté de la » Suède, et terminer une guerre dé» sastreuse. Trop souvent on a, sous » votre règne, levé de fortes impositions, et vous savez que c'est pour » vos besoins particuliers qu'on a » détourné les deniers de l'état. . . . » Les gémissements du peuple et sa » misère demandent vengeance. . . . » L'alliance de la maison d'Autriche » ne peut qu'être funeste à la Polo» gne; c'est pour la seconde fois, » Sire, que vous voulez tomber dans » la même erreur. Sachez que les » fautes des rois sont le malheur des » nations... Comme citoyen, comme » sénateur, je proteste solennelle» ment contre ce mariage.... Vous » avez juré de faire rendre l'Estho» nie; de faire construire des forte» resses sur ces frontières, et pas une » n'a été élevée; celle de Kamieniec » même tombe en ruine. . . . Vous » faites expédier des lettres secrètes » aux autres puissances, sans que » nous chanceliers, gardiens de pa» reilles correspondances, en soyons » instruits. . . . Il nous est venu que » votre intention est de faire cou» ronner roi votre fils; ce qui est » contre nos lois. . . Je vous en pré» viens, Sire, changez de conduite. » Vous savez que les Polonais, lors» qu'ils ont été mécontents de leurs » chefs, les ont forcés de quitter le » royaume, et qu'ils les ont rem» placés par d'autres. Ne nous obli» gez pas de suivre l'exemple de nos » ancêtres, et de vous faire déporter » au-delà des mers (en Suède).... » —Sigismond ne put entendre de pareilles menaces sans frémir d'indignation; enflammé de colère, il prononça

un discours non moins véhément, et finit par mettre la main à son épée. — A ce mouvement tout fut en rumeur dans la salle ; les sénateurs, les nonces quittèrent leurs sièges ; et Zamoyski, élevant la voix, prononça ces paroles menaçantes : « Cessez de » toucher à vos armes, prince, et » faites en sorte que l'histoire ne » dise pas que nous avons été des » Brutus et vous un César.... » Après cette terrible séance, Zamoyski se retira à Zamosc, sans attendre la fin de la diète, et il mourut dans cette retraite le 3 juin 1605. D'après ses ordres on mit sur sa tombe cette inscription qu'il avait lui-même composée : *Joannes Zamoyscius, regni Poloniæ cancellarius, et exercituum præfectus, quod mortale habuit, reliquit.* On remarque dans son testament, adressé à son fils, le passage suivant : « Je vous re- » commande avant tout d'honorer le » Seigneur, de suivre bien exactement » votre religion, de rester attaché à la » foi catholique, et de repousser les » nouvelles doctrines.... Après Dieu, » ajoutait-il, j'ai honoré et aimé par- » dessus tout nos rois, non comme » un lâche flatteur, mais comme un » serviteur dévoué, toujours prêt à » défendre les libertés de la patrie. » L'historien de Thou, contemporain de Zamoyski, en a fait de grands éloges. Hendenstein, qui avait été son secrétaire, et qui avait vécu dans son intimité, dit, en terminant la vie de ce grand homme : « Je ne sais qui l'on pourrait comparer à Zamoyski. Dans les temps les plus difficiles où se soit trouvée la patrie, ses ennemis eux-mêmes ont souvent eu recours à son courage, à la force de son bras et à la sagesse de ses conseils. » Voy. 1°. *Relation des deux voyages que le P. Vanozzi fit en 1596 vers le grand-chancelier Zamoyski, de la part du cardinal Henri Cajetan, légat à latere du pape Clément VIII, et négociations qui eurent lieu à Zamosc entre le grand-chancelier et ce père, tirées d'un manuscrit de la bibliothèque des princes d'Albani à Rome, et publiées en polonais par J.-U. Niemcewicz, dans le Choix des mémoires historiques sur l'ancienne Pologne*, Varsovie, 1822. Cette relation contient des faits extrêmement curieux sur la ville de Zamosc, sur les établissements de tout genre que Zamoyski y avait formés, sur la vie publique et particulière de ce grand homme, sur la magnificence de sa cour, sur ses revenus, sur la richesse de sa bibliothèque, etc. 2°. *Vita et obitus magni Joannis Zamoscii ab Adamo Bursio*, 1619, in-8°. ; 3°. *Vie de Jean Zamoyski, chancelier et grand-hetman de la couronne de Pologne*, publiée par le comte Thadée Mostowski, notre collaborateur, Varsovie, 1805, in-8°. — Zamoyski (*Étienne*), de la même famille, faisait ses études à Padoue, vers la fin du seizième siècle, et publia dans cette ville, en 1593 : *Analecta lapidum vetustorum et aliarum in Daciâ antiquitatum, collegit et edidit Stephanus Zamoyski.* Cet ouvrage a été réimprimé en 1598, par Wolfang Lazius, dans ses *Commentaria de republicâ romanâ.* G-y.

ZAMOYSKI (Jean II), palatin de Sandomir, était un fils de Thomas Zamoyski, grand-chancelier de Pologne, et de Catherine, duchesse d'Ostrorog ; par conséquent il avait pour aïeul le célèbre chancelier d'Etienne et de Sigismond III (*V.* l'article précédent). Né en 1626, et appelé par sa naissance aux premières

dignités de l'état, il joignait à ces avantages des richesses qui auraient pu suffire à un prince. Il fut d'abord châtelain de Kalisch, assista en 1649 à l'élection et au couronnement du roi Jean-Casimir à Cracovie, et marcha avec lui, en 1651, contre les Cosaques et les hordes tartares révoltées. Il montra dans cette campagne un courage digne de ses ancêtres, et contribua surtout au gain de la bataille de Berestezki, dans laquelle il partagea, avec plusieurs Polonais du premier rang, le commandement de l'aile gauche de l'armée. Le monarque reconnut ses services en le nommant palatin de Sandomir. Zamoyski ne se conduisit pas avec moins de bravoure dans la malheureuse guerre de la Succession, et resta fidèle au parti de Jean-Casimir, tandis que Charles-Gustave faisait ravager la Pologne par ses Suédois, et tonnait aux portes de Varsovie; il fut un de ceux qui le harcelèrent avec le plus d'opiniâtreté et de succès, et soutint sans se rendre un long siége dans sa forteresse de Zamosc. Varsovie ayant été ensuite remise aux Polonais par les Suédois, qui l'avaient momentanément occupée, on confia à la garde de Zamoyski plusieurs prisonniers importants de l'armée ennemie, entre autres le feld-maréchal de Wittemberg et le président Ersk, qui allèrent habiter son château, et y demeurèrent jusqu'à leur mort. En 1659, il alla, à la tête d'une armée levée dans ses terres, combattre le czar dans l'Ukraine, et l'année suivante il se rendit à la diète de Varsovie, où il donna sa sanction à la paix d'Oliva, qui mit fin aux hostilités avec la Suède. Il fut aussi un de ceux qui en 1663 restèrent unis de vœux et d'intentions avec le roi Jean-Casimir; et, conjointement avec l'évêque de Cujavie et le prince Lubormiski, il parvint à calmer le mécontentement des confédérés, et à les amener ainsi que leur chef Chwiederski à la soumission. Le palatin de Sandomir mourut subitement le 2 avril 1665, à une diète de Varsovie. Il avait épousé en 1657 Marie-Casimir de la Grange d'Arquin, fille du marquis de ce nom, capitaine des gardes du duc d'Orléans. Zamoyski alla recevoir sa nouvelle épouse à Varsovie, ayant avec lui une suite de gentilshommes qui l'emportait sur la cour du roi Jean-Casimir. Les noces se firent dans le palais royal; le roi et la reine conduisirent eux-mêmes la mariée à son époux, qui donna à la cour un festin d'une magnificence royale. Zamoyski mourut sans enfants, et la *belle Française*, comme on l'appelait en Pologne, fille d'honneur de la reine, épousa plus tard le grand Sobieski (*V.* ce nom). Jean Zamoyski n'ayant point laissé d'enfants, sa riche succession passa à ses deux sœurs. P—ot.

ZAMOYSKI (André), fils de Zdzislas, palatin de Smolensk, naquit, en 1716, à Biezun, dans le palatinat de Plock. Il fit avec son frère Jean Zamoyski, ses premières études à Thorn, au collége des Jésuites, où il resta jusqu'en 1732. Après la mort de son père, le frère aîné ayant hérité du majorat de Zamosc, établi par le grand Zamoyski, André partit pour visiter les écoles étrangères. Il passa deux ans au collége de Lignitz en Silésie; et en 1739 il se rendit à Paris, pour continuer ses études favorites, les mathématiques et la jurisprudence. Revenu dans sa patrie en 1740, il trouva ses frères divisés sur le partage de l'héritage paternel; et pour les mettre

d'accord il leur céda sa part, et alla s'enrôler au service de Saxe. En 1745, il commandait le régiment du prince Albert, fils d'Auguste III. Ayant quitté l'armée, en 1754, avec le rang de général-major, il revint en Pologne. Élevé à la dignité de maréchal du tribunal supérieur de son palatinat, il exerça une heureuse influence sur l'administration de la justice, où de nombreux abus s'étaient introduits. Après la mort d'Auguste III (1763), la diète d'élection ayant été convoquée, on y proposa une loi qui remédiait aux abus de l'administration, et que Zamoyski contribua beaucoup à faire adopter. Le roi Stanislas-Auguste, qui savait apprécier ses talents et sa probité, lui confia, en 1764, les sceaux de la couronne. Cette charge importante lui donna une grande influence sur toutes les branches de l'administration. Il appuya particulièrement sur la nécessité de donner une meilleure organisation à l'armée et à l'enseignement public. Il indiquait courageusement les malversations, les abus, et se mettait au-dessus de toute considération humaine. La diète de 1767 eut une issue déplorable : les Russes ayant commencé à y exercer cette influence qui a perdu la Pologne, Gaëtan Soltyk, évêque de Cracovie, Zaluski, évêque de Kiow, Rzewuski, son fils, et d'autres nobles illustrés par leur dévouement, furent arrêtés, transportés comme des criminels, et relégués dans les déserts de la Sibérie, ou jetés dans les cachots des Moscovites. Zamoyski déposa alors les sceaux de la couronne, en déclarant qu'il ne les reprendrait point tant que ces illustres victimes ne seraient pas rendues à leur patrie. Depuis cette époque, il vécut dans la retraite, ne remplissant que des fonctions gratuites dans l'enseignement. En 1776, la diète le chargea, sur la proposition du roi Stanislas, de revoir toutes les lois de la Pologne, et d'en former un code, qu'il termina en moins de deux ans, et qui fut imprimé pour être envoyé dans tous les palatinats, où il dut être examiné et discuté, avant qu'on le soumît aux délibérations de la diète, à laquelle il ne fut présenté qu'en 1780. Ce code était surtout favorable aux habitants des campagnes : mais il contrariait un grand nombre d'intérêts ; et la plus grande partie de la noblesse s'opposa à son adoption. Zamoyski l'avait établi sur un système général d'affranchissement ; et il en avait donné l'exemple, dès 1760, en abolissant la servitude dans ses terres. Un petit nombre de seigneurs l'imita ; mais tous les autres le combattirent avec beaucoup de violence. Des pamphlets et des brochures furent répandus avec profusion contre l'auteur. Les diétines, où dans chaque palatinat se prépare le travail de la diète générale, donnèrent, et insérèrent presque toutes, dans leurs instructions, l'ordre aux nonces de repousser le code de lois proposé par Zamoyski. La diète de 1780 ayant été ouverte, le maréchal ou président de l'assemblée fit la motion de lire les nouvelles lois. Les esprits étaient tellement prévenus, qu'un cri d'opposition s'éleva de toutes les parties de la salle. On demanda même qu'il fût décrété que le projet ne pourrait être présenté à aucune diète subséquente. Les qualifications les plus injurieuses furent prodiguées à Zamoyski. Le prince Casimir Poniatowski, frère du roi, osa seul le défendre. Ce projet a été imprimé en polonais, sous ce titre : *Code des lois judiciaires, rédi-*

gé en vertu de la constitution de 1776, Varsovie, 1778, in-fol. Il se divise, comme les lois romaines, en trois livres, dont le premier traite des personnes, le second des choses, et le troisième des tribunaux et des différentes espèces de procédures. Il a été traduit en allemand par Godefroi Nikisz, Dresde, 1780, in-fol. La publication de ce code a donné lieu aux écrits suivants : I. *Lettres patriotiques adressées au grand-chancelier Zamoyski, jurisconsulte, par Joseph Wybicki*, Varsovie, 1777, 2 vol. in-8°. II. *Réponse adressée à l'auteur des Lettres patriotiques*, Varsovie, 1770, in-8°. III. *Réflexions politiques faites sur le code des lois polonaises, au nom du clergé*, Kalisch, 1778, in-8°. IV. *Réflexions sur le code des lois polonaises par les délégués du palatinat de Lublin*, 1780, in-4°. V. *Opinions sur le code des lois polonaises*, in-fol., sans date et sans lieu d'impression. Zamoyski était plus que septuagénaire lorsque son projet fut ainsi repoussé. Il s'éloigna de plus en plus des affaires publiques, pour vivre dans le sein de sa famille, et voulut encore visiter l'Italie, avant, disait-il, de faire le dernier voyage. Il se trouvait à Bologne lorsqu'il reçut la nouvelle que les Polonais avaient proclamé la constitution du 3 mai 1791, et qu'ils avaient adopté son code. Il se hâta de revenir en Pologne; mais il jouit peu de ce triomphe, et mourut à Zamosc, le 10 février 1792, âgé de soixante-seize ans. — Sa femme, Constance, née princesse Czartoryska, s'est illustrée par ses bienfaits et son grand caractère. Ayant aboli la servitude personnelle dans ses domaines, elle y forma des magasins de réserve pour les temps de famine. Dans les grandes communes elle établit un médecin, une pharmacie, et à Zamosc un hôpital. L'académie de cette ville lui doit un cabinet de physique et d'histoire naturelle. Elle mourut à Vienne le 19 fév. 1796. G—y.

ZAMPI (Joseph-Marie), missionnaire, était du nombre des religieux théatins qui furent désignés, en 1632, par le pape Urbain VIII pour aller ramener les Mingréliens à l'unité de l'Église. Dans leur traversée les missionnaires, après avoir couru beaucoup de dangers, furent pris par les Turcs qui les menèrent à Constantinople. Les religieux furent plusieurs fois menacés de perdre la vie : enfin, par le crédit du roi de France qui intervint en leur faveur, ils continuèrent leur voyage, et purent remplir leur mission dans la Mingrélie, où six ans auparavant d'autres théatins les avaient précédés. On a du P. Zampi : *Relation de la Colchide et de la Mingrélie*, insérée dans le tome VII du *Recueil des Voyages au Nord*. Cette traduction est de Chardin. Quoique ce livre traite principalement de ce qui concerne la religion des Colchéens, on y trouve des détails intéressants sur les mœurs de ces peuples, et il a fourni des renseignements aux auteurs qui même récemment ont écrit sur ces contrées. E—s.

ZAMPI (le P. Félix-Marie), célèbre prédicateur italien, était né, vers la fin du dix-septième siècle, d'une famille distinguée, à Ascoli, ville épiscopale de la Marche d'Ancône. Après avoir achevé ses études avec succès, il embrassa la règle du Carmel, et ne tarda pas à se distinguer dans la chaire évangélique. Un débit noble et imposant, des gestes aisés et naturels, l'art de présenter ses idées d'une manière

neuve et pittoresque, le placèrent bientôt au-dessus de tous les prédicateurs contemporains. Cependant on lui a reproché, et avec raison, de ne pas se montrer assez difficile sur le choix des expressions et des images, et de se permettre quelquefois des tableaux et des descriptions peu compatibles avec la gravité de la chaire. Des plaintes furent portées à Rome contre le P. Zampi. Le pape Benoît XIV fut prié de mander devant lui le facétieux prédicateur, pour lui enjoindre d'être plus circonspect à l'avenir. « Je m'en garderai bien, répondit le pontife; je » ne me sens pas moi-même assez » grave pour oser lui faire des re- » proches. » La gaîté quelquefois bouffonne du P. Zampi ne l'empêchait pas de remplir avec exactitude ses devoirs de religion. Il jouissait de l'estime de ses confrères; et il fut revêtu successivement des principaux emplois de son ordre. Les vers qu'il composait dans ses loisirs ajoutèrent encore à sa réputation, et lui méritèrent l'honneur d'être associé à diverses académies. Sur la fin de sa vie, il se retira dans sa ville natale, et il y mourut en 1774. Ses sermons sont restés manuscrits. Outre des *Rime* dans les recueils du temps, on a de lui : I. *Il vizio sgridato da cui l'antidoto a preservarsi è la solitudine della villa*, etc., Venise, 1754, in-8°. II. *Parafrasi delli treni di Geremia, tradotti in versi volgari con l'annotazioni cavate da' sagri spositori e santi Padri*, ibid., 1756, in-8°. Cette Paraphrase des *Lamentations* de Jérémie est ornée d'une savante préface, dans laquelle l'auteur, après avoir fixé l'époque où le prophète composa cet ouvrage, recherche l'état ancien de la poésie chez les Hébreux, et les différents rhythmes alors en usage. Mais, suivant le P. Paitoni, le nouveau traducteur n'a fait que reproduire la préface du P. Quattrofrati, jésuite modenois, sur Jérémie, en intercalant quelques passages relatifs à des points que son prédécesseur n'avait pas cru devoir discuter (Voy. la *Biblioth. degli autor. volgarizat.*, v, 206). W—s.

ZAMPIERI. *Voy.* Dominiquin, XI, 525.

ZAMPIERI (Camille), littérateur, né en l'année 1701, à Imola, d'une famille patricienne, acheva ses études à Bologne, au collége des Nobles, dont la direction était confiée aux Jésuites, et par la rapidité de ses progrès devint l'orgueil de ses maîtres, et un objet d'admiration pour ses condisciples. Il acquit une connaissance parfaite des langues anciennes, et se rendit fort habile dans la philosophie, la théologie et les sciences physiques; mais il s'attacha surtout à la culture des lettres; et, si l'on en croit les critiques italiens, il égala souvent dans ses vers les plus beaux génies de l'antiquité romaine. Ayant fixé sa demeure à Bologne, il y fut inscrit dans le livre de la noblesse, et admis à la *Quarantie* (au sénat). Son ardeur pour l'étude ne le dispensa pas d'acquitter sa dette envers sa nouvelle patrie; nommé ambassadeur près du Saint-Siége, il remplit ensuite jusqu'à vingt-quatre fois la charge de gonfalonier. Chéri de ses compatriotes, il ne fut pas moins estimé des étrangers; et aucun voyageur de marque ne passait à Bologne sans lui présenter ses hommages. Le comte Zampieri parvint à un âge très-avancé, et mourut le 11 janvier 1784. Il était membre d'une foule de sociétés littéraires, et entretenait une correspondance avec les hommes les plus distingués de l'I

talie. Outre des notes dans l'ouvrage intitulé : *Produzioni naturali che si ritrovano nel Museo Ginanni* (*V.* ce nom, XVII, 395), on a de Zampieri : I. *Poesie latine e italiane*, Plaisance, 1755, in-8°. II. *Giobo esposto in ottava rima, poema*, ib., 1763, in-4°. III. *Carminum libri quinque*, ibid., 1771, in-4°. IV. *Tobbia ovvero della educazione*, etc., Cagliari, 1778, in-4°. Dans ce poème, écrit en vers *sciolti*, l'auteur s'est proposé de donner un système d'éducation, conforme aux maximes des Livres saints. Cet ouvrage très-estimable par le fonds des idées, ainsi que par l'élégance du style, est précédé d'une dissertation intéressante sur les vers *sciolti*. V. *Poesie liriche italiane : Opera postuma*, ibid., 1784, in-4°. Jérôme Ferri, professeur d'éloquence à l'académie de Ferrare, a publié l'éloge de Camille Zampieri dans le *Giornale di Pisa*, LV, 168; Fabroni, sa vie en latin dans les *Vitæ Italor.*, XII, 355, et le P. Paciaudi son *Éloge* en latin, Parme, 1784, et dans le *Giornale letterario* du P. Contini, même année, pag. 1065. W—s.

ZAMPINI (Matthieu), jurisconsulte, de Recanati dans la Marche d'Ancône, suivit en France la reine Catherine de Médicis, dont il fut l'un des conseillers secrets. Il se montra partisan très-zélé des ligueurs; et après la soumission de Paris à Henri IV, qu'il avait retardée de tout son pouvoir, il s'éloigna. Les ouvrages que l'on connaît de lui sont : I. *De origine et atavis Hugonis Capeti, illorumque cum Carolo magno, Clodoveo, atque antiquis Francorum regibus agnatione et gente tractatus*, Paris, 1581, in-8°. L'auteur cherche à prouver que Hugues Capet descendait de Clovis par saint Arnoul de Metz; et débite, à l'appui de ce sentiment, beaucoup de fables et de rêveries. II. *Elogio della grande Caterina regina di Francia*, etc., ibid., 1586, in-4°., en italien, en latin, en français et en espagnol. La traduction française est de Ch. Pascal, et l'espagnole de Jérôme Gondi. III. *Degli stati di Francia e della lora potenza*, ibid., 1587, in-8°. (1); trad. en français par J. D. M. (2), ibid., 1588, in-8°. L'auteur donna lui-même une trad. abrégée en latin de son ouvrage. IV. *Confutatio errorum scripti cui titulus :* Avertissement sur les lettres octroyées par le roi au cardinal de Bourbon, ibid., 1588, in-8°., réimprimé l'année suivante. V. *De successione juris et prærogativæ primi principis Franciæ*, etc., ibid., 1588, in-4°., trad. en franç. sous ce titre : *De la succession de droit, et prérogative du premier prince du sang*, déférée au cardinal de Bourbon par la loi du royaume et le décès de François de Valois, duc d'Anjou, ibid., 1588, in-4°. et in-8°. Cet ouvrage fut réfuté par Fr. Hotman (*Voy.* ce nom, XX, 589), dans un écrit intitulé : *Ad Mat. Zampini tractatum de successione juris*, etc., *responsum*, Francfort, 1588, in-8°. VI. *Ad calumnias et imposturas à pseudo-parlamentis Cathalaunensi et Turonensi, ac Carnotensi conventiculo ad catholicæ religionis perniciem, populique deceptionem*

(1) Et non pas 1578, comme on lit dans la plupart des catalogues, par une transposition de chiffres. Haym, dans la *Bibl. italion.*, cite une édition de 1637, in-4°., qui paraît également ne devoir son existence qu'à une faute d'impression.

(2) Prosp. Marchand, dans son *Dict. critiq.*, article *Montlyard*, conjecture avec beaucoup de vraisemblance que cette traduction est de ce fecond écrivain. Mais Barbier, d'après le *Catalogue de Boissier*, préfère la donner à un certain *J.-D. Mathieu*, personnage tout-à-fait inconnu. Voyez le *Dict. des anonymes*, n°. 6011.

impiè conflictas in Gregorium XIV illiusque monitionis litteras responsio, Paris et Lyon, 1591, in-8°.

W—s.

ZANARDI (Michel), dominicain, naquit en 1570, à Orgnano, sur le territoire de Bergame, d'une famille distinguée. Paul Zanchi, son aïeul maternel, savant jurisconsulte et procurateur de Bergame, prit soin de son enfance, et lui inspira le goût de l'étude. Ayant embrassé la règle de Saint-Dominique, à Milan, il fut envoyé, sur la demande du cardinal Albano, à l'école que l'ordre possédait à Bologne; et, pendant dix ans, il y fréquenta les cours de philosophie et de théologie. En terminant ses études, il fut retenu professeur à cette école célèbre; et, après avoir rempli d'une manière brillante les premières chaires de théologie à Milan, Vérone, Crémone, Venise, Faenza, il fut décoré de tous les emplois qui s'accordaient avec ses goûts studieux, ayant refusé constamment tous les autres. Il mourut à Milan en 1641(1). Outre quelques opuscules ascétiques en italien, on a du P. Zanardi : I. *Directorium confessorum et theologorum*, Crémone et Venise, 1612-14, 3 vol. in-8°. C'est un recueil de cas de conscience avec leurs décisions. II. Des *Commentaires* (en latin) sur la logique, la métaphysique et la physique d'Aristote, Venise, 1615-17, in-4°., trois volumes. III. Des *Commentaires* sur la première partie de la *Somme* de saint Thomas, ibid., 1620, in-fol. IV. *Disputationes de triplici universo cœlesti, elementari et mixto; de parvo homine*, etc., ibid., 1629, in-4°. Ce sont des thèses sur toutes les parties de l'histoire naturelle. D'après les connaissances que l'auteur y montre sur des objets peu familiers aux ecclésiastiques, Éloi, conjecturant que ce ne pouvait être qu'un médecin, a placé Zanardi dans son *Dictionnaire* (2). Ce dernier a laissé beaucoup d'ouvrages manuscrits, parmi lesquels on remarque un traité *De potestate papæ in principes, leges et supra concilium*. On en trouve la liste dans Ghilini, *Teatro d'uomin. letterat.*, II, 198, et plus exacte dans les *Scriptores ordin. prædicator.*, II, 529. W-s.

ZANCHI (Jean-Chrysostôme), historien, naquit vers 1490, à Bergame, d'une famille patricienne. Il était l'aîné des fils de Paul Zanchi, savant jurisconsulte (1), et cousin de Jérôme, théologien apostat dont l'article suit. Il reçut au baptême le nom de Pamphile; mais lors de sa profession religieuse il le changea contre celui de Jean-Chrysostôme. Dès son enfance, il s'appliqua sans relâche à l'étude des langues anciennes, et dirigé par Giovita Rapicio, habile instituteur, il y fit des progrès remarquables. En 1524, il prit l'habit des chanoines réguliers de Latran, en même temps que ses deux frères, Basile l'un des meilleurs poètes latins du seizième

(1) Suivant les biographes italiens; mais en 1642, suivant le P. Echard.

(2) Éloi le nomme, par une autre inadvertance, *Zanardo*. Cette double méprise se retrouve dans le *Dictionnaire universel* où *Zanardi* et *Zanardo* ont deux articles à la suite l'un de l'autre.

(1) Paul Zanchi joignit à l'étude du droit celle des antiquités. Il avait rendu des services importants à la ville de Bergame, dans l'exercice des différentes charges dont il avait été revêtu successivement. Député par ses compatriotes il prononça, dans cette occasion, une *Harangue* qui a été imprimée avec son *Oraison funèbre*, par Giovita Rapicio, le précepteur de ses enfants, Venise, 1561, in-4°. On conserve à la bibliothèque du Vatican une copie écrite de la main de Zanchi du *Recueil d'inscriptions antiques* de Mich. Fabr. Terrasini, augmentée d'inscriptions tirées d'un manuscrit que l'on voyait de son temps à Novarre, et de celles qu'il avait découvertes lui-même à Bergame et sur le territoire de cette ville.

siècle, et Denis, connu par sa vaste érudition. Envoyé par ses supérieurs, en 1529, à Padoue, il eut le plaisir d'y retrouver le célèbre Bembo, qu'il avait connu jadis à Bergame, où le père de Bembo remplissait les fonctions de podestat, en 1498. Son frère Basile, qui l'avait accompagné à Padoue, le suivit, quatre ans après, à Ravenne. Chrysostôme était encore dans cette ville en 1540. On en a la preuve par une lettre qu'il écrivit au fameux Pierre Arétin (2), en lui adressant quelques-unes de ses poésies latines et italiennes, pour les soumettre à sa critique. La même année, il fut élu prieur de la maison du Saint-Esprit à Bergame, et il en devint le premier abbé. Nommé supérieur-général de son ordre, en 1559, il remplit cette charge avec honneur, et revint dans son abbaye à Bergame, où il mourut en 1566. On a de lui : I. *Ad Carolum V imperatorum panegyricus*, sans date, in-4°. II. *De Orobiorum sive Cenomanorum origine, situ ac Bergami rebus antiquis, libri tres*, Venise, 1541, in-8°. ; inséré par Andr. Schott dans l'*Italia illustrata*, et par Burmann dans le tome III du *Thesaur. antiquitat. Italiæ*. Cet ouvrage est dédié au cardinal Bembo ; il est écrit avec élégance, et l'auteur s'y montre très-savant dans l'histoire ancienne, et dans les langues grecque et hébraïque. Mais les préjugés qui régnaient encore de son temps lui ont fait adopter sans examen les récits fabuleux d'Annius de Viterbe (*Voy.* ce nom). Il porte en outre le goût de l'étymologie au point de trouver celle du nom de Bergame dans les trois mots hébreux *Beradin*, *gom*, *mon*, qui, suivant lui, signifient : *inundatorum clypeata civitas, ou Gallorum regia urbs ;* d'après quoi l'on ne peut douter, raisonnablement, que cette ville n'ait été la capitale des *Orobes* ou *Cenomans*, c'est-à-dire des premiers habitants des montagnes de la Lombardie. Dans son troisième livre, l'auteur a recueilli et expliqué les anciennes inscriptions découvertes à Bergame ou sur son territoire ; c'est la partie la plus utile de son ouvrage. Il avait entrepris un *Dictionnaire de la Bible*, dans lequel il se proposait d'expliquer les mots et les phrases des écritures en hébreu, en grec et en latin ; mais il n'a pas eu le loisir de le terminer. Ses *Poésies* latines et italiennes sont restées inédites. *Voy.* Tiraboschi, *Storia della letteratura ital.*, VII, 887. W—s.

ZANCHI (Basile), célèbre poète latin, était frère du précédent, et naquit à Bergame vers 1501. Confié par son père aux soins de Giovita Rapicio, il s'appliqua, dès l'enfance, à l'étude des langues anciennes avec tant d'ardeur, qu'à dix-sept ans il avait déjà terminé le *Dictionnaire d'épithètes latines*, qu'il mit au jour dans la suite. Le desir de perfectionner son talent naturel pour la poésie l'ayant conduit de bonne heure à Rome, il s'acquit bientôt une telle réputation, que l'Arsilli le combla d'éloges dans son ouvrage : *De poetis urbanis* (*V.* l'Arsilli, II, 539), où il le place à côté des littérateurs les plus distingués. L'usage obligeait les membres de l'académie romaine à changer de nom. Pour s'y conformer, il prit celui de *L. Petreius Zanchus*, sous lequel il publia ses premiers essais poétiques. C'était une légère altération du nom de *Pierre*, qu'il avait reçu au baptême. Après la

(2) Elle est imprimée dans le *Recueil des lettres* de l'Arétin, II, 180, et la réponse de l'Arétin, p. 173.

mort du pape Léon X, il revint à Bergame ; et en 1524, à l'exemple de ses deux frères, il entra dans l'ordre des chanoines de Latran. Alors il quitta son nom académique pour prendre celui de *Basile*, qu'il a conservé depuis. Dans la première ferveur de son nouvel état, il abandonna la culture des lettres voulant se livrer exclusivement à l'étude de la théologie et des Livres saints ; mais, heureusement pour sa gloire, il ne tarda pas à revenir au culte des Muses ; et son poème *De horto Sophiæ*, dans lequel il a décrit en beaux vers les dogmes et les principes du christianisme, accrut la réputation que lui avaient value ses premiers essais. Son séjour dans les principales villes d'Italie, à Padoue, à Ravenne, à Bologne, fut marqué par de nouveaux succès. Ses talents, son ardeur infatigable pour l'étude et ses qualités personnelles lui méritèrent partout de nombreux amis. Suivant Ghilini (*Teatro d'uomini illustri*, 1, 26), Bayle, le P. Niceron, et même l'abbé Serassi, Basile fut, en 1559, nommé garde de la bibliothèque du Vatican ; mais deux lettres, l'une de Paul Manuce (*Epist.*, IV, 28), et l'autre de Latino Latini (1), prouvent que cet illustre poète était mort dans un cachot, à la fin de 1558. Dans le cours de cette même année, le pape Paul IV avait enjoint aux religieux qui vivaient hors du cloître d'y rentrer sur-le-champ, sous peine de la prison et même des galères. Or Basile était du nombre ; et sa désobéissance aux ordres du pontife fut, suivant Tiraboschi (*Storia dell. letterat. ital.*, VII, 1382), la cause de son emprisonnement ; mais il n'est pas probable que pour une faute aussi légère on eût traité d'une manière si rigoureuse un homme doué d'un beau talent, et qui comptait des amis, même parmi les membres du sacré collége. Basile appartenait à l'ordre des chanoines de Latran, dont un assez grand nombre avait embrassé les opinions nouvelles qui faisaient chaque jour des progrès en Italie. On peut donc conjecturer avec M. Salfi que Basile fut condamné pour la même raison que Palingenio (*V.* MANZOLLI), quoique ses écrits ne contiennent rien qu'on lui puisse reprocher (Voy. *Hist. littér. d'Italie*, x, 292). Dans un siècle si fécond en bons poètes, il n'en est aucun qui ait surpassé Zanchi, sous le rapport de l'harmonie et de l'élégance du style ; et ce mérite rachète bien des défauts, surtout en Italie. Les ouvrages de Zanchi sont : I. *De horto Sophiæ libri duo ad P. Bembum cardinalem ; accedunt ejusdem varia poemata, quæ olim sub L. Petræi Zanchi nomine edidit* (2), Rome, 1540, in-4°. ; ibid., 1553, in-8°., avec les *Quæstiones in IV libros Regum et II Paralipomenon*. II. *Poemata libri VIII*, Rome, 1550, in-8°. ; ibid., 1553 ; Bâle, 1555, avec les poésies de son ami Laurent Gambara (*Voy.* ce nom) ; Bergame, 1747, in-8°. Cette dernière édition, que l'on doit à l'abbé Serassi, est plus complète que les précédentes. Dans sa *Notice* sur Zanchi, l'éditeur n'a point cherché à découvrir les motifs de son emprisonnement, parce qu'il se réservait de le faire dans ses *Scrittori Bergamaschi* ; mais il est mort avant d'avoir pu terminer cet ouvrage. Le

(1) Cette lettre de Latino Latini a été publiée par le P. Lagomarsini, dans ses notes sur les *Lettres de Pogge*, I, ép. 15.

(2) Cette première édition des poésies de Zanchi est très-rare. Elle est indiquée dans le *Catalogue de Pinelli*, n°. 4485 : *Poemata varia ed. Georgio Lago, absque ullâ notâ*, in-4°.

premier livre des poésies de Zanchi contient l'*Hortus Sophiæ;* les deux suivants et le huitième, des sujets pieux; le quatrième, deux épithalames, deux épîtres à Léon X et à Charles-Quint, un poème sur une éclipse de soleil, et enfin des regrets sur la mort de J. César Gryphoni, de J. Cotta et de Sannazar; le cinquième, des églogues; le sixième et le septième, des mélanges. III. *Verborum latinorum ex variis auctoribus epitome; accessit ejusdem verborum quæ in Marii Nizolii* (3) *observationibus in Ciceronem desiderantur appendix*, Rome, 1541, in-4°.; Bâle (ou Berne), 1543, in-8°. C'est un dictionnaire avec un renvoi des mots aux auteurs qui s'en sont servis. IV. *Epithetorum commentarii*, ib., 1542, in-4°.; réimprimé sous le titre de *Dictionarium poeticum et epitheta veterum poetarum*, Mons (*Montibus*), 1612, in-8°. Suivant les rédacteurs du catalogue de la bibliothèque du Roi (*Belles-Lettres*, x, 924), c'est moins un dictionnaire d'épithètes que des noms propres. Zanchi avait entrepris un dictionnaire d'épithètes grecques, qu'il n'eut pas le loisir de terminer. V. *In omnes divinos libros notationes*, Rome, 1553, in-4°.; Spire, 1558; Cologne, 1602, in-8°. On conserve à la bibliothèque du Vatican deux *Index* de Zanchi, l'un de Lucain, et le second de Catulle et de quelques autres poètes. W—s.

ZANCHI (Jérôme), célèbre théologien protestant, était né le 2 février 1516, au château d'Alzano, près de Bergame, où son père (1) vivait très-retiré, travaillant à réparer par ses économies les brèches de sa fortune. A l'âge de quinze ans, il entra dans la congrégation des chanoines de Latran; et, encouragé par l'exemple et les conseils de Basile et de Chrysostôme Zanchi, ses cousins, il se livra sans relâche à l'étude des langues, de la philosophie et de la théologie. Pendant dix-neuf ans qu'il resta dans le cloître, il se distingua non moins par une conduite exemplaire que par la rapidité de ses progrès. Étant à Lucques, il eut de fréquents entretiens avec Pierre Martyr (*V.* ce nom, XXVII, 336). Séduit par les discours de ce novateur, il finit par embrasser les principes de la réforme religieuse, et, craignant d'être arrêté pour ses opinions, s'enfuit de l'Italie en 1550. Il s'arrêta quelque temps à Chiavenne, dans le pays des Grisons, et vint ensuite à Genève. P. Martyr voulut l'attirer en Angleterre; mais il préféra les offres qu'il reçut alors de Strasbourg, où il se rendit en 1553. Ayant souscrit, à son arrivée, la Confession d'Augsbourg, mais avec quelques restrictions, il fut admis à donner des leçons sur les Saintes-Écritures et sur la philosophie d'Aristote. Deux ans après, son traitement fut augmenté des revenus d'un canonicat du chapitre de Saint-Thomas. L'estime dont il jouis-

(3) Ghilini dit que l'on doit aux travaux infatigables de Zanchi des additions au dictionnaire de *Mario Galesino;* mais peut-être faut-il lire *Mazio Nizollini.*

(1) François-Térence Zanchi, père de Jérôme, était né dans le XV^e^. siècle, à Bergame, d'une ancienne et illustre famille; il s'acquit la réputation d'un savant jurisconsulte, d'un éloquent orateur et d'un poète agréable. Secrétaire de George Emo, provéditeur de Venise, dans la guerre que cette ville eut à soutenir en 1508 contre Maximilien, roi des Romains, il écrivit l'histoire de cette campagne, sous ce titre: *Commentarius de rebus à Georgio Emo præclarè gestis in primo adversùs Maximilianum, regem Romanorum, bello à Venetis suscepto.* Cet opuscule, resté manuscrit, fut publié en 1776, par l'abbé Barth. Martini, dans l'ouvrage intitulé: *Idea della storia e consuetudine antiche della valle Lagarina, ed in particolare del Roveretano.* Le même volume contient un discours et des vers latins de Zanchi, à la louange d'Emo. Ce fut pour réparer par ses économies le dérangement que les prodigalités de son père avaient causé à ses affaires, que Térence Zanchi vint habiter Alzano.

sait parmi les protestants était si grande, que le savant J. Sturmius, voulant donner une idée de son éloquence et de sa capacité, dit, un jour, que Zanchi tiendrait tête lui seul à tous les pères du concile de Trente. La conversion d'un homme si distingué tenta le nonce Zach. Delfino. Dans le courant de l'année 1561, il eut plusieurs entrevues secrètes avec Zanchi; mais il échoua dans son dessein de le ramener au sein de l'Église. D'un caractère doux et modéré, Zanchi faisait à ses adversaires beaucoup de concessions, par le desir de conserver la paix; cependant il ne put éviter les tracasseries que lui suscitait l'intolérance de quelques docteurs luthériens. Il finit par résigner son canonicat, et en 1563 il abandonna Strasbourg pour revenir à Chiavenne, où il remplit quelque temps les fonctions de pasteur, avec autant de zèle que de succès. Il avait alors chez lui comme domestique, Fréd. Sylburg (*Voy.* ce nom), devenu depuis célèbre par ses profondes connaissances dans les langues anciennes. Sylburg se rendit à Padoue, en 1565, sans doute pour y continuer ses études; et, à son départ, Jérôme lui remit une lettre de recommandation pour Lelio Zanchi, son parent (2). Au mois de février 1568, Jérôme fut appelé à Heidelberg, pour y remplir la principale chaire de théologie; et la même année il y reçut le doctorat, en présence de Frédéric III, électeur palatin, son bienfaiteur. Après la mort de Frédéric, son successeur ayant congédié les professeurs de l'académie de Heidelberg, dont les opinions ne s'accordaient pas avec le luthéranisme, Zanchi, trop âgé pour passer en Hollande, d'où il avait reçu les offres les plus avantageuses, préféra s'arrêter à Neustadt, où le comte palatin, Jean Casimir, plus tolérant que le nouvel électeur, s'empressait de recueillir les exilés. Peu de temps après, Zanchi fut rétabli dans sa chaire, et à raison de ses infirmités reçut le titre de professeur émérite. Il mourut aveugle, le 19 novembre 1590, à l'âge de soixante-seize ans. Ses obsèques furent célébrées avec pompe, et on décora son tombeau d'une épitaphe honorable. Elle est rapportée dans l'appendix du *Basilea sepulta*, p. 61. Il fut marié deux fois, la première à Violante, fille du fameux Cœl. Sec. Curion (*V.* ce nom), et la seconde à Livie Lumaca, demoiselle d'une des premières familles de Chiavenne, dont il eut plusieurs enfants, auxquels il partagea la riche dot de leur mère, ainsi que les économies que lui avaient permis de faire les largesses de l'électeur et du comte palatin. Les ouvrages de ce théologien sont tombés depuis long-temps dans l'oubli. A l'époque où Bayle écrivait, ils n'étaient déjà plus achetés dans les ventes que par les épiciers. Sam. Crispin en a publié le *Recueil*, à Genève, 1613 ou 1619, 8 tomes in-fol., reliés quelquefois en trois volumes. Le premier tome contient : *De tribus eloïm, æterno patre, filio, spiritu sancto, uno eodemque Jehova, libri tres.* Le second, *De naturâ Dei, sive de divinis attributis libri quinque.* Le troisième, *De operibus Dei intra spatium sex dierum creatis.* Le quatrième, *De primi hominis lapsu, de peccato et de legibus Dei.* Le cinquième, un *Commentaire sur la prophétie d'Osée.* Le sixième, des *Com-*

(2) Cette lettre, du 2 avril 1565, est imprimée dans le recueil de celles de Zanchi.

mentaires sur les principales épîtres de saint Paul, et sur la première épître de saint Jean; et enfin, les deux derniers, des *Opuscules*, dont un a été traduit en anglais, par Ralph Winterton (*Voy.* ce nom); des *Discours* et des *Lettres* (3). Le portrait de Zanchi se trouve dans la *Biblioth. chalcograph.* de Boissard. Bayle lui a consacré, dans son *Dictionnaire*, une Notice assez étendue. Enfin, le comte J.-B. Gallizioli a publié sous le titre de *Memorie istoriche e litterarie*, etc., une Vie détaillée de Zanchi, suivie du catalogue de ses ouvrages, Bergame, 1785, in-8°. W—s.

ZANCHI (Lelio), était né dans le seizième siècle, à Vérone, d'une famille originaire du Bergamasque. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude du droit civil et du droit canon, reçut le laurier doctoral dans cette double faculté, et fut admis au collége des Avocats de Vérone. Quoique engagé dans les ordres sacrés, il remplit différentes charges municipales, de manière à se concilier de plus en plus l'estime publique, et en récompense de ses services fut créé par le sénat de Venise chevalier doré. Député plusieurs fois à la cour de Rome, il eut l'honneur de haranguer le souverain pontife Grégoire XIII, qui témoigna sa satisfaction à l'orateur, et tenta de le retenir près de lui. Sixte-Quint lui donna l'évêché de Retino, et il était en chemin pour aller prendre possession de ce siége, quand il mourut le 23 sept. 1588. Outre les Harangues à Grégoire XIII, on a de ce prélat: I. *De privilegiis Ecclesiæ et casibus reservatis*, Vérone, 1587, in-fol. II. *Dialogus inter militem sacrum et sæcularem;* dans ce dialogue l'auteur s'élève contre le duel, alors très-commun en Italie. III. *Abyssus pietatis Dei.* W—s.

ZANCHI (Bernard), gentilhomme florentin, fut, en 1582, l'un des cinq fondateurs de l'académie de la Crusca. Les quatre autres étaient Bernard Canigiani, Jean-Bapt. Deti, Ant.-Franç. Grazzini et Bapt. de Rossi. Ceux-ci s'adjoignirent Léonard Salviati (*Voy.* ce nom, XL, 242), lequel se chargea de donner des réglements à l'académie, et la forme qu'elle a conservée depuis.—Zanchi (*Jean-Baptiste* et *Jérôme*), étaient ingénieurs à Pesaro dans le seizième siècle. On a du premier: *Trattato del modo di fortificar le città*, Venise, 1560; le second est auteur d'un *Trattato delle offese e difese delle fortezze*, Venise, 1601, à la suite des Dialogues de Jacq. Lantieri, sur la manière de lever les plans d'après les principes d'Euclide. W—s.

ZANE (Jacques), célèbre poète italien, naquit en 1529, à Venise, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs autres littérateurs, ainsi que des guerriers et des magistrats distingués. Initié de bonne heure dans les sciences et dans les arts libéraux, il ne s'attacha qu'à la poésie. Étant conseiller à la Canée, il charma les loisirs que lui laissait cette place, en composant une tragédie, *Méléagre;* et deux poèmes in ottava rima: l'*Art d'aimer*, imité d'Ovide; et *Xercès, vaincu par les Grecs*. Mais c'est surtout comme poète lyrique que Zane s'est acquis une grande réputation. Les critiques ita-

(3) De tous les ouvrages de Jérôme Zanchi, celui qui peut offrir le plus d'intérêt est sans contredit le recueil de ses lettres, parmi lesquelles on en trouve un grand nombre des personnages les plus distingués du seizième siècle. Ce recueil a été imprimé séparément sous ce titre: *Hier. Zanchi epistolarum libri duo, inter quas habentur et variorum ad ipsum; accedunt ejusdem orationes de materiis theologicis*, Hanau, 1609, 2 vol. in-8°.

liens le placent à côté de leurs meilleurs écrivains en ce genre. Il fut enlevé par une mort prématurée, au mois de novembre 1560, étant âgé de trente-un ans. On trouve quelques pièces de Zane parmi les *Rime diverse* de Dolce, Venise, 1551, in-8°. Ses *Rime* et ses *Sonneti* ont été recueillis par Denis Atanagi, Venise, 1561 ou 1562, in-8°. Les exemplaires avec cette dernière date contiennent la *Vie* de l'auteur par Jérôme Ruscelli; voy. les *Notes* d'Apost. Zeno, sur la *Biblioteca* de Fontanini, II, 69, et les *Scrittori veneziani* du P. Agostini, II, 582. — ZANE (*Bernard*), de la même famille, florissait vers le milieu du seizième siècle. On a de lui quelques pièces de vers et des opuscules écrits avec élégance. Voy. les *Scrittori Veneziani*, I, 177. W—s.

ZANETTI (le comte ANTOINE-MARIE (1)), gentilhomme vénitien, s'est acquis, dans le dix-huitième siècle, une réputation très-étendue, par son amour éclairé pour les arts et par son talent remarquable pour la gravure. Né en 1680, il annonça de bonne heure un goût très-vif pour le dessin. A quatorze ans, il avait déjà gravé plusieurs estampes à l'eau-forte, dont le célèbre médecin Mead accepta la dédicace. Dès qu'il eut achevé son éducation, il visita les diverses écoles d'Italie, pour se perfectionner par la fréquentation des artistes et l'examen des chefs-d'œuvre de la peinture. Plus tard, il fit un voyage en Angleterre, pour voir la belle collection d'antiquités du comte d'Arundel (*V.* ce nom), dont il copia les morceaux les plus précieux. Il vint ensuite à Paris, où il reçut des artistes et des principaux amateurs un accueil qu'il n'oublia jamais. Il aimait à se rappeler les témoignages d'estime qu'il avait reçus de Crozat, et surtout de Mariette (*V.* ce nom), qu'il nomme le plus cher de ses amis (*amicus dilectissimus*). Il fut très-sensible à l'honneur que lui fit le duc d'Orléans, de lui envoyer un exemplaire de l'édition de Daphnis et Chloé (*V.* LONGUS), imprimée à ses frais et ornée d'estampes exécutées sur les dessins de ce prince (Voy. la *Raccolta*, lettr. 60). Zanetti, dans ses voyages, avait entendu tous les artistes déplorer la perte du procédé que Hug. de Carpi (*Voy.* ce nom, VII, 183) et d'autres maîtres ont employé dans leurs tailles de bois, pour obtenir différentes teintes, et rendre le clair-obscur. Il essaya de le retrouver. Ses premiers essais dans le genre de Carpi parurent en 1722; et les éloges qu'ils lui méritèrent de la part des artistes l'encouragèrent à perfectionner une méthode dont il devenait le restaurateur. Ayant formé le projet de publier les statues antiques de la bibliothèque de Saint-Marc, il écrivit, en 1725, à ses amis de lui trouver des souscripteurs, pour l'aider à couvrir les frais de cette entreprise. Sa fortune le mettait à même de se passer de secours : mais il employait tous ses revenus à se former un cabinet, l'un des plus riches qu'aucun particulier ait jamais possédés (2); et,

(1) La plupart de ses lettres insérées dans la *Raccolta* sont signées *Ant. Mar. Zanettus quondam Erasmus*. Quelques auteurs disent qu'il prit aussi, quelque temps, le nom de *Jérôme*. C'était celui de son père; et sa piété filiale a bien pu l'y engager.

(2) Sa collection de pierres gravées était considérable, comme on peut en juger par la description qu'en a publiée Gori, sous ce titre : *Gemmæ antiquæ Anton. Mar. Zanetti Hieronym. fil. Ant. Fr. Gorius notis illustravit; italicè eas notas reddidit Hieronym. Fr. Zanettus*, Venise, 1758, in-fol., 80 pl.

malgré la sévère économie qu'il apportait à ses autres dépenses, souvent il était gêné par ses acquisitions. Il tint en prix, pendant vingt-trois ans, un Antinoüs mutilé, mais d'ailleurs d'une beauté rare. « S'il eût été parfait, j'aurais, dit-il à Clément (de Genève), vendu ma maison pour l'acheter. » « Or, ajoute Clément, » la maison était belle et grande: » *trop bien m'en souvient;* car j'y » pensai mourir de froid, le jour » qu'il me montra ses camaïeux. Il » y avait deux heures que durait l'é- » talage: nous étions au mois de » janvier, dans une grande chambre » sans feu, suivant la coutume du » pays. Je lui dis que tout cela me » paraissait admirable, mais que » j'allais geler d'admiration s'il n'a- » vait pitié de moi. Savez-vous ce » qu'il fit? ceci n'est point *caricatu-* » *re:* il me fit apporter du feu sur une » assiette. Je crus que j'avalerais les » charbons (*Cinq ann. littéraires*, » II, 125). » En 1740, Zanetti publia son premier recueil de gravures, sous ce titre: *Antiche statue greche e romane che nell' antisala della libreria di San Marco ed in altri luoghi pubblici di Venezia si trovano*, Venise, 2 parties, in-fol. A cet ouvrage, d'une exécution magnifique, succéda le suivant: *Diversorum iconum, quæ olim non exigua fuerunt ornamenta Arundelianæ collectionis, series prima et secunda.... ex Musæo suo deprompsit et monochromatos typis vulgavit Ant. Mar. Zanetti*, Venise, 1743, 2 parties, petit in-fol. Ce volume contient cent planches, y compris le portrait de l'auteur. Il est fort rare, n'ayant été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires, tous distribués en présent. Enfin, en 1749, Zanetti mit au jour son recueil de gravures en bois, sous ce titre: *Raccolta di varie stampe a chiaroscuro tratte dai disegni originali di Fr. Mazzuolo ditto il Parmigiano e d'altri insigni autori*, Venise, 2 part., in-fol. Cette collection se compose de cent une pièces, dont soixante-onze en bois, et les autres à l'eau-forte ou au burin. Un Avis qu'on lit à la tête annonce qu'il n'a été tiré que trente exemplaires complets, et que les planches ont été brisées, pour empêcher qu'on ne pût un jour mettre dans le commerce des épreuves défigurées. Zanetti mourut dans sa patrie, en 1766, à l'âge de quatre-vingt-six ans. La correspondance qu'il entretenait avec les amateurs les plus distingués de France et d'Italie a été publiée, en partie, dans les deux premiers volumes de la *Raccolta delle lettere sulla pittura* (*V.* J. Bottari). On trouve dans le *Manuel des curieux*, par Huber, tome IV, 110, l'indication des principales estampes de Zanetti. Adam Bartsch a donné la description de ses clairs-obscurs, dont quatre ne font point partie du recueil qu'on vient d'indiquer (Voyez le *Peintre-Graveur*, XII, 160-92). Les estampes de Zanetti portent toutes le nom d'un de ses amis ou de quelque personnage distingué; mais le plus grand nombre est dédié à Mariette. W—s.

ZANETTI (Jérôme-François), archéologue, de la même famille que le précédent, naquit à Venise en 1713. Versé profondément dans la connaissance des langues grecque et latine, il s'appliqua tout entier à l'étude des monuments de l'antiquité et du moyen âge, et se fit connaître d'une manière avantageuse par des dissertations sur divers points encore obscurs de l'histoire de Venise et de l'Italie. Sa

reputation s'étendit en France. Il remporta deux prix à l'académie des inscriptions, l'un, en 1764, par un mémoire sur l'état de la civilisation de l'Égypte, avant le règne des Ptolémées; et le second, en 1769, par un nouveau mémoire sur les attributs divers de Saturne et de Rhée, chez les différents peuples de la Grèce et de l'Italie. Après la mort de son frère (*Voy.* l'article suivant), il ne put obtenir de lui succéder dans la place de bibliothécaire, qui fut conférée à l'abbé Morelli (*V.* ce nom); mais à l'époque de la réorganisation de l'académie de Padoue, il y fut nommé professeur en droit. Il mourut en cette ville le 16 déc. 1782. On connaît de lui: I. *Ragionamento dell' origine e dell' antichità della moneta Veneziana, aggiuntavi una dissertazione : de nummis regum Mysiæ seu Rasciæ ad venetos typos percussis,* Venise, 1750, in-8°., et dans le recueil d'Argelati *De monetis Italiæ*, III, Append. 1, 22. L'auteur prouve que Venise avait déjà ses monnaies particulières en 848. II. *Sigillum æreum Alesinæ è marchionibus Montisferrati*, ib., 1751, in-8°. de 43 pages, et dans la seconde décade des *Symbolæ litterar.* de Gori, III, 81-130. Il avait acheté ce sceau d'un antiquaire qui, prenant la figure pour celle de la Vierge, le regardait comme une amulette apportée à Venise de Constantinople après la prise de cette ville. III. *Osservazioni intorno ad un papiro di Ravenna ed alcune antichissime pergamene Veneziane*, ib., 1751, in-fol. IV. *Nuova trasfigurazione delle lettere etrusche*, ibid., 1751, in-4°. Son but dans cet opuscule est de prouver que les caractères runiques ne diffèrent pas des lettres étrusques. V. *Urna contarena nunc primum tentata perbrevi disquisitione*, ibid., 1752, in-4°. VI. *Due antichissime inscrizioni spiegate*, ibid., 1755, in-4°, fig. L'explication que Zanetti donne de ces inscriptions est on ne peut plus fautive. Il ne s'était pas même aperçu que l'une des deux est écrite en vers. Le P. Ed. Corsini (*V.* ce nom) en donna, l'année suivante, une explication beaucoup meilleure. Barthélemy regrettait d'avoir été prévenu dans ce dessein par Corsini, qui n'a pas su tirer de ce monument tout l'avantage qu'il offrait (*Lettre au comte de Caylus*, 10 nov. 1756). VII. *Dell' origine di alcune arti principali appresso i Veneziani libri due*, ibid., 1758, in-4°. Le but de l'auteur est de prouver que Venise est une des premières villes de l'Italie où les arts aient été cultivés. VIII. *Descrizione di un antichissimo papiro del VI seculo*, ibid., 1763, in-fol. IX. *Lettera intorno ad alcune iscrizioni votive e militari scopertesi nella Dalmazia*, Padoue, 1764, in-4°. X. *Chronicon venetum, omnium quæ circumferuntur vetustissimum et Joann. Sagornino vulgò tributum, è mss. cod. Apostol. Zeno, cum mss. codd. vaticanis collatum, notisque illustratum*, Venise, 1765, in-8°. XI. *Discorso di una statua disoterrata presso i Bagni di Abano*, etc., ib., 1766, in-4°. XII. *Dichiarazione di un papiro scritto nel' anno settimo dell' imperio di Giustino il Giovine*, ibid., 1768, in-fol. XIII. *Dissertazione di una moneta antichissima e ora per la prima volta pubblicata del doge di Venezia Pietro Polani*, ibid., 1769, in-8°. Génari, successeur de Zanetti, à l'académie de Padoue, y prononça son *Éloge* en latin; mais on en trou-

ve un plus étendu, avec la liste de ses ouvrages dans le *Giornale letterario* du P. Contini, 1783, 223, et dans le tome II, 16, des *Saggi scientifici*, etc. de l'académie de Padoue.

W—s.

ZANETTI (Antoine-Marie), littérateur, frère du précédent, naquit à Venise, en 1716. Quoiqu'il ait eu la précaution d'adopter le surnom d'*Alexandre* (1) pour empêcher qu'on ne le confondît avec son cousin, peu de biographes ont su se garantir de cette erreur. A l'étude des principes des arts, il joignit celle des langues anciennes, et se rendit très-habile dans l'archéologie et la numismatique. En 1758, il fut nommé conservateur (*custos*) de la bibliothèque de Saint-Marc; avec le secours d'Antoine Bongiovanni, deux ans après, il publia le Catalogue des manuscrits grecs, latins et italiens, dont la garde lui était confiée (*Voy.* Bongiovanni, V, 104). D'Ansse de Villoison a laissé des additions pour ce Catalogue, et en a corrigé plusieurs articles. Zanetti trouva dans la culture des arts un délassement à ses autres travaux, et mourut le 3 novembre 1778, à l'âge de soixante-deux ans. Il eut pour successeur dans sa place de bibliothécaire le savant abbé Morelli (*Voy.* ce nom). Outre le *Catalogue* dont on vient de parler, on a de Zanetti: I. *Varie pitture a fresco di principali maestri veneziani; ora la prima volta con le stampe pubblicate*, Venise, 1760, petit in-fol. Ce volume est orné de vingt-quatre planches dessinées et gravées par l'auteur. II. *Della pittura veneziana e delle opere pubbliche de veneziani maestri libri V*, Venise, 1771, in-8°.; nouvelle édition, 1794, même format. Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, est regardé comme l'un des meilleurs qui aient paru sur l'histoire de la peinture en Italie. L'abbé Lanzi convient qu'il lui a été d'un très-grand secours pour sa *Storia pittorica*, et qu'il y a puisé tous les détails relatifs à l'école vénitienne.

W—s.

ZANETTI (Bernardin), historien, naquit en 1690 à Castelfranco dans le Trévisan, acheva ses études à l'académie, et reçut le laurier doctoral dans la faculté de théologie. Pourvu de la cure de Postuoma, bourg à cinq milles de Trévise, il consacra les loisirs que lui laissaient les devoirs du saint ministère à l'étude de l'histoire et de la chronologie, et mourut le 2 avril 1762. Outre des Méditations (*Frutto del ritiro*), Venise, 1730, 2 vol. in-12, on lui doit une histoire des Lombards, sous ce titre: *Del regno de' Longobardi in Italia memorie storico-critico-cronologiche*, Venise, 1753, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage éprouva quelques critiques; mais Zanetti, dans une réponse à ses censeurs, n'eut pas de peine à démontrer que leurs reproches n'étaient nullement fondés. Parmi les ouvrages qu'il a laissés en manuscrit, on cite une *Histoire du royaume des Goths en Italie*, un recueil de sermons pour le *Carême*, et quelques opuscules ascétiques.

W—s.

ZANETTI (Guido), monétographe et numismate, naquit en 1741, au château de Bassano, situé sur le territoire de Bologne. Il fit ses premières études aux écoles publiques de cette ville; et, s'étant livré particulièrement à la science des cal-

(1) C'était le nom de son père. On a de lui des lettres signées *Ant. Maria Zanettus quondam Alexander.*

culs, s'y rendit bientôt très-habile. Entré commis à la banque de Bologne, il montra dans l'exercice de ses devoirs tant de capacité, de zèle et de désintéressement, qu'il se concilia l'affection de tous ses chefs, et finit par être élevé à la place de directeur de la banque. Son goût le portait à l'étude des monnaies. Lorsqu'il eut fait une collection de toutes celles qui circulaient en Italie, elle fut acquise par le roi de Naples; mais il vint à bout d'en former une nouvelle plus nombreuse encore que la première. De l'étude des monnaies, il passa à celle des médailles ; et avec le secours de Trombelli (*Voy.* ce nom, XLVI, 570), son ami le plus intime, il fit de rapides progrès dans la numismatique. Quoiqu'il n'eût pour toute fortune que son traitement, il employait, chaque année, des sommes assez considérables à l'achat de monnaies et de médailles, ainsi que des livres relatifs à ce double objet. Personne avant Zanetti n'avait fait une étude aussi profonde des monnaies qui ont eu cours en Italie, en remontant à l'origine de Rome, sous la république et sous l'empire, au moyen âge et dans les temps modernes. Il avait lu toutes les histoires, dépouillé toutes les archives, consulté tous les savants dont il avait espéré tirer quelques lumières. Riche de matériaux immenses, il forma le projet de compléter le Recueil d'Argellati (*Voy.* ce nom, II, 407), *De monetis Italiæ*, par un choix de dissertations sur chaque espèce de monnaies oubliées ou mal expliquées par les anciens monétographes. N'osant pas se flatter de pouvoir exécuter seul un projet aussi vaste, avec l'exactitude nécessaire, il s'associa les numismates les plus distingués de l'Italie, qui s'empressèrent de lui fournir, chacun, des mémoires sur les monnaies de leur ville natale ou des pays dont ils avaient étudié l'histoire d'une manière plus spéciale. La publication des premiers volumes de son Recueil confirma l'immense réputation dont jouissait Zanetti. Nommé peu de temps après conservateur du musée des antiques de Ferrare, il l'enrichit d'une belle suite de plus de quatre mille pièces frappées en Italie. Son assiduité au travail s'accordait mal avec la délicatesse de son tempérament. Une fièvre ardente l'enleva le 3 octobre 1791, à l'âge de cinquante ans. Ses restes furent inhumés dans l'église des religieux *del corpo di Cristo*, où, malgré sa défense expresse, sa veuve lui fit ériger un monument avec une inscription composée par Gaëtano Marini (*V.* ce nom). Elle est rapportée dans la *Notice* que J.-B.-M. Verci (*Voy.* ce nom) lui a consacrée dans le *Dictionnaire* de Bassano. L'ouvrage qui doit assurer à Zanetti la reconnaissance des numismates est intitulé : *Nuova Raccolta delle monete et zecche d'Italia.* Il n'a publié que les cinq premiers volumes, Bologne, 1775-89, petit in-fol., mais il laissa de nombreux matériaux pour le continuer, entre autres une *Histoire des monnaies de Bologne*, dont l'impression était commencée lorsqu'il mourut. Outre la *Notice* sur Zanetti, qu'on vient de citer, on en trouve une par le comte Fantuzzi dans le tome IX des *Scrittori Bolognesi.* W—s.

ZANETTINI (Jérôme), savant jurisconsulte, était né, vers 1430, à Bologne, d'une famille patricienne. Après avoir professé dans les écoles de sa patrie de 1459 à 1472, il accepta la chaire de droit canonique à Pise, où sa réputation attira de nom-

breux élèves. Au bout de six ans, il revint à Bologne occuper sa première chaire, et il la remplit de la manière la plus brillante, jusqu'à sa mort arrivée le 8 avril 1493. Ses restes furent déposés avec pompe dans le cloître des dominicains, sous une tombe décorée d'une honorable épitaphe. Elle est rapportée par Freytag dans l'*Apparat litterar.*, I, 643, où l'on trouve quelques détails sur ce jurisconsulte. On a de lui : I. *Contrarietates sive diversitates inter jus civile et canonicum; accedunt casus conscientiales*, Bologne, 1490, in-fol., inséré dans le premier tome des *Tractatus tractatuum* (Voy. sur cette collection l'art. Fr. Ziletti). II. *Elegans ac subtilis disputatio in quâ examinantur plurima dubia; simul cum disputatione Benedict. de Plumbino*, Bologne, 1499, in-fol., édit. inconnue à Maittaire et à la plupart des bibliographes. III. *De foro conscientiæ et contentioso*, dans le tome III des *Tractatus tractatuum*. IV. *Conclusio et comprobatio alchimiæ*, dans le tome IV du *Theatrum chimicum*. Il a laissé plusieurs ouvrages restés inédits sur lesquels on peut consulter les *Scrittori Bolognesi* du comte Fantuzzi.

W-s.

ZANFORTI. *Voy.* Forti, XV, 302.

ZANI (Hercule), voyageur italien, était né à Bologne, où il avait fait de bonnes études. Ayant formé le projet de parcourir l'Europe, il partit en 1669. Étant à Varsovie, en 1671, il suivit l'ambassade polonaise qui fut envoyée à Moscou. Il y admira la magnificence de la cour; et fut choqué de trouver partout l'ignorance la plus profonde, et une aversion extrême pour l'étude. Il y avait cependant en Moscovie des Italiens appelés à grands frais pour établir des verreries. Zani de retour dans sa patrie y mourut le 1er. juillet 1684. Il avait communiqué ses observations sur la Moscovie à son frère qui les fit imprimer sous ce titre : *Relazione e viaggio della Moscovia*, Bologne, 1690, in-12. — Zani (*Valère*) publia de nouveau cette relation dans un recueil intitulé : *Il genio vagante, bibliotheca curiosa di cento e più relazioni de' viaggi stranieri di nostri tempi, raccolta dal signor conte Aurelio degli Anzi ed estratta da diverse lettere private, informazioni particolari e libri di varj scrittori italiani, francesi, spagnuoli, alemanni, latini, ed altri autori del corrente secolo*, Parme, 1691-1693, 4 vol. in-12, cartes et figures. On voit par ce titre que Valère Zani a, par une transposition de lettres, changé ses noms en ceux d'Aurelio Anzi. Il était né à Bologne, d'une famille distinguée qui a produit plusieurs hommes doctes. Il s'attacha principalement à l'étude de l'histoire littéraire, et se fit aussi un nom comme poète. Il mourut le 16 décembre 1696. Jean Fantuzzi et Orlandi (*Voy.* ces noms) ont donné la liste de ses nombreux ouvrages; le dernier ajoute qu'il en a laissé beaucoup en manuscrit. Le recueil cité plus haut ne contient, ainsi que le titre l'annonce, que des extraits de voyages du dix-septième siècle; les livres d'où Zani les a tirés ne sont pas toujours nommés : on y remarque des extraits de *La Martinière*, *Martans*, *Gérard de Weerdt*, appelé ici *de Vera*, de *François Negri*, de *Vincent Flava*, voyageur au Levant, du jésuite *Berni*, sur le pays des Cafres, et à Mozambique; de *Cavazzi*, d'*Olearius*, *Tavernier*, *Roe*, *Martini*, etc.; enfin

des Lettres de *Jean-Louis* Zani, frère de l'éditeur; celui-ci servit dans l'armée impériale contre les Suédois, puis en Transylvanie contre les Turcs, et fut tué en Hongrie, dans une bataille, le 27 janvier 1671. Orlandi et Fantuzzi disent que Valère Zani avait laissé en manuscrit deux autres volumes de son recueil, qui est rare et souvent incomplet.

E—s.

ZANIBONI (le comte Antoine), littérateur, naquit vers la fin du dix-septième siècle à Bologne, d'une famille distinguée, dans laquelle le goût des lettres et des arts était héréditaire. Initié dès son enfance aux mystères de la poésie, il en fut toute sa vie un des plus ardents zélateurs. En 1717, il fonda l'académie *de' Nascosti*, qu'il eut le plaisir de voir prospérer long-temps. Zaniboni mourut le 6 août 1767. Outre des traductions de la *Rodogune* de Corneille, de l'*Andromaque* de Racine, d'*Ésope à la cour* de Boursault, il a publié des Sermons, des Panégyriques et des Discours sur divers sujets; mais il est principalement connu par une foule de *Drammi per la musica* et d'*Oratorios*. Voyez pour plus de détails les *Notizie degli scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. W-s.

ZANNICHELLI (Jean-Jérôme), naturaliste italien, né à Modène en 1662, alla à Venise dans sa douzième année pour y étudier en pharmacie, et fut reçu en 1684 dans le collége des Apothicaires de cette ville. Deux ans après, il obtint l'apothicairerie du quartier de Santa Fosca; et, en 1701, il se fit accorder par le collége de santé un privilége pour les pilules dites de *Piovano di S. Fosca*. C'est la même année qu'il publia son *Promptuarium remediorum chymicorum*, par lequel il s'acquit une telle renommée, que le duc de Modène (François Farnèse) lui fit expédier un diplôme de docteur en médecine, en chimie et en chirurgie, et que l'évêque de Parme (Ogliati) lui confirma cet honneur par un diplôme particulier. Dans la suite s'étant lié avec l'éditeur de la Bibliothèque italienne à Venise, il se livra spécialement à l'étude des fossiles, et fit, avec lui, en 1710, un voyage dans les montagnes du Vicentin et du Véronais. Il recueillit un grand nombre de morceaux curieux, tels que plantes marines, ivoire fossile, dents et os de toute espèce d'animaux, poissons pétrifiés, et en fit une collection qu'il exposa aux yeux du public, avec un catalogue indiquant et le genre des échantillons et l'endroit où ils avaient été trouvés. Il ne cessa de l'augmenter dans la suite, et la rendit, soit sous le rapport purement minéralogique, soit comme musée de fossiles, une des plus complètes qui existassent alors chez des particuliers. Il s'occupait aussi avec ardeur de la botanique, science si nécessaire au pharmacien, et d'ailleurs bien plus avancée de son temps que la géologie ou la connaissance des fossiles. Nommé, par le collége de Santé, médecin et physicien du gouvernement dans toute l'étendue des états vénitiens (1725), il fit un voyage botanique, d'abord en Istrie (1726), où trois fois déjà il avait herborisé, et ensuite au Montecalvo, dans la Marche de Trévise. Il mourut peu de temps après son retour, le 11 janvier 1729. Outre le *Promptuarium remediorum*, on doit à ce pharmacien: 1. *De ferro ejusque nivis præparatione*, etc., Venise, 1713, in-4°. Zannichelli y rend compte d'une préparation de fer alors pom-

peusement annoncée sous le nom de *Neige de fer*, et présentée dans un ouvrage de Saint-Hilaire, comme possédant de hautes vertus médicinales. Comme le chimiste français affectait d'envelopper sa découverte d'un profond mystère, Zannichelli, après avoir analysé le remède, publia que ce n'était autre chose que du fer à peu de chose près réduit à l'état de pureté, et dégagé de toute combinaison : en même temps il ramena à la vérité les éloges exagérés donnés à ce métal comme moyen curatif, et détermina un nombre de cas dans lesquels il opère effectivement avec avantage. II. *De lithographiâ duorum montium Veronensium, vulgò* di Boricolo *et* di Zoppica, *epistola*, Venise, 1721. Dans cette lettre adressée au P. Bonanni, Zannichelli expose ses doutes sur l'origine des plantes fossiles, et examine les deux opinions alors débattues entre les savants, savoir si ces plantes croissent dans l'intérieur de la terre, ou si elles ont été amenées là par les flots. III. *De insecto quodam aquatili epistola*, Venise, 1727. IV. *Opuscula botanica*, Venise, 1730, in-4°. V. *Storia delle pianti che nascono ne' contorni di Venezia*, Venise, 1735, in-fol. Cet ouvrage et le précédent ont été publiés par son fils Jean-Jacques Zannichelli, qui se proposait de mettre au jour plusieurs autres productions manuscrites de son père, mais qui n'a pas exécuté ce projet. L'Histoire des plantes est précédée d'une vie de l'auteur. Dans la liste de ses œuvres inédites, on distingue particulièrement une *Histoire des animaux et des insectes de la mer Adriatique*.

P-ot.

ZANNOWICH (Stefano), prétendu prince d'Albanie, était né, le 18 février 1751 (1), à Pastrovicio, bourg de l'Albanie vénitienne. Son père, marchand de mules ou de pantoufles, s'établit, vers 1760, à Venise, avec ses deux fils, dont l'aîné se nommait Primislas. Plus assidu dans les tripots et les maisons de jeu qu'à sa boutique, il se rendit suspect à la police par le scandale de ses gains, et reçut l'ordre de quitter Venise. Il retourna dans son pays, et des profits du jeu acheta la seigneurie de Pastrovicio. Une fois riche, il souhaita de donner à ses fils une éducation qui les mît à même de paraître dans le monde avec avantage, et les envoya faire leurs études à l'académie de Padoue. Stefano, doué d'une imagination ardente et d'un esprit pénétrant, puisa dans les leçons de ses maîtres et dans la lecture des poètes anciens et modernes un goût très-vif pour les lettres, et acquit cette élocution facile et brillante qu'il montra dans la suite. Leurs études achevées, les deux frères revinrent à Venise; mais Primislas, ayant voulu faire usage des talents pour le jeu qu'il avait hérités de son père, fut bientôt découvert et chassé comme escroc. Il essuya le même affront à Florence. Il parcourut ensuite la France, l'Angleterre et la Hollande, faisant partout des dupes. Stefano, lassé de cette vie ignoble, quitta son frère, en 1773, pour tenter de parvenir à la fortune par des moyens moins vulgaires. Il se rendit d'abord dans le pays des Monténégrins, où il essaya de se faire passer pour l'empereur Pierre III (*V.* ce nom). Sa taille avantageuse, suivant ses biographes (2), et l'aisance de ses

(1) Et non pas 1752, comme le dit le biographe de Zannowich, copié par Barbier. La date que nous adoptons est celle qu'on lit au bas des deux portraits de cet aventurier.

(2) On ne sera pas fâché de trouver ici le por-

manières le rendaient assez propre à ce rôle. N'ayant pas trouvé les Monténégrins disposés à se soulever en sa faveur, il passa bientôt en Pologne, où sous le nom de *Warta*, cet aventurier gagna la confiance de quelques seigneurs. Il leur fit accroire qu'il était le prince Castrioto, descendant de Scanderbeg, et qu'il avait dans l'Albanie des partisans nombreux, tout prêts à le seconder lorsqu'il serait en mesure de rentrer dans ses états. Il obtint d'eux des sommes considérables, à l'aide desquelles il parut en Allemagne d'une manière conforme à l'idée qu'il cherchait à donner de sa naissance. On le vit successivement à Berlin, à Dresde, à Breslau, etc., changeant de nom dans chaque ville, et laissant deviner qu'il avait des motifs de cacher son illustre origine. Il plaisait, il séduisait par son affabilité, par les grâces de son esprit et par la variété de ses connaissances. Aux uns il parlait musique, aux autres poésie ou littérature. Tous les arts, toutes les sciences paraissaient avoir été l'objet de ses études. A l'en croire, il était en correspondance avec Gluck et Métastase, avec Voltaire et Rousseau ; l'impératrice de Russie, le prince royal de Prusse, l'électeur de Saxe, etc., lui donnaient de fréquents témoignages d'estime et même d'affection. Quelques aventures galantes, véritables ou supposées, vinrent encore ajouter à sa célébrité. Mais les sommes qu'il avait apportées de Pologne ne pouvaient pas durer toujours. Forcé de quitter Berlin, pour se soustraire à ses créanciers, il vint à Vienne, précédé d'une réputation équivoque ; on l'y arrêta par ordre de la police, en 1778 : mais l'empereur Joseph révoqua cet ordre ; et Zannowich s'empressa de sortir de l'Allemagne. Il revêtit alors l'habit ecclésiastique, et sous le nom de *Warta*, qu'il avait déjà porté dans ses voyages, vint à Rome, sous le prétexte de satisfaire à la dévotion. Ce fut dans cette ville qu'il trouva la belle duchesse de Kingston (*V.* ce nom, XXII, 429). Les lettres passionnées qu'il écrivit à cette dame la séduisirent. Il acheva de lui tourner la tête par le récit, sans doute très-embelli, de ses aventures ; et elle l'aurait épousé, si le hasard n'eût fait découvrir que le prétendu *Warta* n'était autre que l'intrigant Stefano Zannowich. Expulsé de l'Italie, il erra quelque temps en Allemagne, sous le nom de P. Zeratubladas. Il était à Groningue en 1780 ; et il y fut mis en prison, à la requête de son aubergiste. Le magistrat chargé de la visite des prisons, ayant su qu'il était détenu pour une somme fort légère, la paya, et lui donna de l'argent pour se rendre à Amsterdam, où il vécut quelque temps dans l'obscurité. D'Amsterdam il se rendit à Bruxelles, où il parvint à duper plusieurs seigneurs, entre autres le prince de Ligne. Craignant que ses fourberies ne fussent découvertes, il se retira dans un ermitage près de Ratisbonne. Ayant trompé les religieux par sa dévotion apparente, il acheva de leur inspirer le plus tendre intérêt, en leur avouant qu'il était le prince d'Albanie, et qu'il voyageait incognito, pour ne pas tomber dans les mains de ses ennemis. Informé d'une rupture pro-

trait que Zannowich faisait de lui en 1775, dans ses *Opere postume*. « Je n'ai que vingt-quatre ans ; je suis plus laid que beau ; j'ai voyagé beaucoup, mais pour dire vrai j'ai acquis très-peu. On peut m'en croire sur cela, car je ne suis rien moins que modeste... Je suis philosophe seulement en apparence, car l'ambition est enracinée dans mon cœur... Il me reste à vous détromper de l'*idée qu'on s'est faite que je suis Etienne, prince de Montenegro*, etc. »

chaine entre la Hollande et l'empereur Joseph, Zannowich, qui s'était, peu de temps auparavant, déclaré l'admirateur de ce prince, offrit aux États-Généraux un corps de dix à vingt mille Monténégrins. Les États refusèrent cette offre (28 décembre 1784); mais ils firent dire au prince d'Albanie qu'ils le verraient avec plaisir employer son influence sur les Monténégrins pour les empêcher de grossir l'armée de l'empereur. A l'aide de cette lettre, Zannowich emprunta des banquiers d'Augsbourg jusqu'à quatre-vingt mille florins, somme qu'il disait nécessaire pour remplir les intentions des États-Généraux. On assure qu'avec les intelligences qu'il avait dans l'Albanie, il aurait pu facilement la soulever : mais il négligea d'envoyer quatre mille ducats qu'on lui demandait; et les Albanais ne prirent point les armes. Ayant dissipé, sans qu'on sache de quelle manière, les fonds des Augsbourgeois, et pressé de les rembourser, il eut l'effronterie de venir à Amsterdam, réclamer des États un million qu'il prétendait lui être dû pour ses services. Tandis qu'on examinait sa demande, il fut arrêté sur les plaintes de ses créanciers. Reconnu pour le frère de Primislas, dont on n'avait point encore oublié les escroqueries au jeu, on n'eut pas de peine à découvrir que toute sa vie n'était qu'une suite d'impostures. Stefano prévint le supplice auquel il ne pouvait échapper en s'ouvrant les veines avec un morceau de verre. On le trouva baigné dans son sang, le 25 mai 1786. Son cadavre, traîné sur la claie, fut jeté dans une fosse sous les fourches patibulaires. On a de cet aventurier plusieurs ouvrages singuliers et peu connus en France. Barbier en a donné la liste dans son *Supplément à la correspondance de Grimm*, 346; mais la suivante est plus complète : I. *Opere diverse*, Milan et Paris, 1773, 3 tomes in-8°. II. *Opere postume*, Dresde, 1775, pet. in-8°. (3). Ce volume contient des sonnets, des *capitoli*, des madrigaux, des lettres à l'impératrice Catherine II, à J.-J. Rousseau, etc. Le morceau le plus étendu est une lettre sous le nom d'Abraham Levi, rabbin de la synagogue de Constantinople. L'auteur y donne douze règles de conduite assez extraordinaires : « Si vous avez fait, dit-il, la folie de jouer, gardez-vous de faire encore celle de payer, car vous serviriez en enfer de risée aux avares et aux prodigues. » En terminant cette lettre il annonce un ouvrage sur les défauts des femmes dans leur longueur, largeur et profondeur. II. *Lettres turques*, Leipzig, 1777, 2 vol. in-8°. III. *Épîtres et chansonnettes amoureuses d'un Oriental, né dans l'année 1751, le 18 février, écrites à Frédéric-Guillaume de Prusse, et à Gertrude de Pologne; avec les ouvrages posthumes du pacha de Caramanie et d'un anonyme.* Dans la pyramide de Tholomie d'Égypte, 1779, in-8°.; ce vol. est orné du portrait de l'auteur en médaillon, autour duquel on lit : *Le prince Castrioto d'Albanie II, petit-fils du grand Scanderbeg.* On y trouve une conversation de l'auteur avec Gluck sur la musique, et pag. 74, une lettre par laquelle Métastase le remercie de l'envoi de ses

(3) On voit que Zannowich avait répandu le bruit de sa mort. Les journaux italiens furent complètement la dupe de cette supercherie. Le *Giornale enciclopedico* de Vicence, février 1774, II, pag. 129, contient un pompeux éloge de cet aventurier mort à Colorno le 4 février, regretté de tous les savants qui avaient pu apprécier son rare talent. Cet éloge a passé depuis dans le Dictionnaire historique de Bassano.

Lettres turques ; enfin l'horoscope de l'Europe, fragment tiré d'un ouvrage politique. IV. *L'Horoscope politique de la Pologne, de la Prusse, de l'Angleterre*, etc., Porto-Vecchio (la Haye), 1779, in-12. Ce n'est probablement qu'une réimpression du fragment dont on vient de parler. V. *Le grand Castrioto d'Albanie, histoire*, Paris (Allemagne), 1779, in-8°. de 112 pag. Cet ouvrage est dédié à l'empereur Joseph II, par une Épître très-remarquable (4). VI. *La poésie et la philosophie d'un Turc à huit queues, à trois plumes de héron, à deux aigrettes et à un collier d'émeraudes*, Albanopolis, aux dépens de l'auteur ; le tout se vend au profit des pauvres, 1775, in-8°. Ce recueil, dit Barbier, renferme des morceaux philosophiques très-hardis, et qui annonçaient un penseur emporté par une imagination bouillante. VII. *Fragment d'un nouveau chapitre du Diable boiteux, envoyé de l'autre monde par Le Sage*, 1782. VIII. *L'Alcoran des princes destinés au trône*, Pétersbourg, 1782, in-12. IX. *Le fameux Pierre III, empereur de Russie ou Sticpan-Mali, qui parut dans le duché de Montenegro*, etc., 1784. On a vu que l'auteur avait essayé de jouer ce rôle, avant de se faire prince d'Albanie. X. *Pensée de Sticpan Annibale, vieux berger d'Albanie*, etc., *Épilogue à Frédéric-Guillaume, prince de Prusse, le sage, le magnifique*, etc. L'auteur de l'*Histoire de la Vie et des Aventures de la duchesse de Kingston*, 1789, y a joint un *Précis sur le prétendu prince d'Albanie*, dont on a tiré quelques-uns des détails de cet article. A la tête est un portrait du fameux anonyme *Warta*, dans un médaillon formé par deux couleuvres entrelacées. Au-dessus à gauche est un poignard, et à droite une couronne. W—s.

(4) La même dédicace ne se trouve pas à tous les exemplaires. *Voy.* le *Dictionnaire des anonymes* de Barbier.

ZANOBI (Sostegno de'), poète italien du quatorzième siècle, naquit à Florence, et passa probablement la plus grande partie de sa vie à la cour de quelques-uns des petits souverains de Modène, de Toscane ou de Ferrare, qui dès-lors commençaient à s'ériger en protecteurs de la poésie et des lettres. On n'a du reste sur lui aucun détail biographique ; et même son nom n'est arrivé à la connaissance de la postérité que parce qu'il a eu la précaution de le décliner en toutes lettres dans la dernière octave d'un poème épique en quarante chants, le seul monument qui nous reste de lui. Ce poème imprimé à diverses reprises, d'abord sous le titre de *Questa si è* LA SPAGNA *historiata. Incomincia il libro volgare detto la Spagna in* 40 *cantate diviso, dove se tratta la battaglia che fece Carlo Magno en la provincia di Spagra*, Milan, 1559, in-4°. ; Venise, 1568, in-8°. ; et plus tard sous celui de *Libro chiamato la Spagna, qual tratta li gran fatti*, etc., Venise, 1610, in-8°., est tiré au moins en grande partie de la prétendue chronique latine du célèbre archevêque Turpin, mine inépuisable d'épopées, de romances et de ballades, depuis le Dante jusqu'à l'Arioste. Cependant le poète ne s'attacha pas avec une scrupuleuse fidélité aux pas du prélat, et il s'éloigna de lui, tantôt dans l'exposition ou la distribution, tantôt dans l'appréciation des faits. Le sujet du poème est la dernière expédition de Char-

lemagne dans la péninsule Ibérique, en d'autres termes, la défaite de Roncevaux et la vengeance que l'empereur tire et de la déloyauté de son traître parent Ganélon, et de la mort de Roland, son neveu. Selon Turpin, saint Jacques apparaît dans la nuit au fils de Pepin, et lui propose d'aller exterminer les Sarrasins qui ont profané son tombeau, et d'y bâtir une belle église, où il recommencera à faire des miracles : sur quoi l'empereur réunit les Paladins, et traverse les Pyrénées, suivi de toute la Table ronde. Zanobi ne parle point de cette vision qui eût fourni un merveilleux parfaitement en rapport avec l'esprit du siècle, et présente tout simplement le conquérant travaillé de la manie des conquêtes, et déclarant à ses barons qu'en mariant Roland à Alde la Belle, il lui a promis la couronne d'Espagne, et qu'il est temps d'accomplir sa promesse. Les guerriers applaudissent. Ainsi une dot au neveu de Charlemagne, voilà le motif de la guerre, motif sans doute plus plausible au dix-neuvième siècle, mais moins en harmonie avec les croyances et les mœurs de l'époque à laquelle se passe l'action, et même de celle à laquelle écrivait Zanobi. D'autres divergences remarquables se font apercevoir dans les deux épisodes principaux. Dans l'un, Roland et Charles se disputent, et dans l'ardeur de la dispute, l'oncle, plus bouillant que le neveu, lui jette son gant à la tête. Nouvel Achille, Roland refuse de combattre pour le monarque qui l'a insulté. Mais au lieu de rester oisif sous la tente, charmant ses ennuis au son de la lyre, il quitte le camp, et va par boutade conquérir la Palestine, la Syrie et une terre de Lamech, que les géographes ont oublié de marquer sur les cartes d'Asie; convertit à grands coups d'épée beaucoup de rois et de nations, puis revient se réconcilier avec l'empereur d'Occident. Baptêmes à part, ceci, comme on le voit, ressemble un peu à l'Iliade. Voici maintenant l'Odyssée. Un roi Sarrasin converti par Roland, lui fait présent d'un livre de grimoire, grâce auquel le saint chevalier évoque le diable, et voit de loin le vicaire de France, Macaire, digne neveu de Ganélon, faire les préparatifs de son couronnement; il a persuadé à l'impératrice que Charlemagne est mort, et il doit le lendemain s'emparer de son trône et de sa femme. Comment prévenir l'audacieuse entreprise? Heureusement la Providence permet que le diable soit serviable, et se métamorphose en un magnifique cheval ailé, qui transporte l'empereur sur une tour de son palais à Paris. Il nous semble qu'Aix-la-Chapelle eût été mieux choisi. Là, Charles commence un signe de croix qui fait cabrer sa monture, et peu s'en faut qu'il ne roule du haut en bas de l'escalier de la tour. Mais par la permission divine il en est quitte pour la peur, et se déguise comme Ulysse en entrant dans Ithaque. Vient ensuite la petite chienne de l'impératrice, puis l'impératrice, et celle-ci balance à reconnaître son mari sous les haillons du mendiant auquel la chienne lèche déjà les mains. Enfin la reconnaissance a lieu, et bientôt Charlemagne, suivi de quelques amis qui sont restés fidèles malgré l'absence, tue Macaire, et fait un grand carnage des Maïençais. Il est sans doute inutile de faire remarquer au lecteur toutes les absurdités de cet épisode, dans lequel l'invraisemblance et la puérilité du mer-

veilleux ne sont que le moindre défaut. Peu importe en effet le rôle grotesque du diable, dont l'auteur a fait la plus douce et la plus complaisante créature qui se puisse voir; mais comment supposer qu'au bout de deux ou trois ans une impératrice ne reconnaisse plus son mari? Comment placer au milieu d'un immense palais, parmi les grands de la France, de la Germanie et des villes Italiques, les scènes qui se passèrent dans la cabane royale d'Ithaque? C'est ici que la fidélité mène au ridicule, et que l'imitation dégénère en caricature. Malgré ces fautes, Zanobi n'est point pour son temps un poète méprisable. Dénué de goût, il a parfois de l'imagination, et sa versification, inférieure à celle du Dante, ne manque ni de facilité ni d'une espèce d'harmonie. L'octave, presque inconnue à ses devanciers, a pris chez lui un tour élégant qui présage déjà Politien et Arioste. Plusieurs morceaux présentent des traits de force et captivent le lecteur. Tel est entre autres le chant où est raconté le désastre de Roncevaux. Peu de descriptions sont plus animées, plus vraies et plus énergiques que celle de ces vingt-deux mille hommes enfermés dans les défilés des Pyrénées, où ils se croient en pleine paix, et attaqués subitement par trois armées de cent mille hommes. Au milieu des guerriers qui luttent avec le courage du désespoir et la résignation tranquille de héros décidés à mourir, brille surtout Roland, qui ne se détermine à sonner du cor qu'à la dernière extrémité, et qui expire sur des monceaux de morts, après avoir brisé son épée et lui avoir fait ses adieux. Ce passage est digne d'Ossian et d'Homère. Ginguené, *Hist. littéraire d'Italie*, tom. IV, pag. 201 et suiv., dans une analyse très-exacte et très-détaillée du poème de l'Espagne, a fait voir que le Tasse l'avait imité plusieurs fois. Mais, comme Virgile, l'auteur de la Jérusalem a toujours embelli son Ennius. — Zanobi del Rosso, aussi florentin, a publié, sous le voile de l'anonyme, un poème de l'*Art d'aimer* en rimes tierces et en deux chants. Ces chants eux-mêmes sont divisés en quarante-quatre *capitoli*. Le style est bien celui de l'épître et de la satire italiennes en rimes tierces; mais la gravité avec laquelle l'auteur débite des préceptes qui ne sont pas toujours nobles empêche qu'on ne lise l'ouvrage avec plaisir. Au reste, on ne peut nier que Zanobi ne procède méthodiquement, et ne soit souvent un homme d'excellent conseil. P—ot.

ZANOLI. *Voy.* Strata.

ZANOLINI (Antoine), célèbre orientaliste, naquit en 1693 à Padoue, de parents vertueux, et à quatorze ans fut admis au séminaire de cette ville. Doué d'une vaste mémoire, d'un esprit vif, il y joignait un desir insatiable d'apprendre, et un tempérament robuste, qui lui permettait de supporter les plus grandes fatigues. Après avoir achevé ses humanités, il apprit les langues orientales, et fit en même temps ses cours de philosophie et de jurisprudence. A vingt ans il reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit. Ses maîtres desirèrent l'avoir pour collègue, et il consentit avec joie à se livrer à la carrière de l'enseignement. Il remplaça dans la chaire de syriaque et d'hébreu Jos. Parini, que le roi de Sardaigne venait d'appeler à l'académie de Turin. Habile à ménager son temps, Zanolini sut, sans négliger

ses devoirs de professeur, trouver du loisir pour la culture des lettres, et la rédaction des ouvrages qui devaient lui assurer une place parmi les premiers orientalistes du dix-huitième siècle. Chaque année il relisait les plus beaux ouvrages des écrivains de l'ancienne Rome : aussi personne n'a possédé mieux que lui toutes les ressources de la langue latine. Ne vivant qu'avec ses livres, il était presque étranger aux usages de la société. Souvent on le voyait s'arrêter dans les rues pour causer avec des enfants ou avec des gens du peuple; il se mêlait aux jeux bruyants de ses élèves, et l'illustre professeur ne dédaignait pas, aux heures de récréation, de disputer le prix de la course avec ses écoliers. Satisfait de son sort, jamais il n'ambitionna des chaires plus brillantes, ni de plus forts appointements. Sa vie s'écoula paisible, sans chagrin et sans maladie. Averti par une première attaque d'apoplexie, en l'année 1759, il se démit de la place qu'il avait remplie quarante-cinq ans avec honneur; et, abandonnant la pension qui lui était due, revint dans sa famille se préparer à la mort par la pratique des vertus chrétiennes. Il mourut, comme il l'avait pressenti, d'une seconde attaque, le 19 février 1762, à l'âge de soixante-neuf ans. Outre un grand nombre de pièces de vers latins et italiens dans les *Raccolta*, on a de lui : I. *Quæstiones è sacrâ Scripturâ ex linguar. orientalium usu ortæ*, Padoue, imprim. du sémin., 1725, in-8°. II. *Dissertationes ad sacram Scripturam spectantes*, ibid., 1729, in-12. III. *Lexicon hebraicum ad usum seminarii*, ibid., 1732, in-4°. Ce dictionnaire est très-estimé, ainsi que tous les ouvrages de Zanolini sur les langues orientales. IV. *Grammatica linguæ syriacæ*, ibid., 1742, in-8°. V. *Lexicon syriacum, cui accedit disputatio de linguâ syriacâ, versionibus syriacis; et de Maronitis, quibus præcipuè nunc lingua syriaca in usu est*, ibid., 1747, in-4°. VI. *Lexicon chaldaico-rabbinicum cum rabbinorum abbreviaturis; accedit disputatio de Targumiâ, sive paraphrasibus chaldaicis, thalmude, cabbalâ, commentariis rabbinorum et linguâ chaldaicâ*, etc., ib., 1747, 2 vol. in-4°. VII. *Ratio institutioque addiscendæ linguæ chaldaicæ, rabbinicæ, thalmudicæ*, etc., 1750, in-4°. VIII. *Disputationes ad S. Scripturam spectantes de festis et sectis Judæorum, cum annotationibus*, Venise, 1753, in-4°. IX. *Disputatio de Eucharistiæ sacramento cum Christianorum orientalium ritibus in eo conficiendo et administrando*, ibid., 1755, in-8°. On possède un volume de *Lettres* de Zanolini. *Voy.* J.-B. Ferrari, *Vitæ viror. illustr. seminar. Patavini*, 196-202. W—s.

ZANONI (Jacques), botaniste italien, naquit à Montecchio, dans la Lombardie, en 1615. Son père, qui exerçait dans cette ville la profession d'apothicaire, l'ayant laissé orphelin en bas âge, il fut élevé sous les yeux de son oncle et de sa mère avec beaucoup de soin, et apporta dans toutes ses études un zèle et une facilité peu ordinaires; mais ce fut surtout à la botanique qu'il se livra avec ardeur. Ses parents, qui voyaient dans cette science la base de la pharmacie, secondèrent ses dispositions et son goût. A vingt ans, il fut envoyé à Bologne, où il herborisa avec le savant Ambrosini, dont il devint le disciple favori et presque l'émule.

Aussi, à vingt-sept ans, fut-il nommé par les administrateurs municipaux de cette ville gardien du jardin botanique, en remplacement du vieux Paul Gatto, admis à la retraite, après quarante ans de services. Le jardin ne tarda pas à se ressentir du changement opéré dans la personne du directeur. Zanoni parcourait sans cesse avec toute l'activité du jeune âge les montagnes et les plaines des environs, pour leur enlever de nouvelles richesses. Il augmenta ainsi d'un grand nombre d'espèces, qui jusque-là avaient échappé aux recherches, les cartons du musée botanique. Il les pourvut aussi d'échantillons plus beaux ou plus remarquables que les précédents. Enfin il perfectionna la méthode de dessiccation, et facilita les moyens de conserver plus longtemps et avec plus de traits caractéristiques ces dépouilles flétries de l'empire végétal. Ses nombreuses relations avec les savants les plus illustres de toutes les parties de l'Italie, ainsi qu'avec ceux de la France, le mirent à même d'obtenir beaucoup d'espèces, de variétés, ou même de genres étrangers à la Flore bolonaise ; et les plantes de l'Inde et de l'Amérique vinrent en grand nombre se mêler, dans sa collection, à celles du royaume de Naples, de l'état romain et de la Lombardie. Alors il s'occupa de donner la nomenclature et la description de ces richesses, et préluda à l'ouvrage qu'il méditait par la publication de deux Tableaux, 1671. L'accueil favorable que ce spécimen reçut du public l'encouragea à continuer ; et il fit paraître la première partie de ses observations sous le titre de *Storia botanica delle piante più rare*, etc., Bologne, 1675, un vol. in-fol. Il travaillait sans relâche à la seconde partie, pour laquelle il avait rassemblé des notes précieuses, et rédigé déjà beaucoup de descriptions, quand il fut atteint d'une maladie mortelle, et emporté le 24 août 1682. Son fils Peregrino Zanoni, qui se proposait de compléter et de faire paraître les travaux de son père, ayant lui-même été enlevé quelques années après, les manuscrits du savant botaniste restèrent ensevelis dans l'oubli jusqu'à ce qu'enfin ses héritiers, stimulés par les offres d'un riche Anglais, résolurent de les tirer de la poussière. Ils s'adressèrent à Gaëtan Monti, fils du botaniste de ce nom, et le prièrent de mettre en ordre les manuscrits de leur aïeul. Mais celui-ci, regardant les notes qui restaient comme peu propres à composer un nouvel ouvrage ou une seconde partie de l'ouvrage publié, se borna à en faire une traduction latine, dans laquelle il intercala les fragments inédits de Zanoni, et où d'ailleurs il se permit quelques modifications dont il rend compte dans un discours préliminaire. Cette traduction parut, précédée d'une Vie de Zanoni et du P. Matthieu de Saint-Joseph, carme et missionnaire dans l'Orient, sous le titre de : *Jacobi Zanonii rariorum stirpium historia ex parte olim edita, nunc*, etc., Bologne, 1742, in-fol., figures. On a aussi de Zanoni un opuscule intitulé : *Indice delle piante trovate nell' anno* 1652 *nel viaggio di Castiglione ed altri monti di Bologna*, Bologne, 1653, in-fol.

P—ot.

ZANONI (Antoine), agronome italien, naquit le 18 juin 1696, à Udine, d'une famille riche, et se livra au commerce. Convaincu que l'agriculture ne pouvait qu'en hâter les progrès, il s'occupa avec ardeur de cette dernière science, et se dis-

tingua par des essais extrêmement heureux. Ainsi ayant jugé le Frioul convenable à la propagation des mûriers, il y éleva un grand nombre de vers à soie, et cette contrée cessa de payer tribut aux pays étrangers pour l'importation de cet objet de commerce. Il ne réussit pas moins dans ses essais pour la propagation de la vigne : les plants choisis qu'il disposa dans les localités les plus convenables produisirent un vin exquis, analogue pour la saveur aux vins de Bourgogne, et que l'on jugea ne point le céder en suavité à ceux de Hongrie. Zanoni apporta aussi des améliorations dans d'autres parties de l'agriculture, et s'efforça d'envoyer quelques-uns de ses compatriotes à l'école vétérinaire de Lyon; mais soit jalousie, soit indifférence, ceux-ci, après avoir autorisé ses espérances, par des promesses, refusèrent nettement. Les sociétés académiques d'économie rurale de Florence, de Capo-d'Istria et de Rovigo récompensèrent les travaux de Zanoni en l'admettant au nombre de leurs membres. Ce zélé philantrope mourut le 4 décembre 1770, peu de temps après avoir publié son *Essai d'histoire de la médecine vétérinaire*, Venise, Modeste Fenzo, 1770, in-8°. Cet opuscule, inséré d'abord dans le tome 1^er^. des Mémoires et observations de la société d'agriculture pratique d'Udine, et ensuite imprimé séparément, est écrit avec pureté : il se compose de quatre chapitres dans lesquels l'auteur, après avoir insisté sur l'importance de la science dont il écrit l'histoire, en raconte l'origine, les progrès, la décadence pendant le moyen âge, et la restauration depuis le seizième siècle. Il s'attache surtout aux écrits des vétérinaires romains, et donne de grands éloges aux académies vétérinaires de Paris et de Lyon. On a encore de lui : 1. *Lettres sur l'influence de l'agriculture, des arts et du commerce sur le bonheur des états*, Venise, 1763, 7 vol. in-8°. II. *De la formation et de l'usage de la tourbe et autres fossiles combustibles*, Venise, 1767, in-4°. III. *De la culture et de l'usage des patates et autres plantes comestibles*, ibid., 1767, in-4°.; réimprimé à Rome par Gianchi, 1785, in-8°. IV. *De la marne et des autres fossiles pour engraisser les terres*, Venise, 1768, in-4°. V. *De l'utilité morale, économique et politique des académies d'agriculture, arts et commerce*; ouvrage posthume; Udine, 1771, in-8°. A la tête du volume on trouve l'*Éloge* de l'auteur prononcé à la société d'agriculture d'Udine. Tous ces ouvrages sont en italien. — *Athanase* Zanoni, comédien italien du dix-huitième siècle, né à Ferrare, se distingua par ses talents dramatiques, son instruction et les qualités de son cœur. Nul ne l'égalait pour la grâce de la prononciation et le piquant des reparties. On a de lui un *Recueil de mots ingénieux et satiriques à l'usage du théâtre*, Venise, 1787. Étant entré dans la troupe du célèbre Antoine Sacchi, Zanoni était devenu son beau-frère. Il mourut au mois de février 1792.

P—ot.

ZANOTTI (Jean-Pierre), peintre et poète, naquit à Paris, le 3 octobre 1674, d'une famille originaire de Bologne. Il était fils d'un auteur du théâtre italien (1), homme d'es-

(1) Zanotti-Cavazzoni (*Jean-André*). Ses talents et sa conduite lui méritèrent l'estime du

prit et de mérite, dont on a quelques opuscules. Ramené dans son enfance à Bologne, il y fit ses études avec succès, et entra dans l'atelier de Lor. Pasinelli (*Voy.* ce nom, XXXIII, 84), peintre très-distingué, dont il devint bientôt l'élève favori. En 1695, il épousa la nièce de son maître (Constance Gambari), avec laquelle il goûta les charmes d'une union bien assortie. Après la mort de Pasinelli, il visita la France, l'Allemagne et les principales villes d'Italie, et revint à Bologne où il partagea son temps entre la culture des lettres et l'exercice de son art. Nommé secrétaire de l'académie Clémentine, il en écrivit l'histoire, et montra beaucoup de zèle à maintenir la supériorité de l'école de Bologne sur toutes celles de l'Italie. Entouré de l'estime de ses compatriotes, il parvint à un âge très-avancé, et mourut le 28 sept. 1765. Comme peintre on cite de Zanotti le tableau de saint Thomas qui décore le maître-autel de la paroisse de ce nom, à Bologne. Plusieurs villes d'Italie possèdent des tableaux de cet artiste, qui se distinguent par la sagesse de la composition, par la vérité des figures, et par un bon ton de couleurs (*Voyez* Orlandi, *Abecedario pittoric.*, 297). Zanotti est l'éditeur des *Pitture di Bologna*, 1732, in-12, ouvrage de Malvasia qu'il enrichit de notes, et dont il prit la défense contre les critiques de Baldinucci et de Vinc. Vittoria (*V.* Malvasia, XXVI, 418). C'est à lui qu'on doit la description des *Pitture esistenti nell' istituto di Bologna*, Venise, 1756, gr. in-fol. (*V.* Tibaldo Pellegrini, XXXIII, 282), et de *Il claustro di S. Michele in Bosco, dipinto da Lod. Carracci*, Bologne, 1776, in-fol. Parmi ses autres ouvrages on se contentera de citer : I. *Nuovo fregio di gloria a Felsina, sempre pittrice, nella vita di Lor. Pasinelli*, Bologne, 1703, in-8°., biographie pleine de détails intéressants. II. *Didone, tragedia*, ib., 1718, in-8°.; seconde édition, augmentée de quelques pièces de poésie, ibid., 1724. III. *Storia dell' accademia Clementina di Bologna*, ibid., 1739, 2 vol. in-4°. Cet ouvrage est très-estimé. IV. *Poesie*, ibid., 1741, 3 vol. in-8°. V. *Avvertimenti per l'incamminamento d' un giovine alla pittura*, ibid., 1756, in-8°. — Zanotti (*Hercule*), frère du précédent, né, en 1684, à Paris, fit ses études à l'académie de Bologne, et ayant embrassé l'état ecclésiastique se distingua dans la carrière de la prédication. Ses talents lui méritèrent un canonicat en 1741. Après avoir langui plusieurs années, il mourut le 14 juin 1763. On cite de lui : I. Une *Vie de saint Bruno*, Bologne, 1741, in-4°. II. Les *Vies de saint Procule, chevalier bolonais, et de saint Procule, évêque de Troyes, tous deux martyrs*, ibid., 1742, in-4°. III. La *Vie de Nicolas Albergati, chartreux, puis évêque de Bologne et cardinal*, ibid., 1757, in-4°. IV. Des *Rime* dans divers recueils. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits dont on trouvera la liste dans les *Scrittori bolognesi* du comte Fantuzzi. W—s.

Zanotti (François-Marie), célèbre philosophe, né le 6 janvier 1692, à Bologne, était frère des précédents. Il commença ses études sous les jésuites, et fit son cours de philo-

grand' Corneille, dont il a traduit en italien deux tragédies : le *Cid* et *Héraclius*. Il mourut à Bologne, le 13 septembre 1693, laissant un grand nombre d'enfants.

sophie à l'école des chanoines de Saint-Sauveur. Il reçut ensuite des leçons d'algèbre de Victor Stancari (*V.* XLIII, 528), dont la mort prématurée interrompit ses progrès ; mais bientôt la lecture des ouvrages de Malebranche et de Descartes réveilla son ardeur pour les mathématiques, et il s'y perfectionna sous la direction d'Eust. Manfredi (*V.* ce nom). Son inclination pour les sciences ne l'empêchait pas de cultiver la littérature. Familiarisé dès son enfance avec les meilleurs auteurs latins, il se rendit fort habile dans la langue grecque, et il composait de petites pièces de vers pleines d'agrément. Ses parents désiraient qu'il choisît un état ; cédant à leurs instances, il prit ses degrés en philosophie; et peu de temps après il soutint, sur la doctrine de Descartes, une thèse qui fut accueillie avec un enthousiasme universel. Ce succès lui ouvrit la carrière de l'enseignement. Pourvu de la chaire de philosophie, en 1718, il se hâta de substituer aux principes d'Aristote ceux de Descartes, qu'il abandonna pour ceux de Newton, dès qu'ils furent connus en Italie. Le premier à Bologne, il expliqua dans ses leçons les nouveaux systèmes de l'attraction, de la lumière, des couleurs, etc. En 1723, il fut élu secrétaire de l'institut des sciences. Bientôt après, il joignit à cette place celle de conservateur de la bibliothèque de cette savante compagnie ; il en donna le catalogue, et l'enrichit d'un grand nombre d'ouvrages importants. Dans un voyage qu'il fit à Rome, en 1750, il fut chargé par le pape Benoît XIV, de prononcer le discours d'usage à la distribution des prix au *Campidoglio ;* et il s'acquitta de cette commission d'une manière distinguée. Élu président de l'institut, en 1766, il continua de rendre d'importants services à cette compagnie. Il mourut à Bologne le 24 déc. 1777. Géomètre moins profond que Riccati (*V.* ce nom, XXXVII, 512), Zanotti lui est supérieur comme écrivain, et sait cacher l'aridité des calculs sous l'agrément d'un style pur et élégant. Le P. Andrès le compare dans le genre didactique à Cicéron et à Castiglione (Voy. *Origin. d'ogni letteratur.*, III, 114). Il fut pour l'Italie ce que Fontenelle avait été pour la France; il contribua beaucoup à y rendre populaire le goût des sciences. Outre la part qu'il eut aux *Mémoires* de l'institut de Bologne, dont il a publié les neuf premiers volumes, on a de Zanotti : I. *Poesie volgari e latine,* Florence, 1734, in-8°.; nouvelle édition augmentée, Bologne, 1757, 2 vol. in-8°. Comme poète latin, ses compatriotes le comparent à Catulle. Parmi ses compositions italiennes, on préfère celles du genre lyrique. II. *De la force attractive des idées,* Naples (Bologne), 1747; réimprimé en 1774. III. *Discours sur la peinture, la sculpture, l'architecture,* Rome et Bologne, 1750. IV. *Della forza de' corpi che chiamano viva libri tre,* Bologne, 1752, in-4°. C'est un des meilleurs ouvrages de Zanotti; il est écrit en forme de dialogues. V. *De viribus centralibus,* Bologne, 1762. VI. *Dell' arte poetica, ragionamenti cinque,* ibid., 1768, in-8°. VII. *Filosofia morale,* ibid., 1774. On annonçait en 1779 une édition in-8°. des *Œuvres* de Zanotti. Le premier volume, qui contient le traité des forces vives, est orné de son portrait, et précédé d'une Notice sur sa vie, par Fantuzzi. Une médaille a été frappée en son honneur aux frais

du marquis Bentivoglio Paleotti, son élève. W—s.

ZANOTTI (Eustache), habile astronome, neveu du précédent et fils de Jean-Pierre, naquit à Bologne le 27 novembre 1709. Dès son enfance il annonça des dispositions extraordinaires pour les sciences exactes. Après avoir achevé ses humanités sous les jésuites, il reçut de son oncle des leçons de mathématiques, et apprit ensuite d'Eustache Manfredi (*V.* ce nom, XXVI, 481) les éléments de l'astronomie. Ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de vingt ans il fut nommé suppléant de cet illustre maître. Il obtint, en 1738, la chaire de mécanique au gymnase de sa ville natale, dont il n'avait jamais voulu s'éloigner, refusant les offres avantageuses de l'académie de Padoue. Il remplaça Manfredi dans la chaire d'astronomie, et fut un des astronomes qui répétèrent en Europe les observations que La Caille était allé faire au cap de Bonne-Espérance pour déterminer la parallaxe de la lune (*V.* Caille, VI, 473). En 1776, il se chargea de procurer à la célèbre méridienne de Saint-Pétrone les réparations dont elle avait besoin. L'année suivante, il succéda à son oncle dans la place de président de l'institut. Les princes et les divers états d'Italie recoururent fréquemment à ses lumières. Il mourut le 15 mai 1782, très-regretté pour ses talents et ses qualités morales. Il était membre correspondant des sociétés royales de Londres et de Berlin, et de l'académie de Cassel. Outre des *Mémoires* dans le recueil de l'institut de Bologne, et des observations sur les comètes de 1739, 1741, 1744 et 1769, on a de lui : I. *Ephemerides motuum cœlestium ex anno* 1751 *ad ann.* 1786, *ad meridianum Bononiæ supputatæ, cum introductione et tabulis astronomicis Eustachii Manfredi*, Bologne, 5 tomes en 3 vol. in-4°. II. *Trattato teorico-pratico di prospettiva*, ibid., 1766, in-4°. III. *La meridiana del tempio di San Petronio rinuovata l'ann.* 1776, etc., ibid., 1779, in-fol. *Voy.* son Éloge par Fabroni, dans le tome III des *Memorie della societ. italiana di Verona.* W—s.

ZANTANI (Antoine), gentilhomme vénitien, dont la famille est éteinte, florissait dans le seizième siècle. Il possédait un riche cabinet de médailles; et en 1548 il publia l'histoire numismatique des douze premiers Césars sous ce titre : *Le immagini con tutti i riversi trovati le vite degli imperatori tratte dalle medaglie e dalle istorie degli antichi*, Venise, in-4°. Cette édition est fort rare. Les planches en sont gravées par En. Vico, qui s'est approprié depuis le travail de Zantani, sans daigner le nommer, même parmi les numismates dont il avait pu consulter utilement les collections (*V.* Vico, XLVIII, 360). W—s.

ZANTEN (Jacob Van), médecin hollandais, était né vers le milieu du dix-septième siècle. Ayant achevé ses premières études avec succès, il suivit en même temps les cours de médecine et de théologie, et reçut le grade de docteur dans cette double faculté. Agrégé au collége des Médecins de Harlem, il en fut nommé plusieurs fois doyen ou président. Vers l'année 1707, les mennonites de Harlem l'ayant élu leur pasteur, il en remplit les fonctions, sans toutefois renoncer à la pratique de l'art de guérir. On ignore l'époque de sa mort; mais il vivait

encore en 1729. Lié d'une étroite amitié avec Herman Schyn, pasteur des mennonites d'Amsterdam, il traduisit en latin la *Profession de foi* de ses coreligionnaires que Schyn désirait joindre à l'un de ses ouvrages; et il orna d'une préface son *Histoire abrégée des chrétiens mennonites*. Van Zanten était versé dans les langues modernes, et cultivait la littérature. On ne connaît de lui que des traductions en langue hollandaise de divers ouvrages. Il a traduit de l'anglais : l'*Histoire du Symbole des Apôtres*, avec des remarques critiques, Harlem, 1707, in-12; *Les causes de la décadence de la piété chrétienne*, ou réflexions impartiales sur le christianisme, 1718, in-12; *Traités de la puissance de Dieu, et de la liberté de l'homme*, Amsterdam, in-12; et en vers non rimés, le *Paradis perdu* de Milton; — du latin de Jean Dolaeus, *Moyens de guérir et de prévenir la goutte en buvant du lait*, Harlem, 1709, in-12; — de Charpentier, de l'académie française, la *Vie de Socrate*, suivie de divers traités touchant ce philosophe, Harlem, 1710, in-4°. *V.* Paquot, *Mémoires pour l'Hist. littér. des Pays-Bas*, II, 409, édit. in-fol. W—s.

ZANTFLIET ou SANTVLIET (Corneille), chroniqueur flamand, était né, vers la fin du quatorzième siècle, dans la petite ville dont il prit le nom. Ayant embrassé la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Jacques de Liége, il parvint à la dignité de doyen de l'abbaye de Stablo, et mourut vers 1462. Ainsi que la plupart des auteurs de chroniques, Zantfliet commence la sienne à la création du monde; mais ses récits n'offrent quelque intérêt que lorsqu'il est parvenu à l'époque où il peut s'appuyer des traditions ou des témoignages contemporains. Ce motif a déterminé les PP. Martenne et Durand à n'insérer dans l'*Amplissima collectio*, v, 67, que la partie de cette *Chronique* qui s'étend de 1230 à 1461. Elle s'y trouve à la suite des chroniques de Lambert Petit (*Lamb. Parvus*) et de Regner, deux autres religieux de l'abbaye de Saint-Jacques, et en forme la continuation. Zantfliet est un historien impartial; et il mérite la confiance en tout ce qui tient aux événements dont il a été le témoin, ou sur lesquels il a pu se procurer des renseignements exacts. Paquot lui a consacré une Notice dans ses *Mémoires littéraires des Pays-Bas*, I, 226, édition in-fol. W—s.

ZANTI (Jean), littérateur, né, vers le milieu du seizième siècle, à Bologne, y professa l'astronomie avec une assez grande réputation. Il parvint à un âge avancé sans perdre son goût pour l'étude, puisqu'il fit paraître, en 1630, un ouvrage qu'il avait récemment composé. On ignore l'époque de sa mort. On a de lui : I. *Discorso sopra la riforma d'ell' anno fatta da Gregorio XIII, con le cause per le quali sono stati levati li dieci giorni*, Bologne, 1583, in-4°., réimprimé, la même année, à Rome, par les héritiers d'Antoine Bladus. Ce discours est très-rare; Apostol. Zeno, dans les notes sur la *Biblioteca* de Fontanini, II, 390, déclare qu'il n'a jamais pu le trouver, et qu'il ne l'a vu cité qu'une seule fois, dans le *Catalogue* de la bibliothèque du cardinal Imperiali (*V.* ce nom). Il n'a point été connu de Lalande, puisqu'il n'en a fait aucune mention dans la *Bibliographie astronomique*. II. *Nomi e cognomi di tutte le strade, contrade e borghi di*

Bologna, dichiarando la loro origine, etc., Bologne, 1583, in-4°. Cet ouvrage est rempli de recherches curieuses, mais d'un intérêt purement local. Il a été réimprimé plusieurs fois avec des additions. L'édition la plus ample est celle de 1712, que l'on doit à Banchieri, de la congrégation du Mont-Olivet, lequel s'est caché sous le nom de *Camillo Scaligeri della Fratta.* III. *Vita di S. Bernardino da Sienna*, Bologne, 1630, in-12. *Voy.* pour plus de détails Orlandi et Fantuzzi, *Notizie degli scrittori Bolognesi.*

W—s.

ZANZALE (Jacques Baradée), moine syrien, ressuscita, dans le sixième siècle, le monophysisme ou eutychianisme, qui était à-peu-près éteint par les décisions du concile de Chalcédoine, par les édits des empereurs et par les divisions même des partisans de cette hérésie. Dans cet état de dépérissement de leur secte, Sévère, patriarche d'Antioche, et d'autres évêques qui pensaient comme lui, choisirent, pour la relever, Jacques Zanzale (Tsantsale), ainsi appelé *ob summam ejus vilitatem*, disent quelques anciens, et *Baradée* ou *Baradat*, parce qu'il portait un vêtement de diverses pièces, moine simple, obscur, ignorant, mais fanatique; ils l'ordonnèrent évêque d'Édesse, et lui conférèrent le titre de métropolitain œcuménique. Ils ne s'étaient point trompés sur le caractère de l'élu, qui répondit complètement à leur attente, et compensa, par l'activité de son zèle et l'austérité de ses mœurs, ce qui lui manquait du côté des talents. Couvert de haillons et dans l'extérieur le plus mortifié, Zanzale parcourut l'Arménie, la Mésopotamie et les pays voisins, réunit les membres épars de l'eutychianisme, et les anima de son esprit. Il ordonna des prêtres, des évêques et jusqu'à 80 diacres, pour continuer son œuvre, et mérita, par tant de travaux et de services, de donner son nom aux Eutychiens, qu'on appela depuis *Jacobites* (1). Il occupa le siége d'Édesse pendant trente-sept ans, et mourut en 578. Il remplit les principales chaires de l'Asie et de l'Afrique par ses disciples, qu'il consacra ou fit consacrer. C'est lui qui imposa les mains à Paul, patriarche d'Antioche, successeur de Sévère. Les Jacobites reçoivent les trois premiers conciles généraux; mais ils rejettent le quatrième : peut-être est-ce dans ce dernier article que consiste toute leur erreur; car on ne doit pas dissimuler que les plusieurs écrivains ont prétendu que les Jacobites admettaient les deux natures en Jésus-Christ, et qu'ils n'avaient de répugnance que pour les anathématismes du concile de Chalcédoine. Cependant, suivant d'autres, ils allaient plus loin : ils reconnaissaient la distinction des deux natures avant l'incarnation du Verbe; mais dès ce moment même, ils croyaient qu'elles avaient été confondues, à-peu-près comme le vin jeté dans de l'eau se mêle, se confond avec elle. Il est bien douteux qu'ils aient conservé les sept sacrements de l'Église romaine. Tout ce qu'on avance pour le prouver est d'une faiblesse extrême. Ils admettaient la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, et vraisemblablement l'*impanation*. C'est une conséquence de leur système de confusion. Dans certains pays, ils joignaient la circoncision au baptême,

(1) C'est bien l'opinion de Démétrius de Cyzique, de Nicéphore, d'Abraham Ecchellensis, et de beaucoup d'autres; mais ce n'est pas celle de tout le monde.

et marquaient d'un fer chaud ceux qui venaient d'être baptisés. Ils bornaient aux jeûnes, qui sont encore fort rigoureux dans leur communion, presque toute la pratique de l'Évangile; ce qui les rendait durs et féroces : car, comme le remarque un savant orientaliste, c'est là que conduisent ordinairement les jeûnes excessifs. Les moines éthiopiens, au rapport de François Alvarez, pratiquent des austérités incroyables. Non contents de s'abstenir des choses les plus nécessaires à la vie, ils se plongent dans des étangs glacés, et y passent des jours et des nuits entières. Nous avons puisé la plupart de ces documents sur la croyance et la discipline des Jacobites, dans un opuscule attribué à Démétrius, métropolitain de Cyzique, et inséré par le P. Combefis, en grec et en latin, dans son *Histoire de l'hérésie des Monothélites*, Paris, 1648, in-fol. L'abbé Renaudot, Lacroze et l'abbé Pluquet n'ont fait que les dénaturer, en les commentant à leur manière. L—B—E.

ZAPATA (Jean-Baptiste), habile médecin, sur lequel Manget, Éloy et les autres biographes ne donnent presque aucun renseignement. On peut conjecturer qu'il était né vers 1520, à Rome, de parents espagnols, ou qu'il fut amené fort jeune en cette ville. Il nous apprend lui-même (*Secreti*, pag. 132) qu'il eut pour maître le célèbre Hippol. Salviani (*Voy.* ce nom, XL, 239). Sans doute, à son exemple, il dut cultiver les diverses branches de l'histoire naturelle; mais il s'attacha plus particulièrement à connaître les propriétés médicinales des plantes, et se rendit, en même temps, très-habile dans la chimie. Ayant reçu le grade de docteur en médecine, il pratiqua son art à Rome, et en donna des leçons avec beaucoup de succès. Persuadé que ceux qui sont en état de payer les médecins ne peuvent jamais en manquer, il se dévoua d'une manière spéciale au service des ouvriers et des pauvres. Le repos, une nourriture plus saine et plus abondante, c'était tout ce qu'il conseillait à ses malades, avec quelques tisanes, faites des plantes les plus communes; aussi les guérissait-il tous en très-peu de temps. Sprengel a cru que, dans certains cas, Zapata prescrivait l'or potable, et que même il avait laissé des instructions sur les différentes manières de le préparer (*Hist. de la médecine*, trad. par Jourdan, III, 368). Mais ce que Zapata nomme l'or potable pour les pauvres, n'est autre chose qu'une dissolution de sucre dans l'eau-de-vie, liqueur à laquelle il attribue la propriété de dissiper promptement les maux de tête et les douleurs d'estomac. Cet habile praticien a publié le recueil des remèdes qu'il employait le plus fréquemment sous ce titre : *Maravigliosi secreti di medicina e cerugia*. La première édition de cet ouvrage est restée inconnue jusqu'ici aux meilleurs bibliographes (1). Jos. Sciencia d'Arco et Bernard Palmerio de Macerata, deux de ses élèves, en donnèrent une nouvelle édition augmentée, dont ils offrirent la dédicace à leur maître comme un témoignage de leur reconnaissance. Cette édition est de Rome, Diani, 1586, in-8°. de 272 pag. M. Portal en cite trois autres, Venise, 1595, in-8°., 1618, 1677, même format; cependant, ajoute-t-il, cet ouvrage est très rare;

(1) On ne peut révoquer en doute l'existence d'une édition des *Secreti*, antérieure à celle de 1586. La bulle accordée par Sixte-Quint à Diani, pour l'impression de cet ouvrage, porte : *Iterùm et de novo imprimi facere, atque in lucem edere.*

et on le chercherait vainement dans les meilleures bibliothèques (2) de Paris (*Histoire de l'anatomie* , II , 160). David Splessius , médecin de Schafhouse, l'a traduit en latin, avec des additions , Ulm , 1696 , in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties , l'une relative à la médecine , l'autre à la chirurgie. Le premier chapitre traite de l'or potable des pauvres , dont on a parlé plus haut; le second , de l'esprit de romarin , dont , suivant Sprengel (ibid.), Zapata le premier a clairement indiqué la préparation ; la troisième , des divers moyens de recouvrer , conserver et accroître la mémoire ; les suivants, des vertus de l'aloès , de la saponaire , de la racine de glaïeul qu'il donne comme un spécifique certain dans les maladies scrofuleuses ; de la saxifrage , etc. ; enfin des diverses manières d'employer le soufre , l'antimoine , etc. La partie relative à la chirurgie ne contient guère que l'indication de différents emplâtres et cataplasmes. Le chapitre quinzième, qui traite de la manière de préparer la pierre infernale ou nitrate d'argent fondu , est le plus intéressant. On a vu que Zapata vivait encore en 1586 , puisque ses élèves lui dédièrent cette année la nouvelle édition de son ouvrage ; mais on ignore la date de sa mort. W—s.

ZAPATA (Antoine), cardinal , était fils du président du conseil suprême de Castille , et naquit à Madrid vers 1550. Il fit ses études aux académies d'Alcala et de Salamanque ; ayant embrassé l'état ecclésiastique , il fut presque aussitôt pourvu d'un canonicat au chapitre de Tolède. Nommé, peu de temps après, à l'évêché de Cadix , il écrivit deux lettres , l'une au roi , pour le remercier de cette faveur ; l'autre à son père , pour qu'il le tirât d'une ville dont le séjour ne convenait pas à sa santé (1). Par suite d'une erreur dans les suscriptions , la lettre pour son père tomba dans les mains du roi, qui le transféra sur le siége de Pampelune. Il fut fait ensuite archevêque de Burgos ; et en 1603 le pape Clément VIII le créa cardinal. Il remplaça le cardinal Borgia dans la vice-royauté de Naples , où il fit son entrée solennelle le 20 décembre 1620. Desirant sincèrement réparer les maux causés par l'administration de son prédécesseur , il s'entoura des personnes les plus capables de l'éclairer de leurs conseils , et annonça qu'il accueillerait toutes les plaintes. Il visita les prisons et les hospices , adoucit le sort des prisonniers , vint au secours des nécessiteux par des aumônes , et obligea les marchands de comestibles à se conformer à la taxe dressée , chaque semaine , par les magistrats. Malheureusement les récoltes manquèrent, en 1621 , dans tout le royaume ; et les corsaires barbaresques empêchant l'arrivée dans les ports des blés étrangers , la disette se fit bientôt sentir. Le vice-roi fut insulté plusieurs fois par la populace qui lui demandait du pain , et forcé de rentrer dans son palais , pour se soustraire à la fureur des séditieux. Après avoir épuisé tous les moyens de douceur et de persuasion pour ramener cette populace égarée , il crut devoir se montrer sévère , et donna l'ordre d'arrêter les chefs à la première occasion. Elle ne tarda pas à se présenter. Dix péri-

(2) L'exemplaire de cet ouvrage que la bibliothèque du Roi possède est celui du médecin Falconet (*Voy.* ce nom).

(1) Il écrivait à son père : *Pater , transfer à me calicem hunc.*

rent dans les tortures ; et les autres furent condamnés aux galères. Le vice-roi se flattant d'avoir, par cet acte de vigueur, rendu le calme à la ville de Naples, fit frapper une médaille portant son nom et ses armoiries, avec cette légende au revers : *Tranquillitas regni.* La cour d'Espagne, jugeant mieux la situation du royaume, se hâta de lui donner un successeur. De retour à Madrid, il fut nommé membre de la junte d'état; et en 1626 Philippe IV le revêtit de la dignité de grand-inquisiteur. Quoique ce prélat fût, par caractère, éloigné des mesures violentes, il laissa célébrer plusieurs auto-da-fé dans lesquels furent brûlés des hommes vivants. S'étant démis de tous ses emplois en 1632, il se retira dans son diocèse, et mourut, le 23 avril 1635, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans (2). On lui attribue un *Mémorial* en espagnol, dans lequel il établit que les prélats sont obligés en conscience de n'accorder des bénéfices qu'aux personnes ayant la capacité requise. Cet opuscule, auquel il doit la place qu'il occupe dans la *Bibl. hispana nova* d'Antonio, est indiqué dans les dictionnaires sous ce titre : *De obligatione conscientiæ.* Pendant qu'il exerçait les fonctions de grand-inquisiteur, il fit publier une nouvelle édition de l'*Index librorum prohibitorum*, Séville, 1631, in-fol. Ce prélat se montra le protecteur zélé des savants. Plusieurs ouvrages, composés à sa demande, furent imprimés à ses frais. Dans le recueil des *Lettres* de Cl. Tolommei (*Voyez* ce nom, XLVI, 215), il en est un assez grand nombre qui lui sont adressées. W—s

(2) Cette date est celle que donne Nicol. Antonio, dans la *Bibl. hispana;* mais Alph. Chacon (Ciaconius), dans les *Vitæ pontificum et cardinalium*, IV, 350, fixe la mort de ce prélat au 6 mai 1638, et dit qu'il avait alors 86 ans.

ZAPATA ou ZAPPATA (François), célèbre prédicateur italien, florissait dans le dix-septième siècle. Ayant achevé ses études, il prit l'habit de Saint-Ignace; mais l'indépendance de son caractère s'accordant mal avec la règle, il ne tarda pas à rentrer dans le monde. Doué d'une imagination féconde et d'une grande vivacité d'esprit, il se fit bientôt connaître par son talent pour la chaire. Il fut appelé par l'impératrice Éléonore à la cour de Vienne, et reçut de cette princesse, avec le titre de son prédicateur, des marques de générosité. Il vint ensuite à Rome, précédé de sa réputation; et, après avoir eu l'honneur de prêcher devant le souverain pontife, il fit admirer son éloquence dans les principales villes de l'Italie. Le grand-duc de Toscane, Ferdinand II, le retint à Florence par le don d'un canonicat du chapitre de Saint-Laurent, et le nomma son prédicateur et son théologien. Zapata termina sa vie dans cette ville, en 1672, à soixante-trois ans. Ses *Sermons* furent publiés par Pierre Groppo, Venise, 1691, ibid., 1702, in-4°. On a encore de lui plusieurs *Panégyriques.* W—s.

ZAPATA (Antoine ou Lupian), historien espagnol, était né, dans le dix-septième siècle, à Segorbe (*Segobricum*) dans le royaume de Valence. Il s'était engagé dans l'état ecclésiastique, puisqu'il prend le titre de prêtre ou d'abbé (*clerigo*); mais c'est par erreur que quelques biographes, entre autres les continuateurs du Dictionnaire de dom Chaudon (*V.* ce nom), ont supposé qu'il avait embrassé la règle de Saint-Benoît. Leur méprise vient de ce que Zapata, dans son ardeur pour les recherches historiques, s'enferma dans une abbaye de Bénédictins, où il resta plu-

sieurs années, occupé à dépouiller les archives et la bibliothèque, et à transcrire toutes les pièces qu'il jugeait important de publier. Ses talents lui méritèrent le titre d'historiographe (*coronista*) du roi d'Espagne. Le seul ouvrage imprimé que l'on connaisse de cet historien est le suivant: *Epitome de la vida y muerte de la reyna Dona Berenguela, primogenita del rey Don Alonzo de Castilla, aclamado el noble*, Madrid, 1665, petit in-8°. de 235 pages. Cet ouvrage, dans lequel on trouve de l'érudition et de la critique, est assez rare, puisque Nicol. Antonio ne l'a pas connu. Mais en revanche, ce biographe donne une liste fort étendue des ouvrages manuscrits de Zapata, parmi lesquels on citera des *Dictionnaires abrégés, latin, hébreu et grec*. Tous les autres sont relatifs à l'histoire d'Espagne, et, si l'on en juge par les titres, n'offrent que peu d'intérêt. On attribue à Zapata une édition corrigée de la *Chronique* d'Hautbert de Séville; mais on n'a pas pu la découvrir. Voy. la *Bibliot. hispana nova*, de Nicol. Antonio, 1, 142. W—s.

ZAPF (Nicolas), laborieux théologien de la communion luthérienne, naquit le 2 février 1600 à Milwitz, dans le bailliage de Zell. D'abord élève du collége d'Arnstadt, il alla ensuite (1620) à l'académie d'Iéna, où au bout de trois ans il fut promu au grade de maître-ès-arts; puis (1623) à celle de Wittemberg, où il s'acquit une telle réputation, que l'année même de son arrivée il fut installé surintendant de diverses églises protestantes, au grand regret de plusieurs autres qui avaient espéré le posséder. Cependant ses fonctions n'étaient encore que provisoires et temporaires à cause de son âge. Aussi les chefs de l'université d'Erfurt, où l'on s'occupait alors de l'organisation d'une faculté de théologie, lui ayant offert une des chaires nouvellement créées (1633), il alla l'occuper aussitôt. L'année suivante, il se fit recevoir docteur en théologie; trois ans plus tard il devint en même temps professeur de langue hébraïque, et professeur de la confession d'Augsbourg, en remplacement de Grossbayn. En 1642, le duc de Saxe-Weimar l'appela à sa cour, et l'y fixa en lui donnant avec le titre de conseiller ecclésiastique de sa maison celui de prédicateur aulique, auquel bientôt il joignit ceux de surintendant, d'assesseur du consistoire général, et de pasteur des églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul. Zapf mourut le 29 août 1672, après avoir rempli ces charges près de vingt ans. C'était un homme d'une érudition profonde et d'une sagesse à toute épreuve. Aussi les chefs du protestantisme eurent-ils plus d'une fois recours à lui, non-seulement pour la décision des affaires ecclésiastiques, mais encore pour l'organisation des colléges ou pour des réglements politiques. C'est ainsi, par exemple, qu'il assista à la conférence d'Eisenberg entre les princes de la maison de Saxe. Parmi ses nombreux ouvrages, nous citerons: I. *Trias argumentorum contra Matthæum Mantovanum*, etc. II. *Catena aurea articulorum fidei*. III. *Compendium locorum theologicorum*. IV. *Philosophia universa*. V. *Theoremata quædam è practicâ philosophiæ excerpta*. VI. Divers morceaux sur la philosophie naturelle, tels que *De mundo, de igne elementari, de calido innato, de animâ vegetante*, etc. — Godefroi Zapf, d'Erfurt, né le 4 mai 1635, fut pro-

fesseur de philosophie à Iéna, et mourut le 23 juillet 1664. Il est auteur d'un grand nombre d'écrits, parmi lesquels on distingue son *Aristoteles ad Cornœi appendicem rescribens*, ainsi que son *De esse creaturarum ab æterno*, et deux dissertations morales intitulées, l'une *De culpâ agentium cum ignorantiâ*, l'autre *De culpâ agentium cum violentiâ*. P—ot.

ZAPF (George-Guillaume), conseiller du prince de Hohenlohe-Waldenburg-Schillingsfurst, puis de l'électeur de Maïence, naquit à Nordlingen le 28 mars 1747. Après avoir visité les couvents de la Bavière, de la Souabe et de la Suisse, pour puiser dans leurs trésors littéraires, il acheta près d'Augsbourg une maison de campagne, où il s'enferma, pour mettre en ordre ses recherches sur l'histoire et les antiquités de l'Allemagne; et ce fut là qu'il mourut, le 29 décembre 1810. On peut voir dans Meusel la longue liste des ouvrages qu'il a publiés. Nous n'indiquerons que les principaux : I. *De studio antiquitatum in historiâ æque ac jurisprudentiâ utili et necessario*, Augsbourg, 1774, in-8°. II. *Dissertation historique sur l'ancien emplacement de la ville romaine Ara Flavia* (all.), ibid., 1774, in-8°. III. *Annales typographiæ Augustanæ ab ejus origine* 1466 *usque ad annum* 1530. *Accedit Franc.-Ant. Veith, diatribe de origine et incrementis artis typographicæ in urbe Augustâ Vindelicâ*, Augsbourg, 1778, in-4°. IV. *Maximilien III, électeur de Bavière, et Clément XIV dans le royaume des morts* (all.), ibid., 1778, in-8°. V. *Recherches sur l'histoire ancienne et moderne de la maison de Hohenlohe* (all.), ibid., 1779, in-8°. VI. *Sur l'objet de mes voyages littéraires dans les couvents de la Souabe et dans la Suisse* (all.), ib., 1781 et 1782, 2 vol. in-8°. VII. *Littérature de l'ancienne et nouvelle histoire* (all.), Lemgo, 1781, in-8°. VIII. *Conradi Peutingeri sermones convivales de mirandis Germaniæ antiquitatibus; accedunt ejusdem de inclinatione* (romani) *imperii fragmentum et* XIV *epistolæ anecdotæ*, Augsbourg, 1781, in-8°. IX. *Sur une nouvelle édition des Épîtres d'Énée Sylvius, en latin* (all.), Augsbourg, 1781, in-8°. X. *Fêtes et événements qui ont eu lieu à Augsbourg pendant le séjour du pape Pie VI* (allem.), ibid., 1782, in-8°. XI. *Voyage littéraire en Bavière, en Franconie, en Souabe et en Suisse, pendant les années* 1780, 81 *et* 82, ibid., 1783, in-8°. XII. *Monumenta anecdota historiam Germaniæ illustrantia, ex suâ bibliothecâ aliisque edidit et figuras æri incisas addidit*, ibid., 1785. XIII. *Catalogus librorum rarissimorum ab artis typographicæ inventoribus ad annum* 1499 *excusorum et in bibliothecâ Zapfianâ exstantium*, Pappenheim, 1786, in-8°. XIV. *Nouveau voyage dans les couvents de la Souabe, de la forêt Noire, et en Suisse, avec des remarques sur les bibliothèques, les antiquités et l'état de la littérature*, Erlangen, 1786, in-4°. XV. *Histoire de l'imprimerie à Augsbourg, depuis l'an* 1468 *jusqu'en* 1530 (all.), Augsbourg, 1786 et 1791, 2 vol. in-4°. XVI. *Choses remarquables qui se trouvent dans la bibliothèque de Zapf* (allem.), ibid., 1787, in-8°. XVII. *Histoire de l'imprimerie à Maïence, depuis son origine jusqu'à l'an* 1499 (allem.), Ulm, 1790.

XVIII. *Epistola de codice manuscripto, Cæsarum vitas illustrante, quondam Conradi Peutingeri Augustani*, ibid., 1790, in-4°. XIX. *Histoire de l'imprimerie en Souabe, avec la notice de tous les ouvrages qui y ont paru depuis la découverte de l'art jusqu'à l'an* 1500, ibid., 1791, in-8°. XX. *Bibliotheca historico-litteraria Zapfiana, sive catalogus librorum historiam rei litterariæ illustrantium*, Augsbourg, 1792, in-8°. XXI. *Bibliothèque d'Augsbourg*, ou *Notice sur les ouvrages qui appartiennent à l'histoire de cette ville*, ibid., 1795. XXII. *Notices bibliographiques sur un ancien psautier latin et sur quelques autres raretés typographiques*, ibid., 1800, in-8°. XXIII. *Mémoires diplomatiques pour l'histoire du couvent de Seligenthal*, ibid., 1780, in-8°. G—y.

ZAPHI DIARBEKRI, c'est-à-dire natif de Diarbékr, est auteur d'un recueil arabe de poésies pieuses et morales, en diverses espèces de vers, imprimé à Padoue, avec une traduction latine, en 1690, à l'imprimerie du Séminaire. Le titre latin est : *Zaphi Diarbechirensis Theatrum Arabico-Latinum Soliloquii ad dilectum, et admonitiones ad proximum*, etc. A la fin de ce volume est une pièce de vers acrostiche, dont les lettres initiales indiquent le lieu et la date de l'impression. En réunissant les secondes lettres de chaque vers, mais commençant par le dernier, et remontant jusqu'au premier, on trouve le nom de l'auteur exprimé ainsi en arabe : *Ala yed Timatheous Carnouc oskofi Mardin*, c'est-à-dire : par Timothée Carnouc, évêque de Mardin. Il paraît que c'est le même personnage qui est nommé ailleurs *Timothée Agnellini*. Néanmoins dans un petit volume imprimé à Padoue, en 1688, intitulé : *Proverbii utili e virtuosi in lingua araba, persiana e turca*, etc., *raccolti da Timoteo Agnellini, il minimo fra i vescovi della Mesopotamia*, le nom italien *Agnellini* est rendu en arabe par *Homaïli*, mot qui vient de *homaïl*, agnelet. Le même Agnellini a encore fait imprimer, à Padoue, en 1688, la traduction arabe d'un abrégé de la morale chrétienne, à la tête duquel on lit ce titre italien : *Breve compendio della professione cristiana..... trasportato in idioma arabico da Monsign. Timoteo Agnellini, arcivescovo di Mardin nella Mesopotamia*, etc. Une chose remarquable de ce volume arabe, c'est qu'on y a fait usage de tous les signes de ponctuation usités dans les langues de l'Europe. Le texte arabe y est accompagné de voyelles; mais l'éditeur avertit qu'il a suivi la prononciation vulgaire, et qu'il s'est conformé en cela à l'avis du cardinal Barbarigo. M. de Rossi, dans son *Dizionario storico degli autori arabi*, et M. Schnurrer dans sa *Bibliotheca arabica*, ont parlé de ces ouvrages; mais le premier a assuré à tort que le petit poème acrostiche du *Theatrum poeticum* donnait le nom de Timothée Agnellini. M. Schnurrer a décrit avec quelque détail le *Breve compendio*, etc. L'auteur de cet article possède ces trois ouvrages, mais dans son exemplaire du dernier, il n'y a point de frontispice italien. S. D. S—y.

ZAPOLY (Étienne de), père de Jean Ier., roi de Hongrie, se distingua par sa bravoure parmi les quatre premiers lieutenants du roi Mathias Corvin. Après la conquête de l'Autriche, à laquelle Étienne avait si ef-

ficacement contribué, le prince l'en nomma gouverneur. Corvin étant mort en 1490, Étienne forma, avec deux autres puissants magnats, un triumvirat qui, ayant exclus Jean Corvin et la reine veuve Béatrix, offrit la couronne de Hongrie à Vladislas Jagellon. Les triumvirs n'oublièrent pas leurs intérêts personnels, et cette circonstance augmenta l'influence des Zapoly. Albert, frère du roi Vladislas, ayant menacé la Hongrie, Zapoly vint à la tête de quatre mille hommes au secours de son roi, qui l'embrassa de joie en présence de l'armée. Vladislas, réconcilié avec ses frères Albert et Sigismond, les invita à une entrevue qui eut lieu à Leutschau (1494). Étienne étonna tout le monde par le luxe qu'il y déploya. Chaque jour il paraissait avec un nouvel habillement, dont le moins riche lui avait coûté trois mille ducats. Un seigneur polonais étant venu à la cour des rois, presque entièrement couvert de perles et de pierres précieuses, Étienne se montra le lendemain avec un diamant qui surpassait en grandeur et en beauté tous ceux que l'on avait étalés jusque-là. Cette magnificence fit impression sur Sigismond, et lui inspira le desir, qu'il réalisa depuis, de s'allier avec une maison si puissante. Étant depuis monté sur le trône, il épousa Barbe Zapoly, fille d'Etienne. Celui-ci, ayant pour lui la petite noblesse, ne cessait dans les diètes de déclamer contre Vladislas, contre ses ministres et la faiblesse de son gouvernement. Il agit si fortement près de la diète de 1498, qu'elle déclara nuls les engagements que Vladislas avait pris avec les princes de la maison d'Autriche, relativement à la succession au trône, et il fut déclaré que, si le roi venait à mourir sans héritier, la nation lui choisirait un successeur; et qu'afin de laisser à la diète une parfaite liberté dans son choix, on n'y admettrait les ambassadeurs des puissances étrangères qu'après l'élection. Cependant, les Turcs s'avançant en force contre les frontières du royaume, Étienne faisait de grands préparatifs pour ouvrir la campagne et marcher en sa qualité de palatin à la tête de l'armée hongroise. Il mourut subitement au mois de janvier 1499, laissant de son mariage avec la princesse de Teschen trois enfants, entre autres Barbe, dont nous venons de parler, et Jean qui fait le sujet de l'article suivant. G—y.

ZAPOLY (Jean Ier.), fils du précédent, naquit en 1487, et accomplit les projets de son père. Jean Corvin étant mort en 1504, il obtint pour son frère George la main de la fille et unique héritière des Huniade; et le roi Vladislas étant tombé malade en 1505, Jean demanda pour lui-même en mariage la princesse Anne, fille unique du roi. Quand la diète fut rassemblée, la noblesse appuya vivement cette demande, insistant de plus pour qu'Anne fût reconnue reine de Hongrie. Le roi ayant rejeté ces propositions comme contraires aux engagements qu'il avait pris avec la maison d'Autriche, il s'éleva dans l'assemblée un mouvement violent, et quelques nobles dirent hautement qu'il fallait faire sortir du royaume le roi avec toute sa famille. Afin de gagner Zapoly, la reine, que Vladislas avait épousée en secondes noces, le désigna pour assister à ses couches, et le fier magnat eut la douleur de voir qu'elle mit au monde un prince qui succéda à son père sous le nom de Louis (1506). Mais le mariage de sa sœur avec Sigismond,

roi de Pologne, le dédommagea de cette contrariété. Il donna à la nouvelle mariée cent mille ducats en or, comme présent de noces, et il l'accompagna avec une suite de huit cents gentilshommes à cheval, jusqu'à Cracovie, où le mariage fut célebré, et Barbe couronnée reine. Fier de l'éclat que cette alliance répandait sur sa maison, Jean demanda une seconde fois la main de la princesse Anne, et il essuya un nouveau refus. Une occasion se présenta bientôt de signaler sa valeur et de rendre à la Hongrie un service important. Un légat du pape ayant prêché la croisade contre les Turcs, les habitants de la campagne coururent de toute part aux armes, et se choisirent pour chef Dosa ou George Tzekely, aventurier qui s'était distingué en combattant contre les Turcs. Cette milice, rassemblée au nombre de quarante mille hommes, commettait toute sorte d'excès; elle mettait à mort les nobles qu'elle pouvait arrêter, et pillait leurs propriétés. Étienne Battori, que le roi avait chargé de soumettre ces hordes, ayant été battu, la consternation se répandit dans toute la Hongrie. Jean Zapoly se trouvait dans le gouvernement de Transylvanie, qui, par ses soins et la sévérité de sa discipline, avait été préservé de la contagion générale. Battori, que les rebelles assiégeaient dans Temeswar, lui écrivit pour le prier d'oublier les anciennes inimitiés, et de venir à son secours. Zapoly n'hésita pas; il attaqua les rebelles, et la victoire fut complète; mais le desir de la vengeance fit oublier toutes les lois de l'humanité. Le chef de la révolte ayant été pris, le conseil de guerre que Zapoly rassembla pour le juger le condamna à une mort dont les circonstances font frémir. Pendant quinze jours on ne donna rien à manger à quarante gardes ou serviteurs de Dosa. Les neuf qui survécurent eurent ordre de se jeter *comme des chiens* sur leur chef, que l'on venait de placer sur un trône de fer tout rouge, avec une couronne et un sceptre également brûlants, et de le dévorer. Trois de ces malheureux qui reculèrent d'horreur furent hachés en pièces, les six autres dévorèrent un membre après l'autre; un d'eux fut forcé de sucer le sang de la victime. Les soldats de Zapoly étant las de massacrer, on fit venir des *Zigeunes* ou *Bohémiens errants*, qui achevèrent ceux qui restaient encore debout. Cette révolte coûta la vie à soixante-dix mille individus et à quatre cents gentilshommes qui avaient été mis à mort par les paysans. On assure que Zapoly ressentit par la suite de violents remords quand il pensait à ce qui s'était fait par ses ordres. Les douze années qui s'écoulèrent depuis cet événement jusqu'à la bataille de Mohalsch, ne nous montrent que de lâches intrigues et des factions enhardies par la faiblesse du gouvernement. Le roi Louis étant arrivé le 6 août 1526 dans les environs de Mohacz, George Zapoly vint le trouver avec un corps de deux mille hommes, le priant d'attendre que Jean, son frère, les joignît avec les troupes de la Transylvanie. On proposa au monarque de nommer Jean général en chef, et de confier provisoirement cette dignité à son frère George. Celui-ci s'excusa en disant qu'il n'avait point assez d'expérience; mais les conseillers qui entouraient le roi, craignant l'arrivée de Jean, précipitèrent les résolutions du monarque. Quand on fut en présence des Turcs, le roi sen-

tit lui-même qu'il aurait dû attendre Zapoly; on le poussa; la bataille s'engagea à trois heures après midi, et avant la nuit elle était perdue. George Zapoly fut tué en combattant vaillamment à côté du roi et à la tête des siens. Les troubles de l'Asie n'ayant point permis à Soliman de profiter de sa victoire, Jean Zapoly rassembla les restes de l'armée hongroise, et les ayant joints aux troupes de la Transylvanie, il se jeta sur les Turcs, pour les inquiéter dans leur retraite. Ayant mis les frontières du royaume en sureté, il écrivit à la reine veuve de Louis pour demander sa main. Cette princesse, qui avait d'autres desseins, convoqua une diète générale en Hongrie, et ordonna à Jean d'en indiquer une en Transylvanie, à laquelle elle enverrait ses commissaires. Au lieu de suivre ces ordres, Jean Zapoly convoqua pour le 5 novembre 1526 une diète à Albe-Royale, pour y élire un nouveau roi. Il y invita les ambassadeurs de Sigismond, roi de Pologne, lesquels dirent hautement qu'ils n'avaient été envoyés que vers le roi Louis; que Sigismond ne leur avait point donné d'instructions pour des circonstances aussi imprévues; mais que, comme Polonais, ils conseillaient aux Hongrois de se choisir pour roi, non un étranger, mais un magnat puissant, qui connût leurs mœurs et leurs besoins. Ces discours, qui paraissaient dictés par une franche impartialité, et la puissance de Zapoly, en imposèrent à l'assemblée. Jean fut proclamé roi le 10 novembre 1526, et couronné le lendemain. Après la cérémonie, on fit entrer les ambassadeurs de Ferdinand d'Autriche; ils annoncèrent que leur maître défendrait par les armes les droits que les traités lui assuraient sur la couronne de Hongrie. Jean répondit que les Hongrois sauraient appuyer l'élection faite. Malgré tous ses efforts, le parti contraire, rassemblé à Presbourg, nomma Ferdinand roi de Hongrie; et, peu de temps après, ce prince fut également proclamé roi de Bohême. La Slavonie et la Croatie se déclarèrent pour Jean; et François Ier., roi de France, lui envoya un ambassadeur chargé de le reconnaître et de l'appuyer. Un traité fut conclu entre les deux princes: Jean s'engageait à pousser vivement la guerre contre Ferdinand; et le roi de France devait lui faire passer tous les mois, par les négociants de Venise et de Raguse, trente mille couronnes. Sigismond, roi de Pologne, proposa sa médiation, qui fut acceptée. Les députés se réunirent à Olmutz. Ferdinand offrit à Zapoly de grands avantages pécuniaires, et la Bosnie avec le titre de roi. Les envoyés de Jean demandaient au contraire que Ferdinand renonçât à la Hongrie, à condition qu'on lui céderait la Silésie, qui depuis Mathias Corvin était réunie à la couronne de Hongrie. On se sépara sans avoir pu s'entendre; et les deux compétiteurs se préparèrent à la guerre (1527). Le premier échec qu'éprouva Jean fut la défection de la flottille du Danube, qui passa au service de Ferdinand. Jean se réfugia en Transylvanie, où il fut reçu à bras ouverts; mais, vaincu à Cassovie, il s'enfuit à Tarnow (*Voy.* Tarnowski). Le roi Sigismond ayant fait pour lui des démarches infructueuses, Zapoly, poussé par le désespoir et par des conseils perfides, s'adressa à Soliman, et en même temps, ce qui est plus étonnant encore, au pape Clément VII, qui lui fit une réponse évasive. Avant de s'entendre avec

l'envoyé de Zapoly, Soliman exigea la promesse d'un tribut, ce qui fut refusé. Cependant le traité se conclut; et Soliman promit de rétablir Zapoly sur le trône de Hongrie. Ferdinand, instruit de ce qui se passait, envoya de son côté vers Soliman; mais ses agents ne furent point écoutés. Le sulthan étant arrivé à Mohacz, Jean alla le trouver, pour se concerter avec lui. La première humiliation qu'il éprouva fut d'être obligé de remettre la sainte couronne de Hongrie à l'ennemi du nom chrétien. Soliman, maître de Bude, alla mettre le siége devant Vienne; mais, obligé de le lever, il revint à Bude, où il remit la couronne sur la tête de Jean. Un historien de la Transylvanie nous a conservé la formule fastueuse du serment que le malheureux Zapoly fit, à cette occasion, entre les mains du sulthan. L'Europe chrétienne apprit toutes ces circonstances avec indignation; et le pape excommunia Zapoly, que Ferdinand assiégea inutilement dans Bude. Une trève conclue entre Ferdinand, Zapoly et Soliman (1533), donna quelque repos aux Hongrois. Charles-Quint ayant témoigné vivement à son frère qu'il desirait voir la fin de ces discordes, et des négociations ayant eu lieu par l'entremise de Sigismond, roi de Pologne, la diète protesta contre une division du royaume, qu'elle craignait. Enfin la paix se fit en 1538, aux conditions qui avaient été agréées sept ans auparavant. Jean devait pendant sa vie conserver le titre de roi et l'autorité royale, qui après sa mort retourneraient à Ferdinand ou à ses enfants. Si Jean laissait un fils, celui-ci devait hériter de la Transylvanie et des autres domaines appartenant aux Zapoly, mais sans prendre le titre de roi. Le pape Paul III félicita Zapoly, en l'engageant à rester fidèle à ses promesses. Soliman, au contraire, lui envoya un ambassadeur chargé de lui reprocher son ingratitude, et de le menacer de son courroux s'il n'abandonnait Ferdinand. Jean demanda et obtint pour épouse Isabelle, sa nièce, fille du roi Sigismond, qui fut couronnée reine à Albe-Royale (1238). Occupé en Moldavie, et sentant ses forces diminuer, il faisait son testament, lorsque de Bude arriva l'heureuse nouvelle que la reine venait de lui donner un fils. Il invita les généraux qui se trouvaient près de lui à partager sa joie. Déjà il était à table, quand deux gentilshommes entrèrent, le priant de vouloir bien encore les écouter, et terminer leurs différends. Après les avoir entendus, il prononça la sentence en peu de mots, et en disant: *Voilà ce qui est juste;* et dans le même instant sa voix s'éteignit avec sa vie. Il expira, le 21 juillet 1540, âgé de cinquante-trois ans. G—y.

ZAPOLY (Jean II), fils du précédent, né, en 1540, quelques jours avant la mort de son père, ne fut d'abord reconnu roi de Hongrie que par Soliman, qui saisissait avec joie toute occasion de s'avancer en Europe. A la prière de Sigismond, roi de Pologne, aïeul du jeune prince, Ferdinand s'était prêté à un accommodement qui fut rejeté par Isabelle, mère du roi, et par ses tuteurs. La guerre ayant commencé entre Ferdinand et le jeune Zapoly, Soliman s'avança jusqu'à Bude, dévastant toute la Hongrie. Une trève fut conclue; et, conformément au traité de 1538, le jeune Zapoly se retira dans la Transylvanie. La province était administrée, en son nom, par sa mère Isabelle, ou plutôt par le cardinal

Martinusius. Ce prélat ayant été gagné par Ferdinand, Isabelle se vit forcée de conclure, au nom de son fils, un traité par lequel celui-ci renonça au titre de roi et à la couronne de la Transylvanie. Le prince autrichien s'engagea à lui donner, avec le titre de duc, les duchés de Sagan, de Naumbourg et de Przebucz en Silésie, et quinze mille florins de Hongrie par an; il lui promit en outre de lui accorder sa fille Jeanne en mariage, avec cent mille écus d'or, lorsque le prince aurait atteint l'âge. Les propositions ayant été discutées, pour la forme, dans le conseil du jeune roi, la reine reprocha au cardinal sa noire ingratitude, et l'assura que tant qu'elle vivrait elle prierait le ciel de faire sur lui un exemple terrible. Après avoir célébré les fiançailles de son fils, qui était présent, avec l'archiduchesse, représentée par les commissaires de Ferdinand, elle prit les ornements royaux, qu'elle avait jusque-là conservés pour son fils, c'est-à-dire la *sainte couronne d'or*, le sceptre, le globe d'or, le manteau, la tunique, les souliers couverts de diamants; elle les posa sur l'autel, et dit au jeune prince, qui avait à peine atteint sa onzième année : « Mon fils, n'hésitez point à envoyer au roi Ferdinand ces insignes, avec lesquels vous avez été couronné. Ce bon prince les gardera pour vous avec soin; et sans doute il voudra bien, ainsi qu'il nous en donne quelque espoir, les remettre de nouveau un jour entre vos mains (1551). » Ferdinand ayant confirmé ce qui s'était fait en son nom, et consenti à donner sa fille Jeanne au jeune Zapoly, Isabelle quitta la Transylvanie avec son fils, et se retira à Cassovie. Soliman, instruit de ce qui se passait, se prépara à entrer de nouveau en Hongrie; et le roi Sigismond, d'un autre côté, paraissait très-mécontent des mesures qu'à son insu on avait prises envers son petit-fils. Les Turcs s'étant emparés de Temeswar, les états de Transylvanie sommèrent Ferdinand ou de les protéger efficacement, ou de leur permettre de prendre eux-mêmes des moyens pour leur défense. La réponse de Ferdinand ne les satisfit point, et ils rappelèrent Zapoly avec sa mère. Le prince étant de nouveau rétabli en Transylvanie, Isabelle envoya Christophe Battori vers Henri II, roi de France, pour le prier de s'entendre avec Soliman, afin que les Turcs rendissent cette portion de la Basse-Hongrie dont ils s'étaient emparés, et qui faisait partie de la Transylvanie. Henri renvoya avec Battori François de Martinés, qui était chargé d'offrir en mariage une de ses filles au jeune prince, et d'assurer Isabelle et les états qu'il le protégerait efficacement; il devait aussi insinuer aux grands de la cour que l'éducation du prince était négligée; qu'ayant atteint sa dix-huitième année, il était temps qu'il fût introduit dans le conseil-d'état, et qu'il prît part aux affaires publiques. Isabelle parut d'abord très-satisfaite de cette légation et de ses résultats; mais les seigneurs ayant touché ce qui regardait son fils, et s'étant appuyés sur ce que la cour de France pensait à ce sujet, cette mère dénaturée ne s'occupa plus que d'éloigner adroitement l'envoyé de Henri II, ce qui produisit en Transylvanie un grand mécontentement. Isabelle renoua les négociations avec Ferdinand; et, avec l'agrément de Soliman, elles allaient être fixées de part et d'autre quand cette prin-

cesse mourut presque subitement, le 15 septembre 1559. L'année suivante, Zapoly envoya à Vienne des députés, dont les pleins pouvoirs commençaient ainsi: *Jean II, par la grâce de Dieu, élu roi de Hongrie, de Dalmatie, de Croatie, de Slavonie, de Bosnie*, etc., etc. Les négociations furent rompues, parce que Ferdinand exigeait avant tout que Zapoly renonçât au titre de roi. Jean ayant recommencé les hostilités, Maximilien qui avait succédé à son père Ferdinand, donna à François, duc de Florence, l'archiduchesse Jeanne, promise à Zapoly. Celui-ci, après avoir vainement cherché à entraîner les états de Hongrie dans son parti, eut de nouveau recours à Soliman, dont il alla baiser la main lorsque ce dangereux protecteur fut arrivé à Belgrade (1566). Ayant joint ses troupes à l'armée othomane, il aida à prendre Giula et Szighet, les deux clefs de la Hongrie. Soliman étant mort, Jean, qui était allé assiéger Tokay, apprit qu'un corps de Tartares s'était rendu dans la Transylvanie, et qu'il y commettait des ravages inouïs. Il leva le siége, se jeta sur eux et les chassa. Une trêve de huit ans fut conclue entre Selim et Maximilien; en y comprenant Zapoly, on lui confirma la possession de la Transylvanie, et on lui rendit la Basse-Hongrie jusqu'à la Teyss. Maximilien s'engageait à le dédommager en Silésie, dans le cas où les Turcs viendraient à le chasser de la Transylvanie (1568). Après tant de vicissitudes, Jean, ainsi que son grand-père et son père, mourut subitement, frappé d'apoplexie, en 1570, n'étant âgé que de trente ans. En lui fut éteinte la famille des Zapoly. Les Transylvains proclamèrent pour leur prince, Etienne Battori, qui depuis fut élu roi de Pologne. G—Y.

ZAPPI (Jean-Baptiste), littérateur, né à Imola, vers 1540, était petit-fils de Louis Zappi, célèbre jurisconsulte et gonfalonier de cette ville. Baptiste, ayant achevé ses études, reçut le laurier doctoral dans la double faculté de droit; mais, ennuyé des tracasseries du barreau, il ne tarda pas à l'abandonner pour se livrer entièrement à son goût pour les sciences. Il cultiva d'abord la philosophie, les mathématiques et l'astronomie; il s'appliqua depuis à l'étude des livres saints, des pères et de la théologie morale. Son amour pour la retraite l'avait éloigné de tout engagement; mais la mort de ses frères l'obligea de songer au mariage. Il épousa Laure Cassatori, l'une des descendantes de Jacques Cassatori, dont le nom se trouve à la tête d'un *Sonnet* de Pétrarque, et il en eut plusieurs enfants, l'un desquels se distingua dans la carrière des armes, et devint commandant du château d'Imola. Zappi est auteur d'un ouvrage estimable, intitulé: *Prato della filosofia spirituale dove si contiene la somma del viver cristiano*, etc., Bologne, 1577, in-4°.; Venise, 1585, même format. Cet ouvrage est divisé en quatre parties: la première traite des vertus; la seconde, des vices; la troisième, de l'avénement, de la naissance et de la résurrection du Christ; et la quatrième contient une paraphrase de divers cantiques, psaumes, et de quelques chapitres du livre de Job. Il est écrit en prose, mais Zappi, passionné pour la poésie, l'a parsemé de vers tirés de Dante, de Pétrarque, etc., ainsi que de quelques-unes de ses compositions. Il an-

nonçait, en 1585, comme prêt à paraître, un poème *Delle sfere di cieli;* mais le manuscrit s'en est perdu. *Voy.* Crescimbeni, *Storia della volg. poesia*, IV, 92, éd. de Venise, 1730. W—s.

ZAPPI (Jean-Baptiste-Félix), poète italien, arrière-petit-fils du précédent, naquit en 1667, à Imola. Son père voulut que rien ne fût épargné pour son éducation, et le plaça de bonne heure au collége de Montalto à Bologne. Le jeune Zappi ne tarda point à y faire reconnaître la vivacité de son esprit, et surtout son talent pour la poésie. Ses essais en ce genre lui valurent dès l'âge de treize ans l'honneur d'être couronné de la main de Joseph Gozzadini, depuis cardinal. Au sortir du collége, il alla à Rome étudier la jurisprudence, à laquelle son père le destinait; et, quoiqu'il ne renonçât point à ses délassements littéraires, il fit des progrès dans la science du droit. Innocent XII, qui occupait la chaire de Saint-Pierre, distingua le mérite de Zappi, et lui confia les charges d'assesseur du tribunal d'agriculture, et de fiscal de celui des rues. Les émoluments de ces places peu pénibles, joints à la fortune qu'il avait par lui-même, le mirent en état de se livrer à son goût favori. Il visitait les savants, les artistes, assistait aux séances des académies, se faisait recevoir à celle des *Infecondi*, et jetait les fondements de la société connue sous le nom d'*Arcades de Rome* ou *Arcadie*. Comme fondateur et comme poète élégant, Zappi brillait en première ligne dans cette réunion, où on le nommait *Tirsi Leucasio*, et où, d'après les statuts qui permettaient aux femmes poètes de faire partie de l'association, il introduisit la sienne sous le nom d'*Aglauro Cidonia*. Clément XII ayant fondé au Capitole l'académie *del Disegno*, chargea Zappi du discours d'ouverture, honneur qui ne s'accordait qu'aux prélats ou à des personnages du premier rang. Notre poète était de plus agrégé à l'académie des Conciles, et y lut plusieurs fois des Mémoires intéressants soit sur les conciles, soit sur des points douteux du dogme ou de l'histoire ecclésiastique. Enfin il était lié avec les hommes de l'Italie les plus distingués par leur goût et leurs écrits, tels que Guidi, Gigli, Crescimbeni, Filicaja, dont l'éloge se retrouve souvent dans ses poésies, et qui en revanche parlent souvent de lui avec avantage. Zappi mourut à Rome le 30 juillet 1719, à l'âge de cinquante-deux ans, extrêmement regretté de tous ceux qui avaient été à même d'apprécier le charme de son talent poétique, et l'aménité de son caractère. On n'a point songé jusqu'ici à recueillir ses fragments en prose. Mais on a réuni ses poésies en un petit volume, et elles ont eu nombre d'éditions, soit seules, soit accompagnées des pièces de vers de ses amis ou de celles des Arcades, ses confrères; telle est celle de Venise, 1770, 2 vol. petit in-12. Ces poésies sont malheureusement fort peu nombreuses; mais toutes sont de petits chefs-d'œuvre. Un grand nombre se trouvent citées, soit dans les prosodies italiennes, soit dans les choix de lecture. Toutes mériteraient cet honneur. Il est impossible de voir un style plus pur, plus gracieux. Nulle tache, nulle aspérité: la lime en passant sur chaque vers a usé toutes les inégalités; et Pétrarque lui-même n'a pas plus de perfection. D'où vient cependant que Zappi n'est point regardé comme un

grand poète? C'est que dans cette versification charmante il n'y a point d'ame; non pas sans doute que la nature eût refusé au poète la sensibilité et l'enthousiasme ; mais jamais il ne s'y est abandonné. Académicien, berger, bel-esprit, il ne voit dans tous les sujets qu'il aborde qu'un badinage ; ne le soupçonnez pas de cette monomanie d'un Virgile, d'un Homère, qui prennent fait et cause pour leurs héros, qui pleurent pour faire pleurer, et qui sans doute dans l'entraînement et sous le charme de la composition se sont plus d'une fois identifiés avec leurs personnages. Content d'avoir poli et conduit à la perfection la partie mécanique des vers, d'y avoir accumulé sensément la figure reçue, et l'ellipse ou la catachrèse de rigueur, Zappi évite avec un soin religieux tout ce qui pourrait émouvoir ou faire illusion. Au reste, il est juste de remarquer que toutes ces pièces, hormis une seule, étant fort courtes, il serait impossible, même au poète le plus habile dans l'art de communiquer ses sensations aux autres, de faire naître ou l'illusion ou l'émotion. Les œuvres de Zappi se composent: I. de cinquante-trois, ou si l'on veut cinquante-quatre Sonnets, dont deux (50 et 50 *bis*), réunis dans la même pièce et sous un même numéro, sont séparés par trois stances de dix vers. II. De deux *Canzoni* (la première, adressée à Louis XIV, n'est qu'une suite d'allégories, et se fait lire avec plaisir à cause de son originalité). III. De deux *Églogues* en rimes tierces entrelacées de couplets de diverses mesures (la seconde, intitulée *Il Ferragosto*, est l'ouvrage capital de Zappi). IV. De *Canzonette*, *Cantate* et *Poésies diverses*. — Faustina Maratti, fille du célèbre peintre Carle Maratti, et femme de Zappi, fut introduite, comme nous l'avons dit, par son mari, dans l'académie des Arcades, sous le nom d'*Aglauro Cidonia*, et laissa trente-huit Sonnets, dans lesquels le plus souvent elle fait allusion à ses malheurs. Le style semble calqué sur celui de Zappi, mais il a moins de facilité et de grâce. Les poésies des deux époux sont ordinairement réunies dans un même volume. P—ot.

ZARA (Antoine), évêque de Pedena, descendait d'une ancienne et illustre famille, originaire de Hongrie. Il naquit en 1574, à Aquilée, où résidait son père, gouverneur du Frioul autrichien. Dès l'âge de sept ans, il fut envoyé à Gratz pour y faire ses études, sous la direction des Jésuites. Les talents dont il donna de bonne heure des preuves éclatantes lui méritèrent la protection de l'archiduc Ferdinand. Ce prince, après lui avoir accordé plusieurs bénéfices, le fit désigner, en 1600, évêque de Pedena, quoiqu'il ne fût point engagé dans l'état ecclésiastique. Le père d'Antoine le destinait à la carrière des armes, dans laquelle la plupart de ses ancêtres avaient acquis un nom glorieux ; mais il ne put s'opposer aux vues de l'archiduc. Comme le jeune Zara joignait une érudition immense aux vertus propres à l'épiscopat, il obtint les dispenses nécessaires de la cour de Rome, et fut mis en possession de son siége. Le nouveau prélat partagea dès lors tous ses loisirs entre l'administration de son diocèse et la culture des lettres et des sciences. Il est auteur d'un ouvrage très-remarquable, intitulé : *Anatomia ingeniorum et scientiarum sectionibus quatuor comprehensa*, Venise, 1615,

in-4°. de 592 pag., non compris un index très-etendu. Au revers du frontispice est gravé le portrait du prélat, entouré de figures représentant les principales vertus. Dans la première partie qui sert comme d'introduction à l'ouvrage, l'auteur examine les causes de la prodigieuse variété des esprits, qu'il attribue à la différence des tempéraments, des climats, de l'éducation, des mœurs et des lois. Dans les trois suivantes, il passe en revue toutes les connaissances humaines, en les divisant d'après les trois facultés, imagination, raison et mémoire. Parmi les sciences qui dépendent de l'imagination, on voit figurer la magie et l'astrologie; mais Zara se montre bien moins crédule qu'on ne l'était encore de son temps, sur le pouvoir des arts magique et cabalistique. Cet ouvrage, rempli d'une érudition curieuse et choisie, est fort rare (*V.* Vogt, *Catal. libr. rarior.*). Antoine Zara promettait l'*Anatomia divinarum scientiarum;* mais, comme il n'a point paru, on peut conjecturer qu'une mort prématurée ne lui a pas permis de terminer ce nouveau travail. W—s.

ZARAGOZA (Joseph de), mathématicien et astronome espagnol, naquit, en 1627, à Alcala. Dès qu'il eut achevé ses études, il embrassa la règle de Saint-Ignace, et fut chargé de professer la théologie à Majorque, Barcelone et Valence. Il obtint enfin de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour les sciences, et fit des progrès rapides dans les mathématiques. Pourvu de la principale chaire du collége de Madrid, il la remplit avec distinction, fut honoré du titre de mathématicien du roi Charles II, et mourut, en 1678, à l'âge de cinquante-un ans. Il est auteur d'un grand nombre d'ouvrages dont on trouvera les titres dans la *Bibl. hispan. nov.* de Nicolas Antonio, et une liste plus complète dans les *Escritores del regno de Valencia* de Vincent Ximenès. Les principaux sont : I. *Arithmetica universalis et algebra vulgaris*, Valence, 1669, in-4°. II. Un traité de *Géométrie* théorique et pratique (en espagnol), ibid., 1671, in-4°. III. Un traité de *Trigonométrie*, Majorque, 1672, Valence, 1673, in-4°. IV. *Geometria practica Euclidis problemata continens*, Madrid, 1672, in-4°. V. *Euclides novâ methodo illustratus*, Valence, 1673, in-4°. VI. Traité de la *Sphère* (en espagnol), Madrid, 1674, in-4°. VII. Traité d'*Architecture militaire*, ibid., 1674, in-4°. VIII. *Geometria magna de minimis*, Tolède, 1674, 3 vol. in-4°. W—s.

ZARATE ou ÇARATE (Augustin de), historien espagnol, exerça pendant quinze ans l'emploi de secrétaire du conseil royal de Castille. En 1543, L'empereur Charles-Quint, roi d'Espagne, ayant envoyé au Pérou un vice-roi (*Voy.* Vela) et des auditeurs pour faire exécuter les nouveaux réglements en faveur des Indiens, Zarate fut nommé maître général des comptes du Pérou et de la Terre-Ferme; car depuis la découverte de ces pays, les trésoriers et les administrateurs des revenus royaux n'avaient rendu aucun compte des sommes perçues et dépensées. Zarate s'embarqua le 1er. novembre à San-Lucar, et il arriva le 10 janvier 1544 à Nombre de Dios, ville aujourd'hui détruite. Après la déposition de Vela, causée par sa conduite imprudente, Zarate et Ribera, habitant de Lima, furent chargés par les auditeurs, qui

s'étaient emparés de l'autorité, d'aller annoncer à Gonzale Pizarre, que les nouvelles ordonnances étaient suspendues, et qu'il devait congédier ses troupes. La mission était périlleuse. Pizarre, informé de la venue des députés, envoya un détachement à leur rencontre. Les soldats laissèrent passer Ribera qui était ami de Pizarre; mais ils arrêtèrent Zarate, lui enlevèrent ses dépêches, le forcèrent de rebrousser chemin jusqu'à un lieu où ils le tinrent prisonnier pendant dix jours, et firent tout ce qu'ils purent pour l'intimider. Enfin Pizarre étant arrivé, se le fit amener, pour apprendre de lui le motif de son voyage. Zarate avait été averti qu'il y allait de ses jours, s'il entreprenait d'exécuter ponctuellement ses ordres, et de notifier sa commission dans les formes. Après donc qu'il eut entretenu Pizarre en particulier, relativement à tout ce qu'il était chargé de lui dire, ce chef le conduisit dans une tente où plusieurs de ses capitaines étaient rassemblés, et l'invita à leur répéter ce qu'il lui avait déclaré. Zarate, comprenant son intention, ne parla pas de congédier les troupes, seul point délicat de sa mission, et se réduisit à leur faire différentes observations relatives au service du roi et aux intérêts du pays. Il ajouta même avec assez de hardiesse que, le vice-roi étant embarqué et la suspension des ordonnances accordée, il était juste qu'ils consentissent à payer, comme ils l'avaient promis par leurs lettres, ce que le vice-roi avait pris des revenus royaux; à pardonner à quelques habitants de Cusco, qui les avaient quittés pour passer dans le camp du roi; enfin à envoyer des députés en Espagne pour faire approuver leur conduite à la cour. On le chargea, pour toute réponse, de dire aux auditeurs que le bien du pays exigeait qu'ils en nommassent Pizarre gouverneur; qu'à cette condition ils obtempéraient à tout ce qu'il avait représenté; mais que, sur le refus des auditeurs, ils les feraient tous mourir et mettraient Lima au pillage. Zarate nous apprend qu'il aurait bien voulu être dispensé de porter une telle réponse aux auditeurs. Elle les jeta dans une inquiétude mortelle, et les détermina à souscrire aux propositions de Pizarre. Après un long séjour en Amérique, Zarate revint en Europe, et passa en Flandre, où il présenta au prince Philippe l'ouvrage qu'il avait composé en espagnol sur le Pérou, et qui est intitulé : *Histoire de la découverte et de la conquête du Pérou*, Anvers, 1555, in-8°.; Séville, 1577, in-fol.; réimprimée avec l'*Histoire de la conquête du Pérou par Xerès*, Madrid, 1729 et 1737, in-fol.; traduite en italien par Augustin Gravalitz, in-8°., et par Alphonse Ulloa, Venise, 1563, in-4°.; en français par S. D. C., Amsterdam, 1700, 2 vol. in-12; Paris, 1706, 2 vol. in-12, avec figures. Dès son arrivée dans le Nouveau-Monde, Zarate y vit tant de mouvements, de brouilleries et de nouveautés, qu'il conçut la pensée d'en conserver la mémoire à la postérité. Il écrivit donc ce qui se passait; mais quelque temps après il jugea que, pour mieux faire comprendre les faits, il devait remonter jusqu'à la découverte du Pérou : « Ma rela» tion, dit-il dans son épître dé» dicatoire, sera peut-être un peu » moins parfaite que si j'avais pu » l'écrire régulièrement et la mettre » en ordre, tandis que j'étais au

» Pérou ; ce que je ne pus faire, » parce qu'il pensa m'en coûter la » vie pour l'y avoir seulement com- » mencée, par la brutalité d'un mes- » tre-de-camp de Gonzale Pizarre, » qui menaçait de tuer quiconque en- » treprendrait d'écrire ses actions. » Elles méritaient plutôt en effet » qu'on leur appliquât cette loi d'ou- » bli, que les Athéniens appelaient » *amnistie*, que d'être conservées » à la postérité. Je fus donc con- » traint de cesser d'écrire au Pérou, » et je me contentai, ne pouvant » faire mieux, de recueillir tous les » Mémoires et tous les journaux que » je pus avoir. » Le récit de Zarate s'arrête à 1548, époque du départ de la Gasca. Cet historien a toujours été estimé : il est judicieux, concis et impartial. Herrera l'accuse cependant de s'être quelquefois trompé dans les faits qu'il cite. E—s.

ZARATE (Pedro Ortiz de), né à Ordoña, était grand-prévôt de Ségovie. Il fut un des quatre auditeurs que l'on adjoignit en 1543 au vice-roi Vela. Celui-ci, qui faisait peu de cas de ses conseillers, qualifiait Ortiz Zarate d'ignorant, parce qu'il ne savait pas un mot de latin. Quand Vela ne se croyant pas en sureté à Lima voulut en sortir, il fit enlever les enfants de François Pizarre pour les conduire à bord d'un vaisseau : cette violence causa une grande émotion parmi les habitants, et elle irrita les auditeurs. Zarate intercéda pour cette malheureuse famille ; ce fut en vain, et les auditeurs déposèrent Vela. Zarate ne signa cet arrêté que le dernier. Plus tard il refusa de coopérer à l'information dressée contre Vela. Les autres auditeurs ayant quitté Lima, Zarate retenu par ses infirmités y resta. Quoiqu'il montrât en tout beaucoup de modération, Gonzale Pizarre après s'être rendu maître de Lima se défiait de lui, sachant qu'il était affectionné au roi, et que d'ailleurs, en signant ses provisions de gouverneur général, il avait déclaré devant témoins qu'il ne le faisait que par crainte. On pense que, pour se délivrer de ses inquiétudes, Pizarre le fit empoisonner en 1545 par le moyen de poudres qu'il lui envoyait comme remède. Cette opinion fut confirmée par le rapport de ses domestiques ; d'ailleurs il témoigna beaucoup de joie de la mort de Zarate. L'abbé Prevost, dans l'*Histoire des Voyages*, confond très-fréquemment ce Zarate avec l'historien. E—s.

ZARATE (Jean Ortiz de), gouverneur de Rio de la Plata, fut nommé à cet emploi, en 1565, par le vice-roi du Pérou. L'année suivante il alla en Espagne où Philippe II le confirma dans sa dignité, et lui donna les pouvoirs les plus amples pour l'avancement de la Colonie. Zarate arrivé en Amérique, en 1573, après une navigation difficile, durant laquelle il perdit beaucoup de monde, fit remonter à une partie de sa troupe la rivière d'Uraguay, pour y construire une ville ; ensuite il s'occupa, en 1580, de rebâtir Buenos-Ayres, dans le même endroit où Mendoza l'avait placée en 1535. Il y parvint après avoir chassé les Indiens qui ne négligèrent rien pour s'opposer à son entreprise. Il fut ainsi regardé comme le second fondateur de cette ville, dont il changea le nom de Notre-Dame, en celui de la Trinité de Buenos-Ayres. E—s.

ZARATE (François Lopez de), poète espagnol, était né vers 1580, à Logroño, dans la Vieille-Castille, d'une ancienne et noble famille. Jeune encore il embrassa la profession des armes, et fit partie de différentes

expéditions lointaines. A son retour en Espagne, il fut admis dans la maison de don Rodrigue Calderon; et par la protection de ce seigneur et celle du duc de Lerme, premier ministre, il obtint un emploi dans les bureaux de la secrétairerie-d'état. Les loisirs que lui laissaient ses fonctions lui permirent de cultiver son talent pour la poésie. Exempt de toute ambition, il n'employa son crédit qu'en faveur des personnes qui sollicitaient ses bons offices, et ne s'occupa jamais de son avancement ni de sa fortune. Il partagea la disgrâce de ses protecteurs, et sortit pauvre de sa place. Le courage qu'il puisait dans les enseignements de la philosophie ancienne et du christianisme lui fit supporter sans murmurer les privations. Son sort reçut quelque adoucissement de l'amitié du comte Molina. Zarate put alors retoucher les ouvrages de sa jeunesse; et il venait de donner une édition de ses poésies, augmentée de plusieurs compositions nouvelles, lorsqu'une attaque de paralysie le rendit perclus de tous ses membres. Il languit plusieurs années, et mourut le 5 mars 1658. Dans tous les ouvrages de Zarate on reconnaît un véritable poète. Son style élégant et plein d'harmonie fait excuser les défauts de plan et de conduite qu'on reproche à ses grandes compositions. On estime surtout ses *Sylves* et ses *Églogues*, ainsi que ses *Poésies lyriques*, auxquelles il doit la brillante réputation dont il jouit au-delà des Pyrénées. Le fameux Lope de Vega n'a pas moins bien apprécié le genre de talent de Zarate, que son admirable caractère, en lui donnant le surnom de *El caballero de la Rosa*. Ses ouvrages sont : I. *Poesias varias*, Alcala, 1629, in-8°.; ibid., 1651, in-4°. La première édition ne contient que des sylves. La seconde est augmentée des églogues, des poésies lyriques et d'une tragédie fort médiocre, intitulée : *Hercule furieux*. II. *La invencion de la cruz por el emperad. Constantino magno, poema*, Madrid, 1648, in-4°. Malgré le mérite de plusieurs épisodes, ce poème n'est point estimé par les critiques espagnols. On trouve dans le tome VIII du *Parnasso español*, une *Églogue* et deux *Romances* de Zarate. Le même volume contient, p. XXIV, une *Notice* sur ce poète, dont on s'est servi pour la rédaction de cet article. W—s.

ZARCALLI ou plutôt IBN-ZARCAL, astronome célèbre parmi les Arabes d'Espagne, était né à Cordoue; ses noms et surnoms sont Abou-Ishak Ibrahim, fils de Iahya, et il est encore surnommé Nakkasch, et Ibn-Zarkal. On lui doit beaucoup d'observations astronomiques, dont un autre astronome arabe espagnol, nommé Ibn-Aldjémad, s'est servi pour dresser diverses tables astronomiques. Ibn-Zarcal a composé lui-même des tables de cette nature, dans lesquelles il a proposé et indiqué les moyens de résoudre cent problèmes, et décrit un instrument de son invention destiné à représenter les mouvements célestes, et qui de son nom a été appelé *Zarcala*. Nous supposons que c'est une sorte de planisphère. C'est sans doute l'ouvrage dont nous venons de parler d'après Casiri, *Biblioth. arab. hisp. Escur.*, tom. I, pag. 390, qui se trouve aussi dans la bibliothèque de l'université de Leyde, et qui est indiqué dans le catalogue de cette bibliothèque, sous le n°. 1220, sous le titre de *Risalèh*, ou petit traité de l'astronome Abou-Ishak Ibrahim Nak-

kasch, connu sous le nom d'*Ibn-Razkal* : car *Razkal* est évidemment une faute pour *Zarkal*. Hadji-khalfa fait mention de cet astronome dans son Dictionnaire bibliographique au mot *Zarcala*, ce qui ne laisse aucun doute sur l'orthographe de ce nom. Casiri soupçonne qu'Ibn-Zarkal florissait dans le seizième siècle de l'hégire. S. D. S—Y.

ZARCO (Jean-Gonsalvez), navigateur portugais, était gentilhomme de la maison du prince Henri de Portugal. En 1415, il s'était signalé au siége de Ceuta ; et le roi pour récompenser sa valeur lui avait conféré le titre de chevalier. On prétend qu'il introduisit le premier, l'usage de l'artillerie sur les vaisseaux. En 1417, le prince Henri envoya Zarco et Tristan Vaz Texeira pour doubler le cap Bojador qui avait été jusqu'à ce moment le terme de la navigation ; mais avant d'arriver aux côtes d'Afrique, ces navigateurs furent jetés par une tempête sur une île inconnue et déserte, qu'ils nommèrent Porto Santo, à cause du péril dont ils avaient été délivrés. Dès que le prince Henri eut appris cette découverte, il expédia Zarco et Vaz, auxquels il joignit Barthélemi Perestrello, avec trois vaisseaux bien équipés, portant des bestiaux et toutes sortes de graines. Des historiens ont rapporté qu'en 1418 Zarco, croisant dans le détroit de Gibraltar, s'y empara d'un vaisseau castillan, où il trouva Jean Moralès, pilote habile, qui venait d'être tiré de l'esclavage à Maroc, où il avait passé plusieurs années. Ce Moralès avait connu dans sa prison des Anglais qui avaient accompagné Macham à Madère (*V.* Macham). Zarco se hâta de présenter Moralès au prince Henri. Au mois de juin 1419, Zarco partit avec un vaisseau et une grande chaloupe à rames : il avait avec lui Tristan Vaz. Dans sa route il toucha à Porto Santo : les habitants lui racontèrent qu'au sud-ouest on apercevait un point ténébreux et immobile. La terreur s'empara des compagnons de Zarco ; quant à lui, conjecturant que ce phénomène indiquait de ce côté l'existence d'une terre, il continua son voyage, et le 8 juillet découvrit une île qu'il nomma Madeira, à cause de la quantité de bois dont elle était couverte. Jean Moralès, débarqué un des premiers, trouva sans peine le tombeau de Macham ; l'île était inhabitée. Zarco et Vaz mirent ensuite à la voile pour Lisbonne, où ils arrivèrent à la fin d'août. Le roi Jean Ier. fit don de l'île à l'ordre du Christ, dont le prince Henri était gouverneur ; elle fut partagée en deux capitaineries qui furent concédées à Vaz et à Zarco. Tous deux y retournèrent au mois de mai 1421, avec leurs familles. Zarco fonda Funchal, capitale actuelle de l'île ; l'église qu'il fit bâtir a été renversée, en 1803, par une irruption de la mer. L'épaisseur des forêts s'opposant à la culture, Zarco y fit mettre le feu qui ne s'éteignit, dit-on, qu'au bout de sept ans. Sa violence obligea les nouveaux colons de se réfugier pendant un certain temps dans leurs embarcations. Les deux capitaines et leurs descendants ont gouverné Madère jusqu'en 1582, lorsque le Portugal tomba sous la domination de l'Espagne ; mais, en 1640, ces gouvernements furent rendus aux familles qui les avaient possédés. On remarque, dans les historiens portugais, des différences dans les dates relatives à la découverte de l'île de Madère. E—s.

ZAREMBA (Michel-Constantin de Kalinowa), général prussien, naquit le 15 sept. 1711, à Kiemelen, dans le grand-duché de Lithuanie, d'une des plus anciennes familles de la Pologne, et fut amené à Kœnigsberg, dès l'âge de dix ans, par le comte de Dohna, général suédois, qui le présenta à son frère le comte Louis de Dohna, colonel du régiment de son nom au service de Prusse, et le fit sous-lieutenant. Il avait un grand espoir d'avancement dans l'armée prussienne, lorsque son père lui ordonna de venir prendre une place de capitaine dans les dragons de Radziwil. On fit des difficultés pour lui accorder son congé, et comme il aimait le service de Prusse, sur ses vives instances, son père et le prince de Radziwil cessèrent d'insister sur le changement qu'ils lui proposaient. Nommé lieutenant dans le régiment de Kleist, Zaremba fit la seconde campagne de Silésie, et assista, en 1744, à la prise de Prague, de Neuhaus, de Budweis, de Tabor, et au combat de Braunau, où il se fit beaucoup d'honneur. Près de Loëwenberg il dirigea l'avant-garde et revint avec une centaine de prisonniers. En 1745, à la bataille de Hohenfriedberg, il était, sous les ordres du général du Moulin, à l'avant-garde qui chassa les Saxons du Spitzberg. Après les batailles de Sorr et de Kesselsdorf, il fut fait capitaine d'état-major, et en 1746 il devint propriétaire d'une compagnie. La guerre de Sept-Ans lui fournit de nouvelles occasions de se distinguer. Il entra en Bohême sous les ordres du maréchal de Schwerin, fit les fonctions de major à la bataille de Prague, et en obtint bientôt le grade. Après la défaite de Kollin, il marcha en Saxe avec le corps du prince de Prusse, et vint au secours de Schweidnitz. L'ennemi ayant enlevé un fort, Zaremba se présenta pour le reprendre; les deux généraux commandants Seers et Grunkow, qui avaient résolu de rendre la place, s'y opposèrent, et le 14 novembre 1757 il fut fait prisonnier avec la garnison, et ne fut rendu qu'en 1758. Son régiment, chargé de conduire un transport devant Olmutz, que l'armée prussienne assiégeait, fut surpris près de Bautsch et Domstaedel, par les généraux Laudon et Ziskowitz. Le premier bataillon du régiment souffrit beaucoup; Zaremba, à la tête du second, eut le bonheur de sauver une grande partie du transport. Le roi fut tellement satisfait de cette conduite, que, par un ordre du jour, il annonça que ce régiment aurait le pas après sa garde. Au mois d'avril 1759, Zaremba, placé sous le général de la Motte-Fouquet, et chargé de couvrir le Hirschberg et les contrées voisines de Silésie, se distingua surtout près de Conradswaldau. A la tête d'un bataillon et d'un corps franc de trois cents hommes, il tint en respect le général Beck très-supérieur en forces; et par la sagesse de ses manœuvres il donna le temps au régiment de Ramin d'occuper la position, ce qui força le général autrichien, de Ville, d'évacuer la Silésie prussienne. A la suite d'autres exploits, Zaremba fut nommé, le 19 avril 1762, lieutenant-colonel, et peu après intendant du corps qui, sous les ordres du comte de Neuwied, alla prendre des quartiers d'hiver en Saxe. Colonel en 1765, et général-major en 1770, il commanda une brigade à l'aile droite dans la guerre de la Succession de Bavière, et fut nommé en 1782 lieutenant-général et chevalier de l'Aigle-

Noir. Il mourut à Brieg le 30 août 1786. Frédéric II s'entretenait fréquemment avec lui ; il aimait la naïveté et la vivacité de ses réponses. On en a recueilli plusieurs dans les mémoires du temps. G—y.

ZARINE, reine des Scythes, monta sur le trône, après la mort de Marmarès, que Cyaxare, roi des Mèdes, fit égorger dans un festin, pour secouer le joug sous lequel les Scythes-Saces tenaient les Mèdes asservis depuis vingt-huit ans. Cette reine, aussi fameuse par son courage et par sa vertu que par son esprit et sa beauté, commanda son armée en personne contre celle de Cyaxare, conduite par le gendre de ce prince, nommé Stryangée, jeune seigneur mède, bien fait, généreux et bon capitaine. Après deux années d'une guerre dont la fortune des partis et l'habileté des chefs rendirent les événements douteux, Zarine fut enfin vaincue par Stryangée, qui, la voyant abattue de son cheval, lui donna la vie, lui laissa ses états, et en devint passionnément amoureux. Zarine l'aima à son tour, mais sans passion. Stryangée, désespéré de sa froideur, se donna la mort. Zarine gouverna ses sujets avec habileté; elle subjugua ses voisins qui voulurent l'attaquer, entretint la paix avec les Mèdes, fit défricher des terres, civilisa des nations sauvages, fit bâtir un grand nombre de villes ; enfin, elle fut l'héroïne de son siècle. Après sa mort les peuples lui décernèrent des honneurs héroïques. Son histoire a fourni le sujet de deux tragédies, imprimées, et non représentées : l'une par Legrand, et l'autre par Devineau, 1803, in-8°. Boivin l'aîné a donné, dans les Mémoires de l'académie des inscriptions, une dissertation sur Zarine. Z.

ZARLINO (Joseph), maître de chapelle de l'église Saint-Marc, de Venise, et l'un des plus célèbres écrivains sur la théorie de la musique, naquit à Chioggia, dans l'état vénitien, au commencement de 1519 (1). Ayant été admis comme enfant de chœur à la cathédrale de Saint-Marc, il devint l'élève d'Adrien Willaert, fondateur de l'école de musique vénitienne, auquel il succéda comme maître de chapelle de la république. Il composa alors pour les fêtes célébrées à Venise, à l'occasion de la victoire de Lépante (1571), des *Canzoni* qui furent chantés et applaudis dans toute l'Italie. Il occupa la place de maître de chapelle jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 février 1599. Walther, qui en a fixé l'époque en 1559, a oublié qu'il ne devint maître de chapelle de la république de Venise qu'en 1565. D'ailleurs Zarlino a réfuté la critique que Vincent Galilée avait faite de ses ouvrages dans son dialogue sur la musique ancienne et moderne (*Florence*, 1581, in-fol.), par ses *Sopplimenti musicali*, qui furent imprimés en 1588. La diatribe que Galilée publia contre lui, en 1589, lui est dédiée, et prouve qu'il vivait encore. Les ouvrages qui nous restent de lui sont : I. *Istituzioni harmoniche, divise in quattro parti, nelle quali, oltre le materie appartenanti alla musica, si trovano dichiarati molti luoghi de poeti historici, e filosofi*, Venise, 1558, 1562, 1573, in-fol. Ce livre, monument du profond savoir et du haut mérite de Zarlino,

(1) La date de la naissance de Zarlino était restée inconnue, faute de soin de la part des biographes. Il nous apprend lui-même dans un petit ouvrage intitulé *Della origine dei R. F. Capucini* (in Op., t. IV, p. 96), qu'il était âgé d'environ deux ans au mois de juillet 1521. Il avait donc environ soixante-dix-huit ans à l'époque de sa mort.

est le répertoire où tous les théoriciens ont puisé pendant près de deux siècles, et sera toujours consulté avec fruit. II. *Le Dimostrazioni harmoniche divise in cinque ragionamenti*, Venise, 1571, in-fol. Le ton pédantesque de cet ouvrage, et les calculs puérils dont il est hérissé, le rendent inférieur au précédent. On peut le considérer comme l'origine des vaines disputes qui se sont élevées au sujet de la musique des anciens. Il fut vivement critiqué par Vincent Galilée (*V.* ce nom, XVI, 321) dans le dialogue dont il a été parlé plus haut; mais Zarlino répondit à son adversaire avec une grande supériorité dans l'ouvrage suivant. III. *Sopplimenti musicali, nei quali si dichiarono molti cose contenute nei due primi volumi delle istituzioni e dimostrazioni; per essere state mal intese da molti; et si risponde insieme alle loro calonnie*, Venise, 1588, in-fol. Galilée ne montra dans cette dispute ni modération ni habileté; car le pamphlet qu'il fit paraître l'année suivante sous le titre de *discorso intorno all' opere di Zarlino* (Florence, 1589, in-8°), n'est qu'un tissu d'injures grossières. Zarlino parle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, d'un Traité général de la musique en 25 livres qu'il avait achevé, et qu'il se disposait à livrer à l'impression sous le titre de *Il Melopeo;* mais cette production n'a point vu le jour. Le P. Martini possédait un Traité manuscrit de Zarlino, qui est passé dans la bibliothèque de l'institut de Bologne, et qui est intitulé : *Trattato che la quarta e la quinta sono mezzane tra le consonanze perfette ed imperfette.* Une ancienne traduction française manuscrite des Institutions harmoniques de Zarlino, par *Maistre Jehan Lefort, musicien*, se trouve à la bibliothèque du Roi, à Paris; elle était autrefois dans la bibliothèque du Coislin, passa de là à l'abbaye Saint-Germain-des-Prés, et en dernier lieu à la bibliothèque du Roi. Quoique le style en soit un peu vieux, elle est fort bonne. Le même ouvrage a été traduit en hollandais par l'organiste Jean-Pierre Swæling, élève de Zarlino, et en allemand par Jean Gaspard Trost. Zarlino n'est pas moins recommandable comme compositeur que comme théoricien. Ses messes et ses motets se conservent en manuscrit dans la bibliothèque de Saint-Marc. On n'a imprimé que ses *Modulationes sex vocum*, Venise, 1566. Il écrivit aussi pour le théâtre. Son *Orfeo* fut représenté à Paris en 1650, par une troupe de chanteurs italiens que le cardinal Mazarin y avait fait venir. Outre les ouvrages de Zarlino relatifs à la musique, on a de lui : I. *Trattato della pazienza*, Trévise, 1579. II. *Discorso intorno al vero anno e il vero giorno, nel quale fa crocefisso N. S. Giesù Cristo*, Venise, 1579, in-4°. III. *De verâ anni formâ sive de rectâ ejus emendatione*, ibid., 1580, in-4°. IV. *Risoluzioni di alcuni dubbi sopra la correzione dell' anno fatta dal papa Gregorio XIII*, ibid., 1583, in-4°. Toutes les *Œuvres* de Zarlino ont été recueillies à Venise en 1589, 4 vol. in-fol. Les exemplaires avec la date de 1602 ne diffèrent des premiers que par le renouvellement du frontispice. Le premier volume contient les institutions harmoniques; le second, les démonstrations; le troisième, le supplément; et enfin le quatrième, le traité de la patience, la dissertation sur l'année et le

our de la mort de Jésus-Christ; l'origine des PP. capucins, et les réponses aux questions touchant la correction du calendrier Julien. S'il en fallait croire des conjectures dont la probabilité nous semble bien voisine de la certitude (Voyez *Revue musicale*, 22 novembre 1827), le grand ouvrage de Zarlino aurait été publié, mais seulement après sa mort, et par un plagiaire impudent. Dans ce cas, l'auteur supposé serait Dominique-Pierre Cerone, prêtre de Bergame, né en 1566, chapelain des rois d'Espagne Philippe II et Philippe III, et ensuite musicien de la chapelle royale de Naples. En effet, on a de Cerone un traité de plain-chant (*Regole del canto fermo*, Naples, 1609), dans lequel on ne trouve qu'un ramas de lieux communs répandus, depuis plus d'un siècle, dans une foule de livres, et un traité général intitulé : *El melopeo y maestro, tractado de musica theorica y practica*, Naples, 1613, in-fol. (extraordinairement rare ; l'édition d'Anvers, 1619, mentionnée par Walther, *Musikalisches lexicon*, semble supposée). Au milieu des longueurs et des inutilités qui déparent cet ouvrage, on y trouve des choses excellentes, notamment dans les livres 3, 4, 5, qui traitent du plain-chant; 11, 12, 14 et 15 qui sont relatifs au contre-point, à la fugue et aux canons, et enfin dans le dix-septième qui explique les temps, les modes et les prolations. Tout ce qui concerne les intervalles y est expliqué clairement et d'une manière beaucoup plus satisfaisante que dans tous les livres publiés antérieurement. Il est difficile de se persuader que l'auteur de ce dernier traité ait pu composer un œuvre aussi faible que les *Regole del canto fermo*. Il est au contraire bien plus naturel de penser que devenu maître par un moyen quelconque du travail inédit de Zarlino, Cerone l'ait traduit en espagnol, et ait fait passer presque toute l'édition dans la péninsule où effectivement il se trouve plus communément qu'en Italie. Zarlino ne mérita pas moins de l'art musical en encourageant Gogavino de Grave à faire sa traduction latine des traités d'Aristoxène et de Ptolémée sur la musique, Venise, 1562 (2), et en l'aidant soit dans l'interprétation, soit dans la correction du texte d'Aristoxène, d'Aristote et de Porphyre (*Voy.* la préface de Gogavino à la tête de cette traduction). F—T—S.

ZARNOUCHI BORHAN-EDDIN, ou plutôt ZERNOUDJI, est ainsi nommé d'un bourg de la Transoxane, situé au-delà de la ville de Khodjend et appelé *Zernoudj*. Le nom de Zernoudji a été diversement altéré. D'Herbelot a écrit *Zerbougi*, *Zerbergi* et *Zerbourgi*. Il faut observer que les Arabes écrivent quelquefois *Zernouk* au lieu de *Zernoudj*. L'écrivain dont il s'agit est auteur d'un petit ouvrage écrit en arabe, et intitulé *Taalim almotéallim tarik eltéaalloum*, c'est-à-dire, *Instruction pour celui qui veut apprendre le chemin de l'instruction*. Il a été traduit en latin d'après un manuscrit de la bibliothèque du cardinal Mazarin, par Abraham Echellensis; et cette traduction a été imprimée à Paris en 1646, sous le titre de *Semita sapientiæ, sive ad scientias comparandas methodus*. Le célèbre Reland en a ensuite pu-

(2) Ce volume, assez rare, contient en outre la traduction de deux fragments d'Aristote et des commentaires de Porphyre sur la musique.

blié le texte à Utrecht, en 1709, avec deux traductions latines, celle d'Abraham Echellensis, et une autre qui avait été faite avec le secours d'un maronite, nommé Joseph Banese, par Frédéric Rostgaard. Le texte dont Rostgaard avait fait usage, était une copie tirée à Paris par Salomon Negri de Damas, sur un manuscrit de la bibliothèque du Roi. L'ouvrage est divisé en treize chapitres, et traite de la science, de son excellence et des avantages qu'elle procure, de l'intention dans laquelle on doit étudier, du choix d'un maître et d'un condisciple, de l'ordre des études et de la manière d'étudier, des qualités morales nécessaires à celui qui veut acquérir la science, des choses qui affaiblissent ou fortifient la mémoire, des moyens de prolonger la vie et des causes qui concourent à l'abréger, etc. Ce traité, assez peu important en lui-même, quoiqu'il contienne des observations justes et des préceptes sensés, a été traduit d'une manière très-libre par Abraham Echellensis, qui semble n'avoir pas toujours bien compris l'original. La traduction de Rostgaard plus littérale, abonde aussi en contre-sens, et le texte imprimé est rempli de fautes de toute nature. Nous ignorons le vrai nom de l'auteur : car *Borhan-Eddin* n'est qu'un surnom ou titre honorifique, et *Zernoudji* un surnom ethnique. Nous ne savons pas non plus exactement quand il a vécu : cependant comme il est qualifié dans quelques manuscrits de *Disciple de l'auteur du livre intitulé Hédayèh*, par où il faut indubitablement entendre l'ouvrage célèbre sous le titre de *Hédayèh fi'lforou*, de Borhan-Eddin Ali Marghinani, mort en 593 de l'hégire, on a droit d'en conclure que Zernoudji florissait à la fin du sixième ou au commencement du septième siècle de la même ère. Le Traité de Zernoudji a été commenté en l'an 996 (1587) par un écrivain nommé Ibn-Ismaël, sous le règne du sultan Amurath III, pour l'usage des élèves du palais de ce sultan; il a aussi été traduit en turc par Abd-almédjid, fils de Nasouh.

S. D. S—y.

ZAROTTI (César), médecin très-estimable, né, vers 1610, à Capo d'Istria, s'établit à Venise, et s'y fit une réputation dans la pratique de son art. Aux connaissances médicales il joignait le goût des lettres, qu'il cultivait avec succès, et une érudition peu commune. Le silence de ses contemporains à son égard, silence qu'il serait difficile d'expliquer, ne permet pas de fixer avec certitude la date de sa mort; et ce n'est que par conjecture qu'on la place vers 1670. On a de lui : I. *De angelorum pugnâ libri tres*, Venise, 1642, in-8°. L'auteur dédia ce poème au pape Urbain VIII. II. *M. Valerii Martialis epigrammatum, medicæ aut philosophicæ considerationis enarratio; sive de medicâ Martialis tractatione commentarius*, Venise, 1657, in-4°.; ouvrage rare et plein de recherches curieuses sur l'état de la médecine à Rome au temps de Martial. III. *Centuria sacrorum epigrammatum*, Venise, 1666, in 8°. W—s.

ZASE (Ulric), en latin *Zasius*, jurisconsulte, né en 1461, à Constance, passa sa jeunesse au milieu des plaisirs et avec des compagnons peu dignes de lui; mais ensuite il se livra avec ardeur à l'étude, et travailla à regagner le temps perdu. Il fut d'abord notaire dans sa ville natale, puis syndic à Fribourg en Bris-

gau. Il avait rempli pendant trente ans les fonctions de cette place, lorsqu'il y renonça pour étudier la jurisprudence; il fit en peu de temps des progrès si rapides, que bientôt il devint docteur en droit et professeur à Fribourg, où il occupa la chaire de jurisprudence jusqu'à sa mort, arrivée en 1535. Ce savant était regardé dans toutes les académies de l'Allemagne comme un oracle dans la science du droit; et même Corneille Agrippa, dans l'appréciation des réputations littéraires du seizième siècle, le joignait à Budée et à Alciat, qu'il nommait avec lui les triumvirs de la république des lettres. A sa profonde érudition, Zase joignait une éloquence naturelle qui donnait de l'attrait aux discussions les plus arides, et qui, dès qu'il paraissait en public, lui attirait des applaudissements extraordinaires. Aucun des auteurs contemporains ne met en doute que ses discours les plus éloquents n'aient été des improvisations. Au reste, il avait sur ses rivaux l'avantage d'une mémoire excellente, et il est probable que c'est à cette qualité précieuse qu'il dut celui de réparer très-vite le temps qu'il avait perdu dans sa jeunesse. Cependant, profondément pénétré de la justesse de ses opinions, il n'aimait point les voir révoquer en doute, et s'indignait en quelque sorte à l'idée d'une controverse. Lié avec les principaux savants de cette époque, il était surtout attaché à Érasme par les nœuds d'une amitié fondée sur l'estime. On lit dans la correspondance de ce dernier une lettre où il se plaint de ne pouvoir jouir à son gré de la conversation de Zase, parce que celui-ci était un peu sourd, tandis que lui-même avait la voix très-faible. Parmi les écrits de Zase, on distingue surtout ceux qui ont rapport au droit. Ils ont été long-temps le manuel de tous les élèves en jurisprudence; en voici les titres : I. *Intellectus legum singulares.* II. *Commentaria in libros II de origine juris.* III. *Tractatus substitutionum.* IV. *Epitome in usus feudales.* V. *Tractatus de restitutione in integrum.* VI. *Methodus juris.* VII. *Catalogus legum antiquarum.* VIII. *Solution de cette question :* la concubine d'un prêtre doit-elle être regardée comme étant sous la juridiction ecclésiastique ou sous la juridiction temporelle? (en all.) Quelques-uns des ouvrages de Zase ont été portés à Rome sur les registres de l'*index*. Cependant le savant professeur n'avait point, au milieu du grand schisme religieux qui de son vivant divisa l'empire, abandonné les drapeaux du catholicisme. Seulement, dans son enthousiasme pour les talents de Luther, il le nommait le phénix des théologiens, et recommandait la lecture de son commentaire sur l'Épître aux Galates. Les œuvres de Zase, réunies en six volumes in-fol., ont été imprimées à Lyon, 1550, et à Francfort, 1590; un recueil de ses lettres, avec une notice sur sa vie, a été publié par Riegger, Ulm, 1774, in-8°. — *Jean-Ulric* Zase, fils du précédent, né à Fribourg, en 1521, enseigna la jurisprudence à Bâle, fut appelé, comme vice-chancelier et conseiller-d'état, à la cour des empereurs Ferdinand Ier. et Maximilien II, et mourut à l'âge de quarante-neuf ans, le 27 avril 1570. On a aussi de lui plusieurs ouvrages de droit, estimés dans le temps, surtout des Commentaires latins sur les Pandectes et un Traité des droits municipaux de la république de Fribourg. — *Nicolas* Zase, médecin de Rotterdam, vivait

au milieu du dix-septième siècle, et a écrit sur l'anatomie contre Thomas Bartholin, en faveur de Louis de Bilo, son ami. P—ot.

ZAUNER (Jude-Thadée), jurisconsulte, né, le 16 octobre 1730, à Obertrumn dans le pays de Salzbourg, et mort dans les dernières années du dix-huitième siècle, a publié, entre autres écrits : I. *Sur les droits des églises collégiales dans l'Église catholique* (all.), Vienne, 1783, in-8°. II. *Un prince catholique peut-il dans ses états restreindre l'autorité ecclésiastique d'un évêque étranger, et jusqu'où peut-il exercer ce pouvoir? Peut-il la lui ôter entièrement?* (all.) Salzbourg, 1784, in-8°. III. *Recueil des principales lois qui régissent le pays de Salzbourg, disposé selon l'ordre alphabétique* (all.), 1785 à 1790, 3 vol. in-8°. IV. *Résultat du congrès d'Ems, signé par quatre archevêques allemands, avec l'approbation de S. M. l'empereur, une bulle de Sa Sainteté, adressée à l'évêque de Freysingen, et les autres pièces qui y ont rapport* (all.), Salzbourg, 1787, in-8°. V. *Biographie des jurisconsultes salzbourgeois, depuis la fondation de l'université jusqu'à nos jours, avec le plan d'une bibliothèque académique* (all.), ibid., 1789 et 1797, 2 vol. in-8°. VI. *Corps de droit public*, ou *Recueil des pièces les plus importantes qui ont rapport à la constitution de l'archevêché de Salzbourg* (all.), ibid., 1792, in-8°. VII. *Syllabus rectorum magnificorum universitatis salisburgensis indè ab ejus primordiis ad hæc usque tempora*, ibid., 1792, in-8°. VIII. *Breviarium hominis christiani in usum studiosæ præsertim juventutis adornatum*, ib., 1794, in-8°. IX. *Chronique de Salzbourg* (all.), Salzbourg, 1796 à 1798, 3 vol. in-8°. X. *Lois constitutionnelles du pays de Salzbourg et ordonnances, rangées d'après l'ordre chronologique* (all.), dans le *Nouveau magasin de jurisprudence*, publié par Siebenkée. XI. *Droit héréditaire du fisc à la mort des enfants naturels.* G—y.

ZAVARRONI (Angelo), archéologue et biographe, naquit, vers 1710, à Montalto, d'une famille distinguée. Deux de ses oncles remplissaient des fonctions éminentes dans l'ordre ecclésiastique. L'aîné, François Zavarroni, savant théologien, était, en 1728, supérieur-général de l'ordre des Minimes; et le cadet, Antoine, également versé dans les langues anciennes et dans le droit canonique, occupait le siége épiscopal de Tricarico. Doué d'une grande ardeur pour les sciences, Angelo fit de rapides progrès dans ses études. Sa santé faible et délicate ne lui permettant pas de supporter de longues fatigues, il se persuada que toute carrière honorable lui restait interdite. Des chagrins domestiques vinrent ajouter à l'aigreur de son caractère. Inquiet et soupçonneux, il se crut abandonné, trahi par les personnes qui avaient eu toute sa confiance. Dans l'isolement auquel il s'était condamné lui-même, il chercha des consolations à ses chagrins par la culture des lettres. En se livrant à la lecture des manuscrits et à l'examen approfondi des monuments épars sur le sol de la Calabre, il se rendit très-habile dans les antiquités de sa patrie. Les encouragements inattendus que lui valurent ses premiers essais ranimèrent son ardeur pour l'étude. Il avait terminé plusieurs ouvrages importants, et il en préparait

d'autres, quand il mourut dans sa ville natale, au mois d'août 1767. On a de lui : I. *Epistolæ apologetico-criticæ, quibus pro veritate, pro patriâ, proque calabris scriptoribus et alienigenis nuperrimæ dissertationes anonymi de tortoribus Christi*, etc., *in lucem editæ curâ et industriâ genialis Posterari expenduntur*, Venise, 1734, in-4°. II. *Epistola de duobus antiquis inscriptionibus seu aris votivis repertis propè fluvium Crattridem in agro Montaltino*, dans la *Raccolta Calogerana*, XVI, 367-404. III. *Epistolarum genialium decades duæ*, etc., Naples, 1740-41, 2 vol. in-8°. A la fin du tome 1er on trouve une dissertation : *De antiquâ sepulcrali inscriptione Montalti repertâ in colle Serronis.* L'auteur en annonçait, en 1754, une seconde édition in-4°., alors sous presse. IV. *Historia erectionis pontificii collegii Corsini Ullanensis italo-græci; et deputationis episcopi titularis græci ritûs ad Italos Epirotas eodem ritu instruendos sacrisque initiandos*, Naples, 1750, in-4°. Cet ouvrage est dédié au pape Benoît XIV. V. *Dissertatio historica-apologetica de vitâ cl. viri Eliæ Astorini, carmelitæ Calabri.* L'auteur l'avait adressée au P. Calogerà, pour l'insérer dans son recueil, à la tête de l'*Ars magna* d'Astorini, ouvrage inédit, dont Angelo avait découvert récemment le manuscrit. VI. *Bibliotheca calabra, sive illustrium virorum Calabriæ qui litteris claruerunt elenchus*, Naples, 1753, in-4°.; ouvrage rare et curieux. Les auteurs calabrois y sont rangés suivant l'ordre chronologique. Le premier est le poète Stésichore (*V.* ce nom), et le dernier, notre auteur, qui malgré sa modestie a cru devoir donner la liste de ses productions. W—s.

ZAVAVI (Zein-eddin Abou'l-hasan ou Abou-zacaria Iahya, fils d'Abd-almoti, fils d'Abdalnour), est un grammairien célèbre, connu sous le nom d'Ibn-Maat. Il tire son surnom de *Zavavi* d'une tribu africaine nommée *Zavava*, à laquelle il appartenait par son origine. Il était né en l'an 564 de l'hégire (1168 de J.-C.), et professait la doctrine des Hanéfites. Il habita long-temps Damas, et y composa divers ouvrages, entre autres un poème célèbre nommé *Dorrat Alifyya*, parce que tous les vers se terminent par la lettre *alif*. Il l'acheva en l'année 595 (1198). Ce poème qui se trouve dans la bibliothèque bodléienne d'Oxford et dans celle de l'Escurial, a pour objet la syntaxe de la langue arabe, et il a eu un assez grand nombre de commentateurs. Il ne faut pas le confondre avec un poème nommé *Alfiyya*, parce qu'il se compose de mille vers, et dont l'auteur est Ibn-Malec. Zavavi mourut au Caire en 628 (1230). S. D. S—y.

ZAWADOWSKI (Pierre, comte de), sénateur et ministre de l'instruction publique russe, naquit en 1738, à Krasnowice, petit domaine que ses parents possédaient dans l'arrondissement de Starodub, gouvernement de Czerniechow. Son père, pauvre gentilhomme, était officier dans l'armée de la Petite-Russie. Ses revenus ne suffisant point pour élever ses cinq fils, dont Pierre était le second, le grand-père maternel, qui avait une place assez lucrative dans le palatinat de la Petite-Russie, se chargea des deux aînés, qu'il envoya au collége des Jésuites à Oroza. C'est à cette école que Pierre apprit la langue latine et la langue polonaise. Lorsqu'il eut étudié les auteurs et les poètes latins, il fut en-

voyé à l'académie de Kiow, pour y achever ses études. Là, il continua à lire les bons auteurs latins, et il avouait dans la suite que c'était par cette lecture qu'il avait formé son style. Ses études étant terminées, il fut placé à Gluchow, dans l'administration civile du palatinat de la Petite-Russie; il y soignait l'expédition des affaires qui regardaient le district de Kiow. Le maréchal de Romanzoff, nommé gouverneur de la Petite-Russie, l'appela dans sa chancellerie, pour l'expédition des affaires civiles; ayant remarqué dans ce jeune homme d'heureuses dispositions et un zèle extraordinaire pour l'accomplissement de ses devoirs, il l'emmena avec lui, lorsque la première guerre éclata avec la Turquie, et le fit conseiller de sa chancellerie intime, avec rang de colonel. Zawadowski était à une excellente école, et il en profita. L'impératrice Catherine eut bientôt remarqué les rapports qui sortaient de sa plume, et elle l'appela dans son cabinet. En 1775, elle le nomma référendaire, chargé de lui présenter les suppliques, requêtes et prières qui lui étaient directement adressées. La manière dont il remplit ces fonctions délicates accrut la confiance de la czarine. Considérant, comme il disait depuis lui-même, le cabinet de sa puissance souveraine, comme un *vaste laboratoire*, dont il devait se servir pour son instruction et pour le bien de l'empire, il faisait des notes sur chaque supplique qui lui offrait des vues utiles. Son attention se dirigea d'abord vers l'instruction publique, qui était son objet de prédilection; de là il l'étendit sur toutes les branches de l'administration intérieure. Ses connaissances s'étant agrandies, ainsi que la confiance de Catherine, il fut consulté sur tout ce qui tenait à l'intérieur et aux écoles; tous les projets lui étaient confiés, pour les examiner, les discuter, et il était chargé de rédiger les plans et les oukases. L'empire fut divisé en gouvernements dont les limites furent exactement tracées, et le *Code de Catherine* donna des lois fixes à la Russie. Ces deux grands actes d'ordre et de justice intérieure forment époque dans le gouvernement de la czarine, et ils ont immortalisé le nom de Zawadowski, qui y avait pris une part glorieuse. Il tourna ensuite ses pensées vers le trésor public, le commerce, l'industrie, l'agriculture et les autres sources de la richesse nationale. Comme il avait recueilli, sur toutes ces branches de l'administration, les lumières d'une longue expérience, il proposa l'érection de deux banques publiques: l'une devait venir au secours de l'agriculture, des fabriques, des entreprises industrielles et commerciales; l'autre avait pour objet de recevoir les consignations. Ce projet ayant été mûrement discuté et approuvé, Zawadowski fut nommé directeur des deux banques. Comme il était membre du sénat, il ne parlait que quand on y traitait des objets d'utilité publique. Catherine le nomma comte de l'empire, et lui donna de riches domaines. Paul Ier., en confirmant les dispositions de sa mère, y ajouta l'ordre de Saint-André, et décréta que le titre de comte passerait aux descendants mâles de Zawadowski. Cependant, Paul ayant pris pour principe de ne point accorder de confiance à ceux qui avaient eu celle de sa mère, Zawadowski quitta la cour et les affaires, pour aller vivre modestement au mi-

lieu des siens dans le petit village de Krasnowice. Mais Alexandre, qui connaissait son mérite, lui fit écrire, le jour même où il monta sur le trône, une lettre par laquelle il l'engageait, dans les termes les plus honorables, à revenir à Saint-Pétersbourg pour y rendre de nouveaux services à l'empire. Le ministère ayant reçu, en 1802, une nouvelle forme, Zawadowski fut nommé ministre de l'instruction publique. Depuis le règne de Pierre-le-Grand, les sciences et les lettres avaient, il est vrai, trouvé protection près du trône; mais l'instruction publique dans toutes les provinces avait été négligée; elle dut son organisation à l'empereur Alexandre et à Zawadowski: le digne ministre fit établir des écoles publiques dans chaque paroisse; des écoles plus élevées pour les chefs-lieux de district; des gymnases ou colléges pour les chefs-lieux de gouvernement, et des universités pour les provinces. L'université placée à Wilna, fut entourée de tous les établissements que peut réclamer l'état actuel des sciences. On y joignit un séminaire pour l'éducation des ecclésiastiques, et un autre pour former des maîtres et des professeurs. La médecine eut des jardins botaniques; la chirurgie un vaste amphithéâtre. Des bâtiments furent destinés aux leçons d'équitation, etc. Une académie fut érigée à Krzemieniec, et les revenus des domaines appartenant au palatinat de ce nom, furent attachés à l'entretien de l'établissement. La classe indigente fut surtout l'objet de la sollicitude du prince et de son ministre: des fonds furent assignés sur le trésor public, pour venir au secours des écoles établies dans les paroisses de chaque gouvernement. Tels sont les bienfaits que la Russie doit au zèle patriotique de Zawadowski et aux vues bienveillantes d'Alexandre. Ce prince fit, au commencement de 1810, de grands changements dans son ministère, ce qui lui fournit l'occasion d'accorder à Zawadowski des fonctions plus élevées; il le nomma président de la section des lois, de jurisprudence et de législation, nouvellement établie dans le conseil; place qui rendait le ministre chef de la magistrature. Ayant servi pendant cinquante ans la monarchie, après s'être élevé des grades inférieurs aux premières fonctions du gouvernement; après avoir, dans toutes les positions, donné des preuves de zèle, de probité et de savoir, Zawadowski mourut à Saint-Pétersbourg le 9 janvier 1812. L'université de Wilna a rendu un hommage public à ce grand homme. *V.* le Discours prononcé à l'ouverture de ses séances, le 30 juin 1813. *V.* aussi *Divers écrits relatifs aux séances de l'université de Wilna, et à ce qu'elle a fait pour les sciences* (polon.), par le professeur Sniadecki, Wilna, 1818. G-y.

ZAWADZKI (Jean), palatin de Swiecki, de Parnaw, et châtelain de Dantzig, fut envoyé en 1633, par Vladislas VII, roi de Pologne, comme ambassadeur extraordinaire en Allemagne, en Hollande et en Angleterre. Gustave-Adolphe ayant été tué à la bataille de Lutzen, et Vladislas formant des prétentions sur la couronne de Suède, l'ambassade avait pour objet de disposer les puissances étrangères, à faire tomber les suffrages de la nation suédoise sur le monarque polonais; mais cette mission n'eut aucun succès. Les instructions données à l'ambassade, le journal de l'ambassadeur

et la relation des audiences qui lui furent accordées, se trouvent en manuscrit dans la bibliothèque de la famille Siérakowski à Varsovie. Ces pièces ont été publiées dans le *Choix des Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne*, par J.-U. Niemcewicz, Varsovie, 1822. Les nouvelles relations de la Pologne ayant mécontenté la cour de France, et un frère du roi Vladislas, qui voyageait, ayant été arrêté, en 1640, à Marseille, Zawadzki fut chargé de se rendre à Paris, pour expliquer la politique de la Pologne. Il paraît qu'il parvint à dissiper les soupçons du ministère français; et les relations avec la France devinrent si intimes, qu'en 1644 Vladislas épousa la princesse Louise Gonzague de Nevers. — Zawadzki (*Théodore*), issu d'une famille illustre de Cracovie, y publia les statuts, constitutions, priviléges et lois du royaume, jusqu'à l'année 1614, sous ce titre : *Theodora Zawadzkiego statuta y constitucye praw koronnych*, Cracovie, 1614, in-fol.; Varsovie, 1637, même format; ibid., 1647, in-4°. Son travail est fait avec soin. Mettant à profit les collections publiées par Laski, Przyluski, Herburt et Januszowiski, Zawadzki a consulté les originaux, et corrigé les erreurs qui s'étaient glissées dans les recueils précédents; enfin, il a expliqué la marche et donné les formules de la procédure judiciaire en Pologne. G—y.

ZAYAS Y SOTOMAYOR (Dona Maria de), dame espagnole, non moins distinguée par son esprit que par sa naissance, est restée jusqu'ici presque inconnue à tous les biographes. Nicol. Antonio ne lui a consacré qu'une ou deux lignes dans la *Bibliotheca hispana nova*, répertoire immense où tant d'auteurs justement oubliés occupent des colonnes entières. Dans le desir de venger D. Maria des injustes dédains de son savant compatriote, on a, faute de connaître d'autres sources, cherché des renseignements sur sa personne dans le recueil des *Nouvelles* publiées par cette dame. Mais aussi modeste que spirituelle, elle ne laisse pas échapper le moindre mot qui puisse trouver place ici. D. de Zayas, née dans les premières années du dix-septième siècle, à Madrid, d'une famille illustre, dut recevoir une éducation conforme au rang qu'elle était appelée à tenir. La culture des lettres et de la poésie paraît avoir été la principale occupation de sa vie. Encouragée par les suffrages des personnes qui recevaient la confidence de ses essais, elle mit au jour deux recueils contenant chacun dix nouvelles : le premier, intitulé *Novelas exemplares y amorosas*, parut à Madrid, 1634, in-8°., comme on en a la preuve par l'approbation du censeur, lequel, pour le dire en passant, compare D. Maria aux Corinne, aux Sapho, et même aux Aspasie. Ce volume fut réimprimé, Madrid, 1637, et Saragosse, 1638, in-8°. Le second recueil, *Novelas y Saraos*, ne parut, suivant D. Antonio, qu'en 1647; mais il n'est guère probable qu'il se soit passé tant de temps entre la publication de ces deux recueils. Il en existe des éditions complètes, parmi lesquelles on cite celles de Madrid, 1664, in-4°., revue et corrigée par Mateo de la Bastida, et de Barcelone, 1716, in-4°. Les Nouvelles de Marie de Zayas ont été traduites en français, Paris, 1680, 5 volumes in-12. Cette traduction est généralement attribuée à d'Ouville (*V.* ce nom), frère de l'abbé de Boisrobert. Ce-

pendant Vanel, dans la préface de sa traduction des *Divertissements de Cassandre*, par Castillo, Paris, 1683, dit qu'il a déjà publié celle des *Nouvelles* de Dona de Zayas. Existe-t-il deux traductions, l'une de Vanel et l'autre de d'Ouville? c'est ce qu'on n'a pas encore pu vérifier. Quoi qu'il en soit, Scarron connaissait, longtemps avant ces traductions, le mérite des Nouvelles de D. Zayas; et il en avait donné plusieurs, sous son nom, avec de légers changements. Des *Cinq Nouvelles* attribuées à Scarron, D. de Zayas peut revendiquer les trois meilleures : la *Précaution inutile* (1), l'*Adultère innocent* et le *Châtiment de l'avarice*. Une quatrième, le *Juge dans sa propre cause*, qui forme le quatorzième chapitre du *Roman comique*, n'est également qu'une traduction presque littérale d'*El juez de su causa* de dona Maria. Dans l'original espagnol, chaque recueil de Nouvelles est précédé d'une introduction ou *prologue*, qui forme une espèce de lien entre des histoires d'ailleurs si diverses. Dans tous les deux, ce sont des dames unies par l'amitié et par le goût des lettres, qui conviennent de raconter tour-à-tour une histoire, pour se délasser. Leurs récits sont entremêlés de romances et de pièces de vers; mais on n'en retrouve pas la moindre trace dans la traduction. Les *Nouvelles* de D. Zayas, quoique plusieurs pèchent par le défaut de vraisemblance, sont d'un grand intérêt. La plupart roulent sur des événements amoureux; et le dénouement en est presque toujours tragique. Aussi D. Maria recommande-t-elle assez fréquemment aux femmes de fuir tout engagement. W—s.

(1) C'est de la Nouvelle de Scarron que Sedaine a tiré le sujet de sa jolie comédie *La gageure imprévue*. L'invraisemblance de cet épisode nous paraît mieux sauvée dans la Nouvelle espagnole, que dans l'imitation française

ZAZICHOVEN (ULRICH DE), nommé ZETZENHOVEN, dans un manuscrit du Vatican, dans d'autres *Sabenhoven*, est un de ces anciens minnesingers qui, au commencement du treizième siècle, amenèrent, par leurs chants, un changement si surprenant dans la poésie allemande. Il traduisit dans le dialecte souabe le *Roman de Lancelot du Lac*, composé en français, par Arnauld Daniel. A la fin de sa version, qui est en vers, Ulrich dit que l'original était tombé entre ses mains, dans le temps où le roi Richard Cœur-de-Lion était détenu en captivité par Léopold, duc d'Autriche. Le roman d'Ulrich se trouve en manuscrit à la bibliothèque impériale de Vienne, d'où Gottsched en a tiré une copie publiée dans les *Conversations* de Hambourg, tom. VIII. Un autre manuscrit est à la bibliothèque du Vatican; Adelung l'a décrit dans son *Recueil d'anciennes poésies allemandes*. La bibliothèque de Munich en possède un troisième dont il est parlé dans *Braga* et *Hermode*. G-Y.

ZAZLACÉE (1), célèbre général abyssin, était d'une naissance obscure, mais il s'éleva par son courage aux premiers emplois : l'empereur Malac-Saghed lui fit épouser une de ses parentes, et le nomma vice-roi de la province de Dembea. Malac, n'ayant point d'héritier légitime, avait déclaré son successeur Jacob, son fils naturel; mais, craignant que ce choix n'occasionnât des troubles

(1) C'est le Zezelaze de Laclède (*Hist. de Portugal*, VI, 337), dont toutes les erreurs empruntées aux auteurs portugais ont été fidèlement reproduites dans le *Dictionnaire* de Moréri, dans le *Dictionnaire universel*, etc. Nous avons suivi Ludolfe, dont l'ouvrage est encore le meilleur qu'on ait sur l'Abyssinie.

après sa mort, il révoqua cette disposition, et désigna pour lui succéder Za-Denghel, son neveu, prince dont les qualités promettaient aux Abyssins un règne glorieux. Cette sage mesure devint la première cause des malheurs que Malac voulait éviter. Dès qu'il fut mort, les grands proclamèrent empereur Jacob (septembre 1596), dont l'extrême jeunesse leur faisait espérer de régner sous son nom, et renfermèrent Za-Denghel dans une forteresse d'où il ne pouvait s'échapper. Tant que Jacob resta soumis aux caprices de ses tuteurs, il demeura paisible possesseur du trône; mais, ayant annoncé l'intention de prendre enfin les rênes du gouvernement, il fut relégué dans une province éloignée, et Za-Denghel, tiré de sa prison, fut sacré dans la ville d'Axuma (août 1603). Zazlacée, quoique attaché sincèrement à Jacob, ne poussa point l'héroïsme au point de se sacrifier pour le fils de son bienfaiteur. Changeant avec la fortune, il passa, l'un des premiers, sous les drapeaux de Za-Denghel, et il servit avec zèle le nouvel empereur dans la guerre que celui-ci eut bientôt à soutenir contre les Galles. Za-Denghel, victorieux, s'occupa de faire jouir ses sujets des avantages du commerce; il étendit ses relations avec les Portugais, et accueillit favorablement leur envoyé le P. Païz (*V.* ce nom, XXXII, 356). En acceptant cette mission, le P. Païz n'avait en vue que les progrès du christianisme. Il convertit à la foi catholique l'empereur d'Abyssinie, et lui fit écrire une lettre de soumission au pape Clément VIII. Les prêtres abyssins, mécontents de la protection que l'empereur accordait aux Portugais, le déclarèrent déchu du trône, et délièrent ses sujets du serment de fidélité. Za-Denghel, menacé jusque dans son palais, s'enfuit dans la province de Goïam, où les rebelles le poursuivirent. Ne consultant que son courage il vint à leur rencontre, et leur livra bataille; mais, abandonné de ses troupes pendant le combat, il fut tué le 7 ou le 13 octobre 1604. Susnejos ou Socinios, prince de la famille royale (2), jugea l'occasion favorable pour s'emparer du trône : il se fit couronner dans son camp, et manda à Zazlacée de le rejoindre avec ses troupes. Zazlacée, n'ayant pu prévoir cet événement, avait envoyé chercher Jacob dans l'intention de le rétablir sur le trône. Il marcha donc contre Susnejos, qu'il regardait comme un rebelle, et l'obligea de se retirer dans les montagnes d'Amhara. Cependant Jacob se faisant attendre trop longtemps, Zazlacée fut, ainsi que les autres généraux, forcé de reconnaître son compétiteur, auquel on envoya la couronne et les ornements impériaux. Mais pendant les préparatifs du couronnement de Susnejos, on apprit que Jacob s'avançait à la tête d'une armée. Cette nouvelle inattendue changea la face des choses. Zazlacée fit aussitôt proclamer Jacob par ses soldats, et son exemple fut suivi par les autres gouverneurs : alors Susnejos se trouva forcé d'aller une seconde fois se cacher dans le désert d'Amhara; mais il ne perdit point courage : attentif à profiter des moindres fautes de ses ennemis, il surprit un jour Zazlacée dans son camp, et l'égorgea (décembre 1606). Quelques mois après (mars 1607), il attira Jacob dans un défilé, et tailla en pièces ses meilleures troupes. Jacob perdit la vie dans le

(2) Il était arrière-petit-fils de l'empereur David.

combat ; et Susnejos, débarrassé de son compétiteur, monta sur le trône sous le nom de Malac-Saghed, et ensuite de Sultan-Saghed. W—s.

ZBARAWSKI (Jean, prince de), général polonais, descendait du prince Korybut Démétrius de Novogorod, et de Siewiers, troisième frère de Vladislas Jagellon, et avait hérité de son père le duché de Zbara et la starostie de Krzemieniecz, lorsque la couronne de Pologne resta sans maître par la mort de Sigismond-Auguste. Un long interrègne s'ensuivit, pendant lequel les partis, aux prises les uns avec les autres, songeaient bien moins à défendre la patrie des attaques de l'étranger qu'à s'assurer le pouvoir. Zbarawski fut un des magnats qui se déclarèrent le plus énergiquement en faveur de la république, insultée successivement et par les Moscovites et par les Tartares. Ses exploits, comme simple guerrier ou chef de corps, l'avaient déjà rendu célèbre. Sa campagne de 1572 contre les soldats vagabonds et pillards du grand-duc acheva de le faire connaître. Le règne éphémère de Henri de Valois fut peu favorable aux grands talents et aux vertus. Mais Étienne Battori, qui succéda à ce prince voluptueux, distingua promptement Zbarawski, et sut reconnaître combien ses services pouvaient devenir utiles au roi de Pologne. Aussi, outre le palatinat de Braclaw et le titre de sénateur, lui donna-t-il le commandement d'une partie de son armée. Zbarawski se montra digne de la confiance de son souverain dans la guerre que celui-ci eut à soutenir contre le grand-duc de Moscovie Iwan IV, et se signala surtout au siége et à la prise de Sokol, à Toropocz et dans le pays de Czerniczow, qu'il mit à feu et à sang, et où les Russes cessèrent de se montrer. Il fut ensuite député à la cour d'Iwan, conjointement avec le jésuite Possevin ; et s'il fut moins habile négociateur que ce religieux, du moins eut-il la gloire d'avoir préparé, par ses victoires, le traité qui rendait trente-quatre forteresses à la Pologne, et qu'il eut la satisfaction de signer (1582). Onze ans après, Étienne mourut ; et il fallut encore s'occuper d'élire un souverain. Zbarawski, appuyé de tous ses vassaux et des gentilshommes polonais attachés à la cause du protestantisme, insistait pour qu'on élevât sur le trône l'archiduc Maximilien, qui offrait de donner une nouvelle sanction à la liberté des cultes. Mais les efforts du parti contraire, qui voyait à sa tête le grand-chancelier Jean Zamoyski (*Voy.* ce nom), l'emportèrent ; et le prince catholique Sigismond, fils du roi de Suède, vint prendre possession de la couronne, que lui décerna une élection contestée. Quoique naturellement le crédit de Zbarawski dût perdre beaucoup, par suite du rôle qu'il avait joué dans l'affaire de l'élection, sa position indépendante et l'utilité incontestable dont il pouvait être à la république, empêchèrent qu'on ne le traitât avec dédain. Il vint, en 1592, au secours de Sigismond, en guerre avec les hordes tartares ; et en 1594 il fut nommé chef des forces polonaises contre les Cosaques et les Tartares, leurs auxiliaires. Il ajouta encore à sa renommée dans cette dernière expédition, repoussa à plusieurs reprises ces barbares, leur prit le butin qu'ils avaient fait sur les frontières de la Pologne, les poursuivit jusqu'à Zaslaw, et dégagea le duc

Constantin d'Ostrog, qu'ils tenaient assiégé. C'est à l'occasion de ces triomphes que Sigismond lui-même dit publiquement que le duc de Zbarawski mériterait un royaume. Ce général avait épousé une princesse russe de la famille des Czetwertinski; et il en eut deux fils, dont le plus célèbre est Christophe, grand-écuyer de Pologne (*V.* l'article qui suit). Il mourut en 1608, et eut pour successeur dans le palatinat de Braclaw Jean Potocki. P—ot.

ZBARAWSKI (Christophe, prince de), fils aîné du précédent, est connu par la mission qu'il remplit à Constantinople, sous Sigismond III. Ce monarque ayant conclu, en 1621, le traité de Choczim avec les Turcs, résolut de leur envoyer une ambassade solennelle, et il jeta les yeux sur Zbarawski. Pendant que celui-ci faisait ses préparatifs à Konskowola, dans ses domaines de la Podolie, on y apprit les événements arrivés à Constantinople, et la fin malheureuse du sulthan Osman II (*V.* ce nom, XXXII, 197). Le journal de cette ambassade qui a été publié (1), commence à cette époque; il contient des faits peu connus. C'est dans ce monument historique que nous avons puisé les détails qui suivent. Zbarawski s'avança vers les frontières de la Turquie, menant à sa suite tout ce qu'il y avait de plus grand en Pologne, afin de donner un éclat extraordinaire à son ambassade. Après avoir passé le Pruth, il fut complimenté par l'hospodar de Valachie. Il traversa avec précaution les deux principautés; craignant les Valaques et les Turcs, il campait la nuit, entouré de sa petite armée, comme au milieu de troupes ennemies. Ayant traversé la Moldavie et passé le Danube, il entra dans la Servie et la Bulgarie. Là, il se trouva environné de ses compatriotes, ces peuples étant, comme les Polonais, d'origine slave et leur langage différant peu du polonais. Lorsqu'il arriva sous les murs de Constantinople, il fit annoncer au vézir sa mission qui était de renouveler les traités conclus entre Sigismond Ier. et Soliman. Il demandait en particulier la confirmation des articles qui avaient été arrêtés l'année précédente à Choczim. Un agent du vézir vint lui déclarer qu'il allait commencer par visiter les voitures que l'on voyait en si grand nombre à sa suite. Zbarawski déclara qu'il ne permettrait cette insulte que s'il y était contraint par la force, et qu'il allait se mettre en mesure de résister. Le vézir n'insista plus, et au jour déterminé l'ambassadeur fit son entrée dans Constantinople. Il déploya une magnificence dont on n'avait point d'exemple. Il entra à cheval dans les cours du sérail, et après avoir offert ses présents il commença à parler de l'objet de sa mission. Le vézir ayant avant tout demandé une somme d'argent comme tribut, le prince répondit en peu de mots: « Le » tribut ne se paie que par ceux qui » n'ont point appris à défendre leurs » libertés. » Les négociations furent rompues. Cependant la mère du sulthan étant tombée malade, Zbarawski lui envoya son premier médecin qui, s'étant insinué dans l'esprit de la princesse, lui parla du vézir et de sa conduite inconvenante. Le ministre othoman devint plus traitable, et Zbarawski eut une audience du sul-

(1) Voy. ce journal dans *Zbior pamientnikow historycznych dawney Polszcze, z renkopismow* (*Choix de Mémoires historiques sur l'ancienne Pologne, d'après les manuscrits*, par Julien-Ursin Niemcewicz), Varsovie, 1822, tom. II, in-8°.

thau qui ne lui dit que ces mots : « Comment se porte le roi de Pologne? » Au mois de janvier 1623, un nouvel orage se préparait; les janissaires qui avaient éprouvé leurs forces vinrent entourer le sérail du vézir Dziurdzi, demandant leur paie par des cris menaçants. Ce perfide ministre fit entrer les agas; leur dit qu'il avait compté sur le tribut que l'ambassadeur de Pologne devait lui apporter, et que, puisqu'il ne l'avait point reçu, ils pouvaient eux-mêmes aller le demander; en disant cela il parlait fort haut des richesses que Zbarawski avait apportées dans deux cents fourgons. Celui-ci était entouré d'une élite d'officiers polonais, qui tous avaient fait preuve de courage sur le champ de bataille. Après leur avoir exposé franchement le péril où ils se trouvaient, il leur dit : « Je ne serai pas seulement votre » chef, mais je serai le premier à » tout affronter. » Tous promirent de faire leur devoir, et un secrétaire du vézir étant venu dans ce moment annoncer la crise dont on ne pouvait tirer son maître qu'en lui fournissant les moyens d'apaiser ses janissaires. « Va, lui dit le prince, » dire à ton maître qu'il peut faire » tout ce que sa faiblesse lui suggé- » rera. » On passa la nuit sous les armes, et le lendemain on apprit que Dziurdzi était renversé; que Bassa Husseim était grand-vézir. Le nouveau ministre se montra favorable aux Polonais. Avant tout, Zbarawski sollicita la délivrance des prisonniers polonais qui étaient détenus en grand nombre dans les bagnes de Constantinople. Comme on demandait pour le seul hetman Kalinowski, 30,000 écus, le prince épuisé par les frais de l'ambassade, donna ordre que l'on portât à la Monnaie son argenterie, ainsi que l'or et l'argent qui ornaient ses meubles et ses armes. Le vézir qui en fut informé le fit venir, et l'on convint que tous les Polonais seraient relâchés pour 50,000 écus, et que des mesures seraient prises pour l'acquit de la rançon. Ce fut dans ce moment que le traître Vevelli, drogman et homme de confiance du prince, se rendit auprès du vézir, et proposa de lui livrer tous les papiers et tous les secrets de son maître si l'on voulait le nommer hospodar de la Valachie. Le vézir, après l'avoir traité avec le plus profond mépris, fit venir Zbarawski, et lui remit tous les papiers sans les avoir lus. Enfin il fut question de conclure la paix qui était le principal objet de l'ambassade. Zbarawski fit ouvrir en présence du divan une boîte en or dans laquelle se trouvaient les lettres originales adressées par Soliman à Sigismond Ier. On lut entre autres celle qui est devenue si célèbre, parce qu'elle fait clairement connaître l'origine de la sulthane Roxelane (*V.* ce nom, XXXIX, 194). Soliman y disait : « Ton ambassadeur Opalins- » ki pourra te dire dans quel bon- » heur il a trouvé ta sœur et mon » épouse (2). » Cette lettre fut mon-

(2) Roxolane, et non Roxelane, née dans la Russie-Rouge, à Rochotyn, d'un prêtre grec, fut enlevée dans une irruption des Tartares, conduite à Constantinople, et achetée pour le sérail. Par sa beauté, sa gaîté, elle sut gagner le cœur de Soliman. La belle esclave fut appelée *Roxolane*, la Russie-Rouge, sa patrie, s'appelant aussi la Roxolanie, et ses anciens habitants portant dans les chroniques du pays, le nom de Roxolans. Son empire sur le sulthan augmentait à mesure que celui-ci avançait en âge. L'ayant déclarée son épouse légitime, il lui assigna sur les tributs de la Hongrie une dot de cent mille ducats. Comme on lui reprochait ce mariage, il dit : « Elle n'est point mon esclave; c'est une Polonaise du sang royal. » Ayant écarté les enfants du premier lit, elle fit élever sur le trône ses fils Bajazet et Sélim. C'est à sa bienveillante intervention que les Polonais durent les liaisons politiques qui eurent lieu entre eux et Soliman. On montre dans une mosquée de Constantinople le tombeau de cette princesse.

trée au divan ; la paix fut conclue, signée, et tous les prisonniers rendus à Zbarawski. Bassa Husseim combla de présents le prince qui, après un voyage heureux, revint à Konskowola passer les fêtes de Noël. Il alla à Varsovie rendre compte à Sigismond III du succès de sa mission, et il mourut peu après son retour dans ses domaines. Cette ambassade avait fait une telle impression sur les Turcs, que dans la suite, quand on leur parlait de quelque chose de grand, ils disaient : *Qu'est-ce que tout cela en comparaison de Zbarawski ?* Leur surprise eût été plus grande encore s'ils eussent su que le prince avait lui-même fait tous les frais de ce voyage. G—Y.

ZBIGNÉE. *V.* ZBIGNIEW.

ZBIGNIEW Ier., huitième duc de Bohême, fils aîné de Borziwoy, succéda à son père, en 910. Il n'y avait alors que trente-cinq ans que celui-ci s'était fait baptiser ; et, les Bohémiens n'ayant renoncé qu'avec peine à leurs superstitions païennes, Zbigniew qui, comme son père, était sincèrement chrétien, éprouva beaucoup d'obstacles dans ses desseins. Il suivit néanmoins avec prudence les sages projets de son père, faisant construire des églises, et favorisant leur érection lorsqu'il le pouvait sans éprouver trop de résistance. Sous son gouvernement la Bohême fut menacée par les Hongrois, qui ayant défait Louis dit l'Enfant, se répandirent, en 911, dans la Franconie et dans la Thuringe. Zbigniew prit de sages mesures pour les éloigner de ses frontières ; et, profitant des circonstances où se trouvait l'empire d'Allemagne, il refusa d'acquitter à l'empereur Conrad le tribut auquel ses prédécesseurs s'étaient soumis. Il fit construire à Rome, pour les Bohémiens qui visitaient le Sépulcre des saints apôtres, un hôpital que Charles IV fit réparer en 1357. Zbigniew mourut en 915. G—Y.

ZBIGNIEW II, duc de Bohême, succéda en 1055, à Brzétislas Ier., son père. Celui-ci étant au lit de mort rassembla ses enfants et leur dit : « Avant de descendre dans » le tombeau, je veux régler ma » succession entre les cinq fils » que je laisse après moi. Zbi- » gniew, qui est l'aîné, me succé- » dera comme duc de Bohême ; » Wratislas, Conrad et Othon auront » entre eux la Moravie en apanage, » et Jaromir, le dernier, embrassera » l'état ecclésiastique. » Les grands et le peuple, rassemblés pour les funérailles du père, confirmèrent unanimement le choix qu'il avait fait. Afin de se rendre agréable à la nation, le nouveau prince chassa de sa cour et du duché les Allemands qui s'y étaient multipliés sous les princes précédents. Sa mère elle-même, Judith, fille de l'empereur Othon III, n'eut que trois jours pour quitter Prague. Après avoir pris ses mesures, Zbigniew se hâta d'aller en Moravie, afin de prévenir ses frères. Trois cents gentilshommes sortirent de Chrudim, pour venir au-devant de leur prince ; les ayant fait désarmer et jeter dans les fers, il les fit conduire dans différents châteaux de la Bohême, afin de les garder comme otages. Le bruit de cette action violente se répandit à Olmutz, d'où Wratislas eut à peine le temps de s'enfuir ; il arriva sans suite en Hongrie. Ce prince avait espéré que son épouse serait traitée avec égard ; Zbigniew fit tomber sa fureur sur cette princesse, qu'il jeta dans les fers, en la tenant dans une dure captivité. Ayant également dépouillé de leurs

apanages ses deux autres frères, Conrad et Othon, il les emmena avec lui à Prague. Cependant les remontrances que l'évêque Sévère lui adressa, de concert avec quelques grands du duché, parurent faire impression sur lui ; il mit en liberté sa belle-sœur, et lui permit de se rendre en Hongrie, près de son époux ; mais elle mourut en chemin. Zbigniew, apprenant ensuite que le roi de Hongrie avait donné sa sœur Adélaïde à Wratislas, et craignant que la Hongrie ne prît parti contre lui, se hâta de rendre à Wratislas le comté d'Olmutz. Après avoir gouverné la Bohême pendant six ans, il mourut le 28 janvier 1061, ne laissant point d'enfant. Son frère Wratislas II lui succéda. G—Y.

ZBIGNIEW, duc de Masovie, était fils naturel de Vladislas Hermann, roi de Pologne. S'étant échappé d'un couvent en Saxe, où son père le faisait élever sous la direction du comte Magnus, il s'empara de Breslau, dont ce seigneur était gouverneur. Vladislas accourut pour étouffer cette révolte. La ville se soumit, Magnus perdit son gouvernement. Zbigniew s'enfuit vers les confins de la Poméranie, où il rassembla des troupes, et s'empara de Kruswica, l'une des principales villes de la Pologne ; elle fut reprise, pillée et réduite en cendres ; à peine en voit-on encore quelques restes. Zbigniew, jeté d'abord en prison, fut mis en liberté, et le père, indulgent et faible, lui donna le duché de Masovie, avec quelques autres domaines, formant à-peu-près le tiers du royaume. Vladislas étant mort à Plosck (1102), Zbigniew y accourut ; et, sans s'occuper de rendre les derniers devoirs à son père, il s'empara de l'argent et des choses précieuses que le roi avait laissés à Boleslas, surnommé depuis Krzywousty ou le Balafré, unique héritier légitime, qui n'était alors âgé que de seize ans. Ce jeune prince s'était fait aimer et respecter par ses belles qualités, autant que Zbigniew était méprisé. Malgré les avis des seigneurs du royaume, il donna la moitié du trésor paternel à son frère ; et, par respect pour son père, il lui laissa prendre possession de son riche apanage. Zbigniew, invité à venir aux noces de Boleslas (1103), s'en alla en Bohême pour y intriguer. Les Bohémiens entrèrent en Silésie, et la ravagèrent : Boleslas s'en vengea en pillant la Moravie. La paix s'étant faite entre la Bohême et la Pologne, Zbigniew alla trouver les Poméraniens. Pour les punir, Boleslas marcha contre Colberg. Après deux assauts qui furent repoussés, il rentra en Pologne, chargé de butin. On réconcilia le roi avec Zbigniew, ce qui n'empêcha pas celui-ci de s'entendre avec les Poméraniens et les Bohémiens, contre les intérêts du royaume. Ses trahisons étant prouvées, Boleslas entra sur les domaines qui formaient son apanage. Zbigniew, pressé et cerné de toutes parts, vint se jeter aux pieds du monarque, ne demandant que la vie et la permission de servir comme simple soldat. Boleslas lui pardonna et lui rendit même la Moravie, à condition qu'il ne la posséderait que comme fief dépendant de la couronne. Mais aucun bienfait ne pouvait changer cet homme pervers. Les Poméraniens s'étant révoltés, Zbigniew, qui accompagnait Boleslas, alla secrètement les trouver, et vint à la tête d'un fort détachement pour enlever le prince. Heureusement le roi était sur ses gardes, occupé, selon sa coutume, à visiter ses avant-

postes. Ainsi, loin d'être surpris, ce fut lui qui frappa ses ennemis d'épouvante et les défit complètement. Parmi les prisonniers, on reconnut Zbigniew, et toute l'armée, indignée, demandait à grands cris qu'il fût mis à mort : c'était aussi l'avis des généraux. Boleslas se contenta d'exiler son frère ; et celui-ci, loin d'être touché de cette clémence, se rendit à la cour de Henri VI, qu'il excita à s'avancer vers l'Oder, l'assurant que les seigneurs polonais, mécontents, viendraient en foule grossir son armée (1109). L'empereur, cédant à ces instigations, vint mettre le siége devant Glogau ; mais il fut obligé de le lever avec perte. En se retirant, Henri éloigna de lui Zbigniew, qu'il accusait de l'avoir si ouvertement trompé sur les dispositions des Polonais. Ce prince, après avoir erré pendant plusieurs années dans les pays étrangers, demanda et obtint encore une fois sa grâce ; Boleslas lui assigna même un domaine avec lequel il pouvait vivre d'une manière convenable à sa naissance. Mais le trop clément monarque apprenant qu'il était de nouveau trompé, témoigna, à ce que l'on assure, le desir que la Pologne fût enfin délivrée de cet ennemi qu'elle nourrissait dans son sein. Ce qui est bien certain, c'est que Zbigniew disparut vers l'an 1116. Selon les uns, il fut massacré ; selon d'autres, on lui arracha les yeux, et on le jeta dans une prison où il ne vécut que peu de temps. Quoi qu'il en soit, Boleslas se reprocha vivement sa mort ; et en 1129, la Pologne étant en paix, il se rendit en pélerinage au tombeau de saint Gilles en Languedoc. Il fit une partie du chemin à pied, et laissa sur la tombe du saint de riches présents, demandant que l'on priât pour lui et pour son frère Zbigniew. G—y.

ZBIGNIEW, chancelier de Pologne, dans le quatorzième siècle, fut d'abord prevôt de la cathédrale de Cracovie. Casimir-le-Grand, qui lui accorda toute sa confiance, l'envoya, en 1335, à la tête d'une commission, à Trenczyn, où se tint un congrès entre Charles-Robert, duc d'Anjou et roi de Hongrie ; Casimir, roi de Pologne, et Jean, roi de Bohême. Les deux derniers de ces princes avaient choisi Charles pour arbitre. Il s'agissait de régler des prétentions difficiles à concilier. D'un côté, le roi de Bohême, comme successeur immédiat de Venceslas IV et de Venceslas V, prenait le titre de roi de Pologne, et exerçait les droits de seigneur suzerain sur la Silésie, qui de tout temps avait appartenu à la Pologne. Les bases de l'arrangement étant posées, Casimir, Jean, roi de Bohême, et Charles, son fils, qui fut depuis empereur, sous le nom de Charles IV, se rendirent à Wiszohrad en Hongrie, où les deux princes bohémiens renoncèrent à toute prétention sur la couronne de Pologne. Casimir leur abandonna la suzeraineté de la Silésie et d'une partie de la Masovie. D'après un autre point arrêté à Trenczyn, Zbigniew acquitta vingt mille kops de gros de Prague, somme alors considérable, entre les mains des deux princes bohémiens. Le chancelier suivit les autres objets de la négociation. Le point principal regardait la Pologne et les chevaliers teutoniques. Le roi de Bohême et celui de Hongrie, choisis pour arbitres, terminèrent les difficultés par une sentence que les chevaliers refusèrent de reconnaître. Le roi Casimir n'ayant eu que deux filles de son mariage avec une princesse lithuanienne, Charles

Robert, qui avait épousé sa sœur, desirait ardemment réunir la Pologne sur la tête du prince Louis, son fils aîné. Connaissant l'influence que Zbigniew avait sur le roi son maître, il flatta ce ministre. Pendant le séjour qu'il fit à Wiszohrad, il le combla de largesses et de présents. Casimir, gagné par son chancelier et par sa sœur Élisabeth, reine de Hongrie, convoqua une diète générale à Cracovie (1339). Zbigniew dit que le roi n'ayant pas d'enfant mâle, il convenait que l'on choisît d'avance un successeur au trône. Les avis furent partagés. Les uns mettaient sur les rangs un duc de Masovie, les autres un prince de Silésie. En général, on desirait que la couronne ne sortît pas de la maison des Piasts. Le chancelier et les partisans de la maison d'Anjou représentèrent que Louis, fils aîné de Charles-Robert, descendait des Piasts, par sa mère, fille de Vladislas Lokietek; que le roi Charles, son père, promettait, si l'on élisait son fils, de reconquérir à ses frais la Poméranie, enlevée à la Pologne par les chevaliers teutoniques; qu'il s'engageait, non-seulement à confirmer les anciens priviléges accordés au clergé et à la noblesse, mais qu'il voulait les étendre et les augmenter. Ces observations agirent sur la diète, qui élut le prince Louis pour successeur de Casimir. Cette résolution importante, qui changeait l'ordre de succession au trône, étant prise, le roi partit de Cracovie avec son chancelier, pour se rendre à Wiszohrad, où en présence du roi Charles-Robert et des seigneurs hongrois, il déclara le prince Louis son successeur. Cette adoption ne fut point agréable à la nation polonaise, qui par là perdait une dynastie assise sur le trône depuis plusieurs siècles, et se voyait placée sous le joug d'un prince étranger. Zbigniew, qui avait eu la plus grande part à une mesure de si haute importance, est sévèrement traité par les historiens contemporains; et depuis ce moment il disparaît des annales de la Pologne. Casimir, en mourant (1370), fit, par son testament, des largesses aux fils de Zbigniew de Brzesc, qui probablement étaient les neveux du chancelier. C'est d'eux qu'est né le cardinal Zbigniew, dont l'article suit.

G—y.

ZBIGNIEW D'OLESCHNICZ, évêque de Cracovie, se trouvait, le 14 juillet 1410, à la bataille de Grünwald, près du roi Vladislas Jagellon, dont il était le secrétaire intime. Au plus fort de la mêlée, un chevalier teutonique, remarquable par sa taille et son armure, ayant aperçu le monarque, s'élança sur lui, la lance levée. Le roi faisait le même mouvement pour le recevoir, lorsque Zbigniew, qui était sans armes, voyant le danger auquel son prince était exposé, saisit une lance jetée par terre, et frappa le chevalier avec tant de force, qu'il le terrassa. Après la victoire, Vladislas Jagellon voulut revêtir de ses armes royales le jeune Zbigniew, qui, sans que ses fonctions l'y obligeassent, s'était illustré par un si beau dévouement et par un fait d'armes si éclatant. Mais celui-ci refusa cet honneur, en disant que son intention était de se consacrer à Dieu dans la milice de l'Église. « Très-» bien, dit Jagellon, vous avez pris » le bon parti : il vaut mieux servir » le roi des cieux qu'un roi mortel. » J'aurai soin que vous soyez bien-» tôt un des premiers prélats de l'É-» glise. » Depuis ce moment, Zbigniew fut en grande faveur; et jusqu'a

sa mort, il prit part aux affaires les plus importantes. En 1420 et 1421, il fut envoyé deux fois vers l'empereur Sigismond, que la Pologne et les chevaliers avaient choisi pour arbitre dans leurs différends. En 1422, le pape Martin V l'ayant auparavant absous de l'irrégularité qu'il avait mise à sa consécration, en répandant le sang, il fut nommé évêque de Cracovie; ce qui lui donnait, dans le sénat de Pologne, la première place, après l'archevêque primat, qui en était le président. En 1424, Jagellon eut enfin un fils : le pape Martin V, que le roi avait prié d'être parrain, accepta, et désigna Zbigniew pour le représenter au baptême du jeune prince, qui fut depuis Vladislas VI. En 1429, Zbigniew, avec les autres principaux sénateurs de Pologne, accompagna Jagellon à l'assemblée de Lucko (*V.* Witold); et il fut un de ceux qui s'élevèrent avec le plus de force contre le projet que Witold avait formé, de concert avec l'empereur, de se faire couronner roi de Lithuanie. Connaissant la faiblesse du roi, il fit tant par ses instances, que Jagellon partit de Lucko sans prendre congé de l'empereur. Witold menaçait la Pologne de ses vengeances; Zbigniew fut envoyé vers lui, pour le fléchir. Dans une seconde mission, il fut même chargé de lui offrir la couronne de Pologne, après la mort de Jagellon, ce que le prince lithuanien refusa. Le prélat ayant été envoyé une troisième fois, Witold mit tout en œuvre; mais les présents comme les menaces furent inutiles. En 1433, Zbigniew fut envoyé comme ambassadeur, près du concile de Bâle; il était à peine arrivé à Posen qu'il apprit la mort de Jagellon. Rappelé aussitôt par la reine-mère, il aida cette princesse de ses conseils, assembla la noblesse polonaise, et lui fit choisir pour roi le jeune Vladislas, fils de Jagellon. En 1449, Zbigniew, qui était nommé cardinal depuis cinq ans, reçut du pape Nicolas V les insignes de cette dignité. Ayant ainsi le pas sur l'archevêque-primat, il prétendit que c'était à lui qu'il appartenait de présider le sénat. Cette nouveauté excita de vives discussions. Le roi Casimir dit hautement à la diète qu'il avait vu avec peine le pape envoyer les insignes, mais que l'on ne pouvait empêcher le nouveau cardinal de présider; que, pour l'avenir, il fallait prescrire à tout évêque polonais de ne jamais solliciter ni recevoir le bonnet de cardinal, à moins que d'y être autorisé par le roi et la diète; ce qui fut confirmé par un décret. Casimir, préférant le séjour de la Lithuanie à celui de la Pologne, Zbigniew, comme président de la diète et du conseil royal, remplissait, en son absence, les fonctions de vice-roi en Pologne. Ce prélat mourut le 1er. avril 1455, à Sendomir, où on lui fit des funérailles dignes d'un roi. Sa mort produisit dans tout le royaume une impression d'autant plus douloureuse, et il fut d'autant plus regretté, que le roi Casimir ayant perdu la bataille de Choynitz, et ce prince étant occupé sur les frontières septentrionales à réparer cet échec, on ne voyait parmi les grands du royaume personne qui fût en état de remplacer l'homme sage, ferme, populaire que la Pologne venait de perdre. Vladislas Jagellon avait donné une nouvelle preuve de sa haute considération pour Zbigniew. Tirant de son doigt la bague précieuse qu'il avait reçue de la reine Hedwige, son épouse, il l'avait remise à son chambellan, en disant : « Prenez cet

» anneau qui m'est si cher ; portez-le » à Zbigniew, en lui recommandant » mon ame, mon royaume, mes en- » fants, et surtout mon fils aîné Vla- » dislas. Priez-le d'oublier que j'ai re- » poussé si souvent la sagesse de ses » conseils. » Dlugosz, dans son Histoire, nous a conservé les *remontrances* que Zbigniew adressait, en plein sénat, à Jagellon et aux rois ses deux fils. Elles sont d'une sévérité qui étonne, même quand on considère l'influence que l'aristocratie exerçait à cette époque. G—Y.

ZBOROWSKI (Samuel), un des premiers magnats de la Pologne, au seizième siècle, devint fameux par les malheurs qu'il attira sur lui, sur sa famille et sur sa patrie. Dans les tournois par lesquels on célébra à Cracovie l'arrivée et le couronnement de Henri, duc d'Anjou (1574), Samuel, provoqué par un gentilhomme attaché au comte de Tenczyn, dit qu'il appelait son maître ; ce qui occasionna un grand tumulte, ce gentilhomme prétendant être insulté. Dans le même moment, Tenczyn entrait au château avec un autre magnat, André Wapowski. Samuel tomba sur ce dernier, et lui donna un coup violent sur la tête. Les amis de Wapowski indignés voulurent aussitôt parvenir jusqu'au roi, et menacèrent d'enfoncer les portes. Henri ordonna qu'on les leur ouvrît ; et la foule pénétra dans ses appartements. Ce monarque assembla ensuite le sénat ; et l'affaire ayant été vivement discutée, on prononça la sentence suivante : *Zborowski, ayant frappé à mort Wapowski, ayant violé le palais du roi, y ayant, pendant la diète, porté le trouble et le tumulte, est pour jamais exilé du royaume de Pologne. S'il osait enfreindre son ban, les starostes ont ordre de l'arrêter partout où ils le trouveront ; et il sera aussitôt mis à mort.* Faure, qui publia la sentence par ordre du roi, y ajouta ces mots : *Citrà tamen infamiam*, c'est-à-dire que cette sentence ne portait point avec elle infamie. Cette clause mécontenta beaucoup la majorité du sénat. Les amis de Wapowski, qui était mourant, disaient hautement que le roi montrait de la partialité pour les Zborowski. Samuel, qui s'attendait à une sentence plus sévère, s'était caché, et avait passé la frontière. Il se retira en Transylvanie, et son frère Christophe se réfugia en Autriche. Cependant leur père, qui était palatin de Cracovie, continua de jouir d'une grande faveur près de Henri de Valois et des rois ses successeurs. Les autres parents de Samuel occupaient les premières dignités du royaume. Henri ayant quitté la Pologne, Étienne Battori lui succéda ; et Samuel vint sur les frontières, sollicitant la permission de rentrer dans sa patrie. Cette faveur lui ayant été refusée, il entra à main armée dans le palatinat de Cracovie. Le grand Zamoyski, qui jusque-là avait été très-lié avec les Zborowski, et surtout avec le père, s'était brouillé avec eux. Un affidé de Samuel le trahit, et remit au roi des lettres que Christophe écrivait à son frère. Après les avoir lues et pris d'autres renseignements, Battori fut persuadé qu'ils tramaient un complot contre ses jours. Zamoyski se rendant à Cracovie, pour y tenir une diétine, Zborowski le suivit avec sa troupe armée, et ne cacha point le dessein qu'il avait formé d'arrêter le chancelier, espérant peut-être qu'ayant entre ses mains celui qui venait immédiatement après le roi, il pourrait dicter les conditions

de sa rentrée. Zamoyski, qui était averti, le surprit au milieu de sa troupe, et le fit conduire au château de Cracovie, où il se rendit lui-même. Les amis et les parents de Zborowski l'entourèrent, le suppliant de vouloir bien différer toute mesure, et soumettre la décision à la diète générale. Il y consentit; mais il en rendit compte au roi. Battori, sentant l'insulte faite aux lois et à la majesté du trône, envoya ordre d'exécuter sans délai la sentence portée par son prédécesseur. Le 25 mai 1584, après avoir reçu ces ordres, le chancelier, accompagné de quelques magistrats, alla visiter Zborowski dans sa prison, et lui annoncer cette terrible nouvelle. Il lui parla de la lettre qui était tombée entre les mains du roi; et Samuel avoua franchement que ses frères Christophe et André avaient formé le dessein d'attaquer le monarque, et de saisir le moment où il s'écarterait de sa suite, en chassant dans les bois de Niepolomicki, mais que lui-même n'avait pris aucune part à ce complot; qu'il avait seulement envoyé à son frère André la lettre qui malheureusement avait été portée au roi. Le lendemain de cet entretien, Samuel fut conduit hors de la porte et décapité. Son corps fut remis à ses parents, qui le transportèrent sur leurs terres, pour lui rendre les derniers devoirs. G-Y.

ZBOROWSKI (Christophe), frère du précédent, se retira à Vienne, après que Samuel eut été condamné à l'exil. Battori, étant devenu roi, envoya à l'empereur deux ambassadeurs pour lui signifier son avénement. Christophe, qui était présent lorsque ce prince leur donna audience, pria le monarque de lui accorder la parole, pour démontrer que les ambassadeurs lui en avaient imposé. Cette permission lui ayant été refusée, il envoya un cartel à un des ambassadeurs, qui accepta et remit le combat au jour où il aurait terminé sa mission. L'empereur, informé de cette circonstance, en témoigna un vif mécontentement, et prit des mesures pour la sureté de la légation. Le roi Battori, ayant rassemblé les sénateurs à Lublin, mit sous leurs yeux la lettre écrite par Christophe. D'après leur avis, une diète générale fut convoquée pour les premiers jours de 1585. Les diétines furent extrêmement tumultueuses; il y en eut où les partisans des Zborowski tombèrent à main armée sur ceux qui étaient pour le roi. On répandait le bruit que cette famille viendrait en force à la diète; que, sous ses yeux et sous ceux du roi, elle ferait célébrer des obsèques solennelles à Samuel, et qu'elle introduirait ses enfants en bas âge, précédés par un tableau représentant le supplice de leur père. Sur ces bruits, Zamoyski fit venir à Varsovie un corps nombreux de troupes, pour protéger le roi et la diète. Les deux accusés, Christophe et André, arrivèrent avec leurs clients. Le roi prétendant que la décision de cette affaire n'appartenait qu'au sénat, le palais royal, à la première séance, se trouva entouré et rempli d'hommes armés. Chaque sénateur avait derrière lui ses clients en armes, pour s'en servir au besoin. Cette forme de jugement, inusitée en Pologne, rappelait des événements funestes; et les hommes sages déploraient le malheur de telles circonstances. Les nonces de l'ordre équestre murmuraient hautement. « Il s'agit ici, disaient-ils, de nos libertés; le roi ne peut être juge dans sa propre cause : nous vou-

lons être présents, et voir ce qui se fera. » On leur répondit que les jugements pour crime capital n'avaient jamais appartenu à leur ordre. Cependant le roi voulut qu'on leur permît d'assister aux séances. Jean Zborowski porta la parole au nom des deux accusés, ses parents. Son discours fut si touchant que l'assemblée fondait en larmes. Les évêques employèrent près du roi les plus vives sollicitations, le conjurant de manifester sa clémence plutôt que sa justice. Le prince, inflexible, répondit que l'affaire était trop grave, qu'elle devait être discutée; que cependant, si les accusés faisaient l'aveu de leurs torts, et recouraient à lui sincèrement, il saurait leur pardonner. Il accorda même un sauf-conduit à Christophe, afin qu'il pût se présenter; mais au moment même où les évêques donnaient au roi l'assurance que cet accusé allait arriver pour demander son pardon, on apprit qu'il se retirait en Moravie, à la tête d'une armée nombreuse, proférant contre son souverain les plus horribles menaces. Le jugement ne pouvant plus être retardé, Christophe, accusé d'avoir conspiré contre les jours du roi, et d'avoir eu des relations criminelles avec le czar de Moscovie, fut, comme contumace, déclaré infâme et déchu de tout honneur et emploi. Les starostes reçurent ordre de l'arrêter partout où ils le rencontreraient. André, qui était aussi accusé, ayant, dès le commencement du procès, assuré avec serment qu'il était innocent, fut non-seulement mis hors de cause, mais conserva ses dignités, notamment celle de grand-maréchal de la couronne. Battori, apprenant que Christophe s'était retiré à Vienne, envoya réclamer son extradition. L'empereur Rodolphe se contenta de lui ordonner de quitter sur-le-champ les terres de son empire. Avant de s'éloigner, Christophe donna dans Vienne une nouvelle preuve de son caractère féroce. Un marchand à qui il devait cinq cents écus étant venu les lui demander, il prit un couteau, l'en frappa de plusieurs coups, remplit un verre de son sang, et lui commanda de le boire; ce que cet homme fit par crainte de la mort: mais il mourut au bout de trois jours. Après cette horrible cruauté, Christophe était monté à cheval avec sa suite; et il s'était enfui vers la Moravie, laissant partout des traces de ses fureurs. Le roi Battori mourut l'année suivante; et une diète générale ayant été convoquée pour déterminer le temps et le lieu où l'on élirait un nouveau roi, les Zborowski profitèrent de l'absence de Zamoyski pour faire rendre plusieurs décrets, entre autres celui qui priva le chancelier du commandement des armées, et celui qui ordonna de nouvelles instances auprès du roi pour que ce prince cassât la sentence prononcée contre Christophe. La diète d'élection commença ses opérations le 30 juin 1587: Christophe, sans attendre sa réhabilitation, rentra en Pologne à main armée, et vint augmenter son parti, qui, avec cinq ou six mille hommes, campait hors de Varsovie. Zamoyski, beaucoup plus fort qu'eux (*V.* Zamoyski), occupait un camp fortifié, sur la rive opposée de la Vistule. Son parti ayant proclamé Sigismond III, les Zborowski s'avancèrent, précédés de quelques batteries de canon; et sans l'intervention des sénateurs on en serait venu aux mains. De leur côté, ils proclamèrent l'archiduc Maximilien, qu'ils firent venir de la Moravie. Le prince

ayant été battu et fait prisonnier, leur parti tomba; et depuis cette époque, on n'entendit plus parler de Christophe, qui mourut dans l'exil vers la fin du seizième siècle. G—y.

ZÉA (Don Francesco-Antonio), savant botaniste, ministre d'état de la nouvelle république de Colombie, naquit à Médelin, dans la Nouvelle-Grenade, le 21 octobre 1770; fit ses études avec un succès remarquable à Santafé-de-Bogata, et dès l'âge de seize ans occupa dans le même collége une chaire, où sa réputation ne fit que s'accroître comme littérateur et comme naturaliste. S'étant mis en rapport avec le savant Nutis, il seconda ses recherches sur la botanique du Nouveau-Monde, et fut pensionné en conséquence par le gouvernement espagnol. Cependant la lecture furtive des écrivains français, et surtout de Raynal, et plus tard l'explosion de la révolution française ayant exalté son imagination ardente, il embrassa avec une extrême chaleur les doctrines favorables à l'émancipation de l'Amérique espagnole; il exprima ses vœux et ses opinions à cet égard avec si peu de réserve, qu'un ordre de la cour de Madrid le manda en Espagne. En mettant pied à terre dans ce royaume, en 1797, Zéa fut enfermé dans un des forts de Cadix. On instruisit même son procès comme ayant, par ses opinions, ses écrits et ses efforts, cherché à détacher la Nouvelle-Grenade de la monarchie espagnole. Ce procès traîna en longueur, soit par défaut de preuves, soit que le savant Américain inspirât de l'intérêt à des hommes puissants. Enfin, au bout de deux ans, la liberté lui fut rendue par la protection secrète des agents français à Madrid. La cour d'Espagne, pour le tenir éloigné de la Nouvelle-Grenade, l'envoya en France sous divers prétextes, avec une pension de deux mille écus. Zéa y résida jusqu'en 1802; il revint alors en Espagne, et y sollicita vainement la permission de retourner en Amérique. Le gouvernement espagnol, toujours dans la vue de le retenir et de se l'attacher, lui donna le brevet de directeur-adjoint du cabinet botanique de Madrid; il en devint directeur en chef à la mort du titulaire en 1804, et fut en même temps professeur des sciences naturelles. Il se maintint dans cette position honorable jusqu'en 1807, époque où la révolution d'Aranjuez le surprit au milieu de ses travaux scientifiques, qu'aucun événement de sa vie n'avait pu interrompre. Attaché secrètement à la France et à son nouveau gouvernement, il fut appelé à faire partie de la Junte réunie à Baïonne en 1808, pour ratifier, au nom de la nation espagnole, la révolution qui devait faire passer la couronne des Espagnes et des Indes sur la tête de Buonaparte. Il fut même consulté sur les moyens d'obtenir l'adhésion de l'Amérique espagnole aux actes de Baïonne; et il donna des plans à ce sujet, mais au fond dans l'espérance de servir indirectement la cause de l'indépendance des colonies, événement que dès-lors il jugeait inévitable. Malgré ces idées d'indépendance pour sa patrie, Zéa s'attacha au gouvernement de Joseph Buonaparte, comme étant fondé sur des principes analogues à ceux qu'avait établis la révolution française. Il suivit le nouveau roi Joseph à Vittoria après la capitulation de Baylen, rentra avec lui à Madrid, eut pendant quelque temps la direction d'une partie du ministère de l'intérieur, et enfin fut nommé préfet de Malaga.

Là il fut chargé, à plusieurs reprises, d'ouvrir des communications secrètes avec le parti français en Amérique. Il le trouva faible, et vit au contraire avec joie s'accroître le parti de l'indépendance. Il occupa la place de préfet de Malaga jusqu'à la retraite des armées françaises. Ses vœux constants pour l'indépendance américaine devinrent encore plus vifs à la chute de Napoléon. Il jugea que le moment était favorable pour se rapprocher de sa patrie, et que désormais ce serait par l'impulsion de l'Angleterre que s'accomplirait l'émancipation américaine. Il se rendit à Londres en 1814, et là s'étant concerté avec le parti qui fomentait la révolution de la Nouvelle-Espagne, il mit à la voile et alla joindre son compatriote Simon Bolivar qui, depuis 1811, était à la tête des insurgés de Vénézuela et de la Nouvelle-Grenade, tantôt vainqueur, tantôt vaincu, fuyant et reparaissant toujours redoutable. Bolivar le reçut à bras ouverts, reconnut en lui un homme fort de toute l'expérience des révolutions d'Europe ; enfin, il le consulta, lui montra une grande déférence, et l'appela son père. Il le nomma d'abord intendant-général de son armée qui avait pris le nom d'armée libératrice. Bolivar ayant convoqué une espèce de congrès des provinces vénézuéliennes à Angostura, le 10 novembre 1817, se fit déclarer chef suprême du gouvernement qu'il divisa en trois départements, à la tête desquels il mit Zéa pour les finances. Le congrès ayant été installé le 15 février 1819, le nouveau ministre en fut nommé président *par interim*. Quand Bolivar offrit au congrès sa démission, ce fut dans les mains de Zéa qu'il remit son bâton de général ; enfin, lorsque cédant aux instances du congrès, après plusieurs jours d'une résistance étudiée, il fut réélu président de la république, ce fut encore Zéa qu'on lui donna pour vice-président. Celui-ci gouverna la république naissante pendant que Bolivar marchait à la conquête de la Nouvelle-Grenade ; mais il eut contre lui dans le congrès le parti des démocrates à la tête desquels était le général Arismendi. Alors le dégoût des factions qui déchiraient la république le porta à se démettre de la présidence, sous prétexte de mauvaise santé : Arismendi le remplaça. L'incertitude des affaires entretenait dans Angostura la défiance et la division ; mais l'arrivée de Bolivar, vainqueur et fondateur de la république de Colombie, formée de la réunion de la Nouvelle-Grenade avec les provinces de Vénézuela, rétablit la confiance et la paix. Son premier acte fut de nommer de nouveau Zéa vice-président d'état, et il continua même de se conduire d'après ses conseils. Dans l'intervalle, l'Espagne ayant fait aussi sa révolution et établi le régime des cortès, Bolivar, d'après l'impulsion de Zéa, y envoya deux commissaires pour traiter de la paix. Le vice-président, qui avait déjà conçu le projet de passer lui-même en Europe pour y solliciter la reconnaissance de la république colombienne, et pour établir ses rapports politiques et commerciaux avec divers états, notamment l'Angleterre, l'Espagne et la France, fit entrer Bolivar dans ses vues, et partit avec des pouvoirs illimités. S'étant présenté à Londres, au mois de juin 1820, en qualité de ministre ou chargé d'affaires de la république de Colombie, et précédé par une réputation littéraire à

laquelle peu de ses compatriotes pouvaient aspirer, il y fut accueilli et fêté par tous les partisans de l'indépendance américaine : trois cents citoyens notables lui prodiguèrent des marques publiques de leur estime dans un banquet. Zéa passa ensuite en Espagne, où venaient d'arriver les deux commissaires de Bolivar, pour traiter de la paix avec les cortès, sur la base rigoureuse de l'indépendance absolue. Cette base paraissait inadmissible. Les chefs des cortès se seraient contentés d'un lien fédéral et d'un tribut ou subside annuel ; mais à la nouvelle de la rupture de l'armistice conclu avec Morillo, ils renvoyèrent les commissaires de Bolivar, ainsi que Zéa, et rejetèrent toute proposition d'indépendance. Celui-ci partit alors pour Paris, où il arriva au commencement du printemps de 1821, et fut accueilli par les libéraux et les indépendants avec un empressement et des témoignages de confiance sans bornes. Il ne négligea aucun moyen de publicité pour donner de l'éclat aux victoires de Bolivar, et à la république de Colombie, exaltant tout ce qui s'était fait dans cette contrée. Il était impossible que ce nouvel État eût choisi un représentant plus capable de remplir sa mission. Telle fut l'opinion que se forma de Zéa le public de Londres et de Paris. Encouragé par l'accueil que lui faisaient ses partisans dans cette dernière capitale, il remit au gouvernement français, sous la date du 8 avril, une note dans laquelle, faisant de la situation des provinces colombiennes le récit le plus pompeux, il demandait la reconnaissance de sa république sur les principes établis dans le rapport fait au congrès des États-Unis. Le ministère français ne répondit point à sa note ; mais il envoya en Amérique quelques agents, sans caractère ostensible, chargés d'y prendre une connaissance plus positive de l'état des choses. En même temps les chefs de l'instruction publique, de concert avec Zéa, favorisèrent l'expédition scientifique de MM. Rivero et Boussigault, destinés à porter dans la Colombie le goût et les bienfaits des sciences naturelles. Zéa fondé de pouvoirs, chargé d'une mission à-la-fois politique et commerciale, ayant d'ailleurs géré les finances de son pays, prit part, dans la vue d'éteindre ses anciennes dettes, à diverses opérations financières. Il se trouva dès-lors impliqué dans de pénibles discussions à l'égard de ces mêmes dettes ; on critiqua sans ménagement ses *débantures*. Il vint à bout néanmoins de contracter à Paris, avec des banquiers de Londres, au nom de sa république, un emprunt de deux millions sterling au prix de quatre-vingts pour cent, et il se rendit aussitôt à Londres pour le réaliser. Les actions de cet emprunt étaient déjà cotées à quatre-vingt-quinze, lorsqu'on reçut en Angleterre la nouvelle que Zéa, rappelé depuis l'année précédente (1821), n'avait aucun pouvoir pour contracter l'emprunt. Il déclara néanmoins en avoir reçu de Bolivar, le 24 décembre 1819 ; c'était sur ces mêmes pouvoirs qu'avait été fondé son contrat d'emprunt signé à Paris, et dont voici la substance analysée sur les originaux : « En vertu des instructions données » à S.r Ex. don F.-A. Zéa, ministre » plénipotentiaire de la république » de Colombie, de contracter un » emprunt d'argent pour le service » de ladite république, M. Zéa dû- » ment autorisé à cet effet par des

» pouvoirs spéciaux à lui accordés, » datés d'Angostura le 24 décembre » 1819, et signés par le président » de la république, le général Simon » Bolivar, et contre-signés par J.-» R. Revenga, ministre des affaires » étrangères, à contracter, au nom » et de la part de ladite république, » avec MM. Hewing Graham et » Powles, négociants à Londres, un » emprunt dont le montant a été » fixé à 2,000,000 livres sterl., au » prix de 80 pour 100, etc. . . . » Mais on lui opposa des décrets postérieurs de son gouvernement qui révoquaient les pouvoirs sur lesquels il avait fondé son contrat; on en discuta les formes, les conditions, et finalement la validité des pouvoirs en vertu desquels il avait été conclu. Au milieu de ces discussions, Zéa mourut aux eaux de Bath, d'un anévrisme au cœur, le 28 nov. 1822, à l'âge de cinquante-deux ans. Bien qu'il eût déjà envoyé au gouvernement de Colombie de l'argent, des armes, des habits et des effets d'équipement provenant des fonds de l'emprunt, ce gouvernement refusa de reconnaître ses opérations, et tous les fonds et objets envoyés furent, en attendant la décision du congrès-général, déposés à la trésorerie de Caraccas. Zéa n'en avait pas moins ressuscité le crédit, ou plutôt avait créé celui de son gouvernement dont les obligations jusqu'alors n'avaient obtenu aucun cours; et quant à la faculté d'emprunter, il l'avait évidemment reçue du chef suprême de sa république, dont il était l'ami, et qui était autorisé à la lui transmettre par la constitution que lui-même avait fait adopter. Ces motifs portèrent Bolivar et ses adhérents intimes à faire reconnaître par le gouvernement de la Colombie l'emprunt contracté par Zéa; toutefois il y manquait encore, en 1825, pour le justifier entièrement, un décret du congrès qui mît à couvert la mémoire du négociateur. Zéa n'était pas moins versé dans la littérature ancienne et moderne, que dans les sciences naturelles; il écrivait le français et l'espagnol avec une rare facilité; sa conversation était spirituelle et son imagination brillante. Pendant plusieurs années, il avait rédigé le *Mercure d'Espagne* et le *Mercure d'agriculture* du même pays. En 1801, il avait publié plusieurs *Mémoires sur le kina de la Nouvelle-Grenade*, et une *Description de la chute du Tequendama*. B—p.

ZECCADORO (François), prélat italien, naquit, en 1660, à Gubio, dans l'état de l'église, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses cours de philosophie et de théologie à Rome, avec distinction, il revint dans sa ville natale, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de plusieurs bénéfices. Son talent pour la chaire le fit bientôt rappeler à Rome, et lui mérita l'estime des principaux membres du sacré collége. Nommé camérier d'honneur du pape Innocent XII, son crédit s'accrut encore sous le pontificat de Clément XI, et l'on regardait comme prochaine son élévation aux premières dignités; mais le 6 janvier 1703, montant le soir au palais apostolique, il fut assassiné par son camérier qui paya ce crime de sa tête. Outre des *Rime* dans divers recueils, on cite de ce prélat: I. *Problemata arithmetica*, Rome, 1677, in-4°. II. *Pro eligendo pontifice oratio*, ibid., 1700, in-4°. C'est le discours d'ouverture du conclave dans lequel fut élu le pape Clément XI. III. *Oratio in*

funere Caroli II, Hispaniar. regis, habita in sacello pontificio, ibid., 1701, in-4°. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits. Mme. Anne Bercoli a publié son éloge dans les *Arcadi morti*, II, 54. W—s.

ZECCHI (Jean), en latin *Zecchius*, célèbre médecin du seizième siècle, naquit à Bologne en 1533. Il professait la médecine en 1560, à l'école de sa ville natale, avec une grande réputation. Le cardinal Alexandre Peretti l'ayant emmené à Rome, en 1580, pour y donner des leçons au collége de la Sapience, les curateurs de l'académie de Bologne décidèrent qu'il ne serait point remplacé dans sa chaire, et qu'il continuerait à jouir de son traitement pendant tout le temps que durerait son absence. Au bout de six ans Zecchi vint reprendre sa chaire à Bologne (1586). Son retour causa tant de joie à ses compatriotes, qu'ils demandèrent au sénat d'ajouter à ses appointements. Les instances des savants et les sollicitations des plus illustres personnages l'obligèrent, en 1588, de quitter une seconde fois sa patrie. A son arrivée à Rome, il reçut, avec des lettres de citoyen, le titre d'*archiatre* ou premier médecin de l'état pontifical (1); et après la mort de Sixte-Quint (1590) il fut nommé médecin des conclaves. Honoré de l'estime des pontifes qui se succédèrent sur la chaire de Saint-Pierre, il eut surtout à se louer de la bienveillance du pape Clément VIII. On le consultait des diverses parties de l'Italie, sur tous les cas embarrassants qui se présentaient. Dans une dispute qui s'était élevée entre les médecins de Rome et ceux de Naples, au sujet de la méthode curative de la fièvre, il discuta cette question avec tant de force et de solidité, que les deux partis se rangèrent à son opinion. Cet illustre professeur mourut à Rome en 1601. On a de lui : I. *De aquarum porrectanarum usu atque præstantiâ tractatus*, Bologne, 1576, in-4°. II. *In primam Hippocratis aphorismorum sectionem dilucidissimæ lectiones; quibus accedunt tractatus quatuor : de purgatione; de sanguinis missione; de criticis diebus; ac de morbo gallico*, ibid., 1586, in-4°.; 1629, même format. Scipion Mercuri, l'un des élèves de Zecchi, et depuis religieux dominicain, fut l'éditeur de cet ouvrage, qu'il adressa par une épître à Étienne Battori, roi de Pologne. III. *De ratione curandi febres, præsertim ex putri ortas humore, à medicis hactenùs in Urbe servata, disputatio*, Rome, 1596, in-4°. Cet ouvrage est le résultat de la discussion dont on a parlé plus haut. L'auteur s'y prononce en faveur de la méthode du traitement adopté par les médecins de Rome. IV. *Consultationes medicinales, in quibus universa praxis medica exactè pertractatur*, etc., ibid., 1599 et 1601, in-4°.; Venise, 1617, même format; Francfort, 1650, 1679, in-8°. V. *De puerorum tuendâ valetudine*, etc. *Methodus ex Latinorum, Arabum, Græcorum placitis excerpta*, Wittemberg, 1604, in-8°. VI. *De urinis brevis et pulcherrima methodus : de laterali dolore cum febre putridâ consilium*, Bologne, 1613, in-4°. Gaetan. Marini a donné, dans les *Archiatri pontifici*, I, 466, une notice détaillée sur ce savant médecin. On peut aussi consulter les *Scrittori Bolognesi* de Fantuzzi. — *Her-*

(1) Et non pas médecin du pape, comme le dit Éloy, dans le *Dictionnaire de médecine*.

cule Zecchi, neveu du précédent, docteur en médecine, et professeur à l'académie de Bologne, fut l'éditeur des ouvrages que son oncle avait laissés manuscrits. Peu connu comme médecin, il s'était acquis une assez grande réputation par son talent pour la poésie. Il mourut à Bologne le 10 février 1622. W—s.

ZECCHI (Lelio), théologien et jurisconsulte, était né, vers le milieu du seizième siècle, à Bidiccioli dans le Brescian. Doué d'un esprit vif et d'une grande ardeur pour l'étude, il cultiva dans sa jeunesse les lettres, la philosophie, la jurisprudence et la théologie, et y fit de rapides progrès. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il fut nommé par son évêque chanoine-pénitencier, et acquit dans l'exercice de cette charge une grande réputation. Ses talents lui méritèrent d'illustres protecteurs, parmi lesquels on cite les savants cardinaux Morosini et Valerio, et le pape Clément VIII; on ne peut douter que Zecchi n'aurait été revêtu d'emplois plus importants s'il eût voulu s'établir à Rome. La rédaction de divers traités de droit et de théologie remplit tous les loisirs que lui laissait l'exercice de ses devoirs; et il mourut dans sa ville natale, vers 1610. Dans les biographies italiennes, la liste de ses ouvrages est grossie de ceux de Lelio Zanchi (*V.* ce nom), avec lequel on l'a confondu quelquefois. Les principaux sont: I. *De republicâ ecclesiasticâ*, Vérone, 1599, in-4°.; Lyon, 1601, in-8°. II. *Politica, sive de principe*, Vérone, 1600, in-8°. L'auteur a dédié cet ouvrage à Henri IV; il avait dédié le précédent au pape Clément VIII. III. *De indulgentiis et jubileo anni sancti tractatus in quo de origine, præstantiâ, utilitate et ratione illa assequendi agitur*, etc., Cologne, 1601, in-8°. Cette édition n'est sans doute pas la première. IV. *De beneficiis et pensionibus ecclesiasticis*, Vérone, 1601, in-4°.; ib., 1602, in-8°. Ghilini lui a consacré une notice dans le *Teatro d'uomini letterati*, II, 173. W—s.

ZECCHINI (Pétrone), médecin, naquit à Bologne en 1739. Ayant achevé ses cours de philosophie et de médecine, il reçut le laurier doctoral dans cette double faculté, et en 1770 fut pourvu d'une chaire d'anatomie aux écoles de sa ville natale. Deux ans après il passa comme professeur de médecine à l'académie de Ferrare, où sa réputation encore naissante ne laissa pas d'attirer de nombreux auditeurs. Partisan de la doctrine de Gorter, l'un des plus célèbres disciples de Boerhaave (*Voy.* Gorter, XVIII, 146), il en développa les principes dans plusieurs thèses qui furent accueillies des physiologistes. Des ouvrages plus importants ne pouvaient manquer d'être le fruit de son application au travail; mais une attaque d'apoplexie l'enleva le 13 sept. 1793. Outre des *notes* dans la *Scelta di storie mediche spettanti alle terme Porretane*, Bologne, 1770, 1771, on a de ce médecin: I. *Della dietetica delle Donne ridotta al suo vero principio*, Bologne, 1771. II. *De gorteriana corporum vitalitate prælectio anatomica*, ibid., 1772. Il dédia cette thèse aux ducs de Holstein-Gottorp, dont il fut le médecin pendant leur séjour à Bologne. III. *Athleta medicus, sermo habitus in almo Ferrariensi collegio*, etc., Ferrare, 1777. IV. *De gorteriana vitalitatis velocitate in morbis inflammatoriis*, Bologne, 1777. V. *De gorteriana vitalitate miseriis hominum reluctante*, Ferrare, 1778.

VI. *De grano turcico libri tres*, Bologne, 1781. *Voy.* les *Scrittori Bolognesi*, tom. IX. W—s.

ZECCHIUS. *Voy.* Zecchi.

ZECH (Bernard de), ministre d'état en Pologne, et dans l'électorat de Saxe, né le 31 août 1649, à Weimar, étudia à Iéna, fut, en 1676, secrétaire du gouvernement à Gotha, suivit ensuite le duc de Saalfeld dans son voyage aux Pays-Bas, passa comme secrétaire intime à Weimar, en 1684, et fut promu au rang de conseiller-d'état. Onze ans après, il suivit en Pologne son souverain, Frédéric-Auguste, qui venait d'être élevé au trône, et y obtint le même rang qu'à la cour électorale. En même temps l'empereur Charles VI lui envoya des lettres de noble et de chevalier d'empire. Il mourut à Dresde, le 21 mars 1720, laissant trois fils qui tous occupèrent de hautes dignités à la cour de Saxe, et dont l'aîné surtout (*Voy.* ci-dessous) s'est fait connaître avantageusement. On a de Bernard de Zech plusieurs ouvrages utiles pour l'histoire de l'Allemagne, entre autres : I. *Evolutio insignium saxonicorum juxta artis heraldicæ principia ex historiarum monumentis.* II. Une traduction allemande de l'*Ambassade de Paul Taferner à la Porte othomane*, sous les initiales B. Z. v. W. (Bernhard Zech von Weimar). III. *Théâtre des princes actuellement régnants*, 4 vol. in-8°. Ces deux derniers ouvrages sont en allemand. Il a laissé aussi beaucoup de manuscrits contenant des réflexions pieuses sur les Saintes Écritures. — Le comte *Bernard* de Zech, un des fils du précédent, né le 6 décembre 1680, étudia à Leipzig comme son père, voyagea ensuite dans les pays étrangers, et après son retour occupa diverses places honorables dans sa patrie. Il était, en 1711, secrétaire d'ambassade près la diète qui élut l'empereur Charles VI : il devint ensuite conseiller aulique en Saxe, et référendaire du conseil secret, puis membre en 1725, et plus tard vicaire pendant l'absence de l'électeur. Il dut les diplômes de baron de l'empire à la bienveillance de Charles VI, et de comte à celle de ses souverains. Il mourut à Dresde en 1748. On a de lui : *Du gouvernement impérial en Allemagne, tel qu'il est d'après les conventions faites lors de l'élection de S. M. Charles VI*, Leipzig, 1713, in-4°. P—ot.

ZECH (François-Xavier), jésuite et savant canoniste, était né, le 23 décembre 1692, à Ellingen dans la Franconie. Après avoir étudié les belles-lettres, la philosophie et la théologie, et reçu le doctorat dans ces trois facultés, il s'appliqua au droit canonique. Élève du fameux P. Pichler (*Voy.* ce nom, XXXIV, 281), il lui succéda comme professeur à l'université d'Ingolstadt, et s'acquit une grande réputation de savoir et de fermeté. Il prit une part active aux disputes théologiques qui firent tant de bruit en Italie, vers le milieu de dix-huitième siècle ; et, moins timide que la plupart de ses confrères, il soutint qu'à l'autorité civile appartient le droit de fixer l'intérêt de l'argent, et de régler les transactions entre les particuliers. Le P. Zech mourut à Munich, le 15 mars 1772, regardé comme le premier canoniste de l'Allemagne. Outre quelques thèses d'un faible intérêt, on a de lui : I. *Rigor moderatus doctrinæ pontificiæ circa usuras*, etc., Ingolstadt, 1747, in-4°. Cette première dissertation relative à la fameuse Lettre encyclique du pape Be-

noît XIV, sur la matière de l'usure, fut suivie de deux autres, en 1745 et 1751, dans lesquelles l'auteur s'attache à combattre les principes du P. Concina (*Voy.* ce nom, IX, 382), sur le prêt à intérêt, sur les contrats, etc.; elles ont été réimprimées à Venise, 1760, in-4°., avec l'ouvrage d'Honoré Léotard, *De usuris*; et séparément, 1763, in-8°. II. *Præcognita juris canonici*, Ingolstadt, 1749, in-8°. III. *Hierarchia ecclesiastica ad Germaniæ catholicæ principia et usum declinata*, ibid., 1750, in-8°. IV. *De jure rerum ecclesiasticarum*, ibid., 175-862, in-8°., 2 vol. V. *De judiciis ecclesiasticis*, ibid., 1765-66, in-8°., 2 vol. Ces quatre ouvrages forment un cours complet de droit canonique. On trouve une notice sur Zech dans le *Supplement. ad Bibliothec. soc. Jesu* du P. Caballero, *pars* II, 109. W—s.

ZEDLITZ (Charles-Abraham, baron de), ministre-d'état, et membre de l'académie des sciences de Berlin, naquit le 4 janvier 1731, à Schwarzwald, près de Landshut, en Silésie. Il fit ses premières études au collége Carolin de Brunswick, sous la direction immédiate de Zacharie. Il fut distingué par Frédéric-le-Grand, qui lui conseilla d'étudier la philosophie de Locke, et chargea le professeur Meyer de lui donner des leçons particulières. Zedlitz, encouragé par cette bienveillance, fit de nouveaux efforts pour répondre à la confiance du roi. Sa carrière académique étant terminée, il fut nommé en 1755 référendaire à la chambre des comptes de Berlin. En 1759, il était conseiller à la régence de Breslau, et, en 1764, président de la cour suprême de Silésie, chef du consistoire supérieur, et du collége des pupilles à Brieg. En 1770, il fut élevé à la dignité de ministre de la justice, ayant la présidence du tribunal de cassation, avec l'inspection spéciale de l'administration de la justice dans le duché de Clèves, les comtés de la Mark, de Minden, de Mœurs, de Gueldres, etc. En 1771, le roi lui confia le département des affaires ecclésiastiques et de l'instruction publique, la direction des caisses des pauvres, celle de la bibliothèque royale, des cabinets et des colléges de médecine et de chirurgie. Chaque année de nouvelles fonctions réclamaient de sa part une plus grande activité, et il suffisait à tout. La justice criminelle attira particulièrement son attention; par ses soins les prisons furent mieux administrées, et les détenus traités avec plus de douceur. Il donna une preuve éclatante de sa probité et de son zèle, en s'opposant à la sentence injuste que Frédéric II avait rendue dans l'affaire du meunier Arnold. Le monarque menaça Zedlitz, qui, sans se laisser effrayer, dit que jamais il ne signerait la sentence. Frédéric, ne pouvant vaincre cette résistance, n'en eut que plus d'estime pour lui. C'est sous le ministère de ce grand homme d'état que la Prusse a commencé à jouir de la liberté de la presse. Avant lui les ministres protestants et les professeurs faisaient retentir les chaires publiques de leurs anathèmes; Zedlitz réprima cette fureur autant qu'il put. Il fonda de nouvelles chaires, des écoles préparatoires, et il eut soin de mettre à la tête de l'enseignement des hommes connus par leur savoir et leurs vertus. Il avait toujours pensé que le département des affaires ecclésiastiques devait être séparé de celui de l'enseignement; et en 1787, sous

Guillaume II, il fut nommé chef du département supérieur des écoles. En 1788, Wœllner (*Voy.* ce nom), s'étant emparé de la confiance de Guillaume II, Zedlitz ne garda plus que le département de la justice dans la Poméranie, et dans les duchés de Magdebourg et de Halberstadt. Voyant avec beaucoup de peine la marche que Wœllner faisait prendre à l'administration il obtint sa démission, et se retira sur ses terres en Silésie, où il mourut le 18 mars 1793. Schutz, dans son *Histoire des Études théologiques de Halle*, 1781, a publié plusieurs Lettres de Zedlitz; on y reconnaît tout son zèle et son noble dévouement pour les progrès de l'enseignement. G-y.

ZEGEDIN ou SZEGEDIN (Étienne Kis de), théologien protestant, est ainsi nommé d'une petite ville de Basse-Hongrie, où il vit le jour, en 1505. On conjecture que sa famille était d'origine cumane. Il s'appliqua dans sa jeunesse à l'étude des lettres, et y fit des progrès assez remarquables. Ses parents étant morts, il fut obligé de chercher des ressources dans l'exercice de ses talents, et tint d'abord une école de latin. Attaché depuis comme régent à divers gymnases, il se trouvait, en 1540, à Cracovie. L'année suivante il se rendit à Wittemberg, et il y suivit, pendant trois ans, le cours de dialectique de Melanchthon, et les leçons de Luther sur l'Écriture sainte; de retour en Hongrie (1544), il établit une école à Tasnad, et tenta d'y fonder une église luthérienne; mais il fut arrêté par ordre du trésorier royal, battu cruellement, et chassé de la ville comme perturbateur. Sa petite bibliothèque composée d'environ deux cents volumes, fut brûlée publiquement, et le reste de ses dépouilles, partagé entre ses ennemis. Il erra quelque temps sans asile; mais enfin, en 1546, il fut nommé recteur de l'école de Gyula. L'année suivante, il alla remplir à Cegledien la double fonction de pasteur et d'écolâtre; et, en 1548, il fut placé par le comte de Temeswar à la tête du gymnase de cette ville, alors l'un des plus célèbres de la Hongrie. Banni de Temeswar, en 1551, après la mort de son protecteur, il ne tarda pas à obtenir d'autres fonctions; mais poursuivi sans relâche, il ne pouvait se fixer nulle part. En 1553, il tomba dans les mains d'une troupe de soldats qui le lièrent pour le conduire à leur général. C'était fait de Zegedin; mais heureusement il se trouvait parmi les soldats un de ses anciens écoliers qui le fit évader pendant la nuit. Il eut le bonheur de gagner Tolna, d'où il se rendit à Luskow avec le titre de surintendant des églises de la Baronie. Dans un voyage qu'il fit, en 1558, pour les intérêts de ses coreligionnaires, il fut pris par les Turcs qui le retinrent cinq ans prisonnier. En sortant de cette captivité si longue et si dure, il vint, en 1563, à Keveny, dans la Haute-Hongrie. Ce fut dans cette ville qu'il acheva tranquillement une vie jusqu'alors semée de tant de traverses. Il y mourut le 2 mars 1572. Son tombeau fut décoré d'une épitaphe en vers latins. Elle est rapportée dans divers ouvrages, entre autres dans le *Specimen Hungariæ litterariæ*, 365. Zegedin avait été marié trois fois. Aucun de ses enfants ne lui survécut. On a de lui : I. *Confessio vera fidei de SS. Trinitate contra quorumdam deliramenta in quibusdam Hungariæ partibus excita*, Genève, 1573, in-8°. II. *Tabulæ*

analyticæ in prophetas, psalmos et novum Testamentum, Schafhouse et Bâle, 1592, 1598, 1620, in-fol. III. *Speculum pontificum romanorum*, etc., 1602, in-8°. Ce n'est point dans cet ouvrage qu'il faût étudier l'histoire des papes. L'auteur y a rassemblé toutes les fables imaginées contre les pontifes, et que les protestants eux-mêmes rejettent aujourd'hui. IV. *Loci communes theologiæ sinceræ de Deo et homine; cum confessione de Trinitate, perpetuis tabulis et scholasticorum dogmatibus illustrata*, Bâle, 1608, in-fol. Ce volume est précédé d'une vie très-détaillée de l'auteur, par Math. Scaricz, l'un de ses élèves. C'est à cette source qu'ont puisé Melch. Adam : *Vitæ theologor. illustrium*; Dav. Czvittinger, *Specimen hist. litterar. Hungarorum*, etc.

W—s.

ZEGERS (Le P. Tacite-Nicolas), savant théologien, naquit à Bruxelles dans les dernières années du quinzième siècle. Ayant embrassé la règle de Saint-François, il consacra tous ses loisirs à l'étude des langues anciennes et à la lecture des livres saints. Paquot conjecture que Zegers fut disciple de Fr. Titelman, auquel, en 1536, il succéda dans la place de lecteur ou professeur en théologie au grand couvent des Recollets de Louvain. En 1548, il quitta cette chaire pour se livrer à la rédaction de ses ouvrages; et, après avoir habité successivement différentes maisons de son ordre, il revint à Louvain, où il mourut le 25 août 1559. Très-instruit dans les langues grecque et latine, il avait un esprit juste, et doit être regardé comme un des meilleurs critiques de son temps. Outre des traductions de quelques ouvrages ascétiques, du flamand et du français en latin, on a de lui : I. *Proverbia teutonica latinitate donata*, Anvers, 1550; ibid., 1571, in-12, rare. II. *Scholion in omnes novi Testamenti libros*, etc., Cologne, 1553, in-12. III. *Epanorthotes, sive castigationes novi Testamenti*, ibid., 1555, in-12. Les notes du P. Zegers sur le Nouveau-Testament sont fort estimées. Cet ouvrage et le précédent ont été recueillis par Pearson dans les *Critici sacri*. IV. *Inventorium in Testamentum novum; vulgò concordantias vocant*, Anvers, 1558, in-12; ibid., 1566, in-8°. V. *Novum Jes. Chr. Testamentum juxta veterem ecclesiæ editionem*, Louvain, 1559, 2 vol. in-16. Cette édition est si rare, qu'elle n'a point été connue des anciens bibliothécaires des Pays-Bas. Rich. Simon ne croyait pas qu'elle eût été publiée (Voy. *Hist. critiq. du Nouv. Testam.*); le P. Le Long, plus hardi, affirme qu'elle n'a jamais été terminée (Voy. *Bibl. sacra*); mais Paquot en possédait un exemplaire dont il a donné la description dans les *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des Pays-Bas*, tom. 1, 2, édit. in-fol. Le P. Zegers en a revu le texte sur les meilleures éditions, ainsi que sur d'anciens manuscrits, et y a joint des notes courtes, mais excellentes. Dans le choix qu'il a fait entre les diverses leçons, il s'accorde presque toujours avec l'édition publiée depuis sous les auspices du pape Clément VIII, dont elle porte le nom; ce qui prouve que Zegers avait beaucoup de discernement (1). On lui attribue encore un

(1) Le *Dict. univers.* dit cependant, sans aucune preuve, que l'auteur manque de critique; et que quand il s'est mêlé de corriger l'Écriture sainte, il n'a fait qu'y ajouter de nouvelles erreurs, et en a considérablement altéré le texte.

Catéchisme en flamand. *Voy.* pour plus de détails les *Mémoires* de Paquot, *loc. cit.* W—s.

ZEGERS (Hercule), peintre et graveur flamand, né vers 1625, fut le contemporain de Potter, qu'il a presque égalé par son talent, mais dont il fut loin d'obtenir la réputation pendant sa vie. Ses paysages représentent des points de vue de la plus vaste étendue, et sont extrêmement variés par des oppositions de couleur et de lumière, par les plus beaux effets de perspective. Malgré ces avantages, ils n'eurent aucun succès pendant la vie de l'auteur, et le malheureux Zegers, réduit au plus grand dénuement, se mit à graver des estampes, espérant en trouver plus de débit que de ses tableaux; mais les marchands en offrirent à peine la valeur du cuivre. Outré de cet affront, Zegers leur dit qu'un jour chaque épreuve de ses cuivres serait vendue plus de ducats qu'on ne lui en offrait pour la planche. Cette prédiction s'est réalisée, car après la mort du graveur on a payé jusqu'à seize ducats une seule épreuve de ses gravures. Il avait trouvé le secret d'imprimer des paysages en couleur sur toile; mais il n'avait pu tirer aucun parti de cette ingénieuse découverte. Tant d'injustice le découragea; il cessa presque entièrement de travailler, et se livra au vin avec un tel excès, qu'il était continuellement ivre, et qu'un jour, en rentrant chez lui dans cet état, il tomba sur son escalier et mourut des suites de cette chute. Samuel van Hoogstraaten, qui a donné la vie de cet artiste, n'a pu fixer ni le lieu, ni l'époque de sa naissance. Il se borne à faire un grand éloge de son talent. Z.

ZEHNER (Joachim), recteur du collége de Schleusingen et surintendant du comté de Henneberg, naquit à Themar le 28 avril 1566, et mourut le 29 mai 1612. Il a écrit un *Compendium theologiæ* et des *Adagia sacra in v centurias congesta*, Leipzig, 1601, in-4°. — Zehner (*Louis-Édouard*), professeur d'histoire, naquit à Brunn en 1753, et fut nommé en 1784 professeur d'histoire universelle à l'université de Lemberg. On a de lui en allemand : I. *Theokles*, traduit du grec, Vienne, 1774, in-8°. II. *Anecdotes*, ibid., 1775, in-8°. III. *Réflexions sur les sciences et les arts*, ibid., 1776, in-8°. IV. *Livre élémentaire pour le cours de l'histoire littéraire*, Olmutz, 1776, in-8°. V. *Matériaux pris dans l'histoire littéraire des anciens temps*, ibid., 1777, in-8°. VI. *Manuel pour les leçons publiques sur l'histoire littéraire*, Breslau et Glatz, 1777, in-8°. VII. *Événements remarquables pris dans l'histoire ancienne, à l'usage des jeunes gens*, Pétersbourg, 1787, in-8°. *Voy.* l'*Autriche savante* par Luca, et les *Lettres sur l'état actuel de la Gallicie*, tome 1er. Ce dernier ouvrage indique quelques autres écrits de Zehner, notamment : 1°. *Sur la manière de former les jeunes gens qui fréquentent les académies;* 2°. *Sur l'éducation nationale en Moravie.* G—y.

ZEIAD, fameux capitaine arabe, naquit à Taïefa la 1re. ou 8e. année de l'hég. (622 ou 630 de J.-C.) : fils naturel d'Abou-Sofyan, cet opiniâtre antagoniste de Mahomet, il était frère du khalife Moawyah 1er. Son père n'avait pas osé le reconnaître, craignant les reproches du sévère Omar (1). Sous le khalifat de ce der-

(1) Il avait eu pour mère une esclave nommée Sommiah, femme d'un esclave grec; c'est pourquoi ses ennemis l'appelaient injurieusement *fils de Sommiah*.

nier, Zeïad se distingua tellement par son esprit et son éloquence, dans une assemblée des compagnons du prophète, que le célèbre Amrou dit publiquement que ce jeune homme aurait commandé un jour à tous les Arabes, si son père eût été de la tribu de Koreisch. Zeïad fut nommé cadhi à la même époque. Ce fut lui qui ayant à juger Al-Mogheïrah, gouverneur de Koufah, accusé d'adultère, le renvoya absous, et fit châtier les témoins qui n'avaient pas suffisamment prouvé leur accusation. Ce jugement lui gagna pour toujours l'amitié de Mogheïrah, dont il fut secrétaire et trésorier. Lieutenant du gouverneur de Bassorah, Abdallah, fils d'Abbas, sous le khalifat d'Aly, il vainquit et tua le général que Moawyah avait envoyé pour s'emparer de cette ville, l'an 39 (659). Comme il n'était pas moins habile que vaillant, il fut chargé de commander en Perse, et il s'y conduisit avec tant de sagesse, que les Persans comparaient son administration au règne fortuné du grand Khosrou Nouschirwan. Lorsque Haçan, fils d'Aly, se fut démis du khalifat en faveur de Moawyah, Zeïad, qui résidait à Istakhar (Persépolis), dans un château-fort qu'il y avait fait bâtir, refusa de se soumettre au nouveau khalife. Moawyah, voulant mettre dans ses intérêts un personnage aussi prépondérant, et le détacher du parti des enfants d'Aly, le reconnut publiquement pour son frère, et se servit utilement de l'entremise d'Al-Mogheïrah pour déterminer Zeïad à lui prêter serment de fidélité : ce fut la première fois qu'on viola l'article du Coran, d'après lequel Zeïad était censé le fils de l'esclave grec, dont la femme avait été la maîtresse d'Abou-Sofyan. Aussi les Ommeyades parents de Moawyah lui reprochèrent d'avoir déshonoré la mémoire de son père, en introduisant un bâtard dans leur famille. Mais le khalife ne songea qu'à s'attacher par des bienfaits le grand homme dont les talents devaient affermir sa puissance. Il lui donna le gouvernement de Bassorah, alors infesté de voleurs et d'assassins. Zeïad en y arrivant assembla les habitants, leur peignit son horreur pour les désordres qui troublaient la tranquillité de leur ville, et déclara sa ferme résolution d'y remédier. Comme il était après Aly l'homme le plus éloquent de son siècle, parmi les Arabes, son discours produisit beaucoup d'effet. Il l'appuya d'une ordonnance par laquelle il défendait, sous peine de mort, de se trouver dans les rues et sur les places publiques, après la prière du soir, et il autorisa les patrouilles à passer au fil de l'épée tous ceux que l'on rencontrerait après cette heure indue. La première nuit il y eut deux cents personnes tuées ; il n'y en eut que cinq la seconde, et pas une seule la troisième. Des mesures aussi rigoureuses rétablirent la tranquillité. Le khalife en fut tellement satisfait, qu'outre le gouvernement de Bassorah il confia à son frère celui de Koufah, de Bahr-aïn, d'Oman et de toutes les provinces orientales de l'empire ; de sorte que Zeïad donnait des ordres, depuis les deux rives du golfe Persique jusqu'aux frontières de l'Inde et du Turkestan. Son nom faisait trembler tous les méchants, parce que sa justice était aussi sévère que prompte et impartiale. Lorsqu'il arriva pour la première fois à Koufah, ville fameuse par l'inconstance et le caractère séditieux de ses habitants, il leur dit qu'il avait d'abord résolu d'amener deux mille de ses gardes ;

mais qu'ayant réfléchi qu'ils étaient d'honnêtes gens, il n'avait amené que ses domestiques. Ce discours n'empêcha pas qu'on ne lui jetât de la poussière au visage. Il ordonna à ses gens de s'emparer des portes de la mosquée, fit arrêter les mutins, rendit la liberté à tous ceux qui jurèrent qu'ils n'avaient point eu de part à l'outrage qu'il avait reçu, et fit couper les mains aux autres qui étaient au nombre de quatre-vingts. Il passait alternativement six mois à Koufah et six mois à Bassorah. Il ordonna aux habitants de cette dernière ville de laisser la nuit les portes de leurs maisons ouvertes, s'obligeant à les indemniser du dommage qu'ils pourraient recevoir ; il n'en résulta aucun vol ; mais des animaux, entrés dans une boutique, y ayant commis quelques dégâts, Zeïad permit l'usage d'une claie, ce qui fut pratiqué dans plusieurs autres villes de l'Irak. « Ma main gauche maintient les peu» ples de l'Irak, écrivit Zeïad au » khalife son frère ; mais ma droite » est oisive ; donnez-lui l'Arabie à » gouverner, et elle vous en rendra » bon compte. » Moawyah lui accorda sa demande. Les habitants de la Mekke et de Médine en furent consternés, et le ciel exauça leurs vœux contre Zeïad. Un ulcère pestilentiel lui survint à la main droite ; il la fit amputer, malgré la décision du cadhi, qui regardait cette opération comme un acte de désobéissance à la volonté divine ; mais quand il vit les fers rouges destinés à cautériser la plaie, il s'évanouit ; et malgré les secours de cent cinquante médecins, dont trois l'avaient été de Khosrou Parwiz, roi de Perse, il mourut le 3 ramadhan 53 (août 673 de J.-C), à l'âge de 53 ans. Nul capitaine n'a contribué plus que Zeïad à l'affermissement de la puissance des khalifes ommeyades. Son fils lui succéda dans la plupart de ses charges, et marcha sur ses traces (*Voy.* Obéid-Allah). A—t.

ZEIADET-ALLAH Ier. (Abou-Mohammed), troisième souverain de l'Afrique, de la dynastie des Aglabides, se trouvant à Kaïrowan, à la mort de son père Ibrahim, l'an 196 de l'hég. (812 de J.-C.), tandis que son frère Abdallah était à Tripoli, s'empara du trône ; mais il en descendit l'année suivante, et se soumit à son frère après la mort duquel il y remonta, l'an 201 (817). Il reconnut d'abord la suprématie du khalife Al-Mamoun, qui le confirma par un diplôme dans le gouvernement héréditaire de l'Afrique. Mais il se déclara bientôt pour l'anti-khalife Ibrahim, fils de Mahdy (*Voy.* Mamoun, XXVI, 434). Cette démarche et la dureté de son administration donnèrent lieu aux révoltes et aux guerres civiles qui le mirent en danger de perdre ses états. Corrigé par l'expérience, il s'efforça de réparer les maux qu'il avait causés ; fit construire des ponts, raccommoder les routes ; fonda une magnifique mosquée à Kaïrowan, et songea bientôt à reculer les bornes de sa domination. Dans l'intervalle des années 45 à 130 de l'hég. (665 à 748 de J.-C.), des flottes arabes, expédiées par les khalifes de Damas ou par les gouverneurs de l'Afrique, avaient effectué cinq descentes en Sicile, sans pouvoir s'y établir. Les troubles que l'élévation des khalifes abbassides, sur les ruines des Ommeyades, excita dans tout l'empire musulman ralentirent depuis l'ardeur guerrière des Arabes. La conquête de la Sicile était réservée à Zeïadet-Allah, et fut l'événement le plus mémorable de

son règne. Fimi ou Fama (Euphemius) qui gouvernait cette île pour l'empereur grec, Michel-le-Bègue, s'y étant révolté, fut vaincu par un de ses lieutenants, et alla implorer le secours de l'émir africain. Ce prince équipa une flotte d'environ cent vaisseaux, qui mit à la voile au port de Sousa, le 16 raby 1er. 212 (15 juin 817), sous les ordres du cadhi Asad Ibn Farat, et débarqua, trois jours après, à Mazara, dix mille hommes d'infanterie et sept cents de cavalerie. Les Grecs furent défaits, et malgré leurs efforts, malgré la mort du général maure et celle de son successeur, les musulmans ayant reçu des renforts d'Espagne et d'Afrique s'emparèrent de plusieurs places en Sicile. Zeïadet-Allah en donna le gouvernement, avec le titre d'émir, à son cousin Mohammed ibn-Abdallah, ibn-Aglab, lequel, après un siége de cinq ans, força Palerme de capituler, en redjeb 220 (juillet 835), et acheva, dans l'espace de dix-neuf ans que dura son administration, la conquête de cette île, à l'exception de Syracuse, d'Enna et de Taormine. Zeïadet-Allah ne vit pas la fin de cette glorieuse entreprise. Il était mort le 14 redjeb 223 (juin 838), dans la cinquante-deuxième année de son âge, et la vingt-deuxième de son règne. — Abou-Mohammed Zeiadet-Allah II, septième prince de la même dynastie, succéda, l'an 249 de l'hég. (863 de J.-C.), à son frère Ahmed, et se distingua par sa sagesse, ses vertus et sa piété. Il ne régna que six mois, suivant De Guignes et Casiri, ou dix-huit, selon Abou'l feda, mourut l'année suivante, et fut remplacé par son neveu Mohammed II, fils d'Ahmed. Cardonne, dans son *Histoire* inexacte et incomplète *de l'Afrique et de l'Espagne, sous la domination des Arabes*, a omis ces trois derniers princes, parce qu'il a confondu Mohammed Ier. avec Mohammed II. A—t.

ZEIADET-ALLAH III (Abou-Nasr), onzième et dernier prince de la dynastie des Aglabides en Afrique, monta sur le trône, l'an 290 de l'hég. (903 de J.-C.), en faisant assassiner son père Abdallah II, monarque vertueux, bienfaisant et austère dans ses mœurs, qui l'avait fait renfermer à cause de ses débauches scandaleuses. Zeïadet-Allah, voulant ensevelir le secret de son parricide, se défit des trois eunuques qui en avaient été les complices; mais toute sa conduite prouva qu'il était le principal auteur de ce forfait. Il donna l'essor à ses passions, se plongea dans les plus infâmes voluptés, s'entoura de baladins, et ne s'occupa nullement des affaires de l'état. Il fit périr ses frères, et sembla prendre à tâche d'exterminer sa famille, dans un moment où sa puissance ébranlée avait le plus besoin d'appui. Depuis quelques années, un capitaine appelé Abou-Abdallah, et surnommé Al-Maschtak (l'Oriental), parce qu'il était Arabe de naissance, ayant apporté en Afrique la doctrine des Chyites, ou partisans des descendants du prophète par Aly, y avait soulevé toutes les tribus Brébères contre les khalifes abbassides qu'il traitait d'usurpateurs. Zeïadet-Allah opposa aux rebelles un de ses parents, qu'il rappela bientôt, et qu'il condamna à mort. Il envoya alors contre eux Ibrahim, son cousin, avec une armée de quarante mille hommes, dont la défaite fut suivie de la perte de plusieurs places. Le tyran, craignant d'être assiégé dans Rakkadah, s'enfuit à Tunis; mais, alarmé

des progrès de la révolte, il rassembla la plus grande partie de ses trésors, et suivi de ses femmes, de ses enfants et de ses esclaves, il se retira à Tripoli, où il fut joint par Ibrahim qui, après avoir tenté de sauver quelques débris de la puissance de ses ancêtres, avait été vaincu une seconde fois par Abou-Abdallah. Sur ces entrefaites, Zeïadet-Allah ayant condamné à mort son vézir, Ibrahim craignit pour lui le même sort, se réfugia en Égypte, et y sema des préventions défavorables contre son parent. L'an 296 (903), Zeïadet-Allah partit de Tripoli, et abandonna l'Afrique au chef des rebelles qui devint ainsi le précurseur des Fathimides (*V.* Obéid-Allah Al-Mahdy). Mal accueilli en Égypte, il s'était mis en route pour Baghdad, lorsque, arrivé à Raccah, il reçut ordre du khalife Moctader, de retourner dans l'Occident, et d'y recommencer la guerre contre les Chyites, avec les secours que le gouverneur d'Égypte devait lui fournir. Il se rendit alors aux eaux minérales de Hammanat, à deux journées à l'ouest d'Alexandrie, et continua d'y vivre au sein des plaisirs. La plupart de ses gens, s'indignant de son apathie, l'abandonnèrent. Épuisé de débauches, averti de sa fin prochaine par des infirmités précoces qui firent tomber sa barbe, et désespérant de recevoir les secours qu'on lui avait promis, il résolut d'aller à Jérusalem, pour y consacrer à Dieu le reste de ses jours; mais il expira près de Ramlah, où il fut enterré. Zeïadet-Allah avait régné six ans, et la dynastie des Aglabides, qui finit en lui, en avait duré cent douze. A—T.

ZEIBICH (Charles-Henri), fils d'un professeur de Wittemberg, naquit à Edembourg le 19 juin 1717, fut élevé sous les yeux de son père, et devint comme lui professeur et conseiller de la faculté de philosophie. Il eut, en 1760, le malheur de perdre une bibliothèque considérable, qui fut réduite en cendres pendant le siége de Wittemberg. Les événements de la guerre lui ayant encore fait éprouver d'autres pertes, sa santé s'affaiblit, et il mourut le 5 août 1763. On a de lui : I. *De chaldaicarum veteris Testamenti paraphrasium apud Judæos auctoritate*, Wittemberg, 1737. II. *De illustribus utriusque fœderis vocibus σκιὰ θανάτου*, ib., 1739. III. *De Christo, Deo κλειδούχου, ad Apoc.*, 1, *v.* 18; et 3, *v.* 7, ibid., 1741. IV. *De linguâ Judæorum hebraicâ temporibus Christi atque Apostolorum*, ibid., 1741. L'auteur fait voir combien le dialecte des Juifs, au temps de Jésus-Christ, était différent de l'ancienne langue hébraïque, et combien il s'était mêlé avec d'autres idiômes. V. *De codicum veteris Testamenti orientalium et occidentalium dissensionibus*, ibid., 1742. VI. *De sepulturâ in terrâ sanctâ à Jacobo et Josepho patriarchis moribundis expetitâ, ad Genes.* 47, *v.* 29, 30, 31; 49, *v.* 29, *sqq.*; *ad Hebr.* 11, *v.* 21, *sqq.*, ibid. VII. *De quæstionibus abstrusis reginæ Sabæ Salomoni regi propositis*, ibid., 1744. VIII. *Observationes criticæ in historiam Salvatoris ἀγωνιζομένου, Luc.* 22, *v.* 43, *sqq.*, *è codicibus quibusdam antiquioribus proscriptam*, ibid., 1744. IX. *De pretio mortis sanctorum in oculis Domini, ad Psal.* 116, *v.* 15, ibid., 1746. L'auteur y prétend bonnement que Luther est mort comme un saint, et qu'il doit être honoré comme tel.

X. *De statu animæ Christi à corpore separatæ illiusque prærogativis*, ibid., 1746. XI. *De Tarso, Ciliciæ metropoli, litterarum flore illustri*, dans les *Symbolis litterariis*, tome III, p. 504. XII. *De imagine Christi in lararío Aurelii Alexandri Severi conspicuâ*, dans les *Nova Miscellanea Lipsiensia*, tome III, pag. 42. XIII. *De ritu adjurandi summum Hebræorum pontificem ante expiationem anniversariam, ad illustrandum codicem*, ib., tom. IV, pag. 442. XIV. *De quæstione criticâ : nùm Cadytis Herodoti rectè venditetur pro metropoli Palestinæ*, ibid., tom. V, pag. 98. XV. *De suffimento Messiæ*, ib., pag. 613. XVI. *De Christo, fido Novi Testamenti pontifice, ad Hebr. 2, v. 17*, ib., tome VI, pag. 23. XVII. *De cœtibus illis, quos litteris suis apostoli Christi salutarunt*, ibid., pag. 572. XVIII. *Athleta παράδοξος, è monumentis Græciæ veteris conspectui expositus, insertæ sunt aliquot numismatum icones ac græcæ inscriptiones*, Wittemberg, 1748, in-8°. XIX. *De sacerdotum memphiticorum et heliopolitanorum dissidio in enarrando itinere Israelitarum per mare Erythræum*, ib., 1751. Selon l'auteur, les prêtres d'Héliopolis, en parlant du passage de la mer Rouge, suivaient fidèlement le récit de Moïse, attribuant comme lui ce grand événement à une œuvre de la toute-puissance divine. Ceux de Memphis, au contraire, ne voyaient rien d'extraordinaire dans la marche de Moïse qui, selon eux, avait habilement profité du flux et reflux de la mer. Les deux opinions sont pesées, et l'auteur se déclare pour les prêtres d'Héliopolis. XX. *De ritu baptizandi in mortem Christi ab Eunomianis recentioribus introducto*, Wittemberg, 1752. Cet écrit est dirigé contre les frères Moraves et contre leur prétendu évêque le comte de Zinzendorf (*Voy.* ce nom), qui avait introduit dans l'administration du baptême la formule suivante : *Je te baptise au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit; et dans la mort de Jésus-Christ.* L'auteur fait voir que les frères Moraves avaient emprunté cette innovation aux anciens hérétiques appelés Eunomiens. XXI. *De vestibus Christi*, ibid., 1754. XXII. *De Cantico canticorum*, ibid., 1760. XXIII. *Συμμικτα antiquitatum Tarsicarum ex scriptorum veterum monumentis collecta*, ib., 1760. G-Y.

ZEID BEN THABET, l'un des secrétaires de Mahomet, n'avait que onze ans quand Mahomet quitta la Mekke et se retira à Médine. Il ne se trouva point à l'affaire de Bedr, à cause de sa grande jeunesse ; mais il prit part à la bataille d'Ohod et à toutes les affaires suivantes. Après la bataille contre les Arabes du Yémâmah, presque tous les sectateurs du Coran ayant péri, le khalife Abou-Bekr craignit que ce livre sacré ne se perdît. Il ordonna donc à Zeïd d'en rassembler les fragments épars, et d'en composer une copie complète. Zeïd obéit, et parvint après beaucoup de peine à en former un exemplaire qu'il remit à Omar. Mais sous le khalifat d'Othman, lors de son expédition d'Arménie, les Arabes se divisèrent sur la manière de réciter le Coran. Othman, redoutant les suites de cette division, fit venir l'exemplaire de Zeïd, et lui ordonna, ainsi qu'à d'autres docteurs qu'il lui adjoignit, de faire plusieurs copies de ce livre. Zeïd s'acquitta aussi de cette commission. Lors des troubles qui finirent par le

meurtre d'Othman, Zeïd lui demeura fidèle, et fut du nombre de ceux qui refusèrent de prêter serment à Aly. Il vivait encore vers le commencement du septième siècle de notre ère. J—N.

ZEIDAN (Muley), roi de Fez et de Maroc, de la première dynastie des Cherifs, se trouvant auprès de son père Muley Ahmed Labass (*V.* ce nom), lorsque ce prince mourut, l'an 1603, se fit proclamer son successeur, quoiqu'il fût le plus jeune de ses fils. Aussi eut-il à lutter contre ses trois frères; et en moins de deux mois, les quatre compétiteurs furent tour-à-tour maîtres de l'empire. La victoire se déclara toujours en faveur de Muley Zeïdan, qui, par la prise de l'importante place de Salé, l'emporta enfin sur ses concurrents, malgré les secours pécuniaires que Muley Cheikh, son frère aîné, avait reçus de Philippe III. Le règne de Zeïdan fut aussi troublé par les Brèbes, montagnards des environs de Maroc, qui, par leurs incursions, l'obligèrent d'abandonner cette capitale. Il parvint cependant à semer la division parmi ces tribus, et à les soumettre par ses négociations ou par ses armes. Muley Zeïdan vécut en paix pendant tout le cours d'un long règne qui occupe peu de pages dans l'histoire. Il protégea et cultiva les lettres, et rassembla une nombreuse et belle bibliothèque. Deux des manuscrits arabes qui en faisaient partie sont aujourd'hui dans la bibliothèque de l'Escurial. L'un est un exemplaire de la Grammaire arabe de Mohammed Al-Zouzani, avec le Commentaire de Mohammed Al-Esfaraïni, chargé de notes de la main de ce prince, qui prouvent sa vaste érudition, comme toutes celles qu'il ajoutait à ses livres. L'autre est un superbe exemplaire de la Rhétorique de Houceïn Alepi, intitulée *Fleurs du printemps*, élégamment colorié et orné de lettres d'or. Muley Zeïdan reçut, en 1622, une ambassade de Hollande, à la suite de laquelle se trouvait l'orientaliste Golius (*V.* ce nom); il sut rendre justice à l'érudition de ce savant ainsi qu'à la manière facile et correcte dont il écrivait l'arabe. Ce prince mourut en 1630, „laissant pour successeurs des fils qui n'héritèrent ni de ses talents ni de ses belles qualités, quoique l'aîné, Muley Abd' el Melek, ait pris, le premier, le titre d'empereur de Maroc. A—T.

ZEIDAN (Muley), digne fils du fameux Muley Ismaël, empereur de Maroc (*V.* ce nom), avait pour mère une négresse intrigante et ambitieuse, Lala-Zeïdana, qui par ses attraits, mais plus encore par sa lubricité, avait su captiver le cœur du vieil empereur. Cette méchante femme, abusant de son ascendant, et se flattant d'assurer le trône à son fils, fit étrangler la mère de Muley Mohammed, héritier présomptif de l'empire; et, dans le dessein de perdre ce prince, elle employa tant de moyens pour le rendre suspect à son père, qu'elle le réduisit au désespoir, et le poussa à la révolte. Muley Zeïdan, qui, élevé par une telle mère, avait montré, dès son adolescence, l'assemblage de tous les vices, fut chargé de réduire son frère. Il en triompha par trahison, et l'envoya, en 1706, prisonnier à Mekinez, où le barbare Muley Ismaël le fit périr. Plus avare et plus féroce que son père, Zeïdan commit les excès les plus horribles à Tarudant après avoir réduit, par la famine, cette place, qui avait partagé la révolte de son

frère ; et il livra au pillage la ville de Sainte-Croix, abandonnée par ses habitants : mais ses succès et surtout ses trésors portèrent ombrage à Muley Ismaël, qui eut vainement recours à divers prétextes pour le rappeler. En vain il trompa, par une feinte maladie, Lala-Zeïdana elle-même, qui, le croyant à toute extrémité, pressait son fils de venir s'assurer le trône. Zeïdan, qui connaissait les artifices de son père, refusa d'abandonner son armée, qui lui offrait plus de certitude pour parvenir à l'empire. Le bruit de la maladie et de la mort prochaine d'Ismaël s'était tellement accrédité, qu'il y eut à Mekinez une sédition que Lala-Zeïdana voulut réprimer, en sortant du palais, la lance en main, à la tête de la garde, et en ordonnant des mesures de rigueur. L'apparition inattendue, et si inconvenante chez les musulmans, d'une femme détestée, qu'on soupçonnait de vouloir s'emparer de l'autorité, irrita les mutins ; et la fermentation ne put être calmée que par la présence de l'empereur. Zeïdan était adonné au vin ; et dans son ivresse, ses femmes mêmes n'étaient pas à l'abri de ses cruautés. Gagnées par l'empereur, elles étouffèrent son fils entre deux matelas, tandis qu'il était plongé dans le vin, le 25 septembre 1707. Le corps de Zeïdan fut enterré à Mekinez ; et sur son tombeau Ismaël fit bâtir une mosquée qui donna asile aux criminels, et où l'on révéra comme un saint un prince vicieux, rebelle, mort dans l'ivresse, au mépris de l'islamisme. Sept femmes de Zeïdan et le marchand juif qui lui fournissait l'eau-de-vie dont il s'enivrait, conduits à Mekinez, par ordre du bizarre Ismaël, furent livrés à la cruelle Lala-Zeïdana, qui les immola à sa vengeance. Trois de ces femmes furent traitées avec une barbarie sans exemple. La féroce Zeïdana, avant de les faire étrangler, leur fit couper les mamelles, et les força de les manger. A—T.

ZEIDLER (Jean-Godefroi), poète allemand, était fils d'un prédicateur luthérien de Freystadt, dans le comté de Mansfeld, et prêcha conjointement avec lui dans sa ville natale, pendant vingt ans. Mais, après la mort de son père, il renonça au ministère évangélique pour se livrer au culte des Muses, et à toutes les bizarreries d'une imagination vagabonde et sans frein. Toutes les sciences avaient des attraits pour lui, et il passait avec facilité de la composition d'une pièce de vers aux méditations de la philosophie. On n'aura pas de peine à croire cependant qu'en divisant ainsi son temps et ses facultés sur une foule d'objets différents, Zeidler, éloigné d'ailleurs de tout plan et de toute méthode, n'ait rien laissé qui mérite l'admiration de la postérité. Dans la nombreuse et singulière liste de ses ouvrages nous nommerons : I. *Theatrum virorum eruditorum minus*, abrégé assez agréable, et qui peut quelquefois épargner des recherches fastidieuses. II. *La très-noble, très-solide et très-érudite Gnostologie* ou *Science universelle*, traduction ou plutôt parodie burlesque de la métaphysique et de l'ontologie scolastiques. III. Une traduction allemande de la dissertation de Thomasius *de Crimine Magiæ*, de son traité *de Fundamentis juris naturæ et gentium*, et de plusieurs autres de ses ouvrages, notamment de ceux qui roulent sur le gouvernement ecclésiastique. IV. *Synopsis fiscologica*. V. *Arbre généalogique octocenténaire des comtes de*

Mansfeld. VI. *Le Carnaval caché et dévoilé*, comédie en trois actes. Zeidler mourut encore jeune à Halle, en 1711. Ses débauches et des excès de toute espèce avaient usé son corps et affaibli ses facultés. Le bien modique que son père lui avait laissé n'avait suffi que quelque temps à son goût pour la dépense, et il passa ses dernières années dans une extrême pauvreté. Cependant au fort même de sa détresse il ne consentit jamais, malgré des offres très-séduisantes, à céder une écritoire qu'il croyait avoir appartenu à Luther.—*Suzanne-Élisabeth* ZEIDLER, sœur du précédent, montra aussi beaucoup de talents pour la poésie dont elle apprit seule les principes, et publia, en 1684, un recueil sous le titre de *Passe-temps d'une jeune fille* (Jungferlicher Zeitvertreiber). P—ot.

ZEIDLER (CHARLES-SÉBASTIEN), magistrat et littérateur, naquit à Nuremberg le 24 septembre 1719. Après avoir terminé ses études académiques et visité l'Allemagne, ses savants, ses bibliothèques et ses cabinets, il revint dans sa ville natale, où il s'éleva par degrés jusqu'à une des premières charges de la magistrature. Ces places étaient alors importantes, et Nuremberg, comme ville libre d'Allemagne, possédant à titre de souveraineté un territoire assez considérable, avait par son commerce et ses richesses une grande influence. Zeidler avait recueilli les ouvrages de tous les jurisconsultes, appartenant à l'université d'Altdorf. Il donna, en 1773, cette précieuse collection à la bibliothèque de la ville de Nuremberg, qui, pour lui en témoigner sa reconnaissance, lui fit ériger un monument, avec une inscription latine. Zeidler mourut le 16 mars 1786. On a de lui: I. *De veterum philosophorum studio musico*, Nuremberg, 1745, in-4°. II. *Spicilegium observationum Vitam Hugonis Donelli, magni quondam jurisconsulti, illustrantium, ad orationem Scip. Gentilis in funere ejus habitam accommodatum*, dans les *Opera Donelliana*, édit. de Lucques, t. x. L'éditeur, Jean Riccomini, fit imprimer à part ce *Spicilegium*, Lucques, 1766, in-8°. III. *Vitæ professorum juris, qui in academiâ Altorfinâ indè ab ejus jactis fundamentis vixerunt, ex monumentis fide dignis descriptæ*, Nuremberg, 1770, 3 vol. in-4°., et deuxième édition, 1786. Zeidler concourut efficacement à l'édition des *Opera Donelliana*, et à celle des œuvres de *Scipion Gentilis*, qui parurent à Naples, en 1768 et 1769. G—y.

ZEIDOUN. *Voy.* ZAÏDOUN.

ZEILER ou ZEILLER (MARTIN), géographe allemand, naquit, le 17 avril 1589, près de Murau dans la Styrie supérieure, d'un père qui avait été disciple de Mélanchthon. Après avoir, pendant près de quinze ans, parcouru l'Allemagne, la France et l'Italie, il vint se fixer à Ulm, où son père avait été ministre. Il fut nommé, en 1630, principal du collége, et en 1643, inspecteur des écoles allemandes. On voulait lui donner une chaire d'histoire : il la refusa, afin de pouvoir consacrer tout son temps à ses compositions littéraires. Il mourut à Ulm, le 6 octobre 1661, après s'être placé au premier rang des savants de cette époque. Ses meilleurs ouvrages sont ceux qu'il a composés sur la géographie, entre autres l'*Itinéraire d'Allemagne*, la *Topographie de Bavière*, celles de l'*Alsace*, de *Brunswick* et de *Souabe*, qui passent pour exactes. On a encore de lui, entre autres écrits :

I. *Theatrum tragicum,* ou *Histoires merveilleuses et tristes de Rosset,* traduites du français en allemand, avec des remarques, Lintz, 1628, in-8°. Cet ouvrage fut en peu de temps réimprimé à Tubingue, à Rostock, à Stuttgard, à Nuremberg, etc. La meilleure édition est celle qui parut à Ulm, en 1655, in-8°. II. Cent *Epîtres* ou *Lettres* sur différents sujets politiques, historiques (all.), Heilbrunn, 1640, in-8°.; réimprimé en 1641, 1648, etc. Une huitième édition parut, en 1657, à Ulm, in-4°., avec plusieurs additions. III. *Centuria epistolarum miscellanearum*, ou cent *Epîtres sur des sujets politiques et historiques, composées par M. Zeiller, peu de temps avant sa mort* (all.), Ulm, 1663, in-8°. Le recueil de toutes ses Lettres a paru de nouveau à Ulm, 1683 et 1700, in-fol. IV. Le *Chasse-ennui*, traduit du français en allemand, Francfort, 1643, in-8°. V. *Fidus Achates*, ou le *Fidèle compagnon des voyages, avec des observations, afin de rendre les voyages plus utiles* (all.), Ulm, 1651, 1657 et 1680, in-12. VI. *Centuria dialogorum*, ou *Cent dialogues sur différentes matières* (allem.), Ulm, 1653, in-8°. VII. *Collectanea*, ou *Histoires singulières* (allemand), Augsbourg, 1658, in-8°. VIII. *Miscellanea*, ou *Différents sujets poétiques et historiques* (all.), Nuremberg, 1661, in-4°. IX. *Epigrammes*, dans les recueils de Ramler, de Joerden, de Schutz, de Haug, de Weiszer et de Brunn. X. *Nouvelle description du royaume de Hongrie, des villes et lieux qui y appartiennent, avec les additions de Jean Beza*, Ulm, 1664, in-8°.; Augsbourg, 1685. Cet ouvrage et les autres publiés par Zeiler sur la géographie ont été insérés dans la *Collection topographique de l'univers*, par Merian.

G—y.

ZEIN-ALA-BEDIN (Aly II), quatrième imam des Chyites, était petit-fils du khalife Aly, gendre de Mahomet et fils du fameux Houcein et d'une fille de Yezdedjerd III, dernier roi de Perse. Il n'avait que douze ans, lorsqu'il se trouva à la journée de Kerbela où son père et presque tous ses frères perdirent la vie (*V.* Hocein), l'an 61 de l'hég. (680 de J.-C.). Il aurait péri dans cette catastrophe, ainsi que son jeune frère Amrou, si leurs tantes Zeineb et Fathimeh n'eussent réussi à fléchir le barbare Obéid-Allah ben Zaïad (*Voy.* ce nom). Tous furent conduits à Damas, où le khalife Yezid Ier., loin d'écouter ses courtisans qui lui conseillaient de sacrifier à sa sureté ces derniers rejetons de la famille du prophète, fut ému de pitié en voyant ces illustres infortunés dans le dénuement le plus absolu; pourvut à leurs besoins, et les renvoya à Médine (*Voy.* Yezid Ier.). Aly y fut reconnu par les partisans de sa maison, pour le quatrième des imams ou pontifes légitimes, successeurs de Mahomet, quoique, en raison de sa jeunesse, son oncle, Mohammed ben Hanefyah, lui eût disputé ce titre, sans être du sang du législateur des musulmans; la contestation fut décidée en faveur d'Aly II, plus connu sous le surnom de *Zein ala-bedin* (l'ornement des serviteurs de Dieu). Il mourut l'an 94 (713), et eut pour successeur son fils Mohammed. Un autre de ses enfants, Zeïd, ayant pris le titre de khalife à Koufah, l'an 122 (739), quoiqu'il n'eût pu réunir que cinq cents hommes, au lieu des quarante mille que les partisans de sa maison lui

avaient promis, fut vaincu par Yousouf ben Amer, gouverneur de l'Irak, au nom du khalife Hescham, et fut tué d'un coup de flèche. Son corps, inhumé par ses amis, fut déterré, pendu et brûlé par ordre de Yousouf, à l'exception de sa tête qui fut envoyée à Damas, où le khalife la fit attacher à une des portes de la ville. C'est de Zeïd que sont issus les imams Zeïdis qui ont régné dans l'Arabie heureuse, où ils possèdent encore quelques domaines (*Voy.* Muthaher). Yahia, fils de Zeïd, se retira dans le Khoraçan, où il périt dans une bataille sous le khalifat de Haroun al Raschid. —Zein-Ala-bedin est le nom d'un roi de Perse, de la dynastie de Modhafferides, qui, n'ayant pas su conserver la bienveillance et la protection de Tamerlan, que son père avait su lui ménager en mourant, fut dépouillé de ses états par le conquérant: privé de la vue par son cousin Chah Mansour auprès duquel il s'était réfugié, il tomba au pouvoir de Tamerlan, qui, en raison de sa cécité, ne le comprit pas dans le massacre des autres princes Modhafferides, et l'envoya prisonnier à Samarkand, l'an 795 de l'hég. (1393 de J.-C.) (*V.* Mansour Chah et Tamerlan). A—t.

ZEIRI BEN MOUNAD AL TACLANI, chef de la tribu des Zeïrides, nommée aussi des Sanhadjides ou des Badisides, dont les états, en Afrique, s'étendaient depuis Alger jusqu'à Tripoli, prétendait descendre des anciens rois Hamyarides de l'Arabie heureuse, d'où l'un de ses ancêtres était venu s'établir dans le Maghreb (l'Afrique occidentale). Son père Mounad avait employé ses grandes richesses à secourir les pauvres et les pélerins, et préparé par sa bienfaisance la grandeur future de sa maison. Zeïri, son fils, s'attacha aisément plusieurs tribus d'origine arabe, se mit à leur tête, battit les Zenates, et d'autres tribus brébères, conquit plusieurs provinces dont il fit hommage au fondateur de la dynastie des Fathimides (*V.* Obéid-allah Al-mahdy), et fonda la ville d'Aschir, dans la contrée de ce nom, l'an 324 de l'hég. (935 de J.-C.). Il y attira des savants et des marchands, et y fit battre de la monnaie d'or et d'argent, dont l'usage était inconnu dans le pays. Il y fut assiégé successivement par deux chefs de tribus ennemies; mais son fils Yousouf-Balkin, à peine sorti de l'adolescence, tua le premier dans une sortie, et mit en fuite le second. Zeïri eut toujours soin de se ménager l'amitié des khalifes fathimides, et leur rendit d'importants services (*V.* Mansour-Billah). L'an 348 (959), il coopéra à la prise de Fez, et aux autres conquêtes de Djewhar, dans la Mauritanie, au nom du khalife (*Voy.* Moezz Ledin-allah). Il fut envoyé contre le rebelle Mohammed ben al-Khaïr, qui, vaincu par Balkin, fils de Zeïri, l'an 360 (971), se donna la mort. Il marcha ensuite contre Aly ben Hamdoun, ou Djâfar ben Aly, qui avait fait révolter les Zenates, et lui livra bataille près de Mansourah; mais ayant eu son cheval tué sous lui il tomba, et sa mort entraîna la déroute de son armée. Il avait régné trente-six ans à Aschir et à Tahert ou Tahiret: il fut tellement regretté, même des Zenates, que leur chef fut obligé de se retirer auprès du khalife d'Espagne, avec lequel Zeïri avait aussi été en guerre. Ce dernier laissa plus de cent fils, dont l'aîné fut son successeur (*Voy.* Yousouf-Balkin). A—t.

ZEIRI BEN ATYAH, 1er. roi de Fez, de la dynastie des Zeïrides ou Zenates, différents des Zeïrides ou Sanhadjides qui dans le même temps régnaient à Tunis, Kairowan, Mahdiah et Tripoli (*Voy.* l'article précédent et MANSOUR, XXVI, 519), était cheikh des Zenates, l'une des cinq principales tribus brebères qui s'étaient établies dans le Maghreb ou Afrique occidentale, à l'époque de la décadence de la puissance des Édrissides (*Voy.* HAÇAN KENNOUN). Le Maghreb successivement envahi par les troupes des Fathimides, des Sanhadjides et des Ommeyades d'Espagne, était en proie aux troubles et à l'anarchie. Ces circonstances accrurent la puissance de Zeïri qui s'affranchit de toute domination, refusa, l'an 368 de l'hég. (979 de J.-C.), de reconnaître la souveraineté des rois de Cordoue, et s'empara de Fez en 377 (988). Le célèbre Al-Mansour qui était alors à la tête des affaires en Espagne, sous le règne du faible Hescham Al-Mowayed (*V.* MANSOUR, XXVI, 521), ne laissa pas de ménager Zeïri, et l'opposa bientôt au rebelle Abou'l Behar, prince Sanhadjide qui, après s'être formé un état puissant en Afrique, aux dépens de son neveu Abou'l Cacem Mansour, roi de l'Afrique septentrionale, et par le secours des Ommeyades d'Espagne, avait méconnu ensuite la suprématie de ces khalifes, et s'était jeté dans le parti des Fathimides, leurs rivaux. Irrité de cette perfidie, le ministre espagnol envoya un diplôme à Zeïri pour lui céder tous les pays qu'il pourrait enlever à ce prince déloyal. Zeïri prit aussitôt les armes; et, malgré la jonction d'Abou'l Behar avec Mansour son neveu, il conquit Telmesen sur les Sanhadjides, et recula ses frontières vers l'Orient, jusqu'au fleuve Zab. Il informa de ses succès la cour de Cordoue, et lui envoya des présents considérables en chevaux, chameaux, etc. Une nouvelle patente le confirma dans la souveraineté du Maghreb, comme vassal de l'Espagne: mais bientôt sa puissance donna de l'ombrage; on l'attira à Cordoue, sous prétexte de récompenser ses services. On prescrivit à son fils Moezz de résider à Telmesen: on envoya des commandants particuliers à Fez. Cependant Zeïri, malgré les honneurs et les caresses dont il fut comblé en Espagne, malgré le titre pompeux de *Wali al Kebir* (le grand vice-roi) dont on le décora, ne put voir dans le superbe Al-Mansour qu'un rival qui ne voulait que l'humilier, qu'un ennemi qui lui dressait des embûches. Son orgueil s'indigna de ne jouer à la cour d'Espagne que le troisième rôle, au lieu du premier qui l'attendait en Afrique. La révolte d'un chef de tribu qui s'était rendu maître de Fez fut pour lui un motif plausible de solliciter son congé, qu'on n'osa pas lui refuser. Il quitta l'Espagne avec la suite nombreuse qu'il y avait amenée, débarqua à Tanger, et y ayant rassemblé des troupes il marcha contre le rebelle, le vainquit, le fit prisonnier, envoya sa tête à Cordoue, et recouvra Fez de vive force. Dans le dessein qu'il méditait, il fonda, ou plutôt il releva l'ancienne ville de Woudjda ou Wadjida, dans la province de Telmesen, sur la route qui communique d'un côté avec Sedjelmesse, et de l'autre avec l'Afrique orientale. Il la fortifia, y amena une partie de sa tribu et y établit sa résidence en 385 (995). L'année suivante il jeta le masque, supprima le nom du hadjeb Al-

Mansour, dans la khothbah, y maintint, seulement pour la forme, celui du khalife Hescham, destitua tous les officiers nommés par ce prince, et les relégua à Ceuta : il tailla en pièces une armée envoyée d'Espagne contre lui, et força le général vaincu d'aller se renfermer dans Tanger : mais bientôt une armée plus nombreuse débarqua en Afrique sous les ordres d'Abdel Melek, fils du ministre espagnol. Zeïri osa lui tenir tête : vaincu et blessé dans une première bataille, il essuya une seconde défaite dans les environs de Mékinez. Les habitants de Fez refusèrent de le revoir ; mais ils lui rendirent ses enfants, lui fournirent des vivres et des bêtes de somme, et ouvrirent leurs portes au général espagnol. Zeïri ne se laissa point abattre par les revers, ni par les souffrances que lui causaient ses blessures. Forcé d'abandonner la Mauritanie, il se retira vers le Sahra, et y rallia ses fidèles Zenates et quelques autres tribus. Celle de Sanhadjah était alors révoltée contre Badis, fils et successeur de Mansour. La circonstance était favorable à Zeïri. Il attaqua les Sanhadjides, les vainquit, s'empara de Tahert, de la province de Zab, de Telmesen, etc., y fit encore prononcer, par politique, la khothbah au nom du khalife d'Espagne, et assiégea la ville d'Aschir, capitale du pays : mais ses blessures s'étant rouvertes, il mourut l'an 391 (1001) après un règne de vingt ans, au moment où il relevait sa puissance et fondait un nouvel état. Son fils Moezz recouvra Fez, et la dynastie des Zeïrides dura, sous cinq autres princes, jusqu'à l'an 462 (1070), que le Maghreb passa sous la domination des Morabethoun ou Al-Moravides (*V.* Joussouf Ben Taschfyn). On ne trouve pas un mot sur cette dynastie des Zeïrides, dans Cardonne, Casiri, Chenier, d'Herbelot et de Guignes. M. Silvestre de Sacy est le premier qui en ait dit quelque chose dans le tome 1^er^. des *Notices et extraits des manuscrits*. Nous avons profité des recherches de divers orientalistes étrangers (*V.* Dombay). A—t.

ZEKY-KHAN (Mohammed), souverain éphémère de la Perse, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, doit être cité parmi les monstres qui ont déshonoré le trône et l'humanité. Il appartenait à la famille Zend, et il était à-la-fois cousin germain et frère utérin du célèbre Kerym-Khan, étant fils de l'oncle paternel et de la mère de ce prince. Pendant le règne de Kerym, il avait souvent excité des troubles par son caractère inquiet et cruel. Il s'était révolté une fois ouvertement ; mais il avait obtenu aisément son pardon. Kerym-Khan le chargea même d'aller à Damghân pour y rétablir la tranquillité. Houcein Kouli-Khan, Khadjar (1) qui s'y était révolté, s'enfuit chez les Turkomans qui le mirent à mort. Mais ceux de ses partisans qui tombèrent au pouvoir du féroce vainqueur, éprouvèrent un sort plus affreux. Des trous furent creusés à distances égales, comme pour planter les arbres d'une avenue ; on y plaça les prisonniers, attachés, la tête en bas, à de fortes branches, et on les étouffa en recomblant les fosses. C'est ce que le féroce Zeky appelait *faire un jardin de ses ennemis*. Les cruautés de ce prince contribuèrent cependant à maintenir la paix intérieure dans le royaume pendant les dernières années de Kerym-Khan, dont la clémence en-

(1) Frère du fameux Agha Mohammed-Khan, et père du roi de Perse actuel.

courageait les révoltes et assurait l'impunité des rebelles. Zeky-Khan se trouvant à Chiraz, lorsque son frère y mourut en mars 1779, prit les rênes du gouvernement, quoique ce prince eût laissé quatre fils. Plusieurs chefs de la tribu de Zend, redoutant la haine et la vengeance du régent, se renfermèrent dans la citadelle pour y défendre les droits d'Abou'l Fethah Khan, l'un des jeunes princes. Mais Zeky fit aussitôt proclamer Abou'l Fethah conjointement avec son frère Mohammed Aly-Khan dont il était beau-père. Après avoir assiégé quelque temps la citadelle sans succès, il réussit, par ses serments et ses promesses, à tromper les officiers qui avaient osé lui résister : ils se soumirent, et Zeky les fit tous égorger sous ses yeux. Sadek-Khan, qui avait évacué Bassora, en apprenant la mort de son frère Kerym, s'approcha de Chiraz, dans l'intention de s'unir à Zeky ; mais le récit des cruautés de son parent le fit renoncer à cette idée, et il résolut d'assiéger Chiraz. Zeky eut alors recours à une mesure hardie. Il donna l'ordre d'arrêter Abou'l Fethah et trois fils de Sadek-Khan, déclara que Mohammed Aly-Khan, son gendre, était seul souverain de la Perse, fit fermer les portes de la ville, et menaça d'exterminer les familles des officiers et des soldats qui servaient dans l'armée de Sadek. Cette menace qu'il n'aurait pas manqué d'exécuter, produisit son effet. L'armée de Sadek-Khan déserta, et ce prince fut obligé d'aller chercher un asile dans le Kerman. Inquiet sur les projets de l'eunuque Agha Mohammed qui s'était enfui de Chiraz où il était gardé comme otage, Zeky, en chargeant son neveu Aly Mourad-Khan de le poursuivre et de l'observer, lui avait confié l'élite de ses troupes ; mais Aly Mourad, brave et ambitieux, fut à peine arrivé à Tehran, qu'il se révolta contre un prince déjà regardé comme le tyran de la Perse, et il revint s'emparer d'Ispahan, où il se popularisa aisément, en publiant qu'il allait rendre le trône au légitime héritier de Kerym-Khan. La fureur de Zeky-Khan fut inexprimable lorsqu'il apprit la révolte de son neveu. Il rassembla toutes ses forces et marcha aussitôt sur Ispahan. Arrivé à Yezdkhast, ville frontière du Farsistan et de l'Irak, il voulut exiger des habitants le paiement d'une somme dont il prétendait qu'ils étaient débiteurs au trésor public. Irrité de leur résistance, il condamna dix-huit des plus notables à être jetés dans un précipice au-dessous de la fenêtre près de laquelle il était assis. Il fit subir le même sort à un *Seïd* ou descendant du prophète, personnage pieux qu'il accusait d'avoir soustrait une partie de cette somme, et ordonna que la femme et la fille de ce malheureux fussent livrées à la brutalité de ses gardes. Mais ceux-ci frémirent de cette action sacrilége. Leur indignation se communiqua à toute l'armée, et le tyran fut assassiné la nuit suivante. Abou'l Fethah, qu'il traînait à sa suite comme une victime, fut de nouveau proclamé roi, et reprit la route de Chiraz, où il ne tarda pas à être détrôné et aveuglé par son oncle Sadek-Khan (*Voy.* ce nom). D'après le récit du voyageur Olivier, et de sir John Malcolm, il semblerait que la domination de Zeky-Khan n'aurait duré qu'environ deux mois. Mais c'est une erreur; et, si sa mort est arrivée vers la fin de mai 1779, celle de Kerym-Khan doit être rapportée au

commencement de la même année, et non au mois de mars. A—T.

ZELADA (François-Xavier), cardinal de l'Église romaine, a été l'un des plus illustres protecteurs des sciences en Italie, dans le dix-huitième siècle. Né, vers 1717, d'une famille d'origine espagnole, il se voua de bonne heure à l'état ecclésiastique, et s'avança rapidement dans la carrière des hautes dignités. Sans rien relâcher de ses devoirs, il continua de cultiver les sciences, et employa son crédit et sa fortune à favoriser les artistes et les savants. Il possédait une bibliothèque nombreuse et bien choisie, un musée d'antiques, des suites précieuses de monnaies et de médailles, et une collection de machines de physique la plus complète et la plus belle qu'on eût encore vue en Italie. Son palais était fréquenté par tous les hommes instruits. Nommé bibliothécaire du Vatican, il y fit construire, d'après le conseil du P. Jacquier (*Voy.* ce nom), un observatoire qu'il enrichit des meilleurs instruments d'astronomie, entre autres d'un télescope équatorial de Dollond, célèbre artiste anglais. Lors de la suppression de l'institut des Jésuites, il fut chargé de les remplacer dans les colléges par d'habiles professeurs, et ne négligea rien pour que l'instruction publique ne souffrît point de cette mesure. Soupçonné d'avoir eu beaucoup de part à l'élection de Pie VI, il se vit en butte aux attaques des ennemis du nouveau pontife. Quelques mois après, il parut une pasquille extrêmement mordante, intitulée : *Il conclavo dell' anno 1774, dramma per musica*, in-8°. (1). L'auteur ayant été découvert, fut livré aux tribunaux, et condamné à mort. Mais le cardinal Zelada, que le poète avait peint des couleurs les plus affreuses, sollicita lui-même la grâce de son ennemi, et fut assez heureux pour l'obtenir. Revêtu de la dignité de secrétaire-d'état, il exerça la plus grande influence pendant la durée du pontificat de Pie VI, dont il avait toute la confiance. Il se démit de ses charges en 1796; et, trop âgé pour accompagner son maître dans l'exil, se retira dans une campagne au voisinage de Rome, où il vécut oublié. Il se rendit à Venise pour assister au conclave dans lequel fut élu Pie VII, et rentra dans Rome à la suite du pontife. Ce vénérable prélat y mourut dans la nuit du 29 décembre 1801, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Après la cérémonie de ses obsèques, son corps fut transporté dans l'église de Saint-Martin-aux-Monts, où il avait choisi sa sépulture. Par son testament il légua ses biens à la maison de Jésus, dont il était le supérieur. On a du cardinal Zelada : *De nummis aliquot æreis uncialibus epistola*, Rome, 1778, in-4°., fig. Cet opuscule est très-rare. L'exemplaire qu'en possède la Bibliothèque du roi est celui que le savant auteur avait adressé à l'abbé Mercier de Saint-Léger, et il est orné de sa lettre d'envoi. Dans cette lettre, il annonce que son projet, en formant une suite de monnaies romaines, est de s'en servir pour expliquer le fameux passage de Pline (*Hist. nat.*, liv. XXIII), relatif aux variations qu'éprouva la valeur de l'*as*, durant et après la première guerre Punique. A la suite de la lettre, on trouve le *Catalogue* des anciennes monnaies recueillies par le cardinal Zelada, avec l'indication du poids et de la valeur de chaque

(1) Cette pièce satirique fut supprimée avec le plus grand soin, et par conséquent est très-rare.

pièce. Ce catalogue a été dressé par l'abbé Pietro Borghesi, savant numismate. W—s.

ZELAIA (Don Antoine), amiral sicilien, né à Palerme le 31 décembre 1678, était fils de Pierre Zelaïa, d'une famille noble de Vittoria dans la Biscaye, et capitaine dans la marine des Deux-Siciles. Son père, le destinant à la même carrière, lui fit donner une éducation conforme à ses vues. A peine sorti de l'école, Zelaïa obtint le brevet d'enseigne, et en 1711 celui de lieutenant de vaisseau. La Sicile ayant été cédée par le traité d'Utrecht au duc de Savoie, Victor-Amédée, il resta au service de ce prince; mais, lorsque de nouveaux arrangements eurent rendu l'empereur Charles VI maître de ce royaume, il entra dans la marine espagnole, fut nommé en 1724 capitaine du vaisseau le *Saint-Philippe*, et en cette qualité prit une part honorable à diverses expéditions. Ayant accompagné l'infant don Carlos (depuis Charles III), en 1735, à la conquête de la Sicile, il reçut de ce prince le commandement du vaisseau amiral, se signala dans cette brillante campagne, et fut fait, en 1738, l'un des membres de la junte de guerre. Zelaïa, comblé d'honneurs, mourut, à Naples, le 25 avril 1751. W—s.

ZEL-ALI, chef de révolte, pacha de Bosnie, suivit, sous Mahomet III, les drapeaux du chef des rebelles Serivano. A la mort de ce redoutable ennemi du sulthan, les troubles continuèrent; et le gouvernement othoman jugea prudent d'acheter ceux qu'il ne pouvait vaincre. De ce nombre fut Zel-Ali, qui, sur la promesse du pachalic de Bosnie, quitta l'Asie mineure avec un corps de douze mille hommes qui lui étaient dévoués et accoutumés à lui obéir. Aussi brave que politique et prévoyant, il se distingua à leur tête, dans la guerre de Hongrie de 1602, et jugea, pour prix de ses services, devoir se mettre lui-même en possession du gouvernement qui lui était promis. Djafar-Pacha y commandait. Zel-Ali entra à main armée dans la Bosnie, et combattit le pacha, que la Porte ne se pressait pas assez de retirer. Il tailla en pièces six mille hommes de son armée, s'empara de toutes les places de la province, fit son entrée dans Bagni-Aluch, la capitale, et feignit de n'en prendre que la paisible possession. Il eut soin, pour sa sureté personnelle, de déclarer sans ostentation que, si quelque pacha le troublait dans la jouissance du gouvernement qu'il devait à la clémence et à la générosité du sulthan, il saurait trouver un allié dans l'empereur d'Allemagne. Cet homme ferme et rusé refusa constamment de se rendre à Constantinople, où son maître l'avait appelé plusieurs fois, sous prétexte de lui rendre honneur, mais dans le fond pour s'en défaire. Il protesta toujours que les faveurs qu'il avait reçues du sulthan suffisaient à son ambition et à sa modestie, et sut conserver ainsi jusqu'à sa mort sa tête et son pachalic, qu'il défendit avec autant de vigueur et d'adresse que de succès. La conduite de Zel-Ali fait connaître l'état de l'empire othoman sous Mahomet III et Achmet Ier., et marque à quelles limites finissait l'obéissance des pachas. S—y.

ZELICH (Gérasime), archimandrite illyrien, naquit le 11 juin 1752 à Shégar, village situé au pied de la montagne Vélébit, du côté de l'ouest, dans cette contrée de la Dalmatie, où les limites de l'ancienne Illyrie

vénitienne touchent à celles de l'Illyrie turque et autrichienne; ce qui la fait nommer en langue illyrienne *Tromedja*, en latin *Trifinium*, et en allemand *Dreymark*. Les Illyriens, placés aujourd'hui sous l'empire de la Turquie et de l'Autriche, font à peine la douzième partie de la nation slave; cependant ils forment une population de quatre millions d'ames. Séparés par les rapports de la politique et du gouvernement, ils le sont également par la diversité de croyance; les uns étant attachés au rit grec, et les autres à la communion de l'Église romaine. Ceux-ci, c'est-à-dire les Illyriens du rit latin, ont depuis trois cents ans une littérature vraiment nationale, qui se distingue de celle des autres nations slaves. Les Illyriens du rit grec ont conservé l'alphabet que saint Cyrille et Methodius introduisirent vers l'an 870, parmi les peuples slaves, lorsqu'ils les convertirent à la foi chrétienne (*V.* Cyrille, Methodius et Swientopelk). Cet alphabet et l'idiome auquel il est consacré se sont maintenus dans leur pureté primitive et dans leur antique simplicité, par le moyen des livres liturgiques. Les prêtres illyriens disent le bréviaire, ils célèbrent la messe et administrent les sacrements dans ce vieil idiome; leurs livres saints sont écrits dans ce même idiome, qui, étant le langage parlé des indigènes, n'a éprouvé depuis dix siècles que de légères modifications (1). La littérature de ces vieux Slaves est restée dans son premier état de pauvreté, les guerres qui depuis tant de siècles ont désolé leur patrie, et l'oppression sous laquelle ils gémissent, s'opposant aux développements que les lettres et la civilisation auraient pu prendre parmi eux. De nos jours ils ont eu deux écrivains. Le premier est Dosithée Obradowitsch, moine défroqué, à qui l'on a donné le nom de philosophe grec. Pendant l'insurrection de la Servie, Czerni George le chargea d'organiser les écoles de Belgrade. Le mépris qu'il affectait pour la religion, le ton cynique qu'il prit dans ses écrits, lui ôterent toute considération; il est mort vers l'an 1810, sans avoir exercé sur la littérature illyrienne l'influence que l'on pouvait attendre de ses talents. L'archimandrite Zélich, auquel cet article est consacré, a fait au contraire beaucoup pour cette littérature. Il a lui-même écrit des Mémoires qui ont paru sous ce titre : *Vie, aventures et voyages de Gérasime Zélich, archimandrite du monastère du Sommeil de Marie, à Krupa en Dalmatie, vicaire-général des églises du rit grec dans cette province et dans les Bouches de Cattaro*, Bude, à l'imprimerie cyrillienne de l'université, 1823, in-8°. Ces Mémoires biographiques, rédigés par Zélich, à la fin de sa carrière, sont le premier ouvrage qui ait paru en prose dans l'idiome populaire dalmato-illyrien, ce qui le rend très-précieux pour la littérature de cette contrée. « Né dans une ancienne fa-

(1) Le slavon-cyrillien étant dans tout l'empire russe, comme dans les provinces illyriennes, la langue liturgique ou sacrée, Pierre-le-Grand établit pour eux, à Moscou, une imprimerie impériale, dont le directeur, Théodore Polycarpe, publia en 1704 un dictionnaire, où le slavon est expliqué en grec et en latin, *Dictionarium trilingue, slav., gr. et lat.*, in-4°. Ce dictionnaire a paru à la même imprimerie, en 1704, 3 vol., avec des augmentations très-considérables. Deux autres imprimeries cyrilliennes ou liturgiques ayant été établies à Saint-Pétersbourg et à Kiow, les Russes fournissent de Missels, de Bréviaires, de Bibles, d'Alphabets, etc., les Slaves de leur empire ainsi que ceux de la Turquie. Les Slaves occidentaux s'adressent aux imprimeries cyrilliennes de Venise et de Bude. Un archevêque de Zagrab ou Agram en avait érigé une dans cette capitale de la Croatie; il est probable qu'elle subsiste encore.

mille sacerdotale, dit-il, je tombai dangereusement malade à l'âge de sept ans. Ma mère, pour me sauver, fit vœu de me faire prendre l'habit religieux dans le monastère du *Sommeil de la Vierge* (2), à Krupa, sur la montagne de Trebatschnit, à une lieue de Shégar. Le péril étant passé, elle oublia son vœu, et elle me mit chez une vieille religieuse, qui, n'ayant point d'alphabet cyrillien imprimé, formait chaque jour trois lettres, qu'elle me faisait apprendre. Un religieux défroqué vint établir une école à Shégar, et on me plaça sous sa direction. Mes parents me placèrent ensuite dans le couvent de Krupa, pour y faire mes études. Cette maison étant souvent visitée par les religieux de Jérusalem, de la Terre-Sainte et du Mont Athos, j'écoutais avec avidité leurs discours, j'enviais le bonheur de ceux qui peuvent voyager, et cela eut une grande influence sur ma vocation. La Dalmatie vénitienne n'ayant point d'évêque, l'*igumen* (3) ou archimandrite de Krupa me conduisit avec cinq autres novices à Monténégro, pour y recevoir l'habit religieux et le diaconat de l'archevêque Sawwa, qui, dans ses lettres, se nommait métropolitain de Monténégro, de Scutari et de tout le littoral illyrien. En 1778, je reçus la prêtrise à Carlstadt, et peu après on me confia une mission qui convenait bien à mon caractère aventurier. En 1774, la famine avait forcé un grand nombre d'Illyriens à émigrer en Turquie et en Autriche; dans le nombre se trouvait une sœur de mon *igumen*, qui m'offrit cent ducats et un cheval pour aller à sa découverte et la lui ramener. Étant parti de Plaschki, où réside l'évêque de Carlstadt, je passai par Glina, Kostainca, Jaszenowatz, Gradiscka et Winkowski; j'arrivai au couvent Privina Glawa, de là à celui de Kuveshdin, enfin à Golubinzi, et j'eus le bonheur de trouver dans ce village la sœur de mon prieur. Comme elle ne pouvait me suivre, elle me donna une lettre, et je me remis en route, en passant par Surduk, Slankamen, Petrinzi, Carlowitz, où je trouvai Dosithée Obradowitsch, qui instruisait les neveux du métropolitain Joannowitsch de Vidak. De là je vins à Peterwardein, Neusatz, au monastère Rakowatz, à celui de Kuweshdein, à Esseg, Glina, Gospitch, et enfin à Shégar. Après avoir passé quelques mois dans la Bukowine, pour y recueillir des aumônes, je fus nommé curé. Cette vie tranquille ne me convenant point, je demandai à mon *igumen* la permission de me rendre dans le monastère de Saint-Spiridion à Corfou, pour y apprendre l'art de peindre les images des saints; ce qui me fut accordé d'autant plus volontiers, que dans toute la Dalmatie vénitienne, il ne se trouvait qu'un seul religieux du rit grec qui connût la peinture. Étant parti en 1782, j'arrivai à Venise; là on me conseilla de me rendre en Russie, où je trouverais de distance en distance dans des couvents, l'entretien et une instruction gratuite. La difficulté était de me procurer un passe-port, la république vénitienne faisant arrêter et jeter dans les cachots ceux qui

(2) Nous disons l'*Assomption de la Sainte Vierge*. Les Grecs appellent *Sommeil* son passage de cette vie à la gloire immortelle; par là ils expriment plus énergiquement leur croyance, que la Sainte Vierge n'a point, comme nous, éprouvé la mort corporelle, et que n'ayant fait que *s'endormir* elle a été immédiatement transférée dans les cieux.

(3) Vient du mot grec ἡγεμών, όνος, chef, président, recteur.

annonçaient le projet de passer en Russie ; ce qui était arrivé depuis peu au pauvre Sawwa Ljubischa, archimandrite de Pastrowitsch. Étant parvenu à obtenir un passe-port du marquis de Maruzzi, consul russe, je me rendis par Trieste, Vienne, Presbourg, Bude, Lemberg, au monastère de *Podczajew*. Les religieux de cette maison suivent la règle de S. Basile, et sont du rit latin. Ils ont une imprimerie cyrillienne, pareille à celles que j'ai vues depuis à Kiow et à Moscou. De là j'arrivai à Mirgorod. Cette ville et ses environs sont peuplés par mes compatriotes, émigrés de l'Illyrie turque, vénitienne et autrichienne. J'y vis plusieurs généraux, venus de la partie autrichienne. De Dmitrowitz, j'allai à Pultawa, où je trouvai l'évêque Théotoki (4), Grec très-instruit, qui venu de l'île de Corfou, sa patrie, s'est établi en Russie. Je visitai le monastère de Lubny sur la Sula ; on y vient en pélerinage des contrées les plus éloignées, pour prier sur le tombeau de saint Athanase Patularis, patriarche de Constantinople, qui dans le siècle précédent avait quitté secrètement son siége, pour se soustraire aux persécutions des Turcs. Enfin j'arrivai à Kiow, et j'y fus parfaitement bien accueilli dans la fameuse abbaye de Petscherski, où je passai cinq mois à apprendre la peinture. De là je me rendis à Cherson, où je trouvai le prince Potemkin (août 1783). J'y fus témoin d'une cérémonie bien imposante. Douze chefs de Tartares vinrent remettre la Crimée entre les mains du prince, et signèrent l'acte par lequel cette contrée guerrière se soumettait à l'empire russe. Pendant mon séjour, la peste se manifesta dans le camp russe. Le prince en eut bientôt fini : il fit mettre les soldats malades en quarantaine ; les habitants de toute la contrée furent chassés, et pour *purifier l'air on mit le feu à leurs maisons*. Ayant obtenu du prince un passe-port pour entrer dans l'intérieur de l'empire russe, je me décidai à retourner dans mon monastère, emportant avec moi une bonne provision de livres liturgiques et classiques, dont l'Illyrie a toujours grand besoin. Je retournai donc à Kiow, dont je connaissais l'imprimerie cyrillienne ; et y ayant fait mon emplette je revins à Cherson. Le général Annibal, Tartare baptisé, que Potemkin avait nommé gouverneur de la ville, me donna un passe-port pour Constantinople, où j'arrivai en 1784, après avoir traversé la mer Noire sur un vaisseau marchand grec. Je fus très-bien reçu à Galata, par le bailli Garzoni, Monténégrin d'origine, qui était ambassadeur près de la Porte, pour la république de Venise. Comme je ne savais ni le grec ni le turc, il me donna un interprète pour aller voir le patriarche. Je trouvai ce grave prélat assis par terre sur ses jambes croisées, ayant à ses côtés quatre métropolitains grecs, qui comme lui passaient leur temps à fumer. M'inclinant profondément, je lui offris un chapelet travaillé en or. Il le jeta à côté de lui avec dédain. Après que l'on nous eut apporté des pipes et servi du café, il me demanda quel était l'état de la religion grecque en Dalmatie. Je lui répondis que nous y avions cinquante églises à desservir, et trois grands monastères, dont les prieurs ou *igumen* remplissent les

(4) Ce prélat a publié un *Recueil de Dominicales* (Κυριακοδρόμιον) en son idiome grec, qui tient de la langue classique et du grec moderne. On l'a traduit en russe et en langue servienne.

fonctions épiscopales. Je ne voulais point quitter la Turquie sans visiter le Mont Athos. Je m'embarquai à Constantinople : en arrivant sur la montagne sacrée, je trouvai d'abord *Karei*, ville assez spacieuse, où chaque couvent a une maison avec une chapelle. Là se tiennent les réunions et le marché de tous les monastères. L'aga turc, assisté de quatre anciens religieux, y fait la police, et dans certains cas on donne aux moines la bastonade, à la manière turque. Je louai une chambre à Karei, où je voyais tous les samedis les religieux qui venaient des différentes maisons, pour apporter au marché des croix, des chapelets, des couteaux, des cuillers et autres objets de leur fabrique, car ils exercent presque tous un métier. A la vérité chaque couvent a ses terres, ses paysans et ses capitaux ; mais tout cela ne peut lui suffire, le Mont Athos devant chaque année payer pour son karatsch un ducat par religieux, ce qui fait douze mille ducats pour toutes les maisons de la montagne sacrée. En parcourant un jour le marché de Karei, je me vis tout-à-coup entouré et assailli par une foule de moines, qui me montraient du doigt en riant, l'un plus fort que l'autre. On me dit qu'un d'entre eux m'avait appelé *grosse tête de Bulgare*. Indigné, je pris la résolution d'apprendre le grec, et en cinq mois je parlais couramment, j'étais en état de chanter la messe en grec, de faire ma partie à l'*oktoich*, ou au livre de chant à huit voix ; et, comme je pouvais chanter également en illyrien, j'étais souvent invité aux offices. Un jour le σκευοφύλαξ ou sacristain du *Kutlumuscha* me pria d'officier, une troupe nombreuse de pélerins étant arrivée de la Bulgarie. Ils apportaient de riches aumônes, et on les défraya pendant leur séjour sur la montagne. Comme j'étais chargé de faire les honneurs de la table, je leur adressai beaucoup de questions sur l'état de la religion parmi eux. Ces bons pélerins me pressèrent de les accompagner, m'assurant que je serais bien placé ; mais j'avais d'autres projets. Le 24 janvier 1785, je quittai le Mont Athos, et le 10 février j'étais revenu à Constantinople. J'y passai six mois, faisant les fonctions de chapelain pour les Monténégrins. Au commencement de juin 1785, la peste éclata dans Constantinople ; voulant fuir comme beaucoup d'autres, j'allai trouver le patriarche de Jérusalem, qui m'ordonna archimandrite, et me fit présent d'une croix précieuse, qu'il portait au cou. Le 16 juillet 1785, je m'embarquai, et passant de nouveau par le Mont Athos, par Smyrne, Tschesme, Scio, Corfou, Trieste, j'arrivai à Krupa. Les religieux refusèrent de me reconnaître, disant que le patriarche de Jérusalem n'avait ni juridiction sur eux, ni le droit de leur imposer un archimandrite. Mécontent, je les quittai pour retourner en Russie. Je partis le 2 septembre 1786 : ayant passé par Vienne, Brunn, Olmutz, Troppau et Cracovie, je vins à Varsovie, où je fus présenté au roi Stanislas. Le 24 décembre j'arrivai à Slutzk ; je fus reçu dans le couvent du rit grec, que les princes de Radziwil y ont fondé, et le 20 janvier 1787 je me trouvai à Bialinitsch, aux avant-postes russes qui, malgré toutes mes instances, et quoique mon passe-port eût été visé à Vienne, par le prince Galitzin, refusèrent de me laisser passer. Par bonheur, j'appris que l'impératrice Catherine, l'empereur Jo-

seph et le roi Stanislas devaient se réunir à Kiow, pour aller visiter la Crimée. Je me mis aussitôt en marche le long des frontières russes, et j'arrivai à Kiow en même temps que les trois souverains. L'impératrice devant se rendre dans le monastère de Petscherski, pour y entendre la messe, j'eus soin de prendre de bonne heure, près de l'autel, la place qui m'appartenait comme archimandrite. Ayant ensuite passé par Tschernigow, Moligow, Schklow et Twer, j'arrivai, le 24 mars 1787, à Saint-Pétersbourg. Le jour de Pâques, l'évangile, selon l'usage de l'église métropolitaine grecque, doit être chanté en vingt-quatre langues et par vingt-quatre voix différentes. Je fus choisi pour chanter l'évangile en grec. Je demandai la permission de recueillir en Russie des aumônes pour mon couvent de Krupa, ce qui fut refusé par le synode métropolitain. On me dit que depuis plusieurs siècles chaque czar avait fait des fondations pour le Mont Athos; les monastères envoient leurs députés pour toucher la somme qui revient à chacun, et ces religieux ont seuls la permission de demander l'aumône sur leur route. Pour me consoler, le métropolitain me fit un don très-considérable. Je le priai de vouloir bien y ajouter une collection des livres liturgiques, pour toute l'année ecclésiastique; cette demande méritait attention, le recueil comprenant 40 à 50 vol. in-fol. Le prélat m'assura qu'il enverrait à Platon, métropolitain de Moscou, l'ordre de m'en donner un exemplaire que l'on prendrait à l'imprimerie impériale cyrillienne, ce qui se fit exactement. J'achetai encore deux autres recueils liturgiques et des livres classiques dans notre ancien idiome illyrien. Le bonheur voulut que je rencontrasse une seconde fois Potemkin, qui m'accorda un passeport avec permission de recueillir des aumônes dans son gouvernement qui comprenait toute la Russie méridionale. Après avoir visité de nouveau Pultawa, je me dirigeai vers les contrées qui sont arrosées par le Don. Je n'y trouvai qu'une triste et immense solitude. De Tscherkasck, qui est la capitale des Cosaques-Donski, j'arrivai en trois jours à Azow. Cette ville donne son nom à la mer dans laquelle se jette le Don, sous les murs mêmes de la place d'Azow; je remontai le fleuve pour visiter les villages situés sur la rive gauche. Ils sont habités par des pêcheurs; on trouve dans leurs cabanes beaucoup d'aisance et une hospitalité patriarcale. Je descendis de nouveau, jusqu'à Taganrog (5). Le bruit s'étant répandu que la guerre allait éclater entre la Russie et la Turquie, je craignis d'aller plus loin. Le 11 septembre je partis de Taganrog pour remonter vers le nord. Je m'arrêtai à Mirgorod, où je passai près d'une année au milieu de mes compatriotes émigrés, les Monténégrins. J'avais recueilli d'abondantes aumônes; je les employai à acheter des livres et des ornements pour le couvent de Krupa, dont j'étais devenu le chef. Le prince Potemkin était à Elisabethgorod; je m'y rendis, et je passai un mois à son quartier-général. Il recevait tous les soirs depuis neuf heures jusqu'à minuit. Cinquante ou soixante personnes attendaient patiemment qu'il sortît de son cabinet, ce qui n'arrivait souvent que très-tard. Il

(5) Ville devenue célèbre par la mort de l'empereur Alexandre.

faisait le tour du cercle, s'approchant très-près de celui à qui il parlait; il était louche et avait la vue très-basse. Un jour, après dîner, il me dit : *Où veux-tu aller, mon petit père? voilà la guerre qui va éclater; Moïse* (6), *mon premier aumônier, est allé à Moscou, où il dort toute la journée comme un âne. Je te donne sa place; viens avec nous; après la paix je te ferai évêque.* Je le remerciai, en disant que je ne pouvais renoncer à mon monastère de Krupa. Ayant demandé vivement ses cartes, et ayant cherché la Dalmatie, il me dit : *Ne t'avise point de passer par la Turquie, tu y serais pris.* M'ayant tracé ma route, il me fit donner mon passe-port. J'étais, en 1789, de retour à Krupa; mais je ne pus obtenir qu'en 1792, du gouvernement vénitien, le titre de vicaire-général en Dalmatie, avec la permission d'officier la mitre sur la tête. En ma qualité d'archimandrite, je fis la visite épiscopale de la Dalmatie, et je n'y trouvai que des désordres. Il n'y avait ni école ni livres pour les enfants; les curés ne tenaient point leurs registres de baptême, de mariage et de sépulture. Au lieu de célébrer la bénédiction nuptiale à l'église, plusieurs allaient faire les mariages au cabaret. En 1797, la Dalmatie était arrivée au comble de l'anarchie. J'allai trouver un général autrichien, pour le prier d'occuper la province et d'y rétablir l'ordre, ce qui se fit. Le gouvernement autrichien confirma le titre et les prérogatives que celui de Venise m'avait accordés. Depuis ce moment, le sort de cette belle province et ma position devinrent très-précaires et se trouvèrent entre les mains du plus fort. En 1806, le général français Molitor, ayant délivré le général Lauriston, que les Monténégrins tenaient enfermé dans Raguse, les deux généraux me firent venir à Zara. Molitor ne disait mot; les mains dans ses *goussets*, il ne me quittait point, observant ma contenance. Lauriston me demanda : *Pourquoi, vous autres Dalmatiens, faites-vous à la messe des prières pour l'empereur d'Autriche, pour celui de Russie et point pour Napoléon, empereur des Français? Vous êtes allés en Russie, qu'y alliez-vous faire?* Je répondis de mon mieux; enfin le 25 juin 1806, le commandant français de Zara me donna un passe-port, en me déclarant que j'étais libre (7). En 1808 je me rendis à Milan pour prier le prince Eugène, vice-roi d'Italie, de vouloir bien intervenir près de Napoléon, afin que la Dalmatie eût un évêché du rit grec. Mes démarches ne furent point infructueuses; le 19 septembre 1808, il fut statué, par un décret impérial, qu'il y aurait en Dalmatie un évêque, un chapitre et un séminaire du rit grec; et qu'au mois de novembre suivant, un synode s'assemblerait pour délibérer sur les moyens de donner à la communion grecque une organisation plus convenable. Le synode rassemblé décida que l'on enverrait à Paris une députation, pour prier Napoléon de vouloir bien don-

(6) Ce Moïse, auparavant professeur à Moscou, homme très-instruit, ayant pris beaucoup d'embonpoint, était devenu très-peu propre aux fonctions d'aumônier en chef, lequel chez les Russes est obligé de marcher en avant, portant la croix à la tête des régiments. Il n'est point surprenant que Potemkin lui ait préféré notre archimandrite Zélich, Illyrien d'une force plus qu'ordinaire et d'une taille gigantesque.

(7) La position de Zélich ne lui a point permis de raconter dans ses Mémoires la part qu'il prit aux mouvements des Monténégrins contre les Français, et en faveur des Russes.

ner le couvent de Saint-Sauveur, dans la ville de Sébénigo, afin que l'on pût y placer le palais de l'évêque grec et son séminaire. Je fus choisi pour un des députés. Après avoir vainement passé plusieurs mois à Paris, nous obtînmes enfin, le 24 avril 1810, notre audience de congé. Napoléon, qui se trouvait à Compiègne, m'avait nommé vicaire-général du nouvel évêque de Dalmatie, et j'étais chargé d'administrer les Bouches du Cattaro. Le 7 décembre je fis mon entrée dans la ville de Cattaro. De là j'adressai à mon évêque un rapport dans lequel je lui disais : *En arrivant ici, j'ai convoqué près de moi le clergé grec; je suis extrêmement mécontent. Les curés portent, comme leurs paroissiens, un habillement blanc, avec une ceinture à laquelle ils attachent leurs pistolets et leur coutelas. Ils entrent ainsi à l'église, plusieurs ayant même leurs fusils sur l'épaule. A peine quittent-ils leurs armes pour monter à l'autel, et dire la sainte messe. Ici, à Cattaro, les Grecs n'ont qu'une petite église pour une population de plus de mille ames* (8). *A ma prière, le général Marmont nous a accordé une seconde église, que j'ai consacrée.* » Ici se terminent les mémoires biographiques écrits par Zélich. Il les rédigea dans son monastère de Krupa, où le général Bertrand, successeur de Marmont, lui avait donné la permission ou le *conseil* de se retirer; et il y mourut vers 1822. Ces *Mémoires*, publiés par sa famille, sont le premier écrit qui ait paru dans l'ancien idiome illyrien. Très-précieux sous le rapport philologique, ils se recommandent par les détails topographiques et historiques que l'auteur y a recueillis, et que nous n'avons fait qu'indiquer. G-y.

ZELL (Ulrich de), célèbre imprimeur du quinzième siècle, était né à Hanau, capitale de l'ancien comté de ce nom, dans la Véteravie. Il exerçait la profession de copiste ou calligraphe dans le diocèse de Maïence, à l'époque de la découverte de l'imprimerie. Ayant appris ce nouvel art de J. Fust et de Pierre Schoeffer (*Voy.* ce nom, XLI, 208), il établit un atelier typographique à Cologne. Le caractère dont il se servit d'abord était presque entièrement semblable à celui de Schoeffer; et, comme les ouvrages sortis de ses presses ne portent pour la plupart aucune suscription, on a long-temps attribué à Schoeffer une foule d'opuscules, sans date et sans nom d'imprimeur, que les bibliographes ont revendiqués depuis pour Ulrich de Zell. Maittaire, Kœhler, Schelhorn, Prosp. Marchand, etc., n'ont pas connu le temps où Zell a commencé de pratiquer son art. L'opuscule intitulé : *Liber de singularitate clericorum*, avec la date de 1467, est cité par l'abbé Rive, Mercier de Saint-Léger, le P. Laire, etc., comme la première production de cet imprimeur. Mais on a retrouvé depuis un autre opuscule souscrit de cet artiste, et daté de 1466 : *Sancti Joannis Chrysostomi super Psalmo quinquagesimo.* Un exemplaire en a été vendu trois cent soixante-quatre francs, en 1811 (*Voy.* le *Catal. de M. d'Ourches*, nº. 50). Dans la souscription de *Commentar. in sex tractatus Petri Hispani*, Cologne, 1492, Zell prend le titre de *Proto-*

(8) Dans les Bouches du Cattaro, les habitants du rit grec forment deux tiers de la population, et les Latins un tiers. En Dalmatie, au contraire, les Grecs ne sont que pour un quart dans la population.

charagmaticus, mot que le savant Santander rend par premier typographe et graveur de caractères (*V.* le *Dict. bibliograph.*, I, 159). Zell fut en effet le premier imprimeur de Cologne. Il exerçait encore son art en 1499, suivant l'ancienne *Chronique* de cette ville, où l'on rapporte son témoignage sur l'époque de l'invention de l'imprimerie, qu'il fixe à l'année 1440. Ce passage a été transcrit en latin et en allemand par Meermann dans les *Origines typographicæ*, II, 105-108. W—s.

ZELLER (Jean-Godefroi), savant médecin, était né, le 5 janvier 1656, dans le duché de Wirtemberg. Ses parents desiraient le voir embrasser la carrière du ministère évangélique : mais son goût le portait vers l'étude de la médecine ; et ayant suivi les cours de la faculté de Tubingen, il fut reçu licencié. Dans le desir d'accroître ses connaissances, il visita la France, la Hollande, une partie de l'Allemagne, et revint, en 1684, à Tubingen, prendre le bonnet de docteur. Deux ans après, le prince d'OEttingen l'ayant choisi pour médecin, Zeller l'accompagna dans ses voyages, et sut mettre à profit cette nouvelle occasion de perfectionner ses talents. A son retour, il fut élu professeur extraordinaire à l'académie de Tubingen ; obtint la première chaire qui vint à vaquer, et la remplit de manière à justifier toutes les espérances qu'avaient données ses premiers succès. Par ses soins, l'amphithéâtre anatomique reçut une disposition plus favorable ; et le laboratoire de chimie fut pourvu des machines et instruments que nécessitaient les progrès de l'art. Ayant remarqué de graves abus dans la composition et la vente des médicaments, il s'empressa de les signaler ; et les mesures qu'il indiqua pour les faire cesser furent converties en un réglement applicable à toutes les pharmacies du Wirtemberg. Les succès que Zeller obtenait dans sa pratique lui méritèrent la confiance des grands seigneurs et des princes. On le consultait de toutes les parties de l'Allemagne. En 1716, il se rendit à Vienne, pour veiller sur la santé de l'impératrice pendant sa grossesse. Après les couches de cette princesse, il quitta la cour, comblé de présents, et revint prendre sa chaire à Tubingen, où il mourut le 7 avril 1734. Zeller n'a guère écrit que des dissertations ; mais plusieurs sont tellement intéressantes, qu'on ne peut se dispenser de les citer : I. *De vasorum lymphaticorum administratione et phænomenis secundùm et præter naturam*, Tubingen, 1687, in-4°. Elle fait partie de la *Collection* de Haller, qui la juge excellente. II. *Quòd pulmonis in aquâ subsidentia infanticidas non absolvat*, ibid., 1691, in-4° ; Halle, 1746, in-12. C'est une très-bonne thèse de médecine légale. Zeller y prouve que la précipitation du poumon au fond de l'eau n'est point un signe certain que l'enfant n'ait pas vécu. III. *Vita humana ex funiculo pendens*, ibid., 1692, in-4°., et dans la *Collect.* de Haller. L'auteur élève des doutes contre la nécessité de la ligature du cordon ombilical. IV. *Molæ viriles mirabiles*, Tubingen, 1696, in-4°. Il cite plusieurs exemples de masses membraneuses expulsées par le tube intestinal. V. *De morbis ex structurâ glandularum præternaturali natis*, ib., 1698, in-4°. Il donna, l'année suivante, une seconde thèse sur le même sujet. VI. *De gonorrhœâ virulentâ in utroque sexu*, ibid.,

1700, in-4°. VII. *Quæstio docimastica super causam et noxas vini litharginio mangonisati, variis experimentis illustrata*, ibid., 1707, in-4°.; réimprimée à Altdorf, en 1721. Il y montre tous les dangers de l'emploi de la litharge pour adoucir l'âpreté du vin. VIII. *Dissertatio de mammis et lacte*, ibid., 1727, in-4°. IX. *Celebrium Wurtenbergiæ nostræ acidularum Teinacensium examen*, ibid., 1727, in-4°. X. *Thermæ ferinæ atque Zellenses physico-medicè consideratæ*, ibid., 1729, in-4°. XI. *De ectropio, accedunt in præfatione de cataractâ membranaceâ observationes*, ibid., 1733, in-4°.

R—D—N et W—S.

ZELOTTI (Baptiste) (1), célèbre peintre de Vérone, né dans cette ville en 1532, fut élève d'Antoine Badile, oncle de Paul Caliari ou Cagliari, dit le Veronèse (*Voy.* Caliari, VI, 520), avec lequel il se lia, dès sa première jeunesse, d'une intime amitié. Peintre fécond et ingénieux, Zelotti se distingue par l'originalité de ses compositions, par une touche légère et facile, un coloris vague et lumineux, et une grande pureté de dessin. Les travaux qu'il exécuta dans les salles du grand conseil de Venise, et à la bibliothèque Saint-Marc, lui méritèrent les éloges même de ses rivaux. Parmi ses principaux ouvrages, on cite la galerie du *Catajo*, où il représenta les faits illustres des *Obizzi*. Cet artiste mourut en 1592, à l'âge de soixante ans. On trouve des notices sur Zelotti dans les *Vite de' Pittori* de Ridolfi, I, 349, et dans les *Elogi de' Pittori*, VII, 141. W—S.

ZELTNER (Gustave-George), savant théologien et philologue, naquit, en 1672, à Hilpoltstein près de Nuremberg, où son père, pasteur pieux et instruit, remplissait les fonctions du saint ministère. Ayant achevé ses premières études sous la direction de son père et au gymnase, il alla faire son cours de théologie à l'académie d'Iéna. Il y reçut le degré de maître-ès-arts en 1693, et visita les principales universités d'Allemagne, pour perfectionner ses connaissances. Admis, à son retour, dans les ordres sacrés, il fut nommé inspecteur à l'académie d'Altdorf, puis diacre de l'église de Nuremberg, et revint, en 1706, professer à Altdorf la théologie et les langues orientales. Il remplit cette double chaire pendant vingt-quatre ans d'une manière brillante. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé de se démettre, il se retira près de Nuremberg, où il mourut en 1738. On a de lui : I. *Dissertatio de novis Bibliorum versionibus germanicis non tamen vulgandis*, Altdorf, 1707, in-4°.; ibid., 1711, avec des additions importantes. Le premier chapitre contient une notice détaillée de toutes les versions allemandes de la Bible, catholiques, protestantes, anabaptistes et sociniennes. L'auteur pense qu'après tant de versions, il est dangereux, ou tout au moins inutile d'en donner de nouvelles. Son avis est qu'à l'avenir on se borne à réimprimer la version de Luther, en indiquant dans des notes placées à la marge ou au bas des pages, les corrections dont elle peut être susceptible. II. *Dissert. de feminis ex hebræâ gente eruditis*, ibid., 1708, in-4°. On peut join-

(1) Dans l'*Extrait de différents ouvrages publiés sur la vie des peintres*, Papillon de la Ferté lui donne deux articles, l'un sous le nom de *Baptiste*, I, 246, et l'autre sous celui de *Jean-Baptiste*, 249.

dre à ce dernier ouvrage plusieurs autres écrits relatifs aux Juifs, tels que : 1°. *Adolescentia reipublicæ judaicæ, seu de judicum temporibus;* 2°. *De astro Judæis quondam ominoso;* 3°. *De initiis baptismi initiationis Judæorum;* 4°. *De choreis Hebræorum*, etc., etc. III. *De Deboræ inter prophetissas eruditione*, ibid., 1708, in-4°. IV. *De Priscillâ, Aquilæ uxori, ad Acta apostolor. XVIII*, ibid., 1709, in-4°. V. *De Alexandrâ, Judæorum reginâ, tanquàm specimine sapientis ex hâc gente feminæ*, ibid., 1711, in-4°. VI. *De Beruriâ, Judæorum doctissimâ feminâ*, ib., 1714, in-4°. Toutes ces thèses sont pleines d'érudition et fort recherchées. VII. *Commentatio de vitâ et fatis Maurit. Helingii*, ibid., 1715, in-4°. VIII. *De Pauli Lautenzack, fanatici Norimbergensis, fatis et placitis*, ibid., 1716, in-4°. C'est l'histoire d'un malheureux à qui la lecture de l'Apocalypse avait troublé l'esprit. IX. *De Rebeccâ, Polonâ, eruditarum feminarum in gente judaicâ, rariori exemplo*, ibid., 1719, in-4°. X. *Vitæ theologorum altdorfinorum à conditâ academiâ omnium; unà cum scriptorum recensu*, Nuremberg et Altdorf, 1722, in-4°., avec 32 portraits gravés sur cuivre. Ce recueil biographique est très-estimable. On y trouve la vie de l'auteur, p. 189. XI. *De Jalthâ, principis filiâ, eruditarum è gente judaicâ feminarum specimine*, Altdorf, 1725, in-4°. XII. Le *Journal des savants de Franconie* (en allem.), Nuremberg, 1726-32, in-8°. XIII. La *Vie de Hans Luffts* (all.), ib., 1727, in-4°. XIV. *Historia crypto-socinismi altdorfinæ quondam academiæ infesti arcana*, etc., Leipzig, 1729, 2 tomes in-4°. La première partie contient l'histoire de l'établissement du socinianisme à Altdorf et de sa destruction par la conversion des deux principaux chefs, Jean Vogel et Joach. Peuschel, qui rentrèrent dans l'église luthérienne. La seconde partie renferme les pièces justificatives, entre autres la rétractation de Vogel et de Peuschel, avec la réfutation que publia de cette pièce Valent. Smalcius, fameux socinien; le journal de la vie de Smalcius, écrit par lui-même, et enfin deux cents lettres de Mart. Ruar, socinien non moins entêté que Smalcius (*Voyez* RUAR, XXXIX, 215). Cet ouvrage de Zeltner est curieux; mais on y trouve bien des minuties et des digressions inutiles. XV. *Notice des Bibles rares de Worms* (en all.), Altdorf, 1734, in-4°. XVI. Quelques *Opuscules* moins importants, et dont on trouvera les titres dans les bibliographies allemandes. W—s.

ZELTNER (JEAN-CONRAD), frère du précédent, naquit à Nuremberg le 2 octobre 1687. Ses dispositions pour l'étude furent cultivées avec le plus grand soin par son père, et ensuite par son frère aîné, dans lequel il eut le bonheur de trouver l'ami le plus tendre et l'instituteur le plus dévoué. Après avoir fait ses humanités et sa philosophie au gymnase *Ægidien*, il se rendit à l'académie d'Altdorf, où il fit son cours de théologie, et soutint ses thèses sous la présidence de son frère. En 1711, il alla suivre, à Wittemberg, les leçons des savants professeurs qui donnaient tant d'éclat à cette université. L'année suivante il visita Berlin, où il s'arrêta quelque temps pour examiner les manuscrits orientaux de la Bibliothèque royale, et revint par la Saxe à Nuremberg, rapportant une foule

de notes et de matériaux pour les ouvrages qu'il méditait. Après la mort de sa mère il se réunit à son frère, professeur à l'académie d'Altdorf, et se disposa, d'après les conseils de celui-ci, à recevoir les ordres sacrés. En 1715, il fut nommé desservant de la paroisse d'Altenhan, et adjoint à la compagnie des pasteurs d'Altdorf. Un mariage qu'il contracta peu de temps après semblait lui promettre une félicité durable ; mais à la suite d'une fièvre violente il fut enlevé par une mort prématurée, le 10 avril 1720, à l'âge de trente-trois ans. Conrad Zeltner s'était fait connaître par l'ouvrage suivant : *Correctorum in typographiis eruditorum centuria speciminis loco collecta*, Nuremberg, 1716, in-8°. ; à la mort de l'auteur, l'édition n'étant pas épuisée le libraire la reproduisit sous ce titre : *Theatrum virorum eruditorum qui speciatim typographiis laudabilem operam præstiterunt*, Nuremberg, 1720. Les exemplaires avec cette date sont ornés du portrait de Zeltner, et de sa *Vie*, par Roth-Scholtz, tirée en partie de son programme funèbre par Schwartz. Au commencement du volume, on trouve une dissertation contenant l'histoire abrégée de la découverte de l'imprimerie, et de l'introduction de cet art dans les principaux états de l'Europe. Viennent ensuite les Vies des plus célèbres correcteurs, rangés dans l'ordre alphabétique. Zeltner se proposait de joindre à son ouvrage l'*instruction* de Jérôme Homschuch *pour les correcteurs d'imprimerie ;* mais il s'est contenté d'en donner un extrait. Il avait recueilli des matériaux pour une *seconde centurie des correcteurs célèbres*, et il travaillait à une *Histoire des imprimeries des Juifs* (1). Il a laissé manuscrit : *Schediasma de Fausto præstigiatore ex Joh. Fausto typographo à quibusdam ficto;* et une dissertation (*De privatis typographiis*) sur les imprimeries particulières. Son frère avait pris l'engagement de publier ces divers ouvrages ; mais aucun n'a paru.

W—s.

ZELWEGER (Laurent), médecin et agronome, né vers 1710, dans le canton d'Appenzel, fut l'un des premiers membres de la société fondée vers le milieu du dix-huitième siècle à Zurich, pour travailler aux progrès de l'économie rurale et des sciences physiques. Il a publié dans le recueil de cette société : *Kurze Beschreibung der akern-art*, etc., courte description du mode de culture établi dans le canton d'Appenzel, I, 115 ; *Versuch einiger*, etc., recueil d'observations physiques et médicales, II, 308. Ces deux mémoires, curieux et instructifs, prouvent des connaissances étendues, et un grand zèle pour le bien public. Zelweger s'occupait d'une *Description* détaillée *du canton d'Appenzel ;* mais il n'eut pas le loisir de mettre la dernière main à ce grand travail. Haller fils le cite avec éloge dans le *Catalogue des auteurs qui ont traité de l'histoire naturelle de la Suisse*. Voy. les *Acta Helvetica Basileensia*, VII, 214. W—s.

ZENALE (Bernard ou Bernardin), peintre et architecte célèbre, était né, dans le quinzième siècle, à Treviglio (1), seigneurie qui faisait

(1) On est bien dédommagé de la perte de cet ouvrage de Zeltner, par celui de J.-B. de Rossi : *Annales hebræo-typographici*, Parme, 1795, 2 vol. in-4°. Voy. dans la *Biograph. des hommes vivants*, l'art. de M. de Rossi, V, 242.

(1) Par contraction *Trevio*.

alors partie du Bergamasque. Envoyé dès sa jeunesse à Milan, il entra à l'école de Vincent Civerchio, dit le vieux, et fit, sous cet habile maître, de rapides progrès dans la peinture. Les divers ouvrages dont il fut chargé l'ayant fixé à Milan, plusieurs auteurs ont cru qu'il était né dans cette ville. Vasari, dans les *Vite de' Pittori* (II, 43, éd. de Bottari), prenant le nom corrompu de Trevio pour celui de cet artiste, le nomme *Bernardino dà Trevio, milanese* (2). Zenale, ne pouvant exécuter seul tous les travaux qui lui étaient confiés, s'associa *Bernard Buttinone*, son compatriote, qui, suivant l'usage du temps, se nommait *Bernard de Trevio*. L'homonymie de ces deux artistes est devenue pour les biographes une nouvelle source d'incertitude et d'embarras. Zenale était très-habile dessinateur ; mais Vasari lui reproche un peu de sécheresse et de crudité. Léonard de Vinci le regardait comme un excellent juge ; aussi le consultait-il souvent sur ses compositions. Suivant Lomazzo (*Trattato della Pittura*, 50), ce fut Zenale qui donna le conseil à Vinci de ne point terminer la tête du Christ dans son fameux tableau de la Cène (*Voy.* VINCI, XLIX, 153). Ses talents comme architecte l'ayant fait connaître avantageusement, il fut chargé de l'entretien et des réparations de la cathédrale de Milan. En 1520, il fut appelé par les magistrats de Bergame pour donner son avis sur les embellissements qu'on se proposait de faire à la basilique de Sainte-Marie. On ignore l'époque de sa mort. On voyait un grand nombre de tableaux et de fresques de cet artiste, tant à Milan que dans les villes voisines. Parmi ses principaux ouvrages, Vasari cite le *Cloître* de Sainte-Marie *delle Grazie*, dans lequel Zenale avait peint à fresque la Résurrection, entourée de quatre sujets tirés de la passion; et dans l'église des franciscains, une belle fresque représentant le *Martyre* de saint Pierre et de saint Paul. La *Chapelle* de la Madeleine dans l'église Sainte-Marie *del Carmine*, et l'*Annonciation* dans l'église Saint-Symphorien, faisaient aussi beaucoup d'honneur aux talents de cet artiste. Zenale a laissé manuscrit un *Traité de perspective*. Lomazzo, qui cite cet ouvrage avec éloge, paraît avoir voulu le publier (Voy. *Trat. del. Pittur.*, 275). L'ayant eu longtemps à sa disposition, il est certain qu'il en a profité pour rédiger dans son traité de peinture la partie relative à la perspective (*Voy.* LOMAZZO). On peut consulter sur Zenale le *Vite de' Pittori Bergamaschi*, I, 85. W—s.

ZENDJANI (AZZ-EDDIN, ou mieux EZZ-EDDIN ABOU'L FADHAIL ABD-ALWAHHAB), fils d'Émad-eddin Ibrahim, mort, suivant Hadji-khalfa, postérieurement à l'an 655 de l'hégire (1257 de J.-C.), est auteur d'un Traité de grammaire arabe, qui a pour unique objet la conjugaison des verbes et la formation des noms et des adjectifs verbaux, et

(2) Dans la note placée au bas de la page, Bottari dit que l'*index* de l'*Abecedario* porte *Dà Trevinio Bernardo*, par suite d'une méprise de l'imprimeur, lequel, en corrigeant l'épreuve, au lieu de joindre la désinence *ino* à Bernard, l'a transportée à Trevio. Mais, ajoute-t-il, dans le corps de l'ouvrage, on ne trouve ni *Bernardo* ni *Bernardino*, tant il est vrai que peu d'articles de l'*Abecedario* sont exempts d'erreurs. Sans prétendre disculper Orlandi (*Voy.* ce nom) du reproche trop bien fondé que lui adresse son savant critique, il doit nous être permis de dire qu'ici c'est Bottari qui s'est trompé. En effet, *Bernardo dà Treviglio* a, p. 103 de l'*Abecedario*, un article dans lequel Orlandi fait même observer à son lecteur que Vasari nomme mal cet artiste *dà Trevio*.

qui à cause de cela est intitulé *Tasrif* : toutefois, à raison de sa grande célébrité, et pour le distinguer de quelques autres ouvrages qui ont le même objet et portent le même titre, il est plus connu dans l'Orient sous le nom d'*Azzi* ou *Ezzi*, dérivé d'*Ezz-eddin*, titre honorifique de *Zendjani*. Le *Tasrif* de Zendjani a été publié à Rome en 1610, par A.-J.-B. Raymond, en arabe, avec une traduction latine, accompagnée d'un commentaire. Raymond a fait usage, pour l'impression du texte, des caractères arabes des Médicis. Il a intitulé ce livre : *Liber Tasriphi, compositio est senis Alemami*, c'est-à-dire, *composé par le Scheïkh, l'Imam*. On voit que Raymond ignorait le nom de l'auteur de cet ouvrage. Dans le titre arabe, p. 1, on lit : *composé par le Scheïkh, l'Imam Zendjani ;* mais Raymond a omis ce surnom dans sa traduction. Étienne Évode Assemani, dans le catalogue de la bibliothèque des Médicis, confondant l'ouvrage de Zendjani avec un autre Traité de la conjugaison des verbes, qui porte le titre de *Merah alarwah*, c'est-à-dire le *Repos des esprits*, lui a donné pour auteur Ahmed, fils d'Ali, fils de Masoud, et cette erreur a été adoptée par M. Schnurrer, *Bibliotheca arabica*, et par M. J.-B. de Rossi, dans son *Dizionario storico degli autori arabi*. Je ne sais trop sur quelle autorité M. Hamaker (*Specimen catal. codic. manuscr. or. biblioth. univ. Lugduno-Bat.*) dit que Zendjani est mort en l'année 627 de l'hégire. S. D. S—Y.

ZENDRINI (Bernard), l'un des plus célèbres hydrauliciens de l'Italie, naquit le 7 avril 1679, à Saviore, dans la vallée de l'Oglio, près de la petite province dont Brescia est la capitale. On n'a que des traditions incertaines sur sa première éducation ; on présume que son père, appelé à Venise pour quelques affaires, l'y conduisit et l'y plaça dans un collége de jésuites, où Zendrini reçut l'instruction élémentaire. L'attachement qu'il a toujours manifesté pour ces religieux, et la clause de son testament, portant la désignation de leur église pour le lieu de sa sépulture, donnent du crédit à cette opinion. Le vif amour de l'étude et les dispositions qu'on remarqua en lui décidèrent bientôt sa famille à l'envoyer à l'université de Padoue, où on lui conféra le grade de docteur en 1701. L'un des professeurs de cette université était l'auteur du traité *Della natura de' fiumi*, Dominique Guglielmini qui, au mérite du plus savant hydraulicien, réunissait celui d'être un des meilleurs géomètres de son temps, avait cultivé la médecine avec succès, et s'était occupé d'astronomie. Zendrini, élève et admirateur d'un homme aussi célèbre, voulut acquérir une connaissance approfondie des sciences que possédait son maître, et il se livra, avec toute l'ardeur dont il était capable, à l'étude de la médecine et à celle des mathématiques, et de leurs applications à la physique, la mécanique et l'astronomie. A sa sortie de l'université, il alla pratiquer la médecine dans sa patrie, mais il n'y séjourna pas long-temps, animé comme il l'était de la passion d'apprendre, de cultiver la société des savants, et de se trouver sur un théâtre où il pût faire valoir et accroître son mérite scientifique. Ce fut vers 1704 qu'il abandonna son pays natal, car on a une lettre de lui, publiée cette même année, dans un ouvrage périodique, *Galleria di Minerva*, qui

s'imprimait à Venise, où il vint établir sa résidence. Le titre de cette première publication était : *Epistola ad clarissimos auctores criteriorum in librum Monticelli ;* elle avait pour objet la saignée dont Monticelli était un violent adversaire, et qui excitait parmi les médecins de vives discussions dans lesquelles la raison et les convenances n'étaient pas toujours respectées. Pour ne plus revenir sur les traités de Zendrini, relatifs à la médecine, nous citerons encore celui qu'il publia en 1715, sur le quinquina (*trattato della china china*) (1). Les propriétés médicinales de cette racine étaient alors, comme celles de la saignée, un grand sujet de controverse. Les deux écrits, dont nous venons de donner les titres, se font remarquer par une dialectique méthodique et sage, une saine philosophie également éloignée et de l'enthousiasme irréfléchi pour les nouveautés, et de l'attachement opiniâtre aux idées anciennes ; l'auteur recommande l'observation, la connaissance raisonnée des faits, comme les plus sûrs moyens d'arriver à un bon système de règles pratiques. Cependant tout en composant d'estimables ouvrages sur la médecine, et en exerçant cet art avec beaucoup de distinction, Zendrini n'en continuait pas moins de s'appliquer, avec autant de persévérance que de zèle, aux sciences mathématiques. Il s'était lié à Venise avec des savants et des littérateurs distingués, tels que Michelotti, Doro, Conti, Zeno, Maffei ; il assistait aux conférences sur des sujets de mathématiques et de physique, qui se tenaient à la *Casa Doro*, et s'y rendait extrêmement utile par sa coopération aux expériences qu'exigeaient différentes discussions, entre autres celle des *forces vives* sur laquelle les géomètres étaient très-partagés à cette époque, et qui est maintenant complètement éclaircie. Le 25 janvier 1708, un de ces phénomènes météorologiques dont les effets désastreux sont, même aujourd'hui, beaucoup mieux connus qu'expliqués, une trombe marine vint jeter la terreur parmi les habitants de Venise. Ce phénomène fournit à Zendrini la matière d'un opuscule intitulé : *Discorso fisico matematico sopra il turbine accaduto in Venezia l'anno* 1708, imprimé dans la *Galleria di Minerva*, et dont on trouve un extrait dans les Actes de Leipzig de 1708. L'auteur s'y élève à des considérations générales sur la pesanteur et l'électricité de l'air, sur l'origine et les diverses espèces de vapeurs (ou *gaz*), sur la cause des vents, etc. ; on y trouve, enfin, ce qu'on pouvait dire de plus raisonnable sur de pareilles matières avant que les saines théories de l'électricité et de la chimie pneumatique fussent connues. Il paraît que ce discours devait servir de prodrome à un commentaire sur quelques livres d'Hippocrate (*Voyez* la note 1). Zendrini acquit de grands avantages sur ceux de ses contemporains et de ses compatriotes, qui s'occupaient de mathématiques tant pures qu'appliquées, par l'usage qu'il fit du *calcul infinitésimal*. Les principes de ce calcul étaient encore des sujets de controverse, non-seulement quant à la préférence à leur donner sur les anciennes méthodes, mais encore quant à leur exactitude, et c'était surtout le mode d'exposition de

(1) Les Actes de Leipzig, de 1708, contiennent l'annonce d'un autre ouvrage qui n'a pas été publié : *Commentarium in Hippocratis libros de aere, aquis et locis.*

Leibnitz qui donnait lieu à des objections spécieuses. Les Italiens voyaient de plus, dans cette préférence accordée à la découverte de Newton et Leibnitz, une atteinte portée à leur gloire scientifique; les conceptions, les travaux de leurs grands géomètres allaient être négligés et même oubliés. Zendrini, préparé par l'étude de l'analyse de Descartes, adhérant exclusivement à ce qu'il croyait vrai et utile, reconnut bientôt et la certitude des résultats auxquels on parvient en employant le *calcul infinitésimal*, et les immenses avantages de cet instrument analytique sur la synthèse et l'analyse *finie*. Le premier usage qu'il en fit était propre à en signaler la prééminence. Un géomètre habile, nommé Ceva, grand adversaire de la nouvelle analyse, avait proposé aux mathématiciens trois problèmes, dans l'un desquels il s'agissait de rectifier une courbe déterminée par une relation donnée entre les logarithmes de ses abcisses et ceux de ses ordonnées, de cuber le solide de révolution qu'elle engendrerait en tournant autour de son axe, et d'en trouver le centre de gravité; Zendrini fit voir que les solutions de ces problèmes, qui, traités par les anciennes méthodes, offraient des difficultés, n'étaient qu'un jeu quand on y appliquait la méthode Newtonienne ou Leibnitienne. Ces solutions ont été publiées dans le *Giornale de' lett. d'Italia*, vol. IV, 1710. Il s'occupa ensuite d'un autre problème qui est d'une grande importance en astronomie et en géodésie, celui de la détermination de la courbe suivant laquelle s'infléchit un rayon de lumière en traversant les couches de l'atmosphère, et en général, un milieu de densité variable. Ce problème a été l'objet des recherches de plusieurs grands géomètres; la solution de Zendrini se trouve dans le *Giornale de' lett. d'Italia*, tom. VII, 1811. Le célèbre ouvrage de Borelli, *De motu animalium*, fut attaqué par Parent de l'académie des sciences de Paris; la critique de l'académicien portait principalement sur la manière dont s'exécutent les mouvements articulaires. Zendrini prit la défense de son compatriote, et employa, pour réfuter Parent, les ressources que lui fournissaient ses connaissances en analyse; en même temps il simplifia et éclaircit quelques démonstrations de Borelli. Sa réponse, dont la lecture n'est pas sans intérêt, même dans l'état actuel des sciences, a été publiée, partie, en 1714, *Giornale de' lett. d'Italia*, et partie, en 1722, tom. II du supplément de ce journal. Une des qualités qui distinguent cette réponse de la critique de Parent, est le ton d'urbanité et de modération avec lequel elle est écrite. Nous supprimons des détails relatifs à quelques idées systématiques de Zendrini; modifications à apporter aux opinions de Borelli, Michelotti; possibilité d'expliquer par des principes purement mécaniques tous les phénomènes naturels; existence d'une matière éthérée, non sujette aux lois de la gravité, fonctions qu'elle remplit dans la nature; assimilation de l'individu humain à un petit monde; relations entre le *Microcosme* et le *Macrocosme*(2), etc. Nous passons à la production scientifique qui a commencé à faire connaître Zendrini comme hydraulicien, et à lui ouvrir la carrière dans laquelle il a rendu des services signalés aux sciences et à sa patrie. Il dé-

(2) Μικρός, *parvus*; Μακρός, *longus*; Κόσμος, *mundus*.

buta, dans ce genre de recherches, par l'analyse d'un problème, qui, non-seulement était alors d'une investigation très-ardue, mais qui présente encore de notables difficultés dans l'état actuel des connaissances théoriques et expérimentales. Si une masse fluide, en mouvement, coule dans un lit dont la paroi soit susceptible d'érosion, la surface de cette paroi doit, d'après diverses conditions et circonstances, finir par prendre la forme convenable à l'établissement de l'équilibre entre sa résistance et la puissance érosive du fluide. Cette forme qui doit être donnée par la solution générale du problème dont nous parlons, dépend des relations entre les vitesses des molécules fluides, et les qualités physiques de la matière de la paroi; elle est en général celle d'une surface courbe, et l'hypothèse d'une section transversale de la paroi polygonale et composée d'une horizontale de fond et de deux verticales de rive n'est point celle de la nature. D'une autre part, pour avoir égard aux vitesses des filets fluides qui traversent cette section, il ne faut pas supposer que ces vitesses augmentent depuis le fond jusqu'à la surface où elles atteindraient leur maximum, ainsi que l'ont cru plusieurs hydrauliciens; ces vitesses vont en augmentant, à partir tant de la surface que des différents points du perimètre mouillé, jusqu'à un filet situé dans l'intérieur de la masse fluide, et dont la position dépend de la forme de cette masse et d'autres circonstances; ainsi l'établissement de ce que les anciens hydrauliciens appelaient l'*Échelle des vitesses* comporte des embarras qu'ils n'y ont pas remarqués. On voit, par ce léger aperçu, combien est compliqué le problème physico-mathématique que Zendrini a entrepris de résoudre. Guglielmini s'en était occupé avant lui, mais en particularisant beaucoup trop la question, et ne considérant que l'action érosive sur un fond horizontal; Zendrini a considéré, de plus, l'effet de cette action sur les parois latérales supposées verticales; et, quoique cette hypothèse d'une section transversale polygonale n'ait pu le conduire qu'à une solution incomplète, cette ébauche n'en a pas moins fourni une preuve de la supériorité que lui donnait, sur les géomètres partisans des anciennes méthodes, la connaissance de l'analyse Newtonienne et Leibnitienne. Son Mémoire, sur cette matière, ayant pour titre : *Modo di ritrovare ne' fiumi la linea di corrosione*, a été publié dans le *Giornale de' lett. d'Italia*, vol. XXI, ann. 1715. On y trouve la description d'un instrument fort simple qu'il avait imaginé pour déterminer, par l'expérience, l'échelle des vitesses. La publication de ce Mémoire, purement théorique, et la réputation scientifique que Zendrini s'était acquise d'ailleurs, ne tardèrent pas à lui ouvrir la nouvelle carrière, que nous avons indiquée, à laquelle il doit sa principale célébrité, et où il a pu faire marcher de front les conceptions théoriques et les applications pratiques. Les circonstances qui déterminèrent cette vocation sont remarquables par les discussions auxquelles elles ont donné lieu entre les plus célèbres ingénieurs italiens, et par les progrès de la science des eaux courantes, dus aux mémoires et aux traités que ces ingénieurs ont publiés à l'appui de leurs opinions respectives. La plaine qui sépare les villes de Bologne et de Ferrare est traversée par un redoutable torrent,

nommé le Reno, qui a sa source dans les Apennins au nord-ouest de Pistoja, près des lieux appelés *Le Piastre* et *San-Marcello*, et qui rappelle un grand fait historique, celui du triumvirat d'Octave, Antoine et Lépide, arrêté dans une des îles formées par ce torrent. Les moyens de le contenir, la direction à donner à son cours, et la détermination du lieu de son embouchure, ont été, dès le commencement du dix-septième siècle, le sujet des débats les plus vifs entre Bologne et Ferrare; les habitants de ces deux villes étaient on ne peut pas plus disposés à suivre les exemples donnés par les Provençaux et les Avignonais, à l'occasion de la Durance, en employant dans la discussion des armes tout-à-fait différentes de celles du raisonnement. Les Bolonais voulaient qu'on fît déboucher le Reno au-delà de Ferrare, par rapport à la position de leur ville, dans le *Pò di Lombardia*, ou *Pò grande* qui a son cours au nord de Ferrare, depuis que ses eaux ont abandonné les antiques traces existantes au sud de la même ville, et désignées par les noms de *Pò di Volano* et *Pò di primaro* (3). Leur vœu appuyé de l'autorité de plusieurs hydrauliciens célèbres, tels que Castelli, Guglielmini, Gabriel et Eustache Manfredi, se trouvait en opposition complète avec celui des Ferrarais qui voulaient conduire le Reno vers l'extrémité sud du lac de Comacchio, et porter ses eaux à la mer par l'intermède du *Pò di primaro* (4). Les Castelli, Guglielmini, Manfredi étaient morts, mais leurs ouvrages restaient, et la magistrature des eaux de Ferrare, qui sentait combien il était important

(3) Voyez sur ce changement de lit un *Extrait des recherches* de l'auteur de cet article, *sur le système hydraulique de l'Italie*, publié dans le *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, par M. le baron Cuvier, pag. 73 (Paris, 1826).

(4) C'est ce projet qui fut exécuté, mais les Bolonais n'abandonnèrent pas pour cela leurs prétentions, auxquelles des événements subséquents purent donner du crédit. Un décret du 25 juin 1805 ordonna l'immission du Reno dans le Pò de Lombardie, en lui creusant un nouveau lit dont l'origine serait prise dans le lit actuel, à la *Panfilia* (où d'après les projets ferrarais on avait fait subir au cours du torrent une forte inflexion sur la droite), et qui aurait son embouchure dans le Pò à *Palantone*. Des projets furent dressés en conséquence, et l'auteur du présent article, consulté sur ces nouveaux projets, les discuta dans deux rapports des 19 mai et 1er. septembre 1806, et y apporta diverses modifications; on lui a encore demandé quelques avis sur le même sujet, depuis que les Français ont quitté l'Italie. Une lettre du 24 décembre dernier (1827), qui lui a été adressée par M. Scaccia, inspecteur-général des ponts-et-chaussées des états Romains, contient des détails sur les travaux publics de ces états, et il y est dit, à propos du Reno, *non si pensa più alla sua introduzione in Pò*: il paraît que l'exécution des travaux ordonnés par le décret du 25 juin 1805 est tout-à-fait abandonnée. Les objections contre l'immission du Reno dans le Pò étaient liées à des considérations dignes de l'attention la plus sérieuse sur les variations alarmantes que subit le régime de ce fleuve. L'auteur du présent article, chargé pendant les douze premières années de ce siècle, de missions d'une haute importance, concernant le système hydraulique de l'Italie, s'est beaucoup occupé des moyens de prévenir, par l'exécution de projets mûrement réfléchis, les dangers imminents dont sont menacés les pays traversés par le Pò, dans la partie inférieure de son cours. Parmi les causes auxquelles tiennent ces dangers, il faut compter le défrichement ou *déboisement* des revers méridionaux des Alpes, commencé dès le quatorzième siècle et continué pendant les quinzième et seizième. Les hommes qui ont fait de l'hydrologie l'objet d'une étude approfondie savent combien l'état du système hydraulique d'un pays, constituant une des bases principales de sa prospérité, dépend du maintien de ses forêts, et en général de la végétation *permanente*, qui recouvre les parties élevées de son sol (Voy. l'ouvrage sur les *Marais pontins*, édition Didot, de 1822, introduction, ch. 1er.). Par suite de ce défrichement, et par d'autres causes encore, le fond du lit du Pò se relève graduellement, son embouchure s'avance de plus en plus dans la mer; de là une diminution dans la déclivité et la vitesse de ses eaux qui, par une réaction nécessaire, aggrave les phénomènes dont elle dérive; enfin une surélévation du niveau des eaux qui dominent la surface du pays, et la nécessité de donner une surélévation correspondante aux digues qui ne sont formées que de matières arénneuses, légères et de peu de consistance. On avait fait quelques dispositions pour l'exécution des projets ci-dessus mentionnés, lorsque les Français ont quitté l'Italie. Les inquiétudes toujours croissantes, auxquelles l'état de choses dont on vient de présenter un aperçu a donné lieu depuis long-temps, déterminèrent, en 1777, l'académie de Mantoue à faire, des questions concernant le régime du Pò, un sujet de prix; ce prix fut remporté par Francesco Maria Colle, dont la dissertation a été imprimée à Mantoue en 1779.

d'opposer à des adversaires aussi redoutables un athlète capable d'entrer en lice avec eux, se détermina en faveur de Zendrini, qu'elle choisit parmi plusieurs concurrents d'un mérite distingué. Le marquis de Bentivoglio se rendit à Venise pour lui annoncer la préférence qu'on lui avait donnée, et la haute importance d'une pareille mission le détermina à l'accepter. Parmi les écrits qu'il publia en faveur de la cause qu'il venait d'embrasser, on doit distinguer celui qui a pour titre : *Considerazioni sopra la scienza delle acque correnti, e sopra la storia naturale del Pò*, etc., dans lequel il commença à exposer les principes généraux sur les eaux courantes, qu'il a ensuite reproduits, avec de grands développements, dans un ouvrage dont il sera question ci-après. Cet écrit fut publié à Ferrare, en 1717, et la même année l'auteur fit imprimer à Rome un autre ouvrage intitulé : *Alla sacra congregazione delle acque, ragioni per la città di Ferrara, per escludere il progetto di unire il Reno al Pò di Lombardia.* Il avait rédigé une dissertation ayant pour titre : *Expositio controversiæ de Reno in Padum Lombardiæ immittendo, inter Ferrarienses et Bononienses.* Cette dissertation latine, qui devait être publiée dans les Actes de Leipzig, est restée en manuscrit dans la bibliothèque *di S. Giustina* de Padoue. Les travaux de Zendrini lui valurent d'éclatants témoignages de reconnaissance de la part des Ferrarais; il fut nommé *mathématicien* (premier ingénieur hydraulicien) de Ferrare, et agrégé, lui et ses descendants, au patriciat de cette ville. Cependant les discussions relatives à l'immission du Reno dans le Pô ayant fixé l'attention des gouvernements qui avaient des possessions sur les bords de ce fleuve, il fut convenu qu'une réunion de commissaires et d'ingénieurs, nommés par ces gouvernements, serait chargée de faire une visite générale des localités sur lesquelles se trouvaient les éléments des contestations. Aussitôt que cette décision fut prise, le duc de Modène envoya à Zendrini le diplôme de son premier ingénieur; mais une distinction qui a eu une bien plus grande influence sur les travaux du reste de sa vie fut celle que lui accorda la république de Venise, par son décret du 18 janvier 1720, en le nommant *mathématicien*, et surintendant des eaux, fleuves, lagunes et ports des états vénitiens. Il est le premier qui ait joui de la réunion de ces importantes attributions (5). A cette vi-

(5) La république de Venise a toujours eu des hydrauliciens attachés à l'*office des eaux*, à qui on donnait la qualification de *protes* (mot dérivé de πρῶτος, *primus*), et parmi lesquels on cite des hommes de beaucoup de mérite. On faisait plusieurs copies manuscrites des mémoires et traités composés par ces *protes*, qui étaient conservées dans les archives de Venise, de Padoue, etc. Celui qui paraît avoir eu le plus de science et de talent, avant Zendrini, est Cristofforo Sabbadino, né à Chioggia, en 1496, nommé *prote* en 1542, et mort à Venise en 1560. L'auteur du présent article a pu se procurer le recueil de ses œuvres, formant un volume in-folio, manuscrit, de 240 p. On y trouve une collection curieuse et instructive d'observations et de faits sur les lagunes de Venise et la mer Adriatique; on lit surtout avec intérêt, à la fin de ce recueil, un dialogue entre deux membres de l'*office des eaux*, Giovanni Massano et Santo Fante. Il y est question de l'opinion émise par quelques géologues, du rehaussement du niveau de l'Adriatique, évalué à un pied par siècle; quelques faits qui semblent appuyer cette opinion y sont cités; et, ce qui est assez remarquable, on y trouve des ébauches d'explications des phénomènes du flux et du reflux, par les actions que la lune et le soleil exercent sur la mer : le premier de ces astres produisant les grandes, et le second les petites marées. Une première explication attribue ces effets à l'intumescence et à la contraction successives de la masse fluide; l'intumescence résulte du mélange des molécules de l'eau avec celles d'une masse d'air refoulée par la pression de l'astre, effet analogue à celui qu'on obtient de certains procédés employés pour faire des eaux gazeuses; l'astre changeant ensuite de position, la pression qu'il exerçait diminue et s'éteint, l'air mélangé s'échap-

site dans laquelle Zendrini se trouvait ainsi chargé des intérêts des trois états, intervinrent, outre les commissaires des gouvernements intéressés, dix des ingénieurs les plus renommés parmi lesquels on comptait Ceva, Grandi, Marinoni, Gabriel et Eustache Manfredi, Francesco Zanotti. On n'avait pas encore formé en Italie de congrès plus imposant pour traiter des questions d'hydraulique, mais des populations entières attendaient leur salut des résultats de ses examens. Après avoir rempli cette haute mission, Zendrini retourna à Venise se livrer tout entier aux nouvelles fonctions qu'il avait à y exercer. Pour concevoir combien de pareilles fonctions sont difficiles, et exigent de science, de talent et de dévouement, il suffit d'avoir une légère connaissance de la position d'une ville qu'on pourrait appeler amphibie, et qui tenait, des eaux, sa splendeur et même son existence. Maîtriser de grands fleuves, réunir des courants sur certains points, ailleurs les faire couler dans des lits nouveaux, prévenir les ravages que des torrents impétueux font redouter, dessécher de vastes plaines marécageuses en procurant de l'écoulement à leurs eaux, veiller à la conservation d'une immense quantité de lagunes, fortifications naturelles de la *dominante* ou métropole, tenir continuellement navigables les canaux qui sont ses moyens de commerce et de prospérité, prévenir les atterrissements des ports, défendre l'intérieur des lagunes contre les efforts d'une mer violente, etc.; enfin, se tenir toujours en garde contre d'imminents dangers sans cesse menaçants : tel est l'aperçu des principales obligations imposées à un premier ingénieur des états vénitiens. Zendrini, également familier avec la science de l'ingénieur et avec celle du médecin, voulut s'astreindre dans les applications de la première à la marche sage, suivie dans l'exercice de la seconde par les médecins prudents, qui, avant de traiter une maladie par les règles générales de l'art, s'attachent préalablement à bien connaître le tempérament, la constitution individuelle du malade. En conséquence ses premiers soins, lorsqu'il entra en fonctions, eurent pour objet une exploration attentive et approfondie du système hydraulique vénitien, non-seulement dans l'état où il se trouvait alors, mais encore dans les états successifs où il s'était trouvé aux époques anciennes sur lesquelles on pouvait avoir quelques renseignements certains. Ce zèle de Zendrini, en assurant le succès des projets de travaux qu'il pourrait former, en offrant un grand et bel exemple à suivre aux ingénieurs de tous les pays, eut encore le précieux avantage de procurer au monde savant un ouvrage également curieux

---

pe, et la masse fluide reprend son volume primitif. Par une autre explication, l'air refoulé fait simplement abaisser au *large* le niveau des mers; et, en vertu de l'incompressibilité du fluide, cet abaissement central occasionne une intumescence sur les rivages; une dépression succède à cette intumescence, lorsque le refoulement n'a plus lieu. On conçoit combien de pareilles explications devaient laisser de doutes aux interlocuteurs; ils étaient surtout fort embarrassés pour appliquer leurs systèmes aux marées qui ont lieu lorsque le soleil et la lune sont au-dessous de notre horizon; aussi Santo Fante a-t-il la franche bonhomie de finir par dire : « Io credo che questo sia un moto dell' ac- » que *dalla natura ordinato*, e da tutti non in- » teso. » Avec une pareille manière de raisonner, on ne peut être arrêté par aucune difficulté. Au reste, les influences lunaires et solaires dont il est question dans le dialogue de Sabbadino, curieuses en ce qu'elles placent le principe d'action là où il réside véritablement, n'ont aucun rapport avec la loi fondamentale de la nature dont le secret fut dévoilé aux hommes, environ un siècle plus tard, par l'immortel Newton; mais on met quelque intérêt à connaître l'histoire des aberrations de l'esprit humain, qui ont précédé les découvertes des grandes vérités, et qui parfois même, lorsque ces grandes vérités ne peuvent plus être raisonnablement contestées, se reproduisent sous des formes diverses.

et instructif, celui qui a pour titre : *Memorie storiche dello stato antico e moderno, delle lagune di Venezia, e di que' fiumi che restarono divertiti per la conservazione delle medesime; di Bernardino Zendrini, matematico della republica di Venezia*, 2 vol. in-4°., Padoue, 1811. Cet ouvrage, annoncé avec de grands éloges, du vivant de l'auteur, n'a été livré à l'impression que soixante-quatre ans après sa mort, par M. l'abbé Angelo Zendrini, son neveu, savant professeur de mathématiques à Venise. L'auteur de cet article ayant eu le manuscrit en communication, pendant un des séjours qu'il a faits dans les états vénitiens, s'empressa de témoigner à l'éditeur combien la publication lui en paraissait désirable. Ces Mémoires, classés par époques, comprennent quatre siècles depuis l'an 1300 jusqu'à l'an 1700. Les documents antérieurs au quatorzième siècle n'offrent que des traditions vagues et incertaines; d'ailleurs les limites resserrées dans lesquelles le territoire vénitien se trouvait circonscrit avant cette époque rendaient les travaux hydrauliques peu importants. Zendrini cite cependant dans son premier chapitre une lettre très-remarquable de Cassiodore, sénateur et préfet du prétoire, sous Théodoric, qui donne une idée assez exacte de l'état de Venise à la fin du cinquième et au commencement du sixième siècle. On trouve cette Lettre dans l'excellent ouvrage de M. le comte Daru, *Histoire de la république de Venise*, édition de 1822, tome 1, p. 33. Le premier volume des *Mémoires historiques sur les lagunes*, comprend les quatorzième, quinzième et seizième siècles ; la moitié, environ, du deuxième volume est consacrée au dix-septième siècle, et le surplus de ce volume contient diverses pièces originales des ingénieurs qui ont présenté des vues et des projets relatifs au système hydraulique vénitien. L'intelligence de la partie descriptive est rendue on ne peut pas plus facile par une collection de trente-sept planches, contenant les cartes, plans, nivellements, etc., des localités sur lesquelles on a exécuté ou projeté des travaux. On remarque, en tête des pièces originales qui terminent le second volume, quatre Mémoires du célèbre *Fra Zuanne Giocondo* (Jean Joconde) (*V.* Giocondo, XVII, 397). La réputation de Zendrini s'étendant au loin, la cour de Vienne, dans une circonstance qui lui rendait nécessaires les talents d'un habile ingénieur, eut recours (1728) au mathématicien de Venise, et l'empereur Charles VI fut si content de lui, qu'il tenta, par des offres très-séduisantes, de le retenir dans ses états. Ces offres ne purent déterminer Zendrini à abandonner sa patrie, mais il resta en bonne intelligence avec la cour de Vienne pour laquelle il eut encore occasion de travailler en 1742. Dans l'intervalle de 1728 à 1742, Zendrini fit hors des états vénitiens, un autre emploi bien utile de sa science tant en hydraulique qu'en médecine. Depuis long-temps la république de Lucques cherchait les moyens d'améliorer son port de Viareggio, et d'assainir les contrées environnantes, dont l'atmosphère était viciée par des marais. Quoique d'habiles ingénieurs eussent déjà été consultés, on n'en jugea pas moins nécessaire de demander au gouvernement vénitien que Zendrini se transportât sur les lieux ; ce qu'il fit en 1735. Les résultats de ses examens

sont consignés dans un Mémoire qu'il a rendu public, sous ce titre : *Relazione che concerne il miglioramento dell' aria di Viareggio, e la riforma di quel porto, con una appendice intorno agli effeti delle machie per rapporto all' alterazioni dell' aria.* On trouve dans ce Mémoire quelques considérations sur le rehaussement de niveau attribué à la mer, et sur certaines relations supposées existantes entre le courant littoral et le flux et reflux, telles que l'un de ces phénomènes serait très-apparent, lorsque l'autre serait insensible, et réciproquement. Du reste l'exécution de ses plans eut de bons effets pour l'amélioration du port de Viareggio, et l'assainissement des pays adjacents; malheureusement ces mêmes pays, par des causes dont il serait trop long de donner le détail, se retrouvent aujourd'hui dans un fâcheux état d'insalubrité. L'auteur du présent article a été chargé, il y a dix-huit ans, de faire, pour leur assainissement, des projets dont l'exécution n'a pas été commencée. La ville de Ravenne avait été submergée, en 1656, par suite d'un débordement extraordinaire du Ronco et du Montone, qui, coulant à une grande proximité de ses murailles, faisaient sans cesse redouter de nouvelles inondations ; ce ne fut qu'en 1731 que le pape Clément XII songea sérieusement à faire exécuter des ouvrages préservatifs. Zendrini et Manfredi furent chargés d'en dresser les projets, mais le second étant déjà atteint d'une maladie dont il est mort, le travail échut tout entier à son collègue. Celui-ci, après avoir fait les examens locaux et les opérations géodésiques nécessaires, proposa ses moyens d'exécution, et publia, en 1731, le Mémoire intitulé : *Relazione per la deviazione di Ronco e Montone*, qui fut réimprimé à Venise en 1741. Il y avait déjà deux ans, à cette dernière époque, que les fleuves coulaient dans les nouveaux lits qu'il leur avait fait creuser, sans inspirer aucune crainte. Après s'être livré, avec autant de constance que de succès, et aux recherches théoriques et à leurs applications utiles, Zendrini ne devait pas se borner à n'être, en hydraulique, qu'un historien ou un simple rédacteur de mémoires sur des questions particulières. Il a dignement répondu, à cet égard, à l'attente et au vœu des ingénieurs et des savants en général, en composant et en publiant son traité intitulé : *Legi e fenomeni, regolazioni e usi delle acque correnti*, imprimé à Venise, en 1741, et réimprimé à Florence, dans la *Raccolta d'autori che trattano del moto dell' acque.* Cet ouvrage forme le huitième volume de la seconde édition de cette intéressante collection. L'auteur, après des considérations générales sur les fluides, traite de leur mouvement dans les cas où renfermés dans des vases, ou des réservoirs, ils s'en échappent soit par de simples orifices, soit par des ajutages ou tuyaux additionnels. Il passe ensuite au mouvement des eaux courantes, aux méthodes pour déterminer leurs vitesses tant par des observations immédiates que par des calculs établis sur les données convenables, aux pratiques à suivre pour leur distribution, leur réunion, leur division dans des proportions données, etc., examine les circonstances qui peuvent modifier les vitesses, analyse les causes générales des crues et des *décroissances*, et leurs phénomènes, les effets des résistances

dues aux parois des lits tant naturels qu'artificiels. Suivent les détails relatifs aux érosions des rives, aux ruptures des digues, aux moyens de les prévenir ou d'y remédier; aux diverses constructions qui ont pour objet les répartitions et réglements des cours d'eaux, aux desséchements tant par alluvions, ou *colmates*, que par écoulement; enfin, le traité est terminé par des considérations sur les machines hydrauliques et sur la plus grande perfection dont elles sont susceptibles. Cet ouvrage réunissait, au mérite de faire connaître la science dans l'état où elle était à l'époque de sa publication, celui de présenter les rectifications d'anciennes théories, et les conceptions nouvelles dont l'auteur l'avait enrichie; on le regardait, à juste titre, comme un ouvrage de premier ordre dans son genre, lorsqu'il a paru; et, malgré les grands progrès qu'a faits l'hydraulique tant théorique qu'expérimentale, depuis le milieu du siècle dernier, c'est encore un livre qu'un ingénieur doit avoir dans sa bibliothèque. On a imprimé à la suite de l'ouvrage, dans chacune des éditions de 1741 et de 1770, la *Relazione per la diversione de' fiumi Ronco e Montone dalla città di Ravenna*, dont il a été précédemment question, et où se trouvent les projets qui intéressent la ville de Ravenne. Ce Mémoire, les travaux exécutés d'après les plans de son auteur, d'autres grands travaux dirigés par lui, tant en dedans qu'au dehors des lagunes, et les divers écrits particuliers qui s'y rapportent, offrent la preuve manifeste que Zendrini était aussi familier avec la pratique qu'avec la théorie de l'art et de la science de l'ingénieur. Les lecteurs qui auront vu, dans l'exposé précédent, l'énumération d'une partie des travaux auxquels Zendrini s'est livré (6), et comme médecin et physicien, et

(6) Il est hors de doute que les Italiens verront avec satisfaction la justice rendue au mérite et aux travaux de leurs savants, dans les différents articles de la *Biographie universelle*, qui les concernent. En parlant des titres qu'ils se sont acquis à la reconnaissance et au souvenir de leurs concitoyens, on n'a pas oublié les obligations qu'a la France à quelques uns d'entre eux (on peut citer, pour exemple, l'article de *Giocondo* indiqué dans le texte). Parvenu à l'article de celui de ces hommes célèbres que l'ordre alphabétique place à la fin de l'ouvrage, nous pouvons et nous devons même dire quelques mots des obligations qu'a l'Italie aux ingénieurs français; dans presque toutes les occupations de ce beau pays, par les armées françaises, de grands et utiles travaux y ont laissé des compensations durables aux maux bien cruels, mais passagers de la guerre. Pour abreger et pour ne rapporter que des faits dont les preuves sont encore dans toute leur évidence, nous nous bornerons à citer quelques-uns des plus récents: on se rappelle les difficultés du passage de France en Italie, tant du côté du Piémont que de celui du Milanais; ces difficultés ont disparu depuis la construction des routes du Mont-Cenis et du Simplon, les monuments, de leur genre, les plus remarquables qui aient jamais existé. La route du Mont-Cenis est due tout entière aux ingénieurs français; l'exécution de celle du Simplon est due au concours des ingénieurs des deux nations, et nous ne devons pas omettre de dire que la partie milanaise fait le plus grand honneur aux Italiens qui en ont été chargés. Une autre route monumentale comme les premières, a été commencée entre Gênes et Nice, pour remplacer, sur le rivage de la mer, ce sentier impraticable aux voitures, et même parfois dangereux pour les bêtes de somme, qu'on appelle la *Corniche*. Un grand et magnifique pont a été construit à Turin; ce pont et d'autres travaux, tant exécutés que projetés, ont valu à l'ingénieur en chef, M. Charles Mallet, dans les régions septentrionale et méridionale de l'Italie, une réputation bien méritée de science et de talent. Nous n'entrerons dans aucun detail sur les communications intérieures par terre; nous nous bornerons à dire que leur système général avait acquis et plus d'étendue et plus d'ensemble entre ses diverses parties. Quant aux communications intérieures navigables, tout était disposé pour leur donner une grande activité; de beaux projets, conçus par des ingénieurs italiens, étaient assez ordinairement examinés, discutés par des ingénieurs français; nous citerons, pour exemples, le canal de Brescia, dirigé depuis le lac d'Iseo jusqu'à Canetto sur l'Oglio, et établissant ainsi une communication entre le val Camonica (où se trouve Saviore, patrie de Zendrini) et l'Adriatique; le canal du Mincio, latéral en presque totalité au fleuve de ce nom, et projeté pour être creusé entre le lac de Garda et le lac supérieur de Mantoue; le canal de Milan à Pavie, qui a donné lieu à des débats entre les ingénieurs italiens et l'auteur du présent article, etc., etc. Nous ne devons pas oublier de faire mention d'un projet de canal aussi remarquable par sa hardiesse que par son importance, qui a été présenté par M. le comte de Chabrol, préfet de la Seine, lorsqu'il occupait la préfecture de Montenotte, et qui lui a fourni l'occasion de faire une belle application de l'instruction

comme ingénieur, apprendront peut-être avec quelque surprise, qu'il était encore astronome théoricien et observateur. L'étude et l'observation des phénomènes célestes était pour lui une récréation, dont il jouissait non-seulement dans sa maison, mais en plein champ, dans les lieux où ses fonctions d'ingénieur l'obligeaient de stationner. On trouve dans des collections d'ouvrages scientifiques, imprimés à Venise, onze Mémoires ou notes sur ses observations astronomiques et météorologiques. Il avait conçu le projet de tracer dans un emplacement convenable (*la Giudeca*), une grande méridienne à l'instar de celle de Bologne; mais il mourut le 18 mai 1747, à l'âge de soixante-huit ans, avant d'avoir exécuté ce projet. Sa mort excita des regrets universels, et le sénat de Venise consigna dans un décret, la manifestation publique de ses sentiments sur le grand homme qu'il venait de perdre. P—ny.

ZENGHY (Emad-eddyn), émir ou roi de Moussoul et d'Halep, et fondateur de la dynastie des Atabeks de Syrie et de Mésopotamie, est le prince que les anciens historiens des Croisades, par une ridicule altération de son nom, ont appelé *Sanguin*. Turk d'origine, et fils d'Acsencar Cacim-eddaulah, émir d'Halep, il n'avait que dix ans lorsque son père, ayant pris part aux révolutions de l'empire des Seldjoukides, fut vaincu par le roi de Damas,

---

acquise à l'école Polytechnique et dans le corps des Ponts-et-Chaussées. Ce canal partant du Tanaro, sous les murs d'Alexandrie, à dix ou douze mille mètres de l'embouchure de cette rivière dans le Pô, arrivait à Savone, sur la rive de la Méditerranée, après avoir franchi la chaîne de l'Apennin, placée sur sa direction, en remontant latéralement le cours de la Bormida, partie sur la rive gauche et partie sur la rive droite; le bassin de partage, placé près de Ferania, était élevé de 360 mètres au-dessus du niveau de la mer; on devait ainsi avoir une communication navigable, éminemment utile entre l'Adriatique et la Méditerranée. Le rédacteur du présent article et d'autres ingénieurs, après avoir visité les localités et examiné le projet, en ont trouvé l'exécution très-praticable. M. le comte de Chabrol a donné une notice assez détaillée de ce projet dans sa *Statistique de l'ancien département de Montenotte* (tome II, p. 446 et suiv.), Paris, 1821. On conçoit aisément que les ports maritimes devaient se ressentir de l'impulsion générale donnée aux travaux hydrauliques; le savant inspecteur-général Sganzin et l'auteur du présent article furent chargés de faire des projets pour le golfe de la Spezzia et le port de Gênes, dont le gouvernement de S. M. le roi de Sardaigne a demandé communication depuis la restauration. Les mêmes ingénieurs eurent ordre d'aller aussi faire des projets à Pola (où la nature a tout préparé pour l'établissement d'un des plus beaux ports de l'Europe, et où d'antiques monuments rappellent une splendeur dont cette ville infortunée est bien déchue), puis à Ancône et à Venise. Les projets relatifs à ces deux dernières villes ont été en partie exécutés; ceux de Venise surtout étaient remarquables par leur avancement et par leur haute importance. On avait confié leur exécution à un ingénieur français d'un grand mérite, M. de Lessan, actuellement inspecteur divisionnaire. Ils avaient principalement pour objet l'ouverture aux vaisseaux construits dans les chantiers de l'arsenal, d'une voie immédiate et directe à la mer, substituée à la voie embarrassée et tortueuse qu'ils suivaient auparavant; et de plus, de disposer cette voie directe à la mer, de manière qu'elle fût praticable pour des vaisseaux de 74 et 80 canons, au lieu que par les anciennes ressources, on ne pouvait mettre hors de la lagune que des vaisseaux *léges*, percés pour 50 canons. L'auteur du présent article fit, en 1811, l'inspection des ports d'Ancône et de Venise, et il y trouva les travaux dans la plus brillante activité; il revenait alors des Marais Pontins, où pendant les années 1810 et 1811 il s'était occupé des projets de desséchement et d'assainissement de cette malheureuse contrée; l'ouvrage très-détaillé qu'il a publié sur cette matière (1 vol. in-4°. et un atlas, Paris, Firmin Didot, 1822; une édition de 150 exemplaires a été faite à l'imprimerie royale en 1820), contient les preuves démonstratives de la possibilité de l'opération et l'exposition des moyens de terminer promptement par une victoire complète une guerre entre la nature et l'art, qui durait depuis tant de siècles. L'opinion romaine sur cet ouvrage est manifestée bien honorablement dans les expressions suivantes d'un bref que S. S. le pape Léon XII a daigné adresser à l'auteur, en lui faisant le don de son portrait en médaille d'or: *Elapsi temporis mora nostris erga te sensibus vim addidit potiùs quàm d·traxit. Nos enim planè tibi gratos profitemur quòd ad restituendam asserendamque amplissimo ditionis nostræ agro infestis paludibus obsito, fertilitatem et salubritatem egregia studia laboresque tuos contuleris.* Nous pourrions, si nous ne craignions pas de passer les bornes convenables, joindre aux indications précédentes celles de diverses constructions monumentales, parler de l'achèvement de la superbe cathédrale de Milan, etc. Nous nous contenterons d'avoir cité quelques faits dont la connaissance peut intéresser beaucoup de lecteurs, et qui se trouvent ou omis ou inaperçus dans l'histoire des grands événements politiques et militaires de notre siècle.

l'un d'eux, l'an 487 de l'hég. (1094 de J.-C.), et perdit le trône avec la vie (*V.* Toutousch). Protégé par l'émir Korbouga, Zenghy apprit sous ce fameux capitaine (*V.* Korbouga, au Suppl.), l'art de la guerre et celui de combattre les chrétiens. Après la mort de celui-ci, il servit sous Djokarmisch et sous Djawali, qui lui succédèrent à Moussoul. Mais il abandonna le parti de ce dernier, qui s'était révolté contre Mohammed, sulthan de Perse, s'attacha aux deux émirs qui obtinrent successivement de ce monarque la souveraineté de Moussoul (*V.* Maudoud, XXVII, 497, et Acsencar-al-Boursky), et se distingua sous eux dans les guerres contre les Francs. Zenghy ayant aidé Acsencar à apaiser les troubles de l'Irak, et la révolte des Arabes Açadides (*V.* Mostarsched), obtint du sulthan Mahmoud, l'an 516 (1122), le gouvernement de Waseth, l'intendance de Bassora, et l'année suivante, le gouvernement de cette dernière ville. Deux ans plus tard, il accompagna le monarque seldjoukide dans sa guerre contre le khalife Mostarsched, et reçut en récompense de ses services l'intendance de Baghdad. Mais dans ce poste important et lucratif auquel était attaché le gouvernement de l'Irak, la présence du khalife, le voisinage du sulthan gênaient l'ambition de Zenghy. Enfin, après la mort d'Acsencar-al-Boursky, le sulthan lui donna la principauté de Moussoul en 521 (1127). Aussitôt qu'il en eut pris possession, il alla s'emparer de Djezireh Ben-Omar, enleva Nisibin à Timour-Tasch, roi de Mardin, conquit Sindjar, Khabour, Harran, et reçut les soumissions de Saroudj, et de quelques autres places de la Mésopotamie. Il força Joscelin, comte d'Edesse (Roha ou Orfa), à lui demander la paix, et le secourut ensuite contre Bohémond, prince d'Antioche. Cette expédition lui fournit l'occasion d'user de la patente du sulthan, qui lui donnait l'investiture de la Syrie. Les habitants d'Halep, livrés à l'anarchie, depuis le départ du fils d'Acsencar, eurent recours à Zenghy, et lui ouvrirent leurs portes, en moharrem 522 (janvier 1128). Dès-lors il employa tous les moyens pour agrandir ses états. Sous prétexte de faire la guerre aux Francs, il réclame la coopération de Boury, roi de Damas. Boury lui envoie son fils Sounedj, avec une partie de ses troupes: Zenghy fait arrêter le jeune prince et ses émirs, et s'empare facilement de Hamah, qui était restée sans défense. Ayant surpris par trahison Kirkhan, émir d'Hemesse, il le fait amener sous les murs de cette ville, et l'obligé d'ordonner à son fils de la rendre à Zenghy. Mais cette perfidie échoue, et l'Atabek, trompé dans son attente, est forcé de retourner à Moussoul, traînant à sa suite ses prisonniers chargés de chaînes; il refuse même une somme considérable que le roi de Damas lui fait offrir pour la rançon de son fils. De tels procédés indignent tous les princes voisins. Les deux frères ortokides, Daoud et Timour-Tasch, rois de Hisn-Khaïfa et de Mardin, entrent dans les états de Moussoul, à la tête de vingt mille hommes; mais Zenghy, avec quatre mille, les bat près de Dara, et leur enlève quelques places. L'an 524 (1130), il va mettre le siége devant Athareb en Syrie, et le lève à l'approche de Bohémond, qui perd la bataille avec la vie. Le vainqueur revient alors devant la place, l'emporte d'assaut et la rase

entièrement. C'était fait d'Antioche, que la veuve de Bohémond allait lui livrer, sans l'arrivée de Baudouin II, roi de Jérusalem, père de cette princesse. Après avoir échoué devant Harem, Zenghy assiége Ponce, comte de Tripoli, dans Barin; mais l'approche de Foulques, successeur de Baudouin, l'oblige de décamper et de retourner à Moussoul. L'an 526 (1132), Zenghy, vassal des Seldjoukides, ne put se dispenser de prendre part à leurs querelles, et de marcher au nom du sulthan Sandjar, contre Baghdad, où Mas'oud, neveu de ce prince, avait mis le khalife Mostarsched dans ses intérêts. Mais, à l'aspect du chef de l'islamisme et de son armée, les Arabes qui s'étaient joints à Zenghy, saisis de crainte et de respect, prirent la fuite, et entraînèrent le roi de Moussoul, qui venait d'enfoncer l'aile droite de l'ennemi (*Voy.* Mas'oud, XXVII, 383, et Sandjar). Il sauva néanmoins sa capitale, assiégée par Mostarsched, qu'il força, en lui coupant les vivres, à signer la paix. Comme les Kourdes avaient aidé le khalife dans cette expédition, Zenghy alla ravager leur pays, et leur enleva quelques places. Après avoir assiégé inutilement Amide (Diarbekir), qui appartenait aux Ortokides, il revint en Syrie, échoua contre Damas et Hemesse, et pour se venger des chrétiens qui avaient fourni des secours au roi de Damas, il envoya des troupes qui ravagèrent les environs de Laodicée, en 530 (1136), et en ramenèrent une si prodigieuse quantité de prisonniers, d'esclaves des deux sexes, de richesses et de bêtes de somme de toute espèce, que la Syrie en fut remplie. L'année suivante, l'empereur Jean Comnène ayant envahi la principauté d'Antioche, sur laquelle il élevait des prétentions, Zenghy profita de cette circonstance, leva le siége d'Hemesse, attaqua le fort château de Barin ou Montferrand, vainquit les forces réunies du roi de Jérusalem et de Raimond, comte de Tripoli, fit prisonnier le second, força le premier à se retirer en désordre dans la forteresse, et s'empara de tous leurs bagages. Alors il recommença le siége de cette place, et la pressa si vivement, qu'elle fut réduite à capituler avant l'arrivée des secours qu'elle attendait du prince d'Antioche, du comte d'Édesse et de l'empereur grec. Barin fut livré à Zenghy, qui reçut en outre cinquante mille pièces d'or, et mit en liberté le comte de Tripoli. Dans le même temps, ses lieutenants avaient enlevé aux Francs les places de Moarrah et de Kafartab. Au commencement de l'année 532 (1137), il tourna de nouveau ses armes contre le roi de Damas, lui prit Madjedal et Hemesse, reçut les soumissions de Paneas, et afin de mieux tromper ce prince, il épousa sa mère Zamrad Khatoun. Cependant l'empereur Jean Comnène, ayant fait la paix avec le prince d'Antioche, se joignit aux chrétiens de Syrie contre les musulmans. Il prit et saccagea Bezaa, se présenta devant Halep, dont les habitants et la garnison renforcée par Zenghy, le contraignirent de lever le siége au bout de quelques jours, et vint camper devant Schaïzar ou Schizour. Il se flattait que le roi de Moussoul ne défendrait pas avec le même intérêt une place qui appartenait à la famille des Monkadides. Mais Zenghy, craignant les suites d'une invasion qui avait répandu l'alarme jusqu'à Baghdad, s'avança vers Hamah, d'où il envoya des partis harceler les Grecs

et les Francs; il leur offrit même la bataille que l'empereur refusa, soupçonnant que l'armée du roi de Moussoul n'était que l'avant-garde d'une autre plus considérable. Après quelques combats partiels et sans résultats, Zenghy, par des lettres insidieuses, réussit à semer la défiance entre les alliés, qui levèrent le siége et abandonnèrent leurs machines. Il les poursuivit dans leur retraite précipitée, et enleva une partie de leur arrière-garde. L'année suivante, il prit et rasa la forteresse d'Arca, qui dépendait du comte de Tripoli, s'empara de Balbek, qui appartenait au régent de Damas, et en fit pendre la garnison. Il offrit cette place avec Hemesse au jeune roi de Damas, en échange de sa capitale. Mais n'ayant pu, par ses intrigues, se rendre maître de cette ville, la plus importante de la Syrie, et voyant que son mariage avec Zamrad ne lui procurait pas les avantages qu'il en avait espérés, il abandonna cette princesse et assiégea Damas, l'an 534 (1140) : il comptait s'en emparer, à la faveur des troubles que, suivant lui, la maladie et la mort du jeune roi devaient y exciter. Le roi mourut en effet; mais il n'en résulta aucune commotion; le régent, Moïn-eddyn Anar, mit sur le trône un frère du prince défunt, et appela les Francs à son secours par des concessions et des promesses. Leur approche oblige Zenghy de lever le siége pour marcher à leur rencontre; n'ayant pu les attirer au combat, il se retire après avoir ravagé les environs de Damas. Pendant son absence, les chrétiens se joignent aux troupes du régent, et le secondent pour s'emparer de Paneas. Le roi de Moussoul pourvoit à la sureté de Balbek, revient devant Damas, et accorde enfin la paix à Anar, en exigeant que son nom soit mentionné dans la khothbah ou prière publique. L'an 537 (1142), Zenghy porta la guerre dans le Kourdistan, dont les peuples avaient fait des incursions dans ses états; il conquit Schehrzour et plusieurs autres châteaux de leur pays, et y fonda la forteresse d'Emadiah, dont le nom rappelle encore celui d'Emad-eddyn, que portait le roi de Moussoul. Cependant le sulthan Mas'oud, alarmé des conquêtes de son ambitieux vassal, se disposait à l'attaquer dans sa capitale. Zenghy trop prudent pour compromettre sa puissance encore mal affermie avec le souverain de la Perse, et trop habile pour se discréditer dans l'opinion publique en jouant le rôle de rebelle envers son suzerain, conjure d'abord l'orage, en envoyant au sulthan une somme considérable. Il élude la sommation d'aller rendre hommage en personne au monarque; mais il sait, par un adroit stratagème, mériter son pardon et capter la confiance de Mas'oud. Il se fait remplacer à la cour de Perse par son fils Seïf-eddyn : bientôt il lui mande secrètement de revenir à Moussoul, le fait arrêter, sans le voir, dès qu'il paraît aux portes de la ville, et le renvoie au sulthan comme un jeune homme dont il désapprouve la conduite. Un si rare exemple de bonne foi toucha Mas'oud, à qui d'ailleurs les amis de Zenghy ne cessaient de démontrer que ce prince était le plus ferme appui de l'islamisme. L'Atabek ne tarda pas à en donner une nouvelle preuve. Édesse était alors le boulevard des états chrétiens au-delà de l'Euphrate. Son voisinage inquiétait Zenghy, qui résolut de s'en rendre maître. Mais pour mieux

tromper le comte Joscelin, qui résidait à Tell-Bascher, il fit la guerre dans le Diarbekr aux princes ortokides, leur enleva plusieurs places, et força leur roi Daoud à se reconnaître son vassal. Joscelin, rassuré alors sur les projets de Zenghy, traverse l'Euphrate, et porte ses armes contre le prince d'Antioche. L'Atabek paraît aussitôt devant Édesse, et en presse si vigoureusement le siége, pour qu'elle n'ait pas le temps d'être secourue par les princes chrétiens, qu'après en avoir fait écrouler les fortifications en les minant, il la prend d'assaut, au bout de vingt huit jours, dans le mois de djoumadi II, 539 (décembre 1144). Les vainqueurs mirent la ville au pillage, et égorgèrent indistinctement tout ce qui s'offrit à leurs yeux. De ce nombre fut l'archevêque latin Hugues, dont la fuite était ralentie par le poids des richesses qu'il emportait. Mais bientôt Zenghy, reconnaissant combien il lui importait de conserver une place aussi intéressante, fit cesser le carnage, arracha l'évêque grec, Basile, à la fureur des soldats, rendit la liberté aux femmes et aux enfants captifs, épargna les Grecs et les Arméniens, et ordonna seulement de ne faire aucun quartier aux Francs. Il répara les fortifications d'Édesse, y laissa une nombreuse garnison, et alla s'emparer de Saroudj et des autres places qui restaient aux Francs en Mésopotamie. Pendant qu'il assiégeait El-Bir sur l'Euphrate, il courut risque de perdre sa capitale. Zenghy, malgré le déclin de la puissance des Seldjoukides qui dominaient depuis plus d'un siècle sur la Perse et sur l'Asie occidentale, leur témoignait une grande considération, et affectait de ne régner qu'à l'ombre de leur autorité. Non content de ménager le sulthan de Perse, il retenait à Moussoul, dans une honorable captivité, Alp-Arslan, neveu de ce prince; mais en laissant à ce fantôme de souverain les attributs de la royauté, en lui faisant hommage de toutes ses conquêtes, il l'entretenait dans la débauche et dans une honteuse nullité, et se réservait tout le pouvoir, sous le titre modeste d'*Atabek* (père ou protecteur du prince, vezir, lieutenant); titre distinctif de Zenghy et de ses descendants, ainsi que de quelques autres dynasties (*Voy.* Salgar et Yldékhouz). Alp-Arslan avait déjà tenté de s'affranchir de cette dure tutelle. Profitant de l'absence de l'Atabek, il fit assassiner le gouverneur de Moussoul, et se serait emparé de la ville, sans la fidélité des troupes, et l'adresse du cadhi, qui, sous prétexte de dérober ce prince à leur fureur, l'attira dans le château, et l'y retint prisonnier. La sédition était apaisée, lorsque Zenghy accourut à Moussoul; mais il perdit l'occasion de prendre El-Bir, dont les habitants se donnèrent à Timour-Tasch, roi de Mardin. Zenghy reprit bientôt les armes, et tandis qu'une partie de ses troupes assiégeait un château kourde, sur les bords du Tigre, il alla attaquer en Syrie la forteresse de Djabar, dernier reste de la puissance des Okaïlides (*V.* Mouslem). Ce fut devant cette place qu'il trouva le terme de ses jours. Dans la nuit du 5 rabi 1er. 540 (25 septembre 1145), il fut assassiné dans sa tente, par quelques-uns de ses mamlouks, qui, après avoir commis ce crime, se sauvèrent dans le château. Zenghy était âgé de soixante ans, et en avait régné vingt. Il laissa plusieurs fils, dont les deux aînés se partagèrent ses états (*V.* Nour-eddyn et Seïf-

EDDYN). Depuis l'établissement des Francs dans la Syrie et dans la Palestine, Zenghy avait été leur plus redoutable ennemi. Les vers suivants qui nous ont été transmis par les historiens contemporains, et qui ne roulent que sur une fausse allusion à son nom, sont à-la-fois un monument de la terreur qu'il inspirait aux chrétiens, et de l'allégresse que sa mort leur causa :

Quàm bonus eventus! fit sanguine sanguinolentus,
Vir homicida, reus, nomine Sanguineus.

Emad-eddyn Zenghy, trop décrié par ces historiens, trop vanté peut-être par les Orientaux, ne mérite pas moins un rang distingué dans l'histoire. Il eut à la vérité peu de ces vertus privées qui sont souvent le partage des princes médiocres; mais il posséda éminemment les qualités et les talents d'un guerrier, d'un grand roi, d'un fondateur de dynastie. Par son courage, sa prudence et son habileté, il se forma un état puissant en Mésopotamie et en Syrie, aux dépens des princes ortokides, des Francs et du royaume de Damas. Avant lui, Moussoul, sa capitale, successivement occupée par des souverains amovibles et précaires, était encombrée de ruines et livrée à mille désordres. Zenghy en fit réparer et augmenter les fortifications, la repeupla, y rétablit la paix, la sureté, l'abondance; l'embellit, au dehors, de jardins, de vergers, et au dedans de palais et d'édifices superbes. Il était exactement instruit de tout ce qui se passait, non-seulement dans ses états, mais encore à la cour du sulthan et chez les princes voisins, auprès desquels il entretenait des espions qui lui expédiaient sans cesse des courriers. Père de ses soldats, il pourvoyait à tous leurs besoins, et veillait surtout à ce qu'en leur absence leurs femmes fussent respectées dans leur honneur et dans leurs biens. Toutefois il n'était pas moins attentif à empêcher que ses sujets ne fussent foulés par les gens de guerre. Un de ses émirs ayant chassé de sa maison un juif, chez lequel il était allé loger à Djezireh Ben-Omar, Zenghy, qui se trouvait dans cette ville, la fit évacuer par ses troupes, et alla, quoique en hiver, établir ses tentes en rase campagne, sur un sol fangeux. Il ne voulait pas que ses officiers eussent des propriétés, de peur qu'ils n'abusassent de leur crédit pour opprimer le peuple. *En effet*, leur disait-il, *tant que je serai maître de mes états, ce que vous tenez de mes libéralités doit vous suffire; et si je les perdais, ne perdriez-vous pas aussi vos biens?* Il vivait familièrement avec eux, aimait à les éprouver, et les récompensait avec justice et discernement. Il remit un jour quelques friandises à un de ses officiers, en lui recommandant de les lui garder; celui-ci les enveloppa dans une serviette qu'il portait toujours sur lui. Au bout d'un an, le prince les ayant demandées, il les tira aussitôt de son sein, et les lui présenta. Charmé de cette fidèle ponctualité, Zenghy jugea cet officier capable de commander une place, et ne fut pas trompé dans sa confiance. Il ne permettait qu'aucun de ses sujets passât au service d'un prince étranger; et comparait un royaume à un jardin entouré de haies, qui est bientôt mis au pillage, dès qu'un homme, en sortant, en ouvre l'entrée à l'ennemi. Charitable envers les pauvres, il disséminait ses trésors à Moussoul, à Halep, à Sindjar, et dans d'autres villes de ses états, afin de trouver de

l'argent partout, soit pour entreprendre quelque expédition, soit pour réparer quelque malheur imprévu. Zenghy exigeait de ses ministres et de tous ses sujets l'exactitude et l'activité dont il donnait l'exemple. Ayant voulu un jour faire une promenade sur le Tigre, il trouva le batelier endormi : cet homme, réveillé par les gens du prince, fut saisi d'une telle frayeur en le voyant, qu'il tomba soudain roide mort. Zenghy n'était pas moins sévère sur l'article des mœurs : le châtiment qu'il infligea à un gouverneur, dont l'occupation principale était de séduire les femmes, passa les bornes de la justice. Après l'avoir fait aveugler et mutiler, pour qu'il fût puni par où il avait péché, il ordonna qu'on le mît en croix. On peut encore reprocher à ce prince d'avoir poussé trop loin l'art de la dissimulation, et de s'être montré souvent perfide et peu scrupuleux sur l'exécution des traités. Il avait une belle figure, le teint très-brun et les yeux bleus. Il fut enterré à Racca. — Emad-eddyn Zenghy II, petit-fils du précédent, et gendre de son oncle Nour-eddyn, fut privé, l'an 565, du trône de Moussoul, à la mort de Cothb-eddyn Maudoud, dont il était le fils aîné, par son frère Seïf-eddyn Ghazy II; il fit de vains efforts pour défendre ses droits, et fut obligé de se contenter de la principauté de Sindjar. Héritier, l'an 577, de son cousin Melik-el-Saleh Ismaël, sulthan d'Halep et fils de Nour-eddyn, il n'obtint ce royaume, l'année suivante, qu'en cédant Sindjar à son frère Azz-eddyn Ma'soud, roi de Moussoul; mais, en 579, il livra lâchement Halep au célèbre Saladin, et retourna régner à Sindjar, où il mourut en 594 (1197). Ce prince avare et sans courage aimait beaucoup les savants. A—t.

ZENGIANI. *Voy.* Zendjani.

ZENNER (Godefroi), philologue et jurisconsulte allemand, né le 5 juillet 1596, dans la ville d'Altenbourg, remplit avec honneur la place de gouverneur de trois jeunes gentilshommes du nom de Bosen, voyagea avec eux en Allemagne, et resta ensuite dix ans dans leurs domaines, en qualité de bailli; il passa en Saxe avec le titre d'auditeur près de quelques régiments de Saxe-Gotha, revint à Altenbourg, puis se rendit à Leipzig, où il vécut quelque temps dans la retraite et sans fonctions. En 1700, le prince d'Anhalt l'appela à sa cour, pour lui confier le poste de secrétaire du cabinet et des archives. Zenner resta vingt ans dans cette place; mais enfin les désagréments qu'il éprouvait de la part de quelques ministres lui firent perdre patience; et il donna sa démission, qui fut acceptée. Il se rendit alors en Hollande, puis dans le Hanovre, où il adressa au roi d'Angleterre une supplique par laquelle il sollicitait les moyens de s'établir en Amérique; mais cette supplique demeura sans effet. Zenner, ennuyé d'attendre en vain, retourna en Allemagne, et mourut, à Leipzig, le 11 février 1721. Ses ouvrages, qui sont écrits en allemand avec assez de pureté et de goût, consistent surtout en brochures politiques et statistiques. Quelques-unes se distinguent par des vues originales autant qu'ingénieuses, et par des prédictions que l'événement a réalisées. Voici les titres des principales : I. *Avis pour la science du monde, la géographie et l'histoire.* II. *Lettres interceptées.* III. *Lettres secrètes.* IV. *L'Europe bouleversée à la mort du roi*

Guillaume. V. *Réflexions sur une nouvelle mine d'or découverte en Afrique.* VI. La *Nouvelle Europe*, ou l'*Ancien monde dans le nouveau.* Si l'on joint à ces six opuscules deux recueils périodiques, intitulés, le premier : *Nouvelles mensuelles du monde savant*, etc. (de 1692 à 1697); le second : *Parnasse du printemps, Parnasse d'été, Parnasse d'automne, Parnasse d'hiver*, de 1693 à 1696, on aura réuni les principaux titres de Zenner à l'attention de la postérité. — On a d'un autre Zenner (*Albert*), dominicain, né à Costnitz, et mort, en 1670, dans cette ville, où il professait la théologie et le droit-canon : I. *Methodus impugnandi et propugnandi philosophiam thomisticam.* II. *Armamentarium evangelico-thomisticum*, dirigé contre Dorschæus. III. *Manuale compendium veritatum.* IV. *Dilucidatio regularum juris in sexto decretalium.* P—ot.

ZENO (Charles), grand-amiral de Venise, naquit vers l'année 1334, de Pierre Zeno et d'Agnès Dandolo. Étant encore enfant, il reçut du pape une prébende à Patras; il étudiait alors avec soin les lettres et le droit, et ses parents n'avaient point encore décidé s'ils le voueraient aux armes ou à l'Église. Entraîné par un embarras d'argent où le jeu l'avait jeté, il quitta l'université de Padoue, et suivit la carrière militaire pendant cinq ans dans différentes parties de l'Italie. De retour dans sa patrie alors en guerre avec les Turcs, il passa à Patras pour les combattre, et prendre en même temps possession de sa prébende. Un duel qu'il eut en Grèce le fit renoncer à tous les bénéfices ecclésiastiques qu'il possédait; à la même époque, il se maria à une riche Grecque qui mourut peu de temps après. De retour à Venise, il épousa en secondes noces une dame de la maison Giustiniani. Il entreprit un voyage de commerce à Constantinople et à la Canée, et il demeura sept ans absent. Ces spéculations ne le firent point renoncer à des vues plus élevées; il s'attacha à l'empereur Jean Paléologue, alors en guerre avec son fils et son petit-fils, et il conduisit la négociation qui fit, en 1376, acquérir l'île de Ténédos aux Vénitiens. Ce fut le commencement de la guerre de Chiozza dans laquelle les Génois, les Hongrois et le seigneur de Padoue furent ligués contre les Vénitiens. Ceux-ci confièrent à Charles Zeno la défense de Trévise contre les Hongrois : il conserva cette frontière importante jusqu'au mois de mai 1379. Les Vénitiens qui venaient de perdre une bataille navale à Pola, lui firent quitter le service de terre pour lui donner le commandement de huit galères; il sortit de Venise et passa au milieu de la flotte génoise, sans être arrêté. Il enleva ensuite plusieurs bâtiments ennemis dans les eaux de Sicile, et négocia avec succès auprès de Jeanne de Naples, dont il voulait assurer les secours à sa patrie. Ayant ensuite fait voile vers la Ligurie, afin que les Génois tremblassent pour eux-mêmes au moment où la victoire de Pola leur avait inspiré le plus d'arrogance, il chassa quelques galères ennemies du golfe de la Spezzia, et il brûla ou livra au pillage Porto-Venere, Panigalia, et tous les riches villages situés dans la rivière du levant. Après avoir inspiré une terreur profonde à tous les habitants de ces campagnes, Zeno fit voile vers la Grèce. La république lui avait déjà envoyé une galère qui l'avait joint à Livourne; il en trouva six autres à

Modon; et à Ténédos quatre encore se rangèrent sous ses ordres. Avec une flotte aussi formidable, il alla chercher à Beryte des marchandises que les Vénitiens avaient accumulées dans les ports de Syrie, pour la valeur de cinq cent mille florins, et qu'ils n'osaient faire venir en Europe. Comme il était dans les mers de Chypre, il reçut la nouvelle des désastres qui avaient frappé sa patrie; Chiozza était prise par les Génois; une flotte supérieure du double à toute la marine vénitienne avait pénétré dans l'enceinte des lagunes; elle y était bloquée, il est vrai, par Vettor Pisani, qui gardait avec un petit nombre de vaisseaux la sortie du canal étroit par où les Génois devaient déboucher; mais, s'ils gagnaient une fois la pleine mer, Pisani était écrasé, et la dernière ressource de la république était perdue. Cependant la force manquait à cet amiral et à ses soldats pour continuer plus long-temps un service duquel dépendait l'existence de la république; et l'on allait prendre les résolutions les plus funestes, lorsque Zeno parut le 1er. janvier 1380, avec quatorze galères. Dès-lors l'abondance fut rétablie sur les marchés de Venise, le trésor de l'état fut rempli, le courage rendu aux matelots et aux soldats, et la supériorité de forces sur mer assurée aux Vénitiens. Zeno, reçu dans ce jour comme libérateur de la patrie, fut peu après mis à la tête des troupes de terre. Seul dans la république il pouvait passer d'un service à l'autre, et développer partout des talents supérieurs; ce fut lui qui prit aux Génois Chiozza, Piccola et Brondolo, et qui, les resserrant dans la ville qu'ils avaient conquise, les contraignit enfin à se rendre. La mort du grand-amiral Vettor Pisani, survenue le 15 août 1380, le rappela de nouveau au service de mer; et il fut nommé grand-amiral. Il tint tête, l'année suivante, dans les mers de Grèce, à la flotte de Gaspard Spinola, sans la combattre, jusqu'à la paix de 1381. Alors Charles Zeno fit un voyage en Lombardie, et il y occupa quelques emplois sous l'autorité de Jean-Galéaz Visconti. Les podestats et les capitaines du peuple, d'après les usages d'Italie, étaient toujours des étrangers, et les citoyens des républiques se mettaient sans scrupule pour un temps au service des princes. Après cinq ans consacrés à l'administration de la Lombardie, après avoir été envoyé en ambassade pour sa patrie auprès des rois de France et d'Angleterre, Charles Zeno revint à Venise, où il fut élevé à la dignité d'*Avogador du commun*, et ensuite de procurateur de Saint-Marc. Quoiqu'il fût contraire aux usages de donner un commandement loin de Venise à ceux qui exerçaient dans la ville une magistrature aussi importante, lorsque le sénat apprit que Boucicaut avait une flotte à Gênes, il résolut de le faire observer par une flotte d'égale force, et le commandement en fut confié à Charles Zeno qui suivit long-temps ce maréchal, et qui, provoqué par quelque injure personnelle, lui livra bataille devant Modon le 7 octobre 1403, lui prit trois galères, et mit les autres en fuite. Peu de mois après son retour de cette expédition, Charles Zeno fut envoyé à l'armée qui faisait la guerre à François de Carrare. Malgré les liaisons qui avaient existé entre Zeno et Carrare, le premier poursuivit avec activité une guerre dont il avait été chargé par sa patrie. Il essaya, il est vrai, mais vainement, de sauver Carrare par une négocia-

tion. Le seigneur de Padoue, n'ayant pas voulu s'y prêter, perdit sa souveraineté, et bientôt après la vie. Dans le pillage du palais du seigneur de Padoue, on trouva, sur les registres de sa chancellerie, qu'il avait payé quatre cents ducats d'or à Charles Zeno ; sur cet indice, le plus vertueux citoyen et le plus grand homme de Venise fut accusé au conseil des dix de s'être laissé gagner par un ennemi de l'état. Il reconnut immédiatement qu'il avait reçu cette somme à l'époque indiquée ; c'était, disait-il, le remboursement d'un prêt qu'il avait fait à François de Carrare, pendant sa fuite d'Ostie ; toutes les circonstances venaient à l'appui de cette assertion, qu'on aurait dû croire implicitement d'après le caractère de Zeno. Aucun de ses juges n'osait seulement le soupçonner de corruption ; néanmoins, suivant le système absurde et cruel des conseils de Venise, de punir toujours dans le doute, ils le privèrent de tous ses emplois, et le condamnèrent à deux ans de prison, flétrissant, autant qu'il dépendait d'eux, l'homme qui avait couvert le nom vénitien de tant de gloire. Après cette injuste détention, dès que la liberté fut rendue à Zeno, il s'embarqua pour la Terre-Sainte, afin d'accomplir un vœu qu'il avait fait. Comme il était en Palestine, il fut appelé en Cypre par le roi Janus de Lusignan, qui lui proposa de prendre le commandement de ses troupes pour le défendre contre les Génois. Après avoir formé l'armée cypriote, il chassa les Génois de l'île, et procura au roi une trêve de deux ans, suivie d'une bonne paix. En 1410, Charles Zeno fit voile pour l'Italie : de retour à Venise, il y épousa en troisièmes noces une femme de Capo d'Istria, et il consacra le reste de sa vie aux lettres qu'il avait toujours cultivées. Lié intimement avec Émanuel Chrysoloras, Pierre-Paul Vergerio, et tous les écrivains les plus célèbres de son siècle, il jouit en paix de sa gloire. Sa vieillesse cependant fut tourmentée par les douleurs de la pierre et de la goutte. Des trois fils qu'il avait eus de sa seconde femme, l'aîné était mort pendant que lui-même se trouvait à Milan ; le second, Pierre, lui survécut et continua la famille ; le troisième, Jacques, mourut en 1417, à l'âge de trente ans. Son père, déjà parvenu à sa quatre-vingt-troisième année, ne put supporter la douleur de cette perte ; et il y succomba le 8 mars 1418. Léonard Giustiniani, orateur de la république, prononça son Oraison funèbre. Jacques Zeno, son petit-fils (*Voy.* ci-après), a écrit sa Vie. S. S—I.

ZENO (Le chevalier Nicolas) et Antoine Zeno (1), voyageurs célèbres du XIV^e^. siècle, plus connus sous le nom des *Zeni*, étaient frères du précédent. Ce n'est que par approximation qu'on peut indiquer l'époque de la naissance de ces deux navigateurs, dont les actions ont tant de liaison entre elles que nous avons cru devoir les rapporter dans un seul et même article. On voit dans les archives de la famille *Zen* ou *Zena*, dit le cardinal Zurla dans sa Dissertation sur les frères Zeni, que leur père se maria en 1326 ; et dans la Vie de Charles Zeno, qu'il connut à peine sa mère, et qu'elle eut dix enfants, d'où l'on peut inférer qu'il y a peu de distance de la naissance de Nicolas et Antoine à celle de Char

(1) Suivant l'usage adopté en Italie, quand on parle de la famille, on l'appelle *Zen* ou *Zena* ; s'il s'agit d'un seul frère on dit *Zeno* ; et *Zeni* s'il s'agit des deux.

les, qui eut lieu en 1334. La même obscurité couvre l'époque à laquelle les Zeni entreprirent leurs voyages; Nicolas se serait éloigné de sa patrie, pour ne plus la revoir en 1380, et son frère Antoine l'aurait joint peu d'années après, si l'on s'en rapporte à la relation publiée par les soins d'un autre Nicolas Zeno, leur descendant, ainsi qu'à la carte de navigation qui l'accompagne; mais Nicolas n'aurait commencé ses voyages que de 1388 à 1390, et son frère n'aurait été le trouver qu'en 1391 ou 1392, suivant les autorités nombreuses invoquées par le cardinal Zurla, et dont nous allons avoir occasion de parler. Sanuto affirme que Nicolas ou plutôt Nicolò concourut en 1365, avec quarante autres nobles vénitiens à l'élection du doge Marco Cornaro, et qu'il fut l'un des douze députés (*oratori*) expédiés à Marseille en 1367, par le sénat de Venise, pour transporter à Rome le pape et toute sa cour. On voit dans la *Storia della republica di Venezia*, par Marcantonio Sabellico, et dans d'autres historiens, que Nicolò servit dans la guerre contre les Génois, et commandait une galère en 1379. En 1381, on le considérait comme l'un des plus riches patriciens de Venise. Il était, en 1382, un des électeurs qui nommèrent le doge Michel Morosini: la même année il fut envoyé à Ferrare, comme ambassadeur de la république, et il fut chargé ensuite, avec deux autres députés, de régler les limites des possessions de Venise et de celles du seigneur de Padoue, auprès duquel il se rendit le 26 novembre 1388, pour recevoir avec deux autres syndics la remise de la ville et du territoire de Trévise. Depuis cette époque on ne le voit plus figurer dans les affaires de la république, et aucun historien contemporain ne parle de lui, ce qui confirme l'opinion du cardinal Zurla, que ce fut alors qu'il commença les excursions qui l'ont rendu si célèbre. Desirant voyager, connaître les mœurs et les coutumes de diverses nations, acquérir de la gloire et être utile à sa patrie, Nicolò Zeno arma un navire à ses dépens, probablement vers la fin de 1388, ou au commencement de l'année suivante: il mit en mer; et, après avoir passé le détroit de Gibraltar, il navigua quelques jours dans l'Océan, ayant le dessein de visiter l'Angleterre et la Flandre. Il approchait du terme de son voyage, lorsqu'une violente tempête l'ayant détourné de sa route, il fut poussé par les vents dans les hautes mers. Nicolò Zeno ne savait où il se trouvait lorsqu'il découvrit enfin la terre et fut jeté sur les côtes d'une île, à laquelle les habitants donnaient le nom de *Frislanda* (2). Une multitude d'insulaires armés assaillit les malheureux naufragés en poussant de grands cris; et leur perte paraissait certaine si, par un heureux effet du hasard, un prince étranger nommé Zichmni ne se fût trouvé dans l'île à la tête d'une troupe de soldats. En apprenant qu'un gros navire avait été jeté sur les côtes, il accourut et demanda en latin aux matelots à quelle nation ils appartenaient, et d'où ils venaient. Lorsqu'il eut appris qu'ils étaient nés en Italie et qu'ils arrivaient de ce pays, il témoigna la joie la plus vive, et les assura, non-seulement qu'ils n'avaient à craindre aucun outrage, mais qu'ils seraient parfaitement traités. Possesseur de plusieurs îles très-riches et

(2) La carte porte *Frisland*

très-peuplées, appelées *Porlanda*, situées à une demi-journée au sud de la *Frislanda*, et étendant son autorité sur le duché de *Sorano*, situé de l'autre côté et vis-à-vis l'Écosse (3), Zichmni n'était pas moins brave et belliqueux que puissant. Il s'était surtout rendu célèbre par ses exploits maritimes, et il avait remporté, l'année précédente, une grande victoire sur le roi de Norwége, souverain de la *Frislanda* (4). Dévoré d'ambition, et desirant s'illustrer encore par de nouvelles conquêtes, Zichmni avait formé le projet de s'emparer de la *Frislanda*. Aussi accueillit-il avec empressement Nicolò Zeno, qui lui paraissait un bon marin et un homme plein de talents militaires; et, après avoir conversé avec lui, il manifesta le plus vif desir de l'attacher à son service. Nicolò y ayant consenti, le prince l'invita à se rendre à bord de sa flotte, composée de treize navires, dont deux seulement à rames, d'un seul vaisseau et de petits bâtiments (*navigli*), et il ordonna à celui qui la commandait non-seulement d'avoir pour le Vénitien les plus grands égards, mais de suivre en tout ses conseils. La flotte de Zichmni ne tarda pas à quitter la *Frislanda*, et, se dirigeant vers le couchant, elle s'empara, sans éprouver de résistance, de *Lédovo* (5), d'*Ilofe* et de quelques autres petites îles. Elle entra ensuite dans un golfe de la *Frislanda*, nommé *Sudéro*, et prit dans le port d'une ville appelée *Sanestol* quelques navires chargés de poisson salé. Elle y trouva le prince Zichmni qui était venu avec l'armée de terre pour s'emparer de l'île. On y resta peu de temps, et ayant fait voile vers le couchant, on arriva à l'autre cap du même golfe, d'où mettant de nouveau à la voile on découvrit plusieurs autres îles qui se soumirent. La mer dans laquelle la flotte naviguait était, dit la relation, tellement remplie de bancs de sable et d'écueils, que, si Nicolò, son pilote et les Vénitiens qui étaient avec lui n'eussent pas été d'excellents marins, les bâtiments se seraient inévitablement perdus, parce que les matelots de Zichmni avaient beaucoup moins d'expérience qu'eux. Par le conseil de Nicolò, on prit port à une ville nommée *Bondendon* (6), pour y attendre les résultats de la guerre que Zichmni faisait aux habitants de la *Frislanda*. On y apprit bientôt qu'après une grande victoire sur l'armée ennemie, des ambassadeurs étaient venus porter à ce prince la soumission de tout le pays, dont il convoitait depuis long-temps la possession. A son arrivée à *Bondendon*, Zichmni fut accueilli par des acclamations; il combla d'éloges les Vénitiens, et ayant fait appeler Nicolò il le remercia d'avoir sauvé sa flotte et de l'avoir rendu maître de tant d'îles, et pour le récompenser il le créa chevalier. Nicolò rendit compte de tous ces événements à son frère Antonio, en l'invitant à venir le joindre en *Frislanda*, avec quelques vaisseaux. Ce dernier, qui n'était pas moins desireux de gloire et d'aventures, acheta immédiatement un bâtiment, et, après avoir essuyé de grands dangers dans son voyage, arriva en 1391 ou 1392 dans l'île de *Frislanda*, où il habita quatorze années, dont quatre avec Nicolò, et

(3) On ne trouve pas Sorano sur la carte; mais on voit tracé dans la Frislanda, à la partie sud-est près de Porlanda, un pays qui porte le nom de Sorand.

(4) Forster pense que le prince Zichmni pourrait être Henri Sinclair, comte des Orcades. Cette opinion est combattue par le cardinal Zurla.

(5) La carte porte *Lédévo*.

(6) La carte porte *Bondendeu*.

dix seul. Les deux frères parvinrent au plus haut degré de faveur auprès du prince Zichmni. Nicolò, qu'il avait mis à la tête de sa flotte, attaqua l'île d'*Estlanda* (7), située entre la *Frislanda* et la Norwége, dont elle dépendait, et la mit au pillage. Mais, informé que le roi de Norwége avait levé une flotte considérable, il l'abandonna et fut assailli par une tempête qui fit périr une partie de ses bâtiments, les autres se retirèrent dans la *Grislanda*, île grande, mais inhabitée. La même tempête ayant fait éprouver de pareils désastres à la flotte norwégienne, Zichmni qui en fut instruit résolut d'attaquer l'Islande; mais il y renonça en apprenant que cette île était dans un état de défense respectable, et il se jeta sur celles qui sont dans le voisinage au nombre de sept, savoir: *Talas*, *Broas* (8), *Iscant*, *Trans*, *Mimant*, *Damberc* (9) et *Bref*, les mit toutes au pillage et bâtit dans cette dernière une forteresse où il laissa Nicolò avec quelques navires, des troupes et des munitions, et retourna à *Frislanda*. Au bout de quelque temps, Nicolò, fatigué de son inaction, conçut le projet de faire de nouvelles découvertes, et ayant armé trois vaisseaux, il fit voile vers le nord, et arriva dans l'*Engroveland* (10). Il y trouva un couvent de l'ordre des frères-prêcheurs où l'on voyait des moines de Norwége, de Suède et d'autres pays, mais particulièrement de l'Islande, et une église dédiée à saint Thomas, située auprès d'une montagne qui lançait des flammes comme le Vésuve et l'Etna. Une fontaine d'eau bouillante servait à échauffer l'église et l'habitation des frères, à cuire leurs aliments sans avoir besoin de se servir de feu, à entretenir la verdure dans leur jardin, qui quoique situé près du pôle produisait les fruits et les plantes des pays méridionaux; enfin, les effets de cette fontaine merveilleuse étaient si étonnants que les habitants, si l'on en croit la relation, considéraient les frères comme des dieux (11). L'influence d'un climat si rude affaiblit le tempérament de Nicolò qui tomba malade, et mourut dans la *Frislanda* vers 1395 (12), laissant deux fils, l'un nommé Jean, et l'autre Thomas. Ce dernier eut pareillement deux fils, Nicolò, père du cardinal Zeno, et Pierre dont la postérité s'est éteinte dans la personne de Marco, mort en 1756. Antonio Zeno hérita des grandes richesses et des dignités de son frère: il aurait voulu retourner dans sa patrie; mais Zichmni, qui appréciait son mérite et sa valeur, lui refusa la permission de quitter son service, et lui fournit bientôt une occasion de se distinguer. Quatre navires de pêcheurs frislandais, assaillis par la tempête et poussés par les vents, avaient été jetés sur des îles inconnues, fort riches et très-peuplées. Après diverses aventures, l'un de ces pêcheurs parvint à retourner dans la *Frislanda*, et fit une description pompeuse de ces îles, dont

(7) La carte porte *Estland*.
(8) La carte porte *Brons*.
(9) La carte porte *Dambert*.
(10) *Grolandia* sur la carte.

(11) Pontanus, dans ses *Annal. eccles.* parle d'un couvent fondé dans le Groenland, en 1224; et Gérard Mercator, en parlant du pôle arctique, s'exprime ainsi: *Duæ tantùm habitationes in extremis quasi septentrionis, in Groenlandiâ videlicet, notæ sunt, Alba, et S. Thomæ cœnobium;* et il ajoute qu'il a puisé ces renseignements dans divers auteurs et navigateurs illustres, principalement anglais.

(12) Ce qu'il y a de certain, dit le cardinal Zurla, c'est qu'il n'existait plus en 1308, puisqu'on lit dans les registres de la famille Zeno, que *Tomaso*, fils de Nicolò, qui se maria cette année, disait alors en parlant de son père, *quondam Nicolò*.

l'une nommée *Estotiland*, située à l'est de la *Frislanda*, et presque aussi grande que l'Islande, qui en était éloignée de plus de mille milles, avait au centre une montagne très-élevée d'où coulaient quatre grands fleuves qui arrosaient le pays. Il y avait dans cette île, suivant le pêcheur, de grandes villes, et la bibliothèque du roi renfermait des livres latins. L'île était fort riche, surtout en or, et les habitants qui étaient civilisés, et connaissaient l'usage des métaux, faisaient le commerce avec l'*Engroveland*; au midi il existait un pays très-peuplé qu'il avait aussi visité, qui portait le nom de *Drogio* (13), et où l'or était encore plus abondant. En s'y rendant par mer de l'*Estotiland*, il avait été jeté par la tempête sur les côtes d'un pays peuplé d'anthropophages, qui vont tout nus et ne connaissent pas les métaux; plus au sud le climat est tempéré, les habitants sont civilisés, et connaissent l'or et l'argent; ils ont des villes, des temples d'idoles, et ils font des sacrifices humains à leurs fausses divinités. Enflammé par ce récit, Zichmni résolut d'aller examiner et conquérir ces contrées, dont on lui faisait une si brillante description, et il ordonna à cet effet de grands préparatifs. Dans l'intervalle, le pêcheur frislandais qui devait lui servir de guide étant mort, il embarqua sur sa flotte quelques-uns des marins qui avaient accompagné ce pêcheur, et ayant Antonio sous ses ordres, il navigua vers le couchant. Il visita d'abord une île voisine de la *Frislanda*, s'arrêta à *Lédovo* pour s'y ravitailler, et arriva le 1er. juillet à *Ilofe*. En quittant cette île, une tempête effroyable

(13) *Drogeo* sur la carte.

força Zichmni et Antonio Zeno d'aborder à l'île d'*Icaria* ainsi nommée, porte la relation, de son premier souverain, fils de Dédale, roi d'Écosse; Zichmni fit le tour de cette île, à laquelle il n'osa pas aborder par la crainte que lui inspiraient les habitants; il se dirigea ensuite à l'est, puis à l'ouest, et enfin au sud-ouest, et entra dans un port qu'il appela *Trin*, ainsi que le cap voisin. Le pays lui paraissant fertile et le climat tempéré, il avait conçu le projet d'y bâtir une ville; mais une grande partie de ses équipages ayant demandé avec instance de retourner dans leur pays, Zichmni fut obligé d'y consentir. Il garda avec lui quelques navires avec les gens de bonne volonté, et donna le commandement des autres à Ant. Zeno. Celui-ci se dirigea d'abord vers le levant, ensuite vers le midi (*Siloco*), arriva à *Neome*, après une assez longue navigation, et revint ensuite dans la *Frislanda* sans avoir pu atteindre le but qu'il s'était proposé. Antonio donnait ces informations dans une lettre à son frère Carlo; et comme celui-ci lui demandait des renseignements sur les mœurs et les coutumes des habitants des pays découverts par lui, et sur les productions et les animaux, tant de ces pays que des pays voisins, Antonio lui mandait qu'il avait composé un ouvrage séparé qu'il se proposait d'apporter lui-même à Venise, dans lequel il décrivait le pays, les poissons monstrueux, les coutumes, les lois, etc., de la *Frislanda*, de l'*Estland*, du royaume de Norwége, d'*Estotiland* et de *Drogio*. Cet ouvrage contenait aussi la vie de Nicolò le chevalier, avec l'histoire de ses découvertes et des affaires du *Groland*. Antonio annonçait qu'il avait écrit la Vie de

Zichmni, prince aussi digne d'une gloire immortelle que quelque autre prince que ce fût au monde. « Je ne vous en dirai pas davantage, ajoutait-il, parce que j'espère être bientôt auprès de vous, et pouvoir satisfaire à toutes vos questions. » Il paraît qu'il obtint enfin la permission de retourner dans sa patrie, qu'il y arriva vers 1405, et qu'il mourut la même année ou au commencement de l'année suivante (14). Il s'était marié, en 1384, et avait eu trois fils; sa postérité appelée *dai Crocicchieri* et *dai Gesuiti* subsistait encore, en 1818, dans Antonio Zeno qui a ouvert les archives de sa famille au cardinal Zurla, et lui a fourni des renseignements très-utiles. Les relations et les lettres des frères Zeni, et la carte qui les accompagnait, restèrent pendant plus d'un siècle et demi ensevelies dans les papiers de la famille. Ces documents précieux tombèrent enfin entre les mains de Nicolò Zeno, l'un de leurs descendants, fort jeune à cette époque (15). N'attachant aucun prix à ces papiers dont il ignorait la valeur, ce Nicolò avoue lui-même qu'il en déchira une partie, et qu'il ne prit aucun soin du reste. Plus tard il examina ceux qui avaient échappé à la destruction, et chercha à réparer le tort que son incurie avait causé à la gloire de sa famille et aux sciences, en les mettant en ordre et en en formant, avec quelques lettres autographes de ses deux illustres ancêtres, un corps d'ouvrage qui fut imprimé pour la première fois à Venise, en 1558, par François Marcolini, en un petit vol. in-8°., avec les commentaires du Voyage en Perse de M. Caterino Zeno il Kav. (*Voy.* l'article suivant) sous ce titre : *De la découverte des îles de Frislanda, Eslanda, Engrovelanda, Estotilanda et Icaria, faite sous le pôle arctique par les deux frères Zeni, M. Nicolò il Kav., et M. Antonio, avec une carte particulière de toutes lesdites parties septentrionales découvertes par eux* (16). Cette relation a été réimprimée par Ramusio, *Navigat.*, II, fol. 230, éd. de 1583; Hakluyt, *Navigat.*, vol. II, part. II, 121; Hieron. Megiser, *Septentr. novantiqu.*; Placide Zurla dans sa *Dissertaz. intorno ai viaggi e scoperte settentrion, di Nicolò ed Antonio Frat. Zeni*, Venise, 1808; à laquelle il a joint le *fac simile* de la carte. Ruscelli est le premier qui ait donné la carte réduite des Zeni dans sa *Geogr. di Tolomeo tradotta*, qui parut d'abord en 1561, c'est-à-dire trois ans après la publication des Voyages des Zeni, et ensuite en 1574 et 1598. Moletti la reproduisit également réduite dans sa *Geogra-*

(14) A. Zeno avait cessé d'exister en 1406, car à l'époque du mariage de son fils Dragone, avec Anna Morosini, qui eut lieu cette même année, Antonio est désigné dans la généalogie de sa famille par ces mots : *Dragon Zen quondam ser Antonio*; et comme il annonce lui-même qu'il était resté 14 ans en Frislande, où nous avons vu qu'il a dû se rendre en 1391 ou 1392, il en résulte que sa mort peut être placée à l'année 1405, ou en 1406.

(15) Marco Barbaro, cité par le cardinal Zurla, rapporte dans ses *Discendenze patrizie*, que ce *Nicolò Zeno*, surnommé le Jeune, né le 6 juin 1515, et mort le 10 août 1565, était un sage de Terre-Ferme, qui fut membre du conseil des dix. Il jouissait d'une telle estime, que son portrait peint par Paul Veronèse, fut placé dans la salle du grand conseil. N. Zeno le Jeune était aussi recommandable par ses talents comme magistrat, que par son mérite littéraire et son amour éclairé des sciences et des lettres. Plusieurs écrivains vénitiens, parmi lesquels nous citerons F. Patrizi, son contemporain, et G.-P. Gaspari, dans le tome IV de son *Catalogo* (mss.) *della bibliotheca veneta*, etc., en font le plus grand éloge. Le premier dit qu'il avait un vaste savoir, qu'il était fort éloquent, grand mathématicien, grand cosmographe, et par-dessus tout admirable historien. On a de lui : *Dell' origine di Venezia ed antiquissima memoria de' Barbari.*

(16) Il est à regretter que le cardinal Zurla, qui a donné tant de détails sur les Zeni, ne nous ait pas fait connaître si leurs lettres autographes et l'original de leur carte existent encore, et dans quel lieu ils se trouvent déposés.

phia Cl. Ptolomei, Venise, 1561 ; Von Eggers en donna un *fac simile* dans sa *Dissertation sur la position de l'ancien Groenland*, insérée dans les Mémoires de la Société économique de Copenhague; le cardinal Zurla en fit paraître également le *fac simile* dans la dissertation déjà citée qu'il a reproduite avec la carte dans le tome II de son grand ouvrage : *Di Marco Polo e degli altri viaggiatori veneziani più illustri*, etc., Venise, 1818. Buache a publié aussi cette carte réduite dans son *Mémoire sur la Frislande.* Malte-Brun enfin en a donné le calque d'après celle de Zurla dans son *Tableau histor. des découv. géogr. des Scandinaves ou Normands, et spécialement de celle de l'Amérique avant Christ. Colomb*, inséré dans les *Ann. des Voyages*, tom. X ; et Ortelius et Magini en ont fait usage. La relation des Zeni, et la carte qui l'accompagne, copiée d'après une vieille gravure sur bois, et dont les latitudes sont trop hautes suivant Malte-Brun, ont servi de texte à des commentaires et à de graves discussions de la part d'un grand nombre de savants. Les uns, tels que Baudrand dans son *Novum Lexicon geographicum*, et Tiraboschi dans sa *Storia della letteratura italiana*, ont non-seulement élevé des doutes sur l'existence de la Frislanda, mais poussé le scepticisme jusqu'à contester la vérité des voyages des frères Zeni. Presque tous les autres géographes et savants qui se sont occupés de cette matière, parmi lesquels nous citerons Ruscelli, Ortelius, Mercator, Zurla, Buache, Forster, Eggers, Malte-Brun, etc. (17), ont admis la certitude des voyages des Zeni, et l'existence de la Frislanda et des autres lieux dont il est fait mention dans leur relation. Ils diffèrent seulement sur la position de ces lieux, et cela doit d'autant moins surprendre, que les voyages réitérés des modernes ont démontré qu'il n'existait aucune terre dans la position que Zeno assigne à sa *Frislanda*. Ortelius soutient que cette île est une partie de l'Amérique septentrionale, et particulièrement de la Nouvelle-Angleterre, nom qu'on étendait alors jusqu'aux environs de Terre-Neuve ; Delisle et van Keulen supposent que la petite île de *Bus* ou de Bry, au sud de l'Islande, est un reste de la *Frislanda*, qui aurait été submergée ; Buache et Eggers ont prouvé, quoique par des voies différentes, suivant Malte-Brun qui partage leur opinion, que la *Frislanda* n'est autre que l'Archipel des îles Feroer : le premier en démontrant que la position géographique de la Frislanda correspond parfaitement aux îles Feroer; et le second en démontrant l'identité des noms. « Si aux arguments de ces deux savants géographes, dit Malte-Brun, on ajoute que N. Zeno, en nommant toutes les possessions du roi de Norwége, attaquées par un prince nommé Zichmni, passe sous silence les îles Feroer, et que, d'un autre côté, aucun écrivain islandais ne connaît la Frislanda, l'identité de ces deux contrées, désignées sous deux noms différents, devient extrêmement vraisemblable. » Le cardinal Zurla ne partage pas cette opinion : la plus légère inspection de la carte des Zeni

(17) Le cardinal Zurla les cite presque tous en donnant les passages de leurs ouvrages relatifs aux voyages des Zeni, dans sa dissertation sur Marco Polo, et les autres voyageurs vénitiens les plus illustres, etc

lui paraît prouver d'une manière incontestable que sous les rapports de la position géographique, de la grandeur et de la forme, la *Frislanda* ne peut être les îles Feroer, et il pense que cette île a été submergée en tout ou en partie. Cette opinion, émise avant lui par Delisle et par Forster, est adoptée par l'abbé Amoretti dans son voyage de Maldonado, par Pingré dans son *Discours sur la marine ancienne des Vénitiens*, et par d'autres encore (18). Forster, après avoir dit qu'il y a tout lieu de croire que *Friesland*, *Porland* et *Sorano* ont été engloutis par la mer, par des tremblements de terre ou par d'autres révolutions, ajoute qu'il ne peut s'empêcher de faire part au lecteur d'une conjecture qu'il a formée en s'occupant de cet objet; c'est que le mot *Frisland* dérive, suivant toute apparence, de *Fara*, *North Fara*, *South Fara* ou *terre de Fara*, que *Porland* n'est autre chose que les îles de Fara (le *Far-oer* ou Farland), et *Sorany* rien autre que le *Soderoe* ou *Soreana*, c'est-à-dire les îles Western ou Hébrides. D'un autre côté, M. Bossi est d'avis que le nom de *Frixlande* ou *Frislande* a pu être affecté non-seulement à l'*Islande*, mais encore aux Orcades, aux îles de Shetland, de Faroe et à toutes les terres qu'on découvrait dans ces régions, comme un nom générique pour désigner *un pays abondant en poisson*, selon l'étymologie du mot *Frixlande*, en ancien langage teutonique. On voit qu'il est difficile, on pourrait même dire impossible, de déterminer avec quelque certitude ce qu'était la *Frislanda* des Zeni, en supposant qu'elle existe encore; nous n'avons pas non plus de données suffisantes pour émettre une opinion sur l'identité de cette île avec celle qui porte le même nom, à laquelle Christophe Colomb aborda au mois de février 1477, qui est, suivant cet illustre navigateur, aussi grande que l'Angleterre, située à 73 degrés de la ligne équinoxiale, et où les Anglais, et surtout les négociants de Bristol, allaient porter des marchandises (19). Si les savants ont trouvé des difficultés à expliquer à quel pays correspond la *Frislanda* des Zéni il s'en est présenté d'aussi grandes relativement aux autres contrées dont il est fait mention dans la relation et sur la carte des navigateurs vénitiens. Nous ne parlons pas ici de la Norwége, de la Suède, de l'Écosse, et même de l'Islande (20), qui, quoique sans détails particuliers, offrent, au jugement d'Eggers et de Malte-Brun, des contours assez exacts; ni du Danemark, qui, suivant le premier des deux géographes danois que nous venons de citer, est mieux représenté sur la carte des Zeni que dans beaucoup de cartes nationales; ni même de l'*Estland*, qu'Eggers et Zurla croient être les îles Shetland, et sur lequel Malte-Brun n'émet aucune opinion. Au nord de l'Islande, la carte des Zeni indique une immense péninsule, semblable par sa configuration au Groënland, mais qui au

(18) La submersion d'une île, qui, suivant la relation d'Antonio Zeno, avait une étendue considérable, est un événement si extraordinaire, qu'il est difficile de concevoir que les historiens scandinaves du quinzième siècle l'aient passé sous silence s'il a réellement eu lieu.

(19) M. le baron Walckenaer pense que l'île à laquelle Colomb aborda en 1477 est la *Frislanda* des Zeni ou l'*Irlande*.

(20) La carte des Zeni qui n'assigne que neuf degrés en longitude à l'Islande, dit Malte-Brun, se rapproche ainsi des cartes modernes à un demi-degré près, et la forme de l'île est bonne à l'exception de la péninsule nord-ouest, que les voyageurs vénitiens n'ont pas connue. *Précis de la géograph. univ.*, tom. V, p. 281.

nord va joindre la Norwége, par une ligne vague, il est vrai, où les mots *mare et terre incognite* font connaître les doutes de l'auteur. Cette péninsule porte les deux noms d'*Engronelant* et de *Grolandia*, l'un placé à l'ouest, et l'autre à l'est. C'est dans l'*Engroveland*, selon la relation, et dans le *Grolandia*, selon la carte, que N. Zeno trouva le monastère et l'église de Saint-Thomas. Le tableau des merveilles qu'il en rapporte a fait suspecter l'exactitude de la relation par plusieurs savants, quoiqu'on puisse en donner une explication satisfaisante. Ce tableau offre probablement, dit Malte-Brun, des fragments d'une relation véridique, mal réunis, et surtout mal appliqués; et il est à présumer que la côte orientale du Groënland de la carte des Zeni n'est autre chose que la côte sud-est mal orientée et étendue outre mesure. Le cardinal Zurla avait déjà émis l'opinion que les deux parties désignées dans la carte sous les noms de *Grolandia* et d'*Engroneland*, correspondent au Groënland des modernes, tandis qu'Eggers croit que la *Grolandia* de la carte des Zeni est toute seule le Groënland, et que l'Engroneland correspond à l'île James de la baie de Baffin. Quant à l'observation que fait ce savant, que Nicolò trouva la Grolandia en venant du nord, et Antonio l'Engroneland, en venant du sud, elle est démentie par la relation, où l'on voit que les frères Zeni se dirigèrent tous deux du sud au nord. Il n'est pas étonnant qu'Antonio n'ait pas retrouvé le monastère vu par son frère, puisqu'il n'a pas visité la partie du Groënland où ce monastère était situé. La position d'*Icaria* et les bancs de sable que Zichmni rencontra au nord-est de cette île, lorsqu'il s'y rendit en quittant Ilofe, ont fait penser à Eggers et au cardinal Zurla que c'était Terre-Neuve. Malte-Brun est d'un avis différent. Il ne dit pas, il est vrai, à quelle terre ou île correspond *Icaria;* mais il soutient que la description de l'*Estotiland* peut seule convenir à Terre-Neuve, tandis qu'il serait, suivant Zurla, le Labrador et la Nouvelle-Bretagne. Le nom d'*Estotiland* paraît scandinave au géographe danois que nous venons de citer. *Est-Outland*, en anglais, signifierait terre extérieure de l'est, dénomination qui convient, dit-il, à Terre-Neuve, à l'égard du continent de l'Amérique, quoiqu'on puisse lui répondre que les *Frislandais*, qui auraient donné ce nom, ne connaissant pas le continent de l'Amérique, n'ont pu appliquer un nom qui supposerait cette connaissance. Le même géographe croit que le *Drogio* ou *Drogeo*, situé au sud de l'*Estotiland*, dans la carte, est la Nouvelle-Écosse et la Nouvelle-Angleterre. Zurla étend encore ce nom au Canada et à la Floride, par des rapprochements ingénieux. *Neome* et *Podalida*, que Zichmni visita et soumit, après la conquête de la *Frislanda*, correspondent, suivant Eggers et le cardinal Zurla, à Foul ou Foule, à l'ouest des îles Shetland, et à Fair-Hill ou Faire, située entre ces dernières îles et les Orcades. Nous conclurons de tout ce que nous avons dit sur les voyages des frères Zeni, qu'on ne saurait leur contester la gloire, non pas d'avoir découvert l'Amérique, mais d'avoir parlé dans leur relation, d'après le récit d'un pêcheur frislandais, de pays qui paraissent appartenir au Nouveau-Monde, un siècle avant la découverte qui en fut faite par Christo-

phe Colomb (21). Les Zeni même n'en auraient pas eu connaissance les premiers, si l'on admet comme certain ce que rapportent les historiens norwégiens et islandais, sur la découverte faite au commencement du onzième siècle par les Islandais Biorn et Léif (22) d'un pays qu'ils nommèrent *Vinland*, situé au sud-ouest de l'Islande, et où ils virent dans le jour d'hiver le plus court le soleil rester huit heures sur l'horizon, ce qui suppose que cette contrée devait être située par les 49 degrés de latitude, et correspond à *Terre-Neuve*. Mais comme aucun témoignage positif n'indique que les navigateurs islandais aient fondé d'établissements stables dans le *Vinland*, que le souvenir même s'en était perdu; et, comme d'un autre côté les Zeni, qui ont fait connaître des pays, que tout porte à croire avoir formé une partie de l'Amérique septentrionale, n'avaient point visité par eux-mêmes ces pays, et qu'ils n'en ont parlé que sur des ouï-dire; la gloire de Colomb, soit qu'il ait eu ou qu'il n'ait pas eu connaissance de la relation ou de la carte des Zeni (23), n'en est aucunement diminuée,

(21) M. le baron Walckenaer est d'un avis différent, et son opinion sur les lieux visités par les Zeni est totalement opposée à celles qui ont été émises avant lui. La lettre qu'il a eu la bonté de m'écrire à ce sujet m'étant parvenue trop tard, la place me manque pour faire connaître ici les motifs puissants sur lesquels il se fonde. D'après ce savant, la *Frislanda*, *Porland* et *Sorano* sont LA PORTION NORD-EST DE L'IRLANDE; *Lédovo* est L'ILE LEWIS: *Ilofe*, WIST; *le golfe de Sudero*, *la baie de* GALWAY; *Sanestol*, L'EMBOUCHURE DU SHANNON; *Bondendon*, LA PRESQU'ILE DU MONT-BRANDON dans le comté de Kerry; *la capitale de la Frislanda*, DOWN PATRIK ou BELFAST; l'*Estlanda*, LA PRESQU'ILE DU NORD DE L'ÉCOSSE; la *Grislanda*, LA PRINCIPALE DES SHETLAND; l'*Engroneland*, LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'ISLANDE; l'*Estotiland* découvert par les pêcheurs frislandais, L'ESTLAND de N. Zeno, la STILANDIA de la grande mappemonde collée sur bois de la bibliothèque royale de Paris, c'est à-dire, LA PARTIE SEPTENTRIONALE DE L'ÉCOSSE; le *Drogio*, LA PARTIE MÉRIDIONALE DE L'IRLANDE; *Icaria*, SKYE; *Neome*, ISLA la plus méridionale des Western.

(22) En l'an 1001, dit Malte-Brun, *Annales des voyages*, tom. X, pag. 69, l'islandais Biorn, cherchant son père au Groënland, est poussé par une tempête fort loin au sud-ouest; il aperçoit un pays plat tout couvert de bois, et revient par le nord-est, au lieu de sa destination. Son récit enflamme l'ambition de Léif, fils de cet Éric Rauda, qui avait fondé les établissements du Groënland. Un vaisseau est équipé; Leif et Biorn partent ensemble; ils arrivent sur la côte que ce dernier avait vue. Une île couverte de rochers se présente; elle est nommée *Helleland*. Une terre basse, sablonneuse, couverte de bois reçoit le nom de *Markland*. Deux jours après, ils rencontrent une nouvelle côte, au nord de laquelle s'étendait une île; ils remontent une rivière dont les bords étaient couverts de buissons qui portaient des fruits très-agréables; la température de l'air paraissait douce à nos Groënlandais; le sol semblait fertile, et la rivière abondait en poissons, surtout en beaux saumons. Etant parvenus à un lac d'où la rivière sortait, nos voyageurs résolurent d'y passer l'hiver. Dans le jour le plus court, ils virent le soleil rester huit heures sur l'horizon; ce qui suppose que cette contrée devrait être à-peu-près par les 49 degrés de latitude. Un Allemand, qui était du voyage, y trouva des raisins sauvages; il en expliqua l'usage aux navigateurs scandinaves, qui en prirent occasion de nommer le pays *Vinland*, c'est-à-dire pays du vin. Les parents de Léif firent plusieurs voyages au *Vinland*. Le troisième été les Normands virent arriver dans des bateaux de cuir quelques indigènes d'une petite taille, qu'ils nommèrent *Skrœlingues*, c'est-à-dire nains; ils les massacrèrent, et se virent attaqués par toute la tribu qu'ils avaient si gratuitement offensée. Quelques années plus tard, la colonie scandinave faisait un commerce d'échange avec les naturels du pays, qui leur fournissaient en abondance les plus belles fourrures. Un d'eux ayant trouvé moyen de s'emparer d'une hache d'armes, en fit immédiatement l'essai sur un de ses compatriotes qu'il étendit mort sur la place; un autre sauvage se saisit de cette arme funeste et la jeta dans les flots. Les richesses que ce commerce avait procurées à quelques hommes entreprenants engagèrent beaucoup d'autres à suivre leurs traces. Aucun témoignage positif n'indique que ces navigateurs y aient fondé d'établissements stables: seulement on sait qu'en 1121 un évêque, Éric, se rendit du Groënland au *Vinland*, dans l'intention de convertir au christianisme ses compatriotes encore païens. Malte-Brun ajoute que nous possédons les documents authentiques des navigations exécutées dans le quatorzième siècle par les deux Zeni, qui visitèrent de nouveau les contrées découvertes par les Scandinaves, ou du moins en recueillirent une description qui, à travers beaucoup d'obscurités, confirme les relations islandaises. Le géographe danois a puisé les renseignements qu'il donne sur les découvertes des Islandais, dans Snoiro, *Hist. reg. sept.*, cap. 104-110; Hauks-Bok, ou *Annales d'Islande*, par Hauks, descendant d'un des premiers navigateurs au Vinland; il écrivit vers 1300; Mss. cités dans les ouvrages suivants: *Torfæi historia Vinlandiæ antiquæ*, Copenhague, 1705; Jonas Arngrim, *Histor Island.*, c. 9, 18, etc.; Suhm, *Sur les navigations des Norwégiens du temps du paganisme*, dans les Mémoires de la société de Copenhague, VIII, 80-84; Comp. Celsius, *Dissert. de itin. in Americam*, Upsal, 1725; Kalm, *De itin. prisc. Scandin. in Americam*, Abo, 1757.

(23) Le cardinal Zurla prétend, t. II, p. 13, *Di*

et c'est bien à lui seul qu'appartient l'honneur de la découverte de l'Amérique. D—z—s.

ZENO (Caterino), voyageur vénitien, petit-fils d'Antoine, dont l'article précède, était fils de Pierre Zeno, surnommé *il Dragone*, lequel, après avoir parcouru l'Orient, visité l'Arabie et la Perse, mourut à Damas. En 1472, Caterin fut choisi par le sénat de Venise pour aller en Perse, avec le titre d'ambassadeur de la république. Il accepta cette mission avec d'autant plus de plaisir, qu'ayant épousé Violante Crespo, proche parente de David Comnène, dernier empereur de Trébizonde, il se trouvait l'allié d'Ouzoun-Haçan-Beyg, roi de Perse (*V.* Ouzoun-Haçan). A son arrivée à Tauris, où le roi faisait sa résidence habituelle, il en reçut l'accueil le plus favorable, et obtint, contre les usages de l'Orient, la permission de venir familièrement à la cour. Il profita de cette facilité pour étudier les mœurs et les habitudes des Persans, et pour recueillir des notes sur les événements qui s'étaient passés en Perse depuis l'avénement au trône d'Ouzoun-Haçan. De retour à Venise, au bout de quelques années, pour satisfaire à l'impatience des curieux qui l'accablaient de questions, il fit imprimer une courte relation de son voyage. Cet opuscule disparut en sortant de dessous la presse; et, malgré toutes leurs recherches, J.-B. Ramusio, non plus que Nicol. Zeno le jeune, ne purent, soixante ans après sa publication, s'en procurer un seul exemplaire. Pour réparer cette perte, Nicol. Zeno le jeune fit une nouvelle relation du voyage de Caterin, en s'aidant des lettres que celui-ci avait écrites à ses amis pendant son séjour en Perse, et la publia sous ce titre : *Dei commentari del viaggio in Persia di Caterino Zeno il k. e delle guerre fatte nell' imperio persiano dal tempo di Ussum-Cassano* (1) *in qua libri due*, Venise, Marcolini, 1558, in-8°. Ce volume est de la plus grande rareté. Le premier livre contient le voyage de Caterin et la vie abrégée d'Ouzoun-Haçan. Le second présente le tableau des guerres qui suivirent la mort de ce prince jusqu'à la ligue formée par Ismaël Ier., sophi de Perse, contre l'empereur Selim, vers 1514. Le reste du volume renferme les *Voyages* de Nicolas et Antoine Zeno (*V.* l'art. précédent). Un certain Vincent Formaleoni fit paraître à Venise, en 1783, *La Storia curiosa delle aventure di Caterino Zeno tratta da un antico originale manuscritto ed ora per la prima volta publicata.* Le prétendu manuscrit n'avait existé que dans l'imagination de l'éditeur. Sa ruse fut bientôt découverte; on reconnut que pour composer son ouvrage il avait pillé les *écrits* de Nicol. Zeno le jeune et de Ramusio, en y insérant beaucoup de détails apocryphes. *Voy.* Foscarini, *Della letteratura veneziana*, p. 407. W-s.

Marco Polo, etc., qu'il existe des documents qui prouvent que la relation et la carte des Zeni étaient connues avant que Nicolò les fit paraître. Il cite à l'appui de ce qu'il avance : 1°. Ce qu'il a dit dans sa dissertation sur la mappemonde de Fra-Mauro, qui parut en 1450, c'est-à-dire un siècle avant la carte des Zeni, et où il fit remarquer que les noms de *Stillante*, *Ixilandia*, *Islant*, etc., avec l'indication de *Grolanda*, correspondaient à l'*Estlanda*, la *Frislanda*, l'*Islanda* et la *Groenlanda* des Zeni; 2°. Les dix fameuses tables hydrographiques d'Andrea Bianco, tracées vers l'an 1430 et conservées dans la bibliothèque *Sammarciana*, où l'on retrouve, placée vis-à-vis la Norwege, une île d'une forme elliptique, qui porte le nom de *Frislanda*, et qui est certainement la *Frislanda*, découverte depuis peu par les Zeni.

(1) *Ussum-Cassano*, *Uzum-Cassan;* c'est ainsi que les écrivains occidentaux ont travesti le nom d'Ouzoun-Haçan-Beyg.

ZENO (Jacques), petit-fils de Charles Zeno, et fils posthume d'un Jacques Zeno, mort en 1417, naquit au mois de décembre de la même année ; étudia à l'université de Padoue, et, après y avoir été admis aux honneurs du doctorat *in utroque*, se rendit à Florence où le pape Eugène IV tenait (1439) le célèbre concile qui porte le nom de la capitale de Toscane. Zeno, nommé référendaire apostolique, se distingua, en 1441, par son éloquence dans le procès des Giustiniani, et fut dès-lors regardé comme un des orateurs les plus habiles de son siècle. Thomas Parentucelli, depuis pape sous le nom de Nicolas IV, le fit nommer vicaire apostolique; et, en 1456, ou selon Ughelli, 1447, il devint évêque de Bellune et de Feltre. Dans la suite Pie II le transféra à l'évêché de Padoue (1459); et c'est là qu'il mourut d'apoplexie, en 1481. Il laissa une belle bibliothèque composée presque entièrement de manuscrits, et que son neveu le cardinal Foscari transmit au chapitre de sa cathédrale. Parmi ces manuscrits quelques-uns avaient été composés par lui-même. Les principaux sont des discours, thèses et dissertations (*Repetitiones et disputationes*); la Vie des Papes jusqu'à Clément V (*Vitæ summorum pontificum*, etc.); les Bollandistes se sont beaucoup servis de cet ouvrage qui était aussi à la bibliothèque ambrosienne; la Vie de Charles Zeno, son aïeul (*De vitâ, moribus rebusque gestis Caroli Zeni*, etc.). Ce morceau biographique, dédié au pape Pie IV, et écrit en latin, fut publié en italien par un certain Francesco Querini, traducteur assez médiocre, Venise, 1544; Bergame, 1591; Venise, 1606, in-8°. On préfère l'original latin qui ne parut que long-temps après dans la Collection des historiens d'Italie de Muratori, tom. XIX. — *Antoine* Zeno, dit *le Jeune*, helléniste vénitien du seizième siècle, appartenait à la famille patricienne de ce nom. On lui doit un commentaire sur les discours de Périclès dans Thucydide, et de Lepidus dans Salluste (*Commentarius in concionem Periclis et Lepidi, ex Thucydide et Sallustio*), Venise, 1569, 1 vol. in-4°., qui n'est point au-dessous de la foule des ouvrages philologiques du temps. P—ot.

ZENO (Pierre-Catherine), frère aîné d'Apostolo Zeno, dont l'article suit, et clerc régulier de la congrégation des Somasques, naquit le 27 juillet 1666, à Venise, et fit ses premières études près de l'évêque de Capo d'Istria, son oncle. Celui-ci étant mort, Pierre Zeno revint à Venise, et entra au séminaire de Castello, chez les PP. Somasques. A l'âge de vingt-un ans, il commença son noviciat, reçut bientôt après les ordres sacrés, enseigna la rhétorique dans les séminaires de Murano et de Brescia, et la philosophie à Venise. Il y avait long-temps qu'il remplissait cette chaire avec honneur, lorsque son frère Apostolo, quittant l'Italie pour la capitale de l'Autriche, lui confia la rédaction de son *Journal de la littérature* (Giornale de' letterati), entrepris en 1710, et conduit en huit ans au vingtième volume. Pierre s'adonna à ce travail avec tant d'ardeur, qu'il affaiblit sa santé par les veilles continuelles, et qu'enfin il fut obligé de renoncer à cet ouvrage (1728). La ponctualité avec laquelle il accomplissait tous ses devoirs de religieux, quoique ses supérieurs l'eussent dispensé de la règle, contribua encore à accélérer sa mort. Elle eut lieu à Venise, le 30

juin 1732. Le frère d'Apostolo Zeno est un des littérateurs qui ont fait le plus d'honneur à l'institut des PP. Somasques. Il possédait à fond le mécanisme des langues latine et italienne, et il écrivait les deux idiomes avec élégance et facilité. Horace et Pétrarque étaient ses auteurs favoris. Il possédait une très-belle bibliothèque qu'il laissa en grande partie au collége *della Salute*. Modeste, savant et laborieux, il fuyait les distinctions et les places honorifiques avec autant de soin que d'autres en mettent à les rechercher. Les seules qu'il ait acceptées après de longues instances sont celles de membre de l'académie des Arcades, à laquelle il fut associé sous le nom de Caunio Straziano, et de l'académie des *Assorditi* d'Urbin. On a de cet auteur, outre le *Journal de la littérature* (10 volumes) : I. La *Logique* d'Arnauld, traduite du français en italien. II. La traduction de quelques Sermons du P. Bourdaloue. III. Des *Remarques* en latin sur les deux histoires de la vie d'André Morosin, insérées dans le Recueil des historiens de Venise, tom. v. IV. Des *Remarques* anonymes sur les poésies de Jean Della Casa, imprimées à la suite des OEuvres de cet auteur, Venise, 1728. V. Les *Vies* de Baptiste Nani et de Michel Foscari, dans les Histor. de Venise, tom. x. On trouvera quelques détails sur P.-C. Zeno, dans le *Giornale de' Letterati*, XXXVIII, seconde partie. P—OT.

ZENO (Apostolo), né le 11 déc. 1668, à Venise, sur la paroisse de la Trinité, descendait d'une de ces familles patriciennes que Venise avait jadis envoyées dans l'île de Candie pour y former une colonie. La perte de cette possession entraîna la ruine de toutes ces familles. Revenu encore enfant dans sa patrie, l'aïeul de Zeno, nommé Nicolas, n'avait pas été inscrit sur le *livre d'or*, dans le terme prescrit par les lois, parce qu'il était né avant le mariage de son père, qui n'avait point attendu les dispenses de la cour de Rome. Cette négligence lui avait fait perdre la noblesse, avantage bien faible, quand il n'est pas soutenu de la fortune. Heureusement le jeune Apostolo trouva un appui dans son oncle, évêque de Capo d'Istria, qui dirigea sa première éducation. Le desir de la perfectionner, et la nécessité de se ménager des ressources pour l'avenir, l'engagèrent à se rendre à Venise, où il se livra tout entier à l'étude. A la vérité ses essais ne furent pas heureux. Ils consistaient en quelques pièces fugitives en vers et en prose, où le jeune auteur, dont le style n'était point encore formé, payait le tribut au mauvais goût de son siècle. On cite, parmi ces débuts de Zeno dans la littérature, un poème intitulé *Incendio Veneto*, 1684, et deux morceaux sur la *reddition de Modon* et *l'acquisition de Navarin*, etc. Mais il sentit bientôt le vice des faux brillants alors en vogue dans son pays, et ne tarda pas à secouer le joug. Son exemple fut suivi par les Magliabecchi, les Salvini, et surtout les Redi dont il estimait le talent. Ce fut sans doute de cette noble émulation que naquit à Venise l'académie *degli Animosi* (les courageux), ainsi nommée parce qu'elle se proposait de faire la guerre à l'abus de l'esprit. Zeno en fut le premier fondateur (1), en 1691. Le 29 avril 1698, l'académie des *Animosi* fut

(1) C'est ce qu'assurent le P. Coronelli dans ses *Voyages*, et Maintesta Garulli, dans son *Italie académique*.

déclarée colonie arcadienne, et Zeno en devint le vice-président. Les mêmes motifs, qui avaient fait établir cette société déterminèrent Zeno à entreprendre, en 1710, le *Giornale de' Letterati*, dont à lui seul il publia vingt volumes (2). Son premier opéra, représenté à Venise en 1695, avait pour titre : l'*Inganni felici*. Son *Lucio Vero* eut, en 1700, un succès qui ne fut pas borné au théâtre de Venise. Au milieu de ces travaux littéraires, Zeno cherchait à se procurer un établissement solide. L'occasion ne s'en présenta que long-temps plus tard par la vacance d'une place à la bibliothèque publique de Saint-Marc, qu'il sollicita sans l'obtenir. On lui préféra une personne d'un mérite fort inférieur au sien. Ce désagrément lui fit quitter sa patrie. Appelé à Vienne par l'empereur Charles VI, il eut le malheur de se casser une jambe sur la route (1718). La réputation de ses poésies dramatiques l'avait devancé dans la capitale de l'Autriche (3). Il y fut accueilli avec des marques de distinction très-flatteuses, et quelque temps après, l'empereur lui accorda le titre de poète et d'historiographe de la cour. Jouissant d'une pension considérable qui le mettait à l'abri de la gêne qu'avait éprouvée sa jeunesse, et environné d'une grande considération, Zeno passa onze ans dans cette ville, tout occupé de la composition de ses pièces, dont dix-neuf sur des sujets profanes, et dix-sept sur des sujets sacrés. Il en donna au moins une chaque année. Parmi ces différents poèmes, les uns se rapprochent de la tragédie, les autres de la comédie ; ces derniers sont les moins heureux ; plusieurs sont dans le genre pastoral, et quelques autres dans ce genre mitoyen que Corneille avait cru pouvoir nommer *comédie héroïque*, genre que nous avons abandonné, et dont on ne peut guère regretter la perte. Pour se conformer à l'usage de la cour de Vienne, Zeno publiait de temps en temps pour les grandes fêtes des poèmes italiens dialogués, que les Italiens appellent *Azione sacra* ou *Oratorio*. Avant lui, ces pièces étaient encore plus informes que celles qui jadis se jouaient sur les théâtres. Il est le premier qui les ait réduites dans les bornes d'une action régulière. Ces poèmes, au nombre de quinze, ont été recueillis pour la première fois à Venise, en 1 vol. in-4°., 1735. Tous sont, à la réserve d'un seul, tirés de l'Écriture Sainte, et tissus presque d'un bout à l'autre des propres termes du texte sacré. Chacun est divisé en deux parties sans distinction de scènes. La plupart des poèmes composés par Zeno, pour la cour impériale, furent mis en musique par Caldara. Parvenu à un âge avancé, Zeno, las du grand monde, quitta la cour de Vienne où il fut remplacé en 1729 par Métastase, au choix duquel il donna son entière approbation, et conserva néanmoins la moitié de la pension qu'il avait en qualité de poète et d'historiographe. Revenu dans sa patrie en 1731, il ne songea plus qu'à couler des jours tranquilles au milieu de ses livres et de ses amis. Il s'était formé une des plus belles bibliothèques qu'un particulier pût posséder et un cabinet de précieuses médailles qui devint l'objet de l'admiration des curieux. Lié avec

(2) Les dix derniers qui vont jusqu'en 1728 inclusivement sont l'ouvrage du P. Pietro Caterino Zeno, son frère, qui continua le journal avec succès.

(3) En 1715, il en avait déjà composé 27, dont la plupart avaient eu un grand succès.

Magliabecchi, Maffei, Muratori, etc., il passa les deux dernières années de sa vie dans cette retraite, d'où il entretint une correspondance très-active avec tous les savants d'Italie et les littérateurs étrangers. Grand connaisseur en fait d'antiquités, bon critique, il joignait aux talents de l'esprit les qualités du cœur. Sa candeur, sa franchise, son affabilité, la douceur de son commerce lui avaient concilié tous les cœurs; et les anecdotes littéraires dont sa mémoire était ornée rendaient sa conversation aussi piquante qu'instructive. Cet homme estimable mourut à Venise, le 11 novembre 1750, âgé de quatre-vingt-deux ans, et fut enterré chez les Dominicains réformés, auxquels il avait légué sa bibliothèque. L'un des Peres de cette maison, par un juste motif de reconnaissance, fit son Oraison funèbre. Les poésies dramatiques d'Apostolo Zeno furent recueillies par le comte Gozzi, en 10 vol. in-8°., Venise, 1744. Ce recueil contient soixante-trois poèmes tragiques, comiques, ou dans le genre pastoral. Le premier est de 1695, et le dernier de 1737. Les sept premiers tomes renferment trente-six opéras, le huitième, les dix-sept poèmes sacrés, le neuvième et le dixième, dix autres opéras, dont le canevas est de Zeno, mais dont les vers sont en partie du docteur Pietro Pariati, poète de Sa Majesté impériale. Bouchaud a donné, en 1758, une *Traduction française* des OEuvres *dramatiques* d'Apostolo Zeno, en 2 vol. in-12. Cette édition ne contient que huit pièces, savoir: *Mérope*, *Nitocris*, *Papirius*, *Joseph* (1er. vol.); *Andromaque*, *Hyménée*, *Mithridate* et *Jonathan* (2me. vol.). Zeno était regardé comme le plus grand poète lyrique que l'Italie eût vu naître, quand Métastase parut sur la scène et vint partager des applaudissements dont son rival était seul en possession. Sa réputation, qui jusqu'alors n'avait souffert aucune contradiction, se trouva tout-à-coup balancée et même effacée par celle de son successeur. Mais il a la gloire d'avoir été le premier qui ait présenté à ses compatriotes les règles de la tragédie, telles au moins que l'opéra les comporte, et qui leur ait appris à ne regarder la musique que comme l'accessoire de la tragédie lyrique. On lui reproche avec raison des événements trop multipliés, des épisodes singuliers et des intrigues trop compliquées, par exemple, celle d'Andromaque qui enlace dans un seul nœud les incidents et les intérêts de deux de nos fables tragiques; mais on doit reconnaître qu'il attache l'esprit par son invention, par sa fécondité, par la vérité de ses tableaux, par l'intelligence de l'art dramatique et par la force du dialogue; « en un mot, dit M. de Sismondi, après un siècle tout entier d'essais et de tâtonnements, il porta » l'opéra à ce degré de perfection » auquel il pouvait atteindre, avant » que Métastase eût animé par la » puissance du génie l'ouvrage de » l'esprit. » On a comparé Zeno à Corneille et Métastase à Racine, et l'un et l'autre en effet ont imité et quelquefois copié nos deux tragiques français. Voyez l'opinion de M. Schlégel dans l'article *Métastase* de cette Biographie (XXVIII, 450-451), et les rapprochements du mérite et des défauts des deux poètes, dans l'ouvrage de M. de Sismondi sur la *Littérature du midi de l'Europe*, seconde édition, tome II, pages 291-292.

Quoique le théâtre lyrique soit le premier titre d'Apostolo Zeno aux suffrages de la postérité, il ne mérite pas moins d'estime sous d'autres rapports. Passionné pour l'histoire dont il avait fait une étude approfondie, il forma une riche collection de médailles qui ne fut point le fruit d'un goût stérile, et de pure ostentation. Il se livra avec ardeur à cette partie des connaissances historiques qui se trouve appuyée sur les monuments, et ses travaux en ce genre ajoutèrent à la réputation qu'il s'était faite comme poète lyrique celle d'un des plus savants antiquaires de son siècle. On a de lui un grand nombre d'écrits sur les antiquités; de précieuses additions, sous le titre de *Dissertazioni Vossiani*, à ce que Vossius a donné sur les historiens vénitiens qui ont écrit en latin, dissertations publiées en divers recueils, mais refondues par l'auteur et rassemblées en deux vol. in-4°., Venise, 1752-53, et suivant d'autres, en 3 vol. in-8°.; des *Lettres* recueillies par l'abbé Forcellini, 3 vol. in-8°., Venise, 1752, mais dont Morelli a publié une édition augmentée, ibid., 1785, 6 vol. in-8°.; l'histoire de divers états du nord, dans *Il Mappemondo istorico*, 4 vol.; un abrégé du *Dict. de la Crusca*, 2 vol.; des Mémoires biographiques, entre autres sur les Manuzi, savants typographes; les *Vies des historiens et orateurs de la république de Venise;* enfin une nouvelle édition du traité de monsignor Fontanini sur l'*Éloquence italienne;* qu'il revit et corrigea dans sa retraite. Bouchaud a mis, à la tête de la traduction dont nous avons parlé, un avertissement où il donne beaucoup de détails sur Apostolo Zeno; mais, suivant Negri, cette notice est remplie d'erreurs, que les journalistes de Trévoux ont prétendu corriger par des erreurs plus grossières encore. On peut consulter les journaux d'Italie; mais surtout la Vie d'Apost. Zeno, par Fabroni, dans le tome IX des *Vitæ Italor.*, et la *Vita di Zeno*, par Franç. Negri, Venise, 1816, in-8°. de 522 pages, avec le portrait de Zeno; l'*Histoire de la musique*, par Burney (en anglais); enfin le Journal de Trévoux, avril 1758, second volume. N—L.

ZENOB (Clag), évêque arménien, était Syrien d'origine, et devint, au commencement du quatrième siècle, secrétaire de saint Grégoire, premier patriarche de ce pays, puis évêque et fondateur d'un monastère célèbre et qui existe encore aujourd'hui en Arménie, sous le nom de *Clag*. Zenob mourut après avoir occupé pendant vingt ans le siége épiscopal, et s'être livré à des travaux historiques très-précieux. On a de lui : I. *Histoire de la province de Daron*, réimprimée à Constantinople, en 1719, un vol. in-12, avec l'*Histoire* de la même contrée, par J. Mamigonien. II. Un grand nombre d'*Homélies*, dont plusieurs se trouvent dans les manuscrits arméniens de la bibliothèque royale de Paris. On y remarque des détails historiques assez importants. Z.

ZÉNOBE (Saint), évêque de Florence, naquit sur la fin du règne de Constantin-le-Grand, vers l'an 334, d'une famille illustre, dans la ville qui l'honore comme son principal apôtre, son premier évêque, son patron et son protecteur. Ayant reçu secrètement le baptême, et ses parents étant irrités contre lui et contre Théodore, évêque de Fiésoli, qui l'avait instruit et baptisé, Zénobe leur parla avec tant de douceur qu'il

les gagna à Jésus-Christ. Doué d'une véritable éloquence, il eut beaucoup de succès dans la prédication. L'Église chrétienne était alors livrée à de grandes agitations. Saint Hilaire et saint Athanase, persécutés, avaient pris la fuite. Les prélats assemblés, en 359, aux conciles d'Antioche et de Rimini, avaient presque tous été forcés de souscrire à des professions de foi ou hérétiques ou captieuses; et, comme l'a dit saint Jérôme, la plupart du monde chrétien s'étonnait d'être devenu arien. Ce fut dans de telles circonstances que Zénobe, animé du zèle le plus ardent pour la défense de la vérité, monta chaque jour en chaire, fortifia de son éloquence l'autorité du concile de Nicée, et maintint un grand nombre de chrétiens dans la pureté de la foi. Il montra encore plus de courage lorsque Julien l'apostat, parvenu à l'empire en 361, voulut rétablir le culte des faux dieux. Parlant hautement contre l'apostasie de l'empereur, Zénobe soutint le courage des chrétiens, et se fit admirer de tout le monde, particulièrement de saint Ambroise, évêque de Milan, qui, étant allé à Rome, fit son éloge auprès du pape Damase. Ce pontife le fit venir auprès de lui, le créa diacre de l'Église romaine, et l'envoya ensuite à Constantinople, comme légat du Saint-Siége, pour y défendre la foi contre les efforts des hérétiques. A son retour, Zénobe fut nommé évêque de Florence; et le clergé et le peuple de cette ville le reçurent avec une joie extraordinaire. Quelques auteurs placent sa mort vers l'an 405. Cependant il est sûr qu'il vivait encore lorsque saint Paulin écrivit la Vie de saint Ambroise, c'est-à-dire vers l'an 412, puisqu'il est parlé de lui dans cet ouvrage, comme d'un prélat vivant. Son corps fut porté, selon ses ordres, hors de la ville de Florence, dans la chapelle *ambrosienne*, où il avait coutume de se retirer lorsqu'on le croyait en communication avec Dieu. L'année suivante, il fut transféré dans la cathédrale Saint-Sauveur. On trouve une dissertation sur la vie de ce prélat dans le *Voyage d'Hippophile et Chariton*, imprimé dans les *Deliciæ eruditorum* de Jean Lami. Voyez aussi Tillemont, *Histoire ecclésiastique*, tome x, pag. 80 et 758. G-y.

ZÉNOBIE, femme de Rhadamiste, roi d'Ibérie (maintenant la Géorgie, dans la Turquie d'Asie), était fille de Mithridate, roi d'Arménie. Elle accompagna dans sa fuite son mari, qui était chassé par les Arméniens, indignés de l'horrible barbarie avec laquelle il avait fait périr ce prince, dont il était à-la-fois le gendre et le neveu, et de la dureté qu'eux-mêmes avaient éprouvée de sa part comme rebelles. Rhadamiste ne dut son salut qu'à la vitesse des chevaux sur lesquels ils se sauvèrent l'un et l'autre. Zénobie était enceinte. La crainte de l'ennemi et sa tendresse pour son époux lui firent supporter les premières fatigues de la route. Bientôt, n'y pouvant plus résister, elle pria Rhadamiste de la dérober, par une mort honorable, aux outrages de la captivité. L'époux, saisi d'admiration pour tant de vertu, mais aussi tourmenté de la crainte que s'il la laissait un autre ne s'emparât de sa compagne adorée, ne put contenir sa jalousie, et la frappa de son cimeterre, puis la traîna vers l'Araxe, ne voulant pas même que son corps pût être enlevé. De là il regagna en toute hâte les états de Pharasmane, son père. Zénobie, que le

courant avait amenée doucement sur le bord du fleuve, fut trouvée par des pâtres, comme elle respirait encore. Ils pansèrent sa plaie; et ayant appris d'elle son nom et sa déplorable aventure, ils la transportèrent à la ville d'Artaxate, d'où elle fut conduite à Tiridate, roi d'Arménie, qui l'accueillit avec bonté, et la traita en reine. Cet événement, qui est de l'an 53 de J.-C., a fourni le sujet de la meilleure des tragédies de Crébillon. L—P—E.

ZÉNOBIE (Septimia), reine de Palmyre, gouverna cette ville, et la plupart des provinces orientales de l'empire romain, depuis 267, époque de la mort d'Odenath, son époux, jusqu'à l'an 272, où Aurélien la conduisit captive à Rome (*Voy.* Odenatu). L'intérêt romanesque, dont le caractère de cette femme célèbre fut entouré aux yeux mêmes de ses contemporains, a subjugué la postérité et jusqu'aux critiques modernes. « Ceux qui me blâment d'avoir triomphé d'une femme, écrivait Aurelien aux sénateurs, ne savent point quelle femme est Zénobie. Si Odenath a vu fuir Sapor devant lui, s'il a pénétré jusqu'à Ctésiphon, il l'a dû à la prudence et au courage de son épouse. » Ces éloges des contemporains ont été surchargés par la rhétorique puérile des écrivains de l'Histoire Auguste. Une femme belle et courageuse, combattant près de son époux, partageant son temps entre les leçons de Longin, l'embellissement de Palmyre, et le gouvernement d'un vaste empire créé par elle et par Odenath; quelle heureuse occasion d'allusions classiques aux Amazones (1), à Sémiramis (2) et à Cléopâtre! Grâce à cet esprit romanesque, on a expliqué par les grandes qualités de Zénobie tout ce que les Arabes firent de glorieux trois siècles avant les conquêtes de l'islamisme. Nous ne connaissons guère le génie arabe que modifié par la religion de Mahomet; combien il eût été curieux de l'étudier chez une tribu commerçante, où il avait éprouvé l'influence de la civilisation grecque! d'expliquer ce phénomène singulier de l'existence de Palmyre, élevant ses portiques corinthiens au milieu d'une mer de sable, comme Venise au milieu des eaux! En attendant que l'auteur de l'article *Odenath* satisfasse l'impatience du monde savant qu'il a si vivement excitée, nous essaierons de rendre, au moins en partie, à la reine de Palmyre la physionomie originale que lui ont ôtée les historiens grecs et romains. Zénobie, fille d'Amrou, fils de Dharb, fils de Hassan, roi arabe, de la partie méridionale de la Mésopotamie, épousa en secondes noces le célèbre Odenath, chef des tribus du désert voisin de Palmyre, et l'un des sénateurs de cette ville puissante. Elle partagea les fatigues de son époux dans ces

(1) Le même historien qui, bon gré mal gré, porte au nombre de trente les généraux qui sous Gallien aspirèrent à l'empire, afin de pouvoir les comparer aux trente tyrans d'Athènes, Pollion, dis-je, paraît s'être efforcé d'assimiler la belliqueuse Zénobie aux Amazones de la Fable. La Fable raconte que les Amazones perpétuaient leur république en s'approchant à certaines époques des mêmes hommes avec lesquels elles étaient en guerre le reste du temps. L'historien judicieux, pour donner à son lecteur le plaisir de ce rapprochement, ne manque pas de nous assurer que Zénobie imitait à l'égard de son mari la réserve des Amazones.

(2) Gibbon lui-même ne peut s'empêcher de la comparer à Sémiramis, et de rappeler qu'*au dix-huitième siècle plusieurs femmes ont aussi soutenu glorieusement le fardeau d'un empire.* La manière dont il s'exprime dans une note, au sujet du meurtre d'Odenath, est vraiment singulière, lorsqu'on songe au peu de documents que nous avons sur ce point d'histoire : *On a jeté des soupçons fort injustes sur Zénobie, comme si elle eût été complice de la mort de son mari.* Le philosophe ne ménage-t-il pas ici la Sémiramis du nord?

brillantes expéditions où les Arabes humilièrent l'orgueil de Sapor, et le poursuivirent jusqu'aux murs de Ctésiphon. Ce courage, que les Romains nous ont présenté comme un trait distinctif du caractère de Zénobie, paraît avoir été commun chez les femmes arabes ; c'était une nécessité de leur vie aventureuse au milieu du désert. Dans les premières guerres de l'islamisme, un grand nombre de femmes suivaient leurs pères et leurs époux. Le génie militaire des Arabes annonça sous Odenath l'essor qu'il devait prendre sous les premiers califes (3). Ce vaillant chef avait repoussé les invasions des Perses et des Scythes, et Gallien n'avait pu sauver l'honneur de l'empire qu'en lui accordant le titre de général de l'Orient, dont il était déjà le maître. Il l'avait même reconnu pour Auguste, lorsqu'Odenath périt dans une fête où il célébrait le jour de sa naissance, assassiné par un de ses neveux, et par un Méonius qui essaya inutilement de lui succéder. Selon quelques auteurs, le neveu d'Odenath avait voulu se venger d'un châtiment que lui avait infligé son oncle pour avoir dans une chasse frappé avant lui par trois fois les bêtes qu'ils poursuivaient. Zénobie punit les meurtriers, mais profita de leur crime et passa pour leur complice. Outre les deux enfants qu'elle avait eus d'Odenath (Hérennius et Timolaüs), elle avait de son premier époux un fils nommé Athénodore ou Ouaballath, dont les intérêts la rendaient ennemie implacable d'un fils de son époux appelé Ouorodes, objet de la prédilection d'Odenath, et qui devait lui succéder. Ouorodes périt avec son père, et Zénobie revêtit Ouaballath de la pourpre, se réservant le titre de reine de l'Orient. Assistée d'abord des amis d'Odenath (Zosime), c'est-à-dire probablement des chefs arabes qui l'avaient si utilement secondé, Zénobie continua les conquêtes de son époux, et résista aux forces que Gallien envoya contre elle. Palmyre étendait alors sa domination de l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée, et depuis les déserts de l'Arabie jusqu'au centre de l'Asie mineure. Un parti d'Égyptiens, à la tête duquel se trouvait un Timagène offrait de livrer l'Égypte à Zénobie. Cette province fut envahie par le Palmyrénien Zabdas (*Voy.* Zabdas) (4). D'abord vainqueurs, puis repoussés par le général romain Probus, ils le battirent près de Memphis, grâce à la connaissance des lieux que possédait Timagène ; ce qui porterait à croire que ce Timagène était à la tête des Égyptiens indigènes contre les Romains. Trébellius Pollion fait entendre que, malgré la défaite de Probus ou Probatus, tous les Égyptiens revinrent au gouvernement romain, et jurèrent fidélité à l'empereur Claude. Quoi qu'il en soit, pendant cette courte période (de 267 à 272), Palmyre fut comme la capitale de l'Orient. C'est alors sans doute que ses habitants, enrichis des dépouilles de tant de peuples, élevèrent ces prodigieux monuments qui font encore l'admiration du voyageur. Quelques-uns les ont attribués en grande partie à l'empereur Adrien,

(3) *Odenatus non solùm orientem, quem jàm in pristinum reformaverat statum, sed omnes omninò totius orbis partes reformasset, vir acer in bello*, etc. Treb. Pollio, *Triginta tyranni.*

(4) Ce Zabdas pourrait bien n'être que Zabba, reine arabe et sœur de Zénobie. Les anciennes éditions de Pollion appellent Zabdas *sociam Zenobiæ*. Les auteurs orientaux rapportent à Zabba la fondation de la ville ; que, selon Procope, Zénobie aurait bâtie sur les bords de l'Euphrate. Nous devons cette observation au savant auteur de l'article *Odenath*.

qui, dit-on, rebâtit Palmyre. Mais est-il vraisemblable qu'un empereur ait dépensé des sommes énormes pour embellir une des villes les plus éloignées de l'empire? Les carrières voisines donnent, il est vrai, du marbre, mais le porphyre ne peut y être apporté que de très-loin. Le luxe de l'architecture est volontiers déployé par de riches marchands devenus conquérants, qui concentrent dans un territoire étroit les richesses qu'ils ont recueillies dans les pays lointains, comme l'attestent les jardins de la Hollande et les édifices magnifiques de Florence et de Gênes. Les inscriptions prouvent que ces monuments furent élevés, au moins pour la plupart, par des citoyens de Palmyre. Mais en même temps Zénobie en fondait un plus utile sur les bords de l'Euphrate : c'était une ville forte à laquelle elle donna son nom, et qui devait faciliter ou défendre aux Perses le passage du fleuve, selon l'intérêt de Palmyre (*Voy.* la note 4). Dans la suite Justinien la fit relever de ses ruines (Procope, *Edif.*, liv. II, chapitre 8). Malgré tant d'éclat et de puissance, la domination de Palmyre dans l'Orient était loin d'être affermie. Ce vaste empire était composé d'éléments trop hétérogènes; les peuples qu'il réunissait n'avaient rien de commun, ni les mœurs, ni la langue, ni la religion. Si nous en croyons le portrait que Pollion nous a laissé de Zénobie, elle essayait de les concilier, en les imitant tour-à-tour. Clémente ou cruelle, selon les circonstances, elle cherchait à plaire aux Grecs, et à imposer aux barbares. Elle prétendait descendre des Lagides, et passait même pour avoir fait un abrégé de l'histoire de l'Égypte et de l'Orient. Elle parlait également le grec, le syriaque et la langue égyptienne. Elle faisait donner à ses trois fils une éducation toute romaine, et ne leur laissait parler que la langue latine. En même temps qu'elle se faisait adorer à la manière des Perses, elle haranguait les troupes comme les généraux romains, le casque en tête et le bras nu. Avare et sobre comme les Arabes, elle imitait le faste des Perses, et leur tenait tête dans les festins. Elle était juive de religion, selon saint Athanase; et elle construisit beaucoup de synagogues, mais n'ôta aucune église aux chrétiens. Peut-être les orthodoxes n'ont-ils regardé Zénobie comme juive que parce qu'elle favorisait un évêque accusé de judaïsme (Ruhnken, *De Longini vitâ*). Peut-être aussi doit-on expliquer l'hérésie de Paul de Samosate, évêque d'Antioche, par le desir de plaire à une Juive, reine de l'Orient. La protection qu'elle accordait à Paul lui aliéna une grande partie des habitants d'Antioche, qui regardèrent Aurélien, tout païen qu'il était, comme un libérateur. Mais ce qui dut être le plus funeste à Zénobie, c'est la faveur décidée qu'elle accorda aux Grecs et le crédit du rhéteur Longin, qu'elle avait appelé auprès d'elle pour lui enseigner la langue et la littérature d'Homère. Une telle préférence dut éloigner d'une ville devenue toute grecque les tribus arabes qui avaient fait sa force sous Odenath. Cette conjecture est appuyée par le récit des deux batailles dans lesquelles Zénobie fut vaincue par Aurélien, près d'Antioche et près d'Émèse. Nous y voyons, du côté des Palmyréniens, des archers à pied, mais point de cavalerie légère. Ils plaçaient leur force dans une lourde cavalerie armée de toutes pièces. Les riches commerçants de Palmyre, qui

connaissaient le prix de la vie, avaient sans doute emprunté aux Parthes cette espèce d'armure (Plut., *Crassus*), quelque incommode qu'elle fût dans les plaines brûlantes de la Syrie. Aurélien épuisa leurs forces et leur courage par les évolutions rapides de ses cavaliers maures, qui les livrèrent immobiles à l'épée des légions. Après sa première défaite, Zabdas, craignant de ne pouvoir échapper d'Antioche avec Zénobie, proclama qu'il était vainqueur, qu'il avait fait prisonnier Aurélien, et fit promener dans la ville un homme revêtu des ornements impériaux. Après la seconde bataille, ils n'essayèrent point de résister dans Émèse, où les esprits leur étaient trop contraires, et ils se renfermèrent dans Palmyre. Aurélien les y suivit, et vint mettre le siége devant cette ville. Quoiqu'elle renfermât des amas d'armes prodigieux et des moyens de défense de toute espèce, sa situation insulaire, au milieu d'une mer de sable, la défendait bien mieux encore. « La no» ble et riche Palmyre, dit Pline » l'ancien, voit ses champs féconds » et ses belles eaux enfermés par » l'immensité du désert. La nature » a voulu l'isoler du reste du monde. » Seule entre les deux grands empi» res, elle est toujours dans les que» relles des Romains et des Parthes, » la première inquiétude des deux » partis. » Une armée ne pouvait assiéger cette place sans s'exposer à périr de faim. Il était bien difficile d'établir des convois réguliers de vivres. Les Arabes du désert devaient le plus souvent les enlever. En outre, il était trop important aux Perses que Palmyre ne redevînt point entièrement dépendante des Romains; et l'on avait lieu d'espérer que Schahpour saisirait cette occasion d'envahir de nouveau l'empire. Ces considérations diverses inspirèrent aux Palmyréniens une funeste sécurité. Leur ville était pleine d'armes et de richesses; mais ils avaient amassé peu de vivres. Aurélien, qui l'ignorait peut-être, et que la vigueur de leur résistance commençait à décourager, leur offrit des conditions : la vie à Zénobie, aux Palmyréniens la garantie de leurs droits; l'or, l'argent, les pierreries, la soie, les chevaux et les chameaux devaient être livrés aux Romains. La réponse de Zénobie est célèbre. On assure qu'elle la dicta en syriaque, et l'envoya traduite en grec (Vopiscus). Le ton déclamatoire qu'on y remarque ne nous semble point une raison suffisante pour douter de son authenticité. Dans cette lettre, elle se promettait les secours des Perses, des Arabes et des Arméniens; mais les Perses étaient distraits par la mort d'Hormisdas, successeur de Schahpour (5). *Les brigands de la Syrie*, nom par lequel elle semble désigner, dans sa lettre, les tribus arabes qui erraient entre Palmyre et la Palestine, furent gagnés ou intimidés par Aurélien, et cessèrent d'inquiéter les convois de vivres qui alimentaient l'armée romaine. La cavalerie des Sarrasins et des Arméniens passa du côté de l'empereur. Les conseillers de Zénobie, perdant tout espoir, lui firent monter le plus léger de ses dromadaires, et la conduisirent vers l'Euphrate; mais elle fut atteinte par les Romains, lorsqu'elle entrait dans la barque pour passer le fleuve. Alors les Palmyréniens se trouvèrent divisés; les amis de Zénobie, n'attendant aucune grâce, s'obstinaient

(5) Et non par la mort de Schahpour, comme le dit Gibbon.

à défendre la place, mais ceux qui voulaient sauver leurs richesses et leur vie l'emportèrent. Aurélien, devenu maître de Palmyre, fit paraître Zénobie devant son tribunal, et lui demanda comment elle avait osé combattre les empereurs. Le discours que Pollion lui met dans la bouche est noble et adroit : « Je vous reconnais » pour empereur, vous qui savez » vaincre, mais je ne pouvais me » soumettre à un Gallien ni à un » Auréole. » Ces paroles touchèrent peu les farouches Illyriens qui composaient les légions. Ils demandèrent à grands cris la tête de Zénobie. Alors elle abandonna le personnage héroïque qu'elle avait soutenu jusque-là. Elle demanda grâce pour une faible femme, égarée par des conseillers perfides; dénonça tous ses amis, et nomma le grec Longin comme l'auteur de la lettre si fière qu'elle avait envoyée à Aurélien, quoique cette lettre eût été écrite originairement en syriaque. Longin mourut, dit-on, avec courage, et consola ceux qui pleuraient son malheur (6). Selon Zosime, Zénobie, emmenée à Rome par Aurélien, mourut de maladie pendant la route, ou se laissa mourir de faim. Mais, selon Vopiscus, elle se résigna beaucoup mieux à sa destinée; après avoir paru au triomphe d'Aurélien à côté de Tétricus, l'empereur vaincu des Gaules, elle vécut avec ses enfants, comme une dame romaine, dans la retraite qu'Aurelien lui avait donnée à Tibur, et qui du temps de Pollion s'appelait encore Zénobia. Enfin si l'on en croyait Zonare, le vieil Aurélien aurait épousé une des filles de Zénobie, et aurait donné les autres aux citoyens les plus distingués de Rome. Quelques-uns prétendent que sa famille subsistait encore au cinquième siècle. La malheureuse Palmyre ne fut point abattue par la défaite de Zénobie; dans la même année, ses habitants massacrèrent la garnison romaine, et créèrent un empereur. La célérité d'Aurélien les empêcha de faire aucun préparatif de défense; presque tout fut égorgé sans distinction de sexe ni d'âge. Le vainqueur lui-même eut regret de cette barbarie; il fit réparer le temple du Soleil, et permit au petit nombre de ceux qui avaient échappé au massacre, d'habiter leur ville déserte. Mais dès-lors Palmyre n'eut plus d'importance. La route du commerce était pour jamais détournée. Nous perdons de vue cette ville jusqu'à l'an 400, où elle est désignée comme le quartier de la *Legio prima Illyricorum*, et comme un siége épiscopal dépendant du métropolitain de Damas. Il paraît qu'elle perdit cette civilisation grecque qui l'avait embellie dans ses beaux jours, car on n'a pas trouvé dans ses ruines d'inscriptions grecques plus récentes que l'époque de Zénobie. Partout les Romains ont respecté les inscriptions d'Odenath; mais ils semblent avoir effacé soigneusement les noms de Zénobie et de Ouaballath. D'autres barbares qui vinrent ensuite camper sur les ruines de Palmyre, les Arabes, les Mameluks et les Turcs ont partout brisé les statues innombrables dans lesquelles ils croyaient voir autant d'idoles. Malgré tant d'outrages successifs, les ruines de

(6) Ce dernier trait par lequel un païen zélé (Zosime) a voulu embellir la mort d'un philosophe païen, est-il bien vraisemblable? Au milieu des soldats furieux qui poursuivaient de leurs clameurs Zénobie et ses conseillers, est-il croyable que personne ait osé témoigner quelque intérêt à Longin? Ne serait-ce pas encore ici une réminiscence classique de la mort de Socrate, de celle de Phocion, etc.? *Voy.* la première note de cet article.

Palmyre ont été en grande partie conservées par la sérénité du climat, et surtout par leur extrême éloignement de tout lieu habité (*Voy.* Rob. Wood). Les sources de l'histoire de Zénobie sont: *Vopiscus* et *Trébellius Pollion* dans l'Histoire Auguste, *Zosime* et *Zonare;*—Histoire de Palmyre, par M. Saint-Martin (sous presse); — Articles *Odenath* et *Longin* dans cette Biographie. — Voy. aussi *Gibbon*, tom. II, de la traduction de M. Guizot.—L'histoire de Zénobie par *Villeforce*, dans le tom. IX de la continuation des Mémoires historiques de Sallengre, mérite peu d'être consultée. — *Halley*, Dissertation sur l'histoire de Palmyre, dans les Transactions philosophiques, tom. XIX, ou dans le tome III de l'abrégé de Lowthorp. — On consultera utilement *Eckhel, De doctrinâ nummorum veterum*, tome VII, et les inscriptions recueillies dans les Voyages pittoresques de *Wood*, et de M. *Seetzen*. Le dernier n'est pas encore imprimé. Un savant allemand, Ernest-Frédéric Wernsdorf, a publié en 1742, à Leipzig : *De Septimiâ Zenobiâ, Palmyrenorum Augustâ*, vol. in-4°. Le père Jouve a aussi donné, en 1758, une *Histoire de Zénobie*, vol. in-12. Mais tous ces renseignements ont besoin d'être éclairés par la lecture des voyageurs modernes, et par celle des historiens arabes. Si l'on tient compte des modifications que l'islamisme a pu apporter dans le caractère de leur nation, ces historiens peuvent jeter beaucoup de lumières sur l'histoire de Palmyre (7). J. M—T.

(7) L'abbé d'Aubignac a fait imprimer, en 1647, in-4°., une tragédie en prose, dont l'histoire de Zénobie lui a fourni le sujet. M. Royou en a composé une autre en vers, sous le même titre, qui n'a pas été représentée, mais qui est reçue au Théâtre-Français. Mlle. Legring-la-Maisonneuve a publié *Zénobie, reine d'Arménie*, Londres, 1795, in-8°.; Paris, 1800, in-12.

ZENOBIUS, sophiste grec, sur lequel les anciens nous ont laissé peu de renseignements. Le scholiaste d'Aristophane (*ad Nubes*), et Érasme (*Chiliades*), après lui, le nomment Zénodote, d'où il est arrivé que plusieurs auteurs le confondent avec le grammairien d'Éphèse (*Voy.* Zénodote). Selon Suidas, Zenobius enseignait à Rome sous le règne de l'empereur Adrien ; mais, comme dans son recueil de *Proverbes*, on en trouve deux qui sont tirés de Lucien (*cent.* II, 1, *cent.* III, 68), quelques critiques en ont conclu qu'il ne pouvait pas être antérieur à l'auteur des Dialogues. On a remarqué déjà (*V.* Diogénien, XI, 392), que les copistes se permettaient assez fréquemment de faire des additions aux ouvrages qu'ils transcrivaient ; et qu'on ne doit pas admettre légèrement, contre l'autorité de Suidas, des passages qui peuvent avoir été intercalés. Ce lexicographe attribue à Zenobius divers ouvrages, entre autres l'horoscope (*genethliacon*) d'Adrien et une version grecque des *Histoires* de Salluste. Il ne nous reste de lui qu'un Recueil de proverbes avec leurs explications ; il est intitulé : *Epitome proverbiorum Lucil. Tarrhæi et Didymi Alexandrini secundùm ordinem alphabeticum, græcè*, Florence, Philippe de Zunta, 1487, in-4°., très-rare. On regarde ce volume comme le premier qui soit sorti des presses des Juntes ou Giunti, célèbres imprimeurs de Florence (*V.* Junte, XXII, 158). Vincent Opsopæus a donné une seconde édition des *Proverbes* de Zenobius, Haguenau, 1531, petit in-8°.; elle n'est guère moins rare que la précé-

dente. Une troisième parut à Cracovie, 1543, in-4°. Celle-ci n'a pas été connue de Fabricius. On en doit une quatrième à Gilbert Cousin (*Cognatus*), qui l'accompagna d'une version latine, sous ce titre: *Sylloge paræmiarum quas Erasmus in suas Chiliades non retulit*, etc., Bâle, Henric Petri, 1560, in-8°. Cette version fait partie des *OEuvres* de Cousin, tome 1er., 24-84. Cependant André Schott déclare qu'il ne la connaissait pas, lorsqu'il en fit une nouvelle qu'il a publiée avec le texte de Zenobius à la tête des *Adagia sive proverbia Græcorum*, etc., Anvers, 1612, in-4°. (*V.* And. Schott). W—s.

ZENOCARE (Guillaume Snouckaert (1), plus connu sous le nom de), gentilhomme flamand, était fils de Martin Snouckaert, secrétaire de l'empereur Charles-Quint, et ensuite de la ville de Bruges, où il naquit en 1510. Ayant achevé ses études, il accompagna Corneille de Schepper, ambassadeur en France, et y prit ses degrés en droit. A son retour en Flandre, Charles-Quint le nomma son bibliothécaire. Si l'on en croit Sander (*de Brugensibus*, 36), Zenocare était digne de cet emploi par l'étendue de ses connaissances et par son amour pour l'antiquité. Pourvu depuis d'une charge de membre du conseil de Hollande, il mourut à la Haye, après l'année 1560. On a de Zenocare: *De vitâ Caroli Quinti imperatoris libri V*, Bruges, 1559, in-fol.; Gand, 1560; Anvers, 1594; c'est la même édition avec de nouveaux frontispices et quelques changements dans les pièces préliminaires. Cet ouvrage est moins la vie que le panégyrique de Charles-Quint. Il est mal écrit, plein de digressions inutiles et de fables grossières; mais comme le volume est devenu très-rare, il est recherché par quelques curieux. *Voy.* Paquot, *Mémoires pour l'hist. litt. des Pays-Bas*, III, 30, édit. in-fol. W—s.

(1) Ce fut pendant son séjour en France qu'il changea son nom pour en adoucir la prononciation.

ZÉNODORE, tyran de Panias et d'une partie de la Syrie, profita des longs troubles dont cette contrée était le théâtre, depuis la décadence des rois séleucides, et la conquête des Romains, pour s'emparer, vers l'année 32 avant J.-C., de l'héritage de quelque autre usurpateur, et établit le siége de sa domination à Panias, ville située aux sources du Jourdain. Après la bataille d'Actium il obtint des Romains, à titre de faveur, la jouissance du Chalée et des pays voisins qui, après la mort de Ptolémée, fils de Mennéus, avaient passé à son fils Lysanias, que, sous prétexte de ses liaisons avec les Parthes, la fameuse Cléopâtre avait fait périr pour s'emparer de ses états. La Trachonitide, une de ces contrées, offrait dans ses montagnes, ses vastes cavernes et ses épaisses forêts, un repaire assuré aux brigands dont le nombre s'était prodigieusement accru après la fin des guerres civiles. Zénodore, au lieu de les détruire ou de les réprimer, n'eut pas honte de les protéger, de les favoriser et de partager avec eux le fruit de leurs crimes. Sur les plaintes réitérées des peuples voisins, l'empereur Auguste, restreignit, en l'an 24, la domination de ce dynaste dans les limites de ses anciennes possessions, le déclarant déchu de toute autorité sur la tétrarchie que Rome lui avait affermée, et dont il conféra la souveraineté à Hérode-le-Grand, roi de Judée. Zénodore avait vainement eu

recours à toute sorte de bassesses, d'intrigues et de calomnies tant à Rome qu'en Syrie, pour recouvrer ces pays, ou du moins pour en faire déposséder son successeur. Hérode, par la générosité d'Auguste, réunit bientôt, aux états qu'il gouvernait, Panias et tout ce qui était resté à Zénodore. Ce dernier s'étant rendu à Antioche, à l'occasion du voyage d'Auguste en Orient, y mourut subitement, l'an 20 avant J.-C. Il existe plusieurs médailles de Zénodore; l'abbé Belley en a expliqué deux dans la collection des *Mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres*, tome XXVIII, p. 545; Visconti en a publié une autre dans son *Iconographie grecque*, tome III, p. 21 à 26. Toutes portent l'effigie d'Auguste, que Zénodore avait intérêt de flatter, et au revers la tête de ce dynaste, coiffée à la romaine, avec cette légende: *Zénodore tétrarque et pontife*. A—T.

ZÉNODORE (1), célèbre sculpteur grec, florissait dans le premier siècle de l'ère chrétienne, sous les règnes de Claude et de Néron. Vibius Avitus, préfet de l'Auvergne, l'ayant fait venir dans cette province, le chargea de fondre une statue colossale de Mercure. Il employa dix ans à cet ouvrage, qui lui fut payé quarante millions de sesterces (2). Avitus avait reçu de son oncle Cassius Silanus, instituteur de Germanicus, deux vases ciselés par Calamis (*V.* ce nom, VI, 477). Ces vases, d'un travail précieux, avaient été donnés par Germanicus à son illustre maître. Zénodore, à la demande d'Avitus, en fit des copies si parfaites, que l'œil le plus exercé n'aurait pu les distinguer de ceux de Calamis. La réputation de Zénodore s'étendit jusqu'à Rome, où Néron l'appela pour fondre la statue qu'il avait résolu d'ériger à sa gloire. Ce nouveau colosse, de cent dix à cent vingt pieds de hauteur, fut placé dans le vestibule du palais d'Or (Suétone, *Vita Neronis*, 31). Après la mort de Néron, la mémoire de cet empereur ayant été flétrie par un décret du sénat, sa statue fut renversée. Vespasien la consacra depuis au Soleil, dont la tête, ornée de sept rayons, fut substituée à celle du fils d'Agrippine; et alors on la transporta dans le quatrième quartier de Rome (3). C'est à Pline l'Ancien que nous devons la plupart des détails rassemblés dans cet article (Voyez *Hist. nat.*, XXXIV, 7). Il nous apprend qu'il avait admiré dans l'atelier de Zénodore le beau modèle en argile de la statue de Néron, dont la ressemblance était parfaite, ainsi que les diverses ébauches de l'artiste; puis il ajoute: « Cette statue » montra que l'art de fondre le bron» ze était perdu: car Néron était » prêt à donner tout l'or et l'argent » nécessaires; et Zénodore ne le cé» dait à aucun artiste de l'antiquité » dans l'art de ciseler et de modeler » (4). » Ce passage de Pline, qui n'avait arrêté jusqu'alors aucun des traducteurs ni des nombreux commentateurs de l'*Histoire naturelle*, embarrassa beaucoup Tiraboschi; et, après l'avoir long-temps examiné, il

(1) Et non pas *Zénodote*, comme on l'a dit à la fin de l'article *Calamis*; et encore moins *Xénodote*, comme Vossius le veut.

(2) Plus de quatre millions de notre monnaie.

(3) Martial en parle dans les vers suivants:

Hic ubi sidereus propius videt astra colossus.
Spectacul., lib. 2.

Magnaque siderei vidimus ora Dei.
Epigramm., XII, 6.

(4) *Ea statua indicavit interisse fundendi æris scientiam, cùm et Nero largiri aurum argentumque paratus esset, et Zenodorus scientiâ fingendi cælandique nulli veterum pos ponerctur.* XXXIV, 7.

avoua franchement qu'il ne pouvait pas en découvrir le véritable sens (Voyez *Storia della letterat. ital.*, II, 266 et suiv.). Excités par l'aveu modeste qu'un si savant homme faisait de son impuissance, plusieurs littérateurs italiens, les amis ou les admirateurs de Tiraboschi, se sont efforcés d'éclaircir la contradiction que renferme ce passage de Pline; et leurs observations ont été recueillies dans les notes de la nouvelle édition de la *Storia della letteratura*. Tous s'accordent à penser que Pline a voulu seulement déplorer la perte de l'art des alliages, que ne put faire retrouver la prodigalité de Néron, disposé à donner *tout l'or et l'argent* dont on aurait eu besoin pour obtenir une belle composition de bronze. Cette explication a été adoptée par M. Quatremère de Quincy et par d'autres savants. Voy. les notes dans la traduction française de l'*Histoire de l'art*, par Winckelmann, II, 424, édit. in-4°., et le *Musée de sculpture ancienne et moderne*, par M. le comte de Clarac, I, 58. W—s.

ZÉNODOTE D'ÉPHÈSE, célèbre grammairien, était disciple de Philetas qu'il suivit en Égypte, devint précepteur des enfants de Ptolémée Soter, et fut chargé par ce prince de la garde de la bibliothèque d'Alexandrie (*Voy.* Ptolémée, XXXVI, 202). Il eut pour successeur dans cette place Aristophane de Byzance (*Voyez* ce nom, II, 455), et non pas Démétrius de Phalère, comme quelques auteurs l'ont conjecturé. Suidas le cite comme auteur d'un poème épique, probablement peu remarquable, puisque les anciens ne nous en ont pas même conservé le titre. L'ouvrage qui a rendu Zénodote plus célèbre ou plutôt le seul qui ait fait arriver son nom à la postérité est sa récension d'Homère (1), récension qui pendant long-temps a été regardée comme la première dans l'ordre chronologique. Une multitude de témoignages pouvait cependant prévenir cette erreur. Fabricius en a rassemblé quelques-uns dans sa *Bibliothèque grecque*, livre II, chap. 2, et Wolf dans ses admirables prolégomènes d'Homère (*Hom. opp. omnia* ou *Homeri et Homeridarum reliquiæ*), a complété la démonstration soit par l'addition ou le développement de quelques faits, soit par les considérations littéraires auxquelles il s'est livré, et qui empêchent d'émettre désormais aucune objection sur ce point. Une autre erreur plus singulière se joignait à celle-ci. On supposait Zénodote et Aristarque contemporains de Pisistrate qui, dit-on, ayant résolu de rétablir dans leur intégrité les poèmes d'Homère détruits ou perdus par suite de quelque grande catastrophe, aurait invité les rhapsodes à se réunir à Athènes de toutes les contrées de la Grèce, et à y mettre en commun tout ce qu'ils savaient des vers de l'illustre poète. Ceux-ci vinrent en foule; et quand on eut recueilli tout ce qu'ils avaient coutume de chanter dans les villes de la Grèce, Pisistrate rassembla soixante-douze grammairiens pour corriger, et mettre en ordre tous ces fragments. De là l'Iliade et l'Odyssée telles, à peu de chose près, que nous les avons. Or, parmi ces soixante-douze grammairiens les plus illustres furent Zénodote et Aristarque (*V.* Villoison, *Anecd. græc.*, tome II, p. 182, 599). Qu'un Grec

(1) Et non pas d'*Horace* comme on le dit dans le *Dizionario istorico*, édit. de Bassano, 1796. C'est évidemment une faute d'impression; on ne l'aurait pas relevée si elle n'avait pas été copiée dans le *Dictionnaire universel* français.

ignorant, qu'un écrivain du Bas-Empire ait pu ainsi confondre les lieux et les temps, rapporter à des éditeurs d'Homère la fable des Septante, faire vivre les mêmes hommes sous le neveu de Solon et le chef de la dynastie des Lagides, mettre des grammairiens à l'époque où leur nom n'était pas connu, c'est ce qui étonnera peu ; mais comment concevoir que ces erreurs se soient répétées dans la grande Histoire universelle anglaise, et surtout dans le *Voyage d'Anacharsis* (Introduction, première partie), dont l'auteur connaissait si bien la Grèce ? Quant au mérite de Zénodote, comme éditeur d'Homère, on ne peut douter soit par le témoignage de ses compatriotes, soit d'après les réflexions qu'on peut faire à ce sujet, qu'il n'en ait eu beaucoup. On voit par le vers suivant de Bibaculus, rapporté par Suétone à la fin du ch. XI du traité *De illustribus grammaticis*, que le nom de Zénodote s'employait comme synonyme de critique estimable,

En cor Zenodoti, en jecur Cratetis.

Mais il faut se former une idée juste de ce que la critique était à cette époque, où à peine elle commençait à naître. Au commencement du troisième siècle avant J.-C., la grammaire n'était point faite, et la langue n'avait d'autres règles avec l'usage que quelques aphorismes hasardés et isolés. Aussi Zénodote donne-t-il souvent la préférence à des fautes de langue ou à des formes qui ne sont ni poétiques, ni ioniennes. Bien souvent aussi il supprime des vers avec plus de légèreté que de goût. Ici le critique était évidemment dans son tort, car comment deviner qu'un vers n'appartient pas à Homère? Dans le premier cas, il pouvait rencontrer juste, car en admettant ce que l'on ne conteste plus guère, que l'Iliade et l'Odyssée ne sont point l'ouvrage d'un ou même de deux auteurs seulement, on conçoit la variété des dialectes employés dans les deux poèmes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on ne doit pas attribuer à l'imagination de Zénodote les leçons qu'il a souvent introduites dans le texte contradictoire à Aristarque et à d'autres grammairiens. Ces leçons étaient indubitablement données ou par des éditeurs, ou par des traditions plus anciennes. Comme un assez grand nombre de ces variantes nous ont été conservées par Eustathe, les savants ont pu fixer leur opinion sur Zénodote avec assez de précision et de certitude (*Voy.* à ce sujet Wolf, *Proleg.*, XLIII). — Il est encore question chez les anciens de plusieurs *Zénodote :* tels sont, entre autres, Zénodote d'Étolie, loué par Germanicus ; Zénodote Théophile, cité par l'auteur de scholies sur la Thériaque de Nicandre; Zénodote de Trezène, dont il est fait mention dans Denys d'Halicarnasse; Zénodote de Malles, dont le nom se trouve chez le scholiaste grec d'Aratus ; Zénodote d'Alexandrie, auteur de plusieurs écrits contre Aristarque (πρὸς τὰ ὑπ' Ἀριστάρχου ἀθετούμενα, etc.); mais Wolf pense que ces divers personnages ou au moins les deux derniers ne sont autres que le Zénodote d'Éphèse, désigné par les noms des villes où il séjourna quelque temps. P—OT.

ZÉNON, appelé ordinairement Zénon d'Élée pour le distinguer du fondateur du stoïcisme (*Voy.* l'art. suivant), naquit à Élée, colonie phocéenne de la Grande-Grèce (1). Les uns lui donnent pour père Pyre-

(1) Diogène de Laërte, IX, 28. Apulée, *Apol.*, I. Strabon, VI.

ès (2), la plupart Teleutagoras (3), la majorité des témoignages faisant de Pyretès le père de Parménide (4). Pour la date de sa naissance et toute sa chronologie, l'autorité la plus précise que nous possédions est l'introduction du *Parménide* de Platon, où Parménide et Zénon sont représentés arrivant à Athènes, Parménide à l'âge de soixante-cinq ans, et Zénon à l'âge d'à-peu-près quarante. Et il ne faut pas éluder l'autorité de Platon, en invoquant ses nombreux anachronismes; car Platon se permet, il est vrai, des anachronismes, mais quand ils lui sont nécessaires, ou quand ils sont insignifiants; or ici rien de semblable. Platon n'avait aucun besoin de nous donner l'âge précis de Parménide et de Zénon, et l'erreur serait trop positive et trop grave pour être une simple distraction chronologique; ce serait une véritable déception tout-à-fait inadmissible. On peut donc regarder la date fixée par Platon comme une base sur laquelle la critique doit s'appuyer. Or Zénon, arrivé à Athènes à l'âge de près de quarante ans, y jeta un grand éclat pendant son séjour, à ce que Platon nous apprend. Il y donna des leçons à l'élite de la jeunesse athénienne: Plutarque assure même qu'il enseigna à Périclès la philosophie de Parménide. Ainsi cette époque peut être considérée comme la plus brillante de sa vie, et par conséquent c'est à celle-là que peut très-bien se rapporter ce que dit Diogène, que Zénon fleurit à la soixante-dix-neuvième olympiade; Suidas dit à la soixante-dix-huitième; Eusèbe le place avec Héraclite à la quatre-vingtième. Or un homme qui a près de quarante ans vers la soixante-dix-huitième ou soixante-dix-neuvième olympiade, est né vers la soixante-huitième ou soixante-neuvième. Le même calcul servirait aussi à bien fixer la chronologie de Parménide. Si on fait tomber l'âge de soixante-cinq ans que Platon lui donne vers la soixante-dix-neuvième olympiade, il sera né entre la soixante-unième et la soixante-deuxième, c'est-à-dire, dans le berceau même d'Élée et dans le premier établissement de la colonie. Il aura pu entendre Xénophane, mort vers la soixante-sixième olympiade, et il aura très-bien pu commencer à se distinguer vers la soixante-neuvième, comme le marque positivement Diogène. Son illustration se sera accrue et développée de la soixante-neuvième à la soixante-dix-huit ou soixante-dix-neuvième, époque à laquelle il arriva à Athènes à l'âge de soixante-cinq ans, déjà tout couvert de cheveux blancs, dit Platon, et avec l'aspect d'une belle vieillesse. Après son voyage à Athènes sa célébrité n'a pu que se maintenir jusqu'à sa mort, ce qui explique ce que dit Eusèbe qu'il a fleuri avec Empédocle dans la quatre-vingtième olympiade; la mention simultanée d'Empédocle prouve assez qu'il ne s'agit pas ici du commencement de la réputation de Parménide, mais de son plus haut degré et de son dernier terme. La seule objection est l'impossibilité que dans cette hypothèse Socrate, né dans l'olympiade soixante-dix-septième, 3me. année, ait pu prendre part à la conversation retracée dans le *Parménide*, et qui a dû avoir lieu vers la soixante-dix-neuvième olympiade, c'est-à-dire,

(2) Apollodore, dans ses *Chroniques*, au rapport de Diog., IX, 25.

(3) Diog., *ibid.* Suidas, Ζήνων.

(4) Diog., *Vie de Parmén.* Suidas, Παρμεν. Théodoret, *Serm. Therap.*

quand Socrate avait au plus dix ans. Sa jeune imagination aura bien pu être frappée de l'aspect imposant du vieux philosophe ; mais comment lui prêter, si précoce qu'on le suppose, une partie de l'argumentation du *Parménide*? A cela nous répondons que c'est ici que se place très-bien le genre d'anachronismes que Platon se permet, et qu'il pouvait se permettre. Platon se proposant de faire connaître la philosophie éléatique, c'était une bonne fortune pour lui de trouver établie et répandue une tradition vive encore du voyage et du séjour de Parménide et de Zénon à Athènes, tradition qui lui permettait de mettre en scène ces deux illustres personnages exposant eux-mêmes leur doctrine. D'un autre côté, la donnée fondamentale des drames de Platon était l'intervention de Socrate ; et Socrate dans son enfance avait vu ou pu voir Parménide et Zénon. Il ne s'agissait donc que de lui prêter quelques années de plus, et de substituer sa première jeunesse à son enfance, changement nécessaire mais suffisant pour faire jouer à Socrate un certain rôle dans cette haute conversation philosophique. L'anachronisme était peu de chose, et il était indispensable. Rien d'ailleurs n'était plus aisé que de le masquer sous une expression indécise qui offrît le double sens de l'enfance ou de la première jeunesse, et c'est précisément cette alternative que présente l'expression σφοδρὰ νέος, πάνυ νέος, employée par Platon dans le *Parménide et le Théætète*. Cette seule hypothèse admise, il en résulte un calcul qui a pour lui la concordance de tous les autres témoignages, qui fixe et détermine toute la chronologie de Zénon et de Parménide, se lie à celle de Xénophane, établit l'enchaînement et le mouvement de l'école d'Élée, et par là éclaire l'histoire entière de cette école. On voit alors toute cette métaphysique, en apparence si arbitraire, se développer régulièrement, comme d'après un plan arrêté d'avance sur lequel viennent se dessiner successivement et au temps marqué, avec leurs rapports intimes et leurs différences nécessaires, les trois grands hommes qui constituent l'école d'Élée. Entre la soixante-unième et la soixante-sixième olympiade, Xénophane, Ionien de naissance, et récemment établi au milieu des colonies doriennes et pythagoriciennes de la Grande-Grèce, conçoit l'idée fondamentale de l'école d'Élée, et la lègue indécise encore, mais féconde et pleine d'avenir, à son successeur Parménide qui, né à Élée, n'ayant jamais respiré d'autre air que celui de la Grande-Grèce, nourri de bonne heure et pénétré de l'esprit qui avait inspiré la vieillesse de Xénophane, retranche de l'ensemble imparfait dont il hérite l'élément empirique et ionien, pour en développer exclusivement l'élément dorien, la haute tendance idéaliste et pythagoricienne, et imprime ainsi au système éléatique l'unité et la rigueur qu'aucun système ne peut avoir à sa naissance, l'élève à son véritable principe, le pousse à ses véritables conséquences, lui donne enfin son caractère et sa forme définitive. Ceci avait lieu vers la soixante-dixième olympiade. Zénon, né à Élée, vers cette époque, trouvant l'école éléatique fondée et achevée, n'avait plus rien à faire qu'à combattre pour elle, à la répandre, et à la défendre : c'était là le seul rôle qui lui restât ; et il l'a admirablement rempli de toute manière. On peut dire que Xénophane est le

fondateur de l'école d'Élée ; Parménide, le législateur ; Zénon, le soldat, le héros et le martyr. Ce point de vue domine à-la-fois la vie de Zénon et ses ouvrages ; car la vie et les ouvrages d'un homme qui appartient véritablement à l'histoire, expriment la même idée et tiennent à la même destinée. La destinée de Zénon devait être toute polémique. De là, dans le monde extérieur, la forte vie et la fin tragique du patriote ; et dans le monde de la pensée, le rôle laborieux du dialecticien : γέγονε δὲ ἀνὴρ γενναιότατος καὶ ἐν φιλοσοφίᾳ καὶ ἐν πολιτείᾳ, Diog., IX, 25. — Né à Élée vers la soixante-neuvième olympiade avec des avantages extérieurs remarquables (5), la première partie de la vie de Zénon s'écoula, à ce qu'il paraît, dans l'étude de la philosophie de Parménide qui l'aima comme un père (6), selon les uns, ou plus vivement encore, selon les autres (7). Tous les auteurs s'accordent sur son ardent patriotisme. C'était l'époque de l'affranchissement de la Grèce et de l'élan général vers la liberté extérieure et intérieure. De toutes parts on secouait le joug des Perses, et l'on travaillait à se donner des institutions plus libérales. L'histoire de chaque colonie, et surtout l'histoire d'Élée, est couverte de ténèbres trop épaisses, pour que nous sachions ce qui se passa alors sur ce point intéressant de la Grande-Grèce. Seulement nous voyons que, fondée dans la soixante-unième olympiade, Élée s'adressa à ses philosophes, à Parménide, selon Plutarque et Diogène, à Parménide et à Zénon, selon Strabon, pour fixer sa constitution et ses lois (8). Quelle était la nature de cette législation ? Inclinait-elle vers l'esprit aristocratique des établissements doriens, ou, fidèle à son origine phocéenne, Élée conserva-t-elle l'esprit ionien dans ses institutions ? On s'accorde à louer cette législation sans la décrire, et Plutarque assure qu'au commencement de chaque année, les citoyens faisaient serment de n'y rien changer. La tradition dit la même chose des lois que Charondas donna à Rhégium, et de celles de plusieurs autres villes de la Grande-Grèce. Si le fait rapporté par Plutarque est certain, il supposerait à Élée, comme à Rhégium, comme à Thurii et ailleurs, des troubles antérieurs, probablement causés par la lutte de l'aristocratie et de la démocratie, lutte qu'on aura essayé de terminer par l'adoption d'une législation tempérée. Quoi qu'il en soit, Zénon, content d'avoir contribué à donner à sa patrie des institutions sages, ne chercha pas à s'y faire une grande place, et ne voulut d'autre pouvoir que celui de ses vertus et de ses talents. Diogène atteste qu'il méprisait les grandeurs (9) à l'égal d'Héraclite, et l'on sait que l'ionien Héraclite méprisa si fort les grandeurs, qu'il renonça volontairement au pouvoir suprême. Mais les deux philosophes étaient animés

(5) Platon, *Parm.*, εὐμήκη καὶ χαρίεντα ἰδεῖν. Apulée, *Apol.* I, *Longè decorissimum.* Diogène dit la même chose d'après Platon.

(6) Diog., Φύσει μὲν Τελεναγόρου, θέσει δὲ Παρμενίδου.

(7) Platon, *ibid.*, Παιδικὰ τοῦ Παρμενίδου. Il paraît que ce n'était pas le bruit général, puisqu'Athénée, dont l'autorité est d'ailleurs absolument nulle, reproche à Platon, XI, d'avoir calomnié Zénon et Parménide.

(8) Diog., IX, 23. Plutarque, *contre Colotès.* Strabon, VI.

(9) Diog., IX, 28, ὑπεροπτικὸς τῶν μειζόνων.

de sentiments bien différents. Héraclite rompit à-la-fois avec le pouvoir et avec la société des hommes pour se livrer tout entier à l'étude de la nature. Zénon, en se maintenant pur de toute ambition, conserva son activité politique. Il était même très-sensible à l'opinion, et Diogène nous en a conservé un mot qui prouve qu'il y avait en lui un cœur d'homme et une honorable sympathie (10). Il aimait trop ses concitoyens pour n'avoir pas besoin d'en être aimé. Élée n'était, il est vrai, qu'une petite ville, mais ses citoyens étaient honnêtes, et Zénon préféra constamment ce séjour modeste aux magnificences d'Athènes (11), qu'il ne fit que visiter de temps en temps, et qui ne purent le séduire ni l'arrêter. Ce fut dans un de ces rares (12) voyages qu'il accompagna Parménide, et que se place l'épisode de sa vie qui fait le sujet du *Parménide* de Platon. Ce voyage eut l'important résultat de faire entrer la philosophie éléatique dans le mouvement général de la philosophie grecque. Zénon enseigna la nouvelle philosophie à Périclès (13), et donna à Pythodore et à Callias (14) des leçons qu'ils lui payèrent cent mines ; et, quoique la coutume de faire payer ses leçons lui ait été commune avec les sophistes, il n'y faut rien voir de contraire aux habitudes modestes de sa vie et à son désintéressement. Platon est le premier qui donna des cours gratuits, d'abord parce qu'il répugnait à faire dégénérer l'enseignement de la sagesse en une sorte de profession mercantile ; ensuite pour distinguer par-là plus fortement l'enseignement de Socrate et le sien de celui des sophistes, enfin par la raison qu'il était fort riche, et pouvait se passer de tout salaire. Faute de cette dernière raison, les philosophes platoniciens eussent été obligés dans la suite d'abandonner l'exemple de leur maître, si les Antonins n'eussent pas créé à Athènes des chaires publiques de platonisme avec un traitement donné par l'état, ou des dotations affectées à la chaire qui permettaient aux professeurs (οἱ Διαδοχοί) d'enseigner gratuitement. Ces dotations subsistèrent jusqu'au décret célèbre de Justinien, sous le consulat de Decius, au sixième siècle (15). Olympiodore dans son *Commentaire sur le* 1er. *Alcibiade*, en commentant le passage sur les cent mines que Zénon fit payer pour ses leçons à Callias et à Pythodore, tout platonicien qu'il est, a le bon sens de ne point accuser Zénon, et même de le défendre, par cette raison très-simple qu'on ne voit pas pourquoi il n'en serait pas de la philosophie comme de la médecine et des autres arts, et pourquoi le philosophe instruirait les hommes sans obtenir une récompense de ses soins (16). D'ailleurs la vie entière de Zénon est là pour le défendre du reproche de cupidité. On peut voir dans le *Parménide* l'effet que produisirent à Athènes

(10) Diog., IX, 29. « Il passe pour avoir été sen-» sible au mal qu'on disait de lui ; quelqu'un lui en » demandant la cause : si le blâme de mes conci-» toyens, répondit-il, ne me faisait pas de la » peine, leur approbation ne me ferait pas de » plaisir. »

(11) Diog., IX, 28, Πόλιν εὐτελῆ ἠγάπησε μᾶλλον τῆς Ἀθηναίων μεγαλαυχίας. Suidas, Ἐλέα.

(12) Diog., *ibid.*, Οὐκ ἐπιδημήσας τὰ πολλὰ πρὸς αὐτούς.

(13) Plutarque, *Vie de Périclès*.

(14) Plat., 1er. *Alcib.*

(15) Joannes Malela, *Hist. chron.*, II, p. 187, édit. Oxon.

(16) Olymp., *in Plat. Alcib.*, édit. Creuzer, p. 140 et 141.

les étrangers d'Élée, et la doctrine de l'unité absolue. On conçoit que les objections et les plaisanteries ne manquèrent pas de la part de l'empirisme ionien, la seule doctrine philosophique jusqu'alors connue et accréditée à Athènes. Zénon, chargé par Parménide de soutenir la discussion, au lieu de rester sur les hauteurs de l'idéalisme, descendit sur le terrain même de l'empirisme, et retournant contre l'empirisme ses propres objections et ses plaisanteries, le força de reconnaître qu'il n'est pas plus aisé d'expliquer tout par la pluralité seule que par l'unité absolue. Cette polémique d'un genre tout nouveau, déconcerta entièrement les partisans de la philosophie ionienne, et excita une vive curiosité et un haut intérêt pour les doctrines italiques ; ainsi fut déposé dans la capitale de la civilisation grecque, avec un élément nouveau et une nouvelle donnée philosophique, le germe fécond d'un développement supérieur. Zénon avec sa dialectique subtile et audacieuse apparut aux Athéniens comme une sorte de Palamède en fait de discussion philosophique (17). De retour à Élée, et ici toute date précise nous abandonne, son patriotisme fournit à son énergie l'occasion de se déployer sur un plus grand théâtre. Tous les historiens attestent qu'Élée étant tombée, il est impossible de savoir comment, sous le joug d'un tyran, appelé Néarque ou Diomédon ou Démylos, Zénon entreprit de la délivrer : qu'il succomba, et périt dans un horrible supplice où il montra un caractère héroïque. Voilà le fond du récit des historiens ; mais les variantes sont innombrables. Le fait est trop intéressant en lui-même et trop honorable à la philosophie éléatique, pour qu'il nous soit permis de ne pas l'examiner en détail. Cicéron (18) le rapporte d'une manière très-générale. Plutarque le développe davantage (19) : « Zénon, l'ami de Parménide, ayant conspiré contre » Démylos, et ayant échoué dans » son projet, rendit témoignage par » ses actions à l'excellence de la doctrine de son maître, et prouva » qu'une ame forte ne craint que ce » qui est déshonnête, et que la douleur ne fait peur qu'à des enfants » et à des femmes, ou à des hommes » qui ont un cœur de femme. En effet, il se coupa la langue avec les » dents et la cracha à la figure du » tyran. » Il rapporte la même chose ailleurs (20) ; et dans les *Contradictions des stoïciens* (21), en faisant allusion au malheur de Zénon, il rappelle le nom du tyran Démylos. Le récit de Diogène est encore plus détaillé que celui de Plutarque, et repose sur diverses autorités graves (22) : « Zénon ayant entrepris de renverser le » tyran Néarque, d'autres disent » Diomédon, fut pris, comme le dit » Héraclide dans l'abrégé de Satyrus.

(17) Platon, *Phèdre*, et Diog., IX, 25, d'après Platon. C'est en effet Zénon que Platon désigne sous le nom de Palamède d'Élée. Hermias (édit. Ast, p. 184) et le Scholiaste l'entendent ainsi : ὅτι δὲ πανεπιστήμων σχέδον ἦν ὁ ἀνήρ, ὡς καὶ Παλαμήδης. Quintilien, *Inst. Or.*, III, 1, voit un rhéteur dans le Palamède de Platon, le rhéteur Alcidamas. Il n'est pas besoin, avec Spalding, de rejeter la phrase de Quintilien comme l'addition d'un glossateur; il suffit de l'expliquer par les habitudes d'esprit de Quintilien. Il est étrange que Tiedemann, *Argum. in Plat.*, rapporte cette expression à Parménide, fondant cette conjecture sur une autre, véritablement au-dessous de la critique, savoir, que Platon aura ainsi parlé, sans vouloir calomnier Parménide, sur un livre controuvé de Parménide qu'il aura pris pour authentique.

(18) *Tusc.*, II ; de *Nat. Deor.*, I.
(19) *Contre Colotès*, éd. Reiske, tom. X, p. 60.
(20) *De Garrulitate*, tom. VIII, p. 13.
(21) Tom. X, p. 345.
(22) IX, 26-28.

» Interrogé sur ses complices, et sur » les armes qu'il avait transportées à » Lipara, il nomma tous les partisans » du tyran, afin de le priver de ses » appuis. Ensuite, feignant d'a- » voir quelque secret à lui dire, » il lui mordit l'oreille et ne lâcha » prise qu'après avoir été percé de » traits, suivant l'exemple d'Aristo- » giton le tyrannicide. Démétrius, » dans les *Homonymes*, dit qu'il lui » mordit le nez. Antisthène, dans » ses Διάδοχαι, raconte qu'après » avoir dénoncé les partisans du ty- » ran, comme celui-ci lui demandait » s'il ne lui restait plus personne à » dénoncer, il répondit : « Toi, » fléau de ma patrie! » et que, s'a- » dressant aux assistants : « J'ad- » mire, leur dit-il, votre lâcheté, si, » par crainte de ce que je souffre, » vous consentez à être esclaves. En- » fin il se coupa la langue avec les » dents, et la cracha à la face du » tyran. Alors les citoyens se jetè- » rent sur le tyran et le tuèrent. » Voilà ce que disent à-peu-près la » plupart des auteurs; mais Hermip- » pus prétend que Zénon fut jeté dans » un mortier et pilé. » Diodore de Sicile (23) dit positivement que le tyran dont il est ici question, était un tyran d'Élée, ce que dit aussi Suidas (24), et ce qui va très-bien avec le récit de Diogène; car, pour délivrer Élée qui est sur la côte, il était naturel de s'assurer de Lipara qui est presque en face, et d'où l'on peut rapidement débarquer à Élée. Il n'est donc pas du tout nécessaire de supposer avec quelques critiques, qu'il s'agit d'un tyran de Lipara que Zénon ait voulu attaquer (25), encore moins avec Valère Maxime, du tyran d'Agrigente, Phalaris (26), et encore moins avec Philostrate (27), d'un tyran de Mysie. Il ne faut pas faire de Zénon un aventurier politique, mais un patriote dévoué. Diodore appelle le tyran d'Élée Néarque, ainsi que Philostrate; Clément d'Alexandrie l'appelle Néarque ou Démylos (28); Suidas (29) qui a copié Diogène, Néarque ou Diomédon. Diodore, dans son récit, ajoute quelques particularités qu'il est impossible de passer sous silence. Néarque demandant à Zénon quels étaient ses complices : « Plût à Dieu », répondit Zénon, « que j'eusse le corps aussi libre que la langue! » Diogène dit que Zénon ne lâcha l'oreille du tyran qu'à force de coups; Diodore va jusqu'à prétendre qu'on fut obligé de l'en prier. Mais ce qu'il y a de plus remarquable dans le récit de Diodore, c'est que les dernières lignes semblent faire entendre que Zénon fut délivré et qu'il se tira d'affaire, ce que les dernières lignes du récit de Diogène admettraient aussi sans toutefois l'indiquer. Ménage, sur Diogène, et Bayle ont relevé et expliqué les erreurs des écrivains inférieurs qui en racontant cette histoire en ont confondu les héros, le temps et la scène. Par exemple, Tertullien, dans l'Apologétique, fait demander par Denys à Zénon d'Élée, qu'enseigne la philosophie? Celui-ci lui répond : le mépris de la mort. Sur quoi il est livré à d'affreux supplices et scelle sa pensée de son sang. C'est un pur roman, et *Dionysio* est là évidemment pour

(23) Fragm., éd. Bip., tom. IV, p. 62-64.

(24) Ελεά.

(25) Vorstius, dans Bayle.

(26) III, 3. *Voyez* Bayle.

(27) *Vie d'Apollonius*, VII, 2, édit. Olear., p. 279, Ἐλεύθερα τὰ Μύσων ἤγαγε.

(28) *Strom.*, IV.

(29) *Ibid.*

Demylo ou *Nearcho*. Ammien Marcellin (30) prête cette aventure à Zénon le stoïcien, et fait du tyran d'Élée un roi de Cypre, évidemment encore d'après une mauvaise interprétation de la phrase de Cicéron, qui à côté de la mort de Zénon d'Élée, cite celle d'Anaxarque qui eut lieu par l'ordre d'un roi de Cypre. En général l'histoire d'Anaxarque et celle de Zénon ont été confondues, et pour achever la confusion, Sénèque (31) attribue à un des conspirateurs athéniens contre Hippias, probablement Aristogiton, une partie des choses que l'on a coutume d'attribuer à Zénon d'Élée. — De l'ensemble de ces faits réduits par la critique et appréciés à leur juste valeur, mais rapprochés et combinés dans ce qu'ils ont de certain, ressort le caractère que nous avions signalé dans Zénon, comme homme et comme citoyen, et que nous allons retrouver et suivre dans le philosophe. En effet, quel est le trait le plus frappant et le plus original de Zénon comme philosophe? Quel est le titre incontesté auquel est attaché son nom? C'est évidemment l'invention de la dialectique. Et je ne parle pas ici de la dialectique qu'on trouvait déjà dans les essais de Xénophane, et qui n'a pas manqué non plus à Parménide; je veux parler de la dialectique considérée comme un système et comme un art, avec ses règles et ses formes, avec l'appareil et l'autorité d'une méthode positive. C'est un point sur lequel tous les auteurs sont d'accord. Diogène rapporte (32), sur la foi d'Aristote, que Zénon est l'inventeur de la dialectique, comme Empédocle de la rhétorique. Sextus (33) répète la même chose sur l'autorité du même Aristote, et il paraît que c'était là un fait constant dans l'antiquité, puisque dans son introduction (34) Diogène, en traitant des trois grandes parties de la philosophie, la physique, la morale et la dialectique, attribue l'invention de cette dernière à Zénon. Mais quelle était la dialectique de Zénon? la réfutation de l'erreur comme moyen indirect de ramener à la vérité. Or la vérité pour Zénon c'était le système éléatique. Ce système une fois découvert par Xénophane, développé et achevé par Parménide, il ne s'agissait plus que de le défendre contre les attaques de ses adversaires. De là le rôle polémique de Zénon, et l'invention nécessaire de la dialectique. De là encore l'emploi nécessaire de la prose; car si l'intuition spontanée de la vérité, l'inspiration, et toute conviction primitive ont pour langue naturelle la poésie, la prose est l'instrument nécessaire de la réflexion et de la dialectique. Aussi Zénon est-il le premier philosophe éléatique qui ait écrit en prose. L'antiquité atteste qu'il écrivit, non des poèmes, comme Xénophane et Parménide, mais des traités, et des traités d'un caractère éminemment prosaïque, c'est-à-dire, des réfutations. Il écrivit de bonne heure (35), et il écrivit beaucoup (36). Diogène qui loue ses écrits (37) ne les nomme

(30) XIV, 9.
(31) *De Irâ*, II, 23.
(32) Diog., IX, 25.

(33) Sextus, VII, 7.
(34) Diog., *Introduct.*, 18. Voyez aussi Philostr., *Vit. Apoll.*, VII, 2. — Suidas, Ζήνων. — Apulée, *Apol.*
(35) Plat., *Parmen.*, ὑπὸ νέου ὄντος ἐμοῦ ἐγράφη....
(36) Diog., *Introd.*, 16.
(37) Id., IX, 26, Βίβλια πολλῆς συνέσεως γέμοντα....

pas. Mais Suidas, à l'article *Zénon*, assure qu'il écrivit 1°. Ἔριδας, des *débats*, c'est-à-dire, un examen de certaines hypothèses qu'il réfutait en les mettant aux prises avec elles-mêmes; 2°. Ἐξήγησιν τοῦ Ἐμπεδοκλέους, *une exposition* (probablement critique) *d'Empédocle, de ses opinions ou de ses ouvrages* (38); 3°. Πρὸς τοὺς φιλοσόφους περὶ φύσεως, *contre les philosophes qui ont écrit sur la nature* (39). D'ailleurs Suidas ne dit rien sur la forme de ces différents ouvrages. Il serait assez naturel que l'inventeur de la dialectique eût inventé ou du moins employé la forme dialogique qui est la forme même de la réfutation. Et, en effet, si l'on en croit Diogène (40), Zénon passait pour le premier qui eût écrit des dialogues, et l'on pourrait induire aussi qu'il a employé cette forme de composition, d'une phrase d'Aristote (41), où il est question de Zénon comme interrogeant et comme répondant. Quoi qu'il en soit (42), si nous ne connaissons pas certainement la forme de ses écrits, nous pouvons nous faire une idée très-claire de leur but, de leur méthode et de leur plan général, d'après l'introduction du *Parménide*, où Platon nous donne un exposé substantiel, mais précis d'un livre de Zénon, destiné à défendre la philosophie de son maître. Ce livre était une composition en prose (43), divisée en plusieurs chapitres, subdivisés eux-mêmes en plusieurs points; car Socrate prie Zénon de relire le premier point du premier chapitre, τὴν πρώτην ὑπόθεσιν τοῦ πρώτου λόγου. Le mot ὑπόθεσις révèle la nature de la composition, et Proclus, dans la *Théologie de Platon*, et dans le *Commentaire sur le Parménide* (44), ne laisse aucun doute à cet égard. C'était une revue critique d'un certain nombre d'hypothèses qui toutes étaient successivement poussées à l'absurde. Peut-être même était-ce l'ouvrage intitulé Ἔριδες dont parle Suidas. Pour en bien saisir l'esprit, il faut se rappeler l'état de la querelle dans laquelle intervenait Zénon. Parménide, continuant et développant Xénophane, avait dit que tout est un, et que l'unité seule existe. Un cri s'était élevé contre une pareille proposition. Si tout est un, disaient les Ioniens, il n'y a plus de différence : le semblable est le dissemblable, et le dissemblable est le semblable; le grand est le petit, le petit est le grand, le mouvement est le repos

(38) Τοῦ, Kuster ὧν, Ménage sur Diogène.

(39) Ou bien : *sur la nature, contre les philosophes;* ou bien encore, selon l'interprétation de Tennemann, deux ouvrages différents, l'un *contre les philosophes*, et l'autre *sur la nature*. J'ai rejeté ces deux interprétations parce qu'elles donnent à Zénon un ouvrage de pur dogmatisme, ce qui est contre le caractère tout dialectique de sa manière, avec une polémique très-vague contre les philosophes en général, tandis que la polémique de Zénon était positivement dirigée contre une seule classe de philosophes, ceux qui attaquaient l'école d'Elée. Suidas n'indique et ne trahit d'aucune manière les sources auxquelles il a puisé ces renseignements; les autres parties de l'article fort court qu'il a consacré à Zénon sont un extrait de Diogène.

(40) Diog., *Vie de Platon*, III, 47 et 48.

(41) *Arguments sophistiques*, I, 9.

(42) Staüdlin (*Geschichte und Geist des Scepticismus*, I, 211) a entendu ce passage comme s'il s'agissait de dialogues où Zénon eût joué le même rôle que Socrate dans ceux de Platon; mais Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, I, 193) conclut seulement de la phrase d'Aristote que Zénon présentait sa pensée sous la forme de demandes et de réponses. Quant à l'invention du dialogue, Aristote, dans le liv. 1er de son ouvrage perdu *sur les poètes*, l'attribuait à Alexamène de Téos, et Phavorinus était de la même opinion, au rapport de Diogène, III, 47 et 48. Athénée, qui cite la phrase même d'Aristote, ajoute (XI, 15) à cette autorité celle de Nicias de Nicée et de Sotion (le texte ordinaire donnait Soterion; Schweighæuser a corrigé : Sotion).

(43) Platon, *Parmenid.*, συγγράμματι opposé à τοῖς ποιήμασιν de Parménide.

(44) Voyez le 1er livre de ce commentaire, tom. IV de ma collection des ouvrages inédits de Proclus

et le repos le mouvement, etc. Il n'était pas très-facile de répondre à cette objection. Que fit Zénon ? Au lieu de défendre son maître, il attaqua ses adversaires, leur renvoya leurs propres arguments, et le ridicule de leurs conséquences. Il s'appliqua à démontrer que toutes les difficultés que les partisans de la pluralité élevaient contre l'unité, retombaient sur eux-mêmes, et que dans leur hypothèse aussi le dissemblable est le semblable, etc. Écoutons Platon : « Les écrits de Zénon, dit-» il, étaient une défense de la doc-» trine de Parménide contre ceux » qui l'attaquaient par le ridicule des » conséquences, comme, par exem-» ple, que si tout est un, il en résulte » une foule d'absurdités et de con-» tradictions. L'écrit de Zénon ré-» pondait aux partisans de la plu-» ralité, leur faisait précisément les » mêmes objections et en plus grand » nombre encore, de manière à mon-» trer que l'hypothèse de la plura-» lité prête encore plus au ridicule, » que celle de l'unité, si quelqu'un » l'examine comme il faut (45). . . . » Ainsi le maître dans ses poèmes » établissait l'unité, et le disciple, » dans ses traités en prose, s'efforçait de prouver que la pluralité » n'existe pas (46). » Ces deux passages contiennent tout le secret de la dialectique de Zénon ; ils démontrent que Zénon s'était placé tout exprès dans l'hypothèse de la pluralité pour la mieux combattre, en la poussant à ses conséquences nécessaires. Faute de bien comprendre le but qu'il se proposait et la situation où il s'était mis, on lui a prêté une foule d'opinions ridicules qui ne lui appartiennent en aucune manière. Loin de lui appartenir, ce sont des conséquences qu'il tire de la doctrine de la pluralité pour la convaincre de contradiction et d'absurdité. On a attribué à Zénon précisément les extravagances qu'il imputait à ses adversaires et sous lesquelles il les accablait. On s'est imaginé, par exemple, que Zénon soutenait pour son propre compte que le semblable et le dissemblable sont la même chose, que le mouvement est la même chose que le repos, etc., tandis qu'il soutenait que ces conséquences dérivent rigoureusement de la doctrine de la pluralité, et que par là même cette doctrine est inadmissible. « Vous prétendez, disait-il aux empiristes ioniens, qu'il n'existe que ce que les sens vous attestent, qu'ainsi la pluralité seule existe ; et vous triomphez dans l'énumération des différences que vous opposez à la doctrine de l'unité absolue ; vous triomphez surtout du mouvement universel que vous opposez à l'immobilité absolue, qui résulte de l'unité absolue de Parménide. Eh bien ! je vous prends par vos propres arguments, et je vous démontre que si tout diffère, tout se ressemble, que, si tout se meut, tout est en repos, qu'ainsi par votre système même vous arrivez à des conséquences opposées à votre propre système. L'empirisme est donc condamné à la contradiction, et à une contradiction perpétuelle. Cette contradiction est votre monde, le monde de la pluralité et de l'apparence que les sens vous attestent, et que l'opinion vulgaire admet. Il ne faut croire qu'à la raison, non aux sens et à l'opinion. Or, la raison condamne la pluralité à l'extravagance ; donc la pluralité n'existe pas. N'objectez pas que dans le système de l'unité abso-

(45) Plat., *Parm.* Bekk., p. 7.
(46) Ibid.

lue, le dissemblable aussi devient le semblable, le mouvement le repos, etc.; car notre système ne tombe pas sous de pareilles objections, puisque ces objections ne viennent que de votre hypothèse de la différence, du mouvement, de la pluralité et du monde visible, et que cette hypothèse a été convaincue d'absurdité et de contradiction. Les objections que vous élevez contre notre théorie, du sein d'une théorie détruite, ne portent donc pas. La raison n'admet d'autre autorité que la sienne, et la raison n'existe pour elle-même, ne s'exerce et ne se développe, ne comprend et ne conçoit que sous la condition de l'unité; rien de ce que conçoit la raison n'est dépourvu d'unité. La raison n'a en dernière analyse que l'unité pour forme et pour objet; l'unité est la région, le monde de la raison, le seul monde que des penseurs et des philosophes puissent admettre. Donc, la doctrine de l'unité absolue de Parménide est la seule vraie philosophie. » C'est du haut de ce point de vue qu'il faut envisager et apprécier la dialectique de Zénon, son prétendu scepticisme, son prétendu nihilisme, et en particulier sa polémique contre le mouvement qui a été si peu comprise. Considérée ainsi, cette polémique prend un caractère net, simple et grand qui a échappé à tous les critiques.—Otez l'unité, ne la supposez jamais, rien n'est uni, rien ne peut l'être, tout est isolé et nécessairement isolé dans le temps comme dans l'espace; l'un et l'autre se réduisent à des points et à des moments qui tendent eux-mêmes à se diviser et à se subdiviser sans cesse. La seule loi qui subsiste est celle de la divisibilité à l'infini, qui détruit tout continu, et par conséquent tout mouvement. C'est dans ce sens qu'il faut entendre les arguments avec lesquels Zénon établissait l'impossibilité du mouvement. Jusqu'ici on les a fort bien exposés et développés en eux-mêmes; on n'a oublié que le cadre qui les met dans leur vrai point de vue, savoir, l'hypothèse exclusive de la pluralité, c'est-à-dire la négation absolue de l'unité, laquelle emporte la divisibilité à l'infini, laquelle emporte la destruction de tout continu. Voici en abrégé ces arguments, tels qu'Aristote nous les a conservés : I^er^. argument. Le mouvement est impossible, parce que ce qui est en mouvement doit traverser le milieu avant d'arriver au but (ce qui est impossible là où il n'y a plus de continu, et où chaque point se divise à l'infini). II^e^. argument. C'était l'argument célèbre appelé Achille, par lequel on prouve que ce qui court le plus vite ne peut jamais atteindre ce qui va le plus lentement. Diogène (47) dit que Zénon est l'inventeur de cet argument; mais il convient que Phavorinus l'attribue à Parménide et à plusieurs autres. Nous emprunterons ici les paroles de Bayle : Supposons une tortue à vingt pas en avant d'Achille; limitons la vitesse de la tortue et de ce héros, à la proportion d'un à vingt. Pendant qu'Achille fera vingt pas, la tortue en fera un; elle sera donc encore plus avancée que lui. Pendant qu'il fera le vingt-unième, elle gagnera la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et pendant qu'il gagnera cette vingtième partie, elle parcourra la vingtième partie de la vingtième partie du vingt-deuxième pas, et ainsi de suite. III^e^. argument. Celui de la flèche qui est en repos

(47) Diog., IX, 29.

quand elle est en mouvement. En effet, tout ce qui est en mouvement l'est dans un espace qui lui est égal, c'est-à-dire, où il est au moment où il y est. Or, on est toujours là où l'on est, et il n'y a point de moment où on n'y soit pas. La flèche est donc toujours en repos, car elle n'est jamais où elle n'est point. IV^e. argument. Cet argument avait pour but de montrer les contradictions du mouvement et les absurdités (réelles ou apparentes) auxquelles il conduit. Supposez deux corps égaux entre eux, mus dans un espace donné et dans une direction opposée et avec la même vitesse; supposez que l'un parte de l'extrémité de l'espace donné, l'autre du milieu : l'un n'aura parcouru que la moitié de l'espace donné, quand l'autre l'aura entièrement parcouru; donc le même espace est parcouru par deux corps égaux et d'égale vitesse dans un temps inégal, de sorte qu'une moitié de temps paraît égale au double. Aristote, qui nous a conservé ces quatre arguments dans sa *Physique*, VI, et Simplicius, dans son Commentaire, les attribuent positivement à Zénon, et les donnent sous le nom d'Ἀπορίαι, doutes, arguments négatifs de Zénon contre le mouvement, soit, comme le dit Simplicius, que tous les arguments de Zénon contre le mouvement se réduisissent réellement à quatre, soit qu'il y en eût davantage, mais quatre surtout plus décisifs que les autres. Mais ces arguments n'étaient pas les seuls dont se servissent les adversaires du mouvement. Aristote au même endroit en cite plusieurs autres, par exemple, celui-ci : Tout mouvement est changement; or, changer c'est n'être ni ce qu'on était, ni ce qu'on sera; on n'est plus où l'on était; autrement, il n'y aurait pas eu de mouvement; on n'est pas où l'on tend, car il n'y aurait pas besoin de mouvement. Le changement et le mouvement ne peuvent donc avoir lieu ni dans ce qu'on était ni dans ce qu'on sera, ni dans l'un ni dans l'autre, mais dans ce qui n'est ni l'un ni l'autre, c'est-à-dire dans rien, ce qui est impossible; par conséquent le changement et le mouvement sont impossibles. Un argument curieux est aussi celui par lequel on essayait de démontrer que le mouvement circulaire et sphérique et le mouvement sur soi-même impliquent à-la-fois le mouvement et le repos. A qui appartenaient ces arguments? Aristote, et après lui Simplicius, les rapportent en général aux sophistes. On n'a aucune raison de les attribuer à Zénon; ils appartiennent très-probablement à l'éristique mégarienne encore si peu connue, et qui a fini par représenter et continuer seule en Grèce la dialectique de l'école d'Élée. Il faut bien se garder de les confondre avec les quatre arguments que nous avons exposés, et qui sont les seuls que la critique soit fondée à attribuer à Zénon. Bayle triomphe de ces quatre arguments, et les maintient absolument; mais ils ne sont bons que relativement, relativement à l'hypothèse exclusive de la pluralité, contre laquelle ils étaient faits. Mais cette hypothèse donnée, ils nous paraissent rigoureux, à quelques subtilités près, et le quatrième peut être excepté, qui a l'air d'attaquer le mouvement dans toute hypothèse, et qui, dans ce cas, n'est plus qu'un sophisme, comme Eudème l'avait fort bien vu, au rapport de Simplicius, et quoi qu'en dise Bayle. Pour les reprendre en sous-œuvre, il n'est pas besoin d'être sceptique; au contraire, on peut les employer à réfuter le scepti-

cisme, à rétablir l'unité, à démontrer que la pluralité toute seule est incapable d'expliquer les choses, de rendre compte de la continuité de l'espace et du temps, et de la possibilité du mouvement. C'est, dit-on, en entendant répéter ces arguments de Zénon, que Diogène le Cynique, pour toute réponse, se leva et marcha. Mais Zénon aurait très-bien pu répondre à Diogène: « Soit; car vous n'avez pas de système, et vous ne niez pas l'unité. Mais quand on est assez sceptique pour nier l'unité, c'est-à-dire, la condition absolue de tout continu, de l'espace et du temps, et par conséquent du mouvement, avouez que c'est une faiblesse ridicule que de n'aller pas jusqu'au bout de son opinion, et de croire, contre tout bon sens, au mouvement sans continu et dans la dissolution de toutes choses à l'infini.» Nous ne connaissons qu'un seul moyen de répondre à Zénon, c'est de rétablir la continuité du temps et de l'espace dans l'unité, et d'admettre pour la formation du monde l'intervention de l'unité, aussi bien que celle de la pluralité. Mais l'habile éléatique, aussitôt que, pour échapper à ses arguments, on aurait admis l'unité, partant de là, n'eût pas tardé à établir le dogme fondamental de son maître, savoir, que l'unité est indivisible, par conséquent qu'elle exclut la pluralité, et par conséquent encore le mouvement. En effet, le mouvement périt à-la-fois dans l'une et l'autre hypothèse d'une pluralité sans unité, ou d'une unité sans pluralité. La pluralité toute seule, sévèrement interrogée, ne rend que la divisibilité à l'infini, sans aucune collection, sans aucune totalité possible; car, addition, collection, totalité, toutes choses qui supposent l'idée de l'unité; il en est de même de la plus simple succession, car toute succession est plus ou moins un ensemble, une totalité, c'est-à-dire tient à l'unité. Par conséquent, dans l'hypothèse de la pluralité, ni continu, ni contigu, pas de temps, pas d'espace, nulle succession, nulle coexistence, nul rapport de points ou de moments. Chaque point devient un infini de points qui se dissolvent et qui se dissolvent infiniment, chaque moment un infini de moments qui se divisent et se subdivisent à l'infini; de là le vide absolu, et dans ce vide absolu, l'absolue dissolution de tout élément composant, si petit fût-il, soit de temps, soit d'espace; par conséquent pas de mesure possible du temps, où il n'y a plus de temps, et aucun passage d'un lieu à l'autre, là où il n'y a plus d'espace; par conséquent pas de mouvement. D'un autre côté, supposez que l'unité ne sorte pas d'elle-même, et qu'elle demeure indivisible, vous rétablissez la possibilité du temps et de l'espace, et par conséquent du mouvement; la possibilité, dis-je, mais non pas la réalité; vous rétablissez l'espace et le temps absolu sans temps et sans espace relatif et visible: par conséquent sans mesure, sans mouvement. Le temps et l'espace (*in potentiâ, non in actu*) restent alors dans l'éternité et l'immensité, dans une éternité sans succession, dans une immensité sans forme, dans une existence absolue, vide de toute existence positive, dans une immobilité complète. Voilà où conduit l'idée exclusive de l'unité, ou l'idée exclusive de la pluralité. Il faut les unir, et fondre ensemble la pluralité et l'unité pour obtenir la réalité: τὸ ἓν καὶ πολλά. — Aristote, *Phys.*, IV, 3, nous a aussi conservé une objection de Zénon

contre l'espace, qui montre parfaitement l'esprit général de sa dialectique, laquelle consistait à pousser ses adversaires dans l'abîme de la divisibilité à l'infini, et dans une multiplicité qui se détruirait elle-même par le défaut de toute unité. Il disait: « L'espace est le lieu des corps, mais dans quel espace est l'espace lui-même ? » Dans un autre espace ; et celui-ci dans un autre encore, et toujours ainsi jusqu'à l'infini, sans qu'on puisse s'arrêter logiquement, à moins qu'on ne veuille sortir de la pluralité pour admettre l'unité, c'est-à-dire ici l'unité absolue de l'espace. Dans ce sens, l'argument de Zénon nous paraît excellent, et loin d'aller contre l'espace en soi, il tend à l'établir en établissant sa condition, savoir, l'unité.—Nous devons au même Aristote une phrase entière de Zénon, qui semble lui faire nier précisément ce qu'il avait pris tant de peine à établir et même à établir exclusivement, c'est-à-dire l'unité. Mais il faut entendre bien autrement cette phrase importante. Encore une fois, avec la seule catégorie de la pluralité, on ne peut obtenir que des quantités indéfinies, sans addition possible, sans totalité; car la totalité, qu'il faut encore bien distinguer de l'unité en elle-même, est le rapport et l'application de l'unité à des quantités qu'elle assemble et réunit en un tout quelconque. Supposez l'esprit humain vide de toute idée d'unité, ou ce qui est la même chose conçue extérieurement, supposez la nature dépourvue de toute force assimilatrice, attractive et composante, il n'y a de possible ni une seule proposition terminée et finie, ni une seule chose déterminée. Voilà l'existence telle qu'elle résulte rigoureusement du système qui exclut toute idée d'unité. Zénon démontre aisément qu'une pareille existence, τὸ ὄν, n'ayant rien de fixe et d'absolu, ressemble à une non-existence, puisque par la divisibilité à l'infini, son attribut essentiel, elle y tend sans cesse, τὸ μὴ ὄν. La gloire de l'unité est de ne point tomber dans une pareille existence. De là la proposition célèbre : « Si l'unité est indivisible, elle n'est pas, » c'est-à-dire, elle n'est pas dans le sens empirique du mot. En effet, être, pour l'empirisme, les sens et le vulgaire, « c'est être une quantité, qui, » ajoutée ou retranchée, augmente » ou diminue ce à quoi on la retran- » che ou on l'ajoute, c'est-à-dire » une quantité matérielle ; c'est là » l'existence réelle. La monade ou l'u- » nité, ne remplissant pas cette con- » dition, n'est pas (48). » Tel est le sens véritable de la phrase de Zénon conservée par Aristote, phrase si souvent citée et si peu comprise. Il est évident, qu'une fois l'existence réduite à l'existence matérielle et empirique des Ioniens, dont l'attribut fondamental est la divisibilité à l'infini, c'est-à-dire la tendance au néant, l'unité dont l'attribut fondamental est l'indivisibilité, ne peut exister de cette manière, afin d'exister de la vraie existence éléatique qui ne tend pas au néant, mais qui repose immobile dans le centre de l'existence absolue, sans commencement comme sans fin, ἀγέννητον καὶ ἄϊδιον. La proposition de Zénon contre la réalité empirique et matérielle de l'unité ne tient donc pas à un système de nihilisme, comme on l'a tant répété, mais tout au contraire au réalisme transcendental de l'idéalisme dorien. Rien n'est

(48) Aristote, *Métaph.*, II, édit. Brandis, p. 56 et 57.

moins nihiliste que l'école d'Élée, car elle tend à l'existence absolue; mais comme l'existence absolue exclut ou semble exclure toute existence relative, de même l'existence relative et phénoménale semble exclure l'existence absolue; de là l'existence relative et phénoménale assimilée à la non-existence devant l'existence absolue de l'indivisible unité, τὸ ὄν μὴ ὄν; et cette unité indivisible, seule dépositaire de l'existence absolue, assimilée à la non-existence devant l'existence phénoménale prise pour type de l'existence, τὸ ἓν ἀδιαίρετον μὴ ὄν. — Ce que nous avons dit du nihilisme de Zénon, il faut le dire de son prétendu scepticisme et de l'habileté qu'on lui attribue à soutenir le pour et le contre. Sans doute il soutenait le pour et le contre; mais dans quelle sphère? Dans celle de ses adversaires, dans celle de l'empirisme. Or l'empirisme ou la négation de toute réalité transcendentale, et par conséquent de l'unité absolue qui ne se trouve pas dans la scène visible de ce monde, l'empirisme ne peut admettre, au lieu de l'unité, qu'une simple totalité, et encore par inconséquence; car l'idée de la totalité n'est qu'un reflet de celle de l'unité; et à la rigueur l'empirisme ne peut admettre que la pluralité sans totalité, c'est-à-dire la pluralité non ramenée à l'unité, la pluralité en soi, avec la divisibilité à l'infini pour caractère unique, et par conséquent il implique la destruction de tout autre rapport que celui de la différence. Et ce n'est pas là seulement une conséquence forcée de l'empirisme ionien; c'en était une conséquence avouée et consentie : c'était le système même d'Héraclite. En effet, de même que l'unité indivisible de l'école éléatique est la dernière et nécessaire conséquence de l'idéalisme dorien et pythagoricien, de même la différence, l'opposition absolue d'Héraclite (ἐναντιότης) est le dernier terme de l'empirisme ionien. Voilà les deux grands systèmes exclusifs de la philosophie dans leur idéal le plus rigoureux : il appartenait au génie grec de les produire presque à son berceau. Héraclite et Parménide les représentent dans toute leur grandeur et dans toute leur misère. Admirables l'un contre l'autre, ils se détruisent d'eux-mêmes; et Zénon raisonnait à merveille lorsque, pour attaquer le système de la pluralité, il se plaçait dans le cœur même de ce système, dans le système d'Héraclite. Là, en effet, par une manœuvre habile, il lui était aisé de tourner ce système contre lui-même, et de démontrer qu'une absolue différence est une absolue ressemblance, et que l'absolue opposition est l'absolue confusion. Si tout est essentiellement différent, tout a quelque chose d'essentiellement commun, savoir, d'être différent; l'identité est donc encore sous cette apparente discordance; l'opposition est à la surface sur la scène de ce monde, et l'identité est au fond dans le principe invisible des choses. Zénon ramenait ainsi l'opposition à l'identité, et détruisait de fond en comble le système d'Héraclite, en le forçant de rentrer dans celui de Parménide, du haut duquel ensuite il foudroyait de nouveau celui d'Héraclite, prouvant de reste que l'unité, si elle est rigoureusement acceptée, ne conduit qu'à elle-même, ne sort pas d'elle-même, et exclut toute pluralité, toute différence, c'est-à-dire, tout phénomène et tout empirisme. Le scepticisme n'était donc pas dans la pensée de Zénon; au contraire, il

y avait un dogmatisme excessif ; mais le chemin de ce dogmatisme était un scepticisme apparent, une dialectique qui a l'air de se jouer de toute vérité en soutenant alternativement le pour et le contre. Car il fallait bien que Zénon admît un moment avec Héraclite, que tout se meut et que tout diffère, pour soutenir ensuite que si tout est mû, tout est repos, que si tout diffère, tout se ressemble, et que si tout est pluralité, par cela même, tout est unité. Contre Héraclite, contre tout système exclusif qui se réfute par ses conséquences, ce genre d'arguments était excellent ; c'était là le vrai terrain où il fallait se mettre, et Zénon s'y est mis. Il était en effet curieux de faire voir que cet empirisme si fier de son bon sens apparent et du sentiment de la réalité vis-à-vis l'idéalisme pythagoricien, n'était lui-même qu'une confusion déplorable qui dans le détail renfermait les conséquences les plus contradictoires et les plus ridicules. Cette confusion, ces contradictions, ces extravagances, ce oui et ce non perpétuel, ce scepticisme était la conséquence nécessaire et rigoureuse de l'empirisme, dont Zénon voulait l'accabler, pour ramener à l'unité absolue dans laquelle il n'y a plus de contradiction, à un dogmatisme ferme et solide ; et, chose admirable, on lui a prêté précisément le scepticisme, la confusion et les folies qu'il imputait à ses adversaires ! —Reste à examiner un point très-obscur que personne n'a remarqué ni éclairci, et qui mérite bien de l'être. Cet adversaire du mouvement, du temps, de l'espace, de l'existence visible et sensible est tout-à-coup transformé par Diogène en un physicien et en un naturaliste. Après avoir rappelé les arguments de Zénon contre le mouvement, et en général tout un ordre d'opinions qui détruit l'existence du monde, Diogène, avec le plus grand calme, passe à l'exposition du système physique de Zénon. Il nous apprend (49) que Zénon « admettait plusieurs mondes, » mais avec la réserve qu'il n'y a » point de vide, que tout est com- » posé de froid et de chaud, de sec » et d'humide, confondus entre eux, » que l'homme vient de la terre, que » l'ame (ψυχή, il s'agit ici du prin- » cipe vital et non de l'ame des mo- » dernes) est un mélange des élé- » ments précédents dans une telle » harmonie qu'aucun d'eux ne pré- » domine. » On se demande ce que ceci veut dire, et quel est le mot de cette nouvelle énigme. Le voici, selon nous. Nous avons fait voir ailleurs (article XÉNOPHANE) que la réputation de sceptique qu'on avait faite mal-à-propos à Xénophane, vient très-probablement de ce qu'on aura pris pour sa philosophie tout entière un des côtés de cette philosophie, et de ce qu'en effet Xénophane si dogmatique en métaphysique, dans la région de l'entendement, était sceptique en mythologie et dans la sphère de l'opinion. Parménide ajouta à-la-fois au dogmatisme et au scepticisme de son maître, et les augmenta en raison directe l'un de l'autre. Son poème sur la nature avait deux parties, la première toute métaphysique et idéaliste, où il n'admettait d'autre monde que celui de la raison, savoir, l'unité et ses attributs, la seconde où il traitait du monde du vulgaire, de l'opinion et des sens, τὸ δοξάστον, où même il empruntait le langage de la mythologie de son temps. C'était

(49) Diog., IX, 30.

dans cette seconde partie que se trouvaient vraisemblablement, avec les fables mythologiques, acceptées comme des fables et des illusions de l'imagination, les débris de la physique ionienne de Xénophane, conservés, mais relégués parmi les fables et les préjugés, dans le domaine de la simple opinion. Parménide ne consentait à traiter du monde que dans la seconde partie de son ouvrage, comme d'une simple opinion et d'un phénomène sans réalité; mais enfin il en traitait, et il rendait compte, à sa manière, des apparences sensibles. C'est sans doute par une pareille condescendance que Zénon s'occupait aussi de physique. C'est ainsi du moins que nous interprétons le passage de Diogène sur la physique de Zénon. Mais ce hors-d'œuvre de physique, qui dans Xénophane attestait l'influence des opinions ioniennes et de l'esprit de sa première patrie, retranché par Parménide de la vraie philosophie et rejeté parmi les préjugés populaires, occupe à peine une place dans Zénon; et aucun autre auteur n'en dit un mot après Diogène de Laërte, excepté Hésychius, qui transcrit la phrase de Diogène.—Mais ce n'est pas là que l'histoire doit chercher et apercevoir Zénon d'Élée: il est tout entier comme philosophe dans la polémique qu'il a instituée contre la pluralité et l'empirisme. Il n'y a même que cela qui repose sur des preuves bien certaines. Zénon, dans sa carrière philosophique, est, comme dans sa vie, l'ἀνὴρ πρακτικὸς de l'école d'Élée. Ici il se mêle aux événements politiques de son temps, entreprend la défense des lois de sa patrie, et succombe dans cette entreprise; là il descend des hauteurs de l'unité absolue dans les contradictions de la pluralité, du relatif et du phénomène, et épuise dans cette lutte toutes les forces de son génie. Ce génie est purement dialectique: c'est là qu'est l'originalité du rôle de Zénon et son caractère historique: c'est par là qu'il a sa place dans l'école d'Élée, dans la philosophie grecque et dans l'histoire de l'esprit humain. Faible encore et indécis dans Xénophane, l'idéalisme éléatique s'affermit, se régularise, acquiert de l'unité et de la rigueur entre les mains de Parménide, qui l'expose et le développe systématiquement, tandis que dans Xénophane, comme l'a très-bien remarqué Aristote, c'est moins un système qu'un pressentiment fécond et une intuition sublime. L'unité de Xénophane renfermait encore, jusqu'à un certain point, dans une harmonie incertaine, l'unité et la pluralité, l'esprit et la nature, Dieu et le monde, le théisme et le panthéisme, quelque chose de l'esprit dorien et quelque chose de l'esprit de l'Ionie. Mais Parménide est exclusivement dorien, théiste, idéaliste, unitaire. Tout dualisme a disparu dans l'abîme de l'unité absolue. L'unité absolue a perdu tout rapport avec autre chose qu'elle-même; car en tant qu'unité absolue, elle exclut tout ce qui n'est pas elle: par conséquent même en elle, elle exclut toute différence, toute distinction, par conséquent encore, tout rapport d'elle-même à elle-même, identité et indivisibilité sans aucune puissance différentielle, unité sans nombre, éternité sans temps, immensité sans forme, intelligence sans pensée, pure essence sans qualité et sans contenu. C'était là la perfection systématique de l'école d'Élée; car c'était là sa dernière conséquence; en effet il n'y a rien par-delà l'Être en soi, et la borne infranchissable de toute abs-

traction est atteinte. Mais l'entier développement d'un système exclusif et imparfait, en trahissant son vice fondamental, commence sa ruine. Parvenu au sommet, et pour ainsi dire sur le trône de l'abstraction, sans autres sujets que des ombres, ou plutôt sans ombres mêmes, car l'indivisible unité ne doit pas même projeter une ombre, l'idéalisme éléatique trouvait sa perte inévitable dans sa grandeur même et dans sa perfection systématique. La rigueur des conséquences accusait trop, et renversait irrésistiblement leur principe. Mais il était réservé à l'idéalisme éléatique d'accabler, en tombant, l'empirisme ionien; et sans pouvoir sauver le système de Parménide, la mission de Zénon était de détruire celui d'Héraclite. En effet, si l'unité de Parménide est une unité impuissante, et pour parler le langage de la science moderne, une substance sans cause, c'est-à-dire, une substance vaine, puisqu'elle est dépourvue de l'attribut essentiel qui constitue la substance, de même la pluralité d'Héraclite, son mouvement universel et la différence absolue n'est pas autre chose que la cause séparée de la substance, l'attribut sans sujet, la force sans base, la manifestation sans principe qu'elle manifeste, et l'apparence sans rien à faire paraître. Or, la cause sans substance, comme la substance sans cause, le mouvement sans un moteur immobile, comme un centre immobile sans force motrice, l'identité absolue sans différence, comme la différence sans identité, l'unité sans pluralité, comme la pluralité sans unité, l'absolu sans relatif et sans contingent, comme le relatif et le contingent sans quelque chose d'absolu, c'étaient là deux erreurs contradictoires, deux systèmes exclusifs qui devaient, en se rencontrant sur le théâtre de l'histoire, se briser l'un contre l'autre, et se détruire l'un par l'autre. Mais rien ne se détruit, rien ne périt; tout se modifie et se transforme dans l'histoire comme dans la nature. En effet, que suit-il de la polémique de l'empirisme ionien et de l'idéalisme éléatique? Ce n'est point que l'unité et la différence soient des chimères; c'est tout au contraire que la différence et l'unité sont toutes deux réelles, et si réelles qu'elles sont inséparables, que l'unité est nécessaire à la différence, et la différence à l'unité, et par conséquent qu'après s'être combattus pour s'éprouver, les deux systèmes opposés n'ont qu'à retrancher les erreurs, c'est-à-dire, les côtés exclusifs par lesquels ils s'entre-choquaient, pour se réconcilier et s'unir, comme les deux parties d'un même tout, les deux éléments intégrants de la pensée et des choses, distincts sans s'exclure, intimement liés sans se confondre. Tel devait être le résultat de la lutte de l'empirisme ionien, et de l'idéalisme éléatique. Ce résultat était dans les destinées de la philosophie grecque; mais il ne parut qu'en son temps. L'effet immédiat et apparent fut la double ruine du système d'Héraclite et du système de Parménide, l'un par l'autre. Zénon, avec sa dialectique, opéra cette lutte mémorable et s'y épuisa; c'était là sa destinée dans la philosophie comme dans la vie.—Nous avons essayé d'envisager et de présenter sous son véritable jour la dialectique de Zénon; si généralement elle a été assez peu comprise, il ne faut peut-être pas s'en beaucoup étonner. Il est naturel qu'un homme qui voile son but et ce qu'il y a de positif et de grand

dans ses desseins pour n'en laisser paraître que le côté négatif, et qui a l'air d'accepter les opinions de ses adversaires, afin de les mieux réfuter par les conséquences auxquelles il les pousse, en supposant, ce qui est inévitable, qu'il soit lui-même descendu à quelques subtilités; il est, dis-je, très-naturel qu'un tel homme ait passé auprès du grand nombre pour un simple disputeur qui soutient tour-à-tour le pour et le contre. C'était là en effet la réputation que lui avait faite Timon le Syllographe, qui pourtant rend justice à sa loyauté (50). Isocrate (51), Plutarque (52), Sénèque (53) le représentent comme un sophiste, dont l'unique but est de trouver des objections contre toute doctrine sans en établir aucune, ne faisant pas réflexion que si Zénon n'établit aucune doctrine, c'est qu'il n'en avait pas besoin, celle de Parménide, son maître, étant là, et qu'ainsi tout son effort devait être de réfuter les adversaires de Parménide, et de les pousser à la contradiction et à l'absurde. On comprend fort bien ces malentendus de la part de simples amateurs de philosophie, mais il est plus remarquable que Platon lui-même ait paru s'y tromper dans le *Phèdre*, où il a l'air de confondre Zénon avec les autres sophistes (54). Mais contre Platon, nous avons Platon lui-même, et au jeune ami de Socrate, qui n'était pas encore sorti de sa ville natale, et ne connaissait la doctrine éléatique et la dialectique de Zénon que par ouï-dire, d'après l'impression qu'elle avait faite à Athènes, et à travers les préjugés du bon sens socratique, nous pouvons opposer le philosophe mûri par l'âge, l'étude et les voyages, qui dans un ouvrage spécial, dont le but avoué est l'examen de la philosophie éléatique, et dont les personnages sont précisément Parménide et Zénon, nous montre le disciple imbu de la même doctrine que le maître, partageant le même dogmatisme et le dogmatisme le plus absolu qui fût jamais, avec cette seule différence que l'un, déjà affaibli par les années, se contente d'exposer sa doctrine, et que l'autre, jeune encore, plein de force et d'audace, attaque ceux qui attaquent Parménide, et les combat avec leurs propres armes, avec le ridicule et l'absurdité des conséquences. Rien de plus clair et de plus positif que cette déclaration de Platon, dans l'introduction du *Parménide*; et toutes les autorités doivent fléchir devant celle-là. Sans doute on peut supposer avec Simplicius, sur la *Physique d'Aristote*, et avec Tennemann, que dans le cours de la discussion, Platon, voulant faire connaître l'école éléatique tout entière, et épuiser toute la question de l'unité

(50) Ἀμφοτερογλώσσου δὲ μέγα σθένος οὐκ ἀπάτηλον Ζηνῶνος, πάντων ἐπιλήπτορος..... Plutarque, *Vie de Périclès*.

(51) *Éloge d'Hélène*, ch. 2., Ζηνώνα τὸν ταυτὰ δυνατὰ καὶ πάλιν ἀδύνατα πειρώμενον ἀποφαίνειν.

(52) Plut., *Vie de Périclès*, ἐλεγχτικήν τινα καὶ δι' ἐναντιολογίας εἰς ἀπορίαν καταχλείουσαν.... ἕξιν. Dans un écrit perdu dont Eusèbe nous a conservé des extraits (*Præpar. Evangel.*, I, 8), Plutarque dit de Zénon : *Il n'a rien établi sur ce point* (l'origine du monde), *mais il a fait une foule d'objections*. En effet, Parménide, et même avant Parménide, Xénophane, ayant établi la vérité, savoir, que l'être véritable, l'unité, n'a pas de naissance et de commencement, τὸ ἓν ἐστι ἀγέννητον, il ne restait plus à Zénon qu'à attaquer l'hypothèse de la naissance des choses et du monde.

(53) *Epist*, 88. Zeno Eleates omnia negotia de negotio dejiciens, ait nihil esse. Si Parmenidi credo, nihil est præter unum; si Zenoni, ne unum quidem.

(54) Tom. VI de ma traduction, p. 85.

et de la pluralité, a rassemblé et concentré dans Parménide et dans Zénon tous les autres personnages de l'école d'Élée, et prêté à ces deux-là beaucoup d'arguments qui appartenaient réellement à plusieurs autres. Cette supposition est plus que vraisemblable : mais il n'en faut pas conclure le moins du monde que dans l'avant-scène, et lorsqu'il s'agit seulement de décrire et de faire connaître les différents personnages de son drame, Platon se soit amusé à leur attribuer, sans aucune nécessité, des caractères et des desseins imaginaires, à établir entre le maître et le disciple une identité de doctrines qui n'eût pas existé, et une différence de méthode qui n'eût pas existé davantage, à feindre, par exemple, que Zénon avait embrassé de bonne heure un rôle qui n'eût pas été le sien, quand tout le monde à Athènes, et surtout à Mégare, eût pu se moquer de Platon. Il est absurde de supposer qu'il eût prêté à Zénon tel ouvrage, entrepris dans tel but, écrit avec telle méthode, divisé de telle manière, contenant telle polémique, réfutant telles hypothèses, si rien de tout cela n'eût été vrai, et n'eût été généralement connu et admis. Ce témoignage de Platon, si clair, si précis, si étendu, dans un de ses meilleurs et de ses plus authentiques ouvrages, nous paraîtrait décisif, fût-il seul. Mais Proclus, dans son *Commentaire sur le Parménide*, emploie tout le premier livre à développer l'introduction du dialogue de Platon ; et partout il confirme ce qu'avait avancé Platon. On ne saurait trop se pénétrer du poids que doivent avoir, au lieu d'assertions courtes et obscures, de longs morceaux, comme l'introduction entière du *Parménide* et le premier livre du commentaire de Proclus, où rien n'est laissé à une interprétation arbitraire, et où tout est présenté avec une étendue, une clarté et une abondance de détails et de renseignements qui ne laissent rien à desirer ni à contester. C'est sur cette base que nous nous sommes appuyés avec confiance ; c'est avec cette autorité que nous avons éprouvé toutes les autres. A la lumière que Platon nous offre, on se reconnaît et on s'oriente dans les détours de l'école d'Élée ; on aperçoit la place de Zénon dans cette école, ses rapports avec ses devanciers, et en même temps la différence qui l'en sépare, et lui donne un caractère propre et original. On conçoit sa mission ; et sa dialectique cesse alors d'être une logomachie inintelligible. Or, il nous paraît que c'est une méthode fort commode, mais très-peu critique et philosophique, au lieu d'approfondir une doctrine, jusqu'à ce qu'on la comprenne et qu'on y trouve un sens, de se tirer d'affaire et de trancher toute difficulté en y supposant une extravagance qui nous absout de n'y rien comprendre et nous dispense de l'étudier. Il ne faut pas être si prompt à trouver des extravagances. L'histoire en général, et en particulier l'histoire de la philosophie a son plan, ses lois, et une marche régulière ; les grands systèmes que produit l'esprit humain ont un sens raisonnable qu'il faut pénétrer, et un homme ne devient pas célèbre parmi ses semblables par de pures folies. Le dernier et illustre représentant de la grande école d'Élée mérite bien de n'être pas tout d'abord traité d'absurde sans examen. En somme, notre manière de concevoir Zénon, sa vie et ses ouvrages, repose sur l'introduction du *Parménide* de Platon, commentée et confirmée par Proclus. Nous

regardons les différents arguments contre le mouvement, qu'Aristote nous a conservés et qu'il attribue à Zénon, comme une partie des détails cachés sous les généralités indiquées dans l'introduction du *Parménide*. Quand d'un côté Platon déclare que Zénon, dans un de ses ouvrages, examinait successivement diverses hypothèses empruntées à l'empirisme et au système de la pluralité, et dont il tirait des conséquences à la fois rigoureuses et en contradiction avec les hypothèses données; quand lui et son commentateur Proclus, sans énumérer ces hypothèses, expriment nettement les résultats de l'argumentation dont elles étaient le sujet, savoir, que sans unité la pluralité est inadmissible, que la pluralité bien examinée renferme l'unité, la différence, la ressemblance, le mouvement, le repos, et que le mouvement sans unité est impossible; et quand d'un autre côté nous trouvons dans Aristote, énumérés précisément divers arguments contre le mouvement et contre l'espace, et lorsqu'en mettant ces détails dans le cadre général que Platon nous fournit, on leur donne un sens raisonnable et un but intelligible, et que par là on explique toutes choses, n'est-on pas fondé à admettre une supposition si naturelle et si plausible, à considérer les arguments que nous a conservés Aristote comme quelques-uns de ceux que devaient renfermer les hypothèses indiquées par Platon, à les y rapporter comme les détails aux généralités, et à interpréter les détails dont le caractère est obscur et douteux par le caractère non équivoque et non contesté des généralités? Il est vrai qu'Aristote, dans les endroits où il cite les quatre arguments contre le mouvement, ne les ramène pas au point de vue général sous lequel Platon nous présente la polémique de Zénon dans le *Parménide*; mais d'abord il ne déclare point non plus que Zénon prît ces arguments d'une manière absolue; ensuite, comme plus tard ces arguments furent employés absolument par les sophistes, et qu'Aristote les considérait plus par l'abus qu'on en avait fait que par le sens qu'ils pouvaient avoir primitivement dans l'esprit de leur inventeur, il n'est pas étonnant qu'il les ait pris lui-même absolument, et qu'il ait cherché à y répondre aussi d'une manière absolue. Enfin, nous avouerons que les réponses d'Aristote, commentées et développées par Simplicius, nous paraissent, ainsi qu'elles ont déjà paru à Bayle, très-peu satisfaisantes. Aristote accuse Zénon de mal raisonner, et lui-même ne raisonne pas mieux, et n'est pas exempt de paralogismes; car ses réponses supposent et impliquent toujours l'idée de l'unité, quand l'argumentation de Zénon porte sur l'hypothèse exclusive de la pluralité. Au reste nous convenons qu'en effet l'autorité d'Aristote n'est pas favorable au point de vue que nous avons adopté, mais nous avons pour nous l'autorité bien autrement positive de Platon que nous devions préférer; car la critique peut-elle hésiter entre quelques lignes jetées sans développement et en passant, de sorte que ce qui appartient à Zénon n'est pas toujours parfaitement distingué de ce qui ne lui appartient visiblement pas, et un passage formel, étendu et développé tout au long dans un ouvrage composé *ex professo*, non pas seulement sur les matières traitées par Zénon, mais sur l'école à laquelle il ap-

partient, sur lui-même, sur ses opinions et sa méthode? La question critique est de savoir si on donnera à quelques lignes d'Aristote une certaine interprétation un peu hypothétique, ou si l'on rejettera absolument l'autorité de tout un ouvrage de Platon. Les deux autres passages de Zénon, contre l'espace et l'existence empirique de l'unité, se trouvent dans Aristote, *Physique*, IV, 3, et dans la *Métaphysique*, II, éd. Brandis, p. 56, 57. Il est fait aussi allusion à la prétention de Zénon, que le mouvement est impossible, dans les *Premières Analytiques*, édit. Sylb., tome I, p. 184; dans les *Topiques*, éd. Sylb., tome I, p. 411 et 457. Le livre des *Lignes insécables*, éd. Sylb., tome VI, contient plusieurs phrases d'Aristote, plus ou moins défigurées par Georg. Pachymère, où l'on reconnaît pourtant, à travers les réfutations d'Aristote et les raisonnements tronqués de Zénon, le but que celui-ci avait toujours devant les yeux, savoir, de ramener à un principe indivisible, en montrant toutes les extravagances de la divisibilité à l'infini. Tous les passages du traité de G. Pachymère qui se rapportent à Zénon regardent quelqu'un des quatre arguments contre le mouvement. Peut-être semblera-t-il étrange que nous n'ayions fait aucun usage de l'ouvrage d'Aristote sur Xénophane, Zénon et Gorgias, ouvrage sur lequel nous nous sommes souvent appuyés ailleurs pour établir plusieurs opinions de Xénophane. Notre réponse est que la partie de cet ouvrage qui concerne Xénophane, quoique visiblement corrompue et d'une interprétation très-difficile sur plusieurs points, est cependant intelligible en général, tandis que la partie qui regarde Zénon est dans un état tel que nous avouons franchement que tous nos efforts pour l'entendre n'ont abouti qu'à une interprétation incertaine et très-arbitraire, sur laquelle nous n'osons asseoir aucun résultat critique et vraiment historique. Il n'est pas même encore universellement reconnu qu'il s'agisse dans cette partie de Zénon et non de Mélisse. Nous avons donc négligé cet écrit (55), dont la meilleure édition est celle de Füllborn, *Commentatio qua liber de Xenoph., Zen. et Gorg. passim illustratur*, Halle, 1789. Voy. aussi Spalding, *Commentarius in primam partem libelli de Xen., Zen. et Gorg.*, Berlin, 1793. Outre l'autorité de Platon et de Proclus d'un côté, d'Aristote et de Simplicius de l'autre, il n'y a plus guère dans l'antiquité d'autre témoignage sur Zénon d'Élée que l'article de Diogène de Laërte, IX, 25-30, qui a passé dans les extraits des écrivains postérieurs. Parmi les modernes, il faut consulter, mais avec précaution, l'excellent article de Bayle, qui, selon sa coutume, se complaît à faire de Zénon un sceptique. Il est curieux de lire Brucker sur toute l'école d'Élée, et en particulier sur Zénon, pour se faire une idée de la mauvaise humeur de ce bon et savant homme contre une doctrine qui surpasse son intelligence, et qui lui paraît avoir quelque rapport avec le panthéisme. Aux yeux de Brucker, Zénon est un sceptique et un sophiste. Kant est le premier, je crois, qui,

(55) Cependant on peut en employer quelques lignes qui dans le texte même sont rapportées à Zenon; par exemple, celles-ci qui éclaircissent le passage de la *Métaphysique* où Zénon pousse tout principe empirique à la divisibilité, pour ramener, par les extravagances que la divisibilité engendre, à l'indivisibilité du principe transcendental: *Quelle que soit cette existence visible, eau ou terre, il faut qu'elle ait plusieurs parties, comme le prétend Zénon.* Il y est fait aussi allusion à l'opinion de Zénon sur l'espace.

dans la *Critique de la raison pure*, ait soupçonné que les contradictions auxquelles Zénon réduit tour-à-tour tous les phénomènes, ne sont pas aussi sophistiques qu'on l'a prétendu, et que Zénon peut-être n'a pas voulu nier absolument les deux termes de la contradiction, mais seulement prouver par là que l'un et l'autre, admettant une contradiction raisonnable, ne peuvent avoir une vérité absolue et nécessaire. Cette remarque appartenait de droit à l'auteur des *Antinomies* de la raison, à celui qui a montré le premier les contradictions de propositions réputées également raisonnables, et qui par là, sans les détruire, a réduit leur valeur, et les a reléguées dans une sphère inférieure d'évidence. Depuis, Tiedemann (*Geist der speculative Philosophie*, tome 1, pages 285 - 300), et Tennemann (*Geschichte der Philosophie*, tome 1, pag. 191-206), sans avoir reconnu nettement le véritable point de vue sous lequel il faut considérer la dialectique de Zénon, sont loin de l'avoir traitée comme une pure logomachie. Quant aux détails, il est impossible de mieux exposer que ces deux savants critiques les arguments de Zénon contre le mouvement et l'espace, d'après Aristote et Simplicius. Staüdlin (*Geschichte und Geist des Scepticismus*, tome 1, pag. 200-216, Leipzig, 1804) a le bon sens de défendre Zénon contre l'accusation qui lui est généralement faite de n'avoir été qu'un sophiste. Il refuse de mettre parmi les Gorgias, les Protagoras, les Hippias et les Prodicus l'homme austère qui préféra l'obscurité d'une petite ville vertueuse aux magnificences d'Athènes, et la mort à la servitude. Staüdlin ferait volontiers pour Zénon une classe particulière de sophistes. Il va même jusqu'à convenir qu'on n'a pas de raison solide pour le considérer comme un sceptique. Je cite, sans les connaître par moi-même, les ouvrages suivants : Buhle, *Commentatio de ortu et progressu pantheismi indè à Xenophane Colophonio, primo ejus auctore, usque ad Spinosam*, dans les *Comment. societ. scient. Goetting.*, x; Car. H. Erdm. Löhse, *Dissertatio de argumentis, quibus Zeno Eleates nullum esse motum demonstravit, et de unicâ horum refutandorum ratione, præside* Hoffbauer, Halle, 1794, in-8°.; Tiedemann: *Utrùm scepticus fuerit an dogmaticus Zeno Eleates? Nov. Bibl. phil. et crit.*, 1, fasc. 2.

V. C—N.

ZÉNON, fondateur du stoïcisme, naquit à Cittium ou Citium, ville grecque sur la côte sud-est de l'île de Cypre, peuplée anciennement par une colonie de Phéniciens. On place sa naissance dans la troisième année de la 104e. olympiade, 362 ans avant J.-C., l'an de Rome 392, vers le temps où Épaminondas périt à Mantinée, et Agésilas en Afrique. Il avait donc quinze ans à la mort de Platon, et quarante à celle d'Aristote. Zénon, fils de Mnasée, appelé aussi Démée, se livra d'abord, comme son père, aux spéculations commerciales; mais le vaisseau, chargé de la pourpre de Phénicie qu'il destinait pour Athènes, ayant fait naufrage près du Pirée, il paraît que Zénon fut ruiné, ou qu'il se dégoûta d'une occupation qui ne suffisait pas à l'élévation de son ame et à l'énergie de son caractère. Comme il se promenait dans les rues d'Athènes, il entendit, par hasard, un libraire qui lisait le second livre des *Mémoires sur Socrate*, publiés par son disciple Xénophon : il s'arrêta, s'assit,

écouta cette lecture nouvelle pour lui, et bientôt, frappé de ces admirables discours sur la tempérance, et de la belle allégorie d'Hercule entre la Volupté et la Vertu, il demanda où vivaient de tels hommes. Le marchand qui vendait leurs livres lui fit voir Cratès le cynique, qui vint à passer en ce moment : « Suivez-le, » lui dit-il; et Zénon, ce jour-là même, augmenta le nombre des auditeurs de Cratès. Il avait alors trente ans. D'autres disent qu'il prit ce parti, non après avoir fait naufrage, mais après avoir vendu dans Athènes sa cargaison de pourpre, et qu'il jouissait d'une fortune de plus de mille talents. Il n'est pas probable que le chef du stoïcisme ait été si riche : les uns ont voulu lui faire adopter la philosophie comme un asile et une consolation; les autres ont imaginé ce contraste, qu'offrit depuis la vie de Sénèque, entre une grande opulence et les plus austères leçons de pauvreté. — A ces anecdotes un peu suspectes, quelquefois naïves et gracieuses, plus souvent puériles, que Diogène Laërce nous a transmises sur la vie des anciens sages, se joignent presque toujours des réponses d'oracles. Zénon avait consulté les dieux sur ce qu'il fallait faire pour bien vivre : « Prendre la » couleur des morts, » lui répondit-on; et il vit qu'il devait essayer de ressembler aux grands philosophes qui n'étaient plus, en étudiant leurs ouvrages, en se pénétrant de leurs doctrines. C'est peut-être pour cela qu'il ne resta pas long-temps avec Cratès, qui, exagérant encore le cynisme de Diogène, ne pouvait donner une juste idée de cette vraie sagesse dont la pudeur est la compagne nécessaire, et qui sait être hardie avec mesure, humble avec dignité. L'ame noble et pure de Zénon s'accommodait peu de ce faste d'impudence qui plaisait à l'école d'Antisthène; et, s'il ne tarda pas à la quitter, c'est à sa répugnance pour de tels principes et de telles mœurs qu'il faut l'attribuer, je crois, plutôt qu'au fait suivant. Cratès, dit-on, voulant le guérir de sa sotte honte, lui donna un jour à porter une marmite de lentilles à travers le Céramique; Zénon la couvrait de sa robe en rougissant, lorsque son maître, brisant le vase d'un coup de bâton, et voyant le jeune homme qui fuyait, s'écria : « Que crains-tu, petit Phénicien? tu n'as pas eu de mal. » Il paraît que c'est sous la discipline de Cratès que Zénon écrivit son traité *de la République*, qui se ressentait de la licence d'opinions ordinaire à cette école. Il assista ensuite aux leçons de Stilpon de Mégare, et Cratès voulut en vain le retenir par son manteau. « Tu devrais, lui répondit-il, me retenir plutôt par les oreilles. » Il écouta aussi Diodore, autre dialecticien de la secte *éristique*, le platonicien Xénocrate, Polémon son élève; et, comme pour prouver qu'il était loin de partager le mépris des cyniques pour les lettres et l'instruction, il suivit ces différents maîtres pendant près de vingt ans, même lorsqu'il était déjà chef d'une secte nouvelle. — Ce fut surtout en fréquentant les deux héritiers du platonisme, Xénocrate et Polémon, qu'il dut s'applaudir d'avoir embrassé la vie philosophique, et répéter ces paroles qu'on lui prête : « Oui, » j'arrivai au port lorsque je fis » naufrage. » « Je rends grâces à la » fortune qui m'a poussé vers le port » de la philosophie. » Les sublimes enseignements de Socrate, altérés peut-être sur quelques points, mais

qui perpétuaient fidèlement la morale dont il avait été le créateur, s'adressaient à un esprit digne de les entendre, et qui en devint dès ce moment l'austère interprète. En effet, dans la scission des sectes socratiques, quand aux innovations séduisantes d'Aristippe succédaient celles d'Épicure, qu'il était si facile de rendre dangereuses, lorsque le doute d'Arcésilas et de la moyenne académie allait bientôt ébranler les fondements de toute croyance, il fut heureux qu'il se rencontrât un homme qui défendît la morale et l'exemple de Socrate contre les doctrines du plaisir, les dogmes de toute vraie sagesse contre les traits mortels du scepticisme, et qui par ses mœurs, son caractère, la sainteté de ses actions, donnât une autorité puissante à ses paroles. Tel fut Zénon. Il s'éloigna peu-à-peu des jardins de l'Académie, où le génie de Platon allait cesser de régner, et il vint dans Athènes même, à l'ombre du Pécile, sous ce portique (στοά) immortalisé surtout par le stoïcisme, non pas détruire l'ouvrage de Socrate et de son école, mais essayer de le défendre et de l'achever. — Il était âgé de quarante ans lorsqu'il fonda celle du Portique. Là, par ses entretiens salutaires, véritable bienfait pour sa patrie adoptive, il sembla purifier ce lieu souillé autrefois par le meurtre de quatorze cents citoyens, victimes des trente tyrans; là, dans ses promenades paisibles et studieuses, sans cesse armé contre la volupté et contre le doute, il répandait chaque jour parmi la jeunesse les germes des vertus et des vérités. Timon le sillographe (*V.* ce nom, XLVI, 86) lui reprochait quelque part d'assembler autour de lui une multitude de gens oisifs, pauvres et mal vêtus; mais d'autres témoignages nous apprennent au contraire que Zénon n'aimait pas à parler au milieu d'une foule tumultueuse, qu'il écartait avec sévérité les importuns; qu'il lui arrivait même, pour s'en délivrer, d'exiger une obole de ceux qui se présentaient, et qu'il n'avait quelquefois que deux ou trois personnes pour l'écouter. Sa gravité et son rigorisme s'accordaient mal avec le caractère des jeunes Athéniens. Leur vanité brillante et légère devait le trouver impitoyable. Un de ses disciples parlait étourdiment devant lui : « Bavard! lui » dit le philosophe en l'interrom- » pant, on croirait que ton père t'a » engendré dans un moment d'ivres- » se. » Un autre lui faisait des questions plus curieuses que ne comportait son âge; il le mena vis-à-vis d'un miroir, et lui dit : « Regarde-toi, et » juge si tes questions sont de ton » âge. » Il distinguait ceux qui venaient l'entendre en *philologues*, qui voulaient connaître les choses, et *logophiles*, qui ne s'occupaient que des mots. Il leur répétait souvent que la nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, afin de nous apprendre à écouter beaucoup et à parler peu. Un jeune Rhodien, beau, riche, superbement paré, mais qui n'avait point d'autre mérite, vint un jour avec orgueil se ranger parmi ses auditeurs : Zénon le fit asseoir sur des degrés poudreux; il le relégua ensuite à la place où se tenaient ordinairement les pauvres, lorsqu'il les admettait à ses leçons; et le jeune homme, incapable de soutenir ces épreuves, ne revint plus. Ceux qui résistaient à ce rigoureux apprentissage, en rapportaient une grande fermeté d'ame. Le père d'un jeune Érétrien, qui avait long-temps fréquenté l'école de Zénon, lui demanda, à son

retour, ce qu'il y avait appris : « Vous » le verrez ; dit le nouveau stoïcien. » Le père, mécontent de cette réponse, le maltraita : « J'ai appris, dit le fils » avec une humble résignation, à » supporter le courroux de mon pè» re. » On voit par quels rudes enseignements le maître formait de tels disciples. Cette conduite n'était pas faite pour attirer la foule aux conférences de Zénon.—Il semble d'ailleurs que son langage simple et froid, sa dialectique pressée et souvent obscure, la sobriété de ses discours, qui n'avait d'égale que la frugalité de sa vie, étaient peu propres à environner ses leçons d'une grande popularité. Non content de traiter des matières difficiles par elles-mêmes, il portait jusqu'à l'excès l'amour de la concision dans le langage. Quelqu'un remarquant devant lui la brièveté des discours des philosophes : « Oui, je voudrais, dit-il, qu'ils pus» sent abréger jusqu'à leurs syllabes. » Zénon donna lui-même, dans une circonstance honorable pour lui, l'exemple de cette discrétion philosophique. Les ambassadeurs du roi Ptolémée (Philadelphe), avec lesquels on l'avait fait dîner, auraient voulu rapporter en Égypte quelque mot de lui, et ils s'étonnaient de son silence : « Dites au roi, répondit-il, » que vous avez vu un homme qui » sait se taire. » Mais s'exprimer en public, sur des matières abstraites, avec cette économie de paroles, c'était presque renoncer à la clarté. Zénon faisait aussi fort peu de cas de l'élégance du style ; et il avait raison s'il entendait cette fausse élégance qui ne sert qu'à parer le vide des idées : « J'aime mieux, disait-il, » nos tétradrachmes attiques, bien » inégales, bien grossières, que ces » belles monnaies d'Alexandrie, bien » unies, bien marquées, mais de fort » mauvais aloi. » Nous avons cependant la preuve qu'il parlait quelquefois avec imagination, comme lorsqu'il définissait ainsi les divers degrés de l'intelligence ; en montrant la main ouverte, il disait : « Voilà » la *perception*. » Il pliait un peu les doigts : « Voilà, disait-il, l'*assenti*» *ment*. » Il fermait la main : c'était la *compréhension*. Enfin, sur cette main fermée, il appliquait fortement la main gauche : emblème de la *science*, qui n'est saisie que par le sage. Mais il paraît qu'en général il s'attachait peu à revêtir ainsi les idées de formes sensibles, et que plus souvent l'extrême précision de son langage dégénérait en sécheresse, et les nuances délicates de ses distinctions, en subtilités énigmatiques. — Il faut donc que ce philosophe ait été bien puissant par la force et l'élévation de ses doctrines, puisque malgré son dédain pour les ornements du style et pour le premier de tous, la clarté, il parvint à fonder une secte, et que les Athéniens, accoutumés à l'éloquence persuasive de Platon, accueillirent avec un égal enthousiasme ce nouveau maître de morale, qui imposait la vertu comme un devoir, comme une loi, et ne songeait pas à la faire aimer. Ils avaient tant de vénération pour lui, qu'ils déposaient dans sa maison les clefs de leur citadelle, et qu'ils lui décernèrent une statue de bronze et une couronne d'or. La gloire de Zénon ne resta pas renfermée dans Athènes. Des princes étrangers crurent s'honorer en lui rendant hommage. Le roi d'Égypte s'intéressait à ses discours, à ses moindres paroles. Le roi de Macédoine, Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcète, donna des preuves plus éclatantes encore de son estime pour

lui. Il envoya des esclaves recueillir ses entretiens, et prendre copie de ses ouvrages. Toutes les fois qu'il venait à Athènes, il allait l'entendre; il allait même souper chez lui, ou le menait souper chez Aristoclès le musicien. Diogène Laërce nous a conservé deux lettres, qu'il extrait d'un livre sur Zénon par Apollonius de Tyr, et qui, sans être d'une authenticité incontestable, quoique Juste Lipse, Gassendi et Stanley n'en doutent pas (1), nous apprennent du moins quelle idée on se fit long-temps de ces relations entre le prince et le philosophe. *Antigone roi à Zénon philosophe, salut :* « Si la fortune et » l'opinion me donnent quelque avan» tage sur toi, tu me surpasses par » ta raison profonde, tes connais» sances et ta parfaite félicité. J'ai » donc résolu de t'appeler auprès de » moi, persuadé que tu ne serais pas » contraire à mes vœux. Oui, hâte» toi de venir vivre à ma cour, et » sois sûr que le roi de Macédoine ne » sera pas ton seul disciple. Mon peu» ple entier réclame tes leçons. Ins» truire le monarque, et lui montrer » la vertu, n'est-ce pas aussi l'ensei» gner aux sujets? Tel est le maître, » tels sont ordinairement ceux qui » obéissent à ses lois. » *Au roi Antigone, Zénon, salut :* « J'aime cette » ardeur que la philosophie t'inspi» re; je vois que ce n'est pas un sys» tème fait pour le peuple et funeste » aux mœurs, mais une science réelle » et salutaire, qui charme ton esprit. » Jaloux de cette solide instruction, » ennemi de cette volupté si vantée » qui efféminé le cœur des jeunes » gens, tu prouves que la raison, » non moins que le naturel, te fait » rechercher de si nobles plaisirs. » Or un naturel généreux, formé par » un maître plein de zèle, atteint fa» cilement la perfection de la vertu. » Pour moi, la vieillesse ne me laisse » plus de forces : j'ai quatre-vingts » ans. Mais si je ne puis aller vers toi, » je t'envoie deux de mes compa» gnons d'études, qui me valent bien » pour l'esprit, et qui pour la santé » valent beaucoup mieux. Écoute » leurs discours, et tu n'auras rien à » desirer de ce qui mène au vrai » bonheur. » — Ces deux disciples, recommandés par leur maître, étaient Philonide de Thèbes, que nulle autre circonstance ne nous fait connaître, et Persée, fils de Démétrius, né à Cittium, comme Zénon, et qui commençait alors à jouir de quelque réputation dans la Grèce. Persée, dont les anciens ont cité plusieurs ouvrages, des *Discours moraux*, des *Entretiens de table*, une *République de Lacédémone*, une *Histoire*, des *Commentaires sur Platon*, fit une fortune rapide à la cour d'Antigone, quoique ce prince n'ajoutât pas beaucoup de foi à son stoïcisme, qu'il mit un jour à l'épreuve, en lui faisant annoncer que ses terres avaient été pillées par l'ennemi. Comme Persée était consterné : « Tu vois bien, lui » dit le roi, que la richesse n'est pas » indifférente. » Le compilateur Hésychius de Milet, qui sans doute ne comprenait pas le texte de Diogène Laërce (*lib.* VII, *segm.* 36), attribue cette contradiction à Zénon lui-même; et il ajoute qu'on lui fit annoncer que les ennemis avaient enlevé sa femme et ses enfants : Zénon ne fut jamais marié. Antigone dut trouver Persée moins philosophe encore lorsque, résolu à déclarer la vil-

(1) Juste Lipse, *Manuduct. ad philos. stoïc.*, I, 10; Gassendi, *Vita Epicur.*, III, 1; Stanley, *Hist. philos.*, p. 544. Le P. Corsini, *Fast. Attic.*, tom. IV, p. 87, croit que ces deux lettres sont de l'année où Antigone parvint à la couronne de Macédoine.

le d'Érétrie indépendante, en faveur du célèbre Ménédème, il en fut détourné par l'indigne disciple de Zénon. Aussi, quand la trahison lui eut livré la citadelle de Corinthe, il n'hésita pas à en donner le commandement à cet ennemi de la liberté, à ce faux stoïcien, qui ne sut pas défendre la place contre Aratus (2), et dont toute la conduite est plutôt d'un courtisan que d'un sage. Ce n'est point là le caractère de Zénon. Quoique le roi de Macédoine, avec une chaleur où il entrait plus de vanité que de conviction, se proclamât son disciple, il ne faut pas croire que la rigidité du vieux philosophe se démentît jamais pour lui plaire, et qu'il fermât les yeux sur ses faiblesses et ses vices. Un jour que le roi de Macédoine avait bu outre mesure, il alla trouver Zénon, et le serrant dans ses bras avec une effusion d'amitié que l'ivresse augmentait encore, il le pria de lui demander quelque chose, protestant avec serment qu'il lui accorderait tout. « Eh bien, repartit Zénon, va-t'en, et fais-toi vomir. » Il était difficile, comme le remarque Élien (*Var. hist.*, IX, 26), de reprocher au roi avec plus de liberté et de rudesse la honte de l'état où le vin l'avait réduit. Ce prince, qui connaissait sa franchise courageuse, n'approchait de lui qu'avec timidité (*Arriani Epict.*, II, 13). Quelques autres mots nous représentent fidèlement l'auteur du stoïcisme, et le tour vif et brusque de son langage. Un homme fort vain de ses habits et de sa figure passait en hésitant près d'un ruisseau fangeux : « Il a raison, dit-il, de craindre la boue ; car il n'y a pas moyen de s'y mirer. » Quelqu'un blâmait plusieurs pensées d'Antisthène. « S'il y en a de mauvaises, il y en a de bonnes, dit Zénon ; les connais-tu ? » Non, répondit le critique : « Ne rougis-tu pas, reprit le philosophe, de ne recueillir et de ne savoir que ce qu'il y a de mauvais, et d'ignorer ce qu'il y a de bon ? » L'esclave d'un de ses amis parut devant lui, tout meurtri de coups : « Je vois, dit-il au maître, les traces de ta colère. » Rencontrant un homme parfumé : « Quel est, dit-il, cet homme qui sent la femme ? » A un autre qui lui semblait trop occupé des profits de l'agriculture : « Si tu ne perds ton champ, dit-il, il te perdra. » Le luxe, la vanité, la hauteur, étaient les défauts qu'il combattait avec le plus de force et de persévérance, surtout dans les jeunes gens ; il ne cessait de leur recommander la simplicité, la modestie, et leur répétait cette pensée d'Euripide sur Capanée : « Il était riche, mais il n'était pas fier de sa fortune, et n'avait pas plus d'orgueil que l'homme le plus pauvre. » Le philosophe, par ces leçons rigides, qui s'adressaient à tous les rangs et à tous les âges, était devenu comme le censeur des mœurs publiques ; et les hommes trop faibles pour ne point commettre de fautes, mais assez vertueux pour se les reprocher, le craignaient comme leur conscience. Il savait lui-même quel était son ascendant sur eux. On lui demandait ce qu'il fallait faire pour éviter les fautes : « Croyez, répondit-il, que vous êtes toujours devant moi. » Tout son extérieur, toutes ses habitudes s'accordaient avec la sévérité de ses paroles. Une haute taille, une figure imposante et grave, la couleur sombre de son teint, les rides de son front, inspiraient le respect à ceux même qui ne le con-

(2) Pausanias (II, 8; VII, 8) dit que Persée fut tué par les Sicyoniens.

naissaient pas. Il gardait l'hiver le simple habillement qu'il portait l'été : « Ni l'hiver, disait de lui un poète, ni les pluies, ni l'ardeur du soleil, ni la douleur, ni le plaisir, ne sauraient le vaincre ; il triomphe de tout, et remplit de ses longues études les jours et les nuits. » Dans sa manière de vivre il donnait l'exemple de la frugalité et de la tempérance, et les Grecs lui durent le proverbe : *Plus sobre que Zénon.* Diogène Laërce parle d'un esclave qui le servait ; Sénèque dit qu'il n'en avait pas. Rien de moins fastueux que sa table, de l'aveu du poète comique Philémon : « Du pain, des figues, de l'eau, voilà son repas. Il enseigne une nouvelle espèce de philosophie, celle du jeûne ; et il a des disciples. » Tel était son régime, en maladie comme en santé ; tel était le festin que le roi de Macédoine venait partager avec lui. — Cependant, bien éloigné de l'égoïsme des cyniques, on le trouvait toujours prêt à rendre service à des amis malheureux. Il venait de s'engager à prêter à quelqu'un cinq cents drachmes : en vain l'information que la personne n'était pas sûre ; il persista, malgré des conseils plus prudents que généreux, à lui prêter cette somme, parce qu'il s'y était engagé (Sénèque, *de Ben.*, IV, 39). Il ne restait pas non plus étranger aux charges de l'état : il fut du nombre de ceux qui contribuèrent à la réparation des bains publics, et les Athéniens, sur la colonne destinée à perpétuer le nom des citoyens qui avaient pris part à la dépense, avaient fait inscrire : *Zénon le philosophe.* Il voulut qu'on ajoutât, *de Cittium.* Son attachement pour sa patrie adoptive ne lui faisait pas oublier sa vraie patrie, et il était loin de la renier. « Il ne s'agit pas de savoir, disait-il, si un homme est citoyen d'un grand état, mais s'il est digne de l'être. » L'inscription de la colonne prouve qu'il avait acquis dans Athènes le droit de cité. Vers la fin de sa vie, il s'acquitta d'une manière plus honorable encore envers cette ville hospitalière. Lui qui n'avait jamais rien demandé au roi de Macédoine, et qui fut même si indigné de la proposition que lui fit Démocharès de le solliciter pour lui, qu'il ne voulut point le revoir, il n'hésita pas à supplier ce prince pour la liberté d'Athènes. Antigone, dans ses démêlés avec cette république alors déchue de sa grandeur et de sa puissance, était venu mettre le siége devant ses murs, que défendaient en vain les troupes auxiliaires de Sparte et de l'Égypte : les Athéniens, après quelque résistance, obtinrent la paix, à condition de recevoir sur la colline du Musée une garnison macédonienne. Antigone la retira depuis, et il paraît que c'est aux prières de Zénon que les Athéniens durent leur délivrance (3) : il expiait ainsi d'avance la honteuse conduite de Persée son disciple, qui osa prendre le titre de philosophe en travaillant à l'asservissement d'Érétrie et de Corinthe. — L'amour de Zénon pour ses deux patries explique aisément leur estime et leur reconnaissance pour lui : ses concitoyens de Cittium lui devaient la gloire d'avoir vu leur nom inscrit sur les monuments publics dans une ville comme Athènes ; ses concitoyens d'Athènes, affranchis par lui d'un joug étranger, l'environnèrent de nouveaux hommages. Aussi, quand les uns et les autres le perdirent, la première an-

(3) Pausanias, III, 6; Élien, *Var. hist.*, VII, 14, et les notes de Périzonius.

née de la cent vingt-neuvième olympiade (264 ans avant J.-C.), quoiqu'il eût atteint quatre-vingt-dix-huit ans, leur douleur fut unanime. Les témoignages varient sur le genre de sa mort : on dit, ou que s'étant cassé un doigt par une chute, en sortant du Portique, il frappa la terre de sa main, prononça ces mots de la *Niobé* d'Eschyle : *Je viens, pourquoi m'appelles-tu ?* et s'étouffa en retenant son haleine ; ou qu'il se laissa mourir de faim ; ou enfin, chose plus vraisemblable à son âge, qu'il mourut de vieillesse. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter de l'effet que produisit dans la Grèce, et même chez les princes voisins, la nouvelle de cette mort. Antigone, le fidèle disciple de Zénon, s'écria : « Quel spectateur va manquer à mes actions ! » On lui demanda pourquoi il l'admirait tant : « C'est que malgré tout ce que j'ai fait pour lui, répondit-il, je ne l'en ai jamais vu ni enorgueilli, ni humilié. » Il se hâta d'envoyer Thrason aux Athéniens, pour les prier d'accorder à Zénon la sépulture dans le Céramique parmi leurs grands hommes. Ils allèrent au-delà de ses vœux, s'il en faut croire ce décret, que Diogène Laërce a rapporté : « Sous l'archontat d'Arrhénide (424e. archonte, 260 ans avant J.-C.), et la cinquième prytanie, celle de la tribu Acamantide ; le dixième jour de mæmactérion finissant, le 23me. de la prytanie, l'assemblée ordinaire des proèdres, où se trouvaient Hippon, fils de Cratistotélès, de Xypété, et les autres, a rendu le décret suivant, sur le rapport de Thrason, fils de Thrason, d'Anacæa : Comme Zénon, fils de Mnasée, Cittien, qui a long temps cultivé la philosophie dans cette ville, s'est toujours montré homme de bien, et que de plus il a excité les jeunes gens qui venaient l'entendre à la sagesse et à la vertu, dont sa propre vie, conforme à ses discours, leur a donné l'exemple ; le peuple, sous d'heureux auspices, décrète que Zénon, fils de Mnasée, Cittien, a bien mérité de la patrie, et qu'elle lui décerne une couronne d'or pour sa sagesse et sa vertu, et une tombe dans le Céramique. On élira cinq Athéniens pour veiller à la fabrication de la couronne et à la construction de la tombe. Le greffier public fera inscrire ce décret sur deux colonnes, et il lui est permis de placer l'une dans l'Académie, l'autre dans le Lycée, le tout aux frais du trésor, afin que tout le monde sache que le peuple d'Athènes honore les gens de bien, et pendant leur vie, et après leur mort. Sont choisis pour l'exécution Thrason d'Anacæa, Philoclès du Pirée, Phædrus d'Anaphlyste, Médon d'Acharnes, Micythus de Sypalette, et le greffier Dion de Pæanée. » Pausanias (1, 29) vit encore le tombeau de Zénon dans le Céramique extérieur, sur le chemin qui conduisait d'Athènes à l'Académie. — Entre les pièces de vers faites par les Grecs en l'honneur de ce philosophe, on en distingue deux, qui perdent beaucoup à être traduites en prose. L'une est d'Antipater de Sidon : « Voilà ce Zénon, l'honneur de Cittium, qui s'est élevé jusqu'aux cieux, sans mettre l'Ossa sur le Pélion, ni entreprendre les travaux d'Hercule. Seul, pour monter dans l'Olympe, il a trouvé la route de la sagesse. » L'autre est de Zénodote le stoïcien, disciple de Diogène de Babylone : « Vertueux Zénon, toi dont l'austérité dédaigne un vain faste, c'est par toi que le sage se suffit à lui-même. De ta mâle raison, de ton

génie audacieux, naît une doctrine, mère de l'intrépide liberté. On te dit Phénicien; qu'importe? Ne l'était-il pas ce Cadmus qui a éclairé la Grèce, en lui apportant les lettres de sa patrie? » — Zénon eut pour successeurs dans le Portique, Cléanthe, Chrysippe, Zénon de Tarse, Diogène de Babylone, Antipater de Sidon, Panétius, Posidonius, etc. Leurs ouvrages ont surtout propagé le stoïcisme, comme on le voit par les citations nombreuses qui nous en restent. Ceux du fondateur, qui sans doute furent trop tôt négligés, sont entièrement perdus. Les principaux étaient des écrits de dialectique et de morale; il suffira d'en rappeler quelques-uns : *Des Signes*, *des Mots*, *du Discours*, *de la Vie selon la nature*, *du Devoir* (on croit que Zénon se servit le premier de cette expression, τὸ καθῆκον), *de la Loi*, *de la Nature humaine*, *des Passions*, *Opinions de Pythagore*, *Morale de Cratès*, *Commentaire sur la Théogonie d'Hésiode*, cinq livres de *Problèmes Homériques*, etc. Peut-être maintenant pourrait-on citer, comme un fragment authentique de Zénon, un passage dernièrement publié par M. Mai, d'après un Recueil inédit du Vatican, dans sa grande collection intitulée : *Scriptorum veterum nova Collectio*, préface du tome II, page XXVIJ (4). Il paraît que ce passage, qui fait partie du titre *sur les amis et l'amour fraternel*, et dont le style du moins n'a rien qui soit indigne des beaux temps de la Grèce, était extrait de quelque *Lettre* du philosophe, dont l'antiquité ne parle pas; car M. Mai a tort d'attribuer à Zénon les Lettres d'Ariston de Chios à Cléanthe, indiquées dans Diogène Laërce (VII, 163), et que Panétius et Sosicrate regardaient comme le seul ouvrage dont Ariston le stoïcien fût véritablement l'auteur. Voici la traduction de ce fragment : « Le laboureur donne ses soins les plus assidus au champ qui doit le mieux payer, par une belle et abondante récolte, l'ardeur et la variété de ses travaux. Ainsi les hommes se montrent surtout généreux et attentifs pour ceux qui peuvent leur être utiles. Pourquoi nous en étonner? ne prenons-nous pas un soin particulier de ceux de nos membres dont nous croyons avoir le plus besoin? Si nous voulons que les hommes nous fassent du bien, servons-les nous-mêmes, non par des paroles, mais par des actions. Il n'est pas jusqu'à l'olivier qui, loin de jouir oisivement des soins qu'on lui donne, n'engage l'agriculteur, par le nombre et la beauté de ses fruits, à redoubler pour lui de surveillance et de zèle. » Si cette doctrine de l'intérêt bien entendu, qui n'est point celle du zénonisme, et le tour un peu sophistique de la pensée, ne semblent pas des raisons suffisantes pour rejeter cette citation; si l'on admet ici l'exactitude quelquefois suspecte des compilateurs du moyen âge, surtout dans le genre épistolaire, qui a produit tant de pièces apocryphes, voilà le seul texte suivi qui nous reste de Zénon. Le Traité *de la République*, ouvrage de sa jeunesse, était fort célèbre chez les anciens. Il paraît qu'il y combattait Platon avec une liberté voisine de la licence, quoiqu'il adoptât comme lui la communauté de tous

(4) Grand in-4° de *xxxvj* et 716 pages, Rome, imprimerie du Vatican, 1827. On y trouve de précieux fragments, inconnus jusqu'à nous, de Polybe, Diodore de Sicile, Denys d'Halicarnasse, Dion Cassius, etc.

les biens; il ne voulait ni temples, ni tribunaux, ni écoles, ni monnaies; et il était facile de reconnaître encore le cynisme de Cratès dans les paradoxes de son jeune disciple contre les arts et la société. Ces renseignements sont incomplets, et peut-être trompeurs. Tels sont la plupart de ceux qui nous ont été transmis sur les ouvrages de Zénon. Il est donc dangereux, et cependant nécessaire, si nous voulons analyser sa philosophie, de nous en tenir au témoignage, souvent douteux et obscur, de ceux qui en ont parlé long-temps après lui. — Dans la science de Dieu et de l'ame, on entrevoit que, pour s'écarter du platonisme, pour échapper aux illusions poétiques de la mysticité, pour extirper tous les germes de la superstition, il s'exposait à détruire même le sentiment religieux. Il ne faisait que suivre Platon en représentant les dieux d'Homère et d'Hésiode, les dieux populaires, comme autant de symboles de la puissance divine (5); mais quand il montrait cette puissance même dans l'éther, feu intelligent, ame du monde, principe de toute génération et de toute sagesse (6), et qu'il mettait au rang des dieux émanés de ce principe les astres, toute la nature visible, et cet esprit invisible et céleste qui anime l'être raisonnable, ne se rapprochait-il pas de la doctrine du panthéisme, et ne donnait-il pas lieu aux préventions de quelques modernes, dont l'orthodoxie soupçonneuse n'a voulu voir que des athées dans ces philosophes qui les premiers ont invoqué la Divinité sous le nom de Providence? Sans doute ils ne dégageaient pas assez de la matière la cause immatérielle, infinie, absolue; et en cela surtout ils avaient tort d'abandonner les croyances platoniques. Mais cette erreur ne les empêchait pas de se faire une idée noble et pure du Dieu suprême; et il n'est point de spiritualiste qui n'admire ce mot de Zénon : « Est-il possible, lui demande-t-on, de cacher nos fautes à » Dieu? — Non, répondit-il, on ne » peut même lui en cacher la pensée. » Il faut bien se garder aussi de lui attribuer toutes les opinions, quelquefois exagérées, de ses successeurs. Combien, par exemple, n'ont-ils pas disserté sur le destin, pour l'accorder avec le libre arbitre! Tout le fatalisme de Zénon se borne à cet autre mot que Diogène Laërce a raconté, et qui ressemble moins à un dogme qu'à une raillerie. Un esclave, qu'il punissait pour un vol, lui dit : « Ce vol était dans ma destinée. » — « Ainsi que la punition, » répondit-il. — En logique, Zénon s'éloigna peu d'Aristote; mais il sut rendre l'argumentation plus sévère encore et plus précise. Ennemi, comme lui, du système des *idées*, il le combattit avec d'autres armes. Les sens, disait-il, voilà l'origine de toutes nos connaissances. Quand ils ont aperçu un objet (φαντασία), l'esprit donne ou refuse son assentiment. Il doit n'adopter de ces perceptions extérieures que celles qui sont incontestablement la représentation propre d'un objet réel, et qui dès-lors sont *compréhensibles;* car la perception, une fois approuvée, s'appelle *compréhension.* Elle tient le milieu entre la *science*, objet si bien saisi que l'esprit y reste invinciblement attaché, et l'*inscience*,

(5) Cicéron, *de Nat. deor.*, I, 14; Diogène Laërce, VII, 147; Athénagoras, *Apologie*, c. 6, etc.

(6) Πῦρ τεχνικὸν, ὁδῷ βαδίζον εἰς γένεσιν. Diogen. Laert., VII, 156; Cic., *de Nat. deor.*, II, 22.

source de l'*opinion*. De la compréhension naissent les premières notions des choses, qui nous révèlent les principes du juste et du vrai. Les innombrables et difficiles questions sur le *criterium* de la vérité, sur les signes auxquels on distingue avec certitude les perceptions vraies des visions fausses, sur les notions naturelles ou anticipées, et les notions artificielles ou déduites, sur les diverses formes de la proposition et du syllogisme, ont fait de la dialectique des stoïciens un labyrinthe inextricable, dont les successeurs de Zénon se sont malheureusement appliqués à multiplier les détours. Aussi Carnéade, l'antagoniste de Chrysippe, n'osait le réfuter qu'après avoir pris, dit-on, pour s'éclaircir l'esprit, une assez forte dose d'ellébore. Pline croit (xxv, 5) que c'était pour combattre les livres de Zénon lui-même. Celui-ci aimait sans doute cet art du raisonnement, puisque dès sa jeunesse il n'eut pas de plus grand plaisir que de disputer avec Philon et Diodore, disciples subtils de l'école de Mégare, et qu'un dialecticien lui ayant demandé cent drachmes d'un nouveau syllogisme, il lui en donna cent de plus ; mais il n'en trouvait pas moins que Diodore avait imaginé des balances très-justes pour n'y peser que de la paille, et on l'accuserait à tort de toutes les extravagances sophistiques de Chrysippe, véritable créateur de cette logomachie stoïcienne, dont Sénèque même a déploré les dangers et reconnu les ridicules. — Si la logique, entre les mains des stoïciens, devint trop souvent un jeu d'esprit, la morale est encore aujourd'hui la gloire du Portique. Zénon, qui proclama énergiquement la loi du devoir, établit les fondements de cette loi sainte avec une justesse et une abondance de preuves, qu'il puisa, non dans l'art ingénieux d'Euclide et de Diodore, mais dans une profonde conviction. Il distingue, il définit avec la même assurance que s'il exposait des vérités géométriques. Loin d'employer, comme Théophraste et Arcésilas, cette pénétration d'esprit à élever des doutes sur l'obligation morale, il en resserre les nœuds, il en affermit l'autorité. Les passions ne sont plus ici des éléments nécessaires de notre condition ; elles sont toujours des maladies de l'ame, dont la santé consiste dans l'*apathie* ou l'absence de toute passion. Il n'y a de bien que la vertu, qui est le souverain bien ; il n'y a de mal que le vice. Le reste, qui n'est ni bien ni mal, parce que notre ame libre n'en dispose pas, offre seulement des choses *naturelles*, plus ou moins estimables (προηγμένα, ἀποπροηγμένα), et des choses *contraires à la nature*, qu'il faut éviter. La nature, c'est le principe constitutif de tous les êtres, c'est la cause universelle, que l'homme doit suivre et imiter (ὁμοίωσις τῷ Θεῷ) ; c'est l'éternelle raison, c'est la loi, c'est Dieu même. Les paradoxes du stoïcisme : « La vertu suffit pour le bonheur, toutes les fautes sont égales, le sage seul est libre, riche, noble, citoyen, roi, » n'ont plus rien de surprenant, lorsqu'on envisage l'ensemble de cet admirable système, où l'ame domine seule, et qui fait de la vie du sage une vie de combats, de résistances, de sacrifices. Il semble que Zénon ait osé transporter sur la terre cet *idéal* qu'il reprochait à Platon d'avoir créé dans les cieux. — Malgré le soin qu'il prit de perfectionner les doctrines antérieures à la sienne, ou de les déguiser seulement par une

nouvelle langue philosophique, on reconnaît aisément tout ce qu'il leur doit. Il emprunte à Pythagore et à Platon quelques-uns de leurs dogmes théologiques les plus purs, et il y mêle les opinions d'Héraclite sur la matière. Sa dialectique s'est formée à l'école de Mégare et d'Érétrie. Le Lycée lui fournit sa théorie sur l'origine des idées, que Zénon, suivant son usage, réduisit en axiome : « Rien n'est dans l'entendement, qui » n'ait été d'abord dans la sensa» tion; » car cette formule est de lui, et non pas d'Aristote. Il profita aussi beaucoup des ouvrages moraux du philosophe de Stagire. Zénon disait comme lui : « Mon ami est un » autre moi-même. » Les cyniques, ses premiers maîtres, ne lui furent pas inutiles, quoiqu'il soit faux de dire, comme Juvénal (XIII, 121), que c'était par la tunique seule qu'il différait de Diogène. Mais on s'aperçoit surtout que l'influence salutaire de la morale pratique de Socrate, telle que ses entretiens, conservés par ses disciples, l'enseignent et la développent, est encore vivante dans les leçons du Portique : elles confirment, elles fortifient par des preuves plus régulières et plus systématiques ce que le doute de Socrate, son ironie, la liberté et les contradictions du dialogue avaient pu laisser dans l'incertitude. C'est à l'académie que Zénon dut, entre autres principes, sa doctrine de l'évidence, renouvelée depuis par Descartes, et celle du sens commun, du sens intime, qu'il fit valoir principalement dans les preuves de l'existence de Dieu, et dont les modernes ont fait une application plus étendue, et peut-être moins sûre. De son temps même, il était accusé de plagiat : un jour qu'il était allé entendre Polémon, chef de l'académie, « On sait, lui dit celui-ci, qu'en vrai Phénicien tu te glisses dans nos jardins pour nous voler, et que tu habilles ensuite nos opinions à ta mode. » Il n'est pas jusqu'à l'austérité de ses maximes, quelquefois outrées dans leur rigorisme, qu'il n'ait pu emprunter à Xénocrate, à Platon. Avant que le stoïcisme défendît la douleur et les regrets, même à l'amitié, à la tendresse paternelle, Platon avait fait dire à Socrate (7) : « Non, le sage ne mettra pas au rang des maux la mort d'un autre sage son ami, et il se gardera bien d'en gémir, comme si cet ami était malheureux. La vertu se suffit à elle-même, et seule elle n'a pas besoin d'autrui pour le bonheur. Elle ne peut donc voir un mal réel dans la perte d'un fils, d'un frère, d'un trésor. Jamais on ne l'entend se plaindre : quels que soient les coups qui la frappent, elle obéit en silence, etc. » — Zénon inventa peu ; il ne fut point éloquent, non plus que ses premiers disciples ; il ne laissa point d'ouvrages durables : comment donc expliquer le long règne de ses dogmes, si contraires à des sentiments qui paraissent innés dans notre cœur ? Cette audace même fit peut-être sa force ; il n'hésita, il ne délibéra jamais ; il affirma, et on le crut. Toutes les fois qu'il fallut combattre les faiblesses de la volupté, et le scepticisme, qui est une faiblesse de l'ame, il fit entendre des paroles si hautes et si calmes, qu'il parut moins un mortel qu'un dieu ; il profita de cet ascendant qu'obtiennent toujours sur l'homme, comme d'autres exemples l'ont prouvé, ceux qui l'arrachent à lui-même pour l'élever au-

(7) *République*, III, 2, édit. de M. Ast, pag. 66; *Pensées de Platon*, seconde édit., pag. 342.

dessus de lui-même ; enfin, dernière cause de puissance et d'éclat, une telle doctrine, si âpre, si effrayante pour le vulgaire, si supérieure aux habitudes de l'humanité, et même aux enseignements des sages, ne pouvait être perpétuée, comme elle le fut en effet, que par de grandes ames, ou du moins par des esprits d'une trempe peu commune. Ainsi nous voyons cette philosophie croître et grandir durant plus de quatre siècles, tour à tour sublime dans Cléanthe, infatigable et disputeuse dans Chrysippe, plus douce dans Panétius, éloquente dans Cicéron, sententieuse dans Sénèque, grave dans Épictète, majestueuse dans Marc-Aurèle. Les écrits de Cicéron sont les plus anciens qui nous en aient conservé, d'une manière suivie, les documents authentiques : il se joue de quelques idées singulières des stoïciens, en plaidant pour Muréna contre Caton ; il réfute leur théologie dans son troisième livre *sur la Nature des dieux*, après l'avoir richement développée dans le second ; il réfute encore une partie de leur morale et de leur logique dans le traité *de Finibus* et dans les *Académiques ;* mais le troisième livre de ce même dialogue sur les biens et les maux est la meilleure exposition de leur système moral ; les *Paradoxes,* les *Tusculanes* en sont une amplification brillante; et l'ouvrage *sur les Devoirs* qu'il adresse à son fils, le plus beau traité de ce genre que nous ait laissé l'antiquité, est comme un monument élevé à la gloire du stoïcisme. Le temps était venu où cette philosophie, qui déjà comptait parmi ses disciples les jurisconsultes les plus célèbres de Rome, et parmi ses héros Brutus et Caton, allait offrir aux Romains un asile contre leurs tyrans : elle devint la religion du malheur et de la liberté. Perse, Lucain, Tacite, lui durent de nobles pensées ; Helvidius, Thraséas, Rusticus, Sénécion, les vertus de leur vie et la dignité de leur mort. « Dans ce temps-là, dit Montesquieu (8), la secte des stoïciens s'étendait et s'accréditait dans l'empire. Il semblait que la nature humaine eût fait un effort pour produire d'elle-même cette secte admirable, qui était comme ces plantes que la terre fait naître dans des lieux que le ciel n'a jamais vus. » Sénèque, malgré ses écrits et malgré sa mort, ne mérite peut-être pas d'être compris dans ce magnifique éloge, qui ne place que l'ouvrage de Dieu au-dessus de celui de Zénon. Sénèque, ce stoïcien apologiste du meurtre d'Agrippine, se contenta d'exercer sur quelques paradoxes de l'école la finesse et la subtilité de son esprit, et il oublia trop que le Portique voulait que ses disciples donnassent au monde des exemples encore plus que des leçons. Épictète, un esclave, fit l'un et l'autre : sans doute il altéra quelquefois l'ancienne doctrine, mais il ressembla du moins par sa vie à Zénon, à Cléanthe ; et son *Manuel*, ses *Entretiens*, rédigés par son disciple Arrien avec une concision pleine de force, sont encore de précieux restes de ces discours par lesquels un petit nombre de sages, contemporains de Néron, s'encourageaient à vivre ou à mourir. Il ne manquait plus au stoïcisme que d'être éprouvé par l'exercice d'un pouvoir égal à celui de Néron même : il subit cette épreuve, et il triompha. Nous pouvons lire aujourd'hui ces mots que

(8) *Grandeur et décadence des Romains*, c. 16. *Voy.* aussi l'*Esprit des Lois*, XXIV, 10.

le jeune Marc-Antonin, déjà fils adoptif d'Antonin le Pieux, déjà César, écrivait à son maître d'éloquence, après avoir, par hasard, ouvert pour la première fois les livres d'un philosophe stoïcien, disciple de Zénon (9) : « J'ai entre les mains un ouvrage d'Ariston qui me charme et qui m'attriste. C'est un plaisir pour moi d'y apprendre la vertu ; mais lorsque j'y vois combien je connais peu cette science, votre élève rougit et s'indigne d'avoir été vingt-cinq ans étranger à ces nobles études, à ces utiles leçons. J'en suis bien puni : mécontent de moi-même, je m'afflige, j'envie ceux qui en savent plus que moi, je ne mange plus. » Généreux dépit, qui nous a valu peut-être ce recueil de méditations, unique dans l'histoire de la philosophie, les *Pensées* de Marc Aurèle. Il lut, il admira Zénon, Cléanthe, Épictète, et un stoïcien sur le trône resta le plus vertueux des hommes. Marc-Aurèle, prince beaucoup plus parfait que Julien, donnerait au stoïcisme ce grand avantage sur la doctrine platonique, s'il était vrai que Julien fût en effet platonicien ; mais comme il serait facile de prouver le contraire, il est plus juste de remarquer, en finissant, que ces deux sectes profanes, qui se rapprochent par tant de points, furent les seules qui reçurent du christianisme naissant un caractère presque sacré. On sait de quelle estime Platon jouissait chez les premiers chrétiens : Épictète ne fut pas moins étudié par eux ; il les soutenait dans la persécution, il leur répétait sans cesse : *Souffre, et abstiens-toi.* Saint Pantène, le maître de Clément d'Alexandrie, avait pratiqué le stoïcisme ; et un moine du quatrième siècle, S. Nil, disciple de saint Jean-Chrysostome, dans les déserts du mont Sinaï, transcrivait avec peu de changements, pour l'usage des monastères, le *Manuel* d'Épictète. Ainsi la foi révélée sanctionna quelques-unes des lois morales de Zénon, comme elle avait consacré de Platon quelques-unes de ses inspirations religieuses. L'histoire de ces deux doctrines ne pouvait finir plus glorieusement que par cette adoption d'une philosophie sainte, qui les admet en quelque sorte au partage de sa puissance et de son immortalité. — Sur Zénon, et particulièrement sur le stoïcisme, dont nous n'avons donné ici qu'une idée rapide, outre les historiens généraux de la philosophie, Diogène Laërce, Stanley, Brucker, Tennemann, etc., et plusieurs anciens, Cicéron, Sénèque, Marc-Aurèle, Épictète (ou plutôt Arrien), Plutarque, Sextus Empiricus, Aulu Gelle, Simplicius, Eusèbe, on peut consulter divers ouvrages modernes où l'érudition et la critique ont essayé de reconstruire l'édifice élevé par Zénon : Juste Lipse, *Manuductio ad stoïcam philosophiam*, Anvers, 1604, in-4°. ; Scioppius, *Elem. philosophiæ moralis stoïc.*, Maïence, 1606, in-8°. ; Dan. Heinsius, *Orat.* (xx^a) *de stoïcâ philosophiâ*, Leyde, 1627, in-8°. ; Thom. Gataker, dans son édition des *Pensées* de Marc-Aurèle, Cambridge, 1652, in-4°. ; Franç. Quevedo, *Doctrina stoïca*, tom. III de ses OEuvres, Bruxelles, 1671, in-4°. ; Jacq. Thomasius, *Disserta-*

(9) *Lettres de Fronton et de Marc-Aurèle*, publiées par M. Mai, Rome, 1823, p. 112 : « Aristonis libri me hac tempestate bene accipiunt, atque iidem habent malè : quum docent meliora, tùm scilicet benè accipiunt ; quum verò ostendunt, quantùm ab his melioribus ingenium meum relictum sit, nimis quàm sæpè erubescit discipulus tuus, sibique succenset, quòd viginti quinque natus annos nihildum bonarum opinionum et puriorum rationum animo hauserim. Itaque pœnas do, irascor, tristis sum, ζηλοτυπῶ, cibo careo. »

tionçs XXI ad stoïcæ philosophiæ historiam facientes, Leipzig, 1682, in-4°.; Everh. Otto, *Orat. de stoïcâ veterum jurisconsultorum philosophiâ*, Duisbourg, 1715, in-4°.; J.-J. Dornfeld, *de Fine hominis stoïco*, Leipzig, 1720, in-4°.; J.-F. Buddeus, *Introductio ad phil. stoïc.*, ibid., 1729, in-8°.; Dietr. Tiedemann, *System der stoischen philosophie*, ibid., 1776, in-8°.; Dictionnaire de philosophie de l'*Encyclopédie méthod.*, tom. III, Paris, 1793, in-4°.; M. Degerando, *Histoire comparée des systèmes de philosophie*, tom. III, ibid., 1823, in-8°., etc. — Les anciens ont cité plusieurs statues de Zénon : Visconti (*Iconographie grecque*, première partie, chap. 4, § 13) croit en retrouver une dans l'Hermès du musée du Vatican, dessiné sous les nos. 1 et 2 de sa planche XXIII. La courbure du col, qui était un défaut naturel de ce philosophe (Diogène Laërce, VII, 1), lui paraît un caractère propre à le faire reconnaître dans cette image. Il y remarque aussi le front sillonné de rides, le sourcil triste, l'air austère, que lui attribue l'antiquité. Sa ville natale lui avait élevé une statue, et c'est la seule qui ne fut pas mise en vente par Caton (Pline, XXXIV, 8), quand il prit possession de l'île de Cypre pour les Romains.

L—C.

ZÉNON, fils de Musée, de Sidon, philosophe stoïcien, disciple de Diodore et maître de Zénon de Cittium dans l'île de Cypre, est auteur d'une *Apologie de Socrate* et des *Sidoniaques*. — Zénon (de Cittium, comme le stoïcien). Suidas ne peut assurer s'il était orateur ou philosophe. On pencherait toutefois pour l'opinion qui le range parmi les orateurs, si l'on en juge par les ouvrages que cite de lui ce même lexicographe. C'était un Traité *des figures* (de rhétorique probablement), des *Commentaires* sur Xénophon, Lysias, Démosthène, etc. — Zénon, fils de Dioscoride, de Tarse, ou selon d'autres, de Sidon, philosophe stoïcien, disciple et ensuite successeur de Chrysippe, de Tarse. — Zénon, d'Alexandrie, juif de nation. Naturellement juste et bon, il n'avait reçu de la nature aucune espèce de disposition pour l'éloquence ou d'aptitude pour les lettres; et par un contraste aussi fâcheux que singulier, il était tourmenté du desir d'apprendre et du besoin de savoir. Mais ses efforts étaient si peu soutenus, sa bonne volonté si mal secondée par ses moyens naturels, qu'il oubliait ce qu'il était parvenu à apprendre, avec une facilité qui égalait sa difficulté à concevoir. — On parle encore d'un autre Zénon, contemporain de Proclus et de celui que nous venons de citer. On ignore lequel des deux fournit au philosophe Salluste le prétexte et l'occasion de sa dissidence avec Proclus. A-D-R.

ZÉNON (Saint), Africain de naissance, fut élevé sur le siége épiscopal de Vérone, en 362, sous le règne de Julien l'Apostat. On voit par ses sermons qu'il convertissait les idolâtres qui étaient encore en grand nombre dans son diocèse, et que tous les ans il conférait le baptême à plusieurs d'entre eux. Les Ariens et les Pélagiens s'y étaient aussi répandus; il vint à bout d'éloigner de son troupeau l'hérésie et les superstitions du paganisme. Le nombre des fidèles s'étant considérablement augmenté, il entreprit de faire construire une église qui pût les contenir; il fut aidé dans cette bonne œuvre, et sur ce nouveau temple il fit élever une croix qui,

comme il le dit, devait en être le rempart. Parmi les vertus, que par son exemple plus encore que par ses discours, il savait inspirer aux fidèles de l'église de Vérone, il leur recommandait surtout la charité envers les pauvres. « En donnant aux pauvres, leur disait-il, vous amassez des trésors dans le ciel ; et vos richesses n'excitent aucune envie : Dieu lui-même devient votre débiteur. Peut-on être plus riche ? » — Les Goths ayant défait, en 378, l'empereur Valens, ces barbares firent dans la Thrace et l'Illyrie un si grand nombre de prisonniers, qu'il y en avait pour repeupler des provinces entières. Les habitants de Vérone donnèrent en cette occasion des preuves éclatantes de leur charité, et des milliers de prisonniers leur durent la liberté. Dans les premiers temps de l'Église, les fidèles se rassemblaient sur la tombe des martyrs, pour faire en leur honneur des *agapes* ou repas de charité. Cependant ces réunions, saintes et touchantes dans le principe, étaient devenues une occasion de vanité et d'intempérance. Saint Zénon s'éleva contre cet abus, et sans doute il est un de ces évêques de l'Italie que saint Augustin loue, parce qu'ils avaient éloigné de leurs diocèses la source d'un grand désordre. Saint Zénon mourut en 380, le 12 avril, jour où il est nommé dans le martyrologe romain. On célèbre à Vérone deux autres fêtes en son honneur, l'une le 21 mai, et l'autre le 6 décembre. La première a pour objet la translation de ses reliques, et la seconde, son ordination, ainsi que la dédicace de la nouvelle église construite en son honneur sous Pépin, roi d'Italie. Nous avons sous le nom de ce saint cent vingt-sept *Sermons*, imprimés d'abord à Venise en 1508, et réimprimés à Vérone, en 1586, par les soins du cardinal de Vérone, insérés dans la *Bibl. Patr.* et dans celle des *Prédicateurs*, par le P. Combefis. Depuis, il s'était élevé des doutes sur l'authenticité de ces Sermons, et D. Ceillier en était venu jusqu'au point de croire qu'il n'y en avait pas un seul qui fût de saint Zénon. Toutes les difficultés ont été levées par les frères Ballerini dans la belle édition qu'ils ont publiée sous ce titre : *Sancti Zenonis episcopi Veronensis sermones*, Vérone, 1739, in-4°., dédiée au cardinal Passionéi. Ces savants éditeurs ont divisé les *Traités* ou *Sermons* de saint Zénon en deux livres, l'un en contient seize, et l'autre soixante-dix-sept. On y trouve des faits importants pour le dogme, la morale et la discipline de l'Église. Les éditeurs ont publié dans l'Appendice les sermons faussement attribués à saint Zénon. Deux appartiennent à Potamius, évêque grec, cinq à saint Hilaire, et quatre à saint Basile. Hincmar, archevêque de Reims, possédait les sermons de saint Zénon. Il fit don de son manuscrit, qui est extrêmement précieux, au monastère de Saint-Remi. Les frères Ballerini en ont fait usage. L'édition des *Sermons* de saint Zénon, Augsbourg, 1758, in-fol., quoique plus complète que celle de Vérone, est moins recherchée. G—y.

ZÉNON, empereur d'Orient, naquit en Isaurie, d'une famille assez considérable de cette contrée. Il s'appelait Trascalisée ; on le trouve aussi sous les noms barbares de Tarasiscodizée et d'Aricmese. En 468, l'empereur Léon, effrayé de la puissance et des intrigues d'Aspar et d'Ardaburius (*V.* Aspar), conçut le projet d'élever Zénon, pour s'ap-

puyer des Isaures, peuples belliqueux, qui formaient une partie de l'armée, et pour opposer un rival à Aspar; il fit venir Zénon près de lui, changea son nom barbare en celui qu'il porta depuis, le nomma patrice, et finit par en faire son gendre, en forçant sa fille Ariadne à l'épouser (*V.* Ariadne). Zénon était veuf d'une première femme, nommée Arcadie, dont il avait eu un fils. Du reste, sa difformité, son caractère vil et méprisable, sa lâcheté, ses mœurs infâmes durent lui aliéner une jeune princesse élevée dans une cour magnifique et brillante. Aspar, indigné de cette fortune subite, conspira contre lui. Zénon échappa aux piéges de son rival, et fut chargé par l'empereur d'aller commander l'armée d'Orient et la ville d'Antioche. Il y suscita des troubles religieux, par la suggestion d'un moine brouillon et audacieux, nommé Pierre le Foulon. En 471, Zénon, du fond de l'Asie, avertit Léon des nouvelles trames d'Aspar et de ses partisans. L'empereur, à cette nouvelle, lui donna ordre de se rapprocher de Constantinople. Le massacre d'Ardaburius et d'Aspar ayant excité des troubles sérieux, Zénon et Basilisque accoururent à temps pour sauver la capitale. Depuis ce moment, le crédit de Zénon ne fit qu'augmenter; et Ariadne, qui convoitait le sceptre, aidait son indigne époux de toutes les ressources de son esprit. Cependant la haine qu'on portait aux Isaures, et particulièrement à Zénon, empêcha Léon de le désigner pour son successeur, et le détermina à proclamer Auguste son petit-fils Léon, fils de Zénon et d'Ariadne. Le vieil empereur étant mort, Ariadne et sa mère Verine n'épargnèrent ni soins ni intrigues pour ramener les esprits en faveur de Zénon. La mort du jeune Léon, arrivée peu de temps après, laissa d'horribles soupçons contre un père et une mère que cet enfant seul écartait du trône. Cependant ils y montèrent sans obstacle, pour étaler tous les vices. Bientôt les plus vils scélérats secondèrent les fureurs de Zénon, ou préparèrent ses orgies. Pendant ce temps, les barbares désolaient les frontières de l'empire, et Genseric menaçait l'Épire. Un ambassadeur habile détourna les projets du Vandale; mais Zénon trouva des ennemis plus dangereux dans sa propre famille. Verine, sa belle-mère, irritée de quelques refus et poussée par son amant Patrice, qu'elle songeait à faire couronner, conspira contre Zénon, et fit entrer dans le complot son frère Basilisque, en lui cachant ses projets pour Patrice. Zénon, à la première nouvelle du danger et des desseins de sa famille, s'enfuit en Isaurie, et s'enferma dans une forteresse. Sa femme seule le suivit, moins par devoir que par la crainte que lui inspirait sa mère. Verine ne réussit pas cependant à faire couronner Patrice; et elle fut obligée de poser elle-même le diadème sur le front de Basilisque (*V.* ce nom). Bientôt les désordres de ces nouveaux maîtres furent portés au point que Constantinople regretta Zénon. Celui-ci, instruit de ce qui se passait, fut pressé par les Isaures de reprendre les armes. Il le fit avec lenteur et lâcheté, et se vit assiégé par Illus, général estimé de tout l'empire. Cependant cet illustre chef se tourna du côté de Zénon. Tous deux parvinrent à séduire Harmace, que Basilisque avait chargé de combattre Zénon. Avec ces appuis, le faible prince rentra dans sa capitale, ivre de revoir celui qu'elle avait

chassé deux ans auparavant. Zénon promit par serment de laisser la vie à Basilisque, qui s'était réfugié dans une église, et qui en sortit sur la foi de ces promesses sacrées. Zénon crut ne pas les violer en faisant jeter Basilisque, sa femme et ses enfants, dans une citerne qu'on ferma ensuite hermétiquement, et où ils périrent de froid et de faim. Harmace, quoiqu'il eût contribué au retour de Zénon, ne fut pas plus épargné; l'empereur le fit assassiner. Cependant il sembla ensuite vouloir régner sous de meilleurs auspices. Il se montra juste et généreux, construisit des monuments, et fit d'utiles réglements. Odoacre et Népos, qui se disputaient l'Italie, offrirent tous deux à Zénon de la remettre sous ses lois. Sur ces entrefaites, Théodoric-le-Louche, prince goth, attaché à Basilisque, entreprit de le venger, et menaça Constantinople. Zénon lui opposa Théodoric l'Amale, roi des Ostrogoths; mais la lâcheté et les perfidies de l'empereur grec réunirent les deux princes goths; et Zénon fut réduit à accepter toutes les conditions qu'ils lui imposèrent. De nouvelles perfidies engagèrent l'Amale à ravager encore l'empire; et la révolte de Marcien, homme puissant, et qui, par sa naissance, avait même quelque droit au trône, vint augmenter les embarras de Zénon. La fortune sourit d'abord à Marcien. Le tyran se vit à deux doigts de sa perte; mais son compétiteur, s'étant laissé battre par Illus, n'eut bientôt d'autre moyen de salut que de se faire prêtre, au pied même de l'autel près duquel il avait cherché un asile. Quelque temps après, ayant voulu ourdir de nouvelles trames, il fut pris et enfermé dans un monastère, où il finit ses jours. Les deux Théodoric renouvelèrent leurs démonstrations hostiles en 479. L'Amale s'empara de Dyrrachium. Sabinien, que Zénon fit marcher contre lui, arrêta ses conquêtes. En 480, Zenon envoya des ambassadeurs à Huneric, successeur de Genseric; et il en obtint quelques avantages. Cependant la faiblesse de Zénon, les désordres et les intrigues d'une cour corrompue agitaient et tourmentaient l'empire. Verine, jalouse du pouvoir que les longs services d'Illus et sa réputation militaire lui avaient acquis, veut le faire assassiner : le coup manque; Illus obtient l'exil de son ennemie. L'impératrice Ariadne emploie les larmes et les prières pour obtenir le rappel de sa mère, et, ne pouvant y réussir, charge un soldat de tuer Illus. Celui ci, blessé dangereusement, quitte la cour, la fureur dans l'ame; il se joint au Syrien Léonce, qui s'était révolté. Tous deux lèvent des troupes, taillent en pièces celles de Zénon, et voient Verine elle-même se réunir à eux, et faire couronner Léonce à Tarse en Cilicie. Un général nommé Jean, que Zénon leur opposa, les défit complètement, et les contraignit de s'enfermer dans une forteresse nommée Papyre, où ils furent pris et decapités, après un siége qui dura trois ans et demi. Ce fut vers ce temps que parut l'*hénoticon*, édit célèbre dans l'histoire ecclésiastique, et que Zénon rendit pour réunir les Catholiques et les Eutychiens. Comme les décisions du concile de Chalcédoine y étaient infirmées, peu d'évêques l'adoptèrent. Théodoric ayant de nouveau menacé l'empire, et pénétré jusqu'aux portes de Constantinople, Zénon détourna l'orage, en conseillant au prince goth d'attaquer Odoacre, roi d'Italie, et en lui donnant d'avance l'in-

vestiture de cette belle conquête. Théodoric gagna trois batailles contre son rival ; et, tandis que l'Italie dévastée attendait la fin de cette lutte sanglante, Zénon ne sortait de ses débauches que pour se livrer à mille cruautés. Enfin son indigne vie fut tranchée par un crime horrible. Sa propre femme, Ariadne, éprise d'Anastase, l'un des officiers du palais, profita d'un moment où Zénon s'était endormi dans un état d'ivresse ou à la suite d'une attaque d'épilepsie, et le fit mettre dans un sépulcre, en annonçant sa mort. Vainement ses cris découvrirent la vérité : nul n'osa ou ne voulut le secourir. Il périt ainsi, l'an 491, à l'âge de soixante-quatre ans, après un règne de dix-sept ans et trois mois. Anastase lui succéda. L—s—e.

ZENOTHEMIS, de Marseille, n'est connu que par le dialogue de Lucien, *Toxaris* ou de l'*Amitié*, dont on va présenter l'extrait. Il était fils de Charmolès et l'ami de Menecrates. Celui-ci possédait une charge considérable, dont il fut privé par une condamnation du conseil des Six-Cents, pour avoir proposé un décret contraire aux lois. Menecrates fut moins sensible à la perte de sa fortune et de ses honneurs, qu'au chagrin de ne pouvoir marier sa fille, déjà nubile, mais d'une figure si rebutante, qu'il aurait eu de la peine à l'établir quand il aurait encore possédé toutes ses richesses. Un jour qu'il se plaignait à son ami : « Console-toi, lui dit Zenothemis, tu ne manqueras jamais du nécessaire, et ta fille trouvera un époux digne de sa naissance. » Alors il le prit par la main, et l'ayant mené dans sa maison, il lui fit présent d'une partie de son bien. Quelque temps après, Zenothemis ayant fait préparer un grand festin, y invita Menecrates et sa fille, feignant de connaître quelqu'un qui la voulait épouser. A la fin du repas, il remplit une coupe, et la présentant à Menecrates : « Reçois, lui dit-» il, cette coupe de la main de ton » gendre, j'épouse en ce jour ta fille » Cydimaque ; depuis long-temps j'ai » reçu de toi vingt-cinq talents (1) » pour lui servir de dot. » Que faites-vous, s'écria Menecrates, vous n'y pensez pas : je ne souffrirai jamais qu'un aussi beau jeune homme épouse une fille laide et contrefaite comme est la mienne. Zenothemis à ces paroles se saisit de Cydimaque, l'emporte dans une chambre voisine, et la présente ensuite à l'assemblée, en qualité de son épouse. De cette femme si laide, il eut un fils charmant. Un jour il conduisit au sénat cet enfant, revêtu d'une robe noire et couronné d'olivier, afin qu'il inspirât plus de compassion pour son aïeul. L'enfant frappa dans ses mains et sourit aux sénateurs, qui, touchés de ses grâces naïves, remirent à Menecrates sa condamnation, et le rétablirent dans ses honneurs. Tel est le récit de Lucien, qui rapporte cette histoire comme très-récente, puisqu'il fait dire à Mnesippe, l'un de ses interlocuteurs : « On me » montra Zenothemis, il y a quelque » temps, en Italie, où j'étais en dé-» putation pour ma patrie. C'était » un bel homme, d'une taille avan-» tageuse, et riche à ce qu'il paraissait. A côté de lui, sur son char, » était assise sa femme, d'une lai-» deur effrayante. » On peut conclure de là que Zenothemis continua de bien vivre avec sa femme, puisque plusieurs années après leur mariage,

(1) Plus de cent mille francs de notre monnaie actuelle.

il ne voyageait pas sans elle. Chaufepié (dans son *Dictionnaire*, art. *Zenothemis*) l'approuve d'avoir partagé sa fortune avec Menecrates; mais, suivant lui, c'était là que son amitié devait se borner; elle n'exigeait pas qu'il épousât la fille de son ami, puisqu'elle était si laide. Les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France* (1, 287) ont fait de Zenothemis et de Charmole, son père, deux savants jurisconsultes qui avaient laissé divers *ouvrages de droit*. Mais comme on n'en trouve de traces nulle part, on peut supposer que le desir d'orner leur histoire du nom de Zenothemis leur a fait imaginer ce moyen, pour lui donner une place parmi les écrivains français du deuxième siècle. Le beau trait de Zenothemis est le sujet d'une *Nouvelle* d'Arnaud Baculard, qui porte le nom de cet illustre Marseillais.

W—s.

ZENTGRAVE (Jean-Joachim), en latin *Zentgravius*, théologien luthérien, né à Strasbourg le 21 mars 1643, étudia successivement dans l'académie de sa ville natale, dans celles de Leipzig et de Wittemberg, reçut dans cette dernière le titre d'adjoint à la faculté de philosophie, et revint occuper à Strasbourg une chaire de morale. Plus tard il fut admis aux honneurs du doctorat en théologie, et à la mort d'Isaac Faust, en 1695, il fut chargé de professer cette science. On a de lui un nombre d'ouvrages considérable, parmi lesquels nous distinguerons : I. *Moses, princeps Hebræorum, charactere politico expressus*, dissertation curieuse dans laquelle il fait ressortir l'habileté politique et les vues du législateur des Hébreux. On peut regarder comme le complément de ce morceau sa *Libera respublica Hebræorum sub judicibus, charactere politico expressa.* II. Divers écrits polémiques contre le syncrétisme, tels que *Vindiciæ pro syncretismi Textoris detectione contra Severianum; — Iterata detectio et confutatio syncretismi; — Brevis inquisitio in resuscitatos hodiernorum Irenicorum conatus, unionem Evangelicorum et Reformatorum concernentes; — Theses theologicæ hodiernis Origenismi, Pelagismi, syncretismi et Pietismi assertoribus oppositæ.* Le savant théologien s'y déclare avec énergie, quoique sans intolérance et sans fanatisme, contre une fusion de systèmes qui ne lui semble propre qu'à corrompre toutes les opinions, et qui n'est au fond qu'hypocrisie pour les uns et déception pour les autres. III. *Rex unctus Dei, hoc est, de unctione Regum.* Zentgrave traite successivement de l'origine, de la nécessité et du caractère du sacre. On peut voir une analyse de cette Dissertation, dans le *Journal des savants*, 1693, 105-79 et suivantes. IV. *De morbis imperii turcici.* V. *De interregno imperii germanici ab excessu Conradi IV ad Rudolphum Habsburgicum.* VI. *De furore poetico*, 1693, in-4°. Beaucoup de détails purement poétiques, de citations et d'autorités; mais peu de vues philosophiques sur l'origine et les causes de cette fureur, sur le rôle qu'elle joue et la place qu'elle occupe dans la vie de l'intelligence ou plutôt de la sensibilité, sur les phénomènes auxquels elle se lie et auxquels elle participe: tels sont les caractères de cette amplification oratoire qui ne mérite point les éloges dont on l'a comblée. VII. *De fine hominis, vulgò summo Bono, secundùm*, etc., Strasbourg, 1693, in-8°. Sous ce titre sont réunies cinq Thèses dont l'ensemble pré-

sente l'histoire, mais l'histoire bien incomplète, des opinions imaginées par les philosophes anciens sur l'énigme du souverain bien. Dans la première, après avoir passé en revue les idées grossières des Juifs, des Perses, des Égyptiens, des Chaldéens, des Indiens, des Chinois, des Japonais et des Celtes, Zentgrave examine la solution donnée au problème par les sages de l'école italique: les poètes grecs forment le sujet de la seconde : les Pyrrhoniens, les Épicuriens, les Ioniens occupent l'auteur dans les trois dernières Dissertations. On voit que, dans cette exposition des systèmes moraux, il n'est question ni des philosophes cyniques, ni de Platon, ni des Stoïciens. VIII. *Ex legibus Hebræorum forensibus contra magiam*, etc., etc. On trouve parmi les OEuvres de Zentgrave trois thèses qui portent à-peu-près ce titre, dont la première est principalement dirigée contre la baguette divinatoire. Dans la seconde, il incidente sur quatre espèces d'opérations magiques défendues par la loi de Dieu : enfin, dans la troisième, il traite surtout des peines attachées à la pratique de la magie, et compare à la législation hébraïque les codes de diverses nations qui n'ont pas été moins sévères que le peuple juif contre cette espèce de crime. Zentgrave mourut le 28 novembre 1707 —*Frédéric-Albert* Zentgrave, jurisconsulte, aussi de Strasbourg, est auteur d'une Dissertation *De judicio militari criminali*, où il passe en revue toute la procédure militaire usitée en Allemagne. P— ot.

ZEPERNICK (Charles-Frédéric), magistrat de Halle, né dans cette ville, le 2 octobre 1751, et mort dans la première année du dix-neuvième siècle, a publié plusieurs écrits importants sur la jurisprudence : I. *Historia juris civilis de legitimâ portione parentum*, Halle, 1773, in-4°. II. *De Novellis Leonis Augusti et philosophi, earumque usu et auctoritate, liber singularis cum animadversionibus editus*, Halle, 1779, in-8°. III. *Prætermissa de vitâ, rebus gestis et constitutionibus, imprimis Novellis, Leonis sapientis imperator. Byzantini, quibus ex causis Novellæ Leonis sapientis in Germaniâ receptæ dici nequeant*, inséré dans le *Recueil de jurisprudence* de Beck, Halle, 1781 à 1783. IV. *Delectus scriptorum Novellas Justiniani imperatoris earumque historiam illustrantium*, ibid., 1783, in-8°. V. *Analecta juris feudalis, sive selectæ variorum observationes feudales, hactenùs sparsim exstantes, junctim editæ*, ibid., 1783 à 1784, 2 vol. in-8°. VI. *Mélanges sur le droit féodal* (all.), ibid., 1787 à 1794, 4 vol. in-8°. VII. *Repertorium juris feudalis theoretico-practicum*, ibid., 1787, in-8°. G—y.

ZÉPHIRIN (Saint), pape, successeur de saint Victor Ier., était Romain de naissance, et fut élu le 25 septembre 197, suivant Lenglet-Dufresnoy, ou l'an 202, suivant Godescard. Il eut la douleur de voir son pontificat troublé par la cinquième persécution qu'ordonna Sévère, et par des hérésies que le pontife combattit avec courage, entre autres celle des Patripassiens, dont le chef était Praxéas, qui n'admettaient qu'une personne en Dieu. Cet hérésiarque se convertit, et acquiesça à la condamnation prononcée par le pape. Tertullien, qui florissait alors, aida puissamment à cette conversion. Zéphirin s'appliqua tout entier, pendant vingt ans que dura son ponti-

ficat, à maintenir la pureté de la foi et la discipline dans le clergé, qui de son temps acquit une splendeur à laquelle il n'était pas encore parvenu, ainsi que l'atteste dans ses écrits Minucius Félix, avocat romain. Par les sages avis de Zéphirin, Natalis, qui avait suivi et professé l'hérésie de Théodote le corroyeur, revint de si bonne foi, que le sage pontife le reçut à la communion des fidèles, et l'exempta des peines canoniques (1). Ce pape mourut au commencement du règne d'Héliogabale, le 26 juillet 217, ce qui s'accorde avec les vingt ans de pontificat que lui donne Fleury. L'Église l'honore au nombre des martyrs (2). Il eut pour successeur Caliste Ier. D—s.

ZEPLICHAL (Antoine-Michel), jésuite, recteur de l'université de Breslau, et directeur des établissements catholiques d'instruction publique dans la Silésie prussienne, était né à Trebitz en Moravie le 13 mai 1737, et mourut dans les dernières années du dix-huitième siècle. On a de lui plusieurs écrits devenus classiques : I. *Plan d'un ouvrage sur l'histoire naturelle* (allem.), Breslau, 1769, in-8°., plusieurs fois réimprimé. II. *Tables algébriques* (all.), ibid., 1769, in fol., et réimprimé en 1774. III. *Geometria curvarum ad physicam adplicata*, ib., 1769, in-8°. IV. *Juris necessitatis principia philosophica*, ibid., 1770, in-8°. V. *Introduction à la connaissance du globe* (all.), Breslau, 1771, in-8°. VI. *De juris naturalis et gentium institutionibus*, ibid., 1772, in-4°. VII. *De methodis montium altitudines metiendi*, ibid., 1772, in-8°. VIII. *Nouvelle géographie à l'usage de la jeunesse* (all.), ibid., 1774, in-8°.; 2e. édition, 1776. IX. *Plan pour l'histoire générale, d'après une table chronologique* (allem.), ibid., 1774, in-8°. X. *Leçons sur l'arithmétique et l'arpentage* (all.), ibid., 1775, in-8°. XI. *Sur la manière de lire avec fruit les auteurs classiques latins* (all.), ib., 1775, in-8°. XII. *Chrestomathie grammaticale, avec une instruction sur la manière de lire avec fruit les auteurs classiques latins*, all.) ib., 1775, in-8°. XIII. *Artis poeticæ et rhetoricæ institutiones lectissimis veterum exemplis illustratæ*, ibid., 1775, in 8°. XIV. *Leçons sur l'histoire naturelle* (all.), ibid., 1776, in-8°. XV. *Instructions pour les prêtres de l'établissement royal des écoles en Silésie*, Breslau, 1776, in-fol. XVI. *Chrestomathie poétique, avec un abrégé de la mythologie* (all.), ibid., 1777, in-8°. XVII. *Réglements pour l'université de Breslau et pour les colléges catholiques de la Silésie* (all.), ib., 1777, in-fol. XVIII. *Discours adressés aux professeurs et élèves de l'université de Breslau, à l'occasion du serment prêté au roi Frédéric-Guillaume II*, lat. et traduit en allem., ibid., 1786, in-4°. G-y.

ZEPPER (Guillaume), théologien de la communion luthérienne à Herborn, a publié entre autres écrits : I. *Politica ecclesiastica*, 1595. Un

(1) Natalis vivait saintement à Rome, et avait souffert pour la foi ; mais il se laissa tromper par Asclepiodote et Théodote le banquier, tous deux disciples de Théodote le corroyeur, dont l'hérésie, semblable à celle d'Ébion, consistait à enseigner que Jésus-Christ n'était qu'un homme, quoique prophète. Natalis se laissa suborner par ces deux hérétiques qui l'ordonnèrent évêque de leur secte, s'engageant à lui fournir tous les mois un revenu de 150 deniers. Mais Natalis céda à la grâce qui le pressait vivement de revenir à l'unité. B—d—e.

(2) L'Église lui donne le titre de martyr à cause des souffrances auxquelles il fut exposé pendant la persécution. C'est ainsi qu'elle en use à l'égard de plusieurs papes des premiers temps, qui assurément ne sont pas morts de mort violente. Mais quant à Zéphirin, on ne sait rien de bien certain sur le genre de sa mort. B—d—e.

extrait de cet ouvrage a été imprimé sous le titre de *Solis vernatulis*, dans les *Syllecta scholastica* d'Alb. Molnar. II. *Traité de la discipline chrétienne, ou de la chasteté de l'Église*, 1596. III. *Guide pour lire l'Écriture avec plaisir et utilité*, 1599. IV. *Legum mosaicarum explicatio*, 1604. Cet ouvrage est un des meilleurs de l'auteur. — *Othon-Philippe* ZEPPER, jurisconsulte, professeur au gymnase de Brême, mourut dans cette ville le 26 juin 1666, n'ayant encore que trente-neuf ans. Parmi ses écrits on distingue : I. *Cynosura legalis*. II. *Dissertatio de jure aggratiandi*. III. *De codicillo et clausulâ codicillari.... — Philippe* ZEPPER, autre jurisconsulte, vivait vers 1630, dans le pays d'Anhalt. On lui doit un parallèle des lois civiles de Moïse et des Romains, sous le titre de *Collectio legum mosaicarum forensium et romanarum*, 1630. P—OT.

ZERBE (PIE DE), missionnaire, fut envoyé, en 1704, par le pape Clément XI, avec trois autres religieux franciscains, Liberato, Weis et Samuel de Bienne, dans le royaume d'Éthiopie. Après avoir fait d'inutiles tentatives pour pénétrer par terre, ces missionnaires prirent la voie de la mer, et arrivèrent, en 1712, à Gondar, capitale d'Éthiopie. D'abord reçus assez favorablement, ils eurent la satisfaction de ramener quelques habitants à la foi catholique; mais après un changement qui survint dans le gouvernement, le nouveau roi, voulant plaire à ceux que le zèle de ces bons religieux mécontentait, les fit arrêter. Dans un premier interrogatoire qu'ils subirent, le 2 mars 1716, il leur promit la vie, s'ils consentaient à se faire circoncire, à honorer, comme saint, Dioscore, chef des Eutychiens, à reconnaître avec eux une seule nature en Jésus-Christ, et à participer aux rites et aux sacrements, selon leurs usages. Les missionnaires ayant refusé, furent ramenés en prison, d'où on les tira le lendemain pour les conduire sur une grande place, où la foule s'était rassemblée, et où ils furent lapidés. G—Y.

ZERBI ou DE ZERBIS (GABRIEL), célèbre médecin, et l'un des premiers qui, depuis la renaissance des sciences, aient fait faire quelques progrès à l'anatomie, naquit à Vérone dans le milieu du quinzième siècle (1). Après avoir professé quelque temps la philosophie à Padoue, puis à Bologne, il vint à Rome, précédé d'une grande réputation. Un jour, si l'on en croit Valerianus (2), Zerbi, dans une assemblée nombreuse de philosophes et de théologiens, eut l'insolence, en parlant au pape Sixte IV, de lui dire qu'il était un ignorant; et, craignant la colère du pontife, il s'enfuit à Padoue. Suivant Bérenger de Carpi (*V.* ce nom, IV, 236), Zerbi, convaincu d'avoir volé deux vases d'argent à un évêque qu'il soignait dans une maladie, n'aurait quitté Rome brusquement, que pour éviter le juste châtiment d'une action si basse (3). Mais Bérenger, détrac-

(1) Haller fait de Zerbi un moine (*monachus*); on ne peut deviner sur quel fondement. Voyez la *Biblioth. anatomica*, I, 153.

(2) *Cùm in frequentissimo philosophorum et theologorum conventu, ubi de re valdè seriâ agebatur, ausus est Sixto pontifici maximo disputanti imperitiam objectare*, etc. Valerian., *De infelicitat. litterator.*, lib. I.

(3) Bérenger va plus loin encore, s'il est possible, tant il est acharné contre le malheureux Zerbi. S'il évita, dit-il, le châtiment qu'il méritait, il n'en fut pas de même de ses enfants : deux de ses fils, convaincus d'être des voleurs de profession, furent pendus à Rome dans l'espace d'un mois, sous le pontificat de Jules II (1506-13); je les ai vus de mes propres yeux attachés au gibet.

teur acharné de Zerbi, ne paraît mériter aucune confiance. Quoi qu'il en soit des motifs que pût avoir Zerbi de quitter Rome, il n'en resta pas long-temps éloigné. De retour au plus tard en 1489, il y publia cette année sa *Gerontocomia*, dont le pape Innocent VIII accepta la dédicace. Il y remplissait la chaire de théorie médicale; et en 1490 son traitement fut élevé de cent cinquante à deux cent cinquante florins (*Voy.* Marini, *Vite degli archiatri pontifici*). Depuis plusieurs années, les curateurs de l'académie de Padoue sollicitaient Zerbi de revenir y prendre la première chaire de médecine. Il se laissa tenter enfin par l'offre d'un traitement de six cents ducats; et en 1495 il s'établit à Padoue, où sa réputation dut attirer de nombreux élèves (*V.* Facciolati, *Gymn. Patav.*). En 1505, un bacha turc, gravement malade, fit prier André Gritti (*Voy.* ce nom), depuis doge de Venise, de lui procurer un des plus habiles médecins d'Italie. Zerbi s'empressa d'accepter une commission qui devait être très-lucrative. Au bout de quelques jours, voyant son malade hors de danger, il lui prescrivit le régime qu'il devait suivre pendant sa convalescence, et reprit le chemin de Padoue, comblé de présents magnifiques. Mais à peine était-il parti que le bacha mourut. Alors ses esclaves poursuivirent Zerbi pour lui reprendre les richesses qu'il emportait; et l'ayant atteint dans la Dalmatie, après avoir scié son fils, jeune encore, entre deux planches, ils le firent périr lui-même dans les supplices les plus cruels. Telle fut la fin déplorable d'un homme, qui, quels que soient les torts qu'on peut lui reprocher, doit être considéré comme un très-habile anatomiste. Eh! bien, Marc-Antoine Turrianus ou Della Torre, son compatriote, n'a trouvé dans un si triste événement que le sujet d'une plaisanterie: « Zerbi, dit-il, ayant fait » souffrir tous les anatomistes par » l'obscurité de son style, il était » juste qu'il souffrît à son tour. C'est » ici la peine du talion. » Ce mot odieux, Paul Jove l'a conservé dans l'éloge de Turrianus (Voy. *Elogia Paul. Jovii*), sans penser qu'il flétrissait par-là celui dont il avait l'intention de relever les qualités. Les ouvrages de Zerbi sont: I. *Quæstiones metaphysicæ*, Bologne, 1482, in-fol. On en conserve à la bibliothèque du Vatican un exemplaire sur vélin, orné d'une miniature qui représente l'auteur offrant son livre au pape Sixte IV (*Voy.* l'ouvrage de Marini déjà cité). II. *Cautelæ medicorum*, ibid., 1482; et, Lyon, 1525, in-fol. III. *Gerontocomia*, Rome, Euch. Silber, 1489, petit in-4°. C'est un recueil de conseils pour les vieillards. On en connaît un exemplaire sur vélin (Voy. *Catal.* de M. Van Praët, 11e. part., 1, 276). IV. *Liber anatomiæ corporis humani et singulorum membrorum illius*, Venise, 1502, ibid., 1533, in-fol. Jean Dryander (*V.* ce nom, XII, 53), en a tiré: *Anatomia matricis; et de anatomiâ et generatione embryonis*, Marbourg, 1537, in-4°. C'est sur cet ouvrage qu'est fondée la réputation de Zerbi. On en trouve l'analyse détaillée par M. Portal dans l'*Histoire de l'anatomie*, 1, 247-53. Il diffère peu de celui de Mondino (*V.* ce nom), pour

Tandem Romæ, Julii pontificis tempore, duo eorum (filiorum) intra mensem tanquàm publici latrones fuêre laqueo suspensi, et hoc propriis oculis vidi. Commentar. in anatomiam Mundini, Bologne, 1521, pag. 27.

la forme et pour le style ; mais, au travers d'un torrent de paroles dont il est fort difficile de saisir le sens, on y remarque le germe de plusieurs découvertes importantes ; quelques-unes même ont suffi pour assurer la gloire des anatomistes qui se les sont appropriées, en étendant les recherches de Zerbi. C'est ainsi, par exemple, qu'on y trouve la description des trompes dites de Fallope (*V.* ce nom). Zerbi, en disant que les canaux biliaires se terminent réellement en partie dans l'estomac, a commis une erreur, probablement à cause d'une disposition anatomique insolite (Voy. *Hist. de la médecine*, par Sprengel, trad. de Jourdan, IV, 34). Il connut, avant Bérenger de Carpi, les points lacrymaux ; tous les deux, il est vrai, trompés par leurs observations zootomiques, admettent à tort dans l'œil de l'homme deux glandes lacrymales (ibid., 54) ; malgré l'assertion de Haller et de M. Portal, Zerbi ne paraît pas avoir connu d'une manière distincte les nerfs olfactifs, dont la découverte doit être revendiquée en faveur d'Achillini (*V.* cenom, I, 144). En renvoyant le lecteur à l'ouvrage de Zerbi, M. Portal lui conseille de se munir de beaucoup de patience et de bons yeux pour pouvoir déchiffrer les paroles abrégées de l'auteur, et en séparer le bon d'avec le mauvais. Haller, qui ne put jamais supporter la lecture de ce livre, à cause de sa diction barbare et de ses fatigantes abréviations, le regarde comme une série de compilations faites par un homme qui ne manque ni d'instruction ni de jugement. V. *Anatomia infantis et porci ex traditione Cophonis*, Marbourg, 1539, in-4°., et avec l'*Anatomie* de Mondino, 1545, in-4°. Cet ouvrage n'est peut-être encore qu'un extrait de l'anatomie de Zerbi, mais avec des développements.

R—D—N et W—S.

ZERMEGH (Jean), historien hongrois, né en Slavonie vers la fin du quinzième siècle, était secrétaire du prévôt de la cathédrale de Bude. Ayant obtenu une place de conseiller du roi à la chambre des finances, il fut accusé d'être l'auteur d'une satire en vers contre le chef de ce département, et ayant eu le malheur de déplaire à l'empereur Maximilien, il fut destitué. Il mourut fort âgé en Slavonie, où il était retourné. Il a écrit sur les événements de son temps un *Commentaire*, qui commence à la malheureuse bataille de Mohacz (29 août 1526), et qui finit à la mort du roi Jean de Zapoly (1540). Racontant avec naïveté ce qu'il a vu et entendu, cet historien nous a conservé des détails précieux sur les guerres désastreuses qui eurent lieu entre les deux compétiteurs à la couronne de Hongrie, Ferdinand d'Autriche et Jean de Zapoly. Ses *Commentaires* parurent d'abord à Amsterdam, en 1662, par les soins de Nic. Istuanffy. Cette édition, qui est très-rare, a été revue par André Bélius, et réimprimée dans les *Scriptores rerum hung.*, tom. II, sous ce titre : *Joannis Zermegh rerum gestarum inter Ferdinandum et Joan. Hungariæ reges Comment.* G—Y.

ZERNITZ (Chrétien-Frédéric), poète allemand, naquit le 11 janvier 1717, à Tangermunde, dans la Vieille-Marche. Envoyé à Leipzig pour y faire son droit, il consacrait aux muses tous les moments qu'il pouvait dérober à ses études. Il mourut le 7 octobre 1744, sans avoir eu le temps de retoucher et de publier ses poésies qui ont paru depuis sous ce

titre : *Essais de C.-F. Zernitz dans la poésie morale et dans l'Idylle, avec des réflexions sur ce genre de poésie* (all.), Hambourg et Leipzig, 1758, in 8°. « L'auteur, dit Schmid dans son *Nécrologue*, n'a réussi ni dans ses *Idylles*, ni dans ses *Chansons ;* mais ses *Essais didactiques* sont très-remarquables. Il a su y lier une suite de pensées philosophiques, présentées avec une énergie qui frappe. Il a bien saisi le genre de Lucrèce ; quelquefois il laisse tomber l'expression, et certains vers ne sont que de la prose rimée ; mais, pour être juste, il faut se rappeler qu'il était sorti de l'école de Gottsched, et qu'à l'époque où il vivait c'était beaucoup que d'avoir su prendre Haller pour modèle. Les *Pensées sur la fin ou destination de ce monde*, se font remarquer parmi les autres pièces didactiques de Zernitz ; il montre des connaissances philosophiques que l'on rencontrait rarement à cette époque. » Un autre critique, Kuttner, dans ses *Caractères*, dit : « *La fin ou destination de ce monde* est un morceau philosophique qui indique une tête fortement organisée, et accoutumée aux recherches spéculatives. Zernitz y montre un rare talent ; il sait présenter d'une manière agréable et facile à saisir, des vérités prises dans les abstractions de la métaphysique. Uniquement occupé de son sujet, il a trop négligé les agréments du style et de la versification. » Schmid, dans son *Anthologie ;* Eschenburg, dans *son Recueil pour la théorie et la littérature des belles-lettres ;* Matthisson, dans son *Anthologie lyrique*, et Dusch, dans ses *Lettres pour former le goût d'un jeune homme*, ont inséré les meilleures pièces de Zernitz. G—Y.

ZEROLA (Thomas), savant canoniste, naquit à Bénévent en 1448. S'étant disposé par de fortes études à l'état ecclésiastique, il se fit bientôt connaître d'une manière avantageuse, fut, en qualité de vicaire-général, chargé de l'administration de divers diocèses, et dans plusieurs voyages à Rome, s'acquit l'estime de personnages éminents. Quelques opuscules achevèrent de le mettre en grand crédit parmi les théologiens et les jurisconsultes. Créé par le pape Clément VIII, en 1597, évêque de Minori (1), Zerola se dévoua tout entier aux besoins de son troupeau, et mourut, très-regretté, le 6 décembre 1603. Son épitaphe est rapportée par Ughelli, dans l'*Italia sacra*, VII, 434. On a de ce prélat : I. *Praxis episcopalis*, Rome, 1597, in-4°. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, en Italie, en France et en Allemagne. Cependant quelques opinions particulières à l'auteur, échappées aux premiers censeurs, en ont fait mettre toutes les éditions à l'*index* de la cour de Rome, *donec corrigantur*. II. *Praxis sacramenti Pœnitentiæ*, ibid., 1597 ; Venise, 1622, in-8°. III. *Sancti jubilæi et indulgentiæ, necnon commentarii super bullam indictionis ejusdem sancti anni tractatus*, Venise, 1600, in 8°. Voy. Lor. Giustiniani, *Scritt. legali de regno di Napoli*, III, 290.

W—S.

ZESEN (1) (Philippe de), poète allemand, naquit le 8 octobre 1619, dans le bailliage de Bitterfeld, en Saxe. Envoyé aux universités de

(1) C'est une petite ville du royaume de Naples, dans la Principauté Citérieure ; les auteurs du *Dictionnaire universel* se sont avisés de traduire ce nom en français, et font de Zerola un évêque *des mineurs*.

(1) En latin, il écrivait son nom *Cæsius ;* en allemand, *Zese*, *Zesen*, et quelquefois *Cæsienn*.

Halle, il s'appliqua particulièrement à l'étude de la philologie, de la poésie et de la langue allemande. Après avoir voyagé en Allemagne, en France, en Hollande, il s'établit à Hambourg, où il fonda, en 1643, l'*Ordre des roses*, société littéraire qui avait pour objet l'étude de la langue allemande. Il a publié un grand nombre d'écrits, dont le catalogue a paru en 1672 et 1687. Joerdens, dans son *Dictionnaire des poètes allemands*, en indique quatre-vingt-un, parmi lesquels nous remarquons : I. *Melpomène*, ou *Complainte sur la Passion de notre Sauveur* (all.), Halle, 1648, in-4°. II. *Hélicon allemand*, ou *Introduction à la poésie et à la versification, avec indication des rimes masculines et féminines* (all.), Wittemberg, 1640, in-4°.; ibid., 1641 et 1649; Iéna et Berlin, 1656. L'auteur a joint aux préceptes sur l'art poétique des chants anacréontiques de sa composition, les premiers que l'on connaisse en langue allemande. III. *Cantique des Cantiques de Salomon, en vers allemands*; Wittemberg, 1641, in-8°.; Amsterdam, 1657; Berne, 1674, et Schaffhouse, 1706. IV. *Chansons anacréontiques pour le printemps*, ou *Deliciæ vernales de Philippe Cœsienn, chanté par les Muses* (all.), Hambourg, 1624, in-12; Erfurt, 1647; Dantzick, 1648, et Hambourg, 1650. V. *Exercices sur le haut-allemand*, Hambourg, 1643, et Dantzick, 1645, in-12. VI. *Rosenmohnd*, ou *Entretiens sur la langue allemande*, Hambourg, 1651, in-12. Le duc de Brunswick a, dans sa bibliothèque de Wolfenbuttel, un exemplaire de cet ouvrage, avec des notes marginales, écrites de la main de l'auteur. VII. *Hélicon du haut-allemand*, ou *deuxième semaine de Rosenmohnd*, Hambourg, 1668, in-8°. VIII. *Moralia Horatiana*, ou *Morale d'Horace, prise dans les entretiens des anciens*, avec cent cinquante gravures, Amsterdam, 1686, in-8°. IX. *Livre de prières pour les femmes, avec des sentences prises dans l'Écriture sainte*, Amsterdam, 1657, in-12, réimprimé dans la même année à Königsberg, à Francfort et à Nuremberg, et traduit en hollandais, publié deux fois la même année à Amsterdam. X. *Petit Livre de la femme pénitente qui a participé à la sainte communion* (all.), Amsterdam, 1657, in-12, très-souvent réimprimé, et traduit en hollandais. XI. *Description de la ville d'Amsterdam, avec son histoire depuis son origine jusqu'au temps présent* (all.), Amsterdam, 1664, réimprimé la même année, et en 1668, in-4°. avec gravures; publié de nouveau in-fol., trad. en latin, en hollandais et en français. XII. *Motifs qui doivent porter une femme chrétienne à la vertu, avec les prières convenables*, Amsterdam, 1665, in-12, très-souvent réimprimé et traduit. XIII. *Histoire d'Assenat et de Joseph* (all.), Amsterdam, 1670, in-8°., avec trente gravures, deux fois réimprimé à Nuremberg, et publié en danois par Martin Nielson. XIV. *Mythologie allemande*, Nuremberg, 1688, et Sulzbach, 1712. Parmi les ouvrages latins du même auteur, nous avons remarqué : XV. *Scala Heliconis Teutonici, sive compendiosa omnium carminum Germanorum simplicium, tùm hactenus usitatorum, tùm recens ad Græcorum et Latinorum formas effictorum, delineatio, cum brevibus addita-*

mentis, Amsterdam, 1643, in-8°., réimprimé à Iéna, 1656. Kuttner, dans ses *Caractères*, dit de Zesen : « Cet écrivain qui nous a laissé un si grand nombre d'ouvrages critiques, moraux, poétiques, satiriques, religieux, philologiques, s'est surtout fait remarquer par la révolution qu'il a voulu introduire dans l'orthographe allemande. Il s'était proposé de bannir de la langue tout mot étranger, de supprimer de chaque mot les lettres qui ne lui paraissaient point nécessaires, d'écrire comme on prononce ; enfin il a tout fait, tout tenté pour exécuter son projet. En critiquant notre langue, en cherchant à lui donner de nouvelles formes, il a souvent montré des vues profondes, un jugement exact ; mais en bien des circonstances il s'est laissé entraîner par son imagination, et aujourd'hui on se moque avec raison des réformes qu'il a voulu introduire. » En Allemagne, les opinions sur Zesen sont très-diversement partagées. Eckhart, dans son *Historia studii etymologici linguæ germanicæ*, et d'autres philologues rendent justice à ce que ce savant a fait pour la langue allemande. Reichard, dans son *Histoire de la poésie allemande*, dit de lui : « On entend tous les jours critiquer Zesen, souvent sans le connaître et sans l'avoir lu. Si l'on veut le juger, pourquoi ne voir que ses défauts, sans mettre dans la balance ce qu'il a entrepris et exécuté pour le bien et la gloire de la langue allemande ? Nous ne louerons point son bon goût, nous n'approuverons point les nouveautés qu'il a voulu introduire ; mais il aimait notre langue, et pour la perfectionner, l'enrichir, il a certainement travaillé avec un zèle et une ardeur que l'on ne peut trop admirer. C'est à cet enthousiasme pour la langue de son pays qu'il a consacré son érudition qui n'était point commune, et la connaissance qu'il avait des langues étrangères ; il lui a sacrifié toutes ses forces, ses revenus, son temps, son repos, et l'on pourrait dire même son honneur. » G—y.

ZEUNE (Jean-Charles), professeur à Leipzig, puis dans l'université de Wittemberg, naquit en 1736, à Stoltzenhayn en Saxe. Son premier ouvrage est une Dissertation publiée à Leipzig, en 1768, où il cherche à montrer que *les tabernacles éternels*, dont parle saint Luc, xvi, 9, doivent être cherchés, non pas dans le ciel et dans le séjour des bienheureux, mais sur la terre. Il donna, en 1774, une édition de Térence, en 2 vol. in-8°., où il a joint ses notes à celles des autres commentateurs, et un Macrobe, rédigé sur le même plan. Ce sont des livres de quelque utilité, mais qui ne méritent pourtant qu'une très-faible estime. Son édition des *Idiotismes grecs* de Vigier (Leipzig, 1777) lui valut plus de réputation, et cependant elle n'est pas irréprochable. Hoogeveen en fit une dure critique dans une brochure intitulée : *Zeunii animadversiones ad justam examinis lancem revocatæ* (Leyde, 1781). Averti par cette critique et par d'autres, Zeune fit quelques corrections utiles à son travail, qui reparut amélioré en 1789. Xénophon fut ensuite l'objet des études critiques et philologiques de Zeune, qui publia successivement ses *Opuscules politiques, équestres et cynégétiques* (Leipzig, 1778), la *Cyropédie* (ibid., 1780), les *Mémorables* (ibid., 1781), le *Banquet* avec l'*OEconomique*, l'*Agésilas*, etc. (ibid., 1782). Ces éditions ne sont pas d'un ordre élevé, mais elles of-

frent des secours aux lecteurs peu exercés, et même le lecteur érudit et critique peut quelquefois les consulter avec profit (*Voy.* Xénophon, LI, 395). On connaît encore de Zeune des Remarques sur l'Idylle *des pêcheurs* de Théocrite, et deux dissertations où il a recueilli les variantes de l'*Hécube* d'Euripide, et des premières tragédies d'Eschyle, collationnées avec un manuscrit de la bibliothèque de Wittemberg. Zeune est mort en 1788. B—ss.

ZEUXIS, peintre grec, a exercé trop d'influence sur le goût de ses contemporains, pour que rien de ce qui appartient à l'histoire de sa vie puisse paraître sans intérêt. Tzetzès le suppose natif d'Éphèse; c'est une erreur, il vit le jour à Héraclée, puisqu'il se faisait appeler *Zeuxis Héracléote*. Nous ignorons quelle est celle des nombreuses villes nommées *Héraclée*, qui le compta parmi ses citoyens : on a cru que c'était Héraclée de la Grande-Grèce; et cette conjecture ne manque pas de vraisemblance, vu l'état prospère où les arts se trouvaient dans ce pays pendant la jeunesse de Zeuxis. La connaissance du temps où il vivait nous intéresse davantage, à cause des perfectionnements qu'il apporta dans la peinture. Pline le place à la 4e. année de la 95e. olympiade, sans nous dire si cette année est celle de sa naissance, de son âge moyen ou de sa mort. Eusèbe croit qu'il était connu dès la 78e. olympiade, ce qui ferait remonter sa naissance au moins à la 73e. Plutarque dit qu'il florissait lorsque Périclès élevait les grands monuments d'Athènes, fait qui appartient, comme l'on sait, aux olympiades 82, 84, 86 (*Vit. Pericl.*). Suidas, enfin, le fait naître dans la 86e., se croyant autorisé par Aristote, chez qui l'on voit seulement qu'il vivait encore lorsque Isocrate florissait. Les opinions n'ont pas moins varié parmi les modernes. Vossius et Félibien ont vaguement suivi Pline. Moréri. Hoffmann, adoptent le sentiment d'Eusèbe. Levesque croit qu'il florissait entre la 90e. et la 95e. olympiade. Carlo Dati prend la quatrième année de la 95e., indiquée par Pline, pour celle de sa naissance, ce qui renverserait totalement l'histoire chronologique de la peinture. Bayle, enfin, ne se prononce point, mais il présente une observation lumineuse et qui doit nous guider; c'est que Zeuxis donnait ses tableaux en présent quand Archélaüs Ier., roi de Macédoine, approchait du terme de sa carrière, et que par conséquent il devait se trouver lui-même, à cette époque, riche et avancé en âge. Or, Archélaüs, soit qu'il ait régné sept ans, quatorze ans ou vingt ans, comme le pensent différents écrivains, mourut, suivant Larcher, la première année de la 90e. olympiade, ou suivant Clavier, la troisième de la 95e. (*V.* Archélaus Ier.). Quelque distance qu'il y ait entre ces deux termes, nous voyons que la 78e. olympiade donnée par Eusèbe au sujet de Zeuxis, doit être celle de sa naissance, et la 95e. indiquée par Pline, celle de sa mort. Cette opinion est confirmée par l'assertion de Plutarque, qui le dit parvenu au plus haut terme de son talent vers la 86e. Il naquit ainsi vers l'an 478 avant notre ère, et mourut vers l'an 400. Il résulte de ces dates qu'il était de trente à quarante ans moins âgé que Phidias; que ce dernier par conséquent put lui servir de guide dans le dessin, et qu'à tous égards la sculpture marcha vers la perfection, dans la Grè-

ce, d'un pas plus rapide que la peinture. Zeuxis eut pour maître ou *Démophile* d'Himère ou *Niséas* de Thasos, que Pline place à la 89e. olympiade, et qui mourut apparemment vers cette époque. Apollodore, quoique plus âgé que Zeuxis, vivait dans le même temps que lui. Il ouvrit, dit Pline, les portes de l'art, et Zeuxis y entra; mais leur rivalité les honora l'un et l'autre, car Apollodore eut l'ame assez noble pour reconnaître publiquement la supériorité de son jeune concurrent; il composa un vers, où il disait : *Zeuxis m'a dérobé l'art, il l'emporte avec lui.* Le perfectionnement qu'Apollodore avait apporté dans la peinture, et où Zeuxis le surpassait, était relatif au coloris. Les maîtres antérieurs à Apollodore formaient les ombres avec des teintes différentes de celles qu'elles avoisinaient ; ils les peignaient par hachures, en jetant des traits noirs ou bruns, quelquefois croisés, et que Pline appelle *incisuræ*, au travers des teintes claires dont ils voulaient varier les effets. C'est ce que nous retrouvons (car en tout pays les arts dans leur enfance se ressemblent) sur les peintures, et particulièrement sur les vitraux du treizième, du quatorzième, et même du quinzième siècle. Apollodore puisa ses ombres, aussi bien que ses clairs, dans les teintes mêmes du modèle, et sut les fondre plus ou moins avec les teintes environnantes, de manière à obtenir des tons moyens, et à imiter par là le moelleux de la nature. C'est cette manière d'ombrer que les Grecs appelaient *colorer l'ombre* (Plutarch., *De glor. Athen.*), expression qu'Amyot a justement rendue par ces mots *le colorement des ombres*, et que beaucoup d'écrivains n'ont pas remarquée ou n'ont pas comprise. Par ce mécanisme qui nous semble aujourd'hui si naturel, Apollodore donna aux parties creuses plus de vérité, aux raccourcis plus de légèreté et de transparence. Ses contemporains lui surent tant de gré d'une si heureuse innovation, qu'ils le surnommèrent *le peintre de l'ombre* (Hesychius). C'est là ce qui fait dire à Pline, qu'Apollodore le premier illustra réellement le pinceau, *primus gloriam penicillo jure contulit*. L'art de peindre en effet n'a pu développer toute sa puissance que lorsqu'il est parvenu à rendre ainsi l'harmonie des demi-teintes. Quand Pline ajoute que Zeuxis fit obtenir au pinceau une grande gloire, *penicillum ad magnam gloriam perduxit*, qu'Apollodore enfin ouvrit les portes de l'art, et que Zeuxis y entra, ces mots signifient donc qu'Apollodore le premier, en colorant ainsi les ombres, embrassa le mécanisme de l'art dans son entier; et que Zeuxis, son imitateur, lui ayant dérobé cette belle partie de la peinture, y apporta encore des perfectionnements. Prendre ici le mot de pinceau dans son sens propre; supposer, comme on l'a fait récemment parmi nous, qu'avant Apollodore les peintres posaient seulement des cires colorées l'une à côté de l'autre, sur le bois ou sur le mur ; qu'ils ne dessinaient qu'au poinçon sur des enduits de cire ; que cet artiste inventa le pinceau, et que c'est là le procédé que lui déroba Zeuxis, ce serait un paradoxe, pour ne pas dire une erreur insoutenable. Du vivant d'Eschyle, qui mourut la première année de la 78e. olympiade (*Corsini*, *Larcher*), et à l'époque même où Zeuxis venait au monde, Agatharque peignait pour ce poète, et sous sa direction, des décorations

de théâtre, et à coup sûr ces grandes images mobiles, qu'on roulait et déroulait le plus souvent sur elles-mêmes pour les faire monter et descendre aux yeux des spectateurs, n'étaient pas peintes avec des cires plaquées, ni dessinées avec un poinçon. Bien antérieurement à Agatharque, il existait des vases d'argile peints, où la cire n'entrait pour rien, et si les contours des figures qu'on y représentait pouvaient être tracés légèrement avec un poinçon, il fallait bien que dans un second travail, ce fût avec le pinceau que l'on couvrît ce trait, et qu'on peignît le plein de chaque objet. Cléophante de Corinthe broya, dit-on, des tessons d'argile, et s'en fit une couleur qu'il appliqua sur des vases, pour y former des dessins et des ornements, *spargens lineas intùs;* or, Cléophante était, nous dit-on, contemporain de Cypsélus, et celui-ci mourut 633 ans avant notre ère. Quand l'existence de Cléophante serait fabuleuse, la tradition relative à l'emploi de son procédé n'en serait pas moins vraie, et ce procédé ne pouvait s'exécuter qu'avec un pinceau. Mais de tels faits sont encore beaucoup trop modernes. Les toiles qui enveloppent les momies, les coffres qui les renferment, sont peints évidemment avec des plumes ou des roseaux, et avec des pinceaux. De nombreuses images du dieu Thot, peintes elles-mêmes sur des papyrus, le représentent dans des scènes funéraires, tenant d'une main une tablette, et de l'autre, tantôt un roseau, tantôt un pinceau, avec lequel il trace sur cet instrument l'éloge ou l'accusation de l'ame qu'il a conduite devant le juge des enfers. Sur les tablettes de ce genre en usage chez les peintres et les calligraphes, et trouvées dans les cryptes égyptiennes, on voit, à côté des cavités destinées à contenir des couleurs, les rainures où se déposaient le roseau et le pinceau. Les toiles colorées à la main, couvertes de fleurs et d'images d'animaux, que les anciens Grecs recevaient, ainsi que nous, de l'Égypte, de la Perse et de l'Inde, et que nous appelons *des indiennes*, étaient peintes dès la plus haute antiquité, comme elles le sont encore aujourd'hui, avec ces mêmes instruments. Le pinceau enfin est aussi ancien que l'art de peindre; et il n'y avait point de raison pour que la Grèce, dès le commencement même de sa civilisation, en ignorât l'usage, quand elle l'avait vu employer dans tous les pays où s'était établi son commerce. L'erreur où l'on est tombé à ce sujet n'a pu venir que de la fausse idée qu'on s'est faite de l'art de peindre à l'encaustique; mais cet art aussi se servait du pinceau. L'encaustique au cestre, la seule où s'employât la pointe appelée le *rhabdion*, n'était que la moindre branche de ce genre de peinture, où s'illustrèrent, avant Apollodore et Zeuxis, les Polygnote, les Aglaophon, les Evénor, les Bularque. Il ne faut donc point accorder à Apollodore un mérite qui ne lui appartient pas. Il perfectionna l'art du coloris, et n'inventa nullement l'instrument à l'aide duquel il en accrut la magie. Sa gloire et celle de Zeuxis reposent sur des fondements plus solides. Ils exécutèrent de leur temps la réformation opérée par nos modernes, lorsqu'ils ont fait succéder des ombres pleines, et cependant transparentes, aux hachures du moyen âge, dont la gravure a hérité, et dont elle a fait un si heureux emploi. Ce perfectionnement devint le sujet du concours qui eut lieu entre Zeuxis et Parrhasius. Celui-ci, bien

que plus jeune, osa défier à son tour le rival d'Apollodore. Zeuxis, voulant, en cette occasion, montrer toute son habileté dans le coloris, peignit des raisins; et l'on prétend que des oiseaux s'en approchèrent pour les becqueter. Parrhasius peignit une portion d'un objet quelconque; et à côté il représenta un rideau qui semblait cacher le surplus de la scène. Zeuxis trompé avança la main pour retirer le rideau : « Je t'ai vaincu, lui dit » alors Parrhasius; car tu n'as séduit » que des oiseaux, et je t'ai fait illu- » sion à toi même. » Ce trait, nié par quelques écrivains, a été regardé par d'autres comme un jeu puéril et propre à montrer l'enfance de l'art. L'une et l'autre opinion partent d'un jugement erroné sur la peinture de cette époque. Il est visible que ces deux grands maîtres avaient seulement pour objet de vaincre les difficultés de la perspective aérienne, au moyen des raccourcis et des demi-teintes. Ils essayaient leurs forces dans ces procédés nouveaux. Sans cette circonstance, ils eussent peint infailliblement des héros et des dieux, sujets qu'ils représentaient tous deux si dignement. Malgré ses efforts, Zeuxis, suivant le témoignage de Cicéron, ne fut point encore un coloriste du premier ordre. C'est par le grand caractère de son dessin qu'il se faisait le plus admirer (*De clar. Orat.*, 18). Nourri, comme tous les Grecs, des nobles images d'Homère, peut-être aussi enflammé d'émulation par le style grandiose de Phidias, ainsi que Raphaël par celui de Michel-Ange, il rechercha la majesté dont l'Iliade avait imprimé l'idée dans l'esprit de tous les Grecs; et pour atteindre ce but, dit Quintilien, il prêta quelquefois aux membres des contours trop robustes, même dans les figures de femmes (Quintil., XII, 10). Pline ajoute qu'on remarquait aussi avec regret dans ses figures des articulations et des têtes plus grosses que ne l'aurait voulu un goût épuré : *Deprehenditur tamen grandior in capitibus articulisque* (XXXV, 10). Ces graves témoignages doivent nous porter à croire que Zeuxis s'était fait un style à-peu-près semblable à celui des sculpteurs employés par Phidias à la frise et aux métopes du Parthénon d'Athènes, style large, mâle, grandiose, expressif, mais point encore assez correct. Toutefois les éloges universels qu'il a reçus tant que ses ouvrages ont subsisté, au sujet de son Hélène, de son Alcmène, de sa Pénélope, de son Athlète, de son Hercule, de son Jupiter, ne permettent pas de douter que dans ses meilleurs ouvrages, il ne méritât d'être assimilé à Phidias lui-même. Nous placerons donc les ouvrages de Zeuxis, quant au style, entre les bas reliefs du Parthénon, où se déploie avec tant de noblesse et de vivacité la marche des panathénées, et la statue de l'Ilissus, production du maître de cette savante école. Cette force un peu exagérée des articulations fut en général un des caractères des anciennes époques de l'art. Les vases et les médailles en offrent de nombreux exemples. Le dessin de Zeuxis paraît avoir réuni l'énergie à la grandeur. « Je n'ai pas vu sans frissonner, dit Pétrone, des mains de Zeuxis, vivantes encore, comme si elles étaient peintes d'hier. » Jamais aussi ce maître ne choisit des sujets vulgaires : il les voulait à-la-fois neufs et d'un caractère élevé (Lucien). Suivant Élien, sa figure d'Hélène fut peinte pour la ville d'Héraclée; suivant Pline, pour Agrigente, et suivant Cicéron et Denys d'Halicarnasse, pour Crotone.

Cette dissidence, peu importante en elle-même, nous montre quel prix ces villes attachaient à l'honneur d'avoir été décorées par la main d'un si grand maître. C'est en peignant ce tableau que Zeuxis réunit cinq belles filles, à l'effet de composer sa figure d'après les contours les plus achevés de chacune d'elles. Ce fait, rappelé si souvent, ne nous manifeste pas seulement la théorie des Grecs sur la nature de ce beau choisi, que nous appelons le *beau idéal;* il atteste en outre le profond savoir de Zeuxis dans l'art du dessin : car accorder entre elles des parties de différents corps vivants, et en former un ensemble harmonieux et animé, c'est une des entreprises les plus difficiles de la science et un des plus rares chefs-d'œuvre du goût. Les anciens ne parlaient de cette figure d'Hélène qu'avec l'accent de l'enthousiasme. Sa beauté ayant inspiré aux Athéniens le desir d'en posséder une répétition, Zeuxis peignit pour eux un second tableau, semblable au premier; et, avant de le livrer aux magistrats, il l'exposa à la curiosité publique, moyennant une rétribution acquittée par chaque spectateur. Cette exposition, apparemment sans exemple jusqu'alors, fit surnommer l'Hélène des Athéniens, *Hélène la courtisane.* Ces deux tableaux furent également estimés. On connaît ce mot du peintre Nicomaque : comme un jeune homme lui disait : *Je ne sens pas la beauté de cette Hélène* : — *Prends mes yeux*, lui répondit-il, *et elle te paraîtra une divinité.* Un de ces deux tableaux fut dans la suite apporté à Rome, et placé dans le portique dit *de Philippe.* L'Amour couronné de roses que Zeuxis peignit pour un des temples de Vénus à Athènes, son Athlète, son Ménélas, son Marsyas exposé à Rome dans le temple de la Concorde, ne contribuèrent guère moins à sa réputation. Son Hercule enfant représentait ce dieu étouffant les deux serpents en présence d'Amphitryon et d'Alcmène qui se montraient saisis d'effroi; c'est apparemment ce tableau qu'on appelait l'*Alcmène.* Il peignit dans un autre tableau Autoborée, accompagné d'un triton. Lucien, voulant dépeindre le philosophe Trazyclès, l'assimile à l'Autoborée. « Je le reconnais, dit-il, à sa large barbe étalée sur sa poitrine, à ses sourcils froncés, à son œil hagard, à sa chevelure en désordre; on croit voir l'Autoborée de Zeuxis.» Le tableau représentant une centauresse qui allaitait ses petits, manifesta, comme celui d'Hélène, toute l'habileté de ce maître dans l'art d'assortir des parties de corps différents. Son pinceau, dit Lucien, passe avec tant d'art des reins d'une belle femme aux épaules d'une cavale, qu'on distingue à peine où une nature finit, et où l'autre commence. L'exécution de ce tableau est aussi savante, ajoute cet habile critique, que la pensée en est piquante et originale. Le centaure mâle, caractérisé par une ample crinière et un œil farouche, sourit à ses petits, en leur montrant un lionceau qu'il tient dans ses mains; et, accoutumés à de semblables amusements, les deux jumeaux regardent le lion sans quitter les mamelles de leur mère. Zeuxis mit enfin le sceau à sa réputation lorsqu'il peignit Jupiter sur son trône, entouré de toutes les divinités : *Magnificus est Jupiter ejus in throno, adstantibus diis* (Plin.). Quand on le voit aborder avec succès ce sujet sublime, on ne s'étonne pas qu'Isocrate, son contemporain, l'ait élevé

au premier rang dans la peinture, comme Phidias dans la sculpture ; mais on a peine à comprendre qu'Aristote lui ait refusé tout talent de peindre les mœurs ; *on n'en trouve point*, dit-il, *dans ses tableaux.* (*Poetic.*, cap. VI). Pline dit au contraire que, dans sa figure de Pénélope, on reconnaissait les mœurs de cette reine d'Ithaque. Winckelmann applique la critique d'Aristote au contour des membres : ce qu'Aristote critique dans Zeuxis, dit-il, c'est de n'avoir point eu de caractère, d'avoir représenté tous ses personnages sur le même modèle, comme beaucoup d'artistes modernes, qui donnent les mêmes traits à Mars, à Hercule, à Apollon et à Vulcain. Carlo Dati estime que le jugement d'Aristote se borne à dire que Zeuxis ne représentait pas des passions vives. Cette opinion nous paraît plus juste. Aristote, qui parle de Zeuxis à l'occasion de l'art dramatique, trouve qu'il ne peint pas les mœurs, par la raison qu'il ne les met point en action dans des scènes tragiques. Ce reproche nous annonce que Zeuxis rechercha par-dessus toute chose la grandeur du style, la noblesse et la grâce des formes, et qu'il évita les crises violentes pour ne pas compromettre la dignité de ses héros ; tel fut aussi le caractère de Phidias. L'art devait marcher par degrés. Réunir la chaleur de l'expression à la correction du dessin, l'énergie de l'action à la beauté des contours, ce fut dans la peinture le mérite d'Apelle, de Nicomaque, de Protogène, nés longtemps après Zeuxis. Les peintures dont ce maître embellit le palais d'Archélaüs, roi de Macédoine, obtinrent une grande célébrité. Détesté à cause de ses forfaits, Archélaüs, en enrichissant sa demeure, n'illustrait que l'artiste qui en exécutait les ornements. Beaucoup d'étrangers, disait Socrate, vont dans la Macédoine pour visiter le palais du roi, mais personne n'y va pour connaître ce prince lui-même. Devenu très-riche, Zeuxis crut au-dessous de lui de vendre ses tableaux, et dès-lors il les donna. Il fit hommage au roi Archelaüs de sa figure de Pan, à la ville d'Agrigente de son tableau d'Alcmène. Une vanité excessive s'empara alors de son esprit ; il se crut l'égal des rois et des peuples qui acceptaient ses présents. On le vit aux jeux olympiques revêtu d'un manteau dans l'étoffe duquel son nom était tissu en or, *Zeuxis Héracléote.* Au bas de son tableau d'Hélène, il traça ces vers d'Homère : *Ne vous étonnez pas que Priam et les Troyens se soient exposés à tant de maux pour Hélène, puisque sa beauté égalait celle des déesses.* Au-dessous de son Athlète, il écrivit cette inscription : *Il sera plus facile de l'envier que de l'imiter.* Sa gloire, comme on voit, l'avait étourdi : grand homme auparavant, il était redevenu un homme ordinaire. A côté de ces mots orgueilleux, on cite une réponse de lui qui n'est pas exempte de vanité, mais qui est pleine aussi de justesse et de sens. *Je peins vite*, disait Agatharque à Zeuxis ; *moi, je peins lentement*, répondit celui-ci, *mais je peins pour long-temps.* Ce grand maître ne dédaignait pas de peindre des figures monochromes en blanc. Les anciens croyaient posséder aussi des vases d'argile peints de sa main. Sa réputation ne s'affaiblit point en passant d'un âge à l'autre. O Apelle ! ô Zeuxis ! s'écriait Plaute, pourquoi ne vivez-vous plus, tandis que vous servez encore de guides aux artistes ?

— Il peignait, dit Suidas, inspiré par un esprit divin. Ses ouvrages se vendirent, après lui, à des prix exorbitans. Après avoir orné la ville de Rome, la plupart furent transportés à Constantinople, et ils furent successivement anéantis dans les incendies qui ravagèrent cette nouvelle capitale. Constantinople a été le tombeau des chefs-d'œuvre les plus célèbres de la Grèce. Ainsi, l'éloge de Zeuxis se confond avec celui du peuple grec auquel il consacra ses travaux. Ce grand peintre n'inventa point le pinceau, pas plus que ne le fit Apollodore, mais il apporta dans le coloris de notables perfectionnemens ; il s'abstint d'exprimer des passions tragiques, mais il mérita, par le choix de ses modèles et la grandeur de son style, d'être assimilé au prince des statuaires ; et si quelque belle qualité se laissa desirer dans ses productions, la Grèce, enthousiaste du beau, lui pardonna en faveur du mérite qui constitue le fondement de l'art, c'est-à-dire, la précision du dessin et la noblesse des formes. Carlo Dati a composé une Vie de Zeuxis, qu'il a jointe à celles de Parrhasius, d'Apelle et de Protogène, dans son ouvrage intitulé : *Vite de' pittori antichi*, Florence, 1667, in-4°. Bayle, dans son article *Zeuxis*, loue cet écrivain, en disant que son ouvrage est *rempli d'une belle et curieuse érudition.* — Il y a eu un Zeuxis, statuaire, disciple de *Silanion*, et qui florissait de la 115e. à la 120e. olympiade ; — Un Zeuxis, philosophe, de qui Diogène Laërce fait mention dans la Vie de *Pyrrhon* ; — Un Zeuxis, médecin, souvent cité par Galien. Ec—Dd.

ZÉVALLOS ou CEVALLOS (Pierre Ordonès), né en Andalousie, dans la dernière moitié du seizième siècle, s'embarqua très-jeune pour l'Amérique, comme soldat, sur la flotte de François de Valverde. Après avoir touché aux Canaries, il aborda à Carthagène, parcourut l'Amérique méridionale jusqu'au Chili, revint à Carthagène, visita les Antilles et le Mexique, puis s'embarqua à Acapulco pour les Philippines. Il voyagea dans toutes les parties des Indes orientales, dans le Levant, sur la côte de Barbarie, et en Europe, jusqu'en Islande, et revint dans sa patrie, après trente-quatre ans d'absence. Parti comme soldat, il était devenu capitaine, et avait fini par recevoir la prêtrise. Il composa un ouvrage qu'il intitula : *Historia y viage del mondo, en los cincos partes, de la Europa, Asia, Africa, America y Magellanica*, Madrid, 1614, 1616, 1691, in-4°. Barlæus en fit un extrait qu'il traduisit en latin, sous le titre de *Descriptio Indiæ occidentalis*, Amsterdam, 1622, in-fol. On en trouve une version française abrégée avec la suite de la description des Indes occidentales, par Herrera. Cet extrait, quoique très-succinct, prouve que l'original a pour auteur un homme qui a vu ce qu'il rapporte. Zévallos donne un état exact du pays, à l'époque où il l'a parcouru ; de bonnes observations sur les productions de chaque contrée, et les différentes routes, ainsi que les positions des lieux. Zévallos rapporte cependant quelquefois des choses hasardées, par exemple la fable de l'arbre de l'Ile-de-Fer ; il dit aussi que l'on ne réussit pas toujours à trouver les îles de Saint-Brendan, parce qu'il arrive qu'elles ne se laissent pas toujours voir. Il parle sans ménagement des cruautés commises par ses compatriotes en Amérique. On a

aussi de lui : I. *Relaciones verdaderas de los Reynos de la China, Cochinchina y Camboja*, Jaen, 1628, in-4°. II. *Historia de la antigua y continuada nobleza de la ciudad de Jaen*, etc., Jaen, 1628, in-4°. Il se préparait à publier cet ouvrage ; mais la maladie l'en ayant empêché, il confia son manuscrit à son ami Barth. Xém. Paton, qui le fit paraître. E—s.

ZEVECOT ou ZEVECOTIUS (Jacques), poète hollandais, né à Gand en 1604, montra, dès sa plus tendre jeunesse, d'heureuses dispositions pour la littérature. Il s'appliqua d'abord au droit, et suivit pendant quelque temps le barreau, qu'il quitta pour embrasser la règle de Saint-Augustin. Il s'y distingua par ses talents et par les poésies latines qu'il mit au jour. En 1624, il partit pour l'Italie, visita presque toute la Toscane ; refusa plusieurs emplois à Rome, où l'accueillirent le pape Urbain, les cardinaux Dubourg, Maffei et Cobellut ; revint par le Piémont, et s'arrêta quelque temps à Lyon, d'où il repartit pour se rendre à Amiens, et enfin à Gand. Son voyage en Italie avait beaucoup déplu à sa famille. Il paraît qu'à son retour il embrassa les nouvelles opinions : car on le voit à Leyde, sur la fin de 1625, montrer beaucoup de zèle pour la secte qui les professait, et enfin se faire ouvertement protestant. Cette même année, il donna une nouvelle édition de ses poésies ; et l'on trouve dans son recueil une pièce de vers qui lui fut adressée, à ce sujet, par Daniel Heinsius, son parent, poète comme lui et savant commentateur. Peu de temps après, il obtint à Harderwick une chaire d'histoire et d'éloquence, qu'il remplit avec distinction. Il paraît qu'il s'y maria avant l'an 1630 ; car dans l'élégie 22e. du 3e. livre, il déplore la perte de sa fille Marie, née dans cette ville le 13 octobre de cette année, et qui y mourut le 14 août 1635. La dernière édition de ses poésies (*Jacobi Zevecotii J. U. D. poematum editio ultima*, Amsterd., Joan. Janss., 1740, in-12) fut donnée par l'auteur lui-même, qui l'adressa, avec une Épître en vers, aux consuls et sénateurs de la république d'Harderwick, ainsi qu'à leur secrétaire. Il dit dans cette épître que toutes ses poésies furent composées avant la mort de sa fille, dont il conserve encore un souvenir douloureux ; et il y prononce un adieu éternel aux Muses. La douleur, qui avait brisé sa lyre, le conduisit, peu de temps après, au tombeau. Il mourut, le 17 mars 1646, à peine âgé de quarante-deux ans. Marc-Zuer Boxhorn, son ami, lui fit une épitaphe d'après laquelle on serait tenté de croire qu'il fut le premier poète latin de son siècle, si l'on ne savait tout ce qu'il faut rabattre des éloges des contemporains. Le recueil de Zevecot contient : I. Trois livres d'*Élégies*, dont les unes roulent sur divers sujets de piété, et les autres sont des lamentations perpétuelles du poète sur ses infirmités, ses maladies et sa mauvaise fortune. Plusieurs sont adressées à ses amis, parmi lesquels on remarque Juste Harduon, son parent et poète comme lui ; Ambroise Theunamans, Fr. Swertius, Erycius Puteanus, Fulgence, Jacques Van Zever, Juste Ryck, Jean Van Havre Valla, Chrysostôme Henriquez, historien, et Jean-Isaac Pontanus. II. Deux tragédies, *Maria Græca* et *Rosimunda*. Ce dernier sujet est tiré de l'histoire de Lombardie. On sait qu'Al-

boin, roi des Lombards, ayant fait boire son épouse Rosamonde dans le crâne de son père Cunémond, la reine se vengea de cette injure par l'adultère; qu'ayant à peine donné sa main au meurtrier du roi, elle aspirait déjà à convoler à de troisièmes noces par un nouveau crime, lorsque son mari, à qui elle avait présenté un vase empoisonné, la força d'en boire, et punit ainsi son double attentat. La pièce est passablement écrite, mais dénuée d'action. On y trouve quelques pensées fortes; mais l'auteur est guindé : il se jette dans la déclamation, et ne parle jamais comme la nature. III. Des *Sylves*, dont la première et la plus remarquable est une espèce de satire contre la dépravation des mœurs. IV. Trois livres d'*Épigrammes*, qui en contiennent chacun cent, dont la plupart sont assez bonnes, mais quelquefois obscènes. On lui attribue plusieurs autres ouvrages, tels qu'une tragi-comédie d'*Esther*, une tragédie du *Siége de Leyde*, en vers flamands, 1626; des *Emblèmes*, dans la même langue, et deux écrits satiriques contre l'Espagne et la maison d'Autriche, intitulés, l'un : *Observata politica ad C. Suetonii Julium Cæsarem*, Amsterdam, 1630, in-24; et l'autre : *Observationes maximè politicæ in L. Florum*, Harderwick, 1633, in-12. Constantin Huygens parle avantageusement de ce dernier ouvrage, dans une lettre à Jean-Isaac Pontanus, dont une partie est consacrée à l'éloge de Zevecot. Paquot lui a consacré un article très-étendu dans son *Histoire littéraire des Pays-Bas*. M—G—R.

ZEYAN (Abou-Djomaïl) ou Djomaïl ben Zeyan, que les historiens espagnols nomment *Zaen*, dernier roi maure de Valence, dut son élévation aux discordes qui, depuis le commencement du onzième siècle jusqu'au milieu du treizième, divisèrent presque toutes les principautés musulmanes d'Espagne, et préparèrent de loin leur ruine totale. Issu des anciens rois de Saragosse, Zeyan était parent de Mohammed ben-Houd, qui venait d'enlever Murcie et Grenade aux Al-Mohades (*Voy.* Motawakkel, XXX, 263), et du fondateur de la dynastie des Zeyanides, qui leur arracha le royaume de Telmesen (*V.* Yaghmourasen). Il se portait aussi comme héritier de l'un de ses ancêtres, Mohammed ben Saad, ben Mardenisch, qui avait régné vingt-cinq ans sur l'Espagne orientale, depuis Tarragone jusqu'à Carthagène. Zeynan excita une sédition à Valence contre les Al-Mohades, spoliateurs de sa famille, et en expulsa Abou-Zeïd qui s'en était fait roi. Celui-ci, après plusieurs combats, où la fortune lui fut toujours contraire, se réfugia l'an 626 de l'hégire (1229 de J.-C.), à la cour de don Jayme le Conquérant, où trompé dans l'espoir des secours que ce prince lui avait promis, il finit par recevoir le baptême et le sacrement de mariage, ce qui ne l'empêchait pas de s'abandonner à tous les excès de la débauche. En même temps il lui céda solennellement tous ses droits au trône de Valence. Le monarque d'Aragon, sous prétexte de secourir le roi détrôné, arma une puissante flotte, qui lui servit en 627 (1230) à soumettre les îles Baléares à un tribut. Cependant Zeyan, qui possédait à peine la moitié du royaume de Valence, cherchait à s'agrandir. Voyant le roi de Murcie et de Cordoue, son parent, attaqué par les rois de Castille et de Léon, il lui enleva Denia; et tandis que Jayme, dans une se-

conde expédition achevait la conquête des Baléares, Zeyan ravagea l'Aragon, pénétra jusqu'à Tortose, et revint avec un butin considérable et un grand nombre de captifs. De retour dans ses états, Jayme songea aussitôt à conduire son armée victorieuse contre les sujets de Zeyan. Il reprit Peniscola et s'empara de Castillon, Morélia, etc. La guerre dura plusieurs années. Un fort, voisin de Valence, et nommé *El Poye de Santa Maria*, était depuis long-temps l'objet d'une rivalité continuelle entre les Maures qui l'avaient détruit, et les chrétiens qui, après l'avoir rebâti, y avaient placé garnison, et à qui la force de cette retraite permettait de faire sans cesse sur le territoire du Valencien des incursions fréquemment couronnées de succès. Zeyan résolut de les en chasser, et vint sommer Bernard-Guillaume, oncle du roi Jayme, de lui rendre la forteresse. Ce gouverneur ne répondit qu'en effectuant une sortie dont le résultat fut la déroute totale de l'armée de Valence, et la retraite de Zeyan. Cet avantage décisif, à une époque où des dissensions intestines paralysaient presque complètement les forces des Maures, fut attribué par la piété des Aragonais tant à l'intervention miraculeuse de saint George, que l'on assura avoir vu monté sur un cheval de feu, et faisant mordre la poussière à des bataillons entiers d'infidèles, qu'à une image de la Sainte Vierge, trouvée sous une cloche près du lieu du combat; et une chapelle fut érigée sur la place pour perpétuer la mémoire du prodige. On peut s'étonner cependant qu'après un tel événement, et surtout après la confiance qu'il devait inspirer, les soldats qui étaient chargés de garder le fort d'El Poye eussent formé la résolution de s'enfuir et de retourner en Aragon. Béranger d'Entença, qui avait succédé à Bernard-Guillaume dans le gouvernement de la forteresse, ne parvint à faire échouer le complot qu'en réunissant la garnison dans une église, et en faisant prêter serment à chaque soldat de ne retourner sur ses pas qu'après la prise de Valence. Cependant Zeyan donnait tous ses soins à l'intérieur de son royaume, réunissait de l'argent et des troupes, et cherchait à entamer des négociations avec don Jayme, auquel il offrait plusieurs châteaux et un tribut en argent. Malheureusement don Jayme sentait aussi bien que Zeyan la difficulté de la position où se trouvait ce dernier. Porté sur le trône par une faction, le roi de Valence comptait pour ennemis tous les ennemis de celle-ci : ses ordres n'étaient exécutés que partiellement, et les malheurs publics étaient imputés à sa négligence, à sa lâcheté ou à son impéritie : il avait même à craindre de voir se tourner contre lui, à l'instant du danger, tous les Al-Mohades et les partisans du prince exilé. Aussi le monarque chrétien, après avoir passé l'hiver à Saragosse, reprit-il le chemin de Valence, accompagné d'Abou-Zeïd; et néanmoins, avec douze cents hommes qu'il avait à sa suite, il s'empara d'Almenara, et de quelques autres places. Il franchit ensuite le Guadalaviar; et, quoiqu'il eût été forcé de lever le siége de Cullera, il vint enfin asseoir son camp à la vue de Valence, entre cette ville et le village de Crao. Zeyan fit aussitôt sortir ses troupes; mais le prince chrétien eut l'art d'éviter une bataille qui pouvait compromettre le salut de sa petite armée. Ce-

pendant le danger ne tarda point à devenir formidable. Tous les jours le camp des chrétiens s'agrandissait pour recevoir des renforts qui accouraient non-seulement des extrémités de l'Espagne, mais de tous les états de la chrétienté. Des Allemands et des Anglais se réunissaient sous les murs de Valence, et déjà l'on comptait soixante mille assiégeants, tandis qu'une flotte nombreuse de Français et de Catalans bloquait la place par mer. Zeyan avait tâché d'intéresser ses voisins à sa situation, et sollicité leurs secours autant pour eux que pour lui-même. Ce n'était, disait-il, ni à lui, ni au royaume de Valence que les Espagnols en voulaient, c'était à tous les musulmans. Ces avis ne furent point sans effet; le roi de Murcie et celui de Telmesen lui envoyèrent des secours. Mais la flotte de celui-ci fut repoussée des côtes de la péninsule par une tempête, et Motawakkel ben-Houd lui-même, accourant à la tête des Maures de Murcie, avait été assassiné dans Almérie. Les désordres qui suivirent ce meurtre empêchèrent que l'on songeât désormais à retarder la ruine du royaume de Valence. En effet, après cinq mois d'une résistance opiniâtre, Zeyan fut obligé de souscrire, le 17 safar 636 (29 septembre 1238), à la reddition de sa capitale, ainsi qu'à la perte de toutes les villes et de toutes les terres au nord du Xucar. De tant de puissance et de richesses, il ne resta aux Maures que la ville de Cullera et ce qu'ils purent emporter de pierreries, d'argent et de meubles; encore la paix à laquelle consentit don Jayme ne fut-elle accordée que pour cinq ans. Zeyan dépouillé se retira, selon la teneur du traité, à Cullera; mais bientôt des engagements eurent lieu entre ses sujets et l'armée chrétienne, la guerre se ralluma et sa ville fut prise. Pour se dédommager de ses pertes, il paraît que ce prince ambitieux et perfide prit part aux troubles du royaume de Murcie, et s'empara peut-être de cette ville dès l'année suivante après en avoir fait périr le roi. Suivant une autre version, il attaqua et tua, en 660 (1243), le wali de Lorca, vassal rebelle au roi de Murcie, qui céda à son libérateur les villes de Lorca et Carthagène. Mais au total l'histoire de Zeyan est aussi confuse que décousue, même chez les auteurs orientaux, et l'on ignore l'époque et les circonstances de la mort de ce prince. A—T et P—OT.

ZHINGA ou ZINGHA-BANDI, reine nègre d'Angola, sur la côte du Longo, célèbre par son courage et ses exploits, née vers 1582, était fille d'une esclave, et de Bandi Angola, auquel les Portugais avaient enlevé une partie de ses états, et qui avait été assassiné par ses propres officiers. Après la mort de ce prince, un fils en bas âge qu'il avait eu de sa concubine favorite, fut jugé indigne du trône, parce que sa mère avait été surprise en adultère, et qu'on pouvait raisonnablement supposer qu'il n'était pas légitime. Un autre fils nommé Ngola-Bandi, et trois filles appelées Zingha, Cambi et Tungi, étant nés d'une esclave, devaient par ce motif être également exclus, suivant les lois du royaume; cependant comme ces derniers avaient gagné l'estime et l'affection du peuple par leur libéralité, leur parti se trouva si puissant, que les électeurs furent forcés de mettre la couronne sur la tête de Ngola-Bandi, malgré la condition de sa mère. A peine ce jeune prince fut-il déclaré roi, qu'il

sacrifia à sa vengeance non-seulement ceux qui s'étaient opposés à son élection, mais toutes les concubines de son père, avec leurs parents et les principaux de la cour, et qu'il n'épargna pas davantage son frère consanguin, quoique encore enfant, et même le fils que sa sœur Zingha-Bandi avait eu d'un de ses amants, tant il craignait qu'il ne se trouvât quelqu'un dans sa famille capable de lui disputer la couronne. La même crainte lui fit desirer la destruction des Portugais qui occupaient une partie de ses états; mais il fut défait par eux, obligé de prendre la fuite, et eut en outre la mortification de voir la reine et ses deux sœurs Cambi et Tungi prises et conduites à Loanda. Des discussions s'étant élevées sur l'exécution du traité de paix conclu entre les Portugais et Ngola-Bandi, celui-ci proposa à sa sœur Zingha, qui ne s'était pas trouvée à la bataille dans laquelle il avait été vaincu, d'aller en ambassade trouver le vice-roi portugais pour reprendre les négociations et conclure la paix aux conditions qu'elle jugerait à propos. Il ajouta que s'il lui fallait embrasser la religion chrétienne, pour faciliter le succès de sa mission, il lui conseillait de le faire afin de gagner la confiance des ennemis. Zingha, qui avait juré de ne jamais pardonner la mort de son fils, et de chercher jusqu'au dernier soupir l'occasion de s'en venger, dissimula son ressentiment, accepta la proposition, et partit en qualité de plénipotentiaire pour Loanda, avec un magnifique cortége. Elle fut reçue avec tous les honneurs dus à son rang, et logée dans un palais préparé pour elle. Introduite dans la salle d'audience, elle s'aperçut qu'on avait destiné un fauteuil magnifique au vice-roi, et qu'on avait placé vis-à-vis un riche tapis de pied pour elle, sur lequel deux coussins de velours brodés d'or étaient étendus. Ce cérémonial lui déplut, et sans en rien faire paraître, elle fit signe des yeux à une de ses femmes, qui sur-le-champ alla se mettre à genoux sur le tapis, et s'appuyant sur les coudes, présenta son dos à sa maîtresse, qui s'assit gravement dessus, et y demeura tout le temps de l'audience. Du reste, Zingha s'acquitta de sa commission avec tant d'esprit et de majesté, et elle excusa les manques de parole de son frère, avec tant de dignité, qu'elle se fit admirer de tout le conseil. Quand les Portugais offrirent de faire alliance avec Ngola-Bandi, à condition qu'il se reconnaîtrait leur vassal par un tribut annuel, elle répondit fièrement que ces sortes de conditions ne pouvaient avoir lieu que pour des peuples qu'on aurait subjugués par la force des armes, et nullement pour un roi puissant, qui cherchait volontiers l'amitié des Portugais, mais ne voulait pas être leur sujet. On se contenta donc de conclure l'alliance, sans autre condition que la restitution des prisonniers portugais. L'audience finie, le vice-roi en reconduisant la princesse, lui fit remarquer que la femme sur le dos de laquelle elle s'était assise demeurait toujours dans la même posture. Elle lui répondit qu'il ne convenait pas à l'ambassadrice d'un grand roi de se servir deux fois de la même chaise, et qu'ainsi elle l'abandonnait comme ne lui appartenant plus. La princesse fut si charmée de la politesse des Portugais, et des honneurs qu'on lui rendait; elle prit tant de plaisir à voir les évolutions militaires, à examiner l'habillement des troupes, leurs

armes et leur bel ordre, qu'elle fit quelque séjour à Loanda. Pendant ce temps elle consentit à se faire instruire dans les principes de la religion chrétienne, et témoigna la goûter si fort, par politique ou autrement, qu'elle reçut solennellement le baptême la même année 1622 : elle avait alors quarante ans; le vice-roi fut son parrain, et elle eut la vice-reine pour marraine. A son départ le vice-roi lui fit des présents considérables, et lui rendit de grands honneurs; aussi s'en retourna-t-elle très-satisfaite. A son arrivée à la cour de son frère, elle l'obligea de ratifier le traité qu'elle avait conclu, et de promettre de s'y conformer. Mais après avoir feint de vouloir embrasser, comme sa sœur, la religion chrétienne, il recommença la guerre, fut défait de nouveau par les Portugais, puis empoisonné par ses gens. On croit que ce fut à l'instigation de Zingha. Celle-ci prit possession du trône, et mit aussitôt en usage toutes les ruses que sa politique put lui suggérer, afin de tirer le fils aîné de son frère des mains d'un chef des Giagas, nommé Giaga Casa, auquel il l'avait confié, pour qu'il l'élevât dans l'exercice des armes, et surtout pour qu'il protégeât sa vie contre les embûches de Zingha. Giaga Casa résista long-temps à ses sollicitations, et méprisa ses protestations d'attachement pour le fils de son souverain; mais, l'artificieuse princesse étant parvenue à lui persuader qu'elle voulait remettre la couronne au légitime héritier, il permit au jeune prince de faire une courte visite à sa tante, qui feignit d'abord de le recevoir avec une si grande tendresse, qu'elle écarta tout soupçon. Quand elle l'eut en son pouvoir, elle le poignarda de sa propre main, fit jeter son corps dans la Coanza, et se débarrassa ainsi du seul compétiteur qu'elle pût avoir à redouter. Elle s'occupa ensuite de se délivrer des Portugais qui étaient si nombreux, si riches et si puissants, que tous ses sujets les redoutaient. Comme elle était naturellement belliqueuse, elle ne balança pas à se mettre en guerre avec eux, et elle n'en retarda la déclaration que pour terminer les préparatifs nécessaires, et pour se fortifier par des alliances avec les Giagas et d'autres princes idolâtres qui ne haïssaient pas moins qu'elle les chrétiens, et qui, par cette raison, prirent aisément son parti. Elle traita aussi avec les Hollandais et le roi de Congo, et attaqua ensuite si brusquement les Portugais, qu'elle les surprit et obtint sur eux quelques légers avantages. Les Hollandais en remportèrent de plus considérables; ils se rendirent maîtres de Saint-Paul de Loanda, en 1641, et plus tard de quelques-unes des principales provinces du royaume, pendant que les forces des Portugais étaient occupées contre Zingha. Ces pertes furent réparées sept ans après par le capitaine-général dom Salvar Correa, arrivé de Fernambouc au mois de juin 1648, avec onze vaisseaux de guerre et un grand nombre de bâtiments de transport. Il reprit Loanda sur les Hollandais, les chassa de toutes leurs conquêtes, battit le roi de Congo, le contraignit à demander la paix, et défit en plusieurs rencontres les troupes de Zingha et du petit nombre d'alliés qui lui étaient restés fidèles. La constance de cette princesse ne fut point ébranlée par tant de désastres. Obligée de quitter ses états, de se réfugier dans les déserts du côté de l'est, et réduite à un petit corps de troupes, tristes restes de ses nom-

breuses armées, elle rejeta avec autant de fierté que de mépris les propositions des Portugais, qui offraient de la rétablir sur le trône, sous la dure condition, il est vrai, de se reconnaître tributaire de la couronne de Portugal. « Si mes lâ- » chès sujets veulent porter honteu- » sement des fers, dit-elle dans sa » réponse, je ne puis quant à moi » souffrir seulement la pensée de dé- » pendre d'aucune puissance étran- » gère. » Pour l'humilier, les Portugais créèrent un fantôme de roi d'Angola, qu'ils firent baptiser sous le nom de Jean Ier.; et, à la mort de celui-ci, ils le remplacèrent par un nouveau souverain qui reçut le nom de Philippe, n'eut comme le premier qu'un simulacre d'autorité, et mourut en 1660. Zingha furieuse de se voir entièrement dépouillée de onze de ses plus belles provinces, de n'avoir dans les autres qu'une autorité précaire, et d'être réduite au seul royaume de Matamba, conçut une si terrible haine contre les Portugais et contre leur religion, qu'elle renonça publiquement au christianisme, et retournant aux pratiques idolâtres de ses ancêtres, elle s'érigea en chef des Giagas. A la tête de ces peuples féroces et intrépides auxquels elle sut persuader qu'elle avait des lumières plus qu'humaines, et un pouvoir supérieur à celui des mortels, elle harcela continuellement les Portugais. Pendant vingt-huit ans elle fit des incursions dans les provinces qu'ils avaient usurpées, emmenant captifs les habitants, enlevant les bestiaux, et brûlant tout ce qu'elle ne pouvait emporter. Vainement ses ennemis épuisèrent leurs ressources pour la réduire par la force ou l'apaiser par des présents et par des offres avantageuses. Elle rejetait toutes leurs propositions avec mépris, trouvait moyen de rendre leurs efforts infructueux, et ne voulait entendre parler d'aucune espèce d'accommodement, à moins que la restitution de tout ce que les Portugais avaient enlevé dans le royaume d'Angola n'en fût la base. Toujours les armes à la main, et à la tête des Giagas, cette belliqueuse et infatigable princesse avait répandu une telle terreur, que les Portugais, voulant la rendre odieuse à ses anciens sujets, cherchèrent à accréditer le bruit qu'elle vivait de chair et de sang humains, qu'elle était sorcière, etc. Mais cet artifice ne servit qu'à l'animer davantage contre eux, et il inspira tant d'épouvante aux naturels, qu'ils aimaient mieux se dérober à son ressentiment par la fuite, que de chercher à lui résister; enfin elle s'avança si loin, qu'elle vint camper dans une petite île de la Coanza, nommée Dangij. Pour la chasser de ce poste, les Portugais levèrent une armée de nègres, qu'ils joignirent à leurs soldats, et bloquèrent l'île en élevant des retranchements sur les bords de la rivière. Mais comme ces retranchements occupaient un grand espace, la reine en profita pour les attaquer, et elle le fit avec tant d'avantage, qu'elle blessa et tua quelques centaines de leurs nègres et même des soldats européens. Ce succès rehaussa son courage, et elle se préparait à une nouvelle attaque, lorsqu'elle s'aperçut avec surprise que les Portugais avaient fortifié leurs retranchements, et les avaient si fort exhaussés, qu'ils découvraient tout son camp, et que leurs mousquetaires tiraient sur ses soldats nus, comme s'ils avaient tiré au blanc. Zingha voyant qu'elle avait ainsi perdu un grand nombre de sol-

dats et que les autres commençaient à murmurer, résolut d'abandonner ce poste et de se retirer dans quelque province éloignée. La difficulté était de traverser la rivière pendant que les Portugais en occupaient les bords. Mais son esprit était fécond en ressources; elle obtint, sous prétexte de traiter d'un accommodement, une trève de trois jours, et elle en profita pour passer la rivière au milieu de la nuit, sans être inquiétée, ni même aperçue, et se retira dans la province d'Oacco. Le lendemain les Portugais, ne voyant personne dans l'île, crurent que c'était un stratagème de la reine pour les attirer dans quelque embuscade, et ils se déterminèrent à y faire passer des troupes qui trouvèrent la place abandonnée. Ce fut ainsi qu'ils perdirent une belle occasion de mettre fin à une guerre ruineuse. Zingha ne resta dans la province d'Oacco que jusqu'à ce qu'elle fût assurée que les Portugais s'étaient retirés des bords de la Coanza ; alors elle traversa de nouveau cette rivière et s'avança vers le royaume de Matamba, dont une partie lui avait été enlevée. La célérité de sa marche, et la facilité qu'elle trouva à recruter son armée de Giagas, qui se faisaient une gloire de marcher sous ses enseignes, la mirent en état de recouvrer quelques-unes des provinces qu'on lui avait prises. Ce succès lui persuada qu'elle était assez puissante pour effectuer une nouvelle tentative sur les frontières d'Angola ; mais elle éprouva une si vigoureuse résistance, qu'elle fut obligée de mander de nouvelles troupes pour réparer les pertes qu'elle avait essuyées dans cette expédition. Ce qu'il y eut de plus fâcheux pour elle, c'est que le Giaga Cassangé, profitant de son absence, entra avec une puissante armée dans le royaume de Matamba ; y mit tout à feu et à sang, emmena les habitants et les troupeaux, et laissa ce royaume presque désert. Ce dernier malheur obligea Zingha de renoncer à ses ambitieux projets, et de courir à la défense de ses états. Elle fit faire à ses troupes des marches forcées, dans l'espoir de rencontrer le Giaga Cassangé et de le combattre. Le désespoir où étaient ses gens d'avoir perdu leurs femmes, leurs enfants et leurs biens, la portait à croire qu'ils combattraient vaillamment, et qu'elle obtiendrait la victoire. Mais le Giaga s'était prudemment retiré, et avait mis à couvert les esclaves et le butin qu'il avait enlevés. On ignore si les Portugais avaient provoqué cette terrible irruption de Cassangé, pour opérer une diversion ; mais ce qu'il y a de certain, c'est que, dans la crainte que Zingha ne trouvât quelque expédient pour engager le Giaga à joindre ses troupes aux siennes, afin de les attaquer de concert, ils jugèrent à propos de ménager eux-mêmes une paix entre ces deux puissances. Leurs envoyés, ayant été très-bien accueillis par le Giaga, se rendirent à Umba, province de Matamba, où Zingha était campée. D'abord elle les reçut avec politesse ; mais lorsqu'ils eurent fait connaître la mission dont ils étaient chargés, elle y répondit avec fierté et d'un ton menaçant, en déclarant que sa dignité exigeait d'elle qu'après avoir commencé une guerre, elle ne déposât pas les armes sans l'avoir terminée avec les avantages qu'elle pouvait espérer; quant aux observations qu'ils croyaient devoir lui faire sur la secte des Giagas, dans laquelle elle vivait depuis plusieurs années, et qui lui avait procuré le

nombre prodigieux de troupes qui combattaient pour elle, son honneur et son intérêt exigeaient qu'elle la soutînt et la protégeât toujours. Elle ajouta qu'elle se souvenait très-bien d'avoir embrassé autrefois le christianisme, et d'avoir reçu le baptême; mais que le temps n'était pas propre à lui parler d'aucun changement; qu'ils devaient ne pas oublier que c'étaient eux-mêmes qui lui avaient donné occasion de s'éloigner de leur religion. L'un des négociateurs portugais, cessant alors de lui parler de religion, voulut l'engager à vivre en paix avec ses voisins en lui offrant les bonnes grâces et l'amitié du roi son maître; mais Zingha ayant réclamé les provinces qui avaient toujours appartenu à ses ancêtres, et dont elle avait été injustement dépouillée, il ne répliqua rien, et en se retirant il laissa, sous divers prétextes auprès de la reine, le prêtre dom Antonio Coeglio, qui l'avait accompagné. Celui-ci profita d'une maladie grave de Zingha, pour chercher à la ramener à la religion chrétienne; elle parut d'abord goûter ce qu'il disait; mais, lorsqu'elle eut recouvré la santé, les espérances du missionnaire s'évanouirent, et il fut contraint de revenir à Loanda, sans avoir réussi. Zingha recommença la guerre contre les Portugais avec une nouvelle vigueur, et la poussa avec des succès différents. Ayant attaqué la forteresse de Massangano, elle y perdit beaucoup de monde; ses deux sœurs Cambi et Fungi tombèrent entre les mains des Portugais, et ce ne fut que par un bonheur extrême qu'elle-même leur échappa. Cette déroute, au lieu de la rebuter, ne fit que l'irriter davantage. Elle conduisit le reste de ses troupes, encore nombreuses, dans quelques-unes des provinces portugaises les mieux cultivées; et les Giagas, à qui elle lâcha la bride, les mirent à feu et à sang, et en firent un désert. Comparant néanmoins les avantages qu'elle avait obtenus avec ses pertes, elle trouva que les pertes étaient infiniment plus considérables, malgré les intelligences qu'elle entretenait parmi les Portugais jusque dans la forteresse de Massangano, où sa sœur Fungi était prisonnière. Cette dernière, à qui on avait donné la liberté d'aller librement par toute la ville, en abusa pour gagner un grand nombre de nègres sujets des Portugais; elle les engagea à se saisir d'une des portes de la forteresse, et à la livrer aux troupes de Zingha, qui devait s'en approcher un certain jour avec une nouvelle armée qu'elle avait rassemblée. Mais le complot fut découvert : les Portugais firent le procès à Fungi, et ils eurent l'inhumanité d'étrangler cette malheureuse. Ce triste événement affecta beaucoup la reine : la défaite des Hollandais et leur entière expulsion du royaume d'Angola, qu'elle apprit bientôt après, augmentèrent sa douleur. Elle était campée dans la province d'Onnando, et la saccageait, quand elle reçut ces fâcheuses nouvelles. Elles réveillèrent ses remords, sur sa conduite passée, dit le père Antoine de Gaëte, ou le père Jean-Antoine de Montecucullo, missionnaire portugais qui a fourni les détails sur les événements du règne de Zingha, lesquels ont été conservés par le père Labat; le premier signe qu'elle donna du changement de ses dispositions, ce fut d'en user moins cruellement avec les chrétiens qui tombaient entre ses mains, et surtout envers les prêtres et les religieux; elle ordonna, sous les plus

rigoureuses peines, de les traiter désormais humainement et avec respect. Elle les écouta même avec plus d'attention et d'égards, sans pourtant rien diminuer de la haine implacable qu'elle portait à ceux qui l'avaient dépouillée de ses états d'Angola, et sans se désister de la résolution de ne poser les armes qu'après les avoir arrachés de leurs mains. Le vice-roi portugais dom Salvador Correa crut pouvoir profiter de ce changement inespéré pour la ramener à la religion chrétienne ; mais les capucins qu'il lui envoya n'obtinrent aucun succès. Lorsque ce même vice-roi eut conclu un traité d'alliance avec le souverain de Congo, il en proposa un semblable à Zingha. Celle-ci reçut fort bien les plénipotentiaires, et promit de contracter une étroite alliance avec le roi de Portugal, et de rentrer dans le sein de l'église, si ce souverain l'assistait pour recouvrer les provinces qu'elle avait perdues ; ce qui équivalait à un refus ; car elle savait bien que les Portugais ne consentiraient jamais à ces conditions, à moins qu'ils n'y fussent contraints par la force. Elle resta donc armée et continua ses hostilités, malgré plusieurs lettres du vice-roi, et ses remontrances sur l'injure qu'elle faisait au christianisme en protégeant la secte des Giagas, et en empêchant les prêtres d'exercer leur ministère. Cette correspondance, commencée vers le milieu de l'année 1648, durait déjà depuis trois ans, sans avoir produit de résultat. Dans les dernières lettres, le vice-roi crut devoir se borner à la presser sur l'article de la religion, parce qu'il était bien convaincu que lui faire abandonner l'idolâtrie était le plus sûr moyen de détacher les Giagas de son parti, et de la forcer à rechercher l'amitié et la protection des Portugais. Zingha, persuadée que sa conversion aurait les suites qu'en attendait le vice-roi, résista long-temps ; cependant elle fut ébranlée par ses raisonnements, et ses officiers s'aperçurent bientôt du changement visible de ses dispositions ; ils en murmurèrent hautement, et pour prévenir une défection totale, elle fut obligée de montrer qu'elle était toujours attachée à la secte des Giagas, en ordonnant une cérémonie religieuse dans laquelle on égorgea un grand nombre d'enfants. Le vice-roi en fut bientôt instruit ; mais il dissimula son mécontentement, et continua son commerce de lettres avec elle. Zingha, qui avait néanmoins un vif desir de redevenir chrétienne, et qui l'eût été déjà sans lui, si elle n'avait craint que cette mesure n'entraînât une révolte, concerta, probablement d'après les conseils du vice-roi, avec cinq singhilles ou prêtres de la secte des Giagas, et cinq de ses conseillers intimes, une scène propre à frapper l'esprit superstitieux de ses sujets. Il serait trop long d'en rapporter les détails : nous nous bornerons à dire qu'un crucifix ayant été jeté avec mépris dans une forêt, un général des troupes de Zingha entendit une voix qui lui adressait de sanglants reproches sur la manière indigne dont il avait traité l'image du Dieu des chrétiens ; qu'un autre jour son frère, dont elle conservait les ossements dans une caisse, fit entendre sa voix, lui reprocha son apostasie, lui parla des tourments qu'il endurait pour avoir persisté dans l'idolâtrie, et l'exhorta à rentrer dans le sein de l'Église catholique, si elle voulait éviter les mêmes châtiments. La reine parut

convaincue : ayant fait assembler tout le peuple (1655), elle se montra avec un air majestueux et un visage où la joie éclatait, manifesta son horreur pour la secte des Giagas, et exhorta tous ses sujets à embrasser la religion catholique. Cette déclaration fut accueillie par un applaudissement général, et les craintes qu'elle avait pu concevoir se trouvèrent sans fondement. Elle conclut une trêve avec les Portugais qui lui avaient rendu sa sœur, leur prisonnière depuis long-temps; elle prit des capucins portugais pour ses conseillers, et ne cessa de manifester le zèle le plus vif pour la religion chrétienne. Elle dédia sa ville capitale à la Vierge, en lui donnant le nom de *Sainte-Marie de Matamba*, et y construisit une vaste église. Elle publia ensuite un édit qui proscrivait l'idolâtrie, sous les plus rigoureuses peines, et peu après elle en rendit un autre contre la polygamie. Ce dernier ne passa pas sans exciter des murmures. Pour encourager le mariage par son exemple, quoique alors âgée de soixante-quinze ans, elle épousa publiquement à la face de l'Église un de ses jeunes courtisans, et elle obligea sa sœur de contracter une semblable union avec le vieux général qui avait eu part à l'affaire du crucifix miraculeux; enfin, elle fit des réglements pour empêcher les seigneurs d'opprimer leurs vassaux. Les Portugais lui proposèrent de nouveau de se reconnaître vassale de leur souverain; mais l'influence des capucins qu'elle avait auprès d'elle ne put la déterminer à souscrire à cette condition; on lui en soumit de nouvelles, qu'elle accepta parce qu'elles lui semblaient honorables, et un traité de paix qui fixait le fleuve Lucalla pour limite entre les deux royaumes de Matamba et d'Angola, fut signé par elle et par le vice-roi, au mois d'avril 1657. Le Giaga Calanda, ennemi irréconciliable des Portugais, et vassal de la reine, ayant recommencé ses incursions sur leurs terres, ils en portèrent des plaintes à Zingha. Celle-ci, pour prouver que c'était contre son aveu, assembla une armée, et se mettant à sa tête le 15 décembre 1657, elle marcha contre Calanda, le vainquit et lui fit couper la tête qu'elle envoya au vice-roi de Loanda. Elle retourna ensuite triomphante à Sainte-Marie de Matamba (mars 1658), et força bientôt après le roi d'Ajacca, qui pendant son absence avait attaqué ses états, à se soumettre aux conditions qu'elle voulut lui imposer. La même année elle abolit la cruelle cérémonie du *Tombo*(1), envoya une ambassade au pape pour demander une recrue de missionnaires, qui lui fut accordée, et l'année suivante, elle fonda une nouvelle ville ornée d'une belle église et d'un palais royal. Le bref que le pape lui avait adressé fut lu publiquement par ses ordres dans l'église, où elle se rendit avec un cortége nombreux et brillant : ce jour se termina par des fêtes; et la reine, à la tête des dames du palais, habillées et armées en amazones, exécuta un simulacre de combat, où quoique âgée de plus de quatre-vingts ans, elle montra toute la vigueur, la force, l'agilité et l'adresse d'une femme de vingt-cinq ans. Jusqu'à sa mort, arrivée le 17 décembre 1663, dans la quatre-vingt-deuxième année de son âge, Zingha persista dans son attache-

(1) On nommait ainsi les funérailles des rois et des grands, où l'on massacrait un grand nombre de créatures humaines, dont la chair servait à régaler les parents et les amis du défunt.

ment à la religion chrétienne, et son zèle trop ardent la portait quelquefois à faire périr dans les flammes ceux de ses sujets qui ne voulaient pas renoncer à leur ancien culte. Sur la fin de sa maladie, les ministres avaient donné l'ordre de faire prendre les armes aux milices pour prévenir tout tumulte, et pour empêcher la fuite des esclaves, si ordinaire en pareille circonstance (2); dès qu'elle eut cessé de vivre, on ferma les portes, et, après avoir annoncé la mort de la reine, dona Barbara, sa sœur, fut élue pour lui succéder. Le corps de Zingha, revêtu de ses habits royaux parsemés de pierreries, ayant dans les mains l'arc et les flèches, emblèmes de la royauté, fut exposé publiquement aux regards de ses sujets qui faisaient entendre des cris plaintifs ou plutôt des hurlements. Suivant le desir qu'elle avait manifesté, les pères capucins qui étaient auprès d'elle lui mirent l'habit de leur ordre, et son rosaire avec son crucifix entre les mains, et on lui fit ensuite de magnifiques funérailles. Jean Castilhon a publié en français un roman historique sous le titre de *Zingha, reine d'Angola, histoire africaine*, 1769, 1 vol. in-12, deux parties; il a été traduit en hollandais, Rotterdam, 1775, 1 vol. in-8°. Voici le jugement qu'en porte le marquis de Paulmy dans une note inscrite sur l'exemplaire qui appartient à la bibliothèque de l'Arsenal : « Cette histoire est bien écrite, l'intérêt est peu de chose; cela peut avoir le mérite d'être historique, c'est ce que je ne sais pas. » Nous pensons que Castilhon, en racontant les crimes que Zingha avait réellement commis, les a beaucoup exagérés. On a imputé à cette princesse des atrocités et des turpitudes dont l'histoire ne fait aucune mention.

D—z—s.

(2) Ce qui donnait lieu à la fuite des esclaves, c'était la barbare coutume reçue, parmi ces peuples, d'immoler des centaines de victimes humaines aux obsèques des grands et des rois, particulièrement des rois d'Angola. Dans ces occasions, les esclaves, craignant d'être du nombre des victimes, se sauvaient dans les états voisins, ou dans des forêts impénétrables, ou sur des montagnes inaccessibles; et ils y trouvaient souvent une mort plus cruelle, puisqu'ils couraient les risques d'être dévorés par les bêtes féroces, ou de périr de faim et de misère.

ZIAD. *Voy.* Zeïad.

ZIANI (Sébastien), doge de Venise, fut élu en 1172, pour succéder à Vital Micheli, contre lequel le peuple s'était révolté, et qui mourut peu après des blessures qu'il avait reçues dans le tumulte. C'est pendant son règne que fut conclue, en 1177, la trêve de Venise, entre l'empereur Frédéric Barberousse et la Ligue Lombarde. Sébastien Ziani fit dans cette occasion le rôle de médiateur. Il reçut à Venise Alexandre III et Frédéric, et il sut concilier les égards qu'il se plaisait à leur rendre, avec l'indépendance de sa patrie qu'il leur fit reconnaître. Cette négociation servit de base à la paix de Constance, et au droit public de l'Europe pendant le moyen âge. Ziani, voulant fixer par un acte public, et en quelque façon religieux, l'empire de la mer dans sa patrie, établit la cérémonie des épousailles, qui s'est faite tous les ans à la fête de l'Ascension jusqu'à la destruction de la république. Il prononça dans cette occasion la fameuse déclaration : *Desponsamus te, mare, in signum veri et perpetui dominii* (1177). On a dit que le pape Alexandre III avait béni en personne ce singulier mariage, et donné au doge son anneau pour le jeter dans la mer; mais cette bénédiction est une fable (*Voy.* l'Art

de vérifier les dates, chronologie des Doges de Venise). Ce fut encore sous le règne de Sebastien Ziani que l'on bâtit l'église de Saint-Marc. Ce doge mourut le 13 avril 1179; il eut pour successeur Orio Mastropetro. S. S-1.

ZIANI (Pierre), doge de Venise, et fils du précédent, fut, en 1205, le successeur de Henri Dandolo, conquérant de Constantinople. Il portait le titre de comte de l'île d'Arbo. Pendant son règne les Vénitiens achevèrent la conquête de l'empire Grec, qu'ils avaient partagé long-temps avant d'en être les maîtres. Ce fut l'époque de la fondation de tous les duchés des îles de l'Archipel, qu'ils accordèrent en fief aux gentilshommes vénitiens qui, avec leurs propres moyens, réussiraient à s'en emparer. Mais dans le même temps aussi, les Grecs rassemblant leurs forces dispersées, et reprenant courage, attaquèrent de toutes parts les Vénitiens et les Français qui s'étaient établis au milieu d'eux. Peu s'en fallut que Ziani ne transportât à Constantinople le siége de la république, pour mieux défendre cette cité. La destinée de Venise la sauva d'une résolution qui aurait probablement entraîné sa ruine. Après un gouvernement de vingt-quatre ans, Ziani parut aux Vénitiens tellement affaibli par une maladie, qu'ils lui donnèrent, en 1229, Jacob Tiepolo pour successeur. Ziani ne daigna pas même adresser la parole à celui qui de son vivant osait s'asseoir sur son trône. Il mourut peu de jours après. S. S—1.

ZICHEN (le P. Eustache de), controversiste, naquit, en 1482, dans la ville dont il porte le nom, de l'ancienne et honorable famille de *Van der Rivieren*. Ayant achevé ses études, il embrassa la règle de Saint-Dominique à Louvain; et, après avoir professé la théologie dans les écoles de son ordre, fut élu définiteur de la province de Flandre. L'un des premiers il signala son zèle pour le maintien de la foi catholique, en attaquant le luthéranisme, qui commençait à s'établir en Allemagne. Il mourut à Louvain le 16 avril 1538. On a de lui : I. *Errorum Mart. Lutheri brevis confutatio, eorum potissimùm quos Lovaniensis ac Coloniensis damnavit facultas*, Anvers, 1523, in-4°. II. *Sacramentorum brevis elucidatio*, ibid., 1523, in-4°. Cet ouvrage, qu'on trouve souvent réuni au précédent, est également dirigé contre Luther. III. *Apologia pro pietate in Erasmi Roterodami enchiridii canonem quintum*, ibid., 1531, in-12. C'est une réfutation de quelques principes avancés par Érasme, dans le *Miles christianus*. Le P. Eustache a laissé en manuscrit : *Litaniæ sanctorum ac beatorum Brabantiæ*. Voy. la *Bibl. Fratr. Prædicatorum* des PP. Quétif et Echard, II, 106, et Paquot, *Mémoires pour l'histoire littéraire des Pays-Bas*, II, 466, éd. in-fol. — Zichen (le P. *François de*), cordelier, né dans la même ville que le précédent, au commencement du seizième siècle, se fit connaître par ses talents pour la chaire, et après avoir rempli la charge de gardien des couvents de son ordre à Mastricht, puis à Malines, mourut en 1560. On a de lui : I. *Pia meditatio quædam in Orationem Dominicam*, Anvers, 1550, in-12. II. *Exhortatio laconica ad mortem*, Mastricht, 1554, in-16. III. *Enarratio in psalmum XL*, Anvers, 1556, in-12. IV. *Septem verborum quæ Christus ex cruce protulit brevis et pia explicatio*, ibid., 1556, in-24. V. *Concio de eleemosynæ efficaciâ*

et utilitate, ibid., 1556, in-24, à la suite de l'ouvrage précédent. VI. *Enarratio in prophetam Jeremiam*, Cologne, 1559, in-12. W-s.

ZICHMNI. *Voy.* Zeno (*Nicolas* et *Antoine*).

ZIEGELBAUER (Magnoald), savant et pieux bénédictin, naquit, vers 1696, dans le marquisat d'Elwangen en Souabe, reçut les ordres sacrés dans le monastère de Zwiefalt, où il enseigna la philosophie et la théologie, passa de là au couvent de Reichenau dans l'évêché de Constance, y occupa paisiblement la chaire de théologie; puis se rendit à Vienne, au nom de son ordre, pour en soutenir les intérêts. Il resta quelque temps dans cette ville, et s'acquitta de sa mission avec tant de dexterité et de succès, que des diplomates consommés admirèrent son talent. L'abbé de Gottwich (Godef. Bessel) le fit venir auprès de lui, et le donna pour professeur de morale à ses jeunes religieux. Appelé de nouveau à Vienne, pour les affaires de son ordre, Ziegelbauer quitta le couvent de Gottwich, et de la capitale de l'Autriche passa presque immédiatement en Bohême, où les états de la ville de Prague, ayant décidé l'erection d'une académie, désiraient voir un homme aussi habile présider à l'organisation du corps enseignant. Mais la guerre pour la succession impériale vint suspendre ces opérations; et Ziegelbauer, revenu à Vienne, ne s'occupa plus que de rédiger, sous le nom de Bibliothèque bohémienne, le catalogue de tous les écrivains qui traitent des affaires de la Bohême. L'académie des Inconnus d'Olmutz l'ayant ensuite reçu au nombre de ses membres, et lui ayant donné le titre de son secrétaire, il se rendit dans cette ville, et y expira le 14 juin 1750, des suites d'un remède mal préparé. Ses principaux écrits sont: I. *Vie et Histoire de S. Étienne, premier martyr, le plus illustre et le premier des patrons de la ville de Vienne* (all.). II. *Bibliotheca bohemica.* Cet ouvrage n'a point paru: le manuscrit, en neuf vol. in-fol., fut, après la mort de l'auteur, remis à Schwandtner, qui promettait de le publier. III. *Collectio epistolarum asceticarum à PP. Benedictinis maximam partem conscriptarum.* IV. *Olomuzium sacrum.* V. *Historia monasterii Brzeonoviensis prope Pragam.* VI. *Historia didactica de sanctæ Crucis cultu et veneratione in ordine S. Benedicti*, 1745, in-4°. L'auteur y montre, par une suite de citations des auteurs ecclésiastiques les plus renommés, que, de temps immémorial, la dévotion à la Croix est établie dans l'ordre de Saint-Benoît, et que les papes, les empereurs et tous les princes de la chrétienté ont concouru par leurs libéralités à étendre et à entretenir ce culte. VII. *Opusculum parthenicum de sacro immacul. concept. B. V. Mariæ mysterio*, Reiz, 1737, in-fol. On peut y joindre son *Mancipatus illibatæ Virginis Mariæ*, Constance, 1720. VIII. *Novus rei litterariæ ordin. S. Benedicti conspectus tomis IV absolvendus*, Ratisbonne, 1739, in-fol. C'est le prospectus de l'histoire littéraire de l'ordre de Saint-Benoît, ouvrage dont il avait arrêté le plan en 1737, et auquel il travailla jusqu'à sa mort. Oliv. Legipont son confrère, et l'un de ses collaborateurs à ce grand ouvrage, l'a publié, Augsbourg, 1754, in-fol., 4 vol. IX. *Centifolium camaldulense, sive notitia scriptorum camaldulensium quam seu prodro-*

mum exceptura est bibliotheca Patrum camaldulensium seu operum ad historiam, disciplinam..... attinentium collectio, tomis VI comprehensa : cujus bibliothecæ seu collectionis accurandæ hic ad calcem exhibetur conspectus, Venise, 1750, in-fol. Encore un ouvrage dont on n'a que le specimen ; encore une promesse que la mort empêcha de remplir. On doit regretter que le temps ait manqué à l'ardeur du savant bénédictin, qui mieux que personne, du moins à en juger par les deux échantillons précédents, pouvait donner un résumé satisfaisant des ouvrages composés, soit par les Camaldules, soit par ses confrères. P—ot.

ZIEGENBALG (Barthélemi), célèbre missionnaire protestant, naquit le 24 juin 1683, à Pulsnitz, petite ville de la Haute-Lusace, à trois milles de Dresde, où son père était marchand. Resté orphelin de bonne heure, il n'en reçut pas moins une éducation solide à Camentz, à Görlitz, à Leipzig et à Halle. Il paraît même que c'est dans la première de ces villes que, très-jeune encore, il puisa ce zèle pieux et cette ferveur qui fit le destin de sa vie. Dans la dernière, il s'appliqua avec toute l'énergie qui caractérisait ses facultés intellectuelles à l'étude de la Bible et de la théologie. Mais l'assiduité opiniâtre avec laquelle il se livrait au travail altéra sa santé naturellement délicate, et le rendit sujet à de fréquents accès d'hypocondrie. Les médecins lui conseillèrent de voyager. Docile à leurs ordres, Ziegenbalg se trouvait, en 1705, à Berlin, où déjà antérieurement il avait fait un séjour de quelques mois. Des commissaires du roi de Danemark cherchaient alors en Allemagne des jeunes gens qui à la connaissance de la théologie joignissent l'amour ardent de la religion, et qui désirassent travailler en pays étrangers à la conversion des infidèles. Ziegenbalg fut bientôt remarqué, et on l'envoya, avec un autre jeune candidat du saint ministère, à Copenhague, où ils reçurent les ordres ecclésiastiques, et où on leur donna toutes les instructions nécessaires pour remplir les vues pieuses du roi de Danemark. Les deux jeunes enthousiastes mirent à la voile, le 29 novembre 1705, sur la *Sophie-Hedwige*, suivis de plusieurs ecclésiastiques qui voulurent s'associer à leurs travaux. Ziegenbalg, pendant le court espace de temps que dura le voyage, eut le bonheur de voir sa santé, jusque-là chancelante, se raffermir. Arrivé, en 1706, au cap de Bonne-Espérance, il fut tellement touché de l'état misérable, et surtout de la dégradation intellectuelle et morale des Hottentots, que, pendant le séjour du bâtiment, il fit quelques efforts pour les convertir, ce que cependant leur ignorance rendait presque impossible. Pendant le reste de la traversée, Ziegenbalg s'occupa de la rédaction d'un petit ouvrage de morale, intitulé l'*École de la sagesse*, ouvrage qui dans la suite fut imprimé à Halle. Enfin l'on débarqua à Tranquebar, sur la côte de Coromandel, le 9 juillet; et nos deux missionnaires ne tardèrent pas à s'apercevoir que des obstacles de toute espèce s'opposaient à la prédication du christianisme sur cette terre lointaine. Outre la différence des langues, ils avaient à vaincre les préventions défavorables des indigènes, à qui la vie scandaleuse des chrétiens avait inspiré autant de mépris pour la religion européenne que leur tyrannie

et leurs violences pouvaient éveiller de défiances et de haine. L'administration même ne voulut pas d'abord laisser pénétrer dans la ville. Mais le zèle de Ziegenbalg et de son compagnon Plutschow croissait en même temps que les difficultés; et ils triomphèrent de tout. Celle même qui résultait de la différence des idiomes, qui semblait devoir opposer, au moins pendant long-temps, une barrière insurmontable, ne fut pour eux que l'entrave d'un instant. Renonçant l'un et l'autre à parler à la population indigène par l'intermédiaire des truchements, ils se livrèrent, principalement Ziegenbalg, à l'étude du portugais et de la langue indostane parlée sur les côtes de Malabar et de Coromandel (le tamoul ou damoul), avec tant de persévérance et d'ardeur, que dans le cours de janv. 1707, ils commencèrent à faire le catéchisme dans ces deux idiomes, et qu'avant l'année révolue, ils eurent la satisfaction d'administrer le baptême à plusieurs nouveaux convertis. Ils jetèrent ensuite les fondements d'une église spécialement consacrée aux missionnaires et à leurs disciples; et, grâce aux secours de quelques colons aussi généreux que zélés pour la propagation des doctrines évangéliques, ils l'achevèrent en peu de temps, et la dédièrent, sous le nom de *Nouvelle-Jérusalem*. Cependant des ennemis secrets intriguaient contre la mission; et Ziegenbalg, après des chagrins et des contrariétés de tous les genres, se vit jeter en prison dans le fort de Tranquebar, où il fut gardé si rigoureusement, qu'on ne lui permit pas même de travailler à la traduction du Nouveau-Testament en langue tamoule. Heureusement sa captivité cessa au bout de quatre mois; et tandis que l'association touchait les fonds, dont un retard inexplicable l'avait laissé manquer long-temps, le gouverneur de Tranquebar recevait de la cour danoise l'ordre de protéger les missionnaires, et de les environner de considération (1709). Deux ans après, le roi de Danemark accorda une pension perpétuelle de deux mille couronnes à la mission, sans compter les gratifications extraordinaires. L'Angleterre fournissait aussi des secours aux prédicateurs de l'Évangile, et doublait la somme que leur avait allouée la générosité de leur gouvernement. Le dévouement de Ziegenbalg devenait plus ardent de jour en jour, à mesure que les ressources de la société augmentaient. Une de ses idées dominantes était de répandre la foi sur toute la côte par la composition ou la traduction de plusieurs ouvrages en langue tamoule. C'est dans ce but qu'il fit fondre en Europe une quantité de caractères tamouls, et qu'en 1711 il entreprit un voyage à Madras et dans tous les établissements circonvoisins. Il songea même à visiter le territoire du roi de Tandjour; mais ce prince, ennemi déclaré des chrétiens, voyait avec plaisir l'intolérance des brahmes exciter contre les docteurs européens le fanatisme de la populace. Un jour de fête solennelle, ceux-ci exaltèrent la piété idolâtre des Hindous, au point que le missionnaire courut risque de la vie, et fut forcé, après avoir fui trois lieues sur le territoire tandjourien, de revenir à Tranquebar. Les intérêts de la mission l'obligèrent ensuite à paraître en Europe; et il arriva, le 1er. juin 1715, à Berghen en Norwége, d'où il passa au camp royal de Stralsund. Le roi de Danemark lui accorda une audience, et, après lui

avoir promis de vive voix sa protection, l'envoya à Copenhague, pour recevoir au collége royal des missionnaires des instructions ultérieures. Ziegenbalg y fut accueilli avec des marques extraordinaires de respect, et emporta, en partant, le titre d'inspecteur de la mission. Il ne voulut point quitter le continent sans visiter l'Allemagne, et principalement Halle, où avaient été gravés les poinçons pour les caractères tamouls. Il s'y maria vers la fin de l'année, puis passa, par la Hollande, en Angleterre; et après avoir été admis par le roi George Ier., ainsi que par le prince et la princesse de Galles, à l'honneur d'une audience particulière, il s'embarqua, le 4 mars 1716, pour les Indes. A peine fut-il arrivé à Madras, et de là à Tranquebar, qu'à l'aide des secours, tant en numéraire qu'en nature, obtenus pendant le cours de son voyage, il organisa l'imprimerie portugaise et malabare de la mission, et commença à publier divers ouvrages en ces deux langues. Il entreprit ensuite de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'Inde, et partit, en 1718, pour ce voyage aussi pénible que dangereux. Il eut le bonheur de voir ses succès répondre à son zèle; mais une maladie d'entrailles, dont il avait depuis long-temps senti les atteintes, et que les fatigues sans cesse renaissantes de l'administration, de la prédication, de la composition et des voyages, ne faisaient qu'augmenter, l'emporta, le 23 février 1719, au grand regret de ses amis et de tous les amis de la religion. En effet, personne peut-être n'était plus propre que cet infatigable missionnaire à l'apostolat du christianisme dans les Indes. Ardent, actif, il joignait à la piété la plus vive et la plus sincère une connaissance profonde de la langue tamoule, que les brahmes eux-mêmes, dit-on, écrivaient et parlaient avec moins d'élégance. Aussi, malgré l'importance que l'étude des idiomes orientaux, et principalement des idiomes de l'Hindoustan, a acquise depuis un siècle, importance dont le premier résultat est l'existence d'excellents ouvrages grammaticaux et élémentaires, s'accorde-t-on à mettre ceux de Ziegenbalg au nombre des plus estimables et des plus utiles. On a réellement de la peine à concevoir comment une vie de trente-six ans a pu suffire à tant d'études, de travaux, de voyages, de débats; comment le même homme pouvait prêcher l'Évangile sur toute la côte, composer des lexiques et des grammaires, déjouer les intrigues des ennemis de la mission, solliciter les protections et les secours en Europe, enfin créer et surveiller une imprimerie. Telle est cependant l'histoire de Ziegenbalg. On a de cet homme illustre plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits. Les principaux sont : I. L'*École de la sagesse*, Halle, 1707, et Francfort, 1710, in-8°.; opuscule moral, en allemand, dont il a été question ci-dessus. II. Le *Docteur selon le desir de Dieu*. III. Le *Christianisme agréable à Dieu* (all). IV. *Lettres sur l'état des idolâtres dans les Indes orientales, et conférences tenues avec eux* (publié en communauté avec le docteur Franke), Halle, 1718, etc., in-4°. Cette collection a été continuée à diverses reprises, et en dernier lieu par Knapp, jusqu'en 1750. V. *Novum Testamentum damulicum in typis propriis expressum, studio Barth. Ziegenbalg et Joh. Ern. Grundler*, Tranquebar, 1714, in-4°.; nouvelle édition, ib., 1722,

in-8°. VI. *Grammatica damulica quæ per varia paradigmata, regulas et necessarium vocabulorum apparatum, viam brevissimam monstrat quâ lingua damulica seu malabarica quæ inter Indos orientales in usu est et hucusque in Europâ incognita fuit, facilè disci possit*, etc., Halle, 1716, in-4°. Cette grammaire, composée à la hâte, pendant le retour de Ziegenbalg en Europe, est néanmoins digne d'éloges, pour la clarté des principes, la méthode et le choix des détails. Elle se compose, comme on peut le voir par la lecture du titre, de règles réduites assez heureusement à un petit nombre, et de paradigmes. VII. *Theologia thetica in quâ dogmata ad salutem cognoscendi necessaria perspicuâ methodo tractantur, ac dictis classicis probantur ad propagationem Evangelii Christi inter gentes orientales, in linguâ damulicâ scripta à missionariis danicis.* B. Z. et J. E. G., Tranquebar, 1717, in-8°. VIII. *Explication de la doctrine chrétienne*, en damoul, Tranquebar, 1712, in-8°. IX. *Biblia damulica seu quod Deus est locutus, Veteris Testamenti pars prima, in quâ Mosis libri quinque, Josuæ liber unus, atque liber unus Judicum, studio et operâ B. Z. in linguam damulicam versi, continentur*, 1723, in-4°. Parmi ses manuscrits, on distingue une Description très-volumineuse de l'idolâtrie dans les Indes, et son *Lexicon malabaricum*. Ziegenbalg fut un des collaborateurs les plus actifs de la traduction du Nouveau-Testament en langue damoule, imprimée, après sa mort. On peut consulter, sur ce savant missionnaire, l'*Histoire de la mission danoise*, par J.-L. Nienkamp, Genève, 1745, 3 volum. pet. in-8°.; Lacroze, *Histoire du christianisme dans les Indes*, et le *Dictionnaire* de Chaufepié.

KL—H et P—OT.

ZIEGENBEIN (JEAN-GUILLAUME-HENRI), né à Brunswick, vers le milieu du dix-huitième siècle, fut lié avec Ebert, Eschenburg, Zacharie, Lessing et les autres savants de cette époque. S'étant fait connaître du duc de Brunswick, par ses connaissances dans la littérature moderne, il fut chargé de diriger les écoles du duché, et il prit avec le célèbre Campe des engagements pour l'aider dans ses fonctions. Ayant été nommé surintendant-général à Blankenbourg, il s'occupa particulièrement de l'instruction des jeunes personnes pour lesquelles il établit des écoles. En 1809 et 1810, il publia sur cette partie de l'instruction publique plusieurs écrits auxquels on reconnaît son zèle et la sagesse de ses vues. Ayant été nommé abbé de Michelstein, cette place lui donnant entrée aux états du duché, il proposa pour l'amélioration des écoles, des mesures qui furent adoptées, et qui eurent une influence salutaire. Il mourut à Brunswick le 12 janv. 1824. On trouve dans Meusel la liste de ses écrits parmi lesquels nous citerons : I. *Vie et écrits de Calvin et de Bèze*, avec remarques, Hambourg et Leipzig, 1789 et 1790, 2 vol. in-8°. II. *Résultat de nos observations à la fin de l'année* 1793, Brunswick, 1794, in-8°. III. *Sur les avantages des écoles tenues le dimanche en Angleterre*, Brunswick, 1794, in-8°.

G—Y.

ZIEGENHAGEN (FRÉDÉRIC-MICHEL), savant ministre luthérien, natif d'Allemagne, passa la plu grande partie de sa longue carrière en Angleterre, et remplit pendant cin-

quante-trois ans à Londres les fonctions de prédicateur de la chapelle allemande. Il mourut dans la quatre-vingt-troisième année de sa vie à la fin de janvier 1776. Ziegenhagen était un des hommes les plus zélés pour la propagation du christianisme par les missions étrangères. Mais ses nombreux écrits n'ont de rapport qu'à des idées ascétiques, ou au développement de quelques passages des livres saints. — *George* Ziegenhagen, médecin allemand, mort vers la fin du dix-huitième siècle, a laissé entre autres ouvrages et opuscules estimés : I. Un Traité *de la Cataracte et des moyens de la guérir*, Strasbourg, 1788, in-8°. II. *Instructions élémentaires pour le traitement pratique de toutes les affections vénériennes*, Augsbourg, 1789, in-8°., réimprimé depuis à Strasbourg 1791, gr. in-8°. III. Essai *sur la théorie de l'inflammation*, Strasbourg, 1790, in-8°. — *F.-H.* Ziegenhagen, négociant de Hambourg, né, en 1753, abandonna les affaires de son commerce pour s'appliquer à la philosophie, et imagina un système d'éducation fondé sur des bases analogues à celui de Rousseau, mais dans lequel le mot *nature* était pris dans une acception moins vague, ou si l'on veut, moins rigoureuse que dans les écrits du philosophe génevois. Bien différent au reste du célèbre sophiste, Ziegenhagen commença par essayer la pratique de l'art, objet de ses études, et ce n'est qu'après avoir fondé et long-temps dirigé son *Institut d'éducation* qu'il consigna ses idées dans un livre intitulé *Théorie des vrais rapports de l'homme avec les ouvrages de la création, qui étant publiquement introduite et pratiquée peut seule opérer le bonheur du genre humain*, 1792. Comme tous les novateurs, Ziegenhagen a des idées ingénieuses, et fait découler ses théories d'observations qui, prises isolément, ont de la finesse et de la vérité. Mais il n'a ni cet accent d'inspiration, ni cette puissance de style, ni cet art d'intéresser les passions ou affections humaines, qui seuls peuvent rendre contagieuse la manie d'innover ; et l'autorité, en supprimant le livre, fit à l'écrivain un honneur dont il n'était point digne. Aussi n'est-ce guère qu'à cette circonstance, et à quelques accessoires, tels que des gravures de Chodowiecki et un morceau de musique de Mozart que l'ouvrage de Ziegenhagen doit l'avantage d'être extrêmement recherché des bibliomanes allemands. L'auteur mourut en août 1806, dans les environs de Strasbourg.

P—ot.

ZIEGLER (Jacques), célèbre théologien et mathématicien, était né vers 1480, à Landaw, dans la Basse-Bavière. Ayant achevé ses études à l'académie d'Ingolstadt, il embrassa l'état ecclésiastique, et visita les principales villes d'Allemagne et de Hongrie, explorant partout les bibliothèques et les archives pour découvrir de nouveaux documents historiques. Il était à Bude, lorsque Celio Calcagnini (*V.* ce nom, VI, 506) y vint à la suite du cardinal Hippolyte d'Este ; et il se lia dès ce moment avec lui d'une amitié durable. Le crédit de ses protecteurs n'ayant pu lui faire obtenir un bénéfice en Hongrie, Ziegler prit le parti de se rendre en Italie pour y perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants. Pendant son séjour à Rome, il eut souvent occasion de voir Jean Magnus, archevêque d'Up-

sal, et Pierre, évêque de Vesteros; on a écrit, mais à tort, qu'il avait occupé une chaire de professeur en Suède. Plus tard, attaché comme secrétaire à George Fronsperg (*V.* ce nom, XVI, 145), l'un des généraux de Charles-Quint, il fut témoin du sac de Rome, en 1526. Il revit ensuite à Ferrare son ami Calcagnini, qui tenta de le retenir dans cette ville par l'offre d'une chaire de mathématiques. L'académie de Padoue, alors si célèbre, témoigna le desir de le compter parmi ses professeurs. En quittant l'Italie, il s'arrêta quelque temps à Venise, où J.-B. Egnazio et Jérôme Savorgnano se disputèrent le plaisir de remplir à son égard les devoirs de l'hospitalité. Il s'attira par ses talents et par ses qualités personnelles la bienveillance de la plupart des nobles vénitiens. Quelques écrivains prétendent qu'après son retour en Allemagne, Ziegler fut professeur à l'académie d'Ingolstadt. Suivant de Thou, il ouvrit une école à Vienne; mais cette ville ayant été menacée par les Turcs (1529), il accepta les offres de l'évêque de Passaw, qui lui fournit les moyens de se livrer en paix à la culture des lettres et des sciences. Ce fut dans cette ville qu'il termina son utile et laborieuse carrière, au mois d'août 1549. La franchise avec laquelle Ziegler signale les empiétements des papes et les vices de la cour de Rome a fait mettre la plupart de ses ouvrages à l'*index*. Mais de ce qu'il desirait la réforme des abus, on a eu tort de conclure qu'il avait embrassé le protestantisme. Les témoignages d'estime et de bienveillance qu'il reçut de l'évêque de Passaw, pendant vingt ans, suffisent pour prouver que Ziegler ne cessa point d'être fidèle à la foi catholique. Ses ouvrages sont: I. *Libri v adversùs Waldenses*, Leipzig, 1512, in-12. II. *Libellus adversùs Jacobi Stunicæ maledicentiam*, Bâle, 1523, in-8°. C'est une défense de la traduction du Nouveau-Testament, par Érasme. III. *In Plinii de naturali historiâ librum secundum commentarius quo difficultates plinianæ, præsertim astronomicæ tolluntur, et organum quo catholica siderum, ut apud Plinium est, mirâ arte docetur*, ibid., 1531, in-fol. IV. *Syria ad Ptolemaici operis rationem, præterea Strabone, Plinio et Antonino auctoribus locupletata. Arabia Petrea, sive itinera filiorum Israël per desertum, iisdem auctoribus ac J. Leone arabe illustrata. Schondia (seu Scandinavia). Holmiæ civitatis regiæ Sueciæ deplorabilis excidii per Christiernum Daniæ Cimbricæ regem, historia*, Strasbourg, 1532, 1536; Francfort, 1575, 1583, in-fol.; recueil rare et précieux, qui mérite l'attention des savants. Les dernières éditions sont augmentées de la *Description de la Terre-Sainte*, par Wolfg. de Weissembourg. La description de la Scandinavie a été recueillie par Alb. Krantz, dans la *Chronica regnorum Aquiloniarum*, et l'histoire de la prise de Stockholm, par Marq. Freher, dans le tome III des *Scriptor. hist. german.*, in-4°. Le but de Ziegler est de suppléer à la description de la Palestine, par Ptolémée, afin de faciliter la lecture de la Bible: il détermine la position de chaque lieu, mais ce n'est pas avec exactitude qu'il donne sur quelques-uns des détails géographiques et historiques. La description de l'Égypte est intitulée *Marmarica* dans le corps de l'ouvrage, et comprend le pays de

Barcah. Les cartes, construites d'après le témoignage des auteurs anciens, sont grossièrement dessinées. Les deux prélats que Ziegler avait connus durant son séjour à Rome, à l'époque de la mort du pape Adrien VI, et deux évêques norvégiens lui avaient fourni des renseignements sur leur pays, ainsi que sur l'Islande et le Groënland. Ce sont toutes ces régions qu'il décrit sous le nom de *Schondia*. A sa narration, qui offre d'ailleurs des particularités exactes et curieuses, Ziegler mêle plusieurs fables sur les habitants des contrées les plus boréales. Il dit qu'il publie l'histoire du massacre de Stockholm, afin que les méchants voient que leurs crimes les entachent d'une infamie éternelle; son récit comprend la délivrance de la Suède et l'expulsion de Christian II. Ziegler dépeint la personne de ce roi détrôné, qu'il avait probablement vu lorsqu'il promenait d'une cour à une autre ses prétentions à la couronne. V. *Liber de constructione solidæ sphæræ, cum scholiis in opusculum Procli de sphærâ, et de canonicâ per sphæram operatione et de hemicyclio Berosi; cum Arati phænomenis græcè et commentariis in eadem Theonis*, Bâle, 1536, in-4°., rare. VI. *Encomia Germaniæ*, dans le recueil intitulé : *Germanicar. historiarum illustratio*, Marbourg, 1542, in-8°. VII. *Conceptionum in Genesim mundi et Exodum commentarii*, Bâle, 1548, in-fol. VIII. *Clementis VII episcopi romani Vita*, publiée par Schelhorn, dans les *Amœnitates histor. ecclesiast.*, II, 287-380. Cet opuscule a été connu, manuscrit, des réformateurs de l'Allemagne, qui s'en sont servis pour appuyer leurs plaintes contre la cour de Rome. Indépendamment des ouvrages qu'on vient de citer, Ziegler a laissé quatorze manuscrits : on en trouve les titres et l'analyse dans la dissertation dont Schelhorn a fait précéder la vie du pape Clément VII (ibid., 210-286), sous ce titre : *De vitâ et scriptis Jacobi Ziegleri*. C'est ce qu'on a de plus complet sur ce savant théologien; mais cependant elle laisse encore beaucoup à desirer.

E—s et W—s.

ZIEGLER (Bernard), théologien protestant, né dans la Misnie, en 1496, d'une famille noble, fit ses études à l'académie de Leipzig, et y remplit ensuite la première chaire d'hébreu, d'une manière distinguée. Luther et Melanchthon avaient pour lui beaucoup d'estime, et recoururent fréquemment à ses lumières pour l'interprétation de quelques passages obscurs de l'Ancien-Testament. Il mourut le 1er. janvier 1552. Joach. Camerarius prononça son Oraison funèbre. On a de lui : *De missâ contra Sidonium, episcopum mersburgensem. — De conjunctione et unitate christianorum oratio*, Leipzig, 1549. — Trois *Sermons* dans les *Conciones synodicæ ecclesiæ mersburgensis*, ibid., 1555. — Ziegler (*Jean-Erhard* ou *Reinard*), jésuite, naquit en 1569, à Oedikhoven dans le diocèse de Spire. Ayant embrassé la règle de Saint-Ignace, en 1588, il professa la philosophie, et ensuite les mathématiques au collége de Maïence; et, après avoir reçu le grade de docteur en théologie, il y expliqua la doctrine de saint Thomas d'Aquin. Il remplit depuis les fonctions de recteur tant à Maïence qu'à Aschaffenbourg, et fut choisi pour confesseur par les trois prélats qui se succédèrent sur le siége de

Maïence depuis 1612. Le P. Ziegler mourut le 24 juillet 1636. Outre une édition des *Œuvres mathématiques* du P. Clavius (*V.* ce nom), Maïence, 1612, 5 vol. in-fol., on a de lui deux petits écrits en allemand : *Provisional-vidimus ;* et *Recepisse*, contre un sermon prononcé en 1631, par Matt. Hoé, prédicateur de l'électeur de Saxe ; et les *Oraisons funèbres*, également en allemand de Jean Suicard, archevêque de Maïence, et de George-Frédéric, son successeur. Voy. la *Bibl. soc. Jesu* du P. Southwel, 441. W—s.

ZIEGLER (Jérôme), poète et biographe, était né, vers 1520, à Rotenbourg, et se voua de bonne heure à l'enseignement public. Après avoir rempli quelque temps l'emploi de maître d'exercices (*ludi magister*) au gymnase de Sainte-Anne d'Augsbourg, il fut nommé professeur de littérature latine à l'académie d'Ingolstadt, en 1554. Il remplissait encore cette chaire en 1562 ; mais on ignore l'époque de sa mort. Les ouvrages que l'on connaît de Ziegler sont : I. *Scholia in Plinium de viris illustribus*, Augsbourg, 1542. II. Une édition revue et corrigée du traité de Boccace : *De casibus virorum illustrium*, ibid., 1544, in-fol. III. Une traduction en allemand du *Traité* de Plutarque : *De la conduite qu'on doit tenir dans le mariage*, ibid., 1545, in-4°. IV. *Protoplastus sive de creatione hominis, comico-tragœdia ; et Isaaci immolatio monotheria. Samson, Heli, sive pœdonothia.* Ces trois pièces ont été recueillies dans les *Dramata sacra Veteris Testamenti*, Bâle, Oporin, 1547, 2 vol. in-8°., rare. V. *Cyrus major, drama tragicum*, Augsbourg, 1547, in-8°. VI. *Christi vinea, drama sacrum ex Matthæi capite 21 argumento sumpto ; cui ejusd. auctoris Ophiletes drama comico-tragicum adjectum est, ex eodem Matthæi Evangelio desumptum*, Bâle, Oporin (1550), in-8°. VII. *Regales nuptiæ drama comico-tragicum ex Matthæi capite 22 argumento sumpto*, Augsbourg, 1553, in-8°. VIII. Une édition des *Annales Boiorum* de J. Aventin, avec la vie de l'auteur, Ingolstadt, 1554, in-fol. (*V.* Aventinus, III, 110). IX. *Illustrium Germaniæ virorum historiæ aliquot singulares ex opmis, probatissimisque auctoribus erutæ atque congestæ*, Ingolstadt, 1562, in-4°., rare. W—s.

ZIEGLER (Gaspard), un des plus célèbres jurisconsultes et canonistes protestants du dix-septième siècle, était fils d'un jurisconsulte du même nom, et naquit à Leipzig le 15 septembre 1621. A l'âge de quatre ans, il fit une chute très-dangereuse par laquelle il eut le crâne fendu. On crut qu'une imbécillité complète en serait le résultat, mais il fut parfaitement guéri. Néanmoins il ressentit toute sa vie des douleurs à la tête, et elles augmentèrent avec l'âge. Sa première éducation fut négligée, soit par la faute de ses maîtres, soit par suite de la guerre de Trente-Ans, qui ruina son père. Depuis l'âge de dix ans, il étudia sans aucune direction étrangère. Il fréquenta ensuite les universités de Wittenberg et de Leipzig, pour y faire son cours de théologie. Ce ne fut qu'à l'âge de trente-deux ans, que le dégoût qu'il avait pour la langue hébraïque et pour la prédication le décida à se jeter dans la carrière du droit. Il soutint, en 1654, une thèse *de jure dotium*, et obtint le grade de docteur. La même année,

il fut nommé professeur des Institutes à Wittenberg ; il passa en 1657 à la chaire du Digeste, puis à celle du Code, et fut nommé, en 1662, professeur des Décrétales, membre du tribunal d'appel, et en 1664, du tribunal ecclésiastique. Il mourut de la pierre le 16 avril 1690. Quelque temps auparavant, il s'était cassé la jambe en tombant. Marié trois fois, il n'eut d'autre enfant qu'une fille. Outre un grand nombre de *Madrigaux* et d'*Élégies* sacrées, en allemand, Ziegler publia beaucoup de dissertations très-estimées, sur diverses questions de droit, et un commentaire sur le droit de la nature et des gens de Hugues Grotius, qui a été réimprimé plusieurs fois depuis 1669. Il se montra grand canoniste par la publication d'une édition du droit canon de Paul Lancelot, de Perouse, avec des observations. Il fut le premier qui réunit l'étude de l'histoire ecclésiastique à celle du droit canon, et qui, non content d'expliquer celui-ci, le soumit à une critique sévère. Parmi ses ouvrages sur cette partie, son traité *de Dote ecclesiæ*, de 1676, celui *de Diaconis et Diaconissis veteris ecclesiæ*, de 1678, mais surtout son livre réputé classique, *De episcopis eorumque juribus, privilegiis et vivendi ratione*, de 1685, sont les plus connus. Celles de ses dissertations qui regardent le droit civil ont été réunies après sa mort, par George Beyer, en un seul vol. in-4°., Leipzig, 1712. S—L.

ZIEGLER ET KLIPP-HAUSEN (Henri-Anselme de), poète allemand, naquit le 6 janvier 1653, à Radmeritz dans la Haute-Lusace. Envoyé à l'université de Francfort-sur-l'Oder, pour y faire son droit, il s'appliqua surtout à l'étude des langues, aux belles-lettres et à la poésie allemande. En 1684, après la mort de son père, il se retira à Liebertwoclkwitz, domaine qu'il avait acheté près de Leipzig : là, tout entier aux muses et à ses livres, il abrégea ses jours par l'excès de travail, et mourut le 8 septembre 1690, n'étant âgé que de trente-sept ans. On a de lui divers romans héroïques, entre autres : I. La *Banise asiatique*, ou le *Pegu sanglant et courageux, poème héroïque qui cache bien des vérités*, Leipzig, 1688, in-8°. ; ouvrage qui eut sept éditions, dont la dernière est de 1766. Ce poème a donné naissance aux deux suivants qui ne sont point de notre auteur : *Aventures singulières de la Banise allemande*, Leipzig, 1752, in-8°. ; la *Banise anglaise*, ou *aventures de la princesse de Sussex* (all.), Francfort et Leipzig, 1754, in-8°. II. *Roman héroïque tiré de l'Ancien-Testament, par H.-A. de Ziegler et de Klipp-Hausen* (all.), Leipzig, 1691 et 1710, 2 vol. in-8° ; ibid., 1734 et 1737. III. *Théâtre historique du temps* (all.), Leipzig, 1re. partie, 1695 et 1700 ; 2me. partie, 1701 et 1715 ; 3me. partie, 1718 ; même ouvrage, 1728 et 1731, 3 vol. in-fol. IV. La *Vengeance rusée*, ou le *vaillant Héraclius, tragédie en vers*, traduite de l'italien, Leipzig, 1687, in-8°. Les ouvrages de Ziegler, écrits d'un style boursouflé, appartiennent à la mauvaise école de Hofmannswaldau et Lohenstein. Inconnus à la génération actuelle, ils ne sont lus que par ceux qui veulent faire une étude approfondie de la littérature allemande et de ses différentes phases.

G—Y.

ZIEGLER (Chrétien-Jacques-Auguste), médecin, né, en 1735,

à Quedlinbourg, acheva ses études à l'académie de Halle, et y reçut le grade de docteur. De retour dans sa ville natale, il fut nommé archiatre ou médecin du sénat, et justifia cette marque de confiance, en travaillant à maintenir sa pratique au niveau des progrès de l'art médical. Partisan de l'inoculation, il l'introduisit le premier à Quedlinbourg, en 1774. Ses talents lui méritèrent l'estime de plusieurs princes et souverains qui recoururent à ses conseils. Cet habile et laborieux praticien termina sa carrière le 20 décembre 1795, à l'âge de soixante ans. Outre des articles dans les journaux de médecine et d'histoire naturelle de l'Allemagne, et une thèse *sur les maladies de l'esprit*, Halle, 1762, in-4°., on a de lui deux ouvrages écrits en allemand : I. *Observations sur l'inoculation de la petite-vérole*, Quedlinbourg, 1776, in-8°. II. *Remarques sur la médecine, la chirurgie et la jurisprudence médicale*, Leipzig, 1787, in-8°. — ZIEGLER (*François* de), médecin, né dans les dernières années du dix-septième siècle, à Schafhouse, fit ses études à Bâle et à Marbourg, et obtint, en 1731, une chaire de médecine à l'académie de Rinteln. Ce professeur mourut en 1761, laissant plusieurs dissertations intéressantes, dont voici les titres : I. *Dissertatio de aphoniâ periodicâ, à vermibus ortâ*, Bâle, 1724, in-4°. II. *Programma de eo quod in medicinâ necessarium est*, Rinteln, 1731, in-4°. III. *Programma de naturæ benignitate, circa conservandos incolas quoscumque*, ibid., 1737, in-4°. IV. *Dissertatio de spinâ ventosâ*, ibid., 1741, in-4°. V. *Dissertatio de liquore cornu cervi succinato, ejusque genesi et virtute*, ibid., 1743; in-4°. VI. *Courte description des eaux minérales de Rodenberg* (en allemand), ibid., 1743, in-8°. VII. *Dissertatio de methodo cognoscendi morbos*, ibid., 1745, in-4°. VIII. *Programma de creati hominis officio primario*, ibid., 1748, in-8°. IX. *Dissertatio de morbis præcipuis sinuum ossis frontis, maxillæ superioris et quibusdam maxillæ inferioris*, ibid., 1750, in-4°. X. *Dissertatio de sarcomate curato*, ibid., 1754, in 4°. — ZIEGLER (*Adrien*), né à Zurich vers le milieu du seizième siècle, a publié : *Pharmacopœa spagirica, continens selectissima remedia chymica, desumpta ex Basilicâ chymica Oswaldi Crollii, Quercetani, et aliis chymico-medicis; manu Ziegleri præparata*, Zurich, 1616, 1628, in-4°. La plupart des médicaments dont il est question dans cet ouvrage sont tirés des plantes et des minéraux : on y a joint leurs doses et une liste étendue de leurs propriétés médicales. R—D—N et W—S.

ZIEGLER (VERNER-CHARLES-LOUIS), professeur de théologie à Rostock, naquit le 15 mai 1763, à Scharnebeck, près de Lunebourg. Après avoir enseigné avec succès, pendant plusieurs années, il fut tout-à-coup atteint d'une profonde mélancolie qui le conduisit au tombeau le 24 avril 1809. Versé dans l'ancienne littérature, il avait étudié les langues orientales, et il écrivait avec une grande facilité. On a de lui : I *De Mimis Romanorum*, Göttingue, 1788, in-8°. II. *Défense des Lettres de Pline sur les Chrétiens, contre les objections de Semler* (all.), ibid., 1788. III. *Discussions théologiques* (all.), ibid., 1790. IV. *Nouvelle traduction des sentences de Salomon, avec commen-*

taires et réflexions (all.), Leipzig, 1791, in-8°. V. *Introduction à l'Épître aux Hébreux, où l'on discute les différentes opinions sur l'authenticité et l'autorité canonique de cette Épître* (all.), Göttingue 1791, in-8°. VI. *Historia dogmatis de redemptione, sive de modis, quibus redemptio Christi explicatur, quorum unus jam satisfactionis nomine insignitus hæsit, inde ab ecclesiæ primordiis usque ad Lutheri tempora*, ibid., 1791, in-4°. VII. *Foi à l'existence de Dieu, avec un extrait de la doctrine dogmatique de Hildebert, archevêque de Tours* (all.), ibid., 1792, in-8°. VIII. *Constitution de l'Église, pendant ses six premiers siècles* (all.), Leipzig, 1790, in-8°. IX. *Sur la poésie italienne depuis son origine jusqu'au moment où elle est arrivée à son plus haut point de culture* (all.), dans le *Magasin de Hanovre*, 1786. X. *De libris apotelesmaticis, Manethonis nomini vulgò additis*; dans le nouveau *Magasin de Rupert*, 1793. XI. *Discussion où l'on fait voir que la vérité et la divinité de la religion chrétienne se prouvent* par l'excellence intrinsèque *de la doctrine, plutôt que par les miracles et les prophéties, avec des réflexions sur l'origine probable des idées sur le Messie*, dans le *Magasin de Henke*, t. 1er. D'après ce traité, la religion de Jésus-Christ n'est qu'un système philosophique. XII. *Réflexions sur la création d'après notre doctrine dogmatique* (all.), ibid. XIII. *Pourquoi des pensées ordinaires, exprimées dans le langage des anciens, font-elles sur nous une impression plus agréable que lorsqu'elles sont exprimées dans un idiome moderne? Réponse à cette question* (allem.), dans le *Journal philosophique de Jacob*, 1795. G—y.

ZIÉMOWIT, duc de Masovie, fut, après la mort de Louis, roi de Hongrie et de Pologne (1382), mis sur les rangs pour lui succéder dans le royaume de Pologne. Étant un rejeton des Piastes, il était porté au trône par les vœux de la noblesse qui avait souffert avec impatience la domination de Louis, prince étranger. Une diète nombreuse rassemblée à Sieradz, le proclama roi; un seul noble, s'opposant à ce vœu général, dit qu'il fallait attendre l'arrivée de la princesse Hedwige; que peut-être elle choisirait Ziémowit pour son époux, ce qui concilierait tous les intérêts (1383). Cet avis fut adopté. Ziémowit se rendit à Cracovie avec une suite nombreuse, pour y attendre Hedwige qui était en chemin, accompagnée par la reine-mère. Comme on craignait qu'il n'enlevât la jeune princesse, la noblesse rassemblée à Cracovie exigea de lui qu'il se retirât. Il rentra dans la Grande-Pologne qu'il souleva, et une seconde diète rassemblée à Sieradz le proclama roi. L'archevêque-primat, qui était présent, l'aurait couronné, s'il n'avait été retenu par les représentations de quelques députés. A la prière de la reine-mère, Sigismond, qui avait épousé sa fille aînée, entra en Pologne avec un corps de troupes hongroises, qui dévastèrent la Masovie. Ziémowit était trop faible pour leur résister. Enfin Hedwige arriva, et, Vladislas Jagellon ayant obtenu sa main, on fit la paix avec Ziémowit, qui consentit à rendre ce qu'il avait conquis pendant l'interrègne, à condition qu'on lui paierait une somme considérable, jusqu'à l'acquit entier de laquelle il devait garder la Cuja-

vie en dépôt (1385). Ziémowit qui, vraisemblablement, agissait de bonne foi, accompagna le roi et la reine dans le voyage qu'ils firent en Lithuanie (1386). Il mourut en 1427, laissant quatre fils et cinq filles. Les trois aînés partagèrent entre eux ses domaines ; le plus jeune fut cardinal et évêque de Trente. L'aînée des filles, mariée à l'archiduc Ernest, fut mère de l'empereur Frédéric III. Les autres contractèrent des mariages également honorables.

G—y.

ZIETHEN (Jean-Joachim de), général prussien, fut un des lieutenants les plus distingués du grand Frédéric. Né, en 1699, à Wustrow près de Ruppin, de parents nobles, mais dépourvus de fortune, il ne reçut pas une éducation brillante ; mais passionné, dès sa plus tendre jeunesse, pour le métier des armes, il s'échappait, à l'âge de neuf ans, de la maison paternelle, et se rendait à Ruppin pour y faire l'exercice. Frappés de ces dispositions, ses parents le firent entrer, en 1714, comme cadet, dans le régiment d'infanterie de Schwendig. A la première visite qu'il fit à son colonel, il en fut reçu avec un ton de mépris qui l'humilia beaucoup, et dont il se vengea bientôt sur deux sous-officiers qui avaient aussi manqué de politesse à son égard, et qu'il appela en duel. Tous deux furent grièvement blessés. Le corps de Ziethen ayant passé sous les ordres de Schwerin, qui amenait du Mecklenbourg un grand nombre d'officiers, il en résulta de nouveaux obstacles à son avancement. Il parut alors vouloir renoncer à la carrière des armes, et revint à Wustrow, où il resta deux ans, occupé d'affaires de famille. Dégoûté promptement de cette vie paisible, il accepta, en 1726, un brevet de lieutenant dans le régiment de Wuthenow, où il eut une querelle avec son capitaine, qu'il provoqua. On l'enferma pendant un an dans la forteresse de Frédérichsbourg ; et il était à peine sorti de cette prison qu'un nouveau duel le fit renvoyer du corps, et qu'il fut obligé de retourner à Wustrow. Cependant le roi Frédéric Ier., qui l'avait distingué, lui fit bientôt reprendre les armes, en le nommant lieutenant dans un régiment de hussards qui était en garnison à Berlin. Devenu capitaine, en 1735, Ziethen fut envoyé en Franconie, avec le contingent que la Prusse réunissait à l'armée de l'Empire, chargée de résister aux Français. Recommandé par le roi de Prusse lui-même au général Baronnay, qui commandait cette armée, Ziethen ne laissa échapper aucune occasion de justifier cette faveur ; et ses exploits lui méritèrent le grade de major. Revenu dans sa patrie, il eut le malheur de perdre son bienfaiteur Frédéric Ier. ; mais l'habile héritier de ce monarque eut bientôt également distingué la valeur de Ziethen. Il l'emmena dans sa campagne de Silésie (1741), et le nomma lieutenant-colonel. Le lendemain de cette nomination, Ziethen fit mettre bas les armes à tout un régiment de cavalerie autrichienne ; et il se vit près de faire prisonnier ce même général Baronnay, qui avait été son maître. Ce nouvel exploit lui valut le grade de colonel et le commandement du régiment qu'il conduisit si souvent à la victoire. Ce fut dans cette première guerre de Silésie que les hussards de Ziethen, si long-temps célèbres dans les armées prussiennes, commencèrent à se faire connaître. Ils eurent surtout une grande part aux victoires de Molwitz et de Czas-

lau ; et leur brave chef fut nommé général-major le 5 oct. 1744. C'est en cette qualité que Frédéric le chargea de couvrir la retraite de Bohême, en 1745. Ziethen remplit cette mission difficile avec autant de courage que d'habileté, et reçut, à cette occasion, les éloges les plus flatteurs. Envoyé, peu de temps après, pour rétablir les communications avec le corps du margrave Charles, qui était séparé du roi par vingt mille Autrichiens, il réussit à passer au milieu de cette armée, à la faveur d'une surprise, et rétablit, avec les communications, la joie et la confiance dans la troupe du margrave. Cet audacieux exploit fut couronné par la victoire d'Hennersdorf, où Ziethen reçut une blessure qui l'obligea, pour la première fois, de s'éloigner du champ de bataille. Mais la paix, qui fut conclue peu de jours après, lui permit de prendre un repos devenu indispensable. Il alla se remettre de ses fatigues à Wustrow ; et, voyant que son prince n'avait plus besoin de ses services, il ne pensa pas même aux récompenses qu'il avait si bien méritées, et négligea de paraître à la cour. Ses ennemis surent mettre à profit cette insouciance ; ils le représentèrent aux yeux du roi sous des couleurs si défavorables, que ce prince, semblant oublier les services de Ziethen, ne le traita plus qu'avec une extrême froideur. Le général piqué se résigna néanmoins avec beaucoup de philosophie : il demanda sa retraite, et prit le parti de ne plus se montrer devant son ingrat souverain. Frédéric ne fut pas long-temps sans s'apercevoir de ses torts ; et il chargea d'aller porter des paroles de consolation à son ancien ami (c'est ainsi qu'il appelait Ziethen) celui-là même qui avait le plus contribué à le lui faire oublier. « Je connais toute votre influence à la cour, » dit froidement ce dernier au général » Winterfeldt ; je vous prie de n'en » faire usage que pour que j'obtienne » ma retraite. » Et il sembla persister de plus en plus dans cette résolution : mais la guerre allait éclater ; et Frédéric sentait mieux encore le prix d'un tel serviteur. Après avoir essayé tous les moyens, il se décida à se rendre lui-même dans l'humble retraite de Ziethen ; et il mit successivement en usage auprès de lui tout ce qu'il crut propre à le fléchir. Le général ne céda qu'aux noms d'honneur et de patrie, prononcés par le roi avec la plus vive émotion. Les deux héros se jetèrent alors dans les bras l'un de l'autre ; et ils jurèrent de ne plus se séparer. Ziethen fut créé lieutenant-général (1756) ; et c'est en cette qualité qu'il fit la campagne de Saxe, et qu'il concourut à la prise de Pirna et aux victoires de Reichenberg et de Prague. Il commandait l'aile gauche, dans cette dernière bataille ; et il dirigea la cavalerie dans celle de Breslaw et de Kollin. Après la défaite du duc de Bevern à Breslaw, Frédéric donna le commandement de son armée à Ziethen ; et à Leuthen, où il obtint une de ses plus brillantes victoires (*V.* Frédéric II), il confia encore son aile gauche au même général. A Liegnitz, il lui donna l'aile droite ; et toujours il eut à s'applaudir de cette confiance. Mais ce fut surtout à Torgau (3 novembre 1760) que le digne lieutenant du grand roi mit le comble à sa gloire. Chargé de conduire la moitié de l'armée par un grand détour, sur les derrières de l'ennemi, il surmonta tous les obstacles, et parvint enfin sur les hauteurs de Siptitz, lorsque Frédéric,

épuisé et consterné par des attaques sanglantes et funestes, se regardait comme vaincu, et lorsque Daun, ne doutant pas de sa victoire, l'avait annoncée par un courrier à la cour de Vienne (*Voy.* Daun). Cet exploit, si remarquable par ses circonstances et par ses résultats, est le plus grand service que Ziethen ait rendu à sa patrie; et il figure en première ligne sur le monument que Frédéric-Guillaume II fit ériger, en 1786, à la mémoire de ce général, sur la place Guillaume, à Berlin. On y lit, au bas de la statue : *Ziethen à Siptitz, 3 novembre* 1760. Lorsque la paix fut conclue, en 1763, Ziethen vint habiter la capitale; et il y vécut environné des honneurs de tous les genres. S'étant remarié à l'âge de 63 ans, il reçut plusieurs bienfaits du roi, à cette occasion; et, lorsqu'un fils naquit de ce second mariage, Frédéric voulant en être le parrain, se rendit, avec la reine, chez Ziethen, pour cette cérémonie. Jusqu'à l'âge de soixante-dix-neuf ans, ce général continua d'assister à toutes les revues, à côté de son souverain; et il ne voulut confier à personne le soin de commander son régiment. Lorsque la guerre de la succession de Bavière éclata, en 1778, il fit préparer ses équipages de campagne; et il ne fallut pas moins que les plus vives instances du roi pour l'empêcher de partir. Il accompagna son régiment hors de la ville, les larmes aux yeux, à sa sortie de Berlin; et il suivit ensuite tous ses mouvements sur la carte. Après la conclusion de la paix, le vieux général se remit à passer des revues et à commander des parades. Déjà plus qu'octogénaire, il se rendait encore fréquemment à l'ordre, chez le roi; et chaque fois le monarque pressait tendrement dans ses bras son cher Ziethen. La dernière de ces touchantes entrevues, qui eut lieu le 25 septembre 1784, est le sujet de l'un des meilleurs tableaux du peintre Chodowieki; et elle a été reproduite par le burin de Klinger. Ziethen mourut à Berlin, le 27 janvier 1786. Sa Vie, qui a été écrite en allemand par sa nièce, Louise-Léopoldine de Blumenthal, fut publiée à Berlin, en 1800; seconde édition, 1805, 2 vol. in-8°., et traduite en français par Catel, Berlin, 1803, 2 vol. in-8°. M—D j.

ZILETTI (Jean-Baptiste), jurisconsulte, né, dans le seizième siècle, à Venise, était de la même famille que *Giordano*, habile et laborieux imprimeur. Il est principalement connu par son *Index librorum omnium juris tam Pontificii quàm Cæsarei*, Venise, 1555, in-4°. Ce catalogue a été réimprimé six fois au moins dans l'espace de vingt ans, tant en Italie qu'en Allemagne, avec les additions de divers jurisconsultes (*Voy.* Freymon, XVI, 58). Il est cependant assez mal rédigé; mais on éprouvait déjà le besoin d'un guide, devenu de plus en plus indispensable à mesure que les livres se sont multipliés. On doit encore à Ziletti un traité *de Testibus*, Venise, 1568, in-4°., et cinq vol. in-fol. de consultations (*Consilia*) sur les mariages, sur les testaments et sur les matières criminelles. Tous ces ouvrages ont eu du succès dans le temps; mais les travaux des jurisconsultes plus récents les ont rendus inutiles. — Zilétti (*François*), jurisconsulte et imprimeur, parent du précédent, eut un atelier typographique à Venise depuis 1570 jusqu'à la fin du seizième siècle. Avec le secours du pape Grégoire XIII, qui l'honorait de sa bienveillance, il publia la

plus volumineuse collection de jurisprudence qui ait jamais paru. Elle est intitulée : *Tractatus tractatuum sive tractatus illustrium jurisconsultorum in utroque jure Cæsareo et Pontificio*, Venise, 1584-86, in-fol., 29 vol., dont les quatre derniers contiennent la table générale des matières. Le tome premier est précédé de deux *index*, l'un des auteurs et l'autre des sujets sur lesquels ils ont travaillé. La *Bibl. classica* de Draud (*Voy.* ce nom) donne (pag. 603-27) la liste par ordre alphabétique des traités renfermés dans cette collection; et le *Catalogue* de la Bibl. publique d'Orléans (*V.* Fabre, XIV, 23) offre celle des auteurs avec les titres de leurs ouvrages, pag. 96-107. C'est la plus commode à consulter. Parmi les autres éditions sorties des presses de Ziletti, on cite celle des *Lettere di principi*, Venise, 1581, in-4°. Elle est préférable à toutes les autres, parce que les lettres y étant rangées dans l'ordre chronologique, présentent un tableau suivi des principaux événements qui se sont succédé depuis 1453 jusqu'à 1574. (*V.* les notes d'Apost. Zeno sur la *Biblioth.* de Fontanini, 1, 163). W—s.

ZILIOLI (Alexandre), historien, naquit vers la fin du seizième siècle, à Venise, d'une honnête famille de bourgeoisie. Parmi ses ancêtres, plusieurs avaient été revêtus des emplois les plus honorables attribués à cette classe, et d'autres s'étaient distingués dans la carrière des lettres. Alexandre Zilioli, son aïeul, avait exercé les charges d'orateur et de fiscal de la république. A son exemple, celui dont il s'agit dans cet article, cultiva le droit civil, l'histoire, la littérature, et acquit une vaste érudition. Doué de beaucoup d'esprit et de jugement, il sut se préserver des défauts communs aux écrivains de son temps. Le seul trait de mauvais goût qu'on puisse lui reprocher, est son admiration pour les *Poésies* de Marini (*V.* ce nom). Il mourut, en 1650, après avoir publié l'ouvrage suivant : *Storie memorabili de' nostri tempi libri X*, Venise, 1642, in-4°. C'est une suite de l'histoire de Tarcognata (*V.* ce nom), et de celle de Denis de Fano (1). Elle a été continuée par Bisaccioni (*V.* ce nom, IV, 525), et ensuite par Birago (*Voy.* ibid., 507), dont les ouvrages se trouvent ordinairement réunis à celui de Zilioli; de là vient que des bibliographes indiquent cette histoire en 3 vol. in-4°. La part de Zilioli dans ce recueil contient les quarante premières années du dix-septième siècle. On y trouve une foule de détails relatifs à l'histoire de France. Outre une suite des *Storie memorabili* de 1640 à 1648, qui n'a point été publiée, Alexandre a laissé plusieurs ouvrages manuscrits: I. *Constantinopoli acquistato, poema* (2). II. *Memorie antiche de' popoli Veneziani.* III. *Genealogie delle famiglie civili e mercantili di Venezia.* IV. *Istituto civile e criminale per il foro di Venezia.* V. *Lucubrationes astrologicæ.* VI. *Lucubrationes variæ.* VII. *Vite de' poeti italiani*, in-fol. Ce dernier ouvrage est très-connu des biographes; il en existe des copies dans les principales bibliothèques d'Italie, où il a toujours été fort recherché des cu-

(1) Alexandre a publié à Venise, en 1680, les *Storie più memorabili del mondo narrate da Bartholom. Dionigi da Fano*, 2 vol. in-4°.

(2) Suivant quelques auteurs, ce poème a été imprimé à Venise en 1620, par Ciotti; mais cette édition est si rare, que le savant Morelli, bibliothécaire de Saint-Marc, ne le cite lui-même que sur l'autorité de Tomasini. En effet, on ne la trouve indiquée dans aucun catalogue.

rieux. Trichet-Dufresne (*V.* ce nom) en avait rapporté une en France dans le dessein de la faire imprimer; mais il n'eut pas le loisir d'exécuter ce projet. Ces notices sont rédigées avec une franchise extraordinaire ; elles contiennent des faits et des particularités peu honorables pour des écrivains depuis long-temps en possession de l'estime publique. Mais Zilioli ne cite point ses autorités; et d'ailleurs il prend souvent, pour des faits réels, les caprices et les écarts d'imagination des poètes. Ces motifs ont empêché la publication de son ouvrage, quelque estimable qu'il soit par le style et par une critique très-judicieuse. La préface dans laquelle il traite du génie de la langue italienne est, suivant Morelli, un des meilleurs morceaux que l'on connaisse sur cette matière. *Voy.* la *Bibliot. manusc. Farsetti*, 1, 365-71. — Zilioli (*Victor*), de la même famille, né en 1459, et mort en 1543, a laissé les ouvrages suivants : I. *Contraingratitudinem Judæorum aspernantium beneficium redemptionis humanæ.* II. *De immaculatæ hostiæ, panisque et vini sacrificii varietate contra Judæos.* III. *Orationes familiares.* IV. *Tractatus contra infidelitatem Mart. Lutheri.* V. *Codex carminum.* — Zilioli (*Victor*), neveu du précédent, s'était fait la réputation d'un grand mathématicien. *Voy.* les *Vite degli scrittori Veneziani* du P. Dagli Agostini, II, 606. W—s.

ZIMARA (Marc-Antoine), médecin, né, vers 1460, de parents pauvres, à Galatina, près de Lecce, dans la terre d'Otrante, fut envoyé par Pierre Bonuso, son oncle, à l'académie de Padoue, où il fit ses cours de philosophie et de médecine, et reçut le laurier doctoral. De retour dans sa patrie, il se maria; mais, ne trouvant pas dans la pratique de son art des ressources suffisantes pour élever sa famille, il revint à Padoue, et obtint, vers 1507, une chaire de philosophie. Les guerres qui désolaient alors l'Italie ayant fait suspendre les cours de l'académie, il retourna dans sa ville natale. Il fut député par ses compatriotes, en 1522, vers le roi de Naples, pour défendre leurs droits contre les prétentions du duc Ferdinand Castriotto, lequel avait acquis récemment la seigneurie de Galatina. Ses talents le firent retenir à Naples, où il professa la théologie, en 1523, à Saint-Laurent-le-Majeur. Il était de retour à Padoue, en 1525, et il avait repris sa chaire de philosophie, qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée en 1532 (*Voy.* Papadopolo, *Histor. gymn. Patavinæ*). On a de Zimara plusieurs ouvrages, mélange bizarre des principes d'Aristote, de la doctrine médicale des Arabes et des croyances superstitieuses qui régnaient de son temps. Outre des *Commentaires* sur plusieurs traités du philosophe de Stagyre, on se contentera de citer : I. *Tabulæ et dilucidationes in dicta Aristotelis et Averroïs recognita et expurgata. Accedunt theoremata seu memorabilium propositionum limitationes cum additionibus*, Venise, 1564, 2 vol. in-fol. II. *Antrum magico-medicum, in quo arcanorum magico-physicorum, sigillorum, signaturarum, et imaginum magicarum, secundùm Dei nomina et constellationes astrorum, cum signaturâ planetarum constitutarum, ut et curationum magneticarum, et characteristicarum ad omnes corporis humani affectus curandos, thesaurus locupletissimus, novus, reconditus : cui medicamenta etiam*

varia chymica ex mineralibus et vegetabilibus conficiendi modus : tractatus item de rebus quæ humano corpori eximiam et venustam formam inducunt : de variis etiam metallorum et mineralium præparationibus et experimentis plurimis, tractatio subjungitur : accessit motus perpetui mechanici, absque ullo aquæ vel ponderis adminiculo conficiendi documentum, Francfort, 1625, in-8°. III. *Antri magico-medici pars secunda, in quâ arcana naturæ, sympathiæ et antipathiæ rerum in plantis, etc., omniumque corporis humani morborum, imprimis podagræ, hydropis, pestis epidemiæ, et cancri exulcerati cura hermetica, specifica, characteristica, et magnetica continentur : accesserunt portæ intelligentiarum, etc., et canones hermetici de spiritu, animâ et corpore majoris et minoris mundi*, Francfort, 1626, in-8°. Zimara laissa deux fils : *Nicolas*, docteur en droit, et *Théophile*, médecin, qui dut à l'exercice de son art une fortune brillante, et mourut à Lecce, en 1598, à l'âge de soixante-douze ans. Théophile est auteur d'un volumineux Commentaire latin, sur le *Traité de l'ame* d'Aristote, Venise, 1558. Voy., pour plus de détails, outre les auteurs cités, Taffuri, *Scrittori neapolitani*, III, 118. W—s.

ZIMISCÈS (Jean Ier., surnommé), empereur d'Orient, était issu par son père d'une des plus nobles familles de l'empire. Le surnom de Zimiscès, mot de la langue arménienne, lui fut donné à cause de sa petite taille. L'histoire ne dit rien de l'enfance ni de l'éducation de ce prince ; on sait seulement qu'héritier de la gloire de ses ancêtres il s'acquit par ses propres exploits une grande réputation militaire. Lorsque l'eunuque Bringas, ministre tout-puissant, sous l'empereur Romain II, entreprit de perdre Nicéphore, général des troupes d'Asie, il s'adressa à Jean Zimiscès et à son cousin Romain Curcuas, et leur promit de les faire, l'un général des troupes d'Orient, l'autre de celles d'Occident, s'ils réussissaient à le défaire de Nicéphore. Zimiscès et Romain, sincèrement attachés au général, lui montrèrent les lettres de Bringas, et l'exhortèrent à s'affranchir de la persécution de l'eunuque, et à accepter le titre d'empereur, l'assurant de la bonne volonté des soldats. Nicéphore feignit d'abord de refuser ; il céda enfin à leurs instances, et le 2 juillet 962 il fut proclamé empereur par toute l'armée d'Orient, que Zimiscès et Romain avaient gagnée. Pour prix de ce service Zimiscès reçut aussitôt le commandement de cette armée, et fut envoyé en Cilicie contre les Sarrasins qui ne cessaient d'inquiéter l'empire : il les rencontra près d'Adanes, leur livra bataille et les mit en fuite. Dans la déroute, cinq mille cavaliers ennemis, ayant mis pied à terre, se retirèrent au sommet d'une colline escarpée, résolus de s'y défendre jusqu'à la mort. Zimiscès, à la tête de son infanterie, monta hardiment sur cette colline. Aucun des Sarrasins ne tourna le dos, et tous furent tués en combattant. Cette victoire plaça Zimiscès au premier rang des généraux de l'empire ; mais elle excita contre lui la jalousie de Léon, frère de l'empereur, qui, à force de calomnies, vint à bout de lui faire ôter le commandement des troupes. On lui donna, pour l'en dédommager, la charge d'intendant-général des postes ; mais le mé-

contentement qu'il témoigna d'un emploi si peu assorti à son humeur guerrière le fit exiler dans ses terres. Cet exil dura peu ; Théophanon, veuve de Romain II, remariée à Nicéphore, avait lié une intrigue secrète avec Zimiscès. Ennuyée de son absence, elle obtint pour lui la permission de venir à Chalcédoine, à condition toutefois qu'il ne rentrerait pas dans Constantinople. Le trajet du Bosphore ne fut pas un obstacle à la passion de l'impératrice. Zimiscès traversait le détroit pendant la nuit, et s'introduisait chez elle par des voies secrètes qu'elle lui avait ménagées. Se lassant à la fin de cette contrainte, Théophanon pressa son amant de se faire lui-même empereur, et promit de le servir de tous ses moyens. Zimiscès était mécontent et de plus ambitieux. Les troupes, au milieu desquelles il avait passé sa vie, le chérissaient. Il avait des amis tout dévoués à son service ; plusieurs furent introduits dans un réduit obscur, qui tenait à l'appartement de l'impératrice. Le soir du 10 déc. 969, un clerc du palais remit à l'empereur un écrit qui lui annonçait qu'il devait être assassiné la nuit prochaine, et que s'il faisait fouiller l'appartement de l'impératrice, on y trouverait les conjurés. Nicéphore donna ordre au premier chambellan de faire la visite. Soit trahison, soit négligence, le chambellan visita tout, hors le lieu qui recélait les conjurés. La nuit suivante, Zimiscès, accompagné de quelques autres complices, aborda au port de Bucoléon, au pied de la muraille du palais. Des femmes de l'impératrice leur descendent des corbeilles et les tirent sur le mur. Ils vont sans bruit à l'appartement de l'empereur ; ceux qui étaient cachés dans le palais se joignent à eux. Ne trouvant pas Nicéphore dans son lit, ils se crurent découverts ; et ils allaient prendre la fuite ou se précipiter du haut des murs, quand un petit eunuque les conduisit au lieu où reposait l'empereur. Ce prince s'était retiré dans la forteresse qu'il avait fait construire, et qui communiquait avec le palais. Les conjurés le trouvèrent couché par terre sur une peau d'ours. Zimiscès le réveille d'un coup de pied ; un autre lui fend le crâne avec son épée. Le malheureux prince est traîné aux pieds de Zimiscès qui l'accable d'injures, lui arrache la barbe, et lui fait briser la mâchoire avec le pommeau des épées. Nicéphore, pendant ces horribles tourments, ne proférait d'autres paroles que celles-ci : *Mon Dieu, ayez pitié de moi.* Enfin un des conjurés l'acheva d'un coup de lance au travers du corps. Les gardes étant accourus au bruit, et une foule de peuple s'assemblant au dehors, on coupa la tête du prince expirant, et on la montra par une fenêtre à la lueur des flambeaux. A cette vue tous prennent la fuite, et Zimiscès reste maître du palais. Les conjurés, s'emparant des deux jeunes princes Basile II et Constantin VIII, courent avec eux par toutes les rues de la ville, proclamant Zimiscès empereur. Celui-ci déclara, comme avait fait Nicéphore, qu'il ne voulait être que le collègue des deux jeunes empereurs, et qu'il leur tiendrait lieu de père. Il se rendit ensuite à Sainte-Sophie pour se faire couronner, selon l'usage ; mais le patriarche Polyeucte, étant allé à sa rencontre, lui dit qu'il ne pouvait donner entrée dans l'église à un prince qui avait encore les mains fumantes du sang de son prédé-

cesseur et de son parent; qu'il fallait auparavant qu'il expiât son forfait, qu'il chassât l'impératrice, qu'il punît les meurtriers, et qu'il remît entre les mains du synode le décret de Nicéphore qui ôtait à l'église plusieurs priviléges. Zimiscès promit tout, jura qu'il n'avait point trempé ses mains dans le sang de Nicéphore, nomma les assassins, les bannit, et relégua l'impératrice dans une île, sacrifiant ainsi au désir de régner les complices de son crime, et sa passion même pour celle qui l'avait fait empereur. Il déchira ensuite publiquement l'édit de Nicéphore, et rétablit la discipline ecclésiastique dans son premier état. Ces conditions remplies, il reçut, le jour de Noël, la couronne des mains du patriarche, et retourna au palais au milieu des acclamations publiques. Plus tard Zimiscès distribua une partie de ses biens aux habitants des campagnes voisines de Constantinople, et il consacra l'autre à la dotation et à l'agrandissement d'une léproserie située vis-à-vis de la ville, au-delà du Bosphore. Cependant l'empire était plein de troubles; tout était en mouvement sur les frontières. Les Sarrasins rentraient dans les villes conquises par Nicéphore. Les Russes, en guerre avec les Bulgares, menaçaient les Grecs qui les avaient imprudemment attirés dans la Bulgarie. La famine désolait depuis trois ans les provinces de l'intérieur. Le murmure était général, et l'on pouvait craindre quelque révolte. Zimiscès remédia au mal le plus prochain; il acheta des bleds dans toutes les contrées voisines, et les fit vendre à bas prix. Cette conduite, différente de celle de Nicéphore, lui gagna l'affection des peuples. Après avoir soulagé l'empire, il songea à le faire respecter au dehors. Tous les peuples musulmans, consternés de la perte d'Antioche, s'étaient ligués ensemble et avaient réuni une armée de cent mille combattants, qui vint mettre le siége devant cette capitale de la Syrie. Zimiscès rassemble en diligence toutes les troupes de la Mésopotamie, et fait marcher en même temps tout ce qu'il a de soldats à Constantinople et dans le voisinage. Il confie le commandement de cette armée au patrice Nicolas, un de ses eunuques dont il connaissait les talents militaires. Nicolas, quoique inférieur en nombre, livre bataille aux ennemis, les défait et dissipe la ligue musulmane. N'ayant plus à redouter l'invasion des Sarrasins, Zimiscès fit passer en Occident son beau-frère Bardas Sclérus, qui, à la tête de dix mille hommes, battit, sous les murs d'Andrinople, près de trente mille Russes. Sclérus, peu de jours après cette victoire, reçut ordre de revenir à Constantinople, pour marcher de là contre un nouvel ennemi. Cet ennemi était Bardas Phocas qui venait de se faire proclamer empereur à Césarée de Cappadoce. Zimiscès recommanda de mettre tout en œuvre pour éviter la guerre civile. Sclérus suivit ces instructions, et, employant tour à tour la voie de la persuasion et celle de la force, il parvint à étouffer la révolte. Phocas se soumit et fut relégué dans l'île de Chio. Cependant les Russes, malgré leur défaite, restaient maîtres de la Bulgarie. Zimiscès voulait les en chasser, et rendre à l'empire un pays défendu par ses forêts et par la férocité de ses habitants. L'empereur fit des largesses à ses troupes, choisit les officiers les plus braves et les

plus expérimentés, pourvut à la subsistance de l'armée, en établissant des magasins, et fit équiper une flotte qui devait se poster à l'embouchure du Danube, pour couper aux Russes la retraite par la mer Noire. Au commencement du printemps, il partit sous l'étendard de la croix, et se rendit à Rhedeste. L'armée qu'il avait réunie était la plus belle et la mieux exercée qu'on eût mise sur pied depuis long-temps. La campagne qui s'ouvrit fut digne des plus célèbres capitaines de l'ancienne Rome. Zimiscès y déploya autant de bravoure personnelle que de talent militaire. Elle commença par la défaite des Russes, sous les murs de Péreyeslavetz, ville alors grande et puissante. Le gouverneur de cette place tenta en vain de la défendre. Les Grecs la prirent d'assaut, et délivrèrent Boris, roi des Bulgares, qui y était renfermé. Zimiscès marcha ensuite vers Dorostol, dont le siége fut long et meurtrier. Trois combats sanglants attestèrent l'opiniâtre résistance des Russes, en même temps qu'ils donnèrent lieu à Zimiscès de déployer sa valeur et son habileté. Sviatoslaf, le chef des Moscovites, après avoir inutilement opposé toutes les ressources de son génie et tous les efforts de son courage, se vit forcé de demander la paix (1). Le royaume de Bulgarie revint pour quelque temps à l'empire, et fut soumis à Zimiscès tant qu'il vécut. Pendant que ce prince était campé devant Dorostol, il avait couru risque de perdre Constantinople, où s'étaient introduits quelques chefs d'une ancienne conspiration, lesquels du sein de l'exil avaient de nouveau formé le projet de s'emparer de l'empire. Découverts par une trahison, arrêtés dans Sainte-Sophie, où ils s'étaient réfugiés, les conjurés furent dépouillés de leurs biens, condamnés à perdre la vue, et tout rentra dans l'ordre. Après avoir fortifié les places le long du Danube, Zimiscès reprit le chemin de Constantinople. Le patriarche, le clergé, le sénat et tout le peuple vinrent au-devant de lui, et le reçurent avec des acclamations de joie et des chants de triomphe. On lui amena un char brillant d'or et attelé de quatre chevaux blancs. Au lieu d'y monter, il y plaça les ornements royaux des princes bulgares et au-dessus une statue de la Sainte-Vierge, qu'il apportait de leur pays. Il suivit le char sur un cheval blanc, la tête ceinte du diadème, et traversa ainsi Constantinople, dont les rues étaient tapissées d'étoffes d'or et de pourpre. Il alla rendre grâces à Dieu dans l'église de Sainte-Sophie, où il fit suspendre une magnifique couronne, qui avait servi aux rois bulgares. Zimiscès fit ensuite venir dans son palais le roi Boris; et, lui ayant ôté la couronne d'or, la tiare de lin et les brodequins couleur de pourpre, marques de la royauté, il lui conféra la dignité de maître de la milice. Il célébra sa victoire par un trait de bonté plus glorieux que tous les monuments : ce fut de décharger ses sujets de l'impôt de la fumée. On appelait ainsi un droit onéreux, établi depuis plus de cent cinquante ans, par Nicéphore Ier., sur chaque cheminée. Au commencement de l'année 972, Zimiscès fit alliance avec l'empereur Othon, et lui donna Théophanon, fille de Romain le jeune.

(1) Nestor et d'autres historiens russes ont fait un récit qui diffère sous quelques rapports de celui des Grecs; mais celui-ci nous a paru plus probable, et c'est aussi l'avis de Karamsin. (*Voy.* SVIATOSLAF, au Supplément).

Le mariage fut célébré à Rome par le pape Jean XIII, qui couronna la princesse. Zimiscès, tranquille du côté de l'Occident, tourna ses vues vers les Sarrasins d'Orient. Il voulait délivrer Jérusalem des mains des infidèles, et leur enlever toutes les conquêtes qu'ils avaient faites en Syrie et en Mésopotamie. Cette entreprise, qui précéda de plus d'un siècle celle des croisades, ne fut pas inconnue en Occident; et ce fut sans doute pour la favoriser que les Vénitiens, qui faisaient seuls alors en Europe le commerce d'Orient, défendirent, sous peine de la vie et d'une amende de cent livres d'or, de porter aux Sarrasins ni fer, ni bois, ni aucune espèce d'armes dont ils pussent se servir contre les chrétiens. Cette défense, si souvent renouvelée depuis par les papes, fut toujours violée par l'avarice. Une belle armée, conduite par *le grand domestique*, dont l'histoire ne dit pas le nom, traversa l'Asie mineure, passa l'Euphrate, jetant partout l'épouvante, et pénétra jusqu'aux sources du Tigre; mais Abutaglab, gouverneur de la province de Miafarekin, aujourd'hui Martyropolis, surprit dans un défilé inaccessible aux chevaux l'imprudent général grec, tailla son armée en pièces, et le fit lui-même prisonnier. Cette défaite entraîna la perte de toutes les conquêtes de cette campagne. L'empereur, peu accoutumé à de pareils affronts, partit lui-même au printemps suivant. Il entra dans Nisibe, ravagea tout le pays d'alentour, attaqua Amède, que les Sarrasins avaient reprise, et marcha ensuite sur Myctarsis, la plus riche ville de la province, qui se racheta du pillage en ouvrant ses portes. Zimiscès voulait aller à Ecbatane, la plus opulente cité de l'univers; mais il fallait traverser un pays désert, coupé de montagnes, sans eau et sans fourrage. Il revint donc à Constantinople, chargé d'une prodigieuse quantité d'or, d'argent, d'étoffes précieuses et d'aromates, richesses qui furent portées dans son triomphe. A peine était-il de retour qu'il apprit que toutes les places conquises venaient de retomber au pouvoir des Sarrasins. Zimiscès repartit au printemps, et entra en Syrie. Il attaqua et prit Apamée, Émese et Balbec. Il imposa un tribut au gouverneur de Damas; puis, traversant le Liban, il pénétra dans la Galilée, s'empara de Tibériade, de Nazareth et du mont Thabor. Ce fut alors qu'une députation lui apporta les clefs de Jérusalem, et lui demanda une garnison chrétienne pour la ville sainte. L'empereur se rendit ensuite en Phénicie, s'approcha de Sidon, et vint assiéger Tripoli. Le siége durait depuis quarante jours, lorsque Zimiscès tomba malade. Il prit le parti de retourner à Antioche; mais les habitants de cette ville, presque tous Sarrasins, lui en fermèrent les portes. L'empereur, irrité de cette révolte, ravagea tout le territoire, et coupa tous les arbres des environs. Sa maladie augmentant, il laissa devant cette ville Burzès, qui l'avait déjà prise, et continua sa route vers Constantinople. En traversant la Cilicie, il fut frappé d'étonnement à la vue de vastes campagnes couvertes de troupeaux et de tous les trésors que produit la terre. Ayant demandé quel était le maître de toutes ces richesses, on lui répondit que c'étaient les domaines du chambellan Basile. Indigné de voir que le fruit des conquêtes fût englouti par un seul homme, le prince dit à ceux qui l'accompagnaient : *C'est donc*

pour enrichir un eunuque que les peuples s'épuisent, que les armées essuient tant de fatigues, que tant de braves gens périssent, et que les empereurs eux-mêmes vont exposer leur vie aux extrémités de l'empire? Basile, instruit de ce discours, ne fit qu'en rire avec ses amis. Mais, ayant gagné un des eunuques de l'empereur, il fit verser du poison dans la coupe de ce prince; et le lendemain, Zimiscès devint perclus de tous ses membres; des pustules pestilentielles couvrirent ses épaules; une grande quantité de sang lui sortit par les yeux. Tous les remèdes furent inutiles. Sentant ses forces diminuer, il se hâta d'arriver à Constantinople, et envoya ordre d'achever en diligence le tombeau qu'il se faisait construire dans l'église de Saint-Sauveur. Il respirait à peine lorsqu'il entra dans la ville, où la joie de son retour se changea en pleurs et en gémissements. Voyant sa fin prochaine, Zimiscès fit ouvrir son trésor particulier, et il en distribua l'argent aux pauvres et aux malades, surtout à ceux qui tombaient du mal caduc, pour lesquels il avait toujours eu beaucoup de compassion. Il se confessa à l'évêque d'Andrinople, et mourut pénétré de contrition, le 10 janvier 975, à l'âge de cinquante-un ans, après avoir régné six ans et un mois. Le règne de Zimiscès fit oublier le crime par lequel il avait commencé. Ce prince était doux, affable, libéral, et ne savait refuser aucune grâce, à moins qu'elle n'allât au détriment de ses sujets. Il se rendait souvent à la léproserie qu'il avait dotée, au-delà du Bosphore. Il y distribuait des aumônes, et pansait les malades de ses propres mains. La seule faiblesse qu'il montra depuis son avénement fut sa confiance dans l'astrologie judiciaire. Chéri du soldat, il avait rétabli la discipline dans les armées grecques; et s'il eût régné plus long-temps, il aurait pu arrêter les invasions des Sarrasins. Ce fut sous son règne qu'on chassa de Constantinople et de l'empire les Manichéens, qui se réfugièrent en Bulgarie, se répandirent ensuite en Italie, en Allemagne, sous le nom de Pauliciens, et donnèrent naissance à la secte des Albigeois. Ce prince est le premier qui ait ordonné de mettre sur les monnaies l'image de Jésus-Christ. Baronius, dans ses Annales, donne la copie d'une médaille des empereurs Basile II et Constantin VIII, sur un côté de laquelle on voit cette image, avec ces mots: *Christus rex regnantium* (2). M—D.

ZIMMERMANN (Mathias), théologien, né à Éperies en Hongrie, le 21 septembre 1625, commença ses études dans sa ville natale sous les yeux de son père, que ses occupations mercantiles n'empêchaient point de siéger parmi les sénateurs d'Éperies. Il alla ensuite au collége de Thorn (1639), et au bout de cinq ans, passa à l'université de Strasbourg où il s'appliqua à la philosophie. Décidé dès-lors à entrer dans la carrière du ministère, il commença à suivre les cours de théologie. Admis la même année au grade de maître-ès-arts, il se rendit à Leipzig, en 1643, pour entendre de nouveaux maîtres; et enfin en 1651 revint à Éperies, où son père le rappelait. Il fut presque aussitôt nommé recteur du collége de Leutsch, aujourd'hui dans le comtat qui fait partie de la Haute-Hongrie; mais ni

(2) On conserve encore dans l'antique famille russe des Dolgorouki un sabre qui fut donné à un de ses ancêtres par l'empereur Zimiscès, et qui porte cette même inscription latine.

les agréments qu'il trouva dans cette place, ni son mariage avec la fille d'un professeur en droit de la ville, ne purent le fixer. L'année suivante (1652) le vit revenir à Éperies où il resta huit ans ministre. Au bout de ce temps l'électeur de Saxe le nomma coadjuteur du surintendant de Colditz, puis ministre et surintendant de Meissen. La première de ces places l'avait forcé de se faire recevoir licencié en théologie (nov. 1661). Il aspira ensuite au doctorat, et fut promu à ce grade universitaire, dans la faculté de Leipzig, en 1666. Il se préparait à monter en chaire, le 29 novembre 1689, lorsqu'il essuya une attaque d'apoplexie foudroyante qui l'enleva le même jour. Ce ministre était très-habile dans l'explication de l'Écriture et des Pères, et l'on a de lui un grand nombre d'ouvrages curieux, entre autres : I. *Historia Eutychiana, ortum, progressum, propagationem, errorum enarrationem et refutationem, cum consectario Lutheranos non esse Eutychianos, exhibens*, Leipzig, 1659, in-4°., pseudonyme, sous le nom de Théodore Althusius. II. *Dissertatio ad dictum Tertulliani apologetici cap.* 18, *Fiunt, non nascuntur Christiani*, Leipzig, 1662, in-4°. III. *Dorothæi Alciani* (nouveau pseudonyme sous lequel se déguise le surintendant de Meissen). *Montes pietatis Romanenses historicè, canonicè, theologicè detecti : præmittitur justus tractatus de nervis rerum gerendarum Romanæ ecclesiæ : subjungitur biga scriptorum pontificiorum, Nicolai Bariani, Augustiniani, Montes impietatis, Michaelis Papafavæ Decisio contra Montes pietatis*, Leipzig, 1670, in-4°. IV. *Analecta miscella menstrua eruditionis sacræ et profanæ, theologicæ, liturgicæ, philologicæ, moralis, symbolicæ, etc., etc., ex optimis et rarioribus auctoribus collecta ; menses XII*, Meissen, 1674, in-4°. V. *Planctus Misenensis*, Meissen, 1680, in-4°., sermon de prestation de serment en allemand. VI. *De presbyterissis veteris ecclesiæ commentariolus*, Anneberg, 1681, in-4°. ; Leipzig, 1704, in-4°. VII. *Amœnitates historiæ ecclesiasticæ hactenùs ad bonam partem ordine hoc intactæ*, Dresde, 1681, in-4°., fig. VIII. *Florilegium philologico-historicum aliquot myriadum titulorum, cum optimis auctoribus, etc. : adhibitâ re nummariâ et gemmariâ. Præmittitur Diatriba de eruditione eleganti comparandâ*, Meissen, 1687, in-4°. 1re. partie ; 1689, 2e. IX. *Dissertatio de acceptilatione sociniană, imprimis injuria in meritum et satisfactionem Jesu-Christi*, in-4°. On peut consulter sur Math. Zimmermann, le tome XXXVI des Mémoires de Niceron, David Czvittinger, *Hungaria litterata*, Henri Pipping dans son *Sacer decadum septenarius memoriam theologorum exhibens*.—Parmi les autres théologiens qui ont porté le nom de Zimmermann, nous nommerons : 1°. *Antoine* Zimmermann, pasteur à Teuchern (1523), puis à Meuselwitz, auteur d'un grand nombre de sermons ; 2°. *Chrétien* Zimmermann, né à Dresde le 24 janvier 1598, et mort en 1665, dans sa ville natale où il était prédicateur, laissant quinze cents sermons relatifs à l'explication des livres de Samuel ; 3°. *Guillaume* Zimmermann, historien et controversiste de Neustadt dans le duché de Wurtemberg, prédicateur à Wimpfen en 1569, membre du consistoire dans les états de l'électeur palatin, et pré-

dicateur auliqueà Heidelberg (1578), ensuite surintendant particulier à Vayhingen, et enfin (1586), inspecteur des églises et écoles de Gratz. Il avait, en 1583, assisté au colloque de Quedlimbourg, entre les théologiens du Palatinat et de Brunswick. Les Jésuites déterrèrent son corps quelque temps après ses funérailles, et le firent jeter à l'eau. On lui doit une *Histoire d'Allemagne*, en latin, une Apologie contre les habitants d'Heidelberg (allem.), et des *Lettres* à *Marbach* (lat.), insérées par Fecht dans sa collection d'*Epistolæ theologicæ*. P—ot.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), fanatique célèbre, né à Vayhingen, dans le duché de Wurtemberg, en 1644, étudia la théologie à l'académie de Tubingue, et après avoir été admis aux grades de bachelier et de maître-ès-arts, obtint un emploi de répétiteur au collége du Prince. Il s'était livré en même temps aux mathématiques et à la philologie, et avait fait surtout de tels progrès dans la première de ces sciences, qu'il aurait pu devenir un des hommes distingués de son époque, s'il n'avait abandonné ses premières études pour se jeter dans les rêveries de l'illuminisme. Nommé diacre de Bittigheim, en 1671, il s'y lia avec le fanatique Bronquell, dont il devint en même temps le disciple. Toutes les opinions des Bœhmistes furent les siennes; et l'éclat qu'il donna aux principes des sectaires, par des prédications aussi éloquentes qu'exagérées, le fit regarder par la plupart d'entre eux comme supérieur à Bœhm lui-même. Tandis que son imprudence lui valait tant de succès d'un côté, de l'autre il était mandé par le consistoire de Stuttgard, pour rendre compte de sa conduite et de ses opinions religieuses. Ses explications furent loin de satisfaire la sévérité des membres de cette assemblée. Néanmoins on prit le parti d'user d'indulgence, et il en fut quitte pour une réprimande légère. Mais soit qu'il eût vu dans la piété inquisitoriale de ses supérieurs une persécution odieuse, soit que la légèreté de cette punition exaltât son orgueil ou accrût sa confiance, à peine fut-il de retour dans son diaconat, qu'il se mit à écrire ce qu'il cessait momentanément de proclamer dans la chaire évangélique. Son ouvrage intitulé la *Révélation presque complète de l'Antechrist* (*Bey nahe ganz aufgedeckter Antechrist*), était, comme tous les pamphlets de l'illuminisme naissant, rédigé avec autant d'emportement et d'intolérance que de bizarrerie. Tous les dignitaires de l'église protestante, qu'il y traitait de *Babylone* et *d'église de l'Antechrist*, se récrièrent à-la-fois; il fut révoqué. Glorieux de souffrir pour la cause qu'il avait embrassée, le nouvel apôtre monta encore dans la chaire des Bœhmistes, qui, le voyant persécuté, ne l'en admirèrent que davantage, et il parcourut en prêchant une partie de l'Allemagne et des Provinces-Unies. Son plus long séjour fut à Amsterdam et à Francfort, d'où, après avoir organisé une société de fidèles de sa secte, il vint à Heidelberg, pour remplir les fonctions de professeur de mathématiques. Il y resta jusqu'en 1689, partageant son temps entre les devoirs de sa place et les exigences de ses coreligionnaires, dont il soutenait et dirigeait l'enthousiasme par des publications du genre de celles qui lui avaient attiré la disgrâce du consistoire. Les événements de la guerre

l'obligèrent alors à changer de séjour, et il se rendit, de la ville qu'il avait habitée quatre ans, à Hambourg, où il vécut du produit des leçons qu'il donnait en particulier aux élèves les plus avancés dans leurs études, et en corrigeant des épreuves d'imprimerie. Il s'y occupa aussi de quelques ouvrages purement mathématiques ou astronomiques, et confectionna des globes avec un grand succès. La réputation qu'il s'était acquise comme mathématicien, dès le temps de son séjour à Heidelberg, et à laquelle il mit le sceau par ces dernières opérations, lui aurait certainement valu une chaire à Hambourg, s'il eût voulu, sinon renoncer à ses idées religieuses, du moins cesser de les répandre. Mais il fut impossible de le faire condescendre à ce qu'il regardait comme un acte d'hypocrisie et un sacrilége. Les désagréments que lui attirait cette conjoncture délicate, et l'opposition que sa doctrine trouvait à gagner des partisans en Europe, le déterminèrent à s'embarquer pour le Nouveau-Monde. Ce voyage, ainsi que l'établissement qui devait en être la suite, occupait toutes ses pensées; et il venait de se rendre en Hollande avec dix-sept Hambourgeois, au nom desquels il avait acheté d'un quaker deux mille quatre cents acres de terre en Pensylvanie, quand il mourut subitement à Rotterdam, en 1693. Il avait reçu de la nature une imagination brillante, vive, et il y joignait une profondeur d'intelligence rare. Les difficultés des mathématiques et de l'astronomie ne furent pour lui qu'un jeu; et l'on ne peut trop regretter de voir un homme, destiné par la supériorité de ses facultés intellectuelles à faire avancer les sciences, consumer infructueusement dans de folles altercations son temps, ses forces et son génie. Parmi ses nombreux écrits nous indiquerons : I. *Scriptura sancta Copernicans*, morceau extrêmement curieux, et où il cherche à prouver qu'aucun passage de l'Écriture n'est en contradiction avec les lois de Keppler et le système de Copernic, trad. en allemand et publié à Hambourg, 1770, in-8°., sous le titre de *Kurieuser astronomischer Beweisthum der Kopernicanischen Weltgebœudes aus der heiligen Schrift*. II. *Orthodoxia theosophiæ teutonico-bœhmianæ*, pseudonyme, sous le nom de Jean Mathias. III. *Millenarii sancti immota veritas et immunitas à consequentiis temporariis ac instantiis sæcularibus*. IV. *Logistica astronomo-logarithmica*. V. *Theoriæ secundorum mobilium perfectæ* πρόγευμα. VI. *Amphitheatrum orbis stellati*. VII. *Coniglobium nocturnale stelligerum* ou le *Globe céleste transféré sur un cône étoilé*, en allemand, Hambourg, 1740, in-8°. Cette manière d'étudier l'arrangement astronomique des cieux a été regardée comme avantageuse sous quelques rapports, puisque la projection conique l'emporte certainement sur les projections cylindriques ou sphériques, par lesquelles on a si souvent et si vainement essayé de représenter sur un plan les détails disposés sur les contours d'une sphère. Mais c'était à Euler qu'il était réservé de perfectionner le tracé conique en faisant disparaître quelques-uns des défauts qu'on lui reprochait. On peut joindre à cet ouvrage le *Prodromus biceps cono-ellipticæ et à priori demonstratæ planetarum theorices*. P—ot.

ZIMMERMANN (Jean-Jacques), né à Zurich, en 1685, fut destiné, dès son enfance, à la théologie par

ses parents ; mais la vivacité de son esprit y répugna long-temps. Il saisit avec empressement l'occasion de la guerre intestine de 1712, pour quitter des écoles où il s'ennuyait, et pour suivre son père, qui était chirurgien dans l'armée. Lui-même desirait embrasser cette dernière profession. Pour obéir à sa mère, il revint néanmoins aux études théologiques, et il ne tarda pas à les reprendre avec ardeur. Il étudia tous les auteurs classiques de l'antiquité, ainsi que les meilleurs écrits de ses contemporains. Dès-lors ses principes donnèrent quelque ombrage, et ce ne fut qu'avec peine qu'il obtint une très-mince pension pour achever ses études en Allemagne. Il se fit instituteur, et se rendit à Brême, où il trouva de riches bibliothèques à sa disposition. Revenu à Zurich, il sollicita vainement une chaire, et se trouva encore réduit aux fonctions d'instituteur ; enfin, en 1731, il fut nommé professeur de droit naturel, et, en 1737, professeur de théologie et chanoine. Ce ne fut que par une grande douceur et une grande modestie qu'il parvint à apaiser ses ennemis. Deux de ses disciples assuraient l'avoir entendu dire de *Socin, beatâ morte decessisse ;* mais cette accusation fut reconnue calomnieuse, et les accusateurs en convinrent eux-mêmes. Zimmermann mourut à Zurich en 1756. Ses écrits sont nombreux et estimés. On en a recueilli une partie sous ce titre : *Opuscula varia, histor. et philos. argumenti,* 2 tom. en 3 vol. in-4°., Zurich, 1751 à 1788. Plusieurs de ses Mémoires se trouvent insérés dans des ouvrages périodiques (*Bibliotheca bremensis ; Musæum bremense ; Schelhornei amœnitates litterariæ ; Bibliothèque germanique ; Tempe helvetica ; Musæum helveticum*, et *Journal helvétique*). Voici les titres de quelques-uns de ceux qui ont été imprimés séparément. I. *Phileleutherius helveticus de miraculis quæ Pythagoræ, Apollonio Tyanensi, Francisco Assisio, Dominico et Ignatio Loyola tribuuntur,* Douai, 1734, et Edimbourg (Zurich), 1754, in-8°., ouvrage curieux et peu commun. *Vita J.-J. Hesldrici,* 1732. II. *Vita J.-B. Crameri,* 1737. III. *Disquisitiones de visionibus,* 1737. IV. *Meditationes XII de causis magis magisque invalescentibus incredulitatis, et medela huic malo adhibenda,* 1739-50. V. *Dissertationes V de recentiorum quorumdam eruditorum præposteris adversùs incredulos disputandi methodis,* 1739-43, avec des dissertations qui servent de continuation, et qui ont été publiées de 1743 à 1754. VI. *Dissertationes V de crimine hæredificationis,* 1752 à 1756, trad. en allemand, par le pasteur Stoll, avec une préface fort intéressante, 1800. Zimmermann avait travaillé à un ouvrage qu'il n'a point achevé, sous ce titre : *Apologia virorum eruditorum falsò atheismi suspectorum.* On conserve à Zurich le manuscrit de *sa Vie écrite par lui-même ;* il est rempli d'anecdotes curieuses pour l'histoire du temps.

U—r.

ZIMMERMANN (Jean-George), philosophe et médecin, naquit le 8 déc. 1728, à Brugg, petite ville de Suisse, qui faisait alors partie du canton de Berne, et dépend maintenant de celui d'Argovie (1). Reçu

« (1) Son père, dit Tissot de Lausanne, était » M. le sénateur J. Zimmermann, d'une de ces » familles telles que l'on en trouve beaucoup » dans les petites villes de Suisse, qui se

en 1751 docteur en médecine à l'université de Göttingue, que présidait son illustre compatriote Albert de Haller, il défendit dans sa thèse inaugurale la doctrine hallerienne, de l'irritabilité musculaire. Zimmermann voyagea ensuite en Hollande, et séjourna quelque temps à Paris, où il connut le médecin Senac. Revenu en Suisse, il s'établit à Berne, et y épousa une parente de Haller. Peu de temps après la place de médecin (*physicien*) de sa ville natale étant devenue vacante, les avantages attachés à cet emploi, et surtout l'amour de la patrie, le décidèrent à s'y fixer. L'exercice de la médecine dans une sphère aussi peu étendue ne pouvait suffire à son activité, et l'Europe savante apprit bientôt que dans une petite ville de la Suisse habitait un homme dont les talents étaient dignes de briller sur un plus grand théâtre. Quatre ouvrages importants publiés de 1754 à 1758, le *Traité de la solitude* (1756), les *Considérations sur l'orgueil national* (1758), le *Traité de l'expérience en médecine* (1763), et le *Traité de la dyssenterie* (1765), sans compter une foule de travaux particuliers et d'opuscules insérés dans les journaux et recueils scientifiques, donnèrent la mesure de son génie et de l'étendue de ses connaissances. Dans le premier de ces ouvrages, *la Solitude considérée relativement à l'esprit et au cœur*, Zimmermann peint ses émotions habituelles avec moins de charmes, il est vrai, et surtout moins éloquemment que ne l'ont fait, écrivant sur un pareil sujet, J.-J. Rousseau et avant lui Pétrarque. Ses idées toutefois ont plus d'étendue, son instruction est plus variée et plus profonde. On y découvre sans peine les germes évidents de ce penchant à l'hypocondrie, qui devait se convertir en un mal habituel, le tourmenter jusqu'à sa mort, et l'on comprend qu'un séjour de quatorze années à Brugg dut développer chez lui une affection à laquelle il était naturellement disposé. On le voit, après une journée solitaire passée à contempler l'Aar épanchant au loin ses eaux et baignant les ruines imposantes de l'antique château d'Hapsbourg, redescendre dans sa petite ville pour y essuyer les dédains d'un bourgmestre ou la conversation encore plus intolérable des oisifs et des importuns. Réduit à cette existence, l'homme de génie paraît un oiseau de haut vol, qui, renfermé dans une cage étroite, et ne pouvant y déployer librement ses ailes, en regarde tristement les barreaux. L'ouvrage sur la solitude n'était d'abord qu'un essai, mais trente ans après sa publication, l'auteur l'étendit à quatre volumes dont les deux premiers parurent en 1784, et les deux derniers en 1786. Ce fut alors qu'il attira l'attention de l'impératrice de Russie, Catherine II, qui lui envoya, par un courrier, une bague enrichie de diamants, d'une beauté extraordinaire, une médaille d'or portant d'un côté sa figure, et, ce qui dut le flatter davantage, un petit billet écrit de sa main, avec ces paroles remarquables : *à M. Zimmermann, pour le remercier des excellentes recettes qu'il a données à l'humanité dans*

» sont distinguées depuis plusieurs siècles par leur » droiture, leur mérite et la façon dont elles ont » desservi les premiers emplois dans leur patrie. » Sa mère était fille d'un avocat au parlement de » Paris, nommé Pache de Morges, ville du pays » de Vaud, ce qui explique très-bien pourquoi » Zimmermann, né dans un pays où l'on ne parle » que l'allemand, ayant fait ses études en Allema- » gne et n'ayant passé que très-peu de temps en » France, parlait et écrivait le français et l'alle- » mand avec une égale facilité

son livre sur la solitude. Ce fut l'origine d'une correspondance qui dura six années, pendant lesquelles Zimmermann résista aux offres les plus avantageuses qui lui furent faites pour aller en Russie occuper le poste éminent de premier médecin. Cette correspondance a été imprimée à Bremen, en 1803, par M. Marcard, avec un récit historique des rapports de Zimmermann avec l'impératrice. Renonçant à l'espoir de l'attirer auprès d'elle, Catherine le chargea de lui procurer de jeunes médecins pour ses états et ses armées, et le récompensa de ses soins à cet égard, en lui faisant parvenir la croix de Saint-Wladimir. L'ouvrage sur l'*Orgueil national*, publié deux ans après le premier *essai sur la solitude*, eut encore plus de succès. L'orgueil, que l'académie définit l'opinion trop avantageuse de soi-même, que l'Église a rangé parmi les péchés mortels, est un sentiment aussi déplacé chez les nations que chez les individus, et bien que le sentiment exagéré de sa propre valeur ait inspiré parfois des résolutions magnanimes, plus souvent encore il a produit des résultats déplorables. De quoi les peuples pourraient-ils raisonnablement s'enorgueillir? d'être plus nombreux, plus riches, plus forts, d'habiter un climat plus doux, de cultiver un terrain plus fertile? Sans doute, ils peuvent s'applaudir de ces avantages, en être satisfaits, mais jamais en tirer vanité. L'orgueil d'un peuple se mesure généralement sur le degré de son ignorance, et il n'est permis qu'aux Chinois, parmi les nations nombreuses, de se proclamer sans façon et de se croire, sans en douter le moins du monde, le premier peuple de l'univers. Zimmermann prouve jusqu'à l'évidence que les avantages dont les nations tirent vanité, sont des choses purement accidentelles, dont elles ne doivent pas plus se vanter que d'exister sous les glaces du pôle, ou sous les feux de l'équateur. On trouve dans cet ouvrage, si remarquable pour la profondeur des vues, cette prédiction bien extraordinaire, et qui parut s'accomplir quelques années plus tard dans la révolution française. « La lumière et l'esprit philosophiques répandus partout; les vices qu'ils ont fait apercevoir dans la façon de penser actuelle; les assauts livrés aux préjugés indiquent dans les opinions une hardiesse qui annonce une révolution; et cette révolution sera bien heureuse, si elle est dirigée par la sagesse politique et la soumission due aux lois de l'état; mais si elle dégénère en une audace criminelle, elle coûtera aux uns leurs biens, aux autres leur liberté, à d'autres leur vie » (Chapitre x). Le traité de l'*Expérience en médecine* est, sans contredit, le plus important des ouvrages de Zimmermann, celui qui a dû lui coûter le plus de travail; c'est aussi son principal titre à la célébrité. La médecine sera tout entière fondée sur l'expérience, tant que le mécanisme de la vie ne sera pas entièrement connu et parfaitement expliqué; tant que les médecins ignoreront en quoi consiste l'action nerveuse, c'est-à-dire comment fonctionne le rouage le plus important de la machine humaine, le système nerveux: jusqu'à ce moment, il sera impossible d'établir une théorie générale de la santé et des maladies, et tous les efforts pour généraliser les faits médicaux n'enfanteront que

des systèmes défectueux et incomplets. C'est donc pour les médecins une nécessité de se réduire à l'observation des faits particuliers; l'ouvrage de Zimmermann leur enseigne combien cette observation veut dans celui qui s'y livre de lumières et de sagacité. L'occasion de mettre en pratique les préceptes judicieux dont abonde le traité de l'Expérience en médecine, s'offrit bientôt à l'auteur. Une épidémie dyssentérique ravagea une grande partie de la Suisse, et sévit principalement sur les bords de l'Aar. Appelé à en diriger le traitement, Zimmermann n'adopta pas de méthode générale ni exclusive, et bien qu'il donne beaucoup d'éloges à l'ipécacuanha, il est loin d'en faire, comme on le prétend, un spécifique contre la dyssenterie. Un traité de cette maladie fut le résultat de ses observations; il valut à l'auteur la réputation de grand praticien, et fit dire à Cullen dans son ouvrage sur la manière d'étudier la médecine-pratique : « M. Zimmermann est le premier » qui ait donné la vraie manière de » traiter la dyssenterie. » Sa célébrité toujours croissante ajoutait à ses dégoûts pour le séjour de la petite ville de Brugg, où la destinée paraissait l'avoir confiné pour toujours. Des ennuis domestiques, nés de la mauvaise santé de sa femme et de ses enfants, venaient encore s'y joindre et le plongeaient dans une mélancolie continue. Plusieurs emplois avantageux lui étaient offerts : il accepta celui de premier médecin du roi d'Angleterre à Hanovre, vacant par la mort de Werlhof. Zimmermann quitta donc sa ville natale, avec sa famille, en 1768; trop heureux s'il eût pu y laisser son mal habituel, l'hypocondrie, dont l'intensité augmentait chaque jour. On devine sans peine que dans une disposition d'esprit aussi fâcheuse le séjour d'Hanovre lui déplut dès l'abord; tous les avantages de sa nouvelle position furent pour lui comme n'existant pas; les inconvénients seuls le frappèrent et grossirent prodigieusement aux yeux de son imagination malade. Cependant sa réputation de médecin et de philosophe s'y accrut beaucoup; mais une maladie cruelle le força de se rendre à Berlin en 1771; il y fut guéri par une opération qu'exécuta le célèbre Meckel, et dont ce médecin a donné la description dans son traité *de Morbo hernioso, congenito, singulari et complicato*, Berlin, 1772, in-8°. Zimmermann avait perdu, en 1770, une femme adorée. En 1775, il se donna quelque relâche en faisant un voyage à Lausanne, où sa fille recevait son éducation; il y passa cinq semaines auprès du docteur Tissot, qu'il n'avait pas encore vu, quoiqu'ils fussent amis depuis vingt ans. « J'eus enfin le plaisir de le voir, dit Tissot, je ne dirai pas de le connaître : je trouvai que je le connaissais déjà : l'ami qui me parlait me rappelait à tout moment celui qui m'avait écrit, et ressemblait parfaitement au portrait que je m'en étais fait, etc., etc. » Cette fille chérie, sur qui Zimmermann fondait tant d'espérances, fut atteinte d'une maladie de langueur peu de temps après avoir quitté Lausanne, souffrit durant cinq années, et s'éteignit en 1781. Il ne lui restait plus qu'un fils dont la tête s'était absolument perdue dès 1777. « Ce » malheur, écrivait Zimmermann, » me poursuit comme une furie : il » me jette dans une mélancolie cons- » tante et profonde, et mes maux » de nerfs sont plus aigus qu'ils ne » l'ont jamais été. » Resté seul sur la

terre, il eût succombé à l'excès de ses maux ; un second mariage que ses amis lui ménagèrent lui rendit la vie et le bonheur. C'est à cette époque (1782) qu'il reprit son ouvrage sur la solitude, et lui donna tous ses développements. Il n'était aucun médecin dans le Nord, dont la renommée fût égale à la sienne. Frédéric II l'appela près de lui ; ce grand roi se mourait d'une hydropisie de poitrine, suite du froid humide auquel il s'était exposé pendant l'automne de 1785. Mécontent de son médecin qui avait eu le courage de prononcer le nom de la maladie dans laquelle Frédéric ne voulait voir qu'un asthme, il attendait de Zimmermann une guérison que celui-ci se garda bien de lui promettre. En effet, comme l'avait très-bien vu l'habile professeur de Berlin, Selle (ainsi se nommait le médecin disgracié), la maladie était parvenue à un degré incurable, et les écarts de régime auxquels se livrait le monarque rendaient tous les palliatifs inutiles. Admirateur passionné du grand Frédéric, ce ne fut pas sans crainte que Zimmermann parut en sa présence. Pour un médecin, le roi n'était cependant qu'un homme sujet à tous les maux de l'humanité et à toutes ses faiblesses, se bourrant de pâté de gibier, et se crevant d'indigestions, dès que sa maladie lui laissait quelque relâche, voulant absolument un remède qui le guérît, et s'irritant de la lenteur avec laquelle agissait le suc de pissenlit (*leontodon taraxacon*), prescrit par Zimmermann : il lui était impossible de tromper celui-ci comme les ambassadeurs et les soldats, en se frottant les pommettes avec du carmin. Rien de plus redoutable qu'un médecin éclairé à cette espèce particulière de jongleurs que l'on nomme des héros : « Fi, disait l'un d'eux au spirituel Desgenettes, vous autres médecins, vous voyez l'homme de trop près ! . . . » Enfin, Zimmermann fut congédié quelques semaines avant la mort du roi de Prusse, et de retour à Hanovre il fit, de ses entretiens avec l'illustre malade, le sujet d'une brochure piquante, et qui a été traduite en français sous ce titre : *Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann*, Paris, 1790, in-12. Dans son admiration pour Frédéric II, Zimmermann publia, en 1788, une brochure intitulée *Frédéric-le-Grand, défendu contre le comte de Mirabeau*, et deux ans plus tard (1790) il donna encore trois volumes de *Fragments* sur ce monarque. Dans ces écrits, il attaquait sans ménagement un grand nombre de savants d'Allemagne, les traitant d'illuminés, et les accusant de projets subversifs de la religion et de l'ordre social. La révolution de France était, selon lui, l'œuvre de cette secte. Se croyant appelé à en avertir les princes, il leur donna des conseils, et leur proposa des plans qui ne furent pas toujours suivis. Zimmermann devint cependant en Allemagne le centre d'un grand nombre d'hommes qui pensaient comme lui. L'empereur Léopold II parut accueillir ses idées ; aussi la mort imprévue de ce prince plongea le médecin dans la plus sombre tristesse. Cependant, il continua de se livrer avec beaucoup d'ardeur à une polémique politique, qui lui attira de nombreux ennemis ; le baron Knigge l'un des chefs de la secte, lui intenta même un procès en diffamation, qui fit beaucoup de bruit (2).

(2) C'est dans un ouvrage périodique, fondé par Hoffmann, de Vienne, que Zimmermann insérait

Pendant ce temps la révolution française étendait son influence ; et les armées de la république, qui envahissaient la Hollande, portèrent la terreur dans le pays de Hanovre. L'imagination de Zimmermann, désormais fixée sur un seul point, en était sans cesse préoccupée. De même que Spinello avait toujours le diable à ses côtés, et Pascal un globe de feu ou un précipice, le malheureux médecin suisse voyait sans cesse l'ennemi dévastant sa demeure. Il était persuadé que le desir de l'atteindre pouvait seul conduire les Français jusque dans le Hanovre. « Je cours » risque, écrivait-il à Tissot, » de devenir encore cette année » (1794) un pauvre émigré forcé » d'abandonner sa maison, avec la » chère compagne de sa vie, sans » savoir où donner de la tête, et » trouver un lit pour y mourir. » Cette idée de l'ennemi dévastant sa maison, devint dominante parmi tous les symptômes de l'hypocondrie. Un voyage dans le Holstein n'y apporta qu'un faible soulagement. Réduit au marasme et tombé à soixante-six ans dans un état de décrépitude anticipée, il mourut à Hanovre le 7 octobre 1795. Je suis entièrement ruiné, répétait-il dans son délire, et force m'est bien de mourir de faim : nouvel exemple à ajouter à tous ceux qui prouvent que les grands talents mènent rarement au bonheur. Voici la liste des ouvrages de Zimmermann : I. *Dissertatio physiologica de irritabilitate quam publicè defendet Joh. Georgius Zimmermann*, Götting., 1751, in-4°. II. *Betrachtungen über die Einsamkeit*, Zurich, 1756, in-8°. *Von der Einsamkeit*, ou de la Solitude, Leipzig, 1773-1784-1786 ; traduit en français par Mercier, Paris, 1790, in-12. De la solitude, traduction par A.-J.-L. Jourdan, Paris, 1825, in-8°. Cette seconde traduction est de beaucoup préférable à la première. Le traducteur a retranché, avec raison, l'histoire trop étendue des sectes philosophiques et religieuses vouées à la solitude. C'est à propos de ces dernières que Zimmermann écrivant à Tissot, disait de la Thébaïde, *c'est un vrai Bedlam*. La traduction du livre de la Solitude a eu plus de succès en Angleterre que partout ailleurs, et cela se conçoit. III. *Von Nationalstolze*, ou de l'Orgueil national, Zurich, 1758, in-8°. ; ibid., 1760 ; ibid., 1768 ; ibid., 1779 ; ibid., 1789 ; traduit en français, Paris, 1769, un vol. in-12. IV. *Von der Erfahrung in der Arzneykunst*, ou de l'Expérience en médecine, Zurich, 1763-1774. Traduit en français par Lefebvre de Villebrune, Paris, 1774, 3 vol. in-12. Réimprimé à Avignon, en 1800, 3 vol. in-12. Édition augmentée de la Vie de l'auteur, par Tissot de Lausanne. Nouvelle édition in-8°., Montpellier, 1818. V. *Traité de la Dyssenterie*, Zurich, 1767 ; traduction française, Paris, 1775, un vol. in-12. VI. *Entretiens de Frédéric, roi de Prusse, avec le docteur Zimmermann*, Paris, 1790, in-12 ; Lausanne, 1790, in-8°. VII. *Fragmente ueber Friederich den Grossen*, Leipzig, 1790, 3 vol. in-12. Zimmermann écrivait le français avec élégance ; c'est en cette langue qu'il avait rédigé, dès 1752, un morceau sur Haller, imprimé d'a-

ses attaques contre les révolutionnaires ; un de ses écrits, intitulé *Le Baron de Knigge démasqué comme illuminé, démocrate et corrupteur du peuple*, le fit traduire devant une cour de justice comme libelliste, imputation qu'il ne put écarter, le baron n'ayant pas avoué publiquement le livre que son adversaire signalait.

bord dans le journal de Neufchâtel, et qu'il étendit ensuite dans sa Vie de Haller, publiée en allemand, Zurich, 1755. Il avait composé, dans sa jeunesse, quelques vers allemands, entre autres un poème sur le tremblement de terre de Lisbonne, ouvrage qui eut beaucoup de succès. Tissot a publié, sur la vie de Zimmermann, une notice où tous ses biographes ont puisé. R—c—d.

ZIMMERMANN (le chevalier Joseph), littérateur allemand, était né, vers le milieu du dix-huitième siècle, à Lucerne, d'une famille distinguée, dont les diverses branches, établies dans les différents cantons de la Suisse, ont produit des hommes de mérite. Ayant achevé ses études classiques avec succès, il embrassa la profession des armes, et pour prix de ses services obtint le grade de lieutenant en premier au régiment des gardes-suisses, avec le rang de colonel. La culture des lettres et de la poésie occupa ses loisirs, sans jamais nuire à ses devoirs. Il est auteur d'un ouvrage en vers allemands, intitulé : *Essai des principes d'une morale militaire, suivi de chansons militaires et d'un hymne à l'obéissance*, Paris et Amsterd., 1769, Lemgow, 1771, in-8°. Les poésies de Zimmermann sont estimées. Suivant le *Diction. universel*, Zimmermann est mort à Paris en 1780; mais on trouve encore le nom de cet officier dans l'*État militaire de la France* pour l'année 1788. W—s.

ZIMMERMANN (Henri), voyageur, né à Wissloch, dans le Palatinat, embrassa d'abord le métier de teinturier, et, en 1770, se conformant à l'usage, se mit à voyager; mais, comme il ne trouvait pas à exercer partout sa profession, il fut souvent obligé de chercher d'autres ressources. A Genève il travailla chez un fondeur et chez un doreur; à Lyon, chez un fondeur de cloches, à Londres chez un raffineur de sucre : « Là, » dit-il, en véritable paladin, tou» jours porté à courir, il me prit » fantaisie de voir ce que l'on fait » sur mer, et lorsqu'en 1776 la » Grande - Bretagne équipa deux » corvettes, la *Résolution* et la *Dé*» *couverte*, pour aller découvrir de » nouveaux pays, je m'embarquai » comme matelot sur la dernière. » Zimmermann fit donc avec Cook le troisième voyage que cet illustre navigateur entreprit autour du monde. Cette expédition terminée, le matelot paladin revint dans sa patrie, en 1781. Il fut plus tard nommé patron des navires de l'électeur à Sterhberg en Bavière. Comme Zimmermann n'ignorait pas que quiconque navigue sur un bâtiment employé à faire des découvertes est tenu de remettre ou de détruire tous les écrits qu'il a pu composer sur cette matière, il eut la précaution de ne tenir qu'un petit journal dans lequel il inscrivait très-sommairement, en abréviations et en allemand, les événements les plus remarquables du voyage. Aidé de ce secours, il publia le résultat de ses remarques, en allemand, sous ce titre : *Voyage autour du Monde avec le capitaine Cook*, Manheim, 1782; ibid., 1783, ibid., 1784, in-8°. Ce volume qui, avec la préface, ne contient que cent douze pages, offre plusieurs particularités curieuses; les circonstances de la fin déplorable du chef de l'expédition y diffèrent, dans quelques détails, du récit de King. Les faits racontés par Zimmermann ont rappelé à l'auteur de cet article les expressions dont se servit

M. Phillips, officier des troupes de la marine, avec lequel il voulait s'entretenir de ce funeste événement qu'il avait vu lui-même : « C'est une » triste affaire », dit M. Phillips, puis il se tut. Zimmermann écrivant les noms des îles du grand Océan avec l'orthographe allemande, ils expriment plus fidèlement pour les Français la manière dont ils sont prononcés ; plusieurs sont oubliés. On a une traduction française de ce livre sous ce titre : *Dernier Voyage du capitaine Cook autour du Monde, où se trouvent les circonstances de sa mort*, Berne, 1783, in-8°. Roland, traducteur de ce voyage, y a joint une Vie de Cook, tirée d'une feuille allemande, et dont les détails avaient été fournis par Zimmermann et par Lohman, autre matelot, son camarade. Cette version annonce un homme peu versé dans la connaissance de la langue allemande, ainsi que de la navigation et des sciences naturelles. E—s.

ZIMOROWICZ (Simon), poète ruske, né, en 1604, à Lemberg, mourut à l'âge de vingt-cinq ans, ainsi que le prouve l'inscription placée sur son tombeau dans l'église des Carmélites, à Cracovie. Il fut le contemporain et l'émule du célèbre Szymonowicz qu'il se proposa pour modèle, en chantant dans une langue, qui, comme celle des troubadours de nos pays méridionaux, se prête facilement aux tours d'une poésie simple, naturelle, et aux charmes de la muse pastorale. Il a publié : I. *Roxolanki to iest ruskie panny na wesele Bartlomieia Zimorowicza, przez Simeona Zimorowicza* : les *Roxolanes* ou *Dames Ruskes, pour les noces de Barthélemi Zimorowicz*, Lemberg, 1654, et réimprimé : 1°. à Cracovie, même année, in-4°. ; 2°. à Varsovie, dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, 1778, et dans le *Choix d'auteurs polonais*, par Thadée Mostowski, Varsovie, 1803-1805, 26 vol. II. *Sielanki, nowe Ruskie roznym stanom dla zabawy teras s'wiezo wydane przez Symeona Zimorowicza : Nouveaux Rondeaux en langue ruske*, publiés par Simon Zimorowicz, 1663, in-4°. Cette date a fait croire à M. Mostowski que l'auteur avait vécu jusqu'au moment de la publication, ce qui est contredit par son épitaphe. Ces chants ruskes parurent avec ceux de Szymonowicz dans le *Recueil des Rondeaux polonais*, Varsovie, 1770, 1778, et enfin, en 1805. Les rondeaux de Zimorowicz sont d'un abandon, d'une gaîté originale, et d'une douceur d'expression que l'on ne trouve pas toujours dans ceux de Szymonowicz ; il doit en partie cet avantage à l'idiome dans lequel il a chanté. Dans l'article *Zélich*, nous avons parlé de la langue ruske, mais en ne la considérant que sous ses rapports liturgiques. Cette langue est celle que parlaient les anciens Russes, qui, dans le dixième siècle, vinrent placer à Kiow le berceau de la monarchie. Nestor, le père de leur histoire, a écrit ses Annales en cet antique idiome. Le siége de l'empire ayant été transféré à Moscou, les princes moscovites ayant été au milieu du treizième siècle soumis au joug des Tartares, et cette domination ayant pesé sur eux pendant plus de deux cents ans, leur langue subit des changements ; elle adopta les expressions et les tournures du peuple vainqueur. De ce mélange est née la langue russe d'aujourd'hui. — Zimorowicz (*Barthélemi*), frère du

précédent, premier magistrat de la ville de Lemberg, a publié : I. Un poème héroïque *sur la guerre que la nation polonaise a soutenue, en 1621, contre les Turcs, et qu'avec la grâce de Dieu elle a heureusement terminée,* réimprimé à Cracovie, 1623, in-8°. Les exemplaires de ce poème sont devenus très-rares. Il se recommande par la noblesse des pensées et par l'exactitude de la versification. II. *Viri illustres civitatis Leopoliensis, collecti per Bartholomeum Zimorowicz consulem Leopoliensem,* Lemberg, 1661, in-4°. Le manuscrit de cet ouvrage historique se trouve à la bibliothèque du comte Ossolinski à Vienne. On y lit une note où Barthélemi se dit auteur du dix-septième rondeau, qui, sous le titre de *Philorète,* a été inséré dans le Recueil des rondeaux ruskes, publié par son frère. G—y.

ZINANI. *Voy.* Ginani, XVII, 393.

ZINCKE (Chrétien-Frédéric), excellent peintre en émaux, naquit à Dresde, vers 1684, et vint à l'âge de vingt-deux ans en Angleterre, où il se mit en apprentissage chez Boit, qu'il ne tarda pas à surpasser. La voix publique le plaça sur la même ligne que Petitot, et bientôt il vit la foule affluer dans ses ateliers. Sans cesse occupé de plus d'ouvrages qu'il ne pouvait en faire, il prit le parti de ne céder aucune pièce sortie de ses mains à moins de vingt guinées. Georges II et la reine faisaient un cas particulier de son talent, et le prince de Galles, Frédéric, le nomma peintre de son cabinet. La princesse Amélie avait de sa main dix beaux portraits de la famille royale. On voit plusieurs autres de ses ouvrages dans la collection du duc de Cumberland. Zincke retourna en Allemagne dans l'année 1737 ; mais ce séjour fut de courte durée, et il regagna bientôt l'Angleterre, où il continua à se livrer, mais avec moins d'assiduité, à ses travaux. Enfin, sa vue baissant de jour en jour, il renonça totalement à sa profession, et se retira, vers 1746, à sa maison de South-Lambeth, avec sa seconde femme. Il ne toucha plus à ses pinceaux qu'à la sollicitation de la marquise de Pompadour, qui lui fit copier en émail un portrait de Louis XV. Zincke mourut au mois de mars 1767. Il avait été marié deux fois. Selon un biographe anglais, il avait rencontré sa première femme dans une promenade publique où elle demandait l'aumône. Très-dangereusement malade à cette époque, et continuellement assailli de médecins dont les ordonnances se contredisaient, il avait été frappé de l'avis d'un des docteurs, qui lui conseillait de prendre du lait de femme. Telle était la disposition de son esprit, lorsque la jeune mendiante, portant dans ses bras un enfant de six semaines, vint faire un appel à sa charité. Zincke, en lui donnant quelques pièces de monnaie, lia conversation avec elle, et l'interrogea sur les causes de sa détresse. Les manières et le ton de la jeune femme l'intéressèrent au point qu'il l'emmena avec son enfant, et la mit à la tête de sa maison : bientôt il voulut partager avec le nourrisson le lait qu'elle lui donnait, et, guéri par ce remède, il l'épousa après avoir appris que son mari, nouvellement engagé dans l'armée anglaise, y avait été tué. —*Jean* Zincke, médecin allemand, professeur de philosophie à Fribourg en Brisgau, se signala surtout par son zèle pour la défense de l'aristotélisme, et mourut à l'âge de

trente-neuf ans, en 1545, laissant manuscrits une *Méthode pour étudier la médecine*, un *Traité abrégé des mines* et un *Mémoire sur les crises*. De ces ouvrages, tous trois écrits en latin, le dernier seulement a eu les honneurs de l'impression, Francfort, 1609, in-12. P-ot.

ZINGARO. *Voy.* Solario.

ZINGHA. *Voy.* Zhinga.

ZINI (Pierre-François), helléniste, né, vers 1520, à Vérone, fut nommé en 1547 professeur d'éthique ou de morale à l'académie de Padoue, et prit possession de cette chaire par un discours *De laudibus philosophiæ*, qui fut imprimé. Peu de temps après, il obtint l'archiprêtrise de Lonato, et un canonicat du chapitre de Saint-Étienne de Vérone. Ses talents et ses qualités personnelles lui méritèrent l'estime de l'évêque de cette ville. Malgré les devoirs que lui imposaient les divers emplois dont il était revêtu, il trouva le loisir de cultiver les lettres, et se fit une réputation très-étendue par les traductions qu'il publia d'ouvrages des pères grecs. Il vivait encore, en 1575, mais on ignore la date de sa mort. On doit à Zini les traductions suivantes : 1°. *D. Gregorii nazianzeni oratio de amandis et amplectendis pauperibus ; et D. Gregorii nysseni ejusd. argumenti orationes duæ*, Paris, Vascosan, 1550, in-4°. ; 2°. *S. Gregorii nazianzeni commentarius in Hexameron*, Venise, Alde, 1553, in-8°. ; 3°. *S. Joannis Damasceni adversùs sanctarum imaginum oppugnatores orationes tres*, Venise, Alde, 1554, in-8°. ; 4°. *Euthymii Zigabenæ Panoplia* (*V.* XIII, 540) ; 5°. *B. Isaiæ abbatis opera*, Venise, 1558, in-8°. ; 6°. *S. Ephremi opera quædam*, Venise, 1561, 1564, in-8°. *Voyez* les prolégomènes de l'édition des OEuvres de S. Ephrem, par Assemanni ; 7°. *B. Theodoreti episcop. cyrensis in Canticum canticorum explanatio, interjectis Maximi, Nili, Psellique annotationibus*, Rome, Paul Mannuce, 1563, in-fol. ; 8°. *Mich. Pselli paraphrasis in Canticum canticorum ;* dans la *Catena patrum græcorum ;* 9°. *Il rittrato del vero e perfetto gentiluomo espresso da Filone ebreo nella vita di Giuseppe patriarca*, Venise, 1574, in-8°. et in-12. ; ib., 1575, in-8°. (1) ; cette édition est augmentée du *Portrait* du Parfait Chrétien, tiré des OEuvres de saint Grégoire de Nysse. Zini nous apprend, dans l'Épître préliminaire, qu'il composa cette traduction à la sainte mémoire de Louis Lippomani (*Voy.* ce nom, XXIV, 551). Dans les *Vitæ sanctorum* de Surius, on trouve quelques Vies trad. du grec par Zini. Ses autres ouvrages sont : I. *Tabulæ græcarum institutionum ad usum seminarii Veronensis*. II. Le recueil des *Statuts synodaux* du diocèse de Vérone, publiés par Giberti, Venise, 1563, in-8°., précédé de la *Vie* de ce prélat (2). III. *Orationes tres, in adventu Augustini Valerii ep. Veronensis ; de philosophiæ laudibus ; de legum laudibus*, Venise, 1574, in-4°. — Zini (*Vincent*), poète latin, né, dans le seizième siècle, à Brescia, était parent du précédent. Il n'est connu que par un recueil de vers (*Carminum libri tres*), Venise, 1560, in-8°. La plupart des pièces

(1) Zini a traduit les mêmes opuscules en latin, sous ce titre : *Exempla tria insignia naturæ, legis et gratiæ : seu Philonis vita Josephi patriarchæ ; ejusdem libri tres vitæ Mosis ; et D. Gregorii Nyssæ forma perfecti christiani hominis*, Venise, 1575, in-8°.

(2) Voy. l'art. Giberti (XVII, 325), où par une faute typographique notre auteur est nommé *Pini*.

qui composent ce volume sont adressées au duc Hercule de Ferrare et aux princes de sa famille ; il y nomme les poètes et les savants qui faisaient alors l'ornement de cette cour, tels que l'Arioste, les Gyraldi, le Guarini, Portus, etc. Le cardinal Quirini a donné une courte notice sur Vinc. Zini, dans le *Specim. variæ litteraturæ Brixianæ*, pag. 258. W—s.

ZINK (Jean-Jacques), historien allemand, né le 15 février 1688, à Meinungen dans le Henneberg, commença ses études à Gotha, où entre autres maîtres il eut pour professeur de littérature et de langues anciennes le célèbre Godefroi Vockerodt. Il alla ensuite visiter les académies de Halle (1706), et de Leipzig (1709), d'où il sortit pour entrer chez le baron de Tanner, comme précepteur de ses enfants. En 1713, l'envoyé russe, baron d'Urbig, l'envoya en Russie pour une négociation secrète entre la cour de Brunswick-Wolfenbuttel et le cabinet de Saint-Pétersbourg. Zink obtint un succès complet, et en revenant l'année suivante dans sa patrie, il fut nommé secrétaire de cabinet par le comte de Meinungen, et bientôt secrétaire intime et conseiller. On continua de l'employer dans presque toutes les opérations diplomatiques jusqu'à sa mort, arrivée le 3 juin 1743, à Meinungen. L'unique ouvrage qu'on ait de lui est son *Europe actuelle en paix* (*Ruhe der jetzlebenden Europa*), Cobourg, 1726, 2 vol. in-4°. C'est une collection des traités conclus en Europe sous Charles VI. Elle a été insérée dans plusieurs recueils. Zink se proposait encore de faire paraître en deux tomes in-folio les historiens de la ville d'Henneberg, et même il avait déjà fait tirer la feuille du titre, composée des mots suivants : *Rerum hennebergicarum tomi II.* On n'a trouvé de relatif à cet ouvrage dans ses manuscrits qu'un fragment intitulé *De beneficiis Cæsarum in Hennebergiam collatis*. Parmi les autres savants allemands qui ont porté le nom de Zink, nous mentionnerons : 1° *Charles-François-Guillaume* Zink, jurisconsulte, auteur des *Précautions à prendre en fait de contrats*, Riga, Hartknoch, 1772, in-8°., et d'une *Introduction à la jurisprudence militaire*, Magdebourg, 1774, in-4°. ; avec additions d'Eisenhardt, 1780, Helmstaedt, 2 vol. in-8°. ; 2°. *Pierre* Zink, théologien, dont on a *Dissertatio biblic. in Exod. XIV, de admirabili transitu maris Erythræi*, Augsbourg, 1779, in-4°. P—ot.

ZINK (Frédéric, baron de), littérateur et poète allemand, né à Querfurth en Thuringe, au commencement de 1753, étudia successivement à Mersebourg, et à Leipzig, où, fort jeune encore, il soutint une thèse sous la présidence du docteur Zollers. Il n'avait que vingt-un ans, lorsqu'il fut appelé à Carlsruhe avec le titre d'assesseur de la juridiction. Mais il ne s'assujétit que peu de temps à ces fonctions délicates, et il quitta le tumulte des affaires pour passer le reste de ses jours dans une élégante retraite à Emmedingen où sa fortune lui permit de vivre avec aisance, et de se livrer exclusivement à la littérature, et aux délices d'une amitié scientifique. Schnetzer, Schlosser, Jacobi, fixés à Fribourg, avaient pour lui une considération fondée sur l'analogie des caractères. Le baron de Zink allait souvent en pélerinage dans la capitale du Brisgau, pour jouir de leurs conversations, et pour profiter de leurs avis

sur ses essais littéraires. Sa modestie seule le rendait quelquefois indocile, et long-temps ses amis ne purent lui faire croire qu'il était capable d'écrire en vers avec autant de grâce que de facilité. Aussi n'est-ce que dans les dernières années de sa vie qu'il osa passer de la prose à la poésie. Cet aimable littérateur expira à Emmedingen en 1802, avant d'avoir atteint sa quarante-neuvième année. On a de lui : I. *Appel aux Allemands,* pour élever un temple au lieu où Gustave-Adolphe rendit le dernier soupir. II. Une traduction allemande du *Nouveau Voyage autour de ma chambre,* Bâle, 1798. III. Une traduction de *Mon oncle Thomas,* Bâle, 1801. IV. Diverses *Épîtres* et morceaux poétiques insérés dans le *Vade mecum* (Taschenbuch) de Jacobi. La prose du baron de Zink est généralement facile; mais on y trouve peu d'énergie et de concision. Ce défaut a disparu, et devait disparaître en effet dans la version du roman de Pigault; mais il se fait sentir presque constamment dans l'imitation du Voyage, où, parmi tant de tableaux gracieux et de réflexions délicates, se sont glissées des phrases vaporeuses et des tirades d'une mélancolie un peu affectée. Les vers sont généralement plus vifs et plus fermes : la versification est très-élégante, et décèle un sentiment profond d'harmonie chez un homme qui n'avait pas l'habitude de lutter avec la rime et avec le rhythme. Mais leur charme le plus grand est dans le parfum de vertu et de sensibilité qu'on y respire. La belle ame de l'auteur s'y réfléchit comme dans un miroir. On peut citer surtout comme un chef-d'œuvre de délicatesse l'Épître sur le bonheur domestique, et notamment le passage où, félicitant son ami d'être père, il se plaint mélodieusement de ne pas avoir obtenu ce bonheur. L'épître *sur la mort de Schlosser* (février 1736) n'est point indigne de celle-ci, et fait autant d'honneur à son esprit qu'à sa sensibilité. Le baron de Zink savait plusieurs langues, et parlait familièrement l'italien et l'anglais. Cependant telle était sa modestie, qu'il cachait son nom avec autant de soin que les autres en mettent à se montrer, et qu'un de ses amis lui ayant demandé la liste de ses ouvrages afin de faire comprendre son nom dans le *Gelehrtes Deutschland* de Meusel, il s'y refusa nettement; et, en effet, le nom de Zink ne se trouve point dans ce répertoire où figurent tant d'autres personnages moins illustres. P—ot.

ZINKE (George-Henri), professeur en administration et en finances à Helmstadt, naquit, le 23 septembre 1692, à Altenrode, près de Naumbourg, et mourut à Helmstadt le 15 août 1769. Il avait, sur la théorie des finances et de leur administration, des idées exactes et précises, qu'il a su répandre, et comme professeur et comme écrivain. On a de lui, sur cet objet, des ouvrages estimés, entre autres : I. *L'Économie politique, la police et les finances* (all.), Leipzig, 1744 à 1767, 16 vol. in-8°. II. *Introduction à la science des finances* (allem.), ibid., 1742, 2 vol. in-8°. III. *Dictionnaire général d'économie politique* (all.), Leipzig, 1744, 2e. édition, in-8°.; et ibid., 1780, 5e. édition, augmentée par Wolckmann. IV. *Dictionnaire des manufactures et des arts mécaniques* (all.), ibid., 1745, 1er. vol. L'ouvrage est resté incomplet. V. *Bibliothèque pour ceux qui s'occupent de finances* (allem.), ibid., 1751, 4 vol. in-8°.

VI. *Principes élémentaires de la théorie des finances* (all.), ibid., 1755, 2 vol. in-8°. G—y.

ZINKGREF (Jules-Guillaume), poète allemand, naquit à Heidelberg le 3 juin 1591. Après avoir terminé ses études, il visita la Suisse, la France, l'Angleterre, et les Pays-Bas. A son retour, il fut nommé auditeur-général de la garnison de Heidelberg. Cette ville ayant été prise par les Bavarois, en 1623, Zinkgref se rendit à Strasbourg; l'ambassadeur français Marescot l'attacha à son service comme secrétaire-interprète, et Zinkgref le suivit dans les principales cours d'Allemagne. Placé, peu après, par l'électeur palatin, il fut chassé, dépouillé, après la bataille de Nordlingen. Voulant se réfugier à Saint-Goar, près de son beau-père, il fut surpris et blessé par les partisans du duc de Weimar. Peu de temps après, le 1er. nov. 1635, il mourut de la peste à Saint-Goar, où il n'avait passé que quelques mois dans le sein de sa famille. On a de lui : I. *Emblematum ethico-politicorum centuria*, ou *Centurie de sentences morales et politiques, en vers allemands*, Francfort, 1623, et Heidelberg, 1681, in-4°. II. *Apophthegmata*, ou *Sentences prises dans les anciens auteurs allemands*, Strasbourg, 1626 à 1631, 2 vol. in-8°.; ibid., 1639; Leyde, 1644 et 1693, in-8°.; Amsterdam, chez les Elzevirs, 1653 et 1654. III. *Poésies de Martin Opitz*, Strasbourg, 1624, in-4°. C'est la première édition qui ait paru de ces Poésies. Zinkgref, qui la soigna, était l'ami de l'auteur. IV. *Poésies latines* de Zinkgref, dans les *Trigæ poeticæ* de Weidner. Eschenburg dit, dans son *Recueil des meilleurs poètes allemands, depuis Martin Opitz jusqu'à nos jours* : « Zinkgref avait des connaissances et une érudition peu communes. On en trouve surtout la preuve dans ses *Apophthegmes* allemands, qui, à l'époque où ils parurent, présentaient un cours de lectures intéressantes et sagement disposées. Son style est ferme, énergique; et en cela il s'est placé bien au-dessus de la plupart des écrivains de son temps. » Opitz, qui était bon juge, ayant lu les *Apophthegmes*, écrivit à l'auteur : « Bien, très-bien, cher et excellent ami. Les guerres qui nous affligent passeront... L'Allemagne souffre : ranimez son courage par vos écrits. Dites bien haut que de tout temps nous avons été un peuple généreux, qui a produit de grands hommes. Les *Welsches* nous disent avec dérision qu'un sang de glace coule dans nos veines, et que notre front est engourdi par les vents qui soufflent des contrées boréales. Faites taire ce langage : qu'ils vous lisent, et ils verront.... » On pense que c'est d'après ces exhortations que Zinkgref se décida à publier les *OEuvres d'Opitz*, qui n'avaient point encore vu le jour. Kuttner, dans ses *Caractères*, dit, en parlant des *Apophthegmes* : « C'est un recueil d'anecdotes et de discours pris dans les meilleurs écrivains des seizième et dix-septième siècles. Le choix a été fait avec sagesse.... » Quoique le langage ait vieilli, les *Apophthegmes* méritent encore d'être lus. Beaucoup de poètes allemands y ont puisé. Lessing lui-même y a pris deux de ses meilleures épigrammes. G—y.

ZINN (Jean-Godefroi), médecin, né à Schwabach, dans le pays d'Anspach, le 4 décembre 1727, fit ses études à Anspach et à Göttingue. Son zèle et son intelligence fixèrent l'attention du célèbre Haller,

qui le chargea d'une suite d'expériences sur le cerveau et le cervelet dans les animaux vivants, afin de mieux se rendre raison des fonctions de ces organes. Zinn s'en acquitta avec distinction. Il établit d'après ces expériences que ni le corps calleux, ni aucune portion du cerveau et du cervelet, ne sont exclusivement le siége du principe de la vie. Il chercha aussi à prouver, avec moins de raison, que la dure-mère est dépourvue de sensibilité et de mouvement. Zinn fit de son travail, pour obtenir le grade de docteur, l'objet d'une dissertation inaugurale sous ce titre : *Experimenta circa corpus callosum, cerebellum, duram meningem, in vivis animalibus instituta*, Göttingue, 1749. Cette dissertation a été reproduite dans le tome septième du recueil important des Dissertations anatomiques de Haller, *Disputationum anatomicarum selectarum*, Göttingue, 1751. Zinn alla ensuite à Berlin pour se perfectionner dans l'anatomie et la botanique, ses occupations favorites, et il revint à Göttingue en 1753. Il y publia des recherches sur les ligaments ciliaires et sur les vaisseaux de l'œil et de l'oreille interne, qui annonçaient une étude approfondie de l'anatomie, savoir : *Programma de ligamentis ciliarium*, Göttingue, 1753, in-4°. *Observationes quædam botanicæ et anatomicæ de vasis subtilioribus oculi et cochleæ auris internæ*, ibid., in-4°. Ces ouvrages lui assignèrent un rang distingué parmi les anatomistes, et l'université de Göttingue le nomma, la même année, professeur à une chaire de médecine. Deux ans après, il publia une excellente description de l'œil : *Descriptio anatomica oculi humani iconibus illustrata*, Göttingue., 1755. Wrisberg en a donné, en 1760, une deuxième édition, Götting., in-4°., qui est supérieure à la première. Zinn publia ensuite une description des plantes du jardin de Göttingue, *Enumeratio plantarum horti regii et agri Gœttingensis*, 1757, in-8°., ainsi que plusieurs Mémoires dans les Commentaires de la société de Göttingue, et dans les Journaux scientifiques de cette époque. Il mourut le 4 avril 1759, au moment où il aurait pu justifier par des écrits utiles tout ce qu'on devait attendre de son expérience et de ses talents. N—ue.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), ministre autrichien, était fils d'un président de la cour impériale de Vienne, qui avait été disgracié à cause d'une malversation. Il naquit le 26 déc. 1671, et, comme cadet de famille, fut voué à l'état ecclésiastique. Plus tard il dut à la mort de son aîné, qui fut tué en duel par le comte de Colatte, un changement absolu dans sa destinée. Il avait étudié le droit et l'histoire avec tant de succès, que, quoiqu'il fût encore jeune, l'empereur crut pouvoir lui confier, en 1694, une mission auprès des électeurs de Bavière et du Palatinat. Lorsque cette mission fut terminée, le jeune comte de Zinzendorf devint membre du conseil aulique de l'empire. Après la paix de Ryswik l'empereur le fit partir avec le titre d'ambassadeur extraordinaire auprès de la cour de France, et il resta à Paris jusqu'au commencement de la guerre, en 1705, époque à laquelle il fut nommé conseiller privé. Après la prise de Landau, il fut envoyé comme commissaire impérial à Liége, où il fit l'ouverture des états, et installa un nouveau gou-

vernement, lorsque l'électeur de Cologne fut déclaré déchu de cette principauté, et que ses sujets furent relevés de leur serment de fidélité. Zinzendorf accompagna ensuite le roi des Romains au camp de Spandau, et il exerça dès-lors une grande influence dans toutes les affaires de l'état. A l'avénement de Joseph Ier. il obtint le titre de premier chancelier de la cour, et celui de protecteur de l'académie impériale des arts et sciences. Il fut envoyé dans les Pays-Bas comme ambassadeur en janvier 1707, et négocia avec les États-Généraux, pour un emprunt que l'empereur voulait faire sous leur garantie; mais il n'y réussit pas. Il alla ensuite auprès de Marlborough, qui commandait l'armée anglaise dans cette contrée, et il lui rendit des honneurs qu'on ne doit qu'aux souverains. Il est probable que cet excès de déférence eut pour but d'obtenir quelques-unes des charges vacantes dans les places des Pays-Bas, dont le général anglais venait de s'emparer; mais Malborough n'en tint aucun compte, et le ministre autrichien retourna à Vienne sans avoir rien obtenu ni pour lui ni pour son souverain. Ce fut néanmoins à cette époque que ce prince lui fit don de la seigneurie de Schœrding et qu'il lui conféra l'ordre de la Toison d'Or. Il l'envoya peu de temps après complimenter le roi de Pologne Stanislas, sur son avénement, et l'inviter à reconnaître pour roi d'Espagne l'archiduc Charles; ce à quoi se refusa le monarque polonais. Tant de mécomptes et d'échecs diplomatiques ne firent rien perdre à Zinzendorf de son crédit à la cour; et lorsque Charles VI devint empereur, ce prince le confirma dans la possession de tous ses titres; il lui en accorda même de nouveaux, et le chargea de représenter l'Autriche aux conférences de Cambrai et d'Utrecht. Quelque peu de succès qu'eussent obtenu ses négociations dans des circonstances aussi importantes, son crédit n'en parut point altéré, et le prince Eugène s'affaiblissant de plus en plus, le comte de Zinzendorf le remplaça entièrement dans le maniement des affaires. Toutes les questions de politique et d'administration lui furent soumises; et ce fut lui qui décida successivement la guerre avec la Turquie et avec la France, la quadruple alliance, la sanction pragmatique, etc. Mais les résultats de ces importantes affaires n'ayant pas toujours été selon les vœux du public, le comte de Zinzendorf ne jouit pas d'une grande popularité. Cependant l'empereur sembla lui conserver ses bonnes grâces jusqu'à sa mort; et Marie-Thérèse le confirma également dans ses emplois, mais il se retira des affaires lorsque cette princesse prit les rênes du gouvernement. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 8 février 1742. « Le mi» nistère du comte de Zinzendorf, a » dit Frédéric II, fut l'époque des » intrigues de tous les ministres au» trichiens. Il travaillait peu, il ai» mait la bonne chère. C'était l'o» pinion de la cour impériale, et » l'empereur disait que les bons ra» goûts de Zinzendorf lui faisaient de » mauvaises affaires. Ce ministre » était haut et fier. Il se croyait un » Agrippa, un Mécène. Les princes » de l'empire étaient indignés de la » dureté de son gouvernement; et en » cela il était bien différent du prince » Eugène qui, n'employant que la » douceur, avait su mener plus sûre» ment le corps germanique à ses » fins. » M—D j.

ZINZENDORF (Philippe-Louis, comte de), cardinal, second fils du précédent, naquit le 14 juillet 1699, à Paris, où son père se trouvait comme ambassadeur. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut une éducation très-soignée, et fut envoyé à Rome, pour étudier au collége Romain, sous la direction des Jésuites; mais il n'y resta qu'un an, et commença dès-lors à suivre avec beaucoup de zèle les leçons du jurisconsulte Gravina. Après avoir voyagé pendant quelques années dans les diverses contrées de l'Europe, et avoir obtenu de la bienveillance de l'empereur plusieurs titres honorables, il accompagna, en 1721, le cardinal Cinfuegos à Rome, en qualité de conclaviste. Après l'élection d'Innocent XIII, il continua de séjourner dans cette capitale. Revenu à Vienne, il prêcha devant la cour avec un grand succès, et fut nommé, en 1725, évêque de Raab en Hongrie; ce qui lui valut tous les droits et priviléges dont jouissaient les premiers magnats du royaume. Deux ans plus tard, le pape Benoît XIII le fit cardinal; et ce qu'il y a de plus remarquable dans cette nomination, c'est que ce fut George Ier., roi d'Angleterre, qui la fit demander au pape par Auguste II, roi de Pologne. En 1730, ce prélat assista pour la première fois au conclave, où il appuya de tout son pouvoir les vues de l'Autriche, et concourut très-efficacement à l'élection du cardinal Corsini, qui monta sur le trône pontifical sous le nom de Clément XII. L'électeur de Maïence étant mort, en 1732, et ayant laissé vacant le siége épiscopal de Breslau, Zinzendorf y fut nommé par l'influence du cabinet de Vienne que dirigeait son père. La cour de Rome consentit à cette élection, sous la condition toutefois qu'il se démettrait de l'évêché de Raab en Hongrie. Depuis ce temps, il choisit Breslau ou Neisse pour sa résidence. En 1740, il se rendit, pour la seconde fois, à Rome, au conclave où Benoît XIV fut élu pape. Charles VI étant mort peu de temps après, et le roi de Prusse ayant envahi la Silésie, l'évêque de Breslau eut beaucoup à souffrir de la présence d'une armée ennemie. Il alla cependant présenter ses hommages à Frédéric II dans son camp. Ce prince le traita d'abord avec beaucoup d'égards; mais, ayant appris que Zinzendorf entretenait une correspondance avec le commandant de Neisse et d'autres généraux autrichiens, il le fit arrêter et conduire à Otmachou, par un détachement de hussards, et lui ordonna ensuite de s'éloigner. Le prélat partit pour Vienne, et y resta jusqu'à la fin de l'année. Le roi de Prusse ayant reçu le serment de fidélité des états de Silésie, le cardinal de Zinzendorf se rendit, dans les premiers mois de l'année suivante, à Berlin, pour se présenter devant son nouveau maître. Il y fut accueilli par Frédéric avec la même distinction qu'il l'avait été à Breslau; la jouissance de tous les revenus qu'il avait eus jusqu'alors lui fut assurée, et il conserva les honneurs dans lesquels il avait été maintenu par l'Autriche. Au mois de mai, le monarque prussien, par un manifeste qui fut publié de la manière la plus solennelle dans les pays catholiques nouvellement conquis, le nomma vicaire-général de tous les catholiques dans ses États, et le chargea spécialement de la décision en dernier ressort et sans avoir recours au pape, de toutes les affaires litigieuses entre les particuliers et les

communautés catholiques en matière de religion et de discipline ecclésiastique. Le Saint-Siége fut très-alarmé de cette décision ; et il s'adressa à la cour de Vienne pour y obtenir des changements. Le cardinal fut cité à comparaître à Rome, pour s'y défendre ; mais il refusa d'obéir aux ordres du pape, et se montra fort dévoué à son nouveau souverain. Lorsque, après la paix, le roi vint à Breslau, Zinzendorf prêcha devant ce prince et devant toute la cour sur le Psaume CXXI, v. 7, 8. Frédéric l'écouta avec beaucoup d'attention, et resta à l'église pendant tout le temps de la célébration de la messe. En 1743, le cardinal de Zinzendorf reçut les insignes de l'ordre de l'Aigle-Noir. C'était le premier ecclésiastique catholique qui en eût été décoré. En 1744, le même monarque nomma le comte Schaffgotsch coadjuteur de l'évêque de Breslau, sans qu'aucune communication eût été faite au Saint-Siége. Zinzendorf mourut le 28 sept. 1747. M-D j.

ZINZENDORF (Nicolas-Louis, comte de), fils de George-Louis de Zinzendorf, chambellan d'Auguste III, électeur de Saxe et roi de Pologne, naquit à Dresde le 29 mai 1700. Tourmenté presque dès son enfance par le desir d'être chef de secte, il n'était encore qu'étudiant à Halle, lorsqu'il créa l'*ordre de la graine de moutarde* (senf-korn-orden), qui avait pour emblème un *ecce-homo*, avec l'épigraphe *Nostra Medela*. Alors même il se nourrissait de la doctrine de Spener, qui avait formé un grand nombre de disciples dans la Saxe, et surtout à Halle. Parvenu à l'âge où les passions commencent à fermenter (13 ans), il en éprouva les orages les plus violents ; sa bouillante imagination n'était guère propre à les calmer. Il se livra à tous les genres de débauches. En 1721, quelques descendants des anciens Moraves, persécutés dans leur pays, se réfugièrent dans la Haute-Lusace. Le comte de Zinzendorf, qui était alors à la cour de Dresde, leur accorda un asile dans le village de Berthelsdorf, qui lui appartenait. L'année suivante ils commencèrent leur établissement, connu sous la dénomination de *Herrnhuters* (gardiens du Seigneur), qui s'accrut par l'arrivée de quelques autres Moraves, et qui reçut insensiblement la forme qu'il a maintenant. A cette époque Zinzendorf se lia plus étroitement avec Frédéric de Wattewille, qu'il avait déjà connu à Halle, et avec Aug.-Gottlieb Spangenberg, qui devinrent ses disciples et les apôtres les plus zélés de sa doctrine. Quant à lui, il n'épargnait ni soins ni dépenses pour l'accroissement de la secte à laquelle il attachait sa gloire. Il prêchait, il écrivait, il voyageait successivement dans plusieurs contrées de l'Europe, aux îles et dans le continent de l'Amérique ; il envoyait des missionnaires partout où il ne pouvait pas se rendre lui-même. On dit aussi qu'il travailla à convertir les Juifs, et qu'il n'abandonna ce projet que lorsqu'il fut convaincu que le temps de leur entrée dans le christianisme n'était pas encore venu. En 1727, il mit en ordre l'ancienne liturgie des Moraves, et trois ans plus tard il dressa l'acte d'union des fanatiques de Himbach avec les Herrnhuters. En 1731, étant à Copenhague pour assister au couronnement du roi de Danemark, il conçut le projet de convertir le Groënland, et l'exécuta l'année suivante. Dès ce moment il abdiqua ses fonctions de conseiller,

consfia l'administration de ses biens à sa femme, et ne s'occupa plus que de l'agrandissement de sa secte. En 1734, il établit une seconde mission dans l'île de Sainte-Croix, et envoya trois de ses disciples dans la Laponie. En 1737, le souverain déclara que l'église d'Herrnhut pouvait conserver sa constitution aussi longtemps qu'elle professerait la confession d'Augsbourg. En 1740, il fonda Bethléem sur un terrain qu'il avait acheté dans les États-Unis; c'était un de ses plus beaux établissements dans le Nouveau-Monde. En 1741, il se rendit en Angleterre, où il fit beaucoup de prosélytes. Il aurait bien voulu que Wesley, l'un des fondateurs du Méthodisme, se réunît aux Herrnhuters, mais ses tentatives furent infructueuses : aucun des deux ne pouvait se résigner à renoncer au doux plaisir de commander à un nombreux parti et de lui imposer son nom. Zinzendorf mourut à Herrnhut, qui est ainsi appelé à cause de la montagne de Hutberg au pied de laquelle il est situé, le 9 juin 1760, âgé de soixante ans. Auguste-Gottlieb Spangenberg a écrit la vie de ce fameux sectaire, Barby, 1777, in-8°. Duvernoy en a publié une autre en 1793, dans le même lieu et du même format. Le rédacteur du *Journal encyclopédique* a donné en 1762, des *Mémoires* sur la vie de Zinzendorf, qui ne sont que des déclamations. Plusieurs auteurs ont parlé des Herrnhuters suivant les préjugés dont ils étaient imbus : les uns, tels que Georg, Stintra, Anquetil-Duperron, Nicolaï, Rimius, Maclaine, etc., les ont représentés comme des êtres immondes, renouvelant dans leurs *tropes* ou assemblées, les scènes de lubricité reprochées aux premiers chrétiens par les idolâtres, et même rendant les honneurs divins au *Lingum* et à cet autre organe qu'on révère sur les bords du Gange; les autres, comme Paley, Staündlin, Miller, Henke, les comparent aux disciples immédiats des apôtres, et reconnaissent hautement que leur conduite commande l'estime et le respect. L'historien des *Sectes religieuses*, qui les avait étudiés avec attention, ne paraît pas s'éloigner beaucoup de ce dernier jugement. Cependant, pour garder en toutes choses la plus stricte impartialité, nous rapporterons successivement ce qu'en ont dit leurs adversaires et leurs partisans. Commençons par les premiers. « Pour autant que la pureté des » mœurs, dit l'évêque de Glocester, » intéresse la morale pratique, il y a » peu de difficulté à décider ce que » l'on doit penser des frères *Moraves*. S'il en faut croire les relations » tant imprimées que manuscrites » qu'ont données leurs *propres membres* et initiés dans leurs mystères » les plus sacrés, leurs procédés dans » la consommation du mariage sont » si horribles et si indiciblement criminels, que ces gens ne méritent » pas plus d'être mis au nombre des » sectes chrétiennes, que les *Turlupins* du treizième siècle, gens vagabonds et mécréants, qui se répandirent dans l'Italie, la France » et l'Allemagne, sous le nom de » frères et de sœurs du Libre-Esprit, » qui, dans la spéculation, professaient cette espèce d'athéisme auquel on donne le nom de Panthéisme, et qui dans la pratique prétendaient être exempts de toutes » obligations de la morale et de la » religion (1). » Le docteur Maclai-

(1) *The doctrine of grace*, in-12, liv. II, p. 113.

ne, après avoir transcrit ce passage dans une note du 6e. volume de sa traduction de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, ajoute : « Quant » aux doctrines de cette secte, elles » ouvrent la porte aux effets les plus » licencieux du fanatisme : telles sont » entre autres les suivantes, que con- » tiennent les propres déclarations » du comte de Zinzendorf, chef et » fondateur de cette société : — que » la loi n'est point pour le vrai » croyant une règle de conduite ; — » que la loi morale n'est que pour » les Juifs seuls ; — qu'un régénéré » ne peut pécher contre la lumière. » — Mais de toutes les singularités » qui distinguent cette secte, rien » n'est si fol et si extravagant que » ses opinions touchant les organes » de la génération. *Je regarde*, dit » le comte dans un de ses ser- » mons, *les parties qui distinguent* » *les deux sexes dans les chrétiens,* » *comme les plus honorables de* » *tout le corps, vu que mon Sei-* » *gneur et mon Dieu les a en partie* » *habitées et en partie portées lui-* » *même.* Ce radoteur, continue Ma- » claine, regarde l'acte conjugal » comme une pièce de théâtre, dans » laquelle l'homme représente Jésus- » Christ, l'époux des ames, et la » femme, l'Église. *Le frère à ma-* » *rier*, dit-il, *connaît le mariage,* » *le respecte, mais ne le regarde* » *pas comme entièrement indépen-* » *dant de lui : au moyen de quoi le* » *membre précieux de l'alliance* » *est tellement oublié, devient si* » *inutile, et tombe faute d'usage* » *dans un tel engourdissement na-* » *turel, que lorsque l'homme se* » *marie et qu'il veut s'en servir,* » *le Sauveur doit le ressusciter de* » *son état de mort et lui redonner* » *sa vigueur. Lorsqu'une Esther* » *par la grâce, et une sœur par* » *sa conformation, jette un coup-* » *d'œil sur ce membre, ses sens* » *n'agissent point, et elle se rap-* » *pelle pieusement que Dieu le fils* » *était homme. O vous, saintes* » *Matrones, qui, en qualité de* » *femmes, êtes devenues les com-* » *pagnes de vos vice-christs, ayez* » *pour ce signe précieux la véné-* » *ration la plus profonde.* » On doit sans doute dire ici avec le traducteur de Mosheim : « Nous prions le lecteur » qui connaît le prix de la chasteté, » de nous pardonner cet échantil- » lon obscène des horreurs de la théo- » logie des Moraves. » Il faut convenir que les principes de Zinzendorf serviraient à merveille, pour autoriser et pour justifier la corruption la plus profonde ; mais ses prédications, toutes cyniques qu'elles sont, peuvent souffrir une interprétation bénigne. On trouverait peut-être dans nos mystiques des expressions non moins révoltantes, qu'il serait injuste de pousser à la rigueur. C'est à-peu-près ainsi que Loretz et les autres apologistes des Herrnhuters se sont efforcés de les défendre contre le zèle souvent amer de leurs antagonistes. Bien que Zinzendorf se soit appuyé d'une maxime de saint Augustin et de Gerson, il serait plus difficile de le justifier entièrement d'avoir si souvent employé le sort pour terminer toute discussion parmi les *frères*, pour pourvoir aux places, pour entreprendre de nouvelles missions, et même pour savoir s'ils devaient passer sans restriction dans l'Église luthérienne, ou conserver leur constitution particulière. Quelques Herrnhuters ont tracé de bonne foi l'historique de leurs missions dans les différentes parties du monde : entre autres, Oldendorp, Da-

vid Crantz et Loeskiel. On sait qu'en 1801 ils avaient environ cent cinquante missionnaires pour vingt-quatre mille prosélytes et vingt-neuf établissements. En 1820, le nombre des prosélytes s'était beaucoup augmenté, suivant l'*Exposé de l'état actuel des missions évangéliques chez les peuples infidèles* (2). La croyance des Herrnhuters est, pour le fond, celle des Luthériens. Ils ont conservé l'ordre épiscopal et la discipline de quelques états réformés de l'Europe. Voyez sur ces deux points *Idea fidei fratrum*, par Auguste-Gottlieb Spangenberg, Barby, 1779, in-8°.; *Declaratio et testimonium facultatis theolog. tubing.*, dans Wincler; *Ratio disciplinæ unitatis fratrum*, par Jean Loretz, Barby, 1789, in-8°., traduit en français, Neuwied, 1794, in-8°.; et l'abrégé de l'*Histoire ecclésiastique* de Mosheim, par Jean-Pierre Miller, édition de Henri-Philippe-Conrad Henke, Leipzig, 1801, in-8°. La corruption originelle de l'homme par la chute d'Adam, et sa justification par le sacrifice expiatoire de Jésus-Christ, sont les deux articles sur lesquels ils insistent le plus; ils admettent la divinité de Jésus-Christ, l'éternité des peines de l'enfer; et *l'unité ecclésiastique*, suivant eux, consiste bien moins dans l'uniformité de croyance, que dans la charité qui ne fait de tous les disciples de l'Évangile qu'un cœur et qu'une ame. Quand elle se refroidit parmi eux, ils ont des *fêtes d'amour* pour la ranimer. Ils pratiquent en quelque sorte l'*adoration perpétuelle :* à toute heure du jour et de la nuit, quelques personnes des deux sexes demeurent en prière pour les besoins de la société. Ils désignent ordinairement le Sauveur du monde sous l'emblème et le nom de l'*Agneau;* ils ont une grande dévotion pour les cinq plaies, et principalement pour celle du côté. Tous les sept ou huit ans, ils tiennent un synode qui se compose des évêques, des anciens, des diacres, des seigneurs, et même des *sœurs* les plus distinguées, pour la conservation des dogmes, des mœurs et de la discipline. Le duc de Liancourt appelle le gouvernement des Herrnhuters une oligarchie. Ils ont un soin particulier de veiller sur les jeunes gens des deux sexes qui approchent de la puberté. Les mariages ne se font qu'après avoir consulté le sort, et sous l'inspection des anciens. Voyez, pour de plus amples détails, l'*Histoire des sectes religieuses*, tome 1^er^., pag. 265 et suiv. Zinzendorf a publié des *Sermons*, *un Catéchisme*, *des Cantiques*, *une traduction du Nouveau-Testament*, *des livres de piété* et des *traités de controverse*. Le comte de Zinzendorf improvisait les discours qu'il adressait à sa congrégation; ils étaient recueillis aussitôt par quelques-uns de ses auditeurs, qui les firent imprimer sans sa participation. Les réclamations dont ils furent l'objet, l'ayant engagé à jeter les yeux sur ce qu'on appelait ses écrits, il y aperçut beaucoup d'inexactitude, et s'empressa de désavouer ces discours tels qu'ils étaient alors imprimés, promettant d'en donner une édition revue par lui-même. Il commença ce travail, mais sa mort en empêcha la continuation. Cette espèce de justification se lit dans la préface que M. La Trobe a mise en tête de sa traduction anglaise de l'ouvrage de Spangenberg. L—B—E.

(2) *Genève*, 1821, in-8°.

ZINZERLING (Jean), philologue, connu sous le nom latin de *Jodocus Sincerus*, était né dans la Thuringe vers 1590. Ayant achevé ses humanités, il étudia la jurisprudence, et vint à Bâle, où il paraît qu'il prit, en 1610, ses degrés en droit. Il se rendit ensuite à Lyon, et après avoir visité la France, l'Angleterre et les Pays-Bas, revint dans cette ville dont le séjour lui avait paru fort agréable. Il y remplit l'emploi de correcteur d'imprimerie; et l'on sait qu'il donna ses soins à une édition du corps de droit accompagné de gloses (*Voy.* Crenius, *Animadvers. criticæ*, v, 109). On conjecture qu'il fut enlevé par une mort prématurée vers 1618. Grævius, son compatriote, cite honorablement Zinzerling dans ses notes sur les *Offices* de Cicéron (II, 7). S'il eût poussé plus loin sa carrière, dit Burmann (*Præf. ad Argonauticum*), et qu'il eût mûri ses connaissances, il se serait acquis une grande réputation dans les lettres. On cite de lui : I. *Dissertatio de Appellationibus*, Bâle, 1620, in-4°. II. *Criticorum juvenilium promulsis, in quâ plura Ciceronis, Taciti, Ovidii*, etc., *loca notantur, emendantur et illustrantur : subjunctæ sunt ejusdem diatribæ duæ, in quarum priore, nobile quoddam problema prosodicum excutitur; posteriore tria insignia translationis reciprocæ exempla exhibentur*, Lyon, 1610, in-12. Cet ouvrage a été reproduit par Sminck dans le *Syntagma criticum*, Marbourg, 1717, in-4°.; et on en trouve l'analyse dans les *Acta eruditor. Lipsiens. ann.* 1718. III. *Epistola consolatoria de obitu Wolfg. Nimr. Kollenbeck*, Poitiers, 1612, in-4°. IV. *Itinerarium Galliæ et finitimarum regionum*, Lyon, 1612, in-12; et avec un *Appendix de Burdigalâ*, ibid., 1616, in-12. Cet ouvrage qu'il publia sous le nom de Jodocus Sincerus a été réimprimé plusieurs fois à Strasbourg, à Genève et à Amsterdam. Les éditions de Hollande sont ornées de vues des principales villes, assez bien gravées. C'est un Itinéraire ou Guide des Étrangers qui se proposent de visiter la France, et de voir tout ce qu'elle renferme d'intéressant et de curieux. L'auteur conseille d'employer quatre ou cinq ans à ce voyage, et de passer les hivers à Orléans, à Bourges, à Moulins, à Poitiers et à Paris. Il indique dans chaque ville les meilleures hôtelleries et les divers établissements qui peuvent en rendre le séjour agréable aux étrangers. Si son ouvrage, sous ce rapport, est devenu tout-à-fait inutile, il mérite encore d'être consulté pour les détails historiques qu'il contient, ainsi que pour les notices qu'on y trouve sur les monuments, les antiquités, les bibliothèques et les cabinets de médailles, etc. L'affection qu'il avait conçue pour Bordeaux (1) et son importance le décidèrent à donner une description plus détaillée de cette ville et de ses antiquités. Il s'aida pour cet objet de l'ouvrage de Vinet (*Voy.* ce nom), et reçut des renseignements de Florim. de Ræmond, et du fils de Gabriel de Lurbe (*Voy.* ces noms), auxquels il témoigne sa reconnaissance de leurs bons offices. Au surplus il regardait son ouvrage comme un essai qu'il se proposait de revoir et de compléter aussitôt que ses occupations lui en laisseraient

(1) En parlant de Bordeaux dans l'avis au lecteur qui précède la description de cette ville, il s'exprime ainsi : *Excepto eo loco in quo hæc scribo, nescio quomodo : ille terrarum mihi præter omnes angulus ridet.*

le loisir (Voy. la *fin de l'avis au lecteur*). V. *Opinationes variorum de vero intellectu legis 5 de nautico fœnore*, Lyon, 1614, in-8°. VI. Une édit. de l'*Argonautique de Valerius*, avec des notes, ib., 1617, in-12.; elle est très-rare. P. Burmann a recueilli les notes de Zinzerling dans son édit. de *Valerius*, Leyde, 1724, in-4°. W—s.

ZINZINE ou ZINZINUS, fut élu par une partie du peuple, pour succéder à Paschal Ier., en 824, tandis que la noblesse nommait Eugène II. Lothaire, fils de l'empereur Louis le Débonnaire, ayant appuyé l'élection de celui-ci, la fit prévaloir. Zinzine est désigné comme anti-pape par Lenglet-Dufresnoy qui écrit mal *Zizimus*. Fleury dit bien qu'Eugène II eut un concurrent, mais il ne le nomme pas. Omphre, Ciaconius, etc., disent qu'Eugène II avait eu un concurrent nommé *Zinzinus*, qui fut élu par un petit nombre de personnes; mais le parti des nobles, qui était pour Eugène, l'emporta, et Zinzinus fut contraint d'abdiquer. Baronius rapporte le même fait. Il paraît, au reste, que Zinzinus ne se distingua par aucun acte mémorable. F—a.

ZIPE. *Voy.* Zypæus.

ZIPPE (Augustin), abbé des Bénédictins de Braunau, fut nommé, en 1783, supérieur du séminaire général de Prague, et en 1785, directeur des études théologiques dans les états d'Autriche, puis doyen à Kamnitz, chanoine de l'église collégiale et de la chapelle royale à Prague, conseiller à la cour, référendaire à la chambre des comptes ecclésiastiques et à la commission des études, enfin président et directeur de la faculté théologique de Vienne. Il était né en 1746, à Mergenthal en Bohême, et mourut dans les dernières années du dix-huitième siècle. On a de lui : I. *Discours prononcé à l'occasion de la bénédiction de l'hospice fondé pour les pauvres enfants* (all.), Prague, 1775, in-8°. II. *Discours prononcé à l'occasion des places franches établies par l'impératrice-mère dans cet établissement*, ibid., 1776, in-8°. III. *Réglement disciplinaire pour cet hospice*, ibid., 1776, in-8°. IV. *Instruction de la jeunesse dans la morale et dans la foi*, ibid., 1778, in-8°. V. *Sur l'éducation morale des jeunes ecclésiastiques placés dans le séminaire de Prague* (all.), ib., 1784, in-8°. G—y.

ZIRARDINI (Antoine), savant jurisconsulte, naquit à Ravenne, dans les derniers jours de l'année 1725 (1), d'une famille patricienne, et reçut au baptême les noms de *Philippe-Antoine*; mais il ne conserva que le dernier. Ayant achevé ses humanités au séminaire de sa ville natale, il fit son cours de droit, et en 1749 reçut le laurier doctoral. Son goût le portait vers les recherches historiques et l'ancienne jurisprudence. Il ne tarda pas à s'apercevoir que pour y faire des progrès, il devait posséder à fond la langue grecque; et il se rendit à Rome, où il passa trois ans dans la société des hommes les plus instruits, travaillant sans relâche à perfectionner ses connaissances. De retour dans sa patrie, il se chargea d'expliquer les Institutes au collége des Nobles. Il eut part à la description des anciens monuments découverts à Classe, près de la basilique des Camaldules (2).

(1) Il fut baptisé le 25 décembre; quelques biographes ont pris cette date pour celle de sa naissance.

(2) *Vetera monumenta ad Classem Ravennatum nuper erula*, Faenza, 1756, in-4°.

Le cardinal Enriquez, légat à Ravenne, desirant voir paraître une nouvelle édition de l'*Histoire* de cette ville, par Jérôme Rossi (*Voy.* ce nom, XXXIX, 45), en confia le soin à Zirardini. La mort inopinée du prélat fit évanouir ce projet; mais Zirardini publia le résultat de ses recherches sous ce titre : *Degli antichi edifizi profani di Ravenna libri due*, Faenza, 1762, in-4°. Cet ouvrage, accueilli des savants, étendit la réputation de l'auteur. Les académies de Parme et de Pavie s'empressèrent de lui offrir des chaires de droit; mais son attachement pour son pays lui fit refuser ces emplois. Revêtu plusieurs fois de la charge de podestat, Zirardini la remplit avec honneur. Il mourut, en 1784, à Ravenne. Outre l'ouvrage dont on a parlé, on connaît de lui : I. *Imperatorum Theodosii Junioris et Valentiniani III novellæ leges cæteris antejustinianeis, quæ in Lipsiensi anni* 1745, *vel in anterioribus editionibus vulgatæ sunt, addendæ*, Faenza, 1766, in-8°. L'éditeur les avait tirées d'un manuscrit du cardinal Ottoboni; et il les accompagna d'un savant commentaire. Ces *Novelles* reparurent l'année suivante, par les soins d'Amaduzzi (*V.* ce nom, II, 3), avec des notes très-érudites. II. *Dissertazione soprà il passo dell' anonimo valesiano* (3) *ove dico :* Ergo Theodoricus, dato consulatu Eutharico, Romæ et Ravennæ triumphavit. Cette dissertation est insérée dans le tome II des *Mémoires* de la société littéraire de Ravenne. III. Un *Cours de droit civil*. Voyez les *Memorie degli scrittori ravennati* de P.-P. Ginnani, II, 480-85. — L'*Éloge* d'Ant. Zirardini, suivi du catalogue exact de ses ouvrages, a été publié par le chanoine Gheradini, Rome, 1786, in-8°. W—s.

ZIRNGIBL (Romain), prevôt des bénédictins de Haindling, et ensuite prieur de l'abbaye princière de Saint-Emmeran à Ratisbonne, était né le 25 mars 1740 à Teyspach, en Bavière, et mourut dans les premières années du dix-neuvième siècle. On a de lui : I. *Sur les prérogatives et sur l'ordre de succession des princesses abbesses d'Obermunster* (all.), Ratisbonne, 1787, in-8°. II. *Sur les ducs de Bavière avant Charlemagne, des différentes époques de leur gouvernement, des personnes de leur maison, et de leurs actions* (all.), ouvrage couronné et inséré dans les *Mémoires de l'académie des sciences de Bavière*, tom. 1er, 1779, in-4°. III. *Sur la situation de la Marche et des Comtés de la Bavière carlovingienne, de ses seigneurs et de ses premiers ducs* (all.), ouvrage également couronné et inséré dans les mêmes *Mémoires*, tom. II, 1781. IV. *Sur la naissance et l'élection du roi Arnoulph, sur la ville de Ratisbonne, qu'il rebâtit à neuf, sur le palais qu'il y fit construire, sur la création de l'église de Saint-Emmeran, sur la mort et la sépulture de ce prince*, dans les mêmes *Mémoires*, tom. III, 1784. V. *Comment et par quelle raison la Bavière fut-elle confisquée lorsque Henri-le-Lion fut mis au ban de l'empire? Entre les mains de qui le duché tomba-t-il?* ibid. VI. *Sur la Vie de Pierre Froben, prince abbé de Saint-Emmeran*, dans les *Mémoires pour l'Histoire de Bavière par Westenrieder*, tom. II, 1789. VII. *Sur le Mundburdium en Bavière*, dans les

(3) L'auteur anonyme dont il est ici question a été réimprimé dans l'*Appendice*, au tome XXIV des *Rerum italicar. scriptor.* de Muratori.

Mémoires de l'académie des sciences, tom. v, 1798. G—y.

ZISKA (Jean), fameux par le rôle qu'il joua dans les guerres de religion dont l'Allemagne fut le théâtre au quinzième siècle, naquit en Bohême, vers 1380. Sa famille était noble, et portait le nom de Trocznow. *Ziska*, suivant l'usage du temps, était un sobriquet qui, dans l'idiome du pays, signifie *le borgne*, et qui fut donné à Jean lorsqu'il eut perdu un œil dans les combats. Il avait été élevé comme page à la cour de Venceslas; et il prit de très-bonne heure le parti des armes. Venceslas étant mort en 1419, l'empereur Sigismond, son frère, voulut faire valoir ses droits sur la couronne de Bohême. Un parti considérable et puissant s'éleva contre lui. C'était celui des disciples de Jean Huss, qui ne pouvaient pardonner à ce prince d'avoir fait brûler le chef de leur secte, au concile de Constance, malgré le sauf-conduit qui lui avait été solennellement donné. Ils le déclarèrent ennemi de la religion et de l'état. Les Hussites ne tardèrent pas à proclamer solennellement général Jean Ziska, qui, en peu de mois, réunit et disciplina une armée formidable, et fit soulever toute la Bohême. Sigismond s'avança contre les révoltés, à la tête de troupes nombreuses et aguerries; et il mit le siége devant Prague. Ziska l'attaqua dans ses lignes, le 11 juillet 1420, et le battit complètement. L'empereur ne dédaigna pas alors d'entrer en négociation avec lui. Les Hussites obtinrent des priviléges et des garanties; et, par suite de ces concessions, Sigismond fut couronné roi de Bohême. Mais bientôt les hostilités recommencèrent. Ziska porta ses armes jusqu'en Autriche et en Hongrie. Il perdit, au siége de Raab, l'œil qui lui restait, et n'en continua pas moins de diriger la guerre, tant était grande la confiance qu'on avait en sa capacité et son dévouement! Sigismond ayant profité de l'absence de ce chef pour reprendre sa supériorité en Bohême, Ziska marcha droit à lui. Il l'atteignit à Aussig sur l'Elbe; et il lui tua neuf mille hommes. Cette victoire rendit les Hussites maîtres du royaume. Leur général déploya, dès ce moment, une férocité qui ternit ses exploits. Le fer et la flamme dévoraient tout sur son passage. Les églises et les monastères d'hommes et de femmes étaient particulièrement en proie à ses fureurs. Le fanatisme des nouveaux sectaires et l'espoir du pillage grossissaient chaque jour son armée. Enfin la terreur que répandait le nom de Ziska devint telle, que Sigismond, le voyant maître de Prague, et désespérant de pouvoir rentrer en Bohême par la force des armes, lui envoya des plénipotentiaires, chargés non-seulement de traiter de la paix, mais même de le reconnaître pour vice-roi perpétuel de Bohême, avec le droit de nommer à tous les emplois, et de percevoir les tributs. Enflé de ses succès, le chef des rebelles se montra d'abord assez peu disposé à écouter les propositions de son souverain. Mais ennuyé d'avoir à conduire un parti que son penchant pour l'état républicain empêcherait bientôt d'obéir aussi ponctuellement à ses ordres, et trouvant moins de danger à se fier aux promesses de l'empereur, qui était son maître, que de s'exposer au caprice de trente mille rebelles, il accepta des conditions *déshonorantes pour la majesté impériale et pour la république chrétienne*, comme le dit Ænéas Sylvius, conditions of-

fertes par un monarque, qu'il avait vaincu huit fois en bataille rangée. Ziska eut assez d'autorité sur les Hussites pour les obliger à prêter un nouveau serment à Sigismond. Mais comme il allait trouver ce prince, pour lui donner des assurances de sa fidélité, il fut attaqué de la peste, et cessa de vivre, le 11 octobre 1424, au château de Priscon. Le parti de cet habile et hardi capitaine ne mourut pas avec lui. Après sa mort les Hussites se divisèrent en deux corps. L'un prit le nom de *Thaborites*, et choisit pour général Procope le grand. L'autre se fit appeler le parti des *Orphelins*. Ne jugeant personne digne de succéder à Ziska, ils élisaient tous les ans un nouveau chef, dont l'autorité était toujours absolue, excepté les jours de bataille, qu'ils obéissaient à un autre Procope, surnommé le *Petit*. Ils n'observèrent pas long-temps l'accommodement que leur chef le plus fameux avait fait avec l'empereur. On a rapporté, et beaucoup d'écrivains ont répété, qu'avant d'expirer, Ziska avait ordonné que l'on fît un tambour de sa peau, parce que le son de cet instrument aurait la vertu d'intimider et de mettre en fuite les ennemis. Voltaire n'a pas dédaigné, dans son *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* et dans ses *Annales de l'empire*, d'adopter cette tradition, afin d'avoir le droit de dire de Ziska *que ce reste de lui-même fut encore long-temps fatal à Sigismond*. On l'ensevelit d'abord à Graditz; mais on le transféra ensuite dans la cathédrale de Czaslaw, où on lui érigea un monument, à côté duquel on plaça sa massue. Théobald dit avoir lu sur la tombe de Ziska une épitaphe dans laquelle ce capitaine était comparé à *Appius Claudius* et à *Marcus Furius Camillus*. Les historiens racontent que Ferdinand Ier., passant à Czaslaw, voulut visiter la cathédrale, et demanda à ses courtisans ce que signifiait cette grande massue de fer suspendue près d'un tombeau. Personne n'osait le satisfaire; mais enfin un des témoins, plus hardi que les autres, lui avoua que c'était la massue de Ziska. *Fi!* dit l'empereur, *cette mauvaise bête, toute morte qu'elle est depuis cent ans, fait encore peur aux vivants.* On voyait encore la massue et l'épitaphe en 1619, lorsque Ferdinand II remporta la victoire sur l'électeur palatin; mais les impériaux, en se retirant, enlevèrent la massue et effacèrent l'épitaphe. Lenfant, dans son *Histoire de la guerre des Hussites*, fournit des détails très-curieux sur Ziska. A la fin du siècle dernier, des jeunes gens de la Bohême parlaient encore avec feu et avec orgueil des batailles de leurs ancêtres contre les Allemands, sous le commandement de Jean Ziska. G. Gilpin a publié en anglais la vie de ce fameux sectaire, à la suite de celles de Wiclef, J. Hus, etc., 1764, in-8°. S—v—s et L—p—e.

ZITTARD ou ZITTARDUS (Mathias Von), prédicateur allemand, était né dans les premières années du seizième siècle, à Aix-la-Chapelle, d'une famille originaire de la petite ville du duché de Juliers, dont il porte le nom. On l'a confondu quelquefois avec un de ses compatriotes (Mathias Aquensis), professeur de théologie à Cologne, et auquel on doit divers traités de controverse. Il embrassa la règle de Saint-Dominique, vers 1520, à Aix-la-Chapelle, et, après avoir achevé ses cours avec succès, obtint

de ses supérieurs la permission de visiter les principales académies de l'Allemagne et des Pays-Bas, pour se perfectionner par les leçons des plus habiles professeurs. Devenu docteur en théologie, il se distingua par ses talents pour la chaire. L'empereur Ferdinand Ier. le nomma son aumônier ou chapelain, avec un traitement considérable. Après la mort de ce prince, il remplit les mêmes fonctions à la cour de Maximilien II, et mourut à Vienne, vers 1571. On a de lui : I. *Concio de supplicatione seu processione cum gestatione sacro-sanctæ eucharistiæ*, Venise, 1567. II. Des *Prières* ou méditations sur les épîtres et les évangiles de l'année, Cologne, 1567, en allemand. III. Des *Homélies*, au nombre de vingt-sept, *sur la première épître de saint Jean* (allem.), Cologne, 1571, in-fol. IV. *Deux Oraisons funèbres de l'empereur Ferdinand Ier.*, à la suite de l'ouvrage précédent. — Zittard (*Léonard Von*), frère du précédent, prit, à son exemple, l'habit de Saint-Dominique, et après avoir professé la théologie dans plusieurs couvents de son ordre, fut choisi par l'archevêque de Maïence, pour l'aider dans l'administration de son vaste diocèse, puis il fut créé son suffragant sous le titre d'évêque de Mysie. — Zittard (*Herman*), dominicain, fit ses études à Cologne, où il prit l'habit religieux, et professa la théologie. Il florissait vers 1408. On lui attribue le *Manuale confessorum*, ouvrage en vers. Voy. la *Biblioth. Prædicator.* des PP. Quétif et Echard, et les *Mémoires* de Paquot, *pour l'Histoire littér. des Pays-Bas*. W—s.

ZIZIANOW (Paul Dimitrie-witch), prince géorgien et général russe, était de la famille des *Tsitsi-tchwili*, une des plus anciennes de la Géorgie, et dont le patrimoine était la province *Sa-Tsitsiano*, située au nord-ouest de Tiflis, sur la rive droite du Kour. Il entra de bonne heure au service de la Russie. Cette puissance s'étant emparée en 1800 de la Géorgie, et en ayant fait une de ses provinces, elle fut obligée d'y entretenir des troupes suffisantes pour la conserver; Zizianow, fait en 1803 commandant de cette armée, se rendit à Tiflis, où Marie, épouse du dernier roi de Géorgie, et fille du prince George Tsitsianow, restait encore avec ses enfants. Soit que la Russie crût peu important d'éloigner une femme, soit qu'elle eût égard au vif desir que cette reine témoignait de finir ses jours dans son pays natal, on avait toléré sa résidence en Géorgie. Cependant peu satisfaite de cette faveur, et craignant qu'on ne la lui continuât pas long-temps, la princesse cherchait à se soustraire au pouvoir des Russes et à assurer son séjour dans le pays qui l'avait vue naître, par un projet d'évasion qu'elle formait dans le silence. Mais le prince Zizianow surveillait sa conduite et épiait ses moindres mouvements. Connaissant son caractère décidé et entreprenant, il conseilla à son gouvernement de l'éloigner de la Géorgie; et, en attendant que l'ordre lui en fût donné, il ne négligea aucun moyen de s'assurer de sa personne. Les Pchawi et les Touchi, peuplades géorgiennes, qui habitent vers les sources du Iori, au nord-est de Tiflis, très-renommés par leur bravoure, avaient dès long-temps le privilége de composer la garde des rois de Géorgie, et ils avaient toujours conservé beaucoup d'attachement pour la famille roya-

le. Sollicités par Marie, qui méditait sa fuite, ou ayant conçu eux-mêmes le projet de la recueillir avec ses enfants au sein de leurs montagnes, ils s'occupaient avec ardeur des préparatifs de son évasion; mais le prince Zizianow, instruit de tout, fit échouer ce projet, et chargea le général Lazerew de faire partir la reine pour la Russie sous une escorte militaire. Ce général, qui était un ancien sujet de la princesse, ayant voulu user de violence pour la faire partir, fut tué d'un coup de poignard que lui porta la princesse elle-même; et ce ne fut qu'avec une peine infinie qu'on put la mettre en route. Au mois de mai 1803, Zizianow envoya une expédition contre les Lesghi de Tchar et de Belak'han, qui occupent un pays montagneux, mais fertile et riche, à la frontière orientale de la Géorgie. Cette expédition eut peu de succès; les Russes furent battus et perdirent beaucoup de monde. A la nouvelle de cette défaite, Zizianow menaça les Lesghi de venir à la tête d'un corps considérable dans leur pays, et d'y mettre tout à feu et à sang. Épouvantés de cette menace, Tchar et Belak'han se soumirent et promirent un tribut en soie écrue, qu'ils ont acquitté depuis très-régulièrement. Au mois d'août de la même année, Zizianow fit chasser les Lesghi, qui, à la solde de la Turquie, faisaient des incursions fréquentes dans les districts de Thrialethi, Tsalk'i et Djawakhethi, sur la frontière du pachalik d'Ackhal-tsikhé. Djawat-khan de Gandja, ancien fief des rois de Géorgie, avait jusqu'alors refusé de reconnaître la suprématie de la Russie. Pour le punir, Zizianow se mit en marche contre lui à la tête de trois mille hommes, et prit d'assaut Gandja, le 15 janv. 1804. Djawat-khan avait combattu de la manière la plus courageuse; il fut tué à coup de baïonnettes. On dit que le général russe avait défendu de le prendre vivant, pour ne pas mettre son gouvernement dans la nécessité de lui faire une pension. La ville fut pillée et presque rasée. Au mois d'avril de la même année, Zizianow fit une expédition contre l'Imerethi, pour soumettre cette contrée à la domination russe. La Mingrélie s'était déjà soumise en 1803, et elle fut occupée par les Russes en 1804. Le 12 mai le prince s'éloigna de Tiflis, pour marcher contre la ville persane d'Ériwan. Son armée se composait de cinq mille hommes. Arrivé au célèbre couvent arménien d'Etchmiadzin, il y campa et fut attaqué par quinze mille Persans, sous la conduite d'Alexandre, l'un des fils du dernier roi de Géorgie, lequel s'était retiré auprès du chah. Ce prince fut repoussé à plusieurs reprises; les Russes passèrent, le 26 juin, le Sanghi près d'Ériwan, et s'emparèrent du camp persan, et de soixante sambouraks, ou petits canons portés sur des chameaux. Le 2 juillet, Zizianow commença le blocus d'Ériwan, mais les assiégés se défendirent avec valeur; l'armée persane, s'étant présentée pour les secourir, fut repoussée avec une perte considérable. Cependant Zizianow, dont les forces n'étaient pas suffisantes pour livrer l'assaut, et qui manquait de vivres, se vit forcé de lever le siége et de se retirer pour gagner la Géorgie, où il arriva, après avoir perdu beaucoup de monde. Au mois d'octobre 1804, il fit une expédition plus heureuse contre les Ossètes du district de Djaukom, dans le nord de la Géorgie, qui avaient détruit un régiment russe,

lequel se dirigeait par leur pays pour arriver en Géorgie. L'année suivante, il marcha contre Noukhi, capitale du pays de Chak'hi, s'en empara et y établit Djaphar-kouli-khan, comme vassal de la Russie. Au mois de juillet, Zizianow se rendit dans le Karabagh, et négocia la soumission d'Ibrahim-khan, prince de ce pays. Il marcha ensuite sur Bakou. Le khan, se voyant trop faible pour résister aux Russes, prit le parti de faire assassiner leur chef, dans une conférence à laquelle il l'avait appelé, pour convenir des conditions de la paix. Des Arméniens que leur religion et leur intérêt attachent à la Russie, trouvèrent moyen de faire prévenir le prince Zizianow du piége dans lequel on cherchait à l'attirer ; mais il répondit que personne n'oserait porter la main sur lui, et se rendit au lieu indiqué, où il périt victime de son imperturbable courage. A peine cet assassinat fut-il consommé, que les habitants de la ville, craignant la vengeance de la Russie, se révoltèrent contre leur khan qui n'eut que le temps de s'enfuir en Perse. Le corps de Zizianow fut porté à Tiflis, et enterré dans l'église cathédrale. KL—H.

ZIZIM, ou plus exactement DJEM ou DJIM, prince othoman, célèbre par ses aventures et ses malheurs, était fils du sulthan Mahomet II. Il naquit le 21 safar 864 (17 déc. 1459), et n'avait que dix ans, lorsque son père lui donna le gouvernement de Kastamouni, dans l'Anatolie. En chaban 879 (1475), après la mort de son frère Moustafa (*Voy.* MUSTAPHA, XXX, 488), il passa au gouvernement de la Caramanie, pays conquis depuis sept ans par Mahomet II. Il résida six ans à Konieh, et s'y distingua par plusieurs actions de bravoure. Ce fut là qu'il apprit la mort du sulthan, son père, l'an 886 (1481). Le grand-vezir Nichandji-Mehemed-Pacha, qui était dans les intérêts de Djem, et qui aurait voulu lui procurer le trône au préjudice de Bayézid (Bajazet II), son frère aîné, lui expédia un courrier pour l'informer de cet événement, et l'inviter à venir sans délai à Constantinople, avant l'arrivée de Bayézid. Mais Nichandji fut massacré par les janissaires : le courrier fut intercepté et assassiné par les partisans de Bayézid ; et Korkoud, fils de celui-ci, fut reconnu sans opposition pour lieutenant du sulthan légitime, son père, jusqu'à ce que ce dernier fût venu ceindre le turban impérial à Constantinople. Djem prêta trop facilement l'oreille aux discours de quelques malveillants qui lui persuadèrent qu'il avait plus de droits au trône que son frère, celui-ci étant né avant que leur père y fût monté (1), et qu'il devait au moins partager l'empire avec lui. Il leva une puissante armée, s'empara de Brousse, et s'avança jusqu'à Scutari, d'où il envoya proposer à Bayézid de se contenter de la Romélie, et de lui laisser l'Anatolie. Le refus du sulthan fut le signal de la guerre. Djem livra bataille à son frère, sur les bords du Yeni-Tcheher ; d'abord vainqueur, il fut trahi par un de ses généraux, et la plus grande partie de ses troupes passa sous les étendards de son

(1) Quelques auteurs chrétiens ont prétendu que Zizim était l'aîné de Bajazet : c'est une erreur ; les annales othomanes, qui donnent la date de la naissance des deux princes, détruisent toute espèce de doute à cet égard. Mais la primogéniture ne donne aucun droit au trône en Orient : le caprice du monarque régnant, les intrigues de ses femmes, le plus ou moins de courage, d'activité, d'audace et de libéralité de quelqu'un de ses fils y décident presque toujours l'ordre de succession et le sort de l'empire.

rival. Trop faible alors pour résister, il prit la fuite et revint à Konieh, d'où il passa en Égypte avec sa famille. Il fit le pélerinage de la Mekke et de Médine, et fut de retour au Caire le 21 moharrem 887 (11 mars 1482). Les lettres pressantes de plusieurs émirs qui l'invitaient à revenir en Turquie, les conseils et les secours du sulthan d'Égypte, Caït-Bey (*Voy.* ce nom), le déterminèrent à tenter encore une fois le sort des armes. Il reparut en Caramanie; et, secondé par ses partisans, il assiégea Konieh. Mais vaincu dans une seconde bataille, proscrit, errant de caverne en caverne, suivi d'un petit nombre d'amis attachés à son sort, il résolut de se sauver par mer chez les chrétiens, et de revenir ensuite en Romélie pour y disputer le trône à son frère. Djem députa deux de ses officiers au grand-maître de Rhodes, pour le prier de favoriser l'exécution de ce projet. Pierre d'Aubusson s'y engagea par un traité. Sur la foi d'un sauf-conduit, le prince othoman se jeta dans un bateau à travers mille périls, et alla joindre une galère chrétienne qui le conduisit à Rhodes, le 14 djoumadi 1er. 887 (30 juin 1482). Il y fut reçu avec beaucoup d'honneurs, et logé dans un vaste palais. Il envoya sur le continent Aly-Beig, son beau-père, pour en ramener sa famille et ses bagages; mais l'impatience d'être long-temps sans en recevoir de nouvelles le fit tomber dans un noir chagrin. Dans cet intervalle, le ressentiment de Bayézid poursuivit dans Rhodes son malheureux frère. On a dit que ses émissaires avaient pénétré dans l'île avec le caractère de négociateurs, et que Djem n'échappa à leurs poignards que par la surveillance et la générosité du grand-maître; mais il est certain que les menaces et l'or du sulthan, qui exigeait l'extradition de son frère ne furent pas sans effet. Un traité honteux, conclu entre le grand-maître et le renégat Messih-Pacha, ambassadeur de Bayézid (*Voy.* Misha-Paléologue), stipula une paix perpétuelle avec les chevaliers, et le paiement d'un subside annuel de quarante mille écus d'or, à condition qu'ils garderaient soigneusement le frère de son maître. Ce traité fut exécuté de part et d'autre. On trompa Djem, en lui persuadant qu'il devait se rendre en France, pour gagner la Hongrie, d'où il lui serait plus facile de rentrer dans l'empire othoman, et l'on promit de lui envoyer son beau-père et sa famille, dès qu'ils seraient arrivés. Le prince fut embarqué, le 1er. septembre 1482, avec trente personnes de sa suite, et vingt esclaves musulmans, rachetés par lui, sur le même vaisseau qui l'avait amené à Rhodes. Il fut confié aux soins ou plutôt à la garde du commandeur Gui de Blanchefort. Pendant la traversée, on le descendit à fond de cale avec ses gens, pour le soustraire aux regards de l'équipage d'une chaloupe vénitienne, qui était venue reconnaître le bâtiment. Après six semaines de navigation, le prince aborda dans un port de Savoie, probablement Villefranche, d'où il fut conduit à Nice. Il témoigna alors le desir de se rendre en Hongrie afin de passer en Romélie. On allégua, pour gagner du temps, qu'il fallait la permission du roi de France. L'officier qu'il chargea d'aller la demander fut abandonné en route par ses gardes et retenu prisonnier; Djem l'attendit en vain quatre mois : mais ce malheu-

reux prince n'était pas au terme de ses traverses. Firenk Soléiman, le seul de ses officiers qui pût lui servir d'interprète, et celui-là même qui avait négocié le traité avec Pierre d'Aubusson, rendait compte de tout à son maître, et ne pouvait manquer de découvrir la trahison dont il était victime. On lui supposa quelque crime pour le faire mourir. Le prince ne parvint à le délivrer des mains des chevaliers, qu'en promettant de le faire punir, et en lui fournissant les moyens de s'évader. C'était tout ce qu'on voulait. Pour charmer les ennuis de sa résidence forcée à Nice, Djem fit des vers sur cette ville. La peste ayant ravagé les environs, on le fit partir le 24 janv. 1483; il s'arrêta d'abord à Exiles; puis on le conduisit par Saint-Jean de Maurienne et Chambéry, au château de Rumilly, qui appartenait aux chevaliers de Rhodes : il y arriva le 20 février. Pour l'engager, en apparence, à s'assurer des bonnes dispositions du roi de Hongrie, on le débarrassa de deux de ses officiers dont il n'entendit plus parler. Djem recevait dans ce château les visites des seigneurs voisins; celle que lui fit, en revenant de la cour du roi de France, son oncle, le duc de Savoie, Charles Ier., et l'intérêt qu'il sut inspirer à ce jeune prince lui attirèrent de nouvelles persécutions. Les chevaliers découvrirent ou feignirent de croire que le duc voulait favoriser son évasion, et, sous ce prétexe, ils embarquèrent Djem sur l'Isère, lui firent descendre cette rivière et le Rhône jusqu'à Lyon, et le conduisirent au Puy en Dauphiné. La mort de Louis XI (2) fournit aux chevaliers l'occasion d'employer la force pour priver le prince othoman de vingt-neuf de ses gens : on les dirigea sur Aigues-Mortes, où on les embarqua, et ils abordèrent à un port voisin de Nice. Ils y furent joints par un envoyé du sulthan, lequel revenait de Savoie, sans avoir pu obtenir la permission de communiquer avec le frère de son maître, et qui mit à la voile avec eux pour Rhodes, d'où il se rendit à Constantinople. Deux mois après, on transféra Djem dans un autre château, puis encore au bout de deux mois dans celui de Sassenage. Là il reçut de douces consolations. Le gouverneur avait une fille parfaitement belle qui devint amoureuse du prince, et il y eut entre les deux amants correspondance épistolaire et rendez-vous secrets. Ce fait qui paraissait inventé à plaisir, parce qu'il n'était rapporté que dans un ouvrage romanesque, intitulé *Zizime, prince othoman, amoureux de Philippine-Hélène de Sassenage*, histoire dauphinoise, par L. A. A., Grenoble, 1673, in-12, se trouve constaté dans les Annales othomanes de Saad-eddyn. Deux mois s'étaient à peine écoulés qu'on arracha le prince musulman d'un séjour où il oubliait ses malheurs et ses projets ambitieux. Emmené au château de Bourganeuf, en Auvergne, patrimoine de Pierre d'Aubusson, il fut successivement transféré dans celui de Monteil, qui appartenait au frère du grand-maître, puis dans celui de Moretel. Son séjour dans chacune de ces prisons ne fut que de deux mois : mais il passa deux ans dans celle de Bois-l'Ami, forteresse située au milieu d'un grand lac, où il fut détenu avec plus de rigueur. Le desir de recouvrer sa liberté le détermina à faire

(2) Suivant les auteurs chrétiens, ce monarque, malgré sa dévotion aux reliques des saints, refusa celles que lui fit offrir Bajazet, pour prix de l'extradition de son frère.

évader deux de ses gens qui, sous le costume chrétien, se rendirent auprès de Pierre II, duc de Bourbon, qu'ils intéressèrent en faveur du malheureux fils de Mahomet. Cependant le grand-maître de Rhodes, à qui le secrétaire de Djem avait vendu plusieurs blancs-seings de ce prince, trompait les souverains de l'Europe en leur persuadant qu'il était libre, et que c'était de son plein gré qu'il restait avec les chevaliers. Il abusa par cet indigne stratagème la mère de Djem et le sulthan d'Égypte, qui lui envoyèrent vingt mille florins, pour les frais du prochain retour de ce prince en Asie. Toutefois le pape Innocent VIII, Mathias Corvin, roi de Hongrie, et Ferdinand d'Aragon, roi de Naples, ayant écrit de concert au grand-maître, pour qu'il fournît au fils de Mahomet les moyens de rentrer dans l'empire othoman, à la première occasion favorable, d'Aubusson ne put résister à leurs instances ; mais il n'y consentit qu'à condition qu'on lui donnerait dix mille florins, et qu'on n'entreprendrait rien pour le rétablissement du prince othoman, sans lui en faire part. De son côté, Charles VIII, roi de France, sollicité par les mêmes souverains, écrivit d'un ton impérieux au grand-maître, pour qu'il se rendît à leurs desirs. Mais le pape et le roi de Naples s'étant brouillés sur ces entrefaites, il ne fut plus question de la liberté de Djem (3). On le tira au contraire du château de Bois-l'Ami, pour le ramener à Bourganeuf, où il fut détenu plus étroitement dans une tour à sept étages que d'Aubusson avait fait bâtir exprès, et qu'on nommait la *Grosse-Tour*. Cependant Houceïn-Beig, un des agents qu'il avait envoyés au duc de Bourbon, revint quelque temps après, avec une somme d'argent qu'il avait reçue de ce dernier, et s'étant introduit dans la prison du prince, il concerta avec lui le projet de son évasion. On convint que le premier jour où Djem aurait la permission de se promener, les musulmans de sa suite, feignant de jouer avec les douze gardes qui ne les quittaient jamais, leur enlèveraient leurs arbalètes, les tueraient et conduiraient leur maître dans un lieu où des chevaux devaient être préparés par Houceïn-Beig. Mais un traître révéla le complot. Le capitaine des gardes voulait faire passer tous les musulmans au fil de l'épée ; il changea d'avis, sur la représentation qu'on lui fit qu'une mesure si rigoureuse et si générale apprendrait au roi de France qu'on l'avait trompé, et que le frère du sulthan n'était pas libre. On se contenta de resserrer plus rigoureusement les captifs. Enfin, de nouvelles réclamations de la part du pape et du roi de Naples, qui s'étaient réconciliés, déterminèrent Charles VIII à envoyer Djem en Italie. Un seigneur de la cour, à la tête de deux cents hommes, vint tirer le prince othoman de sa prison, le 10 novembre 1487, et le conduisit à Marseille, puis à Toulon, où il fut embarqué pour Civita-Vecchia. Dès que le pape Innocent VIII eut appris son arrivée, il envoya son fils (4) et quelques

(3) Bajazet, reconnaissant du service important que lui rendait le grand-maître d'Aubusson, lui envoya, en 1484, un riche reliquaire contenant, disent les auteurs chrétiens, la main droite de saint Jean-Baptiste.

(4) L'historien turc, Saad-eddyn, qui rapporte ce fait, était bien instruit. Il est assez remarquable que deux pontifes qui occupèrent successivement la chaire de saint Pierre, aient eu des enfants; mais ceux d'Innocent VIII étaient nés d'un légitime mariage qu'il avait contracté avant d'entrer dans les ordres ; ceux d'Alexandre VI, au contraire, étaient le fruit de l'adultère et de l'inceste.

seigneurs au-devant de lui pour le conduire à Rome, où on lui fit de grands honneurs. Logé d'abord dans le palais du pape, il en eut une audience solennelle où assistèrent les ambassadeurs de France, d'Espagne, de Portugal, de Gênes, de Venise, d'Allemagne, de Hongrie, de Pologne, de Bohême et de Russie. Innocent VIII déploya dans cette occasion tout le faste de la cour pontificale, et témoigna beaucoup d'intérêt au prince musulman, qu'il baisa au cou des deux côtés (5). Après lui avoir donné de grands festins pendant trois jours, il le reçut en particulier, le fit asseoir sur un fauteuil auprès de lui, et le questionna sur le motif de ses voyages dans l'Europe chrétienne. Djem, qui avait eu le temps d'apprendre à parler, à lire et à écrire la langue franque, répondit qu'il n'y était venu que sur la foi des traités, et dans l'espoir de se rendre en Romélie. Il raconta comment il était retenu prisonnier depuis sept ans, par la perfidie des chevaliers de Rhodes, et il supplia le pape de lui procurer les moyens d'aller retrouver en Égypte sa mère et ses enfants. L'émotion que le prince ne put cacher, en achevant ces mots, arracha des larmes au pontife qui lui dit, après quelques moments de silence : « Si vous ne songez plus à l'empire, vous pourrez vous retirer en Egypte; mais il vous convient mieux de vous rendre en Hongrie, pour mettre à exécution votre premier dessein. » Djem, que ses longues infortunes avaient désabusé des rêves de l'ambition et convaincu du néant des grandeurs humaines, insista sur le voyage d'Egypte; et dans les divers entretiens qu'il eut encore avec le pape, il persista dans sa résolution. L'arrivée et les instances d'un ambassadeur de Hongrie, qui venait, au nom du roi son maître, réclamer le fils de Mahomet pour s'en servir comme d'un épouvantail contre Bajazet, le trouvèrent inébranlable. « A Dieu ne plaise, s'écria-t-il, que je me réunisse aux infidèles pour combattre les musulmans; ce serait renoncer à la religion de mes aïeux (6), qui m'est plus chère que tous les empires du monde. » S'étant aperçu du mécontentement que le pontife avait témoigné de cette réponse, il ajouta : « Vous avez bien raison d'être indigné contre celui qui a eu la faiblesse de se livrer à vous. » Le pape, confus, tâcha de s'excuser, et ne cessa point de traiter le prince avec les mêmes égards. Mais la réception d'une lettre et d'un ambassadeur du sulthan vint achever de détruire les espérances de Djem, et changer les bonnes intentions de la cour de Rome à son égard. Malgré les présents et la lettre amicale que Bajazet fit remettre à son frère par son envoyé, Moustafa-Agha, depuis grand-vezir, celui-ci dit au pape que la tranquillité de l'empire othoman exigeait que le frère du sulthan vécût loin des contrées musulmanes; et le saint-père ne rougit pas d'acquiescer aux volontés du Grand-Seigneur, en sacrifiant son hôte à ses propres intérêts. Un traité monstrueux fut conclu entre le chef de la religion catholique et celui de l'islamisme : l'un s'engagea à resserrer plus étroitement l'infortuné Zi-

(5) Le pape fut si satisfait d'être maître de la personne de Zizim, qu'il donna le chapeau de cardinal au grand-maître d'Aubusson, et à l'ambassadeur de France, André d'Épinay, archevêque de Bordeaux.

(6) Zizim, pendant sa détention en France, avait été souvent pressé de se faire baptiser; mais il avait résisté constamment à ces sollicitations, quoiqu'on lui eût promis que sa liberté serait le prix de sa renonciation à l'islamisme.

zim ; l'autre à ne commettre aucune agression contre les états de l'Église. Cet arrangement dura trois ans. A la mort d'Innocent VIII en 1492, on remit Djem dans une prison plus sûre pendant la durée du conclave ; mais, après l'élection d'Alexandre VI, on le ramena dans le lieu qu'il habitait antérieurement, et l'on continua de le garder avec la même surveillance. Cependant Charles VIII avait paru s'intéresser au sort du fils de Mahomet ; mais des intrigues abominables avaient toujours empêché ces deux princes de se voir et de s'entendre (7). D'un côté, les ministres du roi de France lui dépeignaient Djem comme un musulman fanatique, un furibond, qui menaçait de se tuer si l'on tentait de le conduire à Paris ; d'un autre côté, lorsque le frère de Bajazet demandait à être présenté au roi de France, pour se plaindre des vexations qu'on lui faisait essuyer, les chevaliers lui disaient qu'il serait dangereux pour lui de paraître devant un monarque qui avait les musulmans en horreur. Tout se découvrit au retour de l'officier français, qui, chargé d'accompagner Djem à Rome, avait conçu un sincère attachement pour ce prince, dont il sut apprécier les manières affables et obligeantes, et qui lui fit connaître les motifs qui l'avaient tenu éloigné de Paris. Charles VIII, instruit de la vérité par cet officier, chassa les ministres qui l'avaient abusé par leurs mensonges. Regrettant de n'avoir pas protégé le malheureux fils de Mahomet, il écrivit plusieurs lettres au nouveau pape, et lui envoya même un ambassadeur, pour obtenir la liberté de son illustre prisonnier : mais Alexandre trouva toujours des prétextes pour ne pas acquiescer aux desirs du roi de France. Ici l'annaliste turc se trompe en attribuant la fameuse expédition de Charles en Italie au seul motif de mettre fin à la captivité de Djem ; mais il est d'accord avec nos historiens sur le projet qu'avait ce souverain d'employer utilement le frère de Bajazet dans la guerre qu'il méditait contre la Turquie. A l'approche du monarque français, le pape fit renfermer Djem dans le château Saint-Ange, où il se retira lui-même, lorsque Charles eut fait son entrée dans Rome. Il fut assiégé dans cette forteresse ; mais, au bout de vingt jours, une partie des murailles s'étant écroulées, ou, suivant l'historien turc, ayant été renversées, il fut forcé de signer, le 16 janvier 1495, un traité dont un des articles portait que Djem serait remis au roi de France. De retour dans son palais, il y fit venir le prince, et lui montrant Charles VIII : « Monseigneur, » lui dit-il, voilà le roi de Fran- » ce qui veut vous emmener avec » lui. » Djem, qui pour la première fois s'entendait donner le titre de *seigneur*, se rappelant avec indignation les mauvais traitements qu'on lui avait fait endurer : « Je n'appar- » tiens ni au roi de France ni à vous, » répondit-il ; esclave infortuné, peu » m'importe que vous soyiez maître » de ma personne, ou que les Fran- » çais s'en emparent. » Trois jours après, le 1^er^. djoumadi 1^er^. 900 (28 janvier 1495, et non pas 1494, comme on l'a dit dans le *Journal asiatique*), le prince musulman fut remis au roi de France, qui partit

(7) Il est faux que Zizim ait été quelque temps à la cour de France. Aucun auteur chrétien n'a donné, sur sa longue résidence dans ce royaume, des détails aussi exacts, aussi précis que ceux que nous fournit l'annaliste turc.

le lendemain pour la conquête du royaume de Naples. Mais Alexandre, qui voulait se venger de Charles VIII, et continuer à gagner les trois cent mille ducats payés annuellement par Bajazet, avec lequel il était en correspondance depuis un an, eut recours à une perfidie, qui suffirait pour déshonorer la mémoire de ce pontife, déjà souillée de tant de crimes. Il envoya à la suite de l'armée française un barbier, émissaire peut-être du sulthan, lequel, ayant eu accès auprès de Djem, lui fit la barbe avec un rasoir empoisonné. La tête du prince enfla prodigieusement; et il tomba dans un tel état de marasme, qu'il fallut le mettre dans une litière. Le roi le fit soigner par les médecins les plus habiles, et il venait chaque jour s'informer de sa santé. Le mal fit des progrès rapides; et le prince arriva mourant à Naples, où il expira, en prononçant la profession de foi musulmane, trois jours après l'entrée des Français dans cette ville (8), le 29 djoumadi 1er. 900 (25 février 1495, et non pas le 24 fév. 1494, comme on l'a dit dans le *Journal asiatique*). Il était âgé de trente-cinq ans deux mois et huit jours. La veille de sa mort il avait eu la consolation de recevoir une lettre que sa mère lui écrivait d'Égypte; mais il n'avait pu ni la lire ni en entendre le contenu. Quelques jours auparavant, il avait écrit au sulthan son frère, pour le prier de faire venir à Constantinople sa mère et ses enfants, et pour lui recommander les officiers qui avaient partagé ses malheurs. Comme il avait témoigné le desir de n'être pas enterré dans le pays des chrétiens, où il avait été treize ans captif, et la crainte qu'ils ne se servissent de son nom pour faire la guerre aux musulmans, Bajazet députa au roi de France, pour réclamer les dépouilles mortelles d'un frère qu'il avait si long-temps persécuté pendant sa vie: mais Charles avait prévenu sa demande. Touché de la fin déplorable de Djem, il avait ordonné que son corps fût embaumé, mis dans un cercueil de fer, et embarqué avec de riches présents. Ces tristes restes furent débarqués à Gallipoli, d'où Bajazet les fit transporter à Andrinople, et placer près de la sépulture du sulthan Mourad (Amurat II). Djem était un prince aussi spirituel qu'aimable. Il a laissé un *Divan* ou Recueil de poésies estimées, et la traduction en turc du roman persan de Selman, intitulé : *Djemschid et*

(8) Saad-eddyn dit formellement que le barbier, assassin de Djem, fut envoyé par le pape; et il est au moins d'accord, sur le principal auteur de la mort de ce prince, avec la plupart des historiens chrétiens qui en accusent la mémoire d'Alexandre VI. Un autre écrivain turc dit que Bajazet corrompit le barbier de son frère; mais l'agent intermédiaire de la corruption ne put être que le pape, devenu l'ami, le confident du sulthan. Démétrius Cantémir, historien partial et peu exact, donne de longs détails sur cet événement, et prétend que le barbier fut envoyé de Constantinople par Bajazet. Mais comme il confond ce barbier, qu'il nomme Moustafa, avec l'envoyé de ce nom, qui était venu à Rome sous le pontificat d'Innocent VIII; comme il dit que ce barbier Moustafa se rendit directement de Constantinople à Naples, où il demeura quelque temps avant de commettre son crime, ce qui est absolument en contradiction avec le court séjour que Djem fit dans cette ville; comme Cantémir rapporte que ce barbier coupa la gorge au prince, qu'il repartit aussitôt pour Constantinople, où il fut fait grand-vézir; que malheureusement nous ne voyons à cette époque aucun Moustafa sur la liste des grands-vézirs, qu'a donnée Hadji-Khalfa; que la manière dont Cantémir prétend que ce scélérat fit périr Djem, suffirait seule, si elle était vraie, pour détruire tout soupçon que ce malheureux prince fût mort de poison ou de débauche; et qu'enfin ce récit ne paraît avoir été imaginé que pour justifier Alexandre VI, quoique Cantémir, dans une note, assure l'avoir puisé dans les historiens turcs; nous devons nous en tenir au texte formel de Saad-eddyn, puisqu'il se trouve d'accord avec la plupart des écrivains chrétiens sur un trait caractéristique d'Alexandre VI. Comment peut-on douter qu'un pape qui faisait empoisonner des cardinaux, ait été plus scrupuleux pour ôter la vie à un prince infidèle ?

Khorschid, qu'il avait dédié à son père Mahomet II. M. de Hammer a donné le texte et la traduction d'une ghazel de Djem, dans le *Journal asiatique*, avec quelques détails sur le séjour de ce prince en France, qui ont fourni l'occasion à M. Garcin de Tassy de publier, dans le même journal, la traduction d'un fragment des Annales turques de Saad-eddyn, qui contient l'histoire de ce prince. Ces deux morceaux nous ont principalement servi pour rédiger la notice de Zizim, que nous avons complétée au moyen de la traduction manuscrite du même ouvrage par Galland. L'exactitude minutieuse de l'annaliste turc jette un grand jour sur un fait historique, dont plusieurs détails étaient encore problématiques. Suivant un historien grec cité par d'Herbelot, un fils de Djem se sauva d'Égypte à Rhodes, où il se fit chrétien, se maria, et eut deux fils et deux filles. Après la prise de Rhodes, en 1522, Soliman le Grand ayant trouvé ce prince et ses deux fils, les fit mourir, parce qu'ils refusèrent de retourner à la religion de leurs pères, et il emmena ses deux filles à Constantinople. Ainsi la maison othomane aurait donné trois martyrs à l'Église. A—T.

ZIZIME. *Voy.* ZINZINE.

ZOBEIDAH ou ZEBD-EL-KHEWATIN (*La Fleur des dames*), princesse de la race des khalifes abbassides, fille de Djâfar, fils aîné du khalife Al-Mansour (*Voy.* MANSOUR, XXVI, 514), était en bas-âge, lorsqu'elle perdit son père qui mourut l'an 150 de l'hégire (767 de J.-C.), huit ans avant Mansour, et par conséquent sans avoir pu hériter du khalifat. Zobeïdah était à-peu-près du même âge que le célèbre Haroun Al-Raschid, son cousin germain, dont elle fut la seule épouse légitime (*V.* AARON, I, 5). Le premier fils qu'elle lui donna se nommait Djâfar, ce qui valut à cette princesse le surnom d'*Omm-Djâfar* (mère de Djâfar), qu'elle porta, suivant la coutume des musulmans, lors même qu'elle eut perdu ce fils qui mourut au berceau. La même année où Haroun parvint au khalifat, l'an 170 (787), Zobeïdah accoucha d'Amyn qui dès-lors fut l'héritier présomptif de l'empire, quoique son père eût d'autres enfants de ses concubines, entre autres Mamoun. Illustre par sa naissance et par son rang, cette princesse ne le fut pas moins par sa piété et par sa libéralité; elle avait auprès d'elle des esclaves qui toutes savaient le Coran par cœur, et qui, chaque jour, en récitaient la dixième partie, « de sorte qu'on entendait » perpétuellement dans son palais, » disent les auteurs arabes, un pieux » bourdonnement semblable à celui » des abeilles, ou au murmure reli- » gieux des anges devant l'Éternel. » Un pélerinage qu'elle fit à la Mekke a été fameux par les actes splendides et nombreux qui signalèrent sa bienfaisance et sa charité. C'est à Zobeïdah que les historiens persans attribuent généralement la fondation de Tebriz ou Tauriz, une des principales villes de Perse, l'an 175 (791-2), et non pas l'an 165, où, s'il est douteux qu'elle fût alors l'épouse de Haroun, il est du moins certain que ce prince, n'ayant alors que des droits secondaires et éventuels au trône, puisque son père et son frère aîné étaient vivants (*Voy.* MAHDY, XXVI, 154, et HADY), sa femme ne pouvait avoir encore ni le crédit, ni les trésors d'une souveraine. Le voyageur Chardin, qui

s'est trompé, en citant cette dernière date, dit que Zobeïdah ayant été guérie d'une maladie dangereuse par les soins d'un médecin natif de la Médie ou Adzerbaïdjan, lui accorda la récompense qu'il avait demandée, en faisant bâtir dans cette province une ville dont le nom exprime, dans ses trois premières lettres *Teb*, fièvre et médecine. Ce même voyageur assure que le trésor royal d'Ispahan possédait des médailles de cette princesse, trouvées à Marand près de Tauriz, et relatives à la fondation de cette dernière ville. Zobeïdah eut le chagrin de voir que son fils Amyn, qui avait perdu par son indifférence une partie de l'affection de son père, ne fut appelé qu'en partage à la succession de l'empire musulman. Elle résidait à Raccah dans la Palestine, pendant les dernières années du règne de Haroun Al-Raschid. Lorsqu'elle apprit la mort de son époux, l'an 193 (809), elle se mit en route pour Baghdad, avec les trésors de ce prince; et le nouveau khalife étant venu au-devant de sa mère, jusqu'à Anbar, la conduisit solennellement dans la capitale de l'empire. Elle eut encore la douleur de voir Amyn perdre le trône et la vie par suite de sa conduite imprudente et injuste (*V.* Amyn); mais il paraît qu'elle fut étrangère aux torts de son fils, puisque Mamoun, en succédant à son frère, laissa jouir sa belle-mère des avantages que lui donnaient sa naissance, et ses titres de veuve et mère de khalifes. Elle continua de résider à Baghdad, où elle mourut l'an 216 (831), deux ans avant Mamoun (*V.* ce nom, XXVI, 433). Le voyageur Niebuhr a vu son tombeau dans le faubourg au-delà du Tigre, où était autrefois l'ancienne ville. Quoique Zobeïdah figure assez souvent dans les *Mille et une nuits*, elle joue un rôle peu important dans l'histoire, et le silence des auteurs arabes est un éloge, puisqu'il donne lieu de croire que cette princesse ne prit aucune part aux affaires du gouvernement pendant les règnes de cinq khalifes, et ne troubla point l'état par ses intrigues. A—t.

ZOBEIDE. *V.* Zobeïdah.

ZOBEIDI (Aboubecr Mohammed, fils de Hasan), philologue arabe de Séville ou de Cordoue, a disposé dans un nouvel ordre, et corrigé par l'ordre d'Alhakem, surnommé Almostanser-billah, mort en l'an 366 de l'hégire (976-77 de J.-C.), le Dictionnaire arabe nommé *Kitab élaïn* qui a pour auteur le célèbre grammairien Khalil, fils d'Ahmed (*Voy.* ce nom), et qui est, dit-on, le plus ancien dictionnaire de la langue arabe. Zobeïdi est aussi auteur d'une grammaire arabe, d'une histoire des grammairiens, et de quelques poésies. Il mourut à Cordoue, en l'an 330 (941-2). *V.* Casiri, tom. I, p. 166, et tom. II, p. 133. Je conjecture que l'auteur d'une histoire des jurisconsultes de Cordoue, nommé par Hadji-Khalfa *Abou-Becr Hasan, fils de Zobeïdi*, et mort, selon ce bibliographe, suivi en cela par d'Herbelot au mot *Zobaidi*, en 379 (989-90), est fils de notre Zobeïdi. S. d. S—y.

ZOBOLI (Alfonse), astronome, né, vers la fin du seizième siècle, à Reggio d'une famille patricienne, cultiva l'astronomie avec zèle, mais sans s'écarter de la route tracée par Tycho-Brahé, dont le système prévalait alors en Italie. On voit par ses ouvrages que Zoboli partageait la faiblesse de la plupart de ses contemporains à l'égard de l'astrologie. Quoiqu'il n'ait attaché son nom à au-

cune découverte, il ne méritait pas l'oubli dans lequel l'ont laissé les historiens de l'astronomie, Riccioli, Weidler, Bailly, Delambre, etc. On croit que Zoboli passa la plus grande partie de sa vie à Bologne, et qu'il y mourut vers 1640. Ses principaux ouvrages sont: I. *Discorso astrologico delle mutazione de' tempi e de più notabili accidenti sopra il presente anno*, etc., Bologne, 1615, in-4°. II. *Asicometologia, discorso intorno all' apparizione della nuova stella, e del corpo meteorologico che si videro circa alla fine dell' anno* 1618, ib., 1619, in-4°. Cet ouvrage est cité par Haym dans la *Bibl. italiana*, comme rare. Lalande, dans la *Bibliograph. astronomique*, 176, en nomme l'auteur *Zobdi*. Ce n'est sans doute qu'une faute d'impression; mais elle s'est reproduite dans la table des auteurs où l'on trouve deux articles *Zobdi* et *Zoboli*. L'explication que l'astronome italien donne des comètes ne diffère point de celle de Keppler (Voy. la *Cométographie* de Pingré, tome 1^er^.). III. *Ad librum posthumum de directionibus J. Ant. Magini Parthema* (*additio*) *in quo ars dirigendi quoscunque significatores ad prominores exponitur*, Vicence, 1620, in-fol., trad. en italien par Alexandre Sirigatti, Padoue, 1620, in-fol. IV. *Discorso astrologico sopra la mutazione dell' aria e vari acidenti che pujono voler succedere nel presente anno*, Bologne, 1631, in-4°. W—s.

ZOCCOLI (Charles), célèbre architecte, né à Naples en 1718, fut admis à l'âge de dix-sept ans dans le corps du génie, et chargé des travaux de différentes forteresses; mais, ne pouvant supporter les fatigues de l'état militaire, il donna sa démission pour se livrer à l'architecture. N'ignorant pas que la connaissance des principes du droit est indispensable à l'architecte, il s'appliqua d'abord à l'étude de la jurisprudence, et mit au jour un bon traité des servitudes (*Della servitù*). Mais un ouvrage qui lui fit plus d'honneur encore, est son traité d'hydraulique : *Della gravitazione de' corpi, e della forza de' fluidi*. Les talents de Zoccoli lui méritèrent dès-lors la confiance du gouvernement napolitain. Il fut chargé de régler les différends que fait naître si fréquemment le cours des eaux entre les riverains, et toutes ses décisions, à cet égard, furent regardées comme des oracles. Nommé contrôleur des bâtiments de la ville de Naples, il remplit cette place avec honneur, et mourut, en 1771, à cinquante-trois ans. Son caractère était celui que donne la culture habituelle des arts et des sciences. C'était un homme simple, plein de droiture et de franchise, et très-obligeant. Comme architecte, il n'a pas eu l'occasion de faire briller son imagination et les autres qualités qui constituent le grand artiste; mais toutes ses constructions sont solides et agréables. Outre la cathédrale, le séminaire et le palais épiscopal de Calvi, il a fait bâtir plusieurs couvents et quelques *villa*, parmi lesquelles on cite celles du prince de Supino à Portici, et du marquis de Palomba à Cesa près d'Averse. C'est à Zoccoli que l'on doit les moulins de Capoue sur le Volturne, les premiers du royaume de Naples où l'on ait vu des digues à la hollandaise. Il fit aussi construire ceux de Scilla dans la Calabre; et il laissa des plans pour la restauration du château de cette ville, ainsi que pour une vaste église, qui furent exécutés par son fils Raphaël Zoccoli. *Voy.* les *Me-*

morie degli architecti de Milizia, II, 347, édit. de Parme, Bodoni, 1781. W—s.

ZOÉ, impératrice d'Orient, femme de Léon VI, ne fut d'abord que sa concubine. Sa beauté l'ayant fait remarquer par Léon, elle se défit par le poison de son premier mari, pour que rien ne mît obstacle à ses projets d'ambition. Léon, étant monté sur le trône, ne cacha pas son commerce avec Zoé, dont les vertus de l'impératrice Théophane faisaient encore ressortir les désordres. Cependant à la mort de cette princesse, Zoé qui venait de sauver Léon des périls d'une conjuration ourdie contre sa vie, monta sans obstacle sur le trône. Elle n'en jouit pas long-temps, et mourut vingt mois après. Pendant qu'on préparait ses funérailles, une main inconnue grava ces mots dans le cercueil même : « Malheureuse fille de Babylone! » épitaphe qu'elle avait trop méritée. Elle mourut en 893. — Zoé, *Carbonopsine*, quatrième femme du même empereur, était petite-nièce du saint prêtre Théophane, le chronologiste que Léon l'arménien fit mourir. L'empereur ne voulut épouser Zoé que pour avoir un héritier, et commença par en faire sa maîtresse, en attendant des preuves de sa fécondité. Elles ne vinrent qu'au bout de quatre ans; Zoé mit au monde Constantin Porphyrogenète, et fut couronnée trois jours après le baptême de cet enfant. Cependant l'Église réprouva cette union, parce que les quatrièmes noces n'étaient pas alors permises par les canons. Il s'ensuivit des troubles religieux et la destitution d'un patriarche ; enfin le mariage fut consacré. Après la mort de Léon, en 911, Zoé fut chassée du palais par Alexandre, tuteur et oncle de Constantin. Mais le jeune empereur ayant, à force de larmes, obtenu, trois ans plus tard, le rappel de sa mère, elle ressaisit l'autorité, chassa tous ses ennemis, les remplaça par ses créatures, et gouverna avec assez de fermeté. Cependant de nouvelles intrigues ayant agité la cour du faible Constantin, Zoé finit par y succomber. En 919, Romain Lecapène, après avoir été son amant, la fit exiler, raser et confiner dans un cloître, où elle mourut dans l'obscurité. L—s—e.

ZOÉ, impératrice d'Orient, fille de Constantin VIII, et sœur de Théodora, épousa, en 1028, au refus de sa sœur, Romain Argyre. Elle était alors dans sa quarante-huitième année. Ce mariage qui parut d'abord irrégulier, puisque Romain était marié, et se voyait contraint de répudier sa femme, fut néanmoins conclu et consacré par l'ordre et même par les menaces de Constantin, trois jours avant sa mort. Romain monta sur le trône, et Zoé profita d'abord de son pouvoir pour persécuter sa sœur Théodora, et la faire chasser du palais. Elle finit par s'emparer entièrement de l'esprit d'Argyre, écarta ou perdit tous ceux qui lui faisaient ombrage, et força même Théodora à s'enfermer dans un monastère. Romain, âgé de soixante ans, devint bientôt un époux importun pour une femme dont l'âge semblait accroître le penchant effréné à la volupté. Elle lia un commerce scandaleux avec un Paphlagonien nommé Michel, frère de l'eunuque Jean, chambellan du palais. Romain ferma les yeux sur ces désordres. Mais cette liberté ne suffit pas à la cruelle Zoé, elle voulut couronner son amant. Romain sentit bientôt les effets d'un poison lent, sa santé s'altéra, ses tourments devinrent insup-

portables ; mais, comme la force de son tempérament prolongeait son existence, ses eunuques dévoués à Zoé lui plongèrent la tête dans un bain, et ne l'en retirèrent que pour lui laisser rendre les derniers soupirs aux yeux de sa cour. Zoé feignit une vive douleur, et le lendemain contraignit le patriarche à l'unir à Michel qu'elle fit couronner. Cependant son ambition fut trompée, et Michel, gouverné par l'eunuque Jean son frère, écarta l'impératrice de la conduite des affaires, et la tint presque prisonnière au palais. Elle resta dans cette situation jusqu'à la mort de Michel, qui avant d'expirer la força de reconnaître pour son successeur, son neveu Michel Calafate. Zoé tenta d'abord de changer ces dispositions ; mais le poids des affaires effrayait son imagination voluptueuse ; et, par un caprice de femme, elle consentit à laisser régner Calafate. Il la récompensa en la chassant du palais. Le peuple se déclara pour Zoé, et ayant appris que Michel l'avait fait raser et enfermer, il se révolta. La ville et le palais furent livrés au plus affreux tumulte. Après trois jours d'une lutte sanglante, Michel fut déposé, et Zoé replacée sur le trône avec sa sœur Théodora. Le commencement du règne des deux princesses jusque-là ennemies, et d'un caractère opposé, fut heureux, sage et ferme. Bientôt cependant Zoé, qui s'aperçut de l'ascendant de sa sœur, voulut, pour le contrebalancer, prendre encore un époux. S'étant souvenue de Constantin Monomaque, un de ses amants que Michel le Paphlagonien avait exilé, elle le manda à Constantinople et l'épousa. Du reste, Zoé lui permit d'installer dans le palais Sclérène, femme aussi belle qu'ambitieuse, qui partagea avec elle le droit de gouverner Monomaque. Cependant, en 1044, la haine que le peuple portait à Sclérène causa une émeute que Zoé et Théodora purent seules apaiser en se montrant aux fenêtres du palais. Zoé vécut encore dix ans, et mourut à l'âge de soixante-quatorze ans. Constantin seul lui donna des larmes (*Voy.* Constantin IX, Romain, Michel et Théodora). L—s—e.

ZOEGA (George), le plus illustre des antiquaires du Nord, transplantés à Rome par l'amour de la science, depuis Winckelmann, naquit le 20 décembre 1755, à Dahler, ville du comté de Schackenbourg, diocèse de Ripen en Jutland. Son père, prédicateur luthérien, passa bientôt en qualité de pasteur principal dans une autre paroisse du même comté, à Mœgeltondern, près de la ville de Tondern. Depuis la fin du dix-septième siècle, le haut-allemand est devenu l'idiome dominant dans cette partie du duché de Schleswig, et y a presque remplacé le danois. Le père de Zoëga, homme excellent et assez éclairé, fut de bonne heure frappé du caractère original et des dispositions peu communes pour l'étude, qui s'annonçaient chez l'aîné de ses trois fils, et il ne négligea rien pour développer en lui ces précieux germes. A seize ans, l'histoire, la géographie, les langues latine, anglaise et française lui étaient devenues familières ; il étudiait le grec avec assiduité, commençait à traduire l'hébreu, et faisait dans ces diverses connaissances des progrès rapides. L'amour de l'exactitude historique, qui demeura l'un des traits les plus saillants de son esprit, s'unissait, dans les compositions de sa première jeunesse, à la vivacité de l'imagination. En 1772,

il fut conduit par son père à l'école d'Altona, où il se distingua entre tous ses condisciples, dont il devint à-la-fois l'exemple et le guide. Bientôt jugeant ses propres maîtres, il sentit le besoin d'aller, dans un cercle plus vaste, chercher de plus hautes et plus libres leçons. Quoique bien jeune encore, la vie des universités ne pouvait guère avoir pour lui que des avantages; sa route était tracée, son caractère formé et son ame dévouée à la science. Son père, qui le comprit, ne balança donc pas à l'envoyer, dès l'année suivante, à Göttingue. Là Zoëga, entouré des lumières de quelques-uns des meilleurs professeurs, ayant à sa disposition l'une des plus riches bibliothèques de l'Allemagne, se fit un plan d'études vaste et régulier, quoique indépendant. Il goûta surtout les cours de Heyne sur les antiquités, de Meiners sur l'histoire de la philosophie et des religions, de Féder sur la philosophie proprement dite. Il parut même vouloir s'adonner principalement à cette dernière science, mais en lui associant la philologie et l'histoire. Cependant se développait en lui peu-à-peu, par la lecture attentive d'Homère, le sentiment de l'art grec, et, en même temps qu'il apprenait l'italien, les écrits de Winckelmann produisaient sur son esprit une profonde impression. Heyne avait conçu pour son jeune auditeur la plus haute estime, et il n'est guère douteux que son exemple et ses conseils concoururent aussi à préparer, dès cette époque, la vocation de Zoëga. Au reste, le père de celui-ci lui laissait sur ce point une entière liberté. Après avoir terminé ses cours à Göttingue, il entreprit, vers le printemps de 1776, un pélerinage académique, qui devait d'abord se renfermer dans les limites de l'Allemagne et de la Suisse. Mais tout-à-coup, comme entraîné par un secret penchant, il prit sa route à travers l'Italie, dont sa famille se prétendait originaire. Venise et surtout Rome, les beautés de la nature et celles de l'art laissèrent dans son imagination une trace ineffaçable. De ce moment, son ame appartint à cette contrée séduisante, qu'il ne fit pourtant que parcourir. Avant la fin de l'été, voulant satisfaire en cela du moins au vœu de son père, il était de retour en Allemagne; et, après avoir visité les académies de Gotha et de Dresde, il se rendit à l'université de Leipzig, où il passa l'hiver, occupé à se perfectionner dans la langue grecque, mais goûtant peu le séjour et les savants de cette ville, qui contrariaient presque également ses habitudes simples mais élevées de Göttingue. De courts essais philosophiques, ou plutôt anti-philosophiques, conservés par ses amis, paraissent se rapporter à cette époque. On y découvre avec intérêt les premiers indices d'un scepticisme qui, mécontent de lui-même autant que de la dialectique impuissante à le détruire, se rejette dans le sein de la religion, pour échapper au doute. Et, comme dans cette réaction du sentiment contre la raison, une imagination aussi ardente ne pouvait s'arrêter, déjà l'on y entrevoit la secrète préférence de Zoëga pour le catholicisme, dont les pompes de l'Église romaine lui avaient laissé une vive impression. Bientôt son père le rappela près de lui, pour consacrer l'été à l'instruction de ses jeunes frères; et il revit Mœgeltondern après cinq ans d'absence. Là, tout entier à la nature et à ses livres, il devint silencieux, rêveur, et se répandit en

des poésies qui ne sont ni sans grâce ni même sans profondeur, mais où perce l'imitation de Gœthe, dont les écrits commençaient à exercer sur la jeunesse allemande une si puissante influence. C'est ce que l'on remarque surtout dans les deux esquisses dramatiques que Zoëga dédia à sa sœur Ulrique, qui lui fut toujours chère entre ses sœurs. Cependant, quelles que fussent les douceurs de cette solitude ainsi occupée, il fallait songer à une carrière, et alléger le fardeau d'un père auquel les sacrifices n'avaient ni coûté ni manqué jusqu'ici. Zoëga fut appelé à Copenhague par son oncle paternel, conseiller de justice et caissier des postes, dans l'espoir de trouver bientôt un emploi convenable à son activité. Mais il y avait loin, de la vie tout idéale qu'il venait de quitter, à la vie pratique du monde et des affaires. Aussi les premiers obstacles ne manquèrent-ils pas de le rebuter. Ses espérances et les plans de son oncle, qui ne s'accordaient qu'à demi, tardant à se réaliser, il se crut à charge; et le séjour de Copenhague lui devint peu-à-peu insupportable. Là commencèrent à se manifester en lui les inconvénients d'un tempérament nerveux et mélancolique, qui, exaltant son imagination, lui montra plus d'une fois dans la suite et les hommes et les choses sous des couleurs fausses ou exagérées. Enfin il obtint de revenir auprès de son père, au bout de quelques mois, bornant son ambition à une place de précepteur ou de gouverneur, qui lui permettrait de poursuivre en silence ses études chéries, et peut-être lui rouvrirait la carrière non moins desirée des voyages. Ainsi commençait pour Zoëga, dès son entrée dans le monde, la lutte pénible mais généreuse qui devait se prolonger toute sa vie, entre l'élan d'une ame toujours prête à suivre son impulsion intérieure, et les nécessités d'une condition presque constamment dépendante et précaire. La double occasion qu'il souhaitait ne tarda pas à se présenter. Une place de précepteur s'offrit d'abord à Kierteminde, petite ville sur la côte orientale de l'île de Fühnen, et il partit, en octobre 1778, pour cette contrée pittoresque, quoique un peu sauvage, dont l'image le suivit jusqu'au milieu des sites les plus riants de l'Italie. Là se développa de plus en plus chez lui, à la faveur de la solitude et du calme de sa nouvelle situation, le sentiment des beautés de la nature, le besoin des émotions que donnent ses grands et saisissants spectacles. Il faut voir avec quelle ivresse il les décrit dans ses lettres à Essmarch, ami de Göttingue, qu'il avait laissé à Copenhague. En même temps, et par une corrélation nécessaire, sa pensée se reportait sur les chefs-d'œuvre de l'art. « L'étude de l'art, écrivait-il, est encore parmi tous les objets que l'on comprend sous le nom de sciences, celui qui m'intéresse davantage; et souvent je m'afflige de ne pouvoir m'en occuper actuellement. » Il se dédommageait en étudiant, en lisant sans cesse les grands poètes anciens et modernes, et passait d'Homère à Ossian ou au Tasse, de Dante à Shakespeare ou à Gœthe. Mais ces vives et nobles distractions, qui rompaient l'uniformité de son existence habituelle, ne pouvaient long-temps lui dissimuler l'ennui qui s'attachait tour-à-tour aux devoirs mécaniques et aux vulgaires plaisirs que lui imposait son rôle de précepteur dans une famille bourgeoise. Sa tête commençait à s'exalter de nouveau par

la surabondance de forces sans emploi et par la conviction intime d'une destination élevée, quoique incertaine encore, lorsqu'il lui fut proposé de voyager comme gouverneur avec un jeune gentilhomme, qui devait visiter successivement l'Allemagne, l'Italie, la France et l'Angleterre. C'était là justement le plan de Zoëga. Il accepta sans difficulté, tout en faisant ses réserves pour la singularité de son caractère, ami de l'indépendance autant que de la simplicité. Les préliminaires du voyage devaient être un séjour d'une année à l'université de Göttingue. Zoëga fut heureux surtout de s'y retrouver sous la direction et dans la familiarité de Heyne, qui venait d'imprimer un mouvement nouveau à la science de l'antiquité. Dès-lors commence à poindre, sous les auspices d'un si digne maître, la vocation archéologique de son digne élève. Nous le voyons enflammé d'un zèle que les variations fréquentes de sa santé modèrent à peine, travailler presque sans relâche pour se mettre au courant de la science. « Il balance seulement encore, dit-il lui-même, s'il s'enrôlera dans la grosse cavalerie de l'érudition, ou si, selon le génie du siècle, il préférera le service plus facile de la cavalerie légère. » Mais son génie ou l'exemple l'emportaient, en dépit du siècle et de maint retour aux vagues rêveries du passé, vers tout ce qu'il y a d'élevé, de solide et de complet à-la-fois. Muni des instructions de Heyne et de toutes les préparations nécessaires, pour retirer de son voyage le fruit qu'ils en attendaient l'un et l'autre, Zoëga, impatient de remplir cette attente, partit de Göttingue avec son compagnon obligé, dès les premiers jours de mars 1780, bien avant l'époque fixée. Après avoir vu Cassel, Francfort et traversé la Hesse, le Palatinat, la Souabe, la Bavière, ils s'embarquèrent sur le Danube pour Vienne, et repartirent bientôt pour Venise, à travers le Tyrol et la Carinthie. Il faut lire, dans la correspondance de Zoëga, les extraits de son itinéraire, rédigé originairement en italien, et continué avec soin pendant tout le cours de ses excursions scientifiques, pour se faire une idée de son étonnante aptitude, de son talent vraiment merveilleux à observer la nature et les hommes, les grandes et les petites choses, à les embrasser dans leur ensemble, comme à saisir leurs moindres détails, à les décrire, à les peindre avec vivacité et avec justesse, avec force et avec éclat. Il savait voir vite et bien voir en même temps. Sa description de Venise, où il put assister à la fameuse cérémonie du mariage du doge avec la mer, est surtout remarquable. Enfin, ayant parcouru, en moins d'un mois, la Lombardie, la Toscane, et visité Florence, observant et décrivant toujours, il revit la capitale du monde chrétien, au grand jour de la fête de Saint-Pierre, et s'y retrouva comme dans la patrie de son cœur. Il se livra sur-le-champ, avec son ardeur accoutumée, à l'étude des monuments, dont il entreprit d'abord une revue générale, considérant son séjour actuel comme une simple préparation à un plus durable, et formant peut-être en secret, dès cette époque, le dessein de se fixer à Rome. « Ce qui me la rend doublement chère, disait-il, c'est que l'on trouve à-la-fois dans son enceinte la ville et la campagne, l'antique et le moderne, la simplicité et la magnificence, et l'infinie variété des formes, depuis le spectacle

de la nature dans sa complète nudité jusqu'à la misérable richesse d'un art surchargé d'ornemens sans but. » Aussi, à peine arrivé à Naples, vers le commencement de novembre, soupirait-il déjà après son retour à Rome, dont le séjour, plus calme et plus libre, convenait mieux à ses goûts et aux besoins de son esprit. Cependant il s'en fallait bien que, même alors, les environs de l'antique Parthénope fussent sans intérêt pour Zoëga : ils lui firent un peu oublier le fracas de la ville moderne. La terre délicieuse et jadis sacrée de Pouzzoles, de Baïes et de Cumes ; les fouilles commencées de Pompeï ; le musée de Portici, précieux dépôt de celles d'Herculanum ; les ruines imposantes de Pæstum, le remplirent tour-à-tour d'enivrement et d'admiration. Les deux derniers mois qu'il passa dans sa chère Rome, de mars en mai 1781, furent le temps de son voyage le mieux employé pour la science. Il s'occupa de recueillir une suite d'observations relatives à l'histoire et à l'antiquité, la plupart sur des points que son ami Heyne lui avait signalés à son départ. Il put même les lui remettre en personne, bien plutôt qu'il n'avait pensé. En effet, nos deux voyageurs se dirigeaient par Milan et Turin vers la France ; et Zoëga, avant de se séparer tout-à-fait de l'Italie, jetait sur l'état politique de cette contrée de sa prédilection un regard plein d'espoir, lorsqu'un événement inattendu, qui changeait leur position respective, la mort du conseiller Linstow, les rappela soudain du midi au nord. Zoëga vit un instant dans cette nouvelle révolution de sa précaire fortune, qui lui enlevait le seul protecteur puissant sur lequel il crût pouvoir compter, la ruine de tous ses projets ; mais bientôt il se félicita du hasard, qui, en le rendant à l'indépendance, se chargeait de rompre des liens dont il commençait à sentir le poids. L'amitié de Heyne releva son courage, pendant que ses conseils, ses bons offices peut-être lui ouvraient une nouvelle et plus libre perspective. Tous deux s'étaient rencontrés dans un même dessein, que leur alliance seule pouvait réaliser : c'était d'asseoir la science de l'antiquité sur des bases vraiment solides, et de lui donner un plus digne caractère, en substituant l'examen des faits aux vagues raisonnements, en cherchant la trace du passé dans tous les débris de ses œuvres, en éclairant les monuments par les auteurs, les auteurs par les monuments, et en faisant de cette large critique l'instrument de l'histoire de l'humanité. Heyne, fixé à Göttingue, ne pouvait accomplir qu'une partie de cette tâche immense. Il lui fallait un auxiliaire jeune et dégagé de tout lien, qui voulût se dévouer à la poursuivre, de concert avec lui, sur la terre classique de l'antiquité, dont les travaux fussent en quelque sorte le prolongement des siens. L'ame de Zoëga se sentit capable de répondre à celle de son ancien maître ; et, de ce moment, sa destinée scientifique fut invariablement arrêtée. Un ministre de sa patrie, qui lui-même n'était point étranger à la science, Guldberg sut comprendre à-la-fois la position et tous les besoins du jeune enthousiaste. Il entrevit, dès leur première conversation, quel honneur son nom pouvait un jour faire rejaillir sur le nom danois. Il le chargea d'abord de la classification et de la publication, sous la forme d'un catalogue raisonné, des collections de médailles existantes à Copenhague ; puis, bientôt, le

déroba à la nécessité de produire au grand jour un travail nécessairement imparfait, en lui donnant la commission d'un voyage numismatique aux frais du roi. Zoëga fut au comble de ses vœux. Il passa l'hiver à feuilleter les principaux recueils de médailles, entreprit une étude systématique des auteurs grecs, et partit, en avril 1782, muni d'instructions de la propre main du ministre, avec l'assurance d'être, à son retour, préposé au cabinet royal des médailles. Mais il ne devait plus revoir ni sa patrie, qui le traitait mieux qu'il n'avait osé l'espérer, ni son père, qu'il embrassa pour la dernière fois avant de quitter le Danemarck. Il travailla près de six mois dans le riche musée de Vienne, si bien ordonné par l'abbé Eckhel, sous les yeux même de ce grand maître et de son collègue Neumann. Eckhel, avec cette bonté désintéressée, qui est le propre des vrais savants, mit à sa disposition les matériaux de l'immortel ouvrage qui lui a valu le nom du Linné de la numismatique, et dont Zoëga avait senti le besoin, dès ses premiers pas dans la carrière. Celui-ci vivait à Vienne entre les monuments et les livres, plongé dans ses études, mais toujours aspirant à l'Italie. Après les savants, il n'avait guère d'autre société que celle du nonce du pape Garampi; et ce commerce, tout plein d'une décevante amabilité, ne pouvait que nourrir dans son ame des vœux illimités quoique vagues encore. « Dans cette délicieuse contrée dont il semble que déjà le parfum vienne ici m'embaumer, disait-il avec un pressentiment obscur de la destinée qui l'y attendait, tout me plaît, tout m'enchante, depuis la magnificence de ses temples jusqu'à la simple coiffure de ses vierges. » Et bientôt, sur un ton différent : « Entouré de prêtres et de moines, comme je me vois dans tous mes voyages, je suis curieux de savoir si je reviendrai d'Italie avec mon cœur de protestant. » Le double augure de ces paroles, échappées aux naïves confidences de l'amitié, était plus près de se réaliser pour Zoëga que lui-même ne pensait sans doute ; et les recommandations dont il partit chargé pour tout le clergé romain, de la part du nonce, n'étaient pas de nature à détourner de tels présages. Elles lui frayèrent une route agréable à travers les états du pape jusqu'à Rome, où il arriva dans les derniers jours de janvier 1783. Là, il fut introduit, sous les auspices de Garampi et par son compatriote Adler, dans le palais du célèbre Borgia, depuis cardinal, alors secrétaire de la Propagande. Ce prélat, passionné pour les sciences et pour ceux qui s'y consacraient sans réserve, l'accueillit bientôt avec une distinction particulière, entre tous les jeunes Danois qu'attiraient chez lui la libéralité éclairée de son caractère et ses précieuses collections. Vers le même temps, Zoëga fit, dans la maison d'un de ces derniers, A. Birch, plus tard évêque d'Aarhuus en Jutland, et frère d'un de ses amis les plus intimes de Göttingue, la connaissance d'une de ces vierges italiennes, dont les grâces naturelles n'avaient pas moins vivement frappé son imagination que les pompes du catholicisme romain et la facile majesté de ses ministres. Ses lettres aux deux frères Birch qui venaient de quitter Rome, nous révèlent peu après l'état de son cœur. C'est avec déchirement, et toutefois avec la conviction de sa faiblesse, qu'il s'arrache à sa Mariuccia, ainsi qu'il l'appelle, pour se rendre à Naples, et y poursuivre

ses explorations archéologiques. Il n'y resta que trois semaines, et revit Rome comme sa terre natale, heureux en effet, s'écrie-t-il lui-même, si le sort l'y eût fait naître, ou si du moins il n'eût jamais vu cette cité enchanteresse ! mais trop de séductions l'environnaient à-la-fois ; et seul, n'ayant près de lui aucun ami véritable pour le soutenir et lui conseiller un parti courageux, il fut vaincu dans la lutte et vaincu sur tous les points. Rome est désormais pour lui plus qu'une patrie, écrit-il à son père, en date du 20 août ; et en effet, il tient à cette ville par un double lien, mais par un lien secret. Il y a changé sa demeure ; il a quitté le quartier des étrangers pour habiter au milieu des Romains, en face des colonnes de la Rotonde, le plus beau temple de Rome, le mieux conservé des édifices antiques. Et cependant c'est à la multiplicité toujours croissante de ses travaux, c'est aux instances de Borgia, dont il fréquente assidument la société, qu'il attribue la prolongation de son séjour à Rome, au-delà du terme fixé par ses instructions ; comme s'il n'avait pas tout fait pour éterniser ce séjour, comme s'il ne s'était pas créé dans Rome même des intérêts presque incompatibles avec l'accomplissement fidèle de sa mission. La fausse position dans laquelle il s'est placé pèse dorénavant sur sa destinée d'un poids qu'il cherche en vain à se dissimuler, mais qu'il dissimule à son père et à ses plus chers amis. Il part enfin, comme un esprit banni des cieux, et arrive à Florence, en mars 1784. Il visite à la hâte la galerie grand-ducale, l'une des plus riches et des plus complètes collections de l'Europe ; repart bientôt pour la France, et à peine à Paris reçoit de Copenhague, au mois de mai, une nouvelle plus fatale encore que celle qui, trois ans auparavant, était venue interrompre son précédent voyage. Le ministre Guldberg était tombé du pouvoir ; et la tête de Zoëga, toujours prompte à s'exalter, lui fit voir encore une fois, dans la perte de son protecteur, la ruine de son avenir. Tout en poursuivant d'importantes recherches, au cabinet des médailles du roi de France, il implore tour-à-tour son père et Essmarch ; paraît d'abord vouloir retourner à Copenhague, et reconnaître par lui-même sa situation ; puis tout-à-coup regarde ses espérances comme perdues de ce côté, et n'envisage plus de salut qu'à Rome. Pour suffire aux frais de son retour, il vend tout ce qui ne lui est point rigoureusement nécessaire, se condamne à toutes les privations, et vit de pain sec pendant qu'un évêque lui fait sa cour, dit-il, et met à sa disposition son équipage pour obtenir sa recommandation auprès du Saint-Siége. Le voilà donc, ce puissant médiateur, le voilà qui, le 19 juin, se met en route à pied pour l'Italie, où l'appellent les engagements de son cœur, au mépris de ce qu'il doit à son pays, au moment même où tout s'apprête à l'y recevoir dignement, où par les soins de ses parents et de ses amis une noble récompense de ses travaux lui est assurée. Cette faute, quelque grande qu'elle paraisse, était l'inévitable conséquence d'une faute antérieure ; et Zoëga, lorsqu'il se vante, dans ses Lettres, d'avoir fait un pas qui l'élève enfin au-dessus de la fatalité, ne faisait qu'y céder bien tristement. En dépit de toutes les démarches des siens auprès du nouveau

ministère, en dépit des illusions dont il aimait quelquefois à se bercer, il ne pouvait plus croire au fond de l'ame qu'il appartînt encore au Danemarck, et retournait très-probablement à Rome avec le dessein de s'y fixer. Il y arriva le 24 juillet, et peu de jours après fut saisi d'une fièvre ardente qui le mit à deux doigts de la tombe. Borgia, désormais son second père, l'entoura de tous les soins les plus délicats durant sa longue convalescence. Cependant le fugitif continuait à négocier son retour à Copenhague, ne fût-ce que pour sauver les apparences. Peut-être aussi, fatigué de sa destinée errante, abattu par la maladie et plus que jamais aspirant au repos, ne pouvait-il renoncer tout-à-fait à l'espoir du repos au sein de la patrie. Il se vit bientôt forcé de déchirer tous les voiles dont il ne pouvait long-temps déguiser sa véritable situation à Rome. Des bruits vagues s'en étaient répandus jusqu'à Copenhague ; déjà peut-être ils étaient parvenus aux oreilles de son père, grossis, comme il arrive, d'accessoires plus ou moins désobligeants. Le 4 décembre, il se résout à lui écrire pour lui faire un aveu incomplet, n'osant pas d'un seul coup blesser le cœur du père, et faire rougir le front du ministre protestant. Il avoue que, depuis près d'un an et demi, il est uni par les liens du mariage à une jeune et belle Romaine, dont toutes ses lettres taisent le vrai nom, mais qui s'appelait Maria Pietruccioli, fille d'un peintre, et dont il avait déjà une fille de trois mois. Peu de jours après, il achève sa confession dans une lettre adressée à son cousin, le conseiller d'état Zoëga, et y déclare, avec un ton un peu affecté d'indépendance, le changement de religion qui a été pour lui la condition obligée du mariage. Du reste, il était loin de penser, s'il faut l'en croire, que ni l'une ni l'autre démarche pût devenir un obstacle invincible à son retour et à son établissement à Copenhague (1). Le secret absolu qu'il a gardé sur son abjuration, même à Rome, n'avait d'autre but que de ménager la sensibilité de son père. Cependant il acceptait du pape Pie VI une place d'interprète de la Propagande pour les langues modernes, au moment même où le gouvernement de son pays passant, et sur sa conversion et sur son mariage, maintenait et même augmentait les avantages qui lui avaient été assurés par le précédent ministère. Il n'est donc pas possible de douter que, dès long-temps Romain de cœur, Zoëga ne fût décidé à rester Romain, au prix de tous les sacrifices. En cela, comme en toutes choses, il suivit ce qu'il se plaisait à appeler son génie; et ce génie qui lui tint souvent lieu de motifs d'un ordre supérieur, lui disait qu'à Rome seulement il pouvait accomplir sa destinée scientifique. Quant à son changement de religion, il fit ce qui est arrivé à tant d'autres en pareil cas ; il céda à l'entraînement de circonstances plus ou moins étrangères, plus ou moins fatales; puis, l'acte consommé, il fallut bien qu'il le justifiât aux yeux du monde et à ses propres yeux. Du moins est-il consolant de penser qu'il n'agit point contre sa conviction, et ne sacrifia à aucun intérêt bas ou vulgaire. Passé dès sa première jeunesse, de l'enthousiasme religieux au scepticisme, ébloui ensuite par la majesté de l'Église romaine, une fois qu'il se fut

(1) Les lois du Danemarck défendent de tolérer et d'employer tout Danois qui a embrassé le catholicisme.

passionné pour le séjour de Rome, qu'il se fut en quelque sorte identifié avec cette patrie de son choix, le calicisme dut lui paraître la forme la plus digne, la plus antique et relativement la plus vraie de la foi de ses pères. Bien différent en cela de Winckelmann, qui abjura non-seulement sans conviction mais sans illusion de ce genre, avant d'avoir vu Rome, et par l'effet magique des promesses d'un nonce, qui lui fit entrevoir dans la ville sainte, avec la satisfaction de son amour pour l'art, la perspective d'une existence brillante. Zoëga, au contraire, se fit catholique étant déjà Romain, afin d'être conséquent avec lui-même, et formant des vœux sincères pour la réunion de toutes les églises chrétiennes. Une position avantageuse l'attendait, le sollicitait dans sa patrie protestante; et, s'il est vrai, comme il l'affirme lui-même et comme le pense le consciencieux éditeur de ses Lettres, que le chef de la Propagande, que Borgia, son premier protecteur et son ami, ait ignoré son abjuration aussi bien que son mariage jusqu'à son dernier retour à Rome, et à la maladie qui menaça ses jours, il ne peut rester aucun doute sur la pureté, sinon la légitimité parfaite de ses motifs. Sa santé continua d'être languissante pendant la plus grande partie de l'année 1785. Cette année, grâce à la médiation éclairée autant que bienveillante de son cousin le conseiller-d'état, vit la réconciliation complète du converti avec son pays et ses parents, même avec son père, quoique cet homme excellent, mais d'une fermeté sévère dans sa foi, s'obstinât à répéter, après de longues discussions théologiques, que la belle Romaine était la vraie cause de la chute de son fils. Les femmes n'avaient-elles pas séduit à l'idolâtrie le cœur de Salomon lui-même? Dès 1783, Zoëga avait entrepris, sous les auspices de Borgia, un travail qui devait exercer une grande influence sur la direction ultérieure des travaux de toute sa vie. Il s'agissait de la publication des médailles égyptiennes impériales, c'est-à-dire des médailles frappées en Égypte sous les empereurs romains, que renfermait le cabinet de ce prélat, si empressé à faire jouir le monde savant de ses précieuses collections dans tous les genres. Un simple catalogue de la suite de ses monnaies égyptio-romaines, avec quelques remarques critiques, quelques comparaisons, sembla d'abord pouvoir remplir l'objet que s'était proposé Zoëga, jusque-là exclusivement occupé des antiquités de la Grèce et de Rome. Mais une fois que sa pensée se fut tournée vers l'Égypte, qu'il eut saisi le caractère mixte des monuments singuliers soumis à son examen, qu'il eut entrepris de les rapprocher de tous les principaux monuments du même genre, il se vit peu-à-peu entraîné dans des recherches tout-à-fait imprévues. La communication qu'il obtint, dans son voyage à Paris, des médailles alexandrines du cabinet du roi, et les additions successives faites à la collection de Borgia, qui s'accrut de plus de moitié, agrandirent son horizon. Bientôt il voulut se rendre compte des rapports de l'Égypte antique des Pharaons, de sa religion, de ses mœurs, avec les mœurs et la religion demi-grecques de la capitale des Ptolémées; il jeta les yeux sur les obélisques, sur les stèles et les statues égyptiennes, revint à ses médailles, et sentit encore le besoin d'apprendre le copte, dans l'espoir

d'y trouver des lumières nouvelles. Vers la fin de 1785, malgré sa longue maladie, et les embarras de famille qui ne cessèrent plus de traverser sa vie, le texte de son ouvrage était refait en entier; pendant que s'achevaient les planches, il fut livré à l'impression, autre source de misères, à Rome surtout. Ici commence à se révéler, dans les lettres de Zoëga à ses amis du Nord, l'aspect beaucoup moins riant sous lequel un esprit naturellement libre et nourri dans des habitudes d'indépendance, devait tôt ou tard lui faire envisager le séjour dont les charmes seuls avaient d'abord ravi son ame. Il s'indigne de cette censure sacerdotale, si attentive à étouffer toute vérité quelque peu suspecte, si ingénieuse à interpréter tout fait, toute idée qui dépasse sa sphère étroite. « Forcé, dit-il, de retrancher même les expressions les plus innocentes, quand elles ne se trouvent pas dans le bréviaire, comment imprimer rien qui soit vraiment digne de publicité, rien de sérieux et d'original, dans un pays où un moine, maître du palais apostolique, préside avec un sceptre de fer à l'oppression de l'esprit humain? » Il est vrai que ce moine redouté était le dominicain Mamachi, dont le laconique *imprimatur* se lit à la suite de la courte préface où Zoëga parle de son propre ouvrage avec une modestie presque dédaigneuse. Cet ouvrage, quelque défaut d'enchaînement et d'harmonie qu'y reconnût son auteur, aussi rigoureux sur le mérite de la forme que sur celui du fond, n'en recueillit pas moins les suffrages de toute l'Europe savante. Une érudition pleine de sagacité et d'exactitude, une critique à-la-fois large et sévère, qui cherche à tout embrasser sans vouloir tout pénétrer, qui distingue tout sans rien exclure, un besoin de résultats élevés en même temps que positifs, se montrent presque partout dans cette longue revue d'une classe de médailles non moins nombreuses que difficiles à expliquer, qui s'étend depuis le triumvir Antoine jusqu'à l'empereur Dioclétien. Aux éclaircissements géographiques, chronologiques et historiques, quelquefois d'une grande importance, se joignent une multitude d'observations fines et profondes sur les religions égyptienne et grecque, si singulièrement amalgamées dans les représentations figurées comme dans les croyances de cette époque. Ce brillant début dans la science fut accueilli avec beaucoup de distinction à Rome, et le généreux Borgia, lors de la publication de l'ouvrage, en 1787, gratifia l'auteur de tous les exemplaires de l'édition dont il avait fait les frais. Mais le plus précieux avantage qu'en retira Zoëga fut de trouver, soit dans les vastes perspectives que son travail même lui avait ouvertes, soit dans la juste faveur qu'il lui mérita, un nouvel aliment à ses recherches et des moyens nouveaux pour les étendre et les compléter. Il n'était pas homme à s'en tenir à la numismatique, ni même à aucune autre branche spéciale de l'antiquité; l'ensemble et l'esprit des choses pouvaient seuls le satisfaire, et il reprit avec courage, long-temps avant que l'impression de ses *Numi ægyptii* fût terminée, l'exécution d'un plan vraiment gigantesque, formé dès l'époque de son dernier séjour à Göttingue. Faisant désormais de l'étude des religions, ce cœur de l'humanité, comme on l'a si bien dit, le pivot de toutes ses autres études, de la religion de l'Égypte avec laquelle il s'était familiarisé, et qui lui parut

marquée d'un caractère fort antique, son point de départ, il se mit à explorer successivement et dans un ordre méthodique toutes les sources de connaissance, écrits ou monuments, que les riches bibliothèques de Rome, et le sol classique de cette patrie commune des peuples, mettaient à sa disposition. Avant la fin de 1788, il avait parcouru et extrait dans son but tous les auteurs grecs et latins, depuis les poètes jusqu'aux Pères de l'Église et aux historiens Byzantins, suppléant par les manuscrits au défaut de bonnes éditions, toutes les fois qu'il rencontrait quelque grave difficulté dans les textes. Il passa de là aux inscriptions, aux dissertations des antiquaires, aux récits et aux descriptions des voyageurs, visitant dans les intervalles obligés de ses lectures les musées, les collections publiques ou particulières, les monuments des environs de Rome, éclairant l'archéologie par tous ses auxiliaires, même par la minéralogie et la chimie, et se séparant du monde pour se dévouer plus complètement à ces immenses travaux préparatoires. Vers 1790, il était parvenu au point d'en réunir et d'en classer les résultats ; il ordonnait ses compilations et dressait des tables pour s'en servir, bibliothèque d'un nouveau genre, la seule qu'il possédât à la rigueur, mais qui devait avoir un prix inestimable pour celui qui se l'était ainsi appropriée. Au milieu de si attachantes occupations, et à mesure que ses études avançaient, que sa réputation grandissait à Rome, sa pensée, par une réaction inévitable, commençait à se reporter plus fréquemment vers le Danemarck ; il cherchait à renouer ses liens avec son pays qu'il n'avait pas perdu l'espoir de revoir un jour, et dont l'appui d'ailleurs lui était nécessaire dans la médiocrité de sa position. Deux occasions s'en présentèrent, et il les saisit avidement. Il fut chargé par le prince royal de faire un voyage à Naples, en 1789, l'année même où une autre mission scientifique, non moins utile à ses intérêts, quoique étrangère à sa patrie(2), lui fit également revoir Venise. Bientôt après, il reçut du prince héréditaire de Danemarck, président de l'académie royale des arts, dont il était devenu membre correspondant, la commission d'entretenir avec lui une correspondance régulière sur des objets d'art et d'antiquité ; commission qui fut répétée plus tard, sous une forme différente, et avec une rétribution plus riche, par le prince royal. Vers le même temps Borgia promu enfin à la dignité de cardinal, offrit à son protégé de nouveaux motifs d'espérer un meilleur avenir. Mais si cette époque sourit à la fortune de Zoëga, sous certains rapports, et releva son existence, elle eut aussi pour lui ses amertumes. Ce fut en 1789 que mourut un homme qui lui était cher et qui méritait son amitié, le conseiller d'état Jean Zoëga, son cousin, membre très-estimé du collége des finances, et non moins distingué par ses rares connaissances en botanique (3). Il perdit son père environ une année

(2) Il s'agissait d'une collation des manuscrits de la Bible des Septante, pour servir à l'édition qu'en préparait dès-lors le professeur Holmes d'Oxford. Schow, compatriote et ami de Zoëga, qui nous a laissé d'intéressantes notices sur sa Vie, lui fut adjoint dans ce travail honorablement rétribué par les Anglais.

(3) Il fut un des disciples chéris de Linné, qui donna en son honneur le nom de *Zoëga* à une plante de la classe *Syngenesia, ordo frustran.*, représentée dans les *Stirpes novæ* de Lhéritier, t. 29, et toujours rare. Linné dit un jour en parlant de lui : *Quando dominus Zoëga ad me venit cum musco, tunc ego pileum detrahò et dico : Magister meus esto tu.*

après, n'ayant jamais cessé, malgré l'opposition frappante de leurs caractères, d'honorer en lui le guide fidèle et le soutien dévoué de sa jeunesse. L'exécuteur testamentaire voulut l'exclure de la succession, pour cause de sa conversion au catholicisme, et lui-même y avait renoncé d'avance, à raison des sacrifices considérables qu'avait entraînés son éducation; mais le désintéressement de ses frères et sœurs ne permit pas qu'il en fût ainsi. Zoëga, en effet, avait besoin de trouver dans sa famille de Danemarck quelque adoucissement aux ennuis et aux chagrins multipliés dont sa famille de Rome devenait pour lui une source de plus en plus féconde. Ses nombreux enfants lui étaient enlevés l'un après l'autre par des maladies cruelles; tellement que de onze, au bout de dix-huit années de mariage, il n'en conserva que trois. Le fardeau des embarras domestiques retombait fréquemment et presque tout entier sur lui, car sa femme, souvent malade elle-même, lui était d'un bien faible secours. On ne peut s'empêcher d'admirer la force d'ame et l'inaltérable constance avec laquelle Zoëga, distrait par tant de soucis et peut-être de regrets, n'en poursuivit pas moins sans relâche son œuvre scientifique. Unissant la philologie à l'archéologie, deux sciences qui s'éclairent l'une par l'autre, et embrassant la mythologie, ce vaste dépôt des traditions religieuses, par ses deux extrémités, il préparait à-la-fois une édition des poésies orphiques et des hymnes de Proclus, d'après tous les manuscrits qu'il avait pu conférer dans ses voyages. Plus curieux encore des choses que des mots, il écrivait non-seulement sur Orphée, mais sur Homère et Hésiode, des commentaires où il s'attachait surtout à rechercher l'origine et l'histoire des chants si divers qui nous sont parvenus sous ces grands noms, à soulever le voile des fictions poétiques et des légendes sacerdotales ou populaires, pour y saisir le sens des antiques symboles et des croyances primitives. Muni de ces hautes instructions, il espérait pouvoir un jour, avec l'aide de ses études antérieures sur l'Égypte et sa langue, interroger avec quelque succès ces monuments mystérieux, couverts d'images et de caractères plus mystérieux encore, que Rome offrait à ses regards comme autant de muettes énigmes parmi la foule babillarde des antiquités grecques et romaines. Vers ce temps et au fort même des travaux préparatoires de Zoëga, alors qu'il passait sa vie dans les bibliothèques, le pape Pie VI eut la pensée de reprendre, après une longue interruption, l'œuvre de ses prédécesseurs, en faisant ériger ceux des obélisques qui gisaient encore sur le sol romain. Pour donner un nouvel éclat à sa noble entreprise, il jugea nécessaire d'entourer ces énormes monolithes, chargés de figures et d'hiéroglyphes presque également obscurs, de toutes les lumières d'une interprétation historique et savante. Il paraît que, dès la fin de 1787, comme Zoëga venait de publier ses Médailles égyptiennes avec le suffrage de tout ce qu'il y avait d'éclairé à Rome, le pontife avait jeté les yeux sur lui pour l'exécution de ce projet, plus difficile encore que l'érection des obélisques. Peu après, Zoëga lui ayant présenté son ouvrage, il le chargea formellement de ce nouveau travail, en lui laissant toute latitude pour achever d'en rassembler et d'en mûrir les matériaux. Il ne s'agissait que

de donner une direction un peu plus positive à des recherches générales déjà fort avancées ; personne à cette époque, non-seulement à Rome mais en Europe, n'était aussi versé que le savant Danois dans la connaissance de l'Égypte ancienne, aussi capable de produire d'importants résultats sur toute question qui s'y rattachait. Les nées 1790 et 1791 furent employées à étudier les obélisques en eux-mêmes, et d'après les calques que le pape fit prendre dans cette vue des sculptures qui les décorent. Parmi ces sculptures toutes significatives, les hiéroglyphes, caractères sacrés d'une écriture équivoque, tant de fois commentés et jamais expliqués, tourmentèrent long-temps la pensée de Zoëga, peu disposé à se repaître des hypothèses de ses devanciers, et bien moins encore des rêveries de son prédécesseur dans l'interprétation des obélisques, le jésuite Kircher. Aussi le trouvons-nous, dès l'abord, dans une route beaucoup plus sûre et en possession d'un fait aujourd'hui hors de doute, mais jusque-là généralement méconnu ; c'est que les hiéroglyphes, loin d'être tombés en désuétude avec la conquête de l'Égypte par Cambyse, roi de Perse, durèrent autant que la nation égyptienne elle-même, et ne cessèrent d'être employés qu'après l'entière destruction du paganisme. Cependant, lorsqu'il fallut commencer, en 1792, l'impression du volume in-folio qu'avait demandé sur les obélisques la magnificence papale, Zoëga était déterminé, en ce qui concerne les hiéroglyphes, à se renfermer dans des généralités sur leur nature et leur mécanisme, sans essayer de pénétrer au-delà. Mais ce besoin du grand et du complet qu'il éprouvait toujours n'en devait pas moins obtenir satisfaction. Une immense compilation critique sur l'origine, le but et l'histoire des monuments appelés obélisques, et de ceux qui s'en rapprochent par un point quelconque, fut destinée à devenir la base indispensable de toutes les recherches ultérieures relatives à l'archéologie égyptienne. En même temps des gravures exactes et fidèles de ceux de ces monuments que Pie VI venait de faire ériger ou déterrer, durent offrir à ces recherches un champ libre autant que sûr, et servir de modèles aux représentations de ce genre ordinairement si imparfaites. Obligé d'imprimer à mesure qu'il poursuivait la composition de son ouvrage, et souvent de se partager entre ses travaux et des peines domestiques sans cesse renaissantes, Zoëga fut encore, à plusieurs reprises, interrompu par la maladie dans cette laborieuse carrière, dont il ne vit le terme qu'avec l'année 1796. Il s'écrie dans une de ses lettres de cette époque, avec un abattement profond, et peut-être avec le pressentiment de la mauvaise fortune du livre qui lui avait coûté tant de veilles au milieu de tant de chagrins : « Avant la fin de l'année, je compte enfin publier cet in-folio de 700 pages ; je le regarde comme mon cénotaphe, et j'espère bien aussi que l'inscription seule en sera lue. » Ces derniers mots avaient quelque chose de prophétique, du moins quant au succès de l'ouvrage ; car, pour la publication, elle fut long-temps mise en problème par les événements qui ne tardèrent pas à fondre sur Rome. Le pape n'avait pas été des derniers parmi les princes de l'Europe à se déclarer contre la révolution française ; et celle-ci maintenant, après avoir vaincu le Piémont, écrasé trois armées autrichiennes dans la Haute-

Italie, et fait trembler ses ennemis de toutes parts, venait, sous la conduite de Buonaparte, imposer au Saint-Siége des sacrifices dont le plus sensible fut la perte d'un grand nombre des chefs-d'œuvre de l'art, et des manuscrits de l'antiquité, gloire de la Rome moderne. Zoëga ressentit vivement ce grand désastre. Dégoûté un instant de l'archéologie classique, qu'il n'avait pas cessé de cultiver, même pendant son travail sur les obélisques, comme le prouve une Dissertation *sur Tyché et Némésis*, composée en 1794 pour le comte de Münster, il se remit à la langue copte, et s'enfonça dans la lecture des manuscrits égyptiens du musée Borgia. Une nouvelle crise politique vint bientôt l'en tirer, alors que sa réputation croissante dans son pays, et les soins de protecteurs puissants qu'il s'y était faits, le rattachaient heureusement au Danemarck par des fonctions diplomatiques, dont le titre seul se fit attendre. Depuis la fondation de la république Cisalpine, l'Italie et même l'État romain étaient travaillés de l'esprit démocratique. La mort du jeune Duphot tué dans une émeute par les troupes du pape, aux côtés de l'ambassadeur français Joseph Buonaparte, amena l'armée d'Italie sous les murs de Rome, vers les premiers jours de 1798. Zoëga, effrayé, voulut d'abord s'enfuir, redoutant un siége et la famine; mais il demeura, se fiant, du reste, sur la stricte neutralité qu'il avait toujours gardée entre les partis, au défaut de ce titre d'agent de S. M. Danoise, qui lui manquait encore. Bientôt, l'entrée des Français ayant eu lieu, il ne put s'empêcher de céder à un enthousiasme alors contagieux, et salua de ces belles paroles : ἐχῶμεν κρατῆρα Διὸς ἐλευθερίου (saisissons la coupe de Jupiter libérateur), ce qu'il crut un instant la résurrection de la république romaine. La magie des noms et des souvenirs antiques, la pompe toute populaire de l'installation des consuls, des sénateurs et des tribuns, l'affranchissement de l'esprit par la liberté de la presse, et le rang que la science allait prendre dans l'organisation de la nouvelle république, toutes ces choses devaient parler si vivement à l'imagination de Zoëga, qu'il ne faut pas s'étonner de le voir, malgré sa circonspection habituelle, séduit d'abord par le spectacle de la révolution. Il écrivait au cardinal Borgia, tout en déplorant la nécessité qui l'avait fait éloigner de Rome, avec les autres cardinaux, et en s'occupant d'adoucir la pénible situation de l'illustre vieillard, victime d'un dévouement sans fanatisme au caractère dont il était revêtu : « Vous connaissez depuis longues années mes opinions, et vous savez que la liberté eut toujours mes vœux, comme elle a, je pense, les vœux de tous ceux qui sont en commerce habituel avec l'antiquité classique. » Lors de la création de l'Institut national romain, il fut attaché avec Visconti et Marini à la section d'histoire et d'antiquités, et ne dut qu'à la supériorité de son mérite, dignement apprécié par le commissaire français Daunou, l'avantage d'être le seul ultramontain admis dans ce docte corps. Presque en même temps la société royale des sciences de Danemarck tint à honneur de l'inscrire au nombre de ses membres. Pendant que son ami zélé Münter, aujourd'hui encore le savant et respectable évêque de Seeland, s'occupait de traduire, pour la soumettre à l'académie danoise, une Dissertation

italienne *sur les génies martyrisant Psyché*, que sa sœur, Mme. Brun, avait reçue de Zoëga en souvenir de leur amitié et de son séjour à Rome, l'auteur lisait lui-même à l'Institut romain un Mémoire qu'il venait de composer sur la religion des anciens Perses, et particulièrement *sur le culte du Dieu Mithras*. Mais ses veilles savantes et ses illusions républicaines, qui n'étaient encore qu'une forme de son amour pour la science, furent cruellement troublées par les alternatives de succès et de revers qui forcèrent les Français de céder Rome au pillage des Napolitains, vers la fin de 1798, les y ramenèrent quelques jours après par l'audacieuse valeur de Championnet, et firent du pays le théâtre de la guerre durant une grande partie de l'année suivante. L'étude du copte fut encore une fois le refuge de Zoëga contre le malheur des temps, et ne l'empêcha pourtant pas d'écrire un nouveau Mémoire *sur le Dieu premier-né des Orphiques*. Il en lut même à l'Institut un troisième composé dès 1790, et qui enleva tous les suffrages. C'était l'explication d'un bas-relief représentant *Lycurgue, roi de Thrace, en proie aux Bacchantes*. Cependant l'armée napolitaine s'étant définitivement emparée de Rome, le 30 septembre 1799, Zoëga parut renoncer pour jamais à ses rêves de liberté, et se repentit, dit-il, de s'être approché un moment du volcan populaire. Ce qui est certain, c'est qu'avec sa nombreuse famille il eut beaucoup à souffrir des conséquences d'une révolution insensée en elle-même, et qui avait amené à sa suite la disette et tous les maux inséparables de l'anarchie. Heureusement ses amis de Copenhague vinrent à son secours, et le cardinal Borgia ne tarda pas à rentrer dans Rome avec le nouveau pape Pie VII. Dès-lors, malgré la détresse profonde des études de l'antiquité, il devint possible d'espérer la prochaine publication du grand ouvrage sur les Obélisques, enseveli depuis quatre ans dans un oubli complet. Le généreux prélat qui, pendant son exil, avait fait de ce livre sa lecture favorite, obtint des fonds pour terminer les cuivres; et l'ouvrage parut avant la fin de l'année 1800. Mais Zoëga fidèle à la mémoire du pontife qui l'en avait chargé avec tant de bienveillance, et qui sans doute eût dignement reconnu cet immense travail, voulut que le titre portât l'année 1797, et se refusa à changer la dédicace, aimant mieux, écrit-il, dédier son livre aux morts qu'aux vivants. Le 29 octobre, introduit par le cardinal Borgia, il en présenta un exemplaire à Pie VII, et des mille qui furent tirés, il en reçut cent. Telle fut pour Zoëga la faible récompense d'un travail qui avait absorbé les plus belles années de sa vie, et qui, en le fixant si longtemps sur des questions que le génie même ne pouvait féconder à cette époque, l'avait détourné d'une carrière où il se fût, à moins de frais, bien plus sûrement illustré. Son *De usu et origine Obeliscorum*, malgré la stérilité avouée de ses efforts pour l'explication de ces monuments en eux-mêmes, n'en restera pas moins comme le plus grand ouvrage qu'ait enfanté, à la fin du dernier siècle, la science de l'antiquité, éclairée et, il faut le dire, quelquefois égarée par l'esprit philosophique. Si les résultats en ont été réformés sur quelques points et dépassés sur presque tous, depuis vingt-cinq ans, dans ce qui concerne spécialement l'archéologie égyptienne, ils ont conservé une

haute importance pour l'histoire générale de l'humanité et de ses premiers développements, pensée dominante des études de l'auteur. Conçu et exécuté pour la majesté du plan, la profondeur et l'étendue des bases, l'harmonieuse grandeur des développements, la perfection patiente des détails, et la simplicité sévère du style, dans un esprit vraiment égyptien, ce livre, qui préluda dignement aux travaux de notre siècle, apparaît comme un monument mystérieux, mais plein d'espérance sur la limite des deux âges. Vers la fin de l'année 1800, Zoëga, ayant atteint sa quarante-cinquième année, jeune d'âge encore, mais vieux de travaux et d'infirmités, fatigué des désastres de Rome, dont le contre-coup rendait sa position toujours plus pénible, et n'entrevoyant aucune perspective, ni pour ses enfants, ni pour lui-même, sur cette terre qui semblait lui redevenir étrangère, commença à tourner vers sa patrie des regards avides de repos. Le changement seul de climat, dans l'affaiblissement extrême de sa santé, paraissait le faire hésiter sur son retour, vivement sollicité et préparé de longue main par ses amis de Copenhague. Il se décida ou crut se décider, et, dès les premiers jours de 1802, il fut rappelé formellement par le roi de Danemarck, en qualité de professeur à l'université de Kiel, avec d'assez grands avantages tant pour lui que pour sa famille. Mais alors se présentèrent coup sur coup tous les obstacles, quand il fallut songer sérieusement à quitter cette Rome à laquelle il tenait par une habitude de vingt années. Il demanda délai sur délai, pour Borgia qui ne pouvait consentir à se séparer brusquement de lui, pour sa femme qui refusait de le suivre au-delà des Alpes, pour l'achèvement du catalogue des manuscrits coptes du Musée de Velletri, qu'il s'était engagé à publier avant son départ. Tout lui fut accordé par la bienveillance de son gouvernement, et l'intervention du baron Schubart, envoyé de la cour de Danemarck à Naples. Enfin, il devint évident vers 1804, que Zoëga tourmenté du besoin d'assurer son avenir et celui de sa famille, et désirant par-dessus tout sortir de la situation équivoque où le plaçaient ces fonctions d'agent consulaire qu'il remplissait sans titre comme sans goût, s'était fait illusion à lui même sur la possibilité de rompre ses liens avec Rome, et de se transplanter dans le Nord. La Dryade, pour nous servir de ses expressions, tenait trop fortement à l'arbre avec lequel elle avait grandi. Il était fort à craindre qu'à Copenhague l'on n'entrât pas aisément dans les raisons qui pouvaient nécessiter sinon justifier une telle issue de tant de vives sollicitations d'une part et de concessions gracieuses de l'autre. Cette négociation délicate, confiée encore à l'amitié du ministre Schubart, fut conduite avec tant de chaleur et d'habileté que le succès passa toute espérance. Les mêmes avantages pécuniaires qui attendaient Zoëga à Kiel lui furent assurés a Rome, avec le titre de professeur, sans préjudice de celui d'agent de S. M. D., heureusement affranchi des embarras du consulat. La seule restriction mise au bienfait, et que les circonstances, à la vérité, rendirent par la suite assez fâcheuse, c'est que la pension royale, montant à neuf cents écus de Danemarck, serait acquittée en papier-monnaie. Zoëga n'en triompha pas

moins dans son indépendance, et ne songea plus qu'à donner au monde savant des preuves nouvelles de son activité, à sa patrie qui savait apprécier l'honneur que lui renvoyaient ses travaux, des témoignages de gratitude. Il s'occupa avec plus de zèle que jamais de la recherche et de l'achat des médailles destinées à enrichir le cabinet du roi, commission dont il s'était chargé depuis 1801. Par ses soins deux précieuses collections, sans compter les acquisitions partielles, arrivèrent successivement à Copenhague, avec diverses notices dont l'auteur du Catalogue publié en 1816 a dû tirer bon parti (4). Mais ce retour à la numismatique, presque délaissée par Zoëga depuis son premier ouvrage, n'était pour lui qu'un délassement de travaux ou plus pénibles, ou plus importants. Ce même ouvrage, nous l'avons vu, l'avait entraîné à l'étude de l'ancienne langue égyptienne, telle qu'elle se trouve altérée et corrompue dans les parchemins coptes, dont le Musée Borgia lui offrait une masse considérable. Il entreprit de mettre l'ordre dans ce chaos formé d'une multitude de fragments bibliques, patristiques et autres, en dressa laborieusement le catalogue, en fit des extraits nombreux avec des traductions, pour tout ce qui lui parut intéresser la géographie, l'histoire et la langue; puis, à la prière du cardinal, il commença en 1801, et poursuivit presque sans relâche jusqu'en 1805, l'impression d'un grand ouvrage in-folio avec des échantillons paléographiques. Nulle publication ne devait servir autant à la connaissance encore fort incomplète de la langue copte; mais une sorte de fatalité semblait vouloir étouffer à leur terme toutes les productions de Zoëga. Il ne restait plus qu'un petit nombre de feuilles à imprimer, lorsque parvint à Rome la nouvelle de la mort du cardinal Borgia, qui avait suivi le pape dans son voyage en France, vers la fin de 1804, et fut enlevé à Lyon, sans avoir fait aucunes dispositions, ni pour son ami, ni pour l'ouvrage dont il l'avait chargé. Personne ne doutait au reste que le prélat n'eût eu l'intention, plusieurs fois déclarée, de dédommager Zoëga en lui faisant don de l'édition entière de son *Catalogus codicum Copticorum Musæi Borgiani*, comme il avait fait autrefois pour celle des Médailles impériales de l'Égypte. Ses héritiers et la Propagande, qui était saisie des exemplaires, en jugèrent autrement, et entraînèrent Zoëga dans un procès dont il ne vit pas la fin, mais qui se termina en faveur de ses enfants. L'édition leur fut remise peu après sa mort, et, faute d'un libraire qui voulût s'en charger, n'en resta pas moins comme ensevelie à Rome: quant à l'auteur, il essaya de se consoler de cette nouvelle infortune littéraire en recommençant pour la troisième fois, avec sa persévérance habituelle, un travail non moins vaste que les précédents, et dont les matériaux croissaient chaque jour sous ses yeux. Il s'agissait de la Topographie de Rome, ouvrage d'une utilité généralement sentie, dont le succès eût été grand sans doute, et n'aurait pu qu'ajouter à la réputation du célèbre antiquaire, s'il lui eût été donné de l'achever; mais des chagrins de famille, et les derniers cette fois, vinrent encore l'assaillir. Dans l'espace de quelques mois, il perdit la seconde de ses

(4) *Catalogus num. veter. gr. et lat. Musæi regis Danicæ. Disposuit, descripsit et æneis tab. ill. Chr. Ramus*, 3 vol. gr. in-4°.

filles qu'il aimait tendrement, et sa femme, source à-la-fois, comme il le dit lui-même, d'un bonheur passager et de cette longue suite de pénibles travaux qui lui valurent dans le monde savant un nom chèrement acheté. Vers ce temps, c'est-à-dire au commencement de l'année 1807, une distraction moins douloureuse l'arracha tout ensemble à la préoccupation de ses tristes souvenirs et à la continuation de sa Topographie de Rome. Bien avant de songer à cet ouvrage, et même avant d'entreprendre son livre sur les obélisques, alors qu'il se livrait tout entier à ses immenses études des textes et des monuments figurés de l'antiquité classique, il avait eu la pensée de réunir dans un catalogue critique et complet les innombrables bas-reliefs existants soit à Rome, soit dans les environs, de les décrire avec soin, de les expliquer et d'en faire graver les plus importants pour la publication. Nul doute que, dans des circonstances favorables, ce recueil ne fût devenu sous la main de Zoëga, comme les médailles sous celle d'Eckhel, une véritable Doctrine des bas-reliefs antiques ; et quelle plus riche matière cette classe de monuments n'eût-elle pas offerte à un esprit bien plus riche lui-même, sans être moins exact ! mais Zoëga désespérait de voir jamais l'exécution de son projet à cet égard, lorsque Piranesi, de retour à Rome, lui offrit les moyens de le réaliser, au moins en partie. Ils s'associèrent tous deux l'habile graveur au trait Piroli, et l'ardeur des intéressés se mesurant d'abord au succès de leur travail, le premier volume, grand in-4°., des *Bassirilievi antichi di Roma*, publié par livraisons, se trouvait complet, au mois de mai 1808. Mais le second menaça de traîner en longueur par suite des événements politiques qui arrêtèrent les souscriptions dans tout le Nord. Bientôt Piranesi, prompt à se décourager, résolut de terminer l'entreprise avec ce volume, que Zoëga, pour son compte, ne devait pas même conduire à sa fin. Des dix-neuf cahiers dont se composent les 2 vol. exclusivement consacrés au Palais et à la Villa Albani, à peine s'il put achever le texte du seizième, tellement, que des cent quinze planches, les dernières parurent sans explication, après sa mort, en 1809. Cet ouvrage, tout imparfait qu'il est demeuré, et quoique l'auteur, borné par des vues étrangères, n'ait pu suivre dans l'exécution le plan rigoureusement scientifique qu'il avait conçu, n'en est pas moins, aux yeux des connaisseurs, un chef-d'œuvre d'interprétation archéologique. Unissant les résultats de la critique la plus sévère et la plus consciencieuse au sentiment le plus juste, au tact le plus sûr, il se distingue surtout par une étendue de connaissances, une profondeur de réflexion, une largeur de vues qui, les détails épuisés, nous transportent dans la pensée même de l'artiste, de son école et de son temps, nous font assister en quelque sorte à la création de son œuvre, et par-là nous en révèlent le véritable esprit. Ce n'est ni le sens vif et délicat de quelques Italiens, ni l'inspiration encore plus poétique que savante de Winckelmann, ni l'art des combinaisons et des rapprochements servi par une puissante mémoire, comme chez Visconti ; ni la hauteur des théories jointe à la science des procédés techniques, la divination, pour ainsi dire, calculée d'un Quatremère : c'est quelque chose de moins, et aussi quelque chose de plus

que tout cela ; c'est la conception du génie antique, particulièrement du génie grec, non pas tant dans son expression extérieure et populaire que dans son idée et dans son essence intime; et c'est là le trait caractéristique, non-seulement du livre sur les bas-reliefs, mais de tous les autres écrits de Zoëga. Il est empreint à un haut degré, dans ses *Dissertations* détachées, que nous avons mentionnées, chacune à sa date, et qui ont été recueillies, en 1817, avec divers fragments archéologiques, mythologiques, historiques, traduites en allemand, et accompagnées d'observations par M. Welcker (1 vol. in 8°., avec 5 pl.). Ce savant, déjà traducteur des Bas-Reliefs, et qui nous en a si bien fait connaître l'auteur, en publiant, deux années plus tard, aussi en allemand, un choix de ses lettres, avec divers documents plus ou moins précieux sur sa vie, et un jugement sur ses ouvrages, retrouva dans le tour d'esprit, dans les habitudes et jusque dans la conversation de Zoëga, ce même parfum d'antiquité, qui faisait de lui comme un sage de la Grèce transplanté au milieu de la civilisation moderne. Une paix profonde ne cessa pas de régner au fond de son ame, en dépit de toutes les agitations extérieures qui venaient si souvent en troubler la surface, et qui provoquant ces fréquentes effusions de mélancolie, ces plaintes, tantôt amères et tantôt ironiques dont ses lettres sont pleines, pourraient aisément donner le change sur son véritable caractère. Ce fut cette disposition calme et toute philosophique (car, observateur soigneux des formes religieuses établies, il tenait de son siècle une forte tendance au scepticisme en matière de foi) qui lui maintint une liberté d'esprit si nécessaire à tant de travaux, et ne permit pas que jamais sa pensée se rétrécît dans les mille détails où la nécessité de pourvoir aux besoins de sa famille l'obligeait de descendre sans cesse. Du reste, la simplicité de ses mœurs, de ses goûts, de toute sa vie habituelle; une constance inébranlable dans ses maximes d'économie et de vertu pratique; une bienveillance inépuisable pour les personnes, avec une sévérité quelquefois satirique pour les choses; une légère teinte d'ironie répandue sur toute sa conversation; des manières naïves et populaires, comme celles des anciens et des méridionaux en général; un besoin, un art de communiquer ses idées et de les faire fructifier dans l'esprit des autres, tout cet ensemble lui donnait, au dire de plusieurs témoins, quelque chose de vraiment socratique. Ajoutez que l'esprit de recherche et de doute s'alliait chez lui à un enthousiasme pour ainsi dire réfléchi, la sagacité de la critique à la fraîcheur de l'imagination, la rigueur du raisonnement à la poésie de l'expression et du style. Il serait encore très-remarquable comme penseur et comme écrivain, surtout si l'on en juge par ses lettres, lors même qu'il n'eût pas été un des plus habiles et peut-être le plus savant, le plus philologue des archéologues. Son influence fut grande à Rome, non-seulement sur les érudits et les antiquaires, auxquels il prodiguait ses conseils, et dont il forma plusieurs par ses leçons, mais encore sur les observateurs, sur les artistes, principalement ceux de sa nation, qu'il dirigeait, éclairait, échauffait par la pureté de son goût, par sa profonde connaissance et son amour passionné de l'antique. Akerblad,

Fernow et le célèbre Thorwaldsen lui furent presque également redevables. On s'étonne que Zoëga, avec ses vastes études historiques, avec cette érudition si variée et qu'il s'était si fortement appropriée par la réflexion, avec ce coup-d'œil philosophique et cette inspiration de pensée, dont il la dominait et la vivifiait tout-à-la-fois, n'ait pas laissé quelque grande composition où nous retrouvions l'ensemble de ses vues sur le développement de l'humanité dans les temps anciens. La fatalité qui ne cessa de le poursuivre, et le jeta dans une série de travaux rarement de son choix, et presque toujours d'une spécialité excessive; qui traversa son existence d'obstacles de tout genre; qui, fortifiant par de si tristes expériences sa disposition native au scepticisme, lui fit souvent prendre en pitié, pour ne pas dire en dédain, et la science et la vie de savant, l'absout de tout reproche à cet égard. Encore s'il eût pu conduire plus près du terme son ouvrage sur les bas-reliefs, il y eût déposé sans aucun doute les résultats de ses longues méditations sur cet enchaînement admirable, dans lequel la religion, la poésie, l'art, les mœurs et toute l'histoire des anciens s'étaient de bonne heure révélés à sa pensée. Sa santé, toujours si faible, était devenue déplorable à la fin de 1808. Il se trouvait mieux dans les premiers jours de l'année suivante; et il avait repris de douces promenades avec son amie, M^me^. Brun, qui a consacré des vers touchants à sa mémoire, lorsque les sinistres nouvelles de la détresse croissante de leur patrie lui portèrent un coup terrible. Il tomba sérieusement malade le 1^er^. février. Sa tête demeura long-temps libre, malgré les accès répétés d'une fièvre nerveuse, qui lui causait des spasmes violents; et il ne voulut ni du médecin ni du confesseur romains. Peu à peu les douleurs firent place à un abattement mortel; et Zoëga, sans perdre complètement la connaissance jusqu'à son dernier soupir, s'endormit dans le repos des nobles ames, le 10 février 1809. Son visage, contracté par la crise suprême, reprit bientôt cette expression de calme bienveillant qui lui était propre. Il fut modelé à l'instant, et dessiné d'après le modèle parfaitement ressemblant, par Thorwaldsen, qui a fait revivre dans ce beau portrait de son ami ce regard pénétrant, image de son génie, que la mort seule avait pu éteindre. Ses restes furent ensevelis avec la pompe convenable, et déposés dans l'église S. Andrea delle Fratte, non loin de son habitation, dans la Strada Gregoriana, qu'il n'avait pas quittée depuis 1784, et où il goûta, durant les dernières années de sa vie, les charmes de la société aussi aimable que savante du ministre prussien Guillaume de Humboldt. M. de Schubart et M^me^. Brun recueillirent ses trois enfants avec une sollicitude généreuse, et plus tard le gouvernement danois, en reconnaissance des services du père et de l'éclat que ses travaux avaient jeté sur sa patrie, leur continua la pension qu'il recevait lui-même de son vivant. Zoëga, dans sa défiance de la fortune qui l'avait si souvent maltraité, était loin de prévoir tout ce que son pays ferait un jour pour les héritiers de son nom. C'est sans doute à cette disposition d'esprit, c'est au sentiment un peu exagéré de ce qu'eut toujours de précaire et d'incertain sa situation, qu'il faut attribuer la découverte inattendue d'une somme considérable en or, enfermée dans son

secrétaire avec ses papiers, et qu'il regardait comme le pécule inviolable de ses enfants. Zoëga était membre de la plupart des sociétés savantes de l'Italie et du Nord, et de celles de Göttingue, de Berlin et de Munich. Il venait d'être nommé chevalier de l'ordre de Danebrog; mais la nouvelle n'en parvint à Rome que huit jours après sa mort. Ses manuscrits furent portés à Copenhague, en 1811, par le baron Schubart, et mis en dépôt à la grande bibliothèque royale, où ils sont encore probablement dans le même ordre que les avait distribués un autre de ses compatriotes, enlevé depuis à la fleur de l'âge, le docteur Koës. On en trouve une notice détaillée à la fin du tome second du recueil allemand dont nous avons déjà parlé, et qui est intitulé: *Vie de Zoëga*, par M. Welcker (2 vol. in-8°.); l'autre recueil du même éditeur, également cité plus haut, renferme les morceaux ou fragments qui ont paru les plus dignes d'être publiés, entre autres un plan assez étendu de *leçons sur la mythologie grecque*, rempli de vues critiques, et quelques pages *sur Homère*, où l'on voit que Zoëga avait, dès 1788, et probablement bien auparavant, des idées fort rapprochées de celles de Wolf sur l'origine des poèmes homériques. G—N—T.

ZOELLNER (Jean-Frédéric), premier ministre de l'église de Saint-Nicolas, inspecteur du diocèse protestant de Berlin, préfet du gymnase de cette ville, etc., naquit le 24 avril 1753, à Neudamm dans la Nouvelle-Marche, et mourut à Francfort-sur-l'Oder le 12 sept. 1804. Nous citerons parmi ses nombreux ouvrages: I. *Livre de lecture pour les différents états* (all.), Berlin, 1781 à 1790, 9 vol. in-8°., très-souvent réimprimé. II. *Histoire de l'Europe moderne, depuis le cinquième jusqu'au dix-huitième siècle, exposée dans une suite de lettres écrites par un père à son fils* (all.), ibid., 1785 à 1793, 12 vol. in-8°. III. *Entretiens sur le globe et ses habitants* (all.), 1784 à 1791. IV. *Sur la philosophie spéculative* (all.), ib., 1789, in-8°. V. *Lettres sur la Silésie, sur Cracovie, Wieliczka et sur le comté de Glatz, écrites dans un voyage fait en* 1791 (all.), Berlin, 1792 et 1793, 2 vol. in-8°., avec gravures. VI. *Voyage en Poméranie, dans l'île de Rugen et dans une partie du duché de Mecklenbourg* (all.), ibid., 1797, in-8°., avec gravures. VII. *Insuffisance de certaines preuves que l'on voudrait alléguer pour démontrer la prétendue antiquité de notre globe* (all.), Berlin, 1787. VIII. *Sur l'événement effroyable arrivé en France, le 21 janvier* 1793 (all.), Berlin, 1793. IX. *Sur le perfectionnement de la langue allemande*, discours lu à l'académie des sciences de Berlin, et inséré dans ses *Mémoires*. X. *Sur la Théodicée*, ibid. XI. *Description d'un voyage fait en* 1793, *dans l'île de Helgoland*, insérée dans les *Archives du temps*, de Berlin. Zœllner publia plusieurs de ses Sermons, dont le recueil a paru après sa mort. Il a concouru à la traduction allemande des OEuvres du grand Frédéric. G—Y.

ZOEMEREN (Henri de), savant théologien du quinzième siècle, était né, vers 1420, dans une petite ville du Brabant, dont il prit le nom, suivant l'usage des savants de cette époque. Ayant achevé ses études à l'université de Paris, il y reçut le grade de docteur en théologie. Le

cardinal Bessarion, légat du Saint-Siége à Vienne (1458-60), l'appela près de lui, et le chargea d'abréger l'ouvrage d'Occam contre les hérétiques. En 1460, Zœmeren fut pourvu d'une chaire de théologie à Louvain; il devint ensuite chanoine de Saint-Jean de Bois-le-Duc et doyen de la cathédrale d'Anvers. Dans une dispute qu'il eut avec un de ses collègues (Pierre de Rivo, professeur de philosophie), l'université de Louvain se prononça contre Zœmeren, et le déclara suspect d'hérésie. Il appela de cette sentence à Rome, où il se rendit, et se justifia complètement. A peine de retour à Louvain, il tomba malade, et mourut le 14 août 1472. On a de lui : I. *Epitome primæ partis dialogi Gul. Occam quæ intitulatur de hæreticis*, Louvain, Jean de Westphalie, 1481, petit in-fol. II. *Epistolarum liber*, ibid., 1481, petit in-fol. Ce second volume est encore plus rare que le précédent. Aucun bibliographe n'en donne la description ; et Lambinet lui-même n'en parle que d'après Vivier, dans son *Histoire des premiers établissements de l'imprimerie dans la Belgique* (année 1481). On cite encore de Zœmeren une *Lettre sur la prise de Constantinople par les Turcs;* mais il paraît qu'elle est restée inédite. Voyez *Fasti academici Lovaniens.* de Valère André, p. 84. W—s.

ZOES, en latin *Zoesius* (Henri), célèbre jurisconsulte, naquit en 1571, à Amersfort, d'une famille patricienne. Après avoir fait ses premières études dans sa ville natale, il se rendit à Louvain où il suivit au collége du Faucon les cours de philosophie, de rhétorique et de langue grecque. Il s'appliqua ensuite à la jurisprudence avec tant de zèle et de succès, qu'en 1597 il fut élu par le suffrage unanime de ses condisciples, doyen et fiscal du collége des Bacheliers. Ayant accompagné le jeune comte Christophe Van Etten dans ses voyages en Espagne, il fréquenta quelque temps les cours de l'université de Salamanque, dont il étonna les professeurs par son érudition. De retour à Louvain en 1603, il y prit sa licence ; et en 1606 il fut nommé professeur de langue grecque au collége Busleiden. A peine était-il en possession de cette chaire, que l'archiduc Albert le chargea d'expliquer les Institutes à l'université. En 1619, Zoës passa de la chaire des Institutes à celle des Pandectes, et mourut le 16 février 1627. Ses restes furent déposés dans une des chapelles de l'église Saint-Pierre, avec une épitaphe honorable que Foppens a rapportée dans la *Bibliotheca Belgica*, 468. Les leçons de ce savant professeur, recueillies par ses élèves, ont été publiées après sa mort : I. *Prælectiones sive commentarii de jure feudorum*, Louvain, 1641, in-4°. II. *Universum jus canonicum sive commentarius ad Decretales epistolas Gregorii IX Pont.*, ibid., 1647, in-fol. ; et avec des additions, 1723, même format. III. *Commentarius ad institutiones juris civilis*, ibid., 1653, in-4°. IV. *Commentarius in Codicem justinianeum*, Cologne, 1660, in-4°. V. *Commentarius ad Digestorum seu Pandectarum juris civilis libros quinquaginta*, in-fol. C'est l'ouvrage de Zoës qu'on a le plus souvent réimprimé. Les meilleures éditions sont celles de Louvain, 1718, in-fol., et Cologne, 1736-37, 2 vol. in-4°. On a le portrait de ce jurisconsulte, in-fol. — Zoes (*Nicolas*,

proche parent de Henri, naquit en 1564, et fut d'abord secrétaire de l'évêque de Tournai, Jean de Vendvell, qui le nomma chanoine de sa cathédrale, puis official. En 1603, il fut créé maître des requêtes au grand conseil de Flandre, et en 1615, évêque de Bois-le-Duc. Prélat pieux et instruit, il gouverna son diocèse avec beaucoup de zèle, et mourut le 22 août 1625, à Louvain, où il s'était rendu pour présider à l'organisation du collége de la *Trinité*, dont il est le fondateur. L'épitaphe qui lui fut consacrée est une copie presque littérale de celle de saint Charles de Milan. On a de ce prélat la *Vie*, en latin, *de J. de Wendvell*, Douai, 1598, in-8°. — Zoes (*Gérard*), jésuite, de la même famille que les précédents, né en 1579, à Amersfort, enseigna les humanités dans divers colléges, et traduisit en flamand les ouvrages qu'il crut le plus utile de répandre dans les Pays-Bas. Il mourut à Malines, le 21 septembre 1628. Parmi les nombreuses traductions du P. Zoës, presque toutes anonymes, on se contentera de citer : *Méthode de confession générale ; Traité de la présence de Dieu*, par le P. Fr. Arias ; le *Combat spirituel* du P. Jean Castaniza ; le *Chemin de la vie éternelle* du P. Ant. Sucquet ; le *Traité de la dévotion à la Sainte Vierge* du P. Spinelli ; deux volumes de *Lettres édifiantes*, écrites des Indes orientales, par des missionnaires flamands, etc. *Voy.* la *Bibliot. soc. Jesu* du P. Southwel, 300. W—s.

ZOHAR. *Voy.* Aben-Zohar.

ZOHÉIR, ancien poète arabe, contemporain de Mahomet, était le fils d'Abou Solma, et fut l'auteur d'une des sept *Moallakah* (*V.* Amrial-kaïs). Le but de son poème est d'éterniser la mémoire de la générosité des princes arabes, qui avaient procuré la réconciliation des tribus d'Abs et de Dhobyân, après quarante ans de guerre. Zohéir était âgé de quatre-vingts ans quand il le composa. Ce poème porte en effet l'empreinte d'une vieillesse sage, qui a mis à profit les leçons de l'expérience. Zohéir est père d'un autre poète célèbre, Kaab (*Voy.* ce nom), qui fut d'abord un des plus violents ennemis de Mahomet, vit sa tête mise à prix par le prophète, et obtint ensuite de lui le pardon de sa faute, par le poème célèbre connu sous le nom de *Borda*, poème qui n'a jamais été compté parmi les Moallakah, comme on l'a dit par erreur à l'article *Kaab*. Le poème de Zohéir a été publié avec les autres *Moallakah*, en anglais, accompagné du texte arabe en caractères latins, par le célèbre W. Jones, à Londres, en 1782. M. E.-Fr.-Ch. Rosenmüller l'a donné en arabe avec des scholies arabes, une traduction latine et des notes, à Leipzig, en 1792. Il a encore été publié, avec les autres *Moallakah*, en arabe, accompagné d'un commentaire extrait de celui de Zouzéni, à Calcutta. Enfin une nouvelle édition en a été publié à Leipzig, en 1826, par le même Rosenmüller, dans la seconde partie de ses *Analecta arabica*, avec les scholies de Zouzéni en entier, et quelques autres. On peut voir sur cette dernière édition le *Journal des savants*, cahier de septembre 1826.

S. D. S—y.

ZOILE est un nom si fameux, que de propre il est devenu commun à tous les critiques envieux et passionnés. Les anciens eux-mêmes en ont fait cet usage :

Quisquis es, ex illo, Zoile, nomen habes.

dit Ovide(1) à chacun des détracteurs de ses propres poésies. Mais originairement c'était le nom personnel d'un grammairien qui avait censuré Homère avec une amertume indécente, et qui a été en conséquence qualifié ὁμηρομάστιξ. Plusieurs auteurs grecs et latins ont parlé de lui, si pourtant c'est à un seul et même personnage qu'on doit rapporter les détails très-divers qu'ils attachent au nom de Zoïle. Les Allégories homériques lui imputent des calomnies, des sacriléges, et le traitent de vil esclave universellement abhorré ou méprisé : ce témoignage serait le plus ancien, s'il était réellement d'Héraclide de Pont (*V.* ce nom, XX, 214), auquel ces Allégories ont été long-temps, mais, à ce qu'il semble, mal-à-propos attribuées. Les livres de rhétorique et de critique de Denys d'Halicarnasse fournissent des textes plus authentiques où Zoïle n'est pas, à beaucoup près, si odieusement dépeint : là, élève de Polycrate, il a pour disciple Anaximène; et, prenant Lysias pour modèle, il figure parmi les orateurs du second ordre, dont l'éloquence douce et gracieuse est estimée dans Athènes. Denys rend hommage à la modération, à l'impartialité des remarques de Zoïle sur les écrits de Platon; il fait aussi mention de sa censure des poèmes d'Homère, mais sans la caractériser. Strabon (l. VI) reproche à l'Homéromastix d'avoir transporté le fleuve Alphée dans l'île de Ténédos, et déclare qu'une telle méprise est impardonnable à un homme qui s'arroge le droit de juger l'Odyssée et l'Iliade. Quelques lignes de Plutarque (2) donnent lieu de penser que Démosthène avait suivi les leçons et même recueilli les harangues de Zoïle (3), qui n'est d'ailleurs inculpé d'aucune manière en ces passages. C'est pareillement comme un rhéteur ou un grammairien recommandable qu'il est cité plusieurs fois par Athénée (l. I, l. VIII, l. IX), si toutefois il ne s'agit pas d'un autre Zoïle indiqué dans l'*Etymologicum magnum*, au mot Ἀῶος. Galien (4) parle expressément du censeur d'Homère, et ne lui épargne pas les reproches : il le compare à Salmonée, rival insensé de Jupiter, et l'accuse d'avoir poussé l'extravagance jusqu'à frapper à coups de fouet les statues du chantre d'Achille. Peut-être n'est ce là qu'un langage figuré, qu'une vive peinture des critiques audacieuses qui outrageaient le génie et la mémoire du poète : quelques savants l'ont pensé ainsi, particulièrement Godefroi Olearius, dans sa préface aux *Heroica* de Philostrate. Longin n'approuve pas dans Homère la métamorphose des compagnons d'Ulysse en pourceaux, appelés, dit-il, par Zoïle de petits cochons larmoyants; et quoiqu'on dise que l'auteur du traité du Sublime blâme ce trait satirique, nous croirions plutôt qu'il l'adopte (5). Mais nous retrouvons dans Élien (6) un hideux portrait de Zoïle : « Né à Amphipolis, il attaqua Ho-

(1) *Remed. amor.*, 366.

(2) *Sympos*, l. V. — *Probl.*, 4. — *L. de decem oratoribus.*

(3) Le texte de Plutarque porte Ζητοῦς mais on croit qu'il faut lire : Ζωΐλου.

(4) Περὶ θεραπ. μεθ., l. I, c. 3.

(5) « Je me suis étendu là-dessus....., afin de » vous faire voir que les esprits les plus élevés » tombent quelquefois dans la badinerie, quand la » force de leur esprit vient à s'éteindre; dans ce » rang on doit mettre ce qu'il dit.... des compa- » gnons d'Ulysse changés par Circé en pourceaux » que Zoïle appelle de petits cochons larmoyants... » Il en est de même.... de toutes ces absurdités » qu'il conte du meurtre des amants de Pénélope, » etc. » Longin, chap. VII, trad. de Boileau

(6) *Hist. div.*, l. XI, c. 10.

nère et Platon. Il avait été disciple de Polycrate, auteur d'une harangue calomnieuse contre Socrate. Ce Zoïle, surnommé le chien rhéteur, avait la barbe longue et la tête rasée jusqu'à la peau ; son manteau ne descendait que jusqu'aux genoux. Tout son plaisir était de médire, et son unique occupation de chercher les moyens de se faire haïr. Un homme sage lui demandait pourquoi il s'obstinait à dire du mal de tout le monde ; il répondit : parce que je ne puis en faire. » Comme la plupart des auteurs que nous venons de citer, Eudocia fait naître Zoïle à Amphipolis ; mais Eustathe et un autre scholiaste le disent né à Éphèse : du reste, ils le traitent sans ménagement, et rapportent des exemples fort ridicules, suivant eux, de ses observations critiques ; ils n'en transcrivent pas un assez grand nombre pour qu'il nous soit facile d'en juger. Suidas (7) replace le berceau de l'Homéromastix à Amphipolis, ville de Macédoine, autrefois appelée les Neuf-Voies, et raconte que les citoyens d'Olympie, pour le punir de ses blasphèmes littéraires, le précipitèrent des roches Scyrroniennes. Un auteur latin, Vitruve, donne sur cette mort tragique des détails un peu plus étendus, et qu'on ne s'attendrait point à rencontrer dans un traité d'architecture. La préface de son livre VII nous apprend que Zoïle, qui se faisait nommer le fléau d'Homère, vint de Macédoine à Alexandrie, et lut au roi Ptolémée Philadelphe les livres qu'il avait composés contre l'Iliade et l'Odyssée. Le monarque ne répondit rien, indigné qu'il était de voir outrager ainsi le père des poètes, le coryphée des savants, celui dont toutes les nations admiraient les écrits, et qui n'était pas là pour se défendre. Zoïle, après un long séjour en Égypte, de pauvre devint misérable, et risqua d'implorer de nouveau la bienfaisance du prince. Cette fois, Ptolémée daigna répondre : « Quoi, s'écria-t-il, Homère qui est mort depuis mille ans (pour être exact, il eût fallu dire sept cents), Homère a fait vivre durant tout cet espace, des milliers de rhapsodes, de copistes, d'interprètes ; et un écrivain qui se prétend bien plus habile, ne saurait pourvoir aux besoins de personne, pas même aux siens propres ! » Vitruve ajoute que la mort de Zoïle, condamné comme parricide, est diversement racontée : les uns disent que Ptolémée le fit crucifier, les autres que les Grecs le lapidèrent, quelques-uns qu'il fut brûlé vif à Smyrne. Quel qu'ait été son supplice, il l'avait, selon Vitruve, trop mérité, parce qu'il n'y en a pas de trop cruel pour l'accusateur d'un écrivain qui ne peut plus comparaître devant ses juges, et rendre raison de ses sentiments. Il paraît que Pline le naturaliste et Quintilien ont ignoré ces aventures ; car ils n'en font aucune mention, quoiqu'ils aient, l'un et l'autre, connu les écrits de Zoïle. Pline le qualifie macédonien, et l'inscrit au nombre des auteurs desquels il emprunte les matériaux de ses livres XII et XIII, qui traitent des arbres et des parfums. Quintilien pense que Zoïle circonscrit un peu trop étroitement les *schemata* ou figures oratoires, quand il en réduit l'artifice à faire semblant de dire autre chose que ce qu'on dit (8). Le rhéteur la-

(7) *Lex.* v. Ζώϊλος.

(8) *Verum id ipsum augusto Zoilus terminavit qui id solum putaverit schema quo aliud simulatum dici, quàm dicitur ; quod sanè vulgo quoque sic intelligo. Instit. orat.*, IX, 1. — Plebannou

tin avoue cependant que le mot de figure se prend aussi en ce sens; et par conséquent, il n'a point, quoi qu'on en ait dit, l'intention de taxer le rhéteur grec d'ignorance ou d'impéritie : seulement il est d'avis de laisser à ce terme une signification plus étendue. Tels sont les principaux renseignements que nous fournit l'antiquité sur ce trop fameux critique : nous n'y joindrons pas quelques textes moins positifs, où il n'est pas nommé, et qui s'appliquent d'une manière plus vague à un ou à plusieurs détracteurs d'Homère; mais il nous reste à recueillir les titres des ouvrages attribués à Zoïle par les auteurs que nous avons cités, spécialement par Suidas. C'étaient neuf livres de remarques hypercritiques sur le prince des poètes, un discours contre Isocrate, un examen de certains dialogues de Platon, une histoire d'Amphipolis en trois livres, une histoire générale depuis la théogonie jusqu'à Philippe, roi de Macédoine, un éloge des habitants de l'île de Ténédos, un traité de grammaire et une rhétorique. Toutes ces productions nous manquent, sauf un mince fragment de la dernière, conservé par Phébammon, et quelques lignes extraites plus ou moins fidèlement par les scholiastes. On doit regretter les documents qu'on y aurait trouvés sans doute sur la vie de l'auteur; car nous n'avons rencontré ailleurs que des témoignages incohérents, que des rapports inconciliables. Quelquefois Zoïle est éphésien, plus souvent amphipolitain. Il a deux réputations différentes : les uns flétrissent sa mémoire; les autres semblent estimer ses travaux et même ses talents, ils ne disent aucun mal de sa conduite et de son caractère. Mais il s'élève contre tous ces récits des difficultés chronologiques fort sérieuses : on demande comment un contemporain de Platon, un maître d'Anaximène et de Démosthène, a pu se présenter à la cour de Ptolémée Philadelphe, après les jeux publics célébrés à Alexandrie en l'an XV du règne de ce prince. Pour satisfaire à toutes ces conditions, il a dû naître au plus tard vers l'an 400 avant notre ère, et vivre au moins jusqu'en 269. Il serait mort à plus de cent trente ans; et néanmoins aucun des auteurs qui ont fait mention de lui, n'aurait daigné remarquer une longévité si peu commune! Les zélateurs de la gloire d'Homère auraient eu l'atrocité de mettre en croix, de lapider, de précipiter d'une roche, ou de livrer aux flammes un centenaire déjà parvenu presque au tiers du second siècle de sa vie! Et ce sacrifice humain, qui eût été, à tant d'égards, plus horrible qu'aucun autre, se serait accompli en l'honneur des lettres chez un peuple civilisé, près de l'école d'Alexandrie, ou bien à Smyrne, ou à Olympie, ou en quelque autre lieu de la Grèce! En vain Gérard Vossius (*De hist. gr.*, l. 15) s'est efforcé de rapprocher les dates, afin de comprendre en un seul siècle tous les faits relatifs à Zoïle : les textes de Denys d'Halicarnasse, de Vitruve, d'Élien, de Suidas, ne se prêtent point à de telles explications. Thomas Parnell qui a composé en anglais une Vie de Zoïle (9), ne s'est point embarrassé

rhéteur grec, attribue aussi à Zoïle cette définition des *Schemata*. *Rhet. gr. Ven. Ald.* 1508, p. 588.

(9) *The life of Zoilus*; p. 145-176 des OEuvres de Th. Parnell. Glasgow, Foulis, 1755, in-12. Cette vie est suivie (p. 177-200) de prétendues remarques de Zoïle sur la Batrachomyomachie; la vie seule est traduite en français, p. 5-32 du tom. 1er des *Mélanges de littérature étrangère* (de Millin), Paris, 1785, in-12.

du trop long espace de temps qu'elle pourrait embrasser : il y a rassemblé tous les détails qu'on en raconte, et y a joint quelques fictions. Pour n'épargner à l'Homéromastix aucun des divers supplices que les anciens textes lui font subir, l'auteur anglais suppose qu'il fut d'abord précipité des rochers Scyrroniens, mais sauvé par le peu d'élévation de ces rocs et par des arbustes qui amortirent la violence de la chute. Il le transporte ensuite à Alexandrie, où il le fait lapider, puis pendre, mais seulement en effigie. Enfin, il le conduit à Smyrne, pour y périr sur un bûcher. Cette histoire, plus qu'à demi romanesque, est d'ailleurs assez piquante. On la croit dirigée contre les ennemis de Pope, traducteur d'Homère. Mais les savants qui ont voulu éclaircir ou apprécier les traditions relatives à Zoïle, ont dû suivre des méthodes plus rigoureuses. Quelques-uns ont distingué deux personnages de ce nom. Tannegui Lefèvre a le premier conçu cette idée qui a été développée en 1728 par Hardion, au sein de l'académie des inscriptions et belles-lettres (*Mém.*, t. VIII). On la retrouve dans les *Deliciæ eruditorum* de Jean Lami. Selon ces auteurs, le plus ancien Zoïle naquit à Amphipolis, ville qui devait son nom à sa position équivoque entre la Thrace et la Macédoine, ainsi que le remarque Danville. D'Amphipolis, Zoïle vient habiter Athènes; il y achève ses études; il y exerce ensuite les fonctions de rhéteur et d'orateur : il critique avec sévérité, mais sans fiel, Platon et Isocrate; il censure aussi Homère, et termine sa carrière vers l'an 336 avant J.-C. L'autre Zoïle est un Éphésien qui se transporte à Alexandrie, après l'an 284; c'est l'Homéromastix si décrié. Réfuté par Athénodore (10), et repoussé par le roi Ptolémée, il périt sur une croix en Égypte, ou dans les flammes à Smyrne, ou sous des pierres à Olympie. Mais ces étranges variantes, et l'impossibilité d'alléguer aucun texte à l'appui de cette distinction de deux Zoïles, ont entraîné quelques modernes à regarder comme fabuleux tout ce qui se rapporte au second dans Vitruve, Élien et Suidas. Telle était l'opinion de Reinesius (11) et de Godefroi Olearius (12). Claude Perrault, traducteur de Vitruve, présumait que les lignes qui concernent Zoïle avaient été interpolées dans la préface du livre VII de cet écrivain : c'est ce qu'on pourrait dire de mieux pour son honneur; on n'aurait plus à lui reprocher d'avoir applaudi à un si coupable homicide. Malheureusement, il n'existe ni preuves ni indices de cette interpolation. Vitruve a cru et répété un conte populaire, dont néanmoins l'origine est peu facile à reconnaître : on ne peut proposer sur un tel point que des conjectures (13); voici, à notre avis, les plus plausibles. L'Amphipolitain Zoïle ayant composé dans Athènes des livres de critique littéraire, et jugé sévèrement l'Iliade et l'Odyssée, ses observations, publiées au quatrième siècle avant notre ère, auront, dans le cours de l'âge suivant, scandalisé par leur liberté ou leur hardiesse, les savants de l'école d'Alexandrie, qui, sous Ptolémée Philadelphe, s'appliquaient à recueillir et à expliquer les poèmes d'Homère. Ils n'auront pas manqué de condamner la doctrine de Zoïle, et

(10) Frère du poète Aratus.
(11) *Variarum lect.*, l. III, c. 2.
(12) *Philostr.*, p. 648 et *seqq.*, *Præf. ad Heroica*
(13) *Voy.* la *Bibliothèque grecque de Fabricius*, édit. de Harles, tom. I, p. 559-565.

leurs anathèmes solennels, mal compris, mal exposés, se seront peu à peu transformés, aux yeux des peuples crédules, en des rigueurs exercées sur la personne même de l'Homéromastix. Ces fabuleux récits, quoique bien mal concertés, puisqu'on ne s'accordait ni sur le lieu ni sur les circonstances du supplice de Zoïle, se seront perpétués jusqu'à Vitruve, qui nous les a transmis, en nous laissant le choix entre ces traditions diverses. Il doit nous être permis de n'en accepter aucune, et de ne pas rechercher plus avant les faits qu'elles ont voilés. Si elles avaient quelque réalité, les anciens auraient donné l'exemple du plus cruel fanatisme littéraire. Il est vrai que certains modernes, Mme. Dacier, par exemple, et s'il faut l'avouer, Despréaux lui-même, ont semblé approuver une si aveugle fureur; mais c'était irréflexion sans doute : ils auraient trouvé plus de justice et d'humanité au fond de leurs cœurs. Laharpe n'hésite point à condamner cet exécrable attentat; il le cite comme un exemple des excès criminels auxquels l'enthousiasme peut entraîner. Méconnaître le génie d'Homère n'est assurément point un cas pendable : c'est un travers qui s'est plus d'une fois renouvelé dans le cours des âges, et qui ne peut devenir dangereux que lorsqu'il excite de la colère, au lieu de l'indulgent mépris dont il est digne. On recommande, on accrédite les fausses théories littéraires, quand on les poursuit comme des délits ou des crimes : il faut permettre l'erreur pour être sûr que la vérité ne sera jamais proscrite. Si Zoïle critiquait Homère à la cour de Ptolémée Philadelphe, il usait d'une liberté pareille à celle qu'on doit avoir aujourd'hui d'admirer le Roman du Rou, ou le Roman de la Rose; de préférer les troubadours, les trouvères, les romantiques Germains, Bretons ou Scandinaves, à Molière, à Corneille, à Racine et à Despréaux. La saine littérature se dégrade et ne mérite plus le nom de classique, dès qu'elle devient intolérante. A la vérité, le nom de Zoïle est depuis long temps odieux, il demeure couvert d'un opprobre ineffaçable; mais observons qu'en passant dans le langage commun, il a pris un sens qui n'est plus précisément celui qu'il aurait comme nom historique. En effet, il est aujourd'hui principalement appliqué à ceux qui font métier de dénigrer leurs propres émules, leurs plus célèbres contemporains; aux vils détracteurs, aux libellistes venimeux qui vivent de calomnies, et dont l'unique talent, la seule jouissance est de nuire. Il ne faudrait pourtant ni les lapider, ni les brûler, ni les pendre : il suffit qu'ils soient infâmes, ce qui arrive tôt ou tard chez les peuples raisonnables et dans les siècles éclairés. Mais le Zoïle antique n'appartenait réellement point à cette misérable engeance : il n'a, selon Denys d'Halicarnasse, critiqué les écrivains qui vivaient de son temps, Platon, par exemple, qu'avec modération, qu'en ami sincère de la vérité, jamais avec l'accent de la malveillance et de la jalousie. Boileau (*Réflexion V sur Longin*) convient que ce rhéteur, honorablement pauvre, avait de la science et des mœurs irréprochables; que « malgré l'animosité que ses critiques avaient excitée contre lui, on ne l'a jamais accusé d'autre crime que de ces critiques mêmes et d'un peu de misantropie. » A s'en tenir aux traditions recueillies par Vitruve, par Suidas, par les scholiastes d'Homère, Zoïle a été proscrit pour avoir

outragé la gloire de ce grand poète, mort sept cents ans avant lui, et dont il ne pouvait être un envieux rival, puisqu'il ne composait pas de vers. Son crime, si c'en était un, n'aurait donc presque rien de commun avec les attentats des diffamateurs que nous appelons des Zoïles. L'envie proprement dite attaque les renommées nouvelles ; il lui arrive fort souvent d'exalter les anciennes :

Triste amante des morts, elle hait les vivants ;

et quoiqu'il puisse se mêler encore quelque intérêt personnel à la critique des chefs-d'œuvre d'un âge déjà lointain, la manie du paradoxe y entre beaucoup plus que la jalousie et l'égoïsme. Nous serions trop heureux de n'avoir plus d'autres Zoïles que ceux qui, à l'exemple de l'Amphipolitain, n'exerceraient leur virulence que sur des réputations consacrées par les hommages de plusieurs siècles. Il suit de ces observations qu'il n'y a guère plus de justesse dans l'application vulgaire du nom de Zoïle, que de précision et d'exactitude dans les notions historiques relatives à l'ancien personnage qui l'a porté. — Il est fait mention de plus de vingt autres Zoïles dans les livres et les monuments, soit de l'antiquité, soit du moyen âge. Diogène de Laërte (VI, 37) en cite un natif de Perga, dont les écrits contenaient quelques renseignements sur Diogène le Cynique; et S. Clément d'Alexandrie (*Strom.*, IV, p. 522), un autre, fils de l'épicurienne Thémisto, à Lampsaque. Plutarque, dans la Vie de Démétrius Poliorcètès, parle d'un armurier nommé Zoïle, qui avait fabriqué deux cuirasses de fer du poids de quarante mines chacune, et sur lesquelles des traits lancés de cent vingt pas ne laissaient que de légères ratures, pareilles à celles qu'aurait faites un petit burin. Le même auteur, à la trente-huitième de ses questions grecques, dit que, de son temps, Zoïle, prêtre de Bacchus chez les Orchoméniens, tua une femme de la race maudite des Æolies, mais qu'il n'en résulta rien de bon pour le peuple d'Orchomène, ni pour le prêtre lui-même qui tomba malade et mourut d'un ulcère : on ôta le sacerdoce à la famille de ce Zoïle. L'historien Josèphe (*Antiq. Jud.*, XIII, 20) raconte les manœuvres d'un Zoïle, qui, à la fin du second siècle avant notre ère, s'étant rendu maître de Dora et de la tour de Straton, s'efforçait d'affermir et défendre le pouvoir qu'il avait usurpé. Cicéron (*Ep. Fam.*, XIII, 46) écrit au proqueteur Apulée : « L. Nostius Zoïlus est mon cohéritier; il a mérité d'être ainsi récompensé par son patron. Je vous le recommande à ce double titre; traitez-le comme appartenant à ma famille. » Un Zoïle, bien moins estimable, figure en douze épigrammes de Martial : il y est accusé des vices les plus infâmes, parmi lesquels l'envie n'est signalée qu'une seule fois. Il y a lieu de penser que c'est un contemporain, un ennemi de Martial; et qu'ici le nom de Zoïle n'est nullement emprunté de celui de l'Homéromastix. Cependant on a souvent cité le vers :

Pendentem volo Zoïlum videre.

comme une allusion au supplice du Zoïle d'Amphipolis ou d'Éphèse. Martial dit seulement : « Je souhaite de devenir riche, afin que (l'envieux) Zoïle se pende (de dépit); » ce qui ne paraît avoir aucune sorte de rapport avec l'histoire, vraie ou fausse, du détracteur d'Homère. — Deux médecins du nom de Zoïle sont indiqués par Galien (*De Antid.*, II, 13; *De Medicam.*, IV, 7). Il se-

rait superflu de joindre à cette liste plusieurs personnages peu connus, qui sont aussi appelés Zoïle, et désignés comme préfets du prétoire, comme évêques, comme martyrs, etc., par des auteurs ecclésiastiques, ou dans les Martyrologes, ou dans des inscriptions qu'ont publiées Reinesius, Gruter, Spon et Montfaucon.

D—N—U.

ZOLA (Joseph), professeur à Pavie, né, en 1739, à Concesio, près de Brescia, état de Venise, fut nommé, assez jeune, bibliothécaire de la ville, puis professeur de morale et recteur à l'université de Brescia. Il s'y trouvait avec Tamburini; et tous deux travaillaient avec zèle à introduire dans l'enseignement leurs idées sur la grâce et sur d'autres points. Mais, en 1771, le cardinal Molino, évêque de Brescia, mécontent de l'éclat qu'avait fait un écrit de Tamburini, congédia les deux amis, qui se retirèrent à Rome, et obtinrent des places, Zola au collége Fuccioli, et Tamburini au collége Hibernois. Zola occupa une chaire de morale jusqu'en 1774, époque à laquelle il fut nommé professeur d'histoire ecclésiastique à Pavie, et depuis recteur du collége Germanique-hongrois, transféré de Rome à Pavie par Joseph II. On appela successivement à Pavie d'autres professeurs dans le même esprit; et cette université devint une des plus fameuses par son zèle pour les nouvelles doctrines. Zola favorisa surtout cette direction, par sa conduite et par ses écrits, et devint un des partisans les plus enthousiastes des réformes de Joseph II. Mais en 1791, les évêques de Lombardie ayant porté leurs plaintes contre l'enseignement de Pavie, le séminaire général, qui y avait été établi, fut supprimé; et l'on rendit aux évêques le droit de diriger les études dans leurs séminaires. En 1794, Tamburini et Zola perdirent leur chaire. On croit que leur démission avait été sollicitée par le pape; mais la cour leur accorda l'éméritat avec une pension. Rappelés à Pavie, lorsque les Français se furent emparés de toute la Haute-Italie, ils obtinrent de nouveau des places, et Zola fut fait professeur d'histoire, des lois et de la diplomatie. En 1799, la cour de Vienne, ayant recouvré la Lombardie, supprima l'université de Pavie; mais après la bataille de Marengo, Zola rentra encore en faveur. Il fut rappelé à Pavie, pour y professer l'histoire; fut admis, en 1802, dans le collége des *Dotti*, et fit partie des comices convoquées à Lyon, sous les auspices de Buonaparte. Il mourut, le 5 nov. 1806, à Concesio, sa patrie, où il était allé passer les vacances. Ses écrits sont nombreux : I. *Traité des lieux théologiques*. II. *De la fin dernière*. Ces deux traités avaient été dictés au séminaire de Brescia. III. Un Discours latin, prononcé le 5 décembre 1776, et imprimé ensuite, sur ce sujet : *qu'il faut éviter la dissimulation dans l'histoire des maux de l'Église*. IV. Une édition de l'opuscule de Cadonici : *L'Église sera en servitude sous les princes séculiers*, 1784, in-8°. V. Une édition de l'ouvrage de Bull : *Défense de la foi de Nicée*, 1784. VI. Des *Commentaires sur l'histoire de l'Église* (*De rebus christianis*). Les *Prolégomènes* de cet ouvrage avaient paru en 1778; et l'on en fit, peu après, une seconde édition, qui est de 230 pages in-8°. Les deux premiers volumes des *Commentaires* parurent en 1780, et le troisième volume en 1786. La méthode de

l'auteur est de donner, dans le texte, un corps suivi d'histoire en abrégé, et de renvoyer aux notes les détails et les preuves; mais il ne paraît pas avoir terminé cette entreprise, qui était conçue sur un plan assez vaste. VII. *Dissertation sur l'autorité de saint Augustin dans les matières théologiques*, in-8°. VIII. Une Oraison funèbre de Joseph II, prononcée à Pavie, le 20 mai 1790, et qui fut imprimée in-8°. IX. Traité *De catechistâ*, qui n'est qu'un abrégé de l'ouvrage de Serrao : *De præclaris catechistis*. Zola fut l'éditeur d'un grand nombre d'ouvrages qu'il a accompagnés de notes et de commentaires. Tous portent le cachet de ses opinions. C'était un des théologiens les plus zélés contre ce qu'ils appelaient l'*hildebrandisme* (du pape Hildebrand, *Voy.* Grégoire VII), nom sous lequel ils désignaient des sentiments et des principes autorisés dans l'Église. Il était lié avec l'abbé de Bellegarde à Utrecht; et il a plaidé plusieurs fois, dans ses écrits, la cause du schisme de Hollande. Son livre *De rebus christianis ante Constantinum*, 3 vol., et ses *Leçons théologiques à Brescia*, 2 vol., furent mis à l'index, le 10 juillet 1797; mais le premier n'y est qu'avec cette clause : *donec corrigatur;* et pour les *Leçons*, on ne paraît censurer que la préface mise dans le second volume, à la tête de quelques opuscules de saint Augustin. Un anonyme a publié l'*Éloge* de Zola en italien, Pavie, 1807, in-8°. de 32 pages, dédié à Tamburini. La dédicace est signée des initiales S. L. P—c—t.

ZOLKIEWSKI (Stanislas), hetman ou général en chef des armées polonaises, sous Sigismond III, fut élève de Zamoyski, et l'un des premiers lieutenants de ce grand capitaine. Il naquit en 1547 dans la Russie Rouge, d'une famille ancienne, illustrée par ses exploits militaires et par les dignités dont elle avait été de tout temps revêtue. Son père, nommé aussi Stanislas, était palatin de la Russie Rouge, c'est-à-dire qu'il occupait dans cette contrée la première charge civile et militaire. Le fils, en qui la nature avait réuni tous ses dons, fut élevé avec le plus grand soin, et dès sa plus tendre jeunesse il possédait très-bien les anciens historiens et les auteurs classiques. Confié de bonne heure au grand Zamoyski, il le suivit dans ses expéditions militaires, et pendant la paix il en reçut des leçons de gouvernement et de politique. Le roi Étienne Battori, l'ayant bientôt distingué, lui accorda un avancement rapide, et lui confia tous ses plans pour la guerre de Russie. Après la mort de ce monarque (1586), l'archiduc Maximilien entra en Pologne pour disputer la couronne à Sigismond III; Zamoyski, marchant contre le prince autrichien, confia l'aile droite de l'armée royale à Zolkiewski. Le général tomba sur les impériaux avec une telle impétuosité, qu'il les culbuta entièrement sous les murs de Witzen, et les poursuivit jusqu'aux portes de la ville, quoiqu'il eût été grièvement blessé dès le premier choc. Sigismond lui accorda en récompense le bâton de *Hetman Polny*, ce qui répond à la dignité de major-général, ou de premier lieutenant du général en chef. Après avoir chassé les Tartares de la Russie Rouge, Zamoyski donna ordre à Zolkiewski de marcher vers l'Ukraine, et de faire rentrer dans l'obéissance les Cosaques, qui, devenus auxiliaires de

l'empereur Rodolphe II, se servaient des armes et des munitions que leur avait envoyées ce prince, pour ravager la Hongrie et la Russie Rouge. Zolkiewski les entoura et s'empara de leur camp (1596), où il saisit la correspondance que la cour d'Autriche entretenait avec eux, ainsi que les canons et les drapeaux qu'elle leur avait envoyés. Quatre de leurs chefs qui avaient exercé des cruautés contre des soldats polonais furent mis à mort. Un peu plus tard les Suédois étant entrés en Livonie, et la Pologne leur ayant déclaré la guerre, Zamoyski, malgré son grand âge et ses infirmités, prit le commandement de l'armée, et emmena encore avec lui Zolkiewski auquel il confia un corps d'élite chargé de marcher à l'ennemi pour le combattre. L'attaque fut vive et la bataille sanglante. Le chef des Suédois, Arnep, resta sur le champ de bataille, et Zolkiewski s'empara de son artillerie, de ses munitions et de la place de Weissenstein. Zamoyski qui mourut peu de temps après (3 juin 1605) donna à son digne élève un grand témoignage d'estime en le nommant tuteur de son fils unique ; mais il lui adjoignit pour collègue dans cette honorable fonction l'un des plus puissants magnats du royaume, le palatin Zebrzydowski, homme vain et ambitieux, qui ne tarda pas à se mettre à la tête d'une conjuration contre Sigismond. Zolkiewski, resté fidèle à ce prince, fut chargé du commandement de l'aile gauche de l'armée royale à la bataille de Guzow (6 juillet 1607), où Sigismond obtint sur les révoltés une victoire complète. Les événements qui se développaient à la cour de Moscou appelèrent bientôt Zolkiewski sur un plus grand théâtre. Après la mort d'Iwan III, plusieurs aventuriers s'étant successivement emparés du trône des czars, et en ayant été ensuite expulsés par des soulèvements, Sigismond III crut devoir profiter de ces circonstances, et proposa à la diète rassemblée à Varsovie (1609) de déclarer la guerre à la Russie, ce qui fut accepté. Alors le monarque nomma Zolkiewski grand-chancelier ; lui donna le bâton de Hetman, et le chargea de diriger les opérations militaires. S'étant aussitôt mis en campagne avec une armée de 29,000 hommes, celui-ci voulait aller droit à Moscou, effrayer le nouveau czar Vassili V, mal affermi sur son trône, prendre sa capitale, et réunir à la Pologne les provinces occidentales de la Russie ; mais, en exécutant un tel plan, il aurait pu acquérir plus de gloire qu'il ne convenait aux desseins de la reine Constance, seconde épouse de Sigismond. Par l'influence de cette princesse, autant que par les intrigues des courtisans, le roi décida que l'on commencerait par assiéger Smolensk qui, selon lui, devait se rendre à la première sommation. Contre son attente, ayant trouvé la place en très-bon état, il envoya ordre aux princes Sapieha et à quelques autres magnats, qui s'étaient avancés jusqu'auprès de Moscou, pour soutenir le faux Démétrius II, de venir joindre l'armée polonaise sous les murs de Smolensk. Tout cela se faisait contre les avis de Zolkiewski, qui représenta en vain que c'était agir en faveur du czar que l'on voulait combattre. Moscou n'ayant bientôt plus rien à craindre, le czar Vassili réunit ses forces pour aller délivrer Smolensk. Outre les troupes russes, il avait six mille Suédois sous les ordres du comte de

la Gardie et d'Édouard de Horn, mille Français, commandés par Pierre de la Ville, et un corps de troupes allemandes. Cette armée, forte de 30,000 hommes, s'avançait sous les ordres du prince Démétrius Vassili, frère du czar, pour débloquer Smolensk. Zolkiewski prend aussitôt la résolution de marcher contre elle ; et, ne pouvant supporter la pensée d'être attaqué dans ses lignes, il se met à la tête de huit mille hommes d'élite, laisse le roi devant Smolensk avec le reste de l'armée, se dirige vers la route de Moscou, et atteint l'ennemi près de Kluszin (8 juillet 1610). Il l'attaque avec cette poignée de braves, le met dans le plus grand désordre, et se présente devant Moscou qui lui ouvre ses portes. Les habitants lui livrent le czar Vassili, les princes Démétrius et Iwan ses frères, proclament le jeune prince Vladislas, fils aîné de Sigismond, et lui prêtent serment de fidélité entre les mains de Zolkiewski. On promit pour le jeune prince qu'il embrasserait la religion grecque, qu'il n'emmènerait avec lui qu'un nombre déterminé de troupes polonaises, et que ces troupes se tiendraient à une certaine distance de Moscou. Le diplome de l'élection fut remis à l'archevêque Philarète, métropolitain de Rostock, et au prince Vassili de Gallitzin, qui furent chargés de se rendre au camp devant Smolensk, près du roi, et de le prier de vouloir bien envoyer sans retard le prince Vladislas, pour occuper le trône des czars. Sigismond, loin de montrer de la joie d'un si heureux événement, reçut les députés avec hauteur, et donna même ordre de les jeter dans les fers. Dans cette occasion, le faible monarque n'agit évidemment que par l'influence de la reine Constance, qui, jalouse de Vladislas, fils d'Anne sa sœur (1), et voulant faire tomber la couronne de Russie sur la tête de son propre fils, pressait le vieux Sigismond de garder cette couronne pour lui-même, et de ne point l'accorder à son fils aîné. Zolkiewski, indigné, laissa son corps d'armée sous les ordres d'un de ses lieutenants, et sous prétexte d'aller au-devant du jeune Vladislas, il se rendit à Varsovie, où il fut reçu en triomphe, et avec une pompe dont on n'avait point d'exemple en Pologne. Monté sur un char richement orné de trophées, il précédait d'autres chars où étaient assis le czar Vassili V, ses deux frères, Démétrius et Iwan, presque tous les membres du sénat russe, le patriarche de Moscou et un grand nombre de boyards. Le czar et ses deux frères, vêtus de robes de pourpre, portaient les marques de leurs dignités. Il est impossible de se représenter l'ivresse des Polonais à l'aspect d'un cortége qui leur rappelait toute la gloire des anciens Romains. Après avoir traversé la ville, le triomphateur entra dans la salle où la diète était assemblée. Il présenta au roi et à la nation polonaise le souverain russe et les autres personnages que le sort des armes avait remis entre ses mains; et il prit ensuite sa place comme grand-chancelier. Semblant oublier ce qu'il avait fait, ne disant pas un mot de ses exploits, il déplora en termes affectueux et touchants le sort de ceux qui, par les événements de la guerre, étaient tombés de si haut. Après la séance, il entra chez le roi, et lui dit franchement que tous les efforts de la valeur et de la sagesse venant

(1) Sigismond avait successivement épousé deux sœurs, archiduchesses d'Autriche.

échouer contre les intrigues de sa cour, il avait résolu de ne plus prendre aucune part à la guerre de Russie. Depuis que Zolkiewski avait quitté Moscou, la position du lieutenant qu'il y avait laissé était devenue extrêmement difficile. Les soldats, qui ne recevaient point de paie, et qui avaient un service très-difficile, faisaient entendre des murmures ; et le mécontentement était encore beaucoup plus grand parmi les habitants. Ils ne parlaient qu'avec indignation du roi Sigismond, de sa hauteur et de sa politique, que rien ne pouvait expliquer. Des rassemblements secrets avaient lieu; et à un signal donné on avait sonné le tocsin, on avait pris les armes pour se jeter sur les Polonais. Le lieutenant, digne de son chef, sut ranimer le courage de sa faible garnison. Tombant sur les habitants, il les repoussa si vigoureusement, qu'ils laissèrent sur la place plus de six mille des leurs. La ville fut pillée, ainsi que le trésor des czars, d'où les Polonais enlevèrent le sceptre, la couronne et les autres insignes de l'autorité souveraine. Chargés de dépouilles, ces Polonais souillèrent leur gloire en mettant le feu à la ville de Moscou, qui, selon le témoignage des historiens, comptait alors cent quatre-vingt mille maisons, construites en bois. Tout devint la proie des flammes (2). La garnison sortit en plein jour, en bon ordre, et ravagea les domaines royaux. Moscou choisit un nouveau czar, Michel Fédor ou Théodore, fils de ce métropolitain que Sigismond avait jeté dans les fers. Enfin le monarque, ouvrant les yeux, envoya son fils Vladislas avec le général Chodkiewicz, pour reconquérir une capitale que Zolkiewski avait inutilement offert de lui remettre. L'armée polonaise s'avança jusque sous les murs de Moscou; mais elle ne put s'en emparer. Une paix honorable pour la Pologne fut conclue le 15 janvier 1619. Le principal article du traité portait que le jeune prince rendrait le diplome de l'élection passé entre la nation russe et Zolkiewski. Vladislas, qui agissait avec franchise, fit en vain chercher cet acte dans les archives de la couronne. On croit que la reine Constance l'avait fait disparaître. Pendant ce temps, les relations étroites de Sigismond avec la cour d'Autriche avaient inquiété la Porte othomane. Bethléem Gabor, prince de Transylvanie, également mécontent du roi de Pologne, à qui il reprochait les secours donnés à l'Autriche et les obstacles apportés à son projet de s'emparer de la couronne de Hongrie, excitait les Turcs contre la Pologne. Gaspard Gratian, que la Porte avait nommé hospodar de la Moldavie, après les arrangements pris avec Zolkiewski, penchait intérieurement pour la Pologne. Il prévenait le roi des préparatifs que faisait la Turquie, et témoignait le desir sincère d'en secouer le joug, et de remettre de nouveau la Moldavie entre les mains de ses anciens maîtres. La Porte, instruite de cette intrigue, donna ordre à Skinder Bacha d'entrer en Moldavie, et d'arrêter Gratian. A force de prières et de promesses, l'hospodar fit décider qu'on lui donnerait des secours; et Zolkiewski reçut ordre d'entrer en Moldavie, Gratian l'assurant qu'il viendrait le join-

(2) Dans 430 ans, Moscou a été brûlé trois fois; le 27 août 1382 par Toktamisch (*Voy.* VLADIMIR (*Andréiowitz*), XLIX, 360); en 1611, par les Polonais, et en 1812, par les Français.

dre à la tête de ses troupes. Le général polonais passa les frontières (1620), à la tête de huit mille hommes, se confiant à sa fortune, à la valeur de ses soldats et aux secours que l'hospodar lui annonçait; mais celui-ci n'avait amené que six cents hommes de cavalerie, lorsque les Polonais virent fondre sur eux une nuée de Tartares et de Turcs. Zolkiewski fit tous ses efforts pour inspirer du courage à sa petite troupe; et elle repoussa vivement les premières attaques. Le lendemain, il fit venir tous les chefs de corps, et leur annonça qu'il avait pris la résolution d'attaquer; que si l'issue de la bataille ne lui était point favorable, il ferait sa retraite pendant la nuit. Kalinowski, le prince Korecki et Nicolas Strus, qui depuis long-temps portaient envie à la gloire de leur chef, dirent hautement que l'on n'était point en mesure de combattre; et, pendant le reste de la nuit, ils allèrent de tente en tente, pour gagner les autres chefs. Avant le point du jour ils abandonnèrent leur général, et prirent la fuite. Le ciel ne laissa point cette lâcheté impunie. Kalinowski se noya en voulant passer le Pruth; Gratian et plusieurs autres furent atteints et mis à mort par les Tartares. Zolkiewski, ainsi abandonné, ne perdit point courage; et, depuis le 30 septembre jusqu'au 6 octobre, il exécuta sa retraite avec autant de bonheur que de présence d'esprit. Malgré son grand âge, il était partout; et sa petite troupe faisait toujours bonne contenance. Déjà l'on touchait aux frontières de la Pologne; mais dans la nuit du 6 octobre 1620, des lâches répandent l'alarme parmi les soldats, espérant s'enfuir plus facilement. Les Turcs et les Tartares, instruits du désordre, eurent bientôt pris d'assaut le camp polonais. La nuit était obscure; tout fut massacré. Les deux fils de Zolkiewski, quoique blessés l'un et l'autre, se placèrent devant leur père; et tous les trois périrent glorieusement, après avoir vendu chèrement leur vie. Quand le jour fut venu, et que l'on put reconnaître le corps du général en chef, les Turcs lui coupèrent la tête, qui, selon leur usage féroce, fut promenée dans leur camp, puis envoyée à Constantinople, et portée en triomphe dans les rues. C'est ainsi qu'à l'âge de soixante-treize ans périt un général qui avait rendu de si grands services à sa patrie. On trouve dans le recueil de Lubienski, évêque de Plock, pag. 185, une lettre où ce grand homme a décrit les événements de cette dernière guerre, jusqu'au moment de sa mort. En 1786, Constance Dembowska a composé, en polonais, une *Élégie* touchante sur les exploits et la mort de Zolkiewski. Julien-Ursin Niemcewicz, président de la société royale des Amis des sciences de Varsovie, a fait aussi une élégie sur Zolkiewski qui est insérée dans le *Spiewy historyczne z Muzykon i Rycinami*, ou *Chants historiques*, etc., Varsovie, 1819, in-8°. On y trouve une notice historique sur Zolkiewski, avec une gravure qui représente la séance où le général présenta au roi et à la diète le czar moscovite. Starowolski, dans ses *Sarmatiæ Bellatores* (Breslau, 1733, in-4°., p. 158), s'exprime ainsi: « Ce général, » si grand par son origine et par ses » exploits, avait conservé les mœurs » des anciens. Il parlait peu et agis- » sait beaucoup. Après avoir passé » par tous les grades de la milice, » il défit dans les plaines de Kluszin

» une armée innombrable; il s'em-
» para de la capitale des Moscovites,
» et conduisit en triomphe leur sou-
» verain. Enfin, il força la nation
» russe à jurer foi et hommage au prin-
» ce Vladislas.... Selon l'usage des
» Lacédémoniens, il ne demandait
» jamais combien d'hommes l'enne-
» mi comptait dans ses rangs, mais
» où il était campé. Partout il a été
» grand : il le fut surtout, lorsqu'é-
» tant entré dans la Valachie, pour
» s'emparer de cette province que
» Gaspard Gratian soumettait à la
» Pologne, il soutint, dans les plai-
» nes de Cecora, avec quelques co-
» hortes, décimées par l'indiscipline,
» les attaques réitérées des Turcs et
» des Tartares. Pressé par ces bar-
» bares, ayant à relever le courage
» de ses soldats, il veillait surtout à
» ce qu'ils observassent la discipline,
» et que dans leurs défaites ils ne
» ternissent point leur gloire. Pen-
» dant huit jours il s'était retiré en
» bon ordre, et il approchait du
» Dniester, lorsque, vers la seconde
» veille de la nuit, des lâches l'aban-
» donnèrent, afin de gagner plus
» promptement le fleuve. Les Barba-
» res, instruits du désordre, péné-
» trèrent dans le camp ; ceux qui en-
» touraient le chef furent massacrés
» avec lui, et sa tête, placée au haut
» d'une pique, fut promenée dans
» tout le camp, puis envoyée à Cons-
» tantinople, et montrée en triomphe
» aux musulmans. Quelle honte pour
» nous! ce n'est point l'ennemi, ce
» sont nos discordes qui ont triom-
» phé de Zolkiewski. » Son corps, rapporté à Zolkiew, fut placé dans le tombeau de ses ancêtres, à côté de son épouse. Plus tard, ses amis et ses parents y réunirent sa tête, qu'ils achetèrent des Barbares à prix d'or.

G—y.

ZOLL (Herman), jurisconsulte de Cassel, né le 3 février 1643, se rendit, en 1659, à l'académie de Rinteln, visita celle de Franeker et de Doesbourg, en 1661, celle de Marpourg en 1664, et revint à Rinteln, se faire conférer les honneurs du doctorat. Cependant ce fut à Marpourg qu'il alla exercer et professer la science à laquelle il s'était livré. Nommé à la chaire des Institutes (1674), il fut, très-peu de temps après, décoré du titre d'avocat fiscal et d'auditeur. Il parcourut ensuite les diverses chaires de jurisprudence jusqu'à celle du code et du droit féodal, à laquelle il arriva en 1686; il devint en 1700 conseiller du prince de Rinteln, et en 1714, doyen du conseil et directeur de la chancellerie de sa principauté. Zoll mourut le 7 février 1725. Ses Dissertations ont presque toutes conservé de l'importance, parce qu'elles roulent sur des points de législation capitaux, non-seulement dans la jurisprudence féodale de l'Allemagne, mais dans celle de toutes les nations, et que d'ailleurs il aborde avec autant de franchise que de sagacité les problèmes dont il se propose la solution. C'est ce que l'on remarquera principalement dans les suivantes : I. *De præferentiâ statutorum discrepantium.* II. *De libellorum conceptione.* III. *De nullitatibus sententiarum earumque deductione.* IV. *Conclusiones octo selectæ.* V. *Quæstiones quædam illustres.* VI. *De promissionibus generosâ fide vallatis.* VII. *Differentia juris civilis communis et hildensis circà instrumenta hypothecarum publicarum.* VIII. *Semicenturia assertionum ac quæstionum ex variis juridicis partibus desumptarum.* IX. *Decas observationum singularium.* X. *De oculari inspectione.* Cette

dissertation est celle qu'il mit au jour la première, et qu'il soutint lorsqu'il fut admis au doctorat : ce n'est pas la moins curieuse. P—ot.

ZOLLIKOFER (George-Joachim), prédicateur protestant, naquit à Saint-Gall en Suisse le 5 août 1730. Après avoir fait ses études à Francfort, à Brême et à Utrecht, il fut nommé successivement ministre de la religion dans le pays de Vaud, chez les Grisons, à Isenbourg, et en 1758 à l'église réformée de Leipzig. Il s'acquit une grande réputation par son talent pour la chaire, et mourut le 28 janvier 1788. On a de lui : I. *Nouveau recueil de cantiques* (all.), Leipzig, 1766, in-8°.; neuvième édition, ibid., 1794. C'est un choix fait dans les œuvres des poètes modernes les plus estimés en Allemagne, entre autres Gellert, Cramer et Klopstock. II. *Réflexions sur le mal en ce monde, avec des exhortations contre le vice de l'impureté* (all.), Leipzig, 1777, in-8°.; troisième édition, ibid., 1789, in-8°. III. *Prix des choses qu'on regarde comme les plus importantes pour son bonheur* (all.), ibid., 1784, in-8°.; Reutlingen, 1790, et Leipzig, 1795. IV. *Avertissement contre certains défauts qui dominent à notre époque et contre les abus de la connaissance de la pure religion* (all.), 1788, in-8°. V. *Sermons de G.-J. Zollikofer, publiés après sa mort, par Fr. de Blankenbourg* (all.), ibid., 1788 à 1789, 7 volum. in-8°. VI. *Sermons trouvés dans les manuscrits de Zollikofer, et publiés par Marezoll* (allem.), ibid., 1804, formant les huitième et neuvième volumes de la collection précédente. VII. *Sermons de Zollikofer*, recueillis en quinze vol., Leipzig, 1789 à 1804, in-8°. VIII. *Sermons inédits, publiés après la mort de Zollikofer* (all.), ibid., 1793. IX. *Journal de Lavater*, publié avec des observations (all.), 1771, in-8°. L'éloquence de ce jeune orateur excita en Allemagne une grande admiration; et quelques-uns de ses compatriotes, entre autres Kinderwater, sont allés jusqu'à le comparer à Cicéron. Pœlitz s'est exprimé ainsi à son égard, dans son *Manuel pour la lecture des auteurs classiques allemands* : « Zollikofer est un des premiers orateurs de son époque. Il expose clairement; et il communique à sa pensée le feu de sa persuasion. Quant à la forme et à l'arrangement du style, ses compositions peuvent être considérées comme les plus parfaites qui aient paru de son temps. Sa diction est riche, variée : ses périodes ont de l'harmonie; et il sait les animer, en liant heureusement ses pensées, et en passant de l'une à l'autre par des transitions faciles et sagement amenées. Ses Sermons ont eu du succès, parce qu'il s'adressait à la classe moyenne. Il ne s'est point élevé trop haut, et il n'est jamais descendu trop bas. » Garve dit en parlant de Zollikofer : « Peu de ministres ont osé, comme lui, parler en chaire des rapports particuliers, des devoirs, des défauts, des habitudes de la vie domestique. Plus rarement encore ont-ils su appliquer avec autant de dignité les vérités générales aux positions particulières et individuelles.... » Huit volumes des Sermons de Zollikofer, traduits en anglais avec élégance et pureté, par W. Tooke, ont été très-favorablement accueillis en Angleterre; le traducteur a mis une notice sur l'auteur en tête des *Sermons sur la dignité de l'homme*, publiés en 1802. G—y.

ZOLTAN ou ZULTAN, duc de Hongrie, fut pendant la première moitié du dixième siècle, l'effroi de l'Allemagne, de la France et de l'Italie. Sous son aïeul, Almus, les Hongrois étaient descendus du mont Caucase, au nombre de deux cent mille combattants; et, comme les dignes enfants d'Attila, ils s'étaient partout frayé un chemin au milieu des flammes et du carnage. Ils s'arrêtèrent dans la Pannonie, entre les monts Carpathes et le Danube; et ils s'étendirent dans la Moravie sous le duc Arpad qui, à l'exemple de son père Almus, présenta son fils Zoltan aux chefs des tribus, pour recevoir leur serment de fidélité. Dès-lors les Hongrois commencèrent à se répandre comme un torrent pour dévaster les plus belles contrées de l'Europe. En 907, ils se jetèrent sur la Bavière. Le duc Léopold fut battu, l'archevêque de Salzbourg et deux autres évêques restèrent sur le champ de bataille. Les années suivantes ils ravagèrent la Saxe, la Thuringe et la Franconie. Louis l'Enfant, défait sur le Lech, s'engagea à leur payer un tribut annuel. Les ravages continuèrent sous l'empereur Conrad; l'histoire d'Allemagne n'offre point d'époque plus désastreuse. Les terribles Hongrois, n'éprouvant aucun obstacle, ravagèrent, en 916, les environs de Brême, de Hambourg; et l'année suivante, ayant réduit en cendres la ville de Bâle, ils pillèrent l'Alsace et la Lorraine. En 919, ils gagnèrent près de Laybach, sur les troupes de la Carinthie, une bataille à laquelle le patriarche d'Aquilée échappa comme par miracle. En 920, conduits par Bogat et Darsac, lieutenants du duc Zoltan, ils pénétrèrent en Italie, s'avançant sur Aquilée, Vérone et Pavie. Bérenger, duc de Lombardie, acheta la paix à des conditions honteuses; il eut même la lâcheté de se liguer avec ce peuple féroce pour opprimer ses voisins. En 922, les Hongrois défirent l'empereur Henri, qui fut obligé de se réfugier dans un fort près de Wurzen en Saxe. Après avoir ravagé cette province, la Franconie, la Souabe et les bords du lac de Constance, ils se jetèrent sur la Suisse, l'Alsace, la Lorraine; de là ils revinrent sur la Thuringe et la Saxe. L'empereur Henri s'enferma dans Werla. Ayant, dans une sortie, pris un des chefs ennemis, les Hongrois offrirent pour sa rançon une somme très-considérable. L'empereur, au lieu d'argent, demanda une trève de neuf ans, et le prisonnier fut rendu à cette condition. Sur l'invitation du lâche Bérenger, les Hongrois vinrent, en 924, mettre le siége devant Pavie; la ville fut prise, réduite en cendres, et les habitants massacrés. Les évêques de Pavie et de Verceil restèrent parmi les morts. Pour revenir en Hongrie, les barbares se dirigèrent sur la Provence, et s'avancèrent jusqu'à Nîmes (925); Zoltan donna alors à ses troupes quelques moments de repos; il en profita pour distribuer dans les provinces de son empire les troupeaux d'esclaves que ses armées poussaient devant elles. En 932, il rentra dans la Saxe; mais il fut complètement battu devant Mersbourg, où il perdit trente-six mille hommes. Il s'en vengea sur l'empire d'Orient, qui, voyant les Hongrois approcher de Constantinople, acheta la paix au poids de l'or. En 935, Zoltan parcourait encore une fois la Souabe, l'Alsace, la Lorraine et la Bourgogne; à l'approche du roi Rodolphe, il se jeta sur l'Italie, et pénétra jusqu'aux

portes de Naples. Il revint à travers la Bourgogne, la Thuringe, la Franconie et la Bavière; et en 937, il alla encore dévaster la Lorraine, la Bourgogne, et revint par la Savoie et l'Italie. Deux ans plus tard, Hugues, duc de Lombardie, acheta la paix en lui donnant dix boisseaux d'argent. En 943, ce farouche conquérant était aux portes de Constantinople. Les Grecs, selon leur usage, donnèrent de l'or, et ils obtinrent une trève de cinq ans. Chaque année les troupes de Zoltan changeaient de direction. En 947, elles s'avancèrent à travers l'Italie; en 953, elles pénétrèrent en France jusqu'à Reims et Châlons. Un annaliste, décrivant la consternation générale, dit: « Ces Hongrois » tombent partout à l'improviste; » la terre gémit sous les pieds de » leurs chevaux qui vont avec la » vitesse de leurs flèches; les cam- » pagnes sont pareilles à un gouffre » qu'ils couvrent avec leurs lances et » leurs casques. » Enfin, le jour de la vengeance arriva. Zoltan avait détaché trois de ses lieutenants, dont deux, avec soixante mille hommes, mirent le siége devant Augsbourg, pendant que le troisième à la tête de quarante mille pénétrait dans la Thuringe. L'empereur Othon Ier. entra en Souabe, à la tête de son armée, le jour de la Saint-Laurent (955); il attaqua les Hongrois postés sur le Lech, et gagna sur eux une bataille qui fut le jour de délivrance pour l'Allemagne. Les deux lieutenants, faits prisonniers, furent remis au duc de Bavière qui les fit pendre à Ratisbonne. Sept généraux hongrois survécurent au carnage; on les renvoya à Zoltan, après leur avoir coupé les oreilles. Cependant le troisième lieutenant de ce conquérant, qui avait pénétré jusqu'à Fulde, vengea ses frères d'armes en faisant massacrer par milliers les prisonniers qu'il conduisait en esclavage. La victoire d'Othon rendit le courage et la confiance à l'Allemagne; l'Autriche et la Bavière relevèrent leurs villages et leurs villes; des colonies vinrent remplacer les habitants que l'ennemi avait massacrés ou jetés dans les fers. Mais ce qui est assez digne de remarque, c'est que ce désastre fut un bonheur pour Zoltan et pour son duché; il comprit dès-lors qu'il était temps de travailler à changer les mœurs et les habitudes de ses peuples, et qu'il fallait arrêter dans leurs courses ces hordes asiatiques, pour amener par degrés, au milieu d'elles, la civilisation européenne. Sans paraître découragé par ses revers, il alla lui-même tracer, avec la pointe de son sabre, les limites de son duché, qui, selon les auteurs contemporains, s'étendaient au sud jusqu'à la mer Adriatique, comprenant une partie de la Styrie, la Dalmatie, la Croatie, la Bosnie, la Transylvanie, et une partie de la Valachie. Les princes de la Moravie, les faibles descendants de Swientopelk acquittaient un tribut annuel. Zoltan annonça que tous ses soins allaient se diriger vers l'administration intérieure. Quoique affaibli par l'âge, il était encore trop puissant, trop redouté pour avoir à craindre que ses voisins vinssent insulter les limites qu'il venait de leur assigner. La religion chrétienne se montrait de loin pour adoucir les mœurs de sa nation. Giulay, un des généraux envoyés comme otages à Constantinople, y avait reçu le baptême et avait pris le nom d'Étienne. Étant revenu en Transylvanie, dont Zoltan lui avait confié le gouvernement, il fut

l'apôtre de cette province. Sa fille, Sarolta, appelée en langue slave *Biala Knegnina, la reine blanche*, épousa Geysa, petit-fils de Zoltan, et elle donna, avec le baptême, le nom de son père à son fils aîné, que la Hongrie révère comme son premier roi, et qu'elle invoque comme l'apôtre de la nation, sous le nom de saint Étienne Ier. Zoltan donna en quelque sorte à son gouvernement des formes représentatives en confiant l'autorité législative aux princes des tribus et aux chefs des familles. Tels furent les commencements de ces libertés nationales, à la conservation desquelles veillent de nos jours, avec une inquiétude jalouse, ces fiers magnats de Hongrie, qui se glorifient d'être les descendants des princes des tribus sorties de l'Asie. Zoltan, qui mourut en 960, eut pour successeur son fils Taxes ou Taksony. G—y.

ZOMEREN. *Voy.* Someren et Zoemeren.

ZONARE (Jean), historien et canoniste grec dans le douzième siècle, fut élevé, par sa naissance et son mérite, à la place de secrétaire-d'état sous Jean et Manuel Comnène; mais la mort de sa femme l'ayant dégoûté du monde, il se retira dans une île éloignée pour y prendre l'habit monastique. Les ouvrages qui restent de lui prouvent qu'il sut mettre à profit le loisir que lui procura sa vie solitaire. Ce sont : I. Des *Annales* qui vont depuis le commencement du monde jusqu'à la mort d'Alexis Comnène, en 1118. Il est moins diffus que plusieurs autres historiens de sa nation; aussi n'a-t-il prétendu écrire qu'un abrégé. On n'en fait pas grand cas pour les temps qui précèdent la fondation de l'empire de Constantinople, quoiqu'il soit assez exact tant qu'il suit Dion, que l'on avait en entier de son temps. Zonare fait mieux connaître qu'aucun autre historien ce qui regarde Constantin et les princes de sa maison, et il relève assez impartialement les abus de l'Église et de l'état. La meilleure édition de son ouvrage est celle du Louvre, 2 vol. in-fol., 1686, par Ducange, dans le corps de l'histoire Byzantine. On l'a réimprimée à Venise, en 1729. Jérôme Wolf (*Voy.* ce nom, LI, 126) en avait donné une qui est moins estimée. Jean de Maumont l'a traduite en français, Paris, 1560, et Jean Millet, en 1583. Le président Cousin s'est contenté de donner en français ce qui regarde l'histoire romaine. II. Des *Commentaires* estimés sur les *Canons des Apôtres, des conciles*, et sur les *Épîtres canoniques* des papes, dont la plus complète édition est celle de Bévéridge, Oxford, 1672, in-fol. Ils sont très-propres à nous faire connaître la discipline de l'Église grecque. III. Divers *Traités* ou *Discours* dans le *Jus græco-romanum*, dans les *Monumenta eccles. græc.* de Cotelier, dans les notes de Vulconsius sur *saint Cyrille*. IV. Plusieurs ouvrages manuscrits dans les bibliothèques. Zonare était très-attaché à l'erreur des Grecs sur la procession du Saint-Esprit, comme on le voit par son hymne sur la Sainte Vierge, imprimée dans la Bibliothèque des Pères. T—d.

ZONCA (Victor), habile mécanicien, était né vers 1580. S'étant appliqué de bonne heure à l'étude des mathématiques et de l'architecture, il y fit de rapides progrès, et fut honoré du titre d'architecte de la ville de Padoue. La vue, dit-on, du recueil de machines d'Aug. Ramelli (*V.* ce nom, XXXVII, 44) lui ins-

pira le goût de la mécanique. Quoi qu'il en soit, on lui dut bientôt une foule d'inventions très-ingénieuses et de perfectionnements dont il publia la description sous ce titre : *Nuovo teatro di machine ed edifizj per varie e sicure operazioni*, Padoue, 1607 ou 1621, in-fol. On cite encore des éditions de 1653 et de 1656; mais ce volume ne serait pas aussi rare s'il en existait tant de réimpressions. Il contient quarante-quatre planches, qui représentent la vis sans fin d'Archimède, des modèles d'écluses pour les canaux de navigation, des moulins à bled de différentes sortes, des pressoirs, le moulin du foulon, celui du fabricant de poudre, la presse de l'imprimeur en caractères et celle de l'imprimeur en taille-douce, une machine à rôtir les viandes, mise en mouvement par la fumée; mais, ce qui est plus remarquable encore, une machine à filer, mue par l'eau, semblable à celle qu'on a importée d'Angleterre en France, il y a quelques années, sans qu'on en ait jusqu'ici revendiqué l'honneur pour l'ingénieux artiste italien, trop peu connu, même de ses compatriotes. W—s.

ZONDADARI (Marc-Antoine), grand-maître de l'ordre de Malte, appartenait à une ancienne et noble famille de Sienne, et était par sa mère petit-neveu du pape Alexandre VIII. Né dans cette ville, le 26 novembre 1658, il fut d'abord élevé à la maison paternelle. Mais ayant été destiné, dès son bas âge, à faire partie des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, il fut envoyé de bonne heure au collége des nobles de Parme, alors dirigé par les jésuites, et de là passa à Naples, où il fit pendant quatre ans ses caravanes avec une intrépidité remarquable. Ses exploits lui valurent un avancement rapide; après avoir commandé pendant deux ans une des galères de la religion, il obtint du grand-maître Caraffa trois commanderies. En 1701, il devint grand-écuyer, maître de chambre et intime confident du grand-maître don Raymond Perellos de Rocafull. Il ne se servit de son crédit que pour procurer le bien général de l'ordre, engagea le grand-maître à remettre la marine maltaise sur un pied sinon formidable, du moins respectable, et lui adressa un plan financier à ce sujet. Peu après il fut décoré du titre de grand-croix, et, en 1712, il fut envoyé comme ambassadeur auprès du pape Clément XI, qui avait pour lui une estime particulière; aussi vint-il à bout de terminer à la satisfaction de ses confrères les négociations dont il avait été chargé, et dont le but était de faire cesser à Malte les empiétements et la tyrannie de l'inquisition. Enfin, don Raymond étant mort, Zondadari fut choisi pour lui succéder dans le magistère, en 1720. La courte durée de son règne fut signalée par des réglements et des mesures fort sages. Il resserra les liens de la discipline qui depuis long-temps étaient relâchés, répara les fortifications, pourvut, tant à l'abondance qu'à la distribution régulière des aumônes, et s'appliqua à faire fleurir le commerce. Il obtint aussi du pape un bref portant que tout chevalier qui posséderait plus de trois cents livres de revenu serait tenu d'entretenir un homme pour la sureté de l'île. Le choix qu'il fit de Ruffi, pour commander les galères de l'ordre, fut suivi de plusieurs prises importantes, et lui valut des applaudissements universels. Il n'y avait qu'une voix sur la sagesse de son gouvernement; et tous faisaient des

vœux pour qu'il restât long-temps encore à la tête des affaires, lorsqu'il expira le 16 juin 1722, âgé de soixante-trois ans. Antoine Manuel de Villena lui succéda. On a de Zondadari un opuscule intitulé : *Courte Instruction sur l'ordre militaire des chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem* (*Breve e particolare Istruzione del sacro ordine militare degli Ospitalari*), Rome, 1719, 1 vol. in-12, réimprimé à Paris, en 1721, et ensuite à Padoue, en 1724, avec une paraphrase du Psaume XLI qui est aussi de lui. Toutes ces éditions sont anonymes. Voy. *Giornale de' letterati d'Italia*, XXXVII, 286; et les *Elogi degli uomini illustri toscani*, IV, 642. P—OT.

ZOPELLI (JACQUES), poète italien, naquit à Venise en 1639. Ayant achevé ses études au séminaire de cette ville, sous la direction des PP. Somasques, il embrassa l'état ecclésiastique, et se concilia, par ses talents, ainsi que par la pureté de ses mœurs, la bienveillance des prélats qui se succédèrent sur le siége patriarcal de Venise. Pourvu de la charge d'archidiacre, il employa ses loisirs à la culture des lettres, et devint membre de l'académie des Recueillis (*gli Raccolti*). Il avait la plus grande facilité à rimer sur toutes sortes de sujets; mais les compositions qu'il a laissées se ressentent malheureusement du goût de son siècle, qui n'était pas celui du naturel. Sa vieillesse fut calme et heureuse comme l'avait été sa vie entière. Il mourut le 9 mai 1718, et fut inhumé dans l'église patriarcale, avec une épitaphe honorable. Il a laissé un recueil de vers, sous ce titre : *Trattenimenti poetici seri e geniali*, Venise, 1673, in-12. On trouve son Éloge dans le *Giornale d'Italia*, XXX, 337. W—S.

ZOPF (JEAN-HENRI), historien, né à Gera en 1691, fit ses études à l'université de Halle, devint directeur du gymnase d'Essen en 1719, et s'y fit remarquer par son savoir jusqu'à sa mort, qui arriva dans le mois de février 1774. Il publia, en 1729, un *Précis de l'histoire universelle*, qui eut beaucoup de succès dans les écoles d'Allemagne, et qui fut imprimé dix-sept fois pendant la vie de l'auteur. Cet ouvrage a eu encore trois éditions depuis; et la dernière, faite par le professeur Kranse, a été traduite en français par M. Schoell, notre collaborateur, et publiée sous ce titre : *Précis d'histoire universelle, politique, ecclésiastique et littéraire depuis la création du monde jusqu'à la paix de Schœnbrunn*, continuée sur un plan plus étendu, et augmentée d'une Histoire de la révolution française, etc., 5 vol. in-12, Paris, 1810. Dans cet ouvrage, Zopf a pris pour base l'histoire des Juifs; et il y rattache le synchronisme des autres nations. Arrivé à notre ère, c'est l'empire romain qui lui sert de centre; puis, par une fiction qui a toujours flatté les Allemands, il regarde l'empire germanique comme la continuation de l'empire romain, et y rattache la suite de toute l'histoire moderne. Le traducteur a modifié ce plan, en donnant un peu plus de place à l'histoire des autres peuples. M—D j.

ZOPPIO (JÉRÔME), littérateur, né, dans le seizième siècle, à Bologne, suivit d'abord la carrière de la médecine, et se fit agréger à la faculté de sa ville natale. Dans ses loisirs, il cultivait avec ardeur les lettres et la philosophie, et il finit par entrer dans l'enseignement public. Après avoir professé quelque temps la lo-

gique et la morale à Macerata, où il fonda l'académie *de' Catenati*, il revint occuper la chaire de littérature dans sa patrie, et y mourut le 5 juin 1591. Zoppio prit une part active aux disputes grammaticales qui s'élevèrent, de son temps, entre les littérateurs de l'Italie. Il se déclara pour Annib. Caro, dans la querelle qu'excita son fameux canzone *De gigli d'oro*, et se rangea parmi les défenseurs de Pétrarque et du Dante. Dans un de ses opuscules (*Difesa del Petrarcha*, 79), il attaque très-vivement le Muzio. Fontanini prétend que ce fut parce que le Muzio avait dit que les philosophes sont les patriarches des hérétiques (*Bibliot. d'eloquenz.*, II, 477); mais il est inutile de chercher d'autre cause à la sortie de Zoppio que la chaleur inséparable de toute discussion. On a de lui : I. Les quatre premiers livres de l'*Énéide* de Virgile, trad. *in ottava rima*, Bologne, 1554, 1558, in-8°. II. *Rime et prose*, ib., 1567, in-8°. Le seul écrit en prose que contienne ce recueil est la défense du *Canzone* d'Annib. Caro. III. L'*Atamante traged.*, Macerata, 1578, in-4°. Muret, dans une lettre qu'il écrivit à Zoppio, au sujet de cette pièce (*Epist., lib.* IV, 50), fait un grand éloge du style; mais il signale quelques défauts de conduite, et blâme l'auteur d'avoir conservé l'usage du prologue, ainsi que la division de la pièce en actes et en scènes (1). IV. *Ragionamenti in difesa di Dante e del Petrarcha*, Bologne, 1583, in-4°. V. *Risposta alle opposizioni sanesi*, Fermo, 1585, in-4°. VI. *Particelle poetiche sopra Dante*, Bologne, in-4°. VII. *La poetica sopra Dante*, ibid., 1589, in-4°. (Voyez la *Biblioth.* de Fontanini, I, 349 et suiv.)—Zoppio (*Melchior*), fils du précédent, né vers 1544 à Bologne, suivit, à l'exemple de son père, la double carrière de la médecine et de l'enseignement. Il professa la philosophie à Macerata, et ensuite à Bologne, où il fut, en 1588, l'un des fondateurs de l'académie *de' Gelati*. Il adopta le nom de *Caliginoso* dans cette société, dont il était un des membres les plus zélés, et à laquelle il légua, par son testament, une salle pour ses assemblées. Pendant cinquante ans qu'il remplit les fonctions du professorat à Bologne, Melchior Zoppio s'acquit une telle réputation, que ses collègues lui décernèrent, de son vivant, les honneurs d'une inscription publique. Il mourut octogénaire en 1634. Ses obsèques furent célébrées, avec une pompe inaccoutumée, dans l'église des PP. Servites, où il est inhumé. André Torelli, son confrère, prononça son éloge funèbre. Outre divers traités de philoso-

(1) Cette pièce n'a probablement jamais été jouée; et ce n'est point aujourd'hui qu'elle réussirait à la représentation. Cependant le style a toute la pureté des bons écrivains de ce siècle, et y joint souvent beaucoup d'élégance. Il ne manque pas même d'une certaine force; mais la composition est faible. Outre la nullité du sujet mythologique adopté par Zoppio, on voit avec regret les prologues d'Euripide et les machines dramatiques des anciens religieusement reproduites par l'inexpérience des modernes. Les théories du théâtre étaient alors si peu avancées, que Muret, dans sa lettre à Zoppio, lui reproche d'avoir introduit dans sa pièce la division par actes et par scènes, enveloppant ainsi dans un même reproche deux procédés dramatiques, dont l'un est purement arbitraire, tandis que l'autre existe de toute nécessité, même lorsqu'on ne l'apercevrait point par l'analyse, ou qu'on négligerait de lui donner un nom. Au reste, cette objection était si peu raisonnable, que Muret lui-même, dans une tragédie latine (*Julius Cæsar*), que l'on trouve dans la collection de ses OEuvres, introduisit la division par actes, et crut à propos d'indiquer le commencement des scènes. On peut voir la critique de Muret dans le recueil de ses lettres, lib. IV, epist. 50. Voici comment il s'exprime sur le compte de l'Athamas : *Totum autem poema olet Academiam, olet Lyceum, olet philosophiam, non illam horridam et incultam et aut clinguem aut stulte clamosam quæ hodiè scholas propè omnes occupavit, sed vetustam illam Atticam*, etc.

P—OT.

phie scolastique et quelques opuscules qui sont aujourd'hui sans intérêt, dont on trouvera les titres dans les *Scrittori bolognesi* d'Orlandi, p. 211, on a de Melchior deux comédies : *Il Diogene accusato* (Venise, 1598, in-12), pièce écrite en vers de 5, de 7 et de 9 syllabes, et *Il Giuliano;* quatre tragédies : l'*Admeto, Medea, Creusa, Meandro*, Bologne, 1629, in-12. Il a laissé plusieurs ouvrages manuscrits, entre autres six gros volumes in-folio, sur des matières philosophiques. Ghilini, qui nomme Melchior *un microcosmo di scienze e di lettere*, lui a consacré une notice, à la suite de celle de son père, dans le *Teatro d'uomini letterati*, II, 156. W—s.

ZOPPO (Paul), peintre, né à Brescia vers la fin du quinzième siècle, se fit remarquer par la finesse de sa touche. Il se trouvait dans sa ville natale en 1512, quand Gaston de Foix prit cette ville d'assaut, et il courut les plus grands dangers au milieu de ce désastre. Revenu quelque temps après de ses premières terreurs, il peignit en miniature cette scène de désolation sur un bassin de cristal, pour en faire un présent au doge Gritti; mais en portant ce bassin à Venise, il le rompit en chemin, et il en mourut de douleur en 1515. Ce peintre a laissé à Brescia un Christ au Calvaire, qui annonce en lui le desir d'imiter l'école des Bellino. — Zoppo di Lugano (*Jean-Baptiste Discepoli*, dit le), né en 1590, peintre de l'école Milanaise, fut un des coloristes les plus vrais, les plus forts et les plus animés de son temps. A Saint-Charles de Milan, on vit de lui un Purgatoire rempli des images les plus singulières. A Sainte-Thérèse de Côme, il laissa un tableau représentant cette sainte. Cette composition, qui est accompagnée de deux tableaux latéraux relatifs au même sujet, est une des meilleures productions de ce maître. En général le portrait de sainte Thérèse est très-répandu en Italie, et toujours conçu dans des idées extraordinaires d'extase, et l'on dirait presque d'amour profane. On ne demande d'ailleurs ce genre de composition qu'à des maîtres d'un mérite reconnu. Discepoli mourut en 1660. A—d.

ZOPYRE, médecin, sur lequel il ne nous est parvenu que des renseignements incomplets, vivait à la cour de Ptolémée Aulètes, roi d'Égypte. Il imagina pour ce prince l'antidote universel connu sous le nom d'*Ambrosia*. Celse en a donné la composition (liv. v, ch. 23); on la retrouve dans Scribonius Largus, *Compositiones medicæ*, et dans Galien, *Antidotarium*, II, 8. C'est à-peu-près le fameux *antidote* de Mithridate; et l'on conjecture avec beaucoup de vraisemblance que Zopyre avait communiqué sa recette au roi de Pont, l'ami d'Aulètes et son allié. En effet, Galien (*De antidot.*, lib. II) parle d'une lettre de Zopyre à Mithridate, dans laquelle le médecin propose au roi de tenter l'essai de son antidote : il lui conseillait de faire avaler à un criminel un poison mortel, et de lui donner sur-le-champ son *Ambrosia*, assurant que cette composition détruirait certainement l'effet de la substance vénéneuse. Zopyre paraît avoir eu des connaissances assez étendues en botanique. On croit que c'est de son nom que le *Clinopedion* fut d'abord appelé *Zopyron* (Pline, *Hist. nat.*, XXIV, 15; Dioscorides, III, 108), soit qu'il eût découvert cette plante ou qu'il en eût reconnu le premier les proprié-

tés médicales. On voit par divers passages des *Collectanea* d'Oribase (liv. XIV) que Zopyre avait classé les médicaments d'après leur mode d'action; mais il attribue à certaines substances des propriétés qu'on est loin de leur accorder aujourd'hui (*V.* Sprengel, *Histoire de la médecine*, trad. de Jourdan, I, 489). — ZOPYRE, médecin de Gordium en Phrygie, ou de Gorte dans la Crète, était contemporain de Plutarque. Le philosophe de Chéronée le met au nombre des interlocuteurs des *Symposiaques ou propos de table* (III, ch. VI). C'est dans sa bouche qu'il place la défense de l'opinion d'Épicure, sur le temps le plus favorable aux plaisirs de l'amour. W—s.

ZOPYRE. *V.* MÉGABYSE.

ZORGDRAGER (CORNEILLE-GISBERT), navigateur hollandais, naquit vers 1650, et partit en 1690, comme capitaine d'un navire expédié à la pêche de la baleine, dans la mer du Groenland. Il paraît qu'il continua pendant plusieurs années à faire ces sortes de voyages. Abraham Moubach publia en hollandais le résultat des travaux de Zorgdrager : ce livre est intitulé : *Progrès florissants de la pêche au Groenland, et Traité de la pêche de la baleine*, Amsterdam, 1720, in-4°., fig.; la Haye, 1727, in-4°., traduit en allemand, avec des additions, entre autres un extrait de l'ouvrage de Nic. Denis, sur la pêche de la morue (*Voy.* DENIS), Leipzig, 1723, in-4°., fig.; seconde édition sous le titre de *Description de la pêche de la baleine et des autres pêches du Groenland*, Nuremberg, 1746, in-4°., fig.; traduit en anglais sous le titre de *Tableau du commerce du Groenland et de la pêche de la baleine*, Londres, 1725, in-4°. « Ma » profession pendant plusieurs an- » nées, dit Zorgdrager, ayant été la » pêche au Groenland, je me crus » obligé d'acquérir les connaissan- » ces et l'instruction qu'elle exi- » geait. Ainsi, indépendamment de » ce que j'appris par ma propre » expérience, je m'attachai à me » bien pénétrer de tout ce qu'a- » vaient su les capitaines les plus » expérimentés. Je parcourus et » je lus beaucoup de journaux de » route, d'histoires et d'annales : » je notai très-soigneusement dans » mon registre annuel tous les faits » remarquables qui m'étaient arri- » vés afin d'avoir une idée exacte » de mes opérations. » Les travaux de l'auteur lui ayant montré que plusieurs journaux et histoires contenaient des fables, et que les personnes qui avaient fait la pêche au Groenland n'avaient rien écrit qui pût instruire, il résolut de publier le résultat de ses observations et de ses recherches, afin d'être utile à ses concitoyens et à tous les navigateurs qui feraient la pêche dans les mers boréales. Son livre, le meilleur qui ait paru sur cette matière, avant les ouvrages du capitaine Scoresby, indique la manière dont le navire expédié à la pêche doit être équipé; les procédés à suivre quand on est arrivé dans les parages où se trouvent les cétacées et les autres habitants de la mer. Il offre des détails précieux sur la température et les météores de l'océan glacial arctique, sur la formation et la marche des glaces; la description du Groenland, de l'Islande, du Spitzberg, de la Nouvelle-Zemble, de l'île Jean-Mayen, du détroit de Davis, etc.; des oiseaux et des autres animaux. Les figures ne sont pas mauvaises, et les cartes sont bonnes pour le temps où

elles ont été dressées. C'est dans cet ouvrage qu'ont puisé tous les auteurs qui se sont occupés du même sujet.

E—s.

ZORN (Pierre), philologue et théologien, né à Hambourg le 22 mai 1682, s'appliqua dès son enfance à l'étude de la langue grecque dans laquelle ses progrès furent si rapides, qu'à l'âge de quatorze ans il avait traduit plusieurs ouvrages. A dix-huit ans il se rendit à l'université de Leipzig, puis à Wittenberg, et revint à Hambourg se mettre au nombre des candidats qui étudiaient pour entrer dans les ordres. Reçu, en 1705, bachelier en théologie à Rostock, il publia plusieurs écrits polémiques contre les prédicateurs relâchés; mais bientôt ce zèle trop ardent devint des plus tièdes; et Zorn révoqua, en présence de plusieurs théologiens, le serment qu'il avait fait pour deux ans sur les livres symboliques de l'Église luthérienne. Il quitta Rostock, voyagea dans les Pays-Bas, revint de là en Allemagne, et habita deux ans Giessen, où il donnait en particulier des leçons de langue grecque et d'antiquités. Au sortir de Giessen il fit une apparition dans sa ville natale, se trouva, en 1707, à Kiel, accepta, en 1715, la place de recteur de Plön, et y resta jusqu'à ce que ses démêlés avec un ministre du prince l'eussent mis dans la nécessité de présenter sa démission (1720). Hambourg lui offrit alors une retraite; mais il n'y resta que peu d'années, et se rendit aux invitations qu'on lui faisait de la Prusse. Nous le retrouvons, en 1725, professeur d'éloquence et d'histoire au gymnase de Stettin; et, en 1729, il cumulait avec ces deux chaires celle de professeur d'histoire ecclésiastique. Enfin, de Stettin, il passa à Thorn dans la Pologne prussienne; et, outre la place de recteur et de professeur, il eut encore à y remplir les fonctions de bibliothécaire de la ville. C'est là qu'il termina, le 23 janvier 1746, une vie errante et agitée, qu'il n'eût tenu qu'à lui de rendre heureuse et tranquille. Chacun rendait justice à son vaste savoir et à sa probité. Mais son inconstance et l'amertume qu'il apportait dans la dispute l'empêchaient et de plaire, et de se plaire en quelque lieu que ce fût. L'irascibilité de son caractère, jointe à son nom qui en allemand signifie *colère*, donnait souvent lieu à des plaisanteries. On n'a de ce philologue que des dissertations, ou du moins des opuscules dont aucun n'est de longue haleine; mais presque tous sont encore d'une assez grande importance. Dans l'impossibilité d'en transcrire ici tous les titres, nous nous bornerons à indiquer : I. *Index auctorum ab Eustathio in commentario in Homerum allegatorum*, rédigé sous les yeux du savant Christophe Wolf, et inséré par Fabricius dans sa Biblioth. grecque, liv. II, art. Homère. II. *Bibliotheca antiquaria et exegetica in Scripturam sacram.* III. *Historia et antiquitates urbis quondam in Ægypto celeberrimæ Thebarum.* IV. *Historia fisci Judaïci sub imperio Romanorum.* V. *De* Λυκανθρωπία *Dæmoniacorum.* VI. *De Atheniensium sarcasmo in S. Paulum,* σπερμολόγον, *ad Act.* XVIII. VII. *De variâ fortunâ vocis* ὁμοούσιος. VIII. *De antiquo ænigmatum in cœnis nuptialibus usu.* IX. *De catacumbis seu cryptis sepulcralibus SS. Martyrum.* X. Μελέτημα *de variâ fortunâ Thomæ Aquinatis in scholis pontificiorum, imprimis in Galliâ.* XI. *De Eunuchismo Orige-*

nis Adamantii, thèse soutenue à Kiel. XII. *De philosophismis græcis N. T.* ἄσκημα. XIII. *Opuscula sacra*, 2 vol. — Zorn (*Joseph*), pharmacien, né à Kempten le 22 octobre 1739, y mourut le 9 janvier 1799. On a de lui : I. *Icones plantarum medicinalium*, Nuremberg, 1779 à 1790, six centuries avec planches et gravures. II. *Trois cents espèces de plantes américaines, rangées d'après le système de Linné* (all.), ibid., 1785 à 1789, 3 vol. in-8°. III. *Choix de Plantes rares et remarquables par leur beauté*, au nombre de deux cent cinquante (all.), ibid., 1794 à 1798, 3 vol. in-8°. P—or.

ZOROASTRE, réformateur et scribe sacré du magisme, nous apparaît au milieu des ténèbres de l'antiquité orientale avec les nombreux attributs et les caractères de législateur, de prophète, de pontife, de hiérophante et de philosophe. En vain pourtant les savants du premier ordre se flatteraient de tracer l'histoire complète de sa vie et de ses dogmes, tant l'absence, l'incertitude ou l'inanité des documents opposent d'obstacles à une telle entreprise. Autour des fragments mutilés ou interpolés du Zend-Avesta, se groupent avec les monuments énigmatiques de Persépolis et les bas-reliefs mithriaques du quatrième siècle, d'une part ces légendes fabuleuses qu'enregistre indifféremment dans ses poèmes ou dans ses histoires la crédulité asiatique, de l'autre quelques traditions éparses dans les œuvres des peuples occidentaux auxquels le nom du célèbre apôtre d'Ormuzd ne fut point inconnu. Qu'avec ces faibles données on parvienne à saisir quelques linéaments de cette grande figure, sans doute la chose n'est point impossible; mais il est probable que jamais on ne reconstruira Zoroastre tout entier. On l'a essayé cependant, et si l'on n'a pas réussi complètement, du moins a-t-on vu naître quelques résultats intéressants sous la plume des hommes illustres qui ont concentré leurs travaux sur le Zoroastérisme, et par les recherches desquels le problème originairement unique, et par là même confus et vague, s'est subdivisé en une foule de questions partielles. Rendre compte de toutes ces questions, de la manière dont elles se suivent, s'engendrent, se lient et se croisent, de la solution donnée à quelques-unes, de l'incertitude ou de la divergence qui s'est manifestée dans l'examen de quelques autres, enfin de leurs relations avec plusieurs problèmes historiques collatéraux ou parallèles, tel est le but que nous nous proposons dans cet article, qui ne sera pas seulement l'exposé biographique des événements qui ont signalé et rempli la vie de Zoroastre, mais qui de plus présentera succinctement un tableau complet des diverses opinions qu'on s'est formées sur son compte. Commençons par donner la vie de Zoroastre selon les poètes orientaux et les Gaures encore fidèles à la religion du magisme. A l'exception de quelques mots tirés ou des traditions orales de cette peuplade reléguée sur les frontières de l'Hindoustan, ou des historiens mahométans, les particularités dans lesquelles nous allons entrer reposent toutes sur l'autorité du *Zerdust-Namah* (Histoire de Zoroastre) et du *Tchengrengatch-Namah* (Histoire du brame Tchengrengatcha), deux poèmes en langue persane moderne qui appartiennent au même

auteur, Zerdust, fils de Behram, et qui paraissent avoir été composés vers la fin du seizième siècle, quoique l'annaliste poète, en se nommant dans le dernier chapitre du Zerdust-Namah, certifie qu'il écrit l'an 647 d'Iezdedgerd, c'est-à-dire l'an 1276 de notre ère. Selon ces ouvrages, Zoroastre descendait du sang des rois de Perse, et comptait parmi ses aïeux le célèbre Féridoun. Porochasp était le nom de son père. Dogdo ou Dogdhu, sa mère, étant déjà avancée dans sa grossesse, fut épouvantée sur la destinée de son fils par un songe aussi effrayant que compliqué. Le devin auquel elle alla confier sa frayeur la rassura sur l'avenir, et lui prédit la haute mission et la gloire de Zoroastre. Trois mois après paraît l'enfant destiné à répandre sur la terre le culte des Amchapands : son entrée dans le monde ne coûte ni larmes ni douleurs à sa mère; la chambre tout entière est illuminée d'une clarté symbolique; les artères de sa tête battent avec tant de force qu'elles soulèvent la main appuyée sur son front; enfin le sourire brille sur ses lèvres, et cette circonstance si rare, rapportée par Pline (liv. VII, chap. 16) et par Solin (chap. 1), est regardée comme le pronostic de la science la plus vaste et la plus profonde. Aussi déjà les magiciens ennemis du vrai culte tremblent à la nouvelle de cette naissance miraculeuse. Ils ont bientôt résolu de faire périr l'enfant redoutable; et dès-lors ils ne s'occupent plus que de lui dresser des embûches. Mais Ormuzd protège la faiblesse du prophète au berceau. En vain Douranseroun, chef de la coalition, s'apprête à faire tomber le glaive sur son jeune ennemi; en vain des esclaves le placent au milieu d'un désert sur un bûcher; en vain on l'expose successivement sur la route étroite que suivent les bœufs et les chevaux ou dans l'antre des loups dont on a tué les petits : la main qui tient le sabre levé se sèche; les flammes ne produisent que la sensation d'une douce chaleur : un taureau, une jument, une louve défendent successivement Zoroastre; deux brebis descendent des montagnes pour lui présenter leurs mamelles. Retrouvé au bout de quelques jours par sa mère, il est confié par Porochasp à un vieillard dont les soins le garantissent jusqu'à sept ans du contact d'Ahriman et des attaques des magiciens. Ceux-ci d'ailleurs étaient découragés par le peu de succès de leurs tentatives, et l'un des plus habiles d'entre eux, Tourberatorch, leur avait déclaré l'inutilité de leurs efforts, et prédit la victoire que Zoroastre et Ormuzd remporteraient sur eux. On peut donc être étonné de voir dans la suite reparaître sur la scène et les magiciens et Tourberatorch lui-même avec le cortége ordinaire des maléfices et des enchantements. Telles furent les attaques auxquelles depuis l'âge de sept ans jusqu'à celui de quinze il fut constamment en butte. Une piété et une sagesse surnaturelles purent seules l'empêcher de tomber dans les piéges qui lui étaient tendus. Sa générosité et sa bienfaisance n'étaient pas moins remarquables : il prodiguait les consolations et les secours, arrangeait les affaires de quiconque s'adressait à lui, distribuait ses habits et ses biens, et acquérait ainsi une grande célébrité parmi les peuples de l'Aderbaïdjan. A l'âge de trente ans, il se sentit attiré vers l'Iran (Zerdust-Namah, chap. 16); mais il ne fit qu'y passer et ne chercha point à y répandre de doctrine nouvelle : il

n'avait point eu alors de conférences avec Ormuzd. Dans la suite, il quitte son domicile habituel et sa patrie, accompagné de ses parents. Arrivé sur les bords d'un fleuve, il ne voit point de bateau, et songe déjà à revenir sur ses pas, quand obéissant à une inspiration soudaine, il invoque le Seigneur et pose le pied sur les eaux qui ne s'enfoncent point sous son poids. Tous ceux qui le suivent en font autant et traversent à pied sec la surface du liquide. C'était le trente espendarmad ou dernier jour de l'année, et l'on célébrait les *Farvardians*, c'est-à-dire la fête des ames de la loi. Zoroastre y assista, et quelques jours après reprit sa route vers une autre contrée, les yeux baignés de larmes en songeant aux contradictions qu'il allait éprouver. Un pays brillant, fertile, semblable au Paradis, le conduit à une mer dans laquelle il s'engage avec autant de confiance que sur le fleuve qu'il a traversé avec ses parents, mais dans laquelle il a de l'eau d'abord jusqu'au talon, ensuite jusqu'au genou, puis jusqu'à la ceinture, et enfin jusqu'au cou, sans que du reste il coure le moindre danger. Selon les auteurs orientaux qui racontent religieusement le commencement de ce fait comme un prodige, les quatre hauteurs de l'eau étaient symboliques, et signifiaient que la Loi d'Ormuzd recevrait dans le monde quatre accroissements à quatre époques différentes : le premier sous Zoroastre, le second et le troisième sous les prophètes Uchederbami et Uchedermah, vers la fin des temps, et le quatrième, lors de la résurrection, sous Sosioch qui rendrait l'univers pur comme le Paradis. De là Zoroastre se rendit dans les montagnes, d'où Bahman, la main couverte d'un voile, l'emmène à travers la foule des anges jusqu'au trône d'Ormuzd. Nous épargnerons au lecteur le détail des conversations dans lesquelles le futur réformateur du culte entre avec le bon principe et les Amchapands. Qu'il suffise de savoir que Zoroastre interroge successivement Ormuzd sur la morale, la hiérarchie céleste, les cérémonies religieuses, la fin de l'homme, les révolutions et l'influence des astres. Il finit en lui demandant l'immortalité ; mais bientôt, voyant par une prévision surnaturelle tous les événements qui doivent arriver jusqu'à la résurrection, il renonce à son vœu. Enfin, il reçoit de la bouche d'Ormuzd le Zend-Avesta avec l'ordre de le prononcer devant le roi Gustasp qui doit protéger la loi nouvelle, et donner l'exemple de la piété et de la foi, et il reparaît dans le monde, le Zend dans une main et le feu céleste dans l'autre. Les magiciens et les Dèves (mauvais génies), instruits de son retour, se rassemblent et forment une armée nombreuse pour s'opposer à son passage. La lecture d'un seul chapitre du livre divin suffit pour dissoudre cette coalition. Les Dèves rentrent sous terre saisis d'effroi ; les Magiciens demandent grâce ou tombent morts à ses pieds. Zoroastre se dirige ensuite vers Balkh, et marche au palais de Gustasp auprès duquel il veut être introduit ; mais, comme les gardes le repoussent, il fend le plafond ou la voûte du Divan, où ce roi tient sa cour, et descend par l'ouverture, au milieu des grands de l'Iran et des sages les plus célèbres rangés silencieusement autour du trône sur lequel siégeait le monarque. On conçoit la surprise des assistants ; mais cette surprise fait

bientôt place à un autre genre d'étonnement lorsque Zoroastre, interrogé successivement par les sages sur toutes les sciences, répond à toutes les questions avec la plus grande facilité, et développe sur toute espèce de sujet une érudition dont aucun d'entre eux n'a d'idée. Le prince, charmé, lui donne un logement magnifique près de son palais, et pendant deux jours encore le nouveau-venu dispute avec les sages qui vainement épuisent leur science pour l'embarrasser. Quelques jours après, il présente le Zend-Avesta au roi, lui annonce sa mission, et lui ordonne d'embrasser la vraie loi de ce Dieu qui a fait les sept cieux, la terre et les astres, qui lui a donné la couronne et la vie, et qui offre aux hommes fidèles adorateurs de sa puissance une gloire immortelle après la mort. Ni le magnifique langage du prophète, ni même la lecture du Zend-Avesta ne persuadent le monarque qui demande du temps et des miracles pour croire. Zoroastre se fait arroser d'airain fondu, et porte des flammes à la main sans être brûlé : il plante près du palais un cyprès qui en quelques jours devient si gros que dix longues cordes peuvent à peine l'entourer : il dresse ensuite une grande salle sur les branches les plus élevées. Gustasp, frappé de ces prodiges, embrasse sa loi et se fait expliquer tous les jours le Zend. Le triomphe de Zoroastre n'était pourtant pas encore assuré. Ses ennemis et ses envieux gagnent son serviteur, et vont cacher dans son appartement du sang, des ongles, des os de cadavres, et autres objets réputés impurs par l'ancienne comme par la nouvelle loi ; puis, l'ayant accusé de sortiléges auprès du roi, ils engagent ce dernier à aller visiter par ses yeux la demeure du prophète. A la vue des ongles, du sang et des immondices qui semblent préparés pour des enchantements, le nouveau converti jette le Zend qu'il tient encore à la main, et sans vouloir entendre la justification de Zoroastre, il ordonne de le renfermer étroitement. Cette détention durait depuis sept jours, lorsqu'un événement singulier fit éclater l'innocence de Zoroastre. Le cheval favori de Gustasp fut atteint d'une paralysie, ou, comme le disent les légendes, d'une maladie qui avait fait rentrer ses jambes dans son ventre. Aucun des sages ou des médecins ne connaissait de remède à ce mal ; et, après mille efforts infructueux, on désespérait de sauver l'animal, lorsque Zoroastre, averti de ce qui se passait, demanda à paraître devant le roi, promettant de guérir son cheval, et de dissiper son chagrin. Il y réussit en effet, et cela à la vue de toute la cour, que le bruit du miracle attirait autour de lui. Mais à chaque jambe qu'il faisait paraître hors du ventre de l'animal, il imposait à Gustasp une nouvelle condition, que ce prince n'avait garde de lui refuser. C'est ainsi que successivement le roi, Esfendiar, son fils aîné et son héritier présomptif, enfin la reine et toute la maison royale adoptèrent la loi d'Ormuzd, et jurèrent de croire au Zend-Avesta. Il ne restait plus que la quatrième jambe à guérir quand Zoroastre demanda que l'on appelât le serviteur qui s'était laissé séduire par ses ennemis. Cet homme, ayant reçu l'assurance de sa grâce, dévoila le mystère, et prouva ainsi au roi l'innocence du prophète, qui fut réintégré dans sa maison, et redevint le favori de Gustasp. Aussi zélé pour la propagation

du nouveau culte qu'il avait été attaché à sa première croyance, ce prince fit tous ses efforts pour que ses sujets suivissent son exemple, éleva partout de vastes *atechgâhs* ou temples du feu, établit des *mobeds*, des *destours*, et écrivit aux gouverneurs des pays voisins de venir à pied visiter le cyprès de Zoroastre. Quelques-uns obéirent; mais d'autres s'y refusèrent, et même empêchèrent leurs provinces d'accepter le culte nouveau. Cependant Zoroastre se rendait de plus en plus célèbre par des conversions éclatantes. La plus mémorable fut celle du brahme Tchengrenghatchah. Ce sage, un des plus habiles de l'Inde, avait résolu de venir lui-même convaincre de folie ou d'imposture aux yeux de toute la cour le prophète d'Iran; et dans cette espérance il avait, pendant deux ans entiers, rassemblé les questions les plus épineuses et les plus difficiles à résoudre. La vie d'un homme, disait-il à quatre-vingt mille brahmes qui l'accompagnaient, ne suffirait pas pour en expliquer la moitié. Arrivé dans la capitale de Gustasp, et admis à une conférence publique avec Zoroastre, il se préparait à lui adresser une de ses questions, lorsque le réformateur, prenant la parole, ordonna à un de ses disciples de lire à haute voix un des *nosks* qui faisaient partie du Zend-Avesta. Ce nosk contenait la solution de tous les problèmes que Tchengrenghatchah avait si laborieusement et si long-temps médités. Frappé d'un prodige aussi inouï, ce dernier renonça aux dieux de l'Inde, et devint un des sectateurs les plus zélés de celui que naguère il traitait d'imposteur. Tous les sages qui l'avaient suivi imitèrent son exemple, et portèrent le culte d'Ormuzd et des Amchadpands dans la belle péninsule d'où ils étaient sortis. Aussi retrouve-t-on encore des traces de cette antique religion dans les plaines de l'Hindoustan. Cependant, quels que fussent les succès et les accroissements de la nouvelle loi, elle se répandait encore trop lentement au gré de l'ardent réformateur et de Gustasp. Le pélerinage du cyprès se ralentissait. Il fut décidé que le prince secouerait le joug du roi de Touran, et lui refuserait le tribut accoutumé. « Comment un roi armé du collier de la loi de vérité pourrait-il payer tribut à celui qui adore les idoles? » A entendre Zoroastre, il fallait même que le souverain infidèle cédât partie de ses provinces, et livrât à Gustasp le *royaume de Tchin*. On alla jusqu'à l'en sommer par lettres. Ardjasp, tel était le nom du prince touranien; Ardjasp, à la lecture de cette impérieuse et ridicule sommation, répondit que si Gustasp ne se hâtait de congédier le vil enchanteur qui l'abusait, il lui déclarerait la guerre, et réduirait ses villes en cendres. Ces menaces étaient de nature à épouvanter; et Djamasp, vieux ministre d'Iran, était d'avis de mettre de la prudence dans les relations avec le prince ennemi. « Qu'est-il besoin de » prudence? s'écrie Zoroastre; on » veut la guerre, faisons la guerre: » marchons. » La victoire, victoire sanglante, il est vrai, et souillée de deuil, est à Gustasp. En effet, après plusieurs batailles où périssent et le frère du roi, Zézir, et les frères de Djamasp, la valeur d'Isfendiar fixe la victoire sous les bannières iraniennes. Mais bientôt le vieux prince, jaloux de son fils, le fait charger de fers et enfermer dans un cachot. Il part ensuite pour le Sistan, où Roustam et Zal, son père, commandent

encore avec une autorité presque souveraine, et résistent à toutes les innovations. L'arrivée de Gustasp change tout dans cette contrée; et des atechgâhs s'élèvent de toutes parts comme par enchantement. Mais tandis que le royal prosélyte convertit ainsi les provinces, sa capitale, sans défense, est subitement saccagée et incendiée par Ardjasp. L'atechgâh central devient la proie de la destruction; et Lohrasp, père du souverain, meurt les armes à la main, et hors du couvent où la dévotion le tient confiné depuis le jour où il a abdiqué en faveur de son fils Gustasp. Lui-même est battu, peu après, par l'armée touranienne, et se réfugie sur une montagne près de Komech. Encore voit-il bientôt son refuge investi par les forces de son ennemi, et n'a-t il de ressources que dans la valeur d'Isfendiar. Modèle de générosité comme de bravoure, à peine ce jeune héros a vu briser ses chaînes qu'il attaque l'antagoniste de son père, venge sur lui la mort de son aïeul, et contraint les troupes de Touran à rentrer dans leur pays. Mais déjà Zoroastre n'est plus au nombre des vivants; et soit qu'il ait péri avec les victimes d'Ardjasp, au sac de Balkh, soit qu'il ait rendu paisiblement le dernier soupir dans son lit, il fait partie des esprits bienheureux qui siegent autour du trône d'Ormuzd. Telle est en substance la relation des seuls ouvrages orientaux que l'on puisse considérer comme retraçant la vie ou une époque de la vie de Zoroastre. On sent que nous avons dû la dégager des nombreuses inutilités et des absurdités dont le poète n'a pas manqué de la charger. Au reste, il serait encore facile, pourvu que l'on voulût mettre à contribution les autres auteurs asiatiques et les fables des Parsis, d'ajouter aux prodiges qu'ils racontent sur le réformateur chéri de Gustasp. Mais ces historiettes, dont on pourrait remplir des volumes, ne jetteraient aucune lumière sur les points qui seuls peuvent être utiles aux recherches des historiens. On a dû remarquer dans l'analyse que nous venons d'offrir l'absence presque complète de dates et d'indications géographiques, la nullité des renseignements sur les dogmes et la morale de Zoroastre, le défaut de précision de tous les détails, enfin l'audace des exagérations. Comment, après avoir vu quatre-vingt mille brahmes ou chefs indiens se rendre ensemble en Iran, pour être témoins d'une controverse religieuse, croire même aux choses vraisemblables certifiées par le même narrateur? Comment ne pas révoquer en doute jusqu'à la réalité de cette guerre avec le prince de Touran et l'incendie de Balkh? Essayons cependant de poser, d'après ce récit, les points capitaux de l'histoire contemporaine. Relativement à Zoroastre, des voyages, un long séjour sur des monts solitaires, des miracles à la cour d'un roi puissant, enfin l'établissement ou le rajeunissement du culte d'Ormuzd; relativement aux faits eux-mêmes ou aux personnages en contact avec le prophète, Gustasp avec Lohrasp, Isfendiar, Bahman, Ardjasp, Tchengrenghatcha, une guerre ou plutôt deux guerres avec le roi de Touran, des expéditions vers l'Inde ou l'Iran oriental, tels sont les faits qui semblent résulter de tout ce qui a été exposé ci-dessus. Sont-ils tous admissibles? Il est certain que lors même que nous aurions obtenu la réponse à cette question, il en resterait encore bien d'autres à faire. Mais il y en

a quelques-unes qui doivent avoir la priorité sur toutes les autres ou qui se mêlent nécessairement avec elles de telle sorte qu'il est impossible de les examiner isolément. De cette espèce sont celles qui roulent sur la patrie et l'époque de Zoroastre. On conçoit que l'histoire authentique des rois de la Haute-Asie doit être d'un poids considérable dans l'examen de ce problème. D'autre part les contradictions ou les incertitudes historiques ne peuvent guère manquer de nous conduire à cette autre question : N'y a-t-il eu qu'un Zoroastre, et s'il y en a eu plusieurs, combien y en a-t-il eu? Question à laquelle s'oppose bientôt celle-ci qui n'est pas moins naturelle : Y a-t-il même eu un Zoroastre, et ne serait-ce point là une conception symbolique ou mystique divinisée dans la suite par la piété des Parsis? L'origine et l'étymologie de ce nom célèbre deviennent dès-lors un point de recherche important et doivent jeter du jour sur tous ceux qui précèdent. Reprenons à présent ces questions dans l'ordre inverse ; on voit qu'elles sont au nombre de cinq, et qu'elles peuvent être présentées sous la forme suivante : quel est le sens du mot Zoroastre? Un homme du nom de Zoroastre a-t-il existé? N'en a-t-il existé qu'un? Où est-il né? Quand a-t-il vécu? La première, quoique simple en apparence, n'est pas exempte de difficultés. En effet, ce qui frappe d'abord dans le nom de Zoroastre, c'est que les éléments de ce mot sont tous d'origine helléniq[ue](1). Mais doit-il être question ici d'étymologie grecque? Il faudrait pour cela supposer que les Grecs qui les premiers ont parlé de Zoroastre, ont traduit son nom, et lui ont fait subir un changement analogue à celui de *Schwartzerdt* en *Mélanchthon* ou de *Wurtzeisen* en *Allassideros*. Or c'est ce qu'on ne peut croire. Les noms de Zerdoust, Zerdoucht, Zeredoucht, Zaradoucht, répandus encore aujourd'hui en Asie, sont évidemment identiques avec celui de Zoroastre, et démontrent que la forme harmonieuse en usage chez les Grecs n'est qu'une dépravation du mot indigène. Les formes parsis même ne représentent point fidèlement la prononciation antique qui est en pehlvi *Zeratocht* ou *Zertocht*, et en zend *Zeratochtro*. Nous n'insisterons pas plus long-temps sur ces modifications dont toutes les langues offrent tant d'exemples, et encore moins sur celles qui tiennent seulement à la déclinaison, et que Hyde (*De Religione veterum Persarum*, pag. 313) n'a point distinguées des autres. Mais, parmi les diverses altérations grecques, nous ferons remarquer les formes *Zaradas* et *Zarasdes*, qui semblent se référer au parsi, *Zabratus* ou *Zaratus*, qui viendrait plutôt du pehlvi, quoique l'on ait contesté l'identité de Zoroastre et de Zaratus. A cette dernière se rapporte aussi le *Nazaratus* de saint Clément d'Alexandrie. Revenons maintenant au mot *Zend*. Faut-il pour en rechercher l'origine avoir recours à

(1) Comme dans une foule de mots composés, on y voit deux radicaux monosyllabiques, *zor*..., de *zoros*, pur, et *Astr*... d'*Astron*, réunis par la voyelle de transition *o*, qui dans les règles de la grécité attique devrait s'élider devant la voyelle subséquente, mais que la mollesse du dialecte ionien a pu retenir précieusement ; ainsi le nom du célèbre prophète signifierait *Astre pur, étoile de pureté*. C'est en procédant à-peu-près de cette manière que les anciens étaient arrivés à traduire ce nom par les mots d'*étoile vivante, étoile de vie* (*Voy.* Grégoire de Tours, *Hist. Francor.*, et l'auteur des *Récognitions Géograph.*, liv. IV, chap. 1). Mais il y avait ici erreur palpable et matérielle. *Zó*.... ou *Zóo*.... seuls désignent un être animé, vivant, et ne peuvent jamais se transformer en *Zór*... *Zóro*... Si donc on admettait une étymologie grecque, c'est à la première seulement qu'on devrait s'attacher.

l'hébreu ou au persan moderne? Telle a été long-temps l'unique ressource des savants; et l'on a eu à choisir entre l'étymologie hébraïque de Bochart, qui, s'étayant du passage de Diogène Laërce, mais changeant ἀστροθύτης en ἀστροθεάτης (*contemplateur des astres*), s'imagina que le mot zend venait de *chouro-aster* (il a contemplé les étoiles), et les quatre étymologies persanes que Hyde donne d'après le syrien Bar Bahloul, Jexeira, Ferdousi et le consul anglais aux Indes, Henri Lloyd (*Histoire de la religion des anciens Perses*, p. 154 de la trad. franç.). Selon ce dernier, Zerdoust signifie *ami du feu*. Telle est effectivement la traduction des mots persans modernes *Ader-doust*. Mais nous ne voyons pas quel rapport ces mots ont avec Zerdoust, et surtout avec Zéréthochtro. Au reste cette opinion a long-temps été presque généralement admise faute de mieux; et elle se trouve consignée tant dans Hottinger (*Hist. orientale*, 2e. édit., p. 586) que dans la *Biblioth. orient.* de d'Herbelot, p. 931, art. *Zoroastre*. Nous ne parlons point de celle du P. Kirker, citée par Stanley (*Hist. philosoph.*, édit. de Leipzig, 1711, page 1111), ni de celle de Stanley lui-même. Toutes ces erreurs provenaient de l'ignorance où l'on était de la langue zende, dont le nom était à peine connu d'un grand nombre de savants. Mais quand, avec le Zend-Avesta, les presses françaises eurent publié un vocabulaire zend, dès-lors les nuages commencèrent à s'éclaircir. Anquetil (*Vie de Zoroastre*, tome 1er., 2e. part. du Zend-Avesta, pag. 4) fut le premier à indiquer comme éléments du nom en litige les mots zends *zéré* ou *zer*, d'or, et *techtré*, astre dont l'éloge se trouve dans les Iechts, nº. 87, où on le nomme distributeur de la pluie, et qui n'est autre que Sirius. Dans la suite Herder a appelé plus spécialement l'attention sur cette étoile, une des quatre qui sont préposées à la surveillance des cieux, et qui président aux myriades d'étoiles créées par Ormuzd au commencement du monde; et enfin Rhode, dans son grand ouvrage, *Die Heilige Sage*, etc., a montré des rapports symboliques et mythiques incontestables entre cette étoile et le législateur religieux auquel elle a donné son nom. Nous y reviendrons plus tard. Pour l'instant il est une chose prouvée, c'est que la dénomination de Zoroastre n'est pas un de ces noms propres qui n'offrent point de sens ou qui désignent exclusivement des êtres humains. Primitivement et dans la langue usuelle c'est l'étoile de Sirius, dite par excellence l'*étoile d'or* à cause de son éclatante splendeur. Au reste sur cette première question on peut consulter encore Plutarque, *de Animant. generat. in Tim.*, p. 124, éd. Wyttenb.; Reinesius *in Suidam*, éd. Ch.-G. Müller, p. 103 et suiv.; Toup, *Epist. ad Suid*, p. 137, éd. de Leipzig. Abordons maintenant le second sujet de discussion : A-t-il existé un homme du nom de Zoroastre? Il est certain que la solution de la précédente question fournit un argument en faveur de la négative, et que ceux qui veulent voir dans les mythes, les symboles, les cérémonies et les personnages religieux des personnifications d'éléments astronomiques, ne manqueront pas de faire trophée d'une conclusion qui voit dans le nom d'un prophète célèbre le nom d'un astre. Mais cette joie est prématurée. D'abord et en thèse générale, en admet-

tant les relations perpétuelles, exactes, incontestables entre les systèmes astronomiques et religieux, est-il évident que les noms des étoiles et des constellations soient antérieurs à ceux des personnages homonymes? et Zéréthochtro, par exemple, vient-il de Zéré-Techtré, plutôt que Zéré-Techtré de Zéréthochtro? Certes, ce n'est point à la simple inspection des noms qu'on peut décider ce point; et si, dans le cas actuel, il arrive que nous donnions la priorité chronologique à l'étoile sur l'homme qui en porte le nom, ce ne sera point en vertu de ce principe vrai dans quelques occasions, mais ridicule dans sa généralité, que tout fondateur ou réformateur de religion est un être imaginaire, et n'a qu'une réalité astronomique. On nous demandera peut-être comment, supposé que Zoroastre ait existé, il peut se faire qu'il y ait une connexion si singulière entre le sens de son nom et le rôle qu'il joue dans l'Iran. D'abord cette connexion n'est que médiocrement singulière, et nous voyons souvent les rois, les grands ou les sages de la Perse porter des noms où entrent comme éléments des idées de soleil, de lumière, d'astre, de pureté ou de force. C'est ainsi que les Grecs, adorateurs de Jupiter, d'Apollon et de Mercure, commençaient souvent leurs noms par les syllabes Hermo,... Apollo..., Dio.... et quelquefois le hasard faisait que ces noms convenaient parfaitement à leur profession, à leur caractère ou aux circonstances saillantes de leur vie. Ne pourrait-on point aussi soupçonner que le mot de Zoroastre, comme ceux de Pharaon, d'Émir, de Chah, est moins un nom propre qu'une dignité. Cette dignité fut peut-être hiérarchique ou même mythique, ainsi que pourrait l'indiquer le titre d'*Helius* (on sait qu'en grec Ἥλιος veut dire soleil), donné dans les mithriaques à une classe d'initiés. Enfin, et cette opinion est celle à laquelle nous devons nous arrêter, il est extrêmement probable que notre législateur ne porta point originairement le nom sous lequel il se rendit si célèbre, mais qu'il s'en revêtit dans le temps où il se préparait à opérer la rénovation religieuse de l'Iran. Grégorio dit formellement que son nom véritable était *Mog*, assertion que certes nous n'adoptons pas, et qui peut-être n'a d'autre fondement que la ressemblance des syllabes *mog* et *mag*; mais cela prouve clairement que, dès les temps anciens, on avait soupçonné que Zoroastre n'est point le premier nom du réformateur. Peut-être fut-ce quelque temps un surnom que peu-à-peu l'on s'habitua à substituer à un nom plus ancien, que par une raison quelconque on évitait de prononcer. Au reste, quelle que soit l'hypothèse la plus plausible, toujours est-il que le sens naturellement astronomique du mot Zoroastre ne prouve rien contre l'existence d'un législateur et d'un sage de ce nom. En revanche, il ne prouve rien non plus en sa faveur. Essayons maintenant de sortir de cette indécision, et d'atteindre par quelque moyen direct à une espèce de certitude. L'établissement du magisme, même avec les formes dites zoroastériennes, n'est point une démonstration suffisante; car ce culte peut avoir été fondé par d'autres que par l'homme auquel les fils des mages en font honneur. Mais les livres zends, que lui attribue d'un commun accord l'Asie occidentale, nous mèneront peut-être à une con-

clusion plus avantageuse. Car, puisque ces livres existent, ils ont été composés par quelqu'un. Or, si originairement ce quelqu'un a seul écrit ou du moins publié ces livres; s'il a vécu à une époque convenablement reculée, c'est lui que nous appelons Zoroastre. La question ne porte donc plus que sur l'âge, ou l'authenticité de ces livres. Notons ici que par livres zends nous n'entendons que ceux dont l'ensemble forme le Zend-Avesta, c'est-à-dire, les trois livres du Vendidad-Sadé et le Boundehech; encore retrancherions-nous volontiers le Boundehech, qui n'existe aujourd'hui qu'en pehlvi, et qui a été si misérablement défiguré. Il ne peut donc être question ni du Sadder ni de cette foule d'opuscules apocryphes dont on gratifie Zoroastre, ni même des célèbres *Oracles magiques*, malgré toutes les analogies qu'ils présentent avec les doctrines du Zend. Plus bas, nous donnerons la nomenclature de tous ces écrits. Quant au Zend-Avesta, nous commencerons par avouer que nous ne le possédons point tel qu'il est sorti de la main de Zoroastre. D'abord le Boundehech n'est qu'une traduction du Zend en pehlvi, ou plutôt une compilation, rédigée en partie sur les livres sacrés, de fragments empruntés à des auteurs et à des siècles différents. On peut en dire autant des Iechts-Sadés; et dans le *Vendidad-Sadé* lui-même, le commencement semble avoir été bouleversé et sans doute mutilé à plaisir; ce qui est surtout indubitable pour les Izechnés. Mais ni le désordre introduit dans l'économie de ces livres, ni les interpolations ou les retranchements ne démontrent que l'ouvrage entier est apocryphe. Au contraire, toutes les preuves extrinsèques se réunissent en faveur de l'authenticité. Qu'on feuillète les historiens et les philosophes de la Grèce depuis Hérodote, qui esquisse l'histoire des guerres médiques environ quatre cent quatre-vingts ans avant notre ère, jusqu'à Porphyre, Ammien Marcellin et Photius; partout, dans cet espace de plus de dix siècles, on retrouve les doctrines, les symboles, les idées, la manière du Zend-Avesta. Strabon (*Géographie*. livre xv) parle des Atechgâhs ou Pyrées de la Cappadoce; et Pausanias décrit avec son soin ordinaire les temples du feu élevés en Lydie. Dans Xénophon (*Cyropéd.*, livre viii), on voit les mages comme aujourd'hui les mobeds, chanter un hymne à la divinité, au lever de l'aurore; et Agathias, livre ii, fait mention de la fête remarquable dans laquelle on tue le serpent et les créatures d'Ahriman. Hom, avec sa double nature et son double caractère, Hom, tour-à-tour législateur divin et arbre de vie, se retrouve dans Plutarque, *de Iside et Osiride*, ainsi que cette lutte si célèbre entre les deux principes, lutte dont s'occupent d'ailleurs Platon, Aristote, Hécatée d'Abdère, et d'autres encore. Le dogme bien plus élevé de Zervane Akerene, principe unique et suprême, base de la dyade militante, générateur et modérateur des puissances qui ont créé et qui gouvernent le monde, se lisait au rapport de Damascius (*de Principiis*, *Voy.* Wolf, *Anecdota græca*, tom. iii, pag. 259), dans les historiens Hermippe, Eudème et Théopompe, et dans Théodore de Mopsueste, selon Photius. Enfin, il n'est pas jusqu'aux noms de Sag-Did et d'Iecht-Ormuzd qui ne se soient glissés, le premier dans Eusèbe, *Præparat. Evang.*, liv. vi, pag. 277; le second dans Minucius

Félix, *Octav.* XXVI ; et Ammien Marcellin, liv. XXIII, parle formellement des communications de Gustasp qu'il nomme Hystaspe avec les brahmes de l'Hindoustan. Remarquons en passant que dans cette collection des livres des mages il est souvent question de faits et de personnages historiques, et que cependant jamais on n'y traite d'événements, jamais on n'y nomme de prince ou de héros postérieur au cinquième siècle avant Jésus-Christ. Les renseignements géographiques sont aussi des preuves irréfragables d'une haute antiquité : car si d'une part on n'y trouve en ce genre rien qui fixe décidément l'époque à laquelle vivait l'auteur, du moins est-il évident que les descriptions, ainsi que les noms de lieux, de villes, de provinces, ne peuvent avoir aucun rapport avec la géographie moderne de cette contrée de l'Asie qui s'étend de l'Euphrate aux Bouches du Sindh. En vain l'on s'armerait, pour nous combattre, de la note diplomatique signifiée par Gustasp et son prophète au roi de Touran, et par laquelle ils lui demandent le royaume de Tchin (la Chine). Il est clair qu'ici l'auteur oriental a usé largement, et en poète qui ne craint point d'être chicané par ses lecteurs, du droit commode d'anachronisme. Son royaume de Tchin peut faire pendant au divan que quelques pages plus haut il donnait à Gustasp. Mais comme ni l'une ni l'autre de ces absurdités ne se trouvent enchâssées dans le Zend, quoique plus d'un Guèbre soit de force à les répéter, il est impossible d'infirmer par là aucune des conséquences que nous tirons en faveur du recueil sacré. Vainement aussi on croirait pouvoir tirer un argument de la mesure prise par Artaxarc Ier., au commencement de son règne, pour la fusion des sectes nombreuses qu'avait enfantées le zoroastérisme. On sait, en effet, que le fondateur de la dynastie sassanide, après avoir soustrait l'empire aux faibles descendans d'Arsace, et créé une nouvelle monarchie perse, voulut aussi rendre à la religion de Zoroastre tout l'éclat dont elle avait brillé pendant les siècles qui suivirent sa naissance, et que, regardant un concile général comme le moyen le plus sûr de réconcilier les soixante-dix sectes zoroastériennes, il rassembla autour de lui quatre-vingt mille mages que des épurations successives réduisirent à sept, et qui enfin convinrent de s'en rapporter à leur jeune collègue Erdaviraph. Ce dernier remplit trois coupes d'un vin soporifique, les but et ensuite tomba dans un sommeil profond pendant lequel il fut transporté dans les cieux, et eut une longue conversation avec Ormuzd sur tous les points contestés du Zend-Avesta et du magisme. Réveillé au bout de sept jours, il raconta sa vision ; et dès-lors toutes ses décisions devinrent la base de la foi des Perses. Or ne pourrait-on pas soupçonner que le Zend lui-même a été fabriqué par Erdaviraph, afin de mieux assurer sa domination sur les consciences ? Ce soupçon s'évanouira de lui-même si l'on songe que les soixante-dix sectes, unanimes dans l'adoration d'Ormuzd, ne différaient que sur l'interprétation des livres saints, et que par conséquent ces livres saints existaient antérieurement aux querelles des sectaires. Mais les livres n'auraient-ils pas été perdus et ensuite remplacés par un ouvrage d'Erdaviraph ? Nous répondons qu'il est impossible que le Zend-Avesta ait été ainsi perdu dans un pays où tout le monde le révérait également, et

où sans doute il en existait, comme aujourd'hui, au moins un exemplaire dans chaque atechgâh. Il est vrai qu'une tradition universellement reçue en Asie porte qu'Alexandre, voulant détruire le culte du feu dans la monarchie qu'il venait de conquérir, ordonna de remettre entre ses mains tous les livres de Zoroastre, et qu'effectivement on lui en remit vingt-six. Mais est-il présumable que les mages si attachés à un culte qui pour eux était la source des honneurs, des richesses et de la puissance, et auquel d'ailleurs ils pouvaient croire, aient livré, soit tous les ouvrages, soit tous les exemplaires, sans en réserver quelques-uns, ou, si l'on exigeait que chaque temple en donnât un, sans en faire prendre copie? Notons aussi que, quelques-uns de ces livres étant devenus le bréviaire des mages, il était facile sans doute à ce corps hiérarchique, en réunissant ses souvenirs à une époque plus heureuse, de retrouver le Zend à peu de choses près dans son état primitif; et l'on ne peut douter que, si réellement les ouvrages saints ont été livrés au conquérant macédonien, on ne les ait ainsi reconstruits immédiatement après sa mort. Les généraux qui se proposaient le partage de la vaste succession laissée par ce prince ne s'occupaient sans doute guère de la religion des vaincus; et dans ce cas même il est impossible d'admettre que gouvernant alors avec une autorité presque souveraine, chacun dans une province, ils aient tous déployé une égale sévérité contre les possesseurs des livres zends. Serait-ce donc à une époque postérieure, et quand les khalifes renouvelèrent la prétendue persécution d'Alexandre contre le magisme, que la supposition d'un recueil canonique aurait eu lieu? Mais, d'abord, comment dans ces temps d'ignorance, les faussaires orientaux, encore moins instruits et plus dupes de leur imagination que les Grecs, auraient-ils eu l'art de se conformer si exactement pour l'histoire, la géographie et la religion, aux données de l'antiquité, sans jamais laisser percer l'esprit d'un siècle plus moderne? Écoutons ici Anquetil (*Journal des savants*, ann. 1769) : « Lorsque les chrétiens combattaient la religion des Perses, et dans le temps que les mahométans leurs ennemis déclarés attaquaient leur culte et leur empire, qu'ils les traitaient d'idolâtres sur l'idée générale qu'ils s'étaient formée de leur religion, et que les vrais ouvrages de Zoroastre, monuments de cette religion, étaient répandus en Perse, dans l'empire romain, un imposteur a composé les livres zends qu'il a donnés pour ceux du législateur des Perses. Loin de se rapprocher des ennemis de sa religion, ce faussaire a rassemblé dans son ouvrage exactement ce que les Grecs et les Latins, depuis Hérodote jusqu'à Photius, nous disent des mages, de leurs dogmes, de leurs cérémonies, c'est-à-dire, qu'il a écrit ce qui était écrit, connu, ce qui animait les ennemis des Perses contre eux. De plus il a eu l'attention de ne rapporter, dans vingt-un volumes, aucun trait d'histoire, de ne nommer aucun roi, aucune puissance ennemie, aucun prêtre postérieur à Gustasp et à Zoroastre, ou du moins le hasard a fait disparaître les ouvrages où il en faisait mention. Ce fourbe a choisi, on ne sait pourquoi, une langue morte et entendue pourtant des prêtres perses, qui traduisirent bientôt ses livres en langue vulgaire (en pehlvi). Les sectaires perses, tels

que Manès et Mazdek qui étaient en état de découvrir la fourberie, ne l'ont pas soupçonnée. Les mahométans n'ont pas relevé l'imposture. Les chrétiens persécutés par les Perses, et attentifs sans doute à leur conduite, ne la leur ont pas reprochée. Enfin le faussaire a si bien réussi, que ses ouvrages ont passé depuis chez les Perses et chez les mahométans pour les vrais ouvrages de Zoroastre; et les livres qui avaient perpétué la connaissance de la langue zende, ceux qui depuis Zoroastre jusqu'aux troisième et quatrième siècles, avaient porté le nom de ce législateur, ont été absolument abolis, il n'est pas même resté de traces de leur existence, quoiqu'ils continssent exactement les mêmes dogmes que ceux de l'imposteur. Si l'on trouve le projet vraisemblable, et l'exécution de ce projet possible, le monstre d'Horace (*Humano capiti*, etc.) ne doit rien présenter de ridicule, et le pyrrhonisme triomphera sans peine de l'évidence. » Il nous semble qu'après la lecture de ce passage il est impossible de soupçonner encore la supposition des livres zends qui sont parvenus jusqu'à nous. Quant aux interpolations nombreuses, loin de prouver contre l'authenticité du recueil, elles semblent au contraire déposer en sa faveur; car on n'interpole que des livres authentiques, de même que l'on n'attribue à un auteur les ouvrages qu'il n'a point faits, qu'autant qu'il en a composé un grand nombre. L'existence d'un homme, d'un législateur nommé Zoroastre est donc pour nous un fait incontestable. Mais n'y en a-t-il qu'un? Les Orientaux sont unanimes sur ce point. Chez les Grecs et les Latins au contraire il est à chaque instant fait mention de plusieurs personnages de même nom. Ainsi Platon parle d'un Zoroastre de Pamphylie, ami de Cyrus. Avant Hostane le Mage, dit Pline (*Hist. nat.*, liv. xxx), vécut Zoroastre de Proconèse. Selon Cedrenus, la Perse donna le jour à un Zoroastre, célèbre astronome. D'autres nomment un Zoroastre de Chaldée, probablement le même que celui dont Pythagore aurait été le disciple à Babylone, et que le Zoromasde, savant chaldéen, auteur d'ouvrages sur les mathématiques et la physique, mentionné par Suidas. Enfin on peut remarquer que Zoroastre dans Agathias est qualifié de fils d'Ormuzd (ὁ Ὡρομασδέως), tandis que dans Clément d'Alexandrie, il porte le titre de fils d'Arménе ou d'un Arménien (ὁ Αρμενίου), nom propre que les savants regardent comme une dépravation d'Ἀρειμανίου, Ahriman. Cette divergence n'indiquerait-elle pas deux Zoroastres? Cette multiplicité de témoignages a été pour quelques écrivains tellement imposante, qu'ils n'ont point hésité à reconnaître trois, quatre et même cinq Zoroastres, sans prétendre néanmoins assigner l'époque de chacun d'eux. Il en serait alors de Zoroastre, disent-ils, comme il en est de Bacchus et d'Hercule : on a réuni sur un seul des homonymes tout ce qui avait été opéré par chacun d'eux. L'abbé Foucher (*Mémoires de l'Acad. des Inscript.*, tom. xxvii, pag. 254, etc.) n'en veut admettre que deux, au moins comme personnages historiques et religieux, et Zoëga, *Abhandlungen über*, etc., en s'écartant de lui dans plusieurs particularités, tombe d'accord sur ce point. Au contraire Hyde, (*de Relig. vet. Pers.*, ch. 24, p. 308), Prideaux (*Hist. des Juifs*, tome 1,

p. 384), Beausobre (*Hist. du manichéisme*, t. 1 ; p. 361), et les philologues les plus illustres de l'époque actuelle, ne reconnaissent qu'un homme de ce nom. Ce n'est pas que des personnages obscurs ou insignifiants n'aient pu le porter tout comme le réformateur de la Perse. Mais ce n'est pas là que gît la difficulté ; il s'agit seulement d'examiner si les aventures mises par la tradition et les documents authentiques sur le compte de Zoroastre sont celles d'un ou de plusieurs individus. Or, si l'on fait abstraction des détails ridicules ou incroyables, et d'ailleurs inutiles, la vie entière de notre prophète se réduit à deux points, une réformation religieuse et la rédaction du Zend-Avesta. Certainement, il ne serait nullement extraordinaire que le réformateur n'eût point écrit : le christianisme offre un exemple frappant de cette conduite dans le chef de la religion. Mais il semble encore plus naturel d'écrire. Ainsi agit Mahomet ; ainsi agit Zoroastre, si nous nous en rapportons au Zend-Avesta dont nous avons plus haut démontré l'antiquité. Dès-lors il devient nécessaire de n'admettre qu'un personnage, et tout l'édifice de Foucher croule de lui-même comme inutile et vain. En effet, à l'entendre, le premier Zoroastre aurait fondé la religion du magisme, et le second n'en aurait été que le régulateur et le scribe. L'erreur du docte académicien vient de ce que, comme presque tous les savants de l'époque, il se laissait abuser par une équivoque de mots. Zoroastre, disait-on, était le chef du magisme. On entendait par-là qu'il en était le fondateur, et une fois cette hypothèse admise, comme des documents ultérieurs prouvaient irréfragablement que la religion des mages était antérieure à l'époque à laquelle on place presque unanimement Zoroastre, on a été obligé d'imaginer un autre prêtre ou prince de ce nom. Tout cet échafaudage devient superflu lorsque l'on songe que Zoroastre n'a jamais été que réformateur d'un système religieux infiniment antérieur. De plus cette supposition, purement gratuite, laissait les choses absolument dans le même état ; car avant le règne de Cyaxare Ier., sous qui Foucher fait vivre le premier Zoroastre, les mages existaient et enseignaient une religion analogue à celle qui régna encore quinze siècles en Perse, et dont notre prophète ne prétendit que régulariser les formes en les ramenant à leur pureté primitive. Il ne reste donc à ce système que l'avantage d'expliquer plus aisément que tout autre quelques difficultés chronologiques ; nous y reviendrons. Pour l'instant remarquons que le but de l'auteur n'est point rempli. Mieux vaudrait avec Zoëga, qui au moins a fait preuve de profondeur, identifier le premier Zoroastre avec Hom, premier auteur des formes de ce culte que Zoroastre prétendit réformer et rendre fixe par des livres canoniques. Mais ici la solution en apparence si contraire à ceux qui ne reconnaissent qu'un Zoroastre est tout-à-fait dans leur sens : car par-là même on leur accorde ce point qu'un seul et même Zoroastre vint, n'importe de quelle manière, modifier les croyances et les cérémonies religieuses de l'Iran, et consigna ces modifications dans le Zend-Avesta. Qu'une religion primitive, la même au fond, régnât depuis dans le pays, et que Hom en ait passé pour l'inventeur, c'est ce qu'il est impossible de nier ; mais c'est une question secondaire pour

l'éclaircissement de celle que nous examinons ; et quand enfin on prouverait que Hom s'est nommé Zoroastre, il est évident que ce n'est point du nôtre qu'il s'agirait. Quant aux passages des anciens sur des Zoroastres de Pamphylie, de Proconèse, etc., il est évident que ces auteurs étaient abusés par des titres d'ouvrages pseudonymes. L'immense réputation de Zoroastre dans tout l'Orient, réputation qui s'est soutenue jusqu'à nos jours, et qui est telle que les musulmans, jadis destructeurs et encore aujourd'hui ennemis de son culte, lui donnent l'épithète d'*El Hakim*, c'est-à-dire *le Sage*, engagea un nombre infini de faussaires à mettre sous son nom des écrits apocryphes ; et quelques-uns, sans doute, croyant le nom seul capable d'imposer aux lecteurs, sans même qu'il y eût identité de personnes, créèrent des Zoroastres de tout pays. Au reste, telle n'est pas l'origine de ceux que l'on nomme Zoroastre de Chaldée, Zoroastre de Perse : car ici l'on ne peut guère voir qu'une erreur qui prend sa source dans les voyages et les diverses résidences du législateur. C'est donc avec raison que cette fois on se décidera pour la tradition orientale, en réduisant à un le nombre des Zoroastres. Il reste maintenant à déterminer en quel pays il prit naissance. On ne peut nier que ce ne soit dans une des provinces situées au-delà d'Euphrate, la Médie, la Perse ou la Bactriane. Mais on voit que les auteurs qui ont parlé de Zoroastre comme d'un persan ont songé non pas à la Perse proprement dite, autrefois Perside, aujourd'hui Fars ou Farsistan, mais au vaste empire fondé par Cyrus et étendu par Darius Ier., des bords de l'Indus aux côtes de l'Hellespont et de la mer Égée. L'incertitude ne porte donc que sur la Médie et la Bactriane. Comme incontestablement ce fut dans cette dernière contrée que Zoroastre remplit sa mission, beaucoup de savants inclinent à croire qu'il y naquit. Mais si l'on réfléchit que longtemps la Bactriane et la Médie formèrent un même corps politique, sans pourtant s'être encore fondues dans l'empire gigantesque qui depuis engloba la Chaldée, l'Assyrie, l'Asie mineure et l'Égypte, on verra qu'il revient au même de faire naître le réformateur en Médie. Or, c'est ce que disent unanimement les Orientaux, qui lui assignent pour patrie l'Aderbaïdjan ou ancienne Atropatène, si remarquable par ses sources de naphte, son sol chargé de matières résineuses et le bitume qui flotte à la surface de ses lacs, et dont la combustion spontanée développe souvent, au milieu d'une nuit obscure, des flammes brillantes. On peut donc sans inconvénient se ranger à leur opinion ; et même, s'il faut choisir parmi les villes qui revendiquent l'honneur d'avoir donné le jour au législateur du royaume, on peut, avec l'immense majorité de ces mêmes Orientaux, l'accorder à Ourmyagh, cité assez considérable, située sur un lac du même nom. Reste la dernière question, et celle de toutes qui présente les plus graves difficultés : quand vécut Zoroastre? Ici les anciens et les modernes se divisent à l'envi. Les écrivains mahométans, les hindous, les mobeds, s'accordent tous à placer l'ère de Zoroastre sous Gustasp. Mais quel est ce Gustasp? Sans doute aux yeux de quiconque est habitué aux transformations des syllabes et aux apparences multiformes qui se plaisent à revêtir les mêmes mots en passant d'une bouche à une autre, Gus-

tasp, Gostasp ou même Vestasp, comme l'écrivent quelques-uns, est le même qu'Hystaspe; et personne n'ignore que Darius Ier. eut pour père un nommé Hystaspe. Mais Gustasp est-il justement l'Hystaspe dont il est parlé dans Hérodote comme du père de Darius, ou Darius lui-même (car on peut présumer que ce prince portait le même nom que son père, et d'ailleurs Darius semble aussi avoir été un nom honorifique ou de dignité)? La plupart des modernes, en adoptant cette opinion que confirme le passage d'Ammien Marcellin cité plus haut, en ont conclu que Zoroastre vivait au commencement du cinquième siècle, avant Jésus-Christ, et à la fin du sixième, sous les rois de Perse Cyrus, Cambyse et Darius Ier. Tels sont entre autres Hyde, Anquetil, Kleuker (traduct. allemande du Zend-Avesta, Appendice), Jean de Muller, Malcolm, de Hammer et une foule d'orientalistes, d'historiens et de philologues illustres. Il n'en reste pas moins à prendre parti sur deux points assez embarrassants. D'un côté, la plupart des anciens, Hermodore le Platonicien, Eudoxe, Hermippe et l'auteur contesté des Magiques, plaçaient Zoroastre cinq à six mille ans avant la naissance de Platon et même avant la guerre de Troie. Quelques autres plus modestes, ou croyant se rapprocher du vraisemblable, substituent aux milliers des centaines, et ne donnent par conséquent au prophète qu'une antiquité de six cents ans, relativement à l'expédition de Xercès en Grèce. Tel était Xanthus de Lydie, du moins s'il faut en croire Diogène Laërce (Vies des philosophes, *Introduct.*), tel du moins s'il faut donner la préférence aux manuscrits qui portent ἑξακόσια (600) sur les deux où on lit en toutes lettres ἑξακισχίλια (6000) (*Voy.* Diog. Laërt., éd. Meiners, *notæ ad Proœmium*). Justin, livre 1, en fait un roi de la Bactriane, contemporain de Ninus. De l'autre, il semble que plusieurs des points les mieux avérés de l'histoire de Zoroastre ne peuvent se concilier avec l'époque de Darius, et ne peuvent s'expliquer qu'en transportant les faits quelques siècles plus haut. De là les nombreuses divergences et les systèmes des orientalistes, qui ont chacun argumenté de leur côté, et qui, partant de bases différentes pour arriver à des résultats contraires, se sont très-bien réfutés les uns les autres, mais ont été beaucoup moins heureux lorsqu'il s'est agi d'établir que tandis qu'il fallait se borner à détruire. Ainsi Foucher, partant de l'assertion de Xanthus de Lydie et du passage où Pline parle d'un Zoroastre de Proconèse, place le fondateur de la religion de l'Iran sous Cyaxare Ier., autrement Darius le Mède, et prétend par là expliquer la guerre ou plutôt la double guerre avec le roi de Touran, le sac de Balkh et la mort violente de Lohrasp et du prophète. Volney (*Chronologie d'Hérodote*, Œuvres, tome II, pag. 43) s'attache de préférence au texte de Justin, et hésite si peu à placer Zoroastre sous Ninus et Sémiramis, qu'il consacre ensuite (pag. 50-68) un paragraphe (§ 3) à fixer les années de sa naissance, de ses principales actions et de sa mort, et que dans les tables chronologiques annexées à son ouvrage, on trouve les lignes suivantes: Le Mède Zoroastre naît vers 1250; — Zoroastre commence à répandre sa doctrine; première guerre de Bactriane, 1220; — Zoroastre va à Bactres (Balkh), 1208; seconde

guerre de Bactriane, 1207; — Révolte de Zoroastre, 1181. Enfin Rhode, après avoir tourné contre le système de Foucher les armes d'une logique irrésistible, et montré combien il avait mal saisi la difficulté, s'éloigne encore plus que lui de l'époque hystaspéenne; et, sans autre preuve que la coïncidence souvent frappante des doctrines du Zend-Avesta avec celles du brahmaïsme, il élève tout-à-coup et le législateur et le livre qu'il a écrit à une hauteur d'antiquité à laquelle on ne pourrait rien comparer. Il n'est aucune de ces idées qui soit sans réplique. A Foucher on peut répondre d'abord que rien n'oblige à s'en rapporter aveuglément à Xanthus de Lydie; que les livres qui portaient son nom du temps de Diogène de Laërte, avaient, selon Athénée, été fabriqués par un certain Denys Scythobrachion vers le temps de Jules-César; que, si le passage indiqué par Diogène s'est jamais trouvé dans les écrits d'un Xanthus, au moins il n'est point prouvé que ce soit le Lydien (*Voy.* Creuzer, *Fragm. historic. græc. antiquissim.*, p. 225; et Maix, *ad Ephori fragment.*, p. 76 et suiv.): ensuite qu'au lieu de Εξακόσια, adopté par Meiners, il faut, selon toutes les apparences, lire avec deux manuscrits, Εξακισχίλια, six mille, nombre plus fabuleux et plus étrange au premier abord, mais plus en harmonie avec les idées des Grecs, sur le merveilleux auteur de la loi religieuse des Perses, et qui d'ailleurs aura été facilement confondu avec Εξακόσια, parce que l'on aura écrit en abrégé Εξακ. χ., ce qui semble faire en lettres et en chiffres six cents. Au reste, en plaçant Zoroastre sous Cyaxare Ier., il s'en faut de beaucoup qu'il atteigne les six cents ans en question : ce nombre se trouve réduit à cent cinquante, seul espace compris de l'an 630, époque probable, dit-il, de la mort de Zoroastre, à l'expédition de Xercès en Grèce; et n'est-ce pas se tirer beaucoup trop cavalièrement d'embarras, que d'alléguer le peu d'exactitude chronologique des anciens? Quant à la facilité avec laquelle il explique dans son système certains détails de la Légende, nous dirons plus tard ce qu'il faut en penser. Le soin que Volney a mis à comparer et à contrôler les unes par les autres les diverses traditions ne le préserve pas non plus d'interprétations gratuites. On ne peut sans doute qu'applaudir au tableau des analogies existantes entre les anciennes idées religieuses et la loi zoroastérienne et à l'équation des mots Touran et Assyrie. Ici il fait vraiment avancer la science d'un pas en détruisant cette ancienne idée que le Touran est à l'est de la mer Caspienne, et au nord de l'Iran, ce qui l'assimilerait à l'ancienne Scythie. Telle est en effet l'idée des auteurs orientaux de la vie de Zoroastre; mais cette opinion n'avait d'autres fondements que leur ignorance et la ressemblance du mot Touran avec celui de Tourkestan, contrée effectivement située à l'est de la mer Caspienne; et il serait ridicule d'y attacher plus d'importance qu'au passage où l'auteur du Zerdust-Namah fait demander par Gustasp à Ardjasp le royaume de Tchin. Ces écrivains se démentent eux-mêmes, quand obéissant à une tradition différente, ils disent que quelques-unes des provinces d'Ardjasp étaient à l'occident de la mer Caspienne. Elles y étaient toutes, et le mot de Tour-an (la montagne), identique à celui de Taurus, était opposé à celui d'*Aïr-*

an ou *Ir-an* (la plaine), et formait un vaste empire en deçà du Tigre, tandis que l'autre empire s'étendait de ce fleuve aux Paropamises et à l'Indus. C'est donc avec assez de probabilité que l'illustre chronologiste voit la double invasion des armées touraniennes en l'Iran, dans les deux expéditions de Ninus contre Oxuarte, ou le roi de l'Oxus, expéditions qui se terminent, l'une par une retraite désastreuse, l'autre par la dévastation et la soumission du royaume dont on ne parle plus que comme d'une satrapie sous Asar-Adan-Pal. Cette explication cependant ne l'emporte pas sur celle de l'hypothèse précédente, qui nous montre les Scythes descendant de leurs montagnes, s'emparant du plat pays, s'y maintenant plusieurs années, ce qui eut lieu sous Cyaxare Ier., et enfin pliant à leur tour sous le maître légitime qui vient reconquérir son royaume et les tailler en pièces. Le plus raisonnable sans doute est de les combiner ensemble de telle sorte, que les deux invasions successives, par exemple, soient tirées de quelques vagues souvenirs des conquêtes de Ninus, tandis qu'au contraire les détails de l'invasion victorieuse, et la courte durée de la conquête auront été empruntés aux traditions non moins incertaines et incomplètes du règne de Cyaxare. Mêler ainsi les particularités de deux actions étrangères l'une à l'autre, et chronologiquement éloignées, n'a rien que de très-ordinaire chez un peuple dont l'histoire est peu différente des Mille et une nuits. Exigera-t-on après cela qu'ils soient fidèles à cette même chronologie tant de fois violée, au point de ne mettre que sous Ninus ou sous Cyaxare Ier. les événements empruntés à l'histoire de leur règne ? Non, ils les transporteront hardiment aux temps de Darius Ier., soit qu'ici ils s'abusent par l'identité des noms (Cyaxare Ier. est aussi appelé Darius le Mède), soit que leur légèreté habituelle et leur insouciance du vrai les conduisent naturellement au mensonge plutôt qu'à la vérité. C'est donc en vain que Volney, tirant avec rigueur les conclusions des prémisses qu'il a posées, décide qu'Ardjasp est Ninus et Gustasp Oxuarte. Quant au système qui recule Zoroastre dans les ténèbres d'une antiquité indéfinie, et selon quelques-uns antédiluvienne, il est impossible de l'admettre si l'on songe au contenu du Zend-Avesta, à la répétition fréquente du nom de Gustasp qui ne saurait y avoir été interpolé tant de fois, aux préceptes qui prouvent une civilisation et une sociabilité déjà avancées, aux traces nombreuses et évidentes de judaïsme que tous les commentateurs y ont remarquées. Songe-t-on d'ailleurs que le Zend-Avesta contenait vingt-un livres, masse énorme, et que, lors même qu'avant le déluge quelques hommes privilégiés auraient connu l'écriture, il eût été impossible, avec les âpres et peu flexibles instruments qu'on employa long-temps pour peindre la pensée, de buriner une aussi considérable série d'ouvrages ? Il faut donc en revenir au sentiment de ceux qui font de Zoroastre le contemporain du grand Darius. Que ce prince se soit ou non nommé Hystaspe, toujours est-il très-probable que toute la dynastie à laquelle il transmit le trône, fut connue dans l'Asie sous le nom d'Hystaspides ou Hystaspes. Ainsi, dans la suite, le premier Ptolémée fut souvent désigné par le nom de Lagus, qui était celui de son père. Ainsi plus tard en-

core on dit les Arsacides ou les Arsaces. D'ailleurs, et cette raison est péremptoire, le nom de Gustasp se trouve dans la liste des rois de Perse selon les Orientaux, et quelque fautive, quelque défectueuse que soit cette liste, il nous semble qu'on peut aisément la ramener à celle que donnent les Grecs. C'est ce que l'explication suivante rendra indubitable. En effet, selon l'opinion la plus reçue chez les Orientaux, deux cent soixante-huit ans séparent l'avénement de Gustasp de la conquête totale de la Perse, par Alexandre : or, les Grecs ne comptent que deux cent six ans d'intervalle entre ces deux événements. La cause de cette différence est un double emploi de soixante-deux ans, double emploi occasionné par la réunion des deux Artaxerces en un seul personnage. Il résulte de là, qu'écrivant long-temps après les événements au milieu d'un pays dénué de bonnes traditions et sans livres, sans documents quelconques, ceux qui s'imaginèrent de refaire sous les khalifes l'histoire ancienne de la Perse, ne purent réunir que quelques noms : ces noms sont justement ceux qu'il a été impossible d'oublier, Hystaspe ou Gustasp, en quelque sorte fondateur de la monarchie, Darius ou Darab, qui en est dépossédé par Iskander, et Artaxerce ou Ardechir. Deux princes de ce nom avaient occupé le trône, l'un quarante-un ans, l'autre quarante-six, et avaient dû laisser de profonds souvenirs. Quant à la reine Homaï, nous ne savons où les mahométans ont pu trouver mention de cette princesse dont ne parle aucun historien grec. A présent que l'on réunisse d'une part les années des deux Artaxerces avec celles de Xercès II, de Sogdien et de Darius Ochus, qui séparent le premier du second, et de l'autre celles d'Ochus, d'Arsès et de Darius Codoman, on aura ici trente-trois, là cent quinze ans, total cent quarante-huit. Or, les cent douze années du règne d'Ardechir-Bahman, jointes à trente-six que donnent ensemble les règnes d'Homaï et de Darab, composent aussi un laps de temps de cent quarante-huit ans. Reste le commencement de la dynastie représenté par un seul prince, Ke-Gustasp, et par cent vingt années. Ce chiffre se trouve à peu de chose près le résultat des règnes amoncelés de Darius Ier. (37 ans), de Xercès Ier. (21), d'Artaxerce Ier. (41), de Xercès II (2), de Sogdien (7), et de Darius Ochus (19). Il est donc évident que les quatre derniers règnes sont comptés deux fois et compris d'abord dans le règne de Gustasp, ensuite dans celui d'Ardechir-Bahman; et l'erreur a dû être d'autant plus facile pour des historiens sans instruction et sans critique, qu'ils partaient de deux faits à-peu-près incontestables, ainsi exprimés : 1°. de Ke-Gustasp à Ardechir (Artaxerce II) il y a 129 ans (en réalité 120); 2°. d'Ardechir (ici c'était Artaxerce Ier.) à la mort de Darab il y en a 148. Ceci posé, on peut demander sous lequel des six rois représentés par le nom de Gustasp vécut Zoroastre. Tout semble indiquer Darius Ier., qui effectivement eut des guerres aux extrémités orientales et occidentales de son royaume, et que l'histoire grecque, écrite cette fois par des contemporains, nous montre tantôt remettant sous le joug les Babyloniens révoltés, franchissant le Danube pour conquérir les plaines glacées de la Scythie, assujétissant les villes de l'Ionie, et tombant sur

la Grèce ; tantôt tournant ses forces sur les provinces limitrophes de l'Inde, et en annexant des lambeaux à son empire. Tel est justement l'ensemble qu'offre la légende de Zoroastre : des démêlés avec le roi de Touran, et une invasion dans les Indes. Peu importe ensuite qu'à propos de ces démêlés ils amènent sur la scène un roi Ardjasp, qui peut-être ne fut pas réellement contemporain de Ke-Gustasp, et qu'ils amoncèlent des événements passés, les uns sous Ninus, les autres sous Cyaxare Ier. : le fait central, authentique, qu'ils ont brodé à leur guise, ne s'en montre pas moins clairement. De plus, on sait que Darius pendant la longue durée de son règne donna le premier une constitution au vaste empire dont Cyrus n'avait point eu le temps d'être le législateur, et qui, pendant les règnes agités de Cambyse et du mage Smerdis, avait sans doute senti le besoin d'être gouverné d'après des lois fixes et une règle uniforme. La religion seule, dans les temps reculés où la civilisation était encore si imparfaite, pouvait remplir un tel but, et réunir en un faisceau les divers royaumes soumis par le génie de Cyrus. Aussi ne conteste-t-on point que les opérations de Zoroastre furent faites dans un but et dans un sens politiques autant que dans des vues religieuses. C'est ce que la lecture du Vendidad et du Bounddehech achève de mettre hors de doute. Enfin les Perses et les mahométans nous présentent aussi souvent leur Ke-Gustasp à Istakhar qu'à Balkh, alors chef-lieu du magisme et métropole de la nouvelle religion. Or, Istekhar est Persépolis, et ce n'est qu'à partir de Darius que cette ville magnifique devint le séjour des monarques persans. Dans la suite même, elle fut aussi la capitale religieuse de tout l'empire. C'est là que les princes reçurent la consécration royale, que les mages tinrent leurs assemblées les plus célèbres, que l'art couvrit les murailles, les temples, les palais, les tombeaux, de symboles sacrés et d'hiéroglyphes. Persépolis, berceau et sépulcre des rois, cité lumineuse des fils du Soleil, était pour les pieux sujets de la race hystaspide, ce que Jérusalem était pour les Hébreux, et ce que dans la suite la Mecque fut pour les musulmans. Mais rien de tout cela n'existait encore avec cette prédominance de formes à la naissance de cette religion : Hérodote même, qui se tait complètement sur Zoroastre, et dont le silence a été allégué fort mal à propos, il nous semble, comme une preuve de l'antériorité du prophète sur le monarque, dit formellement que les Perses, adorateurs des éléments et des astres, ne leur élevaient ni temples ni autels ni simulacres. Cette simplicité excessive doit-elle être considérée comme état primitif d'une religion qui dans la suite se surchargea de cérémonies dramatiques et d'ornements empruntés aux arts ? ou bien n'est-elle que la simplification d'un culte originairement plus compliqué et plus riche ? Cette dernière supposition ne peut soutenir l'examen. En effet, sans nous demander lequel est le plus conforme à la nature et à la marche ordinaire de l'esprit humain d'aller du simple au composé, ou du composé au simple, qui ne voit que puisque long-temps après Darius la Perse et même l'Asie mineure étaient remplies d'Atechgâhs, où se rassemblaient les disciples de Zoroastre, la complication des rites suivit la simplicité ? Comment d'ail-

leurs, si cette extrême épuration du culte avait eu lieu après la mission de Zoroastre, et la promulgation du Zend-Avesta, qui en est si éloignée; comment, dis-je, Hérodote aurait-il nié l'existence des temples, des autels en Perse? Ces temples, ces autels sans doute auraient été vides ou consacrés à d'autres usages que ceux de la religion; mais ils auraient été debout, et lors même que quelques-uns eussent été détruits, comment l'historien n'aurait-il pas fait mention et de leur ruine et de la révolution à laquelle leur destruction se rattachait? De même si Zoroastre, si ce philosophe illustre dans tout l'Orient avait vécu long-temps avant lui, comment son nom aurait-il été omis dans ce recueil si exact des traditions alors en vogue dans l'Orient? Tout s'explique si l'on fait de Zoroastre un contemporain d'Hérodote. En effet, autant, grâce à l'imprimerie et à la célérité des communications et à la diffusion des connaissances, il est facile aujourd'hui de connaître parfaitement les événements contemporains, autant alors l'absence de toutes ces circonstances rendait en quelque sorte insaisissable la connaissance de ces événements, à moins qu'ils ne fussent de nature à froisser, à servir de grandes masses. Or, la réformation de Zoroastre ne semble presque avoir été d'abord qu'une affaire de cour, qu'un essai tenté dans une province lointaine; et c'est à la longue qu'on voit les doctrines et le Code du réformateur gagner du terrain, et arriver au rang de culte dominant et de religion de l'empire. Peut-être même cette révolution commencée sous Darius ne se consomma-t-elle que sous Xercès ou sous Artaxerce. Mais l'on ne peut douter qu'à cette époque Zoroastre ne fût mort. Anquetil, qui, d'après l'assertion formelle du petit Ravaet, folio 63, lui donne soixante-dix-sept ans de vie, le fait naître l'an 589 avant Jésus-Christ, et mourir en 512. Peut-être vaudrait-il mieux avancer cette époque d'environ vingt-cinq années, et par conséquent distribuer ses principaux événements sur l'espace compris entre 564 et 487. Par-là du moins on verrait plus long-temps ensemble Darius et Zoroastre. On expliquerait aussi avec plus de facilité les voyages du philosophe à Babylone; et ses conférences avec Pythagore, voyages et conférences qui durent avoir lieu avant l'époque de sa prétendue mission, et ses excursions dans l'Iran. Tous les historiens s'accordent à faire voyager Pythagore en Orient, vers le temps de Cambyse, qui selon quelques-uns l'aurait fait prisonnier en Égypte. Zoroastre était alors âgé d'environ trente-six ans; ce qui ne choque nullement les traditions orientales qui le font arriver à la cour de Darius âgé de quarante ans (dans notre système il en aurait eu quarante-deux), et ce qui cadre parfaitement avec l'idée que l'on doit se faire de cette absence de dix ans, de cette vie solitaire sur les montagnes, et de cette retraite dans une grotte que tout annonce avoir été un laboratoire astronomique. On n'objectera pas sans doute que, dans cette hypothèse, Zoroastre se trouverait avoir cinq ans de moins que Pythagore né, selon Dodwell (*de ætate Pythagoræ*), l'an 569 avant Jésus-Christ. Pythagore venait conférer avec les sages de la Chaldée, plutôt que se faire leur disciple, et qu'est-ce d'ailleurs que cette différence d'âge? Ces points principaux une fois admis, quel sera le résumé le plus probable de la vie de Zoroas-

tre? Le voici : Né dans l'Aderbaïdjan, vers la fin de l'empire des Mèdes, et peu d'années avant l'avénement de Cyrus au trône de Perse (soit, vers 564 avant J.-C.), il passe sa jeunesse dans la pratique de la sagesse et de la vertu, et médite une réformation religieuse. L'abaissement des Mèdes conquis par les hordes belliqueuses de Cyrus excite encore en lui ce desir dont l'accomplissement rendra du moins une espèce de suprématie à la nation subjuguée et tempérera l'orgueil des vainqueurs. C'est donc lorsque toute l'Asie en-deçà de l'Indus obéit au neveu de Cyaxare (536 avant J.-C.), ou peu après le commencement de ce nouvel état de choses, qu'il prélude à l'exécution de son projet par un voyage dans l'Iran, c'est-à-dire dans la Bactriane, la Médie, et toutes les contrées situées à l'ouest du Sindh, et à l'orient du Tigre. La vue des obstacles qu'il sera obligé de surmonter, de l'indocilité des Perses, du peu de bonne foi et de bienveillance des mages, actuellement dépositaires des systèmes religieux, lui fait verser des larmes : il sort de l'Iran, les yeux humides et le cœur rempli d'amertume en songeant à la tâche épineuse qu'il s'est imposée (534). Cependant il n'y renonce pas, et soit pour attendre des temps plus heureux, soit pour ajouter à la somme de ses connaissances en astronomie, en physique et en philosophie naturelle, se préparer à l'exécution des merveilles que l'ignorance publique regarde comme des miracles, irréfragables témoins d'une révélation, et rédiger cette encyclopédie religieuse, qu'il va prêcher sous le nom de Zend-Avesta ou parole de vie, il met la mer Caspienne entre lui et l'Iran, et se confine dans une retraite studieuse, tantôt au sommet des montagnes arméniennes, tantôt au sein de la populeuse et savante Babylone, observatoire perpétuel des Chaldéens, asile des sages de la Judée, but des pélerinages scientifiques de Pythagore. Pendant qu'il converse, qu'il écrit, qu'il observe, l'empire passe en d'autres mains; et le sceptre de Cyrus, soustrait à la furibonde démence de Cambyse, par l'artifice d'un faux Smerdis, se fixe enfin dans la maison du fils d'Hystaspe. C'est ce prince qui doit fondre en un corps des membres pêle-mêle et violemment réunis sous sa domination, et promulguer le Zend-Avesta. Zoroastre, âgé de quarante-deux ans, paraît, sans doute de concert avec Darius, au milieu de la Bactriane, que ce prince visite momentanément; et l'éclat des prodiges qu'il exécute confond et irrite ses ennemis. Aussi, tandis que le monarque, son prosélyte, veut déjà remplir ses provinces d'Atechgâhs, tantôt ils s'efforcent de noircir Zoroastre par des calomnies bientôt réfutées par le prophète et punies par le prince, tantôt ils excitent en secret les sujets à prendre les armes. Ainsi l'ancienne capitale de l'Assyrie, choquée peut-être de ce qu'on veut épurer son sabéisme, aussi ancien que le monde, et lui substituer la pyrodulie et la pyrolâtrie, se déclare indépendante du royaume d'Iran; et cette guerre de la partie ancienne de la Perse contre la partie touranienne ne se termine par la victoire qu'après une sanglante alternative de revers et de succès et un intervalle de quatre ans. Instruit par cette lutte, Darius n'emploie plus que la douceur et la persuasion pour convertir. Il envoie ses fils dans les diverses provinces, plante le célèbre cyprès, et institue le pélerinage. Des brahmes

même viennent comme pour disputer contre l'excellence de la nouvelle religion, qu'au fond ils ne devaient pas plus haïr que l'ancienne, puisque ni l'une ni l'autre n'était celle des Védas et des Beths, et ils cèdent, dès le commencement de l'entrevue, la victoire à Zoroastre. Rentrés ensuite dans leur patrie avec des croyances différentes de celles qu'ils avaient emportées, ils veulent sans doute y étendre le zoroastérisme; et Darius prête à leur éloquence le secours de ses soldats; mais, pour indemnité, il annexe à ses vastes domaines quelques peuples de l'Inde (les Orites, les Arbites, les Pasirites, etc.). C'est sans doute au milieu de ces événements que Zoroastre meurt au comble de la gloire, et dirigeant, du fond des temples de la Bactriane, ou du haut du cyprès, qu'il a fait qualifier du titre d'arbre de vie, les affaires religieuses de l'empire de Perse. Au reste, nous devons rappeler que, selon quelques écrivains orientaux modernes, il meurt au sac de Balkh, avec Lohrasp, père de Darius. Mais comme cette version ne s'appuie ni sur la majorité ni sur l'authenticité des témoignages, on peut sans scrupule la négliger; et c'est à tort que l'abbé Foucher, s'en exagérant l'importance (Voyez le *Mém.* déjà cité, *Mém. de l'acad. des inscript.*, tome XXVII), a été conduit, en grande partie par ces renseignements, à imaginer ses deux Zoroastres. L'abdication de Lohrasp, sa retraite, sa vie monacale, sa mort violente au milieu des sujets qu'il commandait malgré son grand âge, et au milieu des nombreux sectateurs de la nouvelle religion, sont peut-être aussi des faits d'une autre époque, gratuitement transportés sous Darius, et rattachés sans raison à la vie de Zoroastre. Peut-être aussi ne sont-ils qu'une altération presque méconnaissable de l'histoire du faux Smerdis, prédécesseur et non père de Darius, assassiné au milieu de ses mages, par les satrapes perses. Confondant ce massacre, immortalisé dans la suite, par l'institution d'une fête dont Hérodote traduit le nom par celui de Magophonie (massacre des mages), avec celui dont les Scythes purent se souiller dans leurs guerres avec l'Iran, les modernes Asiatiques s'imaginèrent probablement que cette vaste boucherie tenait à une invasion étrangère et non à une réaction politique, à un changement de dynastie, à un revirement de la puissance momentanément reconquise par les Mèdes, et presque aussitôt ravie à ceux-ci par les Perses. Ils pensèrent aussi que ce prince, toujours enfermé au milieu de ses mages, avait abdiqué, pour se livrer aux pratiques d'une haute dévotion, et que par conséquent il était le père du roi alors régnant. De cette manière il devient inutile d'examiner qui fut ce Lohrasp, de se demander s'il faut y voir Hystaspe lui-même, élevé par son fils au gouvernement de la Bactriane, ou Cambyse ou Cyrus que la plupart cependant s'accordent à reconnaître dans Ke-Khosrou. Il est à propos maintenant de répondre à quelques questions relatives soit au rôle religieux et politique, soit à la moralité de Zoroastre. Touchons d'abord le premier point : Zoroastre fut-il un imposteur? fut-il, comme l'insinue ou le lui reproche hautement Anquetil, cupide, violent, persécuteur? Relativement à l'accusation d'imposture, on a allégué contre notre philosophe sa retraite dans une grotte, ses prétendues conférences avec Ormuzd, ses espèces de miracles ou opérations magiques,

enfin ses prophéties. Il est facile de répondre à la première de ces objections : la grotte qui sert d'asile au futur législateur n'a point seulement pour destination de le soustraire aux regards pendant dix ans, afin de faire croire au vulgaire qu'il a passé ce temps en conférences avec Ormuzd ; cette grotte est un laboratoire de chimie, un observatoire astronomique, un cabinet d'études : c'est là qu'il écrit la loi divine ; c'est de là qu'il contemple les astres ; c'est là qu'il prépare les compositions chimiques qui doivent le préserver du feu et le faire paraître invulnérable aux yeux même des sages ses antagonistes. Porphyre, qui le décrit d'après Eusèbe (*de Antro Nympharum*), le présente comme plein de représentations symboliques des éléments et distribué par zones qui imitent les zones terrestres. Les monuments égyptiens abondent en effigies de ce genre, et l'on peut y comparer l'antre des Brachmanes, où l'on allait adorer les images des dieux. Ajoutons à cela que cette grotte, emblème du monde, ou grotte cosmique, se rapportait particulièrement aux mystères de Mithra, comme nous le prouverons ci-dessous, et l'on conviendra dès-lors qu'un sage, qu'un philosophe put fort bien s'ensevelir dans la retraite sans songer à se faire passer pour un dieu. Mais telle a toujours été la manie de ceux qui prétendent assigner des causes aux démarches des grands hommes : Empédocle, osant descendre dans le cratère de l'Etna, est un insensé qui veut faire croire au monde qu'il a été enlevé au ciel ; Zoroastre, allant étudier dans la solitude, n'agit que pour abuser par le même mensonge ses crédules compatriotes ! Répudiant cette vaine supposition, voyons s'il en sera de même des autres faits allégués. Oui, certes, Zoroastre publia qu'il avait conversé avec Ormuzd ; oui, certes, il s'annonça comme apte à faire des miracles, et il en fit aux yeux de toute la cour. Mais souvenons-nous que ces miracles, dont la science formait alors la magie, nom long-temps auguste et vénéré chez les Orientaux, n'étaient que des faits naturels alors inconnus du vulgaire, et produits par des opérations soigneusement cachées à l'œil des profanes, c'est-à-dire des ignorants. Mêmes réflexions sur ce que l'on nommait prophéties, divination, etc. Originairement ce n'étaient que les prédictions des phénomènes astronomiques, quelquefois les prévisions d'une intelligence plus habile que la foule à juger les effets et les causes, à percer le dédale du cœur humain, à saisir les mystères et les mouvements de la politique. Dans la suite les astronomes, ridiculement entêtés des chimères de l'astrologie, y firent aussi entrer cette science illusoire. Manquèrent-ils de bonne foi ? Non, et quoiqu'ils n'eussent point de conversation réelle avec les dieux ou des génies supérieurs, ils purent croire que, grâce à ces connaissances sublimes, ils entraient en commerce réglé avec les intelligences d'un monde meilleur, et que chaque trait qu'ils ajoutaient à la somme de leurs notions était une révélation intérieure de la Divinité. De là à dire et à proclamer comme réalité ce qui primitivement n'est qu'une abstraction, une audacieuse figure de rhétorique ou une équivoque, il n'y a qu'un pas ; et cette imposture était au plus un charlatanisme nécessaire aux yeux des hommes qui voulaient discipliner des masses aveugles et grossières, sur lesquelles ils croyaient ne pouvoir

obtenir de l'ascendant que par l'erreur. Qui oserait dire qu'aujourd'hui même ces idées sur la manière d'endoctriner et de régir les peuples sont complètement détruites ? et quelle force durent-elles avoir il y a plus de deux mille ans! Aussi voyons-nous partout les idées de civilisation et de société s'établir de par une révélation, et à l'aide de faits qualifiés de miracles. Il n'est point jusqu'à Pythagore qui, en instituant son école de mathématiciens, n'insulte au bon sens en racontant ses métamorphoses, en montrant sa cuisse d'or, en rappelant ses conversations avec Apollon. Ne balançons donc pas à mettre Zoroastre au nombre des imposteurs qui ont annoncé des mensonges à la face des peuples ; mais ajoutons, pour lui rendre justice, qu'il ne consentit à l'imposture que parce qu'il la croyait indispensable pour conduire la foule dans les voies d'une religion élevée et d'une morale pure. Tel est en effet le mérite du Zend-Avesta, et quoi qu'en disent quelques écrivains, nous ne voyons pas que sa conduite ait démenti ses préceptes. Rien ne prouve que passionné d'abord pour un système religieux des plus nobles, il soit ensuite devenu courtisan et persécuteur. Rien ne prouve non plus qu'en se rendant à Balkh, il ait obéi à des espérances sordides, et suivi les conseils de l'avarice. Sans doute la Bactriane faisait, dès une époque très-reculée, le commerce de l'or que l'on retirait des montagnes voisines ; mais en même temps la Bactriane était depuis long-temps civilisée, et c'est là que les mages faisaient alors leur résidence principale. C'est donc là que Zoroastre devait se rendre de préférence. Reste à apprécier maintenant et le caractère et le rôle de cet homme célèbre dans le drame dont il est le principal acteur. Nous avons avancé que ce rôle se borna à celui de réformateur. En effet, bien antérieurement à Zoroastre, il existait dans l'Iran un culte analogue et presque identique. Ce culte même n'est pas le premier qui se montre dans l'ordre chronologique, et il est précédé d'une autre religion simple, vague, et dont il est presque impossible de saisir la forme. On sait que selon les mahométans et les parses modernes, l'ancienne monarchie perse fut successivement régie par trois grandes dynasties, avant lesquelles auraient existé, s'il faut s'en rapporter à l'autorité, au moins douteuse, du Dabistan (Calcutta, 1809) et du Desatir (Bombai, 1820, avec trad. persane et angl.), les Mahabadiens, dits aussi Yezdaniens, Sipassiens, Sassaniens, Fersendadjis. Des quatre dynasties que nous fournirait ce calcul, la quatrième seule est postérieure à Zoroastre. Faisons abstraction de celle - ci. Aux trois qui nous restent correspondent trois âges religieux différents. A la tête du second et sous le célèbre Dchemchid (selon les uns, Sem, suivant les autres, l'Achæmenes des Grecs), se fait voir Héomo, Hom, Oum ou Omomi. A la tête du troisième et sous Gustasp, se présente Zoroastre. Le premier ne semble être sous l'influence d'aucun prédicateur de révélations : la loi de cette première époque est la loi naturelle. Celle de Dchemchid et de Hom est la loi parlée ou révélée. Celle de Zoroastre et de Gustasp est la loi écrite. Mais quels rapports y a-t-il entre ces trois ensembles religieux? Ne diffèrent-ils entre eux que par l'ancienneté et l'avantage d'avoir été, le second révélé, le troisième

fixé par l'écriture? Ou bien faut-il, avec Zoëga, faire passer successivement les peuples de l'Iran par toutes les phases des aberrations religieuses, les conduire de l'amulétisme ou fétichisme, qualifié adiacritolâtrie, et se compliquant, d'une part, avec la nécrodulie (culte des morts), de l'autre, avec l'hestiolâtrie (adoration du foyer), au culte du feu, des éléments et des astres; épuiser ensuite ce sidérisme qui prend la création pour le créateur et l'être inorganique et brut pour le moteur intelligent? Ces conceptions, froidement analytiques et certes peu en harmonie avec la tendance et la marche naturelles de l'esprit humain, n'ont en leur faveur aucune probabilité historique. Le Desatir lui-même ne donne que peu de renseignements sur ce culte primitif. Cependant, comme on sait que la religion prêchée sous Dchemchid anathématisait le culte des devs, il faut admettre que le vulgaire du moins ou que quelques sectaires rendaient hommage à ces intelligences malfaisantes. Cet hommage était-il combiné avec le culte des bons génies, ou ne s'adressait-il qu'aux principes du mal, sans qu'on imaginât qu'il dût y avoir dans le ciel un contre-poids? C'est ce qu'il nous est impossible de décider, à moins que l'on ne trouve quelque document ultérieur. La première supposition semble pourtant, de beaucoup, la plus plausible. Quoi qu'il en soit, il est certain que, sous les princes pichdadiens, on reconnut l'existence et même la prééminence du bon principe, ainsi que celle de ses génies secondaires, sur Ahriman et ses créatures. Malgré cela, il paraît que, soit par suite de la terreur qui semble avoir été pour beaucoup dans les formes et les rites des religions anciennes, soit afin d'avoir des auxiliaires pour commettre le mal, beaucoup de mages s'attachèrent au culte des mauvais génies. Selon Zoëga, toujours aussi tyrannique, aussi inflexible dans ses analyses, les peuples, à cette époque, auraient admis le dualisme, mais en attribuant la même puissance aux deux principes; et ce serait plus tard, à l'apparition de Zoroastre, par exemple, que l'on aurait considéré Ahriman comme inférieur à son rival en pouvoir, ainsi qu'en durée, et plus tard encore, que par une épuration transcendantale, on aurait élevé au-dessus et d'Ormuzd et d'Ahriman un principe suprême, unique, vraiment absolu et tout-puissant. Creuzer repousse formellement cette gradation, comme peu conforme au génie de l'Orient (il eût pu dire de toute l'humanité), et développe l'opinion que nous avons exposée la première. Au reste, il avoue, avec Herder, que tout ce qu'on peut avancer sur ce point se réduit à des conjectures plus ou moins ingénieuses, tirées des localités, des accidents extérieurs, et peut-être des relations de peuple à peuple, toutes causes occasionnelles de dogmes que l'on a regardés comme primordiaux et fondamentaux. Ainsi la vue d'un sol imprégné de naphte, et brillant d'illuminations spontanées, les conduisit au culte du feu. L'habitude de demeurer sur des cimes élevées les familiarisa de bonne heure avec la connaissance de quelques faits astronomiques. De là bientôt l'astrologie et le sabéisme. Or, ces deux faits, avec la pyrodulie ou la pyrolâtrie, sont justement ce que toute l'antiquité attribue aux mages. Il ne reste plus qu'à assigner l'origine de l'idée de dualité ou de lutte. Mais on sent comment elle naquit chez des peuples belliqueux et

sans cesse en guerre entre eux ou avec les nations voisines. Il suffisait d'ailleurs de voir le soleil s'abaisser derrière les monts qui les séparaient du pays ennemi pour identifier sur-le-champ les idées de ténèbres et de mal, les idées de lumière et de bien, et dès-lors il était naturel, lorsqu'on avait personnifié chacun des principes, de concevoir entre eux un combat perpétuel, une opposition de tous les lieux et de tous les moments. Peut-être, ajoute M. Creuzer, les mystères, les symboles et les cérémonies de Mithras dateraient-ils de cette époque. Quant à Zoroastre, si l'on ignore ce qu'il abolit, ce qu'il conserva, ce qu'il modifia, au moins sait-on à peu près en quoi consiste son édifice religieux. Un dieu, unique, immuable, suprême, universel, espace, temps, vérité, sagesse et vie de tous les êtres qui n'existent qu'en lui et par lui (*Zervane Akerene*, c'est-à-dire, le temps sans limites, est son nom); deux principes opposés, Ormuzd et Ahriman, le premier, auteur de tous les biens, le second, auteur de tous les désastres et de tous les crimes; six Amchapands, les premiers êtres de la création après Ormuzd et son ennemi, vingt-huit Izeds et les innombrables Fervers, six Devs, implacables ennemis des Amchapands contre qui ils ne cessent de combattre, vingt-huit esprits malfaisants subalternes, et enfin un nombre immense de mauvais génies du dernier ordre, tels sont les linéaments primitifs de ce culte où domine dans toutes les parties l'idée de combat. La création elle-même entre dans la lutte et y prend une part active. Une partie de l'univers est ahrimanienne: l'autre sort des mains et sert la cause d'Ormuzd. Au reste cette guerre des deux principes ne doit durer que douze mille ans, partagés en quatre grandes périodes chacune de trois millénaires. Pendant la première, Ormuzd règne sans partage, et crée l'étincelante armée des cieux. Attaqué au commencement de la seconde, il propose la paix, ne peut l'obtenir, et bientôt précipite son ennemi dans les abîmes de l'enfer, où il est enseveli pendant le reste du second âge. Mais la lutte se renouvelle et devient plus active dans le troisième. Ahriman blesse mortellement le taureau qui périt, mais dont l'épaule droite engendre Kaimorts, le premier homme. L'opposition des deux principes se prorogera ainsi jusqu'au bout du douzième millénaire, époque à laquelle, selon les uns, il sera anéanti, selon les autres il reviendra à la vertu qui était sa nature primitive, et offrira avec ses Devs, ainsi qu'Ormuzd avec ses Amchapands, un sacrifice éternel à Zervane Akerene. (*Voy.* Gœrres, *Mythengeschichte*, tom. 1er., pag. 223-236); Rhode, *Die heilige Sage*, etc., pag. 169 et suiv.; Zend-Avesta, Anquetil, tome II, p. 592 et suiv., *Exposit. du système théol. de Zoroastre*). Au reste cette idée d'opposition et de guerre n'est pas seulement sensible dans la bataille que soutiennent l'un contre l'autre Ormuzd et Ahriman. On la trouve symbolisée de mille manières. Ainsi la lumière et les ténèbres, le jour et la nuit, l'été et l'hiver, le ciel et la terre, le taureau et le serpent ne sont que des mythes et des emblèmes de cette pensée fondamentale. On la retrouve encore dans les époques de la création et la composition du calendrier liturgique si fidèlement calqué sur elle dans tous ses détails, que l'illustre Herder (*Denkmale der Vorwelt*), s'écrie :

« La religion d'Iran est comme une fête perpétuelle en l'honneur de l'œuvre divin. » De là encore les conceptions fabuleuses de la licorne et de la martichore, animaux imaginaires dotés par l'allégorie, l'un des qualités et de la bienfaisance d'Ormuzd, l'autre de la cruauté et de la puissance exterminatrice d'Ahriman. Ceci nous amène naturellement à parler des représentations en usage dans le culte zoroastérien. Il est aujourd'hui parfaitement convenu, tant d'après les passages des anciens bien lus et bien interprétés que d'après les textes formels et l'esprit du Zend-Avesta, que les Perses n'étaient point idolâtres, et que, familiarisés avec les notions les plus hautes comme les plus pures sur la Divinité, ils ne rendaient au feu, aux astres, aux planètes, qu'un culte de dulie. Aussi Payne Knight (*Inq. into the symbol. lang.*, §. 93) les nomme-t-il les *Puritains du Paganisme*. On tomberait cependant dans une grave erreur si l'on pensait que leur culte resta aussi simple que celui des Juifs, et qu'ils ne représentèrent point les êtres supérieurs. Non-seulement ils représentèrent souvent les Izeds et les Fervers avec des formes humaines ; mais les monuments de Persépolis sont, comme les ruines de l'Égypte ancienne, remplis de figures ou de membres d'animaux allégoriques, qui tous sans doute sont les emblèmes de quelques divinités. Parmi les principales se remarque la tête d'épervier (ἱέραξ, l'oiseau sacré par excellence) pour représenter Zervane Akerene. Le lion, l'hyène, l'aigle, le corbeau, occupent aussi un rang distingué dans cette bizarre galerie, un des monuments les plus curieux du zoomorphisme ; et l'on retrouve des degrés analogues dans les divers grades des initiations mithriaques. Ces initiations, si fameuses dans l'Occident, à partir du second siècle de notre ère, et dont, quoique le Zend-Avesta se taise sur elles, il faut certainement rapporter l'origine à la caste sacerdotale d'Iran, nous présentent aussi un grand nombre de traits symboliques relatifs au zoomorphisme. La robe léontique, donnée à une classe d'initiés, est depuis le haut jusqu'en bas chamarrée de figures d'animaux. Les bas-reliefs mithriaques s'accordent tous à représenter le Dieu invincible, le Dieu soleil, Mithra immolant d'un coup de poignard le taureau primordial sur lequel il est porté, et qu'attaquent simultanément un chien, un serpent, un scorpion. Ce n'est point ici le lieu de faire l'historique des mithriaques, ni d'examiner le sens précis de leurs allégories, double tâche qu'ont remplie avec autant d'érudition que de génie, Creuzer (*Relig. de l'antiq.*, liv. II, ch. I, pag. 378-382 de la trad. fr.) et M. Silvestre de Sacy (*Mystèr. du Pagan.* de Sainte-Croix, tom. II, pag. 147-150). Il nous suffit de constater que des animaux y sont encore représentés, et toujours dans un sens allégorique, ce qui exclut également et l'idée de simplicité, et le soupçon d'idolâtrie. Ne nous étonnons point cependant si quelquefois le peuple prenant le signe pour la chose signifiée, et peu apte à remonter du symbole au génie qu'il représentait, fut accusé de rendre hommage à des objets inanimés. Tel est l'inconvénient de toute religion qui veut mettre l'abstrait sous des formes trop concrètes, et qui, au lieu de spiritualiser les choses de la terre, matérialise les êtres célestes. Cependant, quoique l'enseignement ésotérique fût réservé pour l'intérieur des colléges

habités par les mages, les Perses étaient souvent rappelés par la voix de leurs prêtres à la véritable manière de concevoir la religion et les êtres supérieurs ; et ces hautes idées exercèrent sur eux une utile influence. Le principe de dualité ne fut pas moins avantageux à la nation, en persuadant aux individus que la vie n'est qu'une lutte contre le fatal Ahriman. De là l'énergie, l'activité, la puissance morale développée avec grandeur et éclat ; aussi voit-on le peuple de l'Iran, tant que le mahométisme n'a point détrôné la paisible religion de Zoroastre, commander en maître à une partie de l'Asie, et tenir un rang parmi les grandes nations. Il n'en est pas de même chez les Hindous, leurs voisins, pour qui le dogme de l'union à Dieu, considérée comme l'état de sainteté, a singulièrement affaibli le dualisme qui fait le fond de toutes les religions. Ici, l'abnégation de l'individualité, le sacrifice du moi, la contemplation, l'absorption de l'ame en Dieu, voilà la suprême béatitude et la plus haute perfection : chez les Perses, au contraire, le principe vital, individuel, agit sans cesse virilement, et tient tendus les ressorts de l'ame. Outre cette influence salutaire qui fait du zoroastérisme la première des religions païennes, les prescriptions liturgiques sont presque toujours admirables par le but d'utilité générale auquel l'auteur semble aspirer. Sous les images de la lumière et des ténèbres se révèle définitivement un système d'économie politique dont l'agriculture est la base. Ormuzd est la source de tout bien : tout germe et croît sur la terre par sa parole. Or, l'adorateur d'Ormuzd doit être ici-bas son représentant et son imitateur. Le royaume de Gustasp doit être l'image fidèle de l'empire d'Ormuzd ; et tandis que le Touran, royaume visible d'Ahriman, est en proie au désordre et au malheur, l'Iran sera semblable aux paradis, par lesquels le grand être débuta dans la création : « O Sapetman Zoroastre, dit Ormuzd dans le Zend, j'ai créé un lieu de délices et d'abondance. Personne ne saurait en créer un pareil. Si cette terre de bonheur n'était venue de moi, ô Sapetman Zoroastre, aucun être n'aurait été capable de la créer. Elle se nomme *Eeriene Veedjo*, et elle surpassait en beauté le monde entier tant qu'il peut s'étendre. Rien ne fut jamais comparable à *Eeriene Veedjo*. » Ainsi, quiconque cultivait la terre honorait par là même Sapandomad, génie chargé de veiller à cette planète : pour lui, Khordad faisait couler ses ondes bienfaisantes, et Amerdad couvrait les arbres et les jardins de sa protection. De là résultait aussi la réprobation du jeûne, qui, loin d'être méritoire chez les mages, n'était pas même permis. Même interdiction sur le célibat. La sainteté spéculative n'est pour eux qu'un mot vide de sens, ou pour mieux dire, il n'en est pas même question. Les purifications, l'entretien éternel du feu sacré que rien ne doit souiller, et qu'il est expressément défendu de souffler avec la bouche, indiquent avec quel soin l'homme doit veiller sur lui-même et prendre garde de laisser ternir la pureté du cœur par le souffle du vice. Viennent ensuite les institutions politiques, la division du peuple iranien en castes, la nécessité d'obéir aux autorités qui viennent d'Ormuzd ou des Izeds, ses ministres, enfin la hiérarchie religieuse. A cette époque reculée où tout est indécis et naïf, les pouvoirs ne sont pas encore séparés,

et l'espèce d'église ou société mystique que forment les Mazdeianiens, fidèles disciples des successeurs de Zoroastre, n'est que l'ombre et le reflet de la société politique bien plus réelle, et où le roi commande avec toute l'autorité d'un maître absolu, mais en se reconnaissant soumis à une loi unique et sacrée, qui a tout prévu comme la Providence, et qui comme elle se déclare compétente pour tout régir. — Les anciens attribuaient à Zoroastre un grand nombre d'ouvrages qui certainement étaient apocryphes. Tels sont entre autres ces traités sur les pierres, sur les plantes, sur l'art divinatoire, cités par Pline. Tel est l'*Aiar Dehkarder*, ou livre des Mages, que lui attribuent les Parsis (*V.* Placcius, *Theatrum anonymorum*, tom. 1, ch. 6, n°. 1298). Tel est aussi le livre des dogmes de la théologie chaldéenne, avec une exposition de celle des Perses et des Grecs, manuscrit qui se trouvait à la bibliothèque de Pic de la Mirandole, et qui fut perdu à sa mort. On doit peu regretter cette compilation d'un faussaire maladroit, si comme l'écrit Heurn à Marsile Ficin (*Philosoph. Barbar.*, comm. du livre II, p. 123), le style en était inintelligible pour Pic de la Mirandole lui-même. Il ne faut pas tout-à-fait reléguer dans cette classe la courte mais célèbre collection dite *Oracles magiques*, en grec Λόγια μαγικά. Cet opuscule imprimé séparément, d'abord en grec, et avec des scholies dans la même langue (sous le titre de Μαγ. Λόγ. τῶν ἀπὸ Ζωροάστρου μάγων), Paris, Tilet, 1538, in-4°., en grec, 1564, in-8°., traduit en latin, par Jacq. Marthanus, médecin à Paris, et publié avec un commentaire, Paris, 1539, in-4°., ibid., 1558, donné de nouveau par Frédéric Morel (*Zoroastris seu Magorum qui à Zoroastre prodierunt oracula heroica*), Paris, 1595, 1597, in-4°., avec une traduction en vers latins, et par le savant Patrizi (*Magia philosophica, h. e. Fr. Patricii Zoroaster et ejus* 320 *oracula Chaldaica*), Hambourg, 1593, in-16, et Venise, même année, in-fol., avec un Traité sur les universaux, a été inséré depuis à la suite des *Oracles des sibylles*, Bâle, Opsop., 1599, in-8°., et 1607, in-8°., dans l'*Histoire* latine *de la philosophie*, par Stanley, dans la *Philosophia barbarorum* de Heurn, enfin dans le *Trinus Magicus* de César Longin, 1630, in-16. Les éditions d'Opsopæus, Bâle, sont principalement remarquables en ce qu'elles contiennent les commentaires de Psellus et de Gemiste Plethon sur les Oracles. Ceux-ci avaient déjà paru séparément, Paris, 1542. Tant de travaux sur un livre de quelques pages, et tant de publications successives prouvent quelle importance on y attachait. Comme les cinq cents vers qui le composent ont été, du moins en grande partie, extraits des ouvrages philosophiques de Jamblique et de Proclus, on supposait assez généralement que l'école néoplatonicienne, par un artifice dont ces temps de décadence nous offrent mille exemples, avait supposé cet ouvrage, y insérant à son gré les doctrines de sa secte, et falsifiant les opinions étrangères pour les faire cadrer avec ces doctrines. La conformité du Zend-Avesta avec le ton et l'esprit de ces oracles ne permet plus le moindre soupçon de ce genre, et par conséquent on peut croire que les idées de ce recueil auront été fournies à quelque platonicien d'Alexandrie, par un mobed qui lui

traduisait les livres sacrés. Les seuls ouvrages dont on doive reconnaître Zoroastre pour auteur, sont donc ceux qui entraient dans le Zend-Avesta. Ils étaient au nombre de vingt-un, et portaient le titre de *Nosks*. En voici la nomenclature et l'objet, selon le Ravaet Kameh Behreh du grand et ancien Ravaet de la Bibliothèque royale. Elle diffère en quelques points d'une autre liste qu'on lit dans le Ravaet Bahman Poundji, le même que le Grand Ravaet : I. Le *Setoud-Jecht*, nature de Dieu et des esprits (trente-trois fargards ou chapitres). II. Le *Setoud-Guer:* prières, pureté des actions, aumône, concorde entre les parents (vingt-deux chapitres). III. Le *Féhechtmansre :* foi et obéissance à la loi ; caractère de Zoroastre, du peuple saint, des actions louables et dignes d'Ormuzd, jusqu'à la résurrection (vingt-deux chapitres). IV. Le *Bagh*: contenu de la loi, idée véritable du Dieu suprême ; raison de l'obéissance à la loi, moyen de combattre Ahriman, et de concourir à la ruine de son empire (vingt-un chapitres). V. Le *Duasdah-Hamast*, c'est-à-dire les *douze hamasts*, le peuple d'Ahriman, le monde céleste et le monde souterrain, la nature de tous les êtres créés, la résurrection (trente-deux chapitres). VI. Le *Nader:* astronomie et médecine, influence des étoiles, etc. (trente-cinq chapitres). VII. Le *Pardjem* : quadrupèdes qu'il est permis de manger, célébration et cérémonies de la fête des Gahanbars, mérite de celui qui lit les Izechnés (vingt - deux chapitres). VIII. Le *Retechté :* autorité des rois, obéissance des sujets, devoirs des juges, fondements des états (50 chapitres). IX. Le *Bérech :* actes et volontés des rois, conduite que doit tenir le berger à l'égard du troupeau, le roi à l'égard du sujet, le juge dans le lieu de sa juridiction (60 chap.). X. Le *Kesreb:* la science du bien, la véracité, la purification et l'amélioration du pécheur (60 chap.). XI. Le *Vechtasp :* soumission du roi Vechtasp (ou Gustasp) à la loi (60 chap.). XII. Le *Khecht:* reconnaissance d'un Dieu suprême, foi, récompenses et punitions finales; obéissance au roi, devoirs, états et rangs honorables de la société, etc. (22 chap.) XIII. Le *Sephand:* l'homme en tous les faits qui concernent l'humanité (60 chap.). XIV. Le *Djerecht:* naissance et premières années de l'enfant (22 chap.). XV. Le *Baghartast:* hymnes aux anges de lumière, aux Izeds (17 chap.). XVI. Le *Niarem:* emploi des richesses ; comment doit se conduire le fidèle sectateur d'Ormuzd (54 ch.). XVII. L'*Asparom:* ouvrages surnaturels, épreuves et peines de l'homme juste pendant la vie; jurisprudence des successions, thèmes généthliaques ou horoscopes (64 chap.). XVIII. Le *Davasroudjed:* maux de l'homme et des animaux; divers préceptes, notamment à l'égard des prisonniers (65 chap.). XIX. L'*Askarem:* les lois et les juges, emploi de la loi, connaissance des devoirs (52 ch.). XX. Le *Vendidad:* préservatifs contre les productions ahrimaniennes, les devs et leurs idoles (22 chapit.). XXI. Le *Hadokht:* moyens d'opérer des prodiges et des phénomènes qui semblent contraires à l'ordre de la nature (30 chapit.). A ces vingt-un Nosks doivent en être ajoutés encore trois, mais seulement à la fin du monde, et quand l'arrivée de Sossioch annoncera l'heureux instant où, conjointement avec Ormuzd, l'impur Ahriman sera réabsorbé dans le sein

de Zervane Akerene. En attendant, il n'existe aujourd'hui dans le monde qu'un seul de ces vingt-un livres, le *Vendidad*, et quelques fragments des autres. Tous ces débris ont été réunis avec une foule de morceaux beaucoup plus modernes, dans ce que l'on appelle aujourd'hui le Zend-Avesta. Ce recueil, qui est pour les Parsis, non seulement ce que la Bible est pour les chrétiens et le Koran pour les disciples de Mahomet, une encyclopédie canonique, mais encore un rituel et un bréviaire, est resté pendant des siècles inconnu aux Occidentaux, qui en ignoraient ou défiguraient le nom de mille manières. Chardin (*Voyage en Perse*, tome IX, pag. 138, 139, éd. in-12) fut curieux de le connaître, et commença à se le faire expliquer par un Guèbre qui passait pour le plus savant d'Ispahan. Mais le prix excessif que celui-ci voulut tirer et de son manuscrit et de ses leçons rebuta bientôt le savant voyageur, qui, s'exagérant lui-même la puérilité de quelques détails, déclara l'ouvrage vide d'intérêt et de sens. Resterait à savoir si véritablement cet ouvrage était le Zend-Avesta. Chardin parle de nombreux passages relatifs à Iezdedjerd IV, et par conséquent, de beaucoup postérieurs à Zoroastre. Mais ces passages peuvent n'avoir été que le résultat d'interpolations particulières à quelques manuscrits; et tout porte à croire que celui du Guèbre à qui s'était adressé Chardin était vraiment le Zend-Avesta. Hyde, dans son Traité sur la religion des anciens Perses (pag. 24, 25, édit. in-4°.), appela l'attention des savants sur le Zend, et invita les amis des sciences à se cotiser, pour faire venir d'Orient les matériaux nécessaires à une édition et une version de ce genre. Mais Hyde, en dépit de l'érudition qu'il affecte dans les langues anciennes de la Perse, ne connaissait ni le pehlvi ni le zend, et s'attendait à trouver dans l'Asie quelques traductions en langue moderne de ces livres inintelligibles pour lui. Ce qu'avait rêvé Hyde, et ce qu'il aurait été incapable d'accomplir, de quelque manière que ce fût, l'immortel Anquetil-Duperron, encore jeune, ou plutôt à peine arrivé à la jeunesse, osa l'entreprendre. Parti soldat et le sac sur le dos, il alla étudier dans les Indes les langues zende, pehlvi, parsie et samscrite; y traduisit sur une foule d'exemplaires collationnés avec soin, tous les fragments réunis par les Guèbres dans le Zend-Avesta, et revint, au bout de huit ans, riche de cent quatre-vingts manuscrits, qu'il donna presque tous à la bibliothèque du Roi. Peu après, parut le résultat de ses travaux, sous le titre de *Zend-Avesta, ouvrage de Zoroastre, contenant les idées théologiques*, etc., Paris, 1771, 2 vol. en 3 tomes. Le Zend-Avesta se partage en deux grandes sections, savoir : 1°. les livres zends, ainsi nommés de la langue dans laquelle ils sont écrits; 2°. le Boundehech, ouvrage pehlvi, qui vient immédiatement après les livres zends dans l'estime des Parses, et qui est à-la-fois une cosmogonie et une espèce d'encyclopédie scientifique, dans laquelle se réunissent des notions sur la religion et le culte, l'astronomie, l'agriculture, la vie civile, etc. Les livres zends sont tous canoniques. Nous avons touché un mot du *Vendidad-Sadé*, qui se subdivise en *Vendidad* (combat contre Ahriman), *Izechné* (élévation de l'ame) et *Vispered* (chef des êtres). Les autres sont les *Iechts-Sadés*, les *Neaechs*, les

Patets, les *Afrins*, les *Afergans*, le *Nekah*, le *Vispered* et le *Sirouzé*, tous fragments en zend, pehlvi ou parsi des nosks détruits par le temps ou la persécution. A la traduction de ces divers morceaux, Anquetil a joint un *Discours préliminaire* dans lequel il donne : 1°. la relation de son voyage aux Indes orientales ; 2°. l'Histoire de la retraite des Parses dans l'Inde, et des principaux événements qui concernent ce peuple jusqu'en 1760 ; 3°. des détails relatifs aux différents exemplaires des livres zends, à ces livres eux-mêmes et à l'ordre dans lequel il les a distribués. Ce discours avec un *Appendice* sur les poids et monnaies de l'Inde, sur des objets d'histoire naturelle ou de commerce, enfin sur les manuscrits qu'il a rapportés de son voyage, remplit la première partie du premier volume. La seconde commence par une notice, détaillée des manuscrits déposés à la bibliothèque du Roi, un sommaire universel et une vie de Zoroastre. On peut y joindre les articles du même auteur dans le *Journal des savants*, et deux Mémoires dans le *Recueil de l'académie des inscript. et bell.-lettr.*, tom. XXXI, p. 339-442, et tom. XXXIV, pag. 376-415. Kleuker a traduit le Zend en allemand, Riga, 1766, 3 vol. in-4°., et y a joint, sous le titre d'*Appendice* (Anhang zum Zend-Avesta), 1er. vol. en 2 tomes, 1781, 2 vol. en 3 tomes, 1789, in-4°., les divers morceaux d'Anquetil, les mémoires de Foucher et ses propres réflexions. Cet appendice est de la plus haute importance, surtout dans la partie intitulée Περσικά, où l'auteur traite des institutions politiques et religieuses de l'Iran. Outre tous ces ouvrages et ceux que nous avons cités dans le courant de cet article, on peut consulter *Zoroastre, Confucius et Mahomet, considérés comme sectaires, législateurs et moralistes, avec le tableau de leurs dogmes, de leurs lois et de leur morale*, par M. Pastoret, ouvrage qui a remporté le prix à l'académie des inscriptions et belles-lettres en 1786 ; 2me. édition, 1787, in-8°. ; et l'excellente traduction française que M. Guigniaut a donnée de l'Histoire des *Religions de l'antiquité*, de Creuzer. On trouvera beaucoup de détails curieux dans les notes qui forment la seconde partie du 1er. volume. P-OT.

ZOROBABEL, chef du peuple juif. Tous les auteurs sacrés s'accordent à dire qu'il était fils de Salathiel. La seule difficulté qui se présente vient du premier livre des Chroniques, où sa généalogie est ainsi décrite : « Les fils de Jéchonias furent » Asir, Salathiel, Melchiram, Pha» daïa, Senneser, Jérémia, Sama et » Nadabia. Les fils de Phadaïa sont » Zorobabel et Semeï. » Parmi les interprètes qui ont cherché à rendre raison de la différence qui se trouve entre le livre des Chroniques et les autres endroits de l'Écriture où Zorobabel est constamment appelé fils de Salathiel, les uns ont dit qu'il n'était que le fils adoptif ou de Phadaïa ou de Salathiel, comme si jamais de telles adoptions avaient été un titre pour trouver place dans les généalogies sacrées. D'autres prétendent que par ces mots : *fils de Salathiel*, il faut entendre *petit-fils de Salathiel* et fils de Phadaïa ; mais le mot de *fils*, dans la généalogie de Jésus-Christ, rapportée par saint Matthieu, étant pris partout dans la plus stricte signification pour désigner une génération immédiate, on ne voit pas pourquoi l'évangéliste se serait

écarté de cette règle pour le seul Zorobabel. Les versions syriaque et arabe portent *Nadabia*, au lieu de Phadaïa; ce qui prouve qu'au temps où elles ont été faites, les exemplaires hébreux n'étaient pas uniformes en ce point. Peut-être qu'autrefois on lisait *Salathiel*, et que les noms de *Phadaïa* et de *Nadabia* sont l'œuvre de quelque scribe négligent, trompé par la ligne supérieure, où ces noms se trouvent écrits. Il est encore plus vraisemblable qu'il faut retrancher le nom de Phadaïa, et mettre à la tête du verset 18 : *les fils de Salathiel furent Melchiram.... Zorobabel.....*; de sorte que Jéchonias n'aura pour fils qu'Asir et Salathiel, et que Melchiram et les suivants seront les fils de Salathiel, ainsi que Zorobabel et Semeï. La substitution que nous faisons est d'autant plus naturelle que ces mots : *les fils de..... furent*, étant souvent répétés dans ce chapitre, on conçoit aisément comment ils auront pu être omis une fois. Cette manière de concilier les auteurs sacrés paraît plus simple que de supposer deux *Zorobabels*, tandis que tout concourt à prouver que le livre des Chroniques parle du même dont il est question dans les endroits parallèles. Lorsque Cyrus eut rendu la liberté aux Juifs, Zorobabel se mit à la tête de ceux qui habitaient la province de Babylone, pour les ramener en Judée. Dans le septième mois, après être repartis de la Chaldée, le grand-prêtre Jésus ayant formé le dessein de rétablir le culte public, Zorobabel seconda son zèle, et l'aida à dresser un autel pour offrir des sacrifices au Seigneur. Dès la seconde année, il commença à assembler des matériaux pour rebâtir le temple. Mais à peine les fondements sortaient-ils de terre que les Samaritains, dont on avait refusé les offres suspectes, firent tant par leurs intrigues auprès des ministres d'Artaxarcès, qu'ils vinrent à bout d'arrêter l'ouvrage. Ce ne fut que plusieurs années après que Zorobabel, excité par les prophètes Aggée et Zacharie, encouragea le peuple, qui se porta à continuer la maison du Seigneur avec plus d'ardeur que la première fois Darius ayant accordé sa protection aux Juifs, l'ouvrage ne fut plus interrompu; Zorobabel eut la consolation de le voir achever, et d'assister à la dédicace du temple, qui fut faite quatre ans après qu'on eut recommencé à y travailler. Quoique Zorobabel, issu du sang royal de Juda, eût tous les droits que la naissance pouvait lui donner pour se mettre à la tête de sa nation, ce ne fut point de lui-même qu'il entreprit de la conduire et de la gouverner. Dieu, qui l'appelle son serviteur, et qui avait veillé sur lui au milieu des révolutions dont la Perse fut agitée après la mort de Cambyse, le choisit pour être l'instrument de la délivrance de son peuple et du rétablissement de l'état civil et religieux des Juifs. Dieu ne s'était pas borné à donner l'approbation la plus authentique à l'entreprise de Zorobabel; il avait encore annoncé dans une vision de Zacharie la facilité avec laquelle elle serait exécutée. Ce prophète vit en songe un chandelier d'or, à sept branches, portant chacune une lampe, qui communiquait par autant de tuyaux, avec un réservoir placé au-dessus d'elles, pour leur fournir continuellement de l'huile, qu'il recevait de deux oliviers plantés, l'un à la droite, l'autre à la gauche du chandelier. Ces lampes, qui s'entretenaient d'elles-mêmes, sans qu'on fût obligé

d'en renouveler l'huile, désignaient l'état futur des Juifs, qui devait reprendre son antique splendeur sous Zorobabel, sans autre secours que celui du Seigneur. Samarie est ici représentée sous l'image d'une montagne orgueilleuse, qui s'aplanit devant le fils de Salathiel, et les anges qui le dirigeaient dans tous ses projets sous celle des sept yeux du Seigneur, attentifs à examiner ce qui se passe dans le pays. Cette métaphore est tirée du gouvernement de Perse, où sept ministres principaux, qu'on appelait les *yeux du roi*, étaient chargés de veiller sur tout ce qui arrivait dans le royaume. Zorobabel paraît lui-même, le niveau à la main, traçant le plan de la maison de Dieu, et relevant les espérances de ceux qui, témoins de l'éclat dont avait brillé le premier temple, s'affligeaient des faibles commencements du second. Zorobabel eut sept enfants mâles : Mosellam, Hananias (que l'on croit être le même que l'*Abiud* placé dans la généalogie de Jésus-Christ, par saint Matthieu, et que le *Vesa* dans celle de saint Luc), Hasaban, Ohol, Barachie, Hasadias, Josabhesed, et une fille nommée Salomith. Nous pouvons juger de la vénération qu'ont toujours eue les Juifs pour la mémoire de ce grand homme par l'éloge qu'en fait l'auteur du livre de l'Ecclésiastique. On a quelquefois confondu Zorobabel avec Sassabasar. T—D.

ZORZI, en latin *GEORGIUS* (Alexandre), jésuite, né à Venise le 11 septembre 1747, professait, en 1772, la théologie au collége Sainte-Lucie de Bologne. Après la suppression de l'institut il continua de donner des leçons aux jeunes ecclésiastiques qui ne voulurent pas abandonner leur maître, et se rendit ensuite à Ferrare, sur l'invitation de Crisp. Bevilacqua, pour présider à l'éducation de ses neveux. Dans les loisirs que lui laissait cette place, il cultiva les lettres et la philosophie avec beaucoup de zèle, et acquit la connaissance des principales langues modernes. Il avait formé le projet d'une encyclopédie italienne, purgée de toutes les erreurs qu'on reproche à celle de Diderot (*Voy.* ce nom); il en faisait imprimer le *specimen*, lorsqu'il mourut à Ferrare, le 14 juillet 1779, âgé de trente-un ans. On a de lui : I. *Del modo d'insegnare à fanciulli le due lingue italiana e latina*, Ferrare, 1775, in-8°. II. *Prospetto di una nuova enciclopedia italiana*, ib., 1775, in-8°. III. Une *Traduction* en vers italiens des distiques de M.-A. Muret : *Conseils d'un père à son fils* (*V.* Muret, XXX, 443). Elle est anonyme et se trouve dans les *Erudimenti della lingua toscana* de Soresi Rovereto, 1778, in-8°. IV. *Lettere tre a cio che ha scritto Mart. Serlock : primo dello stato della poesia italiana; seconda dell' Ariosto; terza del Sakespear*, Ferrare, 1779, in-8°. Il y combat avec avantage les paradoxes de Sherlock, si partial pour ses compatriotes qu'il ose bien refuser à l'Arioste le titre de grand poète, dont à son avis Shakespear est seul digne. V. *Prodrome della nuova enciclopedia italiana*, Sienne, 1779, in-8°. Cet essai contient les articles sur la liberté, le péché originel et la grâce. De l'avis des critiques italiens, Zorzi s'y montre également profond métaphysicien et savant théologien. Une *notice* sur l'auteur suivie de son épitaphe en latin, par Laurent Barotti, son confrère, termine ce volume. Le chevalier Clément Vanetti, l'ami le plus intime de

Zorzi, a publié : *Commentarius de vitâ Alexandri Georgii*, etc., Sienne, 1779, in-8°. Cette vie précède la correspondance latine des deux amis. Le style des *Lettres* de Zorzi prouve que l'étude des langues modernes lui avait fait négliger celle du latin. *Voy.* Caballero, *Supplement. Biblioth. Soc. Jesu*, 306. W—s.

ZOSIME (Saint), pape, successeur de saint Innocent Ier., était grec de nation, et fut élu unanimement le 9 mars 417. A cette époque Célestius, qui partageait les erreurs de Pélage, déjà condamné par saint Innocent, vint à Rome, et porta son appel de la condamnation prononcée contre lui-même par le concile de Carthage. Zosime mit dans l'instruction de cette affaire toute la circonspection et toute la prudence d'un juge qui veut être convaincu. Il entendit l'accusé dans une assemblée composée de prêtres et d'évêques. Il lui fit même promettre de condamner tout ce qui serait condamné par le Saint-Siége. Néanmoins il ne leva point l'excommunication, et prit un délai de deux mois afin de pouvoir écrire en Afrique et en recevoir des réponses. Le pape écrivit lui-même aux évêques d'Afrique, pour être parfaitement informé des motifs de leur jugement. Mais Célestius et Pélage trouvèrent des amis qui parvinrent à s'emparer de la religion du saint pontife, il les reconnut innocents, et alla même jusqu'à punir deux envoyés de Carthage, qui étaient venus à Rome pour soutenir la décision du concile. Zosime reçut alors une lettre de Praïle, évêque de Jérusalem, successeur de Jean, qui lui recommandait spécialement l'affaire de Pélage, pour lequel il était aussi affectionné que l'avait été son prédécesseur. Le pape, prévenu par cette lettre et par une profession de foi de Pélage, qui y était jointe, en faveur des intentions de cet hérésiarque, écrivit aux évêques d'Afrique une seconde lettre plus forte que la première, et dans laquelle il témoignait être persuadé de la sincérité de Pélage, et blâmait même Héros et Lazare, qui avaient pour eux l'estime de saint Augustin. C'est ainsi que Zosime se laissa surprendre par les artifices de Pélage et de Célestius, par sa trop grande bonté et par un excès de crédulité, *non en approuvant l'erreur avec eux*, dit un auteur non suspect, *mais en les croyant catholiques avec lui.* A la fin ayant connu leur perfidie et leurs fausses opinions, il condamna Pélage et Célestius, l'an 418. Il écrivit à cette occasion une lettre à tous les évêques, spécialement à ceux d'Afrique, où il expliqua solidement la doctrine catholique sur le péché originel, et la grâce de Jésus-Christ. Dix-huit évêques refusèrent de la souscrire; à leur tête était le fameux Julien, d'Éclane. Ces dix-huit réfractaires (d'autres n'en comptent que dix-sept), donnèrent le premier exemple de l'appel d'une constitution dogmatique du Saint-Siége, au futur concile général. Tous les évêques d'Afrique tinrent un nouveau concile, et, avec le secours et l'éloquence de saint Augustin, parvinrent à faire triompher la vérité. Zosime reconnut qu'il avait été trompé : il ordonna un nouvel examen, et le premier jugement fut rétracté. Prévenu de même en faveur de Patrocle, évêque d'Arles, Zosime accorda à ce siége en 417 un droit de primatie pour les ordinations et les jugements, qui fut par la suite un grand sujet de contestation, et qui ne fut pas soutenu par les papes, ses successeurs. L'évêque de Marseille,

Proculus, encourut l'indignation de ce pape pour avoir affecté les droits de métropolitain sur la deuxième narbonaise. Une autre contestation s'élevait entre lui et les évêques d'Afrique, au sujet d'un prêtre nommé Apiarius, qui appelait au Saint-Siége de l'excommunication prononcée contre lui par l'évêque, lorsqu'une maladie longue et douloureuse enleva le pape, le 26 décembre 418. L'Église honore sa mémoire le 30 mars. Il eut pour successeur saint Boniface Ier. On lit, dans le martyrologe, qu'il ordonna que les diacres porteraient des palles ou serviettes sur le bras gauche, d'où l'on conclut qu'il a établi le manipule. On lui attribue aussi divers usages et réglements, par exemple, de bénir le cierge pascal dans les paroisses; mais cette bénédiction est d'un temps plus reculé. Il reste de saint Zosime treize Lettres, qu'on trouve écrites avec beaucoup de vigueur et d'autorité. Les anciens ont fort loué la *Constitution* de Zosime contre Pélage, dont il ne nous reste que quelques fragments; elle est connue sous le nom de *Tractoria Zosimi*, nom générique donné aux lettres et décrets portés dans les provinces par les courriers publics, et que quelques critiques croient devoir être appelés *Tractatoria*. On peut consulter, sur saint Zosime, Anastase, dans sa Bibliothèque; Baronius, dans ses Annales; le tome x de dom Cellier. Voyez aussi les articles Célestius, VII, 501, et Pélage, XXXIII, 266. B—d—e et D—s.

ZOSIME, sophiste et rhéteur, né dans la ville d'Alexandrie en Égypte, environ 300 ans avant J.-C., était fort attaché aux doctrines de Platon, et commença à se faire connaître par la Vie de ce philosophe, qu'il avait long-temps étudié. Il composa ensuite des ouvrages de physique, qu'il classa selon l'ordre alphabétique, et il doit par là être considéré comme le premier auteur connu d'un dictionnaire. Il divisa son principal ouvrage en vingt-huit livres, et le dédia à sa sœur Théosébie, qui était aussi très-savante. Aucun de ses écrits ne nous est parvenu. — Zosime, chimiste, né à Panopolis en Égypte, dans le troisième siècle de J.-C., a laissé, sur la science qu'il cultivait, quelques ouvrages qui sont restés manuscrits, et dont il n'existe qu'un petit nombre d'exemplaires (1). Ces ouvrages ne sont guère utiles aujourd'hui que pour marquer l'histoire de la science: I. *Sur la composition des cieux.* II. *Sur la vertu des interprétations.* III. *Sur l'art sacré et divin.* IV. *Sur les instruments et les fourneaux.* Z.

ZOSIME, écrivain grec du cinquième siècle, dont on ne sait autre chose, si ce n'est que vers le temps d'Honorius et de Théodose le Jeune ou de leur successeur, il était comte et ex-avocat du fisc (κόμης καὶ ἀποφισκοσυνήγορος); et qu'il est auteur d'une Histoire romaine que nous possédons encore, mais dans un état fort imparfait. Elle est composée de six livres, dont le premier n'est pour ainsi dire qu'une simple notice des empereurs depuis les premiers Césars jusqu'à Dioclétien. L'auteur s'étend davantage dans les livres suivants, sur les successeurs de ce prince jusqu'au temps où il écrivait. On y trouve en quelques endroits des lacunes plus ou moins longues et des erreurs de copiste, telles que des noms propres pris l'un pour l'autre ou des chiffres évidemment altérés,

(1) La bibliothèque royale de Paris n'en possède pas un seul.

comme lorsqu'en parlant de la victoire remportée par Julien, sur les Allemands, près de Strasbourg, l'historien dit que soixante mille de ces derniers restèrent sur le champ de bataille, et qu'il en périt autant dans le Rhin. On conçoit que le scribe inattentif qui, en cette occasion, a pu décupler un nombre, a pu laisser d'autres fautes encore dans son manuscrit. Zosime dit au commencement de son ouvrage, que Polybe ayant exposé les causes qui, dans un laps d'environ cinquante-trois ans, portèrent la puissance et la splendeur de l'empire romain au plus haut degré, il se propose de montrer avec la même exactitude les causes qui, dans un terme presque aussi court, ont amené la dégradation et le déchirement de cet empire et préparé sa ruine. C'est dans son dernier livre que ce grand objet devait être développé, et malheureusement il n'en existe plus que les premières pages. Sa narration ne s'étend que jusqu'à l'année 410, seizième du règne d'Honorius, et troisième de l'association de Théodose le Jeune à l'empire. Si ce dernier livre était à-peu-près égal à chacun des cinq autres, comme on doit le supposer, il est évident que l'Histoire de Zosime se terminait à une époque moins reculée ; aussi quelques savants ont-ils pensé qu'il écrivait vers le milieu du cinquième siècle, et d'autres, encore plus tard. Bien que la conclusion de son ouvrage nous manque, on peut reconnaître à certains traits des premiers livres quelles étaient à ses yeux les causes des malheurs de l'empire. Il le voyait déjà ravagé par les Goths, que conduisait Attila, lequel bientôt après fut suivi d'Alaric, à la tête des Huns ; enfin l'ancienne capitale, Rome elle-même, était devenue la proie de l'un de ces barbares. Vivement affecté de ces désastres, l'historien les imputait à deux causes principales : 1°. Aux fautes graves en tout genre de Constantin, qui parut plus occupé de son faste et de ses plaisirs que du soin de pourvoir à la sureté des provinces frontières dont il retira les garnisons, et à la prospérité de l'état, auquel il porta surtout un coup funeste par la translation du siége impérial à Byzance. Le mal s'était aggravé sous Constance, et Julien eut à peine le temps d'en arrêter les progrès ; 2°. Zosime voyait l'autre cause de décadence dans la protection accordée à un culte nouveau et à l'abandon de celui des dieux auxquels les Romains devaient depuis si long-temps leur gloire et leur prospérité. On reconnaît ici un païen zélé qui ajoutait foi aux prodiges, aux oracles, aux causes surnaturelles. Cette crédulité, il est vrai, ne lui était point particulière ; on la retrouve, presque sans exception, chez tous les historiens anciens et modernes, jusqu'au dix-huitième siècle, où l'on commença à écrire l'histoire plus raisonnablement, c'est-à-dire sans avoir recours aux prodiges et sans voir dans les événements autre chose que ce qui s'y trouve en effet. Il est probable que l'ouvrage de Zosime ne fut connu qu'après sa mort ; il eût été dangereux pour lui de le publier sous des empereurs chrétiens. Les lacunes remarquées dans le texte de Zosime sont anciennes et antérieures au neuvième siècle ; car, d'après l'extrait qu'en donne Photius, il ne différait point de celui qui existe aujourd'hui. Ce n'était qu'une seconde copie mitigée ou altérée ; Photius ne connut point la première qui peut-être n'existait plus de son temps. Il nous apprend dans sa *Bibliothè-*

que (*Codex* XCVIII), que l'ouvrage de Zosime n'était en quelque sorte qu'un abrégé de l'Histoire plus étendue d'Olympiodore, et surtout de celle d'Eunape, continuateur de Dexippe; et l'on sait que ces abrégés, comme celui de Trogue Pompée, par Justin, ont souvent contribué à faire négliger et perdre ces grands ouvrages qu'on entreprenait de réduire en de petits volumes. Il ajoute qu'Eunape avait écrit deux fois son livre, et que Zosime en conséquence avait aussi recommencé le sien. C'est ce qu'on appelait les deux *éditions*. Dans la première, ils plaidaient avec beaucoup de véhémence la cause de l'ancienne religion, et se prononçaient fortement contre la nouvelle. Dans la seconde, l'aigreur de leurs raisonnements était fort adoucie, et leurs sarcasmes en partie corrigés ou supprimés. Nous sommes tentés de croire, contre l'opinion de Photius, que ces changements ne sont pas de la main d'Eunape ni de Zosime, mais de celle de quelque chrétien ami des lettres, qui, jugeant leurs écrits utiles pour le fond, et ne voulant pas se priver de l'exemplaire qui lui en était parvenu, se sera borné à les élaguer, en supprimant ou changeant les passages qui choquaient le plus ses opinions religieuses, et particulièrement la majeure partie du sixième livre. Mais ces modifications n'ont point empêché la perte des deux éditions d'Eunape; et la première de Zosime a éprouvé le même sort. Notre conjecture peut s'appuyer sur le dire même de Photius. Après quatre siècles écoulés entre ces écrivains et lui, il avait pu encore se procurer les deux éditions d'Eunape. En les comparant (*cod.* LXXVII), il remarqua avec surprise, dans la seconde, qu'en beaucoup d'endroits où il a été fait des changements et des suppressions, il se trouve de l'incohérence et de l'obscurité, en sorte que le sens y semble perverti et quelquefois même inintelligible : *ce qui s'est fait*, dit-il, *je ne sais comment*. Or, chacun sait que tout bon écrivain qui revoit et corrige un de ses ouvrages, ne le détériore point par négligence, et moins encore à dessein. Quant à Zosime, Photius, en louant son style précis, net et même élégant, lui reproche de louer trop les derniers empereurs païens, et de déprimer ceux qui avaient favorisé le christianisme, surtout Constantin et Théodose, dont il ne dissimule ni les vices ni les crimes. On ne peut disconvenir que les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes ne se sont pas toujours mis à l'abri de tout reproche à cet égard. Une certaine prévention ne se montre que trop souvent entre des partis qui se combattent, et malheur aux historiens de celui qui a succombé. Zosime, occupant une place éminente, quoique païen, nous fait savoir que le christianisme n'était pas encore généralement répandu dans l'empire romain au cinquième siècle. On sait que le paganisme, après son extinction dans les villes, se maintint encore assez long-temps dans les villages; c'est même de cette circonstance que son nom est dérivé. Les villageois, *pagani*, étaient méprisés par les habitants des villes, dans la bouche desquels cette qualification finit par devenir une injure, comme l'est encore, chez les chrétiens, le mot de *païen*. L'histoire de Zosime fut imprimée, d'abord en latin, traduite par Leunclavius (Bâle, 1576, in-fol.), avec Procope et autres historiens du même temps. Cette version reparut dans l'*Histoire Auguste*, vers 1600; ensuite dans le tome III des Histoires

de J.-Ph. Vorburg (Francfort, 1650, in-fol.). H. Étienne publia les deux premiers livres en grec, avec la version de Leunclavius, à la suite d'Hérodien (1581, in-4°., et Lyon, 1611, in-8°.). Les six livres, grec-lat., furent donnés par Fréd. Sylburg, avec la version et l'Apologie de Zosime, par Leunclavius (Francf., 1590, in-fol.). Christ. Cellarius publia une édition, d'abord des deux premiers livres, puis des six (Cize, 1679, in-8°.), répétée à Iéna, 1714, in-8°. Th. Smith donna une autre édition (Oxford, 1679, in-8°.). J.-Fréd. Reitemeier a donné la dernière, grec.-lat., avec ses commentaires et des notes de Heyne et de Ritter (Leipzig, 1784, in-8°.). Haymann a publié des Notes sur l'édition de Reitemeier (Dresde, 1786, in-4°.). Les versions en langues vulgaires sont celle de Louis Cousin, en français, avec Xiphilin et Zonare (Paris, 1678, in-4°., et Amsterd., 1686, 2 vol. in-12); une version anglaise, avec les notes de Th. Smith (Londres, 1684, in-8°.); une en allemand, par Seybold et Heyler (Francfort-sur-le-Mein, 1802, in-8°.) Il est parlé d'une version italienne dans la *Biblioteca* de Paitoni; mais son existence ne paraît pas constatée. Enfin il y a une version en langue slavone, dont le manuscrit était dans la bibliothèque de Coislin, au rapport de Montfaucon (V. *Bibl. manus.*, t. II, p. 1042). D.-x.

ZOTTON, premier duc de Bénévent, était un des compagnons d'Alboin. Tandis que ce fondateur de la monarchie des Lombards en Italie affermissait son empire dans la partie supérieure de cette contrée, Zotton avec les plus aventureux de ses compatriotes, pénétra au-delà de Rome, conquit Bénévent, et étendit son pouvoir dans les provinces qui forment aujourd'hui le royaume de Naples. On assigne l'année 571 pour le commencement de cette expédition, et l'on donne à Zotton un règne de vingt ans, pendant lequel il fut toujours en guerre avec les Grecs. Mais son histoire, à l'époque même de son expédition, est enveloppée de beaucoup d'obscurité. Il mourut en 591. Agilulphe, roi des Lombards, lui donna pour successeur Arigise Ier. S. S—I.

ZOUBOW (Platon), dernier favori de l'impératrice Catherine II, était fils d'un gouverneur de province qui avait acquis une grande fortune dans ses emplois, à force de concussions et de rapines. Le jeune Platon reçut une éducation soignée, et entra au service dès son enfance. Devenu lieutenant dans le régiment des gardes, il se fit remarquer à la cour par une jolie figure et des manières séduisantes. Les femmes parlèrent de lui avec tant d'enthousiasme devant l'impératrice, qu'elles excitèrent sa curiosité. Cette princesse voulut le voir; et le premier coup-d'œil du jeune officier fit sur elle une impression si vive, que ni l'excessive disproportion d'âge (Catherine était alors plus que sexagénaire, et Zoubow avait à peine vingt-cinq ans), ni la crainte d'exciter les fureurs jalouses de Potemkin (*Voy.* ce nom) ne purent l'arrêter. L'heureux lieutenant des gardes eut aussitôt le commandement d'un détachement qui accompagna l'impératrice à Tzarkoeselo. Il dîna seul avec elle, ainsi que cela était d'usage en pareil cas, reçut un présent de cent mille roubles, et fut installé dans l'appartement des favoris. Il fut en même temps décoré du titre de prince, de grand-maître de l'artillerie; enfin, il jouit de tout le crédit qu'avaient eu successive-

ment les Orloff, les Lanskoi et les Potemkin, etc. Naturellement vain et arrogant, il n'usa pas avec modestie d'une faveur si haute et si inattendue; et non moins avide d'argent que de pouvoir et d'honneurs, il ne laissa échapper aucune occasion d'augmenter sa fortune, qui devint très-considérable. On cite entre autres exactions, l'atroce persécution qu'il dirigea, en 1795 et en 1796, contre les prêtres catholiques, dont l'archevêque métropolitain Rostoki avait refusé de lui compter six mille pièces d'or. La plupart de ces malheureux furent obligés d'apostasier pour se soustraire à l'exil ou à la mort. Mais Catherine cessa de vivre en nov. 1796; et son indigne favori rentra aussitôt dans le néant d'où elle l'avait tiré. Le nouveau souverain, Paul Ier., qui prit à tâche de faire en toutes choses précisément le contraire de ce qu'avait fait sa mère, obligea d'abord Zoubow à s'éloigner de la cour, et il lui donna ensuite l'ordre de quitter la Russie. Après avoir voyagé pendant quelques années en Pologne, et dans diverses contrées de l'Allemagne, où il étala beaucoup de luxe et d'ostentation, Zoubow obtint la permission de revenir dans sa patrie; et il eut à peine habité quelques mois Pétersbourg, qu'il devint un des chefs de la conspiration dont le résultat fut la mort de Paul Ier. Au jour de l'exécution il se montra l'un des plus ardents parmi les meurtriers de ce prince, et, après avoir essayé de lui faire signer un acte d'abdication, il lui dit insolemment : « Tu n'es plus » empereur; c'est Alexandre qui est » notre maître. » (*Voy.* Pahlen, au Supplément.) Après ce tragique événement, Platon Zoubow vécut dans la retraite, et il ne parut jouir d'aucun crédit sous le règne d'Alexandre. Il mourut vers 1817, laissant deux fils qui sont officiers aux chevaliers gardes. M—D j.

ZOUBOW (Valérien), frère cadet du précédent, naquit en 1760, et entra fort jeune dans la carrière des armes, où il serait probablement resté dans les grades subalternes si la faveur de son frère n'était venue lui ouvrir le chemin des honneurs et de la fortune. Traité par Catherine avec la même largesse que Platon, et n'étant ni moins bien fait, ni moins séduisant que son frère, il parut mériter tous ces avantages par des services et un dévouement du même genre. Il était déjà lieutenant-général en 1794, et il faisait en cette qualité la guerre de Pologne, lorsqu'il eut la jambe emportée par un boulet. Catherine lui envoya son propre chirurgien avec le cordon de St.-André, cent mille roubles, et le grade de général en chef. Peu de temps après elle lui donna le commandement de l'armée qu'elle envoya contre la Perse. Zoubow s'empara de Derbent; mais il ne put obtenir d'autres succès, et fut même battu auprès de cette ville; enfin ses troupes eurent également à souffrir de l'insalubrité du climat et de l'incapacité du général. Elles étaient depuis longtemps inactives sur les bords du Cyrus lorsque Zoubow reçut la nouvelle de la mort de Catherine, et l'ordre de revenir en Russie. Craignant avec raison d'être destitué, il demanda sa retraite, et se rendit en Courlande où il était propriétaire de la plupart des biens des anciens ducs. Revenu à Pétersbourg après l'avénement d'Alexandre, il mourut dans cette ville le 4 juillet 1804. — *Nicolas* Zoubow, frère des précédents, eut part comme eux aux libé-

ralités de Catherine ; devint général, sénateur, et tomba comme eux dans la plus complète disgrâce après la mort de cette princesse. Poussé par le mécontentement qu'il dut en éprouver, il entra dans la conjuration qui devait renverser Paul Ier. Ayant pénétré dans le palais impérial avec son frère Platon et les autres conjurés dans la soirée du 11 mars 1801, il osa le premier porter la main sur son souverain (*Voyez* Paul Ier., XXXIII, p. 182). Il vécut ensuite dans ses terres et mourut, comme son frère Valérien, en 1804. M—D j.

ZOUCH ou ZOUCHE (Richard), jurisconsulte anglais, issu d'une ancienne et noble famille, naquit, en 1590, à Ansley dans le comté de Wilt. Ayant terminé ses études classiques à l'université d'Oxford, il y obtint, en 1620, la chaire royale de législation. Il fut depuis chancelier du diocèse d'Oxford et principal du collége de Saint-Alban. Le roi Charles Ier. le nomma un des juges de la haute cour de l'amirauté. Quand l'université protesta, vers 1647, contre l'adoption de la ligue solennelle et du *covenant*, ce fut R. Zouch qui rédigea la partie légale des motifs que cet illustre corps d'enseignement allégua dans cette occasion ; mais en se soumettant, l'année suivante, aux commissaires du parlement chargés de la visite des colléges, il sut se maintenir dans des emplois où d'ailleurs il eût été peut-être difficile de le remplacer. En 1653, Olivier Cromwell le désigna pour prendre part au jugement de don Pantaléon Sa, frère de l'ambassadeur portugais, accusé d'avoir assassiné un gentilhomme près de Westminster. C'est à ce sujet que Zouch écrivit un de ses traités les plus célèbres : *Solutio quæstionis de legati delinquentis judice competente*, 1657, in-8°. Il s'y prononce, avec Grotius, pour l'impunité des ambassadeurs en général, mais soutient que ce principe ne peut pas s'appliquer au cas de don Pantaléon. Celui-ci fut condamné à mort et exécuté. Le docteur Zouch, qui avait siégé dans le parlement, vers la fin du règne de Jacques Ier., qui avait obtenu des places importantes sous Charles Ier., et les avait conservées pendant l'usurpation, vécut précisément assez pour voir l'aurore de la restauration royale, et pour rentrer un moment en possession du poste de juge de l'amirauté. Il mourut quelques mois après, le 1er. mars 1660. Antoine Wood fait un très-grand éloge de son caractère, de son savoir et de ses talents. Voici les titres de ses écrits : I. *Elementa jurisprudentiæ definitionibus, regulis et sententiis selectioribus juris civilis illustrata*, Oxford, 1629, in-8°.; 1636, in-4°.; réimprimé à Leyde et à Amsterdam. II. *Descriptio juris et judicii feudalis, secundùm consuetudines Mediolani et Normanniæ, pro introductione ad jurisprudentiam anglicanam*, Oxford, 1634, 1636, in-8°. III. *Descriptio juris et judicii temporalis, secundùm consuetudines feudales et normannicas*, ibid., 1636, in-4°. IV. *Descriptio juris et judicii ecclesiastici, secundùm canones et consuetudines anglicanas*, ib., 1636, in-4°. Les deux traités précédents furent réimprimés avec le livre du docteur Mocket : *De politiâ ecclesiæ anglicanæ*, Londres, 1683, in-8°. V. *Descriptiones juris et judicii sacri, juris et judicii militaris, et juris et judicii maritimi*, Oxford, 1640, in-4°.; réimprimé à Leyde et Amsterdam. VI. *Juris et judicii fecialis, sive juris inter gentes*, etc., *explicatio*, Oxford, 1650, in-4°.

VII. *Cas et questions résolus en droit civil*, ibid., 1652, in-8°. VIII. *Solutio quæstionis*, etc., mentionné plus haut, Oxford, 1657, et Londres, 1717, in-8°. IX. *Eruditionis ingenuæ specimina, scilicet artium, logicæ dialecticæ*, Oxford, 1657. X. *Quæstionum juris civilis centuria, in decem classes distributa*, Oxford, 1660, in-8°.; Londres, 1682, 3e. édition. Après la mort de R. Zouch, Timot. Baldwin recueillit et publia de lui un volume posthume, intitulé: *La Juridiction de l'amirauté contre les* Articuli admiralitatis de sir Ed. Coke, dans le 22e. chapitre de la *Juridiction des cours*, Londres, 1663, in-8°.; imprimé plusieurs fois depuis. L.

ZOUCH (Thomas), littérateur anglais, docteur en théologie, né en 1737 à Sandal près de Wakefield, dans le comté d'York, termina ses études dans l'université de Cambridge au collége de la Trinité, auquel il fut ensuite agrégé et où il exerça l'enseignement. L'affaiblissement de sa santé l'ayant obligé à résigner son emploi, il fut, en 1770, pourvu du rectorat de Wycliffe, et en 1793 de celui de Scrayingham, dans sa province natale. Le ministre Pitt lui donna en 1805 la seconde prébende de l'église de Durham. Trois ans après, l'évêché de Carlisle lui fut offert; mais il le refusa, préférant passer ses dernières années dans une studieuse retraite. Unissant le goût de la botanique à celui des belles-lettres, il avait fortifié sa constitution en herborisant aux environs de sa demeure. La société linnéenne le comptait au nombre de ses membres. Zouch mourut à Sandal le 17 décembre 1815. On a de lui, entre autres écrits: I. *Le Crucifiement*, poème, 1765, in-4°. II. *Considérations sur le caractère prophétique des Romains, tel qu'il est présenté dans Daniel, VIII*, 23-25. III. *Modèle d'un digne maître d'école offert dans la personne du révérend John Clarke*, 1798, in-4°. IV. *Essai d'éclaircissement de quelques prophéties de l'Ancien et du Nouveau Testament*, 1800, in-12. V. *Mémoires sur la vie et les écrits de sir Philippe Sidney*, 1808, in-4°. VI. *Mémoires sur la vie de John Sudbury, doyen de Durham*, 1808, in-4°. Th. Zouch est éditeur de: 1°. *Amour et Vérité: en deux lettres modestes et pacifiques, touchant les désordres du temps actuel, écrites par un paisible citoyen de Londres à deux factieux boutiquiers de Coventry, avec des notes et une préface par l'éditeur*, 1795, in-8°. Cet opuscule a pour auteur Isaac Walton, bien qu'on ne l'ait point cité à son article. 2°. *Vies de J. Donne, sir H. Wotton, R. Hooker, G. Herbert, et R. Sanderson*, par Isaac Walton, avec des *notes* et une *Vie de l'auteur*, 1796, in-4°.; 1798, in-8°.—*Henry* Zouch, frère de Thomas, et dont on a quelques écrits sur des objets de police, était mort en 1795. L.

ZOUISKI ou SCHOUISKI (Vassili), prince et général russe, descendait de Vladimir-le-Grand. Ses ancêtres, qui avaient eu en apanage la principauté de Souzdal, chassés de leur héritage, vécurent pendant quelques années dans la retraite. Lorsque les circonstances le leur permirent, ils revinrent à la cour, et comme princes de la maison régnante, ils eurent une grande influence dans les affaires publiques, surtout pendant la minorité d'Iwan IV. Ce jeune prince étant arrivé au trône à l'âge de quatre ans (1534), Vassili et Iwan

Zouiski s'emparèrent du gouvernement et du jeune czar lui-même, qu'ils traitèrent moins comme un souverain, que comme un pupille. Enfin, sentant le poids de l'esclavage dans lequel on le tenait, le jeune Iwan ordonna à Vassili de se rendre à Vladimir, sous prétexte d'en imposer aux Tartares (1537). Zouiski obéit, mais il avait laissé à la cour des hommes dévoués qui se hâtèrent de le rappeler. Il fit son entrée à Moscou, avec le faste d'un souverain. Ayant réuni le conseil, il fit exiler ou mettre à mort ceux qui avaient la confiance de son maître. Mais lorsque le jeune prince eut atteint sa quatorzième année, il annonça qu'il voulait régner lui-même, et tout trembla devant lui. Par ses ordres Zouiski, ce ministre si redouté, fut arrêté, condamné à mort et exécuté sur-le-champ (1544). G—y.

ZOUISKI (Vassili), fils du précédent, s'est illustré par son courage et ses exploits. Le roi de Pologne, Battori, ayant déclaré la guerre au czar en 1581, et Zamoyski, à la tête de l'armée polonaise, ayant pris les places-fortes de la frontière, Vassili Zouiski fut mis à la tête de l'aile gauche de l'armée russe, avec ordre de repousser les Tartares, si, comme on le craignait, ils favorisaient les mouvements de l'armée polonaise. Vassili, pour remplir ses instructions, prit position sur l'Oka. Il paraît que les Barbares se tinrent dans leurs déserts. Zamoyski, qui commandait près de cent mille hommes, s'avançant sur Pleskow, le czar chargea Zouiski de défendre cette place importante, qui couvrait la capitale de l'empire. Le 25 août 1582, elle fut cernée, et le 1er. septembre la tranchée fut ouverte; le troisième jour les Polonais montèrent à l'assaut. Battori et Zamoyski les excitaient par leur présence, et déjà les étendards polonais flottaient sur deux tours de la ville. Les Russes fuyaient en désordre. Zouiski, blessé, couvert de sang, les arrête en leur montrant l'image de la Vierge et les reliques des saints que le clergé portait en procession. Dans le même moment il fait mettre le feu aux mines, et une des tours dont les Polonais s'étaient emparés, saute en l'air: « N'abandonnez point » les reliques des saints qui vous pro- » tègent, » s'écrie Zouiski. Aussitôt le courage renaît, les Polonais sont chassés de la seconde tour et de la partie des remparts où ils s'étaient établis. Le combat dura toute la journée; Zouiski rentra en triomphe, conduisant devant lui les canons, les prisonniers, les drapeaux et les autres trophées de sa victoire. Quelques jours plus tard, ayant fait une sortie, il tomba dans une embuscade, et perdit quatre cents hommes. Il ne tarda pas à se dédommager de cet échec par de nouveaux exploits, et il força enfin les Polonais à s'éloigner. Ce fut alors que ceux-ci, pour se venger de cet affront, eurent recours à un moyen infâme. Un de leurs artilleurs, nommé Ostromène, prépara un coffre en fer dans lequel il plaça douze canons d'arquebuse si minces, que le moindre effort pouvait les rompre. Au couvercle de ce coffre étaient attachées des cordes qui répondaient à ces canons, en sorte qu'il était impossible de l'ouvrir sans les faire partir, et sans mettre en pièces tout ce qui était devant eux. On porta ce coffre à Zouiski de la part d'un officier polonais qui, feignant de déserter, voulait mettre en sûreté tout ce qu'il y avait déposé en or et en pierres précieuses. La ruse réussit en partie; mais, comme le géné-

ral russe était absent, un de ses lieutenants se hâta d'ouvrir la fatale boîte, et fut tué à l'instant même, ainsi que plusieurs officiers qui étaient présents. Une partie du toit de la maison fut renversée par l'explosion. Zouiski, indigné, publia un écrit fort vif contre Zamoyski qu'il accusait de ce perfide stratagème; et il l'appela en duel; mais l'affaire n'eut pas d'autres suites. Le 4 janvier 1582, Vassili fit encore une sortie qu'il appela depuis ses *adieux aux Polonais;* c'était la quarante-sixième depuis quatre mois et demi. Enfin, le 6 du même mois, on signa une trêve de dix ans. Le 17 janvier, le traité ayant été ratifié par Zamoyski, ce général invita les officiers supérieurs de la ville de Pleskow à un festin qu'il leur avait fait préparer dans le camp. Zouiski y envoya, mais il refusa de quitter la place qu'il avait défendue avec tant de courage. En 1584, le czar Fédor, qui avait succédé à son père Iwan, donna à Zouiski les revenus de la ville de Pleskow, mais la puissance des Zouiski faisait ombrage à Boris Godounow, qui, sous le czar Fédor, s'était emparé de l'autorité; ces princes furent exilés; et Vassili, leur chef, obtint avec peine la permission de rester à Moscou. Cette disgrâce ne suffisait point au féroce favori; celui que la Russie honorait comme son libérateur fut jeté dans un cachot et étranglé, et l'on ne permit qu'avec peine de déposer ses restes dans un caveau du couvent de Saint-Cyrille (1587). G—Y.

ZOUISKI (Vassili), fils du précédent, se réconcilia avec Boris Godounow, et se prêta même à une complaisance qui fut dans la suite la source des plus grands malheurs que la Russie ait éprouvés. Le czar Fédor avait un fils en bas âge, appelé Dmitri. Boris Godounow, qui voulait monter sur le trône, fit égorger le jeune prince, et chargea Zouiski, avec quelques autres affidés, de visiter le corps et d'exposer les faits, de manière à faire croire que le jeune Dmitri s'était lui-même donné la mort. Zouiski eut la lâcheté de se prêter à cette infamie (1590). Le traître Boris, étant monté sur le trône (1598), marcha contre les Tartares; il donna à Zouiski le commandement de l'aile droite de l'armée; mais craignant l'influence de cette famille, il défendit à Vassili de se marier. Le faux Dmitri ou Démétrius (*Voy.* ce nom), s'avançant pour détrôner Boris, celui-ci sembla rendre sa confiance aux Zouiski, et donna à Vassili la conduite de ses armées. Boris mourut, et son fils Fédor ne parut sur le trône que pour être égorgé (1605); Vassili se soumit à Dmitri qu'il fit descendre du trône pour y monter lui-même (*V.* Vassili, XLVII, 565). G—Y.

ZSCHACKWITZ (Jean-Ehrenfried), professeur de jurisprudence et de philosophie, naquit près de Naumbourg, le 15 juillet 1669, et professa le droit public à Cobourg et à Hildbourghausen. Ayant, dans son *Examen juris publici*, parlé trop librement *de regimine Carolorum Cæsarum*, le fiscal de l'empire le fit citer devant lui; et, par ordre de la cour souveraine de l'empire, son *Examen juris publici* fut jeté dans le feu par le bourreau, sur la place publique de Cobourg. Zschackwitz se réfugia à Halle, où il enseigna le droit et la philosophie, jusqu'à l'époque de sa mort qui arriva le 28 octobre 1744. Il a laissé sur l'histoire et le droit public des

ouvrages estimés, entre autres : I. *Introduction aux prétentions que forment les souverains* (all.), Francfort et Leipzig, 1734 et 1735, 3 vol. in-8°. II. *La science héraldique, avec des observations sur l'ancienne constitution militaire* (all.), Leipzig, 1735, avec gravures. III. *Base sur laquelle s'appuient l'empire et la nation allemande*, Francfort et Leipzig, 1736 et 1737, in-4°. IV. *Traité sur l'économie politique et l'administration des finances* (all.), Halle, 1739, in-8°. V. *Origine des maisons électorales et princières* (all.), Zerbst, 1740. VI. *Sur le traité de la paix de Westphalie, d'après les faits de l'histoire* (all.), Halle et Leipzig, 1741, in-8°. VII. *Droit féodal de l'empire germanique* (all.), Halle, 1741, in-8°. G—y.

ZUALLART (Jean), voyageur, était d'Ath en Hainaut. Il nous apprend que se trouvant à Rome en 1585 avec Philippe de Merode, baron de Frentzen, qu'il avait été chargé d'accompagner dans ses voyages en Italie et en Allemagne, ce dernier lui fit promettre d'aller avec lui partout où il voudrait porter ses pas; puis ayant obtenu sa parole, il lui proposa de faire le voyage de la Terre Sainte. Zuallart après quelques objections se rendit aux desirs de son pupille; et, afin de tirer un plus grand profit de ses courses, il apprit pendant quatre mois à dessiner. Le 29 juin 1586, Zuallart et Merode se mirent en route avec deux ecclésiastiques, Domenico Danesi, chapelain du pape, Marin Van den Zande, chanoine de Cambray, et d'autres personnes. Après avoir relâché à Tripoli de Syrie, les voyageurs débarquèrent à Jaffa le 25 août : ils visitèrent Jérusalem et Bethléem; le 9 septembre reprirent le chemin de l'Europe, et le 25 novembre rentrèrent dans le port de Venise. On a de Zuallart : I. *Devotissimo viaggio di Gerusalemme*, Rome, 1587, in-8°., fig.; ib., 1595. « J'ai été, dit-il, sollicité et » forcé de le traduire et mettre en » notre langue vulgaire, plutôt wal- » lone grossière sentant son terroir, » que française. » Cette version est intitulée le *Très-dévot voyage de Jérusalem, avecq les figures des lieux saints, et plusieurs autres tirées au naturel*, Anvers, 1608, in-4°. Cette édition contient beaucoup de choses qui ne se trouvent pas dans les précédentes. L'auteur se plaint dans la préface de ce que Castela, religieux de Toulouse (*V.* ce nom), avait en partie copié sa relation italienne et contrefait plusieurs figures. On les retrouve aussi reproduites dans le voyage de Cotovic et dans d'autres. Elles n'ont rien de remarquable et ne peuvent donner une idée des objets qu'elles représentent : les plans sont mieux faits. Zuallart écrit avec prolixité; il est parfois crédule, mais toujours de bonne foi. Il a soin d'avertir quand il décrit des lieux qu'il n'a pas vus. II. *Description de la ville d'Ath, contenant sa fondation et imposition de son nom, aussi ses lieux et édifices publics*, etc., Ath, 1610, in-12. Zuallart était mayeur de cette ville. Son livre, dépourvu de critique pour la partie historique des temps anciens, renferme d'ailleurs des notions exactes sur d'autres points. E—s.

ZUAZO (Alphonse), jurisconsulte espagnol, né à Olmedo, vers 1466, habitait Valladolid où sa probité et son savoir lui avaient acquis une grande considération. Le cardinal Ximenès, régent de Castille, jeta

les yeux sur lui pour une commission très-délicate dans le Nouveau-Monde. C'était au moment (1516) où le célèbre Las Casas, prenant la défense des Indiens, employait toute son éloquence pour faire changer le système barbare adopté par les conquérants espagnols. Le cardinal-régent, sans égard pour les droits que réclamaient ces derniers, ni pour les règles établies par le feu roi Ferdinand-le-Catholique, prit la résolution d'envoyer à Saint-Domingue trois surintendants de toutes les colonies espagnoles, avec le pouvoir de décider, en dernier ressort, sur toutes les affaires. Après avoir examiné sur les lieux toutes les circonstances, ce fut parmi les moines hiéronymites qu'il choisit les trois sujets qu'il jugea dignes d'un emploi si important. Il leur associa le licencié Alphonse Zuazo, auquel il donna tout pouvoir non-seulement pour régler l'administration de la justice dans les colonies, mais pour les gouverner. Les provisions de Zuazo ayant été envoyées par le cardinal au docteur Zapata, conseiller-d'état pour les signer, celui-ci s'y refusa, alléguant qu'il ne lui paraissait pas convenable de conférer un pouvoir si exorbitant dans les Indes à un seul homme. Le docteur Carvajal, autre conseiller-d'état, fut du même avis. Zuazo, qui se souciait assez peu de l'emploi qu'on lui destinait, allait se remettre en route pour Valladolid, et il annonçait que lorsqu'il serait une fois rentré dans le collége de cette ville, dont il était membre, rien ne l'en ferait sortir, lorsque le cardinal, peu disposé à souffrir qu'on mît obstacle à ses projets, manda les deux conseillers, les réprimanda, et leur enjoignit de signer. Les surintendants, Zuazo et Las Casas mirent ensemble à la voile pour l'Ile espagnole, et ils abordèrent à Santo Domingo le 20 décembre 1516. A leur arrivée, le premier usage qu'ils firent de leur autorité fut de rendre la liberté à tous les Indiens qui avaient été donnés aux courtisans espagnols, et à toute personne non résidante en Amérique. Cet acte de vigueur répandit une alarme générale; les colons en conclurent qu'on allait leur enlever dans un moment tous les bras avec lesquels ils conduisaient leurs travaux, et que leur ruine était inévitable. La commission montra plus de sagesse; elle jugea le plan de Las Casas impossible dans l'exécution; mais elle s'efforça en même temps d'assurer aux Indiens le meilleur traitement qu'on pût concilier avec l'état de servitude. Enfin, les surintendants employèrent leur autorité, leur exemple et leurs exhortations pour inspirer à leurs compatriotes des sentiments d'équité et de douceur en faveur de ces Indiens dont l'industrie leur était nécessaire. Zuazo seconda leurs efforts dans son département. Il était décidé à réformer les cours de justice dans la vue de rendre leurs arrêts plus équitables et plus prompts. Après avoir communiqué ses pouvoirs aux officiers royaux, il commença par les citer ainsi que les juges d'appel, à comparaître devant lui pour expliquer leur conduite. Il suivit la même marche à l'égard de tous les gouverneurs, et généralement de tous les employés, et rendit ensuite plusieurs sentences auxquelles il fallut se soumettre, parce qu'il n'y avait point d'appel. Zuazo s'appliqua aussi à régler la police intérieure de la colonie; tous ses réglements semblaient inspirés par les vues les plus droites. Il fit construire plusieurs édifices pu-

blics. Après avoir réformé la justice et introduit une police plus éclairée, il rétablit l'audience royale que la commission avait cru devoir interdire. Tous les Espagnols du Nouveau-Monde témoignaient leur satisfaction de la conduite de Zuazo et de ses collègues. Las Casas seul était mécontent. Le parti qu'avait pris la commission de conformer ses réglements à l'état de la colonie, lui paraissait l'ouvrage d'une politique mondaine et timide, qui consacrait une injustice parce qu'elle était avantageuse. D'un autre côté, le cardinal Ximenès atteint d'une maladie mortelle ayant remis l'autorité dans les mains du jeune roi Charles, les courtisans espagnols, et les colons antagonistes de la commission, se joignirent à Las Casas pour la décrier; ils attaquèrent d'abord Zuazo, et lui firent éprouver différentes mortifications. Le licencié Luc Vasquez d'Allon, un des juges de l'administration royale, ayant été nommé pour aller féliciter le roi Charles d'Autriche sur son avénement à la couronne, les surintendants, redoutant l'effet que pourraient produire ses rapports mensongers, ordonnèrent à Zuazo de retenir ce député, et de lui enlever ses papiers. Cette démarche suscita contre Zuazo un orage sous lequel il ne tarda pas à succomber. Quoique d'abord tout le blâme eût été dirigé contre les officiers royaux, ceux-ci firent jouer tant de ressorts, qu'enfin le chef de la justice, considéré comme responsable, fut révoqué et remplacé par le jurisconsulte Rodrigue de Figueroa. La commission fut également rappelée par l'effet des mêmes passions et des mêmes intrigues. A son début Figueroa voulut faire le procès à Zuazo son prédécesseur qui était en vénération dans l'île, et qui mit aisément son administration et sa probité dans le jour le plus favorable. Ce fut au point que le nouveau roi le choisit, en 1522, pour être gouverneur de l'île de Cuba. Là il eut encore le même sort, tout en déployant les mêmes vertus dont il avait donné tant de preuves dans l'île espagnole. Les gens de loi et les pauvres lui donnèrent mille bénédictions; mais il eut contre lui tous ceux qui craignaient que leur conduite ne fût éclairée. Il lui fut impossible de réformer les abus et de régler l'administration sur de meilleurs principes. L'opposition devint si violente que don Diego, gouverneur de Saint-Domingue, fut obligé de passer dans l'île de Cuba pour y rétablir la tranquillité. Il n'eut que des louanges à donner au vertueux Zuazo. Sa commission étant finie, il établit Velasquez dans l'exercice de sa charge. Zuazo vécut encore cinq ans, et il mourut à Saint-Domingue, en 1527. B—P.

ZUBER (Matthieu), poète latin, né, en 1570, à Neubourg sur le Danube, fut couronné par l'université de Heidelberg. Nommé, en 1616, professeur de poésie au collége de Sulzbach, il quitta cette place en 1619, et vint s'établir à Nuremberg, où il mourut le 19 février 1623. Will dit de lui, dans son *Diction. des sav. de Nuremberg*, tome IV : « Zuber connaissait parfaitement la poésie latine et grecque. Pour les épigrammes, on le met à côté de Martial et d'Ovide. Si l'on ne voyait point son nom en tête de ses poésies grecques, on croirait qu'elles sont d'Homère, d'Hésiode ou de quelque autre parmi les anciens. Quant à la prosodie ou à la mesure des syllabes, il fait autorité autant que les anciens classiques. »

Il y a sans doute de l'exagération dans ces louanges ; mais ce qui prouve en faveur de Zuber, c'est que ses ouvrages sont très-répandus. Ce sont : I. *Poemata varia*, Francfort, 1598, et Amberg, 1617, in-8°. II. *Neaneumata*, Wittemberg, 1599, in-8°. III. *Epigrammata*, Strasbourg, 1605, in-8°. IV. *Æolohyle seu epigrammatum aliorumque carminum poemata*, Halle, 1613, in-8°. V. *Cato græcus, seu versio græca heroico-metrica distichorum Catonis moralium*, Augsbourg, 1618, et Hanovre, 1619, in-8°. VI. *Illustriorum sententiarum latinarum, unico versu expressarum centuriæ XIX*, Nuremberg, 1622, in-8°. VII. *Poematum litterato orbis theatro exhibitorum*, etc., Francf., 1626, in-12. *Voy.* Litzel, *Historia poetarum græcorum germanicorum;* et Witte, *Diarium biographicum.* G—Y.

ZUCCARDI (Ubertino), savant jurisconsulte, né, vers 1480, à Corrégio, d'une ancienne famille, acheva ses études à l'académie de Bologne, où il reçut, en 1505, le laurier doctoral. Sa mère, veuve depuis quelques années, ayant embrassé la vie religieuse, il fut obligé de la suppléer dans tous les détails de l'administration domestique, et de veiller à l'éducation ainsi qu'à l'établissement de ses jeunes frères. Après avoir rempli les fonctions d'auditeur à la rote de Florence et à celle de Sienne, il fut nommé, en 1519, professeur de droit civil à l'académie de Ferrare. Dès l'année suivante, le duc Alfonse Ier. lui fit expédier, en récompense de ses talents, un diplome portant exemption de diverses charges publiques pour lui et ses descendants. Tiraboschi a publié, dans la *Bibliot. Modenese*, v, 436-38, cette pièce qui peut servir à faire connaître la nature des priviléges que les souverains accordaient à cette époque. Ubertino mourut le 30 mai 1541, laissant deux fils qui se sont distingués dans la carrière des armes. On a de lui : I. *Aurea et subtilia commentaria super L. fin. de edicto D. Adriani*, Ferrare, 1537. II. *Tractatus de missione in possessionem*, Lyon, 1533. Cet ouvrage et le précédent ont été réimprimés à Cologne, en 1587. III. *Consilia seu responsa*, Venise, 1595, in-fol. Ce volume est le seul qui ait paru. IV. *Repetitiones*, etc. W—S.

ZUCCARELLI (François), peintre et graveur distingué, naquit en 1702, à Pitigliano dans le Siennois, et fut le dernier élève de Jean-Marie Morandi. Étant venu demeurer à Venise, il s'y maria, et ne tarda pas à se faire connaître par son talent pour le paysage. Le consul anglais, Joseph Smith (1), devint son protecteur et lui fit faire un grand nombre de tableaux, lesquels envoyés à Londres y furent vendus à des prix élevés. Zuccarelli fit ensuite un voyage en Angleterre, où, pendant cinq ans, il fut occupé par de riches amateurs à peindre les sites les plus riants, les points de vue les plus agréables des bords de la Tamise. Il fut un des premiers membres, et il est regardé comme un des fondateurs de l'académie royale de peinture de Londres. De retour en Italie, il continua de cultiver avec ardeur l'art auquel il devait une fortune qui dépassait de beaucoup ses espérances. Algarotti (*Voy.* ce nom), que l'électeur de Saxe avait chargé de faire exé-

(1) *Joseph Smith* joignait au goût des arts celui de la littérature. Il avait formé une collection précieuse des premières éditions des auteurs classiques. On en a le catalogue sous le titre de *Bibliotheca smithiana*, Venise, 1754, in-4°. Ce volume est très-recherché.

cuter, par les meilleurs peintres, des ouvrages pour décorer la galerie de Dresde, commanda deux tableaux à Zuccarelli qui s'empressa de remplir cette honorable commission. Le roi de Prusse, les ayant vus à Dresde, en voulut avoir des copies de la main même de l'artiste. Quoiqu'il fût un très-habile dessinateur, Zuccarelli, déjà sexagénaire, allait tous les jours à l'académie dessiner d'après le modèle vivant. Il mourut en 1788. Ses paysages se distinguent par une touche facile, par une admirable entente de couleurs, mais surtout par le soin avec lequel les moindres accessoires y sont traités. Dans la plupart il a placé des figures dont on loue la correction. Toutes ses têtes ont un caractère de noblesse qu'on retrouve même dans celles des paysans. Vivarès et d'autres artistes ont gravé plusieurs ouvrages de ce maître en France et en Angleterre. Zuccarelli a gravé, dans sa jeunesse, à l'eau-forte, un certain nombre de pièces, très-recherchées des amateurs. Parmi ses estampes, on distingue *la Vierge* d'après André del Sarto, *les Vierges sages et les Vierges folles*, d'après Manozzi, et la *Statue de la Victoire*, d'après le marbre de Michel-Ange. Il a gravé deux fois cette dernière pièce. Voy. les *Notizie degli intagliatori* de Gandellini, et le *Manuel des curieux*, de Huber, etc. W—s.

ZUCCARO ou ZUCCHERO (Taddée), né à Sant-Angelo in Vado, en 1529, fut un peintre de l'école romaine. Fils d'un artiste médiocre, nommé Ottaviano, il vint à Rome, avec son frère Frédéric. Il y répandit une quantité considérable de tableaux, bons, faibles et même mauvais, au point que les revendeurs débitaient des compositions de Taddée Zucchero, à tout prix. Lorsqu'il ne négligeait pas son style, ce peintre montrait cependant de la facilité; mais elle était gâtée par un certain *laisser-aller* populaire, agréable d'ailleurs pour ceux qui ne recherchent pas l'élévation des idées et des caractères. Ses peintures offrent comme des collections de portraits. Les têtes sont soignées, les nus ne sont ni fréquents ni maniérés, comme on le voulait alors dans l'école florentine. Les vêtements étaient proprement de l'époque, ainsi que les ornements et le mouvement de la barbe et des cheveux. Il imitait des anciens cette manière de faire sortir de la toile quelques figures à mi-corps, comme si elles étaient sur un plan inférieur, ou voisines d'un lieu plus élevé. Ce que nous voulons exprimer se trouve dans l'apothéose d'Homère par M. Ingres. Cela s'explique très-bien parce que ce sont ou des personnages secondaires ou des savants venus plus tard dans l'ordre de l'époque, et qui se groupent autour d'une sorte de souverain. Taddée répète souvent les mêmes physionomies et ses propres traits. Il est encore moins varié dans les pieds, dans les mains, dans les plis des draperies; et nécessairement ce défaut lui ôte un certain bon goût qui réveille l'attention. Ses ouvrages les plus célèbres sont les fresques du château de Caprarola. On les a gravées en 1748. L'auteur a représenté les faits de la vie des Farnèses qui se sont rendus illustres dans la carrière des armes, ou qui ont pu mériter les autres genres de gloire. Les étrangers ne cessent d'aller visiter, près de Viterbe, ce beau et admirable monument du génie de Vignole, assez dignement embelli par Taddée Zucchero. Cet artiste mourut en 1566, précisément à l'âge de trente-sept

ans, comme Raphaël. On voyait son buste dans la Rotonde (le Panthéon), près de celui de Raphaël. Le cardinal Consalvi les a fait transporter en 1822 au Capitole. — Zuccaro ou Zucchero (*Frédéric*), frère du précédent et son élève, naquit en 1542. Il continua à la Trinité-du-Mont, église des Minimes de Rome, qui relève de la France, parce qu'elle a été fondée par Charles VIII, des fresques commencées par son frère Taddée. Ses premiers succès assez rapides le firent appeler à Florence, où on le chargea de peindre la grande coupole de l'église métropolitaine. Frédéric eut l'audace d'y placer des figures hautes de cinquante pieds, sans parler de celle de Lucifer, si démesurée, qu'elle fait paraître les autres des figures d'enfants. Il a écrit lui-même cette dernière particularité, en ajoutant que ces figures étaient les plus colossales que l'on eût encore faites dans le monde. Voy. *Lettere pittoriche*, tome VI, pag. 147. Lanzi pense qu'à l'exception de l'immensité de la composition, on n'a guère sujet de louer cet ouvrage. Même du temps de Pierre de Cortone, on pensa à faire substituer d'autres peintures de ce dernier artiste; et l'on ne fut arrêté que par la crainte qu'il ne vécût pas assez long-temps pour terminer cette entreprise. Après ce travail, Frédéric eut la prétention de peindre toutes les coupoles; et il semblait que les travaux de grande dimension lui fussent dus dans toute l'Italie. On l'appela à Rome, pour lui confier la voûte de la chapelle Pauline, et lui faire achever ainsi un ouvrage commencé par Michel-Ange. Là, accusé auprès du pape Grégoire XIII de quelques propos inconsidérés, il exposa en public son fameux tableau de la Calomnie, où il avait représenté ses accusateurs avec de longues oreilles d'âne. Ceux-ci portèrent plainte au pape, qui força Frédéric à sortir de Rome. Alors il commença des voyages en Flandre, en Hollande, en Angleterre, à Venise. Le pape étant apaisé, Zucchero alla reprendre son ouvrage interrompu, et reçut de grands éloges et des récompenses. Il construisit une maison sur le mont Pincio, où l'on voit encore des fresques de sa main. Malheureusement il se fit connaître alors, dit Lanzi, pour *chef d'école de décadence : caposcuola di decadenza.* Sur ces entrefaites, Philippe II l'invita à se rendre à Madrid; mais son travail ne fut pas goûté : ses peintures furent effacées et remplacées par des compositions du Tebaldi. Pour diminuer le chagrin que devait lui causer cet échec inattendu, le roi le renvoya en Italie avec une forte pension. Vers 1595, il fut nommé *prince* de l'académie de Saint-Luc; et cette élection fut pour lui une sorte de triomphe. Frédéric fit en Espagne un autre voyage, mais dans un âge plus avancé, et avec moins de succès encore que la première fois. Il passa à Venise, en 1603, et retoucha quelques-uns de ses ouvrages. A Turin, il publia un traité intitulé : *Idea de' pittori, scultori e architetti*, 1607, in-fol. (réimprimé à Rome en 1768), et le dédia au duc de Savoie. En 1609, il retournait dans sa patrie, lorsqu'il tomba malade à Ancône, et y mourut, à l'âge de soixante-six ans. On doit à Frédéric de belles idées en architecture, et même des morceaux de sculpture. Sa fortune fut immense; et il la devait peut-être moins à ses talents qu'à des formes agréables, à un entretien rempli de grâce et de politesse, à son es-

prit cultivé et à une générosité attirante, mais qui ne tarda pas aussi à lui faire presque sentir les atteintes de la misère. Il semblait écrire par irritation contre Vasari, et pour le surpasser. On lui reproche un ton dogmatique, peu clair, et un style dont l'affectation ne pouvait pas échapper au ridicule. L'école des Zuccheri fleurit quelque temps. Elle compte des élèves distingués, parmi lesquels on cite le P. Danti, dominicain, et Roncalli, qui fut chargé de continuer un *bras* contigu à la loge peinte par Raphaël : mais l'art n'était plus le même; et l'on vit bientôt les traces de décadence. A—D.

ZUCCARO (Mario), médecin, né, vers la fin du seizième siècle, à Naples, professa l'art de guérir dans les écoles de sa ville natale, avec un grand concours d'auditeurs, et fut récompensé de ses services par le titre de comte palatin. Il mourut en 1634, et fut inhumé dans l'église de l'hospice royal des Incurables, auquel il légua tous ses biens. Son tombeau, surmonté de son buste en marbre, est décoré d'une inscription. Quoique médecin, il ne croyait pas à l'efficacité de son art. Dans sa pratique il se bornait à seconder la nature, à laquelle on doit, disait-il, rapporter la guérison et non pas au médecin qui, trop souvent, ne fait que la contrarier. Ce raisonnement pouvait peut-être convenir à une époque où les connaissances anatomico-physiologiques étaient dans l'enfance, et où les médicaments les plus compliqués et les plus absurdes formaient la base du traitement des maladies. On a de Zuccaro : I. *De verâ ac methodicâ nutriendi ratione Neapoli usurpatâ pro curandis morbis*, Naples, 1602, in-4°. II. *De morbis puerorum tractatus*, ibid., 1604, in-4°. III. *Methodus occurrendi venenatis corporibus compendiosa tractatio*, ib., 1611, in-4°. Cette édition est la seconde. IV. *De morbis partis animalis*, ibid., 1623, in-4°. V. *De morbis complicatis*, ibid., in-4°. VI. *Hippocratis epidemialium observationum pars prima*, Venise, 1621, 1627, in-4°. R—D—N et W—S.

ZUCCHELLI (Antoine), de Gradisca, prédicateur de l'ordre des Capucins dans la province de Stirie et missionnaire dans le royaume de Congo. Selon les récits des Portugais, l'introduction du christianisme au Congo date de l'époque même de la découverte qu'ils ont faite de ce pays, en 1489. Des religieux dominicains y furent les premiers missionnaires; mais en même temps on convient que leurs progrès furent extrêmement faibles, et que les persécutions avaient presque anéanti les résultats de leurs efforts, lorsqu'avec le consentement du gouvernement portugais, le pape envoya dans ce pays, en 1645, des capucins italiens. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1704, qui est celle du retour de Zucchelli d'Afrique en Europe, l'ordre des Capucins n'a cessé d'envoyer au Congo des missionnaires zélés, qui avaient acquis sur les naturels un empire qu'ils auraient pu rendre très-utile à la religion et à la civilisation, mais qui, exercé avec violence et avec imprudence, a été nuisible à l'une et à l'autre. Durant l'intervalle de plus d'un demi-siècle qui s'est écoulé pendant que les Capucins italiens exploitaient presque exclusivement les missions du Congo, d'Angola et de Benguella, ils ont publié un certain nombre de relations, dans le but de faire connaître leurs travaux apostoliques, et les peines

auxquelles ils se soumettaient, les dangers auxquels ils s'exposaient, pour la propagation de la religion. Ces relations sont les seules où l'on puisse jusqu'ici trouver des notions sur l'histoire et la géographie de ces vastes et curieuses contrées, dont quelques navigateurs ont depuis ce temps visité seulement les rives, et dont un seul a pu explorer l'intérieur. La première de ces relations est celle du père François Fragio, qui parut à Rome, en 1648 (1), la seconde, celle de l'espagnol Palixer de Tovar (2), qui fut imprimée à Madrid, en 1649. Ces deux ouvrages sont presque uniquement consacrés à la narration du progrès des missions au Congo. Il n'en est pas de même du petit in-douze de Michel-Angelo de Guattini et de Denis Carli, publié à Reggio, en 1672 (3), et de l'énorme in-folio d'Antoine Cavazzi, qui parut à Bologne, en 1687 (4). Ces deux relations renferment l'histoire des travaux des missionnaires capucins au Congo, depuis 1645 jusqu'en 1670, et tout ce que ces religieux ont pu recueillir de renseignements sur les pays qu'ils ont parcourus, et sur les nations qui les habitent. Aussi le P. Labat a-t-il cru donner une description suffisante de cette partie de l'Afrique, en se bornant à traduire ces deux auteurs. La relation de Merolla qui parut à Naples, en 1692 (5), et celle d'Antoine Zucchelli de Gradisca, publiée à Venise, en 1712 (6), forment la continuation de celles dont nous venons de faire mention. Elles sont beaucoup moins connues; la dernière surtout n'avait jamais été traduite, ni analysée en français avant la publication du treizième volume de l'Histoire générale des voyages de l'auteur de cet article. C'est cependant une des plus curieuses, et une des plus riches en documents intéressants sur Angola et le Congo; c'est aussi la relation la plus récente. Merolla partit d'Europe en 1682, et y revint en 1688. Zucchelli s'embarqua en 1697, et ne rentra dans son couvent de Gradisca qu'en 1704. Il a écrit lui-même son ouvrage qu'il a divisé en vingt-trois relations distinctes. Il se rendit d'abord de Gênes à Malaga, de Malaga à Cadix, et de Cadix à Lisbonne; puis il traversa l'Atlantique, et aborda à San-Salvador dans le Brésil. Il a consacré sa cinquième relation à la description de ce pays qui tirait alors du Congo de nombreuses car-

(1) *Breve Relazione del successo delle missioni de' Capucini nel regno di Congo, descritta dal P. Francesco Fragio*, Rome, 1648, in-4°.

(2) *La mision evangelica del reino de Congo, por D. Joseph Palixer de Tovar*, Madrid, D. Garcia, 1649, in-4°.

(3) *Il Moro trasportato in Venezia*, etc., Reggio, 1672. Le même ouvrage a été imprimé sous le titre de : *Viaggio del Padre Michel Angiolo di Guattini e del Padre Dionigi Carli nel regno di Congo*, Reggio, 1672; Bologne, 1674, et Bassano, 1687. La traduction française a paru à Lyon, en 1680, petit in-12, et dans l'*Éthiopie occidentale* du P. Labat, 1732, t. V; la traduction anglaise, dans *Churchill*, tom. I, p. 555 à 589, et dans *Pinkerton's collection*, t. XVI, p. 148 à 195; la traduction allemande, dans *Allgemeiner historie der Reisen*, t. IV, p. 431 à 572.

(4) *Istorica descrizione de' tre regni Congo, Matamba, Angola*, etc.; *dal Padre Giov. Antonio Cavazzi da Montecuccolo*, etc.; Bologne, 1687, in-folio de 934 pages. Cet ouvrage a été réimprimé à Milan, en 1690. La traduction allemande parut en 1694, in-4°, et la traduction française dans la *Relation historique de l'Éthiopie occidentale* du P. Labat, en 1732, 5 vol. in-12.

(5) *Angelo Picardo de Napoli relazione fatta dal Padre Merolla, da Sorrento nel regno di Congo*, Naples, 1692, in-4°, et 1726, in-8°. Cet ouvrage a été traduit en anglais et se trouve dans *Churchill's collection*, t. I, p. 593 à 686, et dans *Pinkerton's collection*, t. XVI, p. 195 à 316. La traduction allemande a été insérée dans le t. IV de l'*Allegemeiner historie der Reisen*. Nous ignorons si l'ouvrage intitulé *Istorica descrizione de' tre regni Congo, Matouba e Angola, di Cesare Visconti*, Milan, 1690, in-4°, est une relation de missionnaires ou une compilation dont on ne connaît que le titre.

(6) *Relazioni del viaggio e missione di Congo, del P. Antonio Zucchelli da Gradisca*, etc., Venise, 1712, in-4° de 438 pages.

gaisons d'esclaves. Dans sa sixième relation Zucchelli raconte sa traversée de San-Salvador à Loanda de Saint-Paul dans le royaume d'Angola. Les trois relations suivantes contiennent le récit des missions et les aventures de l'auteur dans les royaumes d'Angola, de Congo, et surtout dans la province de Sogno à l'embouchure du Zaïre, qui la première reçut les semences du christianisme, et où Zucchelli a résidé le plus long-temps. Aussi a-t-il consacré en entier ses neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième relations à la description de Sogno et à celle des mœurs de ses habitants. Mais dans les autres relations, il entre-mêle son récit de la description des lieux, et de détails sur les productions, le climat, les peuples et l'aspect des pays qu'il parcourt. Ses quatre dernières relations, c'est-à-dire depuis la vingtième jusqu'à la vingt-troisième et dernière, renferment les récits de ses navigations de Loanda de Saint-Paul à Salvador, de Salvador à Lisbonne, de Lisbonne à Malte et de Malte à Venise. On ignore l'époque de sa mort et celle de sa naissance. Son voyage a les mêmes défauts et les mêmes qualités que tous ceux qui ont été écrits par les religieux du même ordre, et dont nous avons donné la liste. Tous ces missionnaires montrent un zèle ardent, mais inconsidéré pour les intérêts de la religion; ils font voir une grande ignorance des hommes et des affaires humaines; mais aussi ils font preuve de beaucoup de naïveté et de franchise. Nous pensons que les faits si épouvantablement atroces, racontés par Cavazzi, ont fait rejeter à tort tous ses récits comme des impostures. Dans ces derniers temps les voyages de Pruneau de Pommegorge, de Dalzel chez les Dahomeys, de Bowdich et de Dupuis chez les Aschantis, ont confirmé ce que Cavazzi rapporte de l'extrême férocité de certaines races de nègres. Lorsque l'espèce humaine se dégrade, il est bien difficile de savoir quelles sont les bornes qu'on peut assigner à sa perversité. La fausse science d'un orgueilleux scepticisme nous a valu plus d'erreurs encore que la crédule simplicité d'une humble ignorance. Au reste, si l'on en excepte le récit de certains miracles, l'ouvrage de Zucchelli ne renferme rien qui répugne à la vraisemblance; et quant aux miracles, dans la protestation d'usage qui est en tête de son livre, il nous avertit que leur croyance n'est pas d'obligation divine, et que nous ne leur devons qu'une foi purement humaine. Le style de Zucchelli est plus clair et moins prolixe que celui de Cavazzi; il y a plus d'ordre dans ses récits : il est vrai qu'il a embrassé un sujet moins étendu, et qu'il ne rapporte que ce qu'il a fait, que ce qu'il a vu; qu'il ne raconte pas comme l'a fait Cavazzi les voyages et les aventures de tous les missionnaires qui l'ont précédé, ou qui ont coopéré de son temps aux travaux des missions. Mais la trop naïve narration de Zucchelli prouve, comme toutes celles de ses prédécesseurs, que tous ces missionnaires capucins étaient animés par un fanatisme aveugle et brutal, qui s'éloignait du but qu'ils prétendaient atteindre. Ces nations qu'ils nous dépeignent comme les plus féroces qu'il y ait sur le globe, redoutaient les Portugais, recherchaient leur alliance et ne repoussaient pas leur culte. La religion chrétienne, toute divine par sa dou-

ceur et sa charité, aurait pu contribuer à changer leurs mœurs, si on la leur avait inculquée par la persuasion; si on la leur avait montrée comme la réformatrice de leurs vices et de leurs coupables penchants, au lieu de la leur imposer par force comme l'ennemie et la destructrice de leurs antiques habitudes, de leurs coutumes les plus innocentes, et de leurs affections les plus chères. C'est en les soumettant au supplice de la question, c'est en les faisant déchirer à coups de fouet, ou en les meurtrissant à coups de bâton; c'est en les réduisant en esclavage, et en les condamnant aux travaux des mines, que les révérends pères prétendaient convertir les nègres à la foi de Jésus-Christ. Non contents d'outrager sans ménagement, sans préparation, tout ce que révéraient ces peuples superstitieux, les missionnaires, excités par une espèce de délire religieux réduisaient en cendres les temples et les idoles en présence de la foule, ou en secret et dans l'ombre des nuits: souvent le feu allumé par leurs mains incendiaires consumait des villages entiers; et les habitants fuyaient épouvantés de tant de violences. Combien on doit regretter, pour les progrès de la civilisation, comme pour ceux de la vraie foi, que les Portugais dans leurs possessions d'outre-mer, aient si étrangement méconnu l'esprit de cette religion dont les maximes s'accordent si bien avec la pratique d'une sage politique, et les principes de tout bon gouvernement!

W—R.

ZUCCHERO. *Voy.* Zuccaro.

ZUCCHI (Jacques), peintre, né dans le seizième siècle, à Florence, fut élève de Vasari. Étant venu à Rome, vers 1572, il y trouva, dans le cardinal Ferd. de Médicis, un protecteur plein de zèle et qui lui fournit les moyens de se faire connaître. Il exécuta pour son patron un tableau représentant la *Pêche du corail*, dans lequel il plaça les portraits des plus belles dames romaines. Le succès qu'obtint ce tableau fit la fortune de l'artiste. Il fut chargé de plusieurs grands ouvrages, et mourut très-riche, vers 1590. Outre des fresques au Vatican et dans plusieurs églises, on cite de lui un *Saint Grégoire* célébrant la messe, tableau dans lequel, par un anachronisme volontaire, il a représenté l'intérieur de l'église de Saint-Pierre et les principaux membres du sacré collége, au milieu desquels on distingue le cardinal de Médicis. — Zucchi (*François*), frère du précédent et son élève, travailla d'abord sous sa direction. Il réussissait assez bien à peindre les fleurs et les fruits; mais il ne sut jamais s'élever à de grandes compositions. Après la mort de son frère, il abandonna la peinture pour s'appliquer à la mosaïque, genre dans lequel il s'est rendu célèbre. C'est à lui qu'on doit les belles mosaïques de la coupole de Saint-Pierre, qu'il exécuta sur les dessins de Joseph Cesari d'Arpino, plus connu sous le nom de *Josepin*. Zucchi mourut vers 1620. *V.* Baglione, *Vite de' pittori*. W-s.

ZUCCHI (Barthélemi), littérateur italien, était né, vers 1560, à Monza dans le Milanais, d'une famille patricienne. Dans sa jeunesse, il cultiva les lettres, la philosophie, la jurisprudence et la théologie, et se montra supérieur à ses condisciples. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se rendit à Rome pour y perfectionner ses talents. Le cardinal de Mondovi (1) se l'attacha comme

(1) Argellati (*Script. mediol.*, II, 1702) con-

secrétaire, et pendant douze ans qu'il remplit cet emploi, il vécut dans l'intimité des savants et des littérateurs qui faisaient l'ornement de la cour de Rome. Le cardinal Baronius l'honora de ses conseils et de son amitié. Exempt d'ambition, Zucchi revint dans sa ville natale, après la mort de son père (1597), et y partagea le reste de sa vie entre ses travaux littéraires et la pratique des vertus chrétiennes. Le jour de la fête de saint Barthélemi son patron, célébrant la messe dans l'église qu'il venait d'élever sous l'invocation de sainte Marie, mère des anges, il sentit les premières atteintes d'une maladie contagieuse qui causait de grands ravages dans le Milanais. La violence du mal l'obligea d'interrompre le sacrifice, et il fut transporté dans sa maison, où il expira le lendemain 25 août 1631, à l'âge de soixante-dix ans. Par son testament, il légua sa maison aux Jésuites, pour y établir un collége. Il était membre de l'académie *degli Insensati* de Pérouse. Apost. Zeno cite Zucchi parmi les littérateurs italiens qui se sont distingués par la beauté de leur écriture (*V.* les notes sur la *Bibliot.* de Fontanini, 1, 3). Outre plusieurs ouvrages ascétiques, des Sermons, et des traductions italiennes de l'*Histoire de Justin*, Venise, 1590, in-4°., et de l'*Histoire de Lorette*, du P. Torsellino (*V.* ce nom, XLVI, 293), qu'il augmenta d'un sixième livre, on a de lui : I. *L'idea del segretario*, Venise, 1600, in-4°, réimprimé plusieurs fois avec de nombreuses additions. C'est un recueil de lettres tirées de divers auteurs, précédé d'un traité du style épistolaire. II. *Istoria di Teodolinda, reina de Longobardi*, Milan, 1613, in-4°.; édition citée par Haym dans la *Bibl. italiana.* III. *Historia della corona Ferrea di Longobardi*, Milan, 1619, in-4°. Voy. le *Catal.* de Pinelli. IV. *Vita di san Gerardo*, etc. Ces trois ouvrages sont réunis sous ce titre : *Tre glorie di Monza città*, etc., Milan, in-4°. Ghilini a donné une Notice sur Zucchi dans le *Teatro d'uomini letterati*, II, 25; mais elle est inexacte et incomplète.

W—s.

ZUCCHI (Nicolas), jésuite, né à Parme, le 6 décembre 1586, était fils de Pierre Zucchi et de Françoise Giande Marie, l'un et l'autre de famille noble. Ces époux eurent huit enfants, dont un seul, le plus jeune, mourut dans le monde, sans postérité; et les autres se donnèrent à Dieu. L'aîné des garçons embrassa l'état ecclésiastique; les trois autres entrèrent dans la compagnie de Jésus, et les trois filles se firent religieuses. Mais, dans cette édifiante famille, aucun ne s'est plus distingué que Nicolas, qui était le quatrième; et son illustration est d'autant plus remarquable qu'il ne la dut qu'à son grand zèle et à sa piété. Il fut assez généreux pour signer de son sang sa consécration à la Sainte Vierge, lorsqu'il ne comptait encore que douze ans. Il attribuait, dans la suite, à la protection de Marie d'avoir conservé l'intégrité de son innocence, en ce qui regarde la pureté. Ses études finies, à l'âge de seize ans, il entra, le 28 octobre 1602, chez les Jésuites de Padoue. Sa joie fut si grande de s'y voir reçu, que par reconnaissance pour son con-

fond le cardinal de Mondovi, patron de Zucchi, mort à Rome en 1592, avec Jean Bona, créé cardinal en 1669. Le protecteur de Zucchi était Vincent Lauria ou Lauro, Calabrois, habile diplomate, connu surtout par sa légation en France, pendant les troubles de religion.

fesseur, le P. Octave Beringucci, qui avait secondé son admission, il ne le saluait jamais qu'à genoux. Une invariable amitié fit admirer dans la suite ces deux religieux. De plus de quatre-vingts sujets qui composaient le noviciat, Nicolas était, au jugement des supérieurs, le plus pieux et le plus capable. Lorsqu'on bâtit le collége de Ravenne pour la compagnie, le célèbre Alexandre, cardinal des Ursins, qui avait prononcé depuis peu le vœu des Jésuites, eut pour confesseur le P. Zucchi, qui devint recteur du collége de cette ville, où le cardinal venait en qualité de légat du pape; et les vertus qu'on admirait dans le pénitent faisaient briller encore plus celles du directeur. Néanmoins Zucchi soupirait pour les missions étrangères; et chaque année il demandait au général d'y être envoyé. N'ayant pu l'obtenir il suivit le cardinal des Ursins dans sa légation auprès de l'empereur Ferdinand II. Tout le temps qu'il demeura à Prague, il trouva l'occasion d'exercer son zèle à exalter la foi orthodoxe. Nous ne citerons que le fameux Jean Keppler, mathématicien de l'empereur, pour exemple des moyens qu'employait le pieux jésuite pour propager la vérité. Disputant dans l'antichambre même de l'empereur avec Keppler (*V.* Keppler), qui voulait prêcher la nécessité de la communion sous les deux espèces, il faisait usage des arguments en forme, si propres à empêcher les disputes de mots, et à finir plus promptement toutes les discussions. Keppler, ne voulant point de syllogismes ni d'enthymèmes, dit naïvement au religieux, pour éviter la force de sa logique : *Ne faites point d'arguments, mais persuadez-moi vos raisons, en me les donnant comme une conversation.* Le détour du grand mathématicien fit rire tous ceux qui étaient présents. Le P. Zucchi vint ensuite à Rome, et y fut fixé par l'ordre des supérieurs. Après s'être distingué dans plusieurs branches de l'enseignement, il fut nommé à divers emplois dans son ordre, et enfin à celui de recteur de la maison professe. Il devint aussi admoniteur du P. général Jean-Paul Oliva. Les cardinaux, après la mort d'Innocent X, le choisirent pour confesseur du conclave; et le pape Alexandre VII le nomma son prédicateur. Il serait difficile de dire le bien que fit Zucchi dans ces diverses fonctions. Mais ce qu'il y a de plus admirable en lui, c'est la manière dont il faisait sur-le-champ une prédication sur un sujet quelquefois désigné et requis sans aucune préparation. On était ravi de son éloquence: l'humble Zucchi attribuait tout à l'obéissance; il opéra surtout le plus grand bien dans le ministère et la direction des maisons religieuses. Dévoué, dès l'enfance, au culte de la Sainte Vierge, il en devint l'apôtre, et cette dévotion fut encore couronnée par le plus heureux succès. Accablé par les douleurs les plus violentes de la goutte et de la pierre, supportées avec résignation, Zucchi mourut à Rome le 21 mai 1670. Sa vertu lui obtint une exception pour le lieu de sa sépulture. Sa Vie a été écrite par le jésuite Daniel Bartoli, et se trouve aussi dans le premier volume (*Societas europæa*) du P. Tanner. Il est à désirer pour les personnes employées dans le ministère qu'on la publie en français; elles y trouveraient la douceur des François de Sales, le zèle des Régis, la vie humble des Gonzague et des Kostka. B—D—E.

ZUCCHI (1) (D. Marc-Antoine), l'un des plus célèbres improvisateurs italiens du dix-huitième siècle, naquit à Vérone, d'une famille patricienne. Dès l'âge le plus tendre, il donna des marques surprenantes de la force et de l'étendue de son esprit. Il acheva ses cours académiques à treize ans, et soutint publiquement des thèses sur toutes les parties de la philosophie. Ayant embrassé la vie religieuse dans la congrégation de Mont-Olivet, il suivit la carrière de la chaire, et ne tarda pas à se distinguer par le talent de parler, sans préparation, non-seulement sur les lieux communs de rhétorique ou de morale, mais sur les sujets que lui désignaient ses supérieurs. A l'exemple de Perfetti (*V.* ce nom, XXXIII, 354), il prit l'habitude de terminer ses improvisations par un résumé dans lequel il présentait ses principaux arguments revêtus de nouvelles formes, et accompagnés de tant de traits d'esprit ou d'érudition, que, suivant ses compatriotes, ceux qui ne l'ont pas entendu ne peuvent se faire une idée de son éloquence. Lorsque Zucchi composait des vers, il n'avait pas besoin pour s'animer du secours de la musique, comme les autres improvisateurs. Il récitait jusqu'à cent tercets de suite sur un sujet donné par ses auditeurs ; et, si l'un d'eux lui proposait un sonnet pour modèle, il en composait aussitôt cinq ou six sur les mêmes rimes. Pendant vingt ans, il visita les principales villes d'Italie, accueilli partout avec le plus vif enthousiasme. A Florence on frappa des médailles en son honneur. L'âge ne ralentit point son ardeur poétique ; mais ce qui dut paraître étonnant, c'est qu'il y joignait une telle aptitude pour les affaires, qu'il fut souvent chargé de celles de sa congrégation. Revêtu de la dignité d'abbé de Mont-Olivet, il en fut ensuite nommé visiteur général, et mourut en 1764. On n'a rien imprimé du P. Zucchi, si ce n'est une traduction de l'hymne *Veni sancte Spiritus*, qu'on trouve dans plusieurs recueils. Les amateurs conservent dans leurs cabinets quelques-unes de ses plus belles improvisations, entre autres une sur l'amour platonique, *in versi sdruccioli*. Passeroni a consacré une stance de son *Cicerone* (ch. 23, 49) à la gloire de Zucchi. Les *Raccolte* du temps renferment une foule de vers à sa louange. W—s.

ZUCCO (Accio), littérateur, né dans le quinzième siècle, à Summacampagna, dans le Véronais, n'est connu que par sa traduction des Fables d'Esope, la première qu'on ait vue en italien. Elle parut sous ce titre : *In Æsopi fabulas interpretatio per rhythmos in libellum Zucharianum contenta*, Vérone, 1479, in-4°. Cette édition est très-rare. On en trouve la description détaillée dans la *Biblioteca degli Volgarizzatori* du P. Paitoni, dans celle de Phil. Argellati, et dans le *Manuel du libraire* de M. Brunet. Ce volume contient soixante-sept fables rendues d'abord en vers latins élégiaques, et ensuite en deux sonnets, l'un matériel et l'autre moral. Chaque fable est ornée d'une estampe en bois, assez bien gravée pour le temps. La traduction de Zucco fut réimprimée à Venise, en 1481, 1483, 1497; et elle l'a été quatre fois dans le seizième siècle. Le succès que continuait d'obtenir cette version est d'autant plus

(1) Suard le nomme *Zucco* dans ses *Mélanges de littérature*, et dit qu'il eut pour élève et pour successeur l'abbé Lorenzi.

étonnant que dès 1485 Tuppo, littérateur napolitain (*V.* ce nom, XLVII, 34), en avait donné une très-supérieure à celle de son devancier. On ne doit, suivant le Quadrio, regarder le travail de Zucco que comme une imitation libre de l'ancien fabuliste (Voy. *Storia d'ogni poesia*, IV, 102). W—s.

ZUCCOLO (Siméon), littérateur, né, dans le seizième siècle, à Cologna, terre située entre le Vicentin et le Modénois, n'est connu que par un ouvrage intitulé : *La Pazzia del Ballo*, Padoue, 1549, in-4°. Ce livre est divisé en douze chapitres. L'auteur le dédia au comte Hercule de San-Bonifazio, chanoine de Padoue. Après avoir examiné les différentes opinions relatives à l'origine de la danse, à son antiquité et a l'attrait de cet exercice, il recherche les causes qui, de tout temps, ont engagé les deux sexes à se réunir dans des bals, et les réduit à trois principales : l'amour, le vin et la musique. Il rend compte ensuite des motifs qui l'ont déterminé à donner le nom de folie à la danse. Cet ouvrage semé de remarques érudites et curieuses est très-rare. Apostolo Zeno trouve que l'auteur s'y montre à-la-fois homme d'esprit, judicieux et savant. Voy. la *Dissertaz.* de Jean Raph. Sabbioni : *De' letterati Colognesi che fiorirono nel secolo XVI*, dans la *Raccolta Calogerana*, 1re. part., XIV, 88. W—s.

ZUCCOLO (D. Vital), savant abbé de l'ordre des Camaldules, naquit, en 1556, à Padoue, d'une famille patricienne. Ayant embrassé la vie religieuse à Venise, dans le couvent de Saint-Michel di Murano, il se dévoua tout entier à la culture des lettres et des sciences. Dans la crainte d'être détourné de l'étude, il n'accepta qu'avec répugnance les emplois auxquels l'appelaient ses talents et le vœu de ses confrères. Jamais on ne le voyait sans un livre ou une plume à la main. Élu d'abord abbé de Saint-Michel, il fut ensuite revêtu de la dignité de procureur-général de l'ordre. Dans le temps qu'il exerçait cette charge, une inondation ayant détruit les récoltes des villages voisins de l'abbaye de Carcero, il y reçut jusqu'à cinq cents victimes de ce fléau, et pourvut à leurs besoins avec la plus touchante bonté. D. Zuccolo mourut à Vienne le 3 nov. 1630. Tous ses ouvrages étaient conservés à l'abbaye de Saint-Michel. J. Phil. Tomasini en porte le nombre à quatre-vingt-dix, dont il donne les titres dans la *Biblioth. Veneta manuscripta*, 92-93 ; mais le P. Ziegelbauer n'en compte que cinquante-six dans le *Centifolium Camaldulense*, 79. La plus grande partie sont restés inédits. Parmi les imprimés on cite : I. *Discorsi sopra le cinquanta conclusioni del Tasso*, Bergame, 1588, in-4°. II. *Dialogo delle cose meteorologiche secondo i filosofi*, Venise, 1590, in-4°. III. *Enarrationes in Evangelia D. Marci et D. Lucæ*, Venise, 1605-1617, 2 vol. in-4°. Parmi les manuscrits on distingue, outre son *Explication* des Évangiles de saint Matthieu et de saint Jean, des *Commentaires* sur les principaux *Dialogues de Platon ;* un *Traité de la Poésie pastorale, con dieci pastorali per esempio*, etc. *Voy.* pour plus de détails Crescimbeni, *Istoria della volgare poesia*, V, 255, et les auteurs cités dans le courant de cet article. W—s.

ZUCCOLO (Louis), littérateur, né, vers 1570, à Faenza dans la Romagne, d'une famille patricienne,

passa la plus grande partie de sa vie à la cour des ducs d'Urbin, et se concilia par ses talents l'amitié des hommes les plus distingués de son temps. Il est auteur de plusieurs ouvrages de littérature et de philosophie morale, dont le P. Mittarelli donne la liste complète dans la dissertation : *De litteraturâ faventiná*, 91. Les principaux sont : I. *Il Gradenigo, dialogo contro all' amor Platonico e intorno a quelo del Petrarcha*, Bologne, 1608, in-8°. II. *Dialoghi ne' quali si scuoprono vari pensieri filosofici morali e politici*, Pérouse, 1615, in-8°.; Venise, 1625, in-4°. La première édition ne contient que sept dialogues. Quoique la seconde en renferme quinze, on n'y trouve cependant pas tous ceux de la première; en sorte qu'il est bon de les réunir toutes les deux. III. *Considerazioni politiche e morali*, Venise, 1621 et 1623, in-4°. IV. *Discorso delle ragioni del numero del verso italiano*, ibid., 1623, in-4°. Dans ce discours il blâme Cl. Tolommei (*V.* ce nom, XLVI, 217) d'avoir essayé d'introduire l'hexamètre et le pentamètre dans la versification italienne. V. *Nobiltà commune ed eroica*, ibid., 1625, in-4°. — Zuccolo (*Louis*), célèbre jurisconsulte, que l'on a confondu quelquefois avec le précédent, naquit, en 1599, à Santa-Croce, maison de campagne près de Carpi, que ses parents habitaient une partie de l'année. Ayant achevé ses cours et reçu le laurier doctoral, en 1617, à l'académie de Bologne, il revint à Carpi, où il remplit successivement les premières charges municipales. Avec l'agrément du duc de Modène, son souverain, il accepta, en 1637, la place d'auditeur de la rote de Florence : d'autres emplois également honorables et lucratifs furent la récompense de ses talents. Rappelé par le duc de Modène, en 1646, il fut nommé par ce prince conseiller de justice et auditeur général; et il exerça cette double charge avec distinction jusqu'à sa mort, arrivée en 1668. On ne connaît de lui qu'un seul ouvrage; c'est un traité de politique (*de Ratione statûs*), imprimé à Hambourg, 1663, in-8°. *Voy.* la *Bibl. Modenese* de Tiraboschi, V et VI. W—s.

ZUCCONI (le P. Joseph), poète et bibliographe distingué, naquit à Venise, en 1721, d'une famille de bourgeoisie. Il annonça de bonne heure un goût très-vif pour les lettres. Ayant embrassé la vie religieuse dans l'ordre des Mineurs Conventuels, il étudia la philosophie et la théologie, mais sans renoncer à la littérature. Quelques essais dans le genre des anciens poètes toscans, dont il faisait sa lecture habituelle, appelèrent bientôt sur lui l'attention des amateurs. Il réussissait surtout dans les sujets plaisants; et il possédait l'art d'exciter le rire sans s'écarter des convenances que lui prescrivait son état. L'étendue et la variété des connaissances du P. Zucconi le firent choisir pour la place de censeur, qu'il remplit avec beaucoup de fermeté, refusant courageusement son approbation aux ouvrages qui lui paraissaient indignes de l'estime publique. Chargé de rédiger le catalogue de la célèbre bibliothèque *del Santo* à Padoue, il en décrivit d'abord les manuscrits, au nombre de six cents, et mit dans ce travail tant de soins et d'exactitude, qu'on le cite comme un modèle en ce genre. Il s'occupait de classer les livres imprimés, quand une mort prématurée

l'enleva, le 13 décembre 1754, à l'âge de trente-trois ans. Le P. Zucconi possédait une collection de livres choisis, que lui-même avait formée, et qu'il se proposait de léguer à son couvent de Venise. L'académie des *Ricovrati* de Padoue se l'était associé. C'est à lui qu'on doit la publication, dans les *Memorie letterarie del Valvasense*, de deux *Discours* latins d'André Zuliani, gentilhomme vénitien, découverts dans la bibliothèque *del Santo*. Il a laissé manuscrits : des *Rime piacevoli*, deux *Capitoli*, l'un à la louange de la paresse, l'autre à celle de la folie; l'*Arrosto*, dithyrambe, et des *Rime varie*. Gaët. Volpi, son ami le plus intime, possédait une copie des ouvrages qu'on vient de citer, in-folio, ornée du portrait de l'auteur, à la plume. Voyez la notice intéressante que Gaëtan a publiée sur Zucconi, dans la *Libreria de' Volpi*, 390-94.

W—s.

ZUCKERT (Jean-Frédéric), médecin, né à Berlin, le 19 décembre 1737, commença par suivre la carrière pharmaceutique, et travailla pendant quatre années dans la pharmacie royale; ce qui lui fournit l'occasion de lire beaucoup d'ouvrages de physique, de chimie et de médecine, mais sans adopter aucun plan régulier d'études. Ce fut en 1756 que, décidé à exercer l'art médical, il fréquenta l'amphithéâtre anatomique de Berlin, ainsi que l'hôpital de la Charité de la même ville. Deux ans plus tard il se rendit à l'université de Francfort-sur-l'Oder, où il eut l'avantage d'être le disciple et l'ami de Cartheuser. Après avoir reçu le bonnet de docteur dans cette université, il parcourut diverses parties de l'Allemagne, s'arrêta quelque temps dans le Harz, pour étudier l'histoire minéralogique des montagnes qui le forment, et revint dans la capitale de la Prusse vers la fin de 1761. L'année suivante, le collége des médecins de cette ville l'admit dans son sein. Faiblement constitué, Zuckert ne put jamais se livrer aux fatigues d'une pratique étendue; il préféra le travail du cabinet, d'où résultèrent un assez grand nombre d'ouvrages utiles, principalement sous le rapport de la diététique. Il mourut le 1er. mai 1778, n'ayant pas encore quarante-un ans. Voici la liste de ses productions : I. *Dissertatio anatomico-medica de morbis ex alieno situ partium thoracis*, Francfort-sur-l'Oder, 1760, in-4°. II. *Histoire naturelle et composition minéralogique du Harz supérieur* (en all.), Berlin, 1762, in-8°. III. *Histoire naturelle de quelques provinces du Harz inférieur* (en all.), Berlin, 1763, in-8°. IV. *Traité médico-moral des passions* (en all.), Berlin, 1763, in-8°.; ibid., 1768, in-8°.; ibid., 1774, in-8°.; trad. en hollandais, Harderwyk, 1794, in-8°. V. *Instruction à l'usage des véritables parents, sur les soins diététiques qu'exigent leurs enfants à la mamelle* (en all.), Berlin, 1764, in-8°.; ibid., 1771, in-8°. VI. *Instruction sur l'éducation diététique des enfants sevrés jusqu'à l'âge nubile* (en all.), Berlin, 1765, in-8°.; ibid., 1771, in-8°.; ibid., 1781, in-8°. VII. *Régime des femmes enceintes et des accouchées* (en all.), Berlin, 1767, in-8°.; ibid., 1776, in-8°.; ibid., 1791, in-8°. VIII. *Description systématique de toutes les eaux minérales et des bains de l'Allemagne* (en all.), Berlin, 1768, in-4°.; Kœnigsberg, 1776, in-8°.; Berlin,

1785, in-4°. Cet ouvrage, où le sujet est traité sous ses rapports chimiques, eut un grand succès. IX. *Materia alimentaria, in genera, classes et species disposita*, Berlin, 1769, in-8°. Cet ouvrage est divisé en deux parties: la première renferme des considérations générales sur la nutrition, sur les fonctions de l'estomac, la différence des aliments, leurs diverses préparations, les règles à observer pour la salubrité du régime; la seconde partie, qui est consacrée aux aliments, aux boissons et aux assaisonnements, divise les uns et les autres en classes, en genres et en espèces, et s'attache surtout à faire connaître leurs différentes propriétés et leurs effets sur les organes de la digestion et de la nutrition. En général les conseils que donne l'auteur sur le régime alimentaire méritent d'être suivis. X. *Traité physico-diététique de l'air et de la température atmosphérique, et de leur influence sur la santé de l'homme* (en all.), Berlin, 1770, in-8°. XI. *Livre de table médical*, ou *Traitement et éloignement des maladies par les moyens diététiques* (en all.), Berlin, 1761, in-8°.; ibid., 1775, in-8°. XII. *Des vrais moyens de préserver des épidémies la population d'un pays* (en all.), Berlin, 1773, in-8°.; ibid., 1777, in-8°. XIII. *Traité général des aliments* (en all.), Berlin, 1775, in-8°.; ibid., 1791, in-8°. XIV. *Des aliments tirés du règne animal*, Berlin, 1777, in-8°. XV. *Des aliments tirés du règne végétal*, Berlin, 1778, in-8°. XVI. *De insomniis, ut signo in medicinâ, observationes cum subjunctis, de oneirocriticâ medicâ, meditationibus*, dans les *Nov. acta physico-medica acad. cæsareæ naturæ curiosorum*, t. III. XVII. *Sur la certitude en médecine* (all.) dans le *Magasin* de Berlin, tom. III. XVIII. *Recueil abrégé des meilleurs voyages entrepris dans ces derniers temps* (all.). L'auteur cessa au septième volume. Son travail a été continué par d'autres savants. R—D—N.

ZUENTIBOLD. *Voy.* SWIENTOPELK.

ZUFFI (JEAN), savant jurisconsulte, né, dans le seizième siècle, à Final, petite ville du duché de Modène, s'établit à Rome, où il exerça d'une manière brillante la profession d'avocat, et mourut en 1644. Il est auteur des deux ouvrages suivants: I. *Tractatus de criminalis processûs legitimatione*, Rome, 1665; Cologne, 1722, in-fol. II. *Institutiones criminales, quibus judiciorum materia, judiciali ac practicâ methodo libris quatuor comprehenditur*, Rome, 1667, in-8°. *Voy.* la *Biblioth. Modenese* de Tiraboschi, V, 441. W—S.

ZUICHEM D'AYTA (VIGILE), célèbre jurisconsulte, né le 19 octobre 1507, à Barthusen dans la Frise occidentale, enseigna le droit à Bourges, à Padoue, à Avignon et à Ingolstadt. Charles-Quint, qui avait appris à connaître son mérite, le nomma baron de l'empire, conseiller à la chambre des finances de Spire, sénateur à la cour suprême de Malines, président du conseil de Bruxelles, chancelier de l'ordre de la Toison-d'Or, et enfin abbé du monastère de Bavon à Gand. Zuichem établit à Louvain une école gratuite pour les enfants, et un collége pour les pauvres étudiants. Il mourut à Bruxelles en 1577. Nous avons de lui: I. *Epistolæ politicæ*, Louvain, 1661, in-8°. II. *Institutiones de testamentis*, Leyde, 1564 et

1592, in-8°. III. *Commentaria ad titulum de rebus creditis*, ibid., 1592, in-8°. Il publia à Bâle, 1534, in-fol., et Louvain, 1536, in-4°., *Theophili paraphrasim ad institutiones juris civilis*, ouvrage savant qu'il avait copié dans la bibliothèque de Bessarion. G—y.

ZUINGER. *Voy.* Zwinger.

ZUINGLE. *Voy.* Zwingli.

ZULFÉCAR-EFFENDI naquit à Constantinople, et obtint à la cour othomane une grande réputation d'habileté et de savoir. On ne sait pas ce qui valut à cet homme d'état le nom de *Zulfécar* ou *Dzoulfekar*, qui est celui de l'épée à deux tranchants du célèbre Ali, à moins que ce ne fût une allusion à son astuce et à son adresse. Zulfécar-Effendi était chargé de tenir les registres des janissaires, une des charges les plus lucratives de l'empire, lorsque Soliman III, effrayé des succès de l'Autriche, et craignant le sort de Mahomet IV, auquel il avait succédé, l'envoya auprès de l'empereur Léopold Ier. en 1688, pour faire des ouvertures de paix. Mais la cour de Vienne, enflée de ses succès, et surtout de la conquête de Belgrade, demanda la Bosnie, l'Esclavonie, la Croatie, la Bulgarie et la Transylvanie pour elle; et, pour ses alliés les Polonais et les Vénitiens, elle exigeait la Valachie, la Moldavie, la Crimée, la Morée et la Dalmatie. Zulfécar-Effendi, qui était accompagné de Maurocordato (*V.* ce nom, XXVII, 560), répondit qu'une pareille spoliation excédait ses pouvoirs, et Léopold le retint presque comme prisonnier dans le château de Puffendorf. Cependant Soliman s'était avancé à la tête de l'armée othomane; mais ayant été honteusement battu, il se hâta de revenir à Andrinople. De là il répondit à ses ambassadeurs, qui depuis long-temps attendaient sa réponse, qu'ils devaient s'en tenir aux premières instructions, et insister sur la reddition de Belgrade. Maurocordato, qui sentait l'impossibilité de traiter à ces conditions, fut d'avis de passer outre. Zulfécar s'y opposa, représentant à son collègue à quel danger ils s'exposeraient s'ils négligeaient de suivre les instructions données par leur maître. Ayant demandé audience à l'empereur, il lui dit franchement ce que le sulthan lui avait ordonné; et il engagea Léopold à envoyer lui-même à Constantinople, l'assurant que là il serait facile de s'entendre. Pendant ce temps le faible Soliman, revenu à Constantinople (1689), déposa le grand-vezir, et revêtit de cette haute dignité Mustapha Koproli (*V.* ce nom, XXII, 543); et aussitôt les choses changèrent de face. Koproli ayant rassemblé le divan, et proposé des mesures vigoureuses, le muphti s'y opposa, les ambassadeurs ayant, disait-il, donné l'espoir d'une paix prochaine et avantageuse. Koproli demanda à voir les instructions qui leur avaient été données et leur correspondance. Après l'avoir parcourue, il s'écria d'une voix terrible : « Il n'y a que » des lâches qui aient pu compromet- » tre ainsi l'honneur de l'empire. Les » ambassadeurs et ceux qui les ont » envoyés sont des *giaurs*, qui rece- » vront tôt ou tard leur punition. » Cependant, sans annoncer qu'il voulût rompre les négociations entamées, il écrivit à Vienne que Zulfécar et Maurocordato avaient surpris ou forgé les lettres sur lesquelles ils s'autorisaient. Après une campagne glorieuse pour l'empire othoman, et dont les succès furent dus à l'activité, au génie et à la bonne administration

de Koproli, Soliman étant mort, et Koproli étant tombé sur le champ de bataille (1691), Zulfécar et Maurocordato furent rappelés; entrant dans les vues du nouveau vezir, ils lui représentèrent que l'Allemagne était épuisée, lasse de faire la guerre, et qu'il serait facile d'arracher à Léopold une paix avantageuse pour la Porte. Ce fut leur rapport qui décida, sous Achmet II, la continuation de la guerre; et, pour avoir été retardée, la paix n'en fut que plus glorieuse et plus avantageuse à l'empire othoman. Zulfécar n'acheva pas la paix dont il avait fait les premières ouvertures: il mourut avant la signature du traité de Carlowitz, laissant un fils nommé Osman-Aga, qui hérita de ses immenses richesses, et que le crédit de Maurocordato, l'ami de son père, porta à la place de Kiaya, ou lieutenant du grand-vezir.

G—y et S—y.

ZULTAN. *Voy.* Zoltan.

ZUMBO (Gaetan (1)-Jules), célèbre modeleur en cire, naquit, en 1656, à Syracuse, d'une famille noble, mais peu favorisée de la fortune. Doué d'un génie étonnant pour les arts, il les cultiva dès son enfance, et apprit, sans le secours d'aucun maître, les principes de la sculpture. La vue des monuments de l'Italie acheva de développer ses dispositions, et il les perfectionna par l'étude de l'anatomie dont il suivit des cours à Rome et à Bologne. N'ayant point appris à manier le ciseau, il employait pour ses compositions une cire colorée qu'il préparait lui-même, et dont il avait seul le secret. Ses premiers ouvrages le firent promptement connaître, et il fut appelé à Florence par le grand-duc de Toscane, qui lui assigna un traitement considérable. Parmi les ouvrages qu'il exécuta pour ce prince, le plus fameux est celui que les Italiens nomment *la Corruzione* (la Putréfaction). Il est composé de cinq figures en cire colorée, qui représentent un moribond, un corps mort, un corps qui commence à se corrompre, un autre à demi corrompu, et enfin, un cadavre plein de pourriture et rongé de vers. Ce travail fut jugé digne d'être placé dans la galerie de Florence, si riche en chefs-d'œuvre de tous les genres; on l'a transporté depuis au cabinet d'histoire naturelle. Malgré la bienveillance dont l'honorait le grand-duc, Zumbo ne put lui faire le sacrifice de sa liberté. Ce prince lui dit en recevant ses adieux: « Vous pourrez trouver un protecteur plus puissant que moi, mais vous n'en trouverez pas un qui sache mieux vous apprécier. » Rien ne put le retenir. Il se rendit à Gênes; et, dans l'espace de quatre à cinq ans, il y fit deux grandes compositions regardées comme des chefs-d'œuvre: *la Nativité de Jésus-Christ*, et *la Descente de Croix*. S'étant associé Desnoues, chirurgien français, il exécuta diverses pièces anatomiques, entre autres le corps d'une femme morte en couches avec son enfant, d'une vérité si frappante que les spectateurs croyaient voir la nature même. Des discussions d'intérêt brouillèrent les deux associés, et Zumbo vint en France, apportant ses principaux ouvrages. Après s'être arrêté quelque temps à Marseille, il se rendit à Paris, où sa réputation l'avait précédé. En 1701, il présenta à l'académie des sciences une tête en cire, préparée pour une démonstration

(1) Et non pas *Gaston*, comme on le dit dans le *Dict.* de Moréri.

anatomique. On y distinguait les moindres détails, les veines, les artères, les nerfs, les glandes, les muscles avec leur couleur naturelle (*Hist. de l'académie*, 1701, 57). Elle fut achetée par Louis XIV, qui en fit présent à Maréchal, son premier chirurgien. Zumbo mourut au mois d'octobre de la même année, emportant l'admirable secret dont il se servait pour colorer la cire; mais il a été retrouvé depuis. Ses deux belles compositions représentant *la Nativité* et *la Descente de Croix* furent acquises, après sa mort, par Le Hay. On les voyait, en 1755, dans le cabinet de Boivin, et Caylus en parle avec les plus grands éloges (*Mém. de l'acad. des Inscript.*, XXVIII, 55). La *Description* qu'en avait faite de Piles, insérée dans le *Journal des savants*, ann. 1707, *Supplém.* 450, a été réimprimée dans son *Cours de Peinture par principes*. Après sa rupture avec Zumbo, Desnoues était venu à Bologne, où il avait obtenu une chaire d'anatomie et de chirurgie. Instruit de l'accueil que l'artiste sicilien venait de recevoir à Paris, il écrivit une *Lettre* (2) dans laquelle il revendiqua la gloire d'avoir découvert le secret de préparer en cire colorée les objets d'anatomie, annonçant qu'il allait se rendre en France pour *démasquer l'imposteur* (Voy. *Mémoires de Trévoux*, juillet 1707). Mais un anonyme justifia Zumbo du reproche de plagiat, et prouva que c'était Desnoues qui s'était approprié le secret de l'artiste sicilien (Voy. *Mémoires de Trévoux*, août, même année). Desnoues n'ayant point repoussé cette accusation, on doit en conclure qu'il se trouva trop bien fondée pour espérer de la détruire. W—s.

(2) Elle est imprimée dans un *Recueil de lettres* de plusieurs savants, sur différentes découvertes, Rome, Ant. Rossi, 1706; ce volume est assez rare.

ZUMSTEEG (Jean-Rodolphe), musicien, né le 10 janvier 1760, à Sachsenflur, dans l'Odenwald, manifesta, dès son enfance, de grandes dispositions pour la musique. Néanmoins son père, qui était valet de chambre du duc de Wurtemberg, le fit élever à l'École militaire, comme le destinant au service, et ensuite prit le parti d'en faire un sculpteur. La vocation du jeune Zumsteeg triompha de l'une et de l'autre de ces déterminations, et enfin il lui fut permis de s'abandonner exclusivement à son goût pour l'art musical. Poli, Borani et Mazzanti, maîtres de la chapelle ducale lui donnèrent successivement des leçons. A une pratique constante, l'élève joignait l'étude de la théorie, et méditait pendant la nuit les ouvrages de Mattheson, de d'Alembert et de Marbourg. Il n'avait point encore achevé ses cours de chant que déjà il osait s'essayer à la composition, et qu'il faisait des cantates pour les fêtes de la cour. La plupart sont restées manuscrites, dans les cartons de l'auteur, mais d'autres ont été gravées, et se font remarquer par un chant noble et suave. Parmi celles-ci on recherche surtout *Lolotte* (Lottchen) *à la cour*, *Tamira*, *Zaalor*, *Armide*. Admis au nombre des musiciens du duc, Zumsteeg se fit applaudir comme violoncelliste, et montra son talent comme compositeur par des pièces d'un genre plus large et plus difficile que celui auquel il s'était borné jusque-là. C'était tantôt une messe à grand orchestre, tantôt un chant pour la fête du printemps de Klopstock, tantôt des airs pour les chœurs des *Brigands* de Schiller, son

ancien camarade de classe. Aussi l'admiration des Dilettanti lui fit-elle, lors de la retraite de Poli, confier le titre de maître des concerts de la chapelle de Wurtemberg, place qu'il occupa jusqu'à sa mort arrivée à Stuttgard, le 27 janvier 1802, à la suite d'une attaque d'apoplexie foudroyante. Sans cette fin prématurée, il est probable que ce musicien aurait produit des chefs-d'œuvre. On peut même dire que quelques-uns de ses ouvrages sont dignes de ce titre. Tels sont particulièrement sa *Plainte d'Agar*, *Colma*, *le Chant mélancolique*, *Lénore*, paroles de Burger, et surtout l'*Ile des Esprits*, paroles de Gotter. Dans tous ces morceaux on trouve un chant moelleux et large, gracieux et sublime. Zumsteeg excellait à rendre les impressions solennelles et graves, pathétiques et douces. Il y a dans l'ensemble comme dans les détails de son harmonie quelque chose de grandiose et de continu qui élève l'ame sans la faire sortir d'un calme auguste et plein de noblesse. Par un artifice trop rare de nos jours, sa musique satisfait à-la-fois le savant qui aime à voir le compositeur se jouer au milieu des difficultés musicales, et le dilettante novice, encore inhabile à dégager le fond de la forme et l'idée musicale de la broderie qui l'enveloppe et la varie. Quelquefois l'auteur se plaît à attaquer et à vaincre une autre sorte de difficulté : il place des notes sous toute une ballade, quelquefois sous un récit, et essaie d'accompagner la muse épique avec le chant qui ordinairement ne songe guère à rivaliser qu'avec la muse lyrique. Les papiers et les manuscrits de Zumsteeg furent achetés à sa mort par le prince héréditaire de Weimar qui y trouva, entre autres fragments encore informes, un opéra en trois actes, intitulé *Arzace et Mirza*. Le sujet en est tiré du roman de Montesquieu. On peut consulter sur ce musicien : 1°. la *Gazette d'Allemagne*, 1802, n°. 30, où le journaliste donne une esquisse biographique imprimée depuis à part avec un éloge funèbre et quelques morceaux de poésie sur la mort de Zumsteeg; 2°. le *Musée des musiciens célèbres* avec gravure, etc., du professeur Siebigke, Breslau, 1801. Les gazettes musicales ordinaires donnent le recensement de ses OEuvres. P—ot.

ZUNIGA (Don Diego Ortiz de), historien espagnol, naquit au commencement du dix-septième siècle, à Séville, d'une des plus anciennes et illustres familles de l'Andalousie. Il était chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, et remplissait des fonctions de magistrature dans sa ville natale. Ayant le goût de l'étude, il consacra sa vie aux recherches historiques, visita les greffes et les archives de la province, et en tira une foule de documents précieux. Il mourut en 1680. On connaît de lui : I. *Discurso genealogico de los Ortizes de Sevilla*, Cadix, 1670, in-4°. C'est la généalogie de sa famille, établie sur des titres authentiques. II. *Tratado de la posteritad de Juan de Cespedes*, Madrid, 1677, in-fol. III. *Annales ecclesiasticos y seculares de la ciudad de Sevilla que contienen sus mas principales memorias desde el anno de* 1246, *en que fue conquistada del poder de los Moros, hasta el de* 1671, ibid., 1677, in-fol., livre très-rare. Des vérités, dit Laserna de Santander, qui ne sont pas du goût de tout le monde, ont empêché jusqu'à présent de donner une nouvelle édition

de cette excellente histoire. *Voy.* son *Catal.*, n°. 4665. L'article de Zuñiga dans la *Bibl. hispan. nova* de D. Antonio est tout-à-fait insignifiant.

W—s.

ZURKYALY. *V.* Zarcalli.

ZURITA ou ÇURITA, en latin, *SURITA* (Jérôme), célèbre historien espagnol, naquit à Saragosse, le 4 décembre 1512, d'une famille noble. Il fit ses études à l'académie d'Alcala. Le savant Ferdin. Nuñez (*Voy.* ce nom, XXXI, 452) l'initia dans la connaissance des langues grecque et latine, et développa les heureuses dispositions qu'il avait pour les lettres. Les services de son père lui méritèrent la faveur de l'empereur Charles-Quint. En 1530, on lui confia l'administration des villes de Barbastre ou Balbastre et d'Huesica; plus tard, il succéda, dans l'emploi de fiscal de Madrid, à J. Garzias de Olivan, son beau-père; et en 1543 il reçut du conseil suprême de Castille la mission de se rendre en Allemagne pour y veiller à la défense de ses intérêts. A son retour (1549), les états d'Aragon ayant résolu de créer une place de *coroniste* ou historien de cette province, il en fut le premier revêtu. Muni d'une autorisation du roi Philippe II, pour se faire ouvrir les archives des villes et des abbayes, et communiquer les documents les plus secrets, il visita l'Aragon, l'Italie et la Sicile, et recueillit, dans ce voyage, une foule de pièces du plus grand intérêt. En 1567, il fut nommé secrétaire du cabinet du roi; et deux ans après, chargé par le grand-inquisiteur de toute la correspondance relative au saint-office. Sur la fin de sa vie, il se démit de ses emplois, et se retira dans le couvent des Hiéronymites à Saragosse, pour y travailler à la continuation des Annales d'Aragon. Il y mourut le 31 octobre, ou, suivant son épitaphe, le 3 nov. 1581, et fut inhumé dans le tombeau que lui érigea son fils. L'épitaphe qu'on vient de citer est rapportée par Nicol. Antonio dans la *Bibl. hispan. nova*, et par Ghilini dans le *Teatro degli uomini letterati*, 1, 128. Zurita avait légué sa bibliothèque aux chartreux de Saragosse; mais une grande partie de ses livres fut transportée, en 1626, à l'Escurial. Cet historien, dit M. Bouterwek (*Hist. de la litt. espagnole*), aurait pu devenir, sinon le Tite-Live, du moins le Machiavel de l'Espagne, s'il avait jugé à propos et si les circonstances lui avaient permis de cultiver, par une étude particulière de l'art d'écrire, son talent pour l'histoire pragmatique. S'étant fait une idée juste de la manière de traiter l'histoire en philosophe et en politique, il se proposa de montrer, par l'enchaînement lumineux des faits, comment était née et comment s'était perfectionnée la constitution nationale des provinces aragonaises. Étudié sous ce point de vue, son ouvrage est un des plus instructifs qu'on puisse lire. Zurita dut sentir tout le poids de la tâche qu'il s'était imposée, en sortant de la sphère bornée de chroniqueur, lorsqu'il lui fallut à-la-fois mettre au jour les principes républicains des cortès aragonais, et tâcher d'en prendre occasion de rendre hommage à un maître absolu. Toutefois on peut juger par quelques morceaux de ses Annales, de ce qu'il aurait fait, s'il eût écrit librement. Les défauts qu'on remarque dans son ouvrage ne furent aperçus par aucun de ses contemporains. Dans la dispute littéraire qui s'éleva sur le mérite des Annales, personne

n'en critiqua le style. On ne donnait pas encore une grande attention aux ouvrages écrits en prose (Voy. *Histoire de la littérat. espagnole*, trad. franç., 1, 378 et suiv.). On a de Zurita : I. *Anales de la corona de Aragon*, Saragosse, 1562-1579, 6 vol. in-fol.; ibid., 1585, 6 vol. in-fol. Les Jésuites de Saragosse publièrent, en 1604, un index qu'on joint indifféremment à ces deux éditions, ibid., 1610, 7 vol. in-fol. Cette dernière est plus estimée que les précédentes. On trouve à la fin du sixième volume la défense des Annales de Zurita, par Ambr. Morales contre la critique d'Alfonse de Santacruz. Le septième contient l'index. M. de Marolles en cite dans son Recueil une édition de Saragosse, 1668-71, qu'il dit supérieure à celle de 1610; mais elle n'est pas connue (Voy. le *Manuel du libraire*, de M. Brunet). Les Annales de Zurita finissent à l'année 1516. Elles ont été continuées par Barth.-Léon. d'Argensola (*Voy.* ce nom, II, 411), et par Vincent de Blasco-Lanuza, 1622, 2 vol. in-fol. II. *Indices rerum ab Aragoniæ regibus gestarum ab initiis regni ad annum 1410, tribus libris expositi : accedunt Roberti, Viscardi et Rogerii, principum normanorum et eorum fratrum, rerum in Italiâ et Siciliâ gestarum libri IV à Gaufredo Malatera*, etc., Saragosse, 1578, in-fol., volume très-rare et fort estimé; il est divisé en deux parties, la première contient un abrégé des Annales de Zurita, traduit par lui-même en latin; et la seconde, l'histoire de la conquête de la Sicile par les princes normands, dont il avait découvert le manuscrit dans ses voyages. Toutes ces pièces ont été imprimées par Pistorius dans l'*Hispan. illustrata*, Francfort, 1606, tome III. III. *Progressos de la historia en el reyno de Aragon que contiene en quatro libros varios successos desde el an.* 1512, *hasta el de* 1580, Saragosse, 1580, in-fol. Cet ouvrage, publié par D. Jos. Dormer, est précédé d'un éloge de l'auteur. IV. *Enmiendas y advertencias en las coronicas de los reies de Castilla que escrivio don Lopez de Ayala*, ib., 1683, in-4°. Cette critique de l'histoire des rois de Castille, par Lopez de Ayala, fut également publiée par Jos. Dormer. Le recueil intitulé : *Discorsos varios de historia con muchas escrituras reales antiquas*, etc., ibid., 1680, in-fol., renferme quelques pièces de Zurita. C'est à ce laborieux écrivain qu'on doit la découverte du *Chronicon Alexandrinum* ou *Chronicon Paschale*, publié par Rader avec une version latine, et depuis par Ducange dans la collection *Byzantine* (*Voy.* Rader). Parmi ses nombreux manuscrits conservés soit chez les Chartreux de Saragosse, soit à l'Escurial, on cite des *Notes* sur les *Commentaires* de César, sur Claudien, et sur l'*Itinéraire* d'Antonin. Les *Notes* de Zurita sur l'*Itinéraire* sont purement grammaticales; elles ont été publiées par André Schott dans l'édition de l'*Itinéraire*, Cologne, 1544, in-8°.; et depuis insérées par Wesseling dans celle d'Amsterdam, 1735, in-4°. Voy. la *Bibl. hispan. nova*, 1, 605-606, et la *Biblioth.* de David Clément, au mot *Curita*. W—s.

ZURLAUBEN (Balthasar, baron de la Tour-Chatillon de), né vers l'an 1550, est le premier dans cette antique famille qui ait porté ce nom illustré par plus de quatre siècles de gloire civile et militaire. Les seigneurs de la Tour-Châtillon, dé-

jà barons de l'empire sous l'empereur Othon-le-Grand, étaient si puissants, que pendant un siècle ils soutinrent la guerre contre les habitants de Berne, de Fribourg et du Valais. Ce fut la même famille qui dota la plupart des églises et des monastères dans la partie méridionale de la Suisse. WALTER, un de ces puissants barons, assista en 1165 au tournoi de Zurich. Son frère puîné avait suivi en 1145 Amédée, comte de Savoie, en Palestine. ADELBERT, fils de Walter, est nommé dans plusieurs actes passés en 1181, 1195 et 1224. On trouve son fils GUILLAUME et son petit-fils HERMANN, dans tous les grands événements de la Suisse, pendant le treizième siècle. En 1288, Hermann se trouvait avec ses troupes auprès de l'empereur Rodolphe Ier., lorsque ce prince assiégeait la ville de Berne. Son fils PIERRE Ier. entra en 1291 dans la ligue contre les Bernois, et en 1294 il combattit l'évêque de Sion, à la tête de onze mille hommes. Il réunit la châtellenie de Genève à ses autres domaines. JEAN Ier., son fils, est nommé dans le traité de paix conclu le 10 juin 1314, entre Amé le Grand, comte de Savoie, et Jean, dauphin du Viennois. Il fit, en 1318, avec Léopold, duc d'Autriche, un traité par lequel il s'engageait à fournir à ce prince un corps de trois mille hommes. L'acte est scellé de son *sceau d'or à la tour de sable.* Il fut la même année tué en trahison par ses sujets révoltés. PIERRE II son fils, prit le parti de Frédéric d'Autriche contre Frédéric de Bavière, roi des Romains, qui, pour s'en venger, excita contre lui les habitants de Berne, et en 1324 la guerre éclata entre ceux-ci et Pierre. Une réconciliation peu sincère eut lieu en 1345. Les Bernois, ayant recommencé les hostilités en 1346, furent battus près de Laubeck, château de la maison de la Tour-Châtillon. Plus heureux en 1350, ils enlevèrent et détruisirent les châteaux de Laubeck et de Mannenberg. Il est probable que la paix se fit; car, en 1355, Pierre suivit en France le comte de Savoie. Son fils ANTOINE Ier. alla, en 1365, trouver à Berne l'empereur Charles IV, qui revenait d'Italie. S'étant plaint des habitants de Berne, il jeta son gantelet devant le prince et devant la cour impériale, donnant défi à quiconque oserait contredire les faits qu'il avançait. Charles apaisa la dispute. Antoine eut avec son oncle Guichard, évêque de Sion, de si vifs démêlés, que le 18 août 1375, ses vassaux s'étant emparés d'un château où ce prélat se trouvait, ils le jetèrent du haut des murs, ainsi que son chapelain. Les habitants du Valais se rassemblèrent pour venger la mort de leur évêque. On en vint à une bataille sanglante près du pont Saint-Léonard, dans le voisinage de Sion. Antoine, vaincu, se retira auprès du duc de Savoie, à qui il céda ses droits, et à la cour duquel il mourut le 22 janvier 1402. Son fils aîné BALTHASAR se tint long-temps caché dans les bois, pour se soustraire à la fureur des habitants révoltés; et le nom de la *Tour-Châtillon* leur étant odieux, il s'en fit un du lieu de sa retraite, se nommant du mot allemand *Laube*, feuille d'arbre, *Zurlauben* ou *Zur-Lauben ad frondem*, marquant par là que les *feuilles* de la forêt lui avaient servi d'asile. En sortant de cette retraite, il alla joindre son frère Conrad, qui était chevalier à la commanderie de Saint-Lazare de

Séedorf, canton d'Uri, où il mourut. Dans le nécrologe de cette maison, on engage les chevaliers à prier pour *Balthasar de Thurn et Gestelenbourg* (ou la Tour-Châtillon), *qui, au temps de sa fuite, et à cause de la haine que l'on portait à la noblesse, s'est nommé Laubast* (branche de feuillage) ou *Zurlauben*. — Zurlauben (*Jean II*), fils aîné de Balthasar, fit des démarches pour rentrer en possession des biens paternels. N'ayant pu vaincre la haine que les habitants du Valais portaient à la noblesse, il se retira à Uri où il mourut. — Antoine II, fils du précédent, passa du canton d'Uri dans celui de Zug, où il mourut en 1516. — Oswald Ier., fils du précédent, capitaine dans les troupes suisses, au service des papes Jules II, Léon X, et de Maximilien Sforce, assista aux batailles de Novarre, de Ravenne, de Pavie et de Bellinzona. Après la bataille de Marignan, il passa au service de François Ier., roi de France. En 1531, il était major général des troupes du canton de Zug; et, comme l'apprend un acte que l'on garde à Zug, il contribua beaucoup à l'issue de la bataille que es cantons catholiques gagnèrent, et où Zwingli fut tué (*Voy.* Zwingli). Il remplit les premières fonctions administratives du canton jusqu'à sa mort, arrivée à Zug en 1549.—Antoine III, fils du précédent, servit très-jeune dans l'armée française. A la bataille de Blaville (1567), étant alors âgé de soixante-deux ans, il reçut trois blessures, et ne dut la vie qu'au dévouement de son fils Érasme-Oswald, qui, combattant à côté de lui, s'avança pour recevoir un coup de pique dirigé contre son père. Le digne fils tomba mort, à l'âge de trente-cinq ans. Le père leva la même année une demi-compagnie pour le régiment des gardes-suisses au service de Charles IX. Chaque compagnie etait de trois cents hommes. Antoine a laissé, en allemand, sur les événements de la guerre, auxquels il avait pris part, entre autres sur les batailles de Blaville, de Dreux, de Saint-Denis, de Jarnac, de Moncontour, et sur la retraite de Meaux, une relation manuscrite que l'on conserve dans les archives de la famille, ainsi que l'*Histoire* manuscrite *des troubles*, arrivés à Zug, en 1585, et la *Relation d'un voyage à la Terre-Sainte*. Antoine mourut à Zug, en 1586, après y avoir rempli les premières fonctions administratives. Jean III, son fils, Oswald II, son petit-fils, l'ont suivi dans la même carrière. Oswald III est mort le 10 septembre 1641, sans laisser d'héritiers. G—y.

ZURLAUBEN (Conrad Ier., baron de la Tour-Chatillon de) second fils d'Oswald Ier. (*V.* plus haut), fit ses premières armes en Italie, d'abord au service du pape Jules II, ensuite à celui du roi François Ier. Comme son père et son frère aîné, il se distingua à la bataille de Cappel, et mourut à Zug en 1565. Son fils Michel, capitaine dans les gardes-suisses du roi Charles IX, fut tué en 1573 au siége de La Rochelle, laissant après lui Conrad II, qui servit également en France, et Gerold, qui fut trésorier-général du canton de Zug. *Jean Baptiste* Zurlauben, son fils, mourut à Zug en 1644, sans héritier, et en lui s'éteignit cette branche. G—y.

ZURLAUBEN (Béat Ier., baron de la Tour-Chatillon de), dernier fils de Conrad Ier. (*Voy.* plus haut), servit fort jeune en France et en Italie. Capitaine dans le régiment suisse

de Reding, il se distingua au combat de Blaville, et après la bataille de Moncontour (1569) le roi lui accorda le droit de colleter *le lion de cimier de ses armes d'un écusson d'azur à une fleur de lys d'or.* Après la réforme du régiment, la compagnie de Béat, qui était de trois cents hommes, resta attachée à la garde de Charles IX et de Henri III, sous le nom de gardes-suisses. La ligue lui offrit, en 1585, un régiment suisse; il refusa cet avantage, voulant rester inviolablement attaché à la personne des deux rois. Retiré à Zug, il fut nommé landamman, ou premier magistrat du canton. Il y mourut en 1596. — Conrad II, son fils aîné, ayant été élevé aux premières fonctions de son canton, fut envoyé, en 1602, à Paris, pour renouveler avec Henri IV l'alliance des treize cantons, et il fut chargé, en 1619, de la même mission près de Louis XIII. Cette même année, il leva, pour le régiment des gardes-suisses, une compagnie de trois cents hommes, dont il resta propriétaire. Nommé colonel du régiment suisse, qu'avaient levé les cantons catholiques, sous le nom de la Tour de Jérusalem, Conrad II servit avec éclat, en 1626, dans la Valteline. Ministre plénipotentiaire des mêmes cantons, il réussit à pacifier cette contrée, ainsi que le Valais. Dans les diètes des treize cantons, il se distingua toujours par la sagesse de ses conseils. Louis XIII le créa, en 1626, chevalier de Saint-Michel, et le maréchal de Bassompierre fut chargé de le revêtir des insignes de l'ordre. Conrad a écrit le traité *de Concordiâ fidei*, dans lequel il établit que le bonheur et la tranquillité des Suisses dépendent de leur attachement à la religion catholique. Il mourut à Zug le 31 mars 1629. — Henri, le sixième de ses enfants, se distingua tellement au siége de Hesdin, en 1639, que Louis XIII, lui rendant les témoignages les plus glorieux, et rappelant la noblesse et les services de ses ancêtres, confirma le droit accordé par Charles IX à Béat Ier., son aïeul, et lui permit de placer *l'écusson d'azur à une fleur de lys d'or, au lieu d'en colleter le lion issant du cimier.* Henri continua de se distinguer, en 1641, au siége d'Aire, et, en 1647, à la tête des gardes-suisses il s'acquit au siége de Piombino une telle réputation, que Louis XIV lui fit une pension de trois mille livres. Il est dit dans le brevet : « La fidélité inviolable de Henri de la Tour de Gestellenbourg - Zurlauben a servi » d'exemple à ceux de sa nation dans » les circonstances des troubles. Il » imite ses ancêtres, dans leur attachement à la personne des rois nos » prédécesseurs. » Henri mourut à Zug le 16 octobre 1650. — Béat II, fils de Conrad II, et frère aîné de Henri, remplit les hautes fonctions de l'administration à Zug. En 1634, il fut, avec deux autres ambassadeurs, envoyé vers Louis XIII, pour exposer à ce prince les inquiétudes de la nation helvétique, dont la neutralité était menacée par le voisinage de l'armée suédoise. En 1635, il contribua, par la sagesse de ses conseils, à ramener les révoltés de Lucerne, et en 1637 il renouvela, au nom du canton de Zug, l'alliance avec celui du Valais. Les cantons catholiques le députèrent en 1644 vers les Grisons, pour apaiser les troubles qui s'étaient élevés parmi eux. En 1656, il pacifia les cantons de Glaris, de Zurich et de Berne. Les cantons catholiques

lui ont donné les titres de *Père de la Patrie* et de *Colonne de la religion*. Il a écrit de sa main l'histoire de ses ancêtres, ainsi que l'exposé des négociations qu'il avait conduites ou auxquelles il avait pris part. Il mourut à Zug le 2 mai 1663. — Béat-Jacques Ier., fils du précédent, fut chargé, en 1638, par les cantons catholiques suisses, d'aller sur les frontières, à la tête de huit cents hommes, et d'observer les mouvements de Bernard, duc de Weimar, qui, à la tête de l'armée suédoise, paraissait vouloir entrer en Suisse. En 1648, Béat-Jacques était lieutenant-colonel d'un régiment suisse, au service du grand-duc de Toscane. Les habitants des campagnes dans les cantons de Berne, de Lucerne, de Soleure, et ceux de l'Argovie, s'étaient soulevés en 1653; quoiqu'ils eussent réuni trente mille hommes, Béat, chargé de les observer, sut, avec des forces très-inférieures, obtenir sur eux des avantages signalés. Les cinq cantons catholiques, étant en guerre avec ceux de Zurich et de Berne, nommèrent, en 1656, Béat-Jacques capitaine-général. Après avoir traversé les forêts par des chemins détournés, il tomba sur les Bernois qui, quoique forts de quatorze mille hommes, s'enfuirent après un léger combat, laissant sur le champ de bataille quinze cents des leurs, toute leur artillerie et leurs munitions. Le capitaine-général prit lui-même deux drapeaux et trois pièces de canon que l'on conserve dans l'arsenal de Lucerne. Le pape Alexandre VII, voulant honorer celui à qui la Suisse catholique devait des avantages si importants, envoya à Béat l'ordre de l'Éperon d'or. Frédéric Borromée, patriarche d'Alexandrie, et légat en Suisse, l'en revêtit le 7 mars 1657. Le canton de Lucerne témoigna à Béat-Jacques sa reconnaissance, et celui de Zug lui confia les premières fonctions administratives. En 1668, il fut un des deux généraux qui, à la tête de l'armée helvétique, observèrent sur la frontière les mouvements de l'armée française en Franche-Comté. Zug le députa, en 1681, pour aller féliciter Louis XIV sur son arrivée à Einsisheim, en Alsace. La même année, il renouvela l'alliance avec le canton du Valais, et en 1684, avec le duc de Savoie. Il mourut à Zug le 21 avril 1690. — Conrad, frère cadet du précédent, fut pendant huit ans lieutenant aux gardes-suisses, près de Louis XIV. Nommé, en 1675, colonel du régiment de Furstenberg, gouverneur du château de Zwoll en Hollande, et en 1676, brigadier de l'armée française, il servit glorieusement en Catalogne; il se distingua, en 1677, au siége de Puicerda, et, en 1679, il était inspecteur-général d'infanterie dans le Roussillon et la Catalogne. Pour le récompenser, Louis XIV lui donna, en 1681, deux seigneuries dans la Haute-Alsace. Créé, en 1682, chevalier de l'ordre de Saint-Michel, il mourut la même année à Perpignan. — Béat-Gaspard, neveu du précédent, et fils aîné de Béat-Jacques Ier., ayant d'abord servi en Savoie, fut nommé gouverneur de la province d'Asti, et en 1683, créé chevalier des ordres de Saint-Maurice et de Saint-Lazare. Depuis il quitta le service de Savoie pour suivre dans sa patrie la carrière administrative; il était, en 1695, landamman ou chef du canton. Il renouvela l'alliance avec l'évêque de Bâle et avec le canton du Valais. Louis XIV le nomma chevalier de Saint-Michel. L'empe-

reur Léopold ayant, en 1701, élevé Placide, frère de Béat-Gaspard, à la dignité de prince de l'empire, celui-ci fut nommé maréchal héréditaire de l'abbaye de Muri. Béat-Gaspard mourut à Zug, le 12 mai 1706, sans laisser d'héritiers mâles.

G—Y.

ZURLAUBEN (Béat-Jacques II, baron de la Tour-Chatillon de), fils cadet de Béat-Jacques Ier., ayant levé, en 1689, une compagnie, assista aux siéges de Perpignan et de Gironne. Il quitta, en 1692, le service de France, et revint à Zug pour y remplir les charges de l'administration. En 1706, il renouvela l'alliance avec Philippe V, roi d'Espagne, à qui il avait rendu des services signalés, et en 1715, avec Louis XV, lors de l'avénement de ce prince au trône. Il mourut à Zug le 4 janvier 1717. — Béat-François-Placide, fils du précédent, ayant servi dans différents corps suisses, et passé par tous les grades, fut nommé, en 1745, par Louis XV, lieutenant-général des armées, et en 1755, grand'croix de Saint-Louis. Il s'était trouvé, en 1705, à la bataille de Ramillies; en 1708, à celle d'Oudenarde; en 1742, il commandait le premier bataillon des gardes-suisses en Flandre. Il servit comme maréchal-de-camp aux siéges de Menin, d'Ypres, de Fribourg, d'Oudenarde, de Dendermonde, et il suivit Louis XV pendant les campagnes de 1744 à 1747. Il mourut en 1770.—Béat-Louis, frère cadet du précédent, fit, dans les régiments suisses, les guerres de Flandre, se trouva, en 1708, à la bataille d'Oudenarde, et mourut à Zug le 5 janvier 1730, laissant, avec plusieurs filles, un seul fils, Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique (voyez ci-après). — Fidèle, dernier fils de Béat-Jacques Ier., ayant servi en France, revint à Zug, où il occupa les premières places de l'administration. Il mourut à Lucerne le 26 fév. 1731. — Henri, second fils de Béat II, fut blessé en 1645, au siége de Roses en Catalogne. En 1654, il commandait un bataillon des gardes-suisses, et se distingua à leur tête, dans la défaite qu'éprouvèrent les Espagnols, en voulant jeter des secours dans Arras. Il était, en 1656, major-général des troupes de Zug; et en 1663 il fut envoyé à Paris, pour renouveler l'alliance avec Louis XIV, qui lui donna une chaîne d'or avec une pension. Il mourut à Zug le 2 mai 1676. — Béat-Jacques II, fils du précédent, se distingua tellement dans le régiment de Zurlauben, que Louis XIV lui donna, en 1687, la seigneurie du Val-de-Villé (Haute-Alsace), laquelle fut érigée en baronnie. Il leva, en 1687, le régiment allemand de Zurlauben, à la tête duquel il servit en Catalogne. Nommé, en 1690, brigadier des armées du roi, il passa en Irlande, et donna des preuves de la plus éclatante bravoure à la bataille de Limmerick, où son régiment fut mis en pièces. Il commandait, en 1692, une brigade à la bataille de Steinkerque, où il fut blessé; et la même année le roi éleva au titre de comté la baronnie de Villé. Le comte de Zurlauben se distingua tellement à la bataille de Nerwinde, que la gloire de cette journée fut principalement due à la valeur de sa brigade. Maréchal-de-camp, en 1696, il servit aux siéges de Mons, de Namur, et étant avec le comte de Jessé, commandant de la place de Mantoue, il en fit lever le blocus, que l'ennemi formait depuis un an. Il a

écrit de sa main des Mémoires sur la défense de cette place. Nommé, en 1702, lieutenant-général, il fit à la bataille de Hochstet (1704) des efforts héroïques. Quoiqu'il eût reçu sept blessures profondes, s'étant mis à la tête de la gendarmerie, il avait trois fois repoussé l'ennemi; mais n'étant point secondé il fut obligé de se retirer. Le roi, informé de sa conduite, lui fit écrire par le ministre de la guerre : « Sa Majesté m'a commandé de vous dire que vous serez content de la manière dont elle a intention de vous dédommager; songez à guérir promptement et à venir recevoir la récompense de vos services. » La lettre est du 20 sept.; et, avant qu'elle pût arriver à son adresse, Zurlauben mourut à Ulm en Souabe, des suites de ses blessures, ne laissant que des filles, dont l'une épousa, en 1711, Henri-Louis de Choiseul. G—y.

ZURLAUBEN (Gérold Ier.), nommé, en 1598, abbé et seigneur de la maison bénédictine de Rheinau en Turgovie, réforma les maisons des bénédictins en Suisse, et en 1603 il unit son abbaye à cette illustre corporation. Les sujets de l'abbaye, séduits par les erreurs de Zwingli, s'étaient révoltés; pour les soumettre, il implora le secours des cantons catholiques. Il mourut à Rheinau le 23 février 1607. — Placide, fils de Béat-Jacques Ier. (*V.* ce nom), fut nommé, en 1683, prélat de l'abbaye bénédictine de Muri en Argovie, et en 1701, élevé par l'empereur Léopold à la dignité de prince de l'empire. Il mourut en 1723, ayant exercé pendant plusieurs années les fonctions de visiteur général dans les maisons bénédictines de la Suisse. L'abbaye de Muri, qu'il a comblée de bienfaits, l'honore comme son second fondateur. — Gérold II, frère du précédent, d'abord secrétaire-général de la congrégation des Bénédictins en Suisse, fut nommé, en 1697, abbé et seigneur de l'abbaye de Rheinau, laquelle l'honore comme son second fondateur. Pendant un gouvernement de trente-neuf ans, il fit relever les bâtiments de son abbaye, mit de l'ordre dans ses revenus, et fit revivre parmi les religieux l'ancienne discipline. Après la mort de son frère, il fut nommé visiteur-général des maisons bénédictines en Suisse. Il mourut, âgé de quatre-vingt-six ans, en 1735. G—y.

ZURLAUBEN (Béat-Fidèle-Antoine-Jean-Dominique, baron de La Tour-Chatillon de), lieutenant-général des armées françaises, conseiller du roi, associé de l'académie royale des inscriptions et belles-lettres de Paris (en 1749), membre extraordinaire de la société d'histoire naturelle de Zurich et de celle des Arcades de Rome, naquit à Zug le 4 août 1720. Il était fils de Béat-Louis. Admis au nombre des gentilshommes pensionnaires au collége des Quatre-Nations, il fut spécialement confié au célèbre Rollin, qui était l'ami intime du général Béat-François-Placide, oncle de celui qui fait le sujet de cet article. Après avoir terminé ses études avec la plus haute distinction, il fit, dans le régiment de Zurlauben, les campagnes en Flandre et sur le Rhin, depuis 1742. Il se distingua, comme commandant de la première compagnie, aux batailles de Fontenoi et de Raucoux, aux siéges de Tournai, d'Oudenarde et de Maëstricht. Nommé en 1748 brigadier des armées du roi, il obtint en 1758 une compagnie dans le régiment de Zurlauben, en survivance

de son oncle, colonel du régiment. En 1762, il défendit, avec sa brigade, les retranchements de Melsungen sur la Fulde, et repoussa avec la plus haute bravoure des attaques renouvelées pendant trois jours. En 1780, il obtint son congé, avec le grade de lieutenant-général, la croix de commandeur de Saint-Louis et une pension de douze mille livres. Il se retira dans une maison de campagne qu'il avait près de Zug, afin de se livrer entièrement à l'étude de l'histoire et des antiquités de sa patrie. C'est dans cette paisible retraite qu'il mourut, le 13 mars 1795, âgé de soixante-dix-neuf ans. Avec lui s'éteignit la descendance mâle de l'ancienne famille des Zurlauben. Déjà presque au sortir de ses études, il s'était occupé, sans doute sous la direction de son oncle, d'un ouvrage qui suffirait pour immortaliser son nom ; c'est son Histoire militaire des Suisses, qu'il annonça en 1749, et qu'il a publiée sous ce titre : *Histoire militaire des Suisses au service de la France, avec les pièces justificatives, dédiée à S. A. R. Mgr. de Dombes, colonel-général des Suisses et Grisons*, Paris, 1751 à 1753, 8 vol. in-12. En commençant, l'auteur fait connaître l'ancienne constitution de la république helvétique, la position géographique et topographique des cantons et de leurs alliés. Il donne ensuite l'histoire de la république depuis son origine jusqu'en 1450 ; il expose, selon l'ordre chronologique, les capitulations passées entre la France et la nation helvétique ; ce qui le conduit naturellement à son sujet, qui est l'histoire des troupes suisses au service de France. Après avoir dit ce qu'est un colonel-général des Suisses et Grisons, il explique les prérogatives de cette haute dignité, et donne une notice sur les princes et sur les seigneurs qui en ont été revêtus. Aux chapitres suivants, il entre dans les mêmes détails sur le régiment des gardes-suisses et sur les officiers supérieurs de ce corps. De là il passe aux régiments que les capitaines des gardes-suisses ont levés ou possédés en propriété. Venant à la partie historique qui les concerne, il fait voir à quelles batailles, à quelles actions et à quels siéges ou événements de guerre ces corps ont pris part, quels officiers ou soldats se sont particulièrement distingués, depuis le premier traité passé avec la France. A la fin de son livre, l'auteur donne le recueil des ordres du jour, des brevets et lettres que les rois de France ont accordés pour récompenser la bravoure, le dévouement, la fidélité et les services des gardes et régiments suisses. Tous ces détails sont accompagnés de l'indication des ouvrages ou des archives dans lesquels l'auteur a puisé. Les autres ouvrages de ce savant sont : I. Στρατηγικὸλογος, ou la *Science du général d'armée, par Onosander* (*Voy.* ce nom, XXXII, 16), traduit du grec, Paris, 1754, et inséré à la suite de l'édition grecque d'Onosander, par Schwebel, Nuremberg, 1761, in-fol. II. *Mémoires et lettres de Henri, duc de Rohan, sur la guerre de la Valteline, publiés pour la première fois et accompagnés d'observations historiques*, Genève (Paris), 1758, 3 vol. in-12 (1). III. *Code militaire des*

(1) Cette édition est précédée d'une préface très-étendue, qui offre une notice fort intéressante sur le duc de Rohan. L'auteur y expose, de la manière la plus lucide, la vie militaire de cet officier. Il le défend contre les reproches qui lui ont été adressés comme militaire. A la fin se trouvent, sur la famille de Rohan, des détails d'autant plus curieux que Zurlauben n'affirme jamais rien qui ne soit appuyé sur d'imposantes autorités. D-R-R.

Suisses, pour servir de suite à l'histoire militaire des Suisses au service de la France, Paris, 1758 à 1764, 4 vol. in-12. IV. *Principes du droit public d'Allemagne, par Mascow, traduits du latin en français*, Paris, 1752. V. *Histoire diplomatique des commanderies de l'ordre de Saint-Lazare à Séedorf et Gefenn en Suisse* (all.), 1769, in-fol. VI. *Différentes pièces du Theuerdank, poème héroïque, appartenant aux anciens temps de la poésie allemande, traduites en français, avec des remarques*, Paris, 1776. VII. *Bibliothèque militaire, historique et politique*, Paris, 1760, 3 vol. in-12, avec figures. L'auteur y a de nouveau inséré la *Science du général d'armée*, par Onosander. VIII. *Mémoires sur l'origine de l'auguste maison de Hapsburg-Autriche, en français et en latin*, Bade en Suisse, 1760, in-4°. Cet ouvrage se trouve aussi à la fin du traité diplomatique intitulé : *Charta qua probatur Adalbertum atavum imperatoris Rodolphi Imi. fuisse Werneri comitis ab Hapsburg filium*, etc. IX. *Lettre sur Guillaume Tell, adressée au président Hénault*, Paris, 1767, in-12 de 60 pages (2). X. *Tables généalogiques des maisons d'Autriche et de Lorraine et leurs alliances avec la maison de France*, ibid., 1778, in-8°. XI. *Tableaux topographiques, pittoresques, physiques, historiques, moraux, politiques et littéraires de la Suisse*, ibid., 1780 à 1786, 4 vol. grand in-fol., avec 420 gravures, représentant les vues les plus remarquables de la Suisse, réimprimés sous ce titre : *Tableaux de la Suisse*, ou *Voyage pittoresque fait dans les treize cantons du corps helvétique*, ibid., 1784 à 1788, 12 vol. in-4°. Il en parut une troisième édition, 2 vol. in-4°., mais sans gravures (*Voy.* DE LA BORDE, V, 158). XII. *Le Soleil adoré par les Taurisques sur le mont Gothard*, Zurich, 1782, in-4°. XIII. *Mémoire sur l'inscription d'une colonne militaire au bourg de Saint-Pierre Montjoux, en Valais*, ibid., 1782, in-fol. XIV. *Mémoire sur les Alpes pennines et sur le dieu Pennin ou Pœninus, avec vingt-une inscriptions inédites en l'honneur du dieu Pœnin, sur le sommet du mont Pennin ou du grand Saint-Bernard, trouvées dans le temple de ce dieu* (all.), ibid. XV. *Mémoire sur deux documents passés sous Rodolphe II, roi de Bourgogne, ayant rapport à Genève, à Lausanne et au Pagus equestricus*, avec des notes géographiques et diplomatiques (all.), ibid., 1784. XVI. *Observations sur la Valteline et sur les terres que l'abbaye de Saint-Denis en France possédait dans ce pays, sous l'empire de Charlemagne et de ses successeurs*, dans les *Preuves des tableaux topographiques*,

(2) Dans ce petit ouvrage consacré à la gloire du fondateur de la liberté helvétique, Zurlauben présente l'historique du grand événement auquel presida Guillaume Tell, et sur lequel la tragédie de Lemierre venait de fixer l'attention publique. Il cite toutes les autorités qui le constatent, et réfute victorieusement l'opinion des critiques qui voulaient le faire révoquer en doute. Avec des connaissances aussi profondes que variées, Zurlauben n'avait rien de ce qui plaît en société. Il avait dans le maintien et dans l'esprit une gaucherie que la vie militaire n'avait pu modifier : aussi Mlle. de Lussan disait-elle de lui qu'il était une bibliothèque immense, dont le bibliothécaire était un sot. Zurlauben se montra l'un des ennemis les plus acharnés du duc de Choiseul, qui avait conservé, après sa retraite du ministère, la dignité de colonel des Suisses et Grisons. Il fit même un voyage dans sa patrie pour déterminer les cantons à demander un autre général, mais il ne réussit pas.

Le *Dictionnaire universel* de Chaudon et Delandine confond ce personnage avec Béat-Jacques, son oncle. D—R—R.

etc., *de la Suisse*, Paris, 1781, in-fol. XVII. *Observations sur un titre original de l'an* 1255, *dans lequel sont nommées les villes de Zurich, de Lucerne, de Zug, de Klingenau et de Meyenberg* (all.), dans le *Muséum de la Suisse*, Zurich, 1787, in-8°., huitième partie. Outre ces ouvrages savants, Zurlauben a composé, sur différents sujets, des Mémoires qu'il lisait aux séances de l'académie des inscriptions et belles-lettres, et dont plusieurs lui ont valu des prix. On y trouve une érudition variée, profonde, que l'on ne peut assez admirer dans un officier supérieur qui avait passé une grande partie de sa vie dans les camps. 1°. *Quelles étaient les différentes acceptions des titres de* ἄσυλος *et* ἱερὰ ἄσυλος, *que plusieurs villes prennent sur les médailles? Le droit d'asile devait-il toujours son origine à la religion? Son étendue était-elle partout la même; à qui était confié le soin de le maintenir? Quels sont les asiles qui ont subsisté sous la domination des Romains, et quand ont-ils été abolis?* 2°. *Examen critique de l'histoire de Marie d'Aragon, femme d'Othon III.* Dans ce Mémoire, lu à l'académie des inscriptions, et inséré, 1756, tome XXIII, p. 220, du recueil de cette compagnie, l'auteur discute le fait historique suivant, qui lui paraît avoir été pris dans ce que la Genèse raconte de Joseph et de la femme de Putiphar. Selon Godefroi de Viterbe, qui écrivait vers la fin du douzième siècle, Marie d'Aragon, femme de l'empereur Othon III, fit des propositions honteuses à un seigneur de la cour, qui les repoussa; accusé par la princesse, il fut mis à mort par ordre de l'empereur. La veuve de ce seigneur, ayant fait connaître l'innocence de son mari, demanda vengeance, et la reine fut punie de mort. Deux tableaux, peints par le célèbre Holbein, et exposés à l'hôtel-de-ville de Louvain, représentent cet événement qui est expliqué par d'anciens vers flamands. Zurlauben, s'appuyant des historiens contemporains, démontre l'absurdité de cette fable. 3°. *Histoire d'Arnaut de Cervole, dit l'Archiprêtre.* Dans ce Mémoire lu à l'académie des inscriptions, le 11 janvier 1754, et inséré, 1759, tome XXV, p. 153, Zurlauben raconte les aventures d'Arnaut, un des partisans les plus entreprenants qu'ait vus le quatorzième siècle. 4°. *Abrégé de la vie d'Enguerrand VII^e. du nom, sire de Couci, avec un détail sur son expédition en Alsace et en Suisse.* Ce Mémoire, lu au mois de mai 1757, est inséré dans le tome XXV, p. 168. 5°. *Sur une clef antique.* Ce Mémoire, lu le 21 janvier 1763, est inséré dans le tome XXXI, p. 301. 6°. *Observations critiques sur la Notice des Diplomes, publiée par l'abbé de Foy*, lues au mois de mars 1766, et insérées dans le tome XXXIV, p. 170. Zurlauben fait voir que l'auteur a copié aveuglément les *Stemmata Lotharingiæ ac Barri ducum*, Paris, 1580, in-fol., par Rosières (*V.* ROSIÈRES), et que la plupart des pièces diplomatiques sont dans l'un et l'autre compilateur, ou d'une origine douteuse, ou falsifiées. 7°. *Charte de l'an* 1553, *qui prouve qu'Adalbert, comte de Hapsbourg, bisaïeul de l'empereur Rodolphe I^er., était fils de Werner, comte de Hapsbourg; avec une dissertation historique et critique*, lue au mois de mai 1764, et insérée dans le tome XXXV, p. 677.

8°. *Observations historiques sur l'origine et le règne de Rodolphe Ier., roi de la Bourgogne transjurane, et sur l'étendue de ce royaume*, insérées dans le tome XXXVI, pag. 142. En commençant ce Mémoire, Zurlauben annonce qu'il y examinera de quelle maison est sorti Rodolphe Ier., qui en 808 fonda le royaume de la Bourgogne transjurane. Il devait continuer cet examen sur les autres points qui ont rapport à l'histoire de ce royaume (*Voy.* RODOLPHE, Ier., II et III, XXXVIII, 381). 9°. *Sur le tombeau du duc Conrad, fondateur du chapitre de Limbourg sur la Lahn*, lu en 1768, et inséré tome XXXVI, p. 539. 10°. *Sur une inscription dédiée à Mercure Marunus, découverte à Baden en Argovie*, ibid., p. 163. 11°. *Sur une traduction allemande d'Onosander, imprimée à Maïence*, 1532, in-fol. Cette traduction, que Schwebel n'a point connue, a un chapitre entier qui n'est ni dans les éditions du texte grec, ni dans les versions publiées jusqu'à présent. 12°. *Sur une traduction française de Valère-Maxime*, ibid. Zurlauben avait découvert dans l'abbaye bénédictine de Rheinau en Suisse, la traduction française de Valère-Maxime, commencée par Simon de Hesdin, d'après les ordres du roi Charles V, et terminée par Nic. de Gonnesse : elle est en deux vol. in-fol., écrite sur papier, à l'exception de quelques feuilles en parchemin, avec des peintures dont les couleurs vives se sont très-bien conservées. Zurlauben dit avoir vu dans la bibliothèque des Jésuites à Louvain, une traduction française de Valère-Maxime, en deux vol. in-fol., manuscrite et dédiée à un roi *Charles*. Le caractère lui parut être du quatorzième siècle. 13°. *Sur un titre original de l'an* 913, *donné par Hatton, archevêque de Maïence*, ibid., pag. 166. 14°. *Observations sur le Recueil qui a pour titre : Formulæ Alsaticæ ;* d'après un manuscrit de l'abbaye bénédictine de Rheinau, ibid., pag. 176. Ces *Formules*, au nombre de vingt-sept, étaient particulièrement destinées au royaume d'Austrasie, comme celles de Marculphe furent rédigées d'après les usages de Paris et de la Bourgogne. Le Recueil de Rheinau contient non-seulement des *Formules*, mais encore des *Lettres* inédites, précieuses pour l'histoire. 15°. *Vision de Charles-le-Gras* (le Gros), *roi de France et d'Italie*, lu le 7 juillet 1769, et inséré, ibid., p. 207. Le moine de Saint-Denis, et d'autres chroniqueurs ont attribué à Charles-le-Chauve cette vision célèbre dans notre histoire. Zurlauben prenant en main les manuscrits dans lesquels elle se trouve, et comparant les faits, montre clairement qu'elle ne peut avoir rapport qu'à Charles-le-Gros. 16°. *Observations sur un manuscrit de la Bibliothèque du Roi, qui contient les Chansons des Trouvères ou Troubadours de la Souabe ou de l'Allemagne, depuis la fin du douzième siècle jusque vers* 1330, lu le 9 mars 1773, et inséré tome XL, p. 154. Ce Recueil est le célèbre manuscrit de Manesse (n°. 7266 de la Biblioth. du Roi), dont Zurlauben donne l'histoire, avec ses détails bibliographiques et littéraires. 17°. *Mémoire sur le traité de Dijon, en* 1513, lu le 12 août 1774, et inséré tome XLI, pag. 726. Ce Mémoire a rapport à un fait important de notre histoire. Les Suisses, vainqueurs à Novarre, pénétrèrent en Bourgogne, et vinrent

mettre le siége devant Dijon. La Trémouille, trop faible pour tenir dans la place, et ne voyant point ce qui pourrait retenir les Suisses après l'avoir prise, et les empêcher d'aller jusqu'à Paris, entra en négociation, et conclut avec eux (13 septembre 1513), un traité que Louis XII reconnut bien malgré lui. L'acte original, écrit en allemand sur parchemin, fut découvert, dans le siècle dernier, chez un paysan, sur les bords du lac de Zurich, d'où il parvint dans la bibliothèque du président Bouhier à Dijon. Zurlauben en a publié la traduction française accompagnée de notes, ainsi que le rapport de La Trémouille et la lettre de Louis XII, en confirmation du traité. Zurlauben a laissé en manuscrit : I. *Phalantide* ou *les Aventures de Phalantus, législateur de Tarente, poème en douze chants*, d'après le Télémaque (all.). II. *Histoire des Suisses et de leurs alliés, avec des notes historiques et critiques, depuis l'origine de ce peuple jusqu'à la mort de Rodolphe III, dernier roi de la Bourgogne transjurane*, et continuée jusqu'à la fin du treizième siècle Voy. *Monum. anecd.*, par Zapf ; Henri Pfenninger, *Hommes célèbres de l'Helvétie ;* Meister, *Notices biographiques*, Zurich, 1784, tome II, et surtout l'historien de la Suisse, Jean de Müller, qui a su, mieux que personne, apprécier les services que Zurlauben a rendus aux lettres et aux sciences. G—Y.

ZURNER (Adam-Frédéric), né vers l'an 1680, à Marieney, près d'Oelsnitz, dans le Vogtland, proposa à Auguste III, roi de Pologne, de faire lever le plan de toute la Saxe. Ce projet ayant été accepté, Zurner quitta, en 1711, la place de ministre protestant qu'il remplissait depuis quelques années ; et, nommé géographe de la Pologne et de l'électorat de Saxe, il s'occupa depuis cette époque jusqu'en 1732 à mesurer les districts de la Saxe, les uns après les autres. Pendant ces vingt années il parcourut, à la tête de ses coopérateurs, près de 18,000 milles d'Allemagne, et il leva près de neuf cents cartes. En 1721, il fut spécialement chargé de lever le plan des routes de poste, et de marquer les distances par des bornes en pierre, innovation heureuse que la Saxe doit à ses soins et à son activité. De ces travaux si importants provient l'*Atlas Augusteus Saxonicus*, composé d'une carte générale et de grandes divisions, dont chacune comprenait quarante cartes, avec une carte de poste. Auguste II, tant qu'il vécut, ne permit de graver que la carte de poste, avec celles des deux bailliages de Dresde et de Grossenhayn ; les autres plans devaient rester dans son cabinet. Cependant P. Schenk d'Amsterdam réussit à se procurer quelques plans qu'il fit graver. Mais les originaux n'ayant point été revus avec assez de soin, il fut obligé de remplacer ses cartes. Après la mort du roi, arrivée en 1733, Zurner crut pouvoir publier l'*Atlas Augusteus ;* et il l'offrit à un libraire ; mais il mourut à Dresde au mois de décembre 1742, avant d'avoir rien publié. Le comte de Hennicque, ministre de l'électeur, fit enlever les cartes et plans qui se trouvaient dans le cabinet de Zurner ; on en vendit la plus grande partie à P. Schenk d'Amsterdam, qui depuis 1745 à 1760 les fit paraître, mais sans y mettre le nom de Zurner, probablement pour éviter toute recherche de la part de la cour élec-

torale. Ainsi parut l'*Atlas Saxonicus novus* (Amsterdam et Leipzig, 1760, gr. in-fol.), lequel n'est composé que de quarante-neuf cartes. Chose bien étonnante, de tant de plans et de gravures soignés par Zurner, il ne reste plus rien à Dresde; tout a été dissipé. On n'a pas même pu retrouver l'Atlas qui avait été fait pour l'usage personnel du roi Auguste. Du vivant de Zurner, on vanta extraordinairement ses cartes. Sans doute elles sont bien au-dessus de ce qui avait paru avant lui sur la Saxe. Cependant elles ont un grand défaut: Zurner ne connaissait ou ne suivait que les procédés géométriques; il ne savait point les rectifier par les procédés astronomiques, ou il n'en prenait point le temps. Ses OEuvres sont: I. *Exacte délinéation géographique du diocèse et du bailliage de Dresde* (all.). II. *Exacte délinéation géographique de la partie du diocèse de Grossenhayn qui est située dans le cercle de Meissen par P. Schenk jun.* (all.), Amsterdam, 1711. Ces feuilles étaient des épreuves, et comme nous avons dit, le roi Auguste ne permit point qu'on en publiât d'autres. III. *Nouvelle carte de poste de l'électorat de Saxe et des pays qui y sont incorporés, avec distinction des diocèses, des bailliages, des chemins de poste, des routes ordinaires*, etc., *gravées par Maurice Bodenher, graveur du royaume de Pologne et de l'électorat de Saxe, publiée sur deux grandes feuilles par ordre et aux frais de l'électeur*, Dresde, 1719. Zurner n'ayant, à cette époque, levé le plan que d'une partie de la Saxe, fut obligé de recourir à d'autres moyens. Cette première carte a des défauts qu'il a corrigés dans ses éditions de 1730 et 1736; elle a paru de nouveau après sa mort, revue par Welck, en 1753 et 1760. La meilleure est celle que Voss a publiée en deux feuilles avec deux tableaux, Leipzig, 1804. IV. *Petite carte générale de l'électorat de Saxe avec les stations de poste.* V. *La carte de poste de l'électorat de Saxe, réduite et publiée dans l'*Atlas portatilis Germanicus *de Weigel*, Nuremberg, 1723 et 1733, in-8°. VI. *Partie méridionale de la Haute-Saxe électorale*, ibid. VII. *Les diocèses de Mersbourg et de Naumbourg, avec la prévôté de Zeitz*, ibid. VIII. *Les pays de Géra et de Gratz, appartenant au comte de Reuss*, ibid. IX. *Mouvements militaires que les troupes saxones ont exécutés depuis le 1^er^. jusqu'au 26 juin 1730, dans leur camp près de Zeithayen, gravés par Laurent Zucchi en cent onze feuilles gr. in-fol.* Ce bel ouvrage coûta au roi deux cent mille écus. X. *Carte pour les voyageurs qui vont de Dresde à Varsovie*, Nuremberg, 1738, nouv. édition, 1741, gr. in-8°. XI. *La même carte sur une petite échelle.* XII. *Carte de la Palestine.* XIII. *Notices géographiques sur le duché de Silésie, avec une carte* (all.), Leipzig et Dresde, 1741, gr. in-8°. XIV. *Notice géographique sur la Moravie, avec une annonce relative à l'*Atlas Augusteus Saxonicus, *que l'on se propose de publier*, Dresde, 1742, gr. in-8°. G—y.

ZUULFICAR-EFFENDI. *V.* Zulfégar.

ZUYLICHEM. *Voy.* Huygens.

ZUZZERI (Bernard), jésuite, naquit en 1683, à Raguse, d'une famille patricienne, originaire de Venise, alliée à celle de Banduri, savant numismate, et de Stay, bon poète latin (*V.* ces noms). Ayant

embrassé la règle de Saint-Ignace à Rome, en 1697, il se distingua par la rapidité de ses progrès dans les sciences, et principalement dans la théologie. En terminant ses cours, il soutint des thèses publiques, d'une manière si brillante, qu'il fut désigné pour enseigner la théologie au collége Romain. Sur ses instantes prières, ses supérieurs lui permirent de se rendre dans la Croatie pour s'y consacrer à la prédication de l'Évangile. Dans le long exercice de son pieux ministère, il publia plusieurs *Opuscules* en langue illyrienne, mais sans y mettre son nom. Rappelé à Rome, il y remplit, quelques années, les fonctions d'adjoint au maître des novices, et se retira dans le collége Romain, où il mourut en 1762. Indépendamment des opuscules dont on a parlé, le P. Zuzzeri est auteur d'un *Exercice dévot* à l'honneur de saint Blaise, évêque et martyr, publié par le P. Nicolaï dans les *Memorie di san Biagio*, Rome, 1752. Il a laissé manuscrits une *Histoire des missions de la Croatie*, en latin, et près de quinze cents *Sermons* en langue illyrienne. — Zuzzeri (*Jean-Luc*), numismate et archéologue, de la même famille que le précédent, naquit à Raguse en 1716; il embrassa aussi très-jeune la règle de Saint-Ignace, et ayant été placé sous la direction de maîtres habiles, il acquit bientôt une connaissance approfondie de la langue grecque, et une érudition très-remarquable dans les diverses branches de l'archéologie. Envoyé par ses supérieurs à Paris, il y visita le beau cabinet de médailles de l'abbé de Rothelin (*Voy.* ce nom), dont il reçut l'accueil le plus flatteur. De retour en Italie, la découverte de quelques restes précieux d'antiquités, dans les ruines de Tusculum, lui fournit le sujet d'une savante dissertation. Il était occupé de travaux plus importants, et qu'on attendait avec une juste impatience, quand il mourut à Rome, le 18 novembre 1746, à l'âge de trente ans. On a de lui : I. *D'una antica villa scoperta sul dosso del Tusculo, e d'un antico orologio a sole ritrovato tra le rovine della medesima, Dissertazioni due*, Venise, 1746, in-4°., fig. Dans la première dissertation, l'auteur prouve que la maison ou villa découverte à Tusculum est celle de Cicéron. La seconde est un traité complet des horloges des anciens, et des différentes méthodes qu'ils employaient pour mesurer le temps. II. *Sopra una medaglia di Attalo Filadelfo, e sopra una parimente d'Annia Faustina, due Dissertazioni*, Venise, 1747, in-4°. La dissertation sur la médaille de Faustine (*V.* ce nom, XIV, 205), avait été publiée en français, dans les *Mémoires de Trévoux*, année 1745, août. Cette version se retrouve en regard du texte italien, dans le volume qu'on vient d'indiquer, et dont l'éditeur est le P. Jérôme Lombardi (*Voy.* ce nom, XXIV, 647). W—s.

ZWANZIGER (Joseph-Chrétien), professeur de mathématiques et de philosophie à l'université de Leipzig, naquit, en 1732, à Leutschau en Hongrie. Après avoir étudié à Presbourg, à Dantzig et à Leipzig, il enseigna dans cette dernière ville, jusqu'à sa mort, arrivée le 15 mars 1808. Ses écrits ont presque tous rapport à la philosophie, surtout à celle de Kant, dont il se déclara l'antagoniste : I. *De eo quod libertatem et necessitatem interest*, Leipzig, 1765, in-4°. II. *Examen du-*

biorum quorumdam, quibus libertatis et necessitatis nexus premitur, ibid., 1768, in-4°. III. *Doutes élevés contre certains aphorismes philosophiques de Platner* (all.), ibid., 1768, in-8°. IV. *Théorie des stoïciens et des académiciens sur la perception et le probabilisme, d'après la doctrine de Cicéron, avec des remarques prises dans les philosophes anciens et modernes* (allem.), ibid., 1788, in-8°. V. *Commentaire sur la critique de la pure raison, par le professeur Kant* (all.), ibid., 1792, in-8°. VI. *Commentaire sur la critique de la raison pratique, par Kant* (all.), Leipzig, 1794, in-8°. VII. *Emmanuelis Kantii constitutio metaphysica morum, è germanico in latinum idioma conversa,* ibid., 1796, in-8°. VIII. *Examen impartial de la doctrine de Kant sur les idées et les antinomies* (allem.), ibid., 1797, in-8°. IX. *Religion du philosophe et son symbole* (all.), Dresde, 1799, in-8°. G—Y.

ZWEERS (Jérôme), poète hollandais, né en 1627, mort en 1696, réussissait particulièrement dans le genre érotique. Il a laissé deux volumes in-4°. de *poésies*, Amsterdam, 1737, publiées par son fils Corneille, qui cultivait également les muses hollandaises. On trouve, dans ce recueil, des *Baisers* qui peuvent être mis à côté de ceux de Jean Second. Voy. l'*Histoire anthologique de la poésie hollandaise*, par M. de Vries, t. 1^er^., pag. 221.— Zweers (*Philippe*), fils de Corneille, était notaire à Amsterdam, et il ne dégénéra point sous le rapport du talent poétique. Il a chanté d'une manière agréable la belle campagne de *Scheibeeck*, où Vondel persécuté avait dû un asile à l'hospitalité du poète Laurent Bake, et que Gaspard Barlæus avait déjà célébrée dans ses vers. Philippe Zweers est aussi auteur des tragédies de *Sémiramis* ou *la Mort de Ninus* (Amst., 1729), de *Scipion* (ibid., 1736), et de *Mérope*, imité de l'italien de Maffei (ibid., 1746). La première de ces pièces a joui d'un succès distingué. Philippe Zweers est mort en 1774. Le recueil de ses *Poésies* a paru à Amsterdam en 1759, un vol. in-4°.

M—on.

ZWELFER (Jean), médecin et chimiste, était né dans le Palatinat en 1618. Après avoir travaillé pendant plusieurs années chez un apothicaire, il étudia la médecine et se fit recevoir docteur à la faculté de Padoue. Il s'établit ensuite à Vienne où il pratiqua l'art de guérir avec assez de succès pour mériter la confiance de la famille impériale. Quelques auteurs lui donnent le titre de médecin de l'empereur; mais il ne le prend pas lui-même à la tête de ses ouvrages, et l'on peut en conclure qu'il n'en avait point été honoré. Ses connaissances dans la préparation des remèdes le mirent à même de signaler les erreurs répandues dans le Code pharmaceutique d'Augsbourg (*Pharmacopœia augustana*), dont la plupart des médecins allemands adoptaient aveuglément les formules. Mais il eut le tort de chercher à étendre sa réputation aux dépens de ses confrères, et de semer les traits du ridicule, indistinctement, sur tous les membres du collége d'Augsbourg. Les personnalités et les épigrammes mordantes dont il avait parsemé son livre en assurèrent le débit; et, dans l'espace de quelques années, il eut cinq ou six éditions de divers formats à Vienne, à Londres, à Rotterdam, à Nuremberg, dont quelques-unes sont augmentées de pièces dirigées contre

les médecins et les apothicaires qui avaient le malheur d'encourir sa disgrâce. Tant que vécut Zwelfer, aucun médecin d'Augsbourg n'osa prendre la plume pour lui répondre. Il mourut en 1668, à l'âge de cinquante ans, peu regretté, même de ceux qu'il avait ménagés dans ses écrits. Cinq ans après, Luc Schroeck essaya de prouver, dans la *Pharmacopœia augustana restituta* (1673, in-4°.), que Zwelfer n'était qu'un *Polypharmaque*, et que ses connaissances chimiques dont on avait fait tant de bruit se réduisaient à peu de chose (*Voy.* l'*Éloge* de Schroeck par Jacq. Brucker, dans les *Amœnitates litterar.* de Schelhorn, XIII, 24-27) (1); mais Fréd. Hofmann, sans prétendre excuser l'humeur satirique de Zwelfer, prit sa défense sous le rapport du savoir dans la *Clavis pharmaceutica*, etc.; et plus tard Stahl, si bon juge en cette matière, l'a cité comme un des plus habiles chimistes de son temps (Voy. *Fundamenta chimiæ*). Il reste donc démontré que Zwelfer était un homme instruit comme pharmacien; mais les progrès de la science n'en ont pas moins rendu ses ouvrages tout-à-fait inutiles. En voici les titres : I. *Animadversiones in pharmacopœiam augustanam.* II. *Pharmacopœi regia seu dispensatorium absolutissimum.* III. *Discursus apologeticus adversùs Hippocratem chymicum Ottonis Tackenii.* IV. *Vindiciæ adversùs Fanc. Verny pharmacop. monspeliensem.* Ces divers écrits ont été recueillis en deux vol. in-4°., Dordrecht, 1672. W—s.

(1) Brucker y promet, pag. 26, de donner, dans son *Specimen historiæ litterariæ me ticorum augustanorum*, une histoire détaillée de l'attaque de Zwelfer contre le corps des médecins d'Augsbourg, et des motifs qui décidèrent ceux-ci à garder le silence.

ZWENIGORODSKI (Siméon), prince russe, fut, en 1589, envoyé par le tzar Fédor, en Ibérie ou Géorgie, pour soumettre à la domination russe cette contrée, alors gouvernée par le prince Alexandre qui prenait le titre de tzar. La Turquie, s'étant emparée de la Géorgie occidentale, disputait à la Perse la partie orientale. Alexandre, pressé par deux voisins si puissants, députa vers Fédor, pour le prier d'accepter sa soumission, de construire des forteresses sur le Térek, et d'envoyer vingt à trente mille hommes, afin de protéger le royaume contre l'influence de ses voisins. Le prince Zwenigorodski, chargé d'aller négocier une affaire aussi importante, arriva à la cour d'Alexandre, qui, baisant la croix, jura avec ses trois fils, Héraclius, David, George et avec toute la nation, de rester fidèle au tzar de Moscou et d'envoyer tous les ans cinquante pièces de draps d'or, et dix tapis brodés en or et en argent. A ces conditions la Russie promit secours et protection. Alexandre rassembla une armée de quinze mille hommes, qu'il mit à la disposition du prince Zwenigorodski. Le négociateur fit venir de la Russie des prêtres grecs, le clergé de la Géorgie étant tombé dans l'avilissement par son ignorance et ses usages superstitieux. Le prince s'engagea, au nom de son souverain, à rétablir les villes et les temples dont on ne voyait plus que les ruines. Dans sa relation, Zwenigorodski assure n'avoir trouvé que deux petites villes appelées Krim et Zhahem, avec un petit nombre de bourgs et de couvents. C'est depuis cette époque que les tzars russes se nomment *Souverains d'Ibérie, tzars de Géorgie, de la Kabarda, et princes de la*

Circassie. Après avoir terminé cette affaire si importante, le prince Zwenigorodski revint à Moscou. En 1592 il fut envoyé à Kola, sur les frontières de la Norvége et de la Laponie, où, sur la demande de Christian IV, roi de Danemark, devait se tenir un congrès entre la Russie et le Danemark. Cette assemblée n'eut pas les résultats que l'on en attendait ; cependant on y fit des stipulations favorables au commerce de la Russie avec l'Angleterre et le Danemark. Zwenigorodski a écrit sur ses différentes missions, en langue russe, une relation qui contient des faits curieux. G—y.

ZWICKER (Daniel), le chef de la secte des Conciliateurs ou Tolérants, était né, en 1612, à Dantzig, d'une famille honorable. Ayant achevé ses humanités, il fit un cours de médecine, et reçut le grade de docteur. Moins occupé de la pratique de son art que de l'examen des opinions religieuses qui tenaient alors divisés tous les esprits, il embrassa d'abord le socinianisme (*V.* Socin, XLII, 523) ; mais étant venu demeurer en Hollande, il se rapprocha des Arminiens ou Remontrants (*V.* Arminius, II, 485). Séduit par les idées de paix et de conciliation qu'il remarqua dans leur doctrine, et touché de voir des chrétiens divisés entre eux pour des dogmes dont il n'appréciait pas toute l'importance, Zwicker pensa qu'il n'était pas impossible de les réunir, et travailla dès-lors à réaliser ce projet. Dans ce but il mit au jour un livre intitulé : *Irenicon Irenicorum, seu reconciliatoris christianorum norma triplex : sana omnium hominum ratio, scriptura sacra et traditiones*, Amsterdam, 1658, in-8°. Cet ouvrage qui devait, d'après les idées de l'auteur, opérer un rapprochement entre toutes les communions chrétiennes, souleva contre lui les principaux théologiens protestants, entre autres Jean Amos Comenius (*Voy.* ce nom), et Hoornbeck. Il défendit son système et l'expliqua dans un second ouvrage : *Irenicomastix victus et constrictus, seu refutatio duplex Comenii, Hoornbekii, et aliorum adversariorum, per ipsum Irenici Irenicorum auctorem*, Amsterdam, 1661, in-8°. Les adversaires de Zwicker, qui ne se regardaient pas comme vaincus, réfutèrent ses nouveaux arguments, et il leur répliqua dans un troisième volume, plus rare que les deux précédents, intitulé : *Irenicomastix iteratò victus et constrictus, imò obmutescens*. Ce volume, quoique imprimé en 1662, ne parut qu'en 1667 ; c'est la date qu'on lit sur le frontispice. Ces trois ouvrages de Zwicker forment le corps complet de la doctrine des Conciliateurs ou Tolérants. On en trouve la description détaillée dans la *Bibliographie* de Debure, n°. 747, *théologie*. L'expérience avait dû faire perdre à Zwicker l'espoir de rapprocher les hommes. Il fut pendant le reste de sa vie étranger à toutes les communions, et mourut à Amsterdam le 10 novembre 1678. « Si vous demandez, dit Osiander, quel animal est Zwicker et quelle est sa religion, il vous répondra lui-même qu'il n'est ni luthérien, ni calviniste, ni chrétien grec, ni catholique romain, ni remontrant, ni memnonite, etc. ; mais que, quoiqu'il n'ait rien de commun avec aucune secte, il n'en desire pas moins avec ardeur qu'elles se réforment toutes d'après la vérité divine dont il se déclare l'interprète. Ainsi que dans le règne de la nature

on regarde comme monstre tout ce qui s'éloigne de l'ordre établi, de même dans le règne de la grâce on doit regarder Zwicker comme un monstre singulier, irrégulier et étonnant » (*Voy.* Freytag, *Analecta litterar.*, 1115). Zwicker est auteur d'un très-grand nombre d'ouvrages; il en a publié vingt-neuf en latin, en allemand et en flamand, et il en a laissé vingt-un manuscrits. On en trouvera les titres avec une courte notice sur l'auteur dans la *Biblioth. anti-trinitariorum* de Chr. Sand, 151-56. Ceux qui présentent le plus d'intérêt sont: I. Une traduction latine de l'ouvrage de Minos Celse, sous le titre d'*Henoticum christianorum*, Amsterdam, 1662, in-8°. Il en avait donné l'abrégé en flamand (*Voyez* Celse, VII, 512). II. *Compelle intrare, seu de contradictione, ecclesiis ostensâ, easque reformaturâ*, 1666, in-4°. III. *Epistolæ ad Martin. Ruarum de fratribus moravis, deque cum iis concordiâ et quid illi desiderent*, dans la première centurie des *Lettres* de Ruar, Amsterdam, 1677, in-8°. W—s.

ZWIERLEIN (Conrad-Antoine), médecin, né, le 13 juin 1755, à Bruckenau en Franconie, fut médecin des eaux minérales de cette ville, et membre de plusieurs académies. Il mourut à Fulde le 26 avril 1825. Les écrits qu'il a publiés sont principalement relatifs aux différentes eaux thermales. On a de lui en outre: I. L'*Usage du lait de chèvre*, Stendal, 1816; réimprimé en 1821, avec une seconde partie. II. *Moyen efficace et facile de conserver sa santé et de prolonger sa vie*, Fulde, 1812; réimprimé en 1823. III. *Le chêne d'Allemagne, son fruit, et méthode pour l'employer utilement dans la médecine, d'après une expérience de quarante-huit ans*, Leipzig, 1824. G—y.

ZWINGER ou ZUINGER (Théodore), dit l'*Ancien*, célèbre médecin, et chef d'une famille qui, pendant trois siècles, n'a pas cessé de produire des hommes distingués dans les sciences, naquit à Bâle le 3 août 1533. Il était fils d'une sœur de l'imprimeur Jean Oporin (*V.* ce nom) et de Léonard Zwinger, pelletier ou corroyeur, originaire de Bischof-Zell dans la Turgowie (1). A l'âge de cinq ans il eut le malheur de perdre son père; mais il trouva dans la tendresse d'Oporin et de Conrad Lycosthènes, à qui sa mère s'était remariée, tous les secours nécessaires pour développer les heureuses dispositions dont la nature l'avait doué. Ce fut à l'école de Thomas Plater, habile grammairien, qu'il apprit les éléments des langues anciennes, et il ne tarda pas à surpasser tous ses condisciples. Dans les représentations théâtrales qui, suivant l'usage, terminaient l'année scolastique, on choisissait Théodore pour remplir le personnage de l'*Amour*. Sa manière vive et enjouée de réciter son rôle, et ses grâces enfantines, lui valaient chaque fois des applaudissements que son biographe regarde comme un présage certain de ceux qu'il devait recueillir un jour sur la scène du monde. Admis en 1548 à l'académie, il y suivit avec succès les leçons des professeurs; mais entraîné par le desir de voyager, il sortit un jour de Bâle, plus chargé de livres

(1) Quoique pelletier ou corroyeur (*pellio*), Léonard Zwinger était d'une ancienne et illustre famille. Plusieurs de ses ancêtres avaient rempli des charges importantes; et son père avait reçu des lettres de noblesse, en 1492, de l'empereur Maximilien Ier.

que d'argent, et se dirigea sur Lyon, persuadé que son talent pour la poésie ne pouvait manquer de lui procurer partout des amis et des protecteurs. A son arrivée dans cette ville, il fut reçu prote dans l'atelier typographique des Bering; et il y resta trois ans qui ne furent pas perdus pour son instruction. Il se rendit ensuite à Paris où il fréquenta les cours des plus célèbres professeurs, entre autres de Ramus (*V.* ce nom), dont Théodore eut l'occasion, dans la suite, de reconnaître le bienveillant accueil. Après cinq années d'absence, il revint à Bâle en 1553; mais par le conseil de Pierre Perna, imprimeur de Lucques, expatrié pour cause de religion, il partit presque aussitôt pour l'Italie. Zwinger, après avoir suivi les cours de l'académie de Padoue, vint à Venise pour y perfectionner ses connaissances dans la société des hommes les plus instruits. Son beau-père déjà malade, et qui se proposait de l'associer à la rédaction de ses ouvrages, le pressait de revenir à Bâle. Avant de quitter l'Italie, il reçut le laurier doctoral à la faculté de médecine de Padoue. A son retour à Bâle (1559), ses amis, pour l'y fixer, lui firent épouser la veuve d'un riche négociant. Libre dès-lors de suivre ses goûts studieux, Zwinger partagea ses loisirs entre la culture des lettres et la pratique de la médecine. Sa nomination, en 1565, à la chaire de langue grecque de l'académie, lui fournit les moyens de rendre ses talents et son érudition utiles à la jeunesse. Il passa de cette chaire, en 1571, à celle de morale; et en 1580 il fut nommé professeur de médecine théorique. Sans rien relâcher de ses devoirs, il trouva le loisir de composer un grand nombre d'ouvrages, et de continuer ses soins aux pauvres malades, leur fournissant gratuitement tous les remèdes dont ils avaient besoin. Une épidémie s'étant manifestée à Bâle, Zwinger redoubla de zèle pour dérober à ce fléau un plus grand nombre de victimes; mais, atteint lui-même de ce mal funeste, il annonça qu'il succomberait le onzième jour, et mourut en effet, dans de grands sentiments de piété, le 10 mars 1588. Il avait composé, la veille de sa mort, une imitation en vers latins du psaume 122, qui fut imprimée sous ce titre : *Precatio cycnea Th. Zwingeri.* C'était un homme d'un mérite rare, joignant à de grands talents toutes les qualités du cœur. De Thou, qui l'avait vu fréquemment pendant son séjour à Bâle, dit qu'il goûtait un plaisir extrême dans sa conversation, et loue sans réserve la politesse de son esprit, son savoir et sa candeur (Voy. *les Homm. illustres* de Teissier, III, 447). Outre une édition des *OEuvres* de Cattani (*V.* ce nom, VII, 419) avec une préface; des *Commentaires* sur quelques-uns des livres de Galien, sur le dixième livre des *Ethiques* et le huitième de la *Politique* d'Aristote; et enfin une édition des *OEuvres* d'Hippocrate (1579, in-fol.) avec la version latine de Cornaro, retouchée, et des notes excellentes; on a de Zwinger: I. *Theatrum vitæ humanæ*, Bâle, 1565, 1571, 1586, 1596 et 1604, 5 vol. in-fol. Conrad Lycosthènes (*Voy.* ce nom, XXV, 514) lui avait laissé des matériaux pour cet ouvrage, en le priant de les mettre en ordre. C'est une vaste compilation d'anecdotes et de traits historiques, distribués sous différents titres. On y trouve, ainsi que dans l'*Officina* de Ravisius Textor (*Voy.*

ce nom), une foule de rapprochements piquants et de traits curieux dont on composerait aisément le plus utile et le plus agréable des *Ana*. II. *Leges ordinis medici basiliensis*, ibid., 1570, in-fol. III. *Morum philosophia practica*, ibid., 1575, 2 vol. in-8°. IV. *Methodus similitudinum ;* avec les *Similium loci communes* de Lycosthènes, ibid., 1575, 1595 et 1602, in-8°. V. *Methodus rustica Catonis et Varronis præceptis aphoristicis per locos communes digestis*, ibid., 1576, in-8°. VI. *Methodus apodemica, quâ omnia continentur quæ cuivis in quolibet vitæ genere, peregrinanti, et imprimis homini studioso scitu cognituque necessaria*, Bâle, 1577, in-4°., Strasbourg, 1594, in-4°. ; et dans l'Appendix de l'*Hodœporicon*, de Nic. Reusner (*V.* ce nom, XXXVII, 425). Malgré ces trois réimpressions, l'ouvrage n'est pas commun. Kahl ne connaissait que la première édition, et il témoigne le desir d'en voir donner une nouvelle (*Voy.* la *Biblioth. philosoph. Struviana*, 300). VII. *Analysis Psalmorum Davidis, symboli apostolici et orationis dominicæ*, Bâle, 1599, in-fol. VIII. *Physiologia medica Th. Paracelsi dogmatibus illustrata*, ib., 1620, in-8°. Dans cet ouvrage l'auteur cherche à concilier la doctrine de Paracelse avec celle d'Hippocrate et des anciens médecins. Il n'était pas le premier qui eût formé ce projet (*V.* Rivière, XXXVIII, 160). Toutefois Zwinger ne dissimule point les erreurs des Paracelsistes. Il défend contre eux la véritable anatomie, et rejette les principes chimiques, se fondant sur ce que le médecin doit connaître les parties qui existent réellement dans les corps, et non celles que l'art en retire par des moyens violents. Il me semble, dit Sprengel, que c'est là une vérité qu'on ne saurait faire trop vivement sentir, même aujourd'hui, aux partisans de la chimie physiologique (V. *Hist. de la médecine*, trad. de Jourdan, III, 554). Cet ouvrage a été publié par Jacques Zwinger, dont l'article suit, et quelques biographes l'en regardent comme le véritable auteur. On trouve le portrait de Théod. Zwinger, gravé en bois, avec un assez grand nombre de pièces à sa louange, recueillies par Valentin Thiloligius, l'un de ses disciples, dans les *Icones aliquot virorum clarorum* de Nicol. Reusner, Bâle, 1589, in-8°. Zeltner lui a consacré une notice dans son histoire des correcteurs célèbres (*Theatrum virorum eruditorum*); elle est plus exacte et plus détaillée que l'article du *Dictionnaire de médecine* d'Éloy, copié par tous les biographes modernes; mais la meilleure Vie de Zwinger est celle que l'on trouve dans les *Athenæ rauricæ*, 208-11. W—s.

ZWINGER (Jacques), médecin et philologue, fils du précédent, naquit à Bâle le 15 août 1569. Il fut tenu sur les fonts de baptême par le célèbre et malheureux Ramus (*V.* ce nom), que la persécution avait forcé de chercher un asile en Suisse. A seize ans il avait terminé ses études académiques de la manière la plus brillante, et il possédait déjà les éléments de la médecine. Son père l'ayant envoyé à Padoue, il y suivit les cours des Zabarella, des Piccolomini, des Aquapendenti, des Mazzaria, etc., et mérita l'affection de ses maîtres, autant par ses qualités aimables que par la rapidité de ses progrès. Hercule Saxonia, l'un de ses professeurs en

médecine, avait conçu pour lui tant d'amitié, que, sans la différence de religion, il l'aurait adopté pour lui laisser toute sa fortune. Ses cours terminés, Jacques visita l'Italie et l'Allemagne, s'arrêtant dans toutes les villes où il espérait trouver de nouveaux moyens d'instruction, et après une absence de huit années revint à Bâle, en 1593. Il y reçut, en 1594, le doctorat dans la faculté de médecine, et fut nommé suppléant du professeur de langue grecque. Cette chaire étant devenue vacante, il en prit possession, et se montra le digne interprète des beautés d'Homère, dont les deux poèmes furent longtemps le sujet de ses leçons. Il faisait aussi des cours particuliers de médecine, et pratiquait avec succès l'art de guérir, donnant, à l'exemple de son père, ses soins aux pauvres avec le plus grand désintéressement. Il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de médecin de l'hospice, sans aucun salaire. Atteint d'une maladie contagieuse qu'il avait contractée au service des malades, il mourut, quelques heures après sa femme, le 11 septembre 1610, à l'âge de quarante-un ans, laissant trois filles et trois fils, dont l'aîné, Théodore, s'est fait un nom comme théologien (*Voy.* l'article suivant). Guill. Arrago, médecin de Toulouse, retiré depuis quelque temps à Bâle, pour cause de religion, était mort le 12 mai de la même année, instituant Jacques Zwinger son héritier universel. Outre des *Thèses* et des éditions de divers ouvrages de son père, entre autres du *Theatrum vitæ humanæ*, on lui doit : I. *Græcarum dialecticarum hypotyposis*, à la fin du *lexique de Scapula* dans les éditions de 1600 et les suivantes. II. *Vita Luciani*, Bâle, 1602, in-8°. III. *Principiorum chymicorum examen ad Hippocratis. Galeni, cæterorumque græcorum et arabum consensum*, ibid., 1606, in-8°. Quoique partisan des médicaments chimiques, lesquels, en effet, méritent, à plus d'un égard, la préférence sur ceux de Galien, il ne s'y montre pas moins très-opposé à la théorie de Paracelse et de ses disciples. Jacques Zwinger, dit Sprengel, était un homme d'un goût très-épuré et d'un grand esprit (*Hist. de la médecine*, trad. de Jourdan, III, 354). IV. Quelques *Observations* dans le *Recueil* de Guill. Fabrice Hildan, et dans la *Cista medica* de Jean Hornung. On trouvera les titres de ses autres ouvrages dans les *Athenæ rauricæ*, 365. W—s.

ZWINGER (Théodore), théologien protestant, fils du précédent, naquit à Bâle, en 1597, le jour anniversaire de la mort du fameux OEcolampade (*V.* ce nom), que son père souhaita de voir revivre en lui, pour la gloire de l'église réformée. Orphelin à l'âge de treize ans, après avoir achevé son cours de philosophie, il resta quelque temps indécis sur le choix de l'état qu'il devait embrasser. Théodore n'ignorait pas que son père le destinait à la carrière évangélique; mais une riche bibliothèque de médecine et un cabinet de chimie dont il avait la disposition, et surtout la gloire que son aïeul et son père s'étaient acquise dans la pratique médicale, étaient autant de motifs qui devaient l'engager à marcher sur leurs traces. Il se décida donc pour la médecine; mais à peine avait-il pris cette résolution, qu'il tomba malade dangereusement. Il vit dans cet accident la juste punition de sa désobéissance aux volontés de son père, et fit vœu, s'il recouvrait la

santé, de se consacrer au service de l'église. Dès ce moment, il se livra sans relâche à l'étude de la théologie. Il apprit en même temps les langues orientales, et s'aida de tous les secours que peuvent procurer l'histoire et les antiquités pour l'intelligence des textes sacrés. Admis, en 1617, au saint ministère, il voulut, avant d'accepter une vocation, perfectionner ses connaissances par les voyages. En conséquence, il visita l'Allemagne, les Pays-Bas, l'Angleterre, traversa la France, et revint dans sa patrie en 1619. Attaché successivement à différentes églises, il fut, en 1627, nommé pasteur de Saint-Théodore. Une maladie contagieuse qui se manifesta, deux ans après, lui fournit l'occasion de signaler son zèle et sa charité vraiment chrétienne. Échappé seul, de tous les pasteurs de Bâle, aux ravages de la contagion, il redoubla d'ardeur pour porter des secours et des consolations aux malheureux ; mais il fut atteint lui-même par la fièvre, et réduit à toute extrémité. Les droits que Théodore s'était acquis à la reconnaissance publique ne furent pas oubliés. Élu, le 1er. janvier 1630, premier pasteur et surintendant des églises de Bâle, le 30 novembre suivant, il fut nommé professeur de l'Ancien-Testament à l'académie. Cette chaire était celle qu'OEcolampade avait illustrée ; ainsi s'accomplit le souhait du père de Théodore. Il la remplit, vingt-quatre ans, d'une manière très-brillante, et mourut le 27 décembre 1654. Outre des Thèses, des Sermons et des Oraisons funèbres, on a de lui : I. *Theatrum sapientiæ cœlestis sive analysis institutionum Calvini*, Bâle, 1652, in-4°. II. *Analysis epistolæ D. Pauli ad Romanos*, ibid., 1655, in-4°. Voy. les *Athenæ rauricæ*, 41-44. W—s.

ZWINGER (Jean), théologien, fils du précédent, naquit à Bâle le 26 août 1634. Admis, en 1647, à l'académie, ses progrès dans l'étude de la philosophie furent si rapides, qu'au bout de deux ans il obtint le magistère. Il s'appliqua, dès ce moment, à la théologie et à la lecture des livres saints ; et en 1654 il reçut les ordres sacrés. La même année, il se rendit à Genève, pour s'y perfectionner dans la connaissance de la langue française. A son arrivée, il y soutint, de la manière la plus brillante, une thèse sur le *Péché originel*. La maladie de son père l'obligea de retourner bientôt à Bâle ; mais dès qu'il eut satisfait à sa piété filiale, il revint à Genève, et y fut élu pasteur de l'église allemande. La faiblesse de sa complexion demandait de grands ménagements. En 1656, il donna sa démission, et par le conseil des médecins se mit à voyager. Il visita successivement Heidelberg, Utrecht, Amsterdam, Leyde, Groningue, Brême et Marbourg ; et partout il eut à se louer de l'accueil des savants. De retour à Bâle, le 3 octobre, il y fut nommé, le même jour, professeur de langue grecque à l'académie. En 1662, il joignit à sa chaire la place de conservateur de la bibliothèque académique. L'ayant fait transporter dans le local qu'elle occupe encore actuellement, il en rédigea le *Catalogue systématique*, qui forme six volumes in-fol. Ce travail, dont les bibliographes connaissent seuls toutes les difficultés, lui coûta plusieurs années de soins assidus ; et cependant il n'accepta d'autre gratification qu'un exemplaire des OEuvres d'Érasme, édition de Froben, dont la bibliothè-

que possédait un double. Zwinger s'était fait recevoir, en 1665, docteur en théologie; et la même année il avait été nommé professeur dans cette faculté. Il en remplit trente ans les principales chaires avec beaucoup de zèle. Retenu dans son lit par une indisposition qui ne présentait aucun caractère grave, il expliquait à ses élèves quelques passages du Nouveau-Testament, lorsqu'il fut frappé d'apoplexie, et mourut subitement, le 26 février 1696, à soixante-deux ans. On n'a de lui que des harangues et des thèses, parmi lesquelles on cite : I. *De monstris eorumque causis ac differentiis*, Bâle, 1660, in-4°. II. *Oratio de barbarie superiorum sæculorum*, ibid., 1661. III. Quarante-deux thèses *De peccato*, 1668-93. IV. Six *De festo corporis Christi*, 1682-85. V. Vingt-huit *De rege Salomone peccante*, 1687-96. J. Zwinger laissa quatre fils, dont l'aîné, *Théodore*, soutint avec honneur la réputation que ses ancêtres s'étaient acquise dans l'exercice de la médecine. Voy. les *Athenæ rauricæ*, 50-53. W—s.

ZWINGER (Théodore), dit le *jeune*, célèbre médecin, fils du précédent, naquit à Bâle le 26 août 1658. Il montra dès son enfance une telle ardeur pour l'étude, qu'on fut obligé de la modérer, dans la crainte qu'une trop grande application ne devînt préjudiciable à sa santé. Ayant achevé ses humanités, il fit son cours de philosophie, et en 1675 reçut le grade de maître-ès-arts. Dans un âge si tendre, on aurait déjà pu le compter parmi les érudits. Se destinant à l'exercice de la médecine, il joignit à l'étude de l'art de guérir celle de toutes les sciences accessoires, et fit succéder à la lecture des ouvrages des anciens celle des meilleurs écrits modernes. Riche de toutes les connaissances qu'on peut puiser dans les livres, il se rendit, en 1678, à Schaffhouse, pour y suivre les leçons d'habiles maîtres, et ensuite à Zurich, où il se perfectionna dans la connaissance de la botanique et de l'histoire naturelle, par la fréquentation des Gesner, des Scheuchzer, etc. De retour à Bâle, en 1680, il y fut reçu docteur en médecine; mais avant de se livrer à la pratique de son art, il voulut encore faire un voyage pour son instruction. Il visita donc une seconde fois Schaffhouse et Zurich, d'où il vint à Paris et à Strasbourg, étudier l'anatomie. A son arrivée à Bâle, en 1682, il s'y plaça sur-le-champ au rang des premiers praticiens; et ses succès toujours croissants étendirent bientôt sa réputation dans toute la Suisse et une partie de l'Allemagne. Nommé professeur d'éloquence à l'académie, en 1684, il permuta, trois ans après, cette chaire contre celle de physique. Jusqu'à cette époque, l'enseignement de cette science avait été très-incomplet à l'académie de Bâle. Les professeurs, manquant des instruments nécessaires pour des expériences, se bornaient à donner l'explication des principaux phénomènes de la nature, sans pouvoir appuyer leurs raisonnements d'aucune démonstration. En créant à ses frais un cabinet de physique, Zwinger rendit à sa patrie un service dont on peut apprécier l'importance par la longue suite d'illustres physiciens que l'académie de Bâle a produits dans le dix-huitième siècle. Ses devoirs comme professeur n'avaient point ralenti son zèle pour la pratique médicale; mais les travaux continuels auxquels il était forcé de se livrer finirent par altérer sa santé,

On dut craindre pour sa vie, lorsque miné par une fièvre lente, il suspendit ses leçons. Cependant il se rétablit, malgré le pronostic de ses confrères; et au mois de septembre 1694 il fit un voyage à Vienne, moins pour y régler quelques affaires d'intérêt que pour s'éloigner de ses occupations habituelles. Précédé par sa réputation dans la capitale de l'Autriche, il y fut accueilli de la manière la plus flatteuse. L'empereur Léopold l'honora de plusieurs audiences particulières. Vers le même temps il fut admis à la société royale de Berlin et à l'académie des Curieux de la nature, qui l'inscrivit dans la liste de ses membres, sous le nom d'*Aristote I^er^*. On lui offrit, en 1700, la première chaire de médecine de l'académie de Leyde, avec un traitement considérable. Le landgrave de Hesse-Cassel et le roi de Prusse cherchèrent à se l'attacher par des offres brillantes; mais rien ne put le décider à quitter sa ville natale. Les honneurs qu'il avait dédaignés vinrent l'y trouver. Nommé médecin et conseiller aulique du duc de Wirtemberg et du marquis de Bade-Dourlach, il reçut les mêmes titres de plusieurs princes et de diverses villes d'Allemagne. Au mois de décembre 1703, il passa de la chaire de physique à celle d'anatomie et de botanique, qu'il remplit avec non moins de zèle. L'hiver il présidait assidument aux dissections dans l'amphithéâtre; et l'été, suivi de ses élèves, il parcourait les montagnes de la Suisse, pour y recueillir de nouvelles plantes, dont il enrichissait le jardin de l'académie. La ville de Fribourg dans le Brisgaw, affligée d'une épidémie, en 1710, réclama les soins de Zwinger. Sachant, au milieu des dangers, conserver un admirable sang-froid, il passait le jour à visiter les malades et une partie de la nuit à rédiger ses observations; et après un mois il laissa Fribourg délivré de ce fléau. L'année suivante, il fut chargé du cours de médecine théorique et pratique. Ce fut dans l'exercice de cette place qu'il termina sa vie, le 22 avril 1724, à l'âge de soixante-seize ans. Outre un grand nombre de *Thèses* et d'*Observations*, dans les *Actes* des Curieux de la nature et de la société de physique de Breslaw, on lui doit de nouvelles éditions, augmentées, d'un *Lexique* latin et allemand, Bâle, 1700, in 8°., sous le nom de *Spieser*, et des *Secrets de médecine* de Wecker (*V.* ce nom). Ses principaux ouvrages sont : I. Le *Théâtre botanique* (en allem.), Bâle, 1696, in-fol., fig. Zwinger y a rassemblé toutes les plantes décrites par Gesner, Camerarius et Bauhin, en y joignant leurs propriétés médicales. L'édition publiée par son fils Frédéric, en 1744, est beaucoup plus ample. II. *Epitome totius medicinæ*, Londres, 1701, in-8°.; Bâle, 1706, 1724 et 1738, in-8°. C'est un abrégé des *OEuvres* de Mich. Ettmuller (*V.* ce nom). III. *Specimen physicæ eclectico-experimentalis*, Bâle, 1707, in-12, sous le nom de *Jacques Zwinger*. IV. *Fasciculus dissertationum medicorum selectiorum*, ibid., 1710, in-8°. V. *Theatrum praxeos medicæ*, ibid., 1710, 1740, in-4°. VI. *Pædoiatreia practica, seu curatio morborum puerilium*, ib., 1722, in-8°., 2 vol. Voy. *Athen. rauricæ*, 196, 201. W—s.

ZWINGER (Jean-Rodolphe), théologien, frère cadet de Théodore le jeune, naquit à Bâle le 12 septembre 1660. Ayant achevé ses cours de philosophie et de théologie, il fut

admis, en 1680, au saint ministère. Dans le dessein de perfectionner ses talents pour la chaire, il se rendit à Zurich, et ensuite à Genève, où il eut l'honneur de prêcher devant le prince d'Anhalt, qui témoigna le désir de l'emmener dans ses états. En 1686, il accepta la place de chapelain d'un régiment suisse au service de France, et le suivit à l'armée de Flandre. Fatigué bientôt de la vie des camps, il revint dans sa patrie; et, après avoir rempli quelque temps les fonctions du ministère dans deux églises de campagne, il fut, en 1700, élu pasteur de Sainte-Élisabeth à Bâle, et en 1703, nommé surintendant ecclésiastique. Pourvu, la même année, de la chaire des controverses à l'académie, il la remplit avec beaucoup de succès, et mourut le 18 nov. 1708. Outre plusieurs *Oraisons funèbres*, parmi lesquelles on cite celle de Pierre Werenfels, son collègue, et des *Thèses*, dont une, *De morientium adpuritione*, 1704, est assez curieuse, on a de lui : I. Un traité de l'*Espoir d'Israël* (en all.), Bâle, 1685, in-12, dans lequel il parle de la future conversion des Juifs. II. Une traduction de l'*Histoire de la révolution d'Angleterre*, ibid., 1690, in-8°. III. Un *Sermon contre les arts magiques* (all.), ibid., 1692, in-4°. Voy. les *Athen. rauricæ*, 89. W—s.

ZWINGER (Jean-Rodolphe), médecin, neveu du précédent, et fils de Théodore le jeune, naquit à Bâle le 3 mai 1692. Doué des plus heureuses dispositions pour l'étude, il se montra constamment supérieur à tous ses condisciples; et en 1707, à l'âge de quinze ans, reçut le grade de maître-ès-arts dans la faculté des lettres. Il s'appliqua ensuite à la médecine, et, guidé par son père, fit dans cette science de rapides progrès. En 1709, il se rendit à Strasbourg pour y suivre les cours d'anatomie; et, de retour dans sa ville natale, il y prit le doctorat. Son intention était de perfectionner ses connaissances par les voyages; mais à peine avait-il visité les académies de Lausanne et de Genève, qu'il fut rappelé à Bâle pour y remplir la chaire de logique (1712). Il sut associer aux devoirs de cette place la pratique de l'art de guérir, et les succès qu'il obtint étendirent bientôt sa réputation jusqu'en Allemagne. Le marquis de Bade-Dourlach lui conféra, en 1720, le titre de médecin de Roetcln. L'année suivante, il passa de la chaire de logique à celle d'anatomie et de botanique, et en 1724 il remplaça son père dans celle de médecine théorique et pratique, qu'il remplit pendant cinquante-trois ans, d'une manière brillante. Dans un si long exercice du professorat il dut former un grand nombre d'élèves distingués; mais le plus illustre fut, sans contredit, le grand Haller, qui lui a payé un juste tribut de reconnaissance dans plusieurs de ses ouvrages (Voy. la *Biblioth. anatomica*, II, 74). Membre de l'académie des Curieux de la nature, sous le nom d'*Avicenne II*, il fut l'un des fondateurs de la société médico-physique helvétique, et contribua beaucoup à maintenir parmi ses compatriotes la culture des sciences naturelles. Il parvint à un âge très-avancé, sans éprouver les infirmités de la vieillesse, et mourut le 31 août 1777, à quatre-vingt-cinq ans : il en avait passé soixante-cinq dans les fonctions du professorat, exemple unique de longévité dans les fastes de l'académie de Bâle, et dont les autres universités ne doivent pas

fournir beaucoup de semblables. Outre des observations médicales, dans les *Actes* de l'académie des Curieux de la nature et de la société helvétique, ainsi que des thèses intéressantes, on a de lui : I. *Ars cogitandi erotematica cum præludio philosophiæ*, Bâle, 1715, in-8°. II. *Paradoxum logicum : quod omnis homo benè ratiocinetur*, ibid., 1718, in-8°. III. *Specimen institutionum medicinæ secundùm moderna principia mechanicæ*. IV. *Hippocratis opuscula aphoristica gr. et lat. ex interpretat. Foesii. — Speculum hippocraticum de notis et præsagiis morborum*, ibid., 1748, 2 tomes in-8°., recueil très-estimé. Le *Speculum* a été réimprimé séparément, Florence, 1760. C'est une table exacte des sentences et des prédictions d'Hippocrate, classées suivant l'ordre des maladies. Voy. les *Athen. rauricæ*, 201-4. W—s.

ZWINGER (Frédéric), médecin, frère du précédent, naquit à Bâle le 11 août 1707. Ayant achevé ses humanités et sa philosophie avec succès, il s'appliqua, par le conseil de son père, à l'étude de la jurisprudence. Mais passionné pour les sciences naturelles il les cultivait en secret; et la mort de son père l'ayant laissé maître de suivre son inclination il se livra tout entier à la médecine. Ses progrès furent si rapides, qu'après un an de fréquence, il fut reçu licencié ; il alla continuer ses cours à Heidelberg, puis à Leyde, où Boerhaave et Albinus le comblèrent de témoignages d'amitié, et enfin Paris, où il s'attacha surtout à se perfectionner dans l'anatomie. De retour à Bâle, en 1731, il y prit le grade de docteur, et ne tarda pas à se faire connaître comme un très-habile praticien. Il concourut vainement, en 1737, à la chaire d'histoire, et en 1741 à celle d'éloquence; mais ce double échec ne nuisit point à sa réputation. Honoré de la bienveillance du marquis de Bade-Dourlach, ce prince, en 1743, l'appela près de lui et le nomma son premier médecin. Il mit à profit ses loisirs pour préparer une nouvelle édition du *Theatrum Botanicum* de son père, et il l'enrichit de la description des plantes les plus rares des beaux jardins de Dourlach. Il fut enfin nommé professeur d'anatomie et de botanique à l'académie de Bâle, en 1751 ; et dès l'année suivante il fut pourvu de la chaire de médecine théorique. Revêtu plusieurs fois de la dignité de doyen de la faculté, il fut élu trois fois recteur de l'académie, et mourut le 1er. août 1776, regretté de ses confrères ; l'un d'eux lui composa une épitaphe en vers grecs, insérée dans les *Athen. rauricæ*. Outre l'édition du *Theatr. Botanicum* dont on a parlé, Frédéric en a donné une du *Medicus sciens atque celeris*, autre ouvrage de son père, devenu rare, et qu'il enrichit, comme le premier, de plusieurs additions intéressantes. Indépendamment de quelques *Thèses*, on a de lui des *Observations* relatives à la médecine et à l'histoire naturelle dans les *Acta helvetica physico-medica*. Voy. les *Athenæ rauricæ*, 229-231. W—s.

ZWINGLI (Ulrich), introducteur de la réforme en Suisse, né à Wildhaus, dans le comté de Tockenbourg, le 1er. janvier 1484 (1), eut pour père un simple paysan, amman ou magistrat de sa paroisse qui, connaissant toute l'importance de

(1) Et non en 1487, comme le disent Chaudon et Delandine, qui ont semé de nombreuses erreurs l'article *Zwingle* de leur Dictionnaire.

l'instruction, ne négligea rien pour lui en assurer les avantages. Zwingli en puisa les éléments à Bâle et à Berne. Les Dominicains, augurant favorablement de ses débuts, le caressèrent pour l'attirer dans leur ordre: mais son père, voulant le soustraire à ces tentatives de séduction, l'envoya se perfectionner à l'université de Vienne en Autriche, qui avait de la célébrité. Cependant le jeune Zwingli n'y apprit qu'un peu d'astronomie et de physique, outre la philosophie, comme on la savait dans ce temps-là. De retour dans sa patrie, après une absence de deux ans, il revint une seconde fois à Bâle, où il fut bientôt nommé régent. A peine âgé de dix-huit ans, il se livra avec toute l'ardeur d'un jeune homme aux devoirs de sa place; et il acquit une connaissance plus profonde des langues qu'il était obligé d'apprendre à ses élèves. On remarque qu'il avait une inclination très-prononcée pour Horace, Salluste, Pline, Sénèque, Aristote, Platon et Démosthène, dont la lecture l'occupait nuit et jour, et qui contribuèrent si puissamment à agrandir ses idées et à polir son style. Il ne négligea pas néanmoins l'étude des sciences nécessaires à l'état auquel il était destiné. Il eut pour professeur de théologie Thomas Wyttenbach, dont l'enseignement, sans avoir rien d'extraordinaire, s'élevait cependant au-dessus des préjugés de ses contemporains. « Au milieu du travail le plus » assidu, dit un de ses historiens, et » des occupations les plus sérieuses, » Zwingli ne perdit jamais sa douce » gaîté, et ne cessa de cultiver un » talent dont il avait appris les élé- » ments dans son enfance, la musi- » que. Cet art faisait alors une par- » tie essentielle de l'instruction des » jeunes gens destinés à l'état ecclé- » siastique; Zwingli le regardait » comme une ressource pour reposer » l'esprit après un travail fatigant, » pour lui donner de nouvelles for- » ces et adoucir la trop grande aus- » térité du caractère. Aussi recom- » manda-t-il souvent la musique aux » hommes destinés à une vie labo- » rieuse et sédentaire (2). » D'autres historiens font l'éloge de la méthode qu'il employait dans l'enseignement, et de la confiance qu'il inspirait à ses disciples. En 1506, il prit le degré de maître-ès-arts, et fut promu à la cure de Glaris. Ce bénéfice lui convenait assez, parce qu'il le rapprochait de ses parents, et parce qu'il était honorable d'être à vingt-deux ans pasteur d'un chef-lieu de canton. L'évêque de Constance lui conféra les ordres sans difficulté, et souscrivit à son installation. Dès ce moment Zwingli crut devoir recommencer ses études théologiques sur un nouveau plan qu'il s'était formé. Après avoir relu les auteurs classiques de l'ancienne Grèce, pour se rendre leur langue familière, et pour en approfondir toutes les beautés, il se livra à l'étude du Nouveau-Testament, et à la recherche des textes qui servent de fondement aux dogmes catholiques. Il suivit la méthode qui consiste à interpréter un passage obscur par un passage analogue, plus clair, un mot inusité par des mots plus connus, ayant égard au lieu, au temps, à l'intention de l'écrivain et à une foule d'autres circonstances qui modifient et changent souvent la signification des mots. Il se mit ensuite à lire les pères de l'Église, pour savoir de quelle manière ils avaient entendu les endroits

(2) *Vie de Zwingli*, par Hess, pag. 14.

qui lui semblaient obscurs. Ce n'était pas assez pour lui de connaître le sentiment des anciens théologiens ; il voulut aussi consulter les modernes, même les écrivains qui avaient été frappés d'anathème, comme Wiclef et Jean Hus. Qu'on juge de l'impression que dut éprouver un homme ardent, par la comparaison de tant d'opinions diverses sur le même sujet, et par le spectacle de la barbarie et de l'ignorance qu'il avait sous les yeux! Il paraît cependant qu'il se borna d'abord à gémir en secret sur les abus qui déshonoraient le clergé, et qu'il ne se pressa pas de les attaquer de front : le moment favorable n'était pas encore venu, mais il s'avançait à grands pas : gardant sur les articles de foi qui lui déplaisaient le silence le plus absolu, il ne les approuvait ni ne les condamnait. En 1512, lorsque vingt mille Suisses marchèrent à la voix de Jules II, pour secourir l'Italie contre les armes de Louis XII, Zwingli accompagna le contingent de Glaris, en qualité d'aumônier. Le fameux Mathieu Schinner, cardinal-évêque de Sion, légat *à latere*, le chargea de distribuer à ses compatriotes les gratifications du pape. Après la bataille de Novarre, où il avait été présent, Zwingli retourna dans sa paroisse reprendre ses fonctions pastorales, qu'il quitta de nouveau en 1515 pour marcher avec les Suisses au secours du duc de Milan, attaqué par François Ier, et il fut témoin de la bataille de Marignan, aussi fatale à sa patrie que la victoire de Novarre lui avait été glorieuse. Zwingli avait prévu ce désastre, et il s'était efforcé de le prévenir dans un discours qu'il adressa aux Suisses à Monza, près de Milan. « Le manque d'harmonie entre les » chefs, dit son historien, l'insubor- » dination des soldats et leur pen- » chant à suivre tour-à-tour des im- » pulsions opposées, lui faisaient » craindre pour eux quelque grand » revers dont il aurait desiré de les » préserver par ses conseils. Il ap- » prouva le refus qu'ils avaient fait » d'accéder au traité offert par le roi » de France, avant de connaître la » volonté de leurs gouvernements. » Il donna de grands éloges à leur » courage, les conjurant de ne pas » se livrer à une sécurité doublement » dangereuse, au moment où ils étaient » en présence d'un ennemi supérieur » en nombre. Il pria les chefs de re- » noncer à leurs rivalités ; il exhorta » les soldats à n'écouter que la voix » de leurs officiers, et à ne pas com- » promettre, par une démarche im- » prudente, leur propre vie et la » gloire de leur pays (3). » Le désastre de Marignan fortifia Zwingli dans son aversion pour toute guerre qui n'est point entreprise dans le dessein de défendre la patrie. Peu de temps après son retour de Milan il fut nommé à la cure d'Einsiedeln, autrement *Notre-Dame des Ermites*. L'austérité de ses principes et la publication de la *Fable du bœuf et de quelques autres animaux*, contre l'usage *barbare* des Suisses de se mettre à la solde de l'étranger, lui avaient fait des ennemis à Glaris. Ne pouvant plus y rester sans éprouver des désagrements, il prit possession d'Einsiedeln en 1516. Cette abbaye était alors sous la direction de Théobald, baron de Geroldseck, qui en était administrateur, à cause de l'extrême vieillesse de l'abbé Conrad de Rechberg. Quoique ce reli-

(3) *Vie de Swingli*, par Hess., pag. 45

gieux eût plutôt reçu l'éducation d'un soldat que celle d'un moine, il aimait les sciences et la régularité, et il voulait qu'elles fussent en honneur dans son abbaye : il y appela Zwingli. Celui-ci accepta volontiers un poste qui le mettait en relation directe avec les hommes les plus éclairés de la Suisse. Tout son temps fut employé à l'étude ou à l'accomplissement de ses devoirs. Il débuta dans la carrière de la réformation, en conseillant à l'administrateur d'effacer l'inscription placée au-dessus de la principale porte de l'abbaye : *Ici l'on obtient rémission plénière de tous les péchés* (4), et de faire enterrer les reliques, objets de la dévotion superstitieuse des pélerins. Il introduisit ensuite quelques changements dans la discipline d'un couvent de femmes qui était sous sa direction. Bientôt il écrivit à Hugues de Landenberg, évêque de Constance, pour l'engager à supprimer dans son diocèse une foule de pratiques puériles et ridicules, qui pouvaient entraîner des maux sans remède. Il développa les mêmes idées dans un entretien avec le cardinal de Sion, et lui fit sentir la nécessité d'une réforme générale. La chose n'était pas difficile : Bossuet avoue dans son *Histoire des Variations*, que tout le monde en sentait le besoin, et que tout était disposé pour la propager, lorsqu'elle éclata en Allemagne. « Les nouvelles lumières, dit Zwingli à l'évêque de Sion, » qui se sont répandues depuis la renaissance des lettres, affaiblissent » la crédulité des peuples, lui ouvrent » les yeux sur une foule de superstitions, et l'empêchent d'adopter » aveuglément ce que lui enseignent » des prêtres sans vertus comme » sans talents. Il commence à blâmer hautement la fainéantise des » moines, l'ignorance des prêtres, » l'inconduite des prélats, et ne veut » plus accorder sa confiance à des » hommes qu'il ne peut respecter. Si » l'on n'y prend garde, la multitude perdra bientôt le seul frein » qui puisse retenir ses passions, et » marchera de désordre en désordre. » Le danger s'accroît tous les jours, » et le délai peut devenir funeste. Il » faut, sans perdre de temps, s'occuper d'une réforme ; mais elle » doit commencer par les supérieurs, » et s'étendre de là aux inférieurs. » Si les princes de l'Église donnaient » l'exemple ; s'ils revenaient eux-mêmes à une conduite plus conforme à l'Évangile ; si l'on ne » voyait plus les évêques manier l'épée au lieu de la crosse, les prélats » se mettre à la tête de leurs sujets » pour se faire entre eux une guerre » acharnée, les ecclésiastiques de » tout rang dissiper en débauches » honteuses les revenus des bénéfices accumulés sur leur tête, alors » on pourrait s'élever contre les vices des laïques, sans avoir à craindre leurs récriminations, et l'on » pourrait espérer l'amendement du » peuple. Mais une réforme dans les » mœurs est impossible, si l'on ne » fait disparaître ces essaims de » pieux fainéants qui se nourrissent » aux dépens du citoyen laborieux ; » si l'on n'abolit des cérémonies superstitieuses et des dogmes absurdes, également propres à choquer » le bon sens des hommes raisonnables, et à effaroucher la piété des » hommes religieux. » Il faut convenir que tout cela était fort sensé, et que si les idées de Zwingli avaient été suivies, comme il le désirait ar-

(4) *Hic est plena remissio omnium peccatorum à culpâ et pœnâ.*

demment, et comme il l'avait proposé au cardinal Schinner, le torrent de la réforme n'aurait point entraîné dans son cours impétueux, avec ce qu'il y avait d'abusif dans la croyance et dans les mœurs d'un grand nombre de catholiques, des dogmes sacrés et des pratiques pieuses que l'Église tenait des apôtres. Mais tel était l'aveuglement du pape et des évêques, qu'ils aimèrent mieux s'exposer à une ruine totale que de faire des concessions commandées par le bon sens et la raison. Jusque-là Zwingli ne s'était guère communiqué qu'à ses amis ou à des hommes dont il connaissait la droiture. Le jour où il devait commencer la prédication de ce qu'il appelle *le pur Évangile* ne tarda pas à luire. Ce fut le jour même où l'on célébrait la fête de la consécration de l'église d'Einsiedeln *par les anges*. Au milieu d'une nombreuse assemblée que la solennité avait attirée, il monta en chaire, et prononça le discours d'usage tous les sept ans. Après un exorde plein de chaleur et d'onction, qui avait disposé les auditeurs à une attention soutenue, il passa aux motifs qui les réunissaient dans cette église, déplora leur aveuglement sur les moyens qu'ils employaient pour plaire à Dieu, et s'écria : « Cessez de » croire que Dieu réside dans ce tem- » ple plus que partout ailleurs. Dans » quelque région de la terre que vous » habitiez, il est près de vous ; il » vous entoure ; il vous exauce, si » vos prières sont dignes d'être exau- » cées ; mais ce n'est point par des » vœux stériles, par de longs pèleri- » nages, par des offrandes destinées » à orner des images sans vie, que » vous obtiendrez la faveur divine. » Résister aux tentations, réprimer » les desirs coupables, fuir toute in- » justice, soulager les malheureux, » consoler l'affligé, voilà les œuvres » qui sont agréables au Seigneur. » Hélas ! je le sais, c'est nous-mêmes, » ministres des autels, nous qui de- » vrions être le sel de la terre ; c'est » nous qui avons égaré dans un la- » byrinthe d'erreurs la multitude » ignorante et crédule. C'est pour » satisfaire notre avarice et accumu- » ler des trésors, que nous avons » élevé au rang des bonnes œuvres » d'inutiles et vaines pratiques. Trop » dociles à notre voix, les Chrétiens » de nos jours, négligeant d'accom- » plir la loi de Dieu, ne songent qu'à » racheter leurs crimes sans y renon- » cer. *Vivons au gré de nos desirs*, » disent-ils, *enrichissons-nous du* » *bien d'autrui, ne craignons pas* » *de souiller nos mains de sang et* » *de meurtres ; nous trouverons* » *dans les grâces de l'Église des* » *expiations faciles.* Oh ! les insensés ! » croient-ils obtenir la rémission de » leurs mensonges, de leurs impure- » tés, de leurs adultères, de leurs » homicides, de leurs trahisons, au » moyen de quelques prières récitées » en l'honneur de la reine du ciel ? » comme si elle était la protectrice » de tous les malfaiteurs ! Ah ! désa- » buse-toi, peuple égaré ! Le Dieu » de la justice ne se laisse pas fléchir » par des paroles que la bouche pro- » nonce, et que le cœur désavoue. » Il ne pardonne qu'à celui qui par- » donne lui-même à l'ennemi qui » l'offense. Ces élus de Dieu, aux » pieds desquels vous venez ici vous » prosterner, sont-ils entrés dans la » gloire du ciel en se reposant sur le » mérite d'autrui ? Non, c'est en » marchant dans le sentier de la loi » en accomplissant la volonté de » Très-Haut, en affrontant la mo » pour rester fidèles à leur rédemp

» teur. Imitez la sainteté de leur vie, » marchez sur leurs traces ; ne vous » en laissez détourner ni par les dan- » gers, ni par les séductions : voilà » le culte que vous devez leur rendre. » Mais, au jour de la détresse, ne » mettez votre confiance qu'en Dieu, » qui d'un mot a créé les cieux et la » terre. A l'approche de la mort, » n'invoquez que Jésus-Christ, qui » vous a rachetés au prix de son » sang ; lui seul est médiateur entre » Dieu et les hommes (5). » Ce discours produisit un effet étonnant : quelques auditeurs furent scandalisés d'une pareille doctrine, tandis que le plus grand nombre donna les marques les moins équivoques de son assentiment. On dit même que quelques pélerins remportèrent leurs offrandes, ne croyant pas devoir contribuer au luxe qui était étalé dans l'abbaye de Notre-Dame des Ermites. Ces circonstances excitèrent l'animosité des moines contre celui qui diminuait ainsi leurs revenus. Cependant il ne paraît pas que les supérieurs aient été irrités de sa conduite, puisque le pape Léon X lui fit remettre, vers la même époque, par le nonce Pucci, un bref dans lequel Zwingli était revêtu du titre de chapelain du Saint-Siége, et gratifié d'une pension. Le sermon du réformateur fut prononcé dans le courant de 1516, suivant ses historiens, d'où il suit qu'il devança Luther d'un an dans ses prédications, et que quand bien même la prédication des indulgences n'aurait point occasionné l'explosion, elle eût éclaté infailliblement d'elle-même à la première occasion qui se serait présentée. En 1518, le chapitre de Zurich le nomma curé de cette ville, à la sollicitation de ses partisans. Il s'y rendit vers la fin de l'année, et, peu de jours après son arrivée, il parut devant le chapitre, déclara qu'il abandonnerait, dans ses discours, l'ordre des *leçons dominicales*, qui avait été suivi depuis Charlemagne, et qu'il expliquerait sans interruption tous les livres du Nouveau-Testament. Il promit aussi de n'avoir en vue *que la gloire de Dieu, l'instruction et l'édification des fidèles* (6). Cette déclaration fut approuvée par la majorité du chapitre. La minorité la regarda comme une innovation dangereuse. Zwingli répondit aux objections « qu'il revenait à l'usage de » l'Église primitive, qu'on avait ob- » servé jusqu'à Charlemagne ; qu'il se » servirait de la méthode employée » par les Pères de l'Église dans leurs » homélies, et qu'avec l'assistance » divine, il espérait prêcher de ma- » nière à ce qu'aucun partisan de la » vérité évangélique n'aurait lieu de » se plaindre. » On put voir, dès son premier sermon, prononcé le jour de la Circoncision, 1519, qu'il serait fidèle à son plan. Il en fut comme de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors : les uns s'en édifièrent, les autres s'en scandalisèrent. S'il se fût contenté d'attaquer les abus, qui oserait le blâmer maintenant ? Mais il mit beaucoup d'aigreur dans ses attaques ; et, en outre, il s'éleva contre des pratiques vénérables, avec une amertume sans excuse. Il jugeait sévèrement : il fut jugé de même. Les esprits s'animèrent ; et il en naquit des tempêtes. Du reste, il se fit remarquer par une conduite très-régulière. Il fit chasser de la ville par les magistrats toutes les filles pu-

(5) *Zwinglii Oper.*, tom. I.

(6) *Bullinger Schw., Chr.*, tom. III.

bliques. Vers ce temps-là, Léon X envoya le cordelier Bernard Samson dans les treize cantons, pour y prêcher les indulgences, dont le produit était destiné à l'achèvement de la magnifique basilique de Saint-Pierre. Ce religieux déhonté ne craignit pas d'user de toutes sortes de supercheries pour tromper ses auditeurs. Il porta l'insolence à un point inconcevable. Quand il paraissait en public, il faisait crier à haute voix : *Laissez approcher d'abord les riches, qui peuvent acheter le pardon de leurs péchés; après les avoir satisfaits, on écoutera les prières du pauvre.* Tant d'excès indignèrent les plus patients. L'évêque de Constance défendit aux curés de son diocèse de le recevoir dans leurs paroisses. Presque tous obéirent; mais aucun ne mit autant d'ardeur dans son obéissance que le curé de Zurich. Il avait prévenu les desirs du prélat : il les avait même dépassés. En 1520, Zwingli renonça à la pension qu'il recevait du Saint-Siége, et obtint du conseil de Zurich qu'on prêcherait purement l'Évangile dans le canton. L'ambition de Charles-Quint et de François 1er., qui se disputaient la couronne impériale, fournit à Zwingli l'occasion de développer de nouveau ses talents. Les deux compétiteurs s'efforcèrent d'intéresser la confédération helvétique en leur faveur. Zwingli était d'avis de garder la plus stricte neutralité; et il s'en expliqua ouvertement. Lorsque les deux rivaux se furent déclaré la guerre, Zwingli, qui penchait pour la France, détourna le canton de Zurich de se joindre aux autres cantons; ce qui lui attira la haine des personnages les plus marquants de la confédération, et lui enleva plusieurs partisans dans sa propre paroisse. Bientôt il engagea le conseil de Zurich à refuser au pape un secours de troupes que le Saint-Père demandait pour attaquer le Milanais; et ce ne fut qu'après la promesse formelle d'employer ailleurs les Suisses que Léon X put obtenir trois mille Zurichois. La sagesse des avis de Zwingli fut manifestée par l'événement. Cependant son aversion pour une nouvelle alliance avec François 1er. lui fit le plus grand tort dans l'esprit de beaucoup de personnes, qui ne furent pas fâchées de pouvoir confondre dans la même haine ses principes politiques et ses opinions religieuses. Le 14 mai 1522, Zwingli adressa une allocution très-éloquente aux habitants de Schwitz, que la défaite de la Bicoque, commune à tous les cantons, excepté celui de Zurich, avait portés à réfléchir sur la position fâcheuse dans laquelle ils se trouvaient engagés et sur les moyens d'en sortir : « Ah! leur disait-il à la fin, » si vous avez encore soin de votre » ancienne gloire, si vous vous sou- » venez de vos ancêtres et des périls » qu'ils ont bravés pour la défense » de leur liberté, si le salut de la pa- » trie vous est cher, repoussez les » funestes dons de quelques princes » ambitieux; repoussez-les, tandis » qu'il en est temps encore. Ne vous » laissez pas tromper par les pro- » messes des uns; ne vous laissez » point effrayer par les menaces des » autres. Imitez vos alliés de Zurich, » qui par des lois sages et sévères » ont arrêté les débordements de » l'ambition. Si vous vous joignez à » eux, bientôt la Suisse entière sui- » vra votre exemple, et reviendra à » la conduite sage et modérée de ses » aïeux (7). » Quoique cette allocu-

(7) *Zuinglii Oper.*, tom. I.

tion soit plus conforme aux règles de la morale qu'à celles de la politique, les habitants du canton de Schwitz l'accueillirent favorablement. Ils chargèrent le secrétaire d'état d'exprimer leur reconnaissance à Zwingli; et peu de temps après ils firent une loi dans leur assemblée générale, pour abolir toute alliance et tout subside durant vingt-cinq ans. Pendant le carême de cette même année 1522, quelques personnes attachées à la nouvelle doctrine avaient enfreint publiquement l'abstinence et le jeûne; le magistrat les fit mettre en prison, et refusa de les écouter. Zwingli entreprit de les justifier, dans un *Traité sur l'observation du carême*, qu'il terminait en priant les hommes versés dans l'intelligence des Écritures de le réfuter, s'ils croyaient qu'*il avait fait violence au sens de l'Évangile*. Cet ouvrage fut comme un manifeste de la part de Zwingli. Il jeta l'alarme parmi les ecclésiastiques et tous ceux qui étaient dévoués à l'Église catholique. L'évêque de Constance, pressé par ses propres craintes, et par de nombreuses sollicitations, adressa un mandement à ses diocésains, pour les prémunir contre la séduction. Il écrivit en même temps au conseil de Zurich, qui ne répondit pas de manière à le satisfaire; et au chapitre de la même ville, qui permit à Zwingli de se défendre par un traité publié le 22 août 1522, dans lequel il établissait : « que l'É-» vangile seul est une autorité irré-» cusable, à laquelle il faut recourir » pour terminer les incertitudes, » et décider toutes les disputes, » et que les décisions de l'Église ne » peuvent être obligatoires qu'autant » qu'elles sont fondées sur l'Évan-» gile. » Voici comment il conclut : « Je vais vous apprendre maintenant » quel est le christianisme que je » professe, et que vous cherchez à » rendre suspect. Il commande à » chacun d'obéir aux lois et de res-» pecter les magistrats, de payer le » tribut et les impositions à qui il ap-» partient, de ne rivaliser qu'en bien-» faisance, d'user de support, de » soulager le pauvre, de partager » les peines du prochain, de regar-» der tous les hommes comme des » frères. Il veut enfin que le chrétien » n'attende son salut que de Dieu et » de Jésus-Christ, son fils unique, » notre maître et notre Sauveur, » qui donne la vie éternelle à ceux » qui croient en lui. Tels sont les prin-» cipes dont je ne me suis jamais » écarté dans ma prédication (8). » Pendant que Zwingli composait ce traité, la diète de Baden ordonna l'arrestation d'un curé de village, qui avait prêché la *nouvelle doctrine*, et le fit transférer dans les prisons de l'évêché de Constance. Le réformateur n'eut pas de peine à voir que les gouvernements des cantons s'opposaient à la propagation de ses opinions. Dans le dessein de les gagner, il leur adressa, en son nom et en celui de neuf de ses amis, un précis de sa doctrine et une prière expresse *de laisser libre la prédication de l'Évangile*. « En nous accordant cette » liberté, leur disait-il, vous n'avez » rien à craindre. Il y a des signes » certains auxquels chacun peut re-» connaître les prédicateurs vérita-» blement évangéliques. Celui qui, » négligeant son intérêt personnel, » n'épargne ni soins ni travaux pour » faire connaître et révérer la volon-» té de Dieu, pour ramener les pé-» cheurs à la repentance, et donner

(8) *Zuinglii Oper.*, tom. I.

» des consolations aux affligés, ce-
» lui-là est d'accord avec Jésus-
» Christ. Mais quand vous voyez des
» docteurs présenter tous les jours
» à la vénération du peuple de nou-
» veaux saints, dont il faut gagner
» la faveur par des offrandes; quand
» ces docteurs vantent sans cesse l'é-
» tendue du pouvoir sacerdotal et la
» puissance du pape, croyez qu'ils
» songent beaucoup plus à leurs ri-
» chesses qu'au soin des ames con-
» fiées à leur conduite. Si de tels
» hommes vous conseillent d'arrêter
» la prédication de l'Évangile par
» des décrets publics, fermez l'oreille
» à leurs insinuations, et soyez sûrs
» que leur but est d'empêcher qu'on
» n'attente à leurs bénéfices et à leurs
» honneurs : dites que *cette œuvre*,
» si elle vient des hommes, se dé-
» truira d'elle-même; mais que, si
» elle vient de Dieu, en vain toutes
» les puissances de la terre se ligue-
» raient contre elle. » Zwingli finis-
sait par demander aux cantons de tolérer le mariage des prêtres, et s'élevait fortement contre les inconvénients du célibat. Il adressa une requête à l'évêque de Constance pour l'engager à se mettre à la tête de la réforme, et à permettre *qu'on démolît avec prudence et précaution ce qui avait été bâti avec témérité.* Cette levée de boucliers souleva contre lui les prêtres et les moines, qui le décrièrent, et le traitèrent en chaire de *luthérien*, injure la plus forte que l'on connût alors. Le scandale était à son comble. L'évêque de Constance crut bien faire en interdisant toute espèce de dispute jusqu'à ce qu'un concile général eût prononcé sur les points controversés. Mais il ne fut obéi ni des uns, ni des autres; et les discussions continuèrent avec autant de violence et d'acharnement qu'auparavant. Zwingli s'imagina qu'il n'y avait pas de meilleur moyen pour y mettre un terme que de se présenter dans les premiers jours de 1523 (9), devant le grand-conseil, et de solliciter un colloque public, où il pût rendre compte de sa doctrine en présence des députés de l'évêque de Constance. Il promit de se rétracter, si on lui prouvait qu'il était dans l'erreur; mais il demanda la protection spéciale du gouvernement, dans le cas où il prouverait que ses adversaires avaient tort. Le grand-conseil fit droit à sa demande, et adressa, peu de jours après, une circulaire à tous les ecclésiastiques du canton, pour les convoquer *dans la maison de ville le lendemain de la fête de St. Charlemagne* (29 janvier), *afin que chacun eût la liberté de désigner publiquement les opinions qu'il regardait comme hérétiques, et pût les combattre l'Évangile à la main.* Il se réservait le droit de prononcer définitivement sur ce qui serait dit de part et d'autre, et de procéder contre quiconque refuserait de se soumettre à sa décision. Aussitôt que cet acte fut devenu public, Zwingli fit paraître soixante-sept articles qui devaient être soumis au colloque : il y en avait de très-raisonnables. Au jour fixé le colloque ouvrit ses séances. L'évêque de Constance y était représenté par Jean Faber, son grand-vicaire, et par d'autres théologiens; le clergé du canton avait à sa tête Zwingli et ses amis. Il y avait en tout près de six cents personnes. Le bourgmestre de Zurich exposa le but de la convocation, et exhorta les assistants à manifester leurs

(9) Vers la même époque le pape Adrien VI lui adressa un bref très-flatteur pour l'engager à maintenir les priviléges du Saint-Siége.

sentiments sans crainte. Le chevalier d'Anweil, intendant de l'évêque, Faber et Zwingli prirent successivement la parole. Celui-ci demanda instamment qu'on le convainquît d'hérésie, s'il en était coupable, en se servant toutefois de la seule autorité de l'Écriture. Le grand-vicaire éluda la question, mais insensiblement et par son indiscrétion la dispute s'entama. Zwingli, qui s'exprimait avec beaucoup d'éloquence et de facilité, le poussa vivement; Faber s'aperçut qu'on l'écoutait avec défaveur, et refusa de poursuivre. Alors la séance fut levée, et le conseil ordonna *Que Zwingli n'ayant été ni convaincu d'hérésie, ni réfuté, continuerait à prêcher l'Évangile comme il l'avait fait; que les pasteurs de Zurich et de son territoire se borneraient à appuyer leur prédication sur l'Écriture-Sainte, et que des deux côtés on eût à s'abstenir de toute injure personnelle.* Cette décision de l'autorité civile en matière de religion irrita les Catholiques, qui jetèrent les hauts cris; mais elle assura le triomphe de la réforme qui, dès ce moment, ne cessa de se fortifier de jour en jour par les écrits (10) et les discours de Zwingli. Cependant rien n'était changé dans le culte, et les offices se faisaient comme par le passé, lorsqu'il parut un écrit très-véhément, intitulé : *Jugement de Dieu sur les images.* Les têtes ardentes en furent exaltées, et un cordonnier, nommé Simon Hottinger, accompagné de quelques fanatiques, renversa un crucifix élevé à la porte de la ville. Cet homme fut arrêté; on voulait le punir, mais les avis furent partagés sur la culpabilité. Zwingli lui-même, tout en convenant que Hottinger méritait châtiment pour avoir agi sans l'autorisation du magistrat, déclarait formellement que la défense d'adorer les images ne regardait pas moins les Chrétiens que les Israélites. Dans cette perplexité le grand-conseil convoqua un nouveau colloque, pour examiner *si le culte des images était autorisé par l'Évangile, et s'il fallait conserver ou abolir la messe.* Le 28 octobre 1523, plus de neuf cents personnes des cantons de Schaffhouse, de Saint-Gall et de Zurich, se trouvaient réunies dans cette dernière ville; les autres cantons n'avaient pas voulu s'y rendre. Le colloque dura deux ou trois jours. Zwingli parut avoir entraîné la majorité de l'assemblée; mais il ne réussit pas à persuader le grand-conseil, qui ne prit aucune détermination, par la crainte peut-être de choquer les autres cantons et les évêques qui avaient refusé d'envoyer des députés au colloque. Le 13 janvier 1524, il se tint une troisième conférence, qui fut un nouveau triomphe pour le réformateur. L'abolition de la messe en fut le résultat, et désormais le sénat et le peuple de Zurich montrèrent la plus grande déférence aux avis de Zwingli. Ce fait, consigné dans le *Musée des Protestants célèbres*, ne se trouve pas dans la *Vie de Zwingli*, par Hess. Cet historien dit seulement que l'évêque de Constance ayant envoyé au sénat de Zurich une *Apologie de la messe et du culte des images*, le réformateur y répondit avec tant de solidité, que le gouvernement permit d'enlever des églises les statues et les tableaux, que l'on remplaça par des inscriptions, tirées des livres saints. Quant

(10) Il publia le procès-verbal de la conférence et la défense des soixante-sept articles sous le titre de *Archeteles*.

à la messe, elle ne fut définitivement supprimée qu'en 1525, le jour de Pâque où l'on célébra la *cène*, comme on la célèbre maintenant. Il avait été question du célibat ecclésiastique dans la conférence d'octobre 1523; Zwingli s'était attaché à prouver qu'il n'a aucun fondement dans le Nouveau-Testament : c'était tout pour lui. Le gouvernement de Zurich ne se prononça pas d'une manière expresse sur ce point délicat : il se borna à la simple tolérance du mariage des prêtres. Zwingli en profita; et le 2 avril 1524 il épousa Anne Reinhard, veuve d'un magistrat, de laquelle il eut un fils. Dans le même temps il s'occupa de réformer le chapitre de Zurich, l'abbaye de Fraumünster et les religieux mendiants. Les revenus des communautés supprimées furent employés à la dotation des professeurs de l'université, qu'il organisa avec autant de talent que de sagesse. Nommé recteur du gymnase, en 1525, il appela auprès de lui les hommes les plus distingués dans la nouvelle réforme, les Pellican, les Collinus, et leur confia l'enseignement du grec et de l'hébreu. Les autres chaires furent à-peu-près aussi bien remplies. Tout allait suivant ses desirs, sans secousses et sans effusion de sang; il jouissait d'une grande considération, quand les divisions intestines de la réforme vinrent troubler son repos, et lui mettre les armes à la main contre ceux mêmes qui, à son exemple, avaient secoué le joug de l'autorité. Les chefs du parti des Anabaptistes en Suisse, Mantz et Grebel, d'accord avec Thomas Münzer, s'étaient engagés en présence de Zwingli à ne plus prêcher leurs opinions; et lui, de son côté, avait promis de ne point les attaquer publiquement. Les *frères* manquèrent les premiers à leurs engagements, et le réformateur se crut affranchi des siens. Toute la Suisse retentit des déclamations contre les abus que la réforme avait laissé subsister, et des desirs de les voir disparaître. Les opinions les plus extravagantes furent suivies des crimes les plus atroces. Le gouvernement de Zurich desirait mettre un terme à ce débordement; il força les Anabaptistes d'entrer en conférence avec Zwingli. Ce moyen valait mieux que la persécution; mais il n'eut pas le succès qu'on en avait attendu. Deux conférences eurent lieu à différentes reprises; et si quelques-uns des plus modérés d'entre les Anabaptistes se rendirent aux raisonnements de Zwingli, ils n'exercèrent aucune influence sur l'esprit de la multitude qui persévéra dans ses égarements. Il faut le dire aussi : Zwingli, très-louable sous le rapport de la tolérance qu'il professa constamment et sans restriction, ne s'éloignait pas assez des erreurs de l'anabaptisme, ou ne les combattait que par d'autres erreurs aussi répréhensibles, de l'aveu même des Protestants. Bossuet les a relevées dans le second livre de son admirable *Histoire des Variations*, avec autant de force que d'impartialité. « Zwingli, dit son biographe » Hess, n'attribuait pas au baptême » le pouvoir de laver le Chrétien de » la tache du péché originel; il ne » croyait pas non plus qu'un enfant » mort avant le baptême ne pût pas » être sauvé. Quant au péché origi- » nel, il le regardait comme une » disposition à faire le mal, et non » comme un péché véritable; et il » ne pensait pas qu'il pût attirer à » l'homme la damnation éternelle. » Il comparait la nature humaine,

» après la chute d'Adam, à un cep de » vigne frappé par la grêle, qui a » perdu une grande partie de sa vi- » gueur naturelle; ou à une plante » transportée des climats du Midi » dans ceux du Nord, où elle n'a » plus la même force de végéta- » tion (11). » Une autre dispute qui tracassa beaucoup Zwingli, fut celle qu'il eut à soutenir contre Luther, au sujet de la présence de Jésus-Christ dans l'eucharistie. Le réformateur saxon admettait la *réalité*; le réformateur de Zurich s'en tenait à la *figure*. Celui-ci avait consigné sa doctrine dans le *Commentaire sur la vraie et la fausse religion*, qu'il publia en 1525. Immédiatement après, Jean OEcolampade fit paraître à Bâle une *Explication des paroles de l'institution de la Sainte Cène, suivant les anciens docteurs*, dans laquelle il appuyait et défendait les sentiments de son ami. « Zwingli di- » sait positivement, suivant Bossuet, » qu'il n'y avait point de miracle » dans l'eucharistie, ni rien d'in- » compréhensible; que le pain rom- » pu nous représentait le corps im- » molé, et le vin le sang répandu; » que Jésus-Christ, en instituant ces » signes sacrés, leur avait donné le » nom de la chose; que ce n'était » pourtant pas un simple spectacle, » ni des signes tout-à-fait nus; que la » mémoire et la foi du corps immo- » lé et du sang répandu soutenaient » notre ame; que cependant le Saint- » Esprit scellait dans les cœurs la » rémission des péchés, et que c'é- » tait là tout le mystère. La rai- » son et le sens humain n'avaient » rien à souffrir dans cette explica- » tion. L'Écriture faisait de la peine; » mais quand les uns opposaient, » *ceci est mon corps*, les autres » répondaient : *je suis la vigne, je » suis la porte, la pierre était Christ* » (12). » Il fut sensible à Luther de voir, non plus des particuliers, mais des églises entières de la réforme, se soulever contre lui. Il traita d'abord OEcolampade avec assez de ménagement, mais il s'emporta avec beaucoup de violence contre Zwingli, et déclara son opinion *dangereuse et sacrilége*. Celui-ci n'épargna rien pour adoucir l'esprit de Luther dont il estimait le courage et le talent; il lui expliqua sa doctrine dans un langage plein de modération; mais Luther fut inflexible et ne voulut entendre à aucun accommodement. Tout était brouillé dans la réforme : les uns se prononçaient en faveur du Saxon, et les autres en faveur du Zurichois. Le landgrave de Hesse, qui prévit tous les maux que pouvait entraîner un si grave démêlé, résolut de rapprocher les deux partis, et Marpourg fut choisi pour le lieu de la conférence. Zwingli s'y rendit, en 1529, avec Rodolphe Collinus, Martin Bucer, Hédion et OEcolampade; Luther avec Melanchthon, Osiander, Jonas, Agricola et Brentius. Après bien des entretiens particuliers et des contestations publiques, ces théologiens rédigèrent quatorze articles qui contenaient l'exposition des dogmes controversés, et ils les signèrent d'un commun accord. Quant à la présence corporelle dans l'eucharistie, il fut dit, que la différence qui divisait les Suisses et les Allemands ne devait pas troubler leur harmonie, ni les empêcher d'exercer, les uns envers les autres, la charité chrétienne, *autant que le permet-*

(11) *Vie de Zwingli*, pag. 261.

(12) *Histoire des Variations*, liv. 2.

tait à chacun sa conscience. Pour sceller la réconciliation des deux partis, le landgrave exigea de Luther et de Zwingli la déclaration qu'ils se regardaient comme frères. Zwingli y consentit sans peine; mais on ne put arracher de Luther que la promesse de modérer à l'avenir ses expressions, lorsqu'il parlerait des Suisses. Zwingli observa religieusement ses engagements, et la paix ne fut troublée qu'après sa mort. Pendant qu'il était en querelle avec Luther, il continuait ses controverses avec les catholiques. Eckius, chancelier d'Ingolstadt, et Jean Faber, grand-vicaire de l'évêque de Constance, lui firent proposer, en 1526, une conférence à Baden; mais comme il se doutait qu'on lui tendait un piége pour s'emparer de sa personne, il refusa de s'y trouver, et l'événement justifia ses soupçons. OEcolampade lui-même, qui l'avait pressé de s'y rendre, lui écrivit peu de jours après son arrivée à Baden : « Je remercie Dieu de ce que vous » n'êtes pas ici. La tournure que » prennent les affaires me fait voir » clairement que si vous étiez venu, » nous n'aurions échappé au bûcher » ni l'un ni l'autre. » Ne pouvant sévir contre sa personne, on condamna sa doctrine et ses écrits; ce qui ne nuisit point aux progrès de la réforme. Au commencement de 1528, Berne l'embrassa de la manière la plus solennelle. Une assemblée nombreuse fut convoquée dans cette ville; Zwingli y assista, d'après l'invitation de Haller, qui avait composé dix thèses sur les points essentiels de la *nouvelle doctrine.* Elles furent discutées dans dix-huit séances, et signées à la fin par la majorité du clergé Bernois, comme fondées sur l'Écriture, et autorisées par délibération des magistrats. L'éloquence véhémente de Zwingli brilla dans cette occasion du plus vif éclat, et lui acquit l'ascendant le plus marqué. Après ce triomphe, tous ses collègues le regardèrent comme leur chef et leur soutien; et l'autorité qu'ils lui accordèrent tacitement contribua puissamment à maintenir l'union parmi eux. De retour à Zurich, après trois semaines d'absence, Zwingli y continua ses fonctions de pasteur, de prédicateur, de professeur et d'écrivain, avec un zèle et un talent remarquables; il institua des synodes annuels, composés de tous les pasteurs du canton, et devant lesquels devaient être portées les affaires générales de l'Église. Rien ne se faisait dans le canton, même en matière de législation, qu'il ne fût consulté. Il était devenu l'oracle des Suisses qui partageaient ses opinions religieuses. Les catholiques, de leur côté, le détestaient autant que les protestants l'estimaient. Ils le regardaient généralement comme un boutefeu, et comme la cause des maux de la patrie. Ils persécutaient violemment les partisans des nouvelles idées, qui, à leur tour, ne se montraient ni assez prudents, ni assez réservés. Au milieu de tant de tracasseries, de tant de violations de la liberté de conscience de part et d'autre, il était impossible que la paix se conservât. Elle fut rompue en 1529. Les Suisses s'armèrent et marchèrent les uns contre les autres; mais par la sagesse du landamman de Glaris, les deux partis parvinrent à se concilier; ils signèrent, à Cappel, une trêve qui mit fin aux hostilités, tout en laissant subsister les passions intraitables qui pouvaient les renouveler à chaque instant. En 1530, Zwingli envoya à la diète d'Augsbourg une confession

de foi approuvée de tous les Suisses, et dans laquelle il expliquait nettement, *que le corps de Jésus-Christ, depuis son ascension, n'était plus que dans le ciel, et ne pouvait être autre part; qu'à la vérité il était comme présent dans la cène par la contemplation de la foi, et non pas réellement ni par son essence.* Il accompagna sa confession de foi d'une lettre à Charles-Quint, dans laquelle il tient le même langage. La même année, il envoya à François Ier., par son ambassadeur, une autre *confession de foi* (13), où l'on remarqua le passage suivant : « Lorsque saint Paul » assure *qu'il est impossible d'être agréable à Dieu, sans la foi*, il parle des incrédules qui » ont connu l'Évangile, et n'y ont » pas ajouté foi. Je ne puis croire » que Dieu enveloppe dans la même » condamnation celui qui ferme volontairement les yeux à la lumière, » et celui qui, sans le vouloir, vit » dans les ténèbres; je ne puis croire » que le Seigneur rejette loin de lui » des peuples dont tout le crime est » de n'avoir jamais entendu parler » de l'Évangile. Non, cessons de poser des bornes téméraires à la miséricorde divine; pour moi, je » suis persuadé que, dans cette réunion céleste de toutes les créatures » admises à contempler la gloire du » Très-Haut, vous devez espérer de » voir l'assemblée de tout ce qu'il y » a eu d'hommes saints, courageux, » fidèles et vertueux dès le commencement du monde. Là vous verrez » les deux Adam, le racheté et le » rédempteur. Vous y verrez un » Abel, un Enoch, un Noé, un Abraham, un Isaac, un Jacob, un » Juda, un Moïse, un Josué, un » Gédéon, un Samuel, un Phinées, » un Élie, un Élisée, un Isaïe avec la » Vierge, mère de Dieu, qu'il a annoncée, un David, un Ézéchias, » un Jonas, un Jean-Baptiste, un » saint Pierre, un saint Paul. Vous y » verrez Hercule, Thésée, Socrate, » Aristide, Antigonus, Numa, Camille, les Catons, les Scipions. » Vous y verrez vos prédécesseurs » et tous vos ancêtres qui sont sortis » de ce monde dans la foi. Enfin, il » n'y aura aucun homme de bien, » aucun esprit saint, aucune ame » fidèle, que vous ne voyiez là avec » Dieu. Que peut-on penser de plus » beau, de plus agréable, de plus » glorieux que ce spectacle? » Qui jamais, s'écrie Bossuet, après avoir cité ce passage, s'était avisé de mettre ainsi Jésus-Christ pêle-mêle avec les saints; et à la suite des patriarches, des prophètes, des apôtres et du Sauveur même, jusqu'à Numa, le père de l'idolâtrie romaine, jusqu'à Caton qui se tua lui-même comme un furieux; et non-seulement tant d'adorateurs des fausses divinités, mais encore jusqu'aux dieux et jusqu'aux héros, un Hercule, un Thésée qu'ils ont adoré? Je ne sais pourquoi il n'y a pas mis Apollon ou Bacchus, et Jupiter même : s'il en a été détourné par les infamies que les poètes leur attribuent, celles d'Hercule étaient-elles moindres? Voilà de quoi le ciel est composé, selon ce chef du second parti de la réformation : voilà ce qu'il a écrit dans une confession de foi, qu'il dédie au plus grand roi de la chrétienté; et voilà ce que Bullinger, son successeur, nous en a donné *comme le chef-d'œuvre et comme le dernier chant de ce cygne mélodieux*

(13) *Christianæ fidei brevis et clara expositio*, 1536.

(14). Luther ne l'épargna pas sur cet article, pas plus que sur d'autres non moins importants. Cependant la trève de Cappel ne dura pas deux ans entiers. Les mêmes causes produisirent les mêmes effets. Les hostilités n'avaient été que suspendues. Zwingli, dont l'influence était connue de tout le monde, fut accusé de fomenter le fanatisme des Protestants, et d'attiser le feu de la discorde. Sensible à cette accusation, et ne pouvant supporter l'idée des fléaux qui menaçaient la patrie, il conjura le conseil, dans le mois de juillet 1531, de lui accorder sa retraite. Le conseil s'y refusa ; et Zwingli resta à son poste. La guerre était sur le point d'éclater. Les Zurichois montraient une exigence insatiable; et les Catholiques devenaient de plus en plus intolérants. Zwingli plaidait avec éloquence la cause des victimes d'un zèle trop ardent. « Ce sont, di-» sait-il, des Suisses auxquels une » faction veut enlever une partie de » la liberté que leurs ancêtres leur » ont transmise. Autant il serait in-» juste de vouloir forcer nos adver-» saires à abolir chez eux le catholi-» cisme, autant il est injuste d'incar-» cérer, de bannir, de dépouiller de » leurs biens des citoyens, parce que » leur conscience les pousse à em-» brasser des opinions qui leur pa-» raissent vraies. » Le 6 octobre de la même année, les cinq cantons publièrent leur manifeste, et entrèrent en campagne. Les Protestants armèrent aussi; et Zwingli reçut du sénat l'ordre de les accompagner. Il obéit. Un pressentiment funeste le tourmentait; mais il n'en fit pas moins tous ses efforts pour encourager les Zurichois. « Notre cause est bonne, leur dit-il; » mais elle est mal défendue. Il m'en » coûtera la vie et celle d'un grand » nombre d'hommes de bien, qui de-» siraient rendre à la religion sa sim-» plicité primitive, et à notre patrie » ses anciennes mœurs. N'importe : » Dieu n'abandonnera pas ses servi-» teurs ; il viendra à leur secours, » lorsque vous croirez tout perdu. » Ma confiance repose sur lui seul » et non sur les hommes. Je me » soumets à sa volonté. » Il arriva le 10 à Cappel avec les siens. Le combat s'engagea vers les trois heures de l'après-midi. Dans les premiers moments de la mêlée, il reçut un coup mortel, et tomba sans connaissance. Revenu à lui, il se soulève, croise ses mains sur sa poitrine, fixe ses regards vers le ciel, et s'écrie : *Qu'importe que je succombe : ils peuvent bien tuer le corps ; mais ils ne peuvent rien sur l'ame.* Quelques soldats catholiques, qui le voient dans cet état, lui demandent s'il veut se confesser : il fait un signe négatif, mais qu'ils ne comprennent pas. Ils l'exhortent à recommander son ame à la Sainte Vierge; et d'après son refus plus expressif, un d'entre eux lui plonge l'épée dans le cœur, en lui disant : *Meurs donc, hérétique obstiné.* Le lendemain, Jean Schonbrunner, qui s'était éloigné de Zurich, par attachement pour la religion catholique, ne put s'empêcher de dire en le voyant : *Quelle qu'ait été ta croyance, je sais que tu aimas ta patrie, et que tu fus toujours de bonne foi ; Dieu veuille avoir en paix ton ame.* La soldatesque fut moins tolérante et moins humaine; elle déchira son cadavre, livra ses lambeaux aux flammes, et jeta les cendres aux vents. Zwingli avait quarante-sept ans quand il mourut. Bossuet a dit de lui, d'après Léon

(14) *Histoire des Variations*, liv. 2.

de Juda : « C'était un homme hardi, » et qui avait plus de feu que de sa- » voir. Il y avait beaucoup de netteté » dans son discours ; et aucun des » prétendus réformateurs n'a expli- » qué ses pensées d'une manière plus » précise, plus uniforme et plus sui- » vie : mais aussi aucun ne les a pous- » sées plus loin ni avec autant de » hardiesse (15). » Nous avons de lui des ouvrages imprimés en quatre volumes in-fol., Zurich, 1544-5, par les soins de Rodolphe Gualter, qui y a mis une *Préface apologétique* de sa façon, et quatre tomes en trois vol. in-fol., 1581, dans la même ville. Les deux premiers tomes renferment ses traités de controverse et des Discours, dont quelques-uns avaient été imprimés séparément, de son vivant. Le troisième et le quatrième contiennent ses Commentaires sur l'Écriture sainte. Voici le jugement que porte Richard Simon de cette dernière partie des ouvrages de Zwingli : « Il paraît as- » sez simple dans ses Commentaires » sur la Bible et peu exercé dans l'é- » tude de la critique. Bien que plus » modeste que Luther et Calvin, il » ne laisse pas d'avoir les mêmes dé- » fauts qu'eux, et de suivre ses pré- » jugés. Sa modestie, de plus, pa- » raît encore, en ce qu'il ne semble » pas avoir abandonné entièrement » l'ancien interprète latin, qui était » autorisé depuis si long-temps dans » toute l'Église d'Occident.... Outre » que ces patriarches des nouvelles » réformes ne pouvaient pas donner » autant de temps qu'il était néces- » saire à des ouvrages de cette natu- » re, les leçons de théologie et de » morale les occupaient presque en- » tièrement. Aussi en ont-ils rempli » tous leurs commentaires sur l'É- » criture (16). Ses remarques sur les » Évangiles et sur quelques Épîtres » des apôtres sont des recueils de ses » prédications et de ses leçons, les- » quels ont été publiés après sa mort. » Bien qu'il suive la méthode des dé- » clamateurs, il est pour l'ordinaire » plus modeste dans ses instructions » que la plupart des premiers pro- » testants. Aussi y mêle-t-il moins de » controverse, s'arrêtant assez sur le » sens littéral. Comme le fanatisme » était déjà répandu de son temps, » et que plusieurs préféraient leur es- » prit particulier à la raison, il tâ- » che de concilier ces deux choses » sans tomber dans la vision. Il sup- » pose que cet esprit doit être réglé » par la parole de Dieu, parce qu'au- » trement il y aurait de l'illusion.... » Ses notes sur quelques Épîtres de » saint Paul sont plus exactes et plus » à la lettre que ce que nous avons » de lui sur les Évangiles..... Étant » éloigné des sentiments de Luther, » dans ce qui regarde la foi et les » bonnes œuvres, il n'a fait aucune » difficulté de mettre au nombre des » livres sacrés l'Épître de saint Jac- » ques, qu'il a aussi commentée..... » Enfin ses disciples ont publié sous » son nom des remarques sur l'Épître » 1re. de saint Jean, d'où il paraît » qu'il n'a point eu dans son exemplai- » re grec le célèbre passage, où il est » parlé des trois personnes de la Trini- » té; car il ne l'explique point. Au res- » te, ce novateur s'exprime dans tous » ses discours d'une manière simple, » nette, allant ordinairement droit » à son but, si ce n'est qu'il est quel- » quefois trop rhéteur (17). » MM.

(15) *Histoire des Variations*, liv. 2.

(16) *Histoire critique du Vieux Testament*, liv. 3, chap. XIV.

(17) *Histoire critique du Nouveau Testament*, chap. XLIX.

Usteri et Vogelin de Zurich ont publié depuis 1819, en allemand, des extraits des OEuvres complètes de Zwingli, rangés par ordre de matières. Ce réformateur a laissé un grand nombre d'ouvrages, qui sont encore inédits. On peut consulter sur sa vie et sur ses écrits, Oswald Myconius, *De vitâ et obitu Zwinglii;* J.-G. Hess, *Vie de Zwingli,* Paris, 1810, in-8°.; Richard, *Ulrich Zwingli,* etc., Strasbourg, 1819; J. Willm, *Musée des Protestants célèbres;* Bayle, Chaufepié, Jurieu; Mosheim, *Histoire ecclésiast.*, et l'abbé Pluquet, *Dictionnaire des hérésies,* tome II. L—B—E.

ZYAD. *Voy.* ZEÏAD.

ZYB ou DYB BAKOUÏ-KHAN, l'un des plus anciens souverains de la nation turke, était, suivant le prince-historien, Abou'l Ghazi, arrière-petit-fils de Turk, fils de Japhet, et par conséquent issu du patriarche Noé, à la cinquième génération. Mais ce même historien se borne à dire qu'il eut pour prédécesseurs son père Jelza-Khan, et son aïeul Taunak, qu'il vécut fort long-temps, et qu'il eut pour successeur son fils Kaïouk-Khan. Les auteurs persans, que d'Herbelot a extraits dans sa *Bibliothèque orientale*, donnent sur ce prince et ses ancêtres quelques détails fondés sur des traditions nationales, dont il serait difficile de garantir la certitude. On y voit que Turk, fils aîné de Japhet, régna ou du moins s'établit dans cette partie de la Haute-Asie qui fut depuis nommée Touran et Turkestan, qu'il gouverna ses sujets, ou pour mieux dire sa famille avec prudence et justice, et qu'il publia les premières lois qui sont le fondement du code nommé Yassal, suivi par les Turks, les Mongols et les Tartares ses descendants, jusqu'au temps où ces lois furent renouvelées et augmentées par Djenghyz-Khan. Ces mêmes historiens donnent à Turk quatre fils, dont l'aîné fut Touïouk ou Toutok, le même évidemment que le Taunak d'Abou'l Ghazi; mais ils disent que le successeur immédiat de Turk fut un autre de ses fils, Ilmindgehse, auquel succéda Zyb Bakouï-Khan, son fils. Le nom de ce dernier prince, suivant eux, signifie dans la langue des Turks orientaux grande dignité; aussi fut-il plus puissant que ses prédécesseurs. Il étendit les bornes de ses états, et fut le premier de sa nation qui se fit élever un trône, et qui porta le diadème royal. Il amassa de grandes richesses; mais il ne s'en servit que pour exercer sa bienfaisance et sa libéralité. Il signala aussi son amour pour la justice en publiant de nouvelles lois qu'il fit observer exactement. Ce prince laissa des regrets d'autant plus mérités que son fils Kaïouk-Khan ne se fit remarquer que par sa gourmandise, ses prodigalités et sa tyrannie. La nation turke commença alors à se corrompre. Elle avait conservé la religion primitive, le dogme de l'unité de Dieu: elle tomba dans l'idolâtrie sous le règne d'Alindjeh-Khan, fils et successeur de Kaïouk, lequel laissa deux fils jumeaux, Tatar et Mongol, qui partagèrent l'empire et furent les chefs de deux grands peuples. Voilà l'extrait de ce que fournissent les auteurs orientaux sur les premiers siècles de la nation turke. Ces traditions, ces origines peuvent n'être pas exactes, mais elles n'offrent rien d'invraisemblable et trouvent d'ailleurs leur type dans la Bible. L'article de Zyb Bakouï-Khan a été singulièrement embelli dans le *Dictionnaire historique.* De

Guignes, se fondant sur un récit de Beidhavi, différent sur quelques points de celui des autres historiens persans, pense que Dyb ou Zyb Bakouï-Khan pourrait être le même personnage que l'empereur chinois Yu, ou Ta-yu; mais il n'appuie cette opinion d'aucune preuve. A—T.

ZYLL (le P. Othon Van), en latin *Zylius* (1), jésuite, naquit en 1588, à Utrecht, de parents catholiques. Ayant achevé ses humanités dans sa ville natale, il vint étudier la philosophie à Louvain, au collége du Faucon, où il eut pour condisciple le fameux Jansenius (*V.* ce nom), depuis évêque d'Ypres. Il est assez remarquable que ce fut par les conseils de Jansenius que Van Zyll se fit jésuite. Il entra dans la Société en 1606, et s'y lia par la profession des quatre vœux. Il professait la rhétorique à Ruremonde, en 1613; il fut ensuite recteur du collége de Bois-le-Duc; et à la suppression de ce collége, en 1629, il exerça le même emploi à Gand, puis à Bruxelles. Député de la province de Flandres à Rome, pour assister à la dixième congrégation générale de l'institut, il prit une part active aux décisions de cette assemblée. Dans les dernières années de sa vie il fut affligé de diverses infirmités. En 1656, il fit un voyage à Anvers pour les intérêts de l'ordre; après s'être acquitté de sa commission il revenait à Bruxelles, lorsqu'une attaque de paralysie l'obligea de s'arrêter à Malines, et il mourut dans cette ville le 13 août de la même année. Le P. Van Zyll était très dévot à la Sainte Vierge, et il contribua de tout son pouvoir à en étendre le culte dans les Pays-Bas. On lui attribue des conversions éclatantes, entre autres celle d'un prince de la maison de Deux-Ponts. Versé dans les langues grecque et latine, il se serait fait un nom comme poète latin, s'il eût pu se livrer davantage à son goût pour la littérature. On a de lui: I. Les *Vies de saint Xénophon*, de sa femme et de ses deux fils; et celles de *saint Cyr* et *saint Jean*, martyrs, traduites du grec de Siméon Métaphraste; elles sont insérées dans les *Acta* des Bollandistes aux 26 et 31 janvier. II. *Ruræmunda illustrata*, Louvain, 1613, in-8°. (2). Le P. Van Zyll publia ce poème sous le nom de ses élèves. III. *Historia miraculorum B. Mariæ Sylvæducencis*, Anvers, 1632, in-4°. IV. *Cameracum obsidione liberatum à serenissimo archiduce Leopoldo Gulielmo*, ibid., 1650, in-4°. Ce poème de 384 vers est le meilleur ouvrage du P. Van Zyll. Il a été réimprimé dans le *Parnassus soc. Jesu*, Francfort, 1654, in-4°., et à la suite des *Poésies* du P. Hosschius, dans l'édit. d'Anvers, 1656, in-8°. M. Peerlkamp, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, p. 348 (Bruxelles, 1822, in-4°.), et M. Hœufft, dans son *Parnassus latino-belgicus*, pag. 141 (Amsterdam et Breda, 1819, in-8°.) se sont plu à rendre justice à la muse latine de Van Zyll. Cet auteur a laissé imparfait un ouvrage intitulé: *Mardochæus triplex; seu de triplici Mardochæi*

(1) Cet écrivain a deux articles dans le *Dictionn. universel historique*, l'un sous le nom de *Zilio*, trad. italienne de Zyll, et l'autre sous celui de *Zylius* ou *Zy*. Cette erreur ne doit pas étonner dans un ouvrage où nous en avons trouvé plus de deux mille du même genre; et où nous avons vu jusqu'à six articles consacrés à un même individu sous différents noms.

(2) C'est par erreur que dans la *Bibliothèque hist. de la France*, n° 37533, on indique une édit. de 1605. A cette époque Van Zyll ne professait pas la rhétorique à Ruremonde, puisqu'il n'était pas encore jésuite.

fortunâ, mediâ, infimâ, summâ, libri tres. Le P. Southwel ne dit pas si c'est un poème. *Voy.* la *Bibl. soc. Jesu*, 644, et les *Mémoires pour l'hist. littér. des Pays-Bas*, par Paquot, II, 493, édit. in-fol.—Van Zyll (*Antoine*), aussi d'Utrecht, théologien remontrant et pasteur à Alkmaer, est mentionné dans le *Parnassus latino-belgicus* de M. Hœufft. Ce savant a de lui des poésies latines inédites, écrites de 1604 à 1652, et parmi lesquelles se trouve une épigramme intitulée : *In tractatum Manassis-Ben-Israël de resurrectione mortuorum, à me ex hispano latinè redditum*, 1636 ; d'où il paraît que les *Libri tres de resurrectione mortuorum*, de Manassé-Ben-Israël, publiés par lui en latin, à Amsterdam, en 1636, étaient originairement écrits en espagnol, et ont été traduits en latin par Antoine Van Zyll. M—on et W—s.

ZYPÆUS (Henri Van den Zype, en latin), abbé de Saint-André, né, en 1577, à Malines, fit ses études avec beaucoup de succès aux universités de Douai et de Louvain ; ayant embrassé la règle de Saint-Benoît à l'abbaye de Saint-Jean d'Ypres, il y remplit quelque temps les fonctions de professeur de théologie, et en devint prieur. Les talents qu'il montra dans les différents emplois qui lui furent successivement confiés lui méritèrent l'estime de ses confrères. L'abbaye de Saint-André près de Bruges étant venue à vaquer, en 1616, il y fut nommé par le chapitre ; et il obtint, en 1623, l'autorisation de joindre la mitre épiscopale aux autres marques de sa dignité. Le nouvel abbé s'empressa de réparer les dégâts que les Protestants avaient commis dans son abbaye, et il eut le bonheur d'y ramener, en 1632, les religieux qui s'étaient réfugiés à Bruges pendant les troubles. Plein de zèle pour l'ancienne discipline monastique, il travailla sans relâche à la rétablir dans les maisons placées sous son autorité ; mais ayant entrepris d'introduire la réforme dans l'abbaye des Dames de Sainte-Godelève, il fut accusé de n'avoir, dans cette occasion, consulté que le desir d'étendre sa juridiction, et se vit forcé de se justifier devant le conseil épiscopal. Charitable envers les pauvres, il leur distribuait, chaque année, une partie de ses revenus, et consacrait le reste à l'embellissement de son église, qu'il décora de plusieurs tableaux d'un grand prix. Il mourut le 14 mars 1659, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, et fut inhumé devant le grand autel, sous un marbre décoré d'une épitaphe, qui est rapportée par Foppens, dans la *Biblioth. belgica*, p. 469. On a de lui : I. *Gregorius Magnus ecclesiæ doctor, primus ejus nominis pontifex romanus, ex nobilissimâ et antiquissimâ in ecclesiâ Dei familiâ benedictinâ oriundus*, Ypres, 1611, in-8°. Cet ouvrage est destiné à prouver que saint Grégoire-le-Grand (*V.* ce nom) avait été bénédictin avant de parvenir au siége de saint Pierre ; mais les raisons que l'auteur apporte à l'appui de son sentiment ne sont rien moins que concluantes. II. *De vitâ, consecratione et religioso statu sanctæ Scholasticæ, sororis sancti Benedicti*, Bruges, 1631, in-8°. Cet opuscule est suivi de l'examen de cette question : *An magis expediat devotam in mundo quàm religiosam in monasterio vitam agere?* L'auteur la décide, comme on le pense bien, en faveur de la vie monastique. Cette opinion ayant paru dangereuse, l'ouvrage fut suppri-

mé par l'évêque de Bruges, qui défendit à l'auteur de le réimprimer ou de le traduire dans aucune langue. Zypæus essaya de se justifier dans un mémoire adressé au conseil épiscopal : *Considerationes LIV pro quæstione*, etc., Bruges, 1631, in-4°.; mais il ne put faire révoquer la suppression de son livre, devenu très-rare. Zypæus a laissé manuscrits deux traités, l'un : *De clausurâ monialium*, sujet traité depuis par J.-B. Thiers (*V.* ce nom), et l'autre : *De libertate confessionis monialibus tribuendâ.* W—s.

ZYPÆUS (François Van den Zype, en latin), savant canoniste, frère du précédent, naquit, en 1578 (1), à Malines, d'une famille patricienne. L'exercice du culte catholique étant alors proscrit de cette ville dont les rebelles s'étaient emparés, ses parents le firent porter à Anvers pour être baptisé. Dès qu'il eut achevé ses humanités, il fut envoyé à l'université de Louvain ; et, après avoir reçu le grade de maître-ès-arts en philosophie, il se livra tout entier à l'étude de la jurisprudence. Nommé trésorier (*fiscus*) du collége des Bacheliers, il quitta cette place pour celle de secrétaire de Jean Lemire, évêque d'Anvers. Il revint, en 1604, à Louvain, prendre ses licences. La thèse qu'il soutint à cette occasion lui fit beaucoup d'honneur. Défenseur zélé des droits du souverain pontife et des priviléges de l'Église, il s'acquit l'estime de la plupart des prélats des Pays-Bas, et obtint de nombreux bénéfices. Il mourut grand-vicaire de l'évêché d'Anvers, le 4 novembre 1650, à l'âge de soixante-douze ans, laissant la réputation d'un profond jurisconsulte. L'épitaphe placée sur son tombeau, dans l'église Sainte-Marie, est rapportée par Foppens, *Biblioth. Belgica*, p. 318. On a de lui : I. *Juris pontificii novi analytica enarratio*, Cologne, 1620, ibid., 1624, in-8°., 3e. édit., corrigée et augmentée, ib., 1641, in-4°. II. *Judex, magistratus, senator, libri tres*, Anvers 1633, in-fol. III. *Notitia juris Belgici*, ibid., 1635, in-4°. IV. *Consultationes canonicæ, pleræque ex novissimo jure concilii Tridentini recentiorumque pontificum constitutionibus depromptæ*, ibid., 1540, in-fol. V. *Responsa de jure canonico præsertim novissimo.* VI. *De jurisdictione ecclesiasticâ et civili libri quatuor.* VII. *Hiatus Jacobi Cassani obstructus, libri tres*, etc. C'est une réponse à l'ouvrage de Jacques Cassan, avocat du roi à Beziers, intitulé : *Les Recherches des droits du roi et de la couronne de France* sur les royaumes, duchés, comtés, villes et pays occupés par les princes étrangers, etc., Paris, 1632, in-4°., souvent réimprimé en France. Les *OEuvres* de Zypæus ont été recueillies en 2 vol. in-fol., Anvers, 1675. Le premier volume est orné du portrait de l'auteur. Ses armoiries sont composées de trois têtes de lion vues de face, avec la devise *Nil admirari*, adoptée depuis par le fameux Bolingbrocke. W—s.

ZYPE (François Van den), en latin *Zypæus*, médecin, naquit à Louvain, et se fit une réputation distinguée vers la fin du dix-septième siècle. Il commença par être lecteur

(1) Foppens dit par erreur en 1580, puisque l'épitaphe de Zypæus porte qu'il mourut en 1650 à soixante-douze ans. Lenglet-Dufresnoy, *Méthode pour étudier l'histoire*, et d'après lui les auteurs de la *Bibliothèque historique de la France*, reculent la mort de Zypæus jusqu'en 1676. Cette erreur vient de ce que Lenglet-Dufresnoy a cru que Zypæus avait donné lui-même l'édit. de ses *OEuvres* en 1675.

d'anatomie et de chirurgie à Bruxelles. Le talent qu'il déploya dans ces fonctions lui valut l'estime publique, celle du prince de Parme, gouverneur des Pays-Bas, puis la chaire de professeur d'anatomie à l'université de Louvain, sa ville natale. Van den Zype prenait le titre de dépositaire royal de la méthode de Bils pour l'embaumement des cadavres, et il s'en pare à la tête du traité suivant : *Fundamenta medicinæ physico-anatomica*, Bruxelles, 1683, in-12, 1692, in-8°., 1737, in-8°., Lyon, 1692, in-8°. Cet ouvrage, écrit pour les élèves, contient des généralités sur la médecine, un abrégé d'hygiène, de pathologie, de séméiotique, et enfin des éléments de thérapeutique médico-chirurgicale. Le temps et les progrès de la science lui ont fait perdre sa valeur. R—D—N.

ZYRLIN ou ZIERLIN (George), naquit, en 1592, à Lichsthal, en Suisse, où son père exerçait les fonctions de pasteur. Après avoir commencé ses humanités à Rotembourg, il fut envoyé, aux frais des magistrats de cette ville, à l'université de Wittemberg, et ensuite à Strasbourg, pour y étudier la théologie. Rappelé, en 1617, à Rotembourg, il y devint successivement diacre de la ville, prédicateur, surintendant et président du Consistoire. Marié deux fois, il eut sept enfants de sa première femme, et vécut assez long temps pour voir trente-cinq rejetons de sa postérité. Des attaques réitérées d'épilepsie qu'il éprouva dans les dernières années de sa vie le conduisirent au tombeau, en 1661. Jean-Henri Risius, poète lauréat de Hatzfeld, composa son éloge funèbre, dont le premier vers est rétrograde, c'est-à-dire qu'étant lu à rebours il présente les mêmes mots (1) :

Signa subit Cirlin (rosor nil rictibus angis !)
Cœlica : doctores sic velut astra micant.

On a de Zyrlin une explication de la prophétie d'Abdias, en allemand ; un poème latin sur la résurrection de J.-C., qui lui valut le titre de poète lauréat ; et un autre poème latin sur Antiochus Épiphanes, tiré des livres des Machabées. P—RT.

(1) Risius excellait dans ces compositions puériles : Freher, *Theatrum virorum clarorum*, p. 691-92, cite de lui un grand nombre de vers rétrogrades qu'il appelait cancrins (*versus cancrini*), par allusion à la manière dont marche l'écrevisse (*cancer*).

FIN DU CINQUANTE-DEUXIÈME VOLUME.

LISTE GÉNÉRALE

DES

AUTEURS DE LA BIOGRAPHIE UNIVERSELLE

AVEC

L'INDICATION DE LEURS SIGNATURES ET LES VARIANTES.

A.

Adelon et Chaussier. .	C. et A-n. C. et A.
Allier d'Auteroche. .	A—r.
Amar Durivier. . . .	A—r. A—D—r.
Ameilhon.	A—n.
Angelis (de).	A—g—s.
Arnaud.	A—n—d.
Artaud.	A—d.
Audiffret (H.). . . .	H. A—t. A—t.
Auger.	A—g—r.
Auguis.	A—s.

B.

Badiche.	B—c—e. B—d—e.
Balbe (de).	B—be.
Barante (de) père. . .	B—e. p.
Barante (de) fils. . .	B—e. f. A.
Barbier jeune. . . .	B—r je. B—r j. B. j.
Beauchamp (Alphonse de).	B—p.
Beaulieu.	B—u.
Bégin.	B—n.
Bellanger.	B—l—r.
Bergasse.	B—se.
Bernardi.	B—i.
Bernhard.	B—h—d.
Berr (Michel). . . .	B—rr.
Bertrand.	B—nd.
Bertrand-Moleville.	B. M.
Beuchot.	A. B—t.
Beugnot.	U—o.
Bianchi.	B—hi.
Bigot de Morogues. .	B. M—s.
Biot.	B—t.
Blosseville (de). . . .	B—v—e.
Bocous.	B—s.
Boileau-Maulaville.	B. M—t.
Boinvilliers.	B—rs.
Boissonade.	B—ss.
Bolly (Mme de). . . .	B—y.

Bonald (de)	B—ld.
Botta	B—a.
Boucharlat	B—l—t.
Boulard	B—d.
Bourgeat	B—g—t.
Bourgoing	B—g.
Bourgon	B—g—n.
Bourzac (de)	B—c.
Breghot du Lut	C. B.
Brito	B—o.
Brun-Neergard	B. N—g.
Buchon	Bu—n.

C.

Cadet-Gassicourt	C. G.
Caffort	C—f—t.
Calabre	C—l—e.
Calvet	C—t.
Campenon	C—p—n.
Castellan	C—n.
Catteau-Calleville	C—u. C—au.
Chamberet	Ch—t.
Chateaubriand (de)	C—t—d.
Chaumeton	C.
Chaussier et Adelon	C. et A-n. C. et A.
Chazet (de)	D—C—t.
Chênedollé (de)	C—d—é.
Chéron	Ch—n.
Choiseul-d'Aillecourt (de)	C—l.
Clavier	C—r.
Clugny (de)	C—y.
Constant de Rebecque (Benjamin)	B. C—t.
Coquebert de Taizy	C. T—y.
Corréa de Serra	C—S—a.
Cottret	C—t. C—r—t.
Cousin (Victor)	V. C—n.
Cuvier	C—v—r.

D.

Dacier	D—er.
Dalmassy	D—y.
Dampmartin	D—n.
Daunou	D—n—u.
Dauxion-Lavaysse	D-n L-e.
Debos	D—os.
Decroix	D—x.
Delambre	D—l—e.
Delandine du Saint-Esprit	D—l—d.
Delaulnaye	D. L.
Delille	J. D—e.
Dellac	D—c.
Denis (Ferdinand)	D—n—s.
Desgenettes	D—g—s.
Depping	D—p. D—g.
Desportes-Boscheron	C. D—s. D—s.
Després	D—ès.
Desrenaudes	D—r—s.
Deville	D—v—l.
Dezos de La Roquette	D—z—s.
Dubois (Louis)	D—b—s.
Dubourg-Butler	D. B.
Duméril	D—l.
Duparc	D—p—c.
Du Petit-Thouars	D—P—s.
Duplessis (Adolphe)	D—is.
Duport (Paul)	P. D—t.
Durdent	D—t.
Dureau de La Malle	D. L. M.
Du Rozoir	D—r—r.
Dussault	D—s—t.
Duval (Henri)	D—l. H. D.
Duvau	D—u.

E.

Eckard	E—r—d. E—k—d.
Emériq-David	E c D-d. Ec—Dd.
Engelvin (Prosper)	E—n.
Esménard	E—d.
Esménard (J.-B)	J. B. E-d. J. B—e.

EYRIÈS. . . . . E—S.

F.

FABRE (Victorin). . . . V. F.
FAYOLLE. . . . . F—LE.
FÉLETZ (DE). . . . . F—Z.
FÉTIS. . . . . F—T—S.
FEUILLET. . . . . F—T.
FIÉVÉE. . . . . F—E.
FOISSET aîné. . . . . F—T.
FOISSET jeune. . . . . F—T j.
FORTIA D'URBAN (DE). . F—A.
FORTIS. . . . . F—S.
FOURIER. . . . . F. J.
FOURNIER-PESCAY. . . . F—R.
FOURNIER fils. . . . . G. F—R.
FRIEDLANDER. . . . . F—D—R.

G.

GAIL. . . . . G—L.
GALLAIS. . . . . G—S.
GAUTTIER. . . . . G—T—R.
GENCE. . . . . G—CE.
GÉRANDO (DE). . . . . D. G—O.
GINGUENÉ. . . . . G—É.
Il a revu les articles signés. . . . . R. G. / X. G.
GIRARD (P.-S.). . . . . GI—D.
GIRAUD. . . . . G—D.
GLAY. . . . . L. G.
GLEY. . . . . G—Y.
GRÉGORY (DE). . . . . G—G—Y.
GROSIER. . . . . G—R.
GUÉDON-CHAUMIÈRE. . G. C.
GUÉRARD. . . . . G—RD.
GUÉRARD fils. . . . . A. G—RD.
GUIGNIAUT. . . . . G—N—T.
GUILLON (Aimé). . . . G—N.
GUIZOT. . . . . G—T.

H.

HÉMEY D'AUBERIVE. . . H—Y.
HENNEQUIN. . . . . H—Q—N.
HENRY. . . . . H—Y. / H—RY.
HÉRISSON. . . . . H—R—N. / H—ON. / H—N.
HESMIVY D'AURIBEAU (D'). . . . . H. A.
HOMBRES-FIRMAS (D'). . D'H. F.
HUMBERT. . . . . H—T.
HUMBOLDT (DE). . . . . H—DT.
HUZARD. . . . . H—D.

J.

JACOB. . . . . J—B.
JANNET. . . . . J—T.
JOHANNEAU. . . . . J—U.
JONDOT. . . . . J—D—T.
JOURDAIN. . . . . J—N.

K.

KESTELOOT. . . . . K—T.
KLAPROTH. . . . . KL—H.
KUNTH. . . . . K—H.

L.

LA BOISSIÈRE. . . . . L. B—E.
LABOUDERIE. . . . . L—B—E.
LACATTE-JOLTROIS. . . L—C—J.
LACOMBE (DE). . . . . D. L. C.
LACRETELLE jeune. . . L—LE.
LACROIX. . . . . L—X.
LAIR. . . . . L—R.
LALLY-TOLENDAL. . . . L—T—L.
LA MADELAINE. . . . . G. L. M.
LAMALLE (DE). . . . . D. L. M.
LAMOTTE. . . . . L—M—E. / L—M—E.
LANDON. . . . . L—N.
LANDRIEUX. . . . . L—N—X. / L—D—X.
LANGENFELD. . . . . L—D.
LANGLÈS. . . . . L—S.
LAPLACE (DE). . . . . D—L—P.

La Porte (Hippolyte de)	H. L-p-e. / L—p—e.
La Renaudière	L. R—e.
Lasalle	L—s—e.
Lasteyrie	L—ie.
Latena (Jules)	L—t—a.
Laurent et Percy	P. et L.
Laya	L—a.
Leclerc (J.-V.)	L—c.
Lécuy	L—y.
Ledru	L—u.
Lefebvre-Cauchy	L.
Lenoir	L—r. / L—n—r.
Léo	L—o.
Lepileur	L—p—r.
Lépine	L—e.
Lesourd (Adolphe)	L—d. / A. L—d.
Lestrade	L—de.
Letronne	L—t—e. / L—ne.
Levesque	L—v—e.
Libes	L—b—s.

M.

Maine de Biran	M. Bi.
Malitourne	M—ne.
Malte-Brun	M. B—n.
Marcellus (de)	M—s.
Marguerit (de)	M—t.
Marron	M—on.
Maton de la Varenne	M—l—V.
Maurice	M—e.
Maussion (de)	M—s—n.
Mazas	M—z—s.
Mely-Janin	M. J.
Mentelle	M—e. / M—le.
Mersan	M—n.
Michaud aîné	M—d.
Michaud jeune	M—d j. / M—d je.
Michelet	J. M—t.
Mill	M—l.
Miger	M—g—r.
Millin	A. L. M.
Monmerqué (de)	M—é.
Monod	M—n—d.
Monseignat	M—s—t.
Monsigny	M—y.
Montcloux-la-Villeneuve	M—x.
Moreau de Montalin	M—r—u.
Mostowski (Thadée de)	M—i.
Musset-Pathey (de)	D—M—t.

N.

Nauche	N—h. / N—he.
Naudet	N—d—t.
Necker-Stael-Holstein (Mme. de)	N. S. H.
Nicole	N—e.
Nicollet	N—t.
Nicolo-Poulo	N—o.
Nodier (Charles)	N—r.
Noel	N—l.
Noel de la Morinière	N. D. L. M.
Noual-Laboussaye (de)	D. N—l.

O.

Oësner	O—r.
Ozanam	Oz—m.

P.

Pariset	P—s—t.
Parisot	P—ot.
Paroletti	P—i.
Pataud	P—d.
Peignot	P—t. / G. P—t.
Percy et Laurent	P. et L.
Péricaud aîné (Ant.)	A. P.
Périès	P—s.
Petit-Radel	P—R—l.
Peuchet	P—h—t.
Philbert	P—rt.
Picot	P—c—t.

Pillet.	C. M. P.
Pillet (Fabien).	F. P—T.
Ponce.	P—E.
Poncelet.	P—N—T.
Portalis.	P—IS.
Pressigny.	P—Y.
Prévost (Pierre). . . .	P. P. P.
Prévôt-Lutkens. . . .	P. L.
Prony (de).	P—NY.
Propiac.	P—C.
Pujoulx.	P—X.

Q.

Quatremère de Quincy.	Q. Q.
Quatremère-Roissy. . .	Q—R—Y.

R.

Raoul-Rochette. . . .	R. R.
Raymond (G.-M.). . .	R—M—D.
Reinaud.	R—D.
Rémard.	R—RD.
Rémusat (Abel). . . .	A. R—T.
Renauldin.	R—D—N.
Rhazis.	R—Z.
Richerand.	R—C—D.
Robin.	R—N.
Rocheplate (de). . . .	R—TE.
Roger.	R—R.
Roquefort.	R—T.
Ses articles revus par Ginguené sont signés.	R. G.
Rossel (de).	R—L.
Roux (Vital).	V. R—X.

S.

Saint-Ange (de). . . .	De St. A.
Saint-Martin.	S. M. S. M—N.
Saint-Prosper (de). .	St. P—R.
Saint-Surin (de). . . .	S.—S—N. St. S—N.
Salaberry (de). . . .	S—Y.
Salfi.	S—I.
Salgues.	S—G—S.
Sallandrouze.	S—ZE.
Salm (Mme. Constance de).	C. D. S.
Salvandy.	S—DY.
Savary.	S—V—Y.
Schoell.	S—L.
Senones (de).	S—S.
Servois.	S—R—V.
Sevelinges (de). . . .	S—V—S.
Sicard.	SI—D.
Silvestre de Sacy. . .	S. D. S—Y.
Simonde-Sismondi. . .	S. S—I.
Stapfer.	ST—R. S—R.
Stassart (de).	ST—T.
Suard.	S—D.
Il a revu les articles signés.	X—N. X—S.

T.

Tabaraud.	T—D.
Tann (de).	T—NN.
Thiébaut de Berneaud.	T. D. B.
Tissot	T—T.
Tochon.	T—N.
Torcy (de).	T.
Torelli.	T—I.
Treneuil.	T—L.
Trolliet.	T—T.
Trouvé.	T—É.

U.

Ugoni.	UG—I.
Ustéri.	U—I.

V.

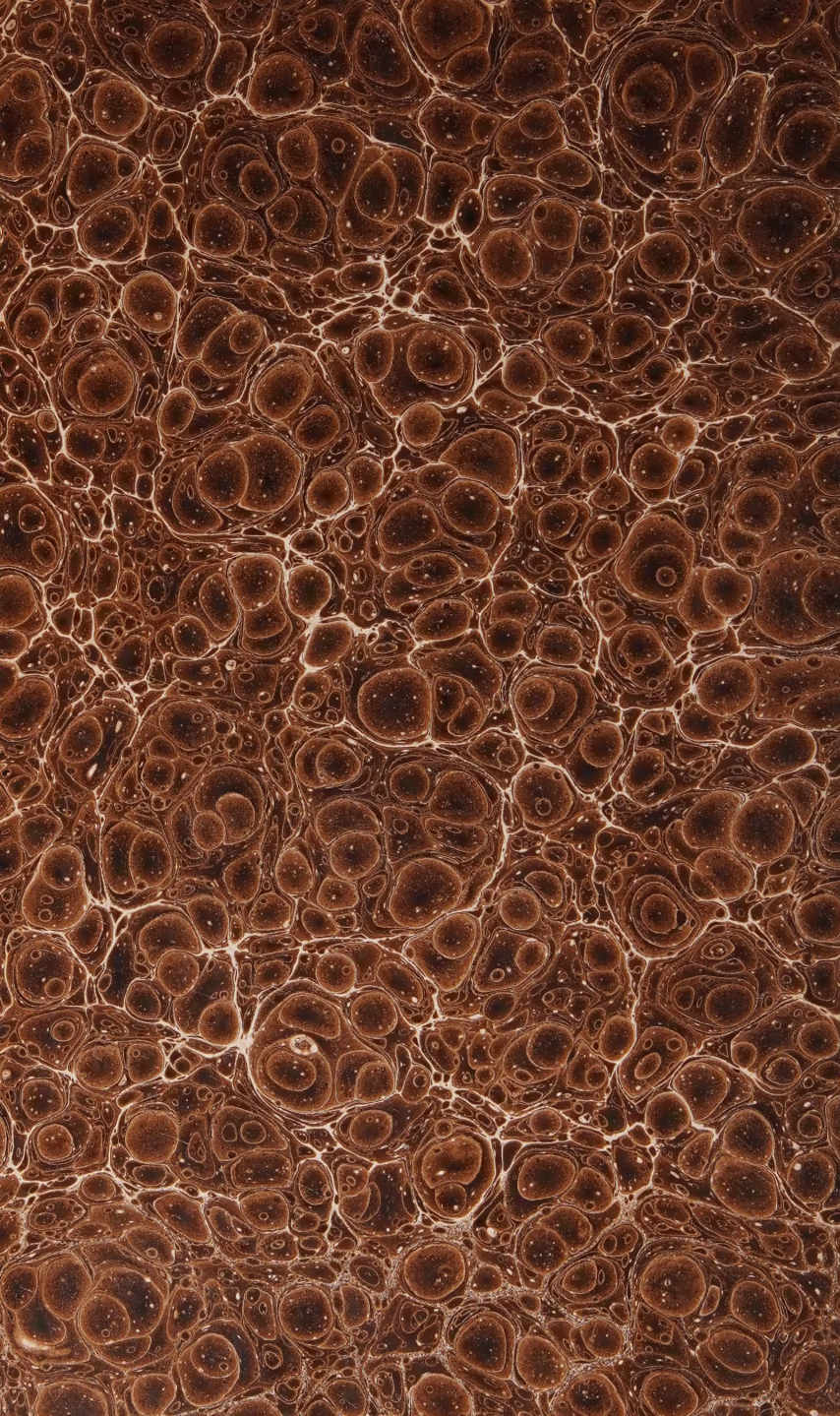
Vanderbourg.	V—G.
Van Ertborn.	V. B—E. V. E—N.
Vannoz (Mme. de). . .	V—Z.
Van Swinden.	V. S—N.

Van Win.	V. W.
Verger.	V—r.
Vialart-St.-Morys. . .	V. S. M.
Viguier.	V—g—r.
Villers.	V—s.
Villemain.	V—n.
Villenave.	V—ve.
Villeneuve-Bargemont (de).	V—b.
Vincens-St.-Laurent.	V. S. L.
Visconti.	V—i.
Vitet.	V—t.

W.

Walckenaer.	W—r.
Warden.	W—n.
Weiss.	W—s.
Plusieurs collaborateurs ayant voulu garder l'anonyme ont signé leurs articles.	C—d. D. M. O. H. K. O—n. X. X—y. Y. Z.

30894



MILLS COLLEGE LIBRARY
3 3086 00183 6667